environs de 500 av. J.-C., Polygnote est le fils d'un peintre reconnu de la fin de l'archaïsme, Aglaophon, dans l'atelier duquel il a été formé. La victoire grecque contre les Perses et la formation de la ligue de Délos, auquel Thasos contribue de manière non négligeable, favorise les contacts de l'île avec Athènes et constitue un des facteurs majeurs dans l'établissement du peintre dans cette cité. Là, il entre dans le cercle de Cimon et réalise le décor de la Stoa Poikilè ce qui lui vaut, d'après les sources, la citoyenneté athénienne, privilège exceptionnel à l'époque. Après avoir travaillé à l'embellissement des monuments de la cité, Polygnote accepte de réaliser des œuvres en dehors d'Athènes au moment où des tensions se développent entre Athènes et Thasos et où son protecteur, Cimon, est ostracisé. Un document épigraphique daté de 444 av. J.-C., la « grande liste » gravée à proximité de l'Agora, montre que Polygnote est retourné à Thasos à la fin de sa vie. Le chapitre se conclut par un bref récapitulatif des moments clés de la vie de l'artiste. La deuxième partie détaille par ordre chronologique nos connaissances sur les œuvres les plus connues de l'artiste : Ulysse et Procus dans le temple d'Athéna Areia à Platées ; les noces des Dioscures et des Leucippides dans l'Anakeion à Athènes ; Achille à Skiros, Ulysse et Nausicaa, Polyxène dans le bâtiment nord-ouest des Propylées sur l'Acropole d'Athènes ; Ilioupersis dans la Stoa Poikilè à Athènes ; Ilioupersis et Nekyia dans la Lesché des Cnidiens à Delphes. Une dernière section rassemble les quelques rares informations que nous possédons sur les autres œuvres de Polygnote. Pour chaque œuvre, l'auteur décrit le sujet et la composition, le bâtiment auquel la peinture est destinée et la propagande déployée par les patrons de Polygnote dans ces sujets mythologiques. Des reconstitutions graphiques des œuvres établies d'après les descriptions littéraires accompagnent le texte. La troisième partie envisage les caractéristiques stylistiques propres à Polygnote et met en avant ses particularités. Polygnote était un artiste polyvalent, capable de travailler aussi bien à l'encaustique, à la détrempe ou *a fresco*. L'utilisation de la mégalographie est un autre trait caractéristique du peintre dans lequel il excelle et les compositions complexes annoncent le foisonnement pictural de l'époque classique. Polygnote s'insère dans la tradition archaïque par l'utilisation d'une palette de couleurs réduite (tétrachromie) mais s'en détache également par l'emploi ponctuel d'autres coloris, par des jeux de transparence et des effets graphiques. Ces recherches picturales s'insèrent dans la mouvance de l'époque. Une quatrième partie reprend, avec une traduction, l'ensemble des témoignages littéraires et épigraphiques relatifs au peintre et à son œuvre. Des références claires, en gras, dans le corps du texte, renvoient au corpus réuni à la fin de l'ouvrage. Nul doute que cette excellente synthèse servira de base pour les études futures sur le travail de Polygnote de Thasos. Isabelle ALGRAIN

Amalia AVRAMIDOU, *The Codrus Painter. Iconography and Reception of Athenian Vases in the Age of Pericles*. Madison, University of Wisconsin Press, 2011. 1 vol. 22 x 28,5 cm, XV-237 p., 90 pl., 28 fig. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 65 $. ISBN 978-0-299-24780-5.

Cet excellent volume aborde la production du Peintre de Codrus, peintre attique de la seconde moitié du V^e^ s. av. J.-C. spécialisé dans la décoration de coupes à figure

rouge de grande qualité, en la replaçant dans le contexte historique, politique et artistique de l'époque. Après une introduction consacrée à l'historique des recherches sur le Peintre de Codrus et aux éléments permettant de dater sa carrière entre 440 et 420/410 av. J.-C. avec un pic d'activité en 430, l'ouvrage s'ouvre sur un chapitre qui est en soi un modèle du genre définissant le style du peintre et de son cercle avec à l'appui de nombreuses illustrations de détails particulièrement utiles, même si certaines sont malheureusement floues et peu lisibles. On peut regretter l'absence d'une étude détaillée des formes qui aurait peut-être pu aider dans l'attribution des vases des peintres proches du Peintre de Codrus et de cerner plus précisément les limites de l'atelier. Dans le chapitre suivant, l'auteur examine une série de vases problématiques et reconsidère leur attribution de manière tout à fait convaincante. L'ouvrage se poursuit par un examen des formes employées par le peintre et son cercle et par la présentation de l'évolution du style du peintre selon trois phases chronologiques. Les peintres proches du Peintre de Codrus sont également présentés dans cette section. Un chapitre est dédié aux relations du Peintre de Codrus avec les peintres attiques contemporains. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée plus spécifiquement aux thèmes qui décorent les coupes. Dans ces différents chapitres, les vases sont décrits de manière minutieuse et accompagnés d'interprétations fines et judicieuses. Les sujets choisis par le peintre et son cercle reflètent la situation historique et politique de son époque et dans la première phase de son travail, précédant la Guerre du Péloponnèse, ses coupes sont décorées de motifs mythologiques exaltant les héros athéniens et l'idéal d'autochtonie, et montrant de nombreuses scènes de départ de guerriers. L'auteur analyse également la distribution des vases produits dans l'atelier du Peintre de Codrus. Ceux-ci sont principalement exportés en Étrurie et une section de l'ouvrage se penche sur la perception des décors de ces vases par la clientèle étrusque. Un chapitre particulièrement intéressant explore par ailleurs les relations du Peintre de Codrus avec les œuvres sculptées de son époque. Ainsi, le début de sa carrière coïncide avec la construction du Parthénon et surtout au travail de Phidias. L'influence des œuvres de ce dernier sur les coupes du peintre est particulièrement visible. Un court appendice analyse les inscriptions et *kalos names* peints sur les vases et un catalogue complet répertorie les œuvres présentées et attribuées aussi bien au Peintre de Codrus qu'aux peintres de son cercle. L'ouvrage s'avère particulièrement riche et comprend de nombreuses observations et analyses pertinentes. En remettant le travail du Peintre de Codrus dans son contexte historique et culturel, il aide à mieux cerner la production de coupes à figure rouge de la seconde moitié du V^e^ s. av. J.-C. Isabelle ALGRAIN

Sabine LADSTÄTTER & Veronika SCHEIBELREITER (Ed.), *Städtisches Wohnen im östlichen Mittelmeerraum 4. Jh. v. Chr. – 1. Jh. n. Chr.* Akten des internationalen Kolloquiums vom 24.-27. Oktober 2007. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 674 p., nombr. ill. (ÖAW. ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 18). Prix : 136 €. ISBN 978-3-7001-6682-5.

Ce volume rassemble les actes du colloque « Habitat urbain en Méditerranée orientale, IV^e^ s. a.C. – I^er^ s. p.C. » qui réunit à l'Académie des Sciences de Vienne et

aspect particulièrement intéressant des rituels funéraires : le placement du corps du défunt sur le ventre, face contre terre. Afin d'expliquer la représentation particulière d'un vase à figure rouge montrant Héraklès couché sur le ventre sur son bûcher funéraire, l'auteur entreprend une étude de cas similaires et l'analyse d'extraits de l'*Iliade* décrivant le corps de guerriers ou de héros tombés face contre terre. Il résulte de cette étude que le corps des guerriers est placé dans cette position à trois occasions différentes : 1) lorsque le corps tombe dans cette position lors d'une bataille particulièrement féroce, 2) lorsque le guerrier est frappé par derrière qu'il s'agisse soit d'un lâche en train de s'enfuir ou qui tente de dépouiller un autre guerrier de ses armes, soit d'un héros qui ne peut être vaincu qu'en étant abattu traîtreusement, 3) lorsque le corps est placé dans cette position en punition. Ce troisième cas est notamment illustré par le traitement du corps d'Hector par Achille qui humilie ainsi le héros troyen en le laissant dans cette position de couardise et de soumission. Plusieurs sépultures attestent également de cette pratique à la fin de l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer sans qu'il soit possible d'en expliquer avec certitude les raisons. Toutefois, des études anthropologiques suggèrent qu'il s'agit d'une forme de punition à l'égard du défunt. L'excellent article de G. Kavvadias se base sur les représentations des jeux funéraires figurant sur le dinos de Sophilos et sur le vase François pour s'interroger sur les influences possibles des pratiques funéraires homériques ou aristocratiques sur les représentations funéraires attiques des VI^e^ et V^e^ siècles av. J.-C. À partir des représentations montrant la transmission d'armes à différents héros, Fr. Lissarrague explore le rôle des armes dans la création de l'identité héroïque. L'auteur y expose que les armes, dont la transmission s'accomplit selon différentes modalités, constituent toujours une part importante de la figure héroïque et qu'elles développent leurs propres histoires à travers l'épopée à l'instar des armes d'Achille, de l'arc et des flèches d'Héraklès ou de l'épée de Thésée. A. Chaniotis s'interroge sur la connaissance qu'avaient d'Homère les Grecs de l'époque hellénistique et montre à travers la présentation de plusieurs cas que l'œuvre du poète était au moins connue partiellement grâce aux performances de rhapsodes et d'acteurs en récitant des extraits, mais aussi à des compilations mythologiques, des anthologies, des pantomimes et de possibles livres illustrés. Isabelle ALGRAIN

Carmela ROSCINO, *Polignoto di Taso*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2010. 1 vol. 14,5 x 21 cm, XII-188 p., 24 fig. (MAESTRI DELL'ARTE CLASSICA, 3). Prix : 50 €. ISBN 978-88-7689-236-3.

Le troisième volume de la nouvelle série sur les maîtres de l'art classique est dédiée à Polygnote de Thasos. L'ouvrage a le grand mérite de présenter l'œuvre d'un des plus célèbres peintres de l'Antiquité alors que, paradoxalement, aucune de ses peintures n'a été conservée. L'auteur propose une « lecture organique et contextualisée » (p. XII) des œuvres de Polygnote de Thasos en associant l'ensemble des données à notre disposition, qu'elles soient littéraires, épigraphiques ou liées au contexte archéologique pour lesquels les peintures étaient originellement conçues. Le premier chapitre présente une biographie de l'artiste en s'attachant brièvement au contexte historique et culturel des lieux où il a exercé ses talents. Né à Thasos aux

environs de 500 av. J.-C., Polygnote est le fils d'un peintre reconnu de la fin de l'archaïsme, Aglaophon, dans l'atelier duquel il a été formé. La victoire grecque contre les Perses et la formation de la ligue de Délos, auquel Thasos contribue de manière non négligeable, favorise les contacts de l'île avec Athènes et constitue un des facteurs majeurs dans l'établissement du peintre dans cette cité. Là, il entre dans le cercle de Cimon et réalise le décor de la Stoa Poikilè ce qui lui vaut, d'après les sources, la citoyenneté athénienne, privilège exceptionnel à l'époque. Après avoir travaillé à l'embellissement des monuments de la cité, Polygnote accepte de réaliser des œuvres en dehors d'Athènes au moment où des tensions se développent entre Athènes et Thasos et où son protecteur, Cimon, est ostracisé. Un document épigraphique daté de 444 av. J.-C., la « grande liste » gravée à proximité de l'Agora, montre que Polygnote est retourné à Thasos à la fin de sa vie. Le chapitre se conclut par un bref récapitulatif des moments clés de la vie de l'artiste. La deuxième partie détaille par ordre chronologique nos connaissances sur les œuvres les plus connues de l'artiste : Ulysse et Procus dans le temple d'Athéna Areia à Platées ; les noces des Dioscures et des Leucippides dans l'Anakeion à Athènes ; Achille à Skiros, Ulysse et Nausicaa, Polyxène dans le bâtiment nord-ouest des Propylées sur l'Acropole d'Athènes ; Ilioupersis dans la Stoa Poikilè à Athènes ; Ilioupersis et Nekyia dans la Lesché des Cnidiens à Delphes. Une dernière section rassemble les quelques rares informations que nous possédons sur les autres œuvres de Polygnote. Pour chaque œuvre, l'auteur décrit le sujet et la composition, le bâtiment auquel la peinture est destinée et la propagande déployée par les patrons de Polygnote dans ces sujets mythologiques. Des reconstitutions graphiques des œuvres établies d'après les descriptions littéraires accompagnent le texte. La troisième partie envisage les caractéristiques stylistiques propres à Polygnote et met en avant ses particularités. Polygnote était un artiste polyvalent, capable de travailler aussi bien à l'encaustique, à la détrempe ou *a fresco*. L'utilisation de la mégalographie est un autre trait caractéristique du peintre dans lequel il excelle et les compositions complexes annoncent le foisonnement pictural de l'époque classique. Polygnote s'insère dans la tradition archaïque par l'utilisation d'une palette de couleurs réduite (tétrachromie) mais s'en détache également par l'emploi ponctuel d'autres coloris, par des jeux de transparence et des effets graphiques. Ces recherches picturales s'insèrent dans la mouvance de l'époque. Une quatrième partie reprend, avec une traduction, l'ensemble des témoignages littéraires et épigraphiques relatifs au peintre et à son œuvre. Des références claires, en gras, dans le corps du texte, renvoient au corpus réuni à la fin de l'ouvrage. Nul doute que cette excellente synthèse servira de base pour les études futures sur le travail de Polygnote de Thasos. Isabelle ALGRAIN

Amalia AVRAMIDOU, *The Codrus Painter. Iconography and Reception of Athenian Vases in the Age of Pericles*. Madison, University of Wisconsin Press, 2011. 1 vol. 22 x 28,5 cm, XV-237 p., 90 pl., 28 fig. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 65 $. ISBN 978-0-299-24780-5.

Cet excellent volume aborde la production du Peintre de Codrus, peintre attique de la seconde moitié du V^e^ s. av. J.-C. spécialisé dans la décoration de coupes à figure

Marmor gefunden [...] ») ? Il eut tout le loisir de l'examiner, à Portici, en janvier 1762. Il la décrit et s'y réfère en différents endroits de sa *Geschichte der Kunst des Alterthums* (1764). Mais, alors qu'il la considérait, au départ, comme étrusque (sans doute, en raison de sa polychromie), Winckelmann, sensible au fameux passage de Platon, *Rép*., IV, 420 c-d, en vint petit à petit à la tenir pour une œuvre de l'archaïsme grec. Les corrections qu'il apporta à son texte de 1764 en vue d'une deuxième édition ne furent pas prises en compte dans la publication posthume de Vienne de 1776 et ne nous sont connues que depuis 2008 (*Anmerkungen über die Geschichte der Kunst des Alterthums* de 1767, éd. A. H. Borbein et M. Kunze). C'est ce tournant fondamental dans la conception winckelmannienne de la sculpture antique qu'étudie, dans ce beau catalogue, un important article d'O. Primavesi (p. 17-67), confirmant par ailleurs, grâce à la publication toute récente aussi (2000) de l'*Album* de Camillo Paderni – le conservateur d'Herculanum qu'avait rencontré Winckelmann en 1762 – retrouvé à la bibliothèque de l'École française de Rome par U. Pannuti en 1984, que l'œuvre provient bien de la maison VII.6.3. Une courte introduction de V. Brinkmann fait le point de nos connnaissances actuelles en matière de polychromie. Un second article (p. 69-85), dû à la collaboration du même spécialiste, d'U. Koch-Brinkmann et de H. Piening, aborde de manière plus technique les restes de pigments colorés de l'Artémis, revient sur les dessins et les descriptions qui en ont été donnés à différentes reprises (Raoul-Rochette en 1836, mais aussi Studniczka en 1888), évoque les moulages colorés qui furent faits (Brunswick, Cambridge) et propose une nouvelle reconstitution (fig. 39). On notera que les couleurs de l'Artémis sont celles des œuvres de la fin de l'époque hellénistique et du début de l'Empire (rose garance et bleu clair du « bleu égyptien »). L'exposition comportait, à titre de comparaison, quelques autres réalisations récentes des mêmes chercheurs. Désormais, on ne pourra plus considérer uniquement Winckelmann comme l'admirateur et le défenseur de ces marbres uniformément blancs que le néoclassicisme s'empressa de faire siens.

Jean Ch. BALTY

Elena WALTER-KARYDI (Ed.), *Myths, Texts, Images. Homeric Epics and Ancient Greek Art.* Proceedings of the 11th International Symposium on the Odyssey. Ithaka, September 15-19 2009. Ithaka, Centre for Odyssean Studies, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, 356 p., 10 pl., 104 fig. Prix : 32 €. ISBN 978-960-85193-6-8.

Cet ouvrage réunit les contributions de plusieurs éminents chercheurs sur le thème des relations unissant l'épopée homérique et ses représentations artistiques depuis l'époque géométrique jusqu'à l'époque romaine. Parmi les différentes contributions, on peut notamment mentionner l'article d'E. Vikela qui s'attache à montrer les similarités et les différences entre Ithaque et les autres îles ioniennes en mettant plus particulièrement l'accent sur les découvertes de la fin de l'époque mycénienne et des périodes proto-géométriques et géométriques. Le matériel et les structures archéologiques découverts à Aetos montrent l'existence d'un site durant les *Dark Ages* dont l'occupation se poursuit jusqu'à l'époque archaïque. A. Zarkadas présente 4 objets non publiés provenant de la très riche collection du Musée Canellopoulos dont les thèmes décoratifs se rapportent à l'épopée. L'article d'E. Kefalidou est dédié à un

aspect particulièrement intéressant des rituels funéraires : le placement du corps du défunt sur le ventre, face contre terre. Afin d'expliquer la représentation particulière d'un vase à figure rouge montrant Héraklès couché sur le ventre sur son bûcher funéraire, l'auteur entreprend une étude de cas similaires et l'analyse d'extraits de l'*Iliade* décrivant le corps de guerriers ou de héros tombés face contre terre. Il résulte de cette étude que le corps des guerriers est placé dans cette position à trois occasions différentes : 1) lorsque le corps tombe dans cette position lors d'une bataille particulièrement féroce, 2) lorsque le guerrier est frappé par derrière qu'il s'agisse soit d'un lâche en train de s'enfuir ou qui tente de dépouiller un autre guerrier de ses armes, soit d'un héros qui ne peut être vaincu qu'en étant abattu traîtreusement, 3) lorsque le corps est placé dans cette position en punition. Ce troisième cas est notamment illustré par le traitement du corps d'Hector par Achille qui humilie ainsi le héros troyen en le laissant dans cette position de couardise et de soumission. Plusieurs sépultures attestent également de cette pratique à la fin de l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer sans qu'il soit possible d'en expliquer avec certitude les raisons. Toutefois, des études anthropologiques suggèrent qu'il s'agit d'une forme de punition à l'égard du défunt. L'excellent article de G. Kavvadias se base sur les représentations des jeux funéraires figurant sur le dinos de Sophilos et sur le vase François pour s'interroger sur les influences possibles des pratiques funéraires homériques ou aristocratiques sur les représentations funéraires attiques des VI^e^ et V^e^ siècles av. J.-C. À partir des représentations montrant la transmission d'armes à différents héros, Fr. Lissarrague explore le rôle des armes dans la création de l'identité héroïque. L'auteur y expose que les armes, dont la transmission s'accomplit selon différentes modalités, constituent toujours une part importante de la figure héroïque et qu'elles développent leurs propres histoires à travers l'épopée à l'instar des armes d'Achille, de l'arc et des flèches d'Héraklès ou de l'épée de Thésée. A. Chaniotis s'interroge sur la connaissance qu'avaient d'Homère les Grecs de l'époque hellénistique et montre à travers la présentation de plusieurs cas que l'œuvre du poète était au moins connue partiellement grâce aux performances de rhapsodes et d'acteurs en récitant des extraits, mais aussi à des compilations mythologiques, des anthologies, des pantomimes et de possibles livres illustrés. Isabelle ALGRAIN

Carmela ROSCINO, *Polignoto di Taso*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2010. 1 vol. 14,5 x 21 cm, XII-188 p., 24 fig. (MAESTRI DELL'ARTE CLASSICA, 3). Prix : 50 €. ISBN 978-88-7689-236-3.

Le troisième volume de la nouvelle série sur les maîtres de l'art classique est dédiée à Polygnote de Thasos. L'ouvrage a le grand mérite de présenter l'œuvre d'un des plus célèbres peintres de l'Antiquité alors que, paradoxalement, aucune de ses peintures n'a été conservée. L'auteur propose une « lecture organique et contextualisée » (p. XII) des œuvres de Polygnote de Thasos en associant l'ensemble des données à notre disposition, qu'elles soient littéraires, épigraphiques ou liées au contexte archéologique pour lesquels les peintures étaient originellement conçues. Le premier chapitre présente une biographie de l'artiste en s'attachant brièvement au contexte historique et culturel des lieux où il a exercé ses talents. Né à Thasos aux

Laodicée, Tyr, Sidon ou Caesarea Maritima. Mais il existe une autre route, maritime celle-là, moins connue, qui dès l'époque ptolémaique connaît une activité commerciale régulière entre l'océan Indien et le golfe du Bengale d'une part, et les ports du golfe Persique et de la mer Rouge d'autre part. À la lecture du bel ouvrage de Steven Sidebotham, on découvre tout un volet du commerce antique adossé à des dizaines d'installations portuaires, de bases commerciales et d'emporia qui n'ont parfois laissé d'autres traces que leur nom dans les Itinéraires ou chez les géographes anciens. Sauf Bérénikè, à 825 km au sud de Suez et à 260 km à l'est d'Aswan, dont les fouilles archéologiques ont commencé à révéler l'importance. Il s'agit d'une escale majeure sur la rive égyptienne de la mer Rouge. Mais contrairement à ce que l'on pourrait penser quand on parcourt aujourd'hui le désert oriental, entre Nil et mer, vers Edfou-Apollonopolis Magna ou Quft-Koptos, Bérénikè n'est pas un ilôt côtier isolé dans un environnement inhospitalier. Les cartes de Sidebotham issues de nombreuses prospections et de leur confrontation avec les témoignages des géographes nous montrent un paysage ponctué de routes, de fortins, de villages, de relais routiers, de citernes et points d'eau aménagés qui complètent les informations récemment recueillies dans le cadre des fouilles du *Mons Claudianus* et du *Mons Porphyretes*. Du pain sur la planche des archéologues car tout est à faire, même pour Bérénikè, où de l'aveu du fouilleur, au terme d'une dizaine d'années de présence sur le terrain, seule une infime partie des vestiges en surface et en profondeur, a été relevée. Suffisamment en tout cas pour révéler un pan de la recherche presque inédit et appelé à connaître des développements considérables. D'Arabie, des Indes, voire de Chine, de Corée et d'Asie du Sud-Est viennent toutes sortes de produits, épices dont plusieurs sortes de poivres, aromates, animaux exotiques, textiles dont la soie, pierres précieuses et semi-précieuses, bois divers dont le teck et le bambou. Il faut remarquer que cette économie de la mer Rouge, ou du golfe Persique, n'est pas réservée à la seule filière du grand luxe et au seul profit de Rome. C'est une économie structurée d'échanges autour de la péninsule arabique. Ce qui n'est pas le moindre intérêt de ce travail remarquable et désormais indispensable à la connaissance de l'économie du monde antique.

Georges RAEPSAET

Nathalie BARRANDON, *De la pacification à l'intégration des Hispaniques (133-27 a.C.). Les mutations des sociétés indigènes d'Hispanie centrale et septentrionale sous domination romaine*. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 19,5 x 24 cm, 468 p., 177 fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 35). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-046-4.

L'auteur de cet ouvrage, version remaniée et mise à jour de sa thèse de doctorat dirigée par J.-M. Roddaz, rédacteur de la préface, se propose d'étudier l'impact de la présence de Rome en Hispanie centrale et septentrionale (nord-est de la péninsule), comprenant les aires peuplées par les Ibères et une partie des tribus celtibères : le bassin de l'Èbre, avec les territoires qui lui sont liés tels que la haute vallée du Douro, la région d'Ampurias-Emporion et le nord de l'actuelle région de Valence (la limite étant établie au sud du Turia). Il s'agit, plus concrètement, de s'intéresser aux mutations qu'ont subies les populations indigènes entre la chute de Numance en 133 avant notre ère, qui marque une césure fondamentale car elle contribue à la pacification de

ces territoires, et l'instauration du Principat, au moment où se constituent les sociétés provinciales pleinement romanisées ou en bonne voie d'y parvenir, en tâchant d'établir si ces changements sont imputables à une politique romaine délibérée et à la romanisation. Pour ce faire, dans l'introduction (p. 13-23), N. Barrandon explique qu'elle cherche à renouveler les nombreux travaux sur la romanisation, thème ô combien porteur mais à la fois au cœur de maints débats historiographiques parfois acharnés, grâce à une approche anthropologique. Elle réfléchit ainsi sur le concept d'acculturation, – à distinguer de l'assimilation qui en constitue une des phases –, qu'elle juge trop unilatéral puisque globalisant et centré sur le groupe receveur, oubliant l'interactivité réelle entre les parties en présence, ce qui ouvre de nouvelles perspectives pour étudier ce phénomène complexe. Dans ce but, en contrepoids à la notion d'acculturation, elle offre une fine définition de la romanisation : il s'agit, selon elle, d'un processus global plutôt à teneur juridique, que conclut l'admission à la cité romaine. Elle la complète par les concepts de « latinisation », qui décrit les mutations linguistiques et épigraphiques, et surtout d'« italianisation » à forte charge culturelle, au sens large, puisqu'elle concerne les croyances et les mœurs, les choix esthétiques, les goûts iconographiques et architecturaux ou les habitudes culinaires qui, pour variés qu'ils furent, ne résultèrent pas d'une imposition venue d'Italie. En effet, l'auteur rappelle à bon escient qu'à cette époque, la péninsule italienne, unifiée certes politiquement sous l'égide de Rome, connaissait dans le même temps un double phénomène de romanisation et d'hellénisation, inégaux suivant les régions. Afin d'étayer ses propos, elle va recourir aux sources littéraires, mais aussi à l'archéologie du bâti ou à la céramologie, en passant par l'épigraphie et la numismatique. Dans le chapitre I (p. 25-51), l'auteur présente un état des lieux, avant l'arrivée des Romains, des populations qui font l'objet de sa recherche. Elle distingue logiquement les Ibères des Celtibères (de langue indo-européenne, à la différence de leurs voisins) qui se sont influencés mutuellement, même si les premiers, en raison de leur situation géographique, furent plus réceptifs aux influences extérieures venues d'autres rivages de la Méditerranée (phéniciennes, hellénistiques et puniques). À l'intérieur de ces deux grands groupes (Ibères et Celtibères) apparaissent des ethnies, dont la cohérence relevait de traits socioculturels communs. Les sociétés indigènes, quant à elles, en dépit de leur appartenance culturelle à une ethnie, étaient à leur tour organisées en cités-États de type méditerranéen ceinturées de murailles suivant le modèle classique, régies par une élite aristocratique, que Rome continuera à appuyer tant qu'elles ne compromettaient pas la pacification de la province. Pour le reste, on décèle aussi des influences grecques ou puniques plus ou moins fortes, parallèlement au maintien des usages traditionnels dans l'urbanisme, l'architecture et les techniques de construction, tout comme dans l'expression plastique, la céramique ou les monnaies, qui se diffusent toutefois après la conquête. Il n'est peut-être que dans la culture épigraphique que se manifestent de grandes différences entre Ibères et Celtibères puisque l'utilisation de l'écriture par ces derniers est récente et fait suite à la présence romaine, sans toutefois recourir à l'alphabet latin mais plutôt au semi-syllabaire ibérique pour retranscrire leur langue pourtant indo-européenne. Ces mêmes différences, consécutives à l'ouverture des Ibères sur le monde méditerranéen et à l'influence celtique plus prégnante chez les Celtibères – ce qui n'est pas sans conséquence pour les processus initiés par la présence de Rome –, se retrouvent au niveau

de la religion puisque les représentations des dieux, les pratiques rituelles (clergé et sanctuaires) et les conceptions de la mort les séparent. Les quatre chapitres suivants (II-V) traitent de la période consécutive à la chute de Numance jusqu'à l'arrivée de Sertorius dans la Péninsule. Après avoir fait le point sur les commissions sénatoriales de passage dans la région pour ratifier des traités avec les cités soumises et les informer de leurs obligations envers Rome, N. Barrandon s'intéresse, dans le chapitre II (53-81), au monnayage indigène, en particulier au « denier indigène » et au numéraire de bronze, frappé à l'initiative des autochtones, selon la métrologie romaine mais avec des légendes propres. Elle aborde aussi la question de l'exploitation et de l'organisation du territoire avec l'entretien ou la construction de voies ainsi que des aménagements urbains où Rome laissait une grande latitude aux populations locales, tant que la stabilité de la province n'était pas mise à mal. Le chapitre III (83-96) est consacré aux modalités de diffusion de la culture romaine, à une époque où celle-ci subissait encore de fortes mutations en Italie, résultant surtout des conquêtes en Orient. La chercheuse française rappelle dès lors les différences entre romanisation et « italianisation » et réfléchit dans le même temps sur les notions de culture et de civilisation, telles que définies par H. Inglebert. Elle s'interroge donc sur les liens, autres qu'administratifs ou militaires, ayant pu exister entre les deux péninsules. Étant donné l'absence à cette époque de fondations coloniales, il faut envisager des installations, peu massives, provisoires et qu'on ne peut chiffrer, de migrants venus d'Italie, tels que des soldats, des commerçants ou des artisans, participant aux échanges culturels mais aussi commerciaux (céramique et produits de luxe importés en Hispanie à destination, principalement, des Italiens, tandis que l'huile, le blé et le vin étaient exportés vers l'Italie). Les initiatives indigènes, telles qu'elles ressortent des modifications urbaines font l'objet du chapitre IV (p. 97-165). Celles-ci étaient-elles la cause ou la conséquence de mutations au sein des sociétés autochtones ? L'auteur évoque les « grands travaux » entrepris par certaines cités indigènes, suite au regroupement de population favorisé par la pacification, qui établissent un nouveau centre urbain, s'installent sur un site délaissé depuis des siècles voire réaménagent leurs quartiers. Ce processus, pour autant que les fouilles permettent de l'affirmer, documenté surtout en Catalogne et dans la vallée de l'Èbre, affecte essentiellement l'urbanisme et le système défensif plutôt que les autres bâtiments publics. L'influence hellénistique puis italique se marque peu, hormis dans la construction d'édifices communautaires tels que des temples ou des thermes, mais sans toujours respecter les principes urbanistiques italiens, en dépit de ce que l'on pourrait penser. Il en va de même pour les demeures privées aussi bien des élites hispaniques que des autres couches de la population qui intègrent, très partiellement, des innovations venues d'outre-mer, excepté l'introduction de pièces de réception. Les techniques de construction elles aussi restent fidèles à la tradition mais incluent avec le temps des nouveautés comme l'usage de la brique, du marbre, des *tegulae* ou d'*imbrices* ou le recours à l'*opus signinum*, qui a connu un grand succès. La question de la latinisation occupe le chapitre V (p. 167-212), où on cherche à savoir comment le latin est parvenu à se substituer aux langues paléo-hispaniques auprès des populations autochtones. C'est l'occasion de parler de la romanisation des supports épigraphiques : le plomb perd cette fonction au profit du bronze (privilégié en Celtibérie) et le nombre d'inscriptions sur *instrumentum domesticum* augmente quand elles n'appa-

raissent pas sur une autre technique importée, comme dans le cas de l'*opus signinum*. La pratique épigraphique, quant à elle, existait avant l'arrivée des Romains et si nouveautés il y eut, ce fut au niveau de l'adoption du marbre ou des plaques comme supports, sans oublier le recours à l'interponction ou aux techniques de gravure venues d'Italie. L'influence du latin se fait également sentir du point de vue onomastique et linguistique avec l'introduction de nouveaux sons et caractères dans le cas du semi-syllabaire employé par les Celtibères. Le meilleur exemple de ces changements sont les tessères d'hospitalité retrouvées en Celtibérie qui, bien que gravées sur bronze (un support importé d'Italie) en utilisant la langue et les caractères celtibères, retranscrivent néanmoins les pratiques locales. Les trois derniers chapitres (VI-VIII) couvrent la période des guerres civiles, opposant dans un premier temps Sertorius aux troupes sénatoriales puis Pompée à César. Le chapitre VI place l'accent sur les populations locales, qu'elles soient indigènes ou d'extraction italienne, sans oublier les citoyens romains (p. 213-230). À la différence du camp sénatorial, Sertorius n'a pas compté avec le soutien unanime et l'adhésion univoque des différentes ethnies et cités qui furent sollicitées en hommes, en ravitaillement et en argent. La personnalité de Sertorius et ses succès militaires furent pour beaucoup dans le ralliement des indigènes qui lui manifestèrent leur *deuotio* et leur *fides iberica*, auxquelles Pompée allait recourir plus tard mais en développant davantage les liens clientélaires. Cet atout allait lui concéder un avantage dans sa lutte contre César dans la Péninsule, qui était perçue par les deux parties comme un réservoir de ressources et de troupes qui, une fois recrutées, virent leur romanisation s'accélérer. L'état de guerre sur plusieurs décennies entraîna d'inévitables répercussions sur les cités, comme l'évoque l'auteur dans le chapitre VII (p. 231-256). Azaila, p. ex., allait être abandonnée au profit de Celsa, la colonie fondée par Lépide, conformément à la politique de César de promouvoir les communautés à un rang privilégié (municipe ou colonie). En cela, le conquérant des Gaules a agi différemment de Pompée qui, en vue de pacifier la province, a surtout cherché à intégrer les territoires à Rome par ses fondations comme Pompaelo ou ses travaux de voirie, en contrôlant davantage également les productions monétaires (avec des fermetures d'ateliers) et en concédant des privilèges à titre personnel à certains membres des élites, sans que leurs cités en bénéficient forcément. Enfin, les conséquences de la romanisation des cités, accrue par l'octroi d'un statut juridique privilégié ou par de nouvelles fondations initiées par César, qui vont contribuer à l'enracinement durable de citoyens romains, qui y côtoient des Italiens, des Romains nés en Hispanie et des indigènes, sont envisagées dans le dernier chapitre (p. 257-273). Si seulement quelques *uillae* semblent répondre aux schémas romains, c'est plutôt dans l'exploitation agricole de la vigne et de sa commercialisation, où l'on retrouve quand même une certaine mixité sociale, que se manifestent plutôt les conséquences des mutations induites par la domination romaine. Ces changements interviennent également dans la substitution, après une brève phase de bilinguisme, des langues paléo-hispaniques par le latin, prérequis indispensable pour la concession du droit latin ou de la cité romaine. Au terme de l'exposé, on trouve la conclusion générale (p. 287-290), les notes (p. 291-387), la bibliographie (p. 389-440) puis la liste des figures (p. 441-446) et les divers index (p. 447-468). – Les apports de la recherche de N. Barrandon sur un thème difficile et aux multiples facettes sont nombreux. On pense d'abord à sa définition des concepts d'italianisation et de son corollaire, la

romanisation. En outre, elle parvient, par son approche multidisciplinaire, à dresser le bilan tout en nuances des temps de la romanisation des populations indigènes d'Hispanie centrale et septentrionale, dont l'intensité et la célérité furent variables dans le temps et dans l'espace, grâce à la présence plus ou moins massive ou durable d'individus venus d'Italie. Enfin, ce travail permet également de se rendre compte du pragmatisme de Rome, qui n'intervenait finalement que lorsque la paix était troublée ou son autorité était contestée. On regrettera toutefois quelques rares coquilles, entre autres dans l'emploi des prénoms romains : ainsi Tiberius Sempronius Gracchus voit-il son *praenomen* systématiquement abrégé en T., qui correspond en fait au prénom Titus. Il en va de même pour S. (Sextus) Pompeius et S. (Servius) Sulpicius Galba, devant être abrégés respectivement en Sex. et Ser., mais cela, bien évidemment, n'enlève aucun mérite à cet ouvrage. Anthony ÁLVAREZ MELERO.

Antonio David PÉREZ ZURITA, *La edilidad y las élites locales en la Hispania romana. La proyección de una magistratura de Roma a la administración municipal.* Cordoue, Université - Séville, Université, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 623 p., ill. ISBN 978-84-9927-091-3.

Le présent ouvrage est la publication d'une thèse doctorale soutenue en 2009 à l'université de Cordoue sous la direction d'E. Melchor Gil, et s'inscrit dans la lignée des travaux de celui-ci, ou encore de J.F. Rodríguez Neila, sur l'administration municipale de l'Hispanie romaine. Son sujet pourrait sembler aventureux au premier abord : focaliser son attention sur une seule magistrature locale, l'édilité, fait courir le risque de s'enferrer dans un tunnel interprétatif pouvant aboutir à un rétrécissement du champ des recherches, en isolant cette magistrature de son contexte sociopolitique plus large. Mais la démarche se tient, tout d'abord parce qu'une synthèse existe déjà sur les magistratures locales de l'Hispanie romaine (L.A. Curchin, *The local magistrates of Roman Spain*, Toronto, 1990), mais aussi parce que l'édilité, qui occupe une position seconde derrière le duumvirat, offre néanmoins un dossier paradoxalement plus riche que ce dernier. Il n'est pas plus fourni en nombre de magistrats recensés, mais peut s'inscrire dans une perspective historique plus large, celle d'une magistrature attachée à la ville de Rome, qui trouva un nouveau terrain d'expression dans les institutions normalisées des cités de l'Occident romain. Il n'en va pas de même pour le duumvirat, dont le modèle n'est pas à proprement parler le consulat, sans doute en raison du lien très fort de ce dernier avec la notion d'*imperium*. Par ailleurs, on se souviendra également que les lois municipales nous ont conservé la description des fonctions des édiles, alors que le chapitre dévolu aux duumvirs est malheureusement presque entièrement perdu. La démarche fait donc sens, malgré l'étroitesse apparente de la thématique, et aboutit dans ces pages à ce qui s'apparente à une tentative d'épuisement du sujet. Après une assez courte introduction (p. 15-23), le livre s'ouvre sur un premier chapitre présentant un aperçu de l'histoire de l'édilité à Rome, des origines à l'Empire (p. 27-96). Nécessairement très synthétique, celui-ci survole les principaux développements de la magistrature, et présente les différentes compétences des collèges édiliciens, en reprenant la tripartition cicéronienne (*cura urbis*, *cura annonae*, *cura ludorum solemnium*), qu'il complète en s'intéressant également aux

Antonio CABALLOS RUFINO & Sabine LEFEBVRE (Ed.), *Roma generadora de identidades. La experiencia hispana*. Madrid, Casa de Velázquez - Séville, Universidad, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, XIV-434 p., 19 fig., 15 tableaux, 20 cartes. (COLLECTION DE LA CASA DE VELÁZQUEZ, 123). Prix : 34 €. ISBN 978-84-96820-51-7.

Dans un contexte socio-économique et politique actuel pour le moins morose qui voit en outre ressurgir avec force des régionalismes exclusifs fondés sur une identité parfois de création récente voire artificielle et au moment où le projet européen connaît de nouveaux développements, c'est à son modèle affiché et revendiqué, la Rome antique, qu'est consacré cet ouvrage qui regroupe 17 contributions rédigées pour la plupart en espagnol (10), les autres étant en français (6) et la dernière en allemand (un résumé espagnol, français et anglais figure en fin de volume, aux pages 413-434). C'est à la question de la possible genèse d'un sentiment d'identité en rapport avec les provinces de l'Hispanie romaine – mais pas exclusivement – qu'ont tenté de répondre les participants à ce colloque organisé à Séville en mai 2008. Comme l'exposent dans l'introduction les éditeurs du volume, Rome, pour s'assurer la maîtrise du monde méditerranéen, a eu recours à un processus de « vertébration ». Pour ce faire, au cours des guerres de conquête, allait apparaître le concept de *prouincia* qui devait connaître de beaux jours devant lui. Initialement conçue comme l'aire de compétence d'un magistrat doté d'un *imperium*, la province a fini peu à peu par acquérir une expression territoriale, pour la première fois en Hispanie, avec pour seul point commun entre ces deux acceptions la figure du gouverneur. Avec le temps, les provinces se consolidèrent et acquirent un rôle administratif plus important en devenant l'instance intermédiaire entre les cités et le centre du pouvoir. Se créèrent ainsi une conscience provinciale avec un gouverneur et son staff, sans oublier toute une série d'organes et de fonctions comme les *concilia* et les sacerdoces provinciaux. Cela a-t-il suffi pour créer une identité provinciale ? Peut-on mettre au jour un sentiment d'appartenance provinciale ? Si oui, comment se créent les identités ? Les points de vue choisis sont variés et multidisciplinaires mais sans apporter de réponse uniforme ni univoque. En guise d'introduction sur ce thème, P. Le Roux réfléchit sur les termes antiques pouvant contribuer à résoudre cette question (terminologie, manifestations et caractéristiques, lieux d'expression) pour rejeter l'idée d'une identité provinciale (p. 7-19), tandis que F. Wulff Alonso, pour sa part, s'intéresse à l'approche historiographique de ce concept depuis le XIX^e^ s., telle qu'appliquée à l'Italie républicaine (p. 20-37). C'est à cette même période que s'intéresse F. Pina Polo (p. 39-53) qui rappelle que les sources pour établir le récit de la conquête et de la maîtrise du territoire péninsulaire sont principalement romaines et il en va de même pour le paysage ethnique qui est celui que Rome a elle-même créé ou qu'elle a cru voir. Dès lors, les dénominations ethniques, telle celle des Celtibères, résultent d'une définition exogène que les autochtones ont fini par s'approprier. Il en va de même pour le terme *Hispanus* qui se réfère, quoi qu'il en soit, à l'*Hispania* entendue comme un concept géographique ou politique et non comme la réalité administrative créée par Rome. F. Beltrán Lloris, quant à lui, se penche sur *Hispania* comme référent identitaire (p. 55-77) pour démontrer que cette dénomination désigne toute la péninsule et qu'elle résulte d'une création romaine au terme de la conquête. C'est à partir de ce moment-là que les *Hispani* ont peu à peu pris conscience d'eux-mêmes et de

cette nouvelle identité par le truchement de Rome. Les provinces en tant que telles n'apparaissent donc pas clairement comme des facteurs identitaires, du moins si l'on place du point de vue de la réception et de la diffusion iconographique des mythes fondateurs de Rome, qui fait l'objet de l'intervention d'A. Dardenay (p. 79-96). L'ancienneté et l'intensité de l'enracinement romain en Espagne parallèlement à l'implication des élites hispaniques dans leur ensemble expliquent le grand succès des programmes iconographiques diffusés depuis Rome, puisqu'ils étaient perçus comme de puissants vecteurs d'autocélébration et de promotion sociopolitique. Il serait toutefois réducteur de considérer qu'une identité provinciale n'ait pas pu voir le jour. En effet, comme l'explique R. Haensch (p. 97-106), la province est passée d'objet d'exploitation par Rome à une unité administrative qui s'est dotée d'une identité propre selon un processus dont la rapidité a varié en fonction des régions mais sans pouvoir rivaliser avec le sentiment d'appartenance à une cité ou à un peuple. Les *concilia prouinciae* furent les institutions les mieux adaptées à cet égard mais leur efficacité reste douteuse. Ce ne sera qu'à partir du III^e^ s. que l'on peut percevoir ce sentiment d'identité provinciale mais à cette époque-là, ainsi que le rappelle L. Brassous (p. 337-353), en dépit des réformes de Dioclétien qui accroît le nombre de provinces, d'autres problèmes surgissent et ils sont imputables à nos sources qui ne nous permettent pas, par exemple, d'identifier avec certitude les capitales de Carthaginoise, de Galice et des Baléares. Il en va de même pour le siège du diocèse des Espagnes que l'on sait installé à *Emerita* dans la 2^e^ moitié du IV^e^ s., succédant peut-être à *Corduba*. Le même constat prévaut pour élucider le rôle et le devenir des élites locales ou des *concilia* provinciaux, qui restent des questions auxquelles il demeure impossible de répondre. Si l'on examine le développement éventuel d'un sentiment d'identité au niveau des provinces de Bétique, de Lusitanie et de Citérieure, on s'aperçoit qu'il existe des différences entre elles. Ainsi, le recensement onomastique de M. Navarro Caballero cherche à déterminer si l'emploi de certains anthroponymes témoigne d'une marque d'auto-identification des Celtibères et des autres peuples de l'Hispanie septentrionale (p. 107-140). Dans le cas de *Celtiber*, on remarque qu'il est généralement employé comme *cognomen* par des citoyens romains ne vivant pas forcément sur le territoire de l'ancienne Celtibérie. Il dénote donc une dénomination prestigieuse en fonction de circonstances socioculturelles. D'autres anthroponymes, en revanche, dérivés de groupes plus réduits voire de *ciuitates*, peuvent s'expliquer de diverses manières : *Vetto* et ses dérivés feraient allusion à l'histoire de la conquête et au prestige qui en découle ; d'autres noms tels qu'*Arauus* ou *Equaesus* appartiennent au répertoire onomastique local et peuvent être des ethnonymes ayant acquis valeur d'anthroponyme, mais on ne peut rejeter l'hypothèse selon laquelle il s'agirait de dénominations ayant acquis une valeur officielle avec la réorganisation augustéenne. Quoi qu'il en soit, il n'est pas toujours possible de déceler une valeur « identitaire » aux noms portés par les individus. De son côté, F. J. Navarro Santana décrit l'organisation peu rationnelle, reflet de l'histoire de sa conquête, de la plus étendue et la plus prestigieuse province d'Occident, la Citérieure (p. 141-152). Parcourue par de nombreux accidents géographiques et présentant de grandes différences entre les populations, la Citérieure constituait en fait deux provinces différentes, dont le *conventus* de Clunia marquait en quelque sorte la frontière, avec des *iuridici* pour assister le légat pro-préteur dans son administration. Les disparités entre

les deux parties, l'orientale plus anciennement et intensément romanisée et urbanisée contrairement de l'occidentale où prédominent les structures préromaines, expliquent leurs différences dans l'expression de leur identité qui se manifeste par ailleurs autrement que celle de la Bétique et de la Lusitanie. Cette dernière province fait l'objet des deux exposés suivants. Le premier, de la main de S. Lefebvre (p. 153-170), s'interroge sur l'identité lusitanienne qu'exprimerait l'anthroponyme *Lusitanus/a* qui n'apparaît paradoxalement jamais dans la province. Les exemples attestés hors de Lusitanie, en tant que *cognomen*, ou comme ethnique, ne permettent pas non plus de trancher : signe de fierté ou bien précision géographique à l'attention des contemporains peu au fait de la géographie ? La question se pose. L'article suivant, rédigé par S. Marcos (p. 171-184), est consacré à la frontière provinciale, preuve indiscutable de l'occupation ainsi que de l'appropriation d'un territoire, et à son impact éventuel sur les identités culturelles des indigènes. Faut-il considérer cette limite spatiale comme une barrière ou bien comme un trait d'union ? Il s'avère, à la différence des colonisateurs européens du continent africain, que le tracé provincial de Rome ait pris grand soin de ne pas diviser les populations en les maintenant culturellement unies au sein d'un même ensemble territorial et dans le même temps, la frontière se présente comme un espace d'échanges et de contact dynamique, loin d'être hermétiquement clos. Les dernières communications ont toutes pour objet la province de Bétique. A. Caballos Rufino, tout d'abord, cherche à savoir comment a pu exister et se développer une identité propre à la Bétique (p. 185-207). L'identité, comme il le souligne à bon escient, est soumise à un processus de transformation permanente car elle est sujette à des pressions constantes internes et externes : il s'agit donc d'une référence contingente et non d'un concept immanent. Elle résulte d'un double phénomène d'autodéfinition et de reconnaissance externe. La Bétique et les *conuentus* n'ont pas pu rivaliser avec les autres niveaux identitaires que furent la *ciuitas*, *Hispania* et Rome car ils ne résultaient pas d'un produit collectif endogène mais plutôt d'une pression politique externe, ce qui explique que seules les élites provinciales l'aient assimilé. Rome en effet a favorisé la génération d'une conscience identitaire au niveau provincial, grâce au *concilium prouinciae*, en tant qu'élément « vertébrateur » et de contrôle – notons que c'est aussi d'Italie que provenaient les images qui allaient tant influencer les élites locales et façonner leur identité, comme l'écrit A. Reyes Domínguez (p. 301-320). Peu à peu, les autres couches sociales non privilégiées s'en sont imprégnées, suite à un processus qui a pris un certain temps. En revanche, si le niveau provincial a vu l'émergence d'un sentiment d'identité, peut-on en dire autant des *conuentus* ? Création d'époque impériale avec une fonction juridique et dont les sièges, *Corduba*, *Astigi*, *Hispalis* et *Gades*, sont tous situés sur des axes de communication de prime importance, il s'avère, à la lecture de la contribution de M. Gordón Peral (p. 209-224) que les *conuentus*, en prenant pour exemple celui d'*Hispalis*, en dépit de leur cohérence et de leur personnalité propre n'ont pas généré une identité particulière. Les éléments économiques, bien qu'offrant un point de vue intéressant, n'apportent pas non plus de réponse définitive, du moins à eux seuls, selon G. Chic García (p. 225-265), dans la mesure où pour la formation d'un sentiment d'identité d'autres facteurs doivent être pris en compte. Centré plus particulièrement sur les membres des aristocraties locales parvenus à nouer des relations et à s'intégrer dans des communautés différentes de la leur, E. Melchor Gil, démontre au terme d'une fine

analyse l'existence d'une élite supralocale qui va finir par franchir le pas de la promotion à l'ordre équestre et entrer ainsi dans les *ordines* supérieurs (p. 267-300). En conclusion, il n'est guère possible d'apporter une réponse claire aux questions posées en introduction de l'ouvrage. En effet, chercher à déceler l'apparition d'une identité surgie d'entités de création relativement récente, au tournant de l'ère chrétienne, comme le furent les provinces ou les *conuentus*, nous fait prendre conscience des différences entre chacune des trois provinces péninsulaires, par exemple lorsqu'on confronte la Bétique avec ses voisines ou bien quand on songe au poids plus prégnant des *conuentus* du Nord-ouest de la Citérieure. D'ailleurs, la comparaison avec le Norique, abordée dans l'exposé de M. Hainzmann (p. 321-336), apporte un autre éclairage, puisque la conscience nationale y semblait plus manifeste qu'en Hispanie. En général, l'identité provinciale n'a jamais su se départir de la « concurrence » du sentiment d'appartenance à la *ciuitas* ou à Rome en tant que citoyen romain, soit les deux *patriae* revendiquées par Cicéron (*Leg*. 2, 2). Malgré tout, lorsque la province parviendra à faire émerger une identification propre, celle-ci se développera toujours dans le cadre romain et exprimera toujours, en parallèle, la pleine romanité de ses porte-drapeaux, au premier chef les élites, à la différence des mouvements contemporains qui fondent leur légitimité sur le rejet de l'autre et c'est cela, sans doute, l'une des idées maîtresses qui ressort à la lecture de ce beau volume.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Joseph Georg WOLF, *Die Lex Irnitana. Ein römisches Stadtrecht aus Spanien. Lateinisch und Deutsch.* Herausgegeben, eingeleitet und übersetzt von J.G.W. Darmstadt, WBG, 2011. 1 vol. 17 x 24,5 cm, 159 p. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 101). Prix : 39,90 €. ISBN 978-3-534-24597-0.

Ce que l'on appelle d'une manière commode mais un peu simplificatrice la *Lex Flavia municipalis* constitue un ensemble de documents d'une valeur inestimable pour le droit public d'époque impériale et la politique d'intégration provinciale en particulier. Plusieurs des versions propres à un des municipes espagnols nous ont été conservées qui montrent, et ce n'est pas un des moindres apports, que le fondement institutionnel de l'octroi du rang municipal et du droit latin participait d'une forme unique qui nous autorise à supposer une grande uniformité de principe entre les procédures à travers les provinces, et notamment celles où la documentation épigraphique n'est pas aussi riche que la Bétique. Parmi ces lois épigraphiques, celle découverte à Irni en 1981 et publiée dans le *JRS* en 1986 par J. González avec une traduction anglaise de M. Crawford, a constitué une étape essentielle qui complétait presque entièrement les fragments déjà substantiels de la *lex Malacitana* connue de plus longue date. Après quelques éditions (espagnoles ou italienne) et études ponctuelles, J.G. Wolf nous propose une édition allemande de la *lex Irnitana* fondée sur une nouvelle autopsie des tables de bronze. Toutefois l'apparat critique se limite à comparer des variantes internes d'expression d'une rubrique à l'autre, sans discussion des lectures précédemment publiées avec lesquelles des différences, parfois minimes mais réelles, apparaissent pourtant. En matière d'ecdotique, d'autres éditions sont nettement plus complètes qui assurent la comparaison avec les passages parallèles des

fondamentale pour qui s'intéresse à l'image du pouvoir pendant la période sévérienne ; en outre, le nombre et la qualité des documents confrontés ainsi que la richesse des références bibliographiques en font un excellent outil pour la recherche.

Gaëlle JOUVE

Werner ECK, *Monument und Inschrift. Gesammelte Aufsätze zur senatorischen Representation in der Kaiserzeit.* Herausgegeben von Walter AMELING und Johannes HEINRICHS. Berlin, W. De Gruyter, 2010. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XII-442 p., 3 fig., 1 carte. (BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSKUNDE, 288). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-024694-0.

Spécialiste reconnu de la prosopographie et de l'histoire de la Rome antique, W. Eck est l'auteur des dix-huit articles qui composent ce recueil, offrant ainsi au lecteur une synthèse commode sur le thème des modes de représentation en public et en privé des sénateurs. Ces contributions, réunies et éditées par W. Ameling et J. Heinrichs, ont été revues et complétées par le savant allemand qui en a actualisé la bibliographie. Tous ces travaux, publiés entre 1981 et 2009, et dont certains figuraient dans d'autres compilations parues entre 1995 et 1997 (cf. *AC* 66, 1997, p. 618-619 et *AC*, 67, 1998, p. 500-502), ont été rédigés en allemand, quand ils n'ont pas été retraduits à cette fin dans cette langue, hormis le dernier demeuré en anglais. À la lecture de l'ouvrage, on découvre la genèse et l'évolution, jusqu'au IV^e^ s. de notre ère, des modalités d'autoreprésentation (*Selbstdarstellung*) des sénateurs. En effet, celles-ci ont logiquement varié entre l'époque républicaine et l'Empire, car le Prince a mis un terme à la course frénétique à l'ostentation à laquelle se livraient jusqu'alors les membres du Sénat, à Rome et dans les provinces. La mise en place du Principat se révèle sur ce point un tournant majeur pour deux raisons, au moins. En effet, Auguste établit la définition juridique de l'ordre sénatorial, désormais héréditaire et clairement séparé de l'ordre équestre, ce qui renforce le sentiment d'appartenance à l'Assemblée. De même, on ne doit pas oublier le développement, sous son impulsion, de la pratique épigraphique telle qu'elle est illustrée dans le programme iconographique et idéologique matérialisé par la construction de son Forum : la présentation sous forme de « *cursus honorum* » gravés sous les figures des personnages inclus dans la galerie statuaire des *uiri illustres* de Rome, depuis Énée jusqu'à son époque, va dorénavant servir de modèle que tous vont imiter. Effectivement, à partir de ce moment-là, les sénateurs, mais aussi d'autres individus issus des *ordines* supérieurs, pour souligner leur proximité au pouvoir, feront apparaître à leur tour leur *cursus honorum* dans leur entièreté et de leur vivant, sur tous types d'inscriptions (dédicaces impériales, hommages publics, épitaphes, etc.) contrairement à ce qui était usuel dans les décennies antérieures. En effet, inspiré des *laudationes funebris*, cet usage n'était répandu que dans un contexte funéraire et l'accent était porté sur la magistrature la plus prestigieuse qui seule suffisait pour indiquer au lecteur le haut rang détenu par le défunt. À ce propos, l'auteur souligne à juste titre l'incongruité de l'emploi généralisé, presque galvaudé, de l'appellation *titulus honorarius* (« *Ehreninschrift* ») car on ne tient pas assez compte du contexte d'érection de la pierre quand seul subsiste le formulaire. En effet, il est nécessaire selon lui de dissocier les inscriptions, honorifiques au sens

strict, érigées en public en l'honneur d'un membre de l'ordre sénatorial par un individu ou une collectivité de taille réduite, des épigraphes incisées sur des monuments de types et de proportion variables, souvent disparus, qui ont pour fonction, telle une légende, d'exposer les motifs et de présenter les destinataires de l'hommage. Il ne faut donc jamais séparer le texte du monument avec lequel il forme une unité. Parallèlement, W. Eck pointe aussi du doigt les limites et les possibilités que nous offrent ces « *Cursusinschriften* » présentant des *cursus honorum* qui ne sont ni des biographies, ni des *curriculum uitae*. En effet, bien que ces textes soient parfois relativement longs et stéréotypés, il est quelquefois possible d'en tirer des informations utiles qui nous renseignent sur un rapport privilégié avec tel ou tel empereur et dont la mention (ou l'omission) sont autant de reflets des traits de personnalité de ces personnages. Toutefois, cela ne remplace pas une biographie au sens où nous l'entendons, car sur les formulaires gravés au bas d'une statue ou sur le mur d'enceinte d'un bâtiment public ne figurent que les fonctions publiques détenues par celui qui érige la pierre ou à qui l'on souhaite rendre hommage. Quoi qu'il en soit, en rédigeant lui-même la liste des postes qu'il a détenus et qu'il actualise systématiquement, le chevalier ou le sénateur participe activement au contenu du *titulus* et contribue de ce fait, de manière quelque peu égocentrique, à révéler leur autoreprésentation (*Selbstdarstellung*) et la haute conception que les individus concernés avaient d'eux-mêmes. D'autres problématiques subordonnées à la thématique générale de l'ouvrage suscitent aussi des interrogations auxquelles le savant allemand répond au fil des pages : ainsi, p. ex., les lieux d'érection de ces inscriptions. Avec l'instauration du Principat, celles-ci quittent le Forum, sauf accord impérial, pour se retrouver désormais érigées dans les domiciles privés, voire même les jardins des sénateurs et chevaliers résidant dans l'Vrbs (en général sur l'Esquilin, le Quirinal, le Caelius puis l'Aventin). Il s'agit d'un sujet auquel on n'a pas prêté suffisamment attention, parce que la localisation de ces demeures est parfois malaisée, faute de sources explicites dès lors que les *fistulae aquariae* font défaut. Cependant, cette séparation nette entre la sphère privée et la publique, réservée à l'empereur, si marquée dans la capitale de l'Empire, n'est toutefois pas aussi prégnante en Italie et dans les provinces. Il convient donc de tenir compte des particularismes locaux, en ce qui concerne la pratique épigraphique, comme le rappelle l'auteur dans son article relatif aux sénateurs et aux chevaliers originaires des provinces du nord-ouest de l'Empire, dont le nombre est d'ailleurs assez restreint. Enfin, à la question de la signification de la mention de l'âge au décès pour les jeunes défunts à la carrière tragiquement tronquée, où transparaît les sentiments d'affection des dédicants, W. Eck établit qu'il existait une volonté de documenter les obligations sociales remplies par les disparus qui, durant leur courte vie, se montrèrent à la hauteur des espérances que l'on avait fondées sur eux. Pour finir, il convient de signaler que complètent cet ouvrage, qui comporte de rares coquilles et dont chacun des articles contient des renvois systématiques à la pagination originale, des contributions apparemment éloignées du sujet du livre. Elles concernent le rapport entre acclamations impériales et *ornamenta triumphalia*, les relations entre l'empereur et ses conseillers ou les statues colossales à Sagalassos, mais elles n'en illustrent pas moins la richesse et la variété des informations qu'il est possible de tirer d'une analyse rigoureuse des inscriptions. C'est là tout le mérite de l'auteur, dont les travaux font depuis longtemps autorité, qui nous dévoile tout un pan

des pratiques sociales de l'élite romaine d'époque impériale, où le paraître est important, sans pour autant oublier les chevaliers et les femmes qui furent apparentées à tous ces individus, ouvrant ainsi de nombreuses perspectives de recherche. Ce recueil, malgré d'inévitables redites résultant de sa configuration, constitue donc un outil de travail indispensable et un modèle pour toute étude consacrée à l'histoire des mentalités et des modes d'expression des membres des *ordines* supérieurs romains sous le Haut-Empire. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Stéphane BENOIST, Anne DAGUET-GAGEY, Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE (Éd.), *Figures d'empire, fragments de mémoire. Pouvoir et identité dans le monde romain impérial (IIe s. av. n. è. - VIe s. de n. è.).* Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 589 p., 51 fg. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 38 €. ISBN 978-2-7574-0333-4.

In the 'Avant-Propos', p. 5-8, S. Benoist explains that the volume is based on a seminar held at the Université Charles-de-Gaulle Lille 3, in three sessions between October and December 2008, intended to assess the past decades of renewed research on Roman history from the 2nd century BC to the 6th century AD. After summarising the contents he concludes that all the participants share in a longstanding European and American scholarly *koine*, 'en grande partie dans l'entourage de deux maîtres au rayonnement et à l'humanité incomparables', the late André Chastagnol (Paris) and Fergus Millar (Oxford). By mishap the list of contributors, 25 in all, p. 9 and back, cover omits P. Rosafio, Università del Salento, Lecce. S. Benoist himself sets the ball rolling with 'Figures d'empire, fragments de mémoires. Une introduction', p. 11-22, highlighting recent work of especial importance. The book has three main sections, each with three sub-sections: I. Figures d'empire et modèles d'empereurs, A. Notions d'empire et approches impériales, B. Discours et idéologie, le prince et ses figures, C. Fêtes, cérémonies impériales et commémoration, une idéologie en mouvement?; II. Pratiques du gouvernement de l'empire, expressions et réalités, A. Approches politique et militaire du gouvernement de l'Empire, B. Les provinces de la partie hellénophone de l'Empire, pouvoir, administration et identité provinciale, C. Prosopographie, histoire sociale et administration; III. De la norme à l'identité, A. Norme, expression et codification durant l'antiquité tardive, B. Identités sociales et religieuses, C. Mémoires, identités et histoires de Rome. I A. begins with C. Ando, 'Law and the landscape of empire', p. 25-47, adumbrating 'arguments elaborated at much greater length in a forthcoming monograph, *The Ambitions of Government*'. He moves from inscriptions and literary texts to plans of Roman cities (with 14 figures), concluding that the famous passage in Tacitus, *Agr*. 21, on 'Romanization' is far from being in 'splendid isolation'. Ando is addicted to terms like 'instantiation', 'ideation', 'construal', but his message comes across: urbanism was the key factor in Rome's rule. M. Dondin-Payre, 'Empire antique, empire contemporain: l'Afrique du Nord', p. 50-70 (with 6 figures) is fascinating on 19th and 20th century colonial attitudes –mainly French but also Italian– to the conquest of and rule over formerly Roman territories and the effect of the Roman past both on policy and on archaeological research. In I B., M. Horster, '*Princeps iuuentutis*: concept, realisation, represen-

Bliesbruck, une liste utile mais une exploitation limitée. Le deuxième volume offre un panel de textes extrêmement variés, de l'Afrique (J.-M. Lassère, X. Dupuis, N. Ferchiou, Fr. Bertrandy, Y. Le Bohec) à la Dacie (M. Reddé), en passant par Halicarnasse (D. Engels) et l'Italie (G. Camodeca, M. Cébeillac, M. Tarpin), s'intéressant à des questions de tribus, de fonction municipale, de curies électorales, de cultes locaux, de dédicaces triomphales, d'onomastique, de troupes auxiliaires, de légendes monétaires. Ici aussi des notes brèves succèdent à des questions importantes rendant bien compte de la notion de « mélanges » avec tous les aléas du genre, toutefois réunis sous l'enseigne de l'épigraphie, essentiellement latine.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Joaquín L. GÓMEZ-PANTOJA, *Epigrafia anfiteatrale dell'Occidente romano.* VII. *Baetica, Tarraconensis, Lusitania*. Rome, Quasar, 2009. 1 vol. 21,5 x 28 cm, 313 p., 40 pl., 1 carte. (VETERA, 17). Prix : 47 €. ISBN 978-88-7140-377-9.

Dans ce volume consacré aux provinces hispaniques, J. Gómez-Pantoja, aidé dans la rédaction de certains chapitres par J. Garrido, nous offre l'édition des 148 inscriptions relatives aux amphithéâtres et aux spectacles s'y déroulant, conformément aux prescriptions de la regrettée P. Sabbatini Tumolesi qui a inauguré cette série dont le présent ouvrage constitue la septième livraison. Depuis sa parution est venue la compléter un huitième titre regroupant les textes campaniens, à l'exception de ceux de Pompéi, par les soins de S. Evangelisti. L'ouvrage s'organise en deux grandes parties dont la première regroupe le corpus épigraphique (p. 19-201). En guise d'introduction à celui-ci, à l'instar des autres tomes de la série, l'auteur fournit d'abord une liste des inscriptions qu'il écarte de son catalogue sur la base de critères stricts, dès lors qu'il n'est pas possible d'établir un rapport avéré avec le monde de la gladiature en général (épigraphes à l'authenticité douteuse ou bien dont le formulaire est sujet à des interprétations discutables, p. ex.) (p. 19-34). Ensuite, la section I, sur l'administration des *munera*, rassemble des textes gravés sur bronze, si abondants en Bétique (*Lex coloniae Genetiuae Iuliae* d'Urso, la *Lex Flavia municipalis* d'Irni et le *S.C. de re gladiatoria* d'Italica – au titre indéterminé – régulant les coûts des combats de gladiateurs), et des inscriptions relatives à des procurateurs et à des subordonnés (p. 35-72). La section II (p. 73-88) contient les épigraphes concernant les organisateurs de combats de gladiateurs, les collèges de *iuueni* et les jeux auxquels prennent part ces derniers. Les arbitres, médecins et combattants dans l'arène (*essedarii, hoplomachi, murmillones, retiarii, samnites, secutores, thraeces* et *uenatores*), souvent d'origine extérieure à la péninsule ibérique et dont les témoignages sont presque tous concentrés à Corduba, se retrouvent quant à eux dans la troisième section que complète une annexe réunissant quelques fragments de coupes mis au jour à Calagurris ou dans sa région comportant des représentations figurées de gladiateurs dont les noms sont aussi gravés (p. 89-126). Enfin, la dernière section présente les dédicaces des amphithéâtres d'Augusta Emerita, Tarraco et Segobriga ; les inscriptions gravées sur gradins d'Augusta Emerita, Hispalis, Italica et Tarraco ; les plaques commémorant leur édification suite à un acte d'évergétisme de la part de notables d'Aurgi et Siarum puis les épigraphes provenant de lieux de culte sis dans les amphithéâtres cités plus haut, à

l'exception d'Hispalis, mais en y joignant Carmo (p. 127-201). La seconde partie présente des tableaux synoptiques et les considérations générales (p. 205-224) qui précèdent les index (p. 227-270) puis les tables comportant carte et reproductions d'inscriptions, dont certaines ne sont malheureusement guère lisibles (p. 273-313). En conclusion, ce volume rendra de grands services à tous les chercheurs qui s'intéressent à cette thématique, en raison de la masse et la variété de documentation qui s'y trouve réunie. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Christine HAMDOUNE (Éd.), *Vie, mort et poésie dans l'Afrique romaine d'après un choix de* Carmina Latina Epigraphica. Bruxelles, Latomus, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 397 p., 28 pl. (COLLECTION LATOMUS, 330). Prix : 80 €. ISBN 978-2-87031-271-1.

Cet ouvrage, fruit de travaux menés depuis plusieurs années par le Groupe de Recherches sur l'Afrique Antique de l'Université de Montpellier qui réunit des latinistes et des historiens, s'inscrit dans le renouveau des études sur les *carmina epigraphica*. Délaissés depuis le début du XX^e^ siècle, car considérés comme de la poésie au rabais, ces poèmes funéraires intéressent un nombre croissant de linguistes et d'historiens depuis quelques années en raison de la quantité d'informations qu'ils donnent sur l'évolution de la langue ainsi que sur la vie, les croyances, la culture des défunts et des vivants. Le groupe avait déjà publié une étude en 1993 sur le plus long de ces poèmes africains gravé sur un mausolée situé à *Cillium* (Kasserine) et la publication de nouvelles recherches sur cette catégorie de documents ne peut que réjouir la communauté scientifique. Le volume est divisé en deux parties. Un avant-propos de C. Hamdoune explique les raisons du choix que les auteurs ont opéré au sein d'un ensemble plus vaste. Ont été pris en compte la bonne conservation des textes, leur intérêt poétique, la valeur des informations historiques dont ils sont porteurs, tandis que les textes déjà bien étudiés ou des documents trop fragmentaires ont été écartés. La première partie, *Recueil de poèmes commentés*, p. 16-281, contient cent soixante-quatorze poèmes. Chacun d'eux est accompagné d'un apparat critique, d'une bibliographie, des *loci similes*, d'une analyse de la métrique effectuée par J. Soubiran, d'une traduction et d'un commentaire linguistique et historique. La présentation a respecté l'ordre du *CIL*, VIII, d'est en ouest, et reflète la répartition géographique des découvertes : la Tripolitaine n'est représentée que par un poème et aucun ne provient de Maurétanie Tingitane (dans le poème n° 2, l'ordre des mots du v. 14 a été modifié, comme le prouve la photo de l'inscription, pl. I). Deux textes de Luxorius (n° 49 et 50) et un autre dû, selon la tradition manuscrite, à Augustin (n° 104) sortent du cadre strictement épigraphique. La richesse réside ici dans la variété et défile ainsi une série de portraits plus ou moins accentués : esclaves déplorant leur sort, militaires fiers de leur courage, prêtresse d'Isis morte à dix-huit ans sans avoir connu l'amour, manieur d'argent qui se targue d'avoir été bon vivant, étrangers morts loin de leur patrie et bien d'autres encore. Les auteurs ont extrait un maximum de renseignements sur les défunts et leur famille et ils les ont méthodiquement replacés dans leur environnement social ou leur contexte historique. Ils proposent en quelque sorte des photographies d'un monde passé, où l'image aurait cédé la place à l'expression des qualités morales, des sentiments et regrets, sans oublier les indications concrètes sur la vie des person-

Chrysostome. Le choix du médiateur est, dans le cas d'une médiation conflictuelle, fondamental. La troisième partie permet d'apprécier les limites de la médiation. La première étude est celle d'Éric Perrin-Saminadayar sur les Romains à Athènes aux IIe et Ier siècle av. J.-C. (p. 123-139). Il conclut aux limites de compréhension mutuelle, au maintien des préjugés et à un refus obstiné des habitants de la ville de renoncer à leurs spécificités. Le cas abordé ensuite par Éric Guerber est celui de la figure du prince à travers la correspondance (livre X) entre Pline le Jeune et l'empereur Trajan à propos de l'autonomie de la colonie d'Apamée-Myrléa (p. 141-157). L'empereur y apparaît comme un empereur « décideur » et Pline, face à cette colonie dotée du *Ius Italicum*, a des difficultés dues à son statut. En effet, il fait alors figure d'exception puisqu'il agit en qualité de légat propréteur et non de proconsul. Pline apparaît comme un « pionnier » et ce mode de fonctionnement fut ensuite utilisé comme modèle particulièrement pour vérifier les comptes des cités libres. L'étude suivante, portant sur les cachets d'oculistes est présentée par Muriel Pardon-Labonnelie (p. 159-165). Ces médecins itinérants ont diffusé leur savoir et leur savoir-faire pharmacologique dans l'Empire, mais il s'est limité à leur seule corporation. Mihai Popescu propose ensuite une réflexion sur Jupiter Dolichenus, dieu dont la popularité fut importante au sein de l'armée (p. 167-181). Exerçant leur activité par trois, les prêtres de cette divinité ont développé leur savoir là où étaient stationnées des troupes. L'exemple retenu ici est celui des *sacerdotes* agissant comme « aumoniers » auprès des soldats du Danube du règne de Septime Sévère à celui de Gordien. Cette divinité censée protéger l'empereur et l'Empire principalement de la menace perse perdit sa crédibilité en 256 ap. J.-C. à la suite de la chute de Dolichè et de la destruction de son sanctuaire. Le livre permet de mettre en valeur de façon tout à fait intéressante la dimension culturelle de la médiation. Il ressort également que la notion même de médiation « était ancrée profondément et très anciennement dans la culture et la société grecques » (Anne Gangloff, conclusion, p. 184). Ce livre équilibré et bien structuré, pourvu d'*indices*, se lit avec aisance et grand intérêt car il nous offre une série de points de vue aigus et avisés sur les interactions culturelles et politiques sous la puissance romaine avec une acuité remarquable. Une belle réussite : ce livre est assurément à lire et à méditer. Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE

José Manuel IGLESIAS GIL & Alicia RUIZ GUTIERREZ (Ed.), *Viajes y cambios de residencia en el mundo romano*. Santander, Universidad de Cantabria, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 366 p., 20 fig. ISBN 978-84-8102-579-8.

Le thème de la mobilité géographique dans le monde romain, depuis l'époque républicaine jusqu'à l'Antiquité tardive, est au cœur de cet ouvrage collectif qui réunit quinze contributions, rédigées pour la plupart en espagnol, mais aussi en français et en italien, présentées lors d'un colloque qui s'est tenu à Santander les 17 et 18 février 2011 et dont les actes ont paru quelques mois plus tard. L'objectif est de s'intéresser aux déplacements temporaires et aux installations permanentes, avec une nouvelle domiciliation à la clé. De même, on cherche à distinguer les transferts individuels ou en famille des flux migratoires collectifs, qu'ils soient civils ou militaires. Pour ce faire, l'ensemble du volume est organisé autour de trois sections, faisant suite à

l'introduction rédigée par A. Ruiz Gutiérrez (p. 9-19). La première section, intitulée « Movilidad e integración cívica » (p. 21-153), s'ouvre avec l'article de G. Bandelli qui cherche à évaluer la présence d'étrangers aux profils divers (*incolae*, militaires, artisans, commerçants, etc.) et aux statuts juridiques variés (citoyens romains, latins, esclaves, affranchis ou pérégrins) dans la colonie latine d'Aquilée, entre sa fondation en 181 et l'an 31/30 av. J.-C., en tenant compte d'une histoire événementielle et d'une documentation épigraphique particulièrement riches (p. 23-45). Ensuite, E. García Fernández propose quelques pistes de réflexion sur la question de l'intégration des magistrats monétaires hispaniques sous la République en l'analysant sous l'angle de leur onomastique (p. 47-66). Celle-ci comporte un anthroponyme en latin voire des *duo* ou *tria nomina* mais cela, selon elle, n'en fait pas pour autant des *cives Romani*. Considérant que l'expression de la nomenclature reflète le statut juridique des individus porteurs de ces noms, elle réfléchit sur le concept d'*imitatio* qui témoigne du degré d'acculturation mais aussi de l'entrée dans les clientèles de citoyens romains sis dans la Péninsule. Toutefois, la chercheuse madrilène estime que les usages onomastiques d'inspiration romano-italique des magistrats monétaires illustrent plutôt la diffusion de la citoyenneté latine et attesteraient par là même le rang latin de leurs cités d'origine. Elle défend ainsi un point de vue que d'aucuns peuvent considérer contestable et qu'A. Chastagnol (cf. *La Gaule romaine et le droit latin*, Lyon, 1995, p. 51-190), absent de sa bibliographie, avait déjà réfuté. Pour sa part, dans une étude mêlant onomastique et anthropologie, S. Armani s'intéresse aux formes d'expression de l'origine sous l'angle de la famille et de la parenté ou comment l'*origo* peut nous renseigner sur les comportements familiaux et sociaux (p. 67-92). C'est l'occasion de proposer une synthèse sur les notions d'*origo* et de *domicilium* mais aussi de saisir dans quelle mesure les indications sur l'origine nous informent sur les liens familiaux tels qu'ils sont présentés sur les épitaphes ou bien sur les pratiques endogamiques ou exogamiques au sein de groupes choisis, par exemple. Quant à M. C. González Rodríguez, c'est aux Cantabres *Vadinienses*, de la *ciuitas* non localisée de Vadinia, couvrant les parties orientales des Asturies et de l'actuelle province de León, qu'elle consacre sa contribution (p. 93-117). Après un bref exposé sur la problématique, elle démontre que les témoignages sur l'*origo* présents dans l'onomastique pérégrine ou pleinement romaine des *Vadinienses* recensés par l'auteur dévoilent les mécanismes complexes de la difficile adaptation des identités indigènes exprimées dans le cadre d'un *populus* aux formes d'organisation romaines en *civitas*. Enfin, E. Melchor Gil se livre à une étude sur les déplacements de membres des aristocraties municipales de Bétique, y compris leurs proches (mais pas leurs affranchis), installés de manière provisoire ou permanente hors de leur patrie (p. 119-153). Le chercheur cordouan prend en compte tous les indices possibles, qu'ils soient épigraphiques ou archéologiques, ce qui lui permet d'établir des listes de notables destinataires d'hommages publics ou ayant géré des magistratures dans des communautés civiques différentes de celles où ils ont vu le jour. Quelquefois, ces individus n'y possédaient aucune attache familiale, tandis que d'autres cités étaient éloignées du lieu où ils ont souhaité être inhumés. Les sacerdoces (où la présence de femmes est à signaler), l'évergétisme et les activités économiques figurent aussi parmi les activités passées en revue par l'auteur. En conclusion, il s'interroge sur les motifs ayant poussé ces personnages à agir de la sorte et sur leurs modalités d'intégration dans les communautés « étrangères » où ils se sont

particulièrement distingués. La deuxième section, avec pour titre « Contexto cultural y circunstancias de los desplazamientos » (p. 155-278), débute par la contribution d'E. Gozalbes Cravioto sur les voyages lointains ou inventés dans l'imaginaire romain (p. 157-175). Il retrace l'évolution des idées grecques puis romaines sur le thème, entre vision mythique et faits réels, comme le certifient quelques descriptions géographiques ou des récits de voyages parvenus à l'état de fragments, pour certains d'entre eux. J. J. Palao Vicente, de son côté, a travaillé sur la mobilité des soldats dont il envisage quelques aspects concrets (p. 177-200). Il commence par examiner les premiers transferts de soldats lorsque ceux-ci en sont encore au stade de la *probatio*, période d'essai préalable à la *signatio* (qui équivaut à entrer en service actif dans une unité), sans négliger les permissions, les déplacements au gré des affectations ou des mouvements de troupes et les vétérans. Ensuite, A. Ruiz Gutiérrez propose une étude des voyages du point de vue religieux (p. 201-224). Pour ce faire, elle évoque les craintes légitimes que suscitaient pour les Anciens les déplacements, auxquels sont associés toute une série de cultes et de pratiques rituelles, à accomplir au départ, en cours de trajet et à l'arrivée, en vue d'un périple sans encombres. Elle explique aussi qu'on pouvait invoquer des dieux (tels que Fortuna Redux) ou bien fréquenter des sanctuaires pour s'assurer de leur protection au cours du trajet. En ce qui concerne J.-P. Bost, c'est à une réflexion méthodologique qu'il se livre dans son exposé sur les voyageurs et les migrants de l'Aquitaine antique, où Bordeaux occupe une place importante (p. 225-238). Il démontre documentation à l'appui, qu'il est difficile de distinguer entre simples voyageurs, gens de passage et individus en déplacement temporaire ou permanent. Certains indices, tels que la présence de familles sur les épitaphes attestent une installation durable mais très souvent les motifs manquent pour déterminer les causes du déménagement vers les villes, à l'instar de Bordeaux, où changer de vie était plus simple. De leur côté, J. Santos Yanguas et B. Díaz Ariño analysent les mouvements migratoires concernant les ressortissants de la cité d'Uxama Argaela (El Burgo de Osma, près de Soria) qui dénotent une émigration socio-économique vers des centres aisément accessibles par la route, en quête de meilleures conditions de subsistance (p. 239-255). Pour finir, J. M. Iglesias Gil s'intéresse aux déplacements pour motifs de santé, tout particulièrement dans le chef des médecins, et il insiste sur la nécessité du voyage pour approfondir leur formation et leur pratique professionnelle, en prenant pour paradigme l'exemple de Galien (p. 257-278). La dernière section, « Los viajes del poder » (p. 279-366), contient quatre contributions dont la première, écrite par J. González, est dédiée aux voyages impériaux dans les provinces (p. 281-288). Ces déplacements étaient ponctués de cérémonies, entre joie, curiosité et inquiétude du peuple, au moment du départ et au retour du souverain, dont le passage était annoncé à l'avance afin d'organiser au mieux son séjour. Toutefois les coûts, élevés, étaient pris en charge par les communautés, qui jouissaient ensuite d'un grand prestige du fait de sa présence temporaire. Les déplacements des fonctionnaires envoyés en Hispanie citérieure fait l'objet de l'article de J. M. Abascal (p. 289-317). En temps normal, le gouverneur se déplaçait pour rendre la justice entre Tarraco et les autres chefs-lieux de *conventus*. Toutefois, en raison des dimensions de la province, il s'est avéré nécessaire d'installer des *iuridici* mais aussi des procurateurs, à Asturica Augusta, dans le Nord-ouest de la Péninsule (la future Hispania Superior, à l'existence brève), où le légat pro-préteur se rendait aussi de

temps à autres. Comme il fallait s'y attendre, ces hommes n'y vivaient pas seuls mais en compagnie de leurs épouses et de leurs enfants dont l'épigraphie a conservé la trace. Ensuite, ce sont les ambassadeurs romains d'époque républicaine qui retiennent l'attention d'E. Torregaray Pagola (p. 319-334). Elle rappelle que les sénateurs étaient amenés, en fonction de leur connaissance de la région à visiter, à représenter dignement Rome, parfois au péril de leur vie, au cours de « tournées », dont les objectifs, la durée et la distance ont varié au cours de la République. Enfin, c'est aux voyages nuptiaux dans le cadre des relations entre les royaumes francs et leur homologue wisigoth, aux VI^e^ et VII^e^ s. de notre ère, que s'intéresse R. Valverde Castro (p. 335-366). De manière assez surprenante, les déplacements des femmes de cette dynastie germanique sont davantage documentés que ceux des souverains, en dépit du fait que ces dames ne jouaient de rôle politique qu'à l'intérieur des murs du palais royal. L'auteur présente ainsi des périples, dont certains avortés ou hauts en couleur, de princesses wisigothes telles que Galswinthe ; sa sœur cadette, la célèbre Brunehilde (ou Brunehaut) ou encore Ermenberge, un temps fiancée au petit-fils de la précédente. Pour leur part, d'autres nobles franques firent le trajet en sens inverse : Rigonde, belle-fille de Galswinthe ; Ingonde, fille de Brunehilde et Clodosinde. Tous ces mouvements, destinés à nouer des alliances entre Francs et Wisigoths, confirment dans le même temps l'importance des femmes au cœur des stratégies matrimoniales. Pour conclure, on peut affirmer que l'ouvrage, malgré de sporadiques fautes d'orthographe, offre d'intéressantes présentations sur des thèmes que l'historiographie avait pour le moins délaissés. L'amplitude des thématiques abordées et rassemblées dans ce livre permet en effet d'entrevoir de multiples perspectives de recherche, parfois insoupçonnées, qui méritent d'être approfondies. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Bernd LÖHBERG, *Das* "Itinerarium provinciarum Antonini Augusti". *Ein kaiserzeitliches Strassenverzeichnis des Römischen Reiches. Überlieferung, Strecken, Kommentare, Karten.* Berlin, Frank & Thimme, 2^e^ éd. augm., 2010. 2 vol. 21 x 29,5 cm, IV-422 p., 40 p. annexes, 87 cartes, 2 cartes dépliantes. Prix : 178 €. ISBN 978-3-86596-283-6.

On connaît relativement bien la *Tabula Peutingeriana*, spectaculaire à souhait comme représentation emblématique de la route romaine sillonnant l'Empire, de la Bretagne insulaire à l'Euphrate. L'*Itinerarium Antonini Augusti* ne relève pas de la cartographie, mais propose une liste de stations, relais, bourgades et villes ponctuant les voies majeures et définissant par tronçons les itinéraires et les distances. Il s'agit d'un document essentiel à la connaissance de la topographie de l'Empire, malgré les lacunes, imprécisions voire erreurs de localisation ou de dénomination. Celles-ci ne sont pas nécessairement dues à l'auteur premier ou à la chancellerie d'origine, peut-être sous Caracalla, ou même sous Marc-Aurèle, mais à l'état des connaissances lors des multiples transcriptions manuscrites. L'organisation des trajets suit un principe territorial, à l'intérieur de 17 contrées au sein des frontières de l'Empire. L'édition de référence est celle d'Otto Cuntz, en 1929 (réed. 1990) dans la Teubneriana. Nous n'avons pas affaire ici à une nouvelle édition. Malgré une attention particulière portée à la tradition manuscrite, la valeur des *codices* n'est pas répercutée dans un apparat

Heinz HEINEN (Ed.), *Kindersklaven – Sklavenkinder. Schicksale zwischen Zuneigung und Ausbeutung in der Antike und im interkulturellen Vergleich.* Beiträge zur Tagung des Akademievorhabens Forschungen zur antiken Sklaverei (Mainz, 14. Oktober 2008). Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XII-326 p., 30 pl. (FORSCHUNGEN ZUR ANTIKEN SKLAVEREI, 39). Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-09414-6.

Cet ouvrage collectif est le résultat d'un programme et d'une rencontre institués en 2008 à l'*Akademie der Wissenschaften und der Literatur* de Mayence par le centre de recherche sur l'esclavage antique (*Forschungen zur antiken Sklaverei*) en référence à une problématique actuellement très en vogue dans le milieu des historiens concernant l'esclavage des enfants et dans la continuité de travaux déjà menés par ce centre, notamment en 2006 sur les thématiques globales de l'enlèvement, de la traite des êtres humains et de l'esclavage dans le monde ancien et moderne (H. Heinen, *Menschenraub, Menschenhandel und Sklaverei in antiker und moderner Perspektive* (Stuttgart). Dans ce volume, les auteurs interrogent avec pertinence les différents faciès du sujet, qu'il s'agisse du monde antique ou du monde moderne, au prisme des textes et des données archéologiques pour mieux éclairer les enjeux de cette thématique dans l'histoire juridique, sociale et selon une approche anthropologique, ce que rappelle Heinz Heinen dans l'avant-propos : « *Wir haben uns im Projekt bemüht, die Referate möglichst ausgewogen auf die griechische und die römische Welt, auf Texte und archäologische Zeugnisse, auf rechtsgeschichtliche, soziologische und anthropologische Ansätze zu verteilen* (p. XI). » L'ampleur de la documentation est de ce fait considérable mais toujours maîtrisée. Dans une introduction assez conséquente, en quatre points, H. Heinen s'attache d'abord à montrer les enjeux et la manière dont ce projet a trouvé son ancrage dans les travaux de recherches du centre de Mayence, qui, depuis Joseph Vogt, son fondateur en 1950, a su marquer de son empreinte le paysage de la recherche (I. Der Weg des Projekts Forschungen zur antiken Sklaverei : Grundlagen, Absichten, Wandlungen). Pour ce faire l'auteur rappelle les fondements, les objectifs et les approches méthodologiques des différentes études qui ont marqué la recherche sur l'esclavage dans ce centre (dont sera prochainement issu le dictionnaire sur l'esclavage antique, *Handwörterbuch der antiken Sklaverei*) non sans les replacer dans le paysage global des études sur l'esclavage. La dimension comparatiste n'est donc pas absente du volume, tâche délicate, mais nécessaire qui éclaire l'originalité et l'intégration du thème, *Kindersklaven-Sklavenkinder*, dans le cadre du projet de Mayence, comme au regard de l'historiographie sur le sujet, abordée dans le second volet de l'introduction (*II. Kindersklaven-Sklavenkinder im Spiegel der Forschung*). L'auteur y trace l'histoire de la recherche sur le thème de l'enfance dans l'Antiquité sans perdre de vue la problématique principale de la question de l'esclavage des enfants. Les travaux récents de Beryl Rawson, Elisabeth Hermann-Otto ou encore celui de Thomas Wiedemann, pour prendre quelques exemples, sont analysés. Ce rappel se justifie dans la mesure où il permet un bilan sur les influences ainsi que sur les orientations des différentes approches méthodologiques et conceptuelles. L'auteur justifie alors la nécessité de ce projet au vu des nouvelles perspectives que cette étude annonce. La troisième partie de l'introduction (*III. Präsentation der Beiträge des vorliegenden Tagungsbandes*), qui introduit les auteurs et leurs contributions s'offre comme une esquisse de synthèse globale. Le dernier temps de l'introduction

(*IV. Paîdes und pueri in den Übersetzungen des Alten Testaments : Terminologie und Metaphorik am Beispiel der Josephgeschichte*) s'intègre en revanche moins bien dans la structure d'ensemble des réflexions menées jusqu'alors. Il ouvre cependant un débat complémentaire en annonçant un nouvel espace d'investigation et de recherche. L'auteur y propose en effet une analyse qu'on pourrait qualifier de « sémantique » des termes et de la représentation de l'esclavage dans l'Ancien Testament et de ses traductions. Il ouvre ainsi un champ d'exploration sur les différentes sources relatives au monde judéo-chrétien, notamment les Pères de l'Église. Cette longue introduction de 42 pages brosse un tableau complet et vivant de la question de l'esclavage, telle qu'elle a été traitée à travers les diverses activités de *Forschungen zur antiken Sklaverei*, tout en questionnant également de nouveaux concepts pour appréhender au mieux la problématique de l'esclavage des enfants. Suivent alors dix contributions (p. 43-283), qui du monde gréco-romain au monde moderne, abordent des sujets dont nous dessinerons à grands traits les orientations majeures. L'antiquité gréco-romaine est largement privilégiée dans l'ouvrage. Il faut immédiatement saluer le parti-pris des auteurs, qui, avec rigueur, respectent le champ thématique et disciplinaire sans tomber dans le piège qui consisterait à interpréter le monde antique au prisme des réalités propres aux sociétés modernes et contemporaines. Trois auteurs se proposent d'interroger le monde grec en analysant la « Sklavenfamilien », le « Kinderarbeit » et « Kindliche Hetären ». La contribution de Winfried Schmitz sur les familles des esclaves (*Sklavenfamilien im antiken Griechenland*, p. 63-102) examine particulièrement les sources archaïques et classiques du monde grec. L'auteur s'attache à montrer que dans les sources homériques et hésiodiques, il y a bien entendu des références à la vie familiale des esclaves, ce qui fut une condition pour motiver l'esclave à être encore plus investi dans le travail. L'auteur insiste aussi sur le facteur économique, qui incite les esclaves à avoir des « enfants ». Les sources classiques relativement riches sur ces thèmes confirment ces stratégies. W. Schmitz s'attarde en outre sur l'identité même de ces enfants nés esclaves, ou acquis par la guerre, le commerce ou encore le vol. Pour ces enfants séparés de leur famille d'origine, placés sous la « tutelle » du nouveau maître ou dans le contexte nouveau de la *familia*, la perte de l'identité culturelle d'origine s'avère alors réelle. L'originalité de cet article tient notamment dans les perspectives de débat qu'il ouvre sur l'exploitation de la période archaïque très peu étudiée. Joseph Fischer étudie ensuite le rapport entre le travail et les enfants en Grèce, en particulier dans l'Athènes classique (*Kinderarbeit im klassischen Griechenland*, p. 103-122). Les sources littéraires sont complétées par une riche analyse des éléments iconographiques. Si la première partie se focalise sur la vie des enfants, notamment dans ces aspects sociaux, l'auteur mène dans la deuxième partie une analyse conséquente sur le travail des enfants, en particulier des enfants esclaves. En croisant à la fois les sources littéraires et archéologiques, il met en outre en lumière le travail des enfants dans le monde rural et les activités artisanales, en soulignant la portée de l'exploitation économique de ces enfants et les divers métiers qu'ils exercent. Dans cet ensemble, la perspective choisie par Agnès Thomas consiste à traiter le cas des enfants prostitués depuis VI^e^ siècle av. J.-C. jusqu'à la période classique tardive (*Kindliche Hetären in Athen in der spätarchaischen und klassischen Zeit aufgrund der bildlichen und literarischen Zeugnisse*, p. 123-140). Même si l'auteur ne semble pas persuasif sur l'analyse de l'âge, de la classe sociale et du statut

juridique de ces enfants, elle mène une véritable enquête sur les formes d'exploitation sexuelle de ces enfants et la réception de l'image de la prostitution dans la société. S'appuyant sur l'étude des sources littéraires et archéologiques, elle montre ainsi que les filles, en particulier, victimes de la précarité et de la pauvreté, étaient forcées, dès l'enfance, d'avoir des rapports sexuels avec des hommes. Cette étude intéressante soulève des questionnements en termes de recherche prospective, quant à l'identité exacte, juridique et sociale, de ces enfants prostitués. La poursuite de la réflexion sur l'ampleur de ce type de prostitution reste également à déterminer. La transition vers le monde romain s'opère grâce à l'article d'Ingomar Weiler sur l'esclave et son enfance (*Sklavin und ihr Kinder. Überlegungen zu Mutter-Kind-Beziehung im Altertum*, p. 141-170), qui se propose d'examiner le sujet par le biais des relations mère-enfant dans l'esclavage antique. La question centrale demeure la relation affective enfant et mère, en particulier lors de la séparation dans le cadre de la servitude. Pour ce faire, l'auteur s'intéresse, de prime abord, aux sources antiques (Zénon, Chrysippe mais aussi Diodore et Plutarque) pour mieux pouvoir étudier le sentiment maternel. La fragilité des sources directes susceptibles d'évoquer la souffrance d'une mère et d'un enfant lors de la séparation servile ne semble pas décourager l'auteur. C'est l'œuvre de Chariton : *Le Roman de Chaireas et Callirhoé* (2,9) qui lui sert de fil d'Ariane, roman dans lequel l'héroïne, *Callirhoé,* enceinte alors qu'elle est esclave, envisage l'avortement pour sauver son enfant de la détresse. S'appuyant sur une interprétation serrée, l'auteur pose la question des dommages psychologiques de tels actes pour la mère et, de manière plus générale, de la détresse psychologique de l'enfant et de sa mère lorsqu'ils doivent être séparés. La contribution d'Elisabeth Herrmann-Otto (*Kindsein im römischen Reich*, p. 171-202) ouvre la section proprement romaine. Après avoir débattu des différentes approches des chercheurs concernant ce sujet, l'auteur évoque les études récentes en épigraphie et archéologie, comme par exemple les travaux de Beryl Rawson (*Children*, p. 95-113), qui ont établi que les inscriptions funéraires des enfants réalisées par les parents ou les maîtres comptaient parmi les plus expressives : « *Children were welcomed, highly valued, and quite visible* » (cité par E. Herrmann-Otto p. 172). Dans ce cadre, l'auteur insiste sur l'importance d'inscrire ce débat dans un contexte social, puisque traiter des questions en relation avec les enfants est avant tout *eine gesamtgesellschaftliche Problematik* : *Er ist sehr schwierig, diese Debatte, an der unterschiedliche Fächer (…) mit unterschiedlichen Methoden beteiligt sind, in der einen oder andren Richtung entscheiden zu wollen. Wichtig wird es sein, Extrempositionen zu meiden und keine allzu große Ähnlichkeit und Nähe zwischen unseren Wert- und Lebensvorstellungen und denen der Römer herstellen zu wollen. Die Bewertung von Kindheit ist eine gesamtgesellschaftliche Problematik und kann nur in diesem Rahmen angegangen werden* (p. 173). L'environnement social des enfants sous l'Empire et dans l'antiquité tardive est analysé de manière à déceler tous les éléments permettant de savoir ce qui forme l'univers le plus immédiat de l'enfant. Qui façonne sa vie ? Quelles sont les structures sociales de la vie de l'enfant dans l'Antiquité qui détermine en quelque sorte son identité ? La question de la famille reste donc cruciale en tant qu'institution de la société et de l'État. L'auteur interroge ensuite la place des esclaves et des affranchis au sein de la famille nucléaire, des liens de parentés, de réseaux, de « dépendance », en prenant par exemple en considération les inscriptions funéraires des nourrices et des enseignants.

Andrea Binsfeld et Stephan Busch nous invitent pour leur part à découvrir leur analyse philologique et iconographique d'une inscription en provenance de Segobriga découverte pendant des fouilles (2004-2008) de la nécropole située dans la partie nord en dehors des murs de la ville : la stèle de Iucunda, p. 203-230 (*AE* 2007, 805) comparée avec un monument de Mayence (*CIL* XIII 7113). (Rosa simul floriuit et statim periit. *Sklavenkinder in römischen Grabepigrammen. Ein Neufund : die Stele der Iucunda aus Segobriga*). Une fois le document inscrit dans son contexte historique et archéologique, l'analyse de l'épitaphe, qui se présente en effet comme un grand témoignage sur les rapports complexes d'affinités et de dépendances entre les enfants esclaves, les membre non libres de leur *familia* et leur maître, fait l'objet d'une étude minutieuse. Le volet sur le monde romain se clôt par un article de Richard Gamauf sur l'histoire du droit (*Sklavenkinder in den Rechtsquellen*, p. 231-260), qui s'inscrit dans la continuité du *Corpus der römischen Rechtsquellen zur antiken Sklaverei*. R. Gamauf interroge à travers les documents juridiques romains les questions relatives à l'histoire sociale et économique de Rome. L'article évoque principalement le travail des jeunes esclaves, la formation, l'usage de la force, le travail physique, l'exploitation sexuelle, tout en tenant également compte dans cette analyse des questions sociétale telles que l'éducation, l'entretien et les liens d'affectivité. Il convient de mentionner aussi les deux articles d'Erdmute Albert et d'Anja Wieber sur la société moderne et contemporaine. Le premier évoque la traite des enfants en Afrique de l'Ouest, l'initiative nationale de la protection de l'enfance et les problèmes de travail des jeunes filles dans le nord du Bénin (*Kinderhandel in Westafrika ? Nationale Kinderschutz initiativen und die Problematik der Mädchenarbeit in Nordbenin*, p. 43-62). Une recherche empirique est menée sur la question de l'immigration et le commerce des femmes et des enfants. La seconde communication, qui clôt le volume, est pour sa part intitulée : *Eine Schwarze Kindheit und Jugend – autobiographisches Schrifttum von Sklavinnen im 19. Jahrhunder im Vergleich zu Lebens-bedingungen antiker Sklavinnen* (p. 261-283). L'auteur évoque d'emblée la rareté de la documentation concernant les sources antiques pour pourvoir apprécier une lecture autobiographique des enfants esclaves, même s'il existe des documents très précieux, tels que le texte de *Callirhoé* ou l'inscription datée du IV^e^ siècle et découverte à l'agora d'Athènes (Agora inv. IL 1702), où un incertain, probablement un esclave, se plaint à sa mère de sa maltraitance par son maître, qui semblent dessiner la « schwarze Kindheit » des enfants esclaves. Les écrits autobiographies du XIX^e^ siècle plus précisément ceux des esclaves afro-américains offrent une autre dimension de l'expérience et sont riches d'informations, mais il faut sans doute être plus réservé dans la tentative de comparatisme avec le monde antique. La richesse des contributions permet de souligner l'intérêt de l'ouvrage, qui tient autant à son projet qu'à la diversité des analyses qui le composent dans une étude qui, dans l'ensemble, jette un éclairage neuf sur la recherche en matière d'esclavage.

Bassir AMIRI

Alexandra DARDENAY, *Les mythes fondateurs de Rome. Images et politique dans l'Occident romain.* Paris, Picard, 2010. 1 vol. 22 x 28 cm, 237 p., 24 pl., 115 fig., 1 carte. (ANTIQUA). Prix : 44 €. ISBN 978-2-7084-0866-1.

fait au mélange de sable quartzique et d'eau. Totalement encadrée et mesurée, l'expérimentation autorise des résultats validés et démontre l'intérêt de la technologie utilisée, avec un rendement global de près de 10 fois supérieur à la scie à main. Les deux scies parallèles dégagent, au départ de blocs récupérés, des plaques de marbres qui seront utilisées en placage sur des bâtiments publics et religieux. Je ne sais pas si le bruit de la scie hydraulique d'Éphèse est aussi poétique que celui de la Moselle, mais son chant fera tinter plus d'une oreille d'historiens des techniques.

Georges RAEPSAET

Yves DUHOUX & Anna MORPURGO DAVIES (Ed.), *A Companion to Linear B. Mycenaean Greek Texts and their World.* Volume II. Louvain, Peeters, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-343 p., ill. (BIBLIOTHÈQUE DES CAHIERS DE L'INSTITUT DE LINGUISTIQUE DE LOUVAIN, 127). Prix : 55 €. ISBN 978-90-429-2403-1.

Il s'agit du second volume d'un manuel excellent, le premier ayant paru en 2008 (v. *AC*, 79, 2010, p. 309-324), et le troisième probablement à la fin de l'année. Y. Duhoux (« Interpreting the Linear B records: some guidelines », p. 1-32) offre une propédeutique très claire pour l'analyse des documents rédigés en linéaire B. Après avoir posé les principaux problèmes de cet objectif (ambiguïté de l'écriture ; contexte « technique » et « laconique », et la langue elle-même), il indique, non sans raison, que le « bon sens » ainsi qu'une méthodologie appropriée seront les instruments nécessaires pour parvenir à une interprétation correcte. Les principaux points méthodologiques qu'il propose sont les suivants : le respect des faits épigraphiques et de l'orthographe. Il met également l'accent sur divers conseils et réflexions concernant certains aspects pertinents, notamment ceux relatifs à l'analyse du lexique, à l'importance du contexte et au besoin d'éviter les *a priori*, comme c'est le cas de l'interprétation religieuse. Tout cela peut être résumé par le principe de l'économie : la meilleure interprétation est celle qui nécessite le moins d'hypothèses. Le chapitre de T. G. Palaima (« Scribes, scribal hands and palaeography », p. 33-136) est distribué en deux parties. Dans la première partie (p. 34-83), il résume l'histoire de l'épigraphie mycénienne, avant et après le déchiffrement, et il conclut en citant trois ouvrages modernes sur la paléographie mycénienne (de Palaima, concernant la paléographie des nodules inscrits pyliens et thébains ; un autre de C. Varias, en cours de publication, sur les documents découverts dans les « maisons » de Mycènes et, finalement, une étude de paléographie diachronique, avec application de la méthode statistique « phylogénétique » de C. Skelton). Il ajoute également deux exemples d'ouvrages traitant de documents rédigés en linéaire B et de leur chronologie (il s'agit d'un ouvrage de J.-P. Olivier sur l'attribution à la « main » 115 de Cnossos de la paternité de KH Ar 4 et Gq 5, et des études de J. M. Driessen, surtout, *The Scribes of the Room of the Chariot Tablets at Knossos. Interdisciplinary Approach to the Study of a Linear B Deposit*, Salamanca, 2000, où est résolu le problème de la chronologie des tablettes Cnossiennes). Dans la seconde partie (p. 95-126), il expose une étude très complète sur les aspects concernant les scribes ou, disons plutôt, les « tablet-writers » (leur identification paléographique, la typologie et la manufacture des documents, leurs instruments d'écriture, les sujets sur lesquels ils écrivaient, leur apprentissage et leur

statut social). Il conclut en signalant « certaines questions n'ayant pas encore été résolues », comme c'est le cas de : 1) l'utilisation possible de matières d'écriture plus nobles que l'argile, mais périssables ; 2) la possibilité de transmission héréditaire de l'écriture (peut-être dans un cadre familial d'origine minoenne) ; 3) la période et le lieu d'apprentissage des scribes ; 4) l'utilisation administrative des documents et leur éventuelle circulation dans les centres princiers ; 5) l'organisation de l'information dans les archives ; 6) le statut social des scribes ; 7) la possibilité de l'interaction entre les scribes « du temple » et ceux « du palais » et 8) la possibilité de l'existence de scribes « particuliers » placés sous les ordres des « hauts dirigeants ». J. Bennet (« The Geography of the Mycenaean Kingdoms », p. 137-168), aborde la question des toponymes, leur signification et leur identification, les géographies régionales et les références à des lieux extérieurs au monde mycénien dans des documents écrits en linéaire B. Après un bref rappel des difficultés, inhérentes à la documentation, concernant l'identification des toponymes avec certains lieux bien documentés, l'auteur signale, entre autres, l'utilisation du contexte comme moyen permettant d'établir le rapport géographique entre certains toponymes mentionnés dans les textes, et il décrit différentes manières d'identifier un groupe de syllabogrammes avec un toponyme : a) le mode direct, la concordance graphique entre le terme en linéaire B et son corrélat connu d'époque ultérieure, et b) deux autres modes indirects : b1) les termes dont les principes morphologiques sont similaires à ceux d'autres termes dont l'identification avec certains toponymes est sûre, et b2) des termes apparaissant dans des contextes parallèles à d'autres termes documentés en tant que toponymes. D'autre part, il met en relief la valeur contradictoire de l'étymologie : cela a peu d'importance pour dévoiler la fonction du toponyme, mais peut néanmoins confirmer certains facteurs tels que la localisation géographique (e.g. *ka-ra-do-ro*, Χάραδρος, « La Gorge »). Bennet signale qu'il y a une difficulté ajoutée, car il est possible qu'il y ait deux dénominations pour un seul toponyme (par ex. le doublet pylien *e-ra-to/ro-u-so*). Il conclut ce chapitre en signalant les possibilités de dénomination des districts et les toponymes faisant allusion à des caractéristiques de la nature. De même, il analyse avec discernement les procédés et les méthodologies, analogiques et numériques, qui ont été utilisés pour établir les groupes de toponymes et leur localisation. Dans la section suivante (§ 13.6), il traite et examine les références documentaires mycéniennes concernant des zones extérieures au continent grec ou à la Crète (comme Chypre ou l'Égypte), ainsi que les références possibles au monde égéen dans la documentation provenant des zones en question ou d'autres. Bref, il s'agit d'une excellente approche à la géographie mycénienne, et l'on y voit clairement qu'il est possible d'identifier certains des toponymes inscrits dans les documents. S. Hiller, pour sa part, aborde la question de la religion et du culte mycénien (« Mycenaean Religion and Cult », p. 169-211). L'article commence par des « notes introductives » (§14.1), où l'auteur examine les *caractéristiques des documents* « religieux » qui, comme on le sait, ne sont que des registres faisant allusion à des dons ou des offrandes de biens et de produits à des divinités et à des sanctuaires ou pour la réalisation de banquets rituels. Il n'y a donc rien concernant les prières, hymnes ou descriptions de rituels. La situation est demeurée presque inchangée depuis le déchiffrement, bien que légèrement modifiée, comme le signale Hiller, par les découvertes, en 1982, des nodules de Thèbes (**Wu**), ou de la découverte plus récente (1993-1995), à Thèbes également, des

tablettes de la *Odos Pelopidou*. Quant à la méthodologie utilisée pour l'identification et l'interprétation correcte des documents de nature religieuse, l'auteur utilise le procédé traditionnel à savoir partir de termes (communs, théonymes, etc.) dont la signification est certaine, soit parce qu'ils sont documentés lors du premier millénaire soit parce que les contextes (interne ou externe) révèlent une teneur clairement religieuse. Après ces considérations, il établit un classement provisoire des documents religieux rédigés en linéaire B (§ 14.2), en fonction de leur contenu : offrandes et dons, banquets « d'État », personnel rattaché au culte, implications économiques du secteur religieux ou les documents qui traitent de la *hiéropolis* de *pa-ki-ja-ne*. L'auteur consacre la section suivante (§ 14.3) aux différents types de termes religieux : les récepteurs d'offrandes (divinités de différent rang), la terminologie relative aux lieux de culte ou aux sanctuaires, le rapport entre les noms de mois et les festivités et rituels, puis il termine avec la référence obligée au personnel rattaché au culte et à son organisation. Il signale aussi le problème concernant les dénominations de la *potnia* accompagnées d'une épithète : s'agit-il d'une seule divinité ou de théonymes différents ? Il termine le chapitre avec des *conclusions générales* où il expose les limitations auxquelles est soumise l'étude de la religion grecque, et les possibilités offertes par l'étude en question, avec une réflexion sur les principaux aspects de cette recherche. J. L. García Ramón aborde le lexique onomastique (« Mycenaean Onomastics », p. 213-251). Il s'agit d'environ 2 500 termes, dont la plupart, à peu près 2 000, sont des anthroponymes, le reste étant constitué d'environ 400 toponymes (et noms ethniques), d'une cinquantaine de théonymes et d'épithètes de divinités, et de quelques dizaines de boonymes. Après avoir insisté sur l'importance de ce lexique, qui nous procure des informations de toute sorte sur l'univers mycénien, l'auteur aborde les critères selon lesquels ces termes sont identifiés et interprétés, et il rappelle le rôle primordial que joue le contexte. Une fois que le nom propre a été identifié comme tel, il faut en effectuer l'analyse étymologique. Par la suite, García Ramón étudie les trois groupes lexiques constituant cette catégorie : les noms de personne, les noms religieux et les noms géographiques. Le dernier chapitre de ce volume (« Mycenaean and Homeric Language », p. 253-298) est dû au professeur C. J. Ruijgh (†), malheureusement décédé, de qui nous garderons le meilleur des souvenirs, aussi bien au niveau scientifique que personnel. Celui-ci réalise ici un compte rendu, serré et actualisé, sur ce qu'il a déjà souligné lors d'occasions précédentes concernant l'épopée et son origine, les phases et la chronologie, le dialecte et le mètre utilisé. Il documente sa doctrine par l'analyse du lexique, des traits morphologiques et des caractéristiques de certaines formules homériques, et il conclut avec trois épigraphes en rapport l'une avec l'autre : la phase mycénienne de l'épopée, la réalité de la phase éolienne et la création homérique de l'épopée ionienne, entendue comme une transposition de l'épopée éolienne. Quant aux considérations critiques pouvant être faites sur l'ensemble du volume elles se limitent à quelques aspects typographiques, absolument mineurs, ou à quelques problèmes de transcription déjà soulevés dans le compte rendu du premier volume, c'est pourquoi il nous semble qu'il est hors de propos d'en parler ici. Nous concluons donc, à nouveau, en félicitant les éditeurs et les auteurs, et en exprimant notre fervent désir de voir publié très prochainement le troisième et dernier volume de cet extraordinaire instrument destiné à l'étude de la mycénologie.

Francisco AURA JORRO

de l'érudition d'Érasme, de Gruter, d'Orelli, de Friedrich et de Giancotti. Un index des thèmes contenus dans les *Sentences* vient parachever le travail.

Bruno ROCHETTE

Yelena BARAZ, *A Written Republic. Cicero's Philosophical Politics*. Princeton, University Press, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XII-252 p. Prix : 45 $. ISBN 978-0-691-15332-2.

Dans ce livre issu d'une thèse de doctorat, Y. Baraz a pour projet d'examiner l'impact des circonstances culturelles et historiques sur la production du corpus philosophique de Cicéron (p. 4). En six chapitres elle explore quelques-unes des préfaces des œuvres rédigées entre 46 et 44 pour réaffirmer les grandes lignes du projet de Cicéron : faire accepter la philosophie à Rome (1), montrer la permanence de ses motivations (2), mettre en évidence les enjeux politiques de ses livres de philosophie (3), inscrire son projet dans la tradition de Rome (4), en assurer la bonne réception auprès de ses lecteurs-amis (5). Le dernier chapitre tente de déceler une évolution dans les préfaces rédigées après la mort de César et conclut à l'échec de l'entreprise, Cicéron n'ayant pu ni stabiliser les valeurs romaines ni venir à bout de la « résistance des Romains à la philosophie » (p. 222). On peut s'étonner qu'une étude centrée sur le corpus des préfaces aux œuvres philosophiques s'achève sur des jugements de valeur formulés sans justification théorique : à supposer qu'il soit pertinent d'apprécier le projet d'un philosophe d'après son efficacité sur un ensemble de valeurs collectives non autrement définies, encore faut-il assumer clairement cette orientation pragmatique, qui rend nécessaire d'expliquer pourquoi sont écartées toutes les réflexions que Cicéron lui-même a élaborées, dans ses dialogues et dans leurs mises en scène, pour rendre compte des rapports entre son activité politique et son corpus philosophique. Mais la cohérence philosophique du projet cicéronien, depuis longtemps mise en relief à partir des œuvres matrices que sont le *De oratore* et le *De re publica*, est passée sous silence par Y. Baraz qui se limite à la cohérence matérielle et circonstancielle d'un « volume de préfaces », dont on ne sait ce qu'il contenait exactement. Si on accepte de lire les préfaces en dehors des œuvres et des problématiques philosophiques qu'elles introduisent, comme le propose Y. Baraz, autant privilégier une interprétation fondée sur des bases historiques et rhétoriques solides ; or, malgré le souci plusieurs fois réaffirmé de mettre au jour les « stratégies rhétoriques » de Cicéron, Y. Baraz néglige de prendre en compte les codes qui régissent l'adresse au lecteur ou la riposte aux ennemis – plus fictifs que réels comme le suggère souvent la mise en scène du projet d'écriture –, en un mot tout ce qui nécessite une approche littéraire et des comparaisons empruntées à d'autres genres qu'aux seules préfaces de Salluste et de la *Rhétorique à Herennius.* Mais surtout l'horizon de ces préfaces n'est jamais défini : on ne saura pas quels sont les lecteurs d'un tel corpus qualifiés de « public indéterminé » (p. 95) au mépris des nombreux travaux de prosopographie et d'histoire qui ont mis en évidence le nombre restreint de lecteurs et leurs compétences philosophiques. On ne saura pas non plus dans quel contexte de production philosophique s'insère l'œuvre de Cicéron : si Brutus et Caton sont mentionnés, le rôle de Varron n'est pas approfondi (pas plus que n'est étudiée la préface

aux *Academica*), l'impact de Lucrèce est ignoré, tout comme celui de Philodème, et l'abondante bibliographie citée dans les notes semble servir de garant plutôt qu'elle ne nourrit la réflexion. Faute de mise au point précise sur le lectorat de Cicéron et les modes de circulation des œuvres philosophiques, Y. Baraz maintient la thèse obsolète que la philosophie est un produit d'importation récente dont il faudrait justifier la venue à Rome, ce que contredit explicitement la préface au livre 4 des *Tusculanes*, non citée. On s'étonnera enfin de voir maintenue l'idée selon laquelle Cicéron « traduit et intègre les idées philosophiques grecques dans la tradition culturelle romaine » (p. 186) enrichie de la concession qu'il ne s'agit pas de traduction au sens strict mais de « synthèse, adaptation et réécriture » (p. 97) : les importants travaux consacrés à la langue philosophique latine, aux créations conceptuelles et à ce que la philosophie cicéronienne a de spécifiquement romain sont ignorés au profit des préjugés issus des constructions historiographiques du XIX^e^ siècle. Loin d'apporter du neuf cette étude restreinte et restrictive des préfaces fait resurgir les obstacles herméneutiques qui ont longtemps nui à la lecture du corpus philosophique de Cicéron.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

Philip FREEMAN, *How to win an election. An ancient guide for modern politicians. Quintus Tullius Cicero.* Translated and with an Introduction by P.F. Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2012. 1 vol. 12 x 17,5 cm, XXV-100 p. Prix : 6.95 £. ISBN 978-0-691-15408-4.

Ce petit livre (rouge…) est un exemple de la façon dont nos collègues d'outre Atlantique tiennent à accentuer la proximité des Classiques avec notre époque. Et la mesure avec laquelle cette démarche est effectuée par Ph. Freeman, PhD de Harvard et détenteur d'une chaire de Classical Languages à Luther College dans l'Iowa, en est une qualité. En effet, on trouvera dans ce petit livre, format poche, une introduction d'une quinzaine de pages qui résume excellemment ce qu'il faut savoir pour apprécier le *Commentariolum petitionis* : le contexte politique, les façons de faire campagne à Rome et le mode de scrutin ; sont aussi mis en valeur dix préceptes politiques susceptibles de trouver un écho dans la politique actuelle, « tout promettre à tout le monde », « donner espoir », « savoir communiquer », etc. Mais, avec bon goût, Ph. Freeman ne va pas plus loin et donne ensuite à lire le texte latin accompagné d'une traduction. Un « glossary » final reprend quelques points de vocabulaire et présente les principaux personnages qui apparaissent dans ces pages. Une bibliographie d'une dizaine de titres, en anglais, peut inciter le lecteur curieux à approfondir scientifiquement la lecture. La traduction fait le choix d'un lexique moderne sans être provocateur ; une petite note précise les points les plus problématiques, *equites* traduit par « business community », pour éviter l'effet d'anachronisme médiéval généré par « chevalier » dans des esprits non habitués aux termes antiques ; *optimates* et *populares* traduits par « traditionalists » et « populists », selon le même raisonnement. Pour le reste, la traduction est aisée et agréable, parfois un peu loin du texte comme, § 43 *adsiduitatis nullum est praeceptum* traduit par « Don't leave Rome », plus clair et direct. En général, le choix a été fait de traduire en phrases brèves, sans suivre les constructions de subordonnées en cascade ; le texte y gagne en modernité et en est plus percussif. Il

Alla BUJSKICH, *Die antiken Architekturformen im nördlichen Schwarzmeergebiet. Herkunft und Entwicklung.* Wiesbaden, L. Reichert, 2010. 1 vol. 21 x 30 cm, 160 p., 178 pl. (DAI. ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 26). Prix : 78 €. ISBN 978-3-89500-655-5.

La côte septentrionale de la mer Noire, où les recherches archéologiques se poursuivent depuis le XIX^e^ siècle, a fourni entre autres, en plus de quelques monuments trouvés *in situ*, une masse immense de *membra disiecta* architecturaux. Plusieurs publications en ont rendu compte, pourtant les problèmes que pose l'architecture de cette région étaient encore peu connus, du moins par les savants occidentaux : d'une part, les publications récentes étaient majoritairement en russe (ou en ukrainien), d'autre part, elles figuraient dans des revues, des actes de colloques ou des mélanges bénéficiant d'une diffusion plutôt restreinte et étaient pourvues d'illustrations parfois peu satisfaisantes. À tout cela s'ajoutaient les matériels inédits gisant dans les réserves des musées ou dans les dépôts des divers sites archéologiques. L'ouvrage d'Alla Bujskich, qui ne discute que l'architecture en pierre, se propose avant tout de faire le point sur ce trésor, et je dirai d'emblée que, de ce point de vue, la tâche est largement accomplie : présentation claire et précise, brèves conclusions à la fin de chaque chapitre, alternance pleine de souplesse des démarches analytiques et des aperçus à vocation diachronique et, non pas en dernier lieu, une riche illustration de très bonne qualité (dessins et photos, dont quatre planches en couleurs). Le livre est encore plus digne d'éloges, dès que l'on s'aperçoit que les pièces discutées sont en grande partie inédites. Alla Bujskich a rendu son manuscrit en 2002 : ce qui ne lui a plus permis d'utiliser des travaux plus récents, dont le plus important, car il lui aurait fourni des parallèles en provenance d'un espace géographiquement assez proche, aurait été le volume de Monica Mărgineanu Cârstoiu, *Histria* XII. *Architecture grecque et romaine*. Membra disiecta. *Géométrie et architecture*, Bucarest, 2006. L'écart chronologique entre la remise du manuscrit et la date de parution ne semble pour autant pas trop affecter l'actualité de l'ouvrage. Alla Bujskich présente les pièces d'architecture classées par ordres architecturaux, auxquels correspondent autant de chapitres : l'ordre ionique (p. 15-55), l'ordre dorique (p. 56-76), l'ordre corinthien (p. 77-97). Fait suite un quatrième et dernier chapitre consacré aux particularités de l'évolution des styles et à la constitution des formes architecturales dans l'aire nord-pontique depuis l'archaïsme tardif jusque vers le début de la basse époque impériale (p. 98-120). L'ouvrage se clôt par une brève conclusion (p. 121) et comprend en outre des tableaux détaillés, avec des renvois à la fois aux planches et aux pages du texte où sont discutées les pièces illustrées. Tout bien considéré, la lecture s'avère commode et efficace. Alla Bujskich s'est notamment proposée de soumettre à une enquête approfondie la possibilité qu'il y ait eu une école locale d'architecture. L'idée n'est pas nouvelle, car elle avait été exprimée à plusieurs reprises, dans un premier temps plutôt du bout des lèvres par Mikhaïl Rostovtzeff, par la suite, surtout avec référence à Olbia, par le maître de l'auteur, Sergej D. Kryžickij, longtemps directeur des fouilles dans ce site. Sauf que personne n'avait encore essayé des approches portant sur l'ensemble de cet espace. Alla Bujskich donne de bons arguments pour l'existence d'une école locale dès la fin de l'époque archaïque – pour peu que le nombre, quoi qu'on en dise, restreint de documents susceptibles de nourrir des réflexions à ce

propos soit compatible avec une conclusion d'une telle portée –, mais qui s'exprime surtout, et dans toute sa splendeur, à l'époque hellénistique. Il n'existe, par contre, presque plus d'écoles locales à l'époque impériale, et cela devient encore plus évident, dès que l'on s'avance vers l'époque des Sévères : ce qui va d'ailleurs de pair, d'une part, avec les premières mentions d'architectes étrangers dans les inscriptions d'Olbia ou du royaume du Bosphore, d'autre part, avec les attestations de plus en plus nombreuses d'artefacts architecturaux importés des régions micrasiatiques, surtout de Bithynie et peut-être par l'intermédiaire de Nicomédie, comme l'avait naguère prôné J. B. Ward-Perkins pour la Mésie inférieure et la Thrace. Voilà donc que l'aire de diffusion des produits architecturaux de Bithynie peut maintenant être étendue jusqu'aux confins septentrionaux de la mer Noire. Alla Bujskich a constamment en vue trois zones, chacune à ses particularités : Olbia (à laquelle l'on pourrait ajouter, toujours dans le nord-ouest du Pont, Tyras), Chersonèse et le royaume du Bosphore. L'ordre ionique, dont la pénétration est attestée au nord de la mer Noire dès la fin du VI^e^ siècle av. J.-C., demeure prédominant à Olbia et à Panticapée (« capitale » du royaume du Bosphore) pendant toute l'époque grecque, parvenant à être adopté par les architectes locaux. Pour sa part, l'ordre dorique, dont l'apparition est, dans la région du Pont Nord, plus tardive (époque classique, et plus exactement plutôt au IV^e^ siècle av. J.-C.), est largement adopté par les maîtres locaux, alors que « nur in ganz seltenen Ausnahmen handelt es sich bei Architekturteilen der dorischen Ordnung um Importe » (p. 76). Il y restera très en vogue jusque vers la fin de la haute époque impériale. Enfin, l'ordre corinthien est typique des époques hellénistique et impériale et connaîtra d'ailleurs toutes sortes de développements locaux : ce qui ressort notamment de l'analyse des chapiteaux en calcaire, puisque, en ce qui concerne leur style, « für kein einziges Stück findet sich unter den zeitgleichen Denkmälern eine absolute Analogie » (p. 109). Ce qui me semble suffisamment argumenté. Je serais, par contre, plus réticent à l'égard du traitement qu'Alla Bujskich réserve à l'évolution de l'architecture à Chersonèse taurique, cité fondée par Héraclée du Pont. D'une part, elle écrit qu'à Chersonèse « nicht weniger bemerkenswert ist auch der Umstand, dass alle frühen Bauten nicht einfach nur entsprechend der aus Herakleia Pontika übernommenen dorischen Bautradition in der dorischen Ordnung ausgeführt wurden, sondern auch, dass alle bekannten frühen Stücke den Abmessungen nach zu Kultbauten gehört haben » (p. 103), et que, par conséquent, « muss man wohl in das Gesamtsystem der kulturellen Wechselbeziehungen zwischen den Metropoleis und ihren Tochtersiedlungen auch die Errichtung der ersten Kultbauten samt ihrer stilistischen Übernahmen einschließen » (au demeurant, les monuments d'Héraclée du Pont sont-ils aussi connus, pour que l'on se permette d'y identifier la source du dorique de Chersonèse ?). D'autre part, elle admet qu'à l'époque hellénistique, dans la même cité, « die dorische und die ionische Ordnung in der öffentlichen Architektur – darunter auch in der kultischen –, aber auch in den privaten Wohnbauten gleichrangig und sehr verbreitet waren » (p. 105). S'agit-il vraiment d'une tradition, en l'occurrence dorique, héritée d'Héraclée du Pont au IV^e^ siècle av. J.-C., date des premiers *membra disiecta*, d'ailleurs peu nombreux, que l'on a pu recueillir à Chersonèse taurique ? Les remarques concernant l'époque hellénistique, pendant laquelle l'ionique et le dorique sont « gleichrangig » représentés, inviteraient à admettre cette coexistence dès le début. Après tout, le dorique pénétrant plus

tardivement dans ces parages, y compris dans les colonies fondées par Milet, comme le montre Alla Bujskich même – et ce qui est également confirmé sur la côte occidentale de la mer Noire (voir, pour Histria, l'ouvrage cité *supra*) –, Chersonèse, une *apoikia* manifestement plus récente que les autres et dont les débuts ne remontent qu'à la fin du Ve siècle av. J.-C., aurait été touchée, au moment où elle érigea, au IVe siècle, ses premiers édifices monumentaux en pierre, par la diffusion spectaculaire du dorique, un phénomène, on l'a vu, caractéristique du Pont tout entier, plutôt qu'influencée par un dorique supposé dominer sa métropole, Héraclée du Pont. Jusqu'à la preuve contraire, l'architecture de cette région semble peu à voir avec les origines milésiennes ou doriennes de telle ou telle *apoikia*. Mais il s'agit là d'une discussion qui est décidément plus complexe : n'oublions surtout pas que les restes d'édifices monumentaux conservés *in situ* sont assez peu nombreux (en voir quelques exemples commentés à la p. 111) et que, par conséquent, il n'est pas aisé de se prononcer sur l'appartenance de tel ou tel membre à un monument déjà révélé par les fouilles. Contentons-nous pour l'instant de saluer la parution de cet ouvrage désormais indispensable non seulement pour les architectes et les historiens de l'art mais pour tous les exégètes des antiquités pontiques. Alexandru AVRAM

Richard NEUDECKER (Ed.), *Krise und Wandel. Süditalien im 4. und 3. Jahrhundert v. Chr.* Internationaler Kongress anlässig des 65. Geburtstages von Dieter Mertens, Rom 26. bis 28. Juni 2006. Wiesbaden, L. Reichert, 2011. 1 vol. 22 x 29 cm, 210 p., nombr. ill. (PALILIA, 23). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-89500-865-8.

Dans ce volume sont rassemblés une douzaine d'articles choisis qui furent présentés à un congrès organisé par l'Institut archéologique allemand de Rome en 2006, à l'initiative de Dieter Mertens, et consacré aux crises et transformations dans les sociétés de l'Italie méridionale et de la Sicile au IVe et au IIIe siècle av. J.-C. Tout d'abord Richard Neudecker expose le thème de la rencontre et parcourt les contributions des différents auteurs, qui abordent chacun la problématique d'après leur propre domaine d'études, parfois en partant des données fournies par des recherches récentes dans un site ou un territoire déterminé. À première vue un peu en marge du thème, Alessandro Naso présente quelques résultats de ses recherches sur la présence d'objets, la plupart éléments d'armes ou d'armures, provenant du monde italique et arrivés dans un des grands sanctuaires de la Grèce. Très fréquent de la fin de l'Âge du Bronze jusqu'à la moitié du Ve siècle av.J.-C., ce genre de trouvailles se raréfie par après, mais l'auteur a toutefois découvert parmi les dizaines de milliers d'objets de bronze retrouvés dans le sanctuaire d'Olympie une agrafe de ceinturon samnite et une paragnathide de casque de « type Montefortino », tous deux provenant de panoplies militaires italiques du IVe siècle av. J.-C. Parmi les autres contributions, une moitié concerne l'Italie du Sud, l'autre moitié la Sicile. Pier Giovanni Guzzo retrace les vicissitudes des Brettii, une peuplade indigène de l'extrémité méridionale de la péninsule, particulièrement impliqués dans les événements, car ils sont souvent considérés, avec les Samnites et les Lucaniens, comme responsables de la crise par leurs attaques sur les villes italiotes. Maurizio Gualtieri aborde les transformations du IVe et du IIIe siècle av. J.-C. à partir de ses explorations dans l'*oppidum* lucanien de Roccagloriosa

et deux types d'index (*Allgemeines Register* et *Stellenregister*) terminent cet essai dont nous n'avons pu donner ci-dessus, faute de place, qu'un pâle résumé, très réducteur. Dennis Pausch a déjà publié un certain nombre d'articles, mais ce volume, issu de sa thèse d'habilitation soutenue dans l'été 2010, est son premier livre : il est bien structuré, très soigné, fort intéressant et constamment illustré d'exemples. C'est une réussite et, à notre connaissance en tout cas, la première fois qu'est appliquée à l'œuvre de Tite-Live une approche narratologique d'une pareille ampleur.

Jacques POUCET

Gregory A. STALEY, *Seneca and the Idea of Tragedy*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 15,5 x 24 cm, XII-185 p. Prix : 45 £. ISBN 978-0-19-538743-8.

Cet ouvrage a été écrit après une longue réflexion entreprise dès la thèse de l'auteur, qui, au fil du temps et des interrogations, a pu approfondir son sujet et ses hypothèses, notamment sur le lien entre les tragédies de Sénèque et leur analyse à la lumière des théories d'Aristote. Il nous livre ici ses conclusions de manière claire et précise. Dans l'introduction, Staley oppose l'antipathie de Platon envers la poésie à la défense qu'en fait Aristote. Tout son livre tente d'ailleurs de situer Sénèque par rapport à Aristote, mais aussi par rapport à son influence sur « l'idée », c'est-à-dire la théorie de la tragédie à la Renaissance. Tout le premier chapitre, « Theorizing Tragedy », tourne autour de ce terme d'« idée ». Staley essaie de montrer que Sénèque avait cette « idée » théorétique en tête lors de la rédaction de ses tragédies. Ce terme a aussi été choisi, car il définit bien la fonction mimétique des tragédies de Sénèque, lesquelles sont marquées par une tradition stoïcienne, mais aussi influencées par la pensée aristotélicienne, et tentent, selon Staley, de donner une image vivante de l'âme humaine. Le chapitre deux, « The Very Ends of Poesy », explore les commentaires mêmes de Sénèque sur sa conception de la poésie ainsi que sur les interprétations postérieures qui en ont découlé. Les tragédies de Sénèque sont vues tour à tour comme enseignant une morale, comme les écrits d'un aristocrate et comme des expérimentations platoniciennes sur le sublime. Dans le troisième chapitre, « A Just and Lively Image », l'auteur se tourne vers la fonction épistémiologique stoïcienne des tragédies de Sénèque. À la suite de Sidney, auteur de la Renaissance, et d'autres penseurs, il se tourne vers le concept stoïcien d'image, de *phantasia*, mais aussi vers celui d'*enargeia*, qui permet une description vivante. Le quatrième chapitre, « The soul of tragedy », comme son titre l'indique, fait référence au contenu dans cette image qu'est la tragédie. Avant tout, Staley part du concept stoïcien selon lequel la tragédie serait une incarnation de l'âme humaine. Puis, il utilise la notion de *catharsis* définie par Aristote, afin d'approfondir ce concept et en conclure que Sénèque pourrait avoir conçu ses tragédies comme affectant les émotions du spectateur. Selon les conclusions de Staley, les spectateurs voient se produire, lors de la représentation d'une tragédie, un procès et passent par les différents stades épistémiologiques stoïciens : l'impression, le jugement, la passion et, finalement, « the souls of tragedy's audiences replicate in their responses the same process of judgment with the potential for a different conclusion ». Le cinquième et dernier chapitre est consacré aux *monstra*, terme qui désigne les « monstres » des mythes et de la divination. Ces

monstra sont identifiés aux images de l'âme présentes dans l'œuvre de Sénèque. Staley affirme que ce dernier s'est inspiré de l'invocation aux divinités infernales que fait Virgile dans l'*Éneide* dans le but de représenter physiquement les images de l'âme. Ensuite, Staley envisage les *monstra* comme « métathéâtre » et envisage dans les œuvres mêmes de Sénèque les passages qui font appel à ces *monstra*. En conclusion, Staley reprend son concept d'« idée » de la tragédie et l'applique non seulement aux pièces de Sénèque, mais aussi à sa vie. Selon Staley, les deux sont de vraies tragédies qui offrent des images : « In his death Seneca tried to rewrite poetry as philosophy by creating the truest tragedy ». Staley a produit un livre bien agencé et dont les idées s'enchaînent logiquement. Cependant, les notes sont regroupées en fin d'ouvrage, ce qui entraîne beaucoup de manipulations. L'étude comporte nombre d'idées réfléchies et intéressantes. En effet, Staley nous convainc, exemples à l'appui, que Sénèque a sûrement suivi cette « idée » de la tragédie qu'il développe tout au long de son ouvrage. Les exemples cités, qui auraient pu être plus nombreux, sont pertinents et aident à mieux conceptualiser les nombreuses notions théoriques. L'auteur semble parfois s'éloigner de son fil conducteur en s'intéressant plus aux penseurs de la Renaissance qu'à Sénèque. Le livre de Gregory A. Staley, bien que théorique, ouvre une nouvelle perspective à propos d'un auteur dont les œuvres ne cessent d'être lues. On trouve une bibliographie finale fournie ainsi que deux index (passages cités et sujets). Élodie BAIRIN

Thomas BAIER & Ferdinand STÜRNER (Ed.), *Götter und menschliche Willensfreiheit. Von Lukan bis Silius Italicus*. Munich, C.H. Beck, 2012. 1 vol. 15 x 23 cm, 301 p. (ZETEMATA, 142). Prix : 78 €. ISBN 978-3-406-62559-6.

Que les dieux jouent un rôle important dans l'épopée gréco-latine est un fait bien connu. Dans le passé on a déjà étudié dans le détail quelle est leur influence sur l'action de l'*Énéide* de Virgile et jusqu'où s'étend le libre-arbitre des hommes dans ce contexte, mais de telles analyses poussées n'ont pas encore été entreprises pour les épopées de Lucain, Stace, Valerius Flaccus ou Silius Italicus. Le recueil que nous présentons ici s'efforce de combler cette lacune. – Après un avant-propos concis de Thomas Baier, on trouve quelques contributions qui font office de réflexions préliminaires : (1) *Humour, chance, and choices : Human and divine in the* Aeneid de Frederick Ahl ; (2) Vocem fata sequuntur : *Entscheidungsfindung und epische Konvention in der flavischen Epik* de Christiane Reitz ; l'attention se focalise sur les réunions des dieux dans les épopées de Stace, Valerius Flaccus et Silius ; (3) Dans Fama, fatum *und* fortuna : *Innere und äussere Motivation in der epischen Erzählung* Ulrich Eigler passe en revue Virgile, Ovide et Lucain et explique pourquoi Lucain a rapproché *fama* et *fatum* au lieu des concepts corrélatifs *fatum* et *fortuna*. – Lucain a supprimé l'appareil divin qui était typique de l'épopée (pour les nuances je renvoie à Christine Walde, p. 62-65), mais les puissances divines de la tradition continuent bien entendu à jouer leur rôle dans la tête des héros épiques. Christine Walde décrit de façon convaincante le rôle important de la *Fortune* dans la *Pharsale*, l'épopée historique de Lucain (cp. jusqu'à un certain degré Ulrich Eigler), plus particulièrement de la déesse *Fortuna*, la Fortune du peuple Romain d'une part et de la *Fortuna*

démonstration d'une cohérence dans la démarche. L'ouvrage est complété de trois appendices qui apportent des analyses pratiques sur les textes abordés, d'une bibliographie sélective organisée par chapitre et d'un *index locorum*. Christophe CUSSET

Isabelle BOEHM et Wolfgang HÜBNER (Éd.), *La poésie astrologique dans l'Antiquité*. Actes du colloque de Lyon organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. ABRY †. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 26,5 cm, 263 p. (CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 38). Prix : 38 €. ISBN 978-2-904974-40-3.

L'ouvrage co-édité par I. Boehm (univ. Lyon 2) et W. Hübner (univ. Münster) réunissent les textes présentés lors du dernier colloque international organisé les 7-8 décembre 2007 par J.-H. Abry, moins d'un an avant sa disparition. La préface co-signée par les deux éditeurs témoigne des difficultés qu'ils ont rencontrées dans cette collecte de textes et du choix qu'ils ont fait de présenter dans son état d'inachèvement le texte introductif de J.-H. Abry. En outre, comme cela arrive souvent, certains communicants n'ont pas donné leur texte, ce qui a été compensé par l'appel à deux autres intervenants. Bref le volume regroupe ainsi un tout petit nombre d'études – neuf – précédées de l'introduction de J.-H. Abry et rédigées majoritairement en français, mais aussi en anglais, en espagnol ou en italien. Il faut savoir gré à I. Boehm et W. Hübner de ce travail éditorial en hommage à la mémoire de notre collègue trop tôt disparue ! Grâce à la compétence exceptionnelle de W. Hübner en astrologie antique – il reste, comme l'était J.-H. Abry, l'une des références incontournables dans ce domaine –, les bibliographies spécifiques ont pu être ajoutées aux textes et des conseils judicieux donnés à des non-spécialistes de ces questions (comme cela apparaît dans les notes au texte d'I. Boehm). Dans ce volume de 226 pages de textes suivies de deux index très aérés – l'un des sources littéraires et l'autre des notions –, le travail éditorial est dans l'ensemble sérieux, même si l'on peut relever quelques coquilles (p. 6 manque un -s à Presse ; p. 10, deuxième et siècle sont mal accentués ; p. 13, manque un tiret en bas de la page ? de même en haut de la page 14 ? p. 87 « zodiacale » a un -c- de trop ; p. 95 n. 1 il faut lire *infra* et non *supra*…) et un certain nombre de négligences : dans les notes, les titres de revues ne sont pas toujours en italique ; « in » suivi d'un titre en italique reste souvent en italique ; dans la bibliographie de la page 164, redoublement de deux entrées ; la présentation des noms d'auteurs anciens, dans les notes, n'est pas harmonisée : ils sont parfois écrits en entier parfois en abrégé. La présentation de la bibliographie n'est pas elle non plus unifiée, si l'on compare les pages 20-21, 83-93 ou 225-226, etc. Pire, l'étude de C. Wolff n'est pas mentionnée dans la table des matières ! On peut également déplorer un manque d'uniformisation des citations en grec ou en latin : parfois elles sont suivies de leur traduction, parfois non. Même leur présentation n'est pas « lissée », cf. p. 124 et 125 où la police est la même que pour le corps du texte ; du reste, la traduction de la p. 124 est très maladroite. Le choix chronologique choisi par les éditeurs pour la distribution des études, qui reproduit au demeurant l'organisation du colloque, est sans doute le plus pertinent. Dans son introduction (*Le cercle des poètes disparus… État de la question*, p. 7-21), J.-H. Abry insiste sur l'originalité de la thématique, mais, dans ce cadre, seul Manilius représente le monde latin. L'étude

de loin la plus longue est celle de St. Heilen (*Some metrical fragments from Nechepsos and Petorisis*) qui compte plus de 70 pages (p. 23-93), presque le tiers du volume ! Des découvertes récentes lui ont permis de reprendre, sur nouveaux frais, l'étude des fragments conservés et d'en proposer ici une véritable *editio minor* (choix de fragments métriques avec établissement du texte, traduction et commentaire). Dans son étude inachevée sur *La place des* Astronomiques *de Manilius dans la poésie astrologique antique* (p. 95-114), J.-H. Abry étudie la structure et la composition du poème manilien, après avoir justifié le choix de la thématique de la rencontre, en lien avec une remarque du regretté D. Pingree. C'est également en rapport avec ce savant américain dont il critique l'édition de Dorothée de Sidon que W. Hübner (*Dorothée de Sidon : l'édition de David Pingree*, p. 115-133) propose l'étude de passages de l'astrologue grec, illustrée par des figures tirées de manuscrits ainsi que des tableaux. C. Wolff, dans l'étude qui suit (*Du vol et des voleurs chez les poètes astrologiques*, p. 137-154), synthétise toutes les références de Dorotheus et d'un anonyme chrétien liées à la thématique du vol et tirées des différents volumes du *Catalogus codicum astrologorum Graecorum* (*CCAG*). Chr. Cusset, dans *Poésie et astrologie : l'influence d'Aratos sur le poème attribué à Manéthon* (p. 155-165), souligne avec raison l'intertextualité aratéenne à l'œuvre dans le *corpus Manethonianum*. Suit l'étude très aride, par E. Calderón (*Poesia y astrología en Antioco*, p. 167-180), des hexamètres du poète-astrologue, dans une perspective métrique uniquement quantitative. En contre-point, A. Pérez Jiménez (*Poésie et astrologie chez Antiochos*, p. 181-191) tire judicieusement de l'étude métrique et stylistique d'un passage du même auteur qui n'est malheureusement pas cité *in extenso* la conviction que « la répétition des mêmes structures lexicales […] ou rythmiques […] aboutit à de véritables formules épiques… » (p. 185). Dans son étude sur *Astrologie et médecine ancienne : la description des maladies dans le* Peri Katarchon *de Maximus, un exemple d'écriture poétique* (p. 193-207), I. Boehm, étudiant les lexiques de l'anatomie, de la gynécologie ou de l'expression de la douleur, offre à chaque fois une entrée « homérique », comme si la filiation était directe alors que l'origine homérique était vraisemblablement fondue depuis longtemps dans un nouveau langage astrologico-poétique. C'est dans cette même sphère de constitution d'un langage mais aussi d'inter-culturalité entre auteur et lecteur que P. Radice Colace (*Les* Katarchai *di Massimo, dall'officina dell'autore alle riscritture bizantine*, p. 209-215) souligne la dimension inter-culturelle des ré-écritures. S. Feraboli enfin (*Spunti di un catalogo stellare in un poeta bizantino*, p. 217-226) nous fait découvrir un poète astrologique du XII^e^ siècle, Jean Camateros, qui cite expressément Rhetorius comme sa source et offre un catalogue d'étoiles dont les coordonnées sont corrigées par rapport au catalogue de Ptolémée, et ce en fonction de la précession des équinoxes. Cet aspect technique est également important pour qui s'intéresse à la poésie astrologique, mais la thématique poético-astrologique, abordée sous plusieurs angles différents dans le volume, ouvre des perspectives très larges et peu frayées. Les multiples références de C. Wolff au *Catalogus codicum astrologorum Graecorum* montre que de très nombreux textes publiés il y a plus d'un siècle attendent toujours des éditeurs et des traducteurs ! Ce premier travail qui rendrait enfin ces textes accessibles permettrait assurément d'apporter de nouveaux éclairages sur la poésie astrologique ! Il reste que, par-delà l'intérêt des textes édités par I. Boehm et W. Hübner, on mesure tout ce que nous avons perdu avec la

disparition de Joette Abry qui était seule, en France du moins, à pouvoir fédérer, sur une thématique aussi pointue, des spécialistes européens, voire internationaux !

Béatrice BAKHOUCHE

Regina HÖSCHELE, *Die blütenlesende Muse. Poetik und Textualität antiker Epigrammsammlungen*. Tübingen, G. Narr, 2010. 1 vol. 15 x 22,5 cm, X-375 p. (CLASSICA MONACENSIA, 37). Prix : 68 €. ISBN 978-3-8233-6552-5.

Dans le cadre des recherches abondantes qui se font actuellement sur l'épigramme, notamment depuis la publication du Papyrus de Milan qui, en livrant au début de ce siècle nouveau, une collection d'épigrammes nouvelles attribuées à Posidippe de Pella, a largement renouvelé les perspectives des études hellénistiques sur l'épigramme, l'ouvrage de R. Höschele propose une réflexion devenue autant essentielle qu'incontournable sur la question du recueil poétique, de la collection d'épigrammes, qui est en effet une question centrale pour le monde alexandrin qu'il s'agisse de la réception de la poésie antérieure ou de la production poétique nouvelle. L'importance du livre dans la production et la réception de l'épigramme avait déjà été abordée dans des études antérieures comme celle de K. Gutzwiller, mais la découverte du recueil de Posidippe a apporté des données nouvelles à partir desquelles il convient en effet de reconsidérer les recueils poétiques qui ne doivent pas être considérés comme de simples conglomérats de poèmes. Le recueil d'épigramme n'est pas en effet seulement ce qui sert de fondement à la réception poétique mais se trouve aussi profondément lié à la création des textes épigrammatiques qu'il convient de lire non seulement de manière indépendante, mais aussi dans le cadre du contexte littéraire que représente le recueil lui-même. C'est parce que ce double aspect a souvent été négligé que R. Höschele se propose ici de réfléchir à nouveau sur ce qui fait la textualité de l'épigramme à partir de l'époque alexandrine, en étudiant quelques recueils épigrammatiques importants, et en jouant des éclairages croisés dans les domaines grec et latin. L'étude de R. Höschele se compose efficacement de deux parties très complémentaires et équilibrées, l'une théorique, l'autre pratique. La première partie (p. 8-146) porte sur la situation de la poésie épigrammatique aux époques hellénistique et impériale. Il s'agit ici de s'interroger notamment sur les conséquences du passage de l'épigramme inscrite à l'épigramme livresque, sur le concept qui préside à la disposition et à l'arrangement des pièces au sein d'une collection pour l'élaboration de l'interprétation, sur la place et le rôle du lecteur dans la construction du sens et sur les modes de cette réception, sur la place et le rôle de l'auteur dans la création du recueil, sur les métamorphoses qui subissent les genres littéraires du fait de l'existence du support livresque. On soulignera notamment l'intérêt de la réflexion menée autour de Martial sur l'intérêt qu'il peut y avoir à composer un recueil et à lire dans son ensemble un livre d'épigrammes ; le risque principal est en effet celui de la monotonie, de la répétition, bref de l'ennui du lecteur. Or, il apparaît que c'est une interaction subtilement élaborée entre le texte singulier et le tout livresque qui permet d'éviter un tel écueil. Le quatrième et dernier chapitre de cette première partie retiendra particulièrement l'attention. À partir de la métaphore classique du chemin et du voyage pour exprimer la composition et la réception poétiques, l'auteur montre

liques, H. Born perce au jour les secrets et les mystères du fils d'Héphaïstos, le forgeron. Isabelle WARIN

Silvia NOLTE, *Steinbruch – Werkstatt – Skulptur. Untersuchungen zu Aufbau und Organisation griechischer Bildhauerwerkstätten*. Göttingen, Ruprecht, 2006. 1 vol. 21 x 28,5 cm, 320 p., 118 pl. (BEIHEFTE ZUM GÖTTINGER FORUM FÜR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 18). Prix : 99 €. ISBN 978-3-89744-247-4.

Issu d'une thèse de doctorat, ce gros volume se propose de moderniser les études anciennes sur les outils et les techniques de la sculpture du marbre en Grèce ancienne, telles que le livre de S. Adam ou de K. Blümel : il vise à rassembler non pas seulement les œuvres inachevées qui permettent de reconstituer les étapes de la taille d'une œuvre et de comprendre la phase de finition, mais aussi les témoignages textuels et archéologiques sur l'organisation des ateliers et la répartition du travail. L'auteur dénonce une histoire de la sculpture de pierre trop longtemps focalisée sur les styles et les produits finis, alors qu'elle souligne à juste titre combien le processus de création et les conditions matérielles ont été négligés. L'ouvrage est construit en trois grandes parties d'inégale longueur. La première dresse un catalogue des inachevés qui ont été retrouvés sur les sites du monde grec : il s'agit d'un choix qui rassemble les pièces les plus célèbres, en ronde bosse ou en relief. La deuxième partie s'attache à étudier quelques aspects du travail de finition de la statue, en particulier les différentes phases de la taille, l'usage des outils ou encore le recours au modèle. La troisième partie répertorie et étudie les différents lieux où sont produites les statues et ceux où se déroulent les étapes de finition. L'auteur livre une synthèse sur les principales carrières antiques de Grèce qui fournissent des informations sur le dégagement des blocs de marbre ; elle reconstitue, même si les sources sont plus maigres sur ce point, les modalités du transport de ces blocs ; enfin elle dresse un panorama des ateliers de sculpteurs qui ont été exhumés par l'archéologie, notamment les ateliers à Athènes, et les ateliers de Délos. Si l'organisation au sein de l'atelier reste encore problématique à reconstituer, faute de données claires et homogènes, en revanche le travail du carrier ou la phase du transport sont mieux connus. Si plusieurs dossiers décisifs comme celui des inachevés de Délos, en grande partie encore inédits mais datés principalement de l'époque hellénistique, ou certaines découvertes récentes à Paros manquent malheureusement dans une telle enquête, cet ouvrage offre un corpus tout à fait intéressant, bien mis en perspective et discuté avec minutie. Il s'agit d'une synthèse bien informée et nourrie par les documents actuellement publiés, qui vient réactualiser les données des ouvrages classiques sur la question, comme celui de S. Adam. Francis PROST

Ina ALTRIPP, *Athenastatuen der Spätklassik und des Hellenismus*. Cologne-Weimar-Vienne, Böhlau, 2010. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, IX-346 p., 86 pl. (ARBEITEN ZUR ARCHÄOLOGIE). Prix : 64,90 €. ISBN 978-3-412-18306-6.

Cet intéressant volume – la dernière thèse préparée sous la direction de N. Himmelmann, soutenue à Bonn en 1999 mais dont la publication a été différée pour des raisons personnelles tout à fait compréhensibles – comble indiscutablement une lacune ; et les craintes de l'auteur, toutes fondées qu'elles soient, que sa recherche arrive aujourd'hui à un moment où la « Stilforschung » est fortement remise en question, ne devraient pas détourner le lecteur de cette enquête très soigneusement menée où la « Stilarchäologie » n'est assurément pas considérée « als Selbstzweck, aber als Basis für weitere Forschungen » (n. 7 p. 3) dont I. Altripp entrevoit parfaitement qu'elles puissent alors concerner le rôle de ces statues d'Athéna au plan politique ou en matière d'histoire des religions. L'importante *Geschichte der antiken Bildhauerkunst* de P.C. Bol, certes critiquée elle aussi, procède également de la « Stilforschung » (ici même p. 675). Mais I. Altripp, consciente des difficultés d'utilisation d'un vocabulaire qui remonte à G. Lippold, *Kopien und Umbildungen griechischer Statuen* (1923), et pleinement au fait des corrections qu'y ont successivement apportées W. Trillmich et Chr. Landwehr – notamment cette idée de « Konzeptfiguren », « dieser Denkanstoß, der leider bis heute nicht genügend wahrgenommen worden ist » (p. 35 ; c'est bien aussi mon sentiment) – n'hésite pas à reprendre à V.M. Strocka l'idée et à forger le terme de « Darstellungstypus » (p. 37-38) qui désigne pour elle des représentations exécutées d'après un même modèle iconographique, commun à différents genres artistiques, mais se différenciant légèrement l'une de l'autre au point qu'il ne saurait être question de les considérer en fonction du trop simpliste rapport traditionnel original / copie (d'où cette thèse de l'existence « einer gattungsübergreifenden Athenaikonographie », n. 1358 p. 244). Pour d'autres périodes de l'histoire de l'art, n'existe-t-il pas, à certaines époques et dans certains ateliers, des schémas analogues de « Vierge à l'enfant » ou de « Crucifixion » qui ne se différencient l'un de l'autre que par d'infimes détails, qu'ils soient l'œuvre de grands artistes ou appartiennent à une production de série ? On s'étonnera seulement que l'auteur envisage, pour ce faire, un passage par des cahiers de modèles (« Die gängige zeitgenössische ikonographische Vorlage von darzustellenden Gegenstand bestand – etwa in Form von Musterbüchern – zuerst », p. 16) dont l'existence a tellement été battue en brèche depuis une génération. Cinq ou six types (Ince Blundell Hall, New York, Rospigliosi, Cassel [connu seulement par deux têtes et une variante, les autres exemplaires n'étant pas sûrement antiques], Ostie-Cherchel et Vescovali, de loin le plus attesté, avec plus de trente répliques) datant du IV^e^ siècle, quelques œuvres plus isolées (Athéna des réserves du Musée de l'Acropole, Athénas du Castro Praetorio et d'Héraklion, Athénas de petite taille du type de celle d'une des maisons de l'Aréopage, Athénas de Pergame, Athénas Mattei et du Pirée) des III^e^ et II^e^ siècles et deux types tardo-hellénistiques conduisant aux Athénas-Minerves classicisantes de l'époque romaine sont ainsi successivement et très méthodiquement passés en revue (listes de répliques, reconstruction de l'original – le cas échéant –, analyse de sa structure, datation, attribution [« Meisterfrage »], rapports formels et stylistiques avec d'autres sculptures datées ou attribuées à l'un ou l'autre des grands maîtres de l'époque). Parfaitement au courant de toute la bibliographie les concernant, I. Altripp démasque les erreurs de « Kopienkritik » de ses prédécesseurs, décortique leurs raisonnements, conteste leurs attributions. Critique, l'auteur l'est aussi vis-à-vis de ses propres conclusions : n'hésite-t-il pas à envisager, « nach Beendigung der Arbeit »

(n. 603), que l'Athéna de type Ostie-Cherchel puisse n'être qu'une œuvre classicisante d'époque hellénistique (p. 106-107 : « alternative Datierung ? ») et non une création de la deuxième moitié du IV^e^ siècle ? voire que l'Athéna Rospigliosi elle-même ne date également que du II^e^ siècle (p. 82-86 et n. 1359) ? En fin de volume, un catalogue (p. 265-340) décrit les différentes répliques de ces différents types, en fournit la bibliographie complète et précise leur état de conservation et leurs restaurations. Une illustration bienvenue reproduit la plupart de ces œuvres, généralement en plusieurs figures ; il est donc aisé de contrôler, au fil de la lecture, les listes de répliques proposées pour chacun de ces types. Un des mérites – et non des moindres – de cette dissertation est notamment d'avoir identifié dans une réplique de Berlin le vrai visage de l'Athéna Rospigliosi (la tête de la réplique des Offices, jusque-là considérée comme appartenant à la statue, n'est assurément pas la sienne ; c'est un des nombreux exemplaires qui nous ont été conservés de l'Athéna Vescovali). Un article d'I. Altripp, *Arch. Anz.*, 1996, 83-94, a aussitôt attiré l'attention sur cette erreur et conduit W. Schürmann à reprendre pour *Antike Plastik*, 27, 2001, l'étude des différents exemplaires de l'Athéna Vescovali. Les listes de répliques à présent rétablie pour ces deux types s'est enrichie depuis lors ; elle est, bien sûr, également réexaminée dans ce volume. Revenant plus particulièrement sur cette Athéna Vescovali, on fera volontiers sienne cette conclusion de l'auteur : « der Athenatypus Vescovali scheint der letzte echte Athenatypus im alten Sinne zu sein und überliefert somit wohl die letzte bekannte, öffentlich aufgestellte und in Kopien erhaltene Athenastatue » (p. 249). Une véritable césure est, en effet, perceptible à la fin du IV^e^ siècle : un changement se fait jour, dont I. Altripp se demande s'il correspond à un phénomène analogue dans l'histoire du culte de la déesse. Ce ne pouvait être le lieu d'aborder le problème ; il suffisait ici de poser correctement la question. Jean Ch. BALTY

Sheila DILLON, *Ancient Greek Portrait Sculpture. Contexts, Subjects, and Styles*. Cambridge, University Press, 2006. 1 vol. 22 x 28,5 cm, XX-217 p., 171 fig. Prix : 60 £. ISBN 0-521-85498-9.

Ce petit livre renouvelle de manière passionnante l'étude du portait antique de tradition grecque. Sur la base de deux constats documentaires, l'un que l'archéologue contemporain dispose d'un nombre bien plus important de portraits connus par les copies romaines que par les originaux grecs, et l'autre que le nombre de portraits anonymes est largement supérieur à celui des portraits identifiés, elle élabore une approche assez inédite du phénomène de la portraiture, en commençant par délaisser toutes les tentatives de reconstituer les prétendus « originaux grecs » selon la méthode de la *Kopienforschung*. Elle tente au contraire de remonter à la source grecque en étudiant le contexte romain dans lequel s'insèrent pour nous autres, Modernes, la plupart des portraits grecs : de manière convaincante, elle analyse la réception de ces images dans l'environnement public de Rome ou dans les villas des notables et veut voir en elles un excellent moyen pour l'élite romaine d'helléniser cet environnement. Paradoxalement, c'est en s'attachant à mettre au jour le goût romain qu'elle dévoile combien ces images ressortissent d'une tradition proprement grecque, conservée et entretenue comme telle puisqu'elle devenait un marqueur culturel et social au sein de

pas beaucoup changé dans le temps, ni l'art, ni les outils, ni même les objets fabriqués. La qualité de la recherche documentaire a permis la réalisation expérimentale par Guy Barbier, vannier Meilleur Ouvrier de France, de nombreux objets, dont le calathos et la superbe corbeille à figues d'Oplontis. On découvre l'infinie variété des usages. À côté des classiques paniers sous de multiples formes, on découvre des berceaux, des récipients et protections pour tous les métiers, muselières, vans, claies, caisses de chariots, ruches, couvre-amphores, petits bateaux... qui font des artisans de la vannerie des acteurs importants de l'économie « de proximité ». J'ai beaucoup apprécié aussi le chapitre sur la botanique de la matière première et sa préparation, croisant ici aussi les textes anciens, les agronomes en particulier, aves les connaissances et les pratiques modernes. *Vitor*, *viminarius*, *tegetarius* sont-ils des métiers à part entière ? Un *collegium vitorum* existe en tout cas à Préneste (*CIL* I^2 3071), mais l'activité est sans doute saisonnière. Elle peut aussi faire partie des petits artisanats domestiques au sein de la maison ou du domaine et incontestablement elle constitue une occupation pour les bergers et bouviers surveillant leur troupeaux. Cela dépend sans doute aussi du niveau de complexité de la confection. Pour faciliter la prise de contact et permettre l'approfondissement de la matière, l'auteur nous propose un inventaire-dictionnaire des concepts et de la terminologie de cet artisanat particulier mais qui couvre un champ considérable de la vie quotidienne. Petite remarque, je pense que la benne tronconique en osier d'Arlon ESP 5, 4031 présente un renflement vers l'extérieur, et non vers l'intérieur comme présenté ici (p. 199).

Georges RAEPSAET

Bernard ANDREAE, *Antike Bildmosaiken*. Mayence, Ph. von Zabern, 2e éd. revue et augmentée, 2012. 1 vol. 24 x 30 cm, 319 p., 321 fig. Prix : 49,99 €. ISBN 978-3-8053-4470-8.

Le très beau livre de B. Andreae, paru en 2003, reçoit aujourd'hui une 2e édition (2. durchgesehene und mit einer erweiterten Bibliografie versehene Auflage). En fait, très peu de modifications sont intervenues : une image a été changée dans l'illustration de la mosaïque de Palestrina, p. 89 ; et trois titres ont été ajoutés dans la bibliographie générale (on aurait également pu tenir compte de : Michael Donderer, *Die Mosaizisten der Antike* II. *Epigraphische Quellen – Neufunde und Nachträge*, Erlangen, 2008). Soucieux de rendre perceptible au lecteur la spécificité de la mosaïque, B. Andreae a volontairement limité son choix aux œuvres les plus significatives au plan de la qualité technique. On y retrouve quatre mosaïques de galets présentées comme les différents stades de l'évolution stylistique entre 330 et 310 ; ensuite un long commentaire porte sur les premières créations en *tessellatum* et *vermiculatum* à Alexandrie, Pergame et Délos. Puis l'option thématique s'impose : la mosaïque d'Alexandre, le paysage nilotique (mosaïque de Palestrina surtout), les *emblemata* représentant poissons, oiseaux, chats et *xenia*, scènes de théâtre (Dioscoride) et masques, scènes de vie quotidienne, images mythologiques. Les deux derniers chapitres sont centrés chacun sur un site précis : la Villa Hadriana et la villa de Géta à Baccano. Le livre ne constitue donc pas une histoire de la mosaïque (ce n'était d'ailleurs pas son but) mais il ne manque cependant pas d'unité : par une

analyse stylistique très fine de chacune des œuvres se développe, en effet, au fil des pages, une évolution chronologique aisément perceptible. En outre, chacun des chapitres est traité sur la base de la bibliographie la plus récente et en s'appuyant sur les techniques les plus modernes ; les théories nouvelles sont non seulement citées mais aussi discutées. Outre le commentaire général tantôt historique, tantôt stylistique, une copieuse notice donne, pour chaque mosaïque, une série d'informations spécifiques. On trouvera aussi une liste des lieux de conservation des œuvres commentées. L'illustration est excellente et a contribué, sans aucun doute, au succès de l'ouvrage. Janine BALTY

Irene MAÑAS ROMERO, *Mosaicos Romanos de Itálica* (II). *Mosaicos contextualizados y apéndice*. Madrid-Séville, CSIC y Universidad Pablo de Olavide, 2011. 1 vol. 21 x 28 cm, 180 p., 32 pl., 185 fig. (CORPUS DE MOSAICOS ROMANOS DE ESPAÑA, 13). Prix : 48,08 €. ISBN 978-84-00-09268-9.

Les spécialistes de la mosaïque antique connaissent bien le *Corpus de mosaicos romanos de España*, créé en 1978 par Antonio Blanco Freijeiro qui avait choisi de commencer la série par le site de Mérida. En vingt ans, 12 fascicules ont vu le jour, dont le douzième, paru en 1998, concernait les mosaïques romaines de Burgos. Mais, depuis lors, l'entreprise semblait au point mort. Aussi est-ce avec un grand soulagement qu'on accueille aujourd'hui ce nouveau volume, d'autant plus précieux qu'il est relatif à Italica et qu'il vient poursuivre le catalogue qu'A. Blanco Freijeiro avait consacré, dès 1978, aux mosaïques de cette même ville conservées dans les collections publiques ou privées de Séville (= *CMRE* II). Il fallait donc, pour que l'on dispose dorénavant, d'un panorama complet des pavements découverts à Italica entreprendre l'étude des mosaïques et *opera sectilia* encore *in situ* dans la ville antique. C'est à cette tâche qu'Irene Mañas Romero s'est attachée, en vue d'une thèse de doctorat de l'Université Complutense de Madrid, qui a servi de base au présent fascicule. Toutes les mosaïques restées en place (protégées ou non) sont ainsi rassemblées pour constituer un deuxième volume sur Italica. Vu la longue histoire de la découverte (commencée dès le XVIII^e siècle) et pour mieux faire comprendre la dispersion des œuvres au cours des siècles, I. Mañas Romero a fait précéder son catalogue d'une utile synthèse sur la ville elle-même et sur la constitution progressive du *corpus* de mosaïques. L'auteur rappelle ainsi qu'à la période assez anarchique où les fouilles se faisaient sans contrôle et où les œuvres allaient enrichir les collections privées des notables succéda une phase plus organisée où des plans étaient dressés et des rapports rédigés (Demetrio de los Rios, 1875 ; Pelayo Quintero, 1904). En 1911, une loi fut enfin promulguée et, l'année suivante, les ruines d'Italica furent déclarées « Monument national » : avec l'achat par l'État des oliveraies qui recouvraient la ville antique se mirent alors en place les grandes campagnes de fouille du XX^e siècle auxquelles sont liés surtout les noms d'A. García y Bellido (1960) et, plus tard, de J. M. Luzón (1974). Grâce à ce rapide survol, le lecteur est mieux préparé à tirer du catalogue le maximum d'informations. Ce catalogue regroupe un ensemble de 13 maisons ou édifices variés – rapidement décrits –, à l'intérieur desquels sont distribués 82 mosaïques et pavements en *opus sectile*. Pour chacun sont fournies, avant la descrip-

Peter C. BOL (Ed.), *Die Geschichte der antiken Bildhauerkunst*. IV. *Plastik der römischen Kaiserzeit bis zum Tode Kaiser Hadrians.* Mayence, Ph. von Zabern, 2010. 2 vol. 21,5 x 30,5 cm, X-386 p., 142 fig ; V-295 p., 845 fig. Prix : 75,80 €. ISBN 978-3-8053-4095-3.

Quatrième partie d'une entreprise qui en comptera vraisemblablement cinq et que n'interrompra pas, nous l'espérons, le décès récent et si prématuré de son éditeur P.C. Bol, ces deux volumes, texte et planches, couvrent à peu près deux siècles d'histoire de la sculpture antique, de la fin de l'époque républicaine (un premier chapitre, dû à D. Kreikenbom, traite en effet des « Tendenzen der republikanischen Bildniskunst », p. 1-15) à la mort d'Hadrien. Comme les précédents, il s'agit d'une œuvre collective (D. Kreikenbom, C. Maderna, J. Raeder, P. Schollmeyer, Fr. Sinn et M. Söldner) et, comme pour ceux-ci, c'est également, dans un strict ordre chronologique – mais ici règne par règne et non par grandes périodes – que sont successivement abordées « Die Bildhauerkunst während der Regierungszeit des Augustus (40 v. Chr.-14 n. Chr.) », « Die Bildhauerkunst während der Regierungszeit des Tiberius (14-37 n. Chr.) », etc. C'est par trop morceler l'exposé, même si le portrait officiel de ces différents empereurs offre, bien sûr, d'indispensables repères pour aider à retracer une évolution stylistique. Or, c'est bien à celle-ci que s'attache cette monumentale histoire de la sculpture antique. P.C. Bol le rappelle, d'entrée de jeu (p. IX) : « Die Darstellung und Erläuterung des Wandels der Form sind das besondere Anliegen dieser Reihe ». Certains auteurs de ce quatrième volume s'y tiennent, certes, plus étroitement que d'autres – qui n'oublient pas des aspects plus historiques (mais le développement des p. 111-115 sur la *domus aurea* n'a guère de sens ici, ni de rapport avec la sculpture, et l'ensemble du chapitre sur le règne de Néron est quelque peu disproportionné, p. 101-133, par rapport au nombre d'œuvres conservées et étudiées). De là, d'assez longues descriptions et analyses de formes (rendu de la chevelure, de l'épiderme des chairs, de l'articulation des parties nues du corps, du plissé), par endroits quelque peu fastidieuses mais qui débouchent indiscutablement sur l'identification de « Stilrichtungen » successives dont bien peu correspondent aux changements de règnes qui scandent le volume : c'est, en effet, sous Caligula qu'apparaissent les « Veränderungen » qui se manifesteront essentiellement sous Claude comme un véritable « Stilwandel » (p. 51) et dès l'époque claudio-néronienne qu'est annoncé le « style flavien » (p. 148). Mais certaines tendances différentes peuvent aussi caractériser une même période (cf., p. 138, sous les Flaviens, où coexistent dans le portrait une « am Stofflichen orientierten Stilprägung » – pour Vespasien, p. ex. – et une « knapper zusammenfassende, glattere und linear akzentuierende Formgebung » – type III de Domitien – qui conduit aux portraits de Nerva et de Trajan ; cf. également, p. 262, pour l'époque d'Hadrien, où tranchent, par rapport à la « Subtilität und sentimentale Ausdruckskraft » de nombreuses œuvres, l'extrême sécheresse de celles du Canope, p. ex.). Dans ce dernier cas, et à l'échelle de l'ensemble de la Villa Hadriana, on ne manquera certes pas d'incriminer la manière de faire d'ateliers différents. Or, certains des auteurs de ce volume ont peut-être tendance à évacuer le problème et à reporter tout à un même niveau, qu'il s'agisse d'œuvres officielles et « stadtrömisch » ou de réalisations provinciales (pourquoi s'attacher, p. ex., à la médiocre statue en « Hüftmantel » de Fano, p. 123-124 et fig. 194, quelque précisément datée qu'elle

soit ?). D'aucuns regretteront, voire critiqueront – comme il a parfois été fait (*AC*, 74, 2005, p. 275-281 et 77, 2008, p. 767-768) – cette vision par trop « artistique » ; mais il s'agit ici d'une *Geschichte der antiken Bildhauerkunst* (le choix de ce dernier mot n'est pas anodin). C'est une option, ne l'oublions pas, clairement rappelée d'ailleurs dès l'introduction ; et l'intérêt porté à ces détails que certains trouveront négligeables a d'efficaces vertus opératoires lorsqu'il s'agit de déterminer la date d'exécution d'une copie de la grande statuaire classique ou de création d'une de ces « Neuschöpfungen » dont fourmille la « römische Idealplastik ». Aussi bien est-ce un des apports les plus novateurs de ce volume, par rapport à tous ceux qui ont traité jusqu'ici de sculpture romaine, que de justifier ces datations « stylistiques » par l'analyse et la comparaison. Le lecteur attentif ne manquera pas d'y être sensible, qui trouvera là réponse à certaines de ses interrogations en matière de chronologie ; car, retrouvés sur ces différentes œuvres, les traits observés sur les portraits officiels – et sur certains portraits privés que le « Zeitgesicht » permet à son tour de situer dans l'évolution – invitent à dater ces répliques avec plus de précision qu'on aurait pu de prime abord le penser (cf. les exemplaires des fig. 50 a-b, 122, 185-186 et 232 du Doryphore, analysés aux p. 36, 87, 122 et 146 par trois des auteurs du volume). La confrontation d'œuvres occidentales et orientales, plus fréquemment opérée par Fr. Sinn que par ses collègues (fig. 245-246, 266-267, 277-278, 347-348), conduit par ailleurs à reconnaître le « großes Spektrum von zeitgleichen Arbeitsstilen » (p. 150) et, dès lors, les difficultés de certaines datations stylistiques (p. 187-188). On soulignera volontiers la pertinence de ces aveux. Dans l'ensemble, ces deux volumes offrent un panorama plus large que d'autres histoires de la sculpture romaine publiées jusqu'ici. Les auteurs s'attachent de très près à la typologie des effigies impériales, soucieux d'en tirer toutes les précisions requises en matière de chronologie ; la plupart s'intéressent aux portraits privés – cependant absents, n'étaient deux « Grabreliefs », du chapitre consacré à l'époque d'Auguste. Le nombre d'œuvres envisagées – quelque 360, reproduites en 845 fig. dans le volume de planches, l'une ou l'autre encore abordée et illustrée dans le texte – couvre les différents domaines de la production artistique (ronde bosse et relief, portrait, statuaire idéale et statuaire décorative, décor architectural, autels, candélabres, urnes et sarcophages). On regrettera, certes, l'absence d'une synthèse largement charpentée qui eût regroupé, chapitre après chapitre, l'ensemble des observations de détail engrangées au fil de l'analyse ; par endroits, on n'échappe pas à une simple et monotone énumération d'œuvres ; mais ces volumes sont construits au départ de celles-ci (en témoigne également la bibliographie, qui est donnée œuvre par œuvre dans les didascalies des illustrations et non regroupée en tant que telle). On regrettera aussi l'un ou l'autre déséquilibre – dans l'illustration comme dans le texte, les deux étant très étroitement liés. Consacrer 10 fig. aux autels des Lares augustéens, mais 6 à l'*ara Pacis Augustae* et 4 à la Colonne Trajane, comme traiter de cette dernière en une page et demie (p. 176-177) alors que trois pages sont dévolues aux statues de Daces du forum (p. 188-190) ou aux reliefs d'ivoire d'Éphèse (p. 197-200) me paraît excessif quel que soit l'intérêt de ces œuvres ou l'apport d'études récentes les concernant ; mais chaque auteur semble avoir eu toute liberté de choix et il serait mesquin de la leur contester. Les erreurs sont rares : le portrait de Tibère illustré fig. 29 i-l n'est pas celui du Fayoum (il est d'un type iconographique ultérieur) ; celui d'Auguste, à Toulouse, fig. 108, ne vient pas de Martres-Tolosane,

mais d'Eauze, comme il est bien établi maintenant ; la fontaine de Palestrina ne fait pas partie du sanctuaire de la Fortune (p. 32), mais se trouve sur le forum de la ville, en contrebas du sanctuaire. On lira, par ailleurs, 16 janvier 27 (et non 13 av. J.-C.), p. 18 ; Sandaliarius (et non Sandalarius), p. 31, 298, 377 et fig. 38 – *NB* : l'auteur est bien le seul à reconnaître C. et L. Césars sur le front de l'autel ; on y voit habituellement Auguste et Gaïus, ou Lucius – ; Zoëga (et non Zofiga, ou Zo ga), p. 286 et 352. Ce ne sont, certes, que vétilles en regard de l'énorme documentation brassée dans ces beaux volumes. On les corrigera aisément dans une deuxième édition car le succès de l'œuvre est assuré, les premiers tomes étant déjà épuisés et leur utilité indéniable dans l'enseignement pour ce qui est d'établir une évolution stylistique solide.

Jean Ch. BALTY

Viccy COLTMAN, *Classical Sculpture and the Culture of Collecting in Britain Since 1760*. Oxford, University Press, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-315 p., 32 pl., 85 fig. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 56 £. ISBN 978-0-19-955126-2.

Fondée, du moins en partie, sur le dépouillement et l'analyse de l'extraordinaire correspondance de Ch. Townley avec ses agents romains Gavin Hamilton et Thomas Jenkins (Townley Archive, aujourd'hui conservé au Department of Greek and Roman Antiquities du British Museum), l'étude de V. Coltman s'intéresse à toutes les étapes de l'acquisition de sculptures antiques au XVIII^e^ siècle – ce « political, social and economic business of sculpture collecting » (p. 6) –, depuis les tractations souvent complexes qui précédaient la vente (en particulier lors d'achats par correspondance, faits sur dessins ou gravures, souvent négligés jusqu'ici) jusqu'à l'exportation, l'exposition, la contemplation et le catalogage des œuvres ; tels sont, dans leurs grandes lignes, les différents chapitres du livre. L'auteur met tout spécialement en lumière l'importance des réseaux sociaux de communication et d'échange existant entre ces collectionneurs britanniques, réseaux entretenus d'ailleurs par les marchands eux-mêmes ; il insiste aussi sur la nature hétérogène de ces collections de la fin du siècle, qui n'hésitent pas à mêler aux antiques avidement recherchés moulages et copies modernes (la cargaison du *Westmorland*, détourné en 1779 par les frégates françaises, est à cet égard très représentative), mais aussi créations contemporaines destinées à compléter des séries ou à leur donner un sens, tel cet ensemble de trois statues de Minerve, Junon et Vénus (aujourd'hui au J. Paul Getty Museum) réalisé par J. Nollekens pour être présenté, dans la résidence londonienne de Lord Rockingham, avec un « Pâris » ancien mais fortement restauré. On n'en critiquera pas pour autant A. Michaelis, comme le fait à diverses reprises V. Coltman (p. 273 et *passim*), de n'avoir tenu aucun compte de cet aspect spécifique du collectionnisme de l'époque dans son monumental et si précieux *Ancient Marbles in Great Britain* (1882), dont le but était évidemment tout autre, comme le fut celui de ses successeurs A.H. Smith, Fr. Poulsen et C.C. Vermeule qui n'enregistrèrent pas plus que Michaelis les chefs-d'œuvre de Canova ou de Flaxman présents dans ces collections. C'est un des acquis récents de nos disciplines que de s'attacher désormais, en historiens de l'art, à l'ensemble du phénomène ; mais la démarche qui visait à répertorier et cataloguer les antiques dispersés dans les collections privées avait elle aussi son sens, qui permet de

du Portique des Alytarques en vue d'en déterminer la datation. Celle-ci reste imprécise, le matériel orientant là encore vers les Ve et VIe siècles. Georg Plattner propose une analyse du décor architectural du Mausolée octogonal et en défend sur cette base une datation augustéenne, à placer dans les deux dernières décennies du Ier siècle a.C. Ursula Quatember, Veronika Scheibreiter et Alexander Sokolicek présentent une étude fouillée du « Portique des Alytarques » (architecture, décor architectural, mosaïque, fonction et parallèles) dont l'état visible aujourd'hui remonte au début du Ve s. Charlotte Roueché étudie la représentation du pouvoir impérial dans l'antiquité tardive sur l'axe constitué par la Rue des Courètes et la Rue de marbre, son prolongement nord, à travers dix dédicaces de statues. Une base inédite, découverte en 1911 et honorant Constantius II, est ainsi publiée. Nikolaus Schindel publie une étude et un catalogue des monnaies de fouilles recueillies durant les travaux menés sur la rue en 2005 et 2006. Elle se termine sur une longue mise au point relative à l'invasion perse de 616 p.C. et à l'histoire d'Éphèse au début du VIIe s. Volker Michael Strocka revient sur la bibliothèque de Celsus comme monument mémoriel, ses antécédents et parallèles en Asie Mineure et en Grèce. Barbara Thuswaldner présente un travail en cours en 2009, destiné à restituer le Mausolée octogonal en privilégiant une approche photogrammétrique des vestiges conservés *in situ* et au Musée de Vienne. Enfin, Alice Waldner publie le matériel céramique provenant de trois sondages effectués en 1989 et 1999 au pied de l'Hérôon et du Mausolée octogonal. Sur cette base, elle propose de dater la construction de l'Hérôon du deuxième quart du Ier s. a.C. et celle du Mausolée octogonal de l'époque augustéenne. Le volume, soigneusement édité, constitue un beau travail d'étape, préalable à une publication synthétique de l'histoire de la rue et de ses monuments. Laurent THOLBECQ

Renate BOL *et al.*, *Marmorskulpturen der römischen Kaiserzeit aus Milet. Aufstellungskontext und programmatische Aussage.* Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 25,5 x 35 cm, XX-215 p., 112 pl., 65 fig. (DAI. FUNDE AUS MILET. Band V, 2). Prix : 149,95 €. ISBN 978-3-11-025184-5.

La publication des sculptures mises au jour lors de la fouille d'un grand site a toujours une réelle importance : les œuvres y ont une origine, un contexte, qui leur donne un intérêt supplémentaire en regard de celles trop souvent isolées des musées. C'est bien ce qui ressort, une fois encore, de ce magnifique volume, 190 des 276 numéros ici catalogués – soit plus des deux-tiers (68,85 %) – provenant de neuf monuments, qui sont successivement pris ici en compte : « Großes Hafenmonument », autel (?) ou hérôon (?) dans la cour du *bouleuterion*, nymphée, porte du marché, hérôon au sud-ouest du théâtre, thermes de Faustine, théâtre, Sérapeion, maison romaine au pied du théâtre. Les pièces sans provenance précise sont regroupées en fin de catalogue et reclassées par type de sculpture (portraits, statues drapées, cuirassées ou nues, têtes de sculptures idéales, hermès et pieds de tables, statuettes, reliefs, varia). Responsable de l'ensemble du projet, R. Bol a mené à bien l'entreprise avec plusieurs collaborateurs qui signent chacun leur contribution. P. Schollmeyer s'est plus particulièrement chargé du « grand monument du port », de celui de la cour du *bouleuterion* et du Sérapeion, S. Frede du nymphée, H. Heres de la maison

romaine ; R. Bol présente elle-même les autres ensembles, éventuellement aidée par l'un ou l'autre de ses anciens élèves pour certaines notices. Et, comme le sous-titre du livre l'indique, ce sont ce contexte architectural et le programme idéologique dans lequel s'inscrivent éventuellement ces sculptures qui ont été pour ces différents auteurs le fil conducteur de leur recherche. La plupart de ces constructions ont, en effet, conservé leur inscription de dédicace ou le nom de leur fondateur ; les œuvres qui appartiennent à la phase initiale de leur décoration s'en trouvent donc assez précisément datées. C'est le cas du nymphée, dont les deux phases successives peuvent être fixées en 79/80 et 241-244, la première comprenant toutes les statues en marbre retrouvées au cours de la fouille, la seconde un supplément de décor en bronze dont malheureusement rien ne nous est parvenu, sinon précisément la base de statue du proconsul Lollianus qui l'avait fait réaliser. C'est également celui du théâtre, dont les deux phases de la *scaenae frons* – respectivement d'époque néronienne et antonine – peuvent être distinguées : les belles et curieuses caryatides VII.1.1-5, jusqu'ici parfois tenues pour hellénistiques, appartiennent à la première (qu'une inscription permet aujourd'hui d'attribuer au procurateur Cn. Vergilius Capito, le fondateur d'un autre bâtiment de thermes de la ville auquel la littérature archéologique a depuis longtemps donné son nom), l'étonnante Lètô VII.1.11 à la seconde. Dans les thermes de Faustine, on séparera très nettement aussi les sculptures qui firent partie du décor initial de certaines salles de celles qui s'y trouvaient en remploi (que ce soit à la suite d'un premier ou d'un deuxième déplacement déjà). Pour la « Musensaal », R. Bol prend ici raisonnablement position contre la thèse de C. Schneider qui soutenait que le groupe des Muses VI.1-5 n'appartenait pas au décor initial de la salle où il a été retrouvé. Au nombre des remaniements figurent, en revanche, les statues d'Esculape et d'Hygie VI.15-16, disposées de part et d'autre d'une des entrées du *frigidarium* mais qui ne sont pas de même date et ne constituaient donc pas au départ une paire. Le programme ayant présidé à ce type de décor sculpté se laisse assez aisément deviner au nymphée et au théâtre, où les cultes traditionnels de la ville – et notamment ce lien si fort qui unit Milet à Apollon – sont tout spécialement mis en évidence par de fréquents rappels iconographiques visant à légitimer la fondation du sanctuaire de Didymes face aux prétentions de sa rivale Éphèse (cf. la représentation de l'Apollon de Kanachos sur les frises du théâtre ou un des caissons du Sérapeion). Avec P. Schollmeyer (p. 155), on y verra sans doute l'influence caractéristique de la Seconde Sophistique. Les notices sont claires : elles décrivent les œuvres avec précision et identifient avec une parfaite maîtrise de la « Kopienkritik » les types auxquels elles appartiennent. Cet examen détaillé des sculptures de Milet conduit notamment S. Frede à procurer une nouvelle liste de répliques d'une « Umbildung » de l'Aphrodite du « type Paris – Naples » III.1.8-9, très prisée en Asie Mineure (on rappellera que, comme à Milet, elle figure deux fois au nymphée de Laecanius Bassus à Éphèse, un monument daté très précisément de l'année suivante) et R. Bol à ajouter un nouvel exemplaire à celle des répliques de l'Héra d'Éphèse établie, il y a peu, par J. Raeder. Les trouvailles les plus récentes sont pleinement exploitées (cf., pour le groupe célèbre du Dionysos s'appuyant sur un jeune satyre, les subdivisions qu'entraîne pour le type iconographique la double découverte de Sagalassos). La bibliographie est tout à fait à jour aussi (pour l'Hadrien X.2, on s'étonnera quand même de ne trouver aucun renvoi à C. Evers, *Les portraits d'Hadrien. Typologie et*

ateliers, Bruxelles, 1994, où la tête de Milet figure sous le n° 65 p. 131-132). Devant semblable réalisation, il serait assurément malvenu de s'attarder sur certains déséquilibres, de s'étonner de certaines prises de position ou de rarissimes manques. On ne peut s'empêcher, cependant, de regretter que la thèse de C. Schneider, *Die Musengruppe von Milet* ait paru séparément comme premier fascicule des *Milesische Forschungen*, Mayence, 1999, certes plus de dix ans avant ce volume collectif, et que celui-ci ne comporte dès lors qu'une page et demi de rappel de ces œuvres au catalogue (p. 88-89) et une illustration de petit format regroupée sur la pl. 32 a-g ; la dissertation devait, on le sait, être légalement publiée sans retard mais n'eût-il pas fallu trouver pour ce *corpus* une solution un peu moins minimaliste ? Dans un tout autre ordre de choses, on sera surpris par la datation basse du « Partherdenkmal » d'Éphèse adoptée, sans guère d'états d'âme, par S. Frede (p. 91), C. Schneider (p. 100 et n. 676) et S.F. Meynersen (p. 111 : « das fest datierte Partherdenkmal ») alors même que le colloque de Vienne des 27-28 avril 2003 (*Das Partherdenkmal von Ephesos*, éd. W. Seipel, Vienne-Milan, 2006) a clairement fait entendre des voix divergentes (cf. l'essentielle contribution de Kl. Fittschen, p. 71-87). Enfin, il me paraît quelque peu aventureux d'identifier, comme le fait G. Breitner (p. 94), le portrait VI.10, remployé dans la maçonnerie d'un mur tardif de la salle et datable certes de la fin du III^e^ siècle, comme celui de ce Makarios qui, après les destructions dues au raid des Goths en 263, restaura la « Musensaal » ; il est sans doute plus téméraire encore, la tête ayant été retaillée dans une œuvre plus ancienne, de supposer que cette dernière ait pu figurer Ménandre, qui, à l'époque de Faustine la Jeune, se chargea du décor sculpté de la salle. L'illustration, souvent expressément réalisée pour ce volume dans les musées de Smyrne, est d'excellente qualité et rend parfaitement compte de la qualité de plusieurs œuvres (la position de certaines d'entre elles contre des murs et leur poids ont malheureusement empêché d'en procurer des photographies de dos). Une fois encore, une réalisation exemplaire du « Deutsches archäologisches Institut » et un beau livre du Verlag Walter de Gruyter. Jean Ch. BALTY

Dina FRANGIÉ et Jean-François SALLES (Éd.), *Lampes antiques du Bilad es Sham. Jordanie, Syrie, Liban, Palestine*. Actes du colloque de Petra-Amman (6-13 novembre 2005). Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 435 p., nombr. ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). ISBN 978-2-7018-0294-7.

Ce volume, qui réunit vingt contributions, constitue les actes d'un colloque portant sur la lampe en Orient, de l'Âge du Bronze à l'époque omeyyade. Comme le souligne R. Étienne dans son mot d'introduction, l'initiative permet de dresser un bilan des connaissances accumulées depuis le colloque de Th. Oziol et R. Rebuffat (éd.), *Les lampes en terre cuite, des origines à Justinien* (TMO 13), Lyon, 1987, qui avait réuni divers spécialistes de la question à Lyon en 1981. Dans l'intervalle était créée l'ALI (Association Lychnologique Internationale) à l'initiative de quatre congrès organisés entre 2003 (Nyon) et 2012 (Ptuj). C'est dire si les lampes connaissent un regain d'intérêt depuis une décennie. La présente initiative favorise une approche régionale et vise autant que possible à exploiter le matériel issu de fouilles récentes stratifiées. Les quatre premières communications traitent de l'espace nabatéen en débutant,

la société romaine. L'auteur soutient qu'il n'y a aucun obstacle intellectuel à se confronter aux portraits grecs copiés à l'époque romaine : à condition d'être bien contextualisées, ces images offrent en définitive un excellent témoignage de la culture grecque. Mais l'auteur ne s'arrête pas seulement à ce point décisif : elle propose de replacer ces portraits dans leur environnement d'origine, c'est-à-dire la société des cités grecques. Et, plutôt que de se focaliser sur les quelques rares portraits dûment identifiés, elle décide d'affronter directement les portraits anonymes qui, d'ordinaire, dans les études de sculpture, sont au mieux relégués dans les notes de bas de page ou les dérivations de seconde zone. L'auteur met en particulier un coup de projecteur sur la mise en place de la portraiture à Athènes au IV^e^ siècle, lieu où s'élaborent les grandes catégories – portraits militaires, portraits de philosophes ou de poètes, portraits honorifiques, etc. À ce propos, elle met à contribution les stèles funéraires attiques et montre comment, entre les figures de ces stèles et les portraits, s'établissent des interactions décisives – mais elle souligne aussi combien les catégories sont loin d'être étanches les unes des autres et combien, chacune à leur manière, elles participent de l'idéal du bon citoyen exalté par les cités. Toute la culture hellénistique du portrait s'est précisément construite à partir de ces interactions entre ces grandes catégories. Les analyses de S. Dillon ont l'immense avantage d'obliger non pas seulement à contextualiser les portraits dans les sociétés qui les produisent ou les utilisent, mais en outre d'éviter les écueils des problématiques traditionnelles, fondées surtout sur le degré de ressemblance ou de réalisme : ainsi ce livre parvient à mieux concentrer l'attention de l'historien sur la fonction, le rôle social et l'impact culturel de ces images d'un genre si particulier. Organisé en trois grandes sections où sont tour à tour scrutés le problème de l'anonymat, celui du contexte romain et enfin celui de la tradition grecque, cet ouvrage constitue une réflexion particulièrement stimulante et un essai réussi pour renouveler l'interrogation sur un type d'images que l'on croyait pourtant amplement analysé et compris. Si l'on ajoute que bien des développements de détail sont fort intéressants et que plusieurs dossiers pourtant connus font l'objet d'hypothèses nouvelles – comme celui de l'origine des portraits de stratèges à Athènes, ou encore celui des conventions visuelles à l'épreuve du réalisme classique –, ce livre est appelé à devenir une référence dans l'histoire de la sculpture grecque.

Francis PROST

Vinzenz BRINKMANN *et al.*, *Die Artemis von Pompeji und die Entdeckung der Farbigkeit griechischer Plastik.* Katalog einer Ausstellung im Winckelmann-Museum. Mayence, Ph. Rutzen – Wiesbaden, Harrassowitz, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 96 p., 80 fig. (AUSTELLUNGSKATALOGE DER WINCKELMANN-GESELLSCHAFT). Prix : 28 €. ISBN 978-3-447-06664-4.

En marge d'expositions plus développées consacrées à la polychromie de la statuaire antique (cf. *AC*, 80, 2011, 573-574), l'idée était excellente de présenter à Stendal, au Winckelmann-Museum, l'Artémis mise au jour le 19 juillet 1760 à Pompéi. N'avait-elle pas immédiatement attiré l'attention du « père de l'archéologie classique » qui, informé de la découverte dans la semaine, la signalait à son tour à von Stosch dès le 26 juillet (« Zu Pompeji hat man [...] eine gantz bemahlte Diana von

Marmor gefunden [...] ») ? Il eut tout le loisir de l'examiner, à Portici, en janvier 1762. Il la décrit et s'y réfère en différents endroits de sa *Geschichte der Kunst des Alterthums* (1764). Mais, alors qu'il la considérait, au départ, comme étrusque (sans doute, en raison de sa polychromie), Winckelmann, sensible au fameux passage de Platon, *Rép*., IV, 420 c-d, en vint petit à petit à la tenir pour une œuvre de l'archaïsme grec. Les corrections qu'il apporta à son texte de 1764 en vue d'une deuxième édition ne furent pas prises en compte dans la publication posthume de Vienne de 1776 et ne nous sont connues que depuis 2008 (*Anmerkungen über die Geschichte der Kunst des Alterthums* de 1767, éd. A. H. Borbein et M. Kunze). C'est ce tournant fondamental dans la conception winckelmannienne de la sculpture antique qu'étudie, dans ce beau catalogue, un important article d'O. Primavesi (p. 17-67), confirmant par ailleurs, grâce à la publication toute récente aussi (2000) de l'*Album* de Camillo Paderni – le conservateur d'Herculanum qu'avait rencontré Winckelmann en 1762 – retrouvé à la bibliothèque de l'École française de Rome par U. Pannuti en 1984, que l'œuvre provient bien de la maison VII.6.3. Une courte introduction de V. Brinkmann fait le point de nos connnaissances actuelles en matière de polychromie. Un second article (p. 69-85), dû à la collaboration du même spécialiste, d'U. Koch-Brinkmann et de H. Piening, aborde de manière plus technique les restes de pigments colorés de l'Artémis, revient sur les dessins et les descriptions qui en ont été donnés à différentes reprises (Raoul-Rochette en 1836, mais aussi Studniczka en 1888), évoque les moulages colorés qui furent faits (Brunswick, Cambridge) et propose une nouvelle reconstitution (fig. 39). On notera que les couleurs de l'Artémis sont celles des œuvres de la fin de l'époque hellénistique et du début de l'Empire (rose garance et bleu clair du « bleu égyptien »). L'exposition comportait, à titre de comparaison, quelques autres réalisations récentes des mêmes chercheurs. Désormais, on ne pourra plus considérer uniquement Winckelmann comme l'admirateur et le défenseur de ces marbres uniformément blancs que le néoclassicisme s'empressa de faire siens.

Jean Ch. BALTY

Elena WALTER-KARYDI (Ed.), *Myths, Texts, Images. Homeric Epics and Ancient Greek Art.* Proceedings of the 11th International Symposium on the Odyssey. Ithaka, September 15-19 2009. Ithaka, Centre for Odyssean Studies, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, 356 p., 10 pl., 104 fig. Prix : 32 €. ISBN 978-960-85193-6-8.

Cet ouvrage réunit les contributions de plusieurs éminents chercheurs sur le thème des relations unissant l'épopée homérique et ses représentations artistiques depuis l'époque géométrique jusqu'à l'époque romaine. Parmi les différentes contributions, on peut notamment mentionner l'article d'E. Vikela qui s'attache à montrer les similarités et les différences entre Ithaque et les autres îles ioniennes en mettant plus particulièrement l'accent sur les découvertes de la fin de l'époque mycénienne et des périodes proto-géométriques et géométriques. Le matériel et les structures archéologiques découverts à Aetos montrent l'existence d'un site durant les *Dark Ages* dont l'occupation se poursuit jusqu'à l'époque archaïque. A. Zarkadas présente 4 objets non publiés provenant de la très riche collection du Musée Canellopoulos dont les thèmes décoratifs se rapportent à l'épopée. L'article d'E. Kefalidou est dédié à un

avec la basilique elle-même, mais par une adaptation au contexte monumental. Le « Theatermotiv » qui structure la façade de la *porticus* répond en tout cas à celui du *tabularium* et de la *basilica Iulia*, conférant ainsi un semblant d'unité à un espace inorganique. Yvan MALIGORNE

Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma. 109 (2008). 110 (2009). Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2009-2010. 2 vol. 21,5 x 29,5 cm, 432 p., 492 fig. ; 408 p., 476 fig., 1 plan dépliant. Prix : 245 € (109) ; 220 € (110). ISSN 0392-7636.

Avec une régularité exemplaire dont on félicitera l'équipe éditoriale, le *Bull. com. Roma* continue à nous donner, année après année, à côté d'une chronique des fouilles, trouvailles et restaurations effectuées à Rome et dans ses environs immédiats, indispensable pour quiconque travaille dans ce domaine, une série d'articles relatifs à différents monuments ou documents de l'*Urbs*. Au nombre de ceux-ci, on signalera, dans la livraison de 2008, une analyse de la céramique provenant de l'habitat du Bronze Ancien et Moyen de Radicicoli Maffei, au nord-nord-est de Rome (p. 1-56) ; la publication d'un fragment d'inscription mis au jour sur l'île Tibérine en 1900 mais demeuré inédit, où l'on verra un témoignage du culte d'Esculape vers la fin du III^e^ – début du II^e^ siècle avant notre ère (p. 57-60) ; l'intéressante suggestion de M. Papini, qui relie, plus précisément encore que ne l'avait fait M.G. Granino Cerere, le fameux relief des Muses d'Archélaos à la personnalité de Mamurra – d'où le titre de l'article qui reprend les vers du poème 105 de Catulle (p. 61-68) ; une grosse enquête sur les jardins des maisons d'Ostie et celui du Piazzale delle Corporazioni, préparée pour l'édition des *Gardens of the Roman Empire* de la regrettée W.F. Jashemski (p. 69-98) ; une révision de l'hypothèse de contreporte « en tenaille » précédemment proposée par L. Cozza à la Porta Salaria (p. 99-107) ; l'identification par Kl. Fittschen d'un portrait fragmentaire d'Élagabal, provenant d'un des fours à chaux du Tabularium (p. 109-115) ; un dossier sur la villa dite « des Gordiens », comprenant à la fois une présentation des anciennes fouilles sur la base de recherches d'archives et les résultats d'une prospection géophysique par magnétométrie conduite en 2006, ainsi qu'une analyse stratigraphique et une étude du bâti de l'Octogone (p. 117-143) ; une rapide mais solide synthèse de R. Meneghini, fruit des fouilles récentes dans toute la zone, illustrée de suggestives reconstitutions, sur les transformations successives subies par les Forums impériaux jusque dans l'Antiquité tardive (p. 145-160) ; la publication enfin d'un dépotoir – céramique et restes de faune – de la première moitié du XI^e^ siècle près du Colisée (p. 161-173). Moins diversifiée dans le temps, la livraison de 2009 n'en est pas moins riche, qui comporte quatre articles essentiels : un nouvel essai de périodisation des phases médio-républicaines du temple de Portunus par G. Del Buono, sur la base d'un réexamen critique de la documentation des fouilles anciennes – l'auteur n'hésiterait pas à dater l'énorme podium du premier temple du tout début du IV^e^ siècle avant notre ère –, plaidoyer aussi pour la reprise de sondages stratigraphiques dans toute la zone comprise entre le monument et le temple d'*Hercules Olivarius* pour laquelle demeurent tant d'incertitudes (p. 9-30) ; un réexamen systématique, consécutif aux toutes dernières fouilles et à l'aménagement

du Museo dei Fori Imperiali dans les Marchés de Trajan, des éléments décoratifs du temple de Vénus Génitrix – dont les phases de construction sont ici précisées – par P. Maisto et M. Vitti (p. 31-80) ; l'extraordinaire et méticuleuse recherche d'archives de R. Volpe et A. Parisi pour retrouver l'endroit précis où Felice de Fredis découvrit le Laocoon le 14 janvier 1506, une vigne que l'on situera désormais à l'extérieur de l'enceinte servienne, dans les jardins de Mécène (p. 81-109) ; enfin l'examen attentif, par Fr. P. Arata, du rôle d'E.Q. Visconti dans les restaurations opérées entre 1790 et 1798 par le sculpteur Giovanni Pierantoni sur neuf statues célèbres des collections capitolines (p. 111-152). Il ne saurait malheureusement être question de détailler la riche chronique des fouilles 2006-2008 répartie sur ces deux livraisons. Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler, dans Rome même, les précisions chronologiques et/ou topographiques qu'autorise la confrontation des notes d'archives relatives à d'anciennes découvertes et des résultats de sondages récents avec les représentations de la *porticus Philippi* et de la *crypta Balbi* sur la *Forma Urbis*, ou, à Ostie, la récupération par la Guardia di Finanza d'un nouveau sarcophage de Muses datable du troisième quart du IIe siècle, en parfait état de conservation et complet de son couvercle. Ailleurs – et mis à part différents vestiges d'habitat dans le « quartier Metronio », au départ de la *via Latina* —, ce sont essentiellement, *extra muros*, des tronçons de voies (*Nomentana*, *Ardeatina uetus*, *Cassia*, *Veientana* et surtout *Flaminia*), des restes de monuments funéraires (dont d'intéressants vestiges d'un lit funèbre en os sur la *Tiburtina Antica*), de villas (villa tardo-antique sur la *Cassia*, avec de précieux éléments de décor stuqué) et d'installations agricoles qui ont été mis au jour. On mentionnera également les travaux de restauration de deux arcs de l'aqueduc de Claude et de plusieurs structures (dont la belle mosaïque de Neptune, dans une des salles des thermes) de la villa de Pline dans la pinède de Castel Fusano (ou Villa della Palombara). Jean Ch. BALTY

Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma. 111 (2010). Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2011. 1 vol. 21,5 x 29,5 cm, 389 p., 35 pl., 367 fig. Prix : 215 €. ISSN 0392-7636.

Huit articles ouvrent ce nouveau volume : A.M. Mura Sommella suggère de reconnaître la tête d'une statue de culte, et non une antéfixe, dans la belle terre-cuite de l'*arx*, découverte en 1876 et souvent reproduite depuis lors, et de la mettre en relation avec les structures archaïques « en cappellaccio » d'un temple antérieur à celui de 345-344 av. notre ère (p. 7-14) ; M. Cr. Molinari dresse le catalogue des 151 exemplaires d'*aes signatum* et d'*aes grave* du Médaillier Capitolin (p. 15-53) ; Fr. Regina reprend l'examen de deux constructions mises au jour à Ostie durant les dégagements des années 1938-1941 à proximité immédiate du Tibre, constructions dont elle suit les transformations de l'époque d'Hadrien jusque dans l'Antiquité tardive (IVe-VIe siècles) et où, s'appuyant sur le parallèle offert par le « Caseggiato del *Thermopolium* », elle verrait une sorte d'atelier doublé de boutiques pour la vente de ce qui y était produit (p. 55-70) ; J. E. Packer, M. C. Gagliardo et J. N. Hopkins rendent compte de sondages réalisés en 2002, 2003, 2005 et 2009 au théâtre de Pompée, sondages tendant à démontrer qu'au XIIIe siècle la partie supérieure de la *cavea* et le temple de Vénus

du Museo dei Fori Imperiali dans les Marchés de Trajan, des éléments décoratifs du temple de Vénus Génitrix – dont les phases de construction sont ici précisées – par P. Maisto et M. Vitti (p. 31-80) ; l'extraordinaire et méticuleuse recherche d'archives de R. Volpe et A. Parisi pour retrouver l'endroit précis où Felice de Fredis découvrit le Laocoon le 14 janvier 1506, une vigne que l'on situera désormais à l'extérieur de l'enceinte servienne, dans les jardins de Mécène (p. 81-109) ; enfin l'examen attentif, par Fr. P. Arata, du rôle d'E.Q. Visconti dans les restaurations opérées entre 1790 et 1798 par le sculpteur Giovanni Pierantoni sur neuf statues célèbres des collections capitolines (p. 111-152). Il ne saurait malheureusement être question de détailler la riche chronique des fouilles 2006-2008 répartie sur ces deux livraisons. Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler, dans Rome même, les précisions chronologiques et/ou topographiques qu'autorise la confrontation des notes d'archives relatives à d'anciennes découvertes et des résultats de sondages récents avec les représentations de la *porticus Philippi* et de la *crypta Balbi* sur la *Forma Urbis*, ou, à Ostie, la récupération par la Guardia di Finanza d'un nouveau sarcophage de Muses datable du troisième quart du IIe siècle, en parfait état de conservation et complet de son couvercle. Ailleurs – et mis à part différents vestiges d'habitat dans le « quartier Metronio », au départ de la *via Latina* —, ce sont essentiellement, *extra muros*, des tronçons de voies (*Nomentana*, *Ardeatina uetus*, *Cassia*, *Veientana* et surtout *Flaminia*), des restes de monuments funéraires (dont d'intéressants vestiges d'un lit funèbre en os sur la *Tiburtina Antica*), de villas (villa tardo-antique sur la *Cassia*, avec de précieux éléments de décor stuqué) et d'installations agricoles qui ont été mis au jour. On mentionnera également les travaux de restauration de deux arcs de l'aqueduc de Claude et de plusieurs structures (dont la belle mosaïque de Neptune, dans une des salles des thermes) de la villa de Pline dans la pinède de Castel Fusano (ou Villa della Palombara). Jean Ch. BALTY

Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma. 111 (2010). Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2011. 1 vol. 21,5 x 29,5 cm, 389 p., 35 pl., 367 fig. Prix : 215 €. ISSN 0392-7636.

Huit articles ouvrent ce nouveau volume : A.M. Mura Sommella suggère de reconnaître la tête d'une statue de culte, et non une antéfixe, dans la belle terre-cuite de l'*arx*, découverte en 1876 et souvent reproduite depuis lors, et de la mettre en relation avec les structures archaïques « en cappellaccio » d'un temple antérieur à celui de 345-344 av. notre ère (p. 7-14) ; M. Cr. Molinari dresse le catalogue des 151 exemplaires d'*aes signatum* et d'*aes grave* du Médaillier Capitolin (p. 15-53) ; Fr. Regina reprend l'examen de deux constructions mises au jour à Ostie durant les dégagements des années 1938-1941 à proximité immédiate du Tibre, constructions dont elle suit les transformations de l'époque d'Hadrien jusque dans l'Antiquité tardive (IVe-VIe siècles) et où, s'appuyant sur le parallèle offert par le « Caseggiato del *Thermopolium* », elle verrait une sorte d'atelier doublé de boutiques pour la vente de ce qui y était produit (p. 55-70) ; J. E. Packer, M. C. Gagliardo et J. N. Hopkins rendent compte de sondages réalisés en 2002, 2003, 2005 et 2009 au théâtre de Pompée, sondages tendant à démontrer qu'au XIIIe siècle la partie supérieure de la *cavea* et le temple de Vénus

Génitrix s'étaient déjà effondrés et que leurs blocs, retaillés, passaient alors dans les fours à chaux (p. 71-96) ; M. Barbera revient sur l'important complexe (résidence impériale sévérienne des *Horti Spes Veteris*, ultérieurement *Palatium Sessorianum*) sis dans et aux abords immédiats de l'actuel couvent de S. Croce in Gerusalemme, à la suite des travaux récents que D. Colli, S. Palladino et Cl. Paterna ont publiés en ligne sur www.fastionline.org/docs/FOLDER-it-2008-124.pdf et 125.pdf (p. 97-110) ; E. Bianchi et R. Meneghini étudient les fragments de conglomérat de voûtes des nefs de la basilique Ulpienne découverts lors des fouilles de 1998-2000, fragments que leur position de chute précise, une analyse pétrographique et un modèle mathématique tridimensionnel permettent aujourd'hui de replacer dans leur exacte position dans le monument (p. 111-140) ; A. D'Ottone procure le catalogue d'un lot de 56 dirhams, essentiellement abbasides, de la collection Stanzani, dont une bonne moitié semble avoir fait partie d'un petit trésor provenant de Russie (p. 141-156. Un premier lot avait été publié par l'auteur dans un précédent volume : *Bull. com. Roma*, 105, 2005, p. 253-268) ; P. Güll *et al*. s'intéressent à la céramique médiévale et Renaissance de fouilles conduites entre 1980 et 1997 dans la zone nord-ouest du Forum Romain, via della Consolazione (p. 157-224). Outre ces articles sur différents documents ou monuments de l'*Urbs*, la livraison de 2010 comporte la publication des actes d'une journée d'études organisée à l'Institut archéologique allemand, le 20 octobre 2005, sur les fouilles conduites par la Surintendance archéologique de Rome dans les Thermes de Trajan, sur l'Oppius. Elle regroupe quatorze communications, qui ne peuvent malheureusement être résumées ici. À côté du rapport proprement dit de la Surintendance – recherches menées sur trois secteurs différents du monument de 1997 à 2007, et même 2009, par Fr. Carboni, G. Caruso, Fr. Pacetti, M. Pontani, I. Sciortino, E. Segala, S. Serra, C. Termini et R. Volpe (p. 229-282) –, R. Volpe se penche sur les monuments ayant précédé les thermes, dont l'édifice dit de la « città dipinta », qui a suscité tant de débats et qu'elle date de l'époque de Vespasien, et celui avec sa mosaïque pariétale figurant une Muse et un philosophe, deux constructions caractérisées par la hauteur impressionnante de l'élévation conservée – plus de 15 m – et leur superposition de plusieurs étages (p. 283-300). S. Marchi et M. Rotondi présentent leur restauration de la fresque de la « città dipinta » (p. 301-306) ; T. Bertoldi, le matériel archéologique trajanique d'un des sondages (p. 307-310) ; M. Bruno, le pavement de marbre de l'exèdre sud-ouest (p. 311-320) ; E. Bianchi, les estampilles de briques de la fouille sud-ouest (p. 321-325) ; Fr. Carboni, C. Caldarini, P. Catalano et W. Pantano, les tombes tardives – deuxième moitié du V^e^ et VI^e^ siècle – rencontrées au cours des fouilles (p. 327-337). M. Schich réexamine la représentation des Thermes de Trajan que nous a conservée l'Anonyme Destailleur, ainsi que d'autres vues des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles (p. 339-352). C. Termini revient sur les visiteurs qui laissèrent leur nom sur les ruines de l'Oppius à la Renaissance (p. 353-361). S. Pannuzi présente brièvement quelques fragments de plats de majolique archaïque et de majolique polychrome romaine datables respectivement de la deuxième moitié du XIV^e^ et de la deuxième moitié du XV^e^ siècle (p. 363-366). M. Pontani rappelle que la poudrière construite sous le pontificat de Pie VI mais agrandie durant l'occupation napoléonienne de 1809-1814 était établie dans l'angle sud-ouest des thermes (p. 367-370). Suit l'abondante bibliographie des travaux cités par les auteurs de communi-

cation à ce colloque (p. 375-382). On voit assez, une fois encore, la richesse et l'importance de cette revue si vivante et de parution si régulière. Jean Ch. BALTY

Letizia CECCARELLI & Elisa MARRONI, *Repertorio dei santuari del Lazio*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, XII-629 p., nombr. ill. (ARCHAEOLOGICA, 164. ARCHAEOLOGIA PERUSINA, 19). Prix : 170 €. ISBN 978-88-7689-247-9.

Voici un ouvrage étrange, dépourvu d'introduction (et de conclusion) : il n'est dès lors pas simple de comprendre les principes qui ont guidé son élaboration. Les sanctuaires du Latium sont présentés par cité, dans l'ordre alphabétique de celles-ci. Mais aucune définition n'est donnée de la notion même de sanctuaire. L'arc chronologique pris en considération n'est pas explicité, même s'il apparaît clairement, au fil des pages, que l'époque républicaine a été fortement privilégiée sans pour autant que l'époque impériale ne soit bannie du répertoire. Aucune précision n'est fournie non plus quant au plan adopté ou à l'exhaustivité (ou non) de la démarche. Pour chaque cité est d'abord présenté un cadre historico-topographique auquel succèdent, le cas échéant, les rubriques suivantes, d'abord pour le centre urbain ensuite pour son territoire : cultes attestés par les sources (à la lecture, il faut comprendre par les sources littéraires) ; cultes attestés épigraphiquement ; sanctuaires attestés archéologiquement. La distinction entre « cultes » et « sanctuaires » que semblent révéler ces notices n'est pas davantage explicitée. Cette distinction présente un désavantage notoire : les diverses sources relatives à un même lieu de culte sont éclatées entre les différentes rubriques (ainsi par ex. pour le sanctuaire de la Fortuna Primigenia de Préneste, p. 363s, ou le culte de Vulcain à Ostie). Aucune différence n'est faite entre culte public et culte privé. Il serait en outre imprudent de faire une confiance aveugle dans l'exhaustivité du répertoire. – L'exemple d'Ostie permettra d'illustrer quelques-uns des nombreux problèmes qui se posent. Certaines inscriptions ne semblent pas pertinentes dans la rubrique où elles figurent (par ex. p. 282, sous le titre Bona Dea sont repris la référence et le texte d'*AE* 1948, 24, qui ne contient aucune mention de Bona Dea ; aucun commentaire ne justifie ce choix que je ne comprends pas). Deux longues inscriptions, mentionnant plusieurs sanctuaires (*CIL* XIV, 375 et 376) sont reprises chaque fois intégralement sous les notices relatives aux diverses divinités concernées, contribuant à augmenter le volume déjà considérable du livre. Des erreurs de transcriptions sont présentes (p. 289 : *taurobulium* pour *taurobolium*) ; les références ne sont pas toujours complètes (p. 289 : seule est donnée la référence à *AE* 1917/1918, 116, sans mention de l'édition plus complète et plus précise dans le *CIL* [XIV 4303] ou dans le *Corpus Cultus Cybelae Attidisque* de Vermaseren [III, 417]). Les seize mithrées d'Ostie ne sont pas repris (alors qu'ils sont commodément réunis dans l'ouvrage majeur de G. Becatti [*I mitrei*, Rome 1954 (Scavi di Ostia, 2)] ou sur le site de J.-Th. Bakker [http://www.ostia-antica.org/]), pas plus que le sanctuaire de Sérapis ou les inscriptions isiaques, sans que l'on ne comprenne, une fois de plus, les raisons de ces choix. Pourtant d'autres divinités honorées, comme Mithra, au sein d'entrepôts, d'ateliers ou d'*insulae* figurent dans l'inventaire de la cité portuaire, tel Silvanus. Pourtant, d'autres divinités, traditionnellement étiquetées comme orientales, sont répertoriées, comme Magna Mater et Attis (p. 289-290), Jupiter Sabazius (p. 288) ou

mais d'Eauze, comme il est bien établi maintenant ; la fontaine de Palestrina ne fait pas partie du sanctuaire de la Fortune (p. 32), mais se trouve sur le forum de la ville, en contrebas du sanctuaire. On lira, par ailleurs, 16 janvier 27 (et non 13 av. J.-C.), p. 18 ; Sandaliarius (et non Sandalarius), p. 31, 298, 377 et fig. 38 – *NB* : l'auteur est bien le seul à reconnaître C. et L. Césars sur le front de l'autel ; on y voit habituellement Auguste et Gaïus, ou Lucius – ; Zoëga (et non Zofiga, ou Zo ga), p. 286 et 352. Ce ne sont, certes, que vétilles en regard de l'énorme documentation brassée dans ces beaux volumes. On les corrigera aisément dans une deuxième édition car le succès de l'œuvre est assuré, les premiers tomes étant déjà épuisés et leur utilité indéniable dans l'enseignement pour ce qui est d'établir une évolution stylistique solide.

Jean Ch. BALTY

Viccy COLTMAN, *Classical Sculpture and the Culture of Collecting in Britain Since 1760*. Oxford, University Press, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-315 p., 32 pl., 85 fig. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 56 £. ISBN 978-0-19-955126-2.

Fondée, du moins en partie, sur le dépouillement et l'analyse de l'extraordinaire correspondance de Ch. Townley avec ses agents romains Gavin Hamilton et Thomas Jenkins (Townley Archive, aujourd'hui conservé au Department of Greek and Roman Antiquities du British Museum), l'étude de V. Coltman s'intéresse à toutes les étapes de l'acquisition de sculptures antiques au XVIII^e^ siècle – ce « political, social and economic business of sculpture collecting » (p. 6) –, depuis les tractations souvent complexes qui précédaient la vente (en particulier lors d'achats par correspondance, faits sur dessins ou gravures, souvent négligés jusqu'ici) jusqu'à l'exportation, l'exposition, la contemplation et le catalogage des œuvres ; tels sont, dans leurs grandes lignes, les différents chapitres du livre. L'auteur met tout spécialement en lumière l'importance des réseaux sociaux de communication et d'échange existant entre ces collectionneurs britanniques, réseaux entretenus d'ailleurs par les marchands eux-mêmes ; il insiste aussi sur la nature hétérogène de ces collections de la fin du siècle, qui n'hésitent pas à mêler aux antiques avidement recherchés moulages et copies modernes (la cargaison du *Westmorland*, détourné en 1779 par les frégates françaises, est à cet égard très représentative), mais aussi créations contemporaines destinées à compléter des séries ou à leur donner un sens, tel cet ensemble de trois statues de Minerve, Junon et Vénus (aujourd'hui au J. Paul Getty Museum) réalisé par J. Nollekens pour être présenté, dans la résidence londonienne de Lord Rockingham, avec un « Pâris » ancien mais fortement restauré. On n'en critiquera pas pour autant A. Michaelis, comme le fait à diverses reprises V. Coltman (p. 273 et *passim*), de n'avoir tenu aucun compte de cet aspect spécifique du collectionnisme de l'époque dans son monumental et si précieux *Ancient Marbles in Great Britain* (1882), dont le but était évidemment tout autre, comme le fut celui de ses successeurs A.H. Smith, Fr. Poulsen et C.C. Vermeule qui n'enregistrèrent pas plus que Michaelis les chefs-d'œuvre de Canova ou de Flaxman présents dans ces collections. C'est un des acquis récents de nos disciplines que de s'attacher désormais, en historiens de l'art, à l'ensemble du phénomène ; mais la démarche qui visait à répertorier et cataloguer les antiques dispersés dans les collections privées avait elle aussi son sens, qui permet de

retrouver aujourd'hui encore la trace d'œuvres depuis longtemps dispersées au gré des successions et des ventes. Plus inattendu, le chapitre qui est ici consacré à l'exégèse du tableau de R. Cosway, *Charles Townley with a Group of Connoisseurs* (1771-1775) sous le titre « The lecture on Venus's arse »... Pour l'auteur, faisant ici allusion au titre du livre de Haskell et Penny, le tableau pourrait bien s'intituler « Sex and the antique. The allure of classical sculpture » (p. 171) ; c'est, en tout cas, pour lui, le point de départ de tout un développement sur ce qu'il désigne, chez ces collectionneurs, comme une véritable « visual economy of desire » (p. 231). Rappelant plusieurs allusions salaces tirées du Townley Archive (lettre de Cosway lui-même, p. 181-182, et d'autres membres de ce que l'un d'eux appelle « the Bande Joyeuse »), V. Coltman reconnaît là, comme sur un tableau de J. Zoffany figurant la bibliothèque de Townley et sur deux toiles de Sir Joshua Reynolds représentant des membres de la Society of Dilettanti (1777-1779) – dont les gestes obscènes surprennent sur des œuvres aussi officielles que celles d'un peintre annobli par le roi –, un « intimate discourse on homosocial camaraderie and phallic proclivity » (p. 181). On soulignera également l'intérêt du dernier chapitre, consacré au catalogue, mis en chantier par Townley dans les années 1770, de tous les marbres figurant alors dans les collections britanniques (dont plusieurs aujourd'hui disparues), une œuvre demeurée inédite mais qui préfigurait en quelque sorte celle que devait entreprendre Michaelis une centaine d'années plus tard (ses premiers voyages datent de 1873 et 1877). Jean Ch. BALTY

Kordelia KNOLL, Christiane VORSTER & Moritz WOELK (Ed.), *Skulpturensammlung, Staatliche Kunstsammlungen Dresden. Katalog der antiken Bildwerke.* II. *Idealskulptur der römischen Kaiserzeit 1-2.* Munich, Hirmer, 2011. 2 vol. 23,5 x 28,5 cm, XII-1153 p., 16 pl., 1394 fig. Prix : 98 €. ISBN 978-3-7774-3051-5.

Voilà bien une des plus remarquables réalisations de ces dernières années en matière de sculpture antique : un superbe catalogue aux notices exemplaires, illustré de magnifiques photographies (un éclairage parfait, nuancé et sensible, fait merveilleusement ressortir la plasticité des œuvres sur un fond gris clair ou plus foncé, mais uniforme) et somptueusement édité par le musée et le Hirmer Verlag avec l'aide de la Ernst von Siemens Kunststiftung. Aux auteurs comme aux photographes, aux éditeurs comme au « sponsor » vont nos plus vives félicitations ! Premier publié d'une série de cinq tomes (le tome I recensera les œuvres tardo-hellénistiques, le tome III les portraits) dont c'est peut dire qu'on les attend désormais avec une réelle impatience, ce tome II, en deux volumes, regroupe et présente 264 œuvres. Trois essais, que l'on eût sans doute plus normalement attendus au tome I (mais, ce tome II étant le premier à paraître, on ne se plaindra certainement pas de les trouver ici), dus à K. Knoll et Fr. Martin, fournissent un précieux historique des collections constituées par le prince électeur de Saxe Auguste I^{er} le Fort (1694-1733), une étude passionnante des restaurations opérées lorsque les sculptures se trouvaient encore dans la collection Chigi achetée en 1728 (les livres de comptes, systématiquement exploités, livrent les noms des sculpteurs Baldassare Mari, Sillano Sillani, Adam-Claude Brefort, Francesco Antonio Fontana, Ercole Boselli, Antonio Raggi et Giuseppe Mazzuoli auxquels il est possible de rattacher la réalisation de nombreuses têtes) et un aperçu des dérestau-

du Saccos blanc et le Groupe du canthare, qui comptent parmi les derniers représentants du style apulien. Les attributions à un peintre ou un atelier remontent pour la plupart aux travaux d'A.D. Trendall et A. Cambitoglou, et également à I. McPhee, K. Schauenburg et à l'auteur du présent ouvrage. À cet ensemble assez représentatif de la production apulienne à figures rouges sont ajoutés quelques exemplaires à figures rouges d'autres régions de l'Italie du Sud (trois vases lucaniens, neuf vases campaniens et un vase paestan), ainsi qu'une quinzaine de vases définis comme « Sondergattungen », quelque peu apparentés à la céramique à figures rouges (entre autres lécythes à décor réticulaire, canthares « Saint-Valentin », vases à peinture superposée, vases plastiques). Traditionnellement, une documentation photographique aussi complète que possible constitue la partie essentielle d'un volume du *Corpus Vasorum Antiquorum*. Il en va de même dans le présent ouvrage, mais ici aux planches photographiques, de qualité excellente, sont encore ajoutées seize annexes avec des dessins à échelle 1:1 ou 1:2 des profils de vases de petit et moyen format. À cela s'ajoute l'ampleur du texte qui a très évolué par rapport aux débuts de la série. À l'origine, dans le *Corpus Vasorum Antiquorum* le texte était limité à un fascicule de commentaire avec pour chaque vase les dimensions, quelques données techniques et morphologiques et, le cas échéant, une brève description de la décoration figurée. Ici nous trouvons pour chaque pièce une description très détaillée des aspects techniques, de la forme et des représentations figurées, comprenant même la mention du poids et de la capacité du récipient, et ensuite des références abondantes à propos du peintre ou de l'atelier et une liste, parfois interminable, de pièces de comparaisons concernant la forme, le décor et les représentations figuratives. Très digne de mention est l'attention particulière qui est prêtée à tous les détails techniques permettant de suivre les diverses étapes du travail du potier et du peintre, en particulier les traces du dessin préparatoire du décor figuratif, bien mis en évidence dans les figures. Nous trouvons là le résultat des recherches récentes effectuées par l'auteur en collaboration avec Frank Hildebrandt, et publiées dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (133/1, 2009, p. 287-344, et non l'année 2011 comme indiqué dans la bibliographie) sur les méthodes de travail des potiers et peintres de l'Italie du Sud, et cela précisément à l'aide des vases du musée de Hambourg. En fin de volume, un tableau de concordance et plusieurs indexes très utiles facilitent la consultation de l'ouvrage.

Katrien MAES

Margrethe FLORYAN, *"Wer Lebenslust fühlet ..." Bertel Thorvaldsen, der Bildhauer als Zeichner. Katalog einer Ausstellung im Winckelmann-Museum.* Mayence, Ph. Rutzen - Wiesbaden, Harrassowitz, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 120 p., 81 ill. (AUSTELLUNGSKATALOGE DER WINCKELMANN-GESELLSCHAFT). Prix : 34 €. ISBN 978-3-447-06662-4.

Trente ans, certes, séparent le départ de Rome et la mort de Winckelmann (1768) de l'arrivée dans la Ville Éternelle de Thorvaldsen (1797), qui devait y rester seize ans (1797-1819) ; mais une même passion pour les œuvres de la sculpture antique animait les deux hommes. Il s'imposait donc bien de présenter au Winckelmann-Museum de Stendal l'exposition dont cet élégant fascicule constitue le catalogue et

gardera le souvenir. La cinquantaine de dessins choisis (crayons, parfois repris à l'encre, rehaussés de craie ou passés au lavis) – esquisses rapides en vue de certaines œuvres (le Jason de 1802-1803 sur un dessin au crayon, fig. 13 p. 46) ou compositions « autonomes » plus abouties (n° III.5 p. 49 : adieux d'Hector et d'Andromaque ; n° VIII.4 p. 113 : Hylas et les Nymphes) – témoigne de la foisonnante inspiration classique du grand sculpteur danois comme de la vivacité de son coup de crayon et de l'extraordinaire mouvement qu'il sait imprimer à ses figures. Mêlant créations personnelles et croquis de reliefs antiques qui n'avaient pas manqué d'attirer son attention durant ces années romaines, on y trouvera aussi des relevés de plaques autrefois encastrées dans les façades de la Villa Borghèse (n^{os} IV.6 et 7 p. 63-64) et certaines copies des décors peints « à l'antique » de B. Gagneraux et V. Berrettini (1787-1788) de la même villa. On entreverra également que certains sarcophages puissent être à l'origine de quelques-uns de ses dessins avec figures dionysiaques (dont les n^{os} VI. 7, également connu de Winckelmann, et VI.8 p. 90-91). Jean Ch. BALTY

Gilda BARTOLONI & Maria Gilda BENEDETTINI, *Veio. Il deposito votivo di comunità (scavi 1889-2005).* Rome, Giorgio Bretschneider, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 805 p., 92 pl., 13 fig. (ARCHAEOLOGICA, 162. CORPUS DELLE STIPI VOTIVE IN ITALIA, XXI. REGIO VII, 3). Prix : 190 €. ISBN 978-88-7689-250-9.

La ponderosa opera costituisce il XXI e, ad oggi, ultimo volume del *Corpus delle stipi votive in Italia*, collezione di particolare utilità per la sistematica raccoltà di dati che essa veicola e per la straordinaria vitalità editoriale, pur nella profonda acribia e precisione dei dati pubblicati. Quanto mai come in questo caso, dettaglio e completezza trionfano a partire da una *Storia degli scavi* (p. 11-19) relativa al deposito di Pendici di Comunità, dal sapore quasi romanzesco, se non fosse che la parziale dispersione degli *ex voto* rinvenuti da Rodolfo Lanciani alla fine del XIX secolo, costituisce un *vulnus* irrimediabile alla conservazione del materiale archeologico veiente ed alla conseguente ricerca scientifica di cui il volume in oggetto è una diretta emanazione. Le vicende del deposito, dalla sua identificazione al 2005, sono descritte in modo puntuale mediante un'accurata ricomposizione sia della storia della soperta, avvenuta nel 1889, sia dei più recenti scavi, mirati, al di là della ricerca, anche ad arginare le numerose attività clandestine di sterro nell'area. Dettagliatissimi i *Criteri di classificazione* (p. 23-25) che precedono il catalogo dei pezzi, fornendo la chiave di lettura metodologica alla prassi tassonomica adottata. Questa, che nel suo insieme riprende il sistema di classificazione del *Corpus delle stipi votive in Italia*, risulta tuttavia piuttosto farraginosa non tanto nell'applicazione, quanto nell'utilizzo da parte del fruitore-lettore. Infatti, per *corpora* così ampi ed articolati, più che complesse formule alfanumeriche (quali, ad esempio, A_1I_{Aa}) ad identificare i singoli pezzi, oggi la classificazione informatizzata offre ampie possibilità di catalogazione più semplici ed immediate giacché basate su sistemi di riconoscimento e descrizione *per icone*, abolendo il *medium* di un codice di numeri e lettere. È chiaro che un tale sistema, richiede a priori la possibilità d'impiego di un supporto informatizzato (Laptop, PDA o Tablet PC che sia), ma il rendimento in termini di consultabilità risulta esponenzialmente più rapido ed efficace.Infine non possiamo non rilevare che l'analisi delle

tion, des informations techniques, toujours dans le même ordre : dimensions du tapis, grandeur des tesselles, nombre de tesselles au dm^2, nature du matériau et couleurs, contexte de la trouvaille. Viennent ensuite la description, un commentaire iconographique ou stylistique, la discussion de la date et l'indication de la localisation actuelle ; enfin, une bibliographie spécifique clôt la notice. Tous les pavements sont replacés sur un plan de la maison (ils sont le plus souvent redessinés par l'auteur, tandis que le plan est repris à la documentation de García y Bellido ; on signalera ici les très beaux dessins de Demetrio de los Rios). En principe, les mosaïques de ce volume II sont différentes de celles répertoriées dans le volume I ; seules la mosaïque du Cirque (aujourd'hui perdue) et celle des Saisons de la Collection Campo sont présentes dans les deux volumes. La plupart des pavements étudiés par I. Mañas Romero sont datables du II^e^ siècle ; ils proviennent, en effet, de zones d'Italica urbanisées après l'obtention du statut colonial, à l'époque d'Hadrien (un des trois appendices traite de ce problème). Des deux autres, l'un regroupe quelques œuvres provenant d'Italica, qui ne figurent pas ou ne sont pas suffisamment traitées dans le fascicule de Freijeiro ; l'autre synthétise, sous forme de tableau, les dates et lieux de conservation des œuvres décrites dans le catalogue. L'illustration est abondante et de bonne qualité. Janine BALTY

Hava & Sali HIDRI, *Die frühchristliche Basilika in Arapaj/Durrës (Albanien).* Herausgegeben von Renate PILLINGER. Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 109 p., 52 fig. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 20). Prix : 25 €. ISBN 978-3-7001-6901-7.

C'est la fin d'une longue histoire que marque cette publication de l'Académie autrichienne. La fouille de la basilique proto-byzantine découverte à Arapaj, à côté de Durrës (antique *Dyrrhachium*) a débuté en effet en 1974 pour ne se terminer qu'en 1989. Il aura fallu encore beaucoup de patience et de ténacité ensuite aux auteurs H. et S. Hidri pour atteindre la fin de leur parcours, à partir d'un texte original en albanais jusqu'à la rédaction allemande actuelle, via une traduction italienne et les multiples mises au point qu'implique un tel itinéraire… Le résultat ne peut que réjouir les chercheurs. La basilique d'Arapaj, qui remonte selon toute vraisemblance au début du règne de Justinien, compte en effet parmi les églises paléochrétiennes les plus intéressantes d'Albanie. Elle retient l'attention à différents égards : son plan trichore (une abside orientale et deux autres aux extrémités nord et sud du transept), son atrium pourvu d'une fontaine centrale et d'un quadriportique, enfin les deux bâtiments-annexes, qui la longent du côté occidental, tant au nord (crypte) qu'au sud. L'annexe méridionale est pavée d'une mosaïque bien conservée, sous laquelle s'ouvre une chambre sépulcrale où étaient ensevelis deux personnages (un homme et une femme) qu'aucune inscription ne permet d'identifier. Les différents éléments de la basilique, remontant tous au moment de la construction sous Justinien, sont soigneusement décrits : technique de construction (*opus mixtum*, briques de sol), sculpture architecturale (chapiteaux, fragments de plaques de chancel), restes de fresques de l'abside orientale, mosaïque (à deux panneaux juxtaposés) de l'annexe méridionale. La documentation relative à cette mosaïque est abondante et d'excellente qualité. On

précisera toutefois que l'œuvre, connue depuis longtemps, a été souvent commentée déjà (citons surtout l'important article de M. Spiro, *An early Byzantine mosaic pavement at Arapaj*, *The Medieval Albanians*, 1998, p. 131-168, que les auteurs ne semblent pas connaître). La nouvelle étude de la mosaïque proposée dans le présent livre est précise et scrupuleuse ; au plan de l'interprétation thématique, elle ne convainc cependant pas, H. et S. Hidri s'étant trop attachés à chercher un lien entre l'iconographie (scène bucolique assez banale) et la présence des deux personnages inhumés dans la chambre sépulcrale. La bibliographie antérieure garde donc ici toute sa valeur. La deuxième phase d'occupation de l'église (détruite par l'invasion normande de 1081) ne manque pas d'intérêt non plus : reconstruite seulement en partie (dans la zone des absides et du *presbyterium*), celle-ci a été réoccupée pour le reste, au niveau de l'atrium et du bas-côté nord, entre le XI^e^ et le XIV^e^ siècle, par 59 tombes villageoises ; de surcroît, une série de 50 monnaies (provenant pour un tiers de l'annexe sépulcrale) témoigne du passage fréquent des pèlerins sur les lieux. Pour les deux phases, toutes les trouvailles archéologiques sont soigneusement enregistrées, décrites et illustrées. Trois résumés (en allemand, albanais et anglais) complètent l'étude. Une série de 52 planches (plans, dessins, photographies) illustre le livre et l'on trouvera en appendice un catalogue descriptif des tombes et un choix de monnaies. Janine BALTY

Sabine LADSTÄTTER (Ed.), *Neue Forschungen zur Kuretenstrasse von Ephesos*. Akten des Symposiums für Hilke Thür vom 13. Dezember 2006. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2009. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 315 p., nombr. ill. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 15). Prix : 88 €. ISBN 978-3-7001-6526-2.

L'importance de la rue des Courètes dans l'histoire religieuse et civile d'Éphèse et les nombreuses recherches menées dans ce secteur de la ville justifient la publication des onze contributions de ce recueil, sept d'entre elles constituant des communications présentées lors d'une table ronde réunissant différents chercheurs le 13 décembre 2006 à Vienne, à l'occasion du 65^e^ anniversaire de Hilke Thür. Lui revient l'honneur d'ouvrir le volume par une communication établissant l'historique des fouilles et des restaurations menées sur les monuments qui bordent la rue. Hilke Thür y synthétise nos connaissances, en particulier pour les états pré-byzantins de la rue, et y réaffirme la date tardo-hellénistique du fameux Mausolée octogonal et de l'Hérôon du segment nord-ouest de la rue. Sur base des rapports de fouille, des archives photographiques et des bases inscrites, Johanna Auinger étudie la mise en scène de la statuaire urbaine de l'Antiquité tardive, principalement constituée de portraits de hauts dignitaires (marbre) et de quelques bronzes. Daniel Iro, Helmut Schwaiger et Alice Waldner font état des résultats de la fouille en 2005 et 2006 des portiques du segment oriental de la rue. Si la cohérence de l'architecture témoigne d'un programme de construction unique, sa datation n'est pas fermement établie ; les témoignages remontant à l'époque tardo-hellénistique et au haut-empire sont ténus, les occupations identifiées couvrant essentiellement les V^e^ et VI^e^ siècles. Sabine Ladstätter et Martin Steskal cosignent la publication d'un sondage ouvert en 1999 dans l'angle nord-ouest

retrouver aujourd'hui encore la trace d'œuvres depuis longtemps dispersées au gré des successions et des ventes. Plus inattendu, le chapitre qui est ici consacré à l'exégèse du tableau de R. Cosway, *Charles Townley with a Group of Connoisseurs* (1771-1775) sous le titre « The lecture on Venus's arse »... Pour l'auteur, faisant ici allusion au titre du livre de Haskell et Penny, le tableau pourrait bien s'intituler « Sex and the antique. The allure of classical sculpture » (p. 171) ; c'est, en tout cas, pour lui, le point de départ de tout un développement sur ce qu'il désigne, chez ces collectionneurs, comme une véritable « visual economy of desire » (p. 231). Rappelant plusieurs allusions salaces tirées du Townley Archive (lettre de Cosway lui-même, p. 181-182, et d'autres membres de ce que l'un d'eux appelle « the Bande Joyeuse »), V. Coltman reconnaît là, comme sur un tableau de J. Zoffany figurant la bibliothèque de Townley et sur deux toiles de Sir Joshua Reynolds représentant des membres de la Society of Dilettanti (1777-1779) – dont les gestes obscènes surprennent sur des œuvres aussi officielles que celles d'un peintre annobli par le roi –, un « intimate discourse on homosocial camaraderie and phallic proclivity » (p. 181). On soulignera également l'intérêt du dernier chapitre, consacré au catalogue, mis en chantier par Townley dans les années 1770, de tous les marbres figurant alors dans les collections britanniques (dont plusieurs aujourd'hui disparues), une œuvre demeurée inédite mais qui préfigurait en quelque sorte celle que devait entreprendre Michaelis une centaine d'années plus tard (ses premiers voyages datent de 1873 et 1877). Jean Ch. BALTY

Kordelia KNOLL, Christiane VORSTER & Moritz WOELK (Ed.), *Skulpturensammlung, Staatliche Kunstsammlungen Dresden. Katalog der antiken Bildwerke.* II. *Idealskulptur der römischen Kaiserzeit 1-2.* Munich, Hirmer, 2011. 2 vol. 23,5 x 28,5 cm, XII-1153 p., 16 pl., 1394 fig. Prix : 98 €. ISBN 978-3-7774-3051-5.

Voilà bien une des plus remarquables réalisations de ces dernières années en matière de sculpture antique : un superbe catalogue aux notices exemplaires, illustré de magnifiques photographies (un éclairage parfait, nuancé et sensible, fait merveilleusement ressortir la plasticité des œuvres sur un fond gris clair ou plus foncé, mais uniforme) et somptueusement édité par le musée et le Hirmer Verlag avec l'aide de la Ernst von Siemens Kunststiftung. Aux auteurs comme aux photographes, aux éditeurs comme au « sponsor » vont nos plus vives félicitations ! Premier publié d'une série de cinq tomes (le tome I recensera les œuvres tardo-hellénistiques, le tome III les portraits) dont c'est peut dire qu'on les attend désormais avec une réelle impatience, ce tome II, en deux volumes, regroupe et présente 264 œuvres. Trois essais, que l'on eût sans doute plus normalement attendus au tome I (mais, ce tome II étant le premier à paraître, on ne se plaindra certainement pas de les trouver ici), dus à K. Knoll et Fr. Martin, fournissent un précieux historique des collections constituées par le prince électeur de Saxe Auguste I^{er} le Fort (1694-1733), une étude passionnante des restaurations opérées lorsque les sculptures se trouvaient encore dans la collection Chigi achetée en 1728 (les livres de comptes, systématiquement exploités, livrent les noms des sculpteurs Baldassare Mari, Sillano Sillani, Adam-Claude Brefort, Francesco Antonio Fontana, Ercole Boselli, Antonio Raggi et Giuseppe Mazzuoli auxquels il est possible de rattacher la réalisation de nombreuses têtes) et un aperçu des dérestau-

rations opérées dès le début du XIX^e^ siècle mais surtout sous la direction du fouilleur d'Olympie G. Treu (1891-1899). On notera que toutes ces additions de l'époque baroque ont été scrupuleusement conservées et enregistrées dans les réserves du musée). Les notices sont très détaillées (dimensions précises et état de conservation, bibliographie, description soignée et définition du type iconographique, parallèles, datation). L'abondante illustration n'oublie pas de reproduire les états successifs de plusieurs sculptures pour lesquelles existent des gravures de Leplat (1733) ou de Becker (1804-1811) ou des photographies anciennes antérieures aux dérestaurations. Rarement pareille documentation aura été mise à la disposition des chercheurs. On en saura d'autant plus gré aux éditeurs que le dernier catalogue des collections, l'utile *Verzeichnis der antiken Originalbildwerke der Staatlichen Skulptursammlung zu Dresden* de P. Herrmann, non illustré, remontait à 1925... Or, celles-ci comportent bien des chefs-d'œuvre, répliques de qualité d'originaux de la grande statuaire classique (Athéna de Myron, soi-disant « Lemnienne » et Zeus longtemps attribués à Phidias, Diadumène, Arès de type Borghèse, « Dresdner Knabe », satyres verseurs provenant de la villa de Castelgandolfo) et « Neuschöpfungen » romaines (Diane du type Millesgården, caryatide du type Dresde-Chiaramonti, Aphrodite n° 89, Jupiter [?] n° 110, jeune homme du type de celui de Carthagène, statues archaïsantes n^os^ 238-247), auxquels s'ajoute un intéressant groupe d'œuvres tardo-antiques (n^os^ 14, 24 et surtout 138-141, provenant apparemment d'un même ensemble). Plusieurs des auteurs (J. Raeder, Fr. Sinn, Chr. Vorster) ayant collaboré à la *Geschichte der antiken Bildhauerkunst* de P.C. Bol (cf. ici même, 675-677), on ne s'étonnera pas de retrouver ici cette attention toute particulière portée à justifier la datation des répliques étudiées par confrontations précises avec des portraits romains, ce qui constitue aussi un des points forts de ce catalogue. On ne manquera pas de signaler également que le réexamen attentif de la fameuse Ménade dite de Scopas conduit Chr. Vorster à y reconnaître aujourd'hui une création de la fin de l'époque hellénistique (fin II^e^-début I^er^ siècle av. notre ère) proche, on en conviendra volontiers, de l'Ajax du groupe du « Pasquino ». De semblables prises de position disent assez le sérieux de l'enquête menée sur ces marbres de Dresde, trop longtemps demeurés sinon inaccessibles du moins trop à l'écart de la recherche, et l'effort continu des auteurs pour renouveler l'approche critique des œuvres et s'affranchir, le cas échéant, d'attributions trop facilement considérées comme acquises ; on ne saurait que les en féliciter. À un prix tout à fait raisonnable, dont beaucoup de maisons feraient bien de s'inspirer, c'est un outil de travail exceptionnel qui nous est offert avec ces deux premiers volumes – une splendide réussite éditoriale qui fait le plus grand honneur, une fois encore, à la recherche scientifique allemande. Jean Ch. BALTY

Marina PRUSAC, *From Face to Face. Recarving of Roman Portraits and the Late-Antique Portrait Arts.* Leyde-Boston, Brill, 2011. 1 vol. 22 x 29 cm, XXII-202 p., 155 pl., 12 fig., 1 carte. (MONUMENTA GRAECA ET ROMANA, 18). Prix : 159 €. ISBN 978-90-04-18271-4.

L'idée était excellente de consacrer une étude d'ensemble au problème des portraits retaillés, de démontrer cette réutilisation par l'observation de détails techniques

italienne, autrefois à l'écart du circuit « classique » de la Grande Grèce, faute de restes monumentaux de l'Antiquité, est devenu maintenant une destination de voyage plus en vogue. Apparemment un « guide archéologique » pour le voyageur allemand voulant se rendre dans les Pouilles faisait encore défaut. Ce petit livre veut combler cette lacune et offre à la fois une introduction à la préhistoire et à l'histoire de la région jusqu'à l'Antiquité tardive et un guide pratique pour la visite des sites et monuments. Outre quelques périples à partir de Bari, Tarente et Brindes, l'auteur propose quatre itinéraires thématiques. Les deux premiers, concernant l'époque pré-romaine, ont comme fil conducteur les éléments fournis par les nombreuses nécropoles, en l'occurrence les tombes à chambres plus ou moins monumentales, qui constituent l'aspect le plus voyant, et les mobiliers funéraires souvent très abondants, conservés dans les nombreux grands et petits musées de la région, qui permettent de distinguer culturellement les habitants pré-romains de la région : Dauniens, Peucétiens et Messapiens. Pour l'époque romaine sont proposés deux itinéraires, un premier suivant les traces de la *Via Traiana*, variante de la voie appienne pour se rendre à Brindes et épine dorsale de l'Apulie romaine, et un autre touchant les principales villes romaines de la région. L'information concrète sur les sites mêmes est présentée sous la forme d'un catalogue alphabétique, qui constitue le gros de l'ouvrage et qui est suivi d'une liste de données pratiques pour la visite des sites et musées. Ce petit guide est agréable à lire et facile à consulter. Un nombre de photos bien choisies invite au voyage, mais un peu plus de plans et cartes auraient peut-être été plus utiles encore. Frank VAN WONTERGHEM

Giacchino Francesco LA TORRE & Mario TORELLI (a cura di), *Pittura ellenistica in Italia e in Sicilia. Linguaggi e tradizioni.* Atti del Convegno di Studi (Messina, 24-25 settembre 2009). Rome, Giorgio Bretschneider, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, XIII-603 p., 42 pl., 185 fig. (ARCHAEOLOGICA, 163). Prix : 189 €. ISBN 978-88-7689-254-7.

On sait l'importance accordée à la peinture dans le monde grec. C'était l'« arte-guida », selon l'expression de R. Bianchi Bandinelli, que rappellent, dans leur introduction, les éditeurs de la présente synthèse. Car c'est bien d'une synthèse qu'il s'agit ici, réunissant une très riche documentation, tant sur les traditions artisanales locales d'Italie et de Sicile (peinture des tombes et décor de vases) que sur la décoration pariétale d'édifices publics ou privés d'époque républicaine, si fortement influencée par la grande peinture hellénistique. Grâce aux apports de deux catégories artistiques aujourd'hui mieux connues – la mosaïque de pavement à thèmes figurés et les premiers systèmes de décors pariétaux en stuc peint – s'éclaire l'évolution qui conduira à la peinture hellénistico-romaine des grands centres campaniens. Le moment-clé de cette évolution se situerait au mieux, selon les spécialistes, entre la fin du III^e^ siècle et la première moitié du II^e^ avant J.-C., quand le langage hellénistique vient se mêler intimement, ou parfois se superposer, à la tradition locale enracinée depuis des siècles. C'est dans le cadre du Progetto Nazionale di Ricerca PRIN 2006 – projet porté par les universités de Pérouse, Bari, Rome 3, Pavie et Messine –, que fut organisé ce colloque, qui réunissait une bonne quarantaine de spécialistes de peinture murale, de mosaïque de pavement et de décor de vases. Les communications,

souvent très denses, fondées sur une bibliographie abondante, ont été reclassées selon cinq axes : alors que le premier concerne les témoignages les plus anciens (« La pittura dei regni ellenistici e i suoi riflessi » ; articles de P. Moreno et de Fr.-H. Massa-Pairault, notamment), les trois suivants envisagent la peinture d'époque hellénistique de l'Occident (répartition géographique : Sicile, Apulie, Étrurie), le dernier étant réservé plus particulièrement à Rome et à la Campanie. Il est évidemment impossible, vu le nombre des participants, de détailler chacune de ces études. Notons qu'à l'exception de quelques rares exposés qui paraîtront peut-être « hors sujet » – citons le développement sur la mortalité des nouveaux-nés, les animaux d'Éthiopie, le défunt au banquet, ou l'Enfer étrusque et ses monstres –, les auteurs ont plutôt inscrit leur recherche dans la ligne de la continuité entre tradition locale ancienne et formation du « premier style » pompéien. Ainsi, certaines communications portent-elles sur les systèmes décoratifs pariétaux de la Sicile hellénistique (G. Fr. La Torre, l'un des promoteurs et éditeurs du colloque), même si les plus nombreuses sont relatives à la peinture campanienne des débuts du « premier style » (M. Torelli, Fr. Marcattili ou F. Pesando, parmi d'autres). Aucune de ces études, répétons-le, ne laissera le lecteur indifférent : le livre se présente, en effet, comme une somme incontournable (au plan bibliographique notamment) pour les chercheurs qui travaillent sur l'origine de la peinture romaine. Le volume est abondamment illustré de figures en noir et blanc et de planches en couleurs, généralement de bonne qualité. Un regret peut-être : vu la densité de certains articles, il eût été peut-être souhaitable qu'un résumé synthétique – comme il se fait parfois – souligne les points essentiels du développement.

Janine BALTY

Rolf HURSCHMANN, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Fascicule 91. *Hamburg, Museum für Kunst und Gewerbe*, Band 2. *Unteritalische rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2012. 1 vol. 25 x 33 cm, 135 p., 83 pl., 28 fig., 16 annexes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-62566-4.

Dans ce volume sont présentés 138 vases, la plupart avec une décoration figurative à figures rouges, entrés au « Museum für Kunst und Gewerbe » de Hambourg à différents moments entre 1874 et 2010, provenant de différentes collections allemandes et étrangères. Le lot le plus important entra au musée en 1917 avec la collection du commerçant hambourgeois J.W.F. Reimers. Malheureusement les circonstances de trouvaille de ces vases restent inconnues mais ils semblent presque tous provenir de l'Italie du Sud. Le gros de l'ensemble – 106 vases –- est attribuable à la production céramique apulienne à figures rouges, dont pratiquement toutes les formes et tous les formats sont représentés ici. C'est aussi d'après la forme que les vases sont classés dans cet ouvrage. Pour ce qui concerne la décoration, les pionniers du style à figures rouges en Apulie – l'Apulien ancien – manquent à l'appel et ne sont présents que des peintres de l'Apulien moyen et surtout de l'Apulien récent. Parmi les œuvres de ces derniers, on peut noter entre autres quelques vases, malheureusement pas des mieux conservés, attribués au célèbre Peintre de Darius, ainsi que des vases de quelques peintres dans le sillage de celui-ci tel le Peintre de Baltimore, le Peintre

analyse stylistique très fine de chacune des œuvres se développe, en effet, au fil des pages, une évolution chronologique aisément perceptible. En outre, chacun des chapitres est traité sur la base de la bibliographie la plus récente et en s'appuyant sur les techniques les plus modernes ; les théories nouvelles sont non seulement citées mais aussi discutées. Outre le commentaire général tantôt historique, tantôt stylistique, une copieuse notice donne, pour chaque mosaïque, une série d'informations spécifiques. On trouvera aussi une liste des lieux de conservation des œuvres commentées. L'illustration est excellente et a contribué, sans aucun doute, au succès de l'ouvrage. Janine BALTY

Irene MAÑAS ROMERO, *Mosaicos Romanos de Itálica* (II). *Mosaicos contextualizados y apéndice*. Madrid-Séville, CSIC y Universidad Pablo de Olavide, 2011. 1 vol. 21 x 28 cm, 180 p., 32 pl., 185 fig. (CORPUS DE MOSAICOS ROMANOS DE ESPAÑA, 13). Prix : 48,08 €. ISBN 978-84-00-09268-9.

Les spécialistes de la mosaïque antique connaissent bien le *Corpus de mosaicos romanos de España*, créé en 1978 par Antonio Blanco Freijeiro qui avait choisi de commencer la série par le site de Mérida. En vingt ans, 12 fascicules ont vu le jour, dont le douzième, paru en 1998, concernait les mosaïques romaines de Burgos. Mais, depuis lors, l'entreprise semblait au point mort. Aussi est-ce avec un grand soulagement qu'on accueille aujourd'hui ce nouveau volume, d'autant plus précieux qu'il est relatif à Italica et qu'il vient poursuivre le catalogue qu'A. Blanco Freijeiro avait consacré, dès 1978, aux mosaïques de cette même ville conservées dans les collections publiques ou privées de Séville (= *CMRE* II). Il fallait donc, pour que l'on dispose dorénavant, d'un panorama complet des pavements découverts à Italica entreprendre l'étude des mosaïques et *opera sectilia* encore *in situ* dans la ville antique. C'est à cette tâche qu'Irene Mañas Romero s'est attachée, en vue d'une thèse de doctorat de l'Université Complutense de Madrid, qui a servi de base au présent fascicule. Toutes les mosaïques restées en place (protégées ou non) sont ainsi rassemblées pour constituer un deuxième volume sur Italica. Vu la longue histoire de la découverte (commencée dès le XVIII^e siècle) et pour mieux faire comprendre la dispersion des œuvres au cours des siècles, I. Mañas Romero a fait précéder son catalogue d'une utile synthèse sur la ville elle-même et sur la constitution progressive du *corpus* de mosaïques. L'auteur rappelle ainsi qu'à la période assez anarchique où les fouilles se faisaient sans contrôle et où les œuvres allaient enrichir les collections privées des notables succéda une phase plus organisée où des plans étaient dressés et des rapports rédigés (Demetrio de los Rios, 1875 ; Pelayo Quintero, 1904). En 1911, une loi fut enfin promulguée et, l'année suivante, les ruines d'Italica furent déclarées « Monument national » : avec l'achat par l'État des oliveraies qui recouvraient la ville antique se mirent alors en place les grandes campagnes de fouille du XX^e siècle auxquelles sont liés surtout les noms d'A. García y Bellido (1960) et, plus tard, de J. M. Luzón (1974). Grâce à ce rapide survol, le lecteur est mieux préparé à tirer du catalogue le maximum d'informations. Ce catalogue regroupe un ensemble de 13 maisons ou édifices variés – rapidement décrits –, à l'intérieur desquels sont distribués 82 mosaïques et pavements en *opus sectile*. Pour chacun sont fournies, avant la descrip-

tion, des informations techniques, toujours dans le même ordre : dimensions du tapis, grandeur des tesselles, nombre de tesselles au dm^2, nature du matériau et couleurs, contexte de la trouvaille. Viennent ensuite la description, un commentaire iconographique ou stylistique, la discussion de la date et l'indication de la localisation actuelle ; enfin, une bibliographie spécifique clôt la notice. Tous les pavements sont replacés sur un plan de la maison (ils sont le plus souvent redessinés par l'auteur, tandis que le plan est repris à la documentation de García y Bellido ; on signalera ici les très beaux dessins de Demetrio de los Rios). En principe, les mosaïques de ce volume II sont différentes de celles répertoriées dans le volume I ; seules la mosaïque du Cirque (aujourd'hui perdue) et celle des Saisons de la Collection Campo sont présentes dans les deux volumes. La plupart des pavements étudiés par I. Mañas Romero sont datables du II^e^ siècle ; ils proviennent, en effet, de zones d'Italica urbanisées après l'obtention du statut colonial, à l'époque d'Hadrien (un des trois appendices traite de ce problème). Des deux autres, l'un regroupe quelques œuvres provenant d'Italica, qui ne figurent pas ou ne sont pas suffisamment traitées dans le fascicule de Freijeiro ; l'autre synthétise, sous forme de tableau, les dates et lieux de conservation des œuvres décrites dans le catalogue. L'illustration est abondante et de bonne qualité. Janine BALTY

Hava & Sali HIDRI, *Die frühchristliche Basilika in Arapaj/Durrës (Albanien).* Herausgegeben von Renate PILLINGER. Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 109 p., 52 fig. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 20). Prix : 25 €. ISBN 978-3-7001-6901-7.

C'est la fin d'une longue histoire que marque cette publication de l'Académie autrichienne. La fouille de la basilique proto-byzantine découverte à Arapaj, à côté de Durrës (antique *Dyrrhachium*) a débuté en effet en 1974 pour ne se terminer qu'en 1989. Il aura fallu encore beaucoup de patience et de ténacité ensuite aux auteurs H. et S. Hidri pour atteindre la fin de leur parcours, à partir d'un texte original en albanais jusqu'à la rédaction allemande actuelle, via une traduction italienne et les multiples mises au point qu'implique un tel itinéraire… Le résultat ne peut que réjouir les chercheurs. La basilique d'Arapaj, qui remonte selon toute vraisemblance au début du règne de Justinien, compte en effet parmi les églises paléochrétiennes les plus intéressantes d'Albanie. Elle retient l'attention à différents égards : son plan trichore (une abside orientale et deux autres aux extrémités nord et sud du transept), son atrium pourvu d'une fontaine centrale et d'un quadriportique, enfin les deux bâtiments-annexes, qui la longent du côté occidental, tant au nord (crypte) qu'au sud. L'annexe méridionale est pavée d'une mosaïque bien conservée, sous laquelle s'ouvre une chambre sépulcrale où étaient ensevelis deux personnages (un homme et une femme) qu'aucune inscription ne permet d'identifier. Les différents éléments de la basilique, remontant tous au moment de la construction sous Justinien, sont soigneusement décrits : technique de construction (*opus mixtum*, briques de sol), sculpture architecturale (chapiteaux, fragments de plaques de chancel), restes de fresques de l'abside orientale, mosaïque (à deux panneaux juxtaposés) de l'annexe méridionale. La documentation relative à cette mosaïque est abondante et d'excellente qualité. On

les autres à les utiliser à leur profit, avant que l'ensemble ne bascule en faveur d'un détournement augustéen. S'il est un domaine où le lecteur reste sur sa faim c'est au niveau des commentaires de nature géographique ou ethnique relatifs à la conquête des Gaules. Là les auteurs se limitent généralement à renvoyer au texte plus ou moins parallèle de César sans réelle recherche. Le commentaire littéraire est approfondi, les notations historiques et politiques également, mais ce qui a trait au terrain reste assez flou et ne tient pas compte des travaux récents et nombreux sur cette période, en matière archéologique et numismatique. Les localisations des peuples protohistoriques et la morphologie de la région des embouchures auraient demandé un regard renouvelé. – Une note critique de traduction : à propos de la Bretagne, la traduction indique « le proconsul Agricola » (p. 113). En réalité Dion Cassius (39, 50, 4) emploie « ἀντιστράτηγος » ce qui n'est autre que la précision du terme *legatus*, « πρεσβευτής », et n'implique en rien un proconsul (de province sénatoriale) que le sénateur consulaire Dion Cassius n'aurait pas manqué de noter « ἀνθύπατος », mais il n'ignorait certes pas le titre exact d'un gouverneur de province impériale. Moins de familiarité des éditeurs avec l'empire sans doute ? – Une édition de qualité pour un texte important, une belle avancée de la collection.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jackie PIGEAUD, *Les Loges de Philostrate*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 12,5 x 19 cm, 110 p. (L'YMAGIER, 1). Prix : 17,50 €. ISBN 978-2-251-39801-3.

Les loges de Philostrate ? Les loges de ce portique de Naples où étaient exposés les célèbres tableaux commentés par Philostrate ou « l'éloge de Philostrate » par Jackie Pigeaud ? … C'est sous la forme d'un dialogue (entre « Je » et « l'Autre ») que l'auteur invite le lecteur à retourner au plaisir, toujours renouvelé, qu'apporte le rhéteur du III^e^ siècle de notre ère, au fil de ses *Imagines* (*Eikones*). Mais si la manière de présenter Philostrate est ici ludique, ou mieux poétique, toutes les questions fondamentales que pose l'œuvre sont néanmoins abordées au cours de cet échange imaginaire avec l'interlocuteur faussement naïf, voire provocateur, qu'est l'Autre : la question de la présence véritable du tableau derrière la description (ou s'agissait-il d'une pure fiction ?), la question de l'importance du regard intérieur du peintre ou du poète (*ut pictura poesis*), de la place d'honneur occupée par la *symmetria*, du rôle majeur de la *phantasia* – vision et sujet du tableau (puisque la *phantasia* fabrique même ce qu'elle ne voit pas) – mais aussi de la *sophia* (le savoir-faire) qui permet à l'artiste de rendre vraie l'illusion, cette *sophia* qui « dérobe le passage d'une nature à l'autre » (p. 78) et survole ainsi la jointure, efface la limite. Au hasard de l'exposé sont évoqués les différents tableaux décrits par Philostrate : le Scamandre, le siège de Thèbes, le Bosphore, les Bacchantes, Dionysos et les pirates, Héraclès furieux, une chasse au sanglier, Pélops, et beaucoup d'autres. À travers les exemples, on surprend le rhéteur à l'œuvre ; en fait, c'est lui le peintre, c'est lui qui crée la réalité de la peinture : et finalement, peu importe que le tableau, en tant qu'objet, ait ou non existé ! Un livre comme celui-ci ne se résume évidemment pas, on le comprendra : il doit se lire et le lecteur, saisi d'étonnement, en vient à se demander s'il a vraiment lu

Philostrate. De toute façon, il souhaite à présent le lire ou le relire. Le but de J. Pigeaud est atteint. Une réussite. Janine BALTY

Nadia SCIPPACERCOLA, *Il lato oscuro del romanzo greco.* Amsterdam, Hakkert, 2011. 1 vol. 17,5 x 25 cm, 209 p. (SUPPLEMENTI DI LEXIS, 62). Prix : 45 €. ISBN 978-90-256-1270-2.

Ce livre examine un thème très intéressant mais qui n'a pourtant pas du tout été traité : la fonction et l'usage de l'horreur dans l'ancien roman grec, et surtout dans les cinq romans grecs d'amour et d'aventure. Selon N. Scippacercola, le roman d'amour a un côté obscur, d'épouvante, qui se construit autour de trois motifs littéraires majeurs : le sacrifice humain, le monde des rêves terrifiants, et « les jeux » de vie et de mort. Les trois chapitres du livre se développent autour de ces trois axes et comprennent chacun un préambule, un récapitulatif des sources littéraires, historiques et culturelles, et une étude méticuleuse d'extraits des romans grecs. La thèse centrale défendue par l'auteur est que l'étude de l'horreur et du macabre chez les romanciers grecs révèle une prédilection narrative pour l'épouvante romanesque. L'horreur, dit-elle, représente une « tranche de vie » qui aide le lecteur à exorciser toutes ses peurs et angoisses en mettant en scène des événements plus horribles et effrayants que ceux de la vie « réelle » (au moins au niveau romanesque, p. 169-170). Le livre contient aussi un dictionnaire interprétatif des mots qui, selon l'auteur, sont utilisés pour décrire l'épouvante (p. 171-182), ainsi qu'un index des passages discutés. La première partie de l'ouvrage est consacrée au sacrifice humain. L'auteur commence par l'analyse historique des différentes catégories du sacrifice et de leur fonction rituelle, elle poursuit avec une étude du sacrifice humain et du cannibalisme, et termine en évoquant la réfutation des sacrifices sanglants par les néo-platoniciens. Les sources littéraires comprennent *grosso modo* toute la tradition grecque à partir d'Homère et d'Euripide jusqu'à Plutarque, Lollianus, et Apulée. Cette introduction est suivie de l'analyse des quatre romans individuellement – Longus est exclu de l'ensemble de la discussion (p. 8). La deuxième partie traite le thème du surnaturel, en particulier le monde des rêveries et surtout des démons et des spectres. Les sources contiennent des citations d'Artémidore, d'Homère, et d'évidence de la croyance populaire. Les rêves dans les romans sont distingués en deux catégories : les rêves terrifiants (ὄναϱ), cauchemardesques, qui ont quelquefois un côté sexuel, et les apparitions d'un fantôme qui ont lieu entre le sommeil et la réalité (ὕπαϱ). La troisième partie s'intéresse aux situations entre vie et mort, classifiées en cinq catégories : la mort réelle, la mort apparente, la mort supposée, la mort simulée et la mort substituée. À la suite de cette classification, l'auteur examine le contexte littéraire et culturel des palingénésies et des résurrections, de Platon à Celse et au Nouveau Testament, et d'Antonius Diogène à Philostrate et à Proclos. L'analyse est suivie d'une discussion du motif du « tombeau vide », mais celle-ci n'entre pas dans le débat de l'influence ou non du Christianisme sur le roman grec – l'auteur signale en passant la recherche d'Ilaria Ramelli (2001) (p. 123) mais semble ignorer Reinmer (2005). Suit une étude des quatre romans grecs, cette fois Jamblique y compris. La conclusion met en évidence que la fonction de l'horreur diffère dans chacun des romans grecs, et qu'elle

rations opérées dès le début du XIX^e^ siècle mais surtout sous la direction du fouilleur d'Olympie G. Treu (1891-1899). On notera que toutes ces additions de l'époque baroque ont été scrupuleusement conservées et enregistrées dans les réserves du musée). Les notices sont très détaillées (dimensions précises et état de conservation, bibliographie, description soignée et définition du type iconographique, parallèles, datation). L'abondante illustration n'oublie pas de reproduire les états successifs de plusieurs sculptures pour lesquelles existent des gravures de Leplat (1733) ou de Becker (1804-1811) ou des photographies anciennes antérieures aux dérestaurations. Rarement pareille documentation aura été mise à la disposition des chercheurs. On en saura d'autant plus gré aux éditeurs que le dernier catalogue des collections, l'utile *Verzeichnis der antiken Originalbildwerke der Staatlichen Skulptursammlung zu Dresden* de P. Herrmann, non illustré, remontait à 1925... Or, celles-ci comportent bien des chefs-d'œuvre, répliques de qualité d'originaux de la grande statuaire classique (Athéna de Myron, soi-disant « Lemnienne » et Zeus longtemps attribués à Phidias, Diadumène, Arès de type Borghèse, « Dresdner Knabe », satyres verseurs provenant de la villa de Castelgandolfo) et « Neuschöpfungen » romaines (Diane du type Millesgården, caryatide du type Dresde-Chiaramonti, Aphrodite n° 89, Jupiter [?] n° 110, jeune homme du type de celui de Carthagène, statues archaïsantes n^os^ 238-247), auxquels s'ajoute un intéressant groupe d'œuvres tardo-antiques (n^os^ 14, 24 et surtout 138-141, provenant apparemment d'un même ensemble). Plusieurs des auteurs (J. Raeder, Fr. Sinn, Chr. Vorster) ayant collaboré à la *Geschichte der antiken Bildhauerkunst* de P.C. Bol (cf. ici même, 675-677), on ne s'étonnera pas de retrouver ici cette attention toute particulière portée à justifier la datation des répliques étudiées par confrontations précises avec des portraits romains, ce qui constitue aussi un des points forts de ce catalogue. On ne manquera pas de signaler également que le réexamen attentif de la fameuse Ménade dite de Scopas conduit Chr. Vorster à y reconnaître aujourd'hui une création de la fin de l'époque hellénistique (fin II^e^-début I^er^ siècle av. notre ère) proche, on en conviendra volontiers, de l'Ajax du groupe du « Pasquino ». De semblables prises de position disent assez le sérieux de l'enquête menée sur ces marbres de Dresde, trop longtemps demeurés sinon inaccessibles du moins trop à l'écart de la recherche, et l'effort continu des auteurs pour renouveler l'approche critique des œuvres et s'affranchir, le cas échéant, d'attributions trop facilement considérées comme acquises ; on ne saurait que les en féliciter. À un prix tout à fait raisonnable, dont beaucoup de maisons feraient bien de s'inspirer, c'est un outil de travail exceptionnel qui nous est offert avec ces deux premiers volumes – une splendide réussite éditoriale qui fait le plus grand honneur, une fois encore, à la recherche scientifique allemande. Jean Ch. BALTY

Marina PRUSAC, *From Face to Face. Recarving of Roman Portraits and the Late-Antique Portrait Arts.* Leyde-Boston, Brill, 2011. 1 vol. 22 x 29 cm, XXII-202 p., 155 pl., 12 fig., 1 carte. (MONUMENTA GRAECA ET ROMANA, 18). Prix : 159 €. ISBN 978-90-04-18271-4.

L'idée était excellente de consacrer une étude d'ensemble au problème des portraits retaillés, de démontrer cette réutilisation par l'observation de détails techniques

et d'envisager d'expliquer comment on procédait, trop d'auteurs se contentant de déclarer ces œuvres « umgearbeitet » sans pour autant le prouver de quelque manière que ce soit. En dépit d'un catalogue riche de quelque 508 numéros et d'une abondante illustration, il s'en faut cependant de beaucoup que le présent volume réponde à nos attentes et que cette pratique soit vraiment vérifiée dans nombre de cas. Le catalogue des p. 131-158 se borne, en effet, à affirmer « recarved from a Julio-Claudian portrait », « recarved from a portrait in the style of Faustina Maior », « recarved from an unidentified portrait », etc. Et il faut quasiment attendre le chapitre VI « Recarving methods » (p. 79-92)) pour savoir comment la coiffure, le visage, les oreilles, les yeux et la bouche témoignent, sur certains exemplaires, de cette « Umarbeitung », illustrée par trois intéressantes planches comparatives (pl. 150-152). Les 149 autres planches reproduisent, certes, 160 des 508 portraits du catalogue ; beaucoup trop sombres et sur un fond généralement noir qui annihile parfois jusqu'au contour même des œuvres, elles ne permettent guère de juger et ce n'est que pour certains portraits plus précisément décrits à propos de l'évolution tracée par les chapitres III à V (p. 37-78) que le lecteur peut se faire une idée un peu plus précise de ces transformations. Revenant brièvement, dans le chapitre III, sur celles qui affectèrent les effigies de Caligula, de Néron, de Domitien, de Commode, de Géta, d'Élagabal ou de Sévère Alexandre par suite de la *damnatio memoriae* qu'elles encoururent, l'auteur envisage, en effet, dans les deux chapitres suivants, le remploi plus systématique qui s'introduirait à partir du III^e^ siècle et affecterait toute l'Antiquité tardive, débouchant sur de « new visual expressions ». Car, pour elle, la plupart des caractéristiques du « late-antique portrait style » seraient dues à ces « various recarving methods » (p. 76) – idée réaffirmée à plusieurs reprises (p. 102 et 124 notamment) –, ces « Umarbeitungen » (le français ne dispose d'aucun substantif pour les désigner) n'étant plus liées à la *damnatio memoriae* d'un empereur, mais étant devenues pratiques courantes dès le milieu du III^e^ siècle par suite d'un ralentissement – puis d'un abandon – de l'approvisionnement en marbre au départ des grandes carrières, ralentissement dû au déclin du commerce et aux difficultés économiques de l'époque. C'est oublier un peu vite les stocks qui gisaient encore à la Marmorata lorsqu'ils furent découverts et étudiés par l'abbé L. Bruzza dans les années 1870 et les dimensions de plus en plus considérables atteintes par les cuves de sarcophages dès le milieu du III^e^ siècle précisément (quelque 3 m^3 de marbre pour le sarcophage de Portonaccio ; 4 m^3 pour celui dit « de Balbin » ; 5,70 m^3 pour le sarcophage Ludovisi ; et encore 5 m^3 pour celui de Junius Bassus, au siècle suivant). Je conçois mal, par ailleurs, que ces « Umarbeitungen » puissent être mises en relation avec l'éclectisme romain, voire expliquées par lui (p. 37 : « The widespread Roman tradition of eclecticism should not be underestimated as a reason for reuse, as it implies a creative tradition of recycling something old into something new »). Si l'on suivait M. Prusac sur ce point, ce serait finalement l'exception (toutes les œuvres des III^e^-VI^e^ siècles sont loin d'être retaillées dans des créations antérieures) qui serait la norme et conduirait à définir le « Zeitstil » de toute cette période. L'auteur se fait aussi une curieuse idée de l'exposition et de la disponibilité de ces portraits, lorsqu'elle écrit, par exemple, p. 54 : « [...] private portraits increased in number in this period and seem to have become common items of property. During the many wars of the 3rd century CE, the population pattern changed, and portraits found their way to new owners (c'est moi qui souligne) who

had them recarved ». Au point de parler, *ibid*., d'un « market for portraits gradually becoming so saturated that the rules for establishing who could be recarved and who could not were forgotten » (cf. également, p. 109 : « It seems plausible that the rapid succession of emperors at this time resulted in a glut of imperial portraits reaching the market »). Peut-on d'ailleurs vraiment assurer (*ibid*.) qu'à partir du milieu du III^e^ siècle, « it may have been easier for private individuals to procure also imperial portraits » ? Nombre d'affirmations de ce genre seront très certainement discutées, voire contestées, par les spécialistes – je n'en doute guère. Il en ira de même, peut-être, du jugement porté sur plusieurs œuvres ici considérées comme « recarved ». Je ne vois personnellement pas comment prouver, par exemple, que plusieurs portraits des fameux cosmètes d'Athènes (cat. n^os^ 239-248, fig. 25-34) aient été retaillés dans des effigies antérieures (mais déjà M. Bergmann, *Studien zum römischen Porträt des 3. Jahrhunderts n. Chr*., Bonn, 1977, p. 86-88) : la tête n° 242, fig. 28 a-b, réalisée dans un même bloc de marbre que l'hermès en grande partie conservé, apparaîtrait, dans ce cas, bien plus petite par rapport aux épaules et quelque peu décalée par rapport au vêtement retombant sur le côté gauche ; et le magnifique portrait « galliénique » n° 245, fig. 31 a-b, se trahirait par quelque imperfection de détail. Reconnaître une « Umarbeitung » dans une œuvre dont tout l'épiderme aurait été retaillé et dont ne subsisterait aucune trace d'un état antérieur, échappant ainsi à tout contrôle, risque bien, dès lors, de relever de la pure subjectivité. Aussi les schémas 3-10 proposés aux p. 93-107 et le chapitre VII qui en découle et suggère de reclasser ces différents portraits en plusieurs groupes laissent-ils quelque peu rêveur, en dépit de l'ingéniosité de l'auteur. On en retiendra, cependant, que certaines œuvres au profil singulièrement étiré ou déformé pourraient bien, en effet, résulter de la manière dont elles ont été retaillées pour tirer parti, le mieux possible, de la forme même du portrait antérieur. Mais on exclura totalement, par ailleurs, que pour une œuvre comme le portrait d'époque tibérienne du Princeton Art Museum (cat. n° 169 ; en dernier lieu N. Aksamija, in *Roman Sculpture in the Art Museum Princeton University*, éd. J.M. Padgett, Princeton, 2001, n° 3 p. 11-14), retaillé dans une tête d'Athéna casquée parfaitement reconnaissable à l'arrière, « the owner could switch between two portrait options for display » (p. 84), le visage d'Athéna correspondant très exactement au bouchon d'encastrement du portrait qui devait entièrement disparaître dans la cavité de la statue préparée pour son insertion. Étrange idée, à nouveau, on en conviendra. La petite touche de « gender studies » apportée p. 112-121 n'a guère de sens non plus, ces transformations de portraits masculins en portraits féminins ou vice versa (« cross-gender recarvings »), ici désignées – certes entre guillemets – comme « trans-vestites », n'ayant évidemment rien à voir avec les « social aspects » dont traite ce chapitre. L'excursus sur les « recarved portraits on sarcophagi » (p. 118-122) semble ignorer la vaste bibliographie sur les remplois de sarcophages, ce qui conduit notamment l'auteur à écrire, p. 122 : « some (c'est moi qui souligne) sarcophagi in the crypt of the Duomo in Palermo (nos. 4, 11, 12, 18, 19) were also reused in the late Middle Ages » ; M. Paoletti, in *Colloquio sul reimpiego dei sarcofagi romani nel Medioevo*. Pisa 5.-12. November 1982 [Marburger Winckelmann-Programm 1983], p. 229 en comptait 14 « reimpiegati tutti tra gli inizi del XIII sec. e poco dopo la metà del XVI sec. ». Les erreurs sont nombreuses aussi : Élagabal n'est pas le fils de Julia Domna (p. 43), mais de Julia Soemias ; on ne peut écrire *praefectus praetorius* (p. 23) ;

Vienne (Isère) n'est pas à l'ONO de Paris (carte des p. 126-127) ; Ward-Perkins 1984 (et non 1964) et 2005 sont des livres de Bryan, non de J.B. Ward-Perkins, son père (p. 175). On écrira « Gallienic », non « Gallienian » (p. 61) ; et, plus volontiers, à propos de sarcophages, « Dionysiac » que « Dionysian » (p. 119). Plusieurs erreurs affectent aussi les renvois aux numéros du catalogue ou aux figures de l'illustration ; mais ce ne sont que broutilles en regard des réserves qui s'appliquent aux conclusions de ce livre pour ce qui est de l'histoire de l'art de l'Antiquité tardive.

Jean Ch. BALTY

Jean-Pierre BRUN (Éd.), *Artisanats antiques d'Italie et de Gaule. Mélanges offerts à Maria Francesca Buonaiuto.* Naples, Centre Jean Bérard, 2009. 1 vol. 22,5 x 28 cm, 309 p., nombr. ill. (COLLECTION DU CENTRE JEAN BÉRARD, 32. ARCHÉOLOGIE DE L'ARTISANAT ANTIQUE, 2). Prix : 40 €. ISBN 978-2-918887-01-0.

Le monde du travail dans l'Antiquité, qui constitue le thème central de ces mélanges offerts à Maria Francesca Buonaiuto, a depuis toujours été au centre des préoccupations de recherche du Centre Jean Bérard de Naples, au bon fonctionnement duquel contribua grandement la personne honorée – dans les coulisses en toute discrétion – et cela depuis les premières années de l'existence de celui-ci. Après quelques témoignages élogieux d'anciens et moins anciens membres évoquant l'ambiance familiale et l'esprit d'équipe au sein de ce centre de recherches historiques et archéologiques en Italie du Sud, les vingt-trois contributions concernant l'artisanat antique rassemblées dans ce volume sont groupées selon leur point de vue en quatre sections plus ou moins thématiques. Tout d'abord, nous trouvons deux contributions concernant la position sociale et économique de l'artisan dans le monde hellénique et dans la société romaine. Ensuite trois articles concernent quelques aspects de la production artisanale à caractère religieux, tels que des formes céramiques reliées aux pratiques rituelles, des ex-voto en forme de demi-tête retrouvés dans nombreux sanctuaires de l'Italie centrale, ainsi que l'usage de gemmes comme objets votifs dans le monde grec, étrusco-italique et romain. Dans les dix articles de la troisième section – « artisanats urbains, artisanats ruraux » – ce sont surtout différentes catégories de productions artisanales urbaines qui sont à l'ordre du jour, de l'époque archaïque à l'époque romaine, en Sicile, en Italie du Sud et en Gaule méridionale. Tantôt sont pris en considération plusieurs activités artisanales rencontrées dans un site : l'évolution des artisanats locaux à Lipari entre la fin du VI^e^ et le III^e^ siècle av. J.-C. à la lumière des données fournies par la nécropole ; les installations artisanales de l'époque archaïque à l'époque romaine rencontrées dans la ville siciliote de Mégara Hyblaea ; le travail des métaux, de la céramique et de la coroplastique à Roccagloriosa en Calabre entre le IV^e^ et le II^e^ siècle av. J.-C. ; les différents types d'ateliers rencontrés dans l'îlot VI d'Olbia de Provence. Tantôt il s'agit d'une production artisanale particulière, tel que la fabrication de parfums à Herculanum, Pompéi et Paestum, le travail du fer à Pompéi, la fabrication de bleu égyptien à Cumes, la fabrication de sandales à Naples et l'artisanat textile à Fréjus. Dans un cas, le champ d'intérêt est élargi jusqu'au Moyen Âge pour quelques réflexions sur la production verrière à l'abbaye de S. Vincenzo al Volturno dans le Molise au IX^e^ siècle. La quatrième et dernière section

révision des listes des auteurs antiques mais également par une recontextualisation (conquête de Tarquin le Superbe dans le Latium et la zone pontine, Tarquin l'Ancien), il souligne l'importance de l'identification de certains sites comme *Pometia*, pouvant correspondre à l'antique dénomination de Caprifico. L'étape suivante de l'intervention de Domenico Palombi concerne le caractère frontalier de la zone, exposée aux pressions volsques et aurunces, et la définition du *nomen Latinum*. Afin d'aborder ce sujet complexe et peu étudié, il fait appel aux composantes idéologiques et religieuses des *populi* et souligne l'importance des mythes grecs dans l'historiographie des cités du *nomen*. Par ce choix, celles-ci réfutent délibérément leur caractère autochtone traditionnellement attribué aux Volsques notamment afin de se forger un caractère latin original. Le partage de mythes fondateurs identiques pourrait dès lors être la marque de liens particuliers de nature religieuse, politique ou militaire entre différentes cités latines. Dans tous les cas, ces différents mythes contribueront à la construction du panorama local, par l'édification de cénotaphes ou de monuments particuliers destinés aux héros mythiques, et auront un impact sur les programmes iconographiques locaux. En somme, le recueil offre une intéressante collaboration entre différents chercheurs abordant des sujets dont les voies sont parfois peu débroussaillées. Il est évident que des interrogations subsistent mais des nombreuses pistes ont été ouvertes par un questionnement pertinent lors des recontextualisations. Nous saluerons la mise en œuvre du catalogue de cet ensemble architectural de premier ordre, *Le terrecotte architettoniche arcaiche di Caprifico di Torrecchia nel Museo della Città e del Territorio di Cori*, par Edoardo Alessi.

Jean-Christophe CAESTECKER et Marco CAVALIERI

Anthony TUCK, *The necropolis of Poggio Civitate (Murlo). Burials from Poggio Aguzzo*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2009. 1 vol. 17 x 24 cm, IX-146 p., 33 pl., 16 fig. (ARCHAEOLOGICA, 153. POGGIO CIVITATE ARCHAEOLOGICAL EXCAVATIONS, 3). Prix : 180 €. ISBN 978-88-7689-217-6.

Lo studio sulla necropoli di Poggio Aguzzo si inserisce in una lunga tradizione di studi, scavi e indagini che lega le università americane all'area archeologica etrusca di Murlo. Sullo scorcio degli anni Sessanta del secolo scorso, infatti, fu Ranuccio Bianchi Bandinelli a incoraggiare e sostenere l'attività di K. M. Phillips sul sito che si sarebbe di lì a poco rivelato tra i più importanti per la storia degli insediamenti etruschi tra età orientalizzante e prima età arcaica. Da allora numerosi studiosi hanno operato sull'area, da Ingrid Edlund, a cui si devono gli studi fondamentali sulle statue acroteriali del palazzo (*The seated Statue Akroteria from Poggio Civitate (Murlo)*, pubblicato in "Dialoghi di Archeologia" del 1972 e *The seated and standing Statue Akroteria from Poggio Civitate (Murlo)*, Roma 1992) a Erik Nielsen, a cui si deve, tra l'altro, lo scavo delle tombe oggetto del presente studio, allo stesso Anthony Tuck. Il volume si prefigge di pubblicare analiticamente le nove tombe che furono rinvenute nel 1972 nell'area di Poggio Aguzzo, propaggine di Poggio Civitate, posta a trecentocinquanta metri ad ovest di Piano del Tesoro (la necropoli è recensita come F. 120 II,1 nello schedario topografico in Stefano Campana, *Carta archeologica della provincia di Siena Volume V Murlo*, Siena 2001, p. 112). Le nove tombe, tutte a fossa,

costituiscono in realtà solo una porzione dell'area di necropoli, la cui esatta estensione rimane tuttora sconosciuta. La loro importanza resta comunque indiscutibile, perché, come sottolinea Tuck, *The tombs included in this study, all of which date to the mid to third quarter of the 7th century BCE, are contemporary with the early stages of the Orientalizing period occupation at Poggio Civitate. This provides us a rare opportunity to examine Etruscan burials both unto themselves and in the overall context of the associated habitation and production areas*. L'indagine condotta nel volume, di cui scopi prefissati e risultati raggiunti sono sinteticamente anticipati nell'introduzione, parte da una descrizione delle nove tombe, ricavata in larga parte dalla coeva documentazione di scavo e da un inquadramento di cronologia relativa ed assoluta. Se le condizioni di rinvenimento infatti non hanno consentito di recuperare che indicazioni generiche sulle deposizioni e soprattutto sulle associazioni degli oggetti di corredo all'interno, lo studio di questi ultimi ha permesso però allo studioso di formulare ipotesi più generali sulle produzioni e gli usi della comunità di riferimento. Gli oggetti di corredo, ed in particolare la ceramica, con quasi esclusiva presenza di vasi di bucchero, impasto buccheroide, impasto, e *orangeware* (termine appositamente utilizzato da Tuck per individuare questa classe ceramica), appaiono uniformemente distribuiti in molte delle tombe di Poggio Aguzzo, avvalorandone la contemporaneità ed una collocazione cronologica da distribuire nell'arco di poco più di un decennio. La presenza di un unico *aryballos* ovoide protocorinzio di tipo Mozia (Neeft) nella tomba 5 e quella di due *kyathoi* di bucchero a rilievo (tombe 3 e 5) probabilmente prodotti in una fabbrica populoniese e di *kyathoi* di produzione locale, ma imitanti esemplari populoniesi e ceretani, forniscono gli unici elementi utili all'individuazione di una cronologia assoluta. Fondamentale nella disamina risulta il confronto con la fase orientalizzante di Poggio Civitate, la cui durata è oggi leggermente ampliata grazie alle più recenti indagini basate sulla presenza di ceramica di importazione e sui buccheri. I materiali delle tombe di Poggio Aguzzo, ascrivibili alla metà circa del VII sec. a.C., appaiono infatti contestuali alle prime fasi del complesso insediativo di età orientalizzante di Poggio Civitate. A queste pagine introduttive, lo studioso fa seguire una parte analitica, destinata allo studio delle forme vascolari, delle eventuali loro derivazioni e delle decorazioni presenti, che costituisce il corpo centrale del lavoro. Tra le classi vascolari individuate, risultano cinque soli *aryballoi*, di cui uno protocorinzio; ben tredici *oinochoai*, per alcune delle quali si evidenzia una derivazione da prototipi metallici, mentre per altre giustamente Tuck considera il rapporto con i prototipi metallici di mutua influenza e si richiama anche alla tradizione ceramica locale dell'età del ferro; un gruppo infine in cui in modo indiretto si può parlare di influenze protocorinzie, come per le quattro *kylikes*. Tra gli otto *kyathoi* si distingue per eleganza della forma e della decorazione e si impone come uno dei rari oggetti non prodotti localmente il *kyathos* della tomba 5 (cat. 38), che l'autore assegna alla stessa bottega del *kyathos* di Monteriggioni, da ricondurre ad ambiente populoniese. Tra gli oggetti in ceramica, a parte le forme vascolari, sono attestate solo fuseruole, mentre le tombe hanno restituito complessivamente ventinove oggetti di metallo, tutti in ferro, tranne quattro pezzi in bronzo: si tratta di parti di lance e punte di freccia, coltelli, fibule, un ago, un affibbiaglio in bronzo. Prima del catalogo dei materiali, cui lo studioso riserva la parte finale del volume, Tuck offre una lettura storico-sociale delle nove sepolture di Poggio Aguzzo. È indubbio che

conclusioni di carattere generale, come più volte ribadito dallo stesso autore, siano in questo caso condizionate dalla parzialità della documentazione. Interessanti le osservazioni sul probabile rito funerario, in parte suggerito dalla posizione di oggetti di ornamento quali le fibule, ma anche dalla presenza di due lance ai lati dei due inumati della tomba 5. Tuck, che attribuisce le nove omogenee sepolture a esponenti della comunità non identificabili con il gruppo elitario, ma piuttosto con quella che egli definisce l'*audience* dell'opulenza dispiegata dagli edifici orientalizzanti di Piano del Tesoro, rimarca il collegamento del rituale funerario, in cui gran parte hanno i vasi e le suppellettili per bere e mangiare, alla tradizione centro italica della prima età del Ferro, antecedente o comunque ancora estranea al diffondersi dei costumi, influenzati dal mondo orientale, del banchetto. L'importanza delle tombe di Poggio Aguzzo, e dello studio offerto da Tuck, è in effetti quella di fornire uno spaccato sulle comunità che facevano riferimento all'insediamento aristocratico di età orientalizzante di Poggio Civitate, in un contesto preurbano (prima cioè dell'affermazione in età arcaica dei grandi centri quali Chiusi), in cui i gruppi producevano *in loco* la maggior parte dei manufatti destinati al consumo interno, con conseguenti, sensibili diversità regionali, che si sarebbero smorzate con la fase urbana. L'analitica e funzionale divisione degli argomenti, per quanto a volte sembri impedire la visione sinottica delle interessanti problematiche affrontate, fornisce un utile elemento di consultazione. Completa il volume un'accurata documentazione grafica e fotografica.

Debora BARBAGLI et Marco CAVALIERI

Ingrid POHL, *San Giovenale.* Vol. II, Fasc. 5. *Two Cisterns and a Well in Area B.* Stockholm, Institutum Romanum Regni Sueciae, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 53 p., 23 pl., 30 fig. (ACTA INSTITUTI ROMANI REGNI SUECIAE. Ser. in 4°. 26, 2, 5). Prix : 400 cour. suéd. ISBN 978-91-7042-178-5.

Le recueil s'insère dans une suite logique avec le précédent ouvrage consacré aux fouilles et au matériel de la zone du Borgo à San Giovenale. Bien que riche en matériel, la zone concernée n'est pas forcément étendue puisqu'elle ne comprend que ce qui est présenté comme étant deux citernes archaïques à la structure simple et de taille moyenne, toutes deux réutilisées, ainsi qu'un puits relié à une canalisation d'*imbrices*. Ayant déjà été fouillée à plusieurs reprises (en 1958-59 par B.E. Thomasson et en 1960-61 par B. Olinder), cette zone n'échappe cependant pas aux évidentes lacunes méthodologiques qui résultent des fouilles de cette période et qui valent pour l'ensemble du site. Une nouvelle publication et un réexamen des vestiges a donc été nécessaire afin de tenter d'offrir un éclairage plus évident de ce site de premier ordre. Cependant, les nombreux avertissements de l'auteur dans l'introduction, qui nous renseignent sur l'état laconique des informations fournies par les journaux de fouilles de l'époque, suffisent à comprendre qu'il ne s'agit ici non pas d'un réexamen des fouilles en tant que tel (aucune stratigraphie n'étant restituable) mais bien d'une étude approfondie du matériel accumulé dans la zone concernée. Et c'est un fait, mis à part quelques pages proposant une description de la zone et une brève remise en contexte, l'ouvrage est essentiellement composé d'un catalogue très détaillé du matériel retrouvé (principalement céramique). Se divisant logiquement en trois parties, une par

exemple la victoire du Frigidus dans l'histoire générale de Rome, y compris dans une vision païenne de celle-ci (notamment, p. 87). Dans *3 cons. Honor*., si la partie consacrée au dédicataire officiel a les caractéristiques d'un *basilikos logos*, les passages relatifs à son père Théodose, loué pour la qualité de la formation qu'il a donnée à son fils, constituent aussi un récit épique. Dans *Ruf. 1*, les invectives sont intégrées dans un cadre épique ; mais le véritable objet du poème est de louer Stilicon, sauveur de l'Empire (p. 140). Quant à *Gild*., si c'est en apparence un récit épique, sa fonction réelle serait plutôt de faire un éloge implicite de Stilicon (notamment p. 205), la question de la mort de Gildon, où Stilicon n'a pas de part directe, étant dénuée d'intérêt pour Claudien ; le poème n'en traite pas, mais la question de l'existence d'une suite qui y aurait été consacrée est sans objet (p. 212). *Eutr. 1*, invective intégrant des éléments épiques, aurait d'abord pour fonction de laver Stilicon, défenseur de la tradition romaine, de sa qualification comme *hostis publicus* par le sénat de Constantinople (p. 241). *Eutr. 2*, récit épique montrant la colère des dieux, présente Stilicon comme étant le seul à être capable de sauver l'Empire de celle-ci (p. 258). *Stil. 1*, dont l'objet est l'éloge du dédicataire, emploie pour ce faire la méthode du récit épique et non celle du catalogue épidictique (p. 284-285) : ainsi devient-il un héros épique. *Stil. 3* insère l'éloge de Stilicon dans un éloge de Rome. *Get*. est assurément un poème épique, mais dans une « situation de panégyrique », Stilicon apparaissant là encore comme étant le seul à pouvoir sauver Rome. *6 cons. Honor*., dont les liens avec le poème précédent sont forts, loue certes Honorius comme vainqueur d'Alaric mais exalte aussi la renaissance des anciennes traditions romaines, l'empereur étant désormais revenu « chez lui » dans sa capitale, ce qui accomplit le rôle d'éducateur de Stilicon. Ces œuvres fonderaient une tradition du genre « épique-panégyrique », représentée par Mérobaudes et Sidoine Apollinaire, et influenceraient la poésie épique de Corippe (p. 456). Assurément s'est produite une rencontre exceptionnelle entre un poète et un sujet, déclinée de diverses façons, qu'on reste fidèle à la notion de mélange des genres (avec dominante) ou qu'on préfère avec l'auteur la notion de genre propre (mais non sans multiples facettes). L'auteur a relativement peu exploité la question de l'origine de Stilicon, même s'il intitule judicieusement le chapitre 4 « Der Halbbarbar als epischer Held », à propos de *Stil. 1*. Il est remarquable que Claudien soit aussi discret à ce sujet (cf. p. 279 avec la n. 11). Dans une certaine mesure, le transfert sur le plan de l'épopée d'un *semibarbarus*, – dénomination utilisée après sa mort par un Jérôme exploitant assurément de vieux préjugés refoulés du vivant de celui-ci (*Ep.* 123, 16) –, aura permis d'échapper aux pièges et aux contraintes du genre épidictique. Alain CHAUVOT

Jean-Pierre CALLU, *Symmaque.* Tome V. *Discours – Rapports.* Texte établi, traduit et commenté par J.-P.C. Paris, Les Belles Lettres, 2009. 1 vol. 13 x 20 cm, XXXVIII-197 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-01454-8.

Avec l'édition des *Discours* et des *Rapports*, qui fait suite à celle de la *Correspondance*, J.-P. Callu livre le cinquième et dernier tome de l'œuvre de Symmaque et clôt ainsi le travail de plusieurs décennies consacrées au dernier grand épistolier latin et

praefectus Vrbi de 384/385. Édités séparément du vivant de leur auteur et rassemblés, sans doute en 402 après sa mort, par son fils Memmius dans le livre X de l'œuvre paternelle, les *Discours* nous sont parvenus dans un état très fragmentaire. Seul témoin, un palimpseste originaire de Bobbio, réunissant les *Discours* et le *Panégyrique de Trajan* par Pline, partagé entre l'Ambrosienne et la Vaticane, a permis en effet au Cardinal Angelo Mai de sauver les *Discours* d'une disparition définitive. Sur les huit discours conservés, les trois premiers sont des panégyriques prononcés à Trèves entre 368 et 370, deux en l'honneur de Valentinien I[er], le troisième en l'honneur de Gratien. Dans le quatrième, Symmaque loue l'union rétablie entre l'Empereur et la Curie par le lien du consulat, en rendant grâce pour la désignation de son père à la magistrature suprême. Les quatre derniers discours sont des interventions en faveur d'individus. La tradition des *Rapports*, pour être plus assurée que celle des *Discours*, n'en est pas moins complexe et l'éditeur retrace avec bonheur le parcours d'un probable *monobiblon* diffusé au lendemain de 385 pour parvenir à sa propre édition en passant par les manuscrits connus d'O. Seeck, les *codices deperditi* accessibles à travers les éditions humanistes et les florilèges renfermant l'un ou l'autre de ces *Rapports*. Promu préfet de Rome en 384, peu de temps après l'assassinat de Gratien et sans l'avoir demandé, Symmaque aura à cœur de remplir sa fonction avec le sens du devoir et l'honnêteté qui le caractérisent. Adressés, comme il se doit, au collège impérial formé par Valentinien II, Arcadius et Théodose, mais en réalité pour leur majeure partie à l'administration d'Italie, les 49 *Rapports* du préfet font état d'une dizaine de mois consacrés à la gestion de la Ville dans tous ses aspects administratifs, judiciaires, sociaux (le ravitaillement) et politico-religieux. Parmi ces rapports, la *Relatio* III occupe, on le sait, une place à part, puisqu'elle pose Symmaque, champion du paganisme, en adversaire d'Ambroise pour la restitution à la Curie de l'autel de la Victoire et le maintien de la *lex parentum*, accordant aux vestales les *sacra castitatis alimenta* pour le plus grand bénéfice de la population romaine. Toutes les questions posées par l'édition de ces textes difficiles et par le style complexe de Symmaque sont abordées avec une acribie qui ne se dément à aucune page et témoigne de la profonde connaissance acquise par l'éditeur au fil des années passées avec Symmaque. Le riche appareil de notes remet l'œuvre dans le contexte de cette période mouvementée de l'histoire romaine qu'est la fin du paganisme et un index des noms propres termine le volume.

Cécile BERTRAND-DAGENBACH

François PASCHOUD, *Histoire Auguste.* Tome IV. 3[e] partie. *Vies des Trente Tyrans et de Claude.* Texte établi, traduit et commenté par F.P. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, XLV-367 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 60 €. ISBN 978-2-251-01460-9.

La série *Histoire Auguste* dans la CUF poursuit sa publication avec le *T. IV, 3[e] partie, Vies des Trente Tyrans et de Claude*, confié à François Paschoud. Sur de nombreux points, l'auteur renvoie à son *Introduction Générale*, publiée en 1996 dans le *T. V, 1[e] partie* ; il n'en reste pas moins que, depuis cette date, l'*Histoire Auguste* a fait l'objet de nombreux travaux et qu'il faut lire ce volume avec, à portée de main, en particulier, la *Chronique d'historiographie tardive* rédigée par l'auteur, *AntTard*, 15,

jeune Augustin qui avait quitté sa famille pour étudier les lettres et la rhétorique dans la ville de Madaure, fut rappelé auprès de ses parents, pour des raisons financières. C'est alors que son père, aux bains, s'aperçut que la pilosité de son fils devenait celle d'un adulte. Le moment où il pouvait espérer avoir des petits enfants semblait donc s'approcher. Augustin évoque l'épisode avec une délicatesse un peu précieuse : *ubi me ille pater uidit pubescentem et inquieta indutum adulescentia.* Patrice a donc vu que son fils devenait pubère et se trouvait déjà « revêtu d'une inquiète adolescence ». Dans la traduction qui nous est ici proposée (p. 134 n. 38), la poétique métonymie de l'adolescence-vêtement disparaît au profit des *Regungen der Jugend*, des « mouvements de la jeunesse ». Quels mouvements ? L'érection, comme nous le lisons dans l'analyse du texte par Schultheiß ? Mais Augustin ne dit rien de tel, et l'inexactitude de la traduction fait malencontreusement disparaître le thème de l'inquiétude, si important dans les *Confessions*. Deux index terminent le volume. On trouve dans le premier les noms de personnes ou de notions et les termes latins, et, dans le second, les passages cités, y compris ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Hervé SAVON

Rubén FLORIO, *Transformaciones del héroe y el viaje heroico en el* Peristephanon *de Prudencio.* Bahia Blanca, Editorial de la Universidad nacional del Sur, 2011. 1 vol. 18 x 24 cm, 267 p. ISBN 978-987-1620-56-2.

C'est une seconde édition, avec quelques corrections et quelques additions, d'un ouvrage de Rubén Florio paru d'abord en 2001. L'auteur y étudie cette réincarnation du héros antique qu'est le martyr chrétien. Il s'intéresse tout particulièrement au thème du voyage héroïque et à son profond renouvellement dans le *Peristephanon* de Prudence.

Hervé SAVON

Frank SCHEPPERS, *The Colon Hypothesis. Word Order, Discourse Segmentation and Discourse Coherence in Ancient Greek.* Bruxelles, VUB Press, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, XVIII-484 p. ISBN 978-90-5487-944-2.

Dans cet ouvrage, qui, outre une préface généreuse explicitant la démarche appliquée (IX-XVII), comprend l'introduction, trois parties, la conclusion, plusieurs index et la bibliographie, l'auteur se propose de réexaminer, après bien d'autres linguistes, le problème de ce qu'il est convenu d'appeler « l'ordre des mots » en grec ancien. L'introduction (p. 3-50), soulignant que la « loi de Wackernagel », selon laquelle les enclitiques ont tendance à occuper la seconde position dans la phrase, comporte de nombreuses exceptions, débouche sur une notion dégagée par E. Fraenkel, celle de *colon*. Ce terme grec de rhétorique, explicité ultérieurement, amène à postuler des « unités d'intonation ». Les trois parties du livre développent ce schéma d'ensemble. La première partie (p. 51-174) traite de l'ordre des mots à partir d'un corpus comprenant les textes judiciaires de Lysias et quatre dialogues de Platon, qui relèvent d'un même style proche de l'oralité. Les difficultés ne sont pas esquivées, comme la polyptose, qui consiste à utiliser dans une phrase plusieurs formes d'un même mot et

qui est un trait hautement énigmatique de l'ordre des mots en grec, affirme l'auteur (p. 136). Celui-ci dégage trois mécanismes en action dans l'ordre des mots, décelables aux niveaux morphosyntactique, prosodique et pragmatique. La seconde partie (p. 175-270) teste ce que F. Scheppers nomme « l'hypothèse colon », en rappelant, p. 121, qu'Aristote avait étudié la période et défini le *colon* comme une de ses parties (*Rhétorique* 1409-1410). La segmentation des textes de Lysias et de Platon en *cola* occupe une large place dans la démonstration, dont la compréhension est facilitée par de nombreux tableaux. Différentes types de *colon* sont postulés, qui ne sont pas sans rappeler l'analyse logique pratiquée anciennement et dont la pertinence est bien manifeste dans le présent travail. La conclusion qui s'en dégage insiste sur l'approche *orale* de ces textes, ce qui n'est pas en soi une constatation originale, reconnaît l'auteur, insistant surtout sur les conséquences de cette approche dans le traitement des textes grecs (p. 270). Ceux-ci doivent être lus dans une perspective pluraliste, incluant un certain nombre de paramètres, au premier rang desquels les unités d'intonation. La troisième partie, la plus étendue (p. 271-429), a pour objectif de proposer une approche pragmatique des textes grecs. Des considérations théoriques préliminaires, agrémentées de plusieurs grands schémas, permettent au lecteur d'aborder assez aisément la thématique de l'auteur (p. 273-318). Dans les discours judiciaires de Lysias, dont l'étude requiert plusieurs dizaines de pages (p. 319-372), et les dialogues de Platon (p. 373-399), F. Scheppers perçoit des structures en arbres. Il esquisse plusieurs pistes de recherche, dont un questionnement sur l'opposition entre langage spontané, quotidien, et rhétorique classique (p. 372) ; de même dans un dialogue platonicien, le statut social des interlocuteurs ne doit-il pas être pris en considération (p. 383) ? La structure en arbres est dépendante de la forme linguistique, dont la complexité est fonction de différents éléments, comme les particules, l'aspect verbal (p. 401-422). Dans la conclusion générale (p. 431-445), l'auteur, récapitulant, comme il se doit, ses hypothèses, souhaite qu'elles puissent aboutir à une approche cognitive des textes du grec ancien soi-disant « oraux » et renouveler ainsi les études sur l'ordre des mots. C'est dire la richesse du thème abordé, comme en témoignent également les divers index (p. 449-4472), qui permettent au lecteur voulant élucider un point particulier de circuler facilement dans ce livre, et la bibliographie exhaustive (p. 473-484). Sans nul doute ce livre, qui avance des hypothèses nombreuses et originales, appelle des commentaires et des propositions de la part des hellénistes mais aussi des spécialistes de linguistique générale. En outre ce travail devrait être poursuivi et complété par l'auteur selon d'autres points de vue, de nature philosophique essentiellement (p. 445, note 443). L'ordre des mots est, en effet, un sujet qui peut être abordé sous différents angles théoriques et dont l'étude est propre à divers renouvellements, comme le démontre bien ce livre. Monique BILE

André CHEYNS, *Cahier de vocabulaire grec. Pour un apprentissage en lien avec le français*. Louvain-la-Neuve, Université, 2011. 1 vol. 20,5 x 29 cm, XIII-149 p.

En 1998, André Cheyns publiait un *Vocabulaire grec pour la lecture des auteurs* (LII-322 p.) qui rencontrait une nécessité évidente : permettre l'étude en langue originale des textes grecs. C'est à une autre nécessité que répond ce *Cahier de vocabulaire*

moment aux Augustales de la cité, et dont la chercheuse nous explique l'impact visuel ainsi que les fonctions et messages économiques, sociaux et religieux ; d'un autre côté, l'espace cultuel privé que constitue par exemple le *mithraeum*, examiné par L. M. White dans une enquête assez complète sur l'implantation mithriaque dans la ville d'Ostie, doublée d'une réflexion sur les éléments cérémoniels que l'on peut déduire de l'agencement de l'espace et sur les logiques qui président l'organisation et la décoration de ces *spelaea*, reflets de préoccupations mythologiques. Les trois autres contributions de cette partie illustrent à leur manière l'interaction de cette architecture religieuse avec la culture chrétienne : A. Weissenrieder disserte au sujet de la nouvelle dimension du concept de « temple », tendant à s'écarter de la notion matérielle traditionnelle, perceptible dans la pensée chrétienne et véhiculée en particulier dans l'Épître aux Corinthiens ; D. L. Balch discute du chapitre 12 de l'Apocalypse de Jean et suggère intelligemment une mise en relation avec le mythe de Léto donnant naissance à Artémis, matérialisé visuellement dans le groupe statuaire du temple d'Apollon sur le Palatin et rituellement dans des cérémonies éphésiennes annuelles ; enfin, U. Muss retrace l'occupation religieuse du site de l'*Artemision* d'Éphèse sur la longue durée, braquant plus longuement le projecteur sur la destinée du lieu au moment de l'installation du christianisme. En témoignent certains textes chrétiens, mettant par exemple en scène l'apôtre Jean détruisant les composantes païennes du site, ou les aménagements repérés lors des fouilles et liés à la transformation en église et en lieu sacré de souvenir marial. Au final, ce volume, d'une belle variété, développant une approche historiographique actuelle, dans l'ensemble bien documenté, oscillant entre descriptif et interprétatif, remplit son objectif revendiqué (p. V-VI) de multidisciplinarité internationale (chercheurs européens et américains) toujours salutaire, moins celui d'un véritable et constant dialogue entre ces méthodes et points de vue. On regrettera l'absence d'introduction ou de conclusion qui auraient pu, en partie, devenir ce lieu de liaison. On soulignera par ailleurs que certaines contributions ont été traduites en anglais, ce qui en facilite l'accès au plus grand nombre. L'insertion de trois index (sources anciennes, auteurs modernes, structures architecturales et leurs décorations) en rend la manipulation plus commode et la mise à disposition d'un cd-rom d'images (en un fichier .pdf) permet le renvoi à de très nombreuses illustrations et une consultation en haute qualité, même s'il oblige à une lecture accompagnée du matériel informatique adéquat. Vincent MAHIEU

Martin BECKMANN, *The Column of Marcus Aurelius. The Genesis and Meaning of a Roman Imperial Monument.* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, XI-248 p., 69 ill., 1 carte. Prix : 65 $. ISBN 978-0-8078-3461-9.

On the dust jacket this book is hailed as "the first treatment of the Column of Marcus Aurelius in English". Strictly speaking this is not the case: see Iain Ferris, *Hate and War. The Column of Marcus Aurelius* (2009), which presumably Beckmann and his publisher had been unable to consult. Ferris was able to use an important preliminary study by Beckmann, in *JRA*, 18, 2005, p. 303-312, while Beckmann cites Ferris's earlier monograph, *Enemies of Rome. Barbarians through Roman Eyes* (2000) (mainly on the Column of Trajan). The Introduction sketches the life and times

of Marcus Aurelius and previous research on the Column. In chapter 1 Beckmann tackles the Column's date and purpose. He argues against the depiction of Commodus in the frieze, and for the monument having been commissioned in A.D. 176, hence to have covered only the First German-Sarmatian War, which ended abruptly in 175. The case is naturally far from cast iron. Ferris, it may be noted, opts for the Column being commissioned by Commodus after his father's death in 180. Given the extremely limited evidence, scholars have had to make inferences from the Column scenes as to what years are covered, and marked divergences of view remain. V. Huet, for example, in the book she edited with J. Scheid, *Autour de la colonne Aurélienne. Geste et image sur la colonne de Marc Aurèle à Rome* (2000), defined two phases, separated by the Victoria in scene LV, depicting the years 173-175 and 177-180: she referred to J. Morris, *JWCI*, 15, 1952, p. 33ff., who detected Commodus being given the *toga virilis* (in 175) in scene XLII. In chapter 2, Beckmann gives a plausible explanation for the choice of location, on the Campus Martius, at the west side of the Via Flaminia, "the route of departure for and triumphal return from the northern provinces." The third chapter is devoted to a very instructive explanation of the names *columna centenaria* and *columna cochlis* for the Columns of Trajan and Marcus. The former term referred to the height of the shaft, the latter to the internal spiral staircase. Next, in chapter 4, the planning and construction are considered, with much detail on the technical aspects of both Columns and appropriate attention to the differences between the two, showing how the architects and engineers of the Marcus Column had copied but also modified the design of the previous monument. Some estimates are offered of the time taken for the work, the inscription of Adrastus, the freedman procurator of the Column, dated August 193, being reasonably taken to indicate that the monument was by then complete. The estimate by A. Claridge, *JRA*, 18, 2005, p. 313-316, that the frieze would have taken six to eight years to carve, is cautiously accepted. Only in chapter 5, p. 84 ff., does Beckmann turn to the frieze itself, on which most attention and debate has always been focused. He notes a number of convincing examples where scenes from Trajan's Column have been copied. "Carving the Frieze", the subject of chapter 6, is perhaps his most important and innovative contribution, based on his article in *JRA*, 18, 2005, p. 303-312. A close study of the raised border of the frieze reveals a considerable variety of patterns, forty-six in all, which "should give us a rough minimum count of the individual sculptors who worked on the column." Chapter 7, "The Frieze as History" will have particular interest for historians. Long ago, the reviewer wrote, on the chronology of the Marcomannic Wars: "Further complication – rather than clarification – is caused by the existence of the historical reliefs on the Aurelian Column" (*Marcus Aurelius* [1966] 324); but was "inclined to follow Zwikker, Guey and others in believing that the reliefs followed a chronological order...[although] it would not be surprising if the artists of the Column, or those who gave the orders to the artists, had decided to place the 'Rain Miracle' scene (XVI) low down, so that as many people as possible could see it, whatever its place in the historical order of events" (*ibid.*, p. 316). After close examination of the Rain Miracle and other scenes, Beckmann gives a qualified no to the question: Is the frieze historical? He has a plausible suggestion, it may be noted, that the Lightning Miracle in scene XI may have been what led the author of the *Historia Augusta* to attribute this as well as the Rain Miracle to Marcus (*v. Marci*

24,4), in other words, that while the depiction of the latter was “inspired by a well-known historical event”, the former “may have made its way into literature via the column itself.” In chapter 8, “The Frieze as Art”, after detailed examination of numerous scenes, Beckmann returns to his forty-six sculptors, whom he identifies as having been employed previously on sarcophagi. He notes that there are “no clear connections between the column’s frieze and the only major work of historical relief from the reign of Marcus Aurelius, the so-called Panel Reliefs” and suggests that “the designers of the column turned to the Roman sarcophagus industry because the carvers employed there were the most easily accessible large pool of skilled figure-carving labor available in the city.” In chapter 9, “Viewing the Column”, he interprets the Column’s message as “one of harsh and brutal punishment”, of “violent Roman reprisal against rebels.” It might be commented here that more attention might have been given (as it is by Ferris) to what was going on at Rome during the years when the Column’s frieze was being carved, the reign of Commodus. It may be mentioned that a very different (and much more benevolent) interpretation of the reliefs is given by G. Depeyrot, *La colonne de Marc Aurèle.* I. *Introduction.* II. *Iconographie* (2010), of which a condensed version appeared a year later, *Les légions face aux Barbares. La colonne de Marc Aurèle* (2011). There is no need to list Beckmann’s minor misprints or slips. But a few other items must be singled out. At p. 141-142, on the killing with his own hands of the enemy chieftain Valao by M. Valerius Maximianus, *AE* 1956, 124, of which the relevant phrase is quoted in Latin at p. 227 n. 16, this equestrian officer is called ‘Valerius Maximus’ (indexed as “a soldier”) and the text said to have been “recorded on Maximus’s own tombstone”. It was in fact on the great *cursus*-inscription in his honour, clearly a statue-base, set up at Diana Veteranorum in Numidia in the early 180s, by which time the honorand was a senator and legate of III Augusta. At p. 149 Beckmann refers to “a letter [from Lucius Verus] to Fronto, philosopher [*sic*] tutor to both Verus and Marcus Aurelius and later apparently historian of Verus’s campaigns”. At p. 196 we read: “...the barbarians had themselves started the war... by invading Italy itself... they had laid siege to Aquileia... and defeated a Roman force and killed its leader, the praetorian prefect Furius Victorinus”. But as shown in works used by Beckmann, e.g. by W. Zwikker long ago, followed by the reviewer in his *Marcus Aurelius* (2nd ed. 1987 and repr.), p. 156 and n. 37, Victorinus almost certainly died from the plague not in battle; and Beckmann’s own account of the course of the war, p. 3 f., gives a rather different (and more accurate) impression. At p. 217, n. 13, Beckmann has overlooked the Addenda to the paperback edition of the reviewer’s *Marcus Aurelius: A Biography* (1993), p. 297. There the brilliant article by I. Piso, *Tyche*, 6, 1991, p. 131-169, is cited and its conclusion accepted: Piso demolished the restoration and interpretation of the Carnuntum inscriptions, *AE* 1982, 777-778, that were mistakenly followed in the reviewer’s book. But these criticisms should not obscure the great merits of this study.

Anthony R. BIRLEY

des pratiques sociales de l'élite romaine d'époque impériale, où le paraître est important, sans pour autant oublier les chevaliers et les femmes qui furent apparentées à tous ces individus, ouvrant ainsi de nombreuses perspectives de recherche. Ce recueil, malgré d'inévitables redites résultant de sa configuration, constitue donc un outil de travail indispensable et un modèle pour toute étude consacrée à l'histoire des mentalités et des modes d'expression des membres des *ordines* supérieurs romains sous le Haut-Empire. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Stéphane BENOIST, Anne DAGUET-GAGEY, Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE (Éd.), *Figures d'empire, fragments de mémoire. Pouvoir et identité dans le monde romain impérial (IIe s. av. n. è. - VIe s. de n. è.).* Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 589 p., 51 fg. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 38 €. ISBN 978-2-7574-0333-4.

In the 'Avant-Propos', p. 5-8, S. Benoist explains that the volume is based on a seminar held at the Université Charles-de-Gaulle Lille 3, in three sessions between October and December 2008, intended to assess the past decades of renewed research on Roman history from the 2nd century BC to the 6th century AD. After summarising the contents he concludes that all the participants share in a longstanding European and American scholarly *koine*, 'en grande partie dans l'entourage de deux maîtres au rayonnement et à l'humanité incomparables', the late André Chastagnol (Paris) and Fergus Millar (Oxford). By mishap the list of contributors, 25 in all, p. 9 and back, cover omits P. Rosafio, Università del Salento, Lecce. S. Benoist himself sets the ball rolling with 'Figures d'empire, fragments de mémoires. Une introduction', p. 11-22, highlighting recent work of especial importance. The book has three main sections, each with three sub-sections: I. Figures d'empire et modèles d'empereurs, A. Notions d'empire et approches impériales, B. Discours et idéologie, le prince et ses figures, C. Fêtes, cérémonies impériales et commémoration, une idéologie en mouvement?; II. Pratiques du gouvernement de l'empire, expressions et réalités, A. Approches politique et militaire du gouvernement de l'Empire, B. Les provinces de la partie hellénophone de l'Empire, pouvoir, administration et identité provinciale, C. Prosopographie, histoire sociale et administration; III. De la norme à l'identité, A. Norme, expression et codification durant l'antiquité tardive, B. Identités sociales et religieuses, C. Mémoires, identités et histoires de Rome. I A. begins with C. Ando, 'Law and the landscape of empire', p. 25-47, adumbrating 'arguments elaborated at much greater length in a forthcoming monograph, *The Ambitions of Government*'. He moves from inscriptions and literary texts to plans of Roman cities (with 14 figures), concluding that the famous passage in Tacitus, *Agr*. 21, on 'Romanization' is far from being in 'splendid isolation'. Ando is addicted to terms like 'instantiation', 'ideation', 'construal', but his message comes across: urbanism was the key factor in Rome's rule. M. Dondin-Payre, 'Empire antique, empire contemporain: l'Afrique du Nord', p. 50-70 (with 6 figures) is fascinating on 19th and 20th century colonial attitudes –mainly French but also Italian– to the conquest of and rule over formerly Roman territories and the effect of the Roman past both on policy and on archaeological research. In I B., M. Horster, '*Princeps iuuentutis*: concept, realisation, represen-

tation', p. 73-103 (with 4 figures), offers a useful survey from Augustus to Severus. She claims, perhaps rightly, that Marcus Aurelius as Caesar 'obviously did not carry the title', taking Dio 71, 35, 5, 'on being appointed leader of the knights he entered the Forum with the rest, although he was a Caesar', just to mean that Marcus was one of the *seviri equitum*, as is specifically stated in the *HA*, *M. Ant. Phil.* 6, 3. She goes astray in calling Marcus' adoptive brother '[t]he younger Caesar Lucius Verus': after adoption by Antoninus, Lucius simply became L. Aurelius Commodus, was not made Caesar and did not acquire the name Verus until made co-emperor in 161. A. Gangloff, 'Le *princeps* et le bon roi selon Homère', p. 105-122, gives an up to date account of the debate on Philodemus' treatise, then, under the sub-heading 'L'idéologie homérique sous le principat', discusses mainly Dio Chrysostom's *Or*. II on kingship. M. Galinier, 'Trajan l'Égyptien: portrait croisé d'un empereur dans le monnayage romain et alexandrin', p. 123-152 (with 11 figures), had his starting-point in the numismatic collection of the Musée Puig at Perpignan. He explains the appearance of Hercules on coins from AD 100 to 111 and in the *Acta Arvalium* of 101 as the only deity promised multiple animal sacrifice: he was the god '*choisi* par Trajan pour être son protecteur divin'. The Alexandrian issues being dated year by year, unlike those of the Rome mint, help to pin down the latter more closely; Alexandria also copied the Rome reverses, with no Egyptian themes (in contrast to the next reign). He concludes with a table setting out the titulature on the issues of the two mints from the entire reign. In the brief final paper in I B., E. Manders and O. Hekster, 'Identities of Emperor and Empire in the third century AD: some considerations', p. 153-162 (with two charts), begin by contrasting two inscriptions from AD 238, a dedication near Aachen, *pro salute imperi* (*CIL* XIII 7844), and the famous appeal to Gordian III by the villagers of Scaptopara (*CIL* III 12336 and later editions); they go on to analyse third-century coin types. The first of two papers in I C. is by S. Benoist, 'La Fête impériale et ses métamorphoses', p. 165-180; an 'annexe' listing 17 of his earlier studies, as an 'itinéraire personnel', shows that this has been a longstanding theme of his, usefully summarised here, with copious references to other key publications, going down to the late empire. It is followed appropriately by J.A. Jiménez-Sánchez, 'La liturgie impériale et les jeux durant l'Antiquité tardive: entre paganisme et christianisme', p. 181-193 (with 4 figures), who takes the enquiry as far as Salvian. The two papers in II A. are very different from one another. P. Sánchez, 'De l'*auctoritas senatus* à l'*Imperator auctor*: le Sénat, les généraux vainqueurs et les amis et alliés du peuple romain aux deux derniers siècles de la République', p. 197-222, shows how ambitious commanders, from Flamininus down to Octavian, presented themselves, rather than the Senate, to the allies as the guarantors (*auctores*) of the measures taken to protect them. This is a survey of long period, with valuable bibliographical detail, although the author modestly stresses that it is 'nécessairement partiel et partial', and that Sulla, Pompeius and Antonius had to be left aside. By contrast, P. Cosme, 'L'authentification des diplômes militaires au début du principat de Vespasien: un éclairage sur une fin de guerre civile', p. 223-240, examines the origin of the witnesses on the military diplomas from a period of less than three years, AD 68-71, convincingly concluding that the presence as witnesses of men from the provinces and from Paestum in Italy –quite a different set of men from the 'professional' witnesses found in other periods– can be explained in

part by them having been sent by their communities to verify the texts of treaties and other documents destroyed in the burning of the Capitol in December 69. II B. is one of the highlights of the volume, a splendid group of papers on the Greek east: M. Kantiréa, 'Pouvoir, patronage et évergétisme à Chypre', p. 243-256; X. Loriot, 'La province de Pont-Bithynie sous le Haut-Empire: assise territoriale et administration', p. 257-286; C. Hoët-van Cauwenberghe, 'Rome et la liberté des Grecs sous les Antonins et les Sévères en Achaïe romaine, ou l'art d'administrer les Grecs avec délicatesse', p. 287-319 (with one figure and a list of Antonine and Severan *curatores*; one small correction, at p. 307, n. 91: A. Claudius Charax, *cos*. 147, was from Pergamum not Ephesus). All three have up to date and detailed annotation and Loriot provides three informative tables, cities in Pontus-Bithynia, governors from Augustus to Claudius II and *correctores* and *curatores*, as well as a list of equestrian administrators and a map of the provinces in Asia Minor. The three papers in II C. provide a rich and varied diet. S. Demougin, 'Heurs et malheurs de la prosopographie', p. 323-339, offers a concise history of Roman imperial prosopography, notes some important recently discovered documents and discusses some prefects of the Italian fleets and a few families attested over several generations. A. Daguet-Gagey, 'Auguste et la naissance des services publics à Rome', p. 341-360, makes a good case for Suetonius, *D. Aug*. 37, 1, having listed in chronological order of their creation the *noua officia* in Rome and Italy which Augustus devised, in spite of the apparent conflict of evidence, particularly over the *cura alvei Tiberis* and the *cura frumenti populo dividundi*, which she convincingly solves. M.-L. Bonsangue, 'Administrer et exploiter les mines en Gaule méridionale: le rôle de Narbonne (I^er^ s. av. J.-C. – II^e^ s. ap. J.-C.)', p. 361-384, makes more widely available a great deal of new evidence on the silver and iron mines in southern Gaul. The four papers in III A. are all concerned with the late legal sources and the reviewer is hardly competent to judge them: P. Jaillette, '*Theodosiani liber quintus* dans l'édition de Théodore Mommsen: quelques observations', p. 387-398; F. Reduzzi Merola, 'Le vol de l'esclave fugitif et la « corruptio servi »: entre élaboration jurisprudentielle et définition des délits', p. 399-406; P. Rosafio, 'La *constitutio de Scyris* et l'insediamento dei barbari nell'impero', p. 407-423; S. Corcoran, 'The *novus codex* and the *codex repetitae praelectionis*: Justinian and his codes', p. 425-444. One brief remark may be allowed: in spite of his disclaimer, p. 415 n. 21, Rosafio's citation of the *HA Claudius* and *Probus* in long quotations might have caused A. Chastagnol to raise his eyebrows. In III B., the first paper, M.-Th. Raepsaet-Charlier, 'Onomastique et société dans le monde romain', p. 447-465 (with 6 figures), could equally well have been placed in II C., on prosopography, for she begins with an illuminating section on 'Onomastique et prosopographie', looking at three prominent families attested over several generations, before showing the value of onomastics in determining degrees of Romanisation, comparing names in Gallia Belgica and Germania inferior, in Augusta Treverorum and Vienna Vocontiorum and those of worshippers of Mars and of Mercury in Germania superior. The other paper in this section, Fr. Van Haeperen, 'Les acteurs du culte de *Magna mater* à Rome et dans les provinces occidentales de l'Empire', p. 467-484, is a fascinating discussion of this famous cult, in which she corrects several misconceptions. In III C., E. Dench, 'Roman imperial pasts', p. 487-

502, offers wide-ranging thoughts, comparing the Romans' attitudes to their past and to their own past by subject peoples, with modern cases; this paper nicely dovetails with that by M. Dondin-Payre. M.V. Escribano, 'From norm to identity: Christians and Manichaeans in *Codex Theodosianus* XVI: separated by the law', p. 503-529, provides comprehensive coverage of an important piece of religious and intellectual history in late antiquity. S. Benoist brings up the rear with a brief 'Apologie pour une histoire romaine revisitée. Conclusions', p. 531-539 (with two figures), and there follows an admirable set of indexes, covering sources, names, geography and general, p. 541-586, and the list of contents (a list of illustrations would have been welcome). Nineteen contributions are in French, six in English and one in Italian. This is undoubtedly not least a triumph of Francophone scholarship. German scholars must look to their laurels, although plenty of works in German are cited – but, oddly enough, the great monument of German scholarship is mistakenly referred to twice, p. 167, 325, as the *Real-Encyclopädie der klassischen Welt* instead of… .*der classischen Altertumswissenschaft*. The *RE* came to an end in 1980 and perhaps is not read all that much nowadays. Anthony R. BIRLEY

Patrick LE ROUX, *La toge et les armes. Rome entre Méditerranée et Océan. Scripta varia.* I. Rennes, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 785 p., 37 ill. (HISTOIRE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-7535-1427-0.

Afin de saluer une carrière incroyablement féconde, tant au niveau de la recherche qu'au niveau pédagogique, plusieurs des collègues et amis de Patrick Le Roux se sont réunis afin d'éditer ce premier volume de *Scripta varia*. Dans l'avant-propos, Sabine Armani, François Cadiou, Patrice Faure, Bertrand Goffaux, Nicolas Mathieu, Milagros Navarro Caballero, Jocelyne Nélis-Clément, Christophe Schmidt-Heidenreich expliquent ce qui a motivé le choix des articles retenus dans ce volume. Tout d'abord, n'ont été repris que les articles que Patrick Le Roux signa seul, *afin de préserver la singularité du livre.* Il a également été décidé de définir une cohérence thématique : *La toge et les armes*. Ces deux symboles majeurs dans l'histoire de Rome constituent aussi deux axes primordiaux de la réflexion historique de Patrick Le Roux et ce, depuis plus de quarante ans, que ce soit dans les différentes universités qu'il servit, ou au sein d'institutions telles que la Casa de Velázquez à Madrid. Les éditeurs ont également tenu à ce que l'attrait particulier de Patrick Le Roux pour les terres ibériques soit bien représenté. La première partie de ce volume regroupe huit chapitres et forme une réflexion méthodologique et historique sur deux aspects indissociables du travail de Patrick Le Roux : le métier d'historien et la pratique de la science épigraphique. Les deux parties suivantes sont consacrées à une institution très étudiée par Patrick Le Roux : l'armée romaine, et plus particulièrement son rôle dans l'organisation des provinces ibériques durant la période impériale. Chacune de ces deux parties est composée d'une dizaine de chapitres. La quatrième partie, composée de six chapitres, est ensuite consacrée au monde civil, en proposant une réflexion sur la cité. Enfin, une dernière partie est dédiée aux espaces et aux populations des Gaules, proposant même deux contributions inédites sur les six qui la composent. Les éditeurs annoncent un deuxième volume de *scripta varia* qui sera consacré plus

souvent dans le cadre tout simple mais combien efficace du petit marché quotidien dont les tablettes de *Vindolanda* constituent un témoignage exceptionnel.

Georges RAEPSAET

Olivier HEKSTER & Ted KAIZER (Ed.), *Frontiers in the Roman World*. Proceedings of the Ninth Workshop of the International Network Impact of Empire (Durham, 16-19 April 2009). Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XI-378 p., 7 fig. (IMPACT OF EMPIRE, 13). Prix : 130 €. ISBN 978-90-04-20119-4.

The latest "Impact of Empire" Workshop to be published took place at Durham four months before the 21st Congress of Roman Frontier Studies some 25 kilometres further north in Newcastle upon Tyne. Some co-ordination might have been expected, not least as the Frontier Studies or *Limes* Congresses were launched from Durham University in 1949. But that was clearly not the case. The first Frontiers Congress, at King's College, Newcastle, then still part of Durham University, was a small-scale affair, with fewer participants than the Impact Workshops, and had a principally archaeological approach, as has been the case with subsequent Frontiers Congresses. They also have ever larger numbers attending: the 21st Congress in August had over 300 participants, with four parallel sessions of papers, several excursions during the Congress and pre- and post-Congress tours. Its Proceeedings have not yet appeared, although they may be ready before the 22nd Congress in Bulgaria (September 2012). This by way of preamble, to obviate any confusion. In the Preface to the volume under review the editors explain that "the vast and heterogeneous Roman world knew many different types of frontiers", their licence to include some papers which hardly refer to any kind of frontiers; still, others could well have been on the programme in Newcastle. J. Richardson, "*Fines provinciae*", p. 1-11, summarises his own earlier contributions on the Republican and early Augustan period. J.W. Drijvers, "The limits of empire in the *Res Gestae* of Ammianus Marcellinus", p. 13-29, is a welcome corrective by an Ammianus specialist to the still widely believed claim by B. Isaac, *JRS* 78, 1988, p. 125-147 and elsewhere, that *limes* meant an administrative district, not an actual fortified line. But Drijvers ignores earlier papers that corrected Isaac, e.g. two by E.L. Wheeler and one by C. Zuckerman, *Historia* 47, 1998, p. 108-128. St. Benoist, "Penser la limite: de la cité au territoire imperial", p. 31-47, ranges from the late Republic to the fifth and even sixth centuries in a largely philological discussion, with an appendix of quite lengthy (untranslated) Latin texts, from Augustine, Livy, A. Gellius and Cicero. His concluding remarks, without references, suggest that he was not much impressed by Drijvers' dismissal of the Isaac doctrine: "du pomérium au *limes*, la figure des limites correspond beaucoup plus à une zone, un entre-deux, qu'à une ligne." The next two papers, K. da Costa, "Drawing the line: an archaeological methodology for detecting Roman provincial borders", p. 49-60, and D. Nappo and A. Zerbini, "On the fringe: trade and taxation in the Egyptian eastern desert", p. 61-77, analysing respectively differences in pottery finds between the provinces of Arabia and Palaestina Secunda (with a map and four charts), and ostraka from Berenike, would fit admirably in a Limes Congress. So too, no doubt, would the next three: R. Hingley and R. Hartis, "Contextualizing Hadrian's Wall: the Wall as

'debatable lands'", p. 79-95; A. Hilali, "Recherche sur les frontières de l'Afrique romaine: espaces mobiles et representations", p. 97-111; and G. Schörner, "Rom jenseits der Grenze: Klientelkönigreiche und der *Impact of Empire*", p. 113-131 (with two figures). Hingley and Hartis, after outlining standard literature on the Wall, seek new approaches with comparative material, and conclude that the Wall was a confession of Rome's failure to incorporate the inhabitants of the northern part of their province. They go astray at p. 85: "The Roman governor Agricola's construction of a line of forts between the Forth and Clyde in the late 70s and early 80 (*sic*) AD created a new boundary to this island territory", citing Tacitus, *Agricola* 20 (*sic*: it should be ch. 23). But they have misunderstood the Latin**:** *ac si virtus exercitus et Romani nominis gloria pateretur, inventus in ipsa Britannia terminus*, means "if the spirit of the army and the glory of the Roman name had permitted it, a frontier could have been found within Britain itself". Hilali gives a conventional account of Roman frontier policy in Africa, with copious, largely francophone bibliography, concluding that for the Romans "nulle frontière formelle" limited their access to the "territoire barbare". Regarding "barbarians" she writes at p. 110: "Dans la mesure où des écrivains, comme Gallien, pouvaient écrire des propos comme: 'Je n'apprécie pas plus les Germains que les loups et les ours...'." No reference is given, but "Gallien" must refer to Galen, in French "Galien": this is a half-remembered quotation from his *De sanitate tuenda* 1,10 (6.51 Kuhn): "I write neither for the Germans, nor for other wild and barbarian peoples, nor for bears, lions or other wild animals, but for Greeks and for those who may have been born barbarians but who strive to attain the qualities of Greeks". (By further mishap, "Gallien" here is indexed under the emperor Gallienus). Schörner argues that so-called "client-kingdoms" (surely now regarded as misleading term), on which he provides copious bibliography old and new, are best seen as "contact-zones". At p. 115 n. 9, he attributes to "M. Rosenbaum-Alföldi" an article in *NZ* 106-107, 1979. Elisabeth Alföldi-Rosenbaum was a classical archaeologist, who died in 1992. The real author is the distinguished numismatist Maria R(adnoti)-Alföldi, Professor Emerita at Frankfurt, happily still going strong. At p. 117, it is odd to refer to an "englischen Klientelkönig" in pre-Roman Britain, half a millennium before the Anglo-Saxons reached the island. Two further papers, although separated from the preceding ones by the editors, also discuss geographical frontiers: K. Strobel, "Zwischen Italien und den 'Barbaren': Das Werden neuer politischer und administrativer Grenzen in caesarisch-augusteischer Zeit", p. 199-231, and A.S. Lewin, "The new frontiers of late antiquity in the Near East. From Diocletian to Justinian", p. 233-263. Strobel, in his final section, "Die Schaffung der Provinzen *Raetia et Vindelicia* und *In Regno Norico*", convincingly dates the creation of these provinces much earlier than most have done. This paper is rather too long and stuffed with place-names, many not very well-known: the editors should have demanded a map. Lewin provides an authoritative guide to recent work in his chosen area, stressing Diocletian's reorganisation and the real threat from Arab tribes in the later period. He cites the paper by Zuckerman, mentioned above, which Drijvers should have known. Lewin writes clearly, but here too a map would have been helpful. Four papers deal with religious affairs: E. Muñiz Grijalvo, "The frontiers of Graeco-Roman religions: Greeks and non-Greeks from a religious point of view", p. 133-148; F. Lozano, "*Arx aeternae dominationis*: emperor worship rituals in the construction of

a Roman religious frontier", p. 149-156; L. Dirven, "Religious frontiers in the Syrian-Mesopotamian desert", p. 157-173; A. Evers, "A fine line? Catholics and Donatists in Roman North Africa", p. 175-198. Muñiz Grijalvo discusses first Herodotus on Greeks and others, then concentrates on Strabo, concluding that his *Geography* was "devised to explain the world to the Romans... a perfect chance to build a religious frontier for the empire, which placed their Greek subjects at the center of the Roman universe." At p. 143, on definitions of "Greekness", she could usefully have cited the passage from Galen referred to above. Lozano's attempt to make his brief discussion of emperor-worship relevant to a "religious frontier" is rather forced, and his revival of the notion that it was important in persecution of the Christians does not convince the reviewer. Dirven's fine study of two frontier cities and their cults may be thoroughly recommended, as may, likewise, Evers' detailed account of the Donatist schism, although in his case the term "frontier" is stretched rather far. Of the remaining papers, that by T. Ñaco del Hoyo, B. Antela-Bernárdez, I. Arrayás-Morales, S. Busquets-Artigas, "The 'ultimate frontier': war, terror and the Greek *poleis* between Mithridates and Rome", p. 291-304, in spite of their title, is not really a frontiers study. The same applies to K. Verboven, "Resident aliens and translocal merchant *collegia* in the Roman Empire", p. 335-348 and L. Foubert, "The impact of women's travels on military imagery in the Julio-Claudian period", p. 349-361, both interesting enough. Verboven in particular discusses a mass of not very well-known epigraphic evidence (at p. 339, "Diodoros' proposal..." should read "The proposal by Philokles, son of Diodoros..."). F.J. Vervaet, "Reducing senatorial control over provincial commanders: a forgotten Gabinian law of 67 B.C.E.", p. 265-290, with massively detailed annotation, surely belongs in a standard journal, where those interested in the late Republic would be more likely to find it. P. Cosme, "Les Bataves au centre et à la périphérie de l'Empire: quelques hypothèses sur les origines de la révolte de 69-70", p. 305-320, suggests that Civilis' contact with the Batavian former *corpore custodes* dismissed by Galba may have led him to mount his revolt. However this may be, the reviewer is not convinced by Cosme's rejection of the idea, mistakenly attributed, at 318, to Brunt and Strobel – it comes from G. Alföldy's classic monograph on the *auxilia* of Germania inferior, *Epigr. Stud.* 5, 1968 – that there was a further cohort of Batavians, commanded by Civilis, as well as the eight referred to by Tacitus, *Hist.* 1,59, a total of 4,500 men. Alföldy thus explained the numbering and total strength of the reconstituted cohorts after the revolt: four milliary, I-III and IX, and one quingenary. Finally, J. Nicols, "The practice of *hospitium* on the Roman frontier", p. 321-333, is a useful discussion of this phenomemon, with an appendix of six *tesserae hospitales*. There is a brief index, p. 363-378. Misprints or misspellings are rather frequent but none seem seriously misleading: "metal defectors" (p. 321) is an amusing one. All told, the volume contains much of great interest and any archaeologists who mistake it for a *Limes* Congress publication would benefit from consulting it. Anthony R. BIRLEY

Francesco DE ANGELIS (Ed.), *Spaces of Justice in the Roman World*. Leyde, Brill, 2010. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XII-434 p., ill. (COLUMBIA STUDIES IN THE CLASSICAL TRADITION, 35). Prix : 140 €. ISBN 978-90-04-18925-6.

l'exception d'Hispalis, mais en y joignant Carmo (p. 127-201). La seconde partie présente des tableaux synoptiques et les considérations générales (p. 205-224) qui précèdent les index (p. 227-270) puis les tables comportant carte et reproductions d'inscriptions, dont certaines ne sont malheureusement guère lisibles (p. 273-313). En conclusion, ce volume rendra de grands services à tous les chercheurs qui s'intéressent à cette thématique, en raison de la masse et la variété de documentation qui s'y trouve réunie. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Christine HAMDOUNE (Éd.), *Vie, mort et poésie dans l'Afrique romaine d'après un choix de* Carmina Latina Epigraphica. Bruxelles, Latomus, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 397 p., 28 pl. (COLLECTION LATOMUS, 330). Prix : 80 €. ISBN 978-2-87031-271-1.

Cet ouvrage, fruit de travaux menés depuis plusieurs années par le Groupe de Recherches sur l'Afrique Antique de l'Université de Montpellier qui réunit des latinistes et des historiens, s'inscrit dans le renouveau des études sur les *carmina epigraphica*. Délaissés depuis le début du XX^e^ siècle, car considérés comme de la poésie au rabais, ces poèmes funéraires intéressent un nombre croissant de linguistes et d'historiens depuis quelques années en raison de la quantité d'informations qu'ils donnent sur l'évolution de la langue ainsi que sur la vie, les croyances, la culture des défunts et des vivants. Le groupe avait déjà publié une étude en 1993 sur le plus long de ces poèmes africains gravé sur un mausolée situé à *Cillium* (Kasserine) et la publication de nouvelles recherches sur cette catégorie de documents ne peut que réjouir la communauté scientifique. Le volume est divisé en deux parties. Un avant-propos de C. Hamdoune explique les raisons du choix que les auteurs ont opéré au sein d'un ensemble plus vaste. Ont été pris en compte la bonne conservation des textes, leur intérêt poétique, la valeur des informations historiques dont ils sont porteurs, tandis que les textes déjà bien étudiés ou des documents trop fragmentaires ont été écartés. La première partie, *Recueil de poèmes commentés*, p. 16-281, contient cent soixante-quatorze poèmes. Chacun d'eux est accompagné d'un apparat critique, d'une bibliographie, des *loci similes*, d'une analyse de la métrique effectuée par J. Soubiran, d'une traduction et d'un commentaire linguistique et historique. La présentation a respecté l'ordre du *CIL*, VIII, d'est en ouest, et reflète la répartition géographique des découvertes : la Tripolitaine n'est représentée que par un poème et aucun ne provient de Maurétanie Tingitane (dans le poème n° 2, l'ordre des mots du v. 14 a été modifié, comme le prouve la photo de l'inscription, pl. I). Deux textes de Luxorius (n° 49 et 50) et un autre dû, selon la tradition manuscrite, à Augustin (n° 104) sortent du cadre strictement épigraphique. La richesse réside ici dans la variété et défile ainsi une série de portraits plus ou moins accentués : esclaves déplorant leur sort, militaires fiers de leur courage, prêtresse d'Isis morte à dix-huit ans sans avoir connu l'amour, manieur d'argent qui se targue d'avoir été bon vivant, étrangers morts loin de leur patrie et bien d'autres encore. Les auteurs ont extrait un maximum de renseignements sur les défunts et leur famille et ils les ont méthodiquement replacés dans leur environnement social ou leur contexte historique. Ils proposent en quelque sorte des photographies d'un monde passé, où l'image aurait cédé la place à l'expression des qualités morales, des sentiments et regrets, sans oublier les indications concrètes sur la vie des person-

nages. L'expression de la douleur présente des côtés répétitifs, qui s'expriment souvent à travers des vers plus ou moins convenus, mais les auteurs en ont analysé les nuances, les variations dans l'expression de la sensibilité où les formules maladroites alternent avec un style recherché, et il serait vain de chercher dans ces poèmes des valeurs autres que celles qui inspiraient la société contemporaine (la traduction de *pignus* au v. 14 du n° 166 par « enfant » dilue en partie l'intention du père : cet enfant fut un gage de tendresse, c'est ainsi, d'ailleurs, que le mot est compris aux p. 359 et 374). L'historien appréciera le souci constant des auteurs de faire dialoguer ces poèmes en les insérant dans des événements contemporains bien identifiés, tels les conflits militaires ou le schisme donatiste, ou en les éclairant par le rappel des conditions de vie de l'époque. La seconde partie, intitulée *Études et commentaires*, p. 283-376, comprend sept études. M. J. Pena a disséqué deux *carmina* de *Caesarea* (Cherchel) qui ont des liens avec la péninsule ibérique, p. 285-298. L'étude du premier, n° 170, *CIL*, VIII, 21031, dont la datation a divisé ceux qui l'ont étudié, tend à montrer qu'il faut séparer chronologiquement le *praescriptum* du *carmen*. L'absence de l'invocation aux Dieux Mânes, sa (la) qualité de fils de vétéran, dans une moindre mesure la formule onomastique, indiquent que le texte au sommet de la pierre a été rédigé dans la première moitié du I^er^ siècle. La paléographie, des détails sémantiques, dont l'emploi du mot *sollers*, qui n'apparaît que dans les poèmes chrétiens, situent le *carmen* à une époque plus tardive, fixée par l'auteur au IV^e^ ou au V^e^ siècle. Les photographies de la pierre, données en annexe, confortent cette hypothèse. Dans le poème n° 162, *CIL*, VIII, 21275, les arguments pour penser qu'*Hesperia* désigne l'Italie et non l'Espagne sont convaincants. Sur le thème de la mort prématurée, E. Wolff a analysé les deux épitaphes de Luxorius, p. 299-305. L'une évoque le souvenir d'une petite princesse nommée Damira, décédée à l'âge de trois ans pendant que son père bataillait aux frontières du royaume, l'autre celui d'Olympus, jeune professionnel du cirque. Cependant, malgré les ressemblances avec les épitaphes réelles dans les thèmes, les modes d'expression et l'usage des réminiscences littéraires, l'auteur conclut qu'il ne s'agit sans doute que de textes littéraires et non de véritables épitaphes. Dans son étude sur l'influence de la poésie classique dans ces *carmina* d'Afrique du Nord, p. 306-322, J. Meyers a montré à quel point les poètes africains ont gardé le contact avec leurs illustres prédécesseurs et a distingué les simples formules des réminiscences, il en donne la liste en annexe. Si Ovide tient le premier rang pour les premières, le tableau des secondes montre la suprématie de Virgile, avec l'*Énéide*, sur Ovide, Horace ou Stace. Ce résultat, différent de ce qui a été constaté dans d'autres provinces, notamment en Gaule par H. Belloc, incite l'auteur à penser que cette préférence tenait au fait que les Africains privilégiaient les formes d'expression de l'épopée virgilienne pour exprimer leur douleur, car celles-ci s'accordaient mieux à leur sensibilité. Dans sa tentative pour extraire le maximum d'éléments biographiques de ces *carmina*, J.-M. Lassère p. 323-335, a déploré leur manque de précisions. Il a prouvé néanmoins qu'il était possible, grâce à une grande familiarité avec ces textes, d'ouvrir des fenêtres sur ces vies résumées en quelques vers. La mention de l'âge des défunts figure très souvent et l'on y voit que l'amour des parents pour leurs enfants, exprimé dans plusieurs poèmes, contrebalance, sans l'infirmer, l'idée communément admise d'une indifférence des parents envers leurs enfants morts en bas âge en raison de la forte mortalité infantile. D'autres thèmes trouvent

leur place : la fierté manifestée par certains défunts d'avoir bien profité de la vie, acquis un bien foncier ou de s'être enrichis, et si le bonheur conjugal était un *topos*, l'affection entre époux n'était pas que convenue. A. Fraïsse, *Typologie des renseignements fournis sur le défunt dans les* carmina, p. 336-348, étudie la présence du nom et son absence, les différentes formules pour indiquer l'âge, le métier, la mention d'une activité, de déplacements ou l'exercice de magistratures locales. Elle s'intéresse également à la notion du destin qui inscrit la mort dans l'ordre du monde ou qui le bouleverse, ainsi qu'à la conception même de la mort : sur ces points, les textes chrétiens ne se distinguent guère de leurs homologues qualifiés de païens. Faire parler les morts, telle est la perspective adoptée par L. Échalier, p. 349-363, qui a compté quarante-neuf textes où le mort s'adresse soit à ses proches soit, plus souvent, à l'humanité selon des formes variées. Tantôt ils consolent et présentent la mort comme un apaisement, tantôt ils donnent des conseils ; certains font l'éloge des survivants, telles ces épouses qui louent leur mari, stratégie qui s'apparente à une forme de *captatio benevolentiae*. Dans quelques épitaphes, surtout lorsque le défunt laisse des orphelins derrière lui, il faut voir dans le discours une sorte de testament destiné à les garantir contre un avenir incertain, consignes que le vivant doit respecter puisque offertes à la vue de tous, peut-être aussi une affirmation de la part du vivant de sa propre légitimité. Pour finir, J.-N. Michaud, p. 364-376, s'attache à quatre textes, n° 70, 38, 136 et 108, qui témoignent d'une autonomie poétique du *carmen* et diffèrent de l'épitaphe-souvenir dans l'expression du moment, d'un instant fixé pour l'éternité, dans la mesure où le lecteur y joue un rôle mineur. Une bibliographie, des *indice*s, un *incipit* et des planches complètent l'ouvrage. Il faut féliciter les auteurs d'avoir offert aux lecteurs, à travers l'étude d'un matériau jusque-là négligé et désormais savamment exploité, une belle leçon d'histoire et de poésie.

Claude BRIAND-PONSART

Roger S. BAGNALL, *Everyday Writing in the Graeco-Roman East*. Berkeley, University of California Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, XIV-196 p., 9 pl., 50 fig. (SATHER CLASSICAL LECTURES, 69). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-26702-2.

Professeur à la Columbia University, puis à la New York University, où il est également directeur de l'Institute for the Study of Ancient World, Roger S. Bagnall est un spécialiste de l'histoire économique et sociale de l'Égypte ptolémaïque, romaine et byzantine. Le présent ouvrage contient la version remaniée de six conférences, – correspondant aux six chapitres de l'ouvrage –, qui ont été prononcées dans le cadre des *Sather Classical Lectures* de l'University of California, sur le thème de l'utilisation de l'écrit au quotidien, dans l'Orient gréco-romain, de l'époque hellénistique à la conquête arabe. Dans le premier chapitre, R.S. Bagnall présente une typologie générale des nombreux graffiti grecs découverts en 2003 sur les murs en partie plâtrés du sous-sol de la basilique située sur l'agora de Smyrne ; il se demande qui en étaient les auteurs, et quel emploi les Anciens faisaient de ce type de bâtiment. Dans le deuxième chapitre, l'auteur montre la circonspection avec laquelle il faut se servir de la documentation qui nous est parvenue d'Égypte ptolémaïque (spécialement l'archive de Zénon, qui contient surtout de la correspondance en grec), et la nécessité de l'intégrer dans

bronzes d'Égypte gréco-romaine par M.-Ch. Budischovsky ; des gemmes et bijoux antiques par R. Veymiers) ainsi que quelques études originales (parmi lesquelles des observations sur des témoignages en copte sur Isis, Sérapis et la magie par E. Sanzi ; un article sur Octavien et les cultes isiaques à Rome en 28 par M. Malaise). – La troisième partie constitue le deuxième supplément au *RICIS* (*Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques*) : elle comporte des compléments aux inscriptions déjà publiées et 32 inscriptions nouvelles (déjà éditées ailleurs) ; on apprécie la qualité des reproductions photographiques. – La dernière partie correspond à la *Chronique bibliographique* des années 2005-2008, à un supplément pour les années 2000-2004 et à une bibliographie générale (basée sur les références des articles publiés dans cette *Bibliotheca Isiaca II*). Déjà fort fournie, celle-ci pourra désormais servir de point de départ pour toute recherche sur les cultes isiaques. – Un index général clôt le volume.

Françoise VAN HAEPEREN

Nicoletta BROCCA, *Lattanzio, Agostino e la Sibylla Maga. Ricerche sulla fortuna degli* Oracula Sibyllina *nell' Occidente latino*. Rome, Herder, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 437 p. (STUDI E TESTI TARDOANTICHI, 11). Prix : 50 €. ISBN 978-88-89670-65-1.

Les milieux juifs et chrétiens ont fait circuler du II^e^ siècle av. n. ère au VII^e^ siècle ap. n. ère des vers oraculaires répartis en douze livres et imputés à la Sibylle. La Sibylle y est présentée, au même titre qu'Orphée, comme prophétesse de Dieu et, par la suite, annonciatrice du Christ. Cet ouvrage propose une analyse détaillée des extraits des *Oracles Sibyllins* cités par Lactance et Augustin. La première partie du livre concerne la christianisation de la figure Sibylle païenne à travers les différents auteurs chrétiens, grecs et latins, qui l'ont évoquée, depuis le Pasteur d'Hermas (70-150) jusqu'à saint Augustin. Ensuite, l'auteur retrace l'histoire des différentes collections qui ont transmis les Oracles sibyllins. L'analyse approfondie des fragments cités par les auteurs chrétiens commence à la p. 102. On y trouve une analyse philologique méticuleuse de tous les vers, avec une comparaison systématique de toutes les variantes connues. L'analyse des cinquante-quatre extraits de Lactance est particulièrement développée (p. 128-180). L'auteur y étudie chaque attestation des Oracles sibyllins et notamment les variantes textuelles conservées par la *Théosophie*, une collection anonyme chrétienne d'oracles datant du VI^e^ s. La troisième partie est consacrée aux fragments transmis par saint Augustin, et tout d'abord à l'acrostiche christologique de la Sibylle d'Érythrée tel que le rapporte en traduction latine l'évêque d'Hippone dans la *Cité de Dieu*. Il s'agit de trente-quatre vers dont les initiales formaient les vingt-sept lettres des mots Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς σωτήρ ("Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur") ainsi que les sept lettres du mot σταυρός ("croix"). L'extrait proviendrait de l'ouvrage (faussement) attribué à Constantin intitulé *Oratio Constantini ad sanctorum coetum*. L'auteur analyse également les diverses versions latines de cette prophétie. La dernière partie du livre traite du centon *In manus iniquas infidelium postea veniet* et des *Dicta Sibyllae magae*, qu'Augustin reproduit en traduction latine et sans le commenter. Des appendices reproduisent les différentes versions des principaux textes analysés et sont suivis d'une bibliographie très fournie ainsi que d'index. Il s'agit là d'une étude très sérieuse d'un matériel parfois méconnu

des historiens des religions en raison de la complexité de sa transmission. Exception faite de l'introduction très didactique, ce livre est assez technique, centré sur une problématique philologique et ne fournit malheureusement pas de traduction italienne des textes originaux grecs et latins. Aude BUSINE

Rangar CLINE, *Ancient Angels. Conceptualizing* angeloi *in the Roman Empire*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XVIII-181 p., 8 fig. (RELIGIONS IN THE GRAECO-ROMAN WORLD, 172). Prix : 93 €. ISBN 978-90-04-19453-3.

Alors que les anges sont surtout bien connus pour leur rôle de messagers dans les religions juive et chrétienne, ces êtres intermédiaires entre la divinité suprême et les hommes occupaient aussi une place prépondérante, et souvent méconnue, dans les religions gréco-romaines traditionnelles. R. Cline veut combler cette lacune de l'historiographie moderne et fournir une analyse de ceux que les Anciens appelaient « angeloi » dans le cadre de ce qu'il désigne par le terme réducteur de « Roman religion ». L'auteur précise qu'il n'entend pas mener une étude comparative du sujet dans les religions juive, chrétienne et païenne, mais bien d'étudier les conceptions romaines des *angeloi* ainsi que le culte qui leur était rendu à travers l'Empire, sans tenter d'identifier les éventuelles influences exercées par les religions monothéistes. Pour ce faire, il prend en compte sources littéraires, épigraphiques et archéologiques. Dans l'introduction, l'auteur tente de définir brièvement les *angeloi* à partir de la littérature chrétienne, ainsi que les termes-clé monothéisme, polythéisme et hénothéisme. Le chapitre 2 « Angels of the Aether » reprend l'analyse de la célèbre inscription d'Oinoanda qui reproduit un oracle dans lequel les anges sont décrits comme étant une petite partie de Dieu. L'auteur consacre quelques pages à la localisation de l'inscription, dont il fournit des clichés de bonne qualité, compare le texte à la littérature oraculaire du sanctuaire de Claros et évoque sa réception dans la littérature chrétienne (chez Lactance et dans la *Théosophie*). Il en déduit que la croyance en une divinité suprême secondée par des anges n'était pas l'apanage d'une élite cultivée mais qu'elle était aussi répandue dans les sphères populaires de l'Anatolie romaine. Il est fâcheux que R. Cline ignore la bibliographie récente sur le sujet (par ex. l'édition de la *Théosophie* par P. F. Beatrice 2001, mon étude *Paroles d'Apollon* 2005, celle Ch. Oesterheld, *Göttliche Botschaften für zweifelnde Menschen* 2008) et qu'il utilise des concepts, comme celui de religion populaire, qui ont été depuis quelques décennies sérieusement remis en question. Ce chapitre passe donc à côté des nombreuses interprétations modernes de ce témoignage. Dans le chapitre suivant « Angels of a Pagan God », l'auteur étudie un ensemble d'inscriptions d'Anatolie mais aussi de Syrie, d'Arabie et d'Égypte qui font figurer des invocations aux *angeloi*, et notamment leur lien avec les cultes rendus à Theos Hypsistos et à Mèn. L'idée selon laquelle l'hellénisme joua un rôle de médiateur qui permit d'unifier des traditions religieuses locales en leur fournissant un mode d'expression commun est intéressante, mais à nouveau, l'étude ne prend pas en compte les travaux récents, par ex. ceux de N. Belayche et d'A. Chaniotis, qui ont complètement renouvelé notre façon d'appréhender ces textes. Le quatrième chapitre examine plusieurs inscriptions funéraires qui mentionnent des *angeloi* et qui proviennent d'Asie mineure, des îles égéennes, de

des historiens des religions en raison de la complexité de sa transmission. Exception faite de l'introduction très didactique, ce livre est assez technique, centré sur une problématique philologique et ne fournit malheureusement pas de traduction italienne des textes originaux grecs et latins. Aude BUSINE

Rangar CLINE, *Ancient Angels. Conceptualizing* angeloi *in the Roman Empire*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XVIII-181 p., 8 fig. (RELIGIONS IN THE GRAECO-ROMAN WORLD, 172). Prix : 93 €. ISBN 978-90-04-19453-3.

Alors que les anges sont surtout bien connus pour leur rôle de messagers dans les religions juive et chrétienne, ces êtres intermédiaires entre la divinité suprême et les hommes occupaient aussi une place prépondérante, et souvent méconnue, dans les religions gréco-romaines traditionnelles. R. Cline veut combler cette lacune de l'historiographie moderne et fournir une analyse de ceux que les Anciens appelaient « angeloi » dans le cadre de ce qu'il désigne par le terme réducteur de « Roman religion ». L'auteur précise qu'il n'entend pas mener une étude comparative du sujet dans les religions juive, chrétienne et païenne, mais bien d'étudier les conceptions romaines des *angeloi* ainsi que le culte qui leur était rendu à travers l'Empire, sans tenter d'identifier les éventuelles influences exercées par les religions monothéistes. Pour ce faire, il prend en compte sources littéraires, épigraphiques et archéologiques. Dans l'introduction, l'auteur tente de définir brièvement les *angeloi* à partir de la littérature chrétienne, ainsi que les termes-clé monothéisme, polythéisme et hénothéisme. Le chapitre 2 « Angels of the Aether » reprend l'analyse de la célèbre inscription d'Oinoanda qui reproduit un oracle dans lequel les anges sont décrits comme étant une petite partie de Dieu. L'auteur consacre quelques pages à la localisation de l'inscription, dont il fournit des clichés de bonne qualité, compare le texte à la littérature oraculaire du sanctuaire de Claros et évoque sa réception dans la littérature chrétienne (chez Lactance et dans la *Théosophie*). Il en déduit que la croyance en une divinité suprême secondée par des anges n'était pas l'apanage d'une élite cultivée mais qu'elle était aussi répandue dans les sphères populaires de l'Anatolie romaine. Il est fâcheux que R. Cline ignore la bibliographie récente sur le sujet (par ex. l'édition de la *Théosophie* par P. F. Beatrice 2001, mon étude *Paroles d'Apollon* 2005, celle Ch. Oesterheld, *Göttliche Botschaften für zweifelnde Menschen* 2008) et qu'il utilise des concepts, comme celui de religion populaire, qui ont été depuis quelques décennies sérieusement remis en question. Ce chapitre passe donc à côté des nombreuses interprétations modernes de ce témoignage. Dans le chapitre suivant « Angels of a Pagan God », l'auteur étudie un ensemble d'inscriptions d'Anatolie mais aussi de Syrie, d'Arabie et d'Égypte qui font figurer des invocations aux *angeloi*, et notamment leur lien avec les cultes rendus à Theos Hypsistos et à Mèn. L'idée selon laquelle l'hellénisme joua un rôle de médiateur qui permit d'unifier des traditions religieuses locales en leur fournissant un mode d'expression commun est intéressante, mais à nouveau, l'étude ne prend pas en compte les travaux récents, par ex. ceux de N. Belayche et d'A. Chaniotis, qui ont complètement renouvelé notre façon d'appréhender ces textes. Le quatrième chapitre examine plusieurs inscriptions funéraires qui mentionnent des *angeloi* et qui proviennent d'Asie mineure, des îles égéennes, de

Thessalie et de Rome. Les anges apparaissent ici comme les protecteurs de la tombe de celui qui les invoque et jouent aussi un rôle dans la montée de l'âme du défunt. Le cinquième chapitre tend à montrer que l'invocation des *angeloi* permettait de réunir chrétiens et non-chrétiens dans des actes dévotionnels communs, comme les offrandes de lampes. L'auteur présente en parallèle le site de Mamre en Palestine et celui de la « Fontaine aux lampes » à Corinthe. Le sixième et dernier chapitre étudie le culte des anges à partir de sa condamnation par les Chrétiens. Il insiste sur le fait que la vénération des anges a continué à être pratiquée par les Chrétiens dans de nombreux lieux de culte consacrés à l'Archange Michel. Une conclusion de deux petites pages résume les conclusions partielles des différents chapitres. Pour conclure, ce livre clair et bien illustré intéressera le lecteur peu familier aux différentes formes de dévotion qui se développèrent dans les provinces orientales de l'Empire romain. On appréciera la variété des sources étudiées qui offrent une belle illustration de la diversité religieuse des premiers siècles de n. ère. Les spécialistes, en revanche, regretteront le fait que ce livre n'apporte rien de très neuf sur la question, peinant à s'inscrire dans les débats les plus récents sur l'hénothéisme et/ou le monothéisme, notamment en raison de lacunes bibliographiques importantes. Aude BUSINE

Hervé INGLEBERT, Sylvain DESTEPHEN et Bruno DUMÉZIL (Éd.), *Le problème de la christianisation du monde antique.* Paris, Picard, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 415 p. (TIMA, 10). Prix : 45 €. ISBN 978-2-7084-0872-2.

Il volume riunisce una cospicua serie di contributi (23), preceduti da un'articolata *Introduzione* a firma di Hervé Inglebert e seguiti dalle *Conclusioni* di Peter Brown. Il taglio dell'opera è indicato sin dalle prime pagine introduttive, in cui il tema della "cristianizzazione" viene affrontato, prima ancora che nei suoi specifici contenuti sul piano della realtà storica, nella sua dimensione epistemologica, nel tentativo innanzitutto di fornirne una definizione, di indagare le fonti funzionali al suo studio e di praticare un'analisi storiografica puntuale. Come noto, il termine di per sé è ignoto al mondo antico e nella letteratura, più o meno recente, esso designa tanto il processo di assimilazione della religione cristiana – quali che siano le modalità, le ragioni, gli ambienti ed i tempi entro cui tale processo si colloca – quanto i suoi esiti, due aspetti sulla cui necessaria distinzione si richiama l'attenzione in apertura del volume. In questa prospettiva, ed in riferimento ai primi secoli della diffusione del messaggio cristiano, vengono dedicate approfondite riflessioni alle questioni di lessico, tanto nelle fonti greche (Jean Bouffartigue) quanto in quelle latine (Étienne Wolff), senza dimenticare il composito mondo vicino-orientale (Marie-Joseph Pierre), sino all'*Iberia*-Georgia orientale (Bernadette Martin-Hisard), con specifica considerazione del tema-chiave della "conversione", colta nelle sue diverse accezioni e soprattutto nelle sue molteplici declinazioni, senza che il termine si possa invero ricondurre ad una realtà univocamente intesa. Nelle osservazioni tracciate in apertura da Inglebert (particolarmente alle p. 9-10) il fenomeno – riguardi esso il singolo individuo o una collettività – è inteso come attinente alla sfera psicologica, della coscienza personale, e si attua forzatamente in un lasso di tempo abbastanza circoscritto; per converso, la cristianizzazione investe ambiti anche molto vari – sociali, politici, culturali,

l'avantage de conforter l'interprétation proposée par Chr. Ratté du tombeau de Darius comme une construction iono-lydienne. Jacques DES COURTILS

Wiebke FRIESE, *Den Göttern so nah. Architektur und Topographie griechischer Orakelheiligtümer*. Stuttgart, F. Steiner, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, 488 p., 16 pl., fig. Prix : 74 €. ISBN 978-3-515-09376-7.

Ce livre est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue en 2008 à l'Université de Hambourg. L'auteur y propose une étude sytématique des centres oraculaires du monde grec *lato sensu*. Le lecteur n'y trouvera pas un essai original, mais davantage une compilation méticuleuse. Après une introduction méthodologique, W. Friese passe en revue l'ensemble des divinités oraculaires, parmi lesquelles le lecteur découvrira peut-être des divinités moins souvent évoquées dans ce contexte, comme Inô, Nyx et Themis (chap 2.1). Elle décrit ensuite les différents procédés par lesquels la révélation divine était obtenue (chap. 2.3). Le chapitre 3 est consacré à la topographie et la chronologie des centres oraculaires. Après des considérations générales, l'auteur dresse la liste de tous les centres oraculaires de la Grèce continentale et des îles (3.1.2), d'Asie Mineure (3.2) et de l'Ouest (3.3). Pour chaque site, l'auteur fournit un plan et une brève description. Le quatrième chapitre propose une analyse similaire de la topographie et de la chronologie des « oracles non grecs » du monde gréco-romain, recensant rapidement les sanctuaires d'Italie (4.1), d'Égypte (4.2) et de Palestine (4.3). Le chapitre 5, dans une optique comparative, analyse le phénomène oraculaire, qu'il ait lieu ou non dans un sanctuaire destiné à cette fonction, dans les autres civilisations anciennes des régions méditerranéennes, à savoir en Égypte, à Babylone, dans les mondes hittite, juif, minoen, mycénien et italien. Dans le chapitre 6, sont analysés les lieux de culte à proprement parler, y compris leurs aspects architecturaux. L'auteur passe en revue les bois sacrés, les sources, les grottes, les autels, les temples, les bâtiments qui accueillent la parole divine (manteion, chrèstèrion, etc.) et les lieux d'incubation. Le chapitre 7 analyse les sanctuaires dans leurs rapports avec la société. Pour ce faire, l'auteur passe en revue les bâtiments publics (bouleteurion, prytaneion…), ceux dédiés aux fêtes (théâtre, stade, hippodrome), les trésors ainsi que ceux destinés à sustenter et divertir les pèlerins (bains, etc). Quant au huitième et dernier chapitre, il synthétise les besoins et fonctions spécifiques des sanctuaires. Ce livre fournit donc une formidable synthèse et une mine d'informations pour tout chercheur intéressé par le phénomène oraculaire dans l'Antiquité. Le caractère systématique de l'enquête ne laisse parfois que trop peu de place à l'interprétation et à la problématisation. Les catalogues (p. 349-446) sont d'une grande utilité. La bibliographie est considérable (signalons quand-même un oubli : l'important livre de Chr. Oesterheld, *Göttliche Botschaften für zweifelnde Menschen: Pragmatik und Orientierungsleistung der Apollon-Orakel von Klaros und Didyma in hellenistisch-römischer Zeit*, Göttingen, 2008). Un index peu détaillé et seize pages de planches en noir et blanc ferment l'ouvrage. Aude BUSINE

« adventices », leur titre, la description et le contenu des manuscrits (environ 45), les papyri, l'histoire des tables après Ptolémée (p. 50-53) et les principes d'édition : seules seront éditées les tables véritablement astronomiques, c'est-à-dire celles qu'Anne Tihon a appelées respectivement A, qui sont d'origine ptoléméenne, et B (une compilation qui remonte sans doute au VII^e^ s. ap. J.-C pour le climat de Byzance). Elle est suivie d'annexes en forme de tableaux et d'une bibliographie. Vient ensuite l'édition des tables A1-A2 et B1 qui, pour d'excellentes raisons exposées p. 54-56, reproduit le texte du manuscrit F, le *Laurentianus gr*. 28/26, IX^e^/X^e^ s., en onciale, ff. 34v-128 ; elle est suivie d'un copieux apparat critique, d'un type approprié au genre du texte édité, qui se termine par un fragment du palimpseste *Vat. Syr*. 623 (analysé dans l'*Introduction*, p. 41-47), et par une note sur le titre altéré de la table A1. On trouve enfin un index des personnes et un index des manuscrits. – Le second volume, dû à la plume de R. Mercier, comprend, après une *Introduction*, la transcription des tables A1-A2 et B1 (avec un apparat critique et la correction des fautes), suivie d'un commentaire très fourni, de quelques exemples d'utilisation des tables A1 et A2 (p. 146-151) et d'un chapitre sur les différentes traditions textuelles des *Tables*. Viennent ensuite 7 appendices, dont la traduction de la partie du traité de Ptolémée cité plus haut relative aux tables A1 et A2 et une présentation des matériaux syriaques et arabes. Le volume se termine par une bibliographie, un index des personnes et la liste des manuscrits et des papyri cités. – À l'époque contemporaine, les *Tables faciles* ont fait l'objet de travaux importants, mais elles ont été citées et utilisées dans l'édition fautive de l'abbé Halma. La publication d'A. Tihon et R. Mercier, très attendue, s'avère indispensable aux historiens de l'astronomie ancienne. En raison des problèmes spécifiques que pose cette édition, elle intéressera aussi, par contraste, les éditeurs des textes grecs en général. Michel FEDERSPIEL

Patricia A. BAKER, Han NIJDAM & Karine VAN 'T LAND (Ed.), *Medicine and Space. Body, Surroundings and Borders in Antiquity and the Middle Ages.* Leyde-Boston, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XX-320 p., 22 pl., 43 fig. (VISUALISING THE MIDDLE AGES, 4). Prix : 155 €. ISBN 978-90-04-21609-9.

Ce volume, richement illustré, contient essentiellement les communications d'un colloque qui se tint à Nimègue les 29 et 30 novembre 2007, sous le titre *Medicine and Space. Bodies, Buildings and other Borders.* Le thème de l'espace est « populaire » dans l'histoire de la médecine, du XVI^e^-XVII^e^ siècle jusqu'à nos jours ; mais il est pratiquement absent dans l'histoire de l'Antiquité et du Moyen Âge. Ce volume donne la possibilité aux spécialistes de l'histoire de la médecine moderne d'explorer l'influence des époques classique et médiévale sur la médecine de temps beaucoup plus modernes. Pour connaître le contenu de chacun des articles, il suffit de lire l'Introduction (p. 1-19) présentée par deux des trois éditeurs : P. Baker (spécialiste de l'Antiquité classique) et H. Nijdam (spécialiste de l'ancien Frison). Le livre a été divisé en quatre parties : 1) Spaces of Anatomy (qui comprend les études de Michael Mc Vaugh et d'Helen King) ; 2) The Body and Space (qui comporte les études de Glenda Camille McDonald, de Karine van 't Land et de Fabiola I.W. van Dam) ; 3) Surroundings (qui rassemble les articles de Maithe A.A. Hulskamp, de Roberto Lo

Presti et de Catrien Santing) ; 4) Hospitals and Architecture (qui comprend les communications de Ralph M. Rosen, de Patricia Baker et d'Irina Metzler). Je m'arrêterai un moment sur deux de ces contributions : celles de Maithe A.A. Hulskamp de l'Université d'Amsterdam et de Roberto Lo Presti de l'Institut für Klassische Philologie de l'Humboldt-Universität de Berlin car elles concernent la médecine de la Grèce antique. Maithe A.A. Hulskamp examine les textes hippocratiques de plusieurs traités : *Airs, eaux et lieux, Régime* et *Épidémies* en se demandant la raison pour laquelle il était nécessaire aux anciens médecins de comprendre et de noter les événements astronomiques qui pouvaient les aider à déterminer les changements des saisons. Cet examen était utile car certaines maladies passaient pour dépendre des conditions saisonnières ; en observant la saison, les médecins étaient à même de distinguer les maladies qui survenaient en fonction de leur cours naturel et des pathologies anormales qui n'étaient pas dues à des raisons météorologiques. Leur familiarité avec les calendriers astronomiques les aidait à se préparer d'emblée à aborder les symptômes et les maladies et à consigner la durée des symptômes de leurs patients. Lorsqu'il étudie certains passages du *Régime*, Hulskamp a souvent recours à la thèse de Robert Joly, *Recherches sur le traité pseudo-hippocratique du Régime*, Paris, Les Belles Lettres, 1960 (cet important ouvrage a été omis dans la bibliographie). Il semble ignorer notre édition du *CMG* I, 2, 4 de Berlin, 1984-2003[2]. Dans l'autre contribution, R. Lo Presti croit démontrer que le modèle environnemental souvent utilisé pour interpréter le traité des *Airs, eaux et lieux* est trop simpliste et ignore que l'influence de l'environnement sur les humains se double de l'influence des humains sur les conceptions de l'environnement. En général, écrit-il, l'érudition relative à ce traité hippocratique continue à penser que l'auteur est d'avis que l'environnement détermine à la fois les types de maladies ainsi que les caractéristiques physiques et comportementales des humains vivant dans certaines régions. Ma recension de ce volume ne doit pas faire croire qu'il n'est fondé que sur la littérature hippocratique ; au contraire, c'est un ouvrage multidisciplinaire dont les sources sont multiples : littérature médicale, philosophique et religieuse, vestiges archéologiques et reproductions artistiques. Simon BYL

Danielle GOUREVITCH, *Pour une archéologie de la médecine romaine*. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, 251 p., 9 pl., 127 fig. (COLLECTION PATHOGRAPHIE, 8). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7018-0302-9.

Si la connaissance de la médecine antique a bien progressé au cours de ces dernières décennies, c'est en grande partie grâce à des éditions nouvelles des textes médicaux et à leur exégèse savante, accessible souvent aux seuls spécialistes. Parallèlement l'archéologie affinait ses techniques de fouille et d'analyse, en particulier dans les domaines des sciences naturelles, paléobotanique, archéozoologie, ostéologie, carpologie, etc. Ces recherches ont abouti à une meilleure définition des milieux naturels ou transformés, des alimentations, mais aussi des maladies et des pathologies. Enfin, et l'actualité en témoigne, des découvertes imprévues peuvent renouveler des problématiques, en médecine, comme dans les autres domaines des sciences de l'Antiquité. Tout récemment une épave au large de l'Italie a livré ainsi tout un attirail de médecin,

C'est par un avant-propos inédit, intitulé *Les ruses d'Apollon,* que s'ouvre ce prodigieux livre de Marcel Detienne. L'auteur y évoque d'abord la méthode de Georges Dumézil fondée sur une analyse structurelle des ensembles polythéistes et il rappelle que Dumézil a publié en 1982 un *Apollon sonore et autres essais,* Paris, Gallimard. Pendant que Dumézil travaillait à l'élaboration de ce livre, Detienne suivait à la trace Apollon dans une approche expérimentale du polythéisme grec, en soulignant qu'« Apollon… est un dieu complexe ». C'est en s'appuyant sur une analyse de l'*Hymne Homérique à Hermès* qu'il « montre que le chant en l'honneur d'Hermès jaillit comme un écho à l'éloge de son frère aîné, dieu de Délos et de Delphes ». Le savant montre que tout différencie les deux frères : le pas d'Apollon est puissant tandis que celui d'Hermès est léger et vif. Tous deux sont rusés, ce qui permet à Detienne d'écrire que la « polytropie » d'Apollon, sa *mètis,* fait écho à la polytropie d'Hermès. Apollon va concéder à son frère un oracle mineur, celui de trois Vierges sœurs, *Moirai* ou *Semnai,* et Hermès se trouvera ainsi dupé par son aîné qui est seul à posséder les oracles qu'il tient de Zeus. Dans une digression d'une dizaine de pages qu'il intitule *Apollon, pourquoi pas ?* Marcel Detienne explique les raisons pour lesquelles il a pris Apollon comme objet d'expérimentation dans le champ polythéiste et il rappelle les jalons d'un cheminement qui a profité de la réflexion comparative sur les pratiques des polythéismes conduite avec des indianistes, des japonisants, des africanistes et des historiens du monde gréco-romain. Le chapitre I a été intitulé *J'ai l'intention de bâtir ici un temple magnifique* ; ce titre reproduit le v. 286 de l'*Hymne à Apollon.* Detienne narre la naissance du dieu, non sans évoquer les difficultés de Léto pour trouver une terre qui accepterait de l'accueillir. Seule l'île de Délos lui offre l'hospitalité. Le nouveau-né réclame immédiatement sa lyre et son arc et il ajoute qu'il va révéler aux hommes dans ses oracles les desseins infaillibles de Zeus. Lorsqu'il arrive à l'Olympe, il apparaît avec un arc bandé. À Délos, lors d'une première épiphanie, le dieu à l'arc devient l'Apollon à la cithare. Apollon se met en route et il traverse de vastes étendues sauvages ; il foule enfin la terre de Telphousa et déclare : « J'ai l'intention de bâtir un temple magnifique ». Mais Telphousa révèle les nuisances cachées du lieu et elle vante à Apollon bâtisseur les qualités d'un endroit tout proche, aux pieds des gorges du Parnasse, Crisa. Le sanctuaire de Delphes est fondé. Apollon est son propre architecte. Le seuil est la plus grosse pierre de l'édifice ; c'est la partie du sanctuaire la plus souvent évoquée. Apollon, dans sa route, construit des autels tels que celui qu'il élève à Telphousa. Une fois le temple bâti, les autels sont là irrigués par le sang des hécatombes. Des Crétois, partis de Cnossos, seront les ministres du culte. Le dieu leur est apparu sous la forme d'un dauphin ; il initiera les étrangers et leur demande de le prier sous le nom de Delphinien. Apollon leur donne un nouveau mot d'ordre : « Que chacun de vous brandisse son coutelas, sa *mákhaira* de la main droite et qu'il n'arrête pas de faire jaillir le sang de la gorge des moutons ». Le dieu promet à ses ministres d'avoir toujours dans la main droite le couteau à égorger. Detienne a intitulé le chapitre II *Une fête pure, et du sang sur la table.* Il étudie Apollon dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; il fait remarquer que le nom d'Apollon résonne cent trente fois dans l'*Iliade.* Au chant I de l'*Iliade,* le dieu de l'arc est en colère car Agamemnon refuse de rendre la fille du prêtre d'Apollon à son père. Dans l'*Odyssée,* Ulysse est d'une grande piété envers Apollon. Le dieu se manifeste sous le masque d'un hôte embarqué sur le navire de Télémaque. Théoclymène, un devin

apollinien, arrive en Ithaque où, en prophète visionnaire, il annonce le malheur aux prétendants de Pénélope, ces êtres impies qui n'honorent pas les dieux. Pénélope et Ulysse invoquent, tour à tour, Apollon. Lors du jeu de l'arc, Ulysse tend la corde de l'arc et la flèche traverse l'œil unique des douze haches ; Ulysse avait adressé une prière au dieu de l'arc : « … si Apollon m'en accorde la gloire ». Or ce jour est le jour de la fête d'Apollon. La prédiction du devin apollinien s'accomplit. Le chapitre III s'intitule *Parmi les bouchers, un dieu sensualiste* car Apollon est toujours prêt à répondre à l'appel d'un fumet de cuisseau ou d'une odeur de graisse montant d'un sacrifice. C'est un dieu vorace. À Chypre, une fouille faite à Pyla exhume en 1868 un sanctuaire empli de statues de grande taille et consacré à un étrange Apollon appelé *Lakeutês.* Louis Robert a identifié la nature de l'Apollon de Pyla : un dieu qui préside à la fête sonore des viandes grésillantes et des chairs éclatées. Entouré de ses devins, assisté de son « mantiarque », Apollon *Lakeutês* convie ses fidèles au spectacle bruyant du feu sacrificiel quand la vie terrible des flammes s'exalte au festin des victimes en grésillements et en cris rauques. Le dieu qui se plaît au grésillement des viandes révèle dans le même lieu de culte un Apollon des cuisines et des bouchers : non seulement *Lakeutês* mais encore *Mageírios.* Chacun des sacrificateurs-bouchers portait à la ceinture l'instrument spécifique de sa fonction : le couteau à égorger et à découper, la *mákhaira.* L'Apollon de Pyla invite à ne pas séparer les devins des bouchers. Il invite ses devins à interpréter les éclatements de vésicule, les éclaboussures de chairs grasses et les craquements des os longs ou courts. À Thèbes, Pausanias a rencontré un Apollon des Cendres, dit *Spodios* qui était oraculaire. L'autel du *Spodios,* fait de la cendre des victimes, confirme le goût d'Apollon pour les restes sacrificiels, cendres et sang mêlés. Comparatiste, Marcel Detienne compare la valorisation des restes du sacrifice en Grèce et dans l'Inde ancienne. Dans le monde indien, la nourriture peut toujours véhiculer la souillure tandis que dans le monde grec, ni la nourriture ni le sacrifice ne sont porteurs d'impureté. C'est par le rappel de l'histoire de Dionysos mis à mort par les Titans que s'achève le chapitre trois : les morceaux du corps supplicié sont confiés au dieu de Delphes et commence alors la cohabitation d'Apollon et de Dionysos à Delphes. Le chapitre IV évoque le *Prince de la colonisation : archégète.* Apollon est le dieu archégète. À Delphes, Phoibos a indiqué le site (Cyrène) à Battos et l'a conduit, lui, le fondateur humain, l'*oikistêr,* en donnant la volée au corbeau sur la droite. Apollon ouvre la route (*hêgeîsthai* comme dit Callimaque), il la montre. *Hêgemôn,* c'est aussi le titre officiel de l'Apollon fondateur de cités, mais plus que *Hêgemôn,* c'est archégète le mot qui fait fortune pour l'Apollon Fondateur. Parmi les Olympiens, un seul semble avoir le monopole du statut d'archégète : Apollon. Il est qualifié d'archégète pour une quinzaine de cités connues jusqu'à présent. À Mégare, aux côtés d'Apollon, il y a un mortel : Alkathoos, fils de Pélops. Mégare semble une création d'Alkathoos et d'Apollon en archégète. Marcel Detienne consacre les pages 98 à 104 pour montrer l'importance de la fondation d'un autel. « L'autel est premier » écrit-il. Dans le chapitre V intitulé *Fonder-créer une cité : l'œuvre politique,* Detienne envisage d'abord la notion d'*oikiste.* Dans la cité idéale des Phéaciens, Nausithoos apparaît en archégète. C'est Nausithoos « semblable à un dieu » qui a conduit les Phéaciens d'Hypérie dans l'île de Schérie et qui a établi pour eux une ville et une cité : *pólis* et *ástu.* Rien ne manque à la fondation dont Nausithoos est l'auteur, l'*oikiste* avant la lettre. En Grèce, tout projet de

fondation d'une cité commence par Delphes. Le futur *oikiste* doit poser la question d'usage : « Vers quelle terre irais-je en défricheur-fondateur ? » Le fondateur occupe alors la position de l'Intellect, du *Noûs* d'Anaxagore. Il emporte avec lui le feu prélevé dans le Foyer commun de sa cité d'origine. L'*Hestia* symbolise le Foyer public ; elle a sa demeure dans le Prytanée. Nausithoos commence par « entourer d'un rempart » la cité des Phéaciens. L'espace est réparti en lots. À l'audace du « géomètre » qui dessine le plan d'ensemble, le fondateur joint l'originalité du « géonome » qui divise le territoire en lots (en *klêroi*). De son vivant, l'*oikiste* rend un culte à l'Apollon Archégète et une fois mort, il reçoit un culte officiel et il doit être enterré au milieu de la cité. À ce nouveau mort convient un rituel hautement politique. Avant d'être un mort pas comme les autres, le fondateur avait rompu les liens avec les morts de sa cité d'origine. Detienne signale que le fondateur archégète se caractérise aussi par l'audace violente et la tentation de couvrir le champ entier du politique. L'archégète est aussi le *Prostatêrios,* le Protecteur, l'*Apotrópaîos* qui repousse la mort. Le chapitre VI a pour titre *Les chemins de la parole : dans les pas de Thémis.* Thémis est la nourrice de l'enfant Apollon. Elle prélève pour lui la fleur du nectar et de l'ambroisie. Thémis deviendra un nom commun *themis* signifiant « c'est la règle, la coutume ». Thémis appartient à la lignée des Titans ; elle a la haute main sur les *agorai* : elle les ouvre, elle les ferme. Unie à Zeus, elle donne naissance aux *Moirai* qui donnent aux mortels le bonheur ou le malheur ; elles deviendront les Parques : Klothô, Lákhesis et Atropos. Prométhée se proclame fils de Thémis. Celle-ci règne sur le cercle des assemblées et sur les conseils. L'image la plus connue de Thémis à Delphes la représente en Pythie au cours d'une consultation du roi Égée. Thémis semble être le plus étroitement associée avec *Gaia* (*Gè*) : toutes deux sont des intimes d'Apollon. *Gè* possède des virtualités mantiques. *Hestia,* autre divinité, occupe la place du foyer central au cœur de la demeure du dieu architecte. Tirésias, le prophète apollinien consulté par Ulysse dans l'au-delà, fait écho dans l'*Odyssée* à l'Apollon de Delphes, interrogé par Jason dans la tradition argonautique. C'est autour de l'Exégète et Fondateur de Delphes que Platon va ancrer son projet politique de refondation de la cité entre la *République* et les *Lois.* Le septième et dernier chapitre s'intitule *L'architecte du pur et de l'impur.* À Délos, Apollon *Genétôr* est honoré par des sacrifices non sanglants, tandis qu'à Delphes, les chemins du couteau sont ouverts : les sacrifices et les égorgements sont innombrables : Apollon se montre violent dès l'*Iliade* et l'*Odyssée.* Le début de l'*Iliade* et la fin de l'*Odyssée* en témoignent. Le couteau delphique n'est pas un couteau comme les autres ; la *mákhaira,* couteau du sacrifice, se trouve sous les graines céréalières, dans la corbeille portée par le « kanéphore ». Dans l'épisode du « Meurtre du bœuf », le coupable n'est autre que l'Égorgeoir, *Mákhaira.* Le couteau jouera aussi un rôle dans la mort de Néoptolème. Apollon tue la serpente anonyme qui terrorisait hommes et troupeaux. Il est aussi *iatrómantis* et sait guérir par ses oracles. Le dieu est entouré d'une bande de meurtriers tels qu'Alkathoos, fondateur de Mégare et Athamas. Apollon aime déclencher des fléaux (*loimós*) mais il sait guérir par ses oracles ; il est *iatrómantis,* médecin par la divination ; il est l'Apollon *Iatrós.* Detienne nous montre aussi, aux pages 232-234, les chemins du couteau : « … les chemins du couteau, l'Apollon *Aguieús* les connaît un par un… ». Marcel Detienne termine son livre en se présentant comme un chercheur qui a analysé au microscope d'un laboratoire des segments de coupes du tissu polythéiste ; il a porté une extrême

attention aux détails et à toutes les données concrètes, les gestes, les objets et les situations qui font se croiser Apollon et quatre ou cinq autres puissances divines. Il y a un absent : Dionysos. Ce sera là vraisemblablement l'objet d'un prochain livre dans lequel le savant expérimentera les relations entre Dionysos et Apollon. Le texte que j'ai tenté de présenter est suivi par près de cent pages de notes qui révèlent avec quel soin Detienne a mené son enquête. Le livre ne comporte pas de bibliographie systématique mais le lecteur trouvera une moisson de livres et d'articles insérée dans les notes. Rien n'a échappé à l'œil vigilant de Detienne qui, s'appuyant sur une prodigieuse connaissance de toutes les sources relatives à Apollon le couteau à la main, nous offre ce qu'il a appelé « une approche expérimentale du polythéisme grec ». L'ouvrage s'achève sur un index extrêmement précieux. Simon BYL

Michael Attyah FLOWER, *The Seer in Ancient Greece*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2008. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XVIII-305 p., 19 fig. Prix : 23.95 £. ISBN 978-0-520-25229-5.

Dans le *Chapitre I : Problems, methods, and sources*, après une mise au point sémantique et un rappel sur la différence entre les centres oraculaires et les devins « autonomes », Flower explique sa démarche : d'une part redonner sa juste place à la figure du devin dans le contexte historique et social de la Grèce antique ; montrer d'autre part quels étaient les fonctions, le rôle et les techniques de ce praticien au sein de ce qu'il appelle « le système des croyances et des savoirs » de son époque. Son étude n'est pas diachronique mais plutôt synchronique, et couvre une période qui va du VIII^e^ siècle au III^e^ siècle av. J.-C., pour des raisons qui tiennent principalement à l'état des sources conservées. Dénonçant tout positivisme consistant à affirmer que les praticiens de la divination n'étaient ni plus ni moins que des charlatans dont le seul intérêt était de manipuler les masses superstitieuses pour des intérêts pécuniaires, Flower se propose de réintégrer la figure du devin dans le cadre social et religieux de la société grecque, en faisant converger l'analyse des sources anciennes avec les données anthropologiques récentes sur les traditions africaines et asiatiques contemporaines (notamment Peek et Evans-Pritchard). Conscient des difficultés inhérentes à l'interprétation des sources anciennes (et notamment de la distorsion de la réalité historique à travers la vision de chaque auteur), Flower indique qu'il privilégiera les sources historiques tout en faisant une large part aux sources littéraires de l'épopée, de la tragédie et de la comédie. – Dans le *Chapitre II : Who is a seer ?*, Flower définit le *mantis* grec avant tout comme un homme public « doué d'une inspiration spéciale » dont la sphère de compétences était très étendue, même au début de l'époque classique (observation des présages, possession, rituels de purification, etc.). En accord avec Burkert, Flower réaffirme la possibilité de l'origine orientale de la divination grecque, et notamment de la méthode spécifique de l'extispicine, même si, remarque-t-il, il existait de grandes différences entre le Proche-Orient et la Grèce en matière de divination, surtout au niveau de la complexité des méthodes, de la spécialisation des techniques et du contrôle par le pouvoir politique, bien plus pesant en Orient qu'en Grèce. Vient ensuite la question de la famille mantique, élément essentiel pour la réputation d'un devin, en ce qu'elle conserve et légitime l'apprentissage de la divina-

généraux, il y eut Agrippa et Cicéron qui s'élancèrent avec lui, et en outre Lupus le garde du corps, ainsi qu'Aviola...". Cicero here would have been M. Tullius Cicero, Cicero's son of the same name, whose distinguished career may have partly been due to Octavian's repentance for his father's murder. The introductory "Notice", providing the context within which to place Appian's narrative, in places overlaps with the commentary that gives short necessary explanations to names and events mentioned in the Greek text. An essential bibliography and four maps complete the book. The entire French text contains no diacritical signs on Slavic letters, which seems unusual for a philological publication. For anyone who would want more information on historical matters, it will be necessary to consult books cited in the bibliography, particularly because both historical introductions are mainly based on data from other classical writers, and partly on old publications, which may still be fundamental on some questions but on some may be obsolete, whereas more recent works are often inadequately cited. True, some of them do indeed "traitent généralement de questions sans incidence sur la compréhension des textes anciens" (p. 130, n. 35, concerning the Second Macedonian War), but some, on the contrary, are important new contributions, which have greatly advanced the previous knowledge. Additional citations of modern scholarly literature would be welcome for several important issues concerning the regions in question, and there are some inexact statements, as for example that the Romans would have discovered the sources of the Danube during the war against the Istri (p. 7). But the book certainly has fulfilled the main task for which it was published: to provide a reliable Greek text and translation, as well as a short commentary that can guide the reader to use additional literature.

Marjeta ŠAŠEL KOS

Julien DU BOUCHET et Christophe CHANDEZON (Dir.), *Études sur Artémidore et l'interprétation des rêves.* I. Paris, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2012. 1 vol. 15 x 21 cm, 243 p., 17 ill. Prix : 25 €. ISBN 978-2-84016-080-9.

J'ai toujours considéré que l'étude des rêves, dont regorge la littérature grecque, était d'une importance capitale pour la connaissance de la pensée et de la mentalité helléniques. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai proposé, il y a plus de trente ans, une étude thématique du rêve dans la littérature grecque dans un article paru dans *Les Études Classiques*, 47, 1979 et intitulé *Quelques idées grecques sur le rêve, d'Homère à Artémidore* (p. 107-123). C'est donc avec un grand plaisir que j'ai appris par l'*avant-propos* de ce très récent livre qu'un groupe de chercheurs se réunissait régulièrement depuis le 14 septembre 2007 dans les locaux de l'Université Paul-Valéry de Montpellier avec comme projet de commencer une nouvelle traduction des *Oneirokritika* d'Artémidore. Si le présent volume ne procure pas encore cette traduction qui nous est promise, il offre les résultats de la réunion du lundi 30 mars 2009. Les huit chercheurs qui nous présentent ici le fruit de leur travail se servent de la traduction souvent modifiée d'A. J. Festugière, *Artémidore, La clef des songes*, Paris, Vrin, 1975 et du texte grec établi par Roger Pack, *Artemidori Daldiani libri V*, Leipzig, Bibliotheca Teubneriana, 1963. Les deux directeurs du volume, à qui l'on doit déjà l'*avant-propos*, Christophe Chandezon et Julien du Bouchet, évoquent dans

une remarquable introduction *le cadre historique, géographique et social* dans lequel évolua le plus important des onirocrites : Artémidore de Daldis, qui nous est connu par une très brève notice de la *Souda* (a 4025). L'auteur a été actif dans les années 140 à 200 ; il a dédié les trois premiers livres des *Oneirokritika* à Cassius Maximus qui a été identifié avec le sophiste Maxime de Tyr. Artémidore nous apprend lui-même qu'il a signé son œuvre du nom d'Artémidore de Daldis (en Lycie) et non d'Éphèse (comme c'est le cas pour les autres livres qu'il a écrits) : Daldis étant la patrie de sa mère qui l'a élevé. Artémidore nous apprend aussi qu'il a écrit sur l'ordre d'Apollon de Daldis « que nous nommons par tradition Mystès ». Il a dédié les livres IV et V à son fils Artémidore le jeune, onirocrite, lui aussi ; il a voyagé pour rassembler sa documentation et il énumère trois régions du monde : Grèce, Asie et Italie. Chacun des chercheurs a développé un thème ; c'est ainsi que Frédéric Maffre a étudié Artémidore Daldis et les divinités locales sur les émissions provinciales romaines (le culte d'Apollon Mystès est mis en valeur sur les revers des monnaies. Cf. p. 37-52), que Brigitte Pérez-Jean a tenté de montrer Artémidore dans la philosophie de son temps (l'onirocrite n'est pas philosophe, mais il est influencé par certaines préoccupations des philosophes de son temps. Cf. p. 53-77). Gregor Weber s'est préoccupé du thème du rêve et de la mort (les rêves et les interprétations qui se rapportent à la mort sont très nombreux : sur les 95 exemples de rêves du livre V, 40 renvoient à la mort. Cf. p. 79-97). Danièle Auger étudie Artémidore et le théâtre (l'onirocrite accorde la première place à la tragédie ; les sujets de pantomimes ou de mimes ne méritent pas qu'on s'y intéresse. Cf. p. 99-170). Christophe Chandezon intitule sa contribution *L'argent et le crédit dans le monde d'Artémidore* (le chercheur insiste beaucoup sur le vocabulaire de l'argent et du crédit. Cf. p. 171-203). Anne-Marie Bernardi présente l'onirocritique byzantine, héritière d'Artémidore mais s'en différenciant (cf. p. 205-219). Cet ouvrage, qui offre beaucoup d'intérêt car c'est une source d'informations irremplaçable sur le monde d'Artémidore, s'achève par une bibliographie, une table des illustrations, un index général et un index des passages cités. Je m'en voudrais si je terminais ce compte rendu sans mentionner une des innombrables interprétations des rêves proposées par Artémidore. Il en existe des dizaines dans ce recueil mais j'en citerai une qui est mentionnée par Claire Préaux à la mémoire de qui j'ai dédié l'article cité *supra, Quelques idées grecques sur le rêve…* En vertu de la fécondité que les Grecs prêtaient à la lune, astre féminin, rêver de la lune peut signifier la promesse d'une descendance : « Quant à rêver qu'on voit son image dans la lune, pour un homme sans enfant, cela prédit l'image d'un fils, pour une femme qui a eu ce rêve naissance d'une fille : chacun des deux en effet verra une image, pareille à elle-même, c'est-à-dire un enfant. C'est bon aussi pour les banquiers, les usuriers, les collecteurs des contributions dans une association de cotisants car ils recueilleront de grands gains… » (II, 36). L'interprétation de ce rêve est vraisemblablement fondée sur l'idée que les intérêts (*tokos* à rapprocher de τίκτειν, engendrer) sont les « petits » de l'argent. On trouvera d'autres exemples de la lune en rêve dans le magistral livre de Claire Préaux, *La lune dans la pensée grecque*, Bruxelles, 1973, p. 312-314. Simon BYL

Aristophane (Homère, Hésiode, poésie lyrique archaïque, Ésope) et passe ensuite en revue les figures du lion, du loup et du renard chez l'Athénien. Le deuxième thème abordé est l'utilisation satirique de ces images avec un intérêt particulier pour les *Guêpes* dont le symbole du chien et la construction du chœur sont finement détaillés. Le quatrième chapitre, « Le sauvage et la Cité dans les *Oiseaux* » (p. 171-208), s'interroge sur les différences d'une part, entre l'animal et l'être humain et d'autre part, entre la nature et la civilisation chez Aristophane grâce à l'analyse pointue de la représentation des uns et des autres dans les *Oiseaux*. La deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse en deux volets aux procédés de création ou de recréation littéraire utilisés par Aristophane au moyen du thème animalier. En premier lieu, dans « Le burlesque : du carnaval à la critique littéraire » (p. 211-248), C. Corbel-Morana cherche à déterminer le rôle joué par les figures animales dans le procédé parodique du burlesque. Elle se penche d'abord sur cette stratégie littéraire dans plusieurs passages précis (la parabase des *Acharniens* ; le prologue de la *Paix* ; la finale des *Guêpes*) et ensuite sur son application à la critique littéraire dans les *Grenouilles*. Y sont étudiées la construction des portraits d'Eschyle et d'Euripide au travers des images animales associées à l'un et à l'autre poète et la représentation du chœur de grenouilles de la pièce. En second lieu, dans « Le poète et l'oiseau » (p. 249-304), c'est la comédie des *Oiseaux* qui est au centre des observations de la philologue. Le caractère parodique du monde de l'espèce volatile est évoqué avant l'examen du lyrisme d'Aristophane spécifiquement dans les vers 209-262, le chant de la Huppe. Enfin, l'auteur consacre la dernière section à des considérations sur des éléments plus concrets de la mise en scène du spectacle des *Oiseaux* comme le décor, la *parodos* ou encore l'entrée du chœur. De solides conclusions (p. 305-310) clôturent cette recherche de qualité et richement documentée comme en témoignent la bibliographie (p. 311-336) et l'index des passages commentés (p. 337-341) présents en fin de livre. On pourrait peut-être regretter un léger manque d'unité et de liens entre les différentes parties de l'ouvrage mais on ne peut douter que celui-ci deviendra un outil incontournable dans l'étude des éléments repris du monde animal dans l'œuvre d'Aristophane mais aussi dans l'étude de la perception que les Grecs avaient de cet univers, deux champs de recherche aux nombreuses frontières encore inexplorées. Marc VANDERSMISSEN

Joel E. MANN, *Hippocrates, On the Art of Medicine*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, X-279 p. (STUDIES IN ANCIENT MEDICINE, 39). Prix : 110 €. ISBN 978-90-04-22413-1.

Joel E. Mann est Ph. D. depuis 2005 de l'Université du Texas à Austin. Il nous offre une fort longue étude sur l'un des plus courts traités du *Corpus* hippocratique, le *de Arte*. L'*Introduction* va de la page 1 à la page 49 ; elle comprend cinq sections : 1. Technê and Medicine in Ancient Greece (1-7) ; 2. *De Arte* as Rhetorical Epideixis (8-20) ; 3. *De Arte* as Philosophical Tract (20-30) ; 4. *De Arte* as Medical Treatise (30-39) ; 5. The Text and its Questions (39-49). Il va de soi qu'un chercheur étudiant le traité de l'*Art* se devait de consacrer les premières pages de son livre à la notion de τέχνη, d'abord parce que l'auteur va montrer que la médecine est une τέχνη, ensuite parce que ce mot a une fréquence très élevée ; on relève 34 occurrences de ce mot

dans le texte du *de Arte*. Τέχνη s'oppose à τύχη, la chance, qui compte 5 occurrences. Cette opposition est une antithèse classique au V^e^ siècle et elle se retrouvera chez Platon et Aristote. Les Grecs savaient que les meilleurs spécialistes n'étaient pas capables de toujours éliminer des affaires humaines la contingence et l'incertitude. *De Arte* définit ainsi la médecine : « (La médecine) c'est délivrer (ἀπαλλάσσειν) complètement les malades de leurs souffrances ou émousser la violence des maladies… ». Cette définition se trouve dans d'autres traités. Ainsi, le traité du *Régime* proclame aussi que « ceci est le propre de la médecine : débarrasser (ἀπαλλάσσειν) ce qui fait souffrir » (*Régime* I, 15 = L VI, 490 = p. 105 Joly-Byl). Mann rappelle que Gomperz a jugé que le *de Arte* était une apologie, une défense légale de l'art de la médecine. Mann conclut la deuxième section de l'*Introduction* par ces mots : « But though it may be first and foremost a piece of rhetoric, *de Arte* is also a work of philosophy and of medical theory ». Joel E. Mann a reproduit très fidèlement aux pages 51-56 le texte grec établi par Jacques Jouanna, *Hippocrate, De l'Art*, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 224-242. Il s'en écarte très rarement et alors il commet des erreurs. En rappelant que le traité de l'*Art* est très court puisqu'il ne compte que six pages dans le livre de J.E. Mann et dix-huit dans celui de J. Jouanna, j'ai relevé les divergences suivantes entre les deux livres :

		JOUANNA	MANN
226	III, 1	διδαχθείη	διδαχθεή
228	VI, 2	τι (ὀρθόν)	το
		ἐπιτύχοιεν	ἐπιτυχεῖν
229	V, 5	βεβλάφθαι	βαβλάφθαι
232	VII, 4	Διακειμένους	διακει μένους
	VII, 5	περιπίπτειν	περιπίμπτειν
233	VIII, 3	ἐπικρατεῖν	επικρατεῖν
238	XI, 6	<ἢ>	< ἢν>
		ἐπιτίθεται	ἐπιτίθενται
238	XI, 7	Ἐπεὶ	Εἶτα
240	XII, 2	[ὦν]	ὦν

La traduction anglaise se lit de la page 57 à la page 64. Je me limiterai à quelques remarques. P. 224, I, 2, je préfère la traduction de Jouanna « accomplir… ce qui était à moitié (τὰ ἡμίεργα) accompli » à celle de Mann « what has been accomplished only in part ».

226 II, 2 in every case : la traduction ne correspond pas au texte grec.
II, 3 καὶ ἀδύνατον : Jouanna traduit par « et cela est impossible » tandis que Mann rend ces deux mots par « not to mention impossible » ; cette traduction n'est pas mauvaise mais s'éloigne un peu du texte grec.
III, 1 τὴν ἀπόδειξιν : la démonstration (Jouanna) ; une démonstration (Mann).
227 III, 3 τι : quelque résultat (Jouanna) ; something substantial (Mann).

	IV, 1	ὁμολογεῖται : Mann traduit par « is generally accepted ». Generally n'est pas dans le texte grec que Jouanna rend par « est un point admis ».
228	V, 3	σῳζόμενοι : evidently (Mann) n'est pas dans le texte grec.
229	V, 4	πόνοισι : Mann traduit par « vigorous exercise » ; mais l'adjectif n'est pas dans le texte grec.
	V, 5	harm ? Le point d'interrogation ne se justifie pas : la phrase n'est pas interrogative.
230	VI, 1	(provided the latter had even heard of them) Mann pourrait faire croire à son lecteur que cette phrase entre parenthèses figure dans le texte grec.
	VI, 4	ἐν τοῖσι προνοευμένοισι est traduit par Jouanna par « de l'ordre de la prévision » et par Mann « in virtue of things known in advance ».
232	VII, 5	περιπίπτειν τοῖσι θανάτοισιν : je préfère la traduction de Jouanna (se précipitent dans la mort) à celle de Mann (meet their deaths).
	VIII, 2	ὡς παραφρονεύντων est mieux rendu par Jouanna (comme gens en délire) que par Mann (because they were out of their heads).
233	VIII, 3	τῶν φυσίων … τῶν τεχνέων : Mann cite d'abord les instruments de l'art puis ceux de la nature.
234	IX, 1	ὁ παροιχόμενος … λόγος : la traduction de Mann (the first half of this discourse) est trop précise. Jouanna traduit par « le développement passé ». Mann s'écarte trop du texte de la proposition suivante : τὰ δὲ ὁ παρεὼν διδάξει λόγος est rendu par « and from here forward it will adress the remaining issues ».
236	X, 1	Mann ajoute indûment « for example ».
	X, 3	ἰχῶρος est traduit par « fluid » chez Mann, par « humeur séreuse » chez Jouanna (voir sa note 2 de la p. 236). οἱ μηροί … αἱ κνῆμαι : Mann s'écarte fort du texte grec en traduisant « the upper and lower parts of the legs ». Jouanna traduit plus correctement : « les bras… les cuisses ».
	X, 4	ὁ πλεύμων : Jouanna traduit par le poumon. Mann a tort de traduire par un pluriel (lungs).
237	5	ἰχώρ : cf. *supra* IX, 3.
	XI, 3	τὸ μοχθέον est rendu par « the problem » par Mann, par « la partie souffrante » par Jouanna.
	XI, 5	human bodies : le texte grec ne comporte pas d'adjectif. La remarque est à généraliser pour la suite du texte.
239	7	as I was saying : il s'agit d'une addition de Mann.
240	XII, 1	τῶν ἐμπύων est traduit par « empyèmes » par Jouanna (voyez sa note 1 de la p. 240), par abcesses par Mann.
	XII, 4	« For example » n'est pas dans le texte grec.

J'apprécie les qualités de la traduction de Mann, en regrettant toutefois qu'elle a une tendance à trop vite expliciter ce que l'auteur de l'*Art* n'exprime pas de façon aussi explicite. Mann rappelle aussi que Vegetti est d'avis que le *de Arte* « is thoroughly "Coan" and thus "Hippocratic" ». Vegetti montre que le petit traité a des

affinités avec trois traités hippocratiques : *VM, Acut.* et *Prog.* Mann conclut alors par ces mots : « All in all, there is some basis for endorsing, with qualification, Vegetti's view that *de Arte* bears a sort of family resemblance to these "Coan" treatises ». De son côté, Elisabeth Craik a découvert des affinités entre le *de Arte* et les traités *Loc. Hom.* et *Gland.* Mann, de son côté, estime que le *de Arte* est parfois proche du traité du *Régime* et de celui de l'*Aliment.* Il constate que le *Régime* et le *de Arte* témoignent de leur affinité dès leurs *prooimia* respectifs. Mais, ajoute-t-il, ce qui caractérise le *de Arte,* c'est le manque presque complet d'innovation ou d'originalité médicale et il conclut la section 4 en prétendant que le *de Arte* se révèle comme plus rhétorique que médical. La section 5 commence par l'affirmation suivante : « Même dans l'Antiquité, le *de Arte* ne semble pas avoir été apprécié pour son contenu médical ». Il était connu par Érotien et par Galien. Galien le cite dans son *Glossaire* où l'on trouve notamment le mot κακαγγελίη (1. 2). Cf. Kühn 19, 107, 8. Le *de Arte* est cité aussi dans deux œuvres pseudo-galéniques : *Introductio sive medicus* et la *Def. Med.* Ces deux œuvres se rapportent à la définition de la médecine donnée en 3. 2. Mann rappelle que Jouanna a daté le traité du V^e^ siècle en notant notamment l'absence des adjectifs en -ώδης et en -ικός qui ont tendance à se multiplier dans la prose médicale du IV^e^ siècle. Mann n'étudie pas la tradition du texte mais il renvoie à l'ouvrage de Jouanna (p. 192-211). Il se contente d'écrire que le *de Arte* a deux voies de transmission : *Marcianus gr.* 269 (= M) et *Parisinus gr.* 253 (= A) et il précise que son principal opposant est Protagoras. Mann conclut que le *de Arte* a été composé par un sophiste ; il cite comme auteurs potentiels : Hippias d'Élis et Antiphon mais il achève l'*Introduction* en évoquant « our anonymous author ». Le *Commentaire* est extrêmement long ; il va de la page 65 à la page 253. Il m'est impossible d'en rendre compte en quelques lignes. Je signale que le commentaire est fait chapitre après chapitre, paragraphe après paragraphe, ligne après ligne et parfois mot après mot. Par exemple, le commentaire du c. 1 comprend 17 pages (p. 65-81) ; et pourtant Mann semble oublier la fréquence d'un terme important : φύσις qu'on rencontre dès le premier c. 1, 2 et qui est attesté 11 fois dans l'ensemble du traité : c'est là une caractéristique des traités de Cos (cf. mon étude *Liste de fréquence de φύσις et classement des œuvres hippocratiques,* dans *Le normal et le pathologique dans la Collection hippocratique,* Nice, 2002, tome I, p. 45-54 et surtout p. 47, 48, 52). La question de l'auteur a été posée des dizaines de fois : est-ce un médecin ou bien un sophiste ? Je crois qu'il faut faire confiance à l'auteur qui, aux c. 1 et 9, fait entendre qu'il n'est compétent qu'en médecine qui est une τέχνη. Le *de Arte* est un discours médical (le mot λόγος est employé 18 fois, parfois avec le sens de discours) adressé à un large public par un médecin qui allie à son savoir professionnel une culture philosophique et rhétorique. L'ouvrage de Joel E. Mann s'achève par une bibliographie assez complète mais je souligne deux erreurs : l'édition du *Régime des maladies aiguës…* parue dans la CUF n'est pas l'œuvre de Jacques Jouanna mais de Robert Joly ; quant à l'édition du *Régime* dans le *CMG* de Berlin, elle est bien de Robert Joly, mais avec ma collaboration ; la deuxième édition parue en 2003 est de ma seule responsabilité (elle est ignorée de l'auteur américain). Si ce livre est pourvu d'un *General Index* et d'un *Index Locorum,* il lui manque un *index verborum* ; le lecteur trouvera ce dernier aux pages 271-280 de l'édition de Jacques Jouanna (Paris, 1988) envers qui le livre de Mann a contracté une grande dette.

Simon BYL

plus rapidement possible de la suite. – C'est donc un plaisir pour nous de signaler la publication presque simultanée (2012) de deux autres volumes de ces précieux fragments. Le tome II, avec les fragments des livres VI à X, est dû à Aude Cohen-Skalli, qui en avait fait le sujet de sa thèse de doctorat, soutenue en novembre 2009, et le tome III, contenant ceux des livres XXVII-XXXII, est l'œuvre de Paul Goukowsky. – Il ne peut être question d'entrer dans une présentation de détail, mais on soulignera quand même la richesse et l'abondance des notes de commentaires. Dans le tome II, par exemple, les notes dites complémentaires s'étendent sur près de 200 pages. S'ajoutant aux nombreuses notes de bas de page dispersées dans le volume, cet ensemble pourrait former un véritable livre de commentaire. Et il en est de même pour le tome III. – Mais restons-en là. Tous ceux qu'intéresse Diodore de Sicile accueilleront avec reconnaissance cette nouveauté, et formeront des vœux pour la publication rapide des fragments restants. Jacques POUCET

Maria VAMVOURI RUFFY, *Les vertus thérapeutiques du banquet. Médecine et idéologie dans les Propos de Table de Plutarque.* Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 300 p. (COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES. Série grecque, 146). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-32683-2.

Le livre que nous offre Maria Vamvouri Ruffy, chargée de cours à l'Université de Lausanne, intéressera autant les hippocratisants que les lecteurs de Plutarque. Le premier des quatre chapitres que comporte cet ouvrage s'intitule *Le président du banquet : un médecin du corps et de l'âme des convives.* L'auteur démontre que ce sont les similitudes de vocabulaire entre le président du banquet et le médecin, les comparaisons et les métaphores qui permettent d'assimiler le premier au deuxième. Se fondant sur des traités hippocratiques tardifs (*Médecine, Préceptes, Bienséance, Loi*) et sur un petit traité du I^er^ siècle p.C. *Quel doit être le disciple en médecine,* elle souligne que dans tous ces textes, on évoque ce que doit être le bon thérapeute ; elle met ensuite en évidence les indices qui permettent de voir dans la description d'un bon président le portrait d'un bon médecin. Tous les deux doivent avoir une attitude modérée (cf. *Propos de Table,* 633 B) ; ils sont l'un et l'autre des maîtres de l'harmonie (cf. le traité du *Régime* I, 8) ; comme le médecin, le président du banquet doit connaître en détail les habitudes de ceux qu'il a en face de lui ; comme lui, il doit être attentif aux changements (*métabolè*), doit veiller aux proportions adéquates (le médecin, dans le dosage des médicaments, le président, dans le dosage du vin) ; tous deux doivent « être utiles et ne pas nuire » ; ils doivent avoir les mêmes compétences que le pilote (cf. 622 A-B et *VM* 9, 4-5) ; ils doivent aussi bannir la colère (cf. 622 B et *A.E.L.* 16), l'un, celle des convives, l'autre, celle de ses patients. L'auteur, qui n'est pas une hippocratisante, cite deux fois de façon incorrecte le traité *A.E.L.* (cf. p. 43 ; p. 57) dans ce premier chapitre qui rapproche l'univers du banquet de celui de la médecine. Le chapitre II s'intitule *Les effets préventifs et thérapeutiques de la philosophie au banquet.* L'auteur s'efforce de montrer que la philosophie est susceptible d'agir sur le banquet au même titre que la médecine agit sur le corps ; usant des adjectifs *glischros* et *hugros,* l'auteur fait dire aux textes de Plutarque que les conversations philosophiques au banquet ne doivent pas être visqueuses, c'est-à-dire

pédantes. Ces deux adjectifs ont leur place dans les traités hippocratiques (cf. *Nature de l'Homme,* 15). Le narrateur / locuteur préconise des recherches philosophiques fluides et souples (*hugroteras*). L'auteur consacre plusieurs pages à l'étude de deux notions, le *kairos*, si bien analysé par Monique Trédé et le *metron*, deux apports de la philosophie au banquet. Dans les *Propos de Table*, le *kairos* désigne l'occasion, le moment favorable. Ainsi, il faut savoir reconnaître le moment opportun (*ton kairon*) quand on fait, par exemple, des plaisanteries sur l'amour qu'un convive ressent pour autrui. L'auteur conclut que les divertissements agissent sur le corps. L'auteur insiste sur les mots *thorubos* et *thorubôdès* : le banquet idéal ne peut pas céder au tumulte. En médecine, *thorubos* renvoie à la maladie et au déséquilibre qui la provoque et même au délire (cf. *Pronostic,* 7). Les récits opportuns (comme celui d'Hélène au chant IV de l'*Odyssée,* 220-264) constituent un remède efficace. Le récit d'Hélène est qualifié de *logos* et non de *muthos*, mot peu employé dans les *Propos de Table*. Inversement, la conversation inopportune aura des effets néfastes pour le corps. Le *metron*, tout comme le *kairos*, rattache la philosophie à une médecine de la prévention. La philologue étudie le *metron* de la philosophie et le *metron* de la médecine (cf. *Régime* III, 67 ; I, 2 et *VM* 5, 4). Le *metron* est responsable de la modération (*metriotes*) (cf. *VM* 5, 5) d'où découlent des bienfaits thérapeutiques. Le calme, opposé au trouble, est un aspect de la modération. Mais la modération peut avoir un revers : la bestialité. Le mot *thêriôdês* qualifie des phénomènes pathologiques dans plusieurs traités hippocratiques (par exemple, l'ulcère férin, le délire férin…). Cependant contre la bestialité du banquet, il y a les remèdes des Muses (Calliope, Clio, Thalie, Érato) qui amènent les hommes dans le droit chemin de la modération. Le chapitre III étudie *Le mélange circonstancié et ses effets salutaires.* La question posée est de savoir si la nourriture servie au banquet doit être simple (thèse de Philinos) ou mélangée (thèse de Marcion qui prône le mélange mesuré). C'est la position de Marcion qui l'emporte. De même, Craton et Théon défendent unanimement le principe du mélange des divertissements où le sérieux doit côtoyer le trivial. La question se pose pour les vins. Le vin doit-il être mélangé (avec de l'eau) ou doit-il être pur ? Ce dernier non mélangé, donc pur, peut parfois avoir des effets bénéfiques mais le vin pur a très généralement des effets néfastes sur le corps et le comportement des convives ; par contre, le vin coupé est préférable au vin pur. À deux endroits du livre (p. 140 ; p. 148), il est question du vin pour le vieillard. Galien a consacré un chapitre au vin dans lequel il écrit notamment : « (le vin) est tout à fait utile pour les vieillards… le premier très grand bienfait qui résulte du vin pour les vieillards (qui sont froids) est qu'il réchauffe toutes leurs parties… » (cf. *De sanitate tuenda* V, 3 [K VI, 334-339 *passim*]). Ce texte est cité à la p. 66 de mon récent livre *La médecine à l'époque hellénistique et romaine. Galien,* Paris, L'Harmattan, 2012. Cet article reprend mon étude parue dans *HPLS,* Naples, 1988, p. 73-92. Chez Plutarque, comme chez plusieurs médecins et biologistes, le mélange (*mixis* ou *krasis*) est un processus extrêmement important pour le maintien de la santé ou son rétablissement. Le mélange caractérise aussi le tempérament et l'âme de l'être humain. Le dernier chapitre s'intitule *Discours éthico-politique et banquet.* Pour faire court, je dirai que l'auteur s'efforce de prouver que les réflexions liées au mélange, à la mesure et au moment opportun sont actualisées aussi dans l'organisation sociale de la cité et de l'empire. Pour ce faire elle s'appuie sur la lecture d'autres traités et sur les *Vies parallèles. In*

fine, elle situe les *Propos de Table* dans la Seconde Sophistique. Cet ouvrage savant s'achève par la Table des abréviations (dans laquelle il manque l'abréviation AC de *L'Antiquité Classique*), la bibliographie (dans laquelle je regrette de relever une dizaine d'erreurs, la plupart facilement corrigées : p. 240 lire Guthrie ; p. 253 lire Chéronée…). Mais il y a une erreur plus sournoise : à la p. 242, l'auteur attribue à Robert Joly un ouvrage dont l'auteur est Henri Joly : *Le renversement platonicien : logos, épistèmè, polis*, Paris, 1974. Cette erreur se découvre dans d'autres livres : voyez la p. 356 de la bibliographie de l'excellente *Histoire de la pensée médicale en Occident* I (sous la direction de M.D. Grmek). Un dernier mot : je regrette aussi que l'auteur cite toujours *Le Régime* d'après l'édition de Robert Joly, Paris, 1967 et qu'elle ignore l'*editio maior* réalisée par R. Joly avec ma collaboration, Berlin, *CMG* I, 2, 4, 1984-2003^2 (la deuxième édition est de ma seule responsabilité). C'est Jacques Boulogne, *Plutarque et la médecine* (in *ANRW* 37, 3, 1996, p. 2762-2792) qui se réjouira de la publication de ce beau livre, lui qui écrivait à la p. 2762 : « Jusqu'à ce jour, aucune publication, nulle part, sur le sujet : ni article, ni monographie (sur les théories médicales de Plutarque) ». Simon BYL

Cécile BOST-POUDERON, *Dion de Pruse dit Dion Chrysostome. Œuvres. Premier discours à Tarse (Or. 33). Second discours à Tarse (Or. 34). Discours à Célènes de Phrygie (Or. 35). Discours Borysthénitique (Or. 36).* Texte établi, traduit et annoté par C.B.-P. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, XXIV-241 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 53 €. ISBN 978-2-251-00564-5.

On ne peut que se réjouir de voir paraître dans la Collection des Universités de France le premier volume consacré à l'œuvre du sophiste Dion de Pruse, qui est actuellement l'objet d'un vif intérêt dans la communauté scientifique française. Ce volume comprend quatre « discours aux villes » qui ont été prononcés devant les habitants de Tarse en Cilicie, de Célènes en Phrygie et de Pruse en Bithynie. Les trois premiers discours ont déjà été édités en Italie par Cécile Bost-Pouderon (*Dion Chrysostome. Trois discours aux villes [Orr. 33-35]*, Salerno, 2006). L'histoire complexe du texte de Dion n'est pas présentée ici : elle sera contenue dans un volume introducteur à l'ensemble de l'œuvre, confié à Eugenio Amato qui a révisé le présent volume. L'éditrice donne une présentation rapide de la tradition manuscrite des discours XXXIII-XXXVI avant d'établir le stemma. Elle a pris le parti de conserver le plus petit nombre de conjonctures avancées par les précédents éditeurs, les plus importantes étant présentées dans l'apparat critique. Une liste des principales références bibliographiques est proposée, à laquelle on peut maintenant ajouter, pour Olbia/Borysthène, l'ouvrage de S. D. Kryjitski et N. A. Leïpounskaïa, *Olbia ; fouilles, histoire, culture. Un État antique sur le littoral septentrional de la Mer Noire (second quart du VI^e siècle avant notre ère – troisième quart du IV^e siècle de notre ère)*, traduit du russe par Arlette Fraysse, Nancy, 2011. Les discours sont introduits par des notices synthétiques et riches, proposant des mises au point sur la datation (discutée), les objectifs, la structure du texte et les débats littéraires et historiographiques. Le très intéressant discours borysthénitique fait l'objet d'une notice plus développée qui

conclusioni di carattere generale, come più volte ribadito dallo stesso autore, siano in questo caso condizionate dalla parzialità della documentazione. Interessanti le osservazioni sul probabile rito funerario, in parte suggerito dalla posizione di oggetti di ornamento quali le fibule, ma anche dalla presenza di due lance ai lati dei due inumati della tomba 5. Tuck, che attribuisce le nove omogenee sepolture a esponenti della comunità non identificabili con il gruppo elitario, ma piuttosto con quella che egli definisce l'*audience* dell'opulenza dispiegata dagli edifici orientalizzanti di Piano del Tesoro, rimarca il collegamento del rituale funerario, in cui gran parte hanno i vasi e le suppellettili per bere e mangiare, alla tradizione centro italica della prima età del Ferro, antecedente o comunque ancora estranea al diffondersi dei costumi, influenzati dal mondo orientale, del banchetto. L'importanza delle tombe di Poggio Aguzzo, e dello studio offerto da Tuck, è in effetti quella di fornire uno spaccato sulle comunità che facevano riferimento all'insediamento aristocratico di età orientalizzante di Poggio Civitate, in un contesto preurbano (prima cioè dell'affermazione in età arcaica dei grandi centri quali Chiusi), in cui i gruppi producevano *in loco* la maggior parte dei manufatti destinati al consumo interno, con conseguenti, sensibili diversità regionali, che si sarebbero smorzate con la fase urbana. L'analitica e funzionale divisione degli argomenti, per quanto a volte sembri impedire la visione sinottica delle interessanti problematiche affrontate, fornisce un utile elemento di consultazione. Completa il volume un'accurata documentazione grafica e fotografica.

Debora BARBAGLI et Marco CAVALIERI

Ingrid POHL, *San Giovenale.* Vol. II, Fasc. 5. *Two Cisterns and a Well in Area B.* Stockholm, Institutum Romanum Regni Sueciae, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 53 p., 23 pl., 30 fig. (ACTA INSTITUTI ROMANI REGNI SUECIAE. Ser. in 4°. 26, 2, 5). Prix : 400 cour. suéd. ISBN 978-91-7042-178-5.

Le recueil s'insère dans une suite logique avec le précédent ouvrage consacré aux fouilles et au matériel de la zone du Borgo à San Giovenale. Bien que riche en matériel, la zone concernée n'est pas forcément étendue puisqu'elle ne comprend que ce qui est présenté comme étant deux citernes archaïques à la structure simple et de taille moyenne, toutes deux réutilisées, ainsi qu'un puits relié à une canalisation d'*imbrices*. Ayant déjà été fouillée à plusieurs reprises (en 1958-59 par B.E. Thomasson et en 1960-61 par B. Olinder), cette zone n'échappe cependant pas aux évidentes lacunes méthodologiques qui résultent des fouilles de cette période et qui valent pour l'ensemble du site. Une nouvelle publication et un réexamen des vestiges a donc été nécessaire afin de tenter d'offrir un éclairage plus évident de ce site de premier ordre. Cependant, les nombreux avertissements de l'auteur dans l'introduction, qui nous renseignent sur l'état laconique des informations fournies par les journaux de fouilles de l'époque, suffisent à comprendre qu'il ne s'agit ici non pas d'un réexamen des fouilles en tant que tel (aucune stratigraphie n'étant restituable) mais bien d'une étude approfondie du matériel accumulé dans la zone concernée. Et c'est un fait, mis à part quelques pages proposant une description de la zone et une brève remise en contexte, l'ouvrage est essentiellement composé d'un catalogue très détaillé du matériel retrouvé (principalement céramique). Se divisant logiquement en trois parties, une par

unité de fouille, les fragments sont décrits, examinés avec minutie et les numéros d'inventaires sont fournis lorsqu'ils existent. Les vases les plus remarquables sont accompagnés de photos en noir et blanc et la plupart des fragments importants sont dessinés dans l'appendice. L'unité graphique et la précision des dessins sont quant à eux appréciables. S'ensuit une discussion générale sur les variétés de vases et du matériel mis au jour. Bien que le site connaisse une occupation s'étalant de la période pré-apenninique (XV^e^-XIV^e^ siècles av. J.-C.) jusqu'aux alentours du III^e^ siècle avant J.-C., l'essentiel du matériel mis au jour est cantonné entre le VI^e^ et le IV^e^ siècle avant J.-C. Les comparaisons avec le matériel retrouvé sur des sites alentours (essentiellement Véies et parfois Gravisca ou Pyrgi) apportent certaines informations sur la diffusion de certains types de vases dans la région. Les liens avec les fouilles du Borgo indiquent que, si le matériel retrouvé couvre les périodes moins anciennes d'occupation (essentiellement seconde phase de construction et postérieur), il ne s'agit en rien d'une caractéristique uniquement liée aux dépôts des cavités et du puits. Enfin, bien que le catalogue soit subdivisé en catégories propres à chaque type de vase, il est à regretter qu'aucune statistique n'ait été réalisée afin de fournir un aperçu global des proportions rencontrées pour chaque type de vase (céramique commune, vases importés…). Une telle démarche aurait en effet pu fournir d'éventuelles clés interprétatives, peu nombreuses dans l'ouvrage, tant concernant le site en lui-même que concernant son insertion dans la dynamique d'occupation de la région. Une partie des conclusions finales porte sur le rôle précis des cavités présentées comme étant des citernes. En effet, bien qu'étant initialement identifiées comme telles, l'absence d'éléments caractéristiques (aucune trace de couche d'argile imperméable) ne permet pas de conclure avec certitude que telle était leur fonction. De même, à la vue du matériel dégagé et malgré l'absence de stratigraphie, l'auteur propose d'identifier dans la seconde « citerne » deux phases de remplissage, proposant donc de voir dans ces cavités, le résultat de plusieurs « nettoyages » de la zone adjacente suite, par exemple, à des rénovations. Seule la fonction du puits est certaine. Le matériel retrouvé, plus homogène et ayant probablement servi au puisage de l'eau, ainsi que la structure d'*imbrices* aboutissant au puits en lui-même, ayant sûrement eu une fonction de trop-plein, laissent penser que son remplissage est postérieur à celui des « citernes ». Ce comblement étant probablement le résultat, non pas d'un remplissage volontaire, mais d'un abandon. Jean-Christophe CAESTECKER

Johannes LIPPS, *Die Basilica Aemilia am Forum Romanum. Der kaiserzeitliche Bau und seine Ornamentik*. Wiesbaden, L. Reichert, 2011. 1 vol. 22 x 29 cm, 250 p., 154 fig. (PALILIA, 24). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-89500-870-2.

La *Basilica Aemilia*, qui délimite le forum romain sur son long côté nord, est l'une des plus vastes basiliques du monde romain, puisqu'elle fut seulement supplantée dans l'*Urbs* par la *basilica Ulpia*. Le monument a été construit par les censeurs de -179, mais c'est la phase augustéenne, consécutive à l'incendie de -14, qui constitue l'objet principal de ce livre, quelques développements étant consacrés aux interventions ponctuelles subies par le monument sous le Haut-Empire. J. Lipps souligne d'emblée que, malgré la modestie apparente des structures observables, l'édifice peut

comparativa con altri centri santuariali dell'Etruria meridionale. In sintesi, e pur con i dovuti limiti imposti da una documentazione certo parziale, ad un culto tardo-arcaico legato a *Uni*-Giunone, i materiali del deposito, in assenza di dati epigrafici, sembrano associare pratiche proprie a *Menerva* e *Vei*-Cerere; a queste divinità femminili titolari del culto, sembrano accompagnarsene altre maschili, *Aplu* e *Hercle*, completando un quadro cultuale ove ai riti di passaggio si possono associare attività di *sanatio*, oracolari ed iniziatiche. Tali caratteristiche, comunque, mostrano un'evoluzione nel corso del tempo, documentata da un cambiamento nei tipi fittili del deposito che, per l'età ellenistica, perdono alcune specificità in diretto rapporto al culto di *Iuno* (per esempio, figure femminili sedute in trono o curotrofiche), acquisendo caratteri generici e diffusi in altri complessi votivi. Interessante è notare come questo cambiamento sembri aver inizio proprio a seguito della conquista di Roma della città, fatto che archeologicamente si evidenzia in una "carenza di documentazione di pieno IV secolo a.C., che indicherebbe un abbandono del luogo di culto ed un suo riutilizzo da parte dei coloni romani a partire dalla fine del secolo". Dal quadro storico-archeologico così delineato, discende l'analisi della frequentazione sociale del santuario, delle sue tradizioni culturali etrusche e poi romane e del sistema produttivo da esso veicolato, con interessanti conclusioni, ancorché molto sintetiche, sul possibile tenore economico del devoto/cliente.Ampia e aggiornata la *Bibliografia* (p. 793-807) e l'apparato iconografico.In fine, particolarmente meritorio nel volume è lo sforzo teso a ricomporre l'integrità del deposito attraverso le vicissitudini e le dispersioni avvenute durante più di un secolo dalla scoperta. Gli "innumerevoli rivoli" di questa diaspora, per stessa ammissione delle Autrici, sono di difficile ricomposizione; per contribuire alla causa, dunque, segnaliamo come al Museo Archeologico Nazionale di Parma due *ex voto* fittili in forma di testine (n. inv. T343 e T351), siano riconducibili, negli archivi storici dell'Istituzione, ad un dono di Luigi Pigorini, allora direttore del Museo, provenienti dal mercato antiquario di Roma. Una pista, dunque, da verificare, ancorché la data d'entrata nel Museo risalga al 1866, ben prima degli scavi del Lanciani a Comunità. Un primo studio sulla questione è in M. Cavalieri, *Collezioni del Museo Archeologico Nazionale a Parma: ex voto in terracotta di età ellenistica*, in *Aurea Parma* II, 2005, p. 175-190. Marco CAVALIERI

Domenico PALOMBI (a cura di), *Il tempio arcaico di Caprifico di Torrecchia (Cisterna di Latina). I materiali e il contesto*. Rome, Quasar, 2010. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 270 p., 256 fig. Prix : 30 €. ISBN 978-88-7140-441-7.

Le recueil rassemble différents intervenants dont les recherches s'articulent autour de l'ensemble décoratif du temple archaïque de Caprifico di Torrecchia (province de Latina). Il offre un intérêt tout particulier tant par le catalogue étendu des fragments de frises et d'acrotères, l'étude iconographique de ceux-ci ainsi que par la recontextualisation du site en lui-même. La dénomination antique du site de Caprifico di Torecchia ne nous est pas encore connue. Plusieurs prospections ont néanmoins pu mettre en évidence une fréquentation du site du IX^e^ au V^e^ siècle ainsi qu'un important temple archaïque dont les décorations en terre cuite furent pillées et disséminées dans différentes collections à travers le XIX^e^ et le XX^e^ siècle. Les vestiges identifiés, le

système décoratif du temple, connu grâce au travail de regroupement des différents fragments, ainsi que la localisation du site à la frontière méridionale du *Latium Vetus* nous offrent des données importantes pour la connaissance de cette région durant la période archaïque. L'ouvrage actuel fait la suite d'une publication préliminaire publiée en 2006 à l'occasion de l'ouverture du musée archéologique de Cori. Différents fragments formellement identifiés comme provenant du temple ont alors été restitués ou dupliqués pour être étudiés. Ceux-ci provenaient alors tant de l'Ashmolean Museum d'Oxford, du Metropolitan Museum de New York, du Fogg Art Museum de Cambridge, du British Museum que de collections privées disséminées de par le monde. La présente étude complète ou corrige les données de l'époque par l'apport d'une centaine de pièces issues de l'Antikenmuseum Basel und Sammlung Ludwig. Au total, plus de 300 fragments permettent de nous donner un aperçu de ce qui est l'exemplaire le plus complet d'un ensemble de frises provenant d'un temple archaïque d'Italie centrale. Domenico Palombi, *Le terrecotte architettoniche arcaiche di Caprifico di Torrecchia. Dalla dispersione al contesto*, nous propose une introduction qui retrace l'historique de la collection. Les questions qu'il pose et les pistes qu'il trace soulignent l'apport que la remise en contexte peut apporter pour une meilleure connaissance des différentes dynamiques (d'occupation, politique, idéologique, artistique…) dans la région pour la période archaïque. Patricia Lulof nous présente dans un premier temps un catalogue très détaillé des différentes pièces, *The architectural terracottas from Caprifico*, puis une proposition de reconstruction de la décoration du temple, *Manufacture and reconstruction*. Les éléments minutieusement décrits sont classés selon le type de décoration auquel ils appartiennent (frise, acrotères et antéfixes, plaques de revêtement, déversoirs, indéterminé). Lorsqu'ils ne sont pas inédits, les groupes de pièces sont accompagnés d'une bibliographie. On regrettera néanmoins un manque d'homogénéité dans les dessins présentés : si certains sont standards, d'autres sont plus artistiques et manifestement de différentes mains. Quelques planches photographiques illustrent certains fragments issus d'autres musées ou provenant des archives d'A.C. Brown qui réalisa un travail préliminaire sur les frises dans les années '70, (*Etrusco-Italic architectural terracottas in the Ashmolean Museum, Oxford, AR*, 1973-1974, p. 60-65). Tous les fragments du musée de Cori ont été photographiés en couleurs et sont rassemblés en annexe ; on peut cependant remarquer certaines variations de la luminosité lors des prises de vues, offrant parfois un rendu peu objectif. La tentative de reconstruction se base sur les travaux de Brown, qui identifia plusieurs fragments comme issus de Caprifico, ainsi que sur des propositions antérieures de Crouwel. L'étude des nombreux fragments de Bâle a permis néanmoins d'apporter des données essentielles pour la localisation des frises et acrotères sur le bâtiment mais également pour compléter certains fragments manquants. Une première partie de l'étude restitue les différents moules utilisés et répétés sur tout le bâtiment. Au total, six moules ont été identifiés pour les frises et deux pour les déversoirs à têtes de lion, les acrotères étant pour l'essentiel modelés. Des traces de clous et des restes de colorations fournissent des indices importants quant à la technique. Certains éléments restent cependant inconnus, des fragments manquent pour certains moules, la taille totale de certains acrotères n'est pas restituable et toutes les couleurs ne peuvent être rendues uniquement sur base des pièces retrouvées. Lulof comble cependant ces lacunes par des

comparaisons avec les autres exemples de toits appartenant à la série Véies-Rome-Velletri dont Caprifico fait indéniablement partie tant par sa chronologie que par son programme décoratif. Si certaines de ces analogies peuvent être pertinentes comme le montre Nancy A. Winter dans sa contribution, *The Caprifico roof in its wider context*, une certaine prudence doit être de mise. S'il semble probable en effet que les frises de Caprifico puissent provenir du même atelier que celles des frises de Rome comme le démontre Lubtchansky, Winter souligne également que de nombreuses différences peuvent être constatées (peintures, décors non figuratifs, certains détails des décors figuratifs…). Bien que présentant une tentative de reconstruction globalement pertinente, il nous semble que certaines analogies soient un peu trop poussées dans cette volonté de restitution. Nous regretterons par ailleurs certaines références fantaisistes à des planches inexistantes et faisant appel à une numérotation erronée, ce qui complique quelque peu la compréhension du texte. Plusieurs auteurs se penchent ensuite sur certains aspects particuliers de la frise. Ainsi, Joost Crouwel, *The cariots*, nous propose une intéressante typologie des chars, et de ses différents éléments constitutifs, retrouvés à l'époque en Étrurie et en Grèce, tant matériellement qu'iconographiquement. Ceux-ci sont mis en comparaison avec les chars des frises de Caprifico. Cette étude a le mérite de mettre en lumière le caractère mixte des représentations, mêlant tantôt des typologies grecques tantôt des éléments strictement italiques. En ressortent certaines clés intéressantes pour une lecture pertinente des frises de procession en Italie centrale entre le VII^e^ et le VI^e^ siècle, notamment, l'influence ionienne et sa relation avec la classe aristocratique. Les recherches de Crouwel sont complétées plus largement par l'intervention de Natacha Lubtchansky qui étudie le programme iconographique des frises du temple, *Les petits chevaux de Pometia. Les significations du programme iconographique des frises de Caprifico*. En se basant sur différentes sources iconographiques (manufactures ioniennes en Étrurie durant la période archaïque, les vases attiques importés durant le VI^e^ siècle et les vases pontiques), elle offre une interprétation éclairée des différents constituants de la frise. Mettant en exergue le rôle secondaire, mais non moins important, des animaux dans la lecture des scènes archaïques, elle s'arrête plus longuement sur les scènes de défilés militaires ainsi que sur le caractère divin figuré par certains personnages (féminins notamment). Les nombreux rapprochements iconographiques avec le monde grec (scènes conventionnelles d'Amphiaraos et Héraklès) permettent de mettre en exergue l'influence de celui-ci sur l'iconographie d'Italie centrale au VI^e^ siècle, bien que réélaborée selon des standards locaux. Ces clés permettent de fournir quelques pistes d'interprétations pour les frises de Caprifico (triomphe ?) qui éclaireront d'une lumière nouvelle la dynamique historique de cette époque. Enfin, Dominique Palombi, *Alla frontiera meridionale del Latium vetus. Insediamento e identità*, contextualise le site en lui-même et aborde une problématique bien plus large en restant lié au site de Caprifico et à la compréhension de ses frises : la dynamique d'occupation du *Latium Vetus* et la détermination du *nomen Latinum*. L'importance de la région est mise en exergue par son système viaire ainsi que par la multitude de sites dont l'occupation est ininterrompue jusqu'à aujourd'hui. Il dénombre cependant plusieurs noms de sites disparus à l'époque augustéenne, déjà recensés par certains auteurs antiques (Pline, Denis d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Caton) mais non encore identifiés à l'heure actuelle. Par une étude toponymique intéressante et une

révision des listes des auteurs antiques mais également par une recontextualisation (conquête de Tarquin le Superbe dans le Latium et la zone pontine, Tarquin l'Ancien), il souligne l'importance de l'identification de certains sites comme *Pometia*, pouvant correspondre à l'antique dénomination de Caprifico. L'étape suivante de l'intervention de Domenico Palombi concerne le caractère frontalier de la zone, exposée aux pressions volsques et aurunces, et la définition du *nomen Latinum*. Afin d'aborder ce sujet complexe et peu étudié, il fait appel aux composantes idéologiques et religieuses des *populi* et souligne l'importance des mythes grecs dans l'historiographie des cités du *nomen*. Par ce choix, celles-ci réfutent délibérément leur caractère autochtone traditionnellement attribué aux Volsques notamment afin de se forger un caractère latin original. Le partage de mythes fondateurs identiques pourrait dès lors être la marque de liens particuliers de nature religieuse, politique ou militaire entre différentes cités latines. Dans tous les cas, ces différents mythes contribueront à la construction du panorama local, par l'édification de cénotaphes ou de monuments particuliers destinés aux héros mythiques, et auront un impact sur les programmes iconographiques locaux. En somme, le recueil offre une intéressante collaboration entre différents chercheurs abordant des sujets dont les voies sont parfois peu débroussaillées. Il est évident que des interrogations subsistent mais des nombreuses pistes ont été ouvertes par un questionnement pertinent lors des recontextualisations. Nous saluerons la mise en œuvre du catalogue de cet ensemble architectural de premier ordre, *Le terrecotte architettoniche arcaiche di Caprifico di Torrecchia nel Museo della Città e del Territorio di Cori*, par Edoardo Alessi.

Jean-Christophe CAESTECKER et Marco CAVALIERI

Anthony TUCK, *The necropolis of Poggio Civitate (Murlo). Burials from Poggio Aguzzo*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2009. 1 vol. 17 x 24 cm, IX-146 p., 33 pl., 16 fig. (ARCHAEOLOGICA, 153. POGGIO CIVITATE ARCHAEOLOGICAL EXCAVATIONS, 3). Prix : 180 €. ISBN 978-88-7689-217-6.

Lo studio sulla necropoli di Poggio Aguzzo si inserisce in una lunga tradizione di studi, scavi e indagini che lega le università americane all'area archeologica etrusca di Murlo. Sullo scorcio degli anni Sessanta del secolo scorso, infatti, fu Ranuccio Bianchi Bandinelli a incoraggiare e sostenere l'attività di K. M. Phillips sul sito che si sarebbe di lì a poco rivelato tra i più importanti per la storia degli insediamenti etruschi tra età orientalizzante e prima età arcaica. Da allora numerosi studiosi hanno operato sull'area, da Ingrid Edlund, a cui si devono gli studi fondamentali sulle statue acroteriali del palazzo (*The seated Statue Akroteria from Poggio Civitate (Murlo)*, pubblicato in "Dialoghi di Archeologia" del 1972 e *The seated and standing Statue Akroteria from Poggio Civitate (Murlo)*, Roma 1992) a Erik Nielsen, a cui si deve, tra l'altro, lo scavo delle tombe oggetto del presente studio, allo stesso Anthony Tuck. Il volume si prefigge di pubblicare analiticamente le nove tombe che furono rinvenute nel 1972 nell'area di Poggio Aguzzo, propaggine di Poggio Civitate, posta a trecentocinquanta metri ad ovest di Piano del Tesoro (la necropoli è recensita come F. 120 II,1 nello schedario topografico in Stefano Campana, *Carta archeologica della provincia di Siena Volume V Murlo*, Siena 2001, p. 112). Le nove tombe, tutte a fossa,

mière partie traite de la signification idéologique de la qualité de membre dans l'amphictionie de Delphes et retrace l'histoire de l'institution. La seconde partie étudie la participation de la Thessalie aux fêtes internationales des époques classique et hellénistique. Un appendice épigraphique (p. 159-182) donne une nouvelle édition de sept listes de vainqueurs à Éleuthérie et d'une liste de vainqueurs à un concours dramatique à Larisa. Cet ouvrage intéressant se termine par une bibliographie, un *index locorum* et un index des sujets. Jean A. STRAUS

Panagiotis P. IOSSIF, Andrzej S. CHANKOWSKI & Catharine C. LORBER (Ed.), *More than Men, Less than Gods. Studies on Royal Cult and Imperial Worship*. Proceedings of the International Colloquium organized by the Belgian School at Athens (November 1-2, 2007). Louvain, Peeters, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, XII-735 p., ill. (STUDIA HELLENISTICA, 51). Prix : 97 €. ISBN 978-90-429-2470-3.

Pendant les deux dernières décennies, la divinisation des souverains, en particulier à l'époque hellénistique et romaine, a fait l'objet d'une attention renouvelée et d'une étude plus féconde concernant son statut aussi bien politique que religieux dans les sociétés qui connurent le phénomène. Une grande avancée théorique avait déjà été marquée grâce au travail classique de Ch. Habicht, qui expliquait les cultes des souverains hellénistiques par le modèle grec des honneurs attribués aux bienfaiteurs des cités : une lecture adaptée ensuite par S. Price au culte impérial romain et récemment mise à jour par J. Ma par rapport aux hiérarchies administratives et religieuses du royaume séleucide. Il manquait pourtant dans ce cadre une tentative de reconsidération générale de deux aspects cruciaux : d'une part la dimension proprement cultuelle des honneurs divins pour les souverains, de l'autre les interactions qui, tout en n'expliquant pas l'origine des cultes royaux hellénistiques, sont pourtant suggérées dans certains cas par les sources anciennes, entre le modèle grec de l'évergétisme et les pratiques orientales d'association entre pouvoir monarchique et sphère divine. On trouve ici une première raison d'accueillir avec intérêt le livre édité par P. Iossif, A. Chankowski et C. Lorber, qui se sont donnés le but louable de relancer la discussion sur le rapport entre souverains et divinités en élargissant le domaine de recherche au Proche-Orient, des États préclassiques à l'empire arsacide, et en remettant en question, à la lumière des regards interdisciplinaires adoptés, quelques points de vue consolidés concernant les axes continuité-rupture, politique-religion, spontanéité-imposition, occidental-oriental, divin-humain. Sur le plan du choix des sources, une importance bien justifiée est finalement reconnue à l'apport de la numismatique, dont l'émanation directe du pouvoir central et la diffusion massive dans la société rendent possibles des études combinant la statistique et l'analyse sémantique pour la compréhension de l'autoreprésentation du pouvoir monarchique par rapport au monde divin (voir surtout H. Gitler ; O. Hoover ; P. Iossif ; C. Lorber ; Z. Sawaya). Un fil rouge se signale aussi dans l'engagement des auteurs à surmonter une dichotomie théorique trop rigide entre humain et divin pour se concentrer plutôt sur les espaces où se déroulent les pratiques cultuelles et s'insèrent les représentations discursives et iconographiques du pouvoir (voir M. B. Garrison ; C. Baurain ; A. Chaniotis ; H. Hauben ; M. Kajava). Il en ressort que les cultes pour les rois ne sont plus envi-

sagés comme un phénomène isolé, mais, tout en constituant toujours un dossier distinct, ils agissent dans les sociétés concernées comme le pivot d'un système varié, qui comprend, entre autres, l'emprunt ou l'invention de types iconographiques associés au pouvoir royal (M. Garrison ; H. Gitler ; O. Hoover ; P. Iossif ; C. Lorber ; D. Plantzos), la définition des épithètes et des titulatures attestées par les monnaies (Fr. de Callataÿ – C. Lorber ; Z. Sawaya) et par les inscriptions (M. Kajava), ou encore la sélection des dieux plus strictement associés à la cour (D. Plantzos ; A. Invernizzi). La reconnaissance d'une nature religieuse des cultes royaux se révèle en conséquence aussi porteuse d'une vision plus articulée des religions dans lesquelles les cultes royaux s'insérèrent. À cet égard se signalent, dans le contexte hellénistique, les contributions d'A. Chaniotis et H. Hauben, qui fournissent des interprétations enrichissantes de trois textes déjà bien connus, à savoir l'hymne ithyphallique athénien pour Démétrios Poliorcète, d'une part, la *Coma Berenices* et le décret de Canope, de l'autre, en montrant de manière féconde la cohérence entre le statut divin reconnu aux rois et les développements qui, à l'époque hellénistique, concernent plus généralement la relation entre sphère humaine et divine dans l'expérience religieuse. Cette complémentarité entre différenciation et contextualisation, d'une part, et réflexions d'ample envergure, de l'autre, est aussi au centre des études d'E. Voutiras, F. Lozano, M. Kantiréa, Z. Sawaya et J. De Jong sur l'insertion des cultes impériaux dans les traditions politiques et religieuses des provinces de l'Empire. D'un intérêt tout particulier se révèlent les discussions de F. Lozano et de M. Kajava : le premier remet en question les oppositions Orient – Occident et spontanéité – imposition par rapport aux cultes impériaux à travers une fine analyse des dynamiques locales de construction de l'identité et des relations diplomatiques entre centre et périphérie ; le second auteur souligne la nécessité de soumettre l'évaluation du statut cultuel impliqué par les dédicaces impériales à une analyse combinée, de nature à la fois textuelle (notamment syntactique) et contextuelle. Une variété majeure de solutions se signale à propos du problème toujours actuel des transferts culturels à l'époque hellénistique. En jeu sont ici deux directions d'emprunt possibles. D'une part, on reconnaît l'emprunt d'instruments d'expression allogènes pour communiquer des idées indigènes, comme l'a bien montré A. Invernizzi à propos des nombreux éléments hellénisés dans l'art arsacide. D'autre part, se place l'utilisation de traditions visuelles ou discursives indigènes pour renvoyer à des idées allogènes. Cette dernière démarche se révèle plus complexe à détecter car elle ne se présente pas clairement dans les sources mais requiert un travail herméneutique visant à combiner les documents étudiés avec leur contexte socioculturel, afin de distinguer un véritable transfert de celles qui ne sauraient être que des ressemblances superficielles de style ou de fonction. En d'autres mots, la ressemblance que l'on peut observer entre quelques traits de cultures différentes ne nous permet pas, en soi, de détecter un lien généalogique ni de reconstruire le contexte précis où ce transfert se serait réalisé. À cet égard une évaluation ponctuelle de chaque cas demeure donc nécessaire. La discussion soigneuse et nuancée proposée par H. Hauben à propos de la divinité cosmique de Ptolémée III et Bérénice II se révèle particulièrement utile. Travaillant sur l'iconographie numismatique séleucide, O. D. Hoover et P. Iossif indiquent de manière convaincante une signification proche-orientale des motifs du taureau et de l'arc à la lumière des fortes connotations royales que ces symboles présentent dans les tradi-

tions mésopotamiennes et iraniennes. Du côté égyptien, C. Lorber reconnaît des traces importantes de la tradition pharaonique d'Horus dans la mise en forme de la royauté ptolémaïque. Même si personne ne peut plus refuser, sur un plan général, l'existence de contacts et d'emprunts entre la royauté gréco-macédonienne et égyptienne dans l'Égypte hellénistique, une influence directe entre les prémisses iconographiques égyptiennes proposées par C. Lorber et l'élaboration du type d'Alexandre *Aigiochos* reste peu convaincante, dans la mesure où les traits évoqués semblent plutôt renvoyer à des parallèles culturels qu'à des emprunts : voir par exemple la fonction protectrice du serpent, que l'*aigis* exprime de manière tout à fait claire par rapport à la tradition grecque, que les Macédoniens se sont appropriée, sans qu'il soit nécessaire de postuler un emprunt de l'uraeus égyptien. Il vaudra donc mieux, pour le type d'Alexandre *Aigiochos*, retourner à l'attitude plus nuancée de L. Koenen, qui suggérait que des éléments grecs avaient pu communiquer des messages compréhensibles aux yeux des Égyptiens et *vice versa*. Pour finir, l'analyse de la glyptique et de la sculpture ptolémaïques fait l'objet de la contribution de D. Plantzos, qui analyse soigneusement les rapports et les influences réciproques entre les images isiaques et les portraits des reines hellénistiques. En conclusion, le volume se signale comme un véritable avancement dans le domaine de la recherche sur le rapport entre pouvoir monarchique et divinisation autour de la Méditerranée antique, dans la mesure où il combine l'élargissement des perspectives géographiques et chronologiques avec une analyse soigneuse de sources variées. On peut parier que ce volume restera pour longtemps une référence dans la discussion des contenus spécifiques aussi bien que des méthodes employées. Stefano G. CANEVA

Attilio MASTROCINQUE & Concetta GIUFFRÈ SCIBONA (Ed.), *Demeter, Isis, Vesta, and Cybele. Studies in Greek and Roman Religion in honour of Giulia Sfameni Gasparro.* Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 248 p., ill. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 36). Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-10075-5.

Ce livre est publié en l'honneur de G. Sfameni Gasparro, à l'occasion de son accès à l'éméritat. Savante fameuse en histoire des religions, elle se verra également dédier un autre volume (annoncé chez Quasar), qui reprendra son imposante bibliographie et contiendra des contributions « libres », liées à l'histoire des religions. Le présent ouvrage est axé sur l'un des champs de recherches de G. Sfameni Gasparro, les divinités féminines Déméter, Isis, Cybèle et Vesta, qui – au moins pour les trois premières – ont été des vecteurs et des révélateurs d'interactions culturelles entre mondes romain, grec, égyptien ou oriental. Les quatre sections du volume sont chacune consacrées à l'une de ces divinités. La première contient quatre contributions en rapport avec Déméter (A. Bernabé sur l'Hadès orphique en tant qu'utopie ; J. Bremmer sur Déméter à Mégare ; L. Bruit Zaidman, sur « Koré-Perséphone entre Déméter et Hadès » ; C. Giuffré Scibona sur les caractéristiques de Déméter et Athéna à Géla). La deuxième partie se rapporte principalement à Isis, avec une intéressante communication de L. Bricault sur les associations isiaques d'Occident. On y trouve aussi des articles d'A. Mastrocinque sur Neotera et son iconographie, de C. Sfameni sur Isis, Cybèle et d'autres dieux orientaux à Rome durant l'Antiquité tardive, en contextes

autres lois, ainsi que les lectures et corrections qui leur ont été procurées, déjà par Mommsen par exemple. La présentation du texte, en lecture diplomatique avec ses fautes et ses coquilles, est également quelque peu surprenante avec des U et des V, ce qui ne correspond pas à la graphie de l'original. À cet égard les rares planches reproduites sont de très faible utilité, peu claires et à échelle illisible. À la différence de l'*editio princeps* qui demeure à cet égard fondamentale, les éditions suivantes ne reproduisent pas systématiquement les passages de la loi de Malaga et procurent donc un texte partiel que l'utilisateur, principalement l'historien qui examine les clauses d'un point de vue interprétatif général, se devra de compléter par des recherches parallèles. On aurait aimé que ce nouveau volume comble cette lacune et il n'en est rien. Cette édition, bien que dotée d'une introduction, ne comporte aucun véritable commentaire qui en expliciterait la portée. En outre les autres moutures de la même loi (*Salpensa*, *Hispalis*, *Villo*, par exemple) sont à peine évoquées, ce qui est regrettable car c'est l'ensemble des éléments de la législation que l'on aimerait enfin avoir en mains d'un seul tenant. À ce propos la monographie de D. Kremer sur le *ius Latinum* (Paris, 2006) constitue un outil indispensable qui analyse dans le détail tous les textes et en assure l'exégèse et l'exploitation tant juridique qu'historique. Cet ouvrage essentiel n'est pas référencé dans la bibliographie, qui se révèle largement lacunaire : dans les deux pages consacrées aux « Éditions et Traductions », on cherchera ainsi en vain la traduction proposée par André Chastagnol et Patrick Le Roux dans l'*Année épigraphique* 1986 (n° 333), laquelle émane pourtant de spécialistes reconnus et figure dans une collection de grande diffusion. La traduction espagnole de J. González ne figure d'ailleurs pas davantage. Au total donc une traduction allemande commode que nos collègues d'Outre-Rhin apprécieront, sans plus.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Robert TURCAN, *Ouranopolis. La vocation universaliste de Rome. Contributions aux Séminaires internationaux « Da Roma alla Terza Roma »*. Rome, CNR, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 196 p., 7 fig. (DE ROME À LA TROISIÈME ROME. ÉTUDES, 1). Prix : 34 €. ISBN 978-88-8080-122-1.

Premier volume d'une collection d'études publiées dans le cadre du séminaire international *Da Roma alla Terza Roma*, l'ouvrage réunit 10 contributions réalisées par l'auteur entre 1981 – date du premier séminaire – et 2007. La plupart d'entre elles ayant déjà été publiées dans les volumes de *Studi* ou *Rendiconti* dudit séminaire, il ne s'agit pas à proprement parler d'une découverte. L'ouvrage manque-t-il pour autant d'intérêt ? Tout dépend de ce que l'on y cherche. Une première remarque s'impose : s'agissant de contributions, relativement brèves, il ne faut point s'attendre à des développements exhaustifs ni au traitement intégral du corpus antique comme de la bibliographie – cependant mise à jour pour la publication. Il s'agit en effet plutôt de mises au point, de lignes de force ou de schémas généraux, sur des sujets souvent traités par la tradition mais placés parfois dans de nouvelles perspectives. Deuxième remarque : on peut regretter que les textes, réalisés à des époques différentes, n'aient pas été fondus dans un seul canevas pour la publication ; les citations, notamment, sont tantôt données dans le corps de texte, tantôt en paragraphes isolés, tantôt traduites, tantôt en

langue originelle. C'est sans doute un détail, mais il contribue à la facilité de lecture. Venons-en au cœur du sujet. Les études de R. Turcan portent toutes sur le caractère universel de Rome et de son empire, depuis l'aube de l'impérialisme républicain jusqu'au crépuscule de l'empire. Ce traitement, s'il permet parfois d'offrir une vision générale, unitaire, des concepts traités, tel celui de paix ou d'empire, offre l'inconvénient de ne pas toujours s'attarder sur le contexte des sources ; surtout, il laisse souvent de côté le dernier siècle de l'empire et le passage vers l'empire byzantin. Prenons quelques exemples. À propos du *genius populi Romani*, traité dans le dernier article (*L'empereur et le* genius populi Romani, p. 171-185) comme une entité protectrice dont le consentement, lors de l'avènement, fait presque de l'empereur un élu du peuple, on peut regretter que le développement s'arrête avec l'empire chrétien pour s'attarder sur le seul César Julien : on dispose pourtant de témoignages sur des empereurs chrétiens, tel Majorien qui se présente comme porté au trône par un consentement unanime, humain autant que divin, consentement qui, s'il ne mentionne plus le *genius*, en offre un intéressant prolongement. L'un des articles les plus intéressants est sans nul doute celui qui inaugure le recueil : il revient sur le concept antique d'éternité, lequel, selon l'auteur, n'implique pas un infini absolu, statique, garanti dès l'abord par les dieux et dégagé de toute obligation pour les hommes, mais la possibilité de sans cesse surseoir à la mort, notamment par l'accomplissement de rites et la pratique de la piété. Cette conception, que l'auteur distingue de la définition actuelle – ou chrétienne – de l'éternité, est intéressante et méritait d'être rappelée. On peut toutefois se demander si le concept d'éternité absolue appliqué à ce bas monde a jamais existé, hier comme aujourd'hui : difficile à appréhender, il ne fait pas toujours l'objet d'une définition plus claire chez les auteurs chrétiens ou modernes. On peut donc regretter un peu que l'article isole le concept de son contexte et de ses prolongements : après tout, le thème même du séminaire est celui du prolongement de Rome ; il prouve par son titre que la pensée commune privilégie la survivance, la translation symbolique et sans cesse mutante des réalités terrestres comme Rome, plutôt que leur vraie éternité. Le rappeler dans ce cadre donnerait parfois plus de portée au propos : de ce point de vue, la publication des articles regroupés par auteur perd partie de son sens, par rapport à la publication dans les *Atti* où ils trouvaient un cadre plus large. De même, le deuxième article, qui revient sur le concept d'une Rome hors de Rome, s'attarde sur l'idée qui veut que la véritable Rome soit là où se trouve, selon les cas, soit le Sénat, soit l'empereur. On peut sans doute regretter qu'il ne s'agisse pas d'une étude plus approfondie de l'un de ces deux cas de figure, car le contexte troublant de l'apparition de ces thèmes – essentiellement les guerres civiles ou les usurpations du III^e^ siècle, contexte particulier et interpellant s'il en est – mériterait qu'on s'y attarde pour en comprendre la signification. Plus loin, on trouve aussi un rappel important du concept d'empire qui, on le sait, n'implique nullement dans l'Antiquité romaine une uniformité de lois ou de statuts, bien au contraire. Sans doute aurait-il été utile de revenir à ce sujet sur le mot même d'*imperium* ; on sait son étymologie compliquée, mais il est relativement clair en tout cas que son premier sens n'est pas territorial, ceci expliquant en partie cela. Parmi les pistes intéressantes qu'ouvre R. Turcan et qui mériteraient des études plus approfondies, on peut sans doute relever l'étude sur Rome en tant que métropole cosmopolite (*Rome œcuménique ou le monde en ville*, p. 119-143). Tout le monde connaît les complaintes d'un Juvénal

ou d'un Sénèque sur la ville-monde, l'entassement des masses dans les *insulae*-H.L.M., le rôle de marché universel pour les produits venus de toutes parts, ainsi que la propension à faire remonter tout cela au droit d'asile accordé dès Romulus. Il n'empêche que l'article pose bon nombre d'autres questions, notamment quant à la cohabitation apparemment pacifique de tant de nations au sein d'un même espace et quant à la perception qu'en avaient ses habitants. Juxtaposition des nations ou fusion ? Coexistence pacifique ou guerre larvée entre groupes allochtones ? Une géographie de la ville, de ses quartiers, lieux de culte exotiques et communautés reste à parfaire, ainsi qu'une remise en perspective des sources disponibles : le sujet présente bien des similitudes avec l'actualité ! L'auteur place tout cela dans la perspective du rôle de Rome en tant que microcosme de son propre empire hétéroclite, ou en tant que sanctuaire universel. Ce rôle lui-même mériterait d'être cerné avec plus de précision, via une étude plus fouillée et diachronique. On sait notamment que les conquérants républicains ont ramené dans la ville de nombreuses reliques étrangères, outre les œuvres d'art : étudier leur localisation, leur fonction dans la ville, leur réception et le contexte dans lequel elles ont été arrachées à leur patrie d'origine permettrait d'élargir le propos et de comprendre si Rome a vraiment joué ce rôle de temple universel qu'on lui prête parfois. Le rôle symbolique de ces reliques semble avoir été important, puisqu'au VI^e^ siècle une légende tenace rapportée par Procope prétend que Constantin lui-même aurait fait de sa deuxième Rome un conservatoire des reliques précieuses, Palladium en tête. En conclusion, et puisqu'il ne nous est pas possible d'épingler tous les sujets traités, revenons à notre question de départ : quel profit tirer de cet ouvrage ? On l'aura compris, il y a deux choses à considérer : les communications de R. Turcan et leur réunion dans le présent volume. Concernant les communications elles-mêmes, et tout en voulant bien se rappeler les limites étroites du genre, on peut tout au plus regretter qu'elles embrassent parfois des sujets fort larges et ne puissent toujours approfondir le contexte des extraits cités ou leur prolongement sur les derniers siècles de l'empire. Elles rappellent toutefois des notions importantes, devenues si fréquentes dans le langage commun qu'on a fini par en oublier le sens premier et les acceptions antiques. Elles posent aussi des problèmes intéressants quant au rôle de Rome et à sa place au sein de son propre empire. Concernant la publication de ces contributions, on peut regretter, outre l'hétérogénéité de la mise en forme, qu'elle prive les articles d'un contexte qui est bien plus évident à la lecture des *Atti*. Certes, le chercheur qui ne s'intéresse qu'à un aspect particulier de cet ouvrage ne s'en offusquera guère, mais celui qui chercherait à lire une synthèse développée et contextualisée de ces questions, de la première à la troisième Rome, gagnera sans doute à disposer de leur prolongement, ne fut-ce que pour s'ouvrir de nouvelles perspectives. Ainsi, même si quelques articles n'avaient pas encore été publiés, on peut se demander s'il était vraiment nécessaire de reprendre l'ensemble pour en faire un volume séparé.

Nicolas CARLIER

Neil CHRISTIE, *The Fall of the Western Roman Empire*. Londres-New York, Bloomsbury Academic, 2011. 1 vol. 15,5 x 23 cm, XI-306 p., 19 fig., 9 cartes. (HISTORICAL ENDING SERIES). Prix : 20 £. ISBN 978-0-34075-966-0.

gardera le souvenir. La cinquantaine de dessins choisis (crayons, parfois repris à l'encre, rehaussés de craie ou passés au lavis) – esquisses rapides en vue de certaines œuvres (le Jason de 1802-1803 sur un dessin au crayon, fig. 13 p. 46) ou compositions « autonomes » plus abouties (n° III.5 p. 49 : adieux d'Hector et d'Andromaque ; n° VIII.4 p. 113 : Hylas et les Nymphes) – témoigne de la foisonnante inspiration classique du grand sculpteur danois comme de la vivacité de son coup de crayon et de l'extraordinaire mouvement qu'il sait imprimer à ses figures. Mêlant créations personnelles et croquis de reliefs antiques qui n'avaient pas manqué d'attirer son attention durant ces années romaines, on y trouvera aussi des relevés de plaques autrefois encastrées dans les façades de la Villa Borghèse (n^{os} IV.6 et 7 p. 63-64) et certaines copies des décors peints « à l'antique » de B. Gagneraux et V. Berrettini (1787-1788) de la même villa. On entreverra également que certains sarcophages puissent être à l'origine de quelques-uns de ses dessins avec figures dionysiaques (dont les n^{os} VI. 7, également connu de Winckelmann, et VI.8 p. 90-91). Jean Ch. BALTY

Gilda BARTOLONI & Maria Gilda BENEDETTINI, *Veio. Il deposito votivo di comunità (scavi 1889-2005).* Rome, Giorgio Bretschneider, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 805 p., 92 pl., 13 fig. (ARCHAEOLOGICA, 162. CORPUS DELLE STIPI VOTIVE IN ITALIA, XXI. REGIO VII, 3). Prix : 190 €. ISBN 978-88-7689-250-9.

La ponderosa opera costituisce il XXI e, ad oggi, ultimo volume del *Corpus delle stipi votive in Italia*, collezione di particolare utilità per la sistematica raccoltà di dati che essa veicola e per la straordinaria vitalità editoriale, pur nella profonda acribia e precisione dei dati pubblicati. Quanto mai come in questo caso, dettaglio e completezza trionfano a partire da una *Storia degli scavi* (p. 11-19) relativa al deposito di Pendici di Comunità, dal sapore quasi romanzesco, se non fosse che la parziale dispersione degli *ex voto* rinvenuti da Rodolfo Lanciani alla fine del XIX secolo, costituisce un *vulnus* irrimediabile alla conservazione del materiale archeologico veiente ed alla conseguente ricerca scientifica di cui il volume in oggetto è una diretta emanazione. Le vicende del deposito, dalla sua identificazione al 2005, sono descritte in modo puntuale mediante un'accurata ricomposizione sia della storia della soperta, avvenuta nel 1889, sia dei più recenti scavi, mirati, al di là della ricerca, anche ad arginare le numerose attività clandestine di sterro nell'area. Dettagliatissimi i *Criteri di classificazione* (p. 23-25) che precedono il catalogo dei pezzi, fornendo la chiave di lettura metodologica alla prassi tassonomica adottata. Questa, che nel suo insieme riprende il sistema di classificazione del *Corpus delle stipi votive in Italia*, risulta tuttavia piuttosto farraginosa non tanto nell'applicazione, quanto nell'utilizzo da parte del fruitore-lettore. Infatti, per *corpora* così ampi ed articolati, più che complesse formule alfanumeriche (quali, ad esempio, A_1I_{Aa}) ad identificare i singoli pezzi, oggi la classificazione informatizzata offre ampie possibilità di catalogazione più semplici ed immediate giacché basate su sistemi di riconoscimento e descrizione *per icone*, abolendo il *medium* di un codice di numeri e lettere. È chiaro che un tale sistema, richiede a priori la possibilità d'impiego di un supporto informatizzato (Laptop, PDA o Tablet PC che sia), ma il rendimento in termini di consultabilità risulta esponenzialmente più rapido ed efficace.Infine non possiamo non rilevare che l'analisi delle

argille che costituiscono i materiali del deposito risulta esclusivamente macroscopica. Questa è forse risultata una scelta forzata, vista la quantità del deposito, ma una serie di esami, anche solo a campione, dei gruppi principali d'impasto determinati al microscopio, sarebbe stata non solo opportuna ma anche necessaria allo scopo di fondare parametri compositivi e produttivi più strutturati scientificamente, soprattutto in considerazione dell'ampio ed esemplare dato quantitativo. Tale approccio, infatti, avrebbe permesso di creare un modello utile, ancorché non definitivo, s'intende, associando tipo d'argilla/cronologia/natura ed iconografia dell'*ex voto.*La *I Parte* del volume corrisponde integralmente al *Catalogo* (p. 27-734) dei reperti, il quale è così strutturato: *A-Statue; B-Busti; C-Teste isolate; D-Maschere; A/D-Frammenti non riferibili con sicurezza a statue, busti, teste isolate o a maschere; E-Bambini in fasce; F-Statuette; G-Statuette di animali; H-*Ex voto *anatomici; I-Frammenti di arti non riferibili con sicurezza a statue o ad arti completi o isolati; L-Cippetti; M-Pesi da telaio; N-Cd. alari; O-Ceramica; P-Rivestimenti architettonici; Q-*Alia. Il tutto è concluso da quattro tabelle sinottiche, *Spechietti riassuntivi del materiale votivo* p. 735-766), particolarmente utili per una sintesi di quanto precedentemente esposto in modo analitico e descrittivo. Decisamente più breve, ma densa e di grande interesse storico-archeologico è la *II Parte*, suddivisa in un primo capitolo, a firma di B. Belelli Marchesini, *Topografia dell'area del deposito* (p. 769-777) ed in un secondo, *Note conclusive* (p. 779-790), delle Autrici del volume. In queste pagine, lo sforzo nel rielaborare i dati di scavo e di studio dei materiali offre una sintesi che pone il libro tra i testi da leggere se si è interessati al fenomeno santuariale nel mondo etrusco-italico, a partire dall'età arcaica, fino a quella romana. L'analisi nasce dalla volontà di verificare le indicazioni liviane (V, 21, 1-4; 10) circa la presenza di un tempio, quello poliadico di *Iuno Regina*, sul pianoro sommitale in località Comunità, facendone l'acropoli della città di Veio al tempo della sua conquista da parte di Roma, all'inizio del IV sec. a.C. Le indagini promosse dalla Cattedra di Etruscologia dell'Università di Roma «La Sapienza» a partire dal 1997, hanno confermato quanto già parzialmente studiato ed ipotizzato in passato: la presenza di materiali archeologici soprattutto fittili (fin da età arcaica) e di strutture architettoniche. Quanto ad oggi sembra emergere, dunque, è una frequentazione dell'area già a partire dal VII sec. a.C., fino a tutto il V sec. a.C.; a questa prima fase, succederebbe una più tarda, successiva alla presa della città da parte di Roma ed alla sua occupazione da parte di nuovi abitanti, previa "bonifica del sottosuolo provvista di una specifica connotazione rituale" (p. 771). Pur se caratterizzate da prudenza, le conclusioni giungono a definire un profilo dell'area molto chiaro: cronologicamente si ha a che fare con una zona a connotazione di *locus religiosus* – anche se ad oggi non è stata identificata la collocazione precisa di strutture templari – a partire dal VII sec. a.C.; archeologicamente l'attività del sito si può seguire con una certa continuità (pur se i materiali quantitativamente non sono sempre comparabili nel tempo), fino alla fase inoltrata del IV sec. a.C., allorquando esplode il "fenomeno Comunità": la quantità e la qualità del deposito, come già sottolineava il Lanciani, è straordinaria rispetto a coevi fenomeni votivi dell'Etruria meridionale e non solo. Il *terminus post quem non* è alla metà del II a.C. Di grandissimo interesse, poi, risulta il quadro interpretativo dei culti praticati, laddove la complessità e la poliedricità degli ambiti rappresentati dai dati desumibili attraverso gli *ex voto* porta a diverse considerazioni condivisibili per argomentazione e logica

comparativa con altri centri santuariali dell'Etruria meridionale. In sintesi, e pur con i dovuti limiti imposti da una documentazione certo parziale, ad un culto tardo-arcaico legato a *Uni*-Giunone, i materiali del deposito, in assenza di dati epigrafici, sembrano associare pratiche proprie a *Menerva* e *Vei*-Cerere; a queste divinità femminili titolari del culto, sembrano accompagnarsene altre maschili, *Aplu* e *Hercle*, completando un quadro cultuale ove ai riti di passaggio si possono associare attività di *sanatio*, oracolari ed iniziatiche. Tali caratteristiche, comunque, mostrano un'evoluzione nel corso del tempo, documentata da un cambiamento nei tipi fittili del deposito che, per l'età ellenistica, perdono alcune specificità in diretto rapporto al culto di *Iuno* (per esempio, figure femminili sedute in trono o curotrofiche), acquisendo caratteri generici e diffusi in altri complessi votivi. Interessante è notare come questo cambiamento sembri aver inizio proprio a seguito della conquista di Roma della città, fatto che archeologicamente si evidenzia in una "carenza di documentazione di pieno IV secolo a.C., che indicherebbe un abbandono del luogo di culto ed un suo riutilizzo da parte dei coloni romani a partire dalla fine del secolo". Dal quadro storico-archeologico così delineato, discende l'analisi della frequentazione sociale del santuario, delle sue tradizioni culturali etrusche e poi romane e del sistema produttivo da esso veicolato, con interessanti conclusioni, ancorché molto sintetiche, sul possibile tenore economico del devoto/cliente.Ampia e aggiornata la *Bibliografia* (p. 793-807) e l'apparato iconografico.In fine, particolarmente meritorio nel volume è lo sforzo teso a ricomporre l'integrità del deposito attraverso le vicissitudini e le dispersioni avvenute durante più di un secolo dalla scoperta. Gli "innumerevoli rivoli" di questa diaspora, per stessa ammissione delle Autrici, sono di difficile ricomposizione; per contribuire alla causa, dunque, segnaliamo come al Museo Archeologico Nazionale di Parma due *ex voto* fittili in forma di testine (n. inv. T343 e T351), siano riconducibili, negli archivi storici dell'Istituzione, ad un dono di Luigi Pigorini, allora direttore del Museo, provenienti dal mercato antiquario di Roma. Una pista, dunque, da verificare, ancorché la data d'entrata nel Museo risalga al 1866, ben prima degli scavi del Lanciani a Comunità. Un primo studio sulla questione è in M. Cavalieri, *Collezioni del Museo Archeologico Nazionale a Parma: ex voto in terracotta di età ellenistica*, in *Aurea Parma* II, 2005, p. 175-190. Marco CAVALIERI

Domenico PALOMBI (a cura di), *Il tempio arcaico di Caprifico di Torrecchia (Cisterna di Latina). I materiali e il contesto*. Rome, Quasar, 2010. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 270 p., 256 fig. Prix : 30 €. ISBN 978-88-7140-441-7.

Le recueil rassemble différents intervenants dont les recherches s'articulent autour de l'ensemble décoratif du temple archaïque de Caprifico di Torrecchia (province de Latina). Il offre un intérêt tout particulier tant par le catalogue étendu des fragments de frises et d'acrotères, l'étude iconographique de ceux-ci ainsi que par la recontextualisation du site en lui-même. La dénomination antique du site de Caprifico di Torecchia ne nous est pas encore connue. Plusieurs prospections ont néanmoins pu mettre en évidence une fréquentation du site du IX^e^ au V^e^ siècle ainsi qu'un important temple archaïque dont les décorations en terre cuite furent pillées et disséminées dans différentes collections à travers le XIX^e^ et le XX^e^ siècle. Les vestiges identifiés, le

présent ouvrage (chaque article est publié en allemand, puis en anglais). Il faut donc distinguer deux Lupae Romanae, l'une antique, disparue, l'autre médiévale, conservée. Sur ces bases, M. R.-Alföldi s'efforce de reconstituer, textes et contextes historiques à l'appui, l'histoire de la statue antique, la voyant apparaître vers 300 av. J.-C., commandée par les édiles curules G. et Q. Ogulnii, avoir plusieurs copies à Rome même, servir de modèle à des types monétaires pour symboliser la Rome divine et éternelle, quitter la cité, le plus vraisemblablement lors de l'attaque des Vandales en 455, qui l'auraient emmenée à Carthage avec un imposant butin, puis avoir été récupérée par Justinien lors de la reconquête de l'Afrique du Nord en 553. Exposée à l'hippodrome de Constantinople, elle aurait été fondue au lendemain de la chute de la cité, en 1204. J. Fried s'intéresse quant à lui au destin de la statue médiévale, faisant le tri entre les témoignages pertinents ou non, et la localisant en premier dans le portique de la résidence papale, où elle avait été vue, l'air menaçant et sans les jumeaux, par Magister Gregorius, auteur d'une description de Rome, vers 1230-1240 et par Dante en 1301, puis sur la tour des Annibaldi, et enfin définitivement installée au Capitole, à l'entrée du palais des Conservateurs, en 1471, les jumeaux étant ajoutés un peu plus tard. Il cherche par ailleurs une raison à la création de ce monument et propose, à titre d'hypothèse, qu'il ait, au XII^e^ siècle, servi d'emblème à une importante famille romaine, les comtes de Tusculum, qui se disaient descendants du fondateur de Rome et renvoyaient, à travers cette louve, à leur généalogie aristocratique.

Véronique VAN DRIESSCHE

Matthias STEINHART, *Bilder der virtus. Tafelsilber der Kaiserzeit und die grossen Vorbilder Roms : die Lanx von Stráze.* Stuttgart, F. Steiner, 2009. 1 vol. 17 x 24 cm, 113 p., 7 pl., 7 fig. (COLLEGIUM BEATUS RHENANUS, 2). Prix : 32 €. ISBN 978-3-515-09631-7.

Il piatto d'argento (*lanx* in latino, ovvero, patera monumentale) oggetto della dissertazione, fu rinvenuto nel 1939 a Stráže, nel nord della Slovacchia, antico territorio dei Quadi, durante lavori agricoli: la tomba da cui proveniva, in parte danneggiata già all'epoca del rinvenimento, restituì comunque un prezioso set di vasellame d'argento. Il piatto, propriamente una λάγκλη, è lavorato con tecniche diverse: inciso è il medaglione interno, con dettagli dorati, mentre il fregio che corre lungo il bordo e l'ansa superstite sono decorati a rilievo, con parti dorate (vesti, architetture). Inusuale è la doppia tecnica nel pezzo che, sulla base dei confronti stilistici, è datato dall'autore alla metà del II sec. d.C., periodo in cui non sembra troppo diffuso il vasellame d'argento lavorato. La dissertazione ha un'impostazione rigorosa e schematica. All'introduzione fa seguito, infatti, una breve descrizione delle singole scene rappresentate sull'orlo e nel medaglione interno, necessario preludio alla parte destinata all'esegesi delle rappresentazioni stesse. Nel medaglione è una scena di sacrificio dallo spiccato carattere sacrale, che trova tra l'altro corrispondenze, seppur non puntuali, in coni monetali di età repubblicana. Per l'interpretazione l'autore riprende la lettura già data da C. Wölfel e Erika Simon, che riconoscevano nella scena il sacrificio di Lucio Giunio Bruto e Publio Valerio Poplicola dopo la cacciata dei Tarquini (Plutarco, *Vita Poplicolae* 2). Sull'ansa è invece la rappresentazione della pacifi-

cazione tra Sabini e Romani, con coppie di armati contrapposti, fra i quali si frappongono le donne sabine mostrando i bambini, così come tramandato dal racconto liviano e da Cassio Dione (Livio 1, 13; Cassio Dione 1, fr. 5) e che diverrà successivamente un modello iconografico dell'immaginario collettivo. Il fregio, che corre lungo il bordo, è costituito da dodici scene, separate da alberi o quinte architettoniche, che Steinhart descrive dapprima molto sinteticamente seguendo la lettura datane da Bedrich Svoboda nel 1972, iniziale editore del pezzo, prima di affrontare l'analisi delle interpretazioni esistenti e di proporre una nuova lettura. Fin dalla prima analisi di Svoboda, infatti, si era riconosciuta nella scena con i due uomini nudi l'esecuzione dei figli di Bruto (Livio, 2, 5, 6 ss.), in base alla quale lo studioso aveva individuato nel fregio episodi delle origini della Repubblica. Sulla scia di Svoboda, Wölfel ha riconosciuto nell'intero fregio il racconto degli episodi della vita di Bruto, mentre Simon ha riferito le scene ad episodi emblematici della fondazione della Repubblica. A partire da queste tesi, l'autore conferma un'interpretazione generale della decorazione come episodi della più antica storia romana, che ben affondano le proprie radici nelle testimonianze letterarie, proponendo però una diversa identificazione per alcune delle scene rappresentate. È proprio sulla lettura delle fonti classiche che si basa l'esegesi di Steinhart, per un'opera – il piatto – per la quale i confronti iconografici restano rari. In accordo con le letture precedenti l'autore riconosce gli episodi legati alla delegazione dei Tarquini e di Bruto a Delfi, quello della punizione dei figli di Bruto e quello del suicidio della matrona Lucrezia. La spiegazione di ogni singolo episodio sbalzato sul bordo è corredata da ampie citazioni degli autori latini e greci di riferimento e per ogni caso vengono segnalate consonanze e diversità rispetto alle fonti. Nella ricostruzione offerta da Steinhart le dodici scene si riferirebbero dunque ad *exempla virtutis*, a partire dalle rappresentazioni del suicidio di Lucrezia fino a comprendere gli altri miti fondanti la storia repubblicana di Roma sopra citati. Ad essi l'autore lega due scene, ricondotte alla saga di *Verginius* e della figlia *Verginia* uccisa dal padre per evitarne l'onta. Il resto degli episodi, dal marcato carattere bellico, si raggrupperebbe attorno a due nuclei: la battaglia del lago Regillo (499 a.C.), con gli *exempla virtutis* di Marco Valerio, Tito Ebuzio e Erminio ed il trionfo di Aulo Postumio, da un lato, e la battaglia al fiume Veseris (340 a.C.) con il duello di Tito Manlio e la *devotio* di Publio Decio Mure, dall'altro. Si tratterebbe così di episodi esemplari della storia arcaica della Repubblica di Roma dalle origini fino al IV sec. a.C. Con una proposta di lettura così connotata contrasta, anche alla luce della forte caratterizzazione architettonica che la accompagna, la scena numero cinque, unica indicata genericamente da Steinhart come "combattimento eroico", la quale non trova per l'Autore un riferimento certo all'interno dei combattimenti singoli censiti, e che pertanto lascia aperti non pochi dubbi. Se infatti, tutte le scene della *lanx* sono significative, perché proprio questa dovrebbe essere decorativa? L'organizzazione del sistema perderebbe in efficacia e completezza. La parte più interessante è offerta nel testo dal tentativo di indagare nel suo insieme il programma decorativo: le scene del piatto costituiscono, come si è detto, un repertorio di *exempla virtutis* della storia romana in cui la *virtus* femminile, sulla scia della tradizione greca, trova pieno spazio accanto alle imprese belliche che hanno segnato il destino di Roma. Tra le figure chiave è Bruto, celebrato sia sul bordo sia presumibilmente dal medaglione interno. Il legame tra molti degli *exempla* e, più in generale, il loro valore paradigmatico è

inoltre corroborato dalle fonti letterarie, di cui il piatto costituisce una sorta di corrispondente figurato. Più in particolare, il carattere degli episodi, in cui *virtus* e *calamitas* sono strettamente congiunti, lascia inserire, secondo l'autore, il fregio figurato nella tradizione dello stoicismo romano e lo rende unico nel contesto degli oggetti in argento a cui può essere per altri aspetti paragonato. Né meraviglia, nonostante la rarità del soggetto, la presenza di *exempla* relativi alle origini della Repubblica in un pezzo di vasellame prezioso di II sec. d.C., parallelamente alla continuità e alla fortuna degli *exempla virtutis* negli scrittori di età imperiale. Il manufatto, secondo l'autore, da un lato costituisce una fonte di conoscenza della fortuna dei soggetti, dall'altro documenta un momento di rinnovato interesse per il passato, con un intento parenetico verso i fruitori al sentimento stoico delle scene, interpretate come esempi da imitare, in quanto portatrici di *auctoritas* e assunte a canone. Ed in effetti, secondo Steinhart, la *lanx* può essere accostata ai medaglioni di bronzo (*medallions proper*) d'Antonino Pio che offrono quantità di temi della storia romana delle origini, con precedenti nei coni monetali di Traiano, ove si ricorda Orazio Coclite, Furio Camillo e il giovane Decio Mure. Così come i medaglioni d'età antonina riportano *exempla virtutis* repubblicani, talvolta anche rari, altrettanti confronti sono individuati per la patera nei sarcofaghi di età antonina e nei monumenti di propaganda imperiale, in cui la famiglia imperiale è affiancata dagli eroi fondatori. Rifacendosi alle parole dell'autore, si potrebbe chiosare così: se anche il piatto di Stráže non può essere direttamente collegato ai festeggiamenti per i 900 anni di Roma, è in quella temperie culturale che va comunque collocato. Il testo è particolarmente meritorio per l'ampia selezione di fonti classiche che fondano la lettura e per l'articolata contestualizzazione del pezzo. Marco CAVALIERI

Silvia MARASTONI, Atilio MASTROCINQUE & Beatrice POLETTI, Hereditas, Adoptio *e potere politico in Roma antica.* Rome, Giorgio Bretschneider, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, IX-118 p. (PUBBLICAZIONI DEL DIPARTIMENTO TEMPO, SPAZIO, IMMAGINE, SOCIETÀ DELL'UNIVERSITÀ DI VERONA. SERIE STORICO-ARCHEOLOGICA, 2). Prix : 65 €. ISBN 978-88-768-263-9.

Voilà un livre novateur et passionnant, écrit en huit chapitres répartis entre trois auteurs, A. Mastrocinque et deux de ses élèves, qui couvre quasiment toute l'histoire de Rome, de la période royale à l'Empire fort avancé. Cette étude à la fois historique et juridique de la question s'ouvre par un chapitre d'A. Mastrocinque sur l'hérédité comme instrument de légitimation des droits politiques, qui sert d'introduction à la problématique. Partant du paradoxe que la non-transmission héréditaire du pouvoir est présentée comme une norme à Rome alors que la *forma mentis* des Romains ainsi que leur pratique montrent le contraire, la réflexion porte d'abord sur la transmission du *nomen*, signe de l'hérédité, en précisant que ce n'est pas l'*imperium* qui est transmis mais la *dignitas*, d'abord liée à la prise d'auspices, puis (p. 5), à époque impériale, dépendant du talent personnel, du prestige et de l'ascendance familiale. La question des auspices se serait ainsi limitée, ne concernant plus les consuls, mais disparaissant en quelque sorte dans la transmission du *cognomen Augustus* qui exprime la capacité à obtenir l'aide des dieux. La réflexion passe ensuite par une étude de la *pro herede*

est clair que ce n'est pas une traduction correspondant aux habitudes scientifiques en vigueur, mais, ainsi toiletté, le *Commentariolum petitionis* peut trouver un nouveau public, comme en témoignent les commentaires élogieux d'un député conseiller du Président G.W. Bush et d'un sénateur américain. Reste à savoir si ces leçons sont profitables… Isabelle COGITORE

Ulrich C.J. GEBHARDT, Sermo iuris *: Rechtssprache und Recht in der augusteischen Dichtung.* Leyde, Brill, 2009. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, X-420 p. (MNEMOSYNE, Suppl. 315). Prix : 135 €. ISBN 978-90-04-17647-8.

Issu d'une thèse de doctorat de l'Université de Freiburg, l'ouvrage d'Ulrich Gebhardt a pour principal objet l'usage de la langue du droit en dehors de la littérature technique, en particulier dans la poésie augustéenne : l'auteur examine comment le « jargon juridique » (*sermo iuris*) y devient un moyen d'expression poétique enrichissant le lexique et l'argumentation, et questionnant la relation de la poésie aux réalités du régime augustéen. L'ouvrage est organisé en neuf chapitres progressifs, solidement ancrés dans la recherche récente et efficacement étayés par des exemples bien choisis, traités de manière compacte. Les deux premiers chapitres, nécessaires comme justification méthodologique, ne sont pas les plus engageants pour le lecteur intéressé prioritairement par la poésie. Sur la base principale du corpus cicéronien et des critiques antiques, U. Gebhardt y établit dans quelle mesure les Romains conçoivent leur langue juridique comme une langue technique et quels en sont les marqueurs linguistiques (les analyses sont et seront systématiquement fondées sur des relevés statistiques reproduits dans les tabelles de l'appendice). L'auteur documente aussi une utilisation distancée (humoristique, métaphorique) de la langue du droit dans la prose non juridique, ce qui ouvre la possibilité de principe de son application hors de son domaine spécifique, et partant en poésie. À partir du chapitre 3, l'auteur procède à un examen systématique des principaux auteurs augustéens, sans toutefois tomber dans le piège du catalogue : l'argumentation est ciblée, axée sur la fonctionnalité du discours, et relativement fluide entre les sections et chapitres ; les points de contact sont nombreux. Le chapitre 3 consacré à l'élégie amoureuse (essentiellement Properce et Ovide) réexamine comment ces poètes, au sein d'un même genre littéraire, jouent de façon variable avec les motifs et concepts empruntés au *sermo iuris* (*obsequium, servitium amoris*, mais aussi *locatio conductio*, *emptio venditio*, *manus iniectio*, *fructum*, *furtum* ou *foedus*) pour définir la relation amoureuse comme une relation relevant du droit des choses. U. Gerhardt souligne aussi – et ce sera un point central de son examen ultérieur du corpus ovidien – la récurrence de situations de procès (*lis*, *controversia*, *iudex*, *accusatio-defensio*) pour définir les rôles entre les sexes, dans un sens sérieux chez Properce mais plus malicieux chez Ovide chez qui ces rôles sont plus instables. Le chapitre 4, consacré à l'œuvre d'Horace, révèle la richesse des expressions juridiques à disposition du poète, et la variabilité de leur emploi selon la thématique des œuvres, leur destinataire ou les références intertextuelles (les personnalité et biographie de l'auteur sont récusées comme élément déterminant les choix lexicaux). Les exemples épars relevés dans les *Épodes* marquent un usage comique de la langue juridique transposée hors de son contexte. Quant aux *Odes*, l'auteur y éta-

blit, par l'analyse détaillée de plusieurs passages, la place prédominante du droit des choses, qui permet à Horace de développer de manière récurrente l'idée de perte (*damnum*) des biens matériels, et ce aussi dans les poèmes politiques. Le bref chapitre 5 examine l'usage relativement ponctuel de la langue juridique dans le corpus virgilien, explicable, pour les *Bucoliques* et *Géorgiques*, par la mise en scène d'un monde campagnard idéalisé détaché de celui de la cité romaine. Rares sont de même les sections épiques où Virgile construit de véritables situations judiciaires. Les exemples traités sont éclairés par les définitions des juristes et les commentateurs antiques (par ex. le cas du cerf apprivoisé d'*Énéide* 7 permet de discuter des liens de propriété). L'apport de Virgile réside aussi dans la création lexicale de nouvelles jonctions (par ex. *pignus amoris*) et dans le développement du champ sémantique de la punition. U. Gerbhardt souligne en outre comment Virgile actualise le passé mythologique par l'ajout d'éléments empruntés à la langue du droit qui rapprochent le monde mythique du présent du lecteur (« zooming devices »). Ces procédés contribuent aussi, dans une dimension culturelle (voire nationale), à romaniser le matériau épique sur un plan à la fois littéraire et historique (*interpretatio Romana* dans la scène de jugement chez Minos au livre 6 ; *furtivus amor* élégiaque de Didon). Le recours au *sermo iuris* pour une romanisation du mythe constitue un précédent important pour Ovide, auquel sont consacrés les trois derniers chapitres. U. Gerbhardt y exploite fort bien le lien entre narrateur et discours juridique. Son examen des *Fastes* (chap. 6) met en évidence l'articulation entre poésie didactique, argumentation étiologique, jugement et vérité : au travers de la discussion d'étymologies contestées, l'enjeu n'est autre que de plaider la cause des causes (*causae* comme *aitia*) ; le poète soumet la vérité (mythologique et étiologique) à un jugement. U. Gebhardt démontre de façon très convaincante comment la posture dominante du narrateur comme *iudex* progresse jusqu'au livre 6 où son refus de trancher, de rendre un verdict, proclame la relativité de la vérité « historique » du mythe. Sur la base de cette lecture, l'auteur envisage comme piste nouvelle pour expliquer l'inachèvement des *Fastes* la difficulté de contester l'étymologie des mois de Julius et Augustus… Dans les *Métamorphoses*, Ovide poétise de même le monde du droit en mettant en scène des situations en termes de procès, de *lis* (« Prozessuale Situationen ») : tout en portant attention à la posture narrative, U. Gebhardt relit ainsi la scène de l'ordonnance du chaos originel (*litem... diremit Mét.* I, 21), celle du jugement des armes au livre XIII. Il montre aussi comment les catégories du droit permettent à Ovide de discuter les rôles et conflits personnels : ainsi l'épisode de Céphale et Procris développe un discours sur la faute ; la mise en scène d'une séquence *prosecutio-defensio* dans l'épisode de Byblis et Myrrha illustre une controverse sur le concept de loi naturelle et suggère la relativité des lois humaines. Sur ce point, les *Métamorphoses* partageraient avec les *Fastes* une forme de résistance contre l'autorité institutionnelle. Les situations de procès sont également dominantes dans la poésie d'exil (chap. 8) où le poète se définit dans le rôle du défenseur, non seulement par rapport au motif de sa relégation, mais aussi pour une *defensio* de son esthétique poétique. Le discours juridique et ses arguments permettent à Ovide de construire une stratégie pour plaider la restauration de son statut non seulement civique et social, mais aussi poétique. Le dernier chapitre, rétrospectif, incite à une réflexion sur la nature de la langue poétique et la perception des niveaux de langue au travers de l'imbrication entre discours poétique et juridique. Le

volume, formellement très soigné (hormis quelques incohérences dans la présentation des pentamètres, par ex. p. 293, 352, ou des vers tronqués, p. 310) est complété d'appendices statistiques, doté d'une bibliographie très à jour pour les domaines germanophone et anglophone, et équipé de deux index (des passages et thématique). Cet ouvrage cohérent et exigeant, dont on pourra regretter qu'il ne livre que très peu de traductions qui clarifieraient les notions plus techniques et faciliteraient la lecture, nous invite à relire la poésie augustéenne avec des nouveaux outils, en élargit notre perception en la connectant à plus étroitement au contexte historique et culturel de sa production dans une société si fortement marquée par le droit.

Laure CHAPPUIS SANDOZ

R. ALDEN SMITH, *Vergil. Dichter der Römer*. Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 15 x 22,5 cm, 232 p., 4 ill. Prix : 24,99 €. ISBN 978-3-8053-4463-0.

Ce beau volume relié offre au lecteur germanophone la traduction de l'original en langue anglaise paru l'année précédente. L'ensemble offre certes une excellent introduction à Virgile, qui aidera grandement les étudiants et intéressera le « grand public cultivé », mais il y a plus : mieux qu'un survol, de l'érudition. L'auteur choisit un mot-emblème pour chacune des œuvres : si les *Bucoliques* sont étiquetées « Dialogues», les *Géorgiques* procèdent de la sagesse tandis que l'*Énéide* narre une mission mais est aussi un *telos*. Des huit chapitres, celui dédié à la tradition manuscrite reflète l'amour du détail et la recherche de l'exactitude même dans les passages les plus difficiles. Une série de confusions dans les caractères d'imprimerie exige du lecteur une attention soutenue (p. 172-179). Une bibliographie (p. 201-213), des notes hélas rejetées en fin de livre (p. 205-227) et un précieux index (p. 228-232) terminent ce livre intéressant.

Pol TORDEUR

Philip THIBODEAU, *Playing the Farmer. Representations of Rural Life in Vergil's Georgics.* Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, 326 p. (THE JOAN PALEVSKY IMPRINT IN CLASSICAL LITERATURE). Prix : 14.95 £. ISBN 978-0-520-26832-6.

Qu'est-ce en définitive que les *Géorgiques* ? Sénèque déjà (*Ep.*, 86, 15) s'était posé la question et y voyait l'œuvre d'un poète « qui ne s'attachait pas à la stricte vérité, mais à la grâce parfaite du détail et se proposait non d'instruire les cultivateurs, mais de divertir son lecteur » (trad. H. Noblot). En 2009, les réflexions de L.J. Kronenberg (*Allegories of Farming from Greece and Rome*, Cambridge, 236 p.) accordaient une grande place au poème de Virgile, aux côtés de l'*Économique* de Xénophon et du *De re rustica* de Varron. Deux ans plus tard, c'est un livre entier de 326 pages que Philip Thibodeau consacre au sujet. Il le développe en six chapitres. Le premier (« *Agricolae* », p. 17-37) s'interroge sur les dimensions historiques et sociales de ce terme : dans quel sens Virgile et ses lecteurs pouvaient-ils être perçus comme des *agricolae* ? – Le second (« *Playing the Farmer* », p. 38-73) étudie les distorsions systématiques qui se manifestent dans les *Géorgiques* et à propos desquelles l'auteur

maître de maison (Ulrich Gehn). Wolfgang Messerschmidt montre qu'à Rome comme dans d'autres cités existent des tensions entre la notion de maintien d'un contrôle public sur les forums et des volontés d'appropriation privée de tels espaces. Si le *Forum Romanum* et le Forum de Trajan conservent fin IV^e^-début V^e^ siècle leur signification fondamentale comme lieux de réunion et de communication publique, on connaît par l'épigraphie des « forums privés », qu'il ne faudrait pas définir comme de nouvelles places mais comme le résultat de l'appropriation d'une partie de la surface publique, un phénomène qui correspond aussi à un contraste entre un rôle accru des rues, sous contrôle public, et une réduction des places. Wolfgang Messerschmidt procède aussi à quelques comparaisons. À Cyrène, l'agora et le *Caesareum* perdent dès le IV^e^ siècle leur caractère de place. Dans des villes d'Afrique où il y avait deux forums (Mactar, Cuicul, Leptis Magna), seul l'un d'entre eux conserve son aspect et ses fonctions. À Éphèse, tous les forums disparaissent, la statuaire impériale et celle des élites trouvant place dans les rues, une situation qui n'est nullement exceptionnelle. Le cas d'Ostie illustre la traduction dans la topographie urbaine de l'accroissement des écarts sociaux, alors que les grands négociants et les fonctionnaires dominent désormais la ville à la fin du IV^e^ siècle : tandis que des quartiers tombent en ruine, la « rue de prestige » gagne en éclat (Axel Gering). Mais, sur un plan général, un autre phénomène apparaît : les couches supérieures tendraient à un certain repli, ne trouvant pas le même intérêt qu'auparavant à investir l'espace public ; ainsi faudrait-il comprendre la tendance à accaparer les nymphées, même si ceux-ci ne sont pas totalement fermés aux couches inférieures : ils font partie, pour les élites, des « espaces de repli » (Andrea Schmölder-Veit). Au niveau d'une petite ville comme Blaundos, on observe aussi, au VI^e^ siècle, un repli sur la vie privée, qui paraît, au plan social, d'ordre général, de nouvelles constructions de maisons faisant disparaître le réseau des rues (Axel Filges). En revanche, à Ravenne, les places et les monuments publics sont utilisés jusqu'au VI^e^ siècle (Annette Haug), mais il est vrai qu'il s'agit là d'une ville dont la fonction politique est essentielle. À Éphèse, le souci de préservation aux V^e^ et VI^e^ siècles se traduit notamment par l'entretien de l'ancienne et historique rue des Curètes (Jesko Fildhuth). Si les caractéristiques du corpus autorisent des questions croisées, elles incitent aussi à la prudence. On a tenté ici de mettre en évidence quelques perspectives générales, en ayant soin de les considérer, dans une certaine mesure, comme autant d'hypothèses de travail. Le temps des synthèses est encore à venir.

Alain CHAUVOT

Markus BEYELER, *Geschenke des Kaisers. Studien zur Chronologie, zu den Empfängern und zu den Gegenständen der kaiserlichen Vergabungen im 4. Jahrhundert n. Chr.* Berlin, Akademie Verlag, 2011. 1 vol. 18 x 24,5 cm, 462 p., 84 fig. (KLIO. Beihefte, NF, 18). Prix : 99,80 €. ISBN 978-3-05-005175-8.

Issu d'une thèse, revue et abrégée, soutenue à Berne en 2009, ce livre, dont le point de départ est une réflexion sur le trésor de Kaiseraugst, étudie les dons faits par les empereurs légitimes ainsi que par les « usurpateurs » au IV^e^ siècle ap. J.-C. Après un substantiel état de la question (p. 11-17), l'ouvrage commence par une mise au point sur la notion de générosité du Prince et décrit l'organisation des *largitiones*

(chap. 1), traite ensuite de la chronologie des dons (chap. 2) et enfin des bénéficiaires (chap. 3). Le corpus très détaillé des objets d'or et d'argent (sauf rares exceptions et y compris les monnaies), où les dons sont classés par donateur, est donné en *annexe 1*, p. 244-325 (84 objets, avec bibliographies et photographies), tandis que les dons impériaux sont classés chronologiquement dans le deuxième chapitre, p. 74-165, liste reprise dans l'*annexe 2* de façon abrégée (par méthode sont retenues les circonstances dans lesquelles des dons sont attestés ou supposés avec une haute probabilité). Des dons ne sont pas d'ailleurs, note l'auteur, le seul fait des princes mais peuvent aussi provenir de dignitaires envers des amis et clients, ce qui n'est pas là l'objet du livre. L'auteur a estimé à bon droit nécessaire de préciser le sens d'un certain nombre de notions. La *liberalitas principis* intègre les *largitiones* (en y ajoutant le financement de constructions publiques et de fêtes et jeux). Les *largitiones* comprennent les congiaires, à destination du peuple, et, à destination des titulaires de fonctions civiles et militaires, les *alimenta*, *stipendia*, *donativa* et *dona*. *Stipendia* et *alimenta* font partie de la solde des soldats, dans le premier cas en espèces, dans le second en nature ; les *donativa* sont une pure libéralité et s'adressent à des groupes, à la différence des *dona*, qui visent des individus. En ce qui regarde les *donativa*, ceux-ci sont effectués en certaines circonstances, avènement ou consulat impérial, *dies imperii* annuel, mais surtout jubilé quinquennal, ainsi qu'avant ou après des campagnes militaires ou à l'occasion d'un anniversaire impérial. Le montant des cadeaux dépend de la fonction et de l'importance des récipiendaires. L'organisation repose sur les services du *comes sacrarum largitionum*, avec des recettes en grande partie en or et en argent : *aurum oblaticium*, *aurum coronarium*, *collatio lustralis*, revenus des mines, amendes et confiscations. Les collectes aboutissent dans des dépôts locaux de métal précieux (*thesauri*), avant d'aller dans des ateliers monétaires situés à proximité de ceux-ci (*monetae*) ou au *comitatus* ; la proximité est parfois mentionnée dans les sources, mais l'auteur estime qu'elle doit être générale et donc exister même si elle n'est pas citée (p. 41). Des ateliers impériaux et privés concourent à la fabrication des objets. Il s'agit donc d'une structure décentralisée, jusqu'à ce qu'une loi de 366 (*CTh* XII, 6, 12) concentre les opérations de fonte au *comitatus*, les *praepositi thesaurorum* devant désormais apporter les recettes en or et en argent à la cour (les ateliers provinciaux ne fonctionnant donc pour l'or qu'en présence du *comitatus*) ; on notera toutefois que la loi ne concerne que l'or, mais l'auteur estime qu'une disposition semblable devait s'appliquer aussi pour l'argent (même si un certain flou paraît subsister, p. 42). Quant à la fabrication des objets, elle devait dans une large mesure être faite en série : il s'agissait d'objets coulés, comme le supposait déjà R. Delbrück en 1929 (p. 57, avec la n. 273), qu'il s'agisse de lingots, anneaux, mais aussi de vaisselle, de quelque valeur que fût celle-ci. Il ne s'agirait donc pas d'un travail d'artistes de haut niveau comme on avait pu le conjecturer mais plutôt de la production en série d'artisans (« Kunsthandwerker », difficile à traduire), où c'est la valeur de la matière première qui aurait été au premier plan (p. 64-65). Le deuxième chapitre recense minutieusement les dons par circonstance, selon un ordre chronologique. L'auteur prend un certain nombre de précautions méthodologiques. La qualification d'un objet comme don impérial n'est en effet pas toujours chose aisée. Ainsi, si l'on peut considérer que la plupart des multiples d'or et d'argent, qui ne servent pas à un usage quotidien, proviennent de dons impériaux, on peut s'interroger sur les *solidi* et *aurei*, davantage

encore sur les monnaies de moindre valeur et surtout sur nombre d'objets ; la mention de *vota suscepta* et de *vota soluta* ou simplement de *vota* est naturellement précieuse, – on relèvera aussi, p. 72-73, le cas de la mention de *vota soluta* en réalité non réalisés (Licinius, Vétranion, Jovien, Eugène). La question des bénéficiaires, dans le troisième chapitre, est l'objet de débats. Selon la thèse traditionnelle il ne s'agirait que de dignitaires de rang élevé. L'auteur rappelle d'abord clairement les enjeux. Les cadeaux ont certes une valeur matérielle et contribuent à l'élévation du niveau social du récipiendaire, cette valeur étant, on l'a vu, affaire de métal voire de travail. Ils ont aussi, pour la vaisselle, une valeur d'usage, mais ce n'est pas là leur fonction première, qui est d'abord d'être montrés. De tels objets peuvent aussi être découpés, afin d'obtenir un prix des éléments. La question est donc posée de leur possession également par des titulaires de fonction (« Würdenträger ») de rang inférieur. L'auteur fait valoir de bons arguments : la décentralisation de la production et la fabrication en série. Il analyse ensuite un certain nombre de trésors, contenant des objets en métal précieux, la présence de multiples étant un indice de don impérial. Entre autres trésors, et par site : Brigetio, dont le propriétaire devait être un officier ayant servi sous Numérien, Dioclétien et Maximien ; Arras, qui a dû appartenir un haut dignitaire entré au service sous Dioclétien et encore en fonction sous Constantin ; Borca, en Serbie, dont le propriétaire pouvait être un dignitaire originaire du *barbaricum* ayant servi sous Constantin dans les années 320 ; Sirmium, ayant appartenu à un dignitaire ayant servi sous Constantin ; Helleville, près de Cherbourg (Manche), propriété d'un dignitaire en activité sous Constantin et peut-être Constant ; Trèves, propriété d'un dignitaire sous Constant ; Kaiseraugst, propriété d'un tribun en fonction sous Constance II et Constant et étant passé au service de Magnence ; Emona (Ljubljana, Slovénie), ayant sans doute appartenu à un dignitaire civil sous Constance II ; Bonn, propriété sans doute d'un officier passé au service de Magnence, enfoui en 353, peut-être au moment de l'attaque des Francs ; Ahn-Machtum (Luxembourg), dans le lit de la Moselle, dont les monnaies sont datées entre 363 et 376/377 ; S. Genesio, dans la province de Pavie, dont le propriétaire a dû quitter le service l'année de la mort de Gratien (383) ; Sidi Bou Saïd (en Libye), riche de 390 *solidi* frappés entre 353 et 388. Les récipiendaires peuvent appartenir au *comitatus* mais aussi y être extérieurs. On doit trouver parmi eux de hauts dignitaires, mais aussi des officiers d'état-major et des commandants d'unités, essentiellement de l'armée de campagne, des *protectores*, ainsi que des détenteurs de fonctions en relation d'étroite confiance avec l'empereur, comme des *notarii* ou des *agentes in rebus*. Les soldats peuvent recevoir des lingots ou des pièces de monnaie, les dignitaires des plats, des coupes ou des multiples. Cet ouvrage est le fruit d'un travail soigné (précieux *indices*) et pertinemment illustré. Il est tout à fait indispensable à la compréhension du fonctionnement institutionnel et des relations sociales dans l'Antiquité tardive et sera consulté aussi bien pour la richesse des notices du catalogue que pour la portée de ses réflexions. Alain CHAUVOT

Robert M. FRAKES, *Compiling the* Collatio Legum Mosaicarum et Romanarum *in Late Antiquity*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 22,5 cm, XIV-368 p. (OXFORD STUDIES IN ROMAN SOCIETY AND LAW). Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-958940-1.

l'Église, des transferts de fortunes, des coûts démographiques et politiques des usurpations. La notion de « déclin » n'est pas véritablement rejetée par l'auteur, mais plutôt nuancée, différenciée et utilisée avec des restrictions : si elle s'applique à des régions comme la Bretagne ou la Pannonie, elle doit être relativisée pour le monde méditerranéen occidental. Si les sources archéologiques montrent là, à partir du VI^e^ siècle, un monde bien différent de celui du IV^e^ siècle, des traits commencent à en être visibles pour l'archéologie dès cette époque-là, sur les plans militaire et socio-économique, traduisant de nouvelles formes d'organisation du pouvoir, une polarisation de la richesse et la place d'une nouvelle religion dominante. Malgré ses lacunes et une certaine tendance à la juxtaposition de développements de natures différentes, l'ouvrage de N. Christie constitue une approche courageuse et stimulante d'un ensemble de problèmes d'une redoutable complexité. Alain CHAUVOT

Nadin BURKHARDT & Rudolf H.W. STICHEL (Ed.), *Die antike Stadt im Umbruch*. Kolloquium in Darmstadt, 19. bis 20. Mai 2006. Wiesbaden, L. Reichert, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 238 p., 45 pl. Prix : 69 €. ISBN 978-3-89500-761-3.

Ce livre s'inscrit dans la série des nombreux travaux relatifs à la ville tardo-antique ; son originalité vient du fait qu'il traite plus particulièrement des aspects architecturaux. Il est issu d'un Colloque tenu à Darmstadt en mai 2006 et rassemble quatorze contributions autour du thème de l'*Umbruch* qui aurait affecté l'espace urbain tardo-antique. La justification de l'emploi de ce terme – qui, précisons-le, renvoie plutôt à l'idée d'un « profond bouleversement » – est opérée par Nadin Burkhardt dans l'introduction : il s'agirait là, selon celle-ci, d'un « changement » (*Wandel*), d'un croisement de traditions et de transformations, précisions qui nuancent sensiblement, semble-t-il, le sens du terme. Et de fait, à la lecture du livre, c'est bien ainsi qu'il faut le comprendre. On peut donc se demander si le choix d'*Umbruch* est bien judicieux ou s'il n'aurait pas convenu, à tout le moins, de le faire suivre d'un point d'interrogation. Le traitement du thème repose sur l'examen partiel ou global d'un ou de plusieurs sites et sur le traitement de questions particulières (non sans entrecroisements). Les contributions sont résumées dans l'introduction mais le volume souffre de l'absence d'une conclusion, sauf à considérer comme telle les dernières lignes de l'introduction. Nadin Burkhardt y fait le constat (p. 10) d'évolutions hétérogènes, ce qui rend difficile de formuler des observations générales trop ambitieuses. Ajoutons que le peu d'intérêt accordé à certaines régions, comme par exemple, la Gaule et l'Afrique, limite la portée de l'enquête (les travaux d'un P.-A. Février ou d'un Cl. Lepelley ne paraissent d'ailleurs que très imparfaitement connus). On s'accordera assurément sur le fait que l'Occident et l'Orient connaissent des situations différentes (p. 14), ce qui n'est pas une observation inédite ; mais se référer, à titre explicatif, dans le cas de l'Occident, à un effondrement vers 300 de la « classe moyenne » comme porteuse de richesses et affirmer abruptement la fin du fonctionnement de l'évergétisme traditionnel paraît hasardeux. Quelles que soient les qualités des contributions, on peut s'interroger sur le contraste entre une ambition aussi marquée de l'intitulé et les limites du corpus sollicité, à la fois quantitativement restreint et qualitativement diversifié. En fait, on peut voir dans cet ouvrage des

thèmes secondaires et des thèmes principaux. Les premiers sont représentés, chaque fois, par une seule contribution. Ainsi en est-il de la marque impériale sur Rome, traitée par Hauke Ziemssen, qui étudie deux opérations menées sous Maxence, la reconstruction du temple de Vénus et Rome suite à un incendie et la construction de la basilique ultérieurement réappropriée par Constantin. L'auteur montre bien que c'est globalement que doivent être considérées ces deux opérations ; le voisinage des deux monuments est porteur d'une signification cohérente : de la même façon que Maxence est destiné à être honoré comme le sauveur de Rome, le temple célèbre la divinité protectrice du Prince. Dans un autre ordre d'idées, Stefanie Hoss traite de la fréquentation des thermes et bains par les Juifs. En Judée-Palestine, les plus anciens thermes publics ne sont pas attestés par l'archéologie avant la fin du IIe ou le début du IIIe siècle ap. J.-C. Ce relatif retard est lié à la longue fermeture des bains romains aux Juifs. Mais, à la différence de la littérature chrétienne, on ne trouve nulle part dans la littérature juive de condamnation fondamentale de ce type de pratique et l'attractivité pour le mode de vie romain est bien connue par la spiritualité juive. Venons-en aux thèmes principaux ; de façon synthétique, on proposera d'en identifier trois : les effets directs ou indirects des guerres ; la marque du christianisme ; les effets sur la topographie urbaine de l'évolution des rapports sociaux. Le premier thème occupe une place relativement limitée. Il reste que certaines villes, comme Aquilée (Annette Haug), du fait d'Attila, ou Athènes (Nadin Burkhardt), du fait des Hérules, des Goths et des Slaves, ont subi d'importants dommages ; dans le premier cas, ceux-ci ont été irréparables et la structure urbaine a été profondément modifiée, dans le second cas, du moins aux IVe et Ve siècles, les élites urbaines ont tenté de préserver l'éclat et le prestige de la ville. Blaundos (Axel Filges) illustre le cas de villes qui ont dû faire l'effort de construire des remparts tout en réduisant leur superficie. Le deuxième thème est plus largement traité. L'empreinte du christianisme sur la ville est plus ou moins forte et plus ou moins tardive. À Blaundos (Axel Filges), celui-ci ne paraît pas avoir été un facteur de changement de la structure urbaine, contrairement à une opinion volontiers émise de façon générale. À Athènes, sa marque n'apparaît qu'au VIe siècle (Nadin Burkhardt). À Éphèse, si les symboles païens en rapport avec le culte impérial et avec celui d'Artémis sont atteints, il n'en est pas de même pour d'autres bâtiments comme le temple d'Hadrien, et la nouvelle religion reçoit peu de traduction visuelle, que ce soit par des monuments ou par la statuaire (Jesko Fildhuth). À Aquilée, ce n'est qu'au Ve siècle qu'une église trouve place au centre, les élites traditionnelles ayant réussi jusque-là à empêcher toute construction ecclésiastique centrale (Annette Haug). Mais c'est sur le troisième thème que les apports croisés des contributions sont les plus riches. Les enquêtes portent soit sur des sites soit sur des aspects significatifs ; on se bornera ici à mettre en évidence quelques pistes, de façon non exhaustive. La question des *domus* à Rome est abordée par Jochen Greisbach. Rome connaît une plus forte concentration de sénateurs qu'auparavant, ce qui se traduit par la construction de grandes *domus* urbaines ; s'agit-il pour autant de « villes dans la ville », pour reprendre l'expression d'Olympiodore, *Hist.*, 43 ? Une telle définition ne vaudrait, en fait, que pour un nombre limité de cas. Toujours est-il que ces demeures sont davantage ornées qu'auparavant par des statues honorifiques, qui s'ajoutent à celles qui sont situées dans les lieux publics ; elles sont destinées à être vues, dans l'espace privé de la *domus*, par les seuls clients et pairs du

maître de maison (Ulrich Gehn). Wolfgang Messerschmidt montre qu'à Rome comme dans d'autres cités existent des tensions entre la notion de maintien d'un contrôle public sur les forums et des volontés d'appropriation privée de tels espaces. Si le *Forum Romanum* et le Forum de Trajan conservent fin IV^e^-début V^e^ siècle leur signification fondamentale comme lieux de réunion et de communication publique, on connaît par l'épigraphie des « forums privés », qu'il ne faudrait pas définir comme de nouvelles places mais comme le résultat de l'appropriation d'une partie de la surface publique, un phénomène qui correspond aussi à un contraste entre un rôle accru des rues, sous contrôle public, et une réduction des places. Wolfgang Messerschmidt procède aussi à quelques comparaisons. À Cyrène, l'agora et le *Caesareum* perdent dès le IV^e^ siècle leur caractère de place. Dans des villes d'Afrique où il y avait deux forums (Mactar, Cuicul, Leptis Magna), seul l'un d'entre eux conserve son aspect et ses fonctions. À Éphèse, tous les forums disparaissent, la statuaire impériale et celle des élites trouvant place dans les rues, une situation qui n'est nullement exceptionnelle. Le cas d'Ostie illustre la traduction dans la topographie urbaine de l'accroissement des écarts sociaux, alors que les grands négociants et les fonctionnaires dominent désormais la ville à la fin du IV^e^ siècle : tandis que des quartiers tombent en ruine, la « rue de prestige » gagne en éclat (Axel Gering). Mais, sur un plan général, un autre phénomène apparaît : les couches supérieures tendraient à un certain repli, ne trouvant pas le même intérêt qu'auparavant à investir l'espace public ; ainsi faudrait-il comprendre la tendance à accaparer les nymphées, même si ceux-ci ne sont pas totalement fermés aux couches inférieures : ils font partie, pour les élites, des « espaces de repli » (Andrea Schmölder-Veit). Au niveau d'une petite ville comme Blaundos, on observe aussi, au VI^e^ siècle, un repli sur la vie privée, qui paraît, au plan social, d'ordre général, de nouvelles constructions de maisons faisant disparaître le réseau des rues (Axel Filges). En revanche, à Ravenne, les places et les monuments publics sont utilisés jusqu'au VI^e^ siècle (Annette Haug), mais il est vrai qu'il s'agit là d'une ville dont la fonction politique est essentielle. À Éphèse, le souci de préservation aux V^e^ et VI^e^ siècles se traduit notamment par l'entretien de l'ancienne et historique rue des Curètes (Jesko Fildhuth). Si les caractéristiques du corpus autorisent des questions croisées, elles incitent aussi à la prudence. On a tenté ici de mettre en évidence quelques perspectives générales, en ayant soin de les considérer, dans une certaine mesure, comme autant d'hypothèses de travail. Le temps des synthèses est encore à venir.

Alain CHAUVOT

Markus BEYELER, *Geschenke des Kaisers. Studien zur Chronologie, zu den Empfängern und zu den Gegenständen der kaiserlichen Vergabungen im 4. Jahrhundert n. Chr.* Berlin, Akademie Verlag, 2011. 1 vol. 18 x 24,5 cm, 462 p., 84 fig. (KLIO. Beihefte, NF, 18). Prix : 99,80 €. ISBN 978-3-05-005175-8.

Issu d'une thèse, revue et abrégée, soutenue à Berne en 2009, ce livre, dont le point de départ est une réflexion sur le trésor de Kaiseraugst, étudie les dons faits par les empereurs légitimes ainsi que par les « usurpateurs » au IV^e^ siècle ap. J.-C. Après un substantiel état de la question (p. 11-17), l'ouvrage commence par une mise au point sur la notion de générosité du Prince et décrit l'organisation des *largitiones*

ou d'un Sénèque sur la ville-monde, l'entassement des masses dans les *insulae*-H.L.M., le rôle de marché universel pour les produits venus de toutes parts, ainsi que la propension à faire remonter tout cela au droit d'asile accordé dès Romulus. Il n'empêche que l'article pose bon nombre d'autres questions, notamment quant à la cohabitation apparemment pacifique de tant de nations au sein d'un même espace et quant à la perception qu'en avaient ses habitants. Juxtaposition des nations ou fusion ? Coexistence pacifique ou guerre larvée entre groupes allochtones ? Une géographie de la ville, de ses quartiers, lieux de culte exotiques et communautés reste à parfaire, ainsi qu'une remise en perspective des sources disponibles : le sujet présente bien des similitudes avec l'actualité ! L'auteur place tout cela dans la perspective du rôle de Rome en tant que microcosme de son propre empire hétéroclite, ou en tant que sanctuaire universel. Ce rôle lui-même mériterait d'être cerné avec plus de précision, via une étude plus fouillée et diachronique. On sait notamment que les conquérants républicains ont ramené dans la ville de nombreuses reliques étrangères, outre les œuvres d'art : étudier leur localisation, leur fonction dans la ville, leur réception et le contexte dans lequel elles ont été arrachées à leur patrie d'origine permettrait d'élargir le propos et de comprendre si Rome a vraiment joué ce rôle de temple universel qu'on lui prête parfois. Le rôle symbolique de ces reliques semble avoir été important, puisqu'au VI^e^ siècle une légende tenace rapportée par Procope prétend que Constantin lui-même aurait fait de sa deuxième Rome un conservatoire des reliques précieuses, Palladium en tête. En conclusion, et puisqu'il ne nous est pas possible d'épingler tous les sujets traités, revenons à notre question de départ : quel profit tirer de cet ouvrage ? On l'aura compris, il y a deux choses à considérer : les communications de R. Turcan et leur réunion dans le présent volume. Concernant les communications elles-mêmes, et tout en voulant bien se rappeler les limites étroites du genre, on peut tout au plus regretter qu'elles embrassent parfois des sujets fort larges et ne puissent toujours approfondir le contexte des extraits cités ou leur prolongement sur les derniers siècles de l'empire. Elles rappellent toutefois des notions importantes, devenues si fréquentes dans le langage commun qu'on a fini par en oublier le sens premier et les acceptions antiques. Elles posent aussi des problèmes intéressants quant au rôle de Rome et à sa place au sein de son propre empire. Concernant la publication de ces contributions, on peut regretter, outre l'hétérogénéité de la mise en forme, qu'elle prive les articles d'un contexte qui est bien plus évident à la lecture des *Atti*. Certes, le chercheur qui ne s'intéresse qu'à un aspect particulier de cet ouvrage ne s'en offusquera guère, mais celui qui chercherait à lire une synthèse développée et contextualisée de ces questions, de la première à la troisième Rome, gagnera sans doute à disposer de leur prolongement, ne fut-ce que pour s'ouvrir de nouvelles perspectives. Ainsi, même si quelques articles n'avaient pas encore été publiés, on peut se demander s'il était vraiment nécessaire de reprendre l'ensemble pour en faire un volume séparé.

Nicolas CARLIER

Neil CHRISTIE, *The Fall of the Western Roman Empire*. Londres-New York, Bloomsbury Academic, 2011. 1 vol. 15,5 x 23 cm, XI-306 p., 19 fig., 9 cartes. (HISTORICAL ENDING SERIES). Prix : 20 £. ISBN 978-0-34075-966-0.

L'ambition de cette synthèse est d'associer l'histoire et l'archéologie dans l'étude de la « chute » (*fall*) de l'Occident romain. Une interrogation sous-tend l'ouvrage : dans quelle mesure l'image dramatique, telle qu'elle est présentée par exemple par Victor de Vita (p. 2) est-elle confirmée ou infirmée par les sources archéologiques ? La réponse est structurée en huit chapitres. Le premier est un cadre chronologique (200 ap. J.-C.-500 ap. J.-C.). Deux chapitres sont consacrés à la défense (« Commanders and Ennemies » ; « Frontiers, Forts and Towns »). Un chapitre étudie les villes et la société urbaine, un autre portant sur les « capitales » (Rome, Milan et Ravenne). Un chapitre englobe les païens et les chrétiens. Un chapitre, d'ordre économique, analyse le commerce, les transports et la terre. Le dernier chapitre s'interroge sur les « fins » (au pluriel) de Rome en Occident. Le tout est encadré par une introduction (interrogeant la notion de déclin) et une conclusion (« An Empire lost and transformed »). L'auteur a cherché autant que possible à imbriquer histoire et archéologie. Malgré des ambitions d'abord pédagogiques, cet ouvrage, dont la richesse est indéniable, ne sera pas toujours d'un abord aisé, notamment pour des lecteurs francophones habitués à des approches plus synthétiques. Le premier chapitre ne se définit pas comme autre chose qu'un « contexte » et reste de ce fait assez sommaire, voire excessivement rapide sur des questions importantes, notamment religieuses : peut-on considérer que les actions de persécutions contre les chrétiens ont atteint leur pic « entre 280 et 305 », sans autre précision (p. 22) ? L'« acceptation par Constantin du christianisme » peut-elle être attribuée, sans autre forme de procès, au constat du poids des chrétiens, alors que celui-ci reste une question débattue (p. 26) ? L'étude sur la défense de l'Empire juxtapose des développements denses, prudents et informés, ainsi sur la question du rapprochement entre la présence de *laeti* et l'identification problématique de certaines sépultures (p. 59-60) ou sur les Bagaudes (p. 100) et d'autres qui paraissent bien sommaires (peut-on évoquer les modalités d'établissement des barbares sans traiter explicitement des débats suscités par les thèses de W. Goffart, pour discutables que celles-ci puissent apparaître, l'alternative entre appropriation de terres et prélèvement fiscal ne faisant l'objet que d'une brève mention, p. 69 ?). En revanche, on notera qu'un développement intéressant est consacré aux *fabricae*, même si aucune d'entre elles n'a été identifiée au plan archéologique (p. 70-73). La question de la défense frontalière, abordée avec un certain souci du détail, souffre d'un manque de perspectives. Les thèses de Luttwack sur la « défense en profondeur » paraissent acceptées sans qu'il soit fait référence aux discussions qu'elles ont suscitées (p. 80) et l'on peut s'étonner que la redéfinition proposée par B. Isaac de la notion de *limes* ne soit pas évoquée. C'est dans ce chapitre qu'est traitée la question des remparts, dont la présence ne signifie plus comme auparavant une simple question de statut, mais contribue à donner à des espaces urbains plus resserrés une atmosphère plus sombre et plus oppressante. Le chapitre sur la ville et la société urbaine souffre de l'absence de certaines références bibliographiques. Du moins un lecteur francophone s'étonnera-t-il que ne paraissent connus ni les travaux de P.-A. Février ni ceux de Chr. Goudineau, ni ceux de Cl. Lepelley ; de même, l'ouvrage collectif dirigé par J.-U. Krause et Chr. Witschel, *Die Stadt in der Spätantike – Niedergang oder Wandel* ? F. Steiner, 2006, ne semble pas connu (il faudrait aussi ajouter, sur le même sujet, N. Burkhardt et R. H. W. Stichel, *Die antike Stadt im Umbruch*, 2010 ; cf. *infra*). Le choix de l'auteur a été de présenter quelques cas très différents : Barcelone, Londres,

Cherchell, Gorsium, Trèves, *Falerii Novi*. L'auteur estime (p. 140) que des attestations vont contre la « progressive christianisation » de l'espace urbain, avec la volonté exprimée par l'État de conserver « quelque chose » de l'héritage romain. En même temps, le coût des réparations devient tel que l'État en vient à autoriser le réemploi de matériaux pour d'autres opérations. En définitive, l'aspect des villes tardives est très différent de ce qu'il était auparavant. Les cas de Rome, Milan et Ravenne font l'objet d'un traitement spécifique. La question de la population de Rome mériterait de recevoir un traitement global : l'auteur estime, p. 149, qu'autour de 400 ap. J.-C. elle était sans doute encore de 500 000 habitants, et en 500 ap. J.-C. de 250 000 ; puis, revenant sur cette question au chapitre 7, il écrit, p. 202-203, que de 1 à 350 ap. J.-C. la population était d'un million d'habitants et qu'autour de 450 elle n'était peut-être que de 300 000. Les confrontations ne sont pas sans intérêt : si certains traits de Milan imitent Rome (murailles, palais, cirque), la marque de l'Église est forte au cœur de cette ville tout en l'entourant de plus en plus ; Ravenne est une « capitale chrétienne », marquée par des constructions d'églises au centre et dans les *suburbia*. Le chapitre sur les questions religieuses met l'accent sur le rôle des élites dans le processus de christianisation, notamment à travers la présence de bâtiments cultuels à l'intérieur des grandes propriétés. Il est permis d'être réservé sur l'affirmation selon laquelle les unités de l'armée devaient probablement manifester depuis 312 leur dévotion au dieu des chrétiens autant qu'à l'empereur (p. 186) : la question mériterait au moins discussion. Le chapitre consacré à l'économie met l'accent sur l'importance des activités, y compris au V^e^ siècle, estimant toutefois que celui-ci a pu voir une diminution du commerce et surtout une concentration sur quelques grands centres : mieux vaudrait parler, pour l'auteur, d'une « économie régionalisée » plutôt que d'une « économie déclinante ». L'agriculture a vu, quant à elle, une tendance au passage, le cas échéant, d'activités spécialisées (centrées par exemple sur la vigne et l'olivier) à des productions plus diversifiées. Le dernier chapitre propose, à propos du concept de « fin de Rome », d'opérer des différenciations régionales. La situation est différente pour des régions qui ont quitté l'orbite romaine de façon assez précoce, comme la Bretagne, la Pannonie, la Dacie, où certains aspects de la romanité ont complètement disparu, d'autres où un pouvoir germanique s'est installé dès avant 476, avec (*Burgundia*, *Suevia*, Espagne wisigothique) ou sans (Afrique vandale) l'assentiment impérial, d'autres enfin dont le sort est lié à la fin officielle du pouvoir romain en Occident (Norique, Gaule, Italie). En définitive, il faudrait distinguer les régions centrées sur la Méditerranée et les autres, qualifiées de « régions lisières ». Dans le premier cas, les marques de continuité sont fortes, aux plans linguistique, juridique, monétaire, voire quant au mode de vie ou à la religion (catholique), des changements significatifs affectant toutefois les domaines religieux (avec l'arianisme) et social (avec l'affirmation d'une élite germanique désormais appuyée sur des propriétés foncières) ; dans le second cas, il ne resterait qu'un squelette institutionnel romain et les changements auraient été beaucoup plus profonds, alors qu'on devait « faire face comme l'on peut ». La conclusion présente bien les perspectives de l'ouvrage. Le poids des contraintes externes est à bon droit souligné, qu'il s'agisse des guerres elles-mêmes ou de leurs implications et conséquences (dépenses militaires, tributs, perte de territoires entraînant de dramatiques contractions de ressources). Mais les questions internes sont également prises en compte, qu'il s'agisse de la place de

l'Église, des transferts de fortunes, des coûts démographiques et politiques des usurpations. La notion de « déclin » n'est pas véritablement rejetée par l'auteur, mais plutôt nuancée, différenciée et utilisée avec des restrictions : si elle s'applique à des régions comme la Bretagne ou la Pannonie, elle doit être relativisée pour le monde méditerranéen occidental. Si les sources archéologiques montrent là, à partir du VI^e^ siècle, un monde bien différent de celui du IV^e^ siècle, des traits commencent à en être visibles pour l'archéologie dès cette époque-là, sur les plans militaire et socio-économique, traduisant de nouvelles formes d'organisation du pouvoir, une polarisation de la richesse et la place d'une nouvelle religion dominante. Malgré ses lacunes et une certaine tendance à la juxtaposition de développements de natures différentes, l'ouvrage de N. Christie constitue une approche courageuse et stimulante d'un ensemble de problèmes d'une redoutable complexité. Alain CHAUVOT

Nadin BURKHARDT & Rudolf H.W. STICHEL (Ed.), *Die antike Stadt im Umbruch*. Kolloquium in Darmstadt, 19. bis 20. Mai 2006. Wiesbaden, L. Reichert, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 238 p., 45 pl. Prix : 69 €. ISBN 978-3-89500-761-3.

Ce livre s'inscrit dans la série des nombreux travaux relatifs à la ville tardo-antique ; son originalité vient du fait qu'il traite plus particulièrement des aspects architecturaux. Il est issu d'un Colloque tenu à Darmstadt en mai 2006 et rassemble quatorze contributions autour du thème de l'*Umbruch* qui aurait affecté l'espace urbain tardo-antique. La justification de l'emploi de ce terme – qui, précisons-le, renvoie plutôt à l'idée d'un « profond bouleversement » – est opérée par Nadin Burkhardt dans l'introduction : il s'agirait là, selon celle-ci, d'un « changement » (*Wandel*), d'un croisement de traditions et de transformations, précisions qui nuancent sensiblement, semble-t-il, le sens du terme. Et de fait, à la lecture du livre, c'est bien ainsi qu'il faut le comprendre. On peut donc se demander si le choix d'*Umbruch* est bien judicieux ou s'il n'aurait pas convenu, à tout le moins, de le faire suivre d'un point d'interrogation. Le traitement du thème repose sur l'examen partiel ou global d'un ou de plusieurs sites et sur le traitement de questions particulières (non sans entrecroisements). Les contributions sont résumées dans l'introduction mais le volume souffre de l'absence d'une conclusion, sauf à considérer comme telle les dernières lignes de l'introduction. Nadin Burkhardt y fait le constat (p. 10) d'évolutions hétérogènes, ce qui rend difficile de formuler des observations générales trop ambitieuses. Ajoutons que le peu d'intérêt accordé à certaines régions, comme par exemple, la Gaule et l'Afrique, limite la portée de l'enquête (les travaux d'un P.-A. Février ou d'un Cl. Lepelley ne paraissent d'ailleurs que très imparfaitement connus). On s'accordera assurément sur le fait que l'Occident et l'Orient connaissent des situations différentes (p. 14), ce qui n'est pas une observation inédite ; mais se référer, à titre explicatif, dans le cas de l'Occident, à un effondrement vers 300 de la « classe moyenne » comme porteuse de richesses et affirmer abruptement la fin du fonctionnement de l'évergétisme traditionnel paraît hasardeux. Quelles que soient les qualités des contributions, on peut s'interroger sur le contraste entre une ambition aussi marquée de l'intitulé et les limites du corpus sollicité, à la fois quantitativement restreint et qualitativement diversifié. En fait, on peut voir dans cet ouvrage des

encore sur les monnaies de moindre valeur et surtout sur nombre d'objets ; la mention de *vota suscepta* et de *vota soluta* ou simplement de *vota* est naturellement précieuse, – on relèvera aussi, p. 72-73, le cas de la mention de *vota soluta* en réalité non réalisés (Licinius, Vétranion, Jovien, Eugène). La question des bénéficiaires, dans le troisième chapitre, est l'objet de débats. Selon la thèse traditionnelle il ne s'agirait que de dignitaires de rang élevé. L'auteur rappelle d'abord clairement les enjeux. Les cadeaux ont certes une valeur matérielle et contribuent à l'élévation du niveau social du récipiendaire, cette valeur étant, on l'a vu, affaire de métal voire de travail. Ils ont aussi, pour la vaisselle, une valeur d'usage, mais ce n'est pas là leur fonction première, qui est d'abord d'être montrés. De tels objets peuvent aussi être découpés, afin d'obtenir un prix des éléments. La question est donc posée de leur possession également par des titulaires de fonction (« Würdenträger ») de rang inférieur. L'auteur fait valoir de bons arguments : la décentralisation de la production et la fabrication en série. Il analyse ensuite un certain nombre de trésors, contenant des objets en métal précieux, la présence de multiples étant un indice de don impérial. Entre autres trésors, et par site : Brigetio, dont le propriétaire devait être un officier ayant servi sous Numérien, Dioclétien et Maximien ; Arras, qui a dû appartenir un haut dignitaire entré au service sous Dioclétien et encore en fonction sous Constantin ; Borca, en Serbie, dont le propriétaire pouvait être un dignitaire originaire du *barbaricum* ayant servi sous Constantin dans les années 320 ; Sirmium, ayant appartenu à un dignitaire ayant servi sous Constantin ; Helleville, près de Cherbourg (Manche), propriété d'un dignitaire en activité sous Constantin et peut-être Constant ; Trèves, propriété d'un dignitaire sous Constant ; Kaiseraugst, propriété d'un tribun en fonction sous Constance II et Constant et étant passé au service de Magnence ; Emona (Ljubljana, Slovénie), ayant sans doute appartenu à un dignitaire civil sous Constance II ; Bonn, propriété sans doute d'un officier passé au service de Magnence, enfoui en 353, peut-être au moment de l'attaque des Francs ; Ahn-Machtum (Luxembourg), dans le lit de la Moselle, dont les monnaies sont datées entre 363 et 376/377 ; S. Genesio, dans la province de Pavie, dont le propriétaire a dû quitter le service l'année de la mort de Gratien (383) ; Sidi Bou Saïd (en Libye), riche de 390 *solidi* frappés entre 353 et 388. Les récipiendaires peuvent appartenir au *comitatus* mais aussi y être extérieurs. On doit trouver parmi eux de hauts dignitaires, mais aussi des officiers d'état-major et des commandants d'unités, essentiellement de l'armée de campagne, des *protectores*, ainsi que des détenteurs de fonctions en relation d'étroite confiance avec l'empereur, comme des *notarii* ou des *agentes in rebus*. Les soldats peuvent recevoir des lingots ou des pièces de monnaie, les dignitaires des plats, des coupes ou des multiples. Cet ouvrage est le fruit d'un travail soigné (précieux *indices*) et pertinemment illustré. Il est tout à fait indispensable à la compréhension du fonctionnement institutionnel et des relations sociales dans l'Antiquité tardive et sera consulté aussi bien pour la richesse des notices du catalogue que pour la portée de ses réflexions. Alain CHAUVOT

Robert M. FRAKES, *Compiling the* Collatio Legum Mosaicarum et Romanarum *in Late Antiquity*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 22,5 cm, XIV-368 p. (OXFORD STUDIES IN ROMAN SOCIETY AND LAW). Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-958940-1.

La *Collatio Legum Mosaicarum et Romanarum* est un ouvrage qui suscite de multiples interrogations. Ce recueil de textes juridiques, surtout consacré au droit pénal, est distribué en seize sections, chacune d'entre elles s'ouvrant par une référence biblique et contenant des règles de droit romain portant sur le thème évoqué. Les interrogations principales, étroitement liées, concernent l'auteur (ou *Collator*) : unicité ou pluralité ; identité ; appartenance religieuse (juif, chrétien ou païen ?) ; date : entre la fin du IIIe siècle ap. J.-C. et le Ve siècle ap. J.-C. ; objectif (et lectorat potentiel). Robert M. Frakes, qui a déjà consacré plusieurs articles à ces questions, propose ici une synthèse (Partie I), accompagnée (Partie II) du texte latin, d'une traduction anglaise et d'un commentaire très fouillé. Dans la Partie I, le premier chapitre est consacré à une mise au point sur les rapports entre droit, religions et société entre l'époque de Dioclétien et la fin du IVe siècle. De nature essentiellement pédagogique, et à ce titre utile, ce chapitre ne retiendra pas outre mesure l'attention des chercheurs. Il n'en est pas de même du deuxième chapitre, qui traite de l'épineux problème de la datation. Après avoir montré que, d'après la transmission manuscrite, l'œuvre est antérieure au VIe siècle ap. J.-C., l'auteur estime qu'elle est postérieure à 390 ap. J.-C., car elle mentionne en 5, 3, 1, une constitution de Théodose qui correspond à un texte daté de 390, inséré dans le *Code Théodosien* (*CTh* IX, 7, 6) dans une version plus brève. L'auteur estime que la manière dont est nommé Théodose dans ce texte implique qu'il était alors, aux yeux du *Collator*, seul véritable empereur légitime à exercer le pouvoir et que la date de la compilation, œuvre d'un unique auteur, doit être comprise entre 390 voire 392 et 395 ap. J.-C. (p. 59). La démonstration de Robert M. Frakes est l'un des points les plus importants du livre et elle mérite qu'on s'y arrête. Le passage 5, 3, 1, traite de la répression de l'homosexualité masculine et pose de difficiles problèmes d'interprétation, en particulier lorsqu'on le compare avec la version abrégée insérée dans le *Code Théodosien*. Robert M. Frakes fait sienne une correction proposée autrefois par G. Haenel, contre le texte qu'établira ultérieurement Mommsen. Au lieu de lire, après la mention de l'existence d'une constitution de Théodose qui s'accorde avec la loi de Moïse et avant la citation du texte de celle-ci, *item Theodosianus* « de la même manière dans le *Théodosien* » (qui paraît renvoyer au *Code Théodosien* promulgué en 438, d'où la solution traditionnelle d'une interpolation par un copiste parce qu'il connaissait l'existence de cette mesure dans le *Code Théodosien*), l'auteur propose de lire *idem Theodosius* (devenu *Theodosianus* par la faute d'un copiste). Le *Collator* lui-même aurait donc fait référence à Théodose, sans qu'on ait besoin de recourir à l'explication par une interpolation. Ainsi disparaîtrait toute hypothèse d'un lien entre la *Collatio* et le *Code Théodosien*, qui n'est jamais mentionné (à la différence du *Codex Gregorianus* et du *Codex Hermogenianus*). Cette solution permettrait aussi d'écarter l'hypothèse selon laquelle ce serait l'ensemble de la mention de la loi de Théodose qui serait une interpolation postérieure à 438. Le troisième chapitre étudie les sources du *Collator*. Pour les sources juridiques, dominent les travaux des juristes, en particulier les cinq qui sont nommés dans la *Loi des citations* de 426 (sans que cela implique, comme on a pu le proposer, que l'œuvre soit postérieure à 426) : Paul (et le Ps. Paul), Ulpien, Papinien (et le Ps. Papinien), Modestin, Gaius. Il faut y ajouter deux compilations de la fin du IIIe siècle, le *Codex Gregorianus* et le *Codex Hermogenianus*. En revanche, le *Collator* semble avoir fait très peu usage de la législation du IVe siècle, en dehors, on l'a vu, de *CTh* IX, 7, 6.

Pour ce qui est des sources bibliques, le *Collator* n'a pu utiliser la traduction latine de Jérôme (*Vulgate*), qui n'était pas achevée au moment où, selon l'auteur, il terminait sa compilation, mais il a du avoir recours à la *Vetus Latina*. Il a donc eu facilement à sa disposition, soit chez lui, soit en bibliothèque, des manuels de droit, les *Sentences* du Ps. Paul, une partie de l'œuvre d'Ulpien, le *Codex Gregorianus* et le *Codex Hermogenianus*. Le quatrième chapitre reconstitue la méthode du *Collator*. Celui-ci entendrait montrer méthodiquement les rapports entre le droit romain et les textes bibliques. Chaque section commence par une citation biblique en latin, suivie de textes de juristes romains voire de constitutions impériales. Cette structure se modèle sur la seconde partie des *Dix Commandements*. Un problème paraît venir du fait que, si les quinze premières sections traitent bien de droit pénal, la seizième porte sur le droit privé (successions). En fait, l'auteur relève que du droit privé est également présent avant cette seizième section. Il présente une reconstruction séduisante de l'ensemble (p. 111) : 6^{e} commandement (« tu ne tueras pas ») = 1^{e}, 2^{e} et 3^{e} section ; 7^{e} commandement (« tu ne commettras pas d'adultère ») = 4^{e}, 5^{e} et 6^{e} section ; 8^{e} commandement (« tu ne voleras pas ») = 7^{e} section ; 9^{e} commandement (« tu ne feras pas de faux témoignage ») = 8^{e} et 9^{e} section ; 10^{e} commandement (« tu ne convoiteras pas le bien d'autrui ») = 10^{e} à 16^{e} section. Quant à l'utilisation des textes, le *Collator* se réfère plus souvent à Paul et à Ulpien, soit qu'il les préfère soit qu'il les connaisse mieux soit qu'il les ait sous la main. De façon générale, il a tendance à citer des passages qui se suivent et opère parfois des changements mineurs. Pour la *Vetus Latina*, il lui arrive de condenser des passages, enlever une partie du texte, combiner des passages différents. Il tend à souligner les similitudes entre les textes bibliques et les sources juridiques romaines. Travaillant sur une table, il doit avoir plusieurs œuvres ouvertes devant lui, sous la forme du *codex*. Sans doute serait-il un juriste (un point sur lequel il n'y a pas accord), ayant au préalable étudié la rhétorique, issu de la classe moyenne urbaine et non de l'élite sociale (c'est à un Augustin qu'on pourrait le comparer, non à un Ambroise). Peut-être était-il fonctionnaire dans l'organisation judiciaire, à un rang inférieur, et plutôt familier des rescrits mais non des constitutions impériales (p. 58 avec la n. 88) ? Comme il utilise peu de constitutions impériales, il est peu probable qu'il ait été en activité à Rome ou à Milan où de tels textes ont été conservés (p. 81). Latinophone, il vivait dans la partie occidentale de l'Empire, peut-être en Italie ; il a pu passer à Rome, où il a pu voir la loi de 390 citée en 5, 3, 1, affichée dans l'atrium du temple de Minerve (p. 57 et p. 59). Une partie de l'historiographie a vu en lui un juif, dont l'objectif aurait été de montrer l'importance de la loi juive aux Romains (mais les partisans de cette thèse se divisent sur la date et la signification du message, sans que l'auteur donne à cette proposition d'identification toute l'importance qu'elle mériterait, en particulier p. 132, n. 38). Pour d'autres, ce serait un païen. Pour l'auteur, ce serait un chrétien, désireux de montrer aux païens que les lois juives auraient anticipé la législation romaine (signalons que Robert M. Frakes ne pouvait connaître l'étude publiée en 2011 de S. Ratti, dans *Antiquus error*…, Brepols, 2011, qui propose, après d'autres, d'attribuer la paternité de l'ouvrage à Jérôme). Son vocabulaire (où n'apparaît pas le nom du Christ) viserait à attirer les païens en mettant l'accent sur une dénomination générale et acceptable pour eux du divin. À bon droit, l'auteur relève que la référence aux *Dix Commandements* existe aussi dans la tradition chrétienne, à l'image de l'enseignement de Jésus (p. 144). Le livre de Robert M.

Frakes est clair, dense, bien structuré. Est-il pour autant totalement convaincant ? Sur le sujet existe une immense littérature que l'auteur connaît bien, même s'il n'en discute pas ici en détail tous les aspects. Sans entrer dans ces débats, il convient de noter que l'un des aspects les plus déconcertants de l'œuvre, – et sur lequel Robert M. Frakes ne revient que de façon brève (p. 58) –, est l'étrange absence, sauf exception, dans les sources de droit romain, de la quasi-totalité de la législation impériale émise à partir du règne de Constantin. Et comment expliquer que, de toute la législation du IV^e^ siècle, seule la loi de Théodose de 390 soit mentionnée ? Ce constat avait amené certains savants à dater la compilation de l'époque de Dioclétien, dans un contexte fort différent, ce qui pouvait impliquer des hypothèses tout autres sur l'identité de l'auteur (une telle proposition nécessitant d'expliquer la présence de la loi de 390 par une interpolation ultérieure). Et si l'on admet que la *Collatio* date de la fin du IV^e^ siècle, s'agit-il, pour cette législation-là, d'une ignorance délibérée, d'une absence d'intérêt ou plus simplement d'une incapacité à trouver les sources ? L'auteur semble pencher pour cette dernière explication ; on pourrait ajouter, dans le même sens, que pour atteindre son objectif (montrer les similitudes entre les préceptes bibliques et le droit romain), il pouvait lui paraître suffisant de s'en remettre à ce qui lui était le plus aisé à trouver, sans souci d'exhaustivité : des compilations et des recueils de juristes. À quoi bon, dans ces conditions, se livrer à des recherches fastidieuses, qui, sur le fond et pour sa démonstration, n'auraient rien apporté de plus ? Mais une telle hypothèse ne plaide guère pour qu'on qualifie le *Collator* de véritable juriste ; ou bien ce serait plutôt une sorte de demi-savant frotté de droit, particulièrement intéressé par les questions sexuelles et tout heureux de faire profiter son lectorat d'une loi sur un tel sujet, dont il aurait aperçu le texte affiché lors d'un séjour à Rome, seule loi pénale qu'il aurait connue de toute la littérature juridique d'origine impériale émise au IV^e^ siècle. Assurément les discussions ne sont pas closes. Alain CHAUVOT

Nancy H. DEMAND, *The Mediterranean Context of Early Greek History*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2011. 1 vol. 18 x 25,5 cm, XVI-353 p., 2 fig., 29 cartes. Prix : 74.99 £. ISBN 978-1-4051-5551-9.

L'ouvrage de N. Demand est une étrange machine à remonter le temps et à parcourir l'espace méditerranéens dont le point d'attache, et donc le point focal qui organise le questionnement, est la naissance de la *polis* en Grèce. La thèse proposée, qui n'est pas originale, est simple : la *polis*, contrairement au modèle longtemps défendu par M. Hansen, n'est pas née du seul génie grec ; elle a au contraire vu le jour dans le « chaudron » méditerranéen (J.-P. Morel), au gré des contacts et des mélanges avec d'autres peuples et d'autres cultures. La *polis* est bien fille de la Méditerranée, selon un processus de *mediterraneanization* (I. Morris) que n'aurait pas renié F. Braudel. Mais la comparaison avec l'œuvre du biographe de Philippe II s'arrête là. Certes, l'espace envisagé est tout aussi important, ne se limitant pas à la Méditerranée orientale et allant jusqu'à Sumer pour agréger la Mésopotamie proto-urbaine au propos ; la période considérée est également particulièrement ample, puisque la réflexion s'ouvre sur les « premiers » navigateurs du mésolithique (chapitre 1, *Seafaring in the Mesolithic Mediterranean*), pour se clore à l'aube de la naissance de

classement des lemmes parfois peu logique, à tel point qu'ils ont parfois considéré l'œuvre comme inachevée ou mutilée et qu'ils sont intervenus pour la faire correspondre aux normes de la grammaire antique, auxquelles elle ne prétend nullement être soumise. Arusianus ne représente pas la doctrine scolaire, mais l'autorité du goût et de la mode. Si le traité a connu un grand succès, il n'est pas sûr que ce soit dû au conservatisme scrupuleux, ni à la volonté d'offrir un support en vue d'une approche concrète du latin classique, comme le dit l'auteur (p. XXXIII). Arusianus ne cherche pas la règle, mais constate et classe. Il s'attache au contraire à l'irrégularité et n'envisage que l'exception. Il est attentif aux usages prépositionnels et aux constructions transitives indirectes non prépositionnelles. La présente édition, qui est excellente, se compose d'une longue introduction divisée en quatre points : la figure d'Arusianus Messius (présenté comme un collectionneur cultivé, un peu comme Nonius [cf. p. LXX]), les *Exempla elocutionum*, l'histoire du texte, les critères éditoriaux. Le texte est doté de deux apparats critiques : sources et variantes textuelles. On trouve ensuite des notes exégétiques – à l'apparat critique plutôt qu'au texte lui-même – très bien documentées qui offrent les explications indispensables à la bonne intelligence du texte. L'édition est pourvue de deux index : index des lemmes et index des passages cités. Bruno ROCHETTE

Gernot Michael MÜLLER, « Lectiones Claudianeae ». *Studien zu Poetik und Funktion der politisch-zeitgeschichtlichen Dichtungen Claudians.* Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 495 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, NF, 2. Reihe, 133). Prix : 58 €. ISBN 978-3-8253-5817-4.

Ce livre est issu d'un mémoire d'habilitation présenté à l'Université d'Augsbourg en 2008. Il est consacré à une question qui a fait couler beaucoup d'encre, le genre littéraire dans les poèmes politiques de Claudien ; son sous-titre indique son orientation, qui entend lier les notions de poétique et de fonction. Il est divisé en trois parties : dans la première, l'auteur fait un état de la question et expose sa problématique ; dans la deuxième, il analyse les quatorze œuvres prises en compte, entre 395 et 404 ; dans la troisième, il propose ses conclusions. À quel(s) genre(s) littéraire(s) rattacher des poèmes dont la structure est hétérogène ? Comment rendre compte de la présence de la part épidictique et de la part épique, alors que ces deux aspects sont présents, dans des proportions variables, dans les œuvres analysées ? Une solution volontiers adoptée a été de considérer qu'il y avait toujours, dans ce mélange des genres, une dominante ; telle était la position de Jean-Louis Charlet, dans son édition des Belles Lettres en 2000 : ce serait le genre épidictique, sauf pour les épopées politiques, *Gild*., *Get*., *Ruf. 2* et *Eutr. 2* (p. XL). D'autres ont préféré parler, ainsi Heinz Hofmann (*Philologus*, 132, 1988) d'un genre spécifique et nouveau, l'*epos* panégyrique. Dans quelle mesure le travail de G. M. Müller apporte-t-il des vues nouvelles et originales ? Il reçoit indéniablement l'influence d'H. Hofmann, tout comme d'ailleurs le livre de Claudia Schindler, *Per carmina laudes*…, Berlin-New York, 2009, dont les perspectives sont plus larges et dont l'auteur a pu prendre connaissance entre sa soutenance et la publication. G. M. Müller déplace le champ de

l'interrogation vers la dimension fonctionnelle des poèmes. La question devient dès lors celle de l'objectif de Claudien. Il s'agit, fondamentalement, de légitimer le pouvoir de Stilicon et de montrer ses succès ; l'œuvre doit être replacée dans le cadre de la communication politique de l'époque (en particulier p. 417). Dans cette perspective fonctionnelle (p. 451), les éléments épidictiques et épiques sont inséparables (p. 393). Or le « public » aristocratique de Claudien est composé de groupes divers et divergents, marqués notamment par l'usurpation d'un Eugène soutenu par des païens. Il s'agit donc de construire un accord entre ces groupes (p. 453) ; d'ailleurs, Stilicon lui-même serait vraisemblablement à l'origine de la confection d'une collection des œuvres politiques de Claudien (l'auteur reprend là, p. 431, une hypothèse qui n'est pas unanimement acceptée). Adopter de telles perspectives n'est pas en soi véritablement nouveau. L'originalité de ce livre réside plutôt dans la recherche de mise en évidence des moyens utilisés à cette fin, afin d'expliquer, dans une perspective fonctionnelle, la connexion entre des éléments formels de nature épidictique et ceux qui sont de nature épique, au point que c'est la proposition d'un genre unique qui en découle. Pour ce faire, l'auteur a rassemblé les différents éléments qui composent la figure de Stilicon chez Claudien. Celui-ci est d'abord le gardien, loyal et obéissant, de l'héritage de Théodose et à ce titre est (ou aurait dû être) l'homme de confiance de ses deux fils ; il finit même par être décrit comme un père dans le *6 cons. Honor*., p. 383 ; or le pouvoir de Théodose lui-même, après sa victoire contre Eugène, doit être mis dans une perspective cosmologique, annonçant un nouvel âge d'or (p. 418-419, mais voir également p. 325, à propos de *Stil. 2*, où Stilicon lui aussi apparaît comme fondateur de l'âge d'or). En continuité avec la présentation qui est faite de Théodose, Stilicon est celui qui a la faveur des dieux, *cf*. p. 423, p. 430, mais voir déjà p. 131, à propos de *Ruf. 1*, 301-309 : première attestation des rapports entre Stilicon et les divinités, ainsi que p. 257, à propos d'*Eutr*. *2* : seul Stilicon peut sauver Rome de la colère des dieux, et p. 356, à propos de *Get*. : en sauvant Rome, Stilicon a préservé l'*ordo* divin. Il est celui dont l'action ne peut se comprendre que par une insertion dans une histoire du peuple romain emplie de succès, tel un nouveau Scipion l'Africain (p. 437-446), comparé aux grands héros épiques, *cf.* également p. 311, à propos de *Stil. 1* : la liquidation de Gildon apparaît comme un épisode de l'histoire mondiale, dans lequel Rome a été sauvée, et, p. 355, à propos de *Get.* : Stilicon est le seul à pouvoir sauver Rome. Stilicon est aussi dépeint comme un *alter Augustus* et comme un *alter Hercules* (p. 349). Logiquement, en proportion de l'élévation des définitions de son héros, son propre panégyriste Claudien s'élève aussi lui-même et s'autodéfinit comme un *alter Ennius*, successeur de l'auteur des *Annales* (p. 437- 444) ; l'inscription bilingue gravée sur la stèle de la statue de bronze érigée en 400 au Forum de Trajan, sur l'ordre d'Arcadius et Honorius et à la demande du Sénat, évoque, dans sa partie en grec, Homère et Virgile, à la fois l'épopée et les fondements de l'histoire de Rome (p. 433-436) : son œuvre doit s'inscrire dans une continuité comparable. Aussi le genre littéraire des œuvres politiques de Claudien relèverait-il de la « poésie épique-panégyrique » (« episch-panegyrische Dichtungen », p. 455) : louer Stilicon, c'est, en fonction du sujet et de son rapport au temps de l'histoire et aux dieux, recourir à la dimension épique. Pour sa démonstration, l'auteur a mis en œuvre, dans la deuxième partie, des analyses minutieuses des quatorze poèmes. Prenons quelques repères. Déjà, dans *Prob*., l'éloge de Théodose incorpore des éléments épiques et intègre par

exemple la victoire du Frigidus dans l'histoire générale de Rome, y compris dans une vision païenne de celle-ci (notamment, p. 87). Dans *3 cons. Honor*., si la partie consacrée au dédicataire officiel a les caractéristiques d'un *basilikos logos*, les passages relatifs à son père Théodose, loué pour la qualité de la formation qu'il a donnée à son fils, constituent aussi un récit épique. Dans *Ruf. 1*, les invectives sont intégrées dans un cadre épique ; mais le véritable objet du poème est de louer Stilicon, sauveur de l'Empire (p. 140). Quant à *Gild*., si c'est en apparence un récit épique, sa fonction réelle serait plutôt de faire un éloge implicite de Stilicon (notamment p. 205), la question de la mort de Gildon, où Stilicon n'a pas de part directe, étant dénuée d'intérêt pour Claudien ; le poème n'en traite pas, mais la question de l'existence d'une suite qui y aurait été consacrée est sans objet (p. 212). *Eutr. 1*, invective intégrant des éléments épiques, aurait d'abord pour fonction de laver Stilicon, défenseur de la tradition romaine, de sa qualification comme *hostis publicus* par le sénat de Constantinople (p. 241). *Eutr. 2*, récit épique montrant la colère des dieux, présente Stilicon comme étant le seul à être capable de sauver l'Empire de celle-ci (p. 258). *Stil. 1*, dont l'objet est l'éloge du dédicataire, emploie pour ce faire la méthode du récit épique et non celle du catalogue épidictique (p. 284-285) : ainsi devient-il un héros épique. *Stil. 3* insère l'éloge de Stilicon dans un éloge de Rome. *Get*. est assurément un poème épique, mais dans une « situation de panégyrique », Stilicon apparaissant là encore comme étant le seul à pouvoir sauver Rome. *6 cons. Honor*., dont les liens avec le poème précédent sont forts, loue certes Honorius comme vainqueur d'Alaric mais exalte aussi la renaissance des anciennes traditions romaines, l'empereur étant désormais revenu « chez lui » dans sa capitale, ce qui accomplit le rôle d'éducateur de Stilicon. Ces œuvres fonderaient une tradition du genre « épique-panégyrique », représentée par Mérobaudes et Sidoine Apollinaire, et influenceraient la poésie épique de Corippe (p. 456). Assurément s'est produite une rencontre exceptionnelle entre un poète et un sujet, déclinée de diverses façons, qu'on reste fidèle à la notion de mélange des genres (avec dominante) ou qu'on préfère avec l'auteur la notion de genre propre (mais non sans multiples facettes). L'auteur a relativement peu exploité la question de l'origine de Stilicon, même s'il intitule judicieusement le chapitre 4 « Der Halbbarbar als epischer Held », à propos de *Stil. 1*. Il est remarquable que Claudien soit aussi discret à ce sujet (cf. p. 279 avec la n. 11). Dans une certaine mesure, le transfert sur le plan de l'épopée d'un *semibarbarus*, – dénomination utilisée après sa mort par un Jérôme exploitant assurément de vieux préjugés refoulés du vivant de celui-ci (*Ep.* 123, 16) –, aura permis d'échapper aux pièges et aux contraintes du genre épidictique. Alain CHAUVOT

Jean-Pierre CALLU, *Symmaque.* Tome V. *Discours – Rapports.* Texte établi, traduit et commenté par J.-P.C. Paris, Les Belles Lettres, 2009. 1 vol. 13 x 20 cm, XXXVIII-197 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-01454-8.

Avec l'édition des *Discours* et des *Rapports*, qui fait suite à celle de la *Correspondance*, J.-P. Callu livre le cinquième et dernier tome de l'œuvre de Symmaque et clôt ainsi le travail de plusieurs décennies consacrées au dernier grand épistolier latin et

praefectus Vrbi de 384/385. Édités séparément du vivant de leur auteur et rassemblés, sans doute en 402 après sa mort, par son fils Memmius dans le livre X de l'œuvre paternelle, les *Discours* nous sont parvenus dans un état très fragmentaire. Seul témoin, un palimpseste originaire de Bobbio, réunissant les *Discours* et le *Panégyrique de Trajan* par Pline, partagé entre l'Ambrosienne et la Vaticane, a permis en effet au Cardinal Angelo Mai de sauver les *Discours* d'une disparition définitive. Sur les huit discours conservés, les trois premiers sont des panégyriques prononcés à Trèves entre 368 et 370, deux en l'honneur de Valentinien I[er], le troisième en l'honneur de Gratien. Dans le quatrième, Symmaque loue l'union rétablie entre l'Empereur et la Curie par le lien du consulat, en rendant grâce pour la désignation de son père à la magistrature suprême. Les quatre derniers discours sont des interventions en faveur d'individus. La tradition des *Rapports*, pour être plus assurée que celle des *Discours*, n'en est pas moins complexe et l'éditeur retrace avec bonheur le parcours d'un probable *monobiblon* diffusé au lendemain de 385 pour parvenir à sa propre édition en passant par les manuscrits connus d'O. Seeck, les *codices deperditi* accessibles à travers les éditions humanistes et les florilèges renfermant l'un ou l'autre de ces *Rapports*. Promu préfet de Rome en 384, peu de temps après l'assassinat de Gratien et sans l'avoir demandé, Symmaque aura à cœur de remplir sa fonction avec le sens du devoir et l'honnêteté qui le caractérisent. Adressés, comme il se doit, au collège impérial formé par Valentinien II, Arcadius et Théodose, mais en réalité pour leur majeure partie à l'administration d'Italie, les 49 *Rapports* du préfet font état d'une dizaine de mois consacrés à la gestion de la Ville dans tous ses aspects administratifs, judiciaires, sociaux (le ravitaillement) et politico-religieux. Parmi ces rapports, la *Relatio* III occupe, on le sait, une place à part, puisqu'elle pose Symmaque, champion du paganisme, en adversaire d'Ambroise pour la restitution à la Curie de l'autel de la Victoire et le maintien de la *lex parentum*, accordant aux vestales les *sacra castitatis alimenta* pour le plus grand bénéfice de la population romaine. Toutes les questions posées par l'édition de ces textes difficiles et par le style complexe de Symmaque sont abordées avec une acribie qui ne se dément à aucune page et témoigne de la profonde connaissance acquise par l'éditeur au fil des années passées avec Symmaque. Le riche appareil de notes remet l'œuvre dans le contexte de cette période mouvementée de l'histoire romaine qu'est la fin du paganisme et un index des noms propres termine le volume.

Cécile BERTRAND-DAGENBACH

François PASCHOUD, *Histoire Auguste.* Tome IV. 3[e] partie. *Vies des Trente Tyrans et de Claude.* Texte établi, traduit et commenté par F.P. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, XLV-367 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 60 €. ISBN 978-2-251-01460-9.

La série *Histoire Auguste* dans la CUF poursuit sa publication avec le *T. IV, 3[e] partie, Vies des Trente Tyrans et de Claude*, confié à François Paschoud. Sur de nombreux points, l'auteur renvoie à son *Introduction Générale*, publiée en 1996 dans le *T. V, 1[e] partie* ; il n'en reste pas moins que, depuis cette date, l'*Histoire Auguste* a fait l'objet de nombreux travaux et qu'il faut lire ce volume avec, à portée de main, en particulier, la *Chronique d'historiographie tardive* rédigée par l'auteur, *AntTard*, 15,

2007, p. 349-364, comme celui-ci y invite d'ailleurs. Les problèmes posés par l'*Histoire Auguste* sont désormais devenus d'une telle complexité qu'on ne saurait conseiller à un lecteur novice de s'aventurer dans le présent ouvrage sans une remise à niveau préalable. On peut toujours pour cela recourir à la présentation d'A. Chastagnol, dans la collection *Bouquins*, Robert Laffont, 1994, et à l'*Introduction générale* de F. Paschoud citée *supra*. Rappelons que, dans celle-ci, F. Paschoud penche, en ce qui concerne l'auteur, pour un *grammaticus* proche des milieux sénatoriaux et propose, en ce qui concerne la date, un achèvement de l'œuvre dans une fourchette comprise entre 395-397 et 404-406. Même si F. Paschoud s'en défend, p. XI, n. 1 (« je ne reviens pas ici sur cette polémique… »), trouvent écho dans la présente édition les débats suscités par la récente thèse de S. Ratti sur la date de l'œuvre et sur l'identité de son auteur (*Nicomaque Flavien senior auteur de l'*Histoire Auguste, dans G. Bonamente et H. Brandt (éd.), *Historiae Augustae Colloquium Bambergense*, Bari, 2007, p. 305-317, repris dans S. Ratti, *Antiquus error*…, Brepols, 2010, p. 305-317). Pour S. Ratti, l'auteur de l'*Histoire Auguste* ne serait autre que Nicomaque Flavien senior, qui s'est suicidé à l'issue de la bataille du Frigidus, le 5 septembre 394 ; les vies des tyrans, en particulier, auraient été composées et adjointes au recueil initial après août 392. Cette proposition est incompatible avec une utilisation de Claudien et du dernier livre d'Ammien (XXXI), si celui-ci le compose en 395-396. Pour que le débat soit équitable, il faudrait pouvoir confronter les thèses de F. Paschoud et celles de S. Ratti, en tenant compte en particulier, pour ce dernier, de son article *394 : fin de la rédaction de l'*Histoire Auguste, *AntTard*, 16, 2008, p. 335-348 (non cité par F. Paschoud). De fait, F. Paschoud ne peut manquer de lancer quelques piques envers les thèses de S. Ratti. Les vies présentées ici sont l'œuvre de « Pollio ». Pour la question des sources, F. Paschoud retient, avec prudence, la « tradition de Dexippe » (p. IX) et la « tradition de l'EKG » (« Kaisergeschichte » d'Enmann, p. X), ainsi qu'Ammien Marcellin et Claudien, mais non Végèce (contre la position d'A. Chastagnol). Quelques observations sont nécessaires, à propos de Claudien, d'Ammien et de Jérôme. La question de l'utilisation de Claudien est reposée. Si, dans son étude de 1970, republiée dans *Aspects de l'Antiquité tardive*, 1994, p. 217-240, A. Chastagnol avait pensé pouvoir déceler 21 emprunts possibles à Claudien (ce qui fut contesté par d'autres savants), aucun ne concernait les vies publiées dans le présent volume. Or F. Paschoud estime « avoir identifié deux échos très évidents à Claudien non repérés auparavant » (p. XI et p. 274-275). 1) Dans *Claud*., VI, 2, sont énumérés les divers peuples « scythes », *Peuci*, *Grutungi*, *Austrogoti*, *Tervingi*, *Visi*… « Pollio » aurait pris les noms de *Grutungi* et d'*Austrogot(h)i* chez Claudien, *In Eutrop*., II, 153-154 (en 399), – en fait, le problème ne se pose que pour les *Austrogoti*, car, comme l'écrit d'ailleurs F. Paschoud, p. 274, les *Grutungi* sont déjà mentionnés dans Ammien XXVII, 5, 6 « donc vers 390 au plus tôt ». Il est exact que le terme *Austrogoti* n'est pas attesté avant l'*Histoire Auguste* et Claudien ; 2) quant à *Visi*, en dehors de ce passage, il apparaît d'abord chez Claudien, *Cos. Stil*., I, 94 (en 400). Notons que si S. Ratti, dans son étude de 2008 citée *supra* conteste, p. 342, l'utilisation de Claudien par l'*Histoire Auguste* (en critiquant pour l'essentiel A. Chastagnol), il ne pouvait pas, par définition, avoir connaissance des nouveaux arguments développés ici par F. Paschoud. Pour ce qui est d'Ammien, il est frappant d'y constater, après bien d'autres, l'emploi du terme *carrago* dans son ultime livre

(XXXI, 7, 7), non attesté et employé dans *Claud.*, VI, 6 ; VIII, 2 ; VIII, 5, de même qu'en *Gall.*, XIII, 9 et en *Aurel.*, XI, 6 (p. 279 et p. 284-285, ainsi que *T. V, 1^e^ partie*, p. 88-89). F. Paschoud, p. 279, écrit que chez Ammien le terme signifie « barricade de chariots ». G. Sabbah, CUF, avait choisi de ne pas le traduire, la note 456 de L. Angliviel indiquant que l'étymologie fait voir les termes « barrière » (germanique *hago*) et « chariot » (celtique, disons, plus simplement, latin, *carrus*) ; sans doute faudrait-il préciser que le texte d'Ammien décrit à ce propos un « cercle des chariots » (XXXI, 7, 4) ou une « enceinte circulaire » (XXXI, 8, 4), ce qui est la forme de leur campement protégé. Dans l'*Histoire Auguste*, il faut voir dans la *carrago* l'ensemble des chariots, dont la forme dépend des circonstances : assurément « train de chariots » en *Gall.*, XIII, 9, assurément aussi « barrière de chariots » en *Aurel.*, XI, 6 (pour F. Paschoud lui-même « barricade de fourgons », mais dans la *Vie de Claude*, on peut hésiter : en VIII, 2 et VIII, 5, A. Chastagnol traduisait par « campement », là où F. Paschoud voit un « train » et en VI, 6, par « convoi » non sans hésitation, là où F. Paschoud voit encore un « train ». Assurément, l'auteur de l'*Histoire Auguste* a été fasciné par l'étrangeté et la sonorité du terme, quitte à l'employer avec une signification (« train ») différente du sens originel (« campement de chariots faisant barrière », certainement de forme circulaire) alors qu'Ammien rend compte du sens originel, tout en étant sensible à l'emprise circulaire des Goths sur le territoire impérial ; une telle remarque, sans être décisive, plaide plutôt pour l'antériorité du texte d'Ammien (*cf.* F. Paschoud, dans *T. V, 1^e^ partie*, p. 89). F. Paschoud insiste, p. 218-219, sur des emprunts qui seraient faits à Jérôme en *Tyr. Tr.*, 33, 8 (proposés de longue date par Schlumberger, *cf.* sur ce point A. Chastagnol, *op. cit.*, 1994, p. XCIII-XCVII), datés de 397 (*Prologue sur Isaïe*) et de 398 (*Prologue sur Saint Matthieu*). Dans le même sens, le passage sur les Thermopyles, dans *Claud.*, XVI, 1, serait, comme l'auteur le pense depuis longtemps, une allusion à l'invasion des Goths en Grèce en 395-396 (p. 332-333). De façon générale, p. XIII, F. Paschoud émet une observation fondamentale à propos des imitations : qui est l'imitateur et qui est l'imité ? Avec quelques autres, l'auteur partage l'opinion selon laquelle l'œuvre était impubliable au moment où elle aurait été composée, en raison de la multiplication d'affirmations qui auraient constitué pour son auteur autant de crimes de lèse-majesté (sans parler des éloges adressés à des usurpateurs). Si l'on admet, estime-t-il, que l'*Histoire Auguste* n'a pas circulé, « c'est forcément elle qui est l'imitatrice », et donc postérieure aux œuvres dans lesquelles on trouve des passages parallèles, – à moins d'invoquer, naturellement, ajouterions-nous, les hypothèses du lieu commun ou de l'air du temps. Comme on le voit, ce volume ne manquera pas d'entretenir la polémique sur la date et sur l'identité de l'auteur. Venons-en à quelques remarques sur certains passages du commentaire. À propos des Trente tyrans, F. Paschoud observe que « Pollio » joue sur le double sens de *tyrannus*, « despote », et, depuis Constantin, « usurpateur ». Le thème dominant est ici le rejet de Gallien, nombre de données figurant déjà dans la vie de celui-ci. 70 % du contenu ne serait que pure affabulation, le reste n'étant pas nécessairement de bon aloi. Parmi les innombrables observations et notes consacrées au texte, on détachera avec une attention particulière celles qui concernent Zénobie (p. 181-198). Il y a en effet deux images de Zénobie dans l'*Histoire Auguste* : celle qui est dépeinte dans les *Trente Tyrans* par « Pollio », et celle qu'évoque « Vopiscus » dans la *Vie d'Aurélien*.

La première est dotée de bonnes qualités, qui rendent, par comparaison, Gallien d'autant plus infâme ; la seconde, opposée au valeureux Aurélien, voit ses bonnes qualités devenir des défauts, *cf.* notamment *Aur.*, XXVII et *T. V, 1e partie*, p. 147. C'est qu'on n'est pas là dans le domaine historique mais dans celui de l'exercice rhétorique. F. Paschoud procure là au chercheur un ouvrage promis à de fréquentes et fructueuses consultations et qui ne quittera guère sa table de travail.

Alain CHAUVOT

Jean-Baptiste GUILLAUMIN, *Martianus Capella. Les Noces de Philologie et de Mercure.* Tome IX. *Livre IX. L'harmonie*. Texte établi et traduit par J.-B.G. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, CXXVIII-307 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 63 €. ISBN 978-2-251-01461-6.

J.-B. Guillaumin ajoute à la publication de l'œuvre de Martianus Capella dans la *CUF* un excellent quatrième volume, qui est en réalité le dernier des *Noces de Philologie et Mercure*, ouvrage encyclopédique mêlant le mètre à la prose. Consacré pour beaucoup à la science musicale, aussi bien l'harmonique que la rythmique, il rejoint ainsi les livres IV (La dialectique), VI (La géométrie) et VII (L'arithmétique). Ce volume est la publication de la thèse que J.-B. Guillaumin avait brillamment soutenue en 2008 : c'était déjà un gage de qualité et le lecteur ne saurait être déçu par un tel travail. Pour arriver à ce beau résultat, il fallait avoir une double compétence que l'auteur a acquise par sa formation : d'une part une très bonne connaissance de la langue et de la littérature de l'Antiquité tardive et d'autre part une aisance dans les questions techniques relatives aux théories musicales antiques. J.-B. Guillaumin est passé maître dans ces deux domaines, comme il le montre bien dans son introduction qui situe Martianus Capella dans ces deux champs. L'auteur commence par présenter au regard des précédents le livre IX, qui, puisqu'il est la conclusion de l'ensemble, il peut en donner des clefs de lecture générales : l'esthétique de la satire ménippée, le jeu sur l'énonciation, la portée didactique et la lecture allégorique que l'on peut faire de l'œuvre, selon les termes de J.-B. Guillaumin. Le deuxième temps de l'introduction est une synthèse des théories musicales antiques, étape nécessaire pour bien comprendre ce qu'en dit Martianus Capella lui-même. L'exercice de la synthèse nécessite certes des raccourcis, mais il faut savoir gré à l'auteur d'avoir centré son propos sur les principales problématiques en jeu, et notamment la querelle entre les Pythagoriciens et les Aristoxéniens. Les pages les plus utiles sont assurément celles qui sont consacrées aux ouvrages en latin, généralement moins connus que les traités grecs. Signalons qu'aux pages LIX-LXII, l'auteur fournit un tableau synoptique dont l'intérêt est évident puisqu'il rassemble les écrits musicaux antiques connus. La troisième partie de l'introduction souligne ce que le discours théorique de Martianus Capella a de spécifique. C'est tout d'abord un fervent lecteur des textes grecs, qu'il traduit en latin, s'inscrivant ainsi dans une tradition d'érudits latins soucieux du lexique grec ; J.-B. Guillaumin a eu l'excellente idée de donner un glossaire gréco-latin raisonné des termes techniques. L'auteur examine ensuite, en en montrant aussi les limites, la méthode d'exposition de Martianus Capella, qui poursuit un but didactique, comme on le voit aux effets de reprise et d'annonce et au souci de classifier.

Adam M. SCHOR, *Theodoret's People. Social Networks and Religious Conflict in Late Roman Syria.* Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XV-342 p., 20 fig. (TRANSFORMATION OF THE CLASSICAL HERITAGE, 48). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-26862-3.

Les controverses christologiques mobilisent traditionnellement d'un côté des spécialistes de théologie et de l'autre ceux d'histoire sociale et culturelle. L'ambition de ce livre, à propos de Théodoret (évêque de Cyr, près d'Antioche, de 423 à sa mort vers 466, hormis une brève interruption entre 449 et 451) et de ses « réseaux », est d'établir un pont entre ces deux approches et, mieux encore, de les intégrer méthodologiquement. Le cœur de la recherche est la mise en évidence et l'analyse de la notion de « réseau ». C'est autour de celle-ci que se structurent les deux parties de l'ouvrage : « Théodoret et son réseau clérical antiochien » ; « Théodoret et les réseaux de patronage "tardoromains" ». On ne saurait trop conseiller au lecteur de commencer, certes par l'introduction, mais aussi par le huitième et dernier chapitre : « Patronage, humain et divin. Les dynamiques sociales et la christologie de Théodoret », avant de lire les sept autres et de relire le dernier. Cela permet sans doute de mieux comprendre les clefs d'un livre dont la lecture, parfois difficile et répétitive, se révèle à l'usage fort enrichissante. Telle est du moins la démarche qu'on s'autorisera à faire dans ce bref compte rendu. Rappelons tout d'abord que pour le dyophysite Théodoret le Christ a, de façon distincte, pleine humanité et pleine divinité, unies dans sa personne : pour lui et les « Antiochiens » qui l'entourent, c'est comme homme que le Christ a souffert, alors que pour Cyrille et les Alexandrins, c'est bien la divinité qui a souffert (p. 4). Différente est en effet la position de Cyrille d'Alexandrie (décédé en 444). Cyrille percevait l'union sous forme d'une prééminence de la nature divine sur la nature humaine : au moment de l'union, il n'y aurait plus qu'une seule nature (en ce sens Cyrille a pu apparaître comme le « père de la christologie monophysite »). Quant aux partisans d'Eutychès, allant plus loin, ils pensaient qu'après l'union, l'humanité du Christ est dissoute dans la divinité. À l'inverse, les Nestoriens, d'un dyophysisme extrême, étaient considérés par leurs adversaires comme affirmant l'existence de deux Christs (l'homme et le Dieu), – accusation toutefois rejetée par Nestorius lui-même (Théodoret résista longtemps avant de condamner Nestorius en 435). Dans son introduction, Adam M. Schor rappelle les termes du débat christologique tout en montrant la diversité de la Syrie tardo-antique aux plans social, linguistique et religieux. Dans l'ultime chapitre, il reprend la définition du Christ selon Théodoret : celui-ci est un médiateur entre Dieu et l'humanité ; or pour remplir une telle fonction, il faut absolument qu'il ait bien eu deux natures, humaine et divine (p. 181). Il faut rapprocher cette définition de celle de l'évêque. Le Christ et l'évêque sont précisément des médiateurs au même titre que les anges, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les ascètes défunts et les saints encore en vie (p. 184-185) ; Théodoret s'appuie sur cette notion. La figure de l'évêque est celle d'un patron, dont la référence est fournie par Paul, l'apôtre parfait, juif parmi les Juifs, gentil parmi les Gentils et le modèle est procuré par Jésus lui-même, sauveur et protecteur, acteur fondamental de la médiation humanité-divinité. L'auteur estime qu'il y a une cohérence entre la définition du Christ par Théodoret comme médiateur et son propre rôle comme patron. On pourrait donc définir sa christologie comme une « construction métaphorique ». Une fois cette

tentative de démonstration connue, il est loisible de reprendre le cours du livre afin d'en dégager les grands traits. Le premier chapitre repère les éléments du réseau clérical régional de Théodoret. À la base est le langage de l'« affection cléricale », ancrée dans le vocabulaire classique de l'amitié et les divers signaux d'affinité doctrinale. La place des langues est complexe : d'un côté, les différences linguistiques peuvent être des barrières ; mais de l'autre, le travail de traduction joue un rôle critique dans la construction d'alliances doctrinales (utilisation de périphrases, recherche d'équivalents précis, voire création de néologisme). Les relations prennent aussi un tour personnel, que ce soit à l'occasion des synodes, conciles, visites dont le rituel est bien étudié, ou par l'échange de correspondances, de contenus et de styles divers selon les destinataires, beaucoup de lettres de Théodoret appelant d'ailleurs une exégèse orale de la part du porteur. Le deuxième chapitre cartographie le réseau par catégories de personnes (évêques, clercs inférieurs, moines, laïcs) et fait apparaître plusieurs cercles. Le troisième chapitre définit les racines du réseau et en fait voir les figures de référence. Il montre Théodoret à l'œuvre, structurant son réseau, gagnant et organisant de nouveaux partisans et construisant un modèle pour l'autorité épiscopale. Le quatrième chapitre, davantage événementiel, met en évidence les transformations du réseau à la suite du premier concile d'Éphèse en 431, qui entraîne des cassures dans le groupe des « Antiochiens » ; mais Théodoret, grâce à son travail de médiation, réussit à reconstruire l'unité de son groupe. Le chapitre suivant décrit la fragilité de cette reconstruction, qui se désagrège à partir de 447 sous les attaques venues notamment d'Alexandrie et de Constantinople et sous les accusations de nestorianisme, de népotisme et de tyrannie. Au second Concile d'Éphèse (449), Eutychès est réhabilité. Théodoret est destitué de son siège épiscopal. La seconde partie du livre s'ouvre par le chapitre 6, consacré à l'évêque du V^e^ siècle en tant que médiateur. Revenant sur la notion de « patronage », l'auteur entend montrer comment, dans cette Syrie tardive, qu'on pourrait définir comme étant, à bien des égards, un « patchwork » (p. 135), l'évêque-patron a pu jouer un rôle unificateur. L'évêque apparaît là lié à de multiples et divers interlocuteurs : aux notables locaux et à la vie des cités, y compris sur un plan matériel, mais aussi à l'élite des fonctionnaires, voire à l'armée. Vis-à-vis des autres religions, Théodoret alterne l'activité polémique (mais en évitant les confrontations violentes) et les tentatives de conversion de notables. Si l'évêque n'est pas à proprement parler en position dominante, il jouit d'une forte influence sociale. Le chapitre 7 prolonge ces réflexions en offrant une typologie des outils et des méthodes de Théodoret. L'étude de sa correspondance montre comment il a su construire une sorte de « communauté de sympathie » autour de lui, reposant sur le partage de valeurs communes, la culture religieuse, l'orgueil local, l'identité romaine, la communauté culturelle, y compris la culture classique ; ainsi a-t-il pu se placer dans la position d'un médiateur inspirant confiance. Au final, comme le rapporte l'épilogue, le concile de Chalcédoine proclame que, dans le Christ, en une seule hypostase, coexistent les natures humaine et divine, sans mélange, division ni séparation, soit une « sorte de formule dyophysite », acceptable pour Théodoret. Théodoret retrouve son siège épiscopal mais doit accepter d'approuver la condamnation de Nestorius. Et, si le concile a condamné les positions extrêmes d'Eutychès, il a aussi intégré des écrits de Cyrille. Le résultat n'est donc pas sans ambiguïtés pour les « Antiochiens ». Théodoret et les « Antiochiens » peuvent apparaître en vainqueurs mais pourtant le

réseau se révèle fragilisé et divisé et n'aura vécu qu'un temps. D'un livre aussi riche, on pourrait faire plusieurs usages. L'un d'entre eux, le plus raisonnable peut-être, le moins risqué sans doute, serait de le verser au dossier de l'étude de la figure de l'évêque tardo-antique, dans la mesure où bien des passages peuvent servir à définir la place de celui-ci dans la cité, son rôle dans l'Église, les divers aspects de sa fonction de patron. L'autre, plus audacieux, serait de l'interroger sur ce qui constitue le cœur de sa démonstration et qui vaut d'abord pour Théodoret : dans quelle mesure y a-t-il cohérence entre sa christologie et son action ? Et, s'il y a une « resonance » (en anglais) entre ses conceptions et cette action, ne devrait-on pas trouver phénomène analogue ailleurs ? À bon droit, Adam M. Schor s'est posé la question à propos du grand adversaire de Théodoret, Cyrille, et dans trois pages (p. 194-196), trop brèves mais suggestives, il a tenté d'apporter une réponse : selon lui, il y a bien un parallèle entre la théologie de l'Alexandrin pour lequel, dans le Christ, c'est bien la part divine qui est seule « directrice », et son action comme primat, qui montre un « fort déploiement » (« stark display ») d'autorité ; encore que comme à regret, l'auteur écrive, avec prudence, « again, this sort of analysis is speculative ». C'est à cette formule finale que l'on peut choisir de s'en tenir, du moins à titre provisoire, car ce débat-là est sans doute loin d'être clos. Alain CHAUVOT

Ory AMITAY, *From Alexander to Jesus*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2010. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XII-246 p. (THE JOAN PALEVSKY IMPRINT IN CLASSICAL LITERATURE. HELLENISTIC CULTURE AND SOCIETY, 52). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-26636-0.

Héraclès, Alexandre, Jésus. Cherchez le lien entre les trois. Des savants, il est vrai, ont depuis longtemps reconnu ce que le christianisme devait à plusieurs histoires sur la vie d'Alexandre qui se proclamait fils d'un dieu, Zeus. Mais, selon O. Amitay, jusqu'à présent, aucune étude suffisamment large et sérieuse n'a été faite pour relier la vie et la carrière mythiques d'Alexandre aux histoires sur Jésus et à la plus ancienne théologie des églises chrétiennes naissantes. Il a donc entrepris la recherche. Pour ce faire, il utilise un grand nombre de sources grecques, latines et hébraïques pour dresser le portrait d'Alexandre en tant que figure mythologique depuis sa relation à son ancêtre et rival, Héraclès, jusqu'à l'idée de sa divinité comme le fils d'un dieu. Comme O. Amitay le dit très bien, « l'influence d'Alexandre sur le monde du mythe et de la religion ne dépendait pas seulement de ce qu'il avait fait, mais aussi de ce que d'autres personnes pensaient, racontaient et écrivaient à son sujet. » Alexandre *mythicus* est aussi important qu'Alexandre *historicus*. Il l'est d'autant plus quand, comme l'auteur, on veut « suggérer au lecteur un lien possible reliant la vie, la carrière et la réputation posthume d'Alexandre le Grand à celles de Jésus-Christ ». L'analyse des sources lui permet de mettre en lumière les liens d'Alexandre avec Héraclès et deux idées importantes en faveur d'un rapprochement entre Alexandre et Jésus : celle de la filiation divine et celle de la réconciliation entre les peuples. Il démontre avec force que l'attente juive d'un Messie peut être combinée avec le mythe d'Alexandre pour préparer l'arrière-plan théologique de l'arrivée du Christ. Certains prenaient Héraclès comme modèle pour la « mythographie » chrétienne. O. Amitay

efficacement. La troisième partie est consacrée aux pratiques de recours, montrant comment le citoyen joue sur les prérogatives respectives des cours civiques et des pouvoirs provinciaux pour faire valoir ses droits. Muni de multiples index, articulé avec intelligence, croisant avec aisance toutes les sources disponibles, rédigé dans une langue claire, l'ouvrage constitue non seulement une somme indispensable à la connaissance des fonctionnements juridiques et institutionnels des territoires conquis par Rome, il est tout simplement passionnant. Georges RAEPSAET

Julien DUBOULOZ, *La propriété immobilière à Rome et en Italie (Ier-Ve siècles). Organisation et transmission des* praedia urbana. Rome, École française, 2011. 1 vol. 16 x 24,5 cm, 735 p. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 343). Prix : 96 €. ISBN 978-2-7283-0877-4.

L'ouvrage offre une analyse fort pénétrante de la propriété immobilière urbaine (*domus, insulae*) à Rome et en Italie dans les cinq premiers siècles de l'Empire. Traditionnellement la question des *praedia urbana* est appréhendée à travers l'archéologie ou l'architecture. J. Dubouloz propose une analyse fort pertinente fondée sur une étude juridique, économique et familiale de la propriété immobilière dont la vocation est de compléter, voire enrichir, l'interprétation architecturale des bâtiments urbains. L'intérêt du droit romain étant de saisir le phénomène immobilier dans la durée notamment en tenant compte des modes et stratégies de transmission entre vifs ou à cause de mort du patrimoine immobilier urbain. En outre, la nature éminemment casuistique des sources juridiques romaines sollicitées (*responsa* des juristes, rescrits du Prince) permet de déceler aisément le cas concret soumis par les particuliers et fonctionnaires impériaux aux juristes ou au Prince. L'ouvrage se décline en 3 parties suivies en annexe d'un *corpus* de sources juridiques illustrant les caractéristiques essentielles des *praedia urbana*. La première partie a trait à l'organisation matérielle, humaine et économique des domaines urbains. L'auteur prend pour point de départ l'analyse par la *iurisprudentia* classique des clauses successorales relatives aux *fundus, instrumentum fundi, familia rustica* et à l'autonomie économique du domaine agricole. Il note que la nature et l'unité patrimoniale d'un domaine résultent davantage de la volonté du disposant que de la destination géographique ou économique du *fundus*. Cette grille de lecture, ensuite appliquée aux *praedia urbana*, permet à J. Dubouloz de dépasser les complexités géographiques et économiques entourant les *domus* et *insulae* et de cerner le problème de l'unité des domaines urbains. Ce n'est pas l'identité architecturale qui confère aux *praedia urbana* leur unité domaniale, mais l'*animus* de leur propriétaire que l'on perçoit nettement à travers les *verba* des clauses du testament. Plus qu'un simple type architectural, les domaines urbains sont aussi des constructions juridiques façonnées par la *voluntas testatoris*, laquelle transcende la distinction *domus*/*insulae*. À ce titre, l'auteur met en relief l'importance d'un fragment de Papinien (*7 Resp.* D. 32.1.91) dans lequel le juriste laisse entrevoir le large spectre du terme *domus*. Elle peut-être tout à fois *aedes*, *domicilium* du *pater familias* (lequel peut en être le propriétaire ou simplement l'usufruitier, voire le locataire), mais aussi un complexe immobilier et un espace d'activités économiques. Sur le plan personnel, les *praedia urbana* sont aussi un cadre humain : celui de la *familia*

urbana. Le statut de cette dernière est cependant ambigu dans la mesure où les esclaves *institores/negotiatores* paraissent en être exclus. Et là encore toute latitude est laissée au chef du domaine de dissocier la *domus* en tant qu'immeuble des activités économiques qui peuvent y être rattachées. Ce qui conduit l'auteur à aborder la délicate distinction entre *domus* et *insula.* Grâce à une interprétation très convaincante des sources jurisprudentielles, Julien Dubouloz démontre que le critère locatif ne saurait justifier l'opposition de ces deux entités urbaines dans la mesure où il est possible aussi de louer une *domus* et d'en tirer une source de profit. La clé de compréhension réside dans le mode de gestion locative propre aux *insulae*. Cette activité est déléguée à un *institor.* La langue juridique fournit une définition précise de l'*insula* : une propriété urbaine exploitée par un ou plusieurs *institores.* La deuxième partie de l'ouvrage concerne le régime juridique de la propriété des immeubles. L'auteur souligne à juste titre que la question n'est soulevée qu'à l'occasion des partages des *praedia urbana* résultant d'un acte de transmission *inter vivos* (vente, donation) ou *mortis causa*. La problématique soulevée est intéressante sur le plan juridique dans la mesure où l'on se trouve en marge de l'indivision *stricto sensu.* L'argument n'est pas aisé à aborder en raison de l'existence d'un principe traditionnel du i*us civile* : *superficies solo cedit* (la construction dépend par accession seulement du sol) qui, de prime abord, exclut la conception d'une copropriété immobilière (droit individuel de chaque copropriétaire assorti d'un droit collectif sur le sol et parties communes). L'auteur examine minutieusement les différentes formes juridiques de la *divisio* des *aedificia* à travers les *binae aedes* et les rapports de voisinages (servitudes, *cautio damni infecti*). Il refuse d'y déceler une copropriété au sens actuel du terme entre les habitants d'un même domaine urbain ; il y perçoit davantage une « projection sur le sol d'autrui ». Puis dans les deux chapitres suivants, il s'interroge sur la manière dont s'opèrent les partages dans les immeubles urbains qualifiés respectivement de *domus* et d'*insula*. Grâce à une lecture de la *sedes materiae* alliant la règle juridique et l'architecture, l'auteur parvient à dépasser l'apparente contradiction entre les structures patrimoniale et architecturale des *praedia urbana* et à suggérer en filigrane l'existence dans les faits d'une *communio pro indiviso* se traduisant par la conscience des habitants d'un même immeuble d'une jouissance exclusive de leur « appartement », lui-même inséré dans un tout (l'immeuble ou *a minima* un étage de celui-ci) dont la collectivité doit préserver l'intégrité. La dernière partie de l'ouvrage aborde les pratiques et stratégies de transmission des *praedia urbana* inhérentes à la division ou le partage de la propriété ou des droits réels en général. Il apert que seule la *domus* peut être inscrite comme élément de permanence du patrimoine familial dans la mesure où elle incarne le prestige et la continuité d'une famille. La *domus* est le noyau du *dominium* dont les modalités juridiques de transmission (fidéicommis, legs d'usufruit etc.) épousent la stratégie du disposant. En revanche, les *insulae* ne répondent pas à l'idée de perpétuation d'un patrimoine familial ; elles n'en sont qu'un accessoire, un instrument de gestion façonné par le droit des obligations (*locatio-conductio, societas*) et organisé autour de la personne de l'*institor*. À ce titre, les *insulae* changent plus facilement de mains et varient à chaque génération. L'*opus* de J. Dubouloz renouvelle l'approche juridique, historique et sociale des *praedia urbana* et est une référence incontournable du droit immobilier et de la construction à Rome. Il clarifie et illustre magistralement les différents niveaux d'articulation du droit réel lui-même des *iura in re aliena* et des

droits personnels entourant l'exploitation économique des domaines urbains. Par ailleurs, ce livre ouvre aussi des perspectives sur la fameuse distinction juridico-économique entre *fructus* et *quaestus*. Emmanuelle CHEVREAU

Catherine VIRLOUVET, *La plèbe frumentaire dans les témoignages épigraphiques. Essai d'histoire sociale et administrative du peuple de Rome antique.* Rome, École française, 2009. 1 vol. 17 x 24 cm, 300 p., 23 fig. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 414). Prix : 45 €. ISBN 978-2-7283-0841-5.

Dans un précédent ouvrage (Tessera frumentaria. *Les procédures de distribution de blé public à Rome*, BEFAR, 286, Rome, 1995), qui fait depuis sa parution autorité, C. Virlouvet s'est intéressée aux procédures et aux modalités des *frumentationes*, organisées à Rome depuis l'époque grachienne et maintenues par la suite – hormis à l'époque syllanienne – moyennant certaines transformations (passage de ventes à prix réduit au principe de gratuité). Dans le présent ouvrage, C. Virlouvet cherche à mieux cerner l'identité des bénéficiaires du blé public, de cette plèbe dite frumentaire, dont on sait qu'elle ne comprenait que des citoyens romains. La période retenue est celle de l'Empire, qui concentre les témoignages concernant les ayants-droit, heureux bénéficiaires de cinq *modii* (35 kg environ) mensuels de blé. L'auteur rappelle les conditions à remplir pour pouvoir y prétendre : « il fallait… être citoyen mâle adulte et probablement aussi *ingenuus*, résider à Rome ou en être originaire, et être inscrit, la plupart du temps à l'issue d'un tirage au sort, sur les listes de la plèbe frumentaire » (p. 2). Cherchant à pousser plus avant son enquête, elle se demande « qui étaient les bénéficiaires du blé public ? À quel niveau pouvons-nous les situer dans l'échelle sociale ? » (p. 3). C'est l'objet de l'ouvrage que de tenter de répondre à cette question rendue délicate par le petit nombre de sources à la disposition de l'historien. Les sources littéraires sont peu nombreuses à évoquer cette fraction du corps social et les inscriptions sont au nombre de seulement vingt-trois, « qui révèlent le nom de soixante-neuf ayants-droit au blé public, dont cinquante-cinq vigiles et quatorze bénéficiaires à titre individuel que l'on peut qualifier de civils pour les distinguer des précédents » (p. 3). L'ouvrage comprend deux parties : la première (p. 7-101) s'attache aux bénéficiaires du blé public, en distinguant parmi eux les vigiles d'une part et les ayants-droit issus de la plèbe de l'autre. Un chapitre leur est respectivement consacré, un troisième revenant sur une question déjà abordée par C. Virlouvet dans ses précédents travaux : la complexité de la procédure de gestion des bénéficiaires, telle que les inscriptions permettent de la percevoir. La seconde partie (p. 103-270), quant à elle, est constituée du corpus épigraphique lui-même. Chacune des inscriptions conservées est reproduite, avec photo lorsque cela est possible, et minutieusement analysée. Cette partie adopte un plan identique à la précédente : sont d'abord étudiées les inscriptions de vigiles puis celles des particuliers issus de la plèbe. Étant donné la documentation à sa disposition, l'auteur ne cache pas dans sa conclusion « un certain désarroi. Chaque cas fourni par les inscriptions… paraît unique et d'interprétation tellement difficile que l'honnêteté scientifique contraint à multiplier les hypothèses et les précautions oratoires pour souligner la fragilité des informations » (p. 271). La grande difficulté sur laquelle C. Virlouvet bute tient au caractère excep-

dans les *Poroi* que des mesures de détresse. L'ouvrage de N. Deshours nourrira la réflexion des historiens des religions s'intéressant à l'époque hellénistique. On lui saura gré d'avoir montré la vitalité de la religion civique traditionnelle face aux nouveaux cultes que ce soit ceux des rois, ces hommes-dieux – on pourra discuter son choix d'avoir rangé le culte de Rome dans les cultes traditionnels et de ne pas en avoir fait un équivalent des cultes royaux – ou les cultes orientaux qui viennent de faire l'objet, pour Athènes, de la thèse d'É. Matricon-Thomas. Anne JACQUEMIN

Nicolas RICHER, *La religion des Spartiates. Croyances et cultes dans l'Antiquité.* Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 806 p., 13 fig. (HISTOIRE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-38113-8.

On l'aura compris, ce volume se veut la référence en la matière, et s'est entouré de toutes les annexes nécessaires (cartes, bibliographie, indexes). L'effort de l'auteur pour en permettre la bonne utilisation est à saluer. Par ailleurs, il manquait vraiment un ouvrage récent sur cette question. Cela dit, les choix de l'auteur laissent perplexe. Certes l'érudition est partout présente et l'on découvre de nombreuses indications intéressantes, mais ce n'est pas pour rien qu'il manque une chronologie. Cette Sparte est une Sparte intemporelle où la religion du temps des guerres médiques et celle du temps de Pausanias le Périégète sont considérées comme de même nature et de même contenu. Du coup disparaissent quasiment Hélène la déesse de Sparte et son époux Ménélas, Zeus, Héraclès et les Rois « nourrissons de Zeus » qui semblent avoir été en leur temps des Grands prêtres (un petit chapitre de la page 245 à la page 252). Certes, dans cette avalanche de données ils apparaissent parfois, mais sans que leur importance soit mise en valeur. Car, bien sûr la Sparte royale n'existant plus depuis longtemps au temps du Périégète, source fondamentale sur la religion à Sparte, cette part si importante du culte lacédémonien n'apparaît plus que comme incidente au fil des chapitres. Or je suis pour ma part persuadée que la religion des Spartiates, société qui n'avait ni dogme ni livre sacré, et peu de textes pour se réaffirmer dans ses antériorités, a considérablement évolué au fil du temps. En particulier, je pense que la disparition de la royauté a profondément modifié le sujet. Cela n'enlève rien à l'érudition de l'ouvrage, mais on en retire l'impression que la religion à Sparte avait peu à voir avec ce que l'on connaît habituellement de la religion grecque. Certes celle-ci est d'abord locale. Et l'auteur se régale des spécificités lacédémoniennes. Par exemple le chapitre sur Delphes et Olympie (p 271-307), vu sous l'angle des consultations oraculaires, ne laisse pas comprendre les liens particuliers qui unissent les Spartiates à Zeus, ou Apollon et Artémis, les courotrophes qui protègent et éduquent les jeunes Lacédémoniens à travers tout le territoire. On retire donc de cet ouvrage, où l'on trouve cependant une foule de données, et souvent très intéressantes, une impression mitigée. Oui on sait où trouver des renseignements sur les cultes de concepts divinisés comme le rire ou la peur (les chapitres I, II, III), sur le dédoublement des objets du culte (chapitre V bien venu), sur les acteurs du culte (chapitre VI, masculins, chapitre VII, féminins), enfin les grandes fêtes Hyakinthia, Gymnopédies, Karneia (chapitres VIII, IX, X,) sur lesquelles nous avons quelques renseignements, mais qui étaient loin d'être les seules. Il y avait par exemple d'importantes fêtes d'Athéna la Poliouchos,

ou de Déméter, et encore de Poséïdon, qui apparaissent çà et là mais pas clairement. De façon très suggestive le long chapitre XI est consacré à un texte de Pausanias, considéré comme valable pour l'époque classique. Or je ne puis croire à la permanence à l'identique des croyances et des rites, car ceux-ci sont constamment soumis à la nécessité de s'adapter aux changements de société, et la disparition de la royauté d'une part et de l'État lacédémonien, l'arrivée des Romains d'autre part, sont des changements considérables auxquels il a fallu plier l'univers politique et religieux. Par exemple, à l'époque classique, l'espace lacédémonien était structuré autour d'Artémis et surtout d'Apollon le dieu des jeunes hommes. Le dieu avait des sanctuaires en son honneur, sous des épiclèses diverses, partout, et les jeunes gens couraient lors de ses fêtes d'un bout à l'autre du territoire. Ces fêtes étaient sans doute le creuset de l'armée lacédémonienne et les grandes fêtes présentées dans l'ouvrage n'étaient qu'une partie du culte d'Apollon. Mais entre la Sparte classique et celle de Plutarque et de Pausanias le territoire a rétréci, des sanctuaires ont disparu, la formation de la jeunesse ne répond plus aux mêmes besoins, elle est devenue largement folklorique, et nous sommes dans un univers de réinvention de la tradition. Au total donc, un ouvrage intéressant et documenté, qui va prendre place parmi les ouvrages de base sur Sparte, mais qui laisse la stricte historienne que je suis un peu dans la douleur de voir la spécificité de sa discipline, le temps et son corollaire le contexte historique, disparaître derrière l'érudition et sa tendance à l'intemporel.

Jacqueline CHRISTIEN

Denver GRANINGER, *Cult and Koinon in Hellenistic Thessaly*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, X-210 p., 1 carte. (BRILL STUDIES IN GREEK AND ROMAN EPIGRAPHY). Prix : 95 €. ISBN 978-90-04-20710-3.

Ce livre examine la religion d'État de la ligue thessalienne d'environ 196 (réorganisation de la ligue par T. Quinctius Flamininus) à 27 (incorporation de la ligue dans la province romaine d'Achaïe). Il s'agit de décennies de transformation politique et de prospérité économique au cours desquelles on perçoit un déploiement des activités cultuelles dans toute la région. L'auteur met l'accent sur les cultes d'État. Il défend la thèse qu'ils ont joué un rôle central dans le développement heureux de l'identité politique régionale qui fut vitale pour la ligue thessalienne durant ces années d'expansion et de consolidation territoriale. Mais il démontre aussi que les traditions religieuses anciennes des *ethnè* membres de la ligue se maintinrent dans les territoires « nouvellement » thessaliens. Dans certains cas, ces traditions prirent une nouvelle signification en encourageant la persistance d'une identité cultuelle locale à côté d'un idéal politique régional. Dans le premier chapitre (p. 7-42), D. Graninger rappelle l'histoire de la Thessalie depuis l'époque archaïque jusqu'en 27 av. J.-C. Dans le second chapitre (p. 86), il étudie en détail les deux cultes thessaliens – ceux d'Athéna Itonia et de Zeus Eleutherios – et leur relation avec le développement d'une identité thessalienne régionale durant la période hellénistique. Le chapitre III (p. 87-114) est consacré à l'étude des calendriers thessaliens. Les membres de la ligue finissent par mettre au point et adopter un calendrier thessalien commun. Dans le chapitre IV (p. 115-151), l'auteur analyse l'expression cultuelle de l'identité politique à l'étranger. Une pre-

avant les mécanismes de la mémoire, tantôt civique tantôt panhellénique, qui peut être construite autour des sanctuaires. On regrettera cependant qu'aucune synthèse ne soit proposée à l'issue du volume. Alain DUPLOUY

Timo STICKLER, *Korinth und seine Kolonien. Die Stadt am Isthmus in Mächtegefüge des klassischen Griechenland.* Berlin, Akademie Verlag, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 399 p. (KLIO. Beihefte, NF 15). Prix : 69,80 €. ISBN 978-3-05-004666-2.

L'ouvrage est divisé en 9 chapitres de texte plus un de bibliographie et un d'index en deux parties. Il prend la suite d'Ed. Will, *Korinthiaka, Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe, des origines aux guerres médiques,* Paris 1955, en traitant cette fois de l'histoire de Corinthe au V^e^ siècle. Le premier chapitre est une courte présentation de deux pages. Le deuxième introduit en fait le travail : Point de départ et questionnements. Avec le troisième chapitre, lui-même divisé en 8 sous-chapitres, on entre dans le sujet. Le texte de référence choisi pour aborder une cité dont on a perdu les récits d'histoire locale, est la Treizième Ode Olympique de Pindare. Le chapitre s'articule donc autour de ce texte qui célèbre la victoire du Corinthien Xénophon fils de Thessalos en 464 av J.-C. Le chapitre IV revient (4 sous-titres) sur les temps précédant 464, c'est-à-dire sur la seconde guerre médique. Les chapitres V et VI (8 sous-chapitres) étudient la politique de Corinthe entre la seconde guerre médique et 433 av J.-C. (soit les prémices de la guerre du Péloponnèse). C'est le corps du sujet avec l'étude de la situation due à l'affaiblissement de Sparte, les transformations des années 460 (volte-face de Mégare, changement politique à Argos, affaiblissement d'Égine), le rôle de Sparte dans la guerre corintho-athénienne, la rivalité athéno-corinthienne. Le chapitre VII, après le rappel de l'affaire Corcyre-Corinthe-Épidamne, et celle d'Athènes-Potidée-Corinthe, examine les liens de Corinthe avec ses colonies, mettant en valeur l'originalité de l'expérience corinthienne affinée au fil des fondations. Un sous-chapitre concerne le IV^e^ siècle ; l'ensemble Corinthien semble réactivé lorsque les Syracusains aux abois viennent demander de l'aide vers 345/4. Finalement, les liens anciens ont, avec bien sûr des réadaptations, survécu aux troubles de la guerre du Péloponnèse et du début du IV^e^ siècle. Le chapitre VIII (avec 9 sous-chapitres) est consacré à l'étude de la politique et des opérations de Corinthe pendant la guerre du Péloponnèse, avec étude de la périodisation propre à la politique corinthienne. Le chapitre IX est un chapitre de conclusion. Le sujet traité est extrêmement intéressant. Il met en lumière une expérience originale et importante. Mais il manque une chronologie. Là où l'on brasse de multiples épisodes il serait utile de retrouver les éléments chronologiques rassemblés et lisibles rapidement. Il manque aussi des cartes. On brasse une importante matière géographique, et à tout moment des noms de lieux apparaissent qu'on aimerait situer. L'histoire n'est pas une matière littéraire et abstraite. Les hommes se battent pour des territoires et le pouvoir sur des territoires, auxquels il faut ici ajouter des routes maritimes. Nous sommes en présence d'une thalassocratie de longue durée, qui a protégé les liaisons entre l'Occident grec et le Péloponnèse durant près de trois siècles, appuyée sur un système original de liens durables entre la cité-mère et les colonies, et venant compléter un autre ensemble, celui de la ligue du Péloponnèse, qui ordonnait les arrières-plans terrestres. Il était bon

qu'un ouvrage rappelle ces faits, avec cependant le regret que l'auteur n'ait pas facilité la tâche du lecteur en lui fournissant la chronologie et les cartes qui devraient caractériser les livres des historiens. Jacqueline CHRISTIEN

Léopold MIGEOTTE, *Économie et finances publiques des cités grecques.* Volume 1. *Choix d'articles publiés de 1976 à 2001*. Lyon, MOM, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 525 p., 29 fig. (COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE, 44. SÉRIE ÉPIGRAPHIQUE ET HISTORIQUE, 7). Prix : 42 €. ISBN 978-2-35668-020-4.

Le choix de trente-cinq de ses articles (deux en collaboration, n° 25 avec V. Kontorini et 27 avec R. Étienne) proposé par L. Migeotte reprend sa production entre 1976 et 2001, à l'exclusion des articles de vulgarisation, des contributions à des encyclopédies, des comptes rendus développés et des articles faisant double emploi avec les deux monographies qu'il a consacrées aux souscriptions publiques (1982) et à l'emprunt public (1984). Ce choix pertinent montre la cohérence du parcours scientifique de l'auteur, mais aussi un grand respect du lecteur. Le souci du lecteur accompagne toute la démarche qui a abouti à ce volume : même si un second tome est annoncé, qui sera consacré aux publications postérieures à 2001, point n'est besoin d'attendre sa parution pour avoir l'index du tome premier ; cela peut paraître évident, mais c'est loin d'être toujours le cas. Les articles sont présentés dans leur première version, avec leur pagination d'origine, même s'il y a eu un nouveau travail éditorial réalisé par les presses de la *Maison de l'Orient et de la Méditerranée*, mais chacun est accompagné d'un post-scriptum qui donne une lecture critique de l'article par l'auteur, des compléments bibliographiques, notamment des renvois à d'autres études de ce volume. Les articles ne sont pas présentés selon l'ordre chronologique de leur parution originelle, mais une organisation thématique en sept sections qui correspondent aux grandes articulations de la recherche de L. Migeotte : l'emprunt public, les souscriptions, les revenus et les dépenses, l'approvisionnement en grain, la taxation, la gestion financière et les questions de méthode dans le domaine de l'histoire économique de la Grèce. Le lecteur s'aperçoit vite que les frontières entre les sections sont poreuses et que la division répond essentiellement à une commodité éditoriale. On pourrait aussi distinguer deux catégories d'articles : les publications (ou republications) de documents épigraphiques ou le commentaire de textes littéraires bien contextualisés (n° 1, 2, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 21, 23, 25, 26, 27, 28, 29) et les articles de synthèse qui présentent un point d'histoire (n° 5, 6, 7, 8, 17, 24) ou une question plus générale traitée à l'échelle de la Grèce du premier millénaire avant notre ère (n° 3, 4, 16, 18, 19, 20, 22, 30, 31, 32, 33, 34, 35). Cependant se voient partout le même souci de précision dans la définition des termes, la même lecture fine, au plus près du texte ancien, et la même ouverture sur l'ensemble du monde grec d'un grand érudit. L. Migeotte n'est pas l'homme du parti pris idéologique : il n'écrit rien qui ne soit fondé sur une documentation scrutée avec soin. Sa vaste connaissance des inscriptions lui permet d'échapper aux pièges tendus par les philosophes, les orateurs ou les auteurs comiques. Il échappe ainsi à la dramatisation abusive, au sensationnalisme et au moralisme. Dans les débats sur le déclin de la cité, sur l'irresponsabilité de la gestion des finances publiques, sa voix est celle de la sagesse, mais aussi de la

qu'il faut entendre par le terme de « guerre civile ». De fait, les quelques éléments de réflexion sur ce point ne se trouvent pas en introduction mais dans certains articles : celui d'H. Flower (p. 76) ou celui de Chr. Pelling qui suggère une différence entre « civil conflict » et « civil war » sans l'expliciter (p. 113). En l'absence d'une telle réflexion, la présence d'un article sur les usurpations durant le règne de Gallien, à partir de l'*Histoire Auguste*, n'apparaît pas clairement justifiée, ni même l'utilisation, à quelques reprises, de la période du conflit des ordres. Il aurait pourtant été intéressant de se demander en quoi ce dernier peut ressortir de la catégorie « guerre civile ». Dans le même ordre d'idées, les deux derniers articles, qui explorent chacun à leur manière la résonance des guerres civiles romaines dans des sphères différentes (le théâtre de Shakespeare et la poésie des guerres civiles anglaise, américaine et espagnole) sont insuffisamment rattachés à la problématique générale. Enfin, les aspects matériels des guerres civiles ne sont évoqués que par le travail de B. Kellum sur certaines représentations de batailles navales. Elle estime qu'il s'agit de représentations de la bataille d'Actium et, par des rapprochements avec d'autres scènes peintes, propose d'y lire l'imprégnation et la réappropriation de l'imaginaire d'Actium par les nouvelles classes dirigeantes de l'Empire, notamment les affranchis et les femmes, pour qui cette bataille constituait une part cruciale de leur histoire. Cette communication tranche avec le reste du volume et illustre, à mon sens, le défaut de l'approche purement textuelle privilégiée. Certes, le lecteur se voit offrir une large revue de la réutilisation du thème des guerres civiles (au risque de s'y perdre s'il n'est pas familier des ouvrages étudiés), mais sans jamais qu'un certain nombre de questions historiques, pour lesquelles une approche matérielle aurait eu son sens, soient réellement posées. De la sorte, en dépit de communications de qualité, l'ouvrage laisse sur sa faim car il n'offre jamais véritablement de réflexion problématisée sur l'objet qu'il entend étudier – y compris sous l'angle du rapport entre littérature et histoire – et parce qu'il se cantonne souvent à une des dimensions du problème.

Thibaud LANFRANCHI

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, Clementia. *Recherches sur la notion de clémence à Rome, du début du I^er^ siècle a.C. à la mort d'Auguste.* Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 13,5 x 20,5 cm, 352 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 33). Prix : 18 €. ISBN 978-2-35613-044-0.

Le livre de G. Flamerie de Lachapelle peut être lu à deux niveaux : par une lecture rapide, fort agréable et enrichissante, qui prendrait en compte les 176 premières pages pour avoir les idées claires sur la *clementia* ; et par une lecture lente, qui ferait toute sa place à l'énorme masse des notes (138 pages !) et de la bibliographie ainsi qu'à l'érudition impressionnante qu'elles montrent. Dans le cadre de ce compte rendu, on essaiera de donner un aperçu des deux lectures. L'introduction, extrêmement brève, ne laisse pas présager de la richesse du corps du livre ; peu problématique, elle ne pose qu'une question, la nature individuelle et républicaine de la *clementia* ou son rapport à la monarchie. Cette question, centrale, il est vrai, sert de fil conducteur au livre, mais on trouvera beaucoup plus dans ces pages. Une première partie, *clementia populi Romani*, prend en compte l'étymologie et tente de donner une définition de la

notion, par rapprochement avec des notions proches, *lenitas, misericordia, indulgentia, mansuetudo* ; un tableau, p. 22, synthétise les nuances entre ces notions. Puis, la problématique s'éclaire : il est question de saisir « la conscience qu'avaient les Romains d'eux-mêmes et de leur *clementia* » (p. 23). S'ouvre alors une réflexion sur le *mos maiorum* et l'ancrage de la clémence dans ce substrat commun, réflexion qui se développe ensuite avec l'examen de la concurrence entre *clementia populi Romani* et *clementia* personnelle, sous la République avec Scipion l'Africain, puis dans les institutions juridiques (*quaestiones, senatus,* comices, juridiction du *paterfamilias,* de l'*imperator,* du *dictator*). Cette première partie fait ressortir une évolution qui amène la *clementia* à gagner une dimension personnelle plus grande. La deuxième partie, *Clementia Caesaris* replace le cas de César dans un cadre plus large, en donnant une belle étude de la place de *clementia* dans la pensée philosophique, et plus précisément – c'est là l'intérêt de cette étude – dans la pensée philosophique telle que César pouvait l'avoir conçue grâce à ses lectures ; c'est donc avec prudence que G. Flamerie de Lachapelle aborde la philosophie, et avec un esprit pratique et efficace qui lui fait limiter cette étude à l'essentiel. Ses conclusions sur les positions des stoïciens quant à la *clementia* sont prudentes et bien étayées (p. 58). Le champ politique est ensuite abordé, avec l'étude de la clémence entre *populares* et *optimates.* C'est dans ce cadre qu'est alors étudiée la *clementia Caesaris,* dont l'auteur fait remonter la naissance à l'année 64 ; la notion sert de pierre de touche pour marquer les différences entre Pompée et César, et, plus largement, pour éclairer les événements les plus marquants de la fin de la République. Mais aussi, l'analyse des textes permet d'aller plus loin et G. Flamerie de Lachapelle explique avec beaucoup de clarté, par une mise en perspective large, que l'absence du mot *clementia* dans le *Bellum ciuile* césarien est, paradoxalement, le signe que la qualité de clémence est considérée comme allant de soi. Particulièrement brillante et convaincante, l'analyse des discours césariens de Cicéron, pose l'hypothèse d'une lecture stoïcienne, allant du *Pro Marcello* au *Pro rege Deiotaro,* pour donner de César une image plus acceptable, celle d'un honnête *ciuis* et d'un *sapiens,* alors que ce moment est celui où la *clementia* prend des allures monarchique et personnelle. La mort de César permet à G. Flamerie de Lachapelle d'élargir son analyse, pour chercher la place encore réservée à *clementia* chez Salluste, tandis que, dans la rivalité entre Octavien et Antoine, *pietas* l'emporte sur *clementia,* signant ainsi l'échec de la *clementia Caesaris*. La troisième partie, *clementia principis,* commence par une splendide étude du *clupeus uirtutis* et des quatre vertus dans leur rapport les unes avec les autres, étude qui fait immédiatement ressortir la couleur républicaine qui pare ces vertus, et *clementia* au premier chef. L'analyse des quelques écrits d'Auguste, puis de la littérature augustéenne, pour y voir l'expression de la *clementia,* est un modèle du genre, dont la moindre des qualités est la prudence avec laquelle, pour finir, G. Flamerie de Lachapelle propose de voir dans la *Laudatio Turiae* un exemple de la réception de cette « propagande » dans le public. Vue sous cet angle, la *clementia Augusti* est sans nul doute l'aboutissement et le dépassement de la *clementia Caesaris*. Comme on le voit, la lecture « rapide » de ce beau livre est déjà riche ; mais lorsqu'on s'attache à un point précis, qu'on se réfère aux très nombreuses notes (près de 800 pour une seule partie du livre !), on comprend que ce livre constitue la partie émergée d'un iceberg considérable, offert à de nombreuses heures d'une lecture approfondie, ce qui est la marque d'un ouvrage de

référence… La bibliographie est très bien informée, discutée ou utilisée avec discernement ; les notes apportent des éléments supplémentaires et ne sont pas simplement des références ; les textes latins et grecs sont traduits sous le texte (on appréciera ce choix des normes Ausonius, naguère plus sévères), dans de bonnes traductions personnelles. Enfin, la qualité typographique proche de la perfection, l'art des transitions, la netteté du style et la clarté des conclusions en cours de cheminement contribuent à faire de ce livre un plaisir autant qu'une nécessité. Isabelle COGITORE

Saskia T. ROSELAAR, *Public Land in the Roman Republic. A Social and Economic History of* ager publicus *in Italy, 396-89 BC*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, X-360 p., 23 fig. (OXFORD STUDIES IN ROMAN SOCIETY AND LAW). Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-957723-1.

Peut-on encore espérer écrire quelque chose de neuf sur l'*ager publicus* et les lois agraires ? Deux siècles d'une historiographie on ne peut plus dense se sont intéressés à la propriété du sol sous la République et au rôle moteur de l'*ager publicus* et de ses modalités d'occupation et d'allotement, de la *lex Licinia* de 367 aux mesures gracchiennes de 133 et au remaniement de 111. Rome s'est bâti sur la conquête territoriale et la possession du sol conquis donne lieu dès le IV^e^ siècle à un cadre légal structurant la conversion des terres publiques en biens privés. Comme cela concerne l'Italie jusqu'à la guerre sociale, cela implique que la construction même de la République est intimement liée, y compris dans ses soubresauts les plus dramatiques, à la propriété du sol militairement conquis, à sa réaffectation, au problème général des terres. Les textes comme les documents sont peu nombreux, et l'écriture de l'histoire, souvent engagée aujourd'hui comme hier, de Caton, Cicéron ou Appien à Carcopino ou Nicolet. Saskia Roselaar, dans sa thèse défendue à Leyde en 2009, privilégie le point de vue économique et démographique dans un objectif plus large puisqu'il s'agit de donner « a comprehensive overview of the history of ager publicus in the Roman Republic ». Seule l'Italie est envisagée car l'auteur considère que les conquêtes hors de la Péninsule ne sont pas impliquées dans les mêmes processus de privatisation. On connaît les grandes questions : toute terre conquise entre-t-elle dans la *possessio* de la République ? quelles sont les modalités de la reconversion et leur évolution ? quelle est la définition juridique de la terre réattribuée ? l'allotement individuel est-il définitif ? que devient l'*ager arcifinius* ? quel rôle jouent les *agrimensores* ? quelle est la part de réattribution des terres conquises à leur ancien propriétaire ? Et plus largement, à qui profite la cession des biens fonciers ? L'accaparement de l'*ager publicus* par les riches, dans un contexte de croissance économique, démographique, et d'approvisionnement massif en main-d'œuvre servile, génère-t-il au II^e^ siècle la villa latifundiaire esclavagiste, l'aliénation progressive de toute une catégorie de petits agriculteurs propriétaires, et est-il responsable *in fine* de la crise agraire ? Les lois agraires des Gracques tendent en tout cas de limiter cette appropriation et fixe un processus de redistribution des parcelles récupérées ainsi que le caractère inaliénable de leur privatisation. Saskia Roselaar pose toutes les questions de manière très ouverte, même si elles ne sont pas toujours aussi originales qu'elle le laisse entendre, mais elle le fait avec le moins d'*a priori* possible. Ce qui se passe aux

aux *Academica*), l'impact de Lucrèce est ignoré, tout comme celui de Philodème, et l'abondante bibliographie citée dans les notes semble servir de garant plutôt qu'elle ne nourrit la réflexion. Faute de mise au point précise sur le lectorat de Cicéron et les modes de circulation des œuvres philosophiques, Y. Baraz maintient la thèse obsolète que la philosophie est un produit d'importation récente dont il faudrait justifier la venue à Rome, ce que contredit explicitement la préface au livre 4 des *Tusculanes*, non citée. On s'étonnera enfin de voir maintenue l'idée selon laquelle Cicéron « traduit et intègre les idées philosophiques grecques dans la tradition culturelle romaine » (p. 186) enrichie de la concession qu'il ne s'agit pas de traduction au sens strict mais de « synthèse, adaptation et réécriture » (p. 97) : les importants travaux consacrés à la langue philosophique latine, aux créations conceptuelles et à ce que la philosophie cicéronienne a de spécifiquement romain sont ignorés au profit des préjugés issus des constructions historiographiques du XIX^e^ siècle. Loin d'apporter du neuf cette étude restreinte et restrictive des préfaces fait resurgir les obstacles herméneutiques qui ont longtemps nui à la lecture du corpus philosophique de Cicéron.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

Philip FREEMAN, *How to win an election. An ancient guide for modern politicians. Quintus Tullius Cicero.* Translated and with an Introduction by P.F. Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2012. 1 vol. 12 x 17,5 cm, XXV-100 p. Prix : 6.95 £. ISBN 978-0-691-15408-4.

Ce petit livre (rouge…) est un exemple de la façon dont nos collègues d'outre Atlantique tiennent à accentuer la proximité des Classiques avec notre époque. Et la mesure avec laquelle cette démarche est effectuée par Ph. Freeman, PhD de Harvard et détenteur d'une chaire de Classical Languages à Luther College dans l'Iowa, en est une qualité. En effet, on trouvera dans ce petit livre, format poche, une introduction d'une quinzaine de pages qui résume excellemment ce qu'il faut savoir pour apprécier le *Commentariolum petitionis* : le contexte politique, les façons de faire campagne à Rome et le mode de scrutin ; sont aussi mis en valeur dix préceptes politiques susceptibles de trouver un écho dans la politique actuelle, « tout promettre à tout le monde », « donner espoir », « savoir communiquer », etc. Mais, avec bon goût, Ph. Freeman ne va pas plus loin et donne ensuite à lire le texte latin accompagné d'une traduction. Un « glossary » final reprend quelques points de vocabulaire et présente les principaux personnages qui apparaissent dans ces pages. Une bibliographie d'une dizaine de titres, en anglais, peut inciter le lecteur curieux à approfondir scientifiquement la lecture. La traduction fait le choix d'un lexique moderne sans être provocateur ; une petite note précise les points les plus problématiques, *equites* traduit par « business community », pour éviter l'effet d'anachronisme médiéval généré par « chevalier » dans des esprits non habitués aux termes antiques ; *optimates* et *populares* traduits par « traditionalists » et « populists », selon le même raisonnement. Pour le reste, la traduction est aisée et agréable, parfois un peu loin du texte comme, § 43 *adsiduitatis nullum est praeceptum* traduit par « Don't leave Rome », plus clair et direct. En général, le choix a été fait de traduire en phrases brèves, sans suivre les constructions de subordonnées en cascade ; le texte y gagne en modernité et en est plus percussif. Il

est clair que ce n'est pas une traduction correspondant aux habitudes scientifiques en vigueur, mais, ainsi toiletté, le *Commentariolum petitionis* peut trouver un nouveau public, comme en témoignent les commentaires élogieux d'un député conseiller du Président G.W. Bush et d'un sénateur américain. Reste à savoir si ces leçons sont profitables… Isabelle COGITORE

Ulrich C.J. GEBHARDT, Sermo iuris *: Rechtssprache und Recht in der augusteischen Dichtung.* Leyde, Brill, 2009. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, X-420 p. (MNEMOSYNE, Suppl. 315). Prix : 135 €. ISBN 978-90-04-17647-8.

Issu d'une thèse de doctorat de l'Université de Freiburg, l'ouvrage d'Ulrich Gebhardt a pour principal objet l'usage de la langue du droit en dehors de la littérature technique, en particulier dans la poésie augustéenne : l'auteur examine comment le « jargon juridique » (*sermo iuris*) y devient un moyen d'expression poétique enrichissant le lexique et l'argumentation, et questionnant la relation de la poésie aux réalités du régime augustéen. L'ouvrage est organisé en neuf chapitres progressifs, solidement ancrés dans la recherche récente et efficacement étayés par des exemples bien choisis, traités de manière compacte. Les deux premiers chapitres, nécessaires comme justification méthodologique, ne sont pas les plus engageants pour le lecteur intéressé prioritairement par la poésie. Sur la base principale du corpus cicéronien et des critiques antiques, U. Gebhardt y établit dans quelle mesure les Romains conçoivent leur langue juridique comme une langue technique et quels en sont les marqueurs linguistiques (les analyses sont et seront systématiquement fondées sur des relevés statistiques reproduits dans les tabelles de l'appendice). L'auteur documente aussi une utilisation distancée (humoristique, métaphorique) de la langue du droit dans la prose non juridique, ce qui ouvre la possibilité de principe de son application hors de son domaine spécifique, et partant en poésie. À partir du chapitre 3, l'auteur procède à un examen systématique des principaux auteurs augustéens, sans toutefois tomber dans le piège du catalogue : l'argumentation est ciblée, axée sur la fonctionnalité du discours, et relativement fluide entre les sections et chapitres ; les points de contact sont nombreux. Le chapitre 3 consacré à l'élégie amoureuse (essentiellement Properce et Ovide) réexamine comment ces poètes, au sein d'un même genre littéraire, jouent de façon variable avec les motifs et concepts empruntés au *sermo iuris* (*obsequium, servitium amoris*, mais aussi *locatio conductio*, *emptio venditio*, *manus iniectio*, *fructum*, *furtum* ou *foedus*) pour définir la relation amoureuse comme une relation relevant du droit des choses. U. Gerhardt souligne aussi – et ce sera un point central de son examen ultérieur du corpus ovidien – la récurrence de situations de procès (*lis*, *controversia*, *iudex*, *accusatio-defensio*) pour définir les rôles entre les sexes, dans un sens sérieux chez Properce mais plus malicieux chez Ovide chez qui ces rôles sont plus instables. Le chapitre 4, consacré à l'œuvre d'Horace, révèle la richesse des expressions juridiques à disposition du poète, et la variabilité de leur emploi selon la thématique des œuvres, leur destinataire ou les références intertextuelles (les personnalité et biographie de l'auteur sont récusées comme élément déterminant les choix lexicaux). Les exemples épars relevés dans les *Épodes* marquent un usage comique de la langue juridique transposée hors de son contexte. Quant aux *Odes*, l'auteur y éta-

inoltre corroborato dalle fonti letterarie, di cui il piatto costituisce una sorta di corrispondente figurato. Più in particolare, il carattere degli episodi, in cui *virtus* e *calamitas* sono strettamente congiunti, lascia inserire, secondo l'autore, il fregio figurato nella tradizione dello stoicismo romano e lo rende unico nel contesto degli oggetti in argento a cui può essere per altri aspetti paragonato. Né meraviglia, nonostante la rarità del soggetto, la presenza di *exempla* relativi alle origini della Repubblica in un pezzo di vasellame prezioso di II sec. d.C., parallelamente alla continuità e alla fortuna degli *exempla virtutis* negli scrittori di età imperiale. Il manufatto, secondo l'autore, da un lato costituisce una fonte di conoscenza della fortuna dei soggetti, dall'altro documenta un momento di rinnovato interesse per il passato, con un intento parenetico verso i fruitori al sentimento stoico delle scene, interpretate come esempi da imitare, in quanto portatrici di *auctoritas* e assunte a canone. Ed in effetti, secondo Steinhart, la *lanx* può essere accostata ai medaglioni di bronzo (*medallions proper*) d'Antonino Pio che offrono quantità di temi della storia romana delle origini, con precedenti nei coni monetali di Traiano, ove si ricorda Orazio Coclite, Furio Camillo e il giovane Decio Mure. Così come i medaglioni d'età antonina riportano *exempla virtutis* repubblicani, talvolta anche rari, altrettanti confronti sono individuati per la patera nei sarcofaghi di età antonina e nei monumenti di propaganda imperiale, in cui la famiglia imperiale è affiancata dagli eroi fondatori. Rifacendosi alle parole dell'autore, si potrebbe chiosare così: se anche il piatto di Stráže non può essere direttamente collegato ai festeggiamenti per i 900 anni di Roma, è in quella temperie culturale che va comunque collocato. Il testo è particolarmente meritorio per l'ampia selezione di fonti classiche che fondano la lettura e per l'articolata contestualizzazione del pezzo. Marco CAVALIERI

Silvia MARASTONI, Atilio MASTROCINQUE & Beatrice POLETTI, Hereditas, Adoptio *e potere politico in Roma antica.* Rome, Giorgio Bretschneider, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, IX-118 p. (PUBBLICAZIONI DEL DIPARTIMENTO TEMPO, SPAZIO, IMMAGINE, SOCIETÀ DELL'UNIVERSITÀ DI VERONA. SERIE STORICO-ARCHEOLOGICA, 2). Prix : 65 €. ISBN 978-88-768-263-9.

Voilà un livre novateur et passionnant, écrit en huit chapitres répartis entre trois auteurs, A. Mastrocinque et deux de ses élèves, qui couvre quasiment toute l'histoire de Rome, de la période royale à l'Empire fort avancé. Cette étude à la fois historique et juridique de la question s'ouvre par un chapitre d'A. Mastrocinque sur l'hérédité comme instrument de légitimation des droits politiques, qui sert d'introduction à la problématique. Partant du paradoxe que la non-transmission héréditaire du pouvoir est présentée comme une norme à Rome alors que la *forma mentis* des Romains ainsi que leur pratique montrent le contraire, la réflexion porte d'abord sur la transmission du *nomen*, signe de l'hérédité, en précisant que ce n'est pas l'*imperium* qui est transmis mais la *dignitas*, d'abord liée à la prise d'auspices, puis (p. 5), à époque impériale, dépendant du talent personnel, du prestige et de l'ascendance familiale. La question des auspices se serait ainsi limitée, ne concernant plus les consuls, mais disparaissant en quelque sorte dans la transmission du *cognomen Augustus* qui exprime la capacité à obtenir l'aide des dieux. La réflexion passe ensuite par une étude de la *pro herede*

gestio par le Sénat comme instrument servant à maintenir ininterrompue la transmission du pouvoir. S'arrêtant sur la période royale, B. Poletti donne un chapitre sur la sépulture de Romulus, en rappelant d'abord le rôle normalement dévolu à l'*heres* lors des rites funéraires ; dans le cas de Romulus, ce furent les sénateurs qui agirent en héritiers de Romulus, créant un interrègne qui serait ainsi à rapprocher de l'*usucapio pro herede.* Le résultat obtenu par le Sénat serait alors d'avoir été reconnu comme le titulaire légitime des *auspicia* en cas de vacance du pouvoir. La réflexion de B. Poletti passe ensuite à la question de l'hérédité des Tarquins et des origines de la République : la démonstration, prudente, permet d'insister sur la continuité entre la monarchie et la république, dans un mouvement qui vient légitimer les institutions républicaines ; elle avance l'hypothèse que les premiers consuls, liés par leur origine familiale aux rois, ne reçurent aucune investiture par les auspices pour la bonne raison que, étant les descendants des rois, ils en étaient détenteurs naturels (p. 45). Ainsi, le premier couple consulaire aurait été inséré par la tradition pour régler la difficulté que posait la transmission des pouvoirs royaux aux magistrats républicains. De même la figure de Tarquinia aurait été introduite pour expliquer la transmission du pouvoir, à la fin de la période royale, par l'intermédiaire des femmes. Brutus, appartenant à la *gens Tarquinia* par son ascendance maternelle, était héritier naturel du pouvoir, Collatin étant l'héritier du *nomen* de la *gens*. A. Mastrocinque développe ensuite la réflexion pour la période républicaine, avec une étude de l'héritage politique de Marius afin de démontrer que le Pseudo-Marius revendiquait non un héritage matériel, mais une dignité politique ; le même schéma est proposé pour l'héritage de César, puis, dans le chapitre suivant pour la période des Sévères avec les mêmes points de réflexion : la *pro herede gestio*, hériter la *dignitas*, le rôle des femmes. Ce dernier point fait l'objet d'un chapitre entier, toujours par A. Mastrocinque : « le Auguste e la trasmissione del potere ». Le dernier chapitre est de S. Marastoni et porte sur la *patria potestas* dans ses liens avec la citoyenneté ; ainsi les adoptions sont examinées, pour préciser le fonctionnement des familles républicaines. Cela peut sembler un retour en arrière, ce qui est le cas chronologiquement, mais cela sert à conclure le livre sur l'affirmation centrale : le paradigme de la famille était capital pour tout citoyen, y compris dans le cadre politique. Les chapitres des trois auteurs se répondent efficacement, sans redondance, et la démonstration y est cohérente, appuyée sur de nombreuses sources citées ou traduites et sur de nombreuses références bibliographiques citées en note ; il n'y a hélas pas de bibliographie unitaire ni d'index, ce qui peut nuire à une consultation rapide. Mais ce livre est d'une lecture aisée et ses positions renouvellent considérablement certaines approches ; le refus de séparer royauté, république et empire, permet une ample réflexion, parfois rapide (le saut de César aux Sévères par exemple…) mais stimulante. Une bonne lecture, commune aux historiens et aux juristes. Isabelle COGITORE

Jörg RÜPKE, *The Roman Calendar from Numa to Constantine. Time, History, and the Fasti*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2011. 1 vol. 17,5 x 25,5 cm, XII-226 p., 1 carte. Prix : 90 £. ISBN 978-0-4706-5508-5.

nous ne partageons pas son avis. Certes, nos sources n'utilisent pas le mot *προδοσία* et préfèrent des termes reflétant des valeurs morales comme *ἀδικία* ou *πονηρία*. Mais l'utilisation de ces deux mots n'exclut pas que son acte soit également une *προδοσία*. Du reste, les soupçons des Corinthiens sur les faiblesses d'Athènes n'ont pas le même statut que les conseils précis d'Alcibiade ; en ce sens, on peut considérer qu'il a tout de même livré aux Péloponnésiens des informations qu'ils ne possédaient pas. Par la suite, Anne Queyrel Bottineau aborde la catégorie des ententes avec l'ennemi, plus large que la collaboration militaire active : le médisme, qui consistait à trahir la cause hellénique au bénéfice de l'empire perse et qui était considéré avec horreur dans le monde grec. Puis est discutée l'institution de la proxénie, qui posait problème lors de conflits entre cités, les proxènes étant soupçonnés de double allégeance. La suite de l'étude aborde les différents types de trahison : remise à l'ennemi d'un élément de la cité, abandon par lâcheté et *ἀδικία* envers le peuple. L'auteur y passe en revue de nombreux cas de trahison observés lors des guerres médiques et surtout de la guerre du Péloponnèse. On remarque l'importance de l'opinion du peuple et sa propension à soupçonner la trahison. Ainsi, lorsque Périclès enferme la population dans les murs d'Athènes, il s'attire les foudres de ses concitoyens, qui constatent que seules ses terres sont épargnées par les Péloponnésiens. Il propose alors de les mettre en vente au bénéfice de la cité. De même, lors du désastre d'Aigos Potamos, les Athéniens « soupçonnèrent aussi très vite la trahison, préférable, pour expliquer cette défaite, à la reconnaissance insupportable de leur infériorité face à l'ennemi » (p. 217), notamment à cause de la clémence de Sparte à l'égard du seul Adeimantos. Enfin, on constate l'extrême intolérance du peuple à l'égard de ses stratèges, menacés d'un procès au moindre faux pas. Dans la troisième et dernière partie, Anne Queyrel Bottineau s'intéresse plus particulièrement aux relations entre les citoyens et leurs institutions démocratiques ; c'est là qu'intervient l'autre forme de trahison, la *στάσις*. Une large place est laissée à la tyrannie des Trente et, dans la mesure où celle-ci était soutenue par Sparte, à la complicité entre Lacédémone et les partisans de l'oligarchie. L'interprétation des textes est parfois difficile, dans la mesure où les orateurs du IV^e^ siècle av. J.-C., qui mentionnent régulièrement des événements du V^e^ siècle, exaltent plutôt qu'ils n'expliquent et déforment parfois la réalité au bénéfice de leur cause. Le même problème se pose pour Plutarque, qui écrit à une époque bien postérieure. Heureusement, tout au long du livre, Anne Queyrel Bottineau se montre prudente et avisée à l'égard des sources anciennes. Précédemment, un ouvrage de Claude Mossé, *Sacrilèges et trahisons à Athènes* (Paris, Larousse, 2009), s'était intéressé spécifiquement à Alcibiade. Au contraire, ce livre-ci aborde un grand nombre de cas, souvent moins connus et moins étudiés, parfois en dehors des limites chronologiques du V^e^ siècle, et offre une vision plus large du phénomène et de sa perception par les citoyens d'Athènes. Ainsi, sans se limiter à un catalogue de procès, son ouvrage exploite habilement les cas présentés notamment par la guerre du Péloponnèse et offre un éclairage bienvenu sur la vision proprement athénienne de la trahison. Julien DELHEZ

Florence GHERCHANOC, *L'oikos en fête. Célébrations familiales et sociabilité en Grèce ancienne*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 265 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 111). Prix : 25 €. ISBN 978-2-85944-690-1.

Ce livre présente la version remaniée de la thèse de doctorat de F. Gherchanoc, soutenue à l'EHESS en 1998 sous la direction de Pauline Schmitt Pantel. Si les célébrations collectives et publiques des cités grecques ont été largement explorées, la famille a pendant longtemps été exclue du champ d'étude de la sociabilité, les historiens considérant qu'elle relevait exclusivement du domaine de l'intime et du privé. Pour F. Gherchanoc, il s'agissait de réévaluer ce concept de sociabilité et de faire sortir la famille de la sphère privée. L'auteur propose ainsi une étude des rituels familiaux en Grèce, avec comme fil conducteur la sociabilité, une notion qu'elle définit en ces termes : « l'ensemble des gestes accomplis par ou au nom d'un individu ou d'une collectivité (en l'occurrence l'*oikos*) qui sert à organiser l'espace et le temps familiaux, à définir les rapports entre les hommes et les dieux, à mettre en place les catégories humaines, les liens qui les unissent » (p. 13). L'introduction se poursuit par une recherche sur le vocabulaire : l'auteur souligne les problèmes de définition liés à la notion de « famille », terme qui n'existe pas tel quel en grec et qui peut être rendu de diverses façons (*oikos / oikia*, mais aussi *genos* et *anchisteia*). Elle relève ensuite tous les termes utilisés pour qualifier les individus unis par des liens familiaux qui vont bien au-delà des liens biologiques (*suggeneis*, *kêdestai*, *epitêdeioi*…). Est aussi abordé le problème des sources, fragmentaires et de types et d'époques très disparates. Comme en bien des domaines, les informations disponibles concernent surtout l'Athènes classique. De plus, on constate que certains événements sont privilégiés en fonction du type de documents (par exemple le deuil dans la tragédie, le mariage dans la poésie). Les données utilisées reposent alors sur un « "bricolage" de sources », selon les mots de l'auteur (p. 19). L'ouvrage se divise ensuite en dix chapitres. Les trois premiers, à travers l'analyse des cérémonies familiales liées aux grands cycles de la vie (mariage, naissance, mort), montrent comment ces célébrations servent à créer et à souder le groupe, ainsi qu'à définir l'identité familiale. À côté de ces grands événements, il existe d'autres formes de célébrations, moins spectaculaires (comme les *katachusmata*), qui concernent plutôt la prospérité de la maisonnée ; c'est le sujet du chapitre 4, intitulé « Entre soi ». Toutes ces fêtes sont des vecteurs de cohésion, d'identité et de mémoire au sein de l'*oikos*. Mais ce dernier, en tant que lieu de sociabilité, est aussi une structure dont les frontières fluctuent, comme le montre le cinquième chapitre (« Recevoir chez soi ») : en certaines circonstances, l'espace domestique peut s'ouvrir sur l'extérieur (voisins, amis…). Ces relations d'hospitalité permettent de réaffirmer les liens existants et d'en créer de nouveaux. Les deux chapitres suivants s'attachent aux éléments qui font des grandes célébrations familiales (mariage, naissance, deuil) des « performances » ostentatoires et tentent de comprendre pourquoi les familles transforment ces cérémonies en spectacle. Le but est de faire de la fête un moment exceptionnel, porteur de mémoire, afin que chacun trouve sa place au sein de la famille mais aussi au sein de la cité. Il y a donc un va-et-vient permanent entre *oikos* et cité, ce que les trois derniers chapitres mettent en lumière en présentant quelques aspects des rapports entre famille et politique, entre identité familiale et identité civique. Ces deux structures s'entrecroisent et interfèrent sans cesse, à tel point que la cité est parfois obligée de légiférer et de réglementer les célébrations familiales – c'est l'objet du chapitre 10 –, le but étant toujours d'assurer la cohésion de la cité, parfois au détriment des pratiques familiales. Le travail se clôt par une bibliographie considérable (p. 215-243), suivie de deux index : des sources

(divisé en trois sections : sources littéraires ; sources épigraphiques ; représentations figurées) et général (lui aussi divisé en trois : les toponymes ; les anthroponymes et théonymes ; les notions). On regrettera qu'aucun des nombreux passages textuels cités n'aient été reproduits en grec (seuls certains termes importants sont donnés entre parenthèses au sein des traductions). Cette remarque n'enlève toutefois rien aux qualités de ce travail, dont le but est pleinement atteint : F. Gherchanoc montre que, finalement, la famille grecque se construit bien plus par des liens sociaux que par des liens biologiques, et qu'elle relève aussi bien de la communauté et du politique que de la sphère privée. De plus, l'analyse approfondie de certains rituels vient apporter une contribution notable à leur compréhension, notamment dans le chapitre 2 consacré aux fêtes de naissance. Enfin, le propos clair et cohérent, illustré par de nombreux exemples, fait de cet ouvrage un livre très agréable à lire. Hélène COLLARD

Daniela MARCHIANDI, *I periboli funerari nell'Attica classica : lo specchio di una « borghesia »*. Athènes, Scuola archeologica italiana - Paestum, Pandemos, 2011. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, 243 p., 30 pl. + 1 CD-Rom (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE ET DELL'ATTICA, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-88-87744-35-4.

L'ouvrage est issu d'une thèse de doctorat préparée à l'École italienne d'Athènes et soutenue à l'Università Orientale de Naples en 2005. L'étude des monuments funéraires attiques de l'époque classique est pratiquement aussi ancienne que les premières explorations par les voyageurs antiquaires des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ; dès la fin du XIX^e^ siècle, les chercheurs disposaient d'ailleurs d'un vaste corpus rassemblé par Alexander Conze, dont l'*aggiornamento* récent par Christoph Clairmont n'a guère modifié les principes. La discussion de ce vaste ensemble documentaire n'a pourtant jamais vraiment été à la hauteur de la quantité et de la qualité du matériel disponible. Au-delà des études stylistiques et iconographiques sur la sculpture funéraire et d'une approche épigraphique, les cimetières de l'Attique classique n'ont pas suscité l'effervescence herméneutique des nécropoles géométriques, orientalisantes et archaïques. La nécessité d'une approche sociologique globale, qui tienne compte du contexte archéologique et historique, n'en est que plus évidente pour tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de la recherche dans le domaine. C'est à cette tâche ardue que s'est attelée, avec succès – autant le dire tout de suite – Daniela Marchiandi. La recherche s'appuie sur un vaste corpus documentaire qui réunit toutes les informations disponibles sur les monuments eux-mêmes et sur les contextes archéologiques. Ce corpus, soit près de 450 pages supplémentaires (y compris une mise à jour bibliographique sur l'ensemble des dèmes attiques), est réuni sur un (mini) CD-ROM joint au volume ; son contenu peut également être téléchargé sur le site de l'éditeur (www.pandemos.it/documenti/sataa3-cd.pdf). L'ouvrage proprement dit offre une synthèse clairement organisée qui dresse une image de la société athénienne classique telle qu'elle apparaît à travers les commanditaires des périboles funéraires. L'enquête est double en réalité : archéologique d'une part, avec la morphologie des périboles, leur organisation interne et leur topographie, et prosopographique de l'autre, avec une vaste interrogation sur l'identité sociale des défunts. La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse des périboles eux-mêmes. L'auteur s'attache tout d'abord à préciser la

anche perché la scelta di una carriera al servizio dell'imperatore limitava fortemente l'accesso al sacerdozio, liberando posti per nuovi asperanti (p. 125-26). Nello spazio cittadino i liciarchi spiccavano per i loro monumenti funebri o per le statue nei luoghi pubblici di più città. Tipicamente licia è concessione di onori annui (κατ' ἔτος τειμαί) o comunque ripetuti per un certo numero di volte (α′, β′ κτλ. τειμαί), anche se la natura di questi onori rimane poco chiara (p. 143-44). Anche la partecipazione ad ambascerie presso il governatore o l'imperatore era un segno di distinzione. Le autorità romane erano anch'esse coinvolte nel riconoscimento delle benemerenze dei liciarchi, come testimoniano le numerose lettere imperiali incise sull'heroon di Opramoas. Il dossier relativo a questo liciarca è anche uno dei pochi dove sono individuabili conflitti a proposito della concessione degli onori, un fenomeno che era molto più frequente di quanto la documentazione lasci intravedere. Lo studio della Reitzenstein è pregevole perché riesce a ripercorrere in maniera sintetica tanti dei problemi legati al ruolo degli archiereis a vari livelli della società e delle istituzioni della Licia; tuttavia questo comporta anche che il rimando ad altre opere è spesso necessario per una trattazione più approfondita. C'è forse poca attenzione per il dato archeologico: si sente la mancanza di immagini dei monumenti più spesso citati e di piantine che illustrino casi concreti della disposizione delle statue onorarie nei luoghi pubblici. Il catalogo cronologico dei sacerdoti è ben fatto e corredato di un indice alfabetico. La mancanza di specchietti riassuntivi su singoli aspetti statisticamente rilevanti (provenienza, carriera, ecc.) comporta che il lettore debba ogni volta ritrovare nei precedenti capitoli discorsivi il punto dove il dato è stato trattato. La bibliografia relativa a ogni scheda del catalogo è ordinata alfabeticamente e non cronologicamente come di consueto. In conclusione, il volume della Reitzenstein fornisce un nuovo e affidabile strumento di lavoro, in particolar modo agli studiosi interessati alle élites dell'Asia Minore e al culto imperiale. Alberto DALLA ROSA

David J. BREEZE, *The Frontiers of Imperial Rome*. Barnsley, Penn and Sword Military, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, XXI-242 p., 28 pl., 48 fig. Prix : 25 £. ISBN 978-1-84884-427-8.

La notion de frontière est souvent mal comprise. Bon nombre de personnes croient erronément que de l'importance des fortifications frontalières dépend le salut de l'État, notamment par rapport au risque d'invasions armées. D'entrée de jeu, David J. Breeze tient à redonner aux frontières le rôle qu'elles avaient réellement au sein de l'Empire romain. Ce n'est pas la faiblesse des installations militaires qui permit les incursions germaniques durant l'Antiquité tardive ainsi que la chute de l'Empire, pour la bonne et simple raison que les infrastructures défensives – lorsqu'elles existaient – étaient moins destinées à arrêter une armée en marche qu'à contrôler le flux des personnes – dont la plupart étaient non armées –, ainsi que le transit des biens. Pour expliquer le rôle que jouaient ces zones particulières, l'auteur choisit de recourir essentiellement à des sources archéologiques, les plus adéquates pour exprimer toute la complexité des réalités frontalières. En effet, les quelques auteurs anciens qui ont parlé des frontières se sont attardés à décrire les infrastructures de type militaire qu'ils pouvaient observer, sans en décrire précisément les fonctions ainsi que les tenants et

aboutissants. Ceci explique que bon nombre d'ouvrages antérieurs sur les frontières ont accordé une place tellement importante à la fonction militaire, bien des historiens n'étant pas suffisamment familiarisés avec les réalités archéologiques. De leur côté, les archéologues peinent parfois à recontextualiser plus largement leurs découvertes à l'échelle de l'Empire, et les rapports de fouilles ne donnent pas toujours lieu à des synthèses accessibles. Cet ouvrage a, en ce sens, toute sa place dans l'historiographie des fortifications du *limes*. La première partie (p. 1-51) est consacrée à l'étude des sources, avec une certaine importance consacrée aux infrastructures militaires. La deuxième partie (p. 53-163), la plus développée, concerne les frontières elles-mêmes : les différentes infrastructures, en fonction des types de terrain, ainsi que les évolutions chronologiques et régionales. Cours d'eau, déserts, montagnes, mers, forêts et terres en friche sont passés en revue et mises en lien avec la « Grande stratégie » de défense de l'Empire. Une attention particulière est consacrée au Rhin, aux deux murs bretons ainsi qu'à l'Afrique du Nord. La troisième et dernière partie (p. 165- 208) est consacrée à l'interprétation rendue possible par l'exploitation des traces archéologiques et historiques à disposition. Il est dommage de constater que l'ouvrage se limite essentiellement aux fonctions militaires des frontières, alors que l'auteur admet lui-même qu'il ne s'agit que d'une vision très fragmentaire de la réalité ; il annonce d'ailleurs honnêtement en introduction qu'il ne traitera pas de tout ce qui concerne l'intendance, l'équipement ainsi que la vie des hommes dans les villes et villages bordant les fortifications. Et concernant les infrastructures militaires elles-mêmes, l'auteur explique également la raison de l'importance de la place accordée à l'Europe, par rapport au *limes* situé sur les deux autres continents : les fouilles plus systématiques et la densité plus forte des constructions en Bretagne, Germanie et le long du Danube, par rapport aux régions désertiques d'Arabie et d'Afrique. David J. Breeze cite abondamment les résultats des recherches récentes sur le sujet et maîtrise bien les sources. Ces connaissances appropriées lui permettent au fil de l'ouvrage d'entrer régulièrement en dialogue avec les auteurs modernes sur les questions actuelles. Le lecteur appréciera de se trouver associé à ces échanges, tout comme il sera certainement satisfait de bénéficier d'une bonne bibliographie thématique de première orientation, de nombreuses photos couleurs, ainsi que d'un index surtout intéressant pour les noms propres et quelques notions latines. Une liste de sites archéologiques à visiter, à travers une vingtaine de pays, permettra aux plus voyageurs des lecteurs d'envisager de satisfaire leur curiosité *in situ*.

David COLLING

Günther MOOSBAUER & Rainer WIEGELS (Ed.), Fines imperii – Imperium sine fine ? *Römische Okkupations- und Grenzpolitik im frühen Prinzipat.* Beiträge zum Kongress in Osnabrück vom 14. bis 18. September 2009. Rahden, Marie Leidorf, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 338 p., 99 fig. (OSNABRÜCKER FORSCHUNGEN ZU ALTERTUM UND ANTIKE-REZEPTION, 14). Prix : 45 €. ISBN 978-3-89646-735-5.

Que se passe-t-il aux confins de l'Empire romain ? Car les frontières ne sont pas des *agri deserti*. Le *limes* s'est fixé généralement dans un contexte militaire de conquête, de prise de possession brutale d'un sol étranger, et d'un rapport aux populations indigènes dont les clauses ne sont pas nécessairement empreintes d'*amicitia* et

502, offers wide-ranging thoughts, comparing the Romans' attitudes to their past and to their own past by subject peoples, with modern cases; this paper nicely dovetails with that by M. Dondin-Payre. M.V. Escribano, 'From norm to identity: Christians and Manichaeans in *Codex Theodosianus* XVI: separated by the law', p. 503-529, provides comprehensive coverage of an important piece of religious and intellectual history in late antiquity. S. Benoist brings up the rear with a brief 'Apologie pour une histoire romaine revisitée. Conclusions', p. 531-539 (with two figures), and there follows an admirable set of indexes, covering sources, names, geography and general, p. 541-586, and the list of contents (a list of illustrations would have been welcome). Nineteen contributions are in French, six in English and one in Italian. This is undoubtedly not least a triumph of Francophone scholarship. German scholars must look to their laurels, although plenty of works in German are cited – but, oddly enough, the great monument of German scholarship is mistakenly referred to twice, p. 167, 325, as the *Real-Encyclopädie der klassischen Welt* instead of… .*der classischen Altertumswissenschaft*. The *RE* came to an end in 1980 and perhaps is not read all that much nowadays. Anthony R. BIRLEY

Patrick LE ROUX, *La toge et les armes. Rome entre Méditerranée et Océan. Scripta varia.* I. Rennes, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 785 p., 37 ill. (HISTOIRE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-7535-1427-0.

Afin de saluer une carrière incroyablement féconde, tant au niveau de la recherche qu'au niveau pédagogique, plusieurs des collègues et amis de Patrick Le Roux se sont réunis afin d'éditer ce premier volume de *Scripta varia*. Dans l'avant-propos, Sabine Armani, François Cadiou, Patrice Faure, Bertrand Goffaux, Nicolas Mathieu, Milagros Navarro Caballero, Jocelyne Nélis-Clément, Christophe Schmidt-Heidenreich expliquent ce qui a motivé le choix des articles retenus dans ce volume. Tout d'abord, n'ont été repris que les articles que Patrick Le Roux signa seul, *afin de préserver la singularité du livre.* Il a également été décidé de définir une cohérence thématique : *La toge et les armes*. Ces deux symboles majeurs dans l'histoire de Rome constituent aussi deux axes primordiaux de la réflexion historique de Patrick Le Roux et ce, depuis plus de quarante ans, que ce soit dans les différentes universités qu'il servit, ou au sein d'institutions telles que la Casa de Velázquez à Madrid. Les éditeurs ont également tenu à ce que l'attrait particulier de Patrick Le Roux pour les terres ibériques soit bien représenté. La première partie de ce volume regroupe huit chapitres et forme une réflexion méthodologique et historique sur deux aspects indissociables du travail de Patrick Le Roux : le métier d'historien et la pratique de la science épigraphique. Les deux parties suivantes sont consacrées à une institution très étudiée par Patrick Le Roux : l'armée romaine, et plus particulièrement son rôle dans l'organisation des provinces ibériques durant la période impériale. Chacune de ces deux parties est composée d'une dizaine de chapitres. La quatrième partie, composée de six chapitres, est ensuite consacrée au monde civil, en proposant une réflexion sur la cité. Enfin, une dernière partie est dédiée aux espaces et aux populations des Gaules, proposant même deux contributions inédites sur les six qui la composent. Les éditeurs annoncent un deuxième volume de *scripta varia* qui sera consacré plus

particulièrement à des études sur la péninsule ibérique. Le présent volume est bien plus qu'une simple compilation d'anciens articles. En effet, Patrick Le Roux a tenu à ajouter des précisions, mises au point éventuelles, ainsi que des articles inédits et des *indices*, ayant toujours le dernier mot sur la présentation générale de l'ouvrage. Pour ceux que l'œuvre de Patrick Le Roux intéresserait encore davantage et qui ne seraient pas rassasiés de l'abondance des articles ici rassemblés, une bibliographie presque exhaustive (il manque les ouvrages et articles sous presse ou à paraître, les comptes rendus, les préfaces et les conférences inédites) est présentée en prologue. Cette longue liste impressionnera autant les jeunes chercheurs que ses collègues qui croyaient bien le connaître. David COLLING

Denise REITZENSTEIN, *Die Lykischen Bundespriester. Repräsentation der kaiserzeitlichen Eliten Lykiens*. Berlin, Akademie Verlag, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 280 p. (KLIO. Beihefte, NF, 17). Prix : 89,80 €. ISBN 978-3-05-005061-4.

Negli ultimi anni la Licia ha continuato a dimostrarsi una regione di straordinaria ricchezza epigrafica. Tra le scoperte maggiori spiccano alcuni documenti amministrativi di estrema importanza, come lo stadiasmo di Patara (*SEG* 51, 1832) e la lex portorii provinciae Lyciae trovata ad Andriake (*SEG* 57, 1666). Quest'ultima iscrizione ha rivelato che, a differenza dei casi finora noti, l'appalto dei portoria non era gestito dal procuratore imperiale, bensì dall'archiereus e dal grammateus del koinon dei Lici, i quali avevano anche la responsabilità di garantire il versamento delle somme pattuite con i Romani. L'importanza degli archiereis era sottolineata anche dalla loro funzione eponima e dalle attività di primo piano che essi svolgevano come uomini politici ed evergeti su scala regionale. Gli studi di M. Wörrle e C. Kokkinia sui dossier epigrafici di C. Iulius Demosthenes e Opramoas hanno preso in considerazione i legami di parentela e il ruolo sociale di alcune eminenti famiglie lice. Il proposito di Denise Reitzenstein è quello di riunire per la prima volta tutte le fonti relative agli archiereis (e alle archiereiai) della provincia di Licia e di stabilire, per quanto possibile, un ordine cronologico. Il catalogo della Reitzenstein, che fa riferimento anche a un certo numero di iscrizioni inedite, conta 98 archiereis di sicura datazione, 13 di datazione incerta e infine 24 casi in cui le informazioni sono troppo scarse per arrivare a un'identificazione o alla certezza che il personaggio in questione sia stato un archiereus. Una delle particolarità della Licia è la presenza di singole iscrizioni genealogiche che trasmettono i nomi di più sacerdoti della stessa famiglia; altri archiereis, invece, ci sono noti per via della funzione eponima di questa carica. Il catalogo è corredato anche da 9 alberi genealogici che ricostruiscono gli stemmi di singole famiglie oppure i legami di parentela tra più famiglie, con la conseguenza che alcuni nomi ricorrono in più specchietti. Avvalendosi dei dati di questo catalogo – che però è stampato nella parte finale del volume – l'autrice procede a un'esposizione ben ordinata dell'origine e dello sviluppo dell'archierosyne dall'epoca ellenistica a quella imperiale (cap. 2), delle funzioni istituzionali dell'archiereus (cap. 3), delle cariche rivestite, le liturgie e gli altri atti di evergetismo degli archiereis (cap. 4) e infine del ruolo sociale di questi eminenti personaggi, considerato nell'orizzonte dei rapporti familiari, cittadini, regionali e con le autorità romane (cap. 5). Nel profilo storico, la

Catherine BALMELLE, Hélène ERISTOV et Florence MONIER (Éd.), *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge.* Actes du Colloque international. Université de Toulouse II - Le Mirail, 9-12 octobre 2008. Bordeaux, Aquitania, 2011. 1 vol. 21 x 27 cm, 795 p., nombr. ill. (AQUITANIA. Suppl., 20). Prix : 70 €. ISBN 2-910763-22-6.

Le décor architectural constitue une source d'inspiration inestimable pour reconstituer l'image la plus fidèle du cadre de vie romain dans un contexte public ou privé. Sujet longtemps délaissé par la recherche, faute de documents sur lesquels fonder une interprétation fiable, la somme des articles présentés dans les actes de ce colloque démontre combien ce type d'étude est devenu un thème de recherches novateur. Le parti pris ne se résume pas à examiner tel ou tel type de décor pour ses qualités intrinsèques, isolé de son contexte, mais plutôt de déterminer les motivations qui sous-tendent la combinaison de différents types de décor à l'intérieur d'un même espace. L'abondance des propositions de restitutions en trois dimensions constitue d'ailleurs l'un des intérêts de cette publication. D'emblée, l'avant-propos souligne l'objectif des actes : exposer le dialogue et parfois la concurrence entre les différentes formes de décor pour souligner ou pour exprimer la fonction d'une pièce, d'un espace ou d'un monument, même si cette publication fait la part belle avant tout aux éléments de décors issus des constructions privées. Comme le nombre de communications traitant des décors provenant de bâtiments publics est assez réduit, il faut considérer ces actes comme le premier volet d'une sorte de diptyque. Le second volet correspondra aux actes d'un autre colloque tenu à Caen en 2011 à l'initiative de C. Allag, qui aborde la décoration des édifices édilitaires civils et religieux de Gaule. L'articulation en cinq grands chapitres reflète bien la démarche, même si l'impression qui se dégage est que l'ordre de présentation des contributions est discutable et que beaucoup d'articles auraient mieux trouvé leur place dans une section plutôt que dans une autre. Dans le premier chapitre intitulé décors et espaces architecturaux, la majorité des communications porte sur l'habitat et plus particulièrement sur les *domus*. Comme il s'agit d'études de cas, l'ordre des contributions correspond davantage à une progression géographique (du sud vers le nord de la Gaule) plutôt que chronologique. Le premier article rédigé par P. Thollard, O. Vauxion, G. Vincent et A.-G. Magdinier sort pourtant tout de suite de ce cadre : il est le seul à traiter d'un ensemble monumental religieux, celui de l'agglomération du Castellas à Murviel-lès-Montpellier (Hérault). L'exposé est centré sur le traitement décoratif de locaux faisant partie des aménagements secondaires d'un ensemble public dont les origines sont à rechercher dans la période tardo-hellénistique. Il aborde plus particulièrement deux aspects. Le premier s'attache au rôle assigné par les anciens au décor (peinture, mosaïque et lambris), dans la mesure où il illustre en quelque sorte la carte d'identité des petites chapelles, chacune remplissant apparemment une fonction différente. Le second précise l'usage de la pierre au sol selon la technique de l'*opus sectile*, mais surtout son traitement en élévation, soulignant, comparaisons à l'appui, que le choix des tonalités des roches utilisées était très réfléchi et répondait avant tout à la recherche d'une certaine harmonie de couleurs au sein d'un même espace (voir l'analyse de la pièce 2). La seconde intervention explore les différentes façons d'associer deux types de décors (pavements de pierre au sol et enduits peints au mur) dans les riches

demeures de huit îlots urbains de Nîmes. Elle tend à démontrer que la fréquence d'association de certains décors sur les murs avec certains revêtements de sol peut être un marqueur de la richesse des propriétaires. Dans ces riches demeures, l'*opus tessellatum* constitue sans aucun doute l'un des décors les mieux reconnus et le stuc, sans doute l'un des moins bien identifiés du fait de son emploi peu fréquent et de sa mauvaise conservation. Ce dernier est donc peu abordé dans les articles de ce premier chapitre et il convient donc de souligner les quelques communications qui traitent de ce sujet particulier. R. Sabrié a signé l'une d'entre elles (maison du Clos de la Lombarde à Narbonne), dans laquelle il invite à relativiser la notion de contemporanéité des décors au sein d'une pièce et d'un même ensemble architectural, mais également la signification de la qualité du décor lorsque l'on ne dispose d'aucune information sur la richesse des occupants. L'identification de la pièce qui accueille le décor est essentielle de ce point de vue et c'est ce dialogue entre architecture et décor qui s'avère signifiant. Il souligne cependant que la fréquence de l'intégration de scènes figurées dans les *domus* constitue bien un élément marqueur de richesse et d'un rang social supérieur. Pour en revenir au stuc, son absence criante est palliée et même soulignée au fil de plusieurs communications, selon l'originalité des décors évoqués. L'imitation sous une forme picturale des moulures architectoniques classiques constitue d'ailleurs l'un des thèmes phares de l'excellente contribution de D. Tardy, S. Bujard et E. Penisson sur les *domus* de Vesunna/Périgueux. La mise en exergue de ce type de décor pictural au sein d'une maison trahit le souci, selon les auteurs, d'une représentation quasi officielle de l'espace, donnant l'illusion d'une décoration monumentale similaire aux édifices publics. Elle soulignerait la fonction politique de ces riches demeures. L'analyse des décors de la ville de Paris nous fait ensuite basculer dans un contexte de recherches plus septentrional et par la même occasion, beaucoup moins riche en documents matériels. Le caractère synthétique des études paraît donc inévitable. Cette approche n'en demeure pas moins intéressante, notamment pour l'article rédigé par S. Delbarre-Bärtschi et M. Fuchs sur la Suisse romaine. La constitution d'un vaste corpus régional, dont se détachent les principaux thèmes figurés reconnus sur les fresques des habitats ruraux et urbains, a contribué à reconnaître un mouvement artistique consistant à exagérer les dimensions de certains aspects du répertoire peint classique. La seconde partie consiste en une analyse du décor en relation soit avec l'usage des pièces et des bâtiments, soit avec la forme architecturale dans lequel il prend place, notamment l'abside dans les constructions domestiques. Les structures thermales, les édifices de jeux et les *fora.* Il est des bâtiments publics ou privés qui se prêtent naturellement bien aussi à ce genre d'étude. C. Balmelle brosse d'ailleurs dans ce chapitre un tableau général des balnéaires publics et privés d'Aquitaine en intégrant des exemples de décors appartenant à des balnéaires du Bas-Empire, sujet rarement abordé jusqu'ici. Le répertoire aquatique offre des décors encore rares en Gaule, comme l'*opus musivum* des thermes des Sables à Saintes associant les coquillages. La communication de F. Dumasy sur le décor des édifices de jeux rappelle également un trait original et méconnu, celui de l'usage de la fresque qui trouvait sa place également dans les décors extérieurs éphémères, mais sans doute aussi dans certains cas, sous une forme plus pérenne et comme substitut des matériaux plus chers tels que le marbre sur le *podium* des édifices. Les recherches menées sur le *frons scaene* du théâtre d'Argentomagus et sur l'*aditus* du théâtre de Lyon démontrent

aussi tout le potentiel des études à mener sur de telles constructions. Parmi les contributions faisant partie de chapitre consacré aux relations entre « formes architecturales et spatialité », il convient de souligner celles de S. Groetembril et de V. Brunet-Gaston qui traitent de la fonction et du décor des pièces enterrées dans les *villae* et *domus*, bien que ces articles ne renouvellent en aucune façon les interrogations soulevées à propos de ces locaux enterrés et de leurs multiples fonctions. C'est bien de fonction et d'usage courant qu'il est question lorsque C. Vibert-Guigue traite des cryptoportiques dans les *fora*, lorsque l'analyse des décors trahit la présence de mobilier. On évoquera rapidement le troisième chapitre qui marque un retour à une analyse plus traditionnelle du décor par l'approche des thèmes iconographiques, même si l'angle d'attaque du sujet s'avère tenir plus particulièrement à l'utilité sociale des représentations à caractère mythologique. L'originalité tient dans l'analyse des textes de l'Antiquité tardive traitant des demeures aristocratiques. Elle révèle le souci de perpétuer l'impression de luxe qui devait régner dans les demeures du Haut-Empire, un idéal à jamais perdu ! Les réalités matérielles reprennent rapidement le dessus avec les sujets traités dans l'avant-denier chapitre. En dépit du thème annoncé (matériaux et procédés de fabrication des décors), cette section inclut également – et l'on s'interroge sur le rapport avec le sujet précédent – une réflexion sur la délimitation de l'espace, qui réunit plusieurs études analysant les enduits peints révélateurs de l'existence de baies et autres ouvertures dans les murs. Finalement, la première partie est centrée sur l'usage de la pierre et des matériaux qui imitent la pierre. On retrouve donc enfin dans cette section plusieurs communications sur le stuc, un matériau encore peu évoqué dans ces actes. L'étude menée sur le sanctuaire de Mars Mullo à Allonnes constitue une référence en soi par la méthode d'approche choisie. Le point de vue de la présentation n'est pas celui d'une analyse du décor, mais plutôt d'une recherche sur le travail des artisans, considérant la pierre comme un matériau à « épurer » de ses déchets (de taille) au même titre que l'on épure et forge le métal. C'est l'une des parties les plus riches des actes de ce colloque, dans lequel des nuances très subtiles peuvent être introduites, notamment par le thème de l'imitation picturale de décors pariétaux en *opus sectile*. Citons également l'*opus interrasile* redécouvert à Autun, et toujours dans le même domaine, les magnifiques décors de *crustae* de la villa de Chiragan, qui constituent un témoignage exceptionnel de la richesse à laquelle pouvaient encore prétendre certaines demeures privées. Le dernier sujet abordé traite aussi bien de l'évolution chronologique des décors et des particularismes régionaux que des innovations techniques et technologiques entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge. La contribution sur les décors architecturaux en Languedoc méditerranéen est la seule étude se penchant, par le biais d'une annexe au sujet principal discuté, sur un problème pourtant crucial dans les recherches menées sur les décors : la détermination de l'origine des roches et plus particulièrement les difficultés d'identification du marbre blanc. Finalement, on retiendra de ce colloque la richesse des contributions et l'inépuisable source de recherches que constitue ce thème du décor dans son contexte architectural. Le plus surprenant est de s'apercevoir, que malgré la masse impressionnante d'articles produite à l'issue de cette manifestation, la première réflexion qui vient à l'esprit est le nombre important de sujets qu'il reste encore à aborder.

Catherine COQUELET

catalogue. La même confusion se répète dans cette présentation en tableau qui se veut systématique. Au lieu de sérier le mobilier de façon continue et dans l'ordre dans lequel il apparaît dans le catalogue illustré, les pièces sont citées dans l'ordre choisi pour l'inventaire au moment de la découverte et reprend toutes les pièces inventoriées, même celles qui ne sont ni étudiées, ni même illustrées dans la publication. Leur figuration dans le tableau de concordance est donc bien souvent inutile. Par ailleurs, l'étude du mobilier est limitée : les planches correspondent à la présentation des pièces servant à dater les ensembles, toutes natures confondues. Il n'existe pas à proprement parler d'étude céramique ou numismatique, mais uniquement un exposé sous forme de dessins assortis parfois de photos d'ensembles mobiliers sur lesquels se fondent les datations proposées. Finalement, on reconnaîtra à l'auteur une qualité certaine : la rigueur avec laquelle les données de la fouille ont été traitées et présentées dans cet ouvrage. Catherine COQUELET

Erich HUDECZEK †, *Die Rundskulpturen des Stadtgebietes von Flavia Solva*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2008. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 56 p., 25 pl., 1 carte (CSIR. ÖSTERREICH, Band 4, Fasz. 1). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7001-6048-9.

Le premier fascicule du volume IV du *Corpus Signorum Imperii Romani* consacré aux collections autrichiennes présente la sculpture en ronde-bosse provenant de *Flavia Solva*, municipe appartenant au Norique. Les vestiges de sa capitale se situent sous l'actuelle Wagna, près de Leibnitz. La lecture de l'avant-propos de l'ouvrage circonscrit le champ de l'étude et expose la problématique du lapidaire sous deux aspects. Les limites du territoire de la cité concernée justifient la constitution du corpus qui comprend dix thèmes. D'après l'index succédant à la présentation, la majorité des pièces présentées font partie de la collection lapidaire du Landesmuseum Joanneum de Graz. Le second aspect, chronologique, expose surtout les difficultés de datation des pièces sculptées présentées. Selon l'auteur, l'hypothèse selon laquelle le développement de la majeure partie de la production lapidaire en Norique serait antérieur aux invasions des Marcomans vers 170 après J.-C. ne tient plus ; des sculptures ont manifestement été exécutées à une date plus tardive (III^e^ et IV^e^ siècles après J.-C.). La subdivision suivie distingue la sculpture importée, représentée par trois pièces uniquement, des autres productions, aux datations parfois très incertaines. Parmi les soixante-neuf sculptures faisant l'objet de ce corpus, outre quelques pièces illustrant le panthéon des divinités adorées dans la capitale, deux thématiques particulières se dégagent : les représentations d'Icare (n° 21 à 28) et les lions (n° 41 à 53 et n° 54 à 66). Les recherches menées à propos de l'origine, de la diffusion et des influences subies par les sculptures appartenant à ces deux thèmes constituent sans nul doute l'intérêt principal de cette publication. Les huit exemplaires de statuettes d'Icare découverts à *Flavia Solva* ne trouvent aucun équivalent en Norique (excepté deux découvertes dans la région de Celeia). Ce premier thème semble avoir une destination funéraire d'après le contexte de découverte. De taille relativement réduite, ces représentations, dont la plupart ont été taillées soit dans le marbre, soit dans un calcaire grossier, serviraient de couronnement à des monuments imposants. Certains auteurs

interprètent ces découvertes soit comme une simple référence au mythe de la chute d'Icare, soit comme une allusion à une apothéose. Le lion apparaît également comme une figure récurrente dans l'iconographie lapidaire de la région, comme le montrent les statues découvertes dans les villes voisines de *Flavia Solva* (Poetovio et Celeia). Le corpus de *Flavia Solva* compte onze représentations de ce type, qui doivent fonctionner vraisemblablement par paire et être associées à nouveau au domaine funéraire comme gardiens de l'espace funéraire ou/et comme symbole de la toute-puissance de la mort. Néanmoins, certains ont pu également servir d'offrande à Mithra. Enfin, l'auteur présente une troisième catégorie de sculptures de lions dans laquelle il reconnaît une production spécifique à *Flavia Solva*. Cette catégorie rassemble les treize exemplaires de couronnement de grandes stèles funéraires, qui remplissent également la fonction de gardiens. Il s'agit donc d'un thème largement représenté à *Flavia Solva* et dont la présence dans l'architecture funéraire traduit probablement une influence venue de Dalmatie ou de Dacie. Catherine COQUELET

Jás ELSNER & Janet HUSKINSON (Ed.), *Life, Death and Representation. Some New Work on Roman Sarcophagi.* Berlin-New York, De Gruyter, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, VIII-446 p., ill. (MILLENNIUM STUDIES, 29). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-020213-7.

Dans cet ouvrage sont réunies douze études indépendantes sur les sarcophages romains. Comme l'expose J. Elsner dans l'introduction (p. 1-20) la raison à l'origine de ce livre est tout d'abord le fait qu'il n'existe pas de recueil en anglais sur les sarcophages, qui pourrait être utile pour les étudiants anglophones, alors que la bibliographie très abondante est en grande majorité en allemand. Mais le but essentiel est de présenter des nouveaux travaux sur des questions traditionnelles, tout en refusant de suivre la séparation entre sarcophages décorés de sujets païens et ceux à sujets chrétiens, qui est en effet une préoccupation constante, assez utile dans ce domaine, résultant de la séparation entre archéologie classique et archéologie chrétienne. J. Elsner évoque brièvement les grandes questions concernant les sarcophages : les formes, la chronologie, l'historiographie de la recherche, ainsi que les problèmes liés au manque très fréquent d'information sur le contexte archéologique. Il reconnaît que divers aspects, comme leur position dans un mausolée, ou leur éventuelle exposition aux yeux des visiteurs, sont très difficiles à éclaircir. Concernant l'interprétation du décor des sarcophages J. Elsner souligne l'importance de l'ouvrage de Fr. Cumont, pour son impact sur la recherche postérieure, qui tentait de trouver un sens religieux, allégorique, ou bien symbolique aux sarcophages païens, ainsi que des travaux de A.D. Nock qui en revanche mettaient l'accent sur l'héritage culturel classique. Aux critiques faites par J. Elsner concernant les manques et les retards dans l'impressionnant corpus allemand, *Die antiken Sarcophagreliefs*, nous pouvons rétorquer que depuis une trentaine d'années de nombreuses publications qui ont vu le jour dans différents pays européens pallient parfois ce problème. Ajoutons à la bibliographie, car publié pratiquement en même temps, le dernier ouvrage en date de cette série de John H. Oakley, *Die attischen Sarkophage. Andere Mythen* (Die antiken Sarkophagreliefs IX, 1, 3), Berlin, 2011. Gelys Davies dans « *Before Sarcophagi* » (p. 21-53)

ne mesurera jamais assez les conséquences. La longue tradition historiographique allemande qui minimise la présence romaine sur la rive droite du Rhin à l'époque d'Auguste et aime à souligner l'échec de la conquête n'est cependant pas près de s'éteindre. Le petit ouvrage de Gustav Adolf Lehmann entend faire le point sur les découvertes et les recherches récentes en ce qui concerne les rapports entre Rome et la Germanie dans le « nordwestdeutschen Raum », d'Auguste à Maximin le Thrace. Les points d'ancrage de la discussion sont les lieux du massacre autour de Kalkriese et du Teutoburger Wald, le site civil de Waldgirmes, Zentralplatz romaine sur la Lahn, le camp de Drusus à Hedemünden sur la Weser-Werra, et les guerres marcomannes de Maximin. L'accent est plutôt mis sur les épisodes militaires, bien documentés et mis en contexte. Lehmann entend aussi atténuer l'institutionnalisation de la Germanie par Auguste et contredire la thèse de Werner Eck. Sur le plan institutionnel où il tente de se convaincre qu'il s'agit plutôt d'un projet non abouti, et en négligeant à peu près totalement l'investissement économique et commercial immédiat de la famille impériale et du secteur privé, autant pour les matières premières (carrières, gisements plombifères) que pour les produits fabriqués (poterie). Autant dire que la position de Werner Eck, qui était déjà celle de Thomasson trente ans plus tôt, n'en est pas ébranlée. Georges RAEPSAET

Sven STRAUMANN, *Die Nordwestecke der Insula 50 von Augusta Raurica. Die Entwicklung eines multifunktional genutzten Handwerkerquartiers.* Augst, Augusta Raurica, 2011. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 255 p., 33 pl., 119 fig. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 47). Prix : 100 FS. ISBN 978-3-7151-0047-0.

Le volume 47 de la collection Forschungen in Augst est dédié à la publication des fouilles de sauvetage menées en 1981-1982 sur la façade ouest de l'*insula* 50 d'*Augusta Raurica*. L'îlot se situe au sud-est du quadrillage urbain du chef-lieu et borde la rue qui mène à l'est et à l'ouest aux axes routiers quittant l'espace urbain via les deux accès monumentalisés de la ville. La position de ce quartier, à l'écart du centre monumental, explique sans doute que l'on y pratiquait des activités artisanales diversifiées (métallurgie, tissage, etc.). Occupés depuis les années 10 après J.-C., les bâtiments de bois et les aires non bâties associées, destinées au parcage pour le bétail, seront progressivement remplacées par des maisons de type Streifenhaus. Les états de construction ultérieurs permettent de suivre l'édification, à l'issue d'un regroupement parcellaire, d'un atelier de 252 m^2 dans lequel des artisans pratiquaient aussi bien la post-réduction liée au travail du fer que le traitement des métaux non-ferreux. En plus des activités métallurgiques déjà évoquées, l'*insula* accueillera ensuite un atelier de faux-monnayeurs dont l'existence était déjà connue. La répartition spatiale des découvertes trahit la nature des productions, depuis le stockage des matières premières jusqu'à un espace de vente, démontrant que la distribution commerciale des produits finis était assurée aussi sur place. Les derniers témoins d'occupation coïncident avec la période des invasions, les indices d'une présence sur le site au Bas-Empire pouvant être rattachés à une simple fréquentation des lieux transformés en gisement de matériaux jusqu'à la fin du Bas-Empire. Les données recueillies par T. Tomasevic Buck durant l'opération de fouilles réalisée dans les années 1980 ont été traitées dans

le cadre d'un mémoire de licence effectué à l'université de Bâle par l'auteur qui livre ici les résultats de ce travail et son interprétation des structures relevées lors de cette intervention. La publication est conçue en trois parties : la première correspond à l'évolution générale du site, la seconde porte sur la justification de la séquence des occupations par le biais des ensembles mobiliers de référence, la dernière est une synthèse interprétative des structures. L'auteur signale clairement que la publication répond à un objectif exclusivement chronologique. Dans la première partie de l'ouvrage, chacun de ces états forme un chapitre isolé obéissant toujours à la même structure de présentation. Chaque chapitre comporte une vue générale des découvertes, une description des unités architecturales et enfin, un résumé des acquis pour la phase de construction concernée. La volonté de conserver les termes déterminant sur terrain les unités stratigraphiques de fouilles (MR 5003.C.7, etc.) alourdit le texte et gêne fortement le propos tout au long de la publication. À l'intérieur de chaque état, l'énumération des contextes jugés significatifs prolonge et complète la description des structures. Cependant, la volonté de systématiser à tout prix le traitement des données a conduit l'auteur à y intégrer des commentaires parfois inutiles. Les altitudes supérieure et inférieure renseignées pour les unités construites auraient très bien pu être reportées sur les illustrations en fonction des nécessités et les autres commentaires, intégrés si nécessaire à la description. Ainsi, chaque trou de poteau appartenant au bâtiment 5001.A par exemple fait l'objet d'une description individuelle, ainsi que d'une illustration (p. 29). Les coupes stratigraphiques par contre sont alourdies par la mention de tous les contextes recoupés, forcément très nombreux lorsque l'on effectue une fouille en milieu urbain, *a fortiori* dans le cadre d'un chef-lieu de cité aussi important qu'Augst. L'ordre de présentation des structures aurait pu être conçu d'une façon plus logique : l'étude de la Basilicastrasse intervient en dernier lieu, alors qu'il faut considérer, comme le reconnaît d'ailleurs l'auteur, que les occupations riveraines sont au mieux contemporaines de la rue qui matérialise sur le site la structure urbaine générale du chef-lieu. Elle constitue donc en théorie l'une des unités stratigraphiques les plus anciennes. Dans la seconde partie, les structures décrites auparavant sont réunies désormais en ensembles construits qui se définissent par une association de structures et de couches d'occupation. Désormais, il ne s'agit plus de dater une phase d'occupation mais la durée de fonctionnement des bâtiments. Aux états A à F succèdent donc les ensembles 1 à 13 et pour chacun d'entre eux, une fourchette chronologique est proposée sous deux formes : une datation approximative et une fourchette plus resserrée. À nouveau, la justification systématique des datations proposées est présentée invariablement en quatre étapes : en introduction, un encart récapitulatif de la démonstration développée dans les trois points suivants, à savoir un commentaire, une datation, un phasage. À la répartition spatiale des découvertes mobilières ayant trait aux activités artisanales (poids de tisserands et ébauches métalliques) font l'objet des cinq dernières pages de ce second volet de l'étude. La troisième partie de l'ouvrage est sans aucun doute celle qu'il convient de lire avec le plus d'attention. Les vingt pages consacrées à la synthèse résument la structuration progressive de cette partie de l'*insula* finalement occupée par un seul bâtiment halle destiné à l'exercice de multiples activités artisanales. Elles replacent aussi ces métiers par rapport aux autres témoins d'activités artisanales relevés dans le chef-lieu. À la suite, sont publiés des tableaux de concordance assignés au mobilier figurant dans le

catalogue. La même confusion se répète dans cette présentation en tableau qui se veut systématique. Au lieu de sérier le mobilier de façon continue et dans l'ordre dans lequel il apparaît dans le catalogue illustré, les pièces sont citées dans l'ordre choisi pour l'inventaire au moment de la découverte et reprend toutes les pièces inventoriées, même celles qui ne sont ni étudiées, ni même illustrées dans la publication. Leur figuration dans le tableau de concordance est donc bien souvent inutile. Par ailleurs, l'étude du mobilier est limitée : les planches correspondent à la présentation des pièces servant à dater les ensembles, toutes natures confondues. Il n'existe pas à proprement parler d'étude céramique ou numismatique, mais uniquement un exposé sous forme de dessins assortis parfois de photos d'ensembles mobiliers sur lesquels se fondent les datations proposées. Finalement, on reconnaîtra à l'auteur une qualité certaine : la rigueur avec laquelle les données de la fouille ont été traitées et présentées dans cet ouvrage. Catherine COQUELET

Erich HUDECZEK †, *Die Rundskulpturen des Stadtgebietes von Flavia Solva*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2008. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 56 p., 25 pl., 1 carte (CSIR. ÖSTERREICH, Band 4, Fasz. 1). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7001-6048-9.

Le premier fascicule du volume IV du *Corpus Signorum Imperii Romani* consacré aux collections autrichiennes présente la sculpture en ronde-bosse provenant de *Flavia Solva*, municipe appartenant au Norique. Les vestiges de sa capitale se situent sous l'actuelle Wagna, près de Leibnitz. La lecture de l'avant-propos de l'ouvrage circonscrit le champ de l'étude et expose la problématique du lapidaire sous deux aspects. Les limites du territoire de la cité concernée justifient la constitution du corpus qui comprend dix thèmes. D'après l'index succédant à la présentation, la majorité des pièces présentées font partie de la collection lapidaire du Landesmuseum Joanneum de Graz. Le second aspect, chronologique, expose surtout les difficultés de datation des pièces sculptées présentées. Selon l'auteur, l'hypothèse selon laquelle le développement de la majeure partie de la production lapidaire en Norique serait antérieur aux invasions des Marcomans vers 170 après J.-C. ne tient plus ; des sculptures ont manifestement été exécutées à une date plus tardive (III^e^ et IV^e^ siècles après J.-C.). La subdivision suivie distingue la sculpture importée, représentée par trois pièces uniquement, des autres productions, aux datations parfois très incertaines. Parmi les soixante-neuf sculptures faisant l'objet de ce corpus, outre quelques pièces illustrant le panthéon des divinités adorées dans la capitale, deux thématiques particulières se dégagent : les représentations d'Icare (n° 21 à 28) et les lions (n° 41 à 53 et n° 54 à 66). Les recherches menées à propos de l'origine, de la diffusion et des influences subies par les sculptures appartenant à ces deux thèmes constituent sans nul doute l'intérêt principal de cette publication. Les huit exemplaires de statuettes d'Icare découverts à *Flavia Solva* ne trouvent aucun équivalent en Norique (excepté deux découvertes dans la région de Celeia). Ce premier thème semble avoir une destination funéraire d'après le contexte de découverte. De taille relativement réduite, ces représentations, dont la plupart ont été taillées soit dans le marbre, soit dans un calcaire grossier, serviraient de couronnement à des monuments imposants. Certains auteurs

Françoise FRAZIER, *Poétique et création littéraire en Grèce ancienne. La découverte d'un « nouveau monde »*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009. 1 vol. 16 x 22 cm, 240 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 23 €. ISBN 978-2-84867-278-6.

Le projet de cet ouvrage de F. Frazier, dont les talents ne sont plus à démontrer en ce qui concerne la lecture de Plutarque, est ambitieux et important. Il s'agit de traiter de l'émergence du littéraire, de la naissance d'une conscience aiguë de la spécificité du littéraire, qui se situerait selon l'auteur à la charnière des périodes classique et hellénistique, grâce notamment à des transformations des contextes de production et de diffusion de l'œuvre littéraire, comme le passage d'une culture du chant à une culture du livre, l'utilisation d'un patrimoine culturel considéré comme tel, la naissance de la philologie et l'activité de poètes érudits, l'importance nouvelle accordée au texte écrit. Mais pour ambitieux qu'il soit, cet ouvrage ne tient peut-être pas toujours ses promesses. Le principal écueil de l'ouvrage est sans doute son manque d'unité et son caractère discontinu. Centré d'abord sur la *Poétique* d'Aristote qui est au cœur de l'étude des trois premiers chapitres (p. 35-107), le livre envisage ensuite le cas de deux poètes, l'un étant antérieur à l'œuvre d'Aristote, à savoir Euripide, dans l'étude de la seule tragédie d'*Hélène* au chapitre 4 (p. 109-149), l'autre postérieur, Théocrite, étudié dans un choix d'idylles assez hétérogènes, qui n'a guère pour lui que de correspondre au programme du concours de l'agrégation de lettres classiques tel qu'il fut proposé en 2001-2002 en France. D'une façon générale, le choix éclectique de ces auteurs ou de leurs œuvres n'est jamais vraiment justifié ni construit, non plus que la cohésion qui est censée en résulter. La première section de l'ouvrage, composée des trois premiers chapitres et d'un long appendice consacré au travail du poète (dans le chapitre 17), est donc dédiée à la *Poétique* d'Aristote. Le premier chapitre qui porte sur le système des arts étudie comment Aristote détermine la nature et la place de la littérature qu'il déplace du domaine social à celui du savoir, en la positionnant donc à côté de la philosophie, et non contre elle. L'auteur présente l'effort accompli par Aristote pour penser le travail intellectuel et poétique. Le chapitre 2 vise à préciser les contours de l'objet littéraire lui-même dans la double spécificité que constituent la production littéraire et l'approche même d'Aristote. Rejetant la perspective platonicienne, Aristote pose la nécessité du sens de l'œuvre littéraire et de son unité, tout en rappelant que l'œuvre littéraire est à sa manière une part de l'action humaine, en tant que production de l'esprit. Dans ce cadre, l'œuvre littéraire demande une perfection formelle qui est atteinte dans le genre théâtral pour Aristote, en ce qu'il restitue une image intelligible de l'action humaine. Dans le chapitre 3, l'auteur envisage la question de la réception du texte littéraire par un lecteur ou du spectateur. Le chapitre 4 est une étude de l'*Hélène* d'Euripide, présenté comme le plus moderne des poètes tragiques ; l'auteur s'y demande en quoi cette œuvre tardive dans la production du dramaturge peut préfigurer un nouveau rapport de l'auteur à la littérature et quel type d'intertextualité est mis en œuvre. C'est avec Euripide que la littérature commencerait à perdre de son utilité sociale et morale pour gagner une forme d'autarcie, d'autonomie dans l'imaginaire. Avec Euripide, le poète cesserait d'être « maître de vérité » comme l'était le poète archaïque, sans être encore tout à fait le « maître des mots » qu'il devient, selon l'auteur, à l'époque alexandrine. Mais avec Euripide, la littérature

ne constituerait pas encore de manière accomplie un ensemble clos sur lui-même, mais on voit déjà comment le monde imaginaire tend à prendre une certaine autonomie. On s'intéressera plus particulièrement ici au chapitre consacré au « réalisme » de Théocrite et à « l'avènement d'un nouvel univers poétique » dans le cadre bucolique. Partant d'une formule assurément contestable de J. Sirinelli pour lequel l'univers de Théocrite constitue une « bulle poétique » (p. 30), l'auteur se risque ici à une étude des *Idylles* de Théocrite en rejetant l'idée, certes réductrice, selon laquelle Théocrite n'aurait écrit que sur l'art d'écrire, et en refusant de mettre en avant le processus créateur au détriment de la création elle-même. L'étude ici présentée veut porter essentiellement sur les idylles bucoliques, mais fait une entorse à ce corpus pour y intégrer les idylles II, XV et XVI, semble-t-il pour les raisons que l'on a signalées plus haut. On s'étonne d'une part que l'idylle XIII par exemple n'ait pas été retenue, d'autre part que la répartition en deux volumes de l'édition de la CUF, fondée sur des critères bien contestables, soit conservée comme allant de soi. Le rapport entre le poète et les Muses donne quelques bonnes indications dans le contexte alexandrin général, même si la complexité en est un peu écrasée, notamment en ce qui concerne l'œuvre de Théocrite où ce rapport ne peut sans doute pas être réduit au cas très particulier de l'idylle XVI. Comme le rappelle l'auteur à la suite de W. G. Arnott, c'est l'ambiguïté qui caractérise souvent la poésie de Théocrite et en fait sa richesse ; il est bien difficile de donner une définition claire et définitive de telle ou telle pratique poétique. Si la scène d'investiture poétique est ainsi un élément central des *Thalysies*, on ne peut sans doute pas réduire cette idylle à la seule réécriture hellénistique de son modèle hésiodique. C'est néanmoins avec raison que l'auteur pose la question du réalisme de l'œuvre théocritéenne, notamment dans les lectures qui en ont été faites, ou étudie l'importance des anthroponymes dans la construction de la fiction bucolique. Les analyses qui sont ici menées sur ces questions souvent difficiles concernant des personnages qui ne sont pas vrais, mais dont on peut penser qu'ils font vrai et qu'ils parlent vrai, sont justes et bienvenues. Plus contestables semblent être les jugements esthétiques concernant le ton ou la forme des idylles, qui sont peut-être un peu trop schématiquement présentées en des paires qui ne vont pas forcément de soi ou ne doivent pas être pensées comme exclusives d'autres associations. Certaines affirmations sont parfois bien rapides : ainsi p. 180, il est faux ou inexact de dire que le chevrier dans ses ultimes compliments « revient à la coupe, – oubliant la chèvre », car à bien des égards la coupe vaut pour la chèvre et réciproquement, et la chèvre est justement bien présente à la fin de l'idylle et n'a pas été oubliée. Ou encore, on ne peut pas dire simplement que Daphnis et Damoitas chantent « un dialogue fictif » dans l'idylle VI (p. 190) ; quant à la situation d'élégie hellénistique dans laquelle se trouve le Cyclope amoureux, il est bien difficile d'en déterminer les contours, car les parallèles hellénistiques font assez cruellement défaut, au point que l'auteur doit recourir à la catégorie latine du *praeceptor amoris* pour la caractériser. Les perspectives esquissées dans l'épilogue ne suffisent sans doute pas à rendre à l'ensemble une cohésion quelque peu absente, mais la nature d'« essai » qui est alors revendiquée éclaire à coup sûr la nature expérimentale de ces lectures qui, de manière indépendante, ne manquent ni de finesse, ni de pertinence, ni d'audace. Si les lectures individuelles manifestent une réelle capacité de lecture et d'interprétation (que le lecteur est en droit de ne pas toujours partager), il manque la véritable affirmation et

démonstration d'une cohérence dans la démarche. L'ouvrage est complété de trois appendices qui apportent des analyses pratiques sur les textes abordés, d'une bibliographie sélective organisée par chapitre et d'un *index locorum*. Christophe CUSSET

Isabelle BOEHM et Wolfgang HÜBNER (Éd.), *La poésie astrologique dans l'Antiquité*. Actes du colloque de Lyon organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. ABRY †. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 26,5 cm, 263 p. (CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 38). Prix : 38 €. ISBN 978-2-904974-40-3.

L'ouvrage co-édité par I. Boehm (univ. Lyon 2) et W. Hübner (univ. Münster) réunissent les textes présentés lors du dernier colloque international organisé les 7-8 décembre 2007 par J.-H. Abry, moins d'un an avant sa disparition. La préface co-signée par les deux éditeurs témoigne des difficultés qu'ils ont rencontrées dans cette collecte de textes et du choix qu'ils ont fait de présenter dans son état d'inachèvement le texte introductif de J.-H. Abry. En outre, comme cela arrive souvent, certains communicants n'ont pas donné leur texte, ce qui a été compensé par l'appel à deux autres intervenants. Bref le volume regroupe ainsi un tout petit nombre d'études – neuf – précédées de l'introduction de J.-H. Abry et rédigées majoritairement en français, mais aussi en anglais, en espagnol ou en italien. Il faut savoir gré à I. Boehm et W. Hübner de ce travail éditorial en hommage à la mémoire de notre collègue trop tôt disparue ! Grâce à la compétence exceptionnelle de W. Hübner en astrologie antique – il reste, comme l'était J.-H. Abry, l'une des références incontournables dans ce domaine –, les bibliographies spécifiques ont pu être ajoutées aux textes et des conseils judicieux donnés à des non-spécialistes de ces questions (comme cela apparaît dans les notes au texte d'I. Boehm). Dans ce volume de 226 pages de textes suivies de deux index très aérés – l'un des sources littéraires et l'autre des notions –, le travail éditorial est dans l'ensemble sérieux, même si l'on peut relever quelques coquilles (p. 6 manque un -s à Presse ; p. 10, deuxième et siècle sont mal accentués ; p. 13, manque un tiret en bas de la page ? de même en haut de la page 14 ? p. 87 « zodiacale » a un -c- de trop ; p. 95 n. 1 il faut lire *infra* et non *supra*…) et un certain nombre de négligences : dans les notes, les titres de revues ne sont pas toujours en italique ; « in » suivi d'un titre en italique reste souvent en italique ; dans la bibliographie de la page 164, redoublement de deux entrées ; la présentation des noms d'auteurs anciens, dans les notes, n'est pas harmonisée : ils sont parfois écrits en entier parfois en abrégé. La présentation de la bibliographie n'est pas elle non plus unifiée, si l'on compare les pages 20-21, 83-93 ou 225-226, etc. Pire, l'étude de C. Wolff n'est pas mentionnée dans la table des matières ! On peut également déplorer un manque d'uniformisation des citations en grec ou en latin : parfois elles sont suivies de leur traduction, parfois non. Même leur présentation n'est pas « lissée », cf. p. 124 et 125 où la police est la même que pour le corps du texte ; du reste, la traduction de la p. 124 est très maladroite. Le choix chronologique choisi par les éditeurs pour la distribution des études, qui reproduit au demeurant l'organisation du colloque, est sans doute le plus pertinent. Dans son introduction (*Le cercle des poètes disparus… État de la question*, p. 7-21), J.-H. Abry insiste sur l'originalité de la thématique, mais, dans ce cadre, seul Manilius représente le monde latin. L'étude

disparition de Joette Abry qui était seule, en France du moins, à pouvoir fédérer, sur une thématique aussi pointue, des spécialistes européens, voire internationaux !

Béatrice BAKHOUCHE

Regina HÖSCHELE, *Die blütenlesende Muse. Poetik und Textualität antiker Epigrammsammlungen*. Tübingen, G. Narr, 2010. 1 vol. 15 x 22,5 cm, X-375 p. (CLASSICA MONACENSIA, 37). Prix : 68 €. ISBN 978-3-8233-6552-5.

Dans le cadre des recherches abondantes qui se font actuellement sur l'épigramme, notamment depuis la publication du Papyrus de Milan qui, en livrant au début de ce siècle nouveau, une collection d'épigrammes nouvelles attribuées à Posidippe de Pella, a largement renouvelé les perspectives des études hellénistiques sur l'épigramme, l'ouvrage de R. Höschele propose une réflexion devenue autant essentielle qu'incontournable sur la question du recueil poétique, de la collection d'épigrammes, qui est en effet une question centrale pour le monde alexandrin qu'il s'agisse de la réception de la poésie antérieure ou de la production poétique nouvelle. L'importance du livre dans la production et la réception de l'épigramme avait déjà été abordée dans des études antérieures comme celle de K. Gutzwiller, mais la découverte du recueil de Posidippe a apporté des données nouvelles à partir desquelles il convient en effet de reconsidérer les recueils poétiques qui ne doivent pas être considérés comme de simples conglomérats de poèmes. Le recueil d'épigramme n'est pas en effet seulement ce qui sert de fondement à la réception poétique mais se trouve aussi profondément lié à la création des textes épigrammatiques qu'il convient de lire non seulement de manière indépendante, mais aussi dans le cadre du contexte littéraire que représente le recueil lui-même. C'est parce que ce double aspect a souvent été négligé que R. Höschele se propose ici de réfléchir à nouveau sur ce qui fait la textualité de l'épigramme à partir de l'époque alexandrine, en étudiant quelques recueils épigrammatiques importants, et en jouant des éclairages croisés dans les domaines grec et latin. L'étude de R. Höschele se compose efficacement de deux parties très complémentaires et équilibrées, l'une théorique, l'autre pratique. La première partie (p. 8-146) porte sur la situation de la poésie épigrammatique aux époques hellénistique et impériale. Il s'agit ici de s'interroger notamment sur les conséquences du passage de l'épigramme inscrite à l'épigramme livresque, sur le concept qui préside à la disposition et à l'arrangement des pièces au sein d'une collection pour l'élaboration de l'interprétation, sur la place et le rôle du lecteur dans la construction du sens et sur les modes de cette réception, sur la place et le rôle de l'auteur dans la création du recueil, sur les métamorphoses qui subissent les genres littéraires du fait de l'existence du support livresque. On soulignera notamment l'intérêt de la réflexion menée autour de Martial sur l'intérêt qu'il peut y avoir à composer un recueil et à lire dans son ensemble un livre d'épigrammes ; le risque principal est en effet celui de la monotonie, de la répétition, bref de l'ennui du lecteur. Or, il apparaît que c'est une interaction subtilement élaborée entre le texte singulier et le tout livresque qui permet d'éviter un tel écueil. Le quatrième et dernier chapitre de cette première partie retiendra particulièrement l'attention. À partir de la métaphore classique du chemin et du voyage pour exprimer la composition et la réception poétiques, l'auteur montre

comment dans l'épigramme le passant interpellé de l'épigramme inscrite se trouve métamorphosé en un lecteur qui se promène à l'intérieur de l'espace fictif que constitue désormais la collection poétique livresque. La deuxième partie (p. 148-307) est consacrée à l'étude de quatre collections des époques hellénistique et impériale. Le premier chapitre est consacré au nouveau recueil de Posidippe livré par le papyrus de Milan. Après des remarques sur la composition matérielle du rouleau et sur les éléments du paratexte, R. Höschele étudie plus particulièrement la première section du recueil, les *Lithika*, pour montrer comment l'organisation des vingt épigrammes de cette section renvoie à une composition et à une intention auctoriales qui font apparaître à la fois le dessin d'un manifeste poétique et un jeu avec la tradition épigrammatique. Le chapitre 2 est consacré à la *Couronne* de Méléagre que l'on peut connaître à travers de longues séquences de l'*Anthologie Palatine* qui permettent à la fois d'entrevoir la subtilité de la composition et les interactions entre l'ancien et le nouveau, entre les anciens poètes convoqués dans la collection et la production propre de Méléagre, interactions que met en œuvre la métaphore même de la couronne poétique. Ces échanges permettent de construire un véritable cycle érotique sous forme fragmentaire à travers lequel la figure d'Heliodora devient l'emblème même de la poésie de Méléagre. Le chapitre 3 est consacré à la muse garçonnière de Straton qui a été fort peu étudiée jusqu'ici. R. Höschele montre très bien comment Straton, en construisant un univers fondé sur le paradigme de la passion pédérastique, invite le lecteur à donner cours à sa propre imagination érotique. Dans le dernier chapitre consacré aux *Priapées*, l'auteur démontre avec efficacité que, contrairement à une idée reçue, cette collection ne répond pas à une organisation arbitraire, mais est structurée par un auteur unique. On peut regretter qu'il n'y ait pas de conclusion à l'ouvrage qui permettrait de saisir de manière percutante l'ensemble des apports des études particulières pour une compréhension générale et abstraite du recueil aux époques hellénistique et impériale. Mais cette absence n'est pas trop dommageable pour un ouvrage très suggestif et très précis dans ces analyses. On trouve dans les annexes la liste des *testimonia* des recueils d'épigrammes grecques, une bibliographie très abondantes et très internationale (p. 323-357), un *index rerum* et *nominum* et enfin un *index locorum*. L'ouvrage de R. Höschele doit devenir une référence incontournable pour l'étude du recueil poétique et pour la connaissance de l'épigramme. Ses avancées théoriques et ses lectures concrètes de quelques cas devraient à n'en pas douter susciter de nouvelles recherches dans ce domaine. Christophe CUSSET

Jean IRIGOIN †, Francesca MALTOMINI et Pierre LAURENS, *Anthologie grecque.* Première partie. *Anthologie palatine.* Tome IX. *Livre X.* Texte établi par J.I. et F.M., traduit, présenté et annoté par P.L. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, LXIII-73 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-00565-2.

L'édition de l'*Anthologie Palatine* dans la Collection des Universités de France a commencé au siècle dernier ; les deux premiers volumes parurent en effet en 1928 sous la houlette de P. Waltz. Ce fut ensuite une longue histoire tout au long du XX^{e} siècle et il ne manquait à ce jour que le tome IX, comportant le livre X de la collection

comment dans l'épigramme le passant interpellé de l'épigramme inscrite se trouve métamorphosé en un lecteur qui se promène à l'intérieur de l'espace fictif que constitue désormais la collection poétique livresque. La deuxième partie (p. 148-307) est consacrée à l'étude de quatre collections des époques hellénistique et impériale. Le premier chapitre est consacré au nouveau recueil de Posidippe livré par le papyrus de Milan. Après des remarques sur la composition matérielle du rouleau et sur les éléments du paratexte, R. Höschele étudie plus particulièrement la première section du recueil, les *Lithika*, pour montrer comment l'organisation des vingt épigrammes de cette section renvoie à une composition et à une intention auctoriales qui font apparaître à la fois le dessin d'un manifeste poétique et un jeu avec la tradition épigrammatique. Le chapitre 2 est consacré à la *Couronne* de Méléagre que l'on peut connaître à travers de longues séquences de l'*Anthologie Palatine* qui permettent à la fois d'entrevoir la subtilité de la composition et les interactions entre l'ancien et le nouveau, entre les anciens poètes convoqués dans la collection et la production propre de Méléagre, interactions que met en œuvre la métaphore même de la couronne poétique. Ces échanges permettent de construire un véritable cycle érotique sous forme fragmentaire à travers lequel la figure d'Heliodora devient l'emblème même de la poésie de Méléagre. Le chapitre 3 est consacré à la muse garçonnière de Straton qui a été fort peu étudiée jusqu'ici. R. Höschele montre très bien comment Straton, en construisant un univers fondé sur le paradigme de la passion pédérastique, invite le lecteur à donner cours à sa propre imagination érotique. Dans le dernier chapitre consacré aux *Priapées*, l'auteur démontre avec efficacité que, contrairement à une idée reçue, cette collection ne répond pas à une organisation arbitraire, mais est structurée par un auteur unique. On peut regretter qu'il n'y ait pas de conclusion à l'ouvrage qui permettrait de saisir de manière percutante l'ensemble des apports des études particulières pour une compréhension générale et abstraite du recueil aux époques hellénistique et impériale. Mais cette absence n'est pas trop dommageable pour un ouvrage très suggestif et très précis dans ces analyses. On trouve dans les annexes la liste des *testimonia* des recueils d'épigrammes grecques, une bibliographie très abondantes et très internationale (p. 323-357), un *index rerum* et *nominum* et enfin un *index locorum*. L'ouvrage de R. Höschele doit devenir une référence incontournable pour l'étude du recueil poétique et pour la connaissance de l'épigramme. Ses avancées théoriques et ses lectures concrètes de quelques cas devraient à n'en pas douter susciter de nouvelles recherches dans ce domaine. Christophe CUSSET

Jean IRIGOIN †, Francesca MALTOMINI et Pierre LAURENS, *Anthologie grecque.* Première partie. *Anthologie palatine.* Tome IX. *Livre X.* Texte établi par J.I. et F.M., traduit, présenté et annoté par P.L. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, LXIII-73 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-00565-2.

L'édition de l'*Anthologie Palatine* dans la Collection des Universités de France a commencé au siècle dernier ; les deux premiers volumes parurent en effet en 1928 sous la houlette de P. Waltz. Ce fut ensuite une longue histoire tout au long du XX^{e} siècle et il ne manquait à ce jour que le tome IX, comportant le livre X de la collection

poétique. La mort de Jean Irigoin a empêché ce dernier de mener à bien l'ensemble du travail entrepris pour l'édition du texte qui a été terminée par F. Maltomini ; la traduction et les commentaires par P. Laurens. Le retard de cette édition a cependant permis aux auteurs de tirer profit des travaux qui se sont multipliés sur l'épigramme. Signalons que, malgré l'avertissement liminaire, la conjonction « après que » reste encore suivie en français de l'indicatif ! Le livre X est le plus court de l'Anthologie et est très libre dans son organisation chronologique et sa tonalité. Bien des pièces de ce livre pourraient se retrouver ailleurs, mais c'est la tonalité morale et gnomique qui l'emporte avec les pièces d'un certain Lucien (qui est peut-être le rhéteur satirique de Samosate), Palladas, Agathias, Macédonios, Paul le Silentiaire, et Theaitetos. Dans son introduction, P. Laurens dresse d'abord un tableau très détaillé et très documenté de la tradition gnomologique (à laquelle se rattache le livre X) depuis Homère, Hésiode et Théognis à Ménandre et aux recueils de *gnomai* à partir de Stobée. L'importance des maximes dans la littérature grecque s'explique par leur utilisation dans le cadre scolaire, chez les rhéteurs et les philosophes. P. Laurens présente ensuite les caractères du livre X. Il montre qu'on y trouve illustrées les principales divisions rhétoriques de la sentence. La tonalité reste bien entendu conforme à la sagesse antique caractérisée par la prudence d'une part et le pessimisme d'autre part. Il souligne que la couleur particulière du livre X malgré tout tient à trois ensembles d'épigrammes : celles tirées du cycle d'Agathias, et surtout celles de Palladas (au nombre de 40) et celles de Lucien. La notice sur la tradition manuscrite, rédigée par F. Maltomini décrit, de manière fouillée et concentrée sur le livre X, l'ensemble des témoins : le *Palatinus gr. 23*, le *Marcianus gr. 481*, les sylloges mineures (avec beaucoup de précision), ainsi que les inscriptions (qui concernent 4 pièces ici) et les citations. On ne peut que souligner l'élégance de la traduction qui n'est jamais un exercice facile lorsqu'il s'agit d'épigrammes dont il faut garder la légèreté et l'énergie ramassée. L'annotation est assez abondante, précise et informée. Elle contient de nombreux parallèles toujours éclairants pour situer telle épigramme dans une tradition ou le traitement d'un lieu commun (par ex. la n. 1 p. 45-46 ou la n. 159 p. 64) ; elle se fait parfois (par ex. la n. 51 p. 50-51) de manière très utile le point sur les controverses interprétatives d'une pièce précise. Sans faire un commentaire suivi des différents poèmes, l'annotation réunit un important matériel pour guider la lecture et susciter l'interprétation. L'index des noms d'auteurs en fin de volume est en même temps un survol bibliographique appréciable pour une première approche. Ce volume est donc précieux en ce qu'il vient heureusement achever l'édition de l'*Anthologie Palatine* dans la CUF. Il vient ajouter une pierre importante dans l'édifice en construction permanente des lectures contemporaines de l'épigramme. Christophe CUSSET

Benjamin ACOSTA-HUGHES, Luigi LEHNUS & Susan STEPHENS (Ed.), *Brill's Companion to Callimachus.* Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XVIII-708 p. (BRILL'S COMPANIONS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : 184 €. ISBN 978-90-04-15673-9.

Être l'objet d'un volume des *Brill's Companions in Classical Studies* revient pour un auteur grec ou latin à une sorte de consécration, puisque c'est le signe que son œuvre suscite l'intérêt de nombreux chercheurs. Les *Brill's Companions in Classical*

droits personnels entourant l'exploitation économique des domaines urbains. Par ailleurs, ce livre ouvre aussi des perspectives sur la fameuse distinction juridico-économique entre *fructus* et *quaestus*. Emmanuelle CHEVREAU

Catherine VIRLOUVET, *La plèbe frumentaire dans les témoignages épigraphiques. Essai d'histoire sociale et administrative du peuple de Rome antique.* Rome, École française, 2009. 1 vol. 17 x 24 cm, 300 p., 23 fig. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 414). Prix : 45 €. ISBN 978-2-7283-0841-5.

Dans un précédent ouvrage (Tessera frumentaria. *Les procédures de distribution de blé public à Rome*, BEFAR, 286, Rome, 1995), qui fait depuis sa parution autorité, C. Virlouvet s'est intéressée aux procédures et aux modalités des *frumentationes*, organisées à Rome depuis l'époque grachienne et maintenues par la suite – hormis à l'époque syllanienne – moyennant certaines transformations (passage de ventes à prix réduit au principe de gratuité). Dans le présent ouvrage, C. Virlouvet cherche à mieux cerner l'identité des bénéficiaires du blé public, de cette plèbe dite frumentaire, dont on sait qu'elle ne comprenait que des citoyens romains. La période retenue est celle de l'Empire, qui concentre les témoignages concernant les ayants-droit, heureux bénéficiaires de cinq *modii* (35 kg environ) mensuels de blé. L'auteur rappelle les conditions à remplir pour pouvoir y prétendre : « il fallait… être citoyen mâle adulte et probablement aussi *ingenuus*, résider à Rome ou en être originaire, et être inscrit, la plupart du temps à l'issue d'un tirage au sort, sur les listes de la plèbe frumentaire » (p. 2). Cherchant à pousser plus avant son enquête, elle se demande « qui étaient les bénéficiaires du blé public ? À quel niveau pouvons-nous les situer dans l'échelle sociale ? » (p. 3). C'est l'objet de l'ouvrage que de tenter de répondre à cette question rendue délicate par le petit nombre de sources à la disposition de l'historien. Les sources littéraires sont peu nombreuses à évoquer cette fraction du corps social et les inscriptions sont au nombre de seulement vingt-trois, « qui révèlent le nom de soixante-neuf ayants-droit au blé public, dont cinquante-cinq vigiles et quatorze bénéficiaires à titre individuel que l'on peut qualifier de civils pour les distinguer des précédents » (p. 3). L'ouvrage comprend deux parties : la première (p. 7-101) s'attache aux bénéficiaires du blé public, en distinguant parmi eux les vigiles d'une part et les ayants-droit issus de la plèbe de l'autre. Un chapitre leur est respectivement consacré, un troisième revenant sur une question déjà abordée par C. Virlouvet dans ses précédents travaux : la complexité de la procédure de gestion des bénéficiaires, telle que les inscriptions permettent de la percevoir. La seconde partie (p. 103-270), quant à elle, est constituée du corpus épigraphique lui-même. Chacune des inscriptions conservées est reproduite, avec photo lorsque cela est possible, et minutieusement analysée. Cette partie adopte un plan identique à la précédente : sont d'abord étudiées les inscriptions de vigiles puis celles des particuliers issus de la plèbe. Étant donné la documentation à sa disposition, l'auteur ne cache pas dans sa conclusion « un certain désarroi. Chaque cas fourni par les inscriptions… paraît unique et d'interprétation tellement difficile que l'honnêteté scientifique contraint à multiplier les hypothèses et les précautions oratoires pour souligner la fragilité des informations » (p. 271). La grande difficulté sur laquelle C. Virlouvet bute tient au caractère excep-

tionnel de sa documentation. Ce sont en effet les situations d'exception qui sont passées à la postérité et qui rendent de ce fait périlleuse la tentative de cerner la place des bénéficiaires dans la société romaine. Elle n'en aboutit pas moins à d'importantes et intéressantes conclusions. Concernant les vigiles, elle montre clairement que le droit au *frumentum publicum* leur fut acquis (vers l'époque de Marc Aurèle au plus tard). C'est par fierté – celle d'appartenir à cette fraction privilégiée du peuple romain qu'était la *plebs frumentaria* – que certains d'entre eux voulurent laisser une trace épigraphique de ce privilège dont ils purent bénéficier (à vie et après trois années de service). Les témoignages conservés vont jusqu'au milieu du III^e^ s. et prouvent ainsi que l'octroi de la gratuité des vivres accordé par Septime Sévère aux soldats ainsi qu'aux vigiles ne mit pas automatiquement fin au bénéfice des *frumentationes*, même si « on peut supposer qu'ils ne cumulaient sans doute pas le blé public au blé de la solde » (p. 85). Les bénéficiaires dits civils représentent des cas exceptionnels : ils sont affranchis, souvent citoyens de fraîche date, femmes et enfants des deux sexes. Ils n'appartiennent ni aux catégories supérieures de la population citoyenne ni aux couches les plus pauvres ; ils « apparaissent comme des représentants d'une fraction du peuple romain qui ne connaît pas de difficultés matérielles » (p. 58). Les cas recensés concernent des bénéficiaires qui sortent de la procédure normale de tirage au sort. La majorité est constituée d'enfants, garçons et filles, quand les *frumentationes* étaient habituellement réservées aux citoyens adultes mâles. L'appartenance à un collège professionnel, la participation à une fondation alimentaire (telle que les *puellae Faustinianae*), les admissions exceptionnelles sont autant de situations à envisager pour éclairer certains cas de bénéficiaires, à première vue hors norme. Qu'ils aient été vigiles ou particuliers, il reste que tous les ayants-droit dont une trace a été conservée ont cherché non seulement à rappeler l'avantage matériel dont ils purent bénéficier mais plus encore à afficher leur qualité, souvent récente, de citoyens de plein droit de Rome. Du point de vue de l'autorité impériale, l'inscription d'un citoyen dans les rangs de la plèbe frumentaire a constitué une mesure visant à encourager l'enrôlement dans le corps des vigiles et plus largement « à favoriser l'insertion des plus dynamiques des familles nouvellement implantées dans la capitale de l'Empire » (p. 275). Pour ce qui est de la gestion des distributions et du fonctionnement au quotidien de la *porticus Minucia frumentaria*, C. Virlouvet apporte de nouvelles mises au point, relatives au mode d'enregistrement des vigiles (mention du numéro d'*ostium* ou référence à la table de la liste d'enrôlement), aux différents niveaux de classement (liste d'ensemble pour les archives de la préfecture des distributions, listes destinées aux employés de la *porticus* et permettant de contrôler le jour dit les bénéficiaires), au rôle des tribus dans l'élaboration et la mise à jour des listes de bénéficiaires, toutes précisions qui permettent de percevoir de manière plus vivante et plus concrète le fonctionnement de ce service administratif, même si bien des points obscurs demeurent. On ne peut que savoir gré à C. Virlouvet d'avoir apporté ces nouveaux éclairages sur l'organisation des *frumentationes* et plus encore sur ceux qui en bénéficiaient.

Anne DAGUET-GAGEY

particulièrement à des études sur la péninsule ibérique. Le présent volume est bien plus qu'une simple compilation d'anciens articles. En effet, Patrick Le Roux a tenu à ajouter des précisions, mises au point éventuelles, ainsi que des articles inédits et des *indices*, ayant toujours le dernier mot sur la présentation générale de l'ouvrage. Pour ceux que l'œuvre de Patrick Le Roux intéresserait encore davantage et qui ne seraient pas rassasiés de l'abondance des articles ici rassemblés, une bibliographie presque exhaustive (il manque les ouvrages et articles sous presse ou à paraître, les comptes rendus, les préfaces et les conférences inédites) est présentée en prologue. Cette longue liste impressionnera autant les jeunes chercheurs que ses collègues qui croyaient bien le connaître. David COLLING

Denise REITZENSTEIN, *Die Lykischen Bundespriester. Repräsentation der kaiserzeitlichen Eliten Lykiens*. Berlin, Akademie Verlag, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 280 p. (KLIO. Beihefte, NF, 17). Prix : 89,80 €. ISBN 978-3-05-005061-4.

Negli ultimi anni la Licia ha continuato a dimostrarsi una regione di straordinaria ricchezza epigrafica. Tra le scoperte maggiori spiccano alcuni documenti amministrativi di estrema importanza, come lo stadiasmo di Patara (*SEG* 51, 1832) e la lex portorii provinciae Lyciae trovata ad Andriake (*SEG* 57, 1666). Quest'ultima iscrizione ha rivelato che, a differenza dei casi finora noti, l'appalto dei portoria non era gestito dal procuratore imperiale, bensì dall'archiereus e dal grammateus del koinon dei Lici, i quali avevano anche la responsabilità di garantire il versamento delle somme pattuite con i Romani. L'importanza degli archiereis era sottolineata anche dalla loro funzione eponima e dalle attività di primo piano che essi svolgevano come uomini politici ed evergeti su scala regionale. Gli studi di M. Wörrle e C. Kokkinia sui dossier epigrafici di C. Iulius Demosthenes e Opramoas hanno preso in considerazione i legami di parentela e il ruolo sociale di alcune eminenti famiglie lice. Il proposito di Denise Reitzenstein è quello di riunire per la prima volta tutte le fonti relative agli archiereis (e alle archiereiai) della provincia di Licia e di stabilire, per quanto possibile, un ordine cronologico. Il catalogo della Reitzenstein, che fa riferimento anche a un certo numero di iscrizioni inedite, conta 98 archiereis di sicura datazione, 13 di datazione incerta e infine 24 casi in cui le informazioni sono troppo scarse per arrivare a un'identificazione o alla certezza che il personaggio in questione sia stato un archiereus. Una delle particolarità della Licia è la presenza di singole iscrizioni genealogiche che trasmettono i nomi di più sacerdoti della stessa famiglia; altri archiereis, invece, ci sono noti per via della funzione eponima di questa carica. Il catalogo è corredato anche da 9 alberi genealogici che ricostruiscono gli stemmi di singole famiglie oppure i legami di parentela tra più famiglie, con la conseguenza che alcuni nomi ricorrono in più specchietti. Avvalendosi dei dati di questo catalogo – che però è stampato nella parte finale del volume – l'autrice procede a un'esposizione ben ordinata dell'origine e dello sviluppo dell'archierosyne dall'epoca ellenistica a quella imperiale (cap. 2), delle funzioni istituzionali dell'archiereus (cap. 3), delle cariche rivestite, le liturgie e gli altri atti di evergetismo degli archiereis (cap. 4) e infine del ruolo sociale di questi eminenti personaggi, considerato nell'orizzonte dei rapporti familiari, cittadini, regionali e con le autorità romane (cap. 5). Nel profilo storico, la

Reitzenstein ripercorre brevemente la prima attestazione, a Xanthos, di un archiereus di epoca seleucide nel 196 a.C. (*SEG* 46, 1721) e l'istituzione del culto della dea Roma, che viene connesso con la restituzione della libertà ai Lici nel 167 a.C. e fu sempre celebrato da uno hiereus federale, il quale sopravvisse anche dopo la provincializzazione senza essere sostituito dal nuovo archiereus del culto imperiale. Prima dell'annessione all'impero è attestato solamente un archiereus di Germanico a Patara (*TAM* II 420), ma non è certo che si tratti di un culto federale. L'archierosyne degli augusti fu molto probabilmente creata al momento della provincializzazione, come fanno pensare anche le responsabilità del sacerdote nella riscossione dei portoria (p. 39). Un'iscrizione inedita tramanda anche il nome del primo archiereus, Eirenaios da Xanthos, la cui discendenza contò molti altri sacerdoti. Sua figlia Ptolemais fu archiereia e altri 12 casi databili tra l'epoca neroniana e quella di Antonino Pio mostrano che questo appellativo, fu riservato alle mogli dei sacerdoti già in epoca risalente. La Reitzenstein affronta anche la questione dell'identità tra l'archiereus e il lykiarches. Secondo la notizia di Strabone, il koinon dei Lici eleggeva un proprio liciarca in epoca ellenistica, ma le fonti sono talmente scarse che è difficile capire quali compiti avesse. Il titolo riappare dalla metà del II secolo d.C. e indicava sia gli archiereis in carica, sia quelli che avevano ricoperto il sacerdozio. L'aggettivo lykiarchikos poteva inoltre essere usato per identificare una famiglia tra i cui membri vi fossero stati dei liciarchi, mentre il termine lykiarchia nel titolo apo lykiarchias indicava lo status sociale piuttosto che la carica (p. 51-60). Per divenire archiereis/lykiarchoi, era necessario possedere ingenti mezzi finanziari e distinte origini familiari. Non è certo che fosse necessario aver rivestito particolari cariche o sacerdozi, e sicuramente la cittadinanza romana non era richiesta. Tutti i sacerdoti noti provengono però da poleis della Licia. A differenza di altre provincie, l'archiereus della Licia aveva funzione eponima (attestata con sicurezza dall'inizio del II secolo) e non si hanno notizie di iterazioni della carica, come invece poteva succedere altrove (p. 74). La datazione era usata per una serie di atti, dalle compravendite ai documenti ufficiali (p. 78-79). Il capitolo 4 guarda più da vicino le carriere e gli atti di evergetismo dei liciarchi, ricapitolando sinteticamente anche la discussione su alcune formule ricorrenti nelle iscrizioni. Essi erano regolarmente attivi in più poleis e detenevano cittadinanze multiple. Pochi sono i liciarchi per cui è attestata anche una carriera tra gli equites. La Reitzenstein sottolinea che le famiglie in cui sono attestati dei cavalieri erano tra quelle ad avere ricevuto la cittadinanza nel I secolo d.C. o precedentemente. Inoltre quattro dei cinque liciarchi appartenenti all'ordine equestre erano imparentati. Anche la relativamente tarda diffusione della cittadinanza romana nella valle del fiume Xanthos può avere contribuito al basso numero di equites tra i liciarchi (p. 111-12). Notevole è anche che nessun archiereus appartenesse all'ordine senatorio, né vi sia entrato dopo aver rivestito la carica. Una carriera a servizio dell'imperatore mal si conciliava con l'impegno per le numerose città della Licia (p. 112-13). Il capitolo 5 è dedicato al ruolo sociale dei liciarchi. L'importanza del prestigio familiare è testimoniato dalla presenza di grandi iscrizioni contenenti lunghe genealogie, ma a parte la dignità liciarchica, non si possono individuare gerarchie; gli aggettivi protos o proteuontos si trovano sempre legati a personaggi provenienti da città minori. A parte alcune famiglie di spicco che potevano vantare generazioni di liciarchi, la mobilità sociale nell'élite licia era alta non solo per fattori economici, ma

anche perché la scelta di una carriera al servizio dell'imperatore limitava fortemente l'accesso al sacerdozio, liberando posti per nuovi asperanti (p. 125-26). Nello spazio cittadino i liciarchi spiccavano per i loro monumenti funebri o per le statue nei luoghi pubblici di più città. Tipicamente licia è concessione di onori annui (κατ' ἔτος τειμαί) o comunque ripetuti per un certo numero di volte (α′, β′ κτλ. τειμαί), anche se la natura di questi onori rimane poco chiara (p. 143-44). Anche la partecipazione ad ambascerie presso il governatore o l'imperatore era un segno di distinzione. Le autorità romane erano anch'esse coinvolte nel riconoscimento delle benemerenze dei liciarchi, come testimoniano le numerose lettere imperiali incise sull'heroon di Opramoas. Il dossier relativo a questo liciarca è anche uno dei pochi dove sono individuabili conflitti a proposito della concessione degli onori, un fenomeno che era molto più frequente di quanto la documentazione lasci intravedere. Lo studio della Reitzenstein è pregevole perché riesce a ripercorrere in maniera sintetica tanti dei problemi legati al ruolo degli archiereis a vari livelli della società e delle istituzioni della Licia; tuttavia questo comporta anche che il rimando ad altre opere è spesso necessario per una trattazione più approfondita. C'è forse poca attenzione per il dato archeologico: si sente la mancanza di immagini dei monumenti più spesso citati e di piantine che illustrino casi concreti della disposizione delle statue onorarie nei luoghi pubblici. Il catalogo cronologico dei sacerdoti è ben fatto e corredato di un indice alfabetico. La mancanza di specchietti riassuntivi su singoli aspetti statisticamente rilevanti (provenienza, carriera, ecc.) comporta che il lettore debba ogni volta ritrovare nei precedenti capitoli discorsivi il punto dove il dato è stato trattato. La bibliografia relativa a ogni scheda del catalogo è ordinata alfabeticamente e non cronologicamente come di consueto. In conclusione, il volume della Reitzenstein fornisce un nuovo e affidabile strumento di lavoro, in particolar modo agli studiosi interessati alle élites dell'Asia Minore e al culto imperiale. Alberto DALLA ROSA

David J. BREEZE, *The Frontiers of Imperial Rome*. Barnsley, Penn and Sword Military, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, XXI-242 p., 28 pl., 48 fig. Prix : 25 £. ISBN 978-1-84884-427-8.

La notion de frontière est souvent mal comprise. Bon nombre de personnes croient erronément que de l'importance des fortifications frontalières dépend le salut de l'État, notamment par rapport au risque d'invasions armées. D'entrée de jeu, David J. Breeze tient à redonner aux frontières le rôle qu'elles avaient réellement au sein de l'Empire romain. Ce n'est pas la faiblesse des installations militaires qui permit les incursions germaniques durant l'Antiquité tardive ainsi que la chute de l'Empire, pour la bonne et simple raison que les infrastructures défensives – lorsqu'elles existaient – étaient moins destinées à arrêter une armée en marche qu'à contrôler le flux des personnes – dont la plupart étaient non armées –, ainsi que le transit des biens. Pour expliquer le rôle que jouaient ces zones particulières, l'auteur choisit de recourir essentiellement à des sources archéologiques, les plus adéquates pour exprimer toute la complexité des réalités frontalières. En effet, les quelques auteurs anciens qui ont parlé des frontières se sont attardés à décrire les infrastructures de type militaire qu'ils pouvaient observer, sans en décrire précisément les fonctions ainsi que les tenants et

Bref, pour Platon comme pour Aristote, le désir, le manque, le besoin est toujours celui d'un achèvement, d'un *télos* qui séjourne dans le bien.

Marc-Antoine GAVRAY

Livio ROSSETTI, *Le dialogue socratique*. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 16 x 23 cm, 292 p. (ENCRE MARINE). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35088-041-9.

Il volume in esame raccoglie la traduzione francese (talora già apparsa in sede di pubblicazione originaria, talora approntata espressamente per questo *recueil*) di otto studi pubblicati tra il 1998 e il 2010 che spaziano dalla presentazione di caratteristiche 'generali' del dialogo socratico (*e.g. Le dialogue socratique en statu nascendi*, p. 23-53; *Les socratiques "premiers philosophes" et Socrate "premier philosophe"*, p. 265-277) ad analisi puntuali di passaggi appartenenti alla letteratura socratica di IV sec. a. C., in particolare senofontei o platonici (*e.g. L'Euthydème de Xénophon*, p. 55-99; *L'Euthyphron comme événement communicationnel*, p. 121-194). Prima di esaminare in maggior dettaglio le tesi sostenute da Rossetti, con le quali mi sento di concordare per gran parte, sia consentito in fase introduttiva un minimo appunto di carattere formale. Per quanto sia vero, infatti, che la raccolta in volume permetta al lettore, come Rossetti stesso afferma sulla sua homepage, "di far emergere più nitidamente che in passato il filo conduttore" dei suoi studi sulla figura e la filosofia di Socrate, sarebbe stata auspicabile un'attiva e decisa rielaborazione degli articoli allo scopo di trasformare il *recueil* in una monografia coerente e coesa: da una parte sarebbero state evitate alcune ripetizioni (cf. 42-43 con 119, oppure le p. 204-206, che rappresentano sostanzialmente una versione molto ridotta dei capp. 2, *L'Euthydème de Xénophon*, e 3, *Savoir imiter, c'est connaître, le cas de Mémorables III 8*), dall'altra il *ductus* argomentativo avrebbe acquistato in pregnanza e scorrevolezza. Questa, tuttavia, è una minuzia che quasi scompare dinanzi alla meticolosità delle argomentazioni presentate. Certo, l'A. non manca di rilevare che i dati su cui queste si basano sono sotto gli occhi di tutti: ciononostante, sono rimasti inosservati (vd. 23 e 265). La tesi principale di Rossetti è così riassumibile: diversamente da quanto supposto dalla critica a partire dagli studi di Olof Gigon, i *sokratikoì lógoi* scritti e pubblicati dai discepoli di Socrate dopo la sua morte costituiscono, considerati nel loro insieme (Rossetti quindi propone implicitamente di rivalutare e relativizzare il ruolo dei dialoghi 'giovanili' di Platone, in contrasto con una pratica assai diffusa specialmente nella *scholarship* anglosassone), un documento attendibile per la ricostruzione della sua figura e della sua attività. Più precisamente, non si tratta di ricomporre le 'dottrine' filosofiche di Socrate, ma piuttosto, cosa che i *sokratikoì lógoi* permettono appieno, di procedere alla ricostruzione del suo 'metodo'. In quest'ottica, Rossetti preferisce interpretare gli scritti dei Socratici non come opere che s'ispirano alla produzione letteraria drammatica ateniese di V sec. a. C., ma come una procedura di stilizzazione del dialogare socratico, nato per così dire, per ragioni endogene (in part. p. 41-53). A questa tesi programmatica se ne appaia un'altra, avanzata nell'ultimo dei saggi presentati nel volume (*Les socratiques "premiers philosophes" et Socrate "premier philosophe"*) e che per certi versi collima – *e contrario* – con la tesi di George B. Kerferd (*The Sophistic Movement*, Cambridge, 1981): il concetto di

filosofo si sviluppò in Grecia soprattutto negli ultimi trent'anni del V sec. a. C. e il suo sviluppo è da leggere in diretto rapporto all'attività di Socrate e alla nascita e crescita del circolo socratico (in part. p. 270-277). Tre dei saggi contenuti nella raccolta (*Le ridicule comme arme entre les mains de Socrate et de ses élèves*, p. 195-213; *La rhétorique de Socrate*, p. 215-244; *Le côté inauthentique du dialogue platonicien*, p. 245-263) sviluppano ulteriormente queste tesi, rilevando l'importanza della retorica e dell'arroganza che è attribuita a Socrate nei confronti dei suoi interlocutori nei vari *sokratikoì lógoi* (in questo senso cf. anche Danzig, Gabriel, *Apologizing for Socrates. How Plato and Xenophon Created Our Socrates*, Lanham 2010, in part. p. 19-150). Assai interessante, soprattutto perché impiegata come 'griglia' per l'interpretazione di due passaggi dei *Memorabili* senofontei (IV 2, vd. 55-99, e III 8, vd. 101-119) e dell'*Eutifrone* platonico (121-194), è l'argomentazione di Rossetti a proposito della 'macro-retorica' messa in atto da Socrate. L'A. sottolinea, infatti, alcune caratteristiche ricorrenti dell'agire socratico negli scritti che lo vedono protagonista (*e.g*. la sua attenzione per l'interesse dimostrato dagli interlocutori, la scelta di condurre una discussione sempre con un solo partner, l'attenzione per la creazione di una situazione atta a far sì che l'interlocutore 'abbassi la guardia', a cui spesso segue una *pars destruens* protratta ai limiti del tollerabile) e conclude, riconoscendo che Socrate mette in opera una strategia comunicazionale che si esplica nella capacità di "enfermer l'interlocuteur dans une situation rassurante mais qu'il ne peut pas contrôler" (p. 231). Tale descrizione è confermata dalla rappresentazione che Senofonte offre dell'accostarsi di Socrate a Eutidemo nei *Memorabili* (vd. in part. l'analisi offerta da Rossetti alle p. 59-95). Per quanto le tesi e le analisi di Rossetti siano, come si è già accennato prima, in gran parte condivisibili, mi sembra opportuno sollevare due questioni. 1) L'interpretazione di Rossetti sembra sminuire eccessivamente, a mio avviso, l'importanza della 'filosofia' socratica intesa tradizionalmente. Certo, è necessario evidenziare l'importanza degli elementi situazionali e l'impiego di strategie retoriche nell'argomentare socratico, ma non è del tutto corretto affermare che questi siano gli aspetti essenziali della figura di Socrate trasmessaci dai suoi discepoli. Molto di più, questo costituisce un elemento imprescindibile della figura di Socrate che deve necessariamente essere messo in relazione con una serie di contenuti rintracciabili, verisimilmente, da un esame attento di tutti i testi 'socratici', ai quali è necessario accostarsi con uno sguardo nuovo e in maniera olistica, senza pregiudizi di sorta (in specie, un'eccessiva attenzione per la testimonianza platonica, la quasi unanime svalutazione della testimonianza aristofanea, la non ancora sufficiente rivalutazione di Senofonte al quale, nonostante la 'riscoperta' in ambito scientifico dei suoi scritti socratici, per il momento sembra ancora non essere stata riconosciuta la dovuta autonomia intellettuale). 2) Se ho ben compreso un aspetto implicito delle argomentazioni di Rossetti, questi ritiene che la rappresentazione di interlocutori di Socrate intenti a imitarlo e a costringerlo a sottoporsi all'*elenchos* senza, tuttavia, risultati di sorta (*e.g.* Aristippo in *Mem*. III 8), possa essere una prova *ex negativo* dall'affidabilità delle testimonianze dei Socratici riguardo alle strategie retorico-comunicazionali del maestro. Il ragionamento, tuttavia, è corretto solo se si presuppone la validità di queste testimonianze. Formulo qui una domanda da "avvocato del diavolo": e se le strategie retoriche attribuite a Socrate altro non fossero che la trasposizione sul maestro di un atteggiamento proprio degli autori di *sokratikoì lógoi* appresi per altra

via (*e.g.* frequentazione di retori o – più semplicemente – di tribunali)? Sono da segnalare alcuni refusi editoriali – poco perdonabili a una casa editrice così prestigiosa – specie nella citazione di passaggi in greco (cf. 42: ἐλέγχειν τὸν Σωκρατην(!), ὥσπερ αὐτὸς υπ'(!) ἐκείνου; 47: ἀμφισβετεῖν(!); 253: εἰς ἐμητέραν(!) δύναμιν; ἀντθρώπῳ), come nella bibliografia (dove il celeberrimo volume di O. Gigon è citato con il titolo: *Sokrates. Sein Bildung* (sic!) *in Dichtung und Geschichte*). Nonostante gli appunti sopra esposti e queste minime imprecisioni, *Le dialogue socratique* rimane un libro stimolante e piacevole da leggere, capace di portare una ventata di freschezza nel panorama degli studi socratici. Il volume chiude con un'ampia bibliografia e un indice dei nomi. Un'ultima notazione. I lavori di Rossetti sul dialogo socratico sono parte integrante della rinascita degli studi socratici che si sta verificando dalla fine degli anni Novanta del secolo scorso (cf. negli ultimi anni *e.g.* il già citato volume di Gabriel Danzig, ma anche le nuova edizione critica per i tipi di *Les Belles Lettres* dei *Memorabili* senofontei curata da Louis-André Dorion e Michele Bandini (Paris 2000/2011), la nuova traduzione italiana della stessa opera a cura di Fiorenza Bevilaqua (Torino, 2011), il *Cambridge Companion to Socrates* edito da Donald R. Morrison (Cambridge, 2011) e il volume introduttivo alla filosofia socratica di Sarah Abel-Rappe nella serie delle edizioni Continuum *A Guide for the Perplexed*, London/New York 2009). Non solo: essi costituiscono uno degli stimoli degli incontri intitolati "Socratica", organizzati da Rossetti stesso con la collaborazione di Alessandro Stavru la cui terza edizione ha avuto luogo a Trento nel febbraio del 2012 (in questa edizione è stata cooptata anche Fulvia de Luise). Proprio in quell'occasione è stato fatto il punto, attraverso una discussione plenaria, sulla situazione degli studi socratici e su nuove prospettive di ricerca da seguire negli anni a venire: in particolare, gli interventi di Franco Trabattoni e Fulvia de Luise hanno risposto in maniera criticamente costruttiva alle tesi di Rossetti e avanzato proposte di analisi dei contenuti della filosofia socratica in linea con quanto sopra esposto. Diego DE BRASI

Sylvain DELCOMMINETTE, *Le Philèbe de Platon. Introduction à l'agathologie platonicienne*. Leyde, Brill, 2006. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XVI-680 p. (PHILOSOPHIA ANTIQUA, 100). Prix : 149 €. ISBN 90-04-15026-9.

Le présent ouvrage est une version remaniée d'une thèse présentée en 2003 à l'Université libre de Bruxelles. L'auteur y étudie un dialogue platonicien dont l'objet et la structure sont restés particulièrement difficiles à comprendre pour les spécialistes du domaine : le *Philèbe*. Malgré les synthèses et études récentes qui y ont été consacrées ces dernières années, notamment par P. Schmidt-Wiborg, *Dialektik in Platons Philebos*, Tübingen, 2005, le texte n'a pas encore livré tous ses secrets. S. Delcomminette propose une nouvelle approche du texte : il montre que cette œuvre est en fait parfaitement cohérente et a été conçue par Platon pour guider pas à pas le lecteur sur la route de la recherche du bien. Cette recherche platonicienne du bien n'est pas seulement, aux yeux du chercheur, une manière de vivre, mais une véritable science, à laquelle il donne le nom « d'agathologie ». La dissertation doctorale de S. Delcomminette est remarquable tant par sa clarté que par sa profondeur. Le texte grec y est examiné en détail avec une précision toute philologique. Trois remarques

matériel, et les descriptions saisissantes que Thucydide offre des conséquences de la guerre et de l'épidémie sur les populations. Enfin, E. Foster montre que malgré les désaccords affichés entre le narrateur et son personnage concernant les visées impérialistes de ce dernier, l'éloge fait au chapitre 2.65 témoigne de l'admiration de Thucydide pour l'intelligence, à la fois politique et militaire, l'intégrité et le sens du bien commun de Périclès, qualités absentes chez ses successeurs qui conduiront Athènes à la défaite. Gauthier GROUSSET

Anne QUEYREL BOTTINEAU, *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^e^ siècle. Recherches sur la construction de l'identité athénienne.* Bordeaux, Ausonius, 2010. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 543 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 29). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-039-6.

Dans cette étude, Anne Queyrel Bottineau, maître de conférences en Histoire grecque à l'Université de Paris IV-Sorbonne, s'intéresse au problème de la trahison dans l'Athènes classique, mais également aux sens que peuvent revêtir le terme *προδοσία* et ses composés. Ceux-ci, comme on le verra, ne coïncident pas exactement avec le concept de « trahison », nettement plus vague. La première partie s'attache à la description de ce concept : outre les caractéristiques habituelles et communes à la plupart des cultures – par exemple la dissimulation ou la réprobation générale –, l'auteur souligne les traits proprement grecs, comme l'importance de l'autochtonie et la nécessité vitale de protéger les tombeaux des ancêtres et les sanctuaires des dieux. Fondamental, également, est le lien particulier qui unit les citoyens athéniens à leur patrie, leur mère nourricière. L'auteur l'affirme de manière claire à la page 43 : « c'est parce qu'il appartient à la catégorie de la population qui dirige la cité que l'acte délictueux d'un citoyen à l'égard de la communauté, terre et hommes, est considéré comme un véritable crime ». Elle aborde également le décret de 451, qui, en limitant drastiquement l'accession à la citoyenneté athénienne, a contribué au renforcement de ce lien viscéral entre les individus et leur cité. Désormais, citoyenneté, solidarité et identité forment un tout indissociable dans ce que l'auteur appelle « l'esprit athénien » (p. 97). Dans la deuxième partie de l'ouvrage, après avoir établi la différence entre *προδοσία* et *στάσις*, on en vient aux exemples. Pour la collaboration militaire active, la forme la plus extrême de *προδοσία*, ce sont Hippias, Isagoras et Alcibiade. Les deux premiers n'étonnent guère à l'extrême fin du VI^e^ siècle : dans la mentalité aristocratique de l'époque archaïque, la cité n'est pas considérée comme une communauté d'individus, mais comme un bien que les grands de ce monde possèdent en propre et qu'ils s'estiment en droit de récupérer, y compris avec l'aide d'un voisin hostile : la solidarité entre personnes d'une même classe s'oppose à la solidarité entre compatriotes. Le cas d'Alcibiade est particulièrement intéressant : s'estimant injustement lésé, il s'en va rejoindre Sparte afin de reprendre possession de la cité qu'il juge sienne, quitte à lui nuire autant que possible. Blessé dans son orgueil, il se comporte d'une manière tout à fait anachronique, proche de celle de l'époque archaïque. Aux pages 145-147, l'auteur dit qu'Alcibiade n'a pas commis à proprement parler de *προδοσία*, dans la mesure où il n'a pas agi de l'intérieur ni par dissimulation, ni n'a remis d'élément de la cité ou d'information inédite aux Lacédémoniens. Sur ce point,

nous ne partageons pas son avis. Certes, nos sources n'utilisent pas le mot *προδοσία* et préfèrent des termes reflétant des valeurs morales comme *ἀδικία* ou *πονηρία*. Mais l'utilisation de ces deux mots n'exclut pas que son acte soit également une *προδοσία*. Du reste, les soupçons des Corinthiens sur les faiblesses d'Athènes n'ont pas le même statut que les conseils précis d'Alcibiade ; en ce sens, on peut considérer qu'il a tout de même livré aux Péloponnésiens des informations qu'ils ne possédaient pas. Par la suite, Anne Queyrel Bottineau aborde la catégorie des ententes avec l'ennemi, plus large que la collaboration militaire active : le médisme, qui consistait à trahir la cause hellénique au bénéfice de l'empire perse et qui était considéré avec horreur dans le monde grec. Puis est discutée l'institution de la proxénie, qui posait problème lors de conflits entre cités, les proxènes étant soupçonnés de double allégeance. La suite de l'étude aborde les différents types de trahison : remise à l'ennemi d'un élément de la cité, abandon par lâcheté et *ἀδικία* envers le peuple. L'auteur y passe en revue de nombreux cas de trahison observés lors des guerres médiques et surtout de la guerre du Péloponnèse. On remarque l'importance de l'opinion du peuple et sa propension à soupçonner la trahison. Ainsi, lorsque Périclès enferme la population dans les murs d'Athènes, il s'attire les foudres de ses concitoyens, qui constatent que seules ses terres sont épargnées par les Péloponnésiens. Il propose alors de les mettre en vente au bénéfice de la cité. De même, lors du désastre d'Aigos Potamos, les Athéniens « soupçonnèrent aussi très vite la trahison, préférable, pour expliquer cette défaite, à la reconnaissance insupportable de leur infériorité face à l'ennemi » (p. 217), notamment à cause de la clémence de Sparte à l'égard du seul Adeimantos. Enfin, on constate l'extrême intolérance du peuple à l'égard de ses stratèges, menacés d'un procès au moindre faux pas. Dans la troisième et dernière partie, Anne Queyrel Bottineau s'intéresse plus particulièrement aux relations entre les citoyens et leurs institutions démocratiques ; c'est là qu'intervient l'autre forme de trahison, la *στάσις*. Une large place est laissée à la tyrannie des Trente et, dans la mesure où celle-ci était soutenue par Sparte, à la complicité entre Lacédémone et les partisans de l'oligarchie. L'interprétation des textes est parfois difficile, dans la mesure où les orateurs du IV^e^ siècle av. J.-C., qui mentionnent régulièrement des événements du V^e^ siècle, exaltent plutôt qu'ils n'expliquent et déforment parfois la réalité au bénéfice de leur cause. Le même problème se pose pour Plutarque, qui écrit à une époque bien postérieure. Heureusement, tout au long du livre, Anne Queyrel Bottineau se montre prudente et avisée à l'égard des sources anciennes. Précédemment, un ouvrage de Claude Mossé, *Sacrilèges et trahisons à Athènes* (Paris, Larousse, 2009), s'était intéressé spécifiquement à Alcibiade. Au contraire, ce livre-ci aborde un grand nombre de cas, souvent moins connus et moins étudiés, parfois en dehors des limites chronologiques du V^e^ siècle, et offre une vision plus large du phénomène et de sa perception par les citoyens d'Athènes. Ainsi, sans se limiter à un catalogue de procès, son ouvrage exploite habilement les cas présentés notamment par la guerre du Péloponnèse et offre un éclairage bienvenu sur la vision proprement athénienne de la trahison. Julien DELHEZ

Florence GHERCHANOC, *L'oikos en fête. Célébrations familiales et sociabilité en Grèce ancienne*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 265 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 111). Prix : 25 €. ISBN 978-2-85944-690-1.

tuera un point de passage important pour les chercheurs intéressés par les signes divins dans l'Antiquité. – *Indices* (*rerum*, *nominum*, *locorum*).

Françoise VAN HAEPEREN

A.P.M.H. LARDINOIS, J.H. BLOK & M.G.M. VAN DER POEL (Ed.), *Sacred Words : Orality, Literacy and Religion.* Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XIV-415 p. (MNEMOSYNE. Suppl., 332 - ORALITY AND LITERACY IN THE ANCIENT WORLD, 8). Prix : 140 €. ISBN 978-90-04-19412-0.

Cet ouvrage a pour origine le huitième colloque biennal sur les rapports entre l'oralité et l'écrit, organisé en juillet 2008 par les universités de Nimègue et d'Utrecht. Précisément, c'est sur la religion que se focalisent les vingt contributions de cette publication. Les articles sont répartis en cinq domaines généraux. 1. Littérature grecque. En analysant le discours des dieux chez Homère, E. Minchin met en évidence les différences de registres entre discours humains et discours divins. Non seulement certains modes d'expression ne sont pas attestés, ou très peu, chez les dieux (sarcasme, lamentation, etc.), mais les propos divins sont également moins empreints de majesté que les paroles humaines. Le banquet est étudié dans l'article de F. Hobden, à travers des sources littéraires et iconographiques (dont on regrettera l'absence de reproduction). Selon elle, la création d'un espace à part, avec ses codes particuliers, la récitation d'hymnes, les libations, les liens avec Dionysos, etc., font du banquet un « phénomène religieux ». Elle reconnaît judicieusement que le banquet réel et ses représentations ne doivent pas être confondus. Les rapports entre passé mythique et présent dans l'œuvre de Pindare font l'objet de l'article de M. Pavlou. Dans ses péans et ses dithyrambes, Pindare ne se contente pas d'évoquer le passé mythique, mais fait en sorte qu'il soit vécu par le public. Dans ses épinicies, cependant, il contraste davantage passé et présent dans la mesure où il s'agit avant tout d'honorer un vainqueur. R. Scodel compare les idées présentes dans le papyrus de Derveni et dans les tragédies d'Euripide, ainsi que les modes d'expression et les audiences de ces textes respectifs. Elle souligne l'originalité d'Euripide, dans la mesure où celui-ci combine différentes idées de son temps. 2. Droit grec. M. Gagarin étudie les raisons qui ont poussé des communautés à mettre par écrit et à afficher des « lois sacrées », notamment les calendriers sacrificiels, à la charnière des VII^e^ et VI^e^ siècles. Tout en affirmant que l'affichage des « lois sacrées » s'inscrit dans la même logique que la mise par écrit de tout type de loi, il avance l'hypothèse que l'accroissement des différentes communautés a conduit celles-ci à développer l'affichage de ces textes. S. Hitch s'intéresse aux références à l'oralité dans les textes de lois et défend l'idée que les paroles rituelles n'étaient généralement pas mises par écrit afin que les prêtres en conservent l'exclusivité. Il faut nuancer son affirmation que le fait qu'une infraction individuelle puisse contaminer une communauté entière, ainsi que les procès pour impiété, ne seraient attestés qu'à Athènes (p. 128). L'atimie est au cœur de l'article d'E. Van't Wout. Selon elle, la formule *atimos estô* n'était pas conçue comme une sanction, mais comme un acte de langage destiné à manifester l'accord de toute la communauté. Néanmoins, les sources épigraphiques citées dans cet article invitent à considérer son argumentation avec prudence : l'atimie apparaît parfois en

conjecture (décret de Bréa), et les comparaisons ne sont pas tout à fait pertinentes (inscription de Cyrène). Enfin, cherchant à éviter d'analyser le fonctionnement des institutions athéniennes avec un regard moderne (en supposant par exemple un fonctionnement administratif efficace rendu possible par un taux d'alphabétisation élevé), R. Thomas s'intéresse au comportement des foules lors de grands rassemblements et au contexte dans lequel ceux-ci avaient lieu (cris, rires, présence de badauds, etc.). 3. Textes religieux grecs et romains. C. Faraone étudie l'utilisation d'incantations en vers sur des amulettes de plomb de Crète et de Grande Grèce destinées à écarter tout danger de leur utilisateur. Il est selon lui possible de déceler, dans les textes littéraires et les amulettes de la fin de l'époque archaïque et du début de l'époque classique, une tradition orale antérieure se déclinant selon des spécificités locales. La mise par écrit de ces incantations a modifié certaines de leurs caractéristiques (disparition de la mise en avant des compétences de l'auteur mais apparition de consignes particulières). Au sujet des tablettes d'or bacchiques et orphiques, F. Ferrari postule l'existence d'un « paléotype » qui serait à l'origine des différentes variantes et met en évidence le double contexte énonciatif de ces textes (rituels funéraires et arrivée dans l'au-delà). Selon M. Alonge, les hymnes rituels sont généralement mis par écrit non pour servir de référence dans le futur, mais pour commémorer un événement passé. Il propose notamment de voir dans l'hymne de Palaikastro non la commémoration d'une récitation, mais l'affirmation d'une tradition locale dans le cadre de rivalités entre cités. Les *annales maximi* sont au cœur de l'article d'A. Rodriguez-Mayorgas. Leur fonction, en tant qu'archives religieuses, doit être comprise dans le contexte de la piété et du maintien des bonnes relations avec les dieux. A. Karanika étudie le corpus de l'*homeromanteion*, à savoir les papyrus magiques qui citent des vers homériques et étaient consultés en vue de trouver réponse à des questions diverses. Ces vers ont en outre été utilisés dans des centons concernant la vie du Christ. C. Addey s'intéresse aux noms secrets des dieux. À partir des réflexions de Jamblique sur la question, elle met en exergue que ces noms ne sont pas coercitifs, qu'ils ont un sens et permettent de communiquer d'une manière propre aux dieux. 4. Littérature romaine. N.W. Slater analyse les éléments religieux chez Plaute et, plus précisément, les termes *religio*, *virtute deum* et *rudens*. Il incite à ne pas lire les pièces de Plaute comme de simples recueils de réalités romaines, mais comme des œuvres innovantes. V. Berger s'intéresse à l'oralité chez Tite-Live. Son habitude de se référer à la tradition orale plutôt qu'aux sources écrites existant sur un sujet lui permet de masquer sa subjectivité et de développer le sentiment d'appartenance à une communauté. Par « oralité chez Tite-Live », l'auteur se réfère également aux paroles des personnages, qui sont imprégnées de religion. B. Breij étudie l'utilisation du terme *pietas* dans les exercices rhétoriques dans le cadre de l'éducation des jeunes Romains. Dans la mesure où la *pietas* relève du *ius naturae*, elle peut être utilisée dans différents types d'argument (qu'ils relèvent de l'*êthos*, du *logos* ou du *pathos*). Cette utilisation devient particulièrement intéressante quand on atteint les limites de la *pietas* et que des dilemmes surviennent. 5. La littérature chrétienne à ses débuts. A. Ito s'intéresse aux pratiques de Paul en tant que prêcheur de l'Évangile et rédacteur de lettres. Il considère ces deux activités comme essentiellement orales, malgré leurs supports différents. En outre, se voyant à la fois comme un messager et un enseignant, Paul recourt, dans ses lettres, à différentes méthodes (rhétorique diatribique, utilisation

d'interlocuteurs imaginaires, contre-arguments). J. Morrison contraste, dans les *Actes des apôtres*, les figures de Pierre, le pêcheur illettré et apôtre de Jésus, et Paul, le Pharisien lettré qui ne s'est converti au christianisme qu'après avoir persécuté les Chrétiens. Malgré leurs différences, les deux hommes sont tous deux entrés en contact avec Dieu par l'intermédiaire d'un message divin oral, ce qui légitime leur rôle dans la diffusion du christianisme. L'auteur examine en outre quelques références littéraires classiques utilisées par Luc. V. Hunink étudie la dimension orale du *Psaume contre les Donatistes* de saint Augustin. Sur la base de critères formels, il avance qu'il ne s'agit pas d'un poème (*carmen*) mais d'un psaume chanté. Il est précisé dans l'introduction de l'ouvrage que son fil conducteur est de remettre en cause l'idée que l'écrit serait l'apanage d'une religion privée, voire marginale, face à des pratiques religieuses publiques qui reposeraient avant tout sur l'oralité (p. 2). Au final, si le lien entre cette question et certaines contributions est assez ténu, les articulations entre oralité et support écrit sont constamment étudiées. Il n'est pas toujours possible d'établir des rapports étroits entre les différents articles de chaque catégorie, à l'exception de la partie consacrée au droit grec, qui est la plus cohérente. Néanmoins, la qualité des contributions, ainsi que plusieurs questions récurrentes (par exemple, les discussions sur les statuts ou l'originalité de certains textes) en font un ouvrage très intéressant.

Aurian DELLI PIZZI

Susanne GÖDDE, *euphêmia. Die gute Rede in Kult und Literatur der griechischen Antike*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, X-439 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, NF, 2. Reihe, 120). Prix : 55 €. ISBN 978-3-8253-5314-8.

Issue d'une thèse d'habilitation, cette monographie parcourt la littérature grecque d'Homère à Platon pour étudier le champ sémantique de εὐφημία et de ses dérivés et antonymes. Le choix de ce sujet est parfaitement approprié aux orientations scientifiques de Susanne Gödde, helléniste actuellement rattachée à la Ludwig-Maximilians-Universität München, mais aussi spécialiste de la religion grecque et intéressée par des questions de rhétorique depuis au moins sa thèse doctorale (*Das Drama der Hikesie. Ritual und Rhetorik in Aischylos' Hiketiden*, publiée en 2000). En continuité avec sa thèse, le présent ouvrage s'appuie largement sur la tragédie (près de deux cents pages sont des analyses textuelles de passages d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide). Les autres textes étudiés proviennent essentiellement d'Homère (*Il.* 1 et 9), d'Hésiode (*Travaux et Jours* 735-764), Pindare (*Néméennes* 8 et *Pythiques* 10), Aristophane (*Paix*) – nous restons dans le drame – et Platon (passages du *Phédon*, du *Phèdre* et des *Lois*) – avec une excursion dans l'iconographie étudiée en rapport étroit avec les témoignages littéraires (p. 343-350). On le voit, les prosateurs sont peu représentés dans cette étude, malgré l'évocation de quelques passages en prose que l'on trouve à divers endroits de l'ouvrage, notamment dans les notes en bas de page. On peut regretter cette restriction, car l'étude des orateurs, par exemple, aurait certainement illustré l'usage varié des termes liés à εὐφημία au-delà du contexte religieux (S. Gödde est consciente de la problématique, p. 10), mais l'auteur a dû faire un choix, et l'on doit reconnaître que le corpus ainsi retenu est cohérent. D'ailleurs,

figure du *censor* et de Plotius Gallus du *De oratore* cicéronien. Le quatrième, *The Manual and the Child* (53-80), est relatif au concept de *paideia*, notamment dans le *De liberis educandis* du Pseudo-Plutarque et dans l'*Institutio Oratoria* de Quintilien, ouvrage sur lequel se fonde l'argumentation de Bloomer. Le cinquième chapitre, *The Child an Open Book* (p. 81-110), est consacré au *puer scribendus* chez Quintilien (p. 85-92). Le sixième, qui ouvre la deuxième partie du livre, s'intitule *Grammar and the Unity of Curriculum* (p. 111-138). L'auteur y étudie comment la grammaire peut avoir une « valeur diachronique » et comment des *progymnasmata* et des fables peuvent contenir des exemples édifiants. Les *Disticha* de Caton sont le point central du septième chapitre, *The Moral Sentence* (p. 139-169). Enfin, le huitième chapitre, *Rhetorical Habitus* (p. 170-191), aborde la déclamation, qui était le couronnement de la pratique scolaire romaine, entre les *suasoriae* et les *controversiae* et, parallèlement entre les *hermeneumata* et les *colloquia*. Les *Notes* (p. 201-246), une riche *Bibliography* (p. 247-265) et un *Index* général (267-281) concluent l'ouvrage. Un lecteur qui cherche à tracer un parallèle entre l'école de Caton ou de Quintilien et les (sept) arts libéraux (carolingiens), que l'on peut anticiper en lisant le sous-titre du livre, peut constater une absence : M. Bloomer ne propose guère d'analyse de la dimension scolaire dans l'Antiquité tardive, qui a produit de nombreuses *Artes grammaticae* (mentionnées de façon sporadique par l'auteur). Dans les *Artes*, on ne trouve pas seulement les déclinaisons ou les règles grammaticales fixes, mais aussi des éléments très significatifs sur la dimension « pédagogique » et, en même temps, « politique » de l'ouvrage de Bloomer, c'est-à-dire la formation morale et individuelle du citoyen romain. Dans la *Conclusion*, p. 193-199, par exemple, on lit : « a liberal education, on an ancient and a modern understanding, promises freedom from want, from ignorance, and perhaps from convention, although this last claim especially merits strict questioning. » (p. 193). D'un autre point de vue, l'absence d'une perspective plus « matérielle » est évidente : il serait ici suffisant de mentionner les cahiers d'écolier du *P. Bouriant* 1 et du *P. Cair.* Inv. JE 65445, pour le grec, ou le *codex miscellaneus* de papyrus de l'abbaye de *Montserrat* et le *codex Chester Beatty* AC 1499, pour le latin, qui auraient pu enrichir la discussion sur les « manuels » dans le quatrième chapitre.

Maria Chiara SCAPPATICCIO

Michael FONTAINE, *Funny Words in Plautine Comedy*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24,5 cm, XVI-311 p. Prix : 45 £. ISBN 978-0-19-534144-7.

Cet ouvrage étudie en détail les jeux de mots dans les comédies de Plaute. L'auteur passe en revue, en cinq chapitres, les différents types de jeux de mots qu'il a découverts et les analyse au cas par cas sur un ton aussi léger que celui de Plaute. Chaque chapitre s'ouvre par une explication théorique avant d'entreprendre l'étude sur le corpus de Plaute, toujours appuyée par des exemples. Chaque chapitre est divisé en plusieurs sous-chapitres traitant plus précisément les multiples facettes du sujet. Les jeux de mots étudiés sont inédits. Le but de l'ouvrage est de démontrer que de nombreux jeux de mots chez Plaute échappent encore à la connaissance. M. Fontaine remet en cause les problèmes liés à l'édition du texte de Plaute comme les retranscriptions de termes grecs en latin, ainsi que les changements orthographiques. Ces ana-

lyses permettent de redécouvrir certaines traces d'humour après la modification du texte à une époque ultérieure. Dans son premier chapitre, *Verba Perplexabilia*, l'auteur se penche sur la question de la signification et de l'emploi des mots dans les comédies de Plaute. M. Fontaine montre les tromperies du comique pour induire son public en erreur par de fausses répétitions de mots ou en jouant sur la ressemblance des mots connus avec des expressions inattendues, ambiguës ou rares qui prêtent à confusion. Ce chapitre analyse également la signification des noms des personnages de différentes pièces en faisant leur étymologie. Dans cette section comme dans les autres, l'auteur s'intéresse à la capacité de compréhension du public, qui faisait partie de l'élite hellénisée, pour pouvoir appréhender les jeux de mots bilingues gréco-latins. Dans son deuxième chapitre, *Parapraxis and Parechesis*, M. Fontaine se penche sur un sujet plus psychologique. Il étudie les *parapraxes*, c'est-à-dire les lapsus des personnages de Plaute. Sont également étudiées les mauvaises compréhensions et interprétations *(mondegreen*) entre les différents personnages. L'auteur étudie l'étymologie de certains mots dans lesquels se trouvent des jeux de mots graveleux et analyse les créations lexicales et les néologismes de l'auteur comique, dont le but est d'induire en erreur le spectateur. Le chapitre trois, *Equivocation and other Ambiguities*, traite de paroles évasives et retorses trompant le lecteur de Plaute. Fontaine affirme que Plaute était friand de paroles équivoques qui augmentent l'ironie et l'effet dramatique de certains passages. L'auteur étudie les sons proches pouvant prêter à confusion et offrir un double sens ou encore les significations des noms propres. M. Fontaine n'envisage pas seulement l'analyse des jeux de mots oraux, mais il se penche aussi sur les calembours visuels, comme les masques et les accessoires. Ce chapitre analyse également les jeux de mots bilingues en mettant en parallèle la similitude des sons en grec et en latin grâce à l'emploi de *code-switching*, ce qui produit un dialogue à double sens et une ambiguïté supplémentaire. Sont prises en considération également les créations de mots hybrides, composés à la fois de grec et de latin. Fontaine compare en outre les différentes comédies grecques avec les textes de Plaute qui en sont des imitations. L'avant-dernier chapitre, *Innuendo and the Audience*, s'intéresse au public de Plaute et au fait que tous les jeux de mots ne devaient pas être compréhensibles pour le commun des Romains. Dans ce chapitre, l'accent est mis sur la nécessité de bien maîtriser le grec pour une parfaite compréhension de l'auteur antique. Sont aussi étudiés les néologismes forgés à partir de noms grecs ainsi que les sous-entendus que Plaute laisse à l'interprétation et à la compréhension du spectateur. Fontaine évoque la reprise de jeux de mots de comédies grecques traduits ou non et fait une comparaison entre la comédie latine et grecque. La transposition de mots grecs dans la langue latine est également étudiée. L'auteur analyse ainsi les jeux de mots qui font référence au grec laissant le spectateur rechercher les multiples sens et significations. Une large part du chapitre analyse les emprunts et les *code-switching* provenant du grec. Fontaine réfléchit aux réminiscences d'auteurs grecs, comme Sappho et Callimaque. Le but de ce chapitre est de mettre en évidence la connaissance profonde que Plaute avait connaissance de la littérature hellénistique de son époque et la place qu'elle occupe dans son œuvre. En outre, grâce à ces analyses, Fontaine montre que les spectateurs de Plaute faisaient partie de l'élite hellénisée. Le dernier chapitre, *Double Entendre*, étudie surtout les jeux de mots à caractère sexuel. Cette partie permet de constater que de nombreux passages des comédies de Plaute ont un

double sens. L'auteur se penche sur les ambiguïtés des mots à double sens : le premier anodin et le second caché, à caractère souvent cru, d'ailleurs souvent tiré de la langue grecque. Ce chapitre analyse les jeux de mots les plus sordides de Plaute. L'auteur montre que le langage de Plaute est bien plus riche que ne le laissent paraître les textes au premier abord. En conclusion, il apparaît que le vocabulaire de Plaute n'est pas choisi au hasard et que Plaute camoufle tellement ses jeux de mots que le lecteur passe souvent à côté. L'auteur tente de démontrer également que Plaute cherche parfois davantage à faire des jeux de mots, notamment sur les noms de ses personnages, qu'à maintenir une cohérence dans ses pièces. Fontaine détermine l'importance dans la comédie latine des jeux de mots et d'autres calembours et souligne le fait que, sans le grec, un grand nombre de jeux de mots ne peuvent être compris. Il est peut-être dommageable, comme le dit l'auteur lui-même, qu'il ne puisse travailler que sur une quantité de textes dérisoire, selon les choix qu'il a dû opérer, en comparaison de l'étendue du corpus de Plaute. De même, certaines analyses peuvent difficilement être prouvées, quelque solidement étayées qu'elles soient. Ce livre apporte néanmoins un regard neuf sur le texte de l'auteur antique par des analyses poussées et complètes.

Luc DEMOULIN

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, *Publilius Syrus. Sentences*. Introduction, traductions et notes par G.F.L. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13,5 x 21 cm, XLIII-159 p. (FRAGMENTS). Prix : 25 €. ISBN 978-2-251-74212-0.

Le grand public ne connaît guère les quelque 730 *Sentences* de Publilius Syrus (85-43), qui, selon une notice de Pline l'Ancien (XXXV, 199), serait arrivé à Rome sur le même bateau que l'astronome Manilius. Même les érudits ne semblent guère s'intéresser à cet auteur, qui fut pourtant très en vogue durant le Moyen Âge et la Renaissance et que Sénèque déjà appréciait beaucoup. Durant le XX^{e} s., c'est dans notre pays, semble-t-il, que le mimographe fut le moins ignoré, puisque deux de nos compatriotes, Guillaume Stégen et Pierre Hamblenne, lui ont consacré quelques travaux savants. On accueillera donc avec reconnaissance cette édition bilingue, qui ne peut que contribuer à la redécouverte de la morale populaire contenue dans ces aphorismes. Les *Sentences* n'ont plus été traduites en français depuis P. Constant, 1937. Le volume se compose d'une introduction : données biographiques, le mime à Rome, les *Sentences*, fortune littéraire de Publilius, transmission et établissement du texte des *Sentences*. L'introduction est complétée par une note sur les principes suivis pour le texte, la traduction et les notes. Le texte, qui, selon les principes de la collection *Fragments*, n'est pas pourvu d'un apparat critique, est celui de l'édition de W. Meyer (Leipzig, 1880), laquelle, malgré son âge, fait toujours autorité. À la fin du volume se trouve un appendice donnant une liste des variations par rapport à cette édition. Les *Sentences* sont regroupées selon la lettre par laquelle elles commencent. La numérotation recommence à chaque lettre de l'alphabet. On a donc des références du type A35, C45, etc. Une bibliographe termine l'introduction : éditions et traductions, depuis Érasme, 1514, jusqu'à Panayotakis, 1998, études modernes. Les notes exégétiques, qui contiennent des remarques critiques et littéraires fort utiles, sont redevables

Andreas MARKANTONATOS & Bernhard ZIMMERMANN (Ed.), *Crisis on Stage. Tragedy and Comedy in Late Fifth-Century Athens.* Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XV-503 p. (TRENDS IN CLASSICS. Suppl. Vol., 13). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-026960-4.

Constituant les actes de la conférence internationale organisée à Thessalonique en décembre 2009, cet ouvrage a pour but de présenter une vision renouvelée des tragédies et des comédies de la fin du V^e^ siècle, et plus précisément des dix dernières années de la guerre du Péloponnèse, ainsi que de leur implication dans les événements politiques et sociaux de l'époque. Le choix de cette période précise est justifié par les nombreux bouleversements que connut Athènes suite au désastre de l'expédition de Sicile en 413 av. J.-C. La première section est consacrée à Sophocle. Par l'analyse des personnages du *Philoctète* ainsi que du récit fait par Néoptolème au sujet de Thersite, R. Scodel démontre comment l'auteur tragique met en relief la nostalgie politique régnant à la fin du V^e^ siècle tout en dénonçant par l'ironie l'inanité et le côté illusoire d'une telle idéalisation du passé aristocratique. S. Mills, quant à elle, s'intéresse à l'emploi et à la signification que revêt le terme γενναῖος dans le même *Philoctète* ainsi que dans l'*Œdipe à Colone* afin d'illustrer les processus d'implication et, inversement, de distanciation psychologiques qu'auraient utilisés les auteurs tragiques pour permettre à leur public de réfléchir aux événements contemporains ou d'y échapper. La seconde pièce fait également l'objet des trois derniers articles de cette section. Par l'observation du personnage de Thésée, P. J. Finglass développe une argumentation qui remet en cause l'hypothèse dominante selon laquelle la volonté de l'auteur aurait été de présenter ce roi légendaire comme modèle pour les gouverneurs athéniens en réponse à la crise de l'époque. L'étude d'A. Rodighiero l'amène, pour sa part, à considérer les descriptions du paysage, en particulier celui du dème de Colone en tant que rempart de la ville, comme un rappel aux citoyens de leur patrimoine commun qui leur donne un mode de vie autonome et la capacité de se défendre contre des attaques extérieures. Enfin, S. Saïd, dressant une carte des lieux de l'intrigue dramatique aussi bien dans l'imaginaire des spectateurs que dans la mise en scène théâtrale, voit en Colone un *locus amoenus* empreint de sacralité et dirigé par une Athènes mythique dont les vertus politiques et morales diffèrent de la cité impérialiste qu'évoqueraient les autres tragédies qui la prennent pour cadre. Viennent ensuite les études sur Euripide. R. Nicolai présente plusieurs exemples de paradigmes mythiques dans les œuvres de l'auteur tragique afin d'illustrer le changement de leur statut par rapport à Eschyle et Sophocle. De modèles pédagogiques et politiques, la mise en doute de leur véracité les aurait transformés en simples outils littéraires utilisés selon les règles rhétoriques des sophistes. D. Iakov, pour sa part, observe, dans l'*Électre* et l'*Ion*, la manière dont, selon lui, l'auteur relègue l'intervention divine au second plan afin d'introduire une réflexion sur la personnalité humaine fragmentée du héros et la résolution de sa crise identitaire. Les fragments de l'*Érechthée* font l'objet de la réflexion de C. Calame, qui montre comment, par leur réactualisation sur scène, les récits étiologiques sur l'autochtonie athénienne et la délimitation du pays attique auraient rappelé aux spectateurs leur identité civique et leurs droits territoriaux face aux menaces spartiates. K. Gakopoulou, par l'exemple des *Bacchantes*, soutient l'idée que, tout en utilisant une thématique mythique traditionnelle et en respectant les

règles du genre théâtral, Euripide souleva des questions innovantes qui, loin de sonner le déclin de la tragédie, lui montrèrent la voie pour survivre en s'adaptant aux contextes historiques. La transformation du mythe présenté dans l'*Iphigénie à Aulis*, selon l'opinion soutenue par H.-D. Blume, en fait un message, pratiquement dénué de religiosité, sur l'héroïsme et la culpabilité qu'entraînent, respectivement, les décisions humaines d'Iphigénie et de son père, faisant ainsi écho aux événements militaires contemporains et au souvenir encore vivace des guerres médiques. A. Markantonatos lit cette même pièce comme une incitation pour le public à se souvenir des principes intemporels qui ont fondé la démocratie, cela par l'image de l'héroïne qui, grâce à la libre et ferme décision de se dévouer à la cause commune, fait preuve d'un jugement sage et efficace face à l'incertitude et aux luttes intestines des chefs. A. Lamari, considérant que l'*Antiope*, l'*Hypsipyle* et les *Phéniciennes* appartiennent à une même trilogie, démontre que les mythes qui y sont traités ont été inscrits dans une suite chronologique afin de représenter la dégradation de la πάτριος πολιτεία athénienne et l'échec de sa réintroduction, qui aurait été possible grâce à une image d'autorité paternelle. Enfin, I. Karamanou propose d'examiner les pièces ayant pour thème une « réunion de famille » en voyant comment la sécurité de l'οἶκος, assurée par la reconnaissance opportune de ses membres, permet à Euripide de réaffirmer l'identité de la cité-État athénienne, dont les citoyens sont avant tout définis par leur ascendance. La troisième partie prend en considération la comédie ancienne. A. Bierl, étudiant *Lysistrata*, explique la manière dont cette pièce, associant les plans mythico-rituel, social et politique et usant de métaphores par le texte et le jeu des acteurs, promeut, selon les règles de ce genre littéraire et de façon utopique, le retour à la paix et au bon ordre du monde. A. Tsakmakis, lui, s'intéresse aux *Thesmophories* et avance des preuves extérieures, des références internes aux révolutions politiques ainsi que des réflexions sur le processus de validation des représentations théâtrales pour les concours afin de soutenir une datation de la pièce aux Lénéennes de 410 av. J.-C. Enfin, I. Storey s'intéresse aux pièces conservées d'Aristophane et aux fragments d'autres auteurs pour cerner la façon dont ils évoquent des crises récentes tout en les adoucissant par le schéma fantasque et répété d'un héros qui remet cette situation en ordre. Pour terminer, cinq interventions abordent des problématiques plus transversales. Observant les fragments conservés des deux tétralogies dites « dionysiaques » d'Eschyle et les *Bacchantes* d'Euripide, G. Xanthaki-Karamanou avance que ce dernier, se servant du modèle de son prédécesseur tant sur le fond que sur la forme, réaffirma, par le bon sens incitant à respecter les cultes religieux, la cohésion sociale et politique affaiblie à cette époque. A. H. Sommerstein, pour sa part, explique par le rôle joué par la jeunesse lors du coup d'État de 411 av. J.-C. l'intérêt que le drame accorda, dans les années suivantes, au thème des « enfants à problèmes », c'est-à-dire des jeunes hommes qui, par leur comportement amoral et excessif, mettent en danger l'équilibre social, précisant que les pièces concernées s'en seraient tenues à des conseils de prévention. F. Dunn comprend le terme « crise » comme une singularité de l'époque concernée, exprimée dans le domaine dramatique par les *Bacchantes* et l'*Œdipe à Colone*, qui, selon lui, interrogent le genre théâtral sur sa capacité à signifier ce qu'elles représentent et amorcent ainsi une vision plus métaphysique de la connaissance qui se développera pleinement au IV^e^ siècle. T. Papadopoulou, interrogeant parallèlement Thucydide et les tragédies mises en

scène au cours de la guerre du Péloponnèse, conclut que ces dernières, montrant, implicitement ou explicitement, les dérives de la politique hégémoniste athénienne qui peuvent conduire à la tyrannie, rappellent l'importance de l'équité comme spécificité du régime démocratique de cette cité. Pour terminer, D. Rosenbloom observe l'*Oreste* d'Euripide et les *Grenouilles* d'Aristophane, deux pièces où la démocratie est vue comme un système criminel où les πονηροί attisent les colères et les haines du peuple et où le seul moyen de salut pour la cité est la récupération du pouvoir par les χρηστοί, et démontre ainsi l'implication politique de ces pièces soutenant les arguments oligarchiques courants entre la révolution des Quatre-Cents et le coup d'État des Trente. Le principal apport de ce recueil de vingt-et-une contributions est d'ouvrir de nouveaux regards sur le sujet. Les différents aspects de la représentation théâtrale ainsi que tous les événements historiques marquants de la période concernée semblent pris en compte. En outre, les spécialistes offrent des points de vue variés sur la question qui leur avait été soumise, tant sur le message politique ou social que véhiculerait, selon eux, le théâtre par rapport aux problèmes actuels que sur la manière dont il le fait au vu des outils dont il dispose. Des notes sur les contributeurs ainsi qu'un index général complètent l'ouvrage. Nathalie DENIS

Robert BEES, *Aischylos. Interpretationen zum Verständnis seiner Theologie*. Munich, C.H. Beck, 2009. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 320 p. (ZETEMATA, 133). Prix : 68 €. ISBN 978-3-406-58804-4.

La théologie d'Eschyle, dont traite le présent ouvrage, est une question qui a déjà été largement débattue : des spécialistes éminents, tels Wilamowitz, Nestle et Reinhardt, ont posé l'existence d'une pensée religieuse structurée dans l'œuvre du dramaturge, d'autres, non moins éminents, à l'instar de Lloyd-Jones, ont considéré qu'Eschyle n'est pas original sur ce point et que sa vision de Zeus ne se distingue guère de celle qui a été véhiculée par Homère. Robert Bees nous prévient d'emblée : s'inscrivant dans la tradition allemande illustrée par les noms cités ci-dessus, il entend démontrer à son tour la place importante accordée à Zeus, qui est, selon Eschyle, un dieu fondamentalement juste, dont la loi régit le destin des hommes à travers des épreuves et des souffrances, à première vue souvent imméritées. La quasi-assimilation entre le règne de Zeus et le règne de la justice est affirmée dans trois fragments (fr. 281a R, fr. 70 R et fr. 154a R) ; elle se vérifie dans le déroulement de l'action mise en scène dans les six tragédies authentiques, Robert Bees refusant d'attribuer au plus ancien des dramaturges athéniens la paternité du *Prométhée enchaîné*, qui fait du nouveau souverain des dieux un tyran voué à tous les excès et donc foncièrement injuste. La méthode adoptée est également traditionnelle, ce qui ne signifie pas non fondée, tant s'en faut : R. Bees entend coller au texte et le suivre pas à pas pour passer au crible les sens évidents et sous-jacents des passages consacrés à Zeus. Dans cette optique, l'auteur a utilisé de nombreuses éditions et traductions antérieures, des commentaires effectués vers par vers et une ample bibliographie, qui porte sur la religion et la mythologie antiques, sur la philosophie présocratique, sur des problèmes précis d'interprétation du théâtre d'Eschyle et des deux autres Tragiques. Mais il n'a pas fourni le texte grec des passages qu'il cite tout en signalant qu'il a privilégié les

que saluer la parution de toutes ces données : si elles sont étroitement liées au culte spécifique de l'Aphrodite chypriote, elles n'en constituent pas moins de précieuses et rigoureuses informations sur un grand culte du paganisme et sur ses permanences durant toute l'Antiquité. Francis PROST

Christopher RATTÉ, *Lydian Architecture. Ashlar Masonry. Structures at Sardis*. Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 2011. 1 vol. 23 x 31 cm, XVII-292 p., 286 fig. (ARCHAEOLOGICAL EXPLORATION OF SARDIS, 5). Prix : 62.95 £. ISBN 978-0-674-06060-9.

Le livre de Chr. Ratté conclut des décennies de recherches sur l'architecture lydienne et fournit sur cette question la synthèse espérée, patiemment mûrie et appuyée sur un catalogue détaillé et une documentation iconographique complète. L'ouvrage porte sur l'architecture de la période Mermnade et des premières générations de la période perse, qualifiée « d'apogée de la culture indigène d'Anatolie », expression qui annonce d'emblée la conclusion à laquelle aboutira non sans nuance l'auteur. Le premier chapitre est consacré à une étude systématique des monuments, dans l'ordre chronologique. Leur nombre est relativement faible, du fait même de la rareté de l'architecture de pierre à l'époque considérée, utilisée seulement dans les tombes et les « monuments civils » (rempart de Sardes, murs de soutènements de l'acropole). Chr. Ratté les décrit en commençant par les vestiges contenus par le tumulus d'Alyatte (mur de péribole et chambre funéraire, vers 560). Les sources littéraires et épigraphiques, elles, ne permettent pas d'identifier de façon sûre le moindre édifice religieux plus ancien que l'époque hellénistique. Cette première phase de l'étude se conclut par l'analyse des fragments architecturaux décorés incluant les terres cuites architecturales, tous ayant appartenu à des édifices de petites dimensions. La construction de colonnes n'est pas attestée avant le V^e^ s. Le deuxième chapitre traite des matériaux en s'appuyant sur une analyse géologique (annexe). Il s'agit de matériaux locaux, avec une réserve pour le marbre qui provient soit d'une origine indéterminée soit d'une carrière locale épuisée. Le troisième chapitre est consacré aux techniques de construction. C'est l'un des plus riches de l'ouvrage par l'acuité de l'analyse. Les dimensions des blocs utilisés par les architectes lydiens ne sont qu'occasionnellement exceptionnelles (linteau de la chambre funéraire d'Alyatte) et l'apparence des murs semble à première vue analogue aux constructions grecques contemporaines (appareil isodome, anathyroses, parement des blocs, procédés de liaison). Or l'étude de détail révèle une réalité bien différente : les blocs présentent des anathyroses moins nettement travaillées et moins spacieuses que dans l'architecture grecque, les joints ne sont pas parfaitement verticaux de sorte que chaque bloc devait être terminé lors de sa pose pour que sa face de joint s'adapte au bloc préexistant, enfin le recours aux scellements est parcimonieux (quant aux goujons il n'y en a pas). L'apparence même des blocs (panneau encadrant un bossage rustique) n'est pas exactement conforme à l'usage grec bien que la différence ne saute pas aux yeux ; on y trouve, de plus, un emploi très discret de biseaux sur les joints que l'auteur analyse avec beaucoup de finesse, ce qui lui permet de reconstituer le sens et l'ordre de mise en place des blocs. Après un bref chapitre consacré à la chronologie qui

s'appuie sur les observations techniques, le dernier chapitre est consacré à l'histoire de la tradition architecturale lydienne et apporte les fruits d'une réflexion qu'après d'autres, Chr. Ratté mène depuis une trentaine d'années. Il pose d'abord la question de la typologie et de l'origine des tumuli qu'il lie à des antécédents thraco-macédoniens mais surtout à l'institution royale. Reprenant ensuite une idée qu'il avait défendue dès 1993 mais qui est ici nuancée et plus largement argumentée, Chr. Ratté cherche vers l'Est et le Sud-Est (Assyrie surtout, Phénicie, Chypre) l'origine de l'architecture appareillée, phénomène qui apparaît brusquement en Lydie, sans antécédent local. À l'inverse, la quête des influences d'ordre technique mène plutôt vers la Grèce – soit Phocée et l'ancienne Smyrne, soit, bien évidemment, le chantier de l'Artémision d'Éphèse. Invoquant les événements historiques et les contacts culturels et commerciaux entre Grecs, Lydiens et populations du Proche-Orient, Chr. Ratté décrit les jeux complexes d'interdépendance qui animent l'ensemble de la région. Il en ressort finalement deux constats majeurs : d'une part le rôle primordial qu'ont pu jouer Alyatte et Crésus à Éphèse, où ils se seraient comportés pour ainsi dire en « super-tyrans », c'est-à-dire comme les tyrans grecs mais avec des moyens financiers incomparablement plus importants, d'autre part et en sens inverse, l'avance technologique non moins importante dont bénéficiaient les constructeurs du monde grec par rapport à leurs voisins lydiens. L'ouvrage de Chr. Ratté constitue évidemment une étape majeure dans la connaissance de l'architecture anatolienne de l'époque archaïque. Seuls quelques points mériteraient d'être encore élargis ou approfondis. Dans le premier cas, on regrette en effet que l'auteur s'en soit tenu strictement aux vestiges explorés par la mission américaine et n'ait pas pu intégrer à son étude des quantités de tombes fouillées ou simplement explorées par les archéologues turcs hors de Sardes. Par ailleurs, la mise en évidence du caractère plus anatolien que grec de l'architecture lydienne pourrait être défendue avec quelques arguments supplémentaires, comme l'absence remarquable de colonnes ou le traitement particulier de l'appareil régulier avec des joints inclinés et sans vrai anathyrose, trait que l'on retrouve dans l'architecture de pierre indigène, depuis les orthostates hittites de l'Âge du Bronze jusqu'à l'architecture lycienne du V^e^ siècle. En réalité, les Lydiens privilégient la brique (aucun mur libre en pierre) et n'utilisent la pierre appareillée que pour les soutènements de terrasses ou les constructions enterrées, ce qui explique le traitement négligé des faces de joint en arrière de la façade des blocs. Pour les mêmes emplois, les Grecs utilisaient, dans un parallélisme remarquable, l'appareil polygonal : les détails techniques de ce dernier (traitement des anathyroses, des faces…) se retrouvent dans l'appareil régulier des Lydiens, seule diffère la forme même des blocs, et il est curieux que sur ce point Chr. Ratté n'ait pas repris son ancienne idée d'une transposition en pierre de la forme des briques. Grecs et Lydiens n'ont sans doute pas cessé, ainsi que le suppose Chr. Ratté, d'échanger trucs et méthodes de travail. On peut même se demander s'il ne faudrait pas aller un peu plus loin dans cette direction, en comprenant dans un sens encore plus littéral l'inscription de Darius qui mentionne l'intervention des artisans « ioniens et sardes » à Pasargades : si semblables entre eux, ces deux catégories pourraient bien, nous semble-t-il, avoir appartenu à une véritable communauté culturelle iono-lydienne élaborée sur le chantier d'Éphèse, à l'instar de celle dont M. Kerschner défend plus largement l'existence depuis quelques années dans d'autres domaines… Cette hypothèse aurait aussi

l'avantage de conforter l'interprétation proposée par Chr. Ratté du tombeau de Darius comme une construction iono-lydienne. Jacques DES COURTILS

Wiebke FRIESE, *Den Göttern so nah. Architektur und Topographie griechischer Orakelheiligtümer*. Stuttgart, F. Steiner, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, 488 p., 16 pl., fig. Prix : 74 €. ISBN 978-3-515-09376-7.

Ce livre est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue en 2008 à l'Université de Hambourg. L'auteur y propose une étude sytématique des centres oraculaires du monde grec *lato sensu*. Le lecteur n'y trouvera pas un essai original, mais davantage une compilation méticuleuse. Après une introduction méthodologique, W. Friese passe en revue l'ensemble des divinités oraculaires, parmi lesquelles le lecteur découvrira peut-être des divinités moins souvent évoquées dans ce contexte, comme Inô, Nyx et Themis (chap 2.1). Elle décrit ensuite les différents procédés par lesquels la révélation divine était obtenue (chap. 2.3). Le chapitre 3 est consacré à la topographie et la chronologie des centres oraculaires. Après des considérations générales, l'auteur dresse la liste de tous les centres oraculaires de la Grèce continentale et des îles (3.1.2), d'Asie Mineure (3.2) et de l'Ouest (3.3). Pour chaque site, l'auteur fournit un plan et une brève description. Le quatrième chapitre propose une analyse similaire de la topographie et de la chronologie des « oracles non grecs » du monde gréco-romain, recensant rapidement les sanctuaires d'Italie (4.1), d'Égypte (4.2) et de Palestine (4.3). Le chapitre 5, dans une optique comparative, analyse le phénomène oraculaire, qu'il ait lieu ou non dans un sanctuaire destiné à cette fonction, dans les autres civilisations anciennes des régions méditerranéennes, à savoir en Égypte, à Babylone, dans les mondes hittite, juif, minoen, mycénien et italien. Dans le chapitre 6, sont analysés les lieux de culte à proprement parler, y compris leurs aspects architecturaux. L'auteur passe en revue les bois sacrés, les sources, les grottes, les autels, les temples, les bâtiments qui accueillent la parole divine (manteion, chrèstèrion, etc.) et les lieux d'incubation. Le chapitre 7 analyse les sanctuaires dans leurs rapports avec la société. Pour ce faire, l'auteur passe en revue les bâtiments publics (bouleteurion, prytaneion…), ceux dédiés aux fêtes (théâtre, stade, hippodrome), les trésors ainsi que ceux destinés à sustenter et divertir les pèlerins (bains, etc). Quant au huitième et dernier chapitre, il synthétise les besoins et fonctions spécifiques des sanctuaires. Ce livre fournit donc une formidable synthèse et une mine d'informations pour tout chercheur intéressé par le phénomène oraculaire dans l'Antiquité. Le caractère systématique de l'enquête ne laisse parfois que trop peu de place à l'interprétation et à la problématisation. Les catalogues (p. 349-446) sont d'une grande utilité. La bibliographie est considérable (signalons quand-même un oubli : l'important livre de Chr. Oesterheld, *Göttliche Botschaften für zweifelnde Menschen: Pragmatik und Orientierungsleistung der Apollon-Orakel von Klaros und Didyma in hellenistisch-römischer Zeit*, Göttingen, 2008). Un index peu détaillé et seize pages de planches en noir et blanc ferment l'ouvrage. Aude BUSINE

historique. Le sixième chapitre esquisse en deux pages les grandes étapes de l'histoire de la ville jusqu'à nos jours. Le septième chapitre, le plus fourni (p. 58-97), intitulé « guide de Constantinople », est conçu comme un guide touristique au sens moderne du terme. Cette présentation originale aide le lecteur d'aujourd'hui à percevoir concrètement l'aspect de la ville protobyzantine en lui permettant de se comporter comme un voyageur de l'époque byzantine auquel six promenades sont proposées : « le centre-ville », « Le long de la Mese », « Autour de l'Acropole », « Au-delà de la porte dorée », « Le Sud de la ville », « Le quartier de Sykai ». Les édifices et les ensembles urbanistiques décrits dans ces parcours sont signalés en grasses, ce qui facilite grandement leur repérage dans le corps du texte. Deux plans de Constantinople et un plan du palais impérial, accompagnés de numéros renvoyant à des légendes, aident à comprendre la localisation des édifices mentionnés. Néanmoins, il eût été plus commode d'insérer ces numéros dans le corps du texte, ce qui aurait épargné au lecteur des va-et-vient constants entre le texte, les légendes et les plans. Sept photos en noir et blanc illustrant les reconstitutions de certains édifices évoqués, aident le lecteur dans sa représentation mentale des ensembles architecturaux disparus. La deuxième partie offre un corpus de textes variés qui, comme le signale A. Berger, donne directement la parole aux habitants de Constantinople protobyzantine. Chaque texte est précédé d'une courte et précieuse introduction sur sa date, son contexte de rédaction, son/ses auteur(s) présumés, et ses éventuelles sources d'information. Ces extraits abordent plusieurs thèmes, tel l'aspect légendaire des récits sur l'antique Byzance et sur la fondation de la ville par l'empereur Constantin. Les difficultés que traverse la ville – les soulèvements populaires, les incendies et la grande peste de 542 – sont aussi évoquées à travers divers témoignages écrits contemporains. La *Notitia urbis Constantinopolitanae*, qui constitue la plus importante source topographique conservée pour cette période, est également reproduite intégralement. D'autres textes ont trait aux cérémonies de la cour impériale ou à des histoires légendaires. Ces dernières montrent à quel point les habitants de Constantinople croyaient à l'intervention des forces célestes dans leur quotidien et au destin sacré de leur cité. Le dernier texte de ce corpus est particulièrement intéressant car il constitue le plus ancien récit d'un voyageur étranger conservé, écrit par un Chinois en visite à Constantinople au VII^e^ siècle. Il faut sans réserve saluer le travail gigantesque accompli par A. Berger pour aboutir à cette admirable synthèse qui a trait non seulement à l'histoire politique et religieuse de Constantinople protobyzantine, mais aussi à l'évolution de son paysage urbain. En croisant les textes, l'histoire et l'archéologie, il parvient à donner, avec un souci didactique remarquable, une image très complète de cette ville en constante mutation au cours de l'Antiquité tardive.

Catherine VANDERHEYDE

Yanick MAES, Jan PAPY & Wim VERBAAL (Ed.), Latinitas Perennis. Volume II. *Appropriation and Latin Literature.* Leyde, Brill, 2009. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, VII-248 p. (BRILL'S STUDIES IN INTELLECTUAL HISTORY, 178). Prix : 107 €. ISBN 978-90-04-17683-6.

Ainsi que le volume I qui parut également chez Brill en 2007, ce recueil est « incontournable » pour tout qui directement ou indirectement s'occupe de la langue latine. En effet, chaque contribution est d'une très haute qualité (allant d'excellent jusqu'à brillant). Étrangement, ma conclusion précède à ma recension succincte. En fait, cela devrait être l'inverse. Cependant, je ne veux pas laisser le lecteur dans l'incertitude et j'irai droit au but puisqu'il est impossible de recenser chaque article séparément. En outre, au fond, une recension au sens classique du terme est superflue. Car, si on lit l'« Introduction » de Yanick Maes portant un titre vraiment trop modeste *Continuity Through Appropriation? By Way of Introduction*, non seulement on est plongé immédiatement dans une matière bien complexe d'*Appropriation*, d'évolution de notions scientifiques concernant la *réception, l'intertextualité*... mais on trouve également un résumé formulé brillamment de chaque article, condensé à chaque fois en un seul paragraphe et muni en outre d'un apparat de notes très vaste. L'expression *By Way of Introduction* doit donc assurément être prise au sens métalinguistique, car la contribution de Maes est en soi un article extrêmement louable sur des articles très complets. Le tout a été bien délibérément divisé en chapitres. Aucun auteur ne coupe l'herbe sous les pieds d'un autre et tous se complètent de manière impeccable. Après avoir mentionné la notion d'« intertextualité » (p. 1 et 3), Maes est complété parfaitement dans la contribution de Harm-Jan van Dam *Taking Occasion by the Forelock: Dutch Poets and Appropriation of Occasional Poems* p. 119, note 90, par une question critique : pourquoi Gérard Genette dans ses œuvres, d'ailleurs excellentes, dans le domaine de la « transtextualité » et sur les traces de la vision de la sémiotique de Julia Kristeva (surtout dans *Palimpsestes : La littérature au second degré*, 1982) ne souffle mot sur la notion d'« adoptivum » ? Nous l'avons dit : il est impossible de recenser chaque article. Le spectre est en effet tellement large et la qualité si élevée qu'on ferait tort aux auteurs si seulement on essayait de le faire. J'en sélectionne quelques-uns qui frappent l'œil (indépendamment de l'ordre des chapitres dans lequel ils ont été classés). L'article de Walter Berschin *Is There such a Thing as a Latin Epochal Style ?* (p. 181-200) est un vrai bijou tant par rapport à l'évolution qu'à la transmission du latin. N'importe quel professeur de latin peut y faire la cueillette pour étoffer son cours. La même chose pour Christopher S. Celenza *End Game: Humanist Latin in the Late Fifteenth Century* (p. 201-144). Ce dernier article est indispensable pour tout chercheur dans le domaine de l'humanisme, en particulier celui de l'humanisme italien et de la discussion concernant le latin en tant que langue universelle et invariable d'une part, ou langue sociale et régionalement déterminée tant dans l'Antiquité qu'à la Renaissance de l'autre. Quant à la réception et les formes d'adaptation des textes antiques, George Hugo Tucker fait une fois de plus preuve de son savoir incroyable dans son article *The Language of Grief and the Poetics of Conjugal Mourning: From Euripides to Joachim du Bellay* (p. 65-94). Dans ce volume II également, la mise en page et la clarté sont excellentes. Brill fait honneur à sa réputation. Il est difficile de proposer des ajouts ou des corrections dans un recueil d'une telle qualité. Peut-être puis-je me limiter à quelques suggestions. Dans l'article captivant de Christine Walde *Roman Dream Works* à la page 22 § 1 je mentionnerais à côté de Phèdre certainement aussi Plaute dans les comédies duquel les esclaves sont souvent représentés comme l'incarnation du « bon sens » (e.a. Sosia dans l'Amphitrion), et à la page 19 je corrigerais la dittographie *the the* (§ 2). La manière dont Lucrèce est

traité ici est vraiment exemplaire. Toutefois, aux p. 29-30 (e) manque une analyse psychologique moderne de la mémoire *loci* (sémantique ?...). L'article d'Alessandro Barchiesi *Exemplarity: between Practice and Text* est également de la même grande qualité. La seule chose qui me manque ici est une référence au *De Conscribendis Epistolis* d'Ėrasme où celui-ci traite à fond de la problématique des *Exempla* tant dans l'Antiquité qu'à sa propre époque. Même chose pour Pline le Jeune lorsqu'il fait entrer en scène Arria Maior (Ep. 3,16) comme un véritable *exemplum*. J'ai déjà fait l'éloge de la contribution de G. H. Tucker. Je comprends que le *topos* « être enterré ensemble sous un seul tumulus » soit certes central et que, pour ce qui est de la littérature antique, il soit impossible de concentrer tout traiter dans un seul article. Néanmoins il manque le passage célèbre d'Ovide *Met.* IV, 157 où Thisbé supplie les dieux de *componi tumulo non invideatis eodem* ensemble avec son Pyramus. Enfin, dans l'article précité de H.-J. van Dam où il décode deux grands monuments (avouons-le) de l'humanisme (Daniel Heinsius et Hugo Grotius) (p. 112), il manque sous la rubrique « Vergil's praise of natural philosophy » une mention de Lucrèce. Ma conclusion générale : une œuvre excellente ! Rudolf DE SMET

Elena THEODORAKOPOULOS, *Ancient Rome at the Cinema : Story and Spectacles in Rome and Hollywood.* Exeter, Bristol Phoenix Press, 2010. 1 vol. 13,5 x 24,5 cm, 199 p., ill. (GREECE & ROME LIVE). Prix : 15,50 €. ISBN 978-1-904675-28-0.

Spécialiste de la poésie latine aussi bien que du 7^{e} Art, Elena Theodorakopoulos enseigne à l'Université de Birmingham. L'auteur s'attache dans son livre à l'imagerie « spectaculaire » de l'Antiquité romaine véhiculée par le cinéma depuis le tournant des années 1960. Une imagerie oscillant entre le réalisme et le visionnaire, qui se dégage de six chapitres centrés chacun sur un péplum significatif et encadrés par une solide introduction méthodologique et une synthèse générale. À savoir : « 'Tale of the Christ' or 'Tale of Rome' ? » (*Ben-Hur*, W. Wyler, 1959) ; « The Politics of Story-Telling » (*Spartacus*, S. Kubrick, 1960) ; « The Filmmaker As Historian » (*La Chute de l'empire romain*, A. Mann, 1964) ; « Making It New ? » (*Gladiator*, R. Scott, 2000) ; « Rome and the Penny Arcade » (*Titus*, J. Taymor, 1999), et enfin « 'Farewell to Antiquity' or 'Daily Life in Ancient Rome' ? » (*Fellini Satyricon*, F. Fellini, 1969) – seul titre à déroger en tous points au contexte hollywoodien du corpus, et dont il eût été dommage de faire l'impasse, vu sa prégnance durable auprès de maints latinistes. Si Theodorakopoulos ne manque pas de rappeler que *Gladiator* a contribué – grâce à la révolution numérique – au *revival* d'un genre qui vit le jour dès l'époque du cinéma muet, mais fit surtout florès dans les années 1950 (quand il s'agissait de concurrencer la télévison naissante au moyen du CinémaScope et du Technicolor), les pages consacrées au *Fellini Satyricon* et à *Titus* nous engagent à une série de réflexions bien plus alléchantes sur la tentation de revisiter un certain passé, au seuil d'un âge planétaire que d'aucuns mettent volontiers en parallèle avec la parabole édifiante qui fut celle de l'empire romain. Toutefois, là où le génial cinéaste de *La dolce vita* bouleversa en profondeur la représentation des contemporains de Pétrone en privilégiant tout ce qui sépare l'homme moderne de la *Weltanschauung* d'une humanité presque aussi éloignée de la nôtre que s'il nous invitait à explorer en rêve la topographie d'une autre

Thessalie et de Rome. Les anges apparaissent ici comme les protecteurs de la tombe de celui qui les invoque et jouent aussi un rôle dans la montée de l'âme du défunt. Le cinquième chapitre tend à montrer que l'invocation des *angeloi* permettait de réunir chrétiens et non-chrétiens dans des actes dévotionnels communs, comme les offrandes de lampes. L'auteur présente en parallèle le site de Mamre en Palestine et celui de la « Fontaine aux lampes » à Corinthe. Le sixième et dernier chapitre étudie le culte des anges à partir de sa condamnation par les Chrétiens. Il insiste sur le fait que la vénération des anges a continué à être pratiquée par les Chrétiens dans de nombreux lieux de culte consacrés à l'Archange Michel. Une conclusion de deux petites pages résume les conclusions partielles des différents chapitres. Pour conclure, ce livre clair et bien illustré intéressera le lecteur peu familier aux différentes formes de dévotion qui se développèrent dans les provinces orientales de l'Empire romain. On appréciera la variété des sources étudiées qui offrent une belle illustration de la diversité religieuse des premiers siècles de n. ère. Les spécialistes, en revanche, regretteront le fait que ce livre n'apporte rien de très neuf sur la question, peinant à s'inscrire dans les débats les plus récents sur l'hénothéisme et/ou le monothéisme, notamment en raison de lacunes bibliographiques importantes. Aude BUSINE

Hervé INGLEBERT, Sylvain DESTEPHEN et Bruno DUMÉZIL (Éd.), *Le problème de la christianisation du monde antique.* Paris, Picard, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 415 p. (TIMA, 10). Prix : 45 €. ISBN 978-2-7084-0872-2.

Il volume riunisce una cospicua serie di contributi (23), preceduti da un'articolata *Introduzione* a firma di Hervé Inglebert e seguiti dalle *Conclusioni* di Peter Brown. Il taglio dell'opera è indicato sin dalle prime pagine introduttive, in cui il tema della "cristianizzazione" viene affrontato, prima ancora che nei suoi specifici contenuti sul piano della realtà storica, nella sua dimensione epistemologica, nel tentativo innanzitutto di fornirne una definizione, di indagare le fonti funzionali al suo studio e di praticare un'analisi storiografica puntuale. Come noto, il termine di per sé è ignoto al mondo antico e nella letteratura, più o meno recente, esso designa tanto il processo di assimilazione della religione cristiana – quali che siano le modalità, le ragioni, gli ambienti ed i tempi entro cui tale processo si colloca – quanto i suoi esiti, due aspetti sulla cui necessaria distinzione si richiama l'attenzione in apertura del volume. In questa prospettiva, ed in riferimento ai primi secoli della diffusione del messaggio cristiano, vengono dedicate approfondite riflessioni alle questioni di lessico, tanto nelle fonti greche (Jean Bouffartigue) quanto in quelle latine (Étienne Wolff), senza dimenticare il composito mondo vicino-orientale (Marie-Joseph Pierre), sino all'*Iberia*-Georgia orientale (Bernadette Martin-Hisard), con specifica considerazione del tema-chiave della "conversione", colta nelle sue diverse accezioni e soprattutto nelle sue molteplici declinazioni, senza che il termine si possa invero ricondurre ad una realtà univocamente intesa. Nelle osservazioni tracciate in apertura da Inglebert (particolarmente alle p. 9-10) il fenomeno – riguardi esso il singolo individuo o una collettività – è inteso come attinente alla sfera psicologica, della coscienza personale, e si attua forzatamente in un lasso di tempo abbastanza circoscritto; per converso, la cristianizzazione investe ambiti anche molto vari – sociali, politici, culturali,

mentali –, si inquadra nel mondo dei comportamenti e può svilupparsi sulla lunga durata ed in termini discontinui, senza necessariamente una progressione lineare, con flessioni e "ondate di ritorno", tra "cristianizzazione" e "ricristianizzazione", secondo quanto illustrato da Bernard Flusin per l'Asia Minore del VI secolo. Una delle tematiche cui sono dedicati, sotto diverse angolature, numerosi contributi, è il complesso rapporto con il paganesimo, già di per sé un mondo multiforme e plurale al suo interno, con cui si confrontano strategie di conversione al cristianesimo alquanto distinte. Il problema del "pregresso pagano" e della sua natura è oggetto di riflessione nel saggio di Christophe Goddard, dedicato al culto libico-punico di Saturno nell'Africa romana, devozione che, a seguito della conquista, conosce un riposizionamento nella gerarchia sacrale dei dominatori, in un quadro di duttilità e di "mobilité religieuse" (p. 135), con cui viene quindi a confrontarsi il cristianesimo. Jean-Michel Carrié analizza invece, in termini problematici e rifuggendo da ogni automatismo, il ruolo che può avere svolto, nell'affermazione del cristianesimo in area egiziana, il tentativo di cancellazione della religione politeista da parte di Diocleziano. Il rapporto con il paganesimo è declinato sotto diverse forme ed in contesti geopolitici e temporali distinti, dall'area della *provincia Arabia* (François Villeneuve) – ove la persistenza dei culti (e dei santuari) locali si manifesta tenace di fronte al cristianesimo come, più tardi, all'islam – alla situazione tardiva della conversione della Prussia nel XIII secolo (Sylvain Gouguenheim), all'Occidente tardoantico e altomedievale, per cui il contributo di Rita Lizzi mostra, tra IV e VI secolo, un progressivo cambiamento di strategia nel percorso di cristianizzazione attuato dalle gerarchie ecclesiastiche: da un primo momento, riflesso dall'omiletica del tardo IV-inizi V secolo, in cui la via maestra pare la predicazione, si passa a nuove soluzioni, che prevedono il coinvolgimento dei *domini possessores* nello sradicamento delle ancestrali pratiche propiziatorie, legate al mondo agricolo. Una linea, questa, propugnata dagli stessi vescovi, che non sempre però si mostra efficace, nella misura in cui essa si confronta – e spesso si scontra – con un'architettura di rapporti sociali complessi quanto consolidati tra *domini* e *rustici*, nel quadro di relazioni personali e di forme di esercizio del potere in cui la Chiesa stenta ad inserirsi. L'idea di un "Occident rural obstinément païen" (p. 106) è ampiamente discussa nel volume e sottoposta al contempo a letture in parte differenti, come quella proposta da Charles Mériaux, il quale, analizzando la situazione nella Gallia del nord in epoca merovingia, rileva la preoccupazione di combattere non tanto il paganesimo *tout court* – che risulta "largement imaginé" (p. 373) –, quanto piuttosto le pratiche devianti, in seno ad un cristianesimo in cui l'ortodossia è un concetto molto fluido e le scelte religiose si intrecciano con molti altri fattori, legati alla struttura sociale e politica. Al di là del rapporto con il paganesimo, molti contributi vertono intorno a un tema fondamentale, tutto intrinseco, per converso, a società già formalmente "cristianizzate", ovvero quello della effettiva adesione "in profondità" al cristianesimo stesso, a fronte di una conversione superficiale, talora di comodo, ed esito di scelte di opportunità (soprattutto a partire dall'età teodosiana), reiteratamente lamentata dalle fonti. Alle preoccupazioni di Giovanni Crisostomo per correnti di pensiero (e di pratica), non sempre di chiara rispondenza a Nicea, sorte entro la comunità antiochena (Emmanuel Soler), fa riscontro la complessa posizione agostiniana, che Claude Lepelley indaga, mettendo in guardia da semplicistiche letture e sottolineando, accanto all'accorata presa d'atto della super-

ficialità di molti correligionari, l'accettazione lucida, da parte del santo, dei limiti che il processo di assimilazione cristiana comporta ("le refus des illusions", come indicato nel titolo stesso del contributo), derivanti dalla stessa natura del cristianesimo, che opera nel mondo e nella dimensione terrena, fortemente imperfetta. Su tali limiti, sull'*hypocrisis* di cui parla Agostino e sulla sua possibile interpretazione riflette anche Michel-Yves Perrin, il quale, tuttavia, contestualizza, il concetto, di cui mostra la comparsa in un momento ben più antico (come traspare già dai testi di Qumrân) e soprattutto rileva la necessità di tenere in considerazione il particolare spirito anti-donatista che anima gli scritti del vescovo ipponate. L'"età dell'ipocrisia" individuata da Robert Markus, viene così ridiscussa, analogamente ad un'altra categoria proposta a suo tempo dallo stesso Studioso, quella della "crisi di identità" del cristianesimo tardoantico, su cui argomenta Jean-Marie Salamito, il quale ricolloca il problema, per quanto riguarda Agostino, nella prospettiva escatologica che questi adotta, ribadendo altresì una visione agostiniana della "cristianizzazione" che non si riduce alla diffusione del messaggio cristiano, ma che tocca anche la dimensione etica e comportamentale, capace di tradursi in atti concreti. In questa prospettiva, le ricadute nel quotidiano diventano un tema di rilievo, che Muriel Debié restituisce con vividezza di dettaglio per l'Iran sassanide. Il nodo su cui, di fatto, si torna è quello icasticamente sintetizzato dall'espressione utilizzata da un pelagiano anonimo intorno al 420, evocata a più riprese nel volume: *quid sit christianum esse*. Su questo interrogativo sono sollecitate fonti e approcci di ricerca diversi, dall'epigrafia (Sylvain Destephen), alla prosopografia (Luce Piétri), alla documentazione di ambito giuridico (cui Bruno Dumézil dedica un interessante contributo, teso ad un confronto tra gli indicatori della conversione secondo diverse fonti legislative), all'archeologia e alla topografia cristiana (Katalin Escher, Brigitte Beaujard), alla creazione di un'iconografia cristiana, tema che Jean-Pierre Caillet affronta in una dettagliata disamina storiografica. Questi ultimi aspetti, legati alle testimonianze materiali – su cui giustamente insiste Peter Brown nelle conclusioni – rimangono forse un poco in ombra nel volume, prevalentemente incentrato sulle fonti scritte, che solo a tratti vengono messe in reale dialogo con il dato materiale, anche in riferimento a temi su cui la ricerca archeologica e storico-artistica ha apportato contributi essenziali, come la distruzione o il riuso dei templi pagani o il ruolo delle immagini quale veicolo di diffusione del messaggio religioso e della creazione della stessa "identità cristiana". Il composito quadro che il volume restituisce, nell'intelligente scelta di scandagliare una tematica potenzialmente deviante per la sua complessità, attraverso un taglio specifico e sempre molto sorvegliato, si sostanzia dunque in una realtà complessa, non soltanto in rapporto al mondo pagano, ma anche all'interno di un cristianesimo dalle molte anime (di cui è eloquente esempio l'analisi di Peter Brown sulla contrapposta concezione dell'ascesi, tra III e V secolo, presso i "santi" girovaghi della Siria da un lato ed i monaci egiziani dal'altro), che porta lo stesso Studioso ad un'efficace e condivisibile sintesi: "there were as many Christianizations as there were forms of Christianity itself" (p. 406).

Eleonora DESTEFANIS

un sujet original, qui, menée dans une perspective religieuse, apporte des éclairages inédits sur les représentations et les pratiques cultuelles des Grecs.

Carine VAN LIEFFERINGE

Nancy EVANS, *Civic Rites. Democracy and Religion in Ancient Athens*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2010. 1 vol. 15 x 23 cm, XVI-273 p., 12 fig., 3 cartes. Prix : 16.95 £. ISBN 978-0-520-26203-4.

À travers ce petit livre destiné aux étudiants et à un public de non-spécialistes, l'auteur souhaite offrir une présentation globale de la religion athénienne en l'inscrivant dans son contexte historique. Plus exactement, elle souhaite montrer à quel point les croyances et pratiques religieuses des Athéniens de l'époque classique ne renvoient pas à quelque sentiment superstitieux d'ordre individuel, mais sont profondément inscrites dans la vie de la cité démocratique athénienne, dans sa culture et dans ses institutions. L'auteur se concentre sur quelques personnages ou épisodes clés (Clisthène, Périclès, Alcibiade, Socrate), à travers lesquels se révèle l'histoire athénienne, mais aussi sur trois divinités (Athéna, Déméter et Dionysos) et leurs cultes, mêlant ainsi description religieuse et historique. L'auteur cherche à faire comprendre au citoyen d'aujourd'hui, habitué à une séparation stricte entre l'Église et l'État, entre les croyances personnelles et les affaires publiques, que la cité grecque était aussi réglée en fonction d'une série de rituels religieux. L'argument s'inscrit dans une riche tradition historiographique désormais bien balisée, qui unit religion et politique ; il est traité ici avec pédagogie et sans autre prétention que d'éclairer un lecteur contemporain (en particulier américain) sur ce monde lointain, à la fois si proche et si différent de nous, qu'est la Grèce antique. L'ouvrage est complété par un glossaire des termes grecs, ainsi qu'une bibliographie d'orientation (exclusivement anglophone) pour chaque chapitre.

Alain DUPLOUY

Marietta HORSTER & Anja KLÖCKNER (Ed.), *Civic Priests. Cult Personnel in Athens from the Hellenistic Period to Late Antiquity*. Berlin, De Gruyter, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, 249 p., 8 fig. (RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, 58). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-025807-3.

La plupart des contributions qui composent cet ouvrage proviennent d'un atelier de discussions sur les prêtres athéniens qui s'est tenu à Berlin en mars 2010. Le fil conducteur en est l'étude des interactions entre un système social, culturel et politique, et les acteurs religieux, en l'occurrence les prêtres et les prêtresses, relations qu'il est possible de suivre clairement après l'époque classique. Ce premier volume cerne une aire géographique centrée sur Athènes et Délos sous autorité athénienne, un second volume – annoncé – s'intéressera au monde de la mer Égée et de l'Asie Mineure. Marietta Horster inaugure les sept contributions par un exposé de l'état de la recherche et de la connaissance sur la place et l'intégration des fonctionnaires religieux dans les *poleis*, exposé fondé sur une abondante bibliographie et complété par quelques pistes de recherche. Anja Klöckner focalise son étude sur deux bas-reliefs

nouvelle sur les processus d'urbanisation au haut archaïsme et sur les débuts de la Grèce des cités, en montrant que les fortifications ont joué leur partie dans ces processus. Et à cet égard, on appréciera les très intéressantes remarques présentées p. 118-119 sur les dates d'apparition respectives des temples et des enceintes urbaines, sur le nombre bien plus important de fortifications que de temples avant le VI^e^ s. et sur l'importance de cette architecture militaire, à côté d'une architecture religieuse, preuves de l'existence de communautés déjà organisées. Il faut rendre grâce à l'auteur pour ce beau travail, qu'il a su mener à bien de manière convaincante, malgré la dispersion et le caractère disparate des sources ; la perception que l'on pouvait avoir des périodes hautes de l'archaïsme grec en est renouvelée.

Yves GRANDJEAN

Jürgen FRANSSEN, *Votiv und Repräsentation. Statuarische Weihungen archaischer Zeit aus Samos und Attika*. Heidelberg, Verlag Archäologie und Geschichte, 2011. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 435 p., 19 pl. + 1 CD-Rom. (ARCHÄOLOGIE UND GESCHICHTE, 13). Prix : 66 €. ISBN 978-3-935289-36-8.

Ce gros volume est issu d'une thèse de doctorat soutenue en mai 2003 à l'Université de Heidelberg. Outre la piété individuelle et bien au-delà d'une simple valeur artistique, la statuaire archaïque constitue également, comme je l'ai montré dans mes propres travaux sur les offrandes monumentales de Samos et de Milet (notamment *Le prestige des élites*, 2006), un instrument de communication sociale par lequel le dédicant négocie sa place dans l'espace civique qu'offre le sanctuaire. L'auteur analyse ici en détail les offrandes statuaires archaïques de Samos et d'Athènes dans cette même perspective. À cet effet, tant les caractéristiques propres de la statue (et de sa base) que son emplacement dans le sanctuaire et la nature même de celui-ci au sein de la cité permettent de remettre en contexte des œuvres bien souvent considérées du seul point de vue de l'histoire des formes. L'auteur procède de manière identique pour l'Héraion de Samos puis pour l'Acropole d'Athènes : il propose tout d'abord une description minutieuse des statues (par type statuaire et ordre chronologique), des bases et de la topographie des offrandes, puis rassemble toutes les informations disponibles sur le paysage cultuel de la cité (sauf pour l'Attique, qui est traitée dans un chapitre à part), sur les dédicants et le développement du sanctuaire, comparant histoire architecturale et succession des dédicaces, avant de passer en revue les thèmes iconographiques – qui sont eux-mêmes des types statuaires – et leur signification générique, pour conclure *in fine* par des considérations historiques. À la différence de Samos, où les dédicants sont pour la plupart inconnus par ailleurs, l'ensemble documentaire athénien est bien entendu accompagné d'une série importante de bases épigraphes, qui permettent de prolonger l'enquête au cœur de la société athénienne. De ce point de vue toutefois, l'auteur se montre très (trop ?) prudent vis-à-vis de la méthode et des résultats proposés par D. Viviers dans son livre sur les ateliers de sculpteurs athéniens (1992), qui parvenait pourtant à donner une véritable dimension historique aux sculptures athéniennes à travers le concept d'atelier, structure à la fois artistique et socio-économique de rencontre entre un sculpteur et sa clientèle. Davantage même, toute analyse stylistique, qui consiste précisément à regrouper les œuvres au sein

d'écoles ou d'ateliers de sculpteurs, est pour l'essentiel absente : la distinction entre sculptures locales et importées ou entre les multiples facettes de la production athénienne n'est que rarement mise en valeur dans l'analyse des statues. Les planches sont d'ailleurs trop peu nombreuses pour inviter à une quelconque réflexion par l'image. Pour l'auteur, l'analyse stylistique semble en fait renvoyer à une approche ancienne de la sculpture archaïque ; il ne perçoit pas qu'il y a bien là, à travers ces distinctions de styles ou de formes, un outil heuristique qui fait sens pour l'analyse globale des œuvres dans leur contexte historique. Certes, Franssen tâche de mettre en parallèle la statuaire archaïque avec l'histoire politique et institutionnelle de Samos et d'Athènes. Mais, autant le dire d'emblée, le résultat ne me paraît pas très convaincant. L'auteur se contente bien souvent d'inscrire la statuaire dans une présentation habituelle de l'histoire et de la société archaïques, sans que le matériel vienne en quelque manière la nuancer ou apporter un éclairage différent. En l'occurrence, il me paraît stérile d'inscrire l'offrande de ces statues dans un schéma d'opposition simple entre aristocratie et *dèmos*, qui doit sans doute plus à l'historiographie contemporaine qu'à la réalité des luttes pour le prestige, des processus de légitimation de la richesse et de promotion du statut social des individus entreprenants, autant que de participation à la construction de la cité. Je ne suis pas davantage convaincu que la fréquence accrue au fil du temps des korés au détriment des kouroi tant à Samos qu'à Milet renvoie à une aristocratie qui, à travers ses filles à marier, s'ouvre progressivement sur les autres et s'intègre à la cité, au lieu d'imposer avec arrogance sa domination au *dèmos*. Quant à la réduction de la taille des œuvres samiennes, je ne crois pas non plus qu'elle puisse être imputée, comme le suppose l'auteur, à un quelconque assèchement des capacités financières de l'aristocratie locale, pas plus que l'absence de kouroi colossaux sur l'Acropole d'Athènes n'indique une quelconque retenue de l'aristocratie dans un sanctuaire éminemment civique. Il y a là, me semble-t-il, une vision chargée de multiples *a priori* historiographiques. Quoi qu'il en soit de ces divergences interprétatives sur la cité grecque archaïque, l'auteur maîtrise incontestablement une bibliographie considérable ; de ce point de vue, l'ouvrage constitue assurément une mine de renseignements à jour, qui pourra rendre de multiples services. Mais si l'appareil de notes est extrêmement développé, il n'en existe pas moins des omissions, dont la plus inquiétante est assurément les *Protomés féminines archaïques* (1983) de Francis Croissant, ouvrage fondamental pour l'analyse de toute la plastique archaïque (y compris de marbre). Enfin, le plan de l'ouvrage reste très académique : au-delà de la description minutieuse des œuvres, on aurait préféré une organisation thématique de la matière, mettant en évidence les multiples fonctions de ces offrandes monumentales dans les sociétés samienne et athénienne. Le volume, de très belle facture et écrit dans une langue à la fois élégante et accessible, est complété par un CD-ROM, qui contient plus de cent pages de catalogue. N'aurait-on pu y ajouter, sans coût supplémentaire, une bibliographie complète ? Alain DUPLOUY

Thomas BRISART, *Un art citoyen. Recherches sur l'orientalisation des artisanats en Grèce proto-archaïque*. Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 352 p., 20 fig. (MÉMOIRE DE LA CLASSE DES LETTRES. Coll. in 8°, 3e série, 54). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8031-0278-5.

aussi des bouleutes, juges et autres magistrats de la cité, des hommes politiques (*politeumenoi*) actifs au niveau de la cité ou à l'échelon local, des prêtres et dédicants, ainsi que des individus issus de toutes les branches de l'activité économique (propriétaires fonciers, entrepreneurs, artisans, marchands ou banquiers). Enfin, dernier enseignement de l'étude prosopographique, ces individus tendent à se marier entre eux : cette tendance forte à l'isogamie révèle ainsi un processus de reproduction sociale souvent propre aux catégories supérieures de la société. Au final, Marchiandi introduit le concept de « bourgeoisie » pour désigner les commanditaires de périboles funéraires, qui correspondent peu ou prou aux « nouveaux politiciens » naguère décrits par W. R. Connor ou aux *epieikeis* récemment mis en valeur par P. Brun. Peu importe le nom qu'on leur donne, pourvu qu'on voie dans ce phénomène l'une des expressions du mode de vie et de distinction des élites qui se constituent et se dissolvent à toute époque au sein de la cité grecque. Il ne faudrait pas en effet qu'entre les « aristocrates » de l'époque archaïque et les « notables » de la cité hellénistique, la notion de « bourgeoisie » s'impose peu à peu pour une cité classique où le modernisme économique bat désormais en brèche le primitivisme finleyien. Au-delà des tendances fluctuantes de l'historiographie, ces appellations distinctes nous détournent en effet du problème réel qui est de comprendre la nature et les ressorts particuliers de la distinction sociale en vigueur dans chaque cité et à chaque époque. Sur ce point, l'ouvrage apparaît néanmoins comme exemplaire, dressant une description très détaillée des couches supérieures de l'Athènes classique. Plus globalement, le livre de Marchiandi est représentatif d'un courant particulier de la recherche actuelle : l'auteur cherche à réinscrire l'*oikos* dans l'orbe de la *polis*, en montrant à quel point la prétendue sphère privée des monuments funéraires familiaux se situe en réalité à l'interface entre la famille et la communauté, dans cet espace interstitiel qui constitue à proprement parler un lieu du politique dans la cité grecque. En ce sens, l'historienne italienne rejoint l'approche anthropologique française de la cité grecque. Alain DUPLOUY

Matthias HAACKE & Michael JUNG (Ed.), *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte. Von der Archaik bis in den Hellenismus.* Erträge einer internationalen Tagung in Münster, 20.-21. Januar 2006. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 163 p., ill. Prix : 36 €. ISBN 978-3-515-09875-5.

Ce petit volume collectif est issu d'une rencontre internationale qui s'est tenue les 20 et 21 janvier 2006 à l'Université de Münster. L'objectif, comme le présente Michael Jung en introduction, était d'adapter pour la première fois aux sanctuaires grecs le concept de « lieux de mémoire », forgé par Pierre Nora et appliqué à l'étude des identités collectives. Dans la description des sanctuaires antiques, d'Hérodote à Pausanias, il ne manque pas en effet de récits qui lient le lieu ou un objet particulier aux grands événements fondateurs des identités civiques. Les sanctuaires grecs ne remplissaient pas seulement une fonction religieuse dans la cité, ils agissaient aussi comme lieux de communication sociale, de représentation de la communauté et d'entretien de sa mémoire, tant à travers les cultes, les fêtes et les offrandes que dans les récits et la parole politique se référant explicitement au passé. Anne Jacquemin et Kai Trampedach se penchent tout d'abord sur le sanctuaire de Delphes. La première

s'interroge sur les éléments qui auraient fait de Delphes pour les Anciens – et non pour les Modernes – un lieu de mémoire, dans la mesure où, comme elle l'écrit très justement, « témoigner d'un événement ne suffit pas à faire un lieu de mémoire » (p. 23). À ce compte, il faut noter que les Modernes ont assurément eu plus de fantasmes qu'il ne semble y avoir de témoignages indubitables d'un tel fonctionnement mémoriel dans le sanctuaire delphique, du moins avant Plutarque, Pausanias et les élites formées par les rhéteurs de la Seconde Sophistique. Trampedach s'intéresse, quant à lui, aux « signes divins » qui surviennent à Delphes en concomitance avec certains événements historiques et qui, partant, en font un lieu de mémoire. Deux exemples permettent de décortiquer ce processus de construction d'une mémoire panhellénique commune : la bataille de Leuctres et l'expédition athénienne en Sicile. Elisabeth Gebhard apporte ensuite l'exemple du sanctuaire de Poséidon à l'Isthme et analyse la charge symbolique du lieu dans la lutte entre la Macédoine et Rome. C'est en effet là que Flamininus proclame la liberté des Grecs en 196 dans un sanctuaire où étaient rappelées les victoires contre les Perses et l'hégémonie macédonienne en Grèce. Klaus Freitag s'interroge sur les ressorts de la mémoire à Olympie durant l'époque hellénistique. En l'occurrence, Olympie s'était-elle déjà transformée en musée à l'époque hellénistique, comme elle le deviendra à l'époque impériale ? Si cette demande ambitieuse ne peut être réglée dans tous ses aspects à travers une communication, l'auteur montre avant tout que, malgré un certain nombre de préjugés, la période hellénistique ne marque pas le déclin d'Olympie, même si c'est aux époques archaïque et classique que le sanctuaire a connu ses jours les plus fastes. D'une part, le sanctuaire demeure une vitrine pour les rois hellénistiques et, d'autre part, les athlètes professionnels continuent à faire sa renommée à travers les compétitions sportives. Du reste, même en dehors des olympiades, l'activité cultuelle ne laisse aucunement la place à un quelconque tourisme nostalgique ; Olympie a de tout temps été un lieu de mémoire pour la Grèce entière. Michael Jung porte son attention sur l'entretien du souvenir des guerres médiques à Sparte, où selon le Périégète le sanctuaire d'Athéna Chalkioikos abritait les tombes de Léonidas et Pausanias, héros des Thermopyles et de Platées. Pourtant, la réhabilitation de Pausanias renvoie en fait initialement, non à la commémoration des guerres médiques, mais à la purification de la cité pour le sacrilège commis. Ce n'est en fait que dans un deuxième temps, avec les honneurs rendus à Léonidas, dans un contexte de rivalité avec Athènes, que le sanctuaire commence à jouer un rôle dans la commémoration des deux héros et la célébration du souvenir glorieux des Spartiates. Partant du riche lot épigraphique livré par le sanctuaire de Némésis à Rhamnonte, Matthias Haake souligne le rôle de celui-ci comme lieu de mémoire. Comme l'a révélé un fragment de décret, Antigone Gonatas reçut, comme d'autres souverains hellénistiques, des honneurs divins. D'après l'auteur, c'est à la fois la volonté du souverain de souligner ses victoires sur les barbares celtes et l'importance du sanctuaire de Némésis dans la célébration des guerres médiques qui expliquent le lien entre Antigone Gonatas et le sanctuaire. Enfin, Renaud Gagné revient sur la célèbre inscription d'Halicarnasse sur « l'honneur de la cité », dont il propose une lecture globale. L'auteur montre que la cité y est décrite sous l'angle particulier du sanctuaire d'Aphrodite et Hermès, qui fédère ainsi la mémoire et l'identité civiques. L'ensemble des communications réunies ici met en

avant les mécanismes de la mémoire, tantôt civique tantôt panhellénique, qui peut être construite autour des sanctuaires. On regrettera cependant qu'aucune synthèse ne soit proposée à l'issue du volume. Alain DUPLOUY

Timo STICKLER, *Korinth und seine Kolonien. Die Stadt am Isthmus in Mächtegefüge des klassischen Griechenland.* Berlin, Akademie Verlag, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 399 p. (KLIO. Beihefte, NF 15). Prix : 69,80 €. ISBN 978-3-05-004666-2.

L'ouvrage est divisé en 9 chapitres de texte plus un de bibliographie et un d'index en deux parties. Il prend la suite d'Ed. Will, *Korinthiaka, Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe, des origines aux guerres médiques,* Paris 1955, en traitant cette fois de l'histoire de Corinthe au V^e^ siècle. Le premier chapitre est une courte présentation de deux pages. Le deuxième introduit en fait le travail : Point de départ et questionnements. Avec le troisième chapitre, lui-même divisé en 8 sous-chapitres, on entre dans le sujet. Le texte de référence choisi pour aborder une cité dont on a perdu les récits d'histoire locale, est la Treizième Ode Olympique de Pindare. Le chapitre s'articule donc autour de ce texte qui célèbre la victoire du Corinthien Xénophon fils de Thessalos en 464 av J.-C. Le chapitre IV revient (4 sous-titres) sur les temps précédant 464, c'est-à-dire sur la seconde guerre médique. Les chapitres V et VI (8 sous-chapitres) étudient la politique de Corinthe entre la seconde guerre médique et 433 av J.-C. (soit les prémices de la guerre du Péloponnèse). C'est le corps du sujet avec l'étude de la situation due à l'affaiblissement de Sparte, les transformations des années 460 (volte-face de Mégare, changement politique à Argos, affaiblissement d'Égine), le rôle de Sparte dans la guerre corintho-athénienne, la rivalité athéno-corinthienne. Le chapitre VII, après le rappel de l'affaire Corcyre-Corinthe-Épidamne, et celle d'Athènes-Potidée-Corinthe, examine les liens de Corinthe avec ses colonies, mettant en valeur l'originalité de l'expérience corinthienne affinée au fil des fondations. Un sous-chapitre concerne le IV^e^ siècle ; l'ensemble Corinthien semble réactivé lorsque les Syracusains aux abois viennent demander de l'aide vers 345/4. Finalement, les liens anciens ont, avec bien sûr des réadaptations, survécu aux troubles de la guerre du Péloponnèse et du début du IV^e^ siècle. Le chapitre VIII (avec 9 sous-chapitres) est consacré à l'étude de la politique et des opérations de Corinthe pendant la guerre du Péloponnèse, avec étude de la périodisation propre à la politique corinthienne. Le chapitre IX est un chapitre de conclusion. Le sujet traité est extrêmement intéressant. Il met en lumière une expérience originale et importante. Mais il manque une chronologie. Là où l'on brasse de multiples épisodes il serait utile de retrouver les éléments chronologiques rassemblés et lisibles rapidement. Il manque aussi des cartes. On brasse une importante matière géographique, et à tout moment des noms de lieux apparaissent qu'on aimerait situer. L'histoire n'est pas une matière littéraire et abstraite. Les hommes se battent pour des territoires et le pouvoir sur des territoires, auxquels il faut ici ajouter des routes maritimes. Nous sommes en présence d'une thalassocratie de longue durée, qui a protégé les liaisons entre l'Occident grec et le Péloponnèse durant près de trois siècles, appuyée sur un système original de liens durables entre la cité-mère et les colonies, et venant compléter un autre ensemble, celui de la ligue du Péloponnèse, qui ordonnait les arrières-plans terrestres. Il était bon

(divisé en trois sections : sources littéraires ; sources épigraphiques ; représentations figurées) et général (lui aussi divisé en trois : les toponymes ; les anthroponymes et théonymes ; les notions). On regrettera qu'aucun des nombreux passages textuels cités n'aient été reproduits en grec (seuls certains termes importants sont donnés entre parenthèses au sein des traductions). Cette remarque n'enlève toutefois rien aux qualités de ce travail, dont le but est pleinement atteint : F. Gherchanoc montre que, finalement, la famille grecque se construit bien plus par des liens sociaux que par des liens biologiques, et qu'elle relève aussi bien de la communauté et du politique que de la sphère privée. De plus, l'analyse approfondie de certains rituels vient apporter une contribution notable à leur compréhension, notamment dans le chapitre 2 consacré aux fêtes de naissance. Enfin, le propos clair et cohérent, illustré par de nombreux exemples, fait de cet ouvrage un livre très agréable à lire. Hélène COLLARD

Daniela MARCHIANDI, *I periboli funerari nell'Attica classica : lo specchio di una « borghesia »*. Athènes, Scuola archeologica italiana - Paestum, Pandemos, 2011. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, 243 p., 30 pl. + 1 CD-Rom (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE ET DELL'ATTICA, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-88-87744-35-4.

L'ouvrage est issu d'une thèse de doctorat préparée à l'École italienne d'Athènes et soutenue à l'Università Orientale de Naples en 2005. L'étude des monuments funéraires attiques de l'époque classique est pratiquement aussi ancienne que les premières explorations par les voyageurs antiquaires des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ; dès la fin du XIX^e^ siècle, les chercheurs disposaient d'ailleurs d'un vaste corpus rassemblé par Alexander Conze, dont l'*aggiornamento* récent par Christoph Clairmont n'a guère modifié les principes. La discussion de ce vaste ensemble documentaire n'a pourtant jamais vraiment été à la hauteur de la quantité et de la qualité du matériel disponible. Au-delà des études stylistiques et iconographiques sur la sculpture funéraire et d'une approche épigraphique, les cimetières de l'Attique classique n'ont pas suscité l'effervescence herméneutique des nécropoles géométriques, orientalisantes et archaïques. La nécessité d'une approche sociologique globale, qui tienne compte du contexte archéologique et historique, n'en est que plus évidente pour tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de la recherche dans le domaine. C'est à cette tâche ardue que s'est attelée, avec succès – autant le dire tout de suite – Daniela Marchiandi. La recherche s'appuie sur un vaste corpus documentaire qui réunit toutes les informations disponibles sur les monuments eux-mêmes et sur les contextes archéologiques. Ce corpus, soit près de 450 pages supplémentaires (y compris une mise à jour bibliographique sur l'ensemble des dèmes attiques), est réuni sur un (mini) CD-ROM joint au volume ; son contenu peut également être téléchargé sur le site de l'éditeur (www.pandemos.it/documenti/sataa3-cd.pdf). L'ouvrage proprement dit offre une synthèse clairement organisée qui dresse une image de la société athénienne classique telle qu'elle apparaît à travers les commanditaires des périboles funéraires. L'enquête est double en réalité : archéologique d'une part, avec la morphologie des périboles, leur organisation interne et leur topographie, et prosopographique de l'autre, avec une vaste interrogation sur l'identité sociale des défunts. La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse des périboles eux-mêmes. L'auteur s'attache tout d'abord à préciser la

chronologie des périboles et, partant, à définir clairement la nature même du phénomène envisagé. S'il a existé des périboles funéraires avant la seconde moitié du Ve siècle et s'il en existera encore au-delà du gouvernement de Démétrios de Phalère, l'*acmè* du phénomène se situe incontestablement entre ces deux extrêmes. Il se présente, selon l'auteur, comme la reprise d'une pratique archaïque centrée sur la famille et s'inscrit en réaction à l'idéologie égalitaire du *dèmosion sèma*, où la cité privait les familles de leurs fils tombés au combat autant qu'elle supprimait toute individualité aux défunts. Pour Marchiandi, le phénomène ne marque pas tant un repli individuel sur l'horizon familial et privé qu'une nouvelle manière de concevoir, à travers l'iconographie funéraire, les épigrammes ou les rituels, une sphère publique dans laquelle l'*oikos* se présente comme l'intermédiaire entre l'individu et la *polis*. Si F. Bourriot avait à juste titre balayé, il y a plus de 35 ans, la relation entre enclos funéraires et prétendus *génè* aristocratiques, Marchiandi montre en outre, à travers la multiplicité et la diversité des cas, que la mise en scène de la famille repose au final davantage sur les vicissitudes de l'existence (nombre de descendants ou *apaideia*, continuité de la résidence ou déménagement, etc.) que sur un quelconque statut privilégié. Bien que franchissant souvent les limites strictes de la famille nucléaire pour s'étendre à l'*anchisteia* voire à toute la *suggeneia*, les périboles ne survivent que rarement au-delà des premières générations et l'idée de « grandes familles » traversant les siècles est bien théorique. Au-delà d'une affaire privée, la sépulture n'en est du reste pas moins, à travers la continuité de l'*oikos*, une question de citoyenneté : devant les tribunaux, les rituels funéraires demeurent l'une des preuves principales de la *politeia*, comme l'*Athenaion politeia* nous l'enseigne à travers la docimasie des magistrats ou comme l'avait postulé à sa manière Ian Morris pour les tombes géométriques. Les types iconographiques choisis pour les défunts ne trompent pas et, sans négliger des stratégies individuelles de distinction sociale et économique, ceux-ci correspondent aux rôles que la cité attend de ses membres : le citoyen, l'épouse du citoyen et leurs enfants, filles et garçons plus ou moins jeunes, qui représentent l'avenir de l'*oikos* et de la cité. De ce point de vue, la *dexiosis* qui unit si souvent les personnages d'une stèle au IVe siècle apparaît, non comme l'expression de sentiments privés, mais comme la représentation de la *philia*, signe de concorde au sein de la famille et vertu civique par excellence. Si de multiples aspects des périboles funéraires familiaux possèdent une dimension civique, les questions de prestige familial n'en étaient pas moins absentes : tant la qualité des monuments que leur localisation pouvaient se prêter à des démonstrations sociales. Mais quel était le statut social des commanditaires et peut-on d'ailleurs établir un lien entre les groupes funéraires concernés et la classe liturgique athénienne ? Telle est la question, souvent posée, qui traverse toute la seconde partie de l'ouvrage. À travers une vaste enquête prosopographique inédite tirant profit de tous les instruments aujourd'hui disponibles sur la société athénienne, l'auteur cherche à mettre en évidence le profil social des défunts, sans pour autant lier mécaniquement le coût et la qualité du *sèma* au rang du commanditaire. Il est clair que la commande de tels monuments range ses propriétaires parmi les plus riches Athéniens, qui partageaient une même idéologie funéraire, sans toutefois que l'on puisse assimiler *stricto sensu* ce groupe à la classe liturgique. Cet ensemble d'individus n'en est d'ailleurs pas moins très hétérogène ; parmi les individus connus par ailleurs, on trouve bien sûr des *leitourgountes*, des cavaliers et des *hippotrophoi*, mais

aussi des bouleutes, juges et autres magistrats de la cité, des hommes politiques (*politeumenoi*) actifs au niveau de la cité ou à l'échelon local, des prêtres et dédicants, ainsi que des individus issus de toutes les branches de l'activité économique (propriétaires fonciers, entrepreneurs, artisans, marchands ou banquiers). Enfin, dernier enseignement de l'étude prosopographique, ces individus tendent à se marier entre eux : cette tendance forte à l'isogamie révèle ainsi un processus de reproduction sociale souvent propre aux catégories supérieures de la société. Au final, Marchiandi introduit le concept de « bourgeoisie » pour désigner les commanditaires de périboles funéraires, qui correspondent peu ou prou aux « nouveaux politiciens » naguère décrits par W. R. Connor ou aux *epieikeis* récemment mis en valeur par P. Brun. Peu importe le nom qu'on leur donne, pourvu qu'on voie dans ce phénomène l'une des expressions du mode de vie et de distinction des élites qui se constituent et se dissolvent à toute époque au sein de la cité grecque. Il ne faudrait pas en effet qu'entre les « aristocrates » de l'époque archaïque et les « notables » de la cité hellénistique, la notion de « bourgeoisie » s'impose peu à peu pour une cité classique où le modernisme économique bat désormais en brèche le primitivisme finleyien. Au-delà des tendances fluctuantes de l'historiographie, ces appellations distinctes nous détournent en effet du problème réel qui est de comprendre la nature et les ressorts particuliers de la distinction sociale en vigueur dans chaque cité et à chaque époque. Sur ce point, l'ouvrage apparaît néanmoins comme exemplaire, dressant une description très détaillée des couches supérieures de l'Athènes classique. Plus globalement, le livre de Marchiandi est représentatif d'un courant particulier de la recherche actuelle : l'auteur cherche à réinscrire l'*oikos* dans l'orbe de la *polis*, en montrant à quel point la prétendue sphère privée des monuments funéraires familiaux se situe en réalité à l'interface entre la famille et la communauté, dans cet espace interstitiel qui constitue à proprement parler un lieu du politique dans la cité grecque. En ce sens, l'historienne italienne rejoint l'approche anthropologique française de la cité grecque. Alain DUPLOUY

Matthias HAACKE & Michael JUNG (Ed.), *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte. Von der Archaik bis in den Hellenismus.* Erträge einer internationalen Tagung in Münster, 20.-21. Januar 2006. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 163 p., ill. Prix : 36 €. ISBN 978-3-515-09875-5.

Ce petit volume collectif est issu d'une rencontre internationale qui s'est tenue les 20 et 21 janvier 2006 à l'Université de Münster. L'objectif, comme le présente Michael Jung en introduction, était d'adapter pour la première fois aux sanctuaires grecs le concept de « lieux de mémoire », forgé par Pierre Nora et appliqué à l'étude des identités collectives. Dans la description des sanctuaires antiques, d'Hérodote à Pausanias, il ne manque pas en effet de récits qui lient le lieu ou un objet particulier aux grands événements fondateurs des identités civiques. Les sanctuaires grecs ne remplissaient pas seulement une fonction religieuse dans la cité, ils agissaient aussi comme lieux de communication sociale, de représentation de la communauté et d'entretien de sa mémoire, tant à travers les cultes, les fêtes et les offrandes que dans les récits et la parole politique se référant explicitement au passé. Anne Jacquemin et Kai Trampedach se penchent tout d'abord sur le sanctuaire de Delphes. La première

monstra sont identifiés aux images de l'âme présentes dans l'œuvre de Sénèque. Staley affirme que ce dernier s'est inspiré de l'invocation aux divinités infernales que fait Virgile dans l'*Éneide* dans le but de représenter physiquement les images de l'âme. Ensuite, Staley envisage les *monstra* comme « métathéâtre » et envisage dans les œuvres mêmes de Sénèque les passages qui font appel à ces *monstra*. En conclusion, Staley reprend son concept d'« idée » de la tragédie et l'applique non seulement aux pièces de Sénèque, mais aussi à sa vie. Selon Staley, les deux sont de vraies tragédies qui offrent des images : « In his death Seneca tried to rewrite poetry as philosophy by creating the truest tragedy ». Staley a produit un livre bien agencé et dont les idées s'enchaînent logiquement. Cependant, les notes sont regroupées en fin d'ouvrage, ce qui entraîne beaucoup de manipulations. L'étude comporte nombre d'idées réfléchies et intéressantes. En effet, Staley nous convainc, exemples à l'appui, que Sénèque a sûrement suivi cette « idée » de la tragédie qu'il développe tout au long de son ouvrage. Les exemples cités, qui auraient pu être plus nombreux, sont pertinents et aident à mieux conceptualiser les nombreuses notions théoriques. L'auteur semble parfois s'éloigner de son fil conducteur en s'intéressant plus aux penseurs de la Renaissance qu'à Sénèque. Le livre de Gregory A. Staley, bien que théorique, ouvre une nouvelle perspective à propos d'un auteur dont les œuvres ne cessent d'être lues. On trouve une bibliographie finale fournie ainsi que deux index (passages cités et sujets). Élodie BAIRIN

Thomas BAIER & Ferdinand STÜRNER (Ed.), *Götter und menschliche Willensfreiheit. Von Lukan bis Silius Italicus*. Munich, C.H. Beck, 2012. 1 vol. 15 x 23 cm, 301 p. (ZETEMATA, 142). Prix : 78 €. ISBN 978-3-406-62559-6.

Que les dieux jouent un rôle important dans l'épopée gréco-latine est un fait bien connu. Dans le passé on a déjà étudié dans le détail quelle est leur influence sur l'action de l'*Énéide* de Virgile et jusqu'où s'étend le libre-arbitre des hommes dans ce contexte, mais de telles analyses poussées n'ont pas encore été entreprises pour les épopées de Lucain, Stace, Valerius Flaccus ou Silius Italicus. Le recueil que nous présentons ici s'efforce de combler cette lacune. – Après un avant-propos concis de Thomas Baier, on trouve quelques contributions qui font office de réflexions préliminaires : (1) *Humour, chance, and choices : Human and divine in the* Aeneid de Frederick Ahl ; (2) Vocem fata sequuntur : *Entscheidungsfindung und epische Konvention in der flavischen Epik* de Christiane Reitz ; l'attention se focalise sur les réunions des dieux dans les épopées de Stace, Valerius Flaccus et Silius ; (3) Dans Fama, fatum *und* fortuna : *Innere und äussere Motivation in der epischen Erzählung* Ulrich Eigler passe en revue Virgile, Ovide et Lucain et explique pourquoi Lucain a rapproché *fama* et *fatum* au lieu des concepts corrélatifs *fatum* et *fortuna*. – Lucain a supprimé l'appareil divin qui était typique de l'épopée (pour les nuances je renvoie à Christine Walde, p. 62-65), mais les puissances divines de la tradition continuent bien entendu à jouer leur rôle dans la tête des héros épiques. Christine Walde décrit de façon convaincante le rôle important de la *Fortune* dans la *Pharsale*, l'épopée historique de Lucain (cp. jusqu'à un certain degré Ulrich Eigler), plus particulièrement de la déesse *Fortuna*, la Fortune du peuple Romain d'une part et de la *Fortuna*

Caesaris et de la fortune perdue de Pompée d'autre part. Michael Erler souligne le fait que Lucain ne se révèle pas comme le narrateur omniscient de la tradition épique mais comme un homme qui ignore si le cours des événements est déterminé par le hasard ou par le *fatum*. Les autres contributions sur le poète Lucain sont dues à Gianna Petrone (*I* prospera fata *di Pompeo*), Shadi Bartsch (*Ethical judgment and narratorial apostrophe*), Paolo Esposito (*Su alcuni miti tragici in Lucano e nell'epica flavia*), Alfredo Casamento (*Quando gli oracoli passano di moda*) et Paolo Asso (*Tears in Lucan*). – Valerius Flaccus, Stace et Silius Italicus ramènent l'appareil divin, mais les différences avec Virgile sont indéniables. Les épopées mythologiques de Valerius Flaccus et de Stace nous frappent par leur pessimisme. Quant à Silius Italicus, comme Virgile, il présume dans son épopée historique que les dieux ont voulu la puissance de Rome (voir les p. 32-34 de Christiane Reitz), tout en mettant des accents personnels. – Sylvie Franchet d'Espèrey estime que le Jupiter de la *Thébaide* de Stace a perdu beaucoup de son influence et que la figure allégorique *Pietas* a assumé une partie du rôle de Jupiter dans le combat avec les puissances démoniaques, plus particulièrement avec Tisiphone (cp. Marco Fucecchi p. 238, n. 6). (Son épilogue *Médiations en contexte* [p. 185-186] ne m'a pas convaincu.) William J. Dominik, qui nous offre un état de la question approfondi, souligne lui aussi l'influence importante de Tisiphone ; il soutient que Jupiter joue encore le rôle principal dans l'accomplissement du *fatum* mais qu'il se comporte de manière hypocrite. De toute façon Stace a mis la plus grande partie des activités destructives des hommes sur le compte des puissances surnaturelles. – Selon Eckard Lefèvre, les dieux de l'*Argonautica* de Valerius Flaccus n'indiquent aucune direction à suivre ; les hommes sont libres mais leurs actions sont dénuées de sens. Thomas Baier attire l'attention sur le fait que Valerius Flaccus appartient à la même époque que Tacite : ce qui compte vraiment pour (les hommes et) les dieux est le succès : *victrix causa deis placuit* (voir Shadi Bartsch sur Lucain, à la p. 89) ! – Jochen Schultheiss revient sur le choix que Scipion a fait, aux vers 1-148 du livre XV des *Punica* de Silius Italicus, entre la *Vertu* et la *Volupté* : en tant que héros stoïcien, il opte pour la Vertu ; le chemin qui le mène vers ce moment décisif détermine aussi la structure narrative de l'épopée. Hannibal de son côté est mû par la passion (*adfectus) ira*. Marco Fucecchi discute la fonction de la prophétie de Jupiter aux vers 571-629 du III^{e} chant des *Punica* : Jupiter nous fait comprendre que les guerres puniques sont pour les Romains une épreuve (une « Bewährungsprobe ») et il prononce un panégyrique à la gloire de l'empereur Domitien. – Les articles de ce recueil, qui sont rédigés en allemand, italien, anglais et français, proviennent pour la plupart d'un colloque qui a eu lieu à Würzburg en 2010. Le volume s'achève sur une bibliographie et un *index locorum*. Les éditeurs auraient pu renforcer la cohérence et augmenter la valeur du recueil en réservant un peu de place aux réactions des participants au colloque face aux communications de leurs collègues. Ainsi par exemple, il nous faut constater que Thomas Baier se réfère aux publications antérieures d'Eckard Lefèvre mais qu'il ne dit rien sur la thèse que ce même collègue a défendue au colloque. On peut faire la même observation sur l'attitude de William J. Dominik à l'égard de Sylvie Franchet d'Espèrey : à la p. 187, il se réfère à une publication antérieure de sa collègue mais il ne dit rien sur la position qu'elle a développée au colloque. De même, on s'étonne que Michael Erler, en se référant à une publication de Moreschini qui date de l'année 2005 (mais qu'on ne retrouve pas dans la biblio-

graphie), écrive aux p. 128-129 que Lucain a utilisé indifféremment *fatum* et *fortuna*, sans dire un mot sur la communication de Christine Walde qui a montré que *Fortuna* occupe une place très spécifique dans l'épopée de Lucain ; p. 130, il se trompe d'ailleurs en ne distinguant pas *fors* et *fatum*. Mais globalement nous pouvons conclure en disant qu'il s'agit d'un recueil solide et important. Willy EVENEPOEL

Simona Manuela MANZELLA (a cura di), *Decimo Giunio Giovenale. Satira III. Traduzione e commento.* Naples, Liguori, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 471 p. (FORME MATERIALI E IDEOLOGIE DEL MONDO ANTICO, 42). Prix : 34,99 €. ISBN 978-88-207-5502-7.

Le texte choisi est celui de W. Clausen (1992²), à deux variantes près ; on ajoutera trois écarts de ponctuation et cinq dans l'emploi des majuscules. Le titre est donc correct : l'apport concernant les 322 vers consiste en une traduction disposée en regard du texte (p. 12-29) suivie d'un épais commentaire de plus de quatre cents pages (p. 31-422). On sait que la métrique de Juvénal soutient plus d'une fois la comparaison avec le style épique : le poète a ici rédigé un bel essai rhétorique assimilé à un συνταχτικόν mais, satire oblige, l'éloge de la patrie se mue en une *uituperatio* (p. 5). Il n'est jamais aisé de traduire un poème : la traduction est présentée en vers libres de manière à suivre le mieux possible l'original – c'est sans doute le mieux que l'on pouvait faire. Le commentaire est fouillé à l'extrême ; l'exégèse même ainsi que les renvois croisés au texte original alternent avec les références à l'érudition moderne. Souvent long car précis, le débat n'est pas lassant. Ainsi, aux v. 94-95 (p. 173-4), la correction de *nullo* en *pullo* est bien argumentée. Certes, la pensée obéit parfois à des réflexes modernes : au v. 315 (p. 414), *poteram* est qualifié de « falso condizionale », concept que Juvénal n'a sans doute pas eu à l'esprit, mais le but d'un commentaire n'est-il pas d'aider à comprendre ? Le censeur se doit de manifester quelques réticences : v. 317 (p. 415), *iamdudum* est certes unique chez notre poète mais comme rien que dans cette satire, *iam* apparaît huit fois et *dudum* une (v. 129), je me demande dans quelle mesure Juvénal pensait *iamdudum* comme étant un seul mot. D'où l'éternelle question : notre représentation et notre perception de ce qui était une littérature destinée à être lue à voix haute, sont-elles correctes ? Ainsi au v. 114 (p. 197), le jeu des césures est correctement indiqué mais le lecteur de service le faisait-il sentir ? En revanche, le renvoi à Cicéron ne souffre aucun doute : Juvénal connaît la rhétorique. Au v. 25 (p. 75), *fatigatas* comme épitrite 1er précède certes la penthémimère mais faut-il y voir de l'emphase ? *Metri causa*, le poète n'avait pas vraiment le choix. Restons-en là : ce livre très bien fait se termine par une bibliographie (p. 423-459) dont la richesse reflète celle du commentaire, et par un index sélectif (p. 461-471). Pol TORDEUR

Hubert ZEHNACKER et Nicole MÉTHY, *Pline le Jeune. Lettres.* Tome III. *Livres VII-IX*. Texte établi et commenté par H.Z. Traduit par N.M. Paris, Les Belles Lettres, nouvelle édition, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, X-212 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-01464-7.

cré au *Servius Danielis* : bilan et perspectives). Dans les éditions modernes, il a donc fallu faire une place aux deux versions. Parue entre 1881 et 1887 [réimpr. Hildesheim, 1961], l'édition en trois volumes de G. Thilo [et H. Hagen], pour qui les notes additionnelles n'étaient pas de la main du véritable Servius, mais l'œuvre d'un moine irlandais du VII^e^ ou du VIII^e^ s., imprimait en caractères romains l'original et en italiques le supplément. En 1915, E.K. Rand, professeur de latin à Harvard, conçut le projet de remplacer l'édition de Thilo (cf. E.K. Rand, *Une nouvelle édition de Servius*, *CRAI*, 1938, p. 311-324). Il voyait, de façon un peu téméraire, dans le commentaire élargi un texte ayant servi de source au grammairien et qui serait le commentaire perdu de son prédécesseur, Donat, abrégé ensuite par son élève. Dans l'*editio Harvardiana*, dont seuls deux volumes ont paru (1946 [*Aen.* I-II] et 1965 [*Aen.* III-V]), les passages communs sont imprimés tout le long de la page. Les notes du *Servius Danielis* sont placées à gauche dans une colonne de trois quarts de la page, tandis que celles de Servius prennent place à droite dans une colonne semblable. Cette vision unitaire n'a guère retenu l'attention et a même été sévèrement critiquée par E. Fraenkel (*JRS*, 38, 1948, p. 131-143 et 39, 1949, p. 145-154 = *Kleine Beiträge*, II, p. 339-390). Publiant le commentaire aux chants IX (1996) et VII (2003), G. Ramires, loin de suivre l'hypothèse d'E.K. Rand, renoue avec la méthodologie ancienne (cf. G. Ramires, *Per una nuova edizione di Servio*, *RFIC*, 124, 1996, p. 318-329). Il publie un texte unique où le *Servius Danielis* apparaît non plus en italiques, mais en grasses. On admet aujourd'hui que le *Servius Danielis* ne peut être considéré comme le *Ur-Servius* et que Servius ne peut être l'auteur des scholies supplémentaires. Dans la présente édition, le texte de Servius est prépondérant et est donc édité à gauche, le *Servius Danielis* dans la colonne de droite. La vulgate, qui offre un texte relativement homogène transmis par des manuscrits des IX^e^-X^e^ s., apparaît sur toute la largeur de la page. Le texte est accompagné d'un double apparat critique. Le premier correspond au texte trouvé dans les manuscrits de la vulgate, le second au texte trouvé dans les manuscrits donnant le commentaire élargi. La traduction vise à conserver au texte sa technicité et sa concision. Cette édition fera découvrir la richesse du commentaire de Servius, esprit ouvert et curieux. Loin d'être un bric-à-brac composé d'éléments hétéroclites, les notes serviennes se présentent comme une véritable propédeutique cohérente préparant à des études plus approfondies. Le volume est pourvu de notes complémentaires utiles (p. 203-268). Six annexes : renvois faits par Servius aux œuvres de Virgile, revois faits par le *Servius Danielis* aux œuvres de Virgile, auteurs et œuvres cités par Servius et le *Servius Danielis*, les fragments conservés par Servius et le *Servius Danielis*, les mythes, l'âme. *Index nominum, index geographicus, index verborum notabilium, index Graecus*. Bruno ROCHETTE

Mathias EICKS, *Liebe und Lyrik. Zur Funktion des erotischen Diskurses in Horazens erster Odensammlung*. Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, X-376 p. (BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSKUNDE, 291). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-023894-5.

Le livre dont nous faisons la critique est une version légèrement adaptée d'une dissertation préparée sous la direction du Prof. Helmut Krasser et soutenue à l'université de Giessen. Contrairement à beaucoup de savants, parmi lesquels en premier

lieu Edouard Fraenkel (*Horace*, 1957), M. Eicks considère les odes érotiques d'Horace comme le noyau de ses *Carmina*. Il y a lieu de signaler deux différences importantes avec le livre *Unity and design in Horace's Odes* de M.S. Santirocco (1986) : M. Eicks insiste 1) sur le rôle constitutif du thème et du discours érotique dans l'élaboration des autres thèmes centraux des *Odes* et 2) sur l'importance des structures discursives et narratives pour la construction de l'ensemble des *Carmina* I-III. – Dans le cadre de son *status quaestionis* (c'est-à-dire le chapitre premier de son livre), M. Eicks s'oppose vivement à D.H. Porter (1987), alors qu'il exprime son appréciation pour M. Lowrie (*Horace's narrative odes*, 1997). – Dans le deuxième chapitre, qui contient une étude des odes érotiques III, 26-28 et des rapports qu'entretiennent les odes de cet ensemble, l'auteur révèle comment Horace construit des ensembles. Il considère III, 26-28 comme un triptyque de l'amour où on retrouve trois situations typiques dans un ordre chronologique : la jeune Chloë se dérobant à l'amour, Galatée se trouvant au seuil du mariage et Lydia, déjà vieille, jouissant avec Horace d'une rencontre épicurienne. Selon M. Eicks nous assistons en même temps à un triple adieu à la poésie érotique (cf. d'ailleurs Santirocco, cité par Eicks à la p. 30, n. 92). Mais le poète est ambigu : dans *Carm.* IV, 1 on constatera qu'il n'a pas pu se délivrer de l'amour. L'adieu définitif à la poésie érotique ne sera un fait que dans les *Épîtres*. – Dans les chapitres III et IV, Eicks étudie les odes dites de parade, *Carm*. I, 1-9, et les ensembles d'odes érotiques I, 13-17 et III, 7-12. Il démontre que le thème érotique, présent dans chacune des odes I, 1-9, y subit une évolution significative. L'ode programmatique *Carm.* I, 5 préfigure d'ailleurs les aspects essentiels de la poésie érotique d'Horace (voir p. 287 et p. 331). – Le chapitre V (aux p. 229-319) est le plus important du livre. Il révèle les interférences entre le thème érotique et les autres thèmes centraux de la poésie lyrique d'Horace, c'est-à-dire le symposion, l'amitié, les réflexions morales et politiques. Le poète établit des rapports entre ces différents thèmes par la reprise du motif de son sauvetage divin et de sa gratitude (I, 5 ; II, 7 ; II, 13 ; III, 8 etc.), par son rôle régulier de conseiller (e.a. d'Auguste) et par le retour de l'image de la grotte (I, 5 ; III, 25, etc). – Sous le titre « Lyrischer Interdiskurs », le sixième chapitre offre les conclusions du livre : la thèse essentielle est que l'élaboration des odes érotiques et leur place dans l'ensemble des *Carmina* I-III ont permis d'établir une position autonome du poète à l'égard d'Auguste. Il navigue entre Scylla et Charybde et évite, d'une part, l'impression de faire opposition et d'être désobéissant, d'autre part l'impression de soumission servile. Horace n'est pas un poète de cour (ainsi M. Eicks à juste titre aux p. 321 et 347-348). Par leurs motifs, leur composition et les métaphores utilisées, mais aussi par le type de discours choisi, les odes érotiques jouent un rôle paradigmatique dans l'élaboration discursive de l'ensemble des *Carmina* I-III. Il importe de noter que l'authenticité du thème érotique dans les *Odes* est aussi prouvée par l'évolution du thème à partir des *Épodes.* Au passage (e.a. à la p. 280, n. 654), M. Eicks indique aussi quelques différences essentielles entre *Carm*. I-III d'une part et *Carm*. IV d'autre part. – Je suis tout à fait d'accord avec la thèse que les odes érotiques jouent un rôle important dans les *Carmina* I-III ; contrairement à ce que pensait E. Fraenkel, les odes érotiques ne sont pas moins importantes que les poèmes philosophiques et politiques d'Horace. M. Eicks prouve que la *persona* et le discours que le poète a créés en tant que poète de l'amour sont essentiels dans sa stratégie pour assurer son indépendance à l'égard

de l'empereur (voir par ex. à la p. 296). – Il est moins évident que l'expérience qu'a le poète dans le domaine de l'amour soit le fondement de son autorité dans d'autres domaines de la vie. Peut-on dire que l'expérience du poète *in rebus eroticis* est une légitimation suffisante de son rôle de conseiller politique (voir par ex. les p. 229, 260, 263 et 326) ? Mais je suis d'accord avec l'auteur que la sagesse dont fait preuve le poète dans le domaine érotique joue un rôle. Je crois qu'il faut en tout cas tenir compte des considérations suivantes : 1) On ne peut pas attribuer à l'amour plus de poids que le poète lui-même ; l'amour joue un rôle important à côté d'autres expériences essentielles de la vie. 2) Le rôle d'Horace comme conseiller politique n'est pas seulement justifié par la sagesse qui est celle du poète dans la vie érotique mais aussi par la tradition du genre littéraire ; on peut renvoyer au portrait que le poète lui-même offre de son prédécesseur Alcée dans *Carm*. II, 13, 26-28. 3) On ne peut pas perdre de vue que la légitimation qu'Horace offre de son rôle de conseiller moral et politique n'est pas exempte d'humour. Le poète ne cache pas le fait que ses sauvetages divins étaient en réalité moins spectaculaires et moins miraculeux que dans sa présentation poétique ; Horace utilise les faits concernés pour souligner que le poète lyrique est un protégé reconnaissant des dieux ; en outre, la gratitude du poète prémunit le conseiller de toute impression d'arrogance. – Enfin nous souhaiterions faire remarquer encore ce point-ci : en soulignant la fonctionnalité du thème et du discours érotique d'une façon excessive, aux p. 321-324, M. Eicks passe à côté de son but, obscurcissant le fait que dans les *Carmina* l'amour est un élément irremplaçable d'une vie complète et de la poésie lyrique. Je considère ces pages comme un faux pas, qui d'ailleurs n'hypothèque pas la valeur du livre. – À la p. 207 (avec la note 498) M. Eicks aurait pu utiliser l'étude *"Lydia, Glycera, Chloe" : analyse d'une triade féminine dans les "Odes" d'Horace* de Charles Doyen (*LEC*, 72, 2004, p. 313-332).

Willy EVENEPOEL

Anne & Peter WISEMAN, *Ovid : Times and Reasons.* A new translation of *Fasti* by A. & P.W. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14 x 22 cm, XXXVII-185 p. Prix : 55 £. ISBN 978-0-19-814974-3.

C'est avec beaucoup d'intérêt certainement que les lecteurs anglophones accueilleront cette nouvelle traduction des *Fastes* d'Ovide, due à deux latinistes distingués de l'Université d'Exeter. Celle de J.G. Frazer dans la Loeb Classical Library (1931) avait beaucoup vieilli. Quant aux traductions modernes récentes (B.R. Nagle en 1995, et A.J. Boyle & R.D. Woodard en 2000), elles adoptaient une forme versifiée. L'actuel travail vise à rendre le texte très accessible en utilisant une prose anglaise contemporaine. – Un francophone n'étant guère qualifié pour juger de la réussite de pareil projet, on lui permettra de reprendre la formule du recenseur américain de la *BMCR* 2012.04.36 (Daniel Barber) qualifiant cette traduction de « a breath of fresh air ». – Une solide introduction (p. IX-XXXVII) situe les *Fastes* et son auteur, en fournissant une bibliographie choisie et en précisant l'origine du texte latin suivi (celui de la *Bibliotheca Teubneriana*, 3e éd. 1988). Les 126 pages de traduction sont suivies de notes explicatives (p. 127-148), d'un petit glossaire de termes latins (p. 149-150) et d'un Index des Noms (p. 151-185). – Aux personnes intéressées, peut-on signaler

développe comme une sonate en quatre mouvements, au fil de laquelle l'auteur explore toutes les relations intertextuelles latentes entre Longus et Philétas de Cos à travers le *corpus* de la poésie pastorale, grecque et latine. Longus s'y révèle comme le successeur du genre pastoral d'un niveau comparable à celui de Philétas et de Théocrite. Ensuite, Longus présente son art en tant que succession cyclique de ses modèles, qui comme la vie, est digérée par Éros. Mais Longus ne se perçoit pas seulement comme successeur créatif, mais critique, et on voit ici la contribution de J.R. Morgan : les intertextes de Philétas et de Théocrite sont « corrigés » par Longus qui procure une autre expression du désir et du bucolique. Il est difficile de saisir quel concept d'intertextualité est impliqué dans la communication, d'ailleurs intéressante, d'E. Koulakiotis – *The rhetoric of otherness : geography, historiography, and zoology in Alexander's Letter about India and the Alexander Romance,* p. 161-184. L'auteur analyse les oppositions binaires – à l'Aristote – dans la *Lettre*, e.g. *oikoumene versus* monde inhabité, animaux domestiques *versus* sauvages, pour en conclure qu'Alexandre le Grand, bien que représenté comme le civilisateur de l'Inde, n'y a pas réussi, puisque le pays n'a pas adhéré à la civilisation. S. Panayotakis – *The divided cloak in the Historia Apollonii Regis Tyri, further thoughts*, p. 185-199 – parcourt l'intertextualité entre un grécisme de la *Historia* (*tribunarium*) en tant que motif (celui du manteau découpé en deux), qui s'ouvre à une gamme d'intertextes tantôt romanesques, tantôt chrétiens, mais surtout philosophiques et d'une allure cynique. Ce volume, la première contribution collective sur la question de l'intertextualité chez les romanciers grecs et latins en anglais (en italien/français voir M. Fusillo, *La naissance du roman,* 1991) a plusieurs qualités, d'autant plus qu'il navigue dans les eaux turbulentes de l'intertextualité et de la réception, deux notions qui demeurent assez obscures. En outre, le volume réussit à éclairer certains cas d'intertextualité entre les textes grecs et latins (e.g. J.R. Morgan, E. Koulakiotis, et S. Panayotakis), un terrain qui reste méconnu et qui mérite plus d'attention. Nous souhaitons voir plus de contributions dans la « voie intertextuelle ». Anna LEFTERATOU

Robert SHORROCK, *The Myth of Paganism. Nonnus, Dionysus and the World of Late Antiquity*. Londres, Bristol Classical Press, 2011. 1 vol. 15,5 x 23 cm, X-181 p. (CLASSICAL LITERATURE AND SOCIETY). Prix : 19.99 £. ISBN 978-0-7156-3668-8.

La figure centrale de ce livre est Nonnus de Panopolis, poète épique du V^e^ siècle. Sous son nom est transmise une *Paraphrase de l'évangile de s. Jean*, en 21 chants, d'une part et une épopée mythologique, les *Dionysiaques*, en 48 livres, d'autre part. Une fois établi que la *Paraphrase* et les *Dionysiaques* sont l'œuvre d'un seul et même poète, on n'a pas cessé de se poser la question de savoir comment il faut expliquer le fait qu'une même personne ait pu écrire deux ouvrages aussi différents (p. 49-52). R. Shorrock veut montrer que les deux ouvrages s'appellent réciproquement (« mutual intertextuality », p. 52-53). Tout en admettant qu'il est normal de trouver des correspondances entre deux ouvrages d'un même écrivain et que Dionysos n'est pas considéré par Nonnus comme un nouveau Jésus-Christ (voir e.a. à la p. 78), R. Shorrock parle tout de même d'un diptyque provocateur et troublant (p. 12 et p. 118). – Pour bien situer cette problématique, R. Shorrock s'attarde dans les deux

premiers chapitres sur l'Antiquité tardive en général (p. 1-48). Il insiste sur le fait que les païens et les chrétiens du IV^e^ au VI^e^ siècle ne formaient pas deux groupes bien distincts et qu'il y avait beaucoup de gens indécis (*incerti*, p. 123). Il souligne que la poésie, à cette époque, connaissait un come-back et que les poètes étaient considérés comme des communicateurs importants chargés d'exprimer les préoccupations de leur temps. Il déplore que pour beaucoup de chercheurs la poésie dite « païenne » n'est pas pertinente comme source d'information sur les mentalités de l'Antiquité tardive. Il renonce dès lors à employer les termes « païen » et « chrétien » pour qualifier la poésie de l'Antiquité tardive ; il oppose lui-même « the poet of Christ » et « the poet of the Muses » : le premier invoque l'Esprit-Saint comme inspirateur et traite des thèmes chrétiens, l'autre invoque, dans la ligne de la poésie classique, les Muses, conserve son goût pour la mythologie gréco-latine et considère les poètes classiques comme ses prédécesseurs. Enfin l'auteur met en lumière que le même poète peut se manifester à la fois comme « poet of Christ » et comme « poet of the Muses » ; tel est précisément le cas de Nonnus. – Dans les troisième et quatrième chapitres (p. 49-115) R. Shorrock examine les correspondances entre les deux ouvrages de Nonnus. Dans la *Paraphrase de l'évangile de s. Jean*, il cherche des allusions aux *Dionysiaques* dans le récit sur les noces de Cana et dans les métaphores qui ont un rapport avec le vin. Dans les *Dionysiaques* il a examiné les vers sur la naissance, la mort et la résurrection de Dionysos et les vers concernant le vin. Dans le cinquième chapitre (p. 116-132) on trouve d'une part les conclusions et des suggestions pour les recherches futures sur Nonnus, d'autre part une étude du centon *De ecclesia* à la lumière des recherches de R. Shorrock sur Nonnus. Aux p. 133-161 suivent les notes, la bibliographie et un index des noms et des thèmes. – R. Shorrock a déjà publié plusieurs études sur Nonnus, e.a. le livre *The challenge of epic : allusive engagement in the* Dionysiaca *of Nonnus* (2001). Certaines correspondances entre les *Dionysiaques* et la *Paraphrase* ne sont pas suffisamment spécifiques pour en déduire grand-chose, d'autres sont pour ainsi dire inévitables et ne sont pas, tout bien considéré, singulièrement frappantes. Mais il y a aussi des correspondances thématiques et verbales qu'on peut, en suivant R. Shorrock, qualifier d'intersections saillantes et/ou significatives. Je pense par exemple aux vers du livre XXV des *Dionysiaques* sur la résurrection de Dionysos ou à l'emploi des mots « brefos » et « onkos » dans le même ouvrage (p. 90-91). Même si R. Shorrock est persuadé que Nonnus avait l'intention de s'opposer avec son diptyque à toute pensée totalitaire (voir p. 78 et p. 122), il remarque plusieurs fois que le texte de Nonnus peut aussi évoquer chez le lecteur des correspondances que le poète n'a pas eues en vue (p. 53, 105, 114 etc.) ; il parle à juste titre d'un « potential for interplay » (par exemple à la p. 90). J'hésiterais moi-même à employer le terme « playful » concernant le dialogue entre chrétiens et païens aussi souvent que le fait R. Shorrock (p. 11, 19, 24, 25, 40, 46, 69, 117), bien que je concède que ce terme est peut-être pertinent dans certains cas. – Passons encore à quelques détails. La façon dont Boèce parle des Muses (voir p. 26-29) n'a selon moi aucun rapport avec l'opposition entre chrétiens et païens mais renvoie à la condamnation de la poésie par le philosophe Platon. Établir un rapport entre le rôle que la vierge Marie joue lors du miracle de Cana d'une part et les récits concernant Nicea et Aura d'autre part (« irony » p. 63, « ironically contrasting views » à la p. 64), ne me semble pas du tout évident. La transsubstantiation n'est pas une métamorphose (*contra* p. 107), la méta-

morphose n'est pas une résurrection (*contra* p. 98-100). Si on peut comprendre que R. Shorrock contribue à la réhabilitation de Nonnus, il est moins évident qu'il appuie celle du centon ! Selon moi on pourrait tirer plus d'avantage des recherches de R. Shorrock pour l'étude d'Ausone, de Dracontius et d'Ennode que pour l'étude du centon *De ecclesia*. – Au total : un livre véritablement attrayant ! Le fait que Nonnus a écrit d'une part une *Paraphrase de l'évangile de s. Jean*, d'autre part les *Dionysiaques* et que ces deux ouvrages s'appellent mutuellement, même si l'auteur lui-même ne l'a pas toujours voulu, incite le lecteur en effet à s'interroger encore une fois sur les relations entre les religions païennes et le christianisme et entre la culture classique et la culture chrétienne et à examiner leur vérité et leur valeur du point de vue de l'autre parti (voir e.a. à la p. 121 ; cp. la p. 77 : « a small but significant window of communication »). Willy EVENEPOEL

Graham SHIPLEY, *Pseudo-Skylax's Periplous. The Circumnavigation of the Inhabited World. Text, Translation and Commentary.* Exeter, Bristol Phoenix Press, 2011. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, XII-244 p., 20 cartes. Prix : 45 £ (relié) ; 16 £ (broché). ISBN 978-1-904675-82-2 ; 83-9.

Le *Périple de la terre habitée* du pseudo-Scylax n'a guère eu d'influence sur la postérité : peu utilisé durant l'Antiquité, à en juger par les rares références qui y sont faites, édité pour la première fois par D. Hoeschel en 1600, il est intégré par C.W.L. Müller dans les *Geographi Graeci Minores* en 1839 et réédité par B. Fabricius en 1878 ; depuis, il n'a plus été l'objet d'une édition complète. Graham Shipley a dès lors voulu offrir à un large public anglophone (philologues classiques, historiens de l'Antiquité et tous ceux qui s'intéressent à la géographie et à l'histoire maritime anciennes) une nouvelle édition revue de la totalité du texte grec, une traduction anglaise complète – la première dans l'histoire de cette œuvre – et un commentaire solidement documenté. L'introduction, concise et claire, établit le dossier des informations dont on dispose à propos du *Périple de la terre habitée*, tout en mettant en évidence les lacunes de notre savoir. En ce qui concerne l'original grec, G. Shipley rappelle que celui-ci ne nous est fourni que par un seul manuscrit de la fin du XIII^e^ siècle (Parisinus supplément grec 443), qui a suscité trois copies sans intérêt du point de vue d'un éditeur ; ce manuscrit est le reflet d'une sélection de textes géographiques opérée par Marcien d'Héraclée au VI^e^ siècle de notre ère. Le texte du pseudo-Scylax lui-même nous a été transmis dans un état corrompu, caractérisé par de nombreuses fautes de copie, des corrections inappropriées et des erreurs qui figurent déjà dans le modèle ; par ailleurs, la note introductive fournie par le manuscrit parisien est, elle aussi erronée : elle affirme qu'il s'agit d'une circumnavigation de la terre habitée effectuée et racontée par Scylax de Caryanda (fin du VI^e^ siècle av. J.-C.), ce qui est contredit par les faits et par l'analyse interne de l'œuvre. L'existence de Scylax de Caryanda ne peut certes pas être mise en cause, comme l'attestent des témoignages convergents sur son exploration de l'Inde sous le règne de Darius. Or le texte transmis par le manuscrit parisien ne contient aucune mention de l'océan Indien. Par ailleurs, l'analyse interne démontre que le *Périple de la terre habitée* a été composé entre 338-335 et qu'il envisage la description des régions du point de vue d'un Athénien, plutôt

digne de ce nom. C'est dommage car plusieurs *codices* remontent aux meilleurs ateliers des VII^e^ et VIII^e^ siècles, démontrant clairement que l'It. Ant., comme l'*Itinerarium Maritimum* qui lui est souvent associé, sert toujours dans l'Espagne visigothique comme dans l'Empire carolingien. Il s'agit plutôt ici, dirait-on, de faciliter une prise de connaissance générale de l'It. Ant. sous diverses formes accessibles à un public large. Tableaux, listes, inventaires, *indices* sont multipliés pour accéder à l'information recherchée. Les itinéraires sont présentés sous forme de tableaux à colonnes multiples comprenant le nom de la station dans la forme retenue par Cuntz, ce que l'auteur appelle la Grundform, c'est-à-dire le nom « officiel » connu ou reconstitué, le nom équivalent dans la carte de Peutinger ou dans la Cosmographie de Ravenne, le nom actuel, les distances, les éventuels milliaires associés. L'ensemble des données rassemblées est cartographié dans un deuxième volume. Les tracés des itinéraires apparaissent alors dessinés en rouge sur le fond de carte procuré par l'atlas Barrington, *sine varietur*, c'est-à-dire avec de trop nombreuses erreurs. Si l'on fait l'exercice pour un itinéraire que l'on connaît un peu, on est déçu d'une part par les tableaux de Löhberg où l'information est sommaire, non référencée et parfois erronée, d'autre part par la carte en annexe qui n'est représentative de l'It. Ant. que par le surlignage rouge des tracés du Barrington. En A4, tronçon dit de *Castellum* à *Colonia*, on ne voit trop ce qui a décidé de la Grundform *Geminiacus vicus*, ou de *Aduatuca Tungrorum*. La leçon meilleure *Geminiacum* du Vindobonensis (L) n'est pas retenue. Quant à la localisation actuelle, elle renvoie à Gembloux, identification abandonnée depuis longtemps au profit incontesté de Liberchies. Pour *Perniciacum*, il s'agit de Braives et non de Branchon. Et pour Cologne, il n'y a guère de doute pour le nom officiel, *Colonia Claudia Ara Agrippinensis* et non *Colonia Agrippina*. L'idée de mentionner les milliaires est en soi excellente, encore faut-il les inventorier au plus près de la bibliographie actuelle et non dans l'état le plus ancien du *CIL*. En B.1c, entre *Epoisso vicus* et *Orolauno vico*, a été trouvé un remarquable milliaire de l'époque de Claude (*ILB* 136 *bis* = *CIL* XVII/2, 549). Il n'est pas mentionné, ni celui entre Waudrez et Liberchies non plus. Plusieurs inexactitudes et erreurs sont liées à une bibliographie périmée. Pour les routes de la Belgique, renvoyer à un article de Jacques (*sic*) Mertens de 1957 est décevant. Le même Joseph Mertens avait dressé deux superbes cartes en 1965, complétées depuis par de multiples travaux. On est un peu étonné aussi de voir mélangés dans la même bibliographie les éditions anciennes comme celle de Gronovius de 1696 ou la Teubneriana de Cunz, et les ouvrages d'érudition ou les atlas. Il y a de bonnes idées dans ce projet de cartographie appliquée de l'It. Ant., mais trop d'imprécisions et d'erreurs dans la réalisation. On ne peut se fier aveuglément ni aux tableaux de l'It. Ant. ici présentés, ni au Barrington.

Georges RAEPSAET

Edmund HOPPE, *Mathematik und Astronomie im klassischen Altertum*. Herausgegeben und eingeleitet von Jürgen Paul SCHWINDT. Nachdruck der Originalauflage 1911. Band I. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2012. 1 vol. 10,5 x 16 cm, 314 p. Prix : 24 €. ISBN 978-3-8253-2011-9.

La maison Winter a fêté le centenaire de la naissance de la fameuse série *Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften*, fondée en 1911 par le philologue J. Geffcken, en rééditant le premier ouvrage de cette collection, le livre du physicien et philologue E. Hoppe sur les mathématiques et l'astronomie dans l'Antiquité classique. Pour l'instant, seule la première partie de l'ouvrage a vu le jour : reproduisant les 206 premières pages de l'ouvrage de Hoppe, elle est consacrée à la science préhellénique et aux débuts de la science grecque jusqu'à Aristote et Théophraste. L'intérêt de cette réédition est double. D'abord, elle offre un ouvrage certes dépassé, mais qui fut représentatif d'une certaine façon classique d'entendre l'histoire des sciences. Ensuite, le texte de Hoppe est introduit par un essai de J.P. Schwindt qui replace la philologie du début du XX^e^ s. dans son contexte historique, politique et culturel ; on y lira notamment une excellente analyse d'un récit de voyage à Florence en 1911 raconté par Wilamowitz dans ses *Erinnerungen 1848-1914* ; à la fin du volume, on trouvera un ensemble de remarques succinctes mais précieuses de M. Asper sur les conceptions actuelles de l'histoire des sciences exactes dans l'Antiquité, sur les rapports de la science préhellénique et de la science grecque, de la philosophie et des mathématiques dans l'Antiquité, etc., avec la traduction des passages que Hoppe avait imprimés en grec et une bibliographie récente. À noter enfin que l'ouvrage se présente sous un commode format de poche. Michel FEDERSPIEL

Anthony LO BELLO, *The Commentary of al-Nayrizi on Books II-IV of Euclid's Elements of Geometry*. Leyde, Brill, 2009. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XXVIII-215 p., ill. (ANCIENT MEDITERRANEAN AND MEDIEVAL TEXTS AND CONTEXTS, 8). Prix : 93 €. ISBN 978-90-04-17389-7.

A. Lo Bello est un spécialiste confirmé de la réception faite au Moyen Âge par les Arabes et les Européens de l'œuvre d'Euclide. Il a en particulier étudié l'œuvre de l'un des commentateurs arabes d'Euclide, al-Nayrīzī, un irakien du X^e^ s. qui étudia l'œuvre du mathématicien grec sur base d'une traduction arabe faite par al-Ḥaǧǧāǧ ibn Yūsuf ibn Maṭar. De ce commentaire, nous ne conservons aujourd'hui qu'une partie de la version arabe (*Éléments* I-VI), et une version complète en latin (*Éléments* I-X), que l'on doit au traducteur médiéval Gérard de Crémone. En 2003, l'auteur a livré, chez le même éditeur, une traduction du commentaire d'al-Nayrīzī au livre I des *Éléments* d'Euclide. Le livre que je recense est la suite de cette entreprise de traduction. On y trouve une petite introduction qui présente les avancées des six dernières années en matière de réception arabe des *Éléments*. A. Lo Bello donne ensuite, en complément à son ouvrage de 2003, la traduction d'une version inédite du commentaire al-Nayrīzī au livre I des *Éléments*, publiée en 2002 par R. Arnzen. Suit une traduction des commentaires aux livres II-IV de la géométrie d'Euclide. Les traductions sont très fidèles au texte original et sont accompagnées de quelques notes. Cependant, l'ouvrage présente plusieurs inconvénients ou faiblesses du point de vue de la forme et du fond. Je trouve tout d'abord dérangeant de ne trouver dans la traduction aucune référence claire (par exemple une numérotation) à l'édition arabe utilisée. Par ailleurs, s'il est bon de donner accès aux hellénistes aux épigones arabes d'Euclide en les traduisant, il me semble tout aussi important de donner au lecteur profane et désireux

d'en apprendre plus une introduction et des notes claires et développées. En l'état, les parties de commentaires données par A. Lo Bello me paraissent fort embrouillées et peu accessibles à un helléniste qui ne connaît pas l'arabe. Ce livre, certes utile, ne pourra être exploité, à mon avis, que de manière réduite par les hellénistes.

Naim VANTHIEGHEM

Anne TIHON, *Ptolemaiou Procheiroi Kanones. Les Tables faciles de Ptolémée.* Volume 1a. *Tables A1-A2.* Louvain-la-Neuve, Peeters, 2011. 1 vol. 17,5 x 26,5 cm, VI-210 p., ill. (PUBLICATIONS DE L'INSTITUT ORIENTALISTE DE LOUVAIN, 59a). ISBN 978-90-429-2429-1.

Raymond MERCIER, *Ptolemaiou Procheiroi Kanones. Ptolemy's Handy Tables.* Volume 1b. *Tables A1-A2. Transcription and Commentary.* Louvain-la-Neuve, Peeters, 2011. 1 vol. 17,5 x 26,5 cm, VI-219 p., tableaux. (PUBLICATIONS DE L'INSTITUT ORIENTALISTE DE LOUVAIN, 59b). ISBN 978-90-429-2436-9.

Dans la suite de ses travaux sur l'astronomie grecque et byzantine, et tout particulièrement sur les *Commentaires* de Théon d'Alexandrie aux *Tables faciles* de Ptolémée (1978, 1985, 1991, 1999), A. Tihon (avec R. Mercier pour la traduction et le commentaire) vient de donner le premier des six volumes qui seront consacrés à l'édition et au commentaire des *Tables faciles* (appelées jadis *Tables manuelles*). Cette compilation de données astronomiques permettait de déterminer les positions du soleil, de la lune et des planètes. Très répandues dans diverses aires de civilisations, elles ont servi notamment en astronomie (éclipses du soleil et de la lune), en astrologie (établissement d'un horoscope), ainsi que pour le comput de la date de Pâques. La publication d'A. Tihon est la première édition critique de l'œuvre ; c'est dire son importance. Le traité de Ptolémée qui précédait les *Tables* ptoléméennes et était destiné à en expliquer l'usage avait suivi une autre tradition manuscrite et fait l'objet d'une édition critique par Heiberg, *Claudii Ptolemaei opera quae extant omnia*, vol. II, *Opera astronomica minora*, Leipzig, 1907, 157-183, sous le titre de Προχείρων κανόνων διάταξις καὶ ψηφοφορία (ouvrage consultable sur *Google Books*) ; cet ouvrage de Ptolémée sera traduit et commenté dans le vol. V de l'édition présentée ici. Quant aux *Tables faciles* proprement dites, on disposait jusqu'à présent d'une édition non critique, fondée sur des manuscrits très tardifs et publiée par l'abbé Halma en trois parties et deux volumes (comprenant le traité précité de Ptolémée et les tables) sous le titre de *Commentaire de Théon d'Alexandrie sur le livre III de l'Almageste de Ptolémée. Tables manuelles des mouvements des astres*, Paris, 1822-1825 (réimpression en un volume chez A. Blanchard, Paris, 1990) ; dans son *Annexe IV* (p. 76-83), A. Tihon donne une précieuse table analytique de la matière très touffue de cette édition. À ma connaissance, sont accessibles actuellement sous forme numérique les deuxième et troisième parties de l'édition Halma (*Google Books* ; taper respectivement 'Suite commentaire Théon 1823' et 'Suite Théon 1825'). – L'*Introduction* du premier volume vaut pour tout le programme de publication ; elle comporte des notices sur les éditions du traité introductif de Ptolémée et des tables, la nomenclature des tables, la distinction entre les tables originales et les tables

« adventices », leur titre, la description et le contenu des manuscrits (environ 45), les papyri, l'histoire des tables après Ptolémée (p. 50-53) et les principes d'édition : seules seront éditées les tables véritablement astronomiques, c'est-à-dire celles qu'Anne Tihon a appelées respectivement A, qui sont d'origine ptoléméenne, et B (une compilation qui remonte sans doute au VII^e^ s. ap. J.-C pour le climat de Byzance). Elle est suivie d'annexes en forme de tableaux et d'une bibliographie. Vient ensuite l'édition des tables A1-A2 et B1 qui, pour d'excellentes raisons exposées p. 54-56, reproduit le texte du manuscrit F, le *Laurentianus gr*. 28/26, IX^e^/X^e^ s., en onciale, ff. 34v-128 ; elle est suivie d'un copieux apparat critique, d'un type approprié au genre du texte édité, qui se termine par un fragment du palimpseste *Vat. Syr*. 623 (analysé dans l'*Introduction*, p. 41-47), et par une note sur le titre altéré de la table A1. On trouve enfin un index des personnes et un index des manuscrits. – Le second volume, dû à la plume de R. Mercier, comprend, après une *Introduction*, la transcription des tables A1-A2 et B1 (avec un apparat critique et la correction des fautes), suivie d'un commentaire très fourni, de quelques exemples d'utilisation des tables A1 et A2 (p. 146-151) et d'un chapitre sur les différentes traditions textuelles des *Tables*. Viennent ensuite 7 appendices, dont la traduction de la partie du traité de Ptolémée cité plus haut relative aux tables A1 et A2 et une présentation des matériaux syriaques et arabes. Le volume se termine par une bibliographie, un index des personnes et la liste des manuscrits et des papyri cités. – À l'époque contemporaine, les *Tables faciles* ont fait l'objet de travaux importants, mais elles ont été citées et utilisées dans l'édition fautive de l'abbé Halma. La publication d'A. Tihon et R. Mercier, très attendue, s'avère indispensable aux historiens de l'astronomie ancienne. En raison des problèmes spécifiques que pose cette édition, elle intéressera aussi, par contraste, les éditeurs des textes grecs en général. Michel FEDERSPIEL

Patricia A. BAKER, Han NIJDAM & Karine VAN 'T LAND (Ed.), *Medicine and Space. Body, Surroundings and Borders in Antiquity and the Middle Ages.* Leyde-Boston, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XX-320 p., 22 pl., 43 fig. (VISUALISING THE MIDDLE AGES, 4). Prix : 155 €. ISBN 978-90-04-21609-9.

Ce volume, richement illustré, contient essentiellement les communications d'un colloque qui se tint à Nimègue les 29 et 30 novembre 2007, sous le titre *Medicine and Space. Bodies, Buildings and other Borders.* Le thème de l'espace est « populaire » dans l'histoire de la médecine, du XVI^e^-XVII^e^ siècle jusqu'à nos jours ; mais il est pratiquement absent dans l'histoire de l'Antiquité et du Moyen Âge. Ce volume donne la possibilité aux spécialistes de l'histoire de la médecine moderne d'explorer l'influence des époques classique et médiévale sur la médecine de temps beaucoup plus modernes. Pour connaître le contenu de chacun des articles, il suffit de lire l'Introduction (p. 1-19) présentée par deux des trois éditeurs : P. Baker (spécialiste de l'Antiquité classique) et H. Nijdam (spécialiste de l'ancien Frison). Le livre a été divisé en quatre parties : 1) Spaces of Anatomy (qui comprend les études de Michael Mc Vaugh et d'Helen King) ; 2) The Body and Space (qui comporte les études de Glenda Camille McDonald, de Karine van 't Land et de Fabiola I.W. van Dam) ; 3) Surroundings (qui rassemble les articles de Maithe A.A. Hulskamp, de Roberto Lo

interprètent ces découvertes soit comme une simple référence au mythe de la chute d'Icare, soit comme une allusion à une apothéose. Le lion apparaît également comme une figure récurrente dans l'iconographie lapidaire de la région, comme le montrent les statues découvertes dans les villes voisines de *Flavia Solva* (Poetovio et Celeia). Le corpus de *Flavia Solva* compte onze représentations de ce type, qui doivent fonctionner vraisemblablement par paire et être associées à nouveau au domaine funéraire comme gardiens de l'espace funéraire ou/et comme symbole de la toute-puissance de la mort. Néanmoins, certains ont pu également servir d'offrande à Mithra. Enfin, l'auteur présente une troisième catégorie de sculptures de lions dans laquelle il reconnaît une production spécifique à *Flavia Solva*. Cette catégorie rassemble les treize exemplaires de couronnement de grandes stèles funéraires, qui remplissent également la fonction de gardiens. Il s'agit donc d'un thème largement représenté à *Flavia Solva* et dont la présence dans l'architecture funéraire traduit probablement une influence venue de Dalmatie ou de Dacie. Catherine COQUELET

Jás ELSNER & Janet HUSKINSON (Ed.), *Life, Death and Representation. Some New Work on Roman Sarcophagi.* Berlin-New York, De Gruyter, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, VIII-446 p., ill. (MILLENNIUM STUDIES, 29). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-020213-7.

Dans cet ouvrage sont réunies douze études indépendantes sur les sarcophages romains. Comme l'expose J. Elsner dans l'introduction (p. 1-20) la raison à l'origine de ce livre est tout d'abord le fait qu'il n'existe pas de recueil en anglais sur les sarcophages, qui pourrait être utile pour les étudiants anglophones, alors que la bibliographie très abondante est en grande majorité en allemand. Mais le but essentiel est de présenter des nouveaux travaux sur des questions traditionnelles, tout en refusant de suivre la séparation entre sarcophages décorés de sujets païens et ceux à sujets chrétiens, qui est en effet une préoccupation constante, assez utile dans ce domaine, résultant de la séparation entre archéologie classique et archéologie chrétienne. J. Elsner évoque brièvement les grandes questions concernant les sarcophages : les formes, la chronologie, l'historiographie de la recherche, ainsi que les problèmes liés au manque très fréquent d'information sur le contexte archéologique. Il reconnaît que divers aspects, comme leur position dans un mausolée, ou leur éventuelle exposition aux yeux des visiteurs, sont très difficiles à éclaircir. Concernant l'interprétation du décor des sarcophages J. Elsner souligne l'importance de l'ouvrage de Fr. Cumont, pour son impact sur la recherche postérieure, qui tentait de trouver un sens religieux, allégorique, ou bien symbolique aux sarcophages païens, ainsi que des travaux de A.D. Nock qui en revanche mettaient l'accent sur l'héritage culturel classique. Aux critiques faites par J. Elsner concernant les manques et les retards dans l'impressionnant corpus allemand, *Die antiken Sarcophagreliefs*, nous pouvons rétorquer que depuis une trentaine d'années de nombreuses publications qui ont vu le jour dans différents pays européens pallient parfois ce problème. Ajoutons à la bibliographie, car publié pratiquement en même temps, le dernier ouvrage en date de cette série de John H. Oakley, *Die attischen Sarkophage. Andere Mythen* (Die antiken Sarkophagreliefs IX, 1, 3), Berlin, 2011. Gelys Davies dans « *Before Sarcophagi* » (p. 21-53)

examine le changement dans les pratiques funéraires et le passage de la crémation à l'inhumation. Par une analyse nuancée et une synthèse critique, elle aborde l'apparition des premiers sarcophages et la relation de leur décor et de leur chronologie par rapport aux urnes et aux autels funéraires préexistants. Étant donné qu'aucun texte ancien n'évoque ce changement dans les rites, le débat entre Cumont et Nock sur les croyances religieuses concernant la vie après la mort, ainsi que des avis plus récents, que G. Davies présente, peuvent nous éclairer. Malgré les nombreuses inscriptions notamment sur les urnes et les autels, rarement les épitaphes nous informent sur la date de la mort de la personne concernée. Les chercheurs se basent alors pour leur datation sur l'étude de l'évolution stylistique des monuments, ainsi que sur l'étude des portraits, des coiffures, éléments qui peuvent être caractéristiques tout autant d'un atelier, que d'une période. Ces datations ainsi obtenues ne peuvent pas être définitives, mais présentent seulement un cadre chronologique. Mais y a-t-il une cassure véritable, ou bien une continuité dans la tradition artistique entre urnes et sarcophages ? Le décor des urnes et des autels est puisé dans un répertoire des motifs commun qui peuvent être combinés à l'infini, ainsi on ne retrouve pas deux monuments qui soient décorés de manière identique. Les deux types de décor sont : le format architectural avec colonnes ou pilastres aux angles du monument, ou bien les guirlandes avec une inscription centrale sur la face principale et des scènes variées (mythologiques, banquets, professionnelles) dans les « lunettes ». On pourrait penser que les premiers sarcophages de Rome ou d'Ostie décorés de guirlandes se situent dans la tradition établie par le décor des urnes, mais les rares inscriptions, les figures humaines supportant les guirlandes, à la place des bucranes sur les urnes et les autels, sont autant des différences qui indiquent que ce n'était pas le cas. Et même lorsqu'on analyse un motif commun aux urnes et aux sarcophages, on s'aperçoit que le sculpteur n'a pas suivi le même schéma d'origine. Alors que les inscriptions sur des urnes et des autels, découverts dans les *columbaria* d'esclaves et d'affranchis de la famille impériale, ou des tombes des familles importantes, précisent souvent l'appartenance sociale des défunts. Les sarcophages précoces sont destinés aussi bien à des adultes (hommes et femmes) qu'à des enfants. G. Davies explique le manque d'inscriptions sur les sarcophages par le fait qu'ils ne nécessitaient pas de précision étant peut-être placés dans des petites tombes familiales, et ne contenant qu'un corps. Ou parce qu'ils étaient sculptés par des sculpteurs venus d'ailleurs (d'Orient ?) pour qui l'inscription n'était pas un élément important. Cette dernière remarque (p. 48) est étonnante, si on considère les nombreux sarcophages d'Asie Mineure présentant des épitaphes, parfois même très longues. G. Davies pose enfin la question de qui décide du thème du décor, le commanditaire, ou le sculpteur, et répond (p. 48) que l'acheteur choisit parmi un stock proposé. Janet Huskinson dans « *Habent sua fata* : *Writing life histories of Roman Sarcophagi* » (p. 55-82), en dressant le dossier historiographique de trois sarcophages, aborde la question des raisons du remploi des sarcophages. Ce type d'approche, devrait être, à mon avis, la démarche préalable pour toute étude de sarcophage, même lorsqu'il ne s'agit pas d'un remploi. Le premier sarcophage, dit « de Pianabella », probablement produit vers 160 par un atelier de Rome, se trouve actuellement au musée d'Ostie, suite à un prêt permanent par le Antikenmuseum de Berlin. Il illustre trois scènes de la légende d'Achille et a été peut-être commandé par les Egrilii, famille importante d'Ostie. Remployé au III^e^ s. dans un mausolée du cimetière

de Pianabella, il a été découvert en 1976 *in situ*, par des fouilleurs clandestins qui, vu la valeur marchande des reliefs, ont pillé les panneaux décorés de la cuve et du couvercle. Le musée berlinois a acheté ces fragments sculptés en 1982, après avoir reçu la garantie qu'ils avaient appartenu à une collection suisse. Les fouilles du mausolée menées entre 1988 et 1991 ont prouvé l'origine de ces reliefs, puisque certains d'entre eux avaient laissé leurs empreintes dans le mortier lors de l'installation du sarcophage dans l'édifice, et que quelques autres étaient restés sur place, ce qui incita le musée allemand à procéder au prêt permanent en faveur du musée d'Ostie. Le second sarcophage est celui dit « des Frères » découvert au Camposanto à Pisa. De type à *lènos*, il est décoré de panneaux figurés intercalés de panneaux à strigiles. Au centre figurent deux jeunes hommes en toge, dans le panneau de gauche une femme, dans celui de droite un militaire. Alors que les côtés sont lisses, l'arrière porte deux têtes de lion en haut relief qui appartenaient probablement à la face principale du premier état du sarcophage, alors que des modifications du décor et de la face sont survenues vers 220. J. Huskinson émet l'hypothèse que ce second état date peut-être de la commémoration de la mort prématurée des jeunes gens, les fils (?) du couple figuré dans les panneaux aux angles. Ce sarcophage a été remployé au XIV^e^ s. pour la tombe de la famille Falconi, des riches marchands de Pise. Peut-être l'a-t-on fait venir de Rome à ce moment et l'a-t-on placé dans le cimetière prestigieux de Camposanto qui de lieu sacré devient un « musée » ? Le dernier sarcophage, dit « Borghèse », date du IV^e^ s. et appartient au type iconographique « à portes de cité ». Probablement produit à Rome, il a été commandé par la famille des Anicii et placé dans leur mausolée. Il a été transporté plus tard à la villa Borghèse, où on l'a découpé en panneaux que l'on a emmurés pour décorer les façades. Mais en 1807, la face principale et les côtés ont été vendus par Camillo Borghese à Napoléon Bonaparte et se trouvent aujourd'hui encore au Louvre. Ces parties ont été réunies avec les fragments restés à Rome en 2000-2001 pour une exposition temporaire. Franciszco Prado-Vilar, dans « *Tragey's Forgotten Beauty : the medieval return of Orestes* » (p. 83-118) traite les appropriations médiévales de l'iconographie d'un sarcophage et de ses traces laissées dans l'histoire de l'art. Il s'agit d'une cuve du II^e^ s., conservée aujourd'hui au Musée Archéologique National de Madrid et illustrant la légende d'Oreste (sa vengeance, sa purification). Elle a été remployée comme tombe chrétienne à l'église de Santa María de Husillos (Palencia), lieu dans lequel le roi de León-Castille Alphonse VI réunit en 1088 en concile des nobles et des dignitaires de l'Église. Bien que nous ignorions l'impact que ces reliefs ont pu avoir, F. Prado-Vilar montre comment le schéma principal du sarcophage évoquant le meurtre, a été utilisé légèrement modifié, en 1089/90 pour un chapiteau de l'église de San Martín de Frómista, occupant un emplacement privilégié, et qui illustrait un thème biblique : Caïn tuant Abel, la condamnation morale donc du fratricide. Le style des figures et le schéma iconographique du sarcophage ont de nouveau été utilisés en 1093 pour un chapiteau de la Cathédrale de Jaca, pour représenter, cette fois-ci, le sacrifice d'Isaac, tout comme vers 1100 pour la frise et le tympan du portail de San Isidore de León. L'impact des œuvres antiques pour l'art médiéval a été souvent souligné, cependant cette étude fort intéressante a le mérite de montrer la manière dont ce sarcophage a été apprécié, tout en mettant en perspective les correspondances entre la légende d'Oreste et Électre et la vie du roi Alphonse VI et de sa sœur aînée Urraca, ainsi que les sous-entendus politico-historiques de ces images

médiévales. Ben Russell « *The Roman sarcophagus "Industry" : a reconsideration* » (p. 119-147), nous propose une brillante reconsidération de « l'industrie » du sarcophage romain. Il s'interroge sur la production en série, *mass production* terme cher à Ward-Perkins, mais qui n'a jamais été réellement expliqué, à travers une série de questions difficiles, courageusement posées sur les ateliers (peu attestés, souvent des structures en plein air). Imprégné d'une solide connaissance des théories concernant la production de sarcophages, B. Russell fait la synthèse de plusieurs années de recherche et expose ses propres constatations et hypothèses. Il essaie d'imaginer les modèles de production qu'il illustre par deux figures censées exprimer les liens entre les trois parties intervenant dans la production : le client commanditaire, le sculpteur et l'atelier à la carrière de marbre. Ces liens peuvent varier selon la distance (qui pose le problème d'état d'achèvement d'un sarcophage au moment de son départ de la carrière et celui du transport), la relation entre l'atelier à la carrière et le sculpteur, la forme dans laquelle on souhaite obtenir le sarcophage à sa sortie de la carrière etc. Il aborde aussi avec courage le problème épineux, maintes fois discuté, de l'échelle de production. Certains chercheurs, malgré l'absence d'indices, ont soutenu que les 12 000 à 15 000 sarcophages conservés (tous types confondus) ne représentent que 2 % à 5 % de la production d'origine, ce qui les autorise à dire qu'entre 300 000 et 750 000 sarcophages auraient été produits, entre 120 et 310 de notre ère, c'est-à-dire pendant les décennies de haute production des sarcophages. B. Russell reste modéré face à ces spéculations enthousiastes et non fondées et propose que le nombre de sarcophages conservés peut représenter 20 % de la production d'origine. Mais souligne que ce grand nombre de pièces, pose le problème de la taille des ateliers (familiaux) qui les ont fabriquées et du nombre de sculpteurs qui ont travaillé sur un même sarcophage, quatre travaillant ensemble pendant un an pourraient finir un sarcophage au décor développé, comme ceux d'origine attique. Un grand nombre d'inachevés découverts dans les carrières, montrent que les blocs étaient travaillés jusqu'à un certain point à la carrière avant leur exportation, c'est par ex. le cas des sarcophages à guirlandes d'Asie Mineure (ateliers de Proconnèse, Ephesos, Aphrodisias). Certains parmi eux étaient achevés à leur lieu d'exportation, selon les goûts locaux. Ce qui montre que certains ateliers étaient spécialisés dans la production d'inachevés, et ce qui par ailleurs autorise à supposer que les sarcophages inachevés étaient produits avant d'avoir un acquéreur (accumulation en stock), mais une commande peut inciter l'atelier à procéder au dégrossissement du bloc afin de réduire le poids de la cuve. D'autres détails, comme la préparation des panneaux destinés à être décorés, montrent qu'en revanche le souhait du client et le détail de sa commande pouvaient être connus dès le premier stade du processus de production. Quant au rapport compliqué entre production et clients, B. Russell évoque plusieurs aspects, comme le problème des portraits inachevés sur les sarcophages et même parfois sur certains qui avaient clairement fait l'objet d'une commande (Aphrodisias, Portonaccio). Pour certains, on peut penser qu'ils devaient délibérément rester inachevés et ils pourraient être considérés ainsi comme l'expression de valeurs collectives et spirituelles. D'autres étaient achetés du vivant du défunt et n'étaient pas considérés comme simples cercueils, mais comme des monuments. Pourtant certains ateliers étaient spécialisés dans la production des sarcophages pour enfants, destinés au stock. L'article de Fr. Van Keuren *et al.*, « *Multimethod analyses of Roman*

sarcophagi at the Museo Nazionale Romano, Rome » (p. 149-187) concerne les diverses méthodes d'analyses effectués sur vingt-sept échantillons de sarcophages du Musée National Romain afin de déterminer leurs origines. Présenté de manière didactique, il donne une idée claire de ce type d'analyses pratiquées depuis plusieurs décennies sur les objets antiques en marbre et dont les résultats sont régulièrement présentés dans les différents colloques ASMOSIA. Les auteurs décrivent dans une première partie les différentes méthodes appliquées à ces échantillons : détermination de la couleur, de la taille maximum du grain de marbre (MGS), analyse d'isotopes stables etc. Les résultats sont présentés par la suite par groupe d'origine : marbre de Carrare, de Proconnèse, du Pentélique et enfin de Thasos. Les conclusions sont fort intéressantes, malgré le fait qu'elles ne concernent qu'un petit groupe de sarcophages. Notons qu'un des sarcophages illustrant la légende de Médée (MNR 222), produit fort probablement par un atelier de Rome, est en marbre du Pentélique. Ce qui montre que tous les blocs de marbre de Pentélique n'étaient pas forcement sculptés par des ateliers attiques, alors que cette légende ne semble pas avoir été illustrée par les ateliers attiques. D. Attanasio dans un premier appendice situe plus précisément sur les graphiques les particularités de chaque échantillon par rapport aux autres. Un second appendice fort intéressant, signé par J. J. Herrmann (p. 179-183) concerne des sarcophages du IV^e^ s. exécutés dans de blocs de remploi. Deux font partie du lot examiné précédemment, les autres sont conservés au Museo Pio Cristiano au Vatican, mais ils présentent tous des restes du décor architectonique. Ceci démontre que des blocs issus de bâtiments publics démantelés à Rome, étaient utilisés au IV^e^ s. à Rome même, pour la fabrication de sarcophages. Zahra Newby « *In the guise of gods and heroes : portrait heads on roman mythological sarcophagi* » (p. 189-227) essaie d'appréhender si la présence des portraits du défunt sur les corps des divinités intensifient, altèrent, ou nuancent le message des scènes mythologiques. Alors que de nombreux chercheurs penchent pour la première proposition, pour Z. Newby les portraits montrent le désir d'interpréter de manière particulière le mythe en changeant son sens. Les portraits auraient une fonction visuelle équivalente à une inscription. L'étude porte seulement sur des sarcophages produits à Rome : parmi les quelque 1 200 exemplaires conservés, seulement 70 portent des portraits ou des têtes inachevées. Quelques remarques judicieuses accompagnent un tableau chiffré : certains sarcophages à sujets mythologiques violents ne comportent jamais de têtes-portraits, c'est le cas des Niobides, et des Leucipides, auxquels je rajouterai Médée. Pour certains mythes des portraits s'y retrouvent exceptionnellement comme Perséphone, ou Méléagre, pourtant thèmes très populaires, alors que pour d'autres, comme Achille et Penthésilée, Mars et Rhéa Silvia, Endymion, Ariane, les têtes portraits sont très fréquentes. La grande majorité (90 %) des cas peuvent être datés du III^e^ s. par la coiffure et particulièrement entre 200 et 250, alors que le phénomène est bien moins fréquent au II^e^ s. et reste exceptionnel sur les exemplaires tardifs. Le même constat chronologique est valable pour les sarcophages avec batailles, avec chasses aux lions, de la *Vita Romana*, ou bien avec thèmes marins, ou dionysiaques. Les premières têtes-portraits apparaissent sur des sarcophages du milieu du II^e^ s., le mieux connu étant celui figurant la légende d'Alceste, au musée du Vatican. L'inscription date la pièce juste après 160, alors que les têtes-portraits ont des coiffures de datation différenciée d'une vingtaine d'années : celle d'Alceste (Metilia Acte) vers 140-150, celle

d'Admète (G. Junius Euhodus) vers 160 et celle d'une jeune femme vers 152. L'auteur pense soit que Metilia Acte était coiffée à l'ancienne mode, soit qu'elle mourut avant son mari. Par ailleurs, certains éléments comme les figures couchées sur un lit, la *dextrarum iunctio* etc., sont autant de motifs utilisés sur les sarcophages dits de « *Vita Privata* », indiquant la flexibilité du mythe. Sur ces exemplaires précoces les têtes-portraits ont la même fonction qu'une inscription. Parmi les sarcophages plus tardifs, ceux d'Ariane où l'héroïne endormie ne prédomine pas au centre, mais se trouve à une extrémité de la scène, la tête-portrait indique la défunte et sert à faire la connexion entre cette dernière et le personnage de la légende. Z. Newby y voit un message de consolation plutôt qu'un signe d'apothéose. Elle interprète un sarcophage portant inscription de Woburn Abbey, avec la tête-portrait inachevée d'Ariane, comme figurant la vie incomplète de la défunte, dont la progression naturelle se fera désormais dans la tombe. Cependant l'auteur reconnaît que les raisons de l'état inachevé de ces têtes sur ces cuves au décor bien développé par ailleurs, restent obscures. Pour Z. Newby les sarcophages d'Endymion, plutôt qu'une analogie du sommeil à la mort, représentent l'amour entre les époux. Endymion est le défunt, alors que Sélène parfois aux traits vieillissants peut être la mère accompagnée de son fils/Endymion. Parfois l'inscription montre qu'il ne s'agit pas du sarcophage d'un couple, ou d'un jeune homme, mais celui dédié par une femme à sa mère. Ce qui montre, encore une fois, la flexibilité de cette légende populaire. On a le droit de se demander si justement l'offre des sarcophages présents au marché ne conditionnait pas ces choix. Sur un sarcophage du Vatican se trouvent les légendes de Rhéa Silvia et d'Endymion côte à côte, les têtes de Mars et de Rhéa sont des portraits, datables avec une quinzaine d'années d'écart. Ce qui fait supposer à Z. Newby que le mari a voulu commémorer sa femme morte dix ans avant lui, le portrait masculin a été complété à l'aide d'un masque mortuaire et ses restes ont été déposés dans cette cuve. Il faut dire que ce phénomène de datation variable des coiffures sur une même cuve, est assez courant. Les sarcophages d'Achille et Penthésilée du début du III^e^ s. livrent deux messages : celui de l'union heureuse des époux et celui de la vigueur martiale de l'époux. Leur composition présente des points communs avec ceux figurant une bataille, souvent considérés comme étant des sarcophages de sénateurs. Les têtes-portraits, dans ces scènes influencées par l'iconographie impériale, servent à présenter le défunt comme un général courageux. La même tendance se remarque sur les sarcophages avec chasses, influencés par l'iconographie des chasses mythologiques. Sur ces cuves, le mari emprunte les traits iconographiques d'Hippolyte, alors que parfois sa femme figure aussi comme Artémis, ou Atalante, soulignant ainsi le message d'amour et de soutien conjugal, en même temps que le courage de l'époux. Enfin, sur certains sarcophages de Perséphone, l'héroïne a été traitée avec une tête-portrait. Ses atouts et son attitude soulignent la beauté et le charme de Perséphone à qui la défunte est assimilée. L'étude de Stine Birk « *Man or woman ? Cross-gendering and individuality on third century roman sarcophagi* » (p. 229-260), porte sur un thème de recherche à la mode, à savoir le genre et plus précisément : sur la représentation du masculin ou du féminin, du genre croisé (*cross-gendering*) et de l'individualité sur les sarcophages du III^e^ s. Elle s'appuie sur un certain nombre de pièces sur lesquelles une tête féminine a été sculptée sur un corps masculin et vice-versa. Ces anomalies ont été très souvent expliquées comme résultantes du processus de production des sarco-

phages : des pièces en stock modifiées pour répondre à une commande. S. Birk tente de prouver que ces modifications ne sont pas dues au hasard du processus de production, mais ce sont des choix délibérés des commanditaires qui révèlent la fluidité du genre et sont faites avec l'intention de négocier l'identité *post-mortem* du défunt. L'idée de départ de S. Birk est que le sarcophage offrant une possibilité d'autoreprésentation, son iconographie est due à un choix d'un individu, d'une famille et exprime une identité sociale, en même temps qu'elle assure la commémoration du défunt. Parmi les 650 exemplaires connus lorsque le défunt est un homme, il y figure en tant que magistrat, chasseur, philosophe, poète, ou bien dans des scènes mythologiques ; lorsqu'il s'agit d'une femme, elle peut être voilée, en *dextrarum iunctio*, tenant des rouleaux (lettrée) ou bien, pour louer sa beauté, sa représentation peut être proche de Vénus, Ariane, Rhéa Silvia etc. À travers des exemples étudiés où un portrait mâle se retrouve sur un corps féminin, il semble que l'âge est un facteur important, puisque l'androgynie est plus permise aux garçons qu'aux hommes adultes. Le genre croisé y apparaît comme accepté et toléré. Par ailleurs S. Birk pense que représenter quelqu'un sous les traits ou avec des attributs féminins (miroir, vêtement, cheveux longs) ne le rendait pas plus vertueux ou suspect, mais résultait d'un choix pour construire une identité visuelle et sociale. À côté de l'idéal féminin et du rôle de la femme comme mère et épouse, quelques sarcophages du III^e^ s. présentent des femmes lettrées, ou bien mêlées dans une chasse au lion. À travers ces exemples, S. Birk conclut que le genre n'était pas stable, mais que l'âge avait un impact sur ses qualités, son apparence et ses occupations. Cette étude a le mérite de montrer que ces modifications sur les sarcophages étaient socialement acceptées, mais on a du mal à suivre l'auteur à toutes ses hypothèses, car on peut se demander si la mort brutale surtout des sujets jeunes n'était pas à l'origine de telles modifications, obligeant la famille à choisir parmi un stock existant, ne laissant pas de temps à une commande normale. Par ailleurs la vingtaine d'exemplaires sur lesquels S. Birk base son enquête représente qu'un petit échantillon et rend difficile la confirmation de telles hypothèses. L'étude de Björn C. Ewald « *Myth and visual narrative in the second sophistic – a comparative approach : notes on an attic Hippolytos sarcophagus in Agrigento* » (p. 261-307) concerne le mythe et la narration en images pendant la seconde sophistique, à partir d'une approche comparative du sarcophage d'Hippolyte d'Agrigente. L'objectif de l'article est de démontrer comment le même mythe peut être construit à partir de matrices différentes, en se focalisant sur les sarcophages attiques et sur leur analyse comparée à ceux issus des ateliers romains représentant le même sujet. B. C. Ewald rappelle au préalable que les sarcophages constituaient pour certains la seule occasion de parler d'eux-mêmes, à une période où existaient de nombreux récits biographiques et autobiographiques ; il souligne également l'autorité culturelle des mythes grecs qui constituent une matrice pour des images, l'emploi des mythes et des récits dramatiques pour parler de soi-même, ainsi que l'importance de l'iconographie pompéienne. Le point de départ de cette analyse est le sarcophage d'Agrigente, illustrant la légende d'Hippolyte, qui a intéressé Goethe, Winckelmann et le photographe allemand W. von Gloeden qui s'en inspira en 1887 pour composer des « tableaux vivants ». Sur la face principale du sarcophage figure le héros entouré de ses compagnons de chasse, dont les corps nus sont placés les uns à côté des autres. De telles scènes étant inexistantes dans l'iconographie d'Hippolyte, ou bien dans les sources, B. C. Ewald pense

que le sculpteur les a puisées dans les reliefs du IV^e^ s. av. J.-C. figurant des assemblées d'athlètes. La comparaison du sarcophage d'Agrigente avec ceux produits à Rome entre 180 et 240, contemporains aux productions attiques, amène B. C. Ewald à constater une série de points communs et de divergences. La version des tragiques, Euripide et Sénèque, sert de base pour ces images. Points communs : les qualités physiques, les vertus d'Hippolyte et l'état émotionnel de Phèdre (sans jamais avoir été traités en têtes-portraits). La mort d'Hippolyte au palais ne figure pas. La composition des sarcophages les plus anciens (Beyrouth, Istanbul et Tyr), sur lesquels un autel est présent, et où un équilibre existe entre les deux protagonistes assis, reste sans parallèles. Au début du III^e^ s. une composition comme celle du sarcophage d'Agrigente prédomine, présentant une séparation entre le monde masculin et féminin, Phèdre restant dans sa chambre entourée par ses compagnes. Cette séparation, particulièrement caractéristique des sarcophages attiques, est l'écho des textes du IV^e^ s. av. J.-C. (Xénophon) et de la symbolique différente de l'espace entre la maison grecque et romaine. En revanche la femme, peut-être la défunte, figure sur le couvercle caractérisée par des gestes ou des attributs. Sur l'arrière et les petits côtés du sarcophage d'Agrigente figure la chasse, ou bien la mort d'Hippolyte. B. C. Ewald pense que l'iconographie du sarcophage construit une biographie idéale de la beauté masculine, de la vertu et de la mort prématurée, que l'on pourrait comparer à certaines oraisons funèbres. Sur les sarcophages attiques, la mort est toujours une affaire masculine, on y montre rarement la mort des femmes, ou des enfants. B. C. Ewald analyse rapidement un sarcophage illustrant un autre cycle mythologique, celui d'Achille à Skyros, dont l'iconographie est traitée de manière proche et tout à fait comparable aux sarcophages d'Hippolyte. La composition qui au II^e^ s. met en valeur la beauté et la vertu masculine, ainsi que la séparation des mondes masculin et féminin, cède sa place au III^e^ s. à une présentation dont les femmes sont absentes. Un homme barbu, assis à chaque extrémité regarde un groupe de jeunes gens placé au centre. B. C. Ewald conclut que cette nouvelle iconographie résulte d'un choix délibéré des commanditaires, ainsi que des sculpteurs. Hippolyte ou Achille représentés sur les cuves, pourraient être des objets de désir sous le regard masculin, alors que sur les couvercles est représenté un couple, évoquant ainsi les deux types de l'amour de manière synthétique, en laissant une grande place à l'érotisme homosexuel stylisé. Sur les sarcophages attiques, on ne trouve pas de références explicites sur la position sociale du propriétaire du sarcophage, en revanche y est exprimée une conception de la *paideia* grecque, par certains attributs (*himation*, *volumen*), et par les groupes des jeunes gens qui évoquent l'éducation des éphèbes. L'étude de Katharina Lorenz « *Images in distress ? The death of Meleager on roman sarcophagi* » (p. 310-336), concerne la légende de Méléagre, la plus populaire représentée sur les sarcophages (environ 200 exemplaires) la chasse de Calydon étant l'épisode central. D'autres épisodes, comme Méléagre sur son lit de mort, présentent des liens entre la mythologie et les pratiques funéraires. L'auteur choisit un sarcophage du Musée du Louvre (Ma 539) comme point de départ, dont l'iconographie présente des correspondances avec les *Métamorphoses* d'Ovide, mais également des divergences : l'ordre des scènes ne suit pas le récit, mais encore Méléagre attaque ses oncles avec une épée, et non pas avec une lance. Autour de son lit de mort se trouvent les armes, caractéristiques d'un guerrier et non pas d'un chasseur, qui évoquent ses qualités militaires,

peut-être suite à un mélange iconographique avec le cycle de Patrocle. K. Lorenz se demande pourquoi on choisit pour illustrer les étapes de la vie d'un homme de valeur, la légende d'un personnage qui a un rapport ambigu avec sa famille. Elle pense que la réponse se trouve sur le personnage d'Atalante qui symbolise sur les sarcophages l'épouse belle et loyale. Elle y figure comme Artémis, au centre du panneau, plus grande que les autres personnages, soulignant ainsi le fait qu'il s'agit d'une scène mythologique, dans laquelle elle introduit le thème de la tristesse féminine. Les *Moirai* à gauche, évoquent par leurs attributs, le texte d'Ovide, mais rappellent aussi les sarcophages de la *Vita Romana* sur lesquels elles apparaissent autour du lit d'un enfant. Un autel à guirlandes qui a remplacé le feu sur lequel Althée brûle le tison, éloigne la scène du récit d'Ovide, mais la lie davantage au quotidien et à un contexte de sacrifice. Puis K. Lorenz, pour mieux appréhender l'iconographie du sarcophage du Louvre, compare les scènes des sarcophages aux peintures de Pompéi, antérieures d'un siècle, illustrant ce même thème. Dans ces peintures, Méléagre armé et toujours assis se présente dans une relation symétrique à Atalante, qui peut, quant à elle, se rapprocher tantôt d'Artémis, ou bien d'Aphrodite. Dennis Trout « *Borrowed verse and broken narrative : agency, identity and the (Bethesda) sarcophagus of Bassa* » (p. 336-358) traite d'un sarcophage de la fin du IV^e^ s. découvert à Rome, dans la catacombe de Praetextat. Fragmentaire et recomposé, ce sarcophage fait partie du groupe de treize exemplaires communément appelé « de Bethesda », à cause de la scène qui figure dans le panneau central à deux registres : Jésus guérissant le paralytique à la piscine de Bethesda à Jérusalem. Sur le sarcophage de Bassa, cette scène a été remplacée par une longue épitaphe en vers qui occupe la moitié droite du panneau. Le texte montre comment Bassa et Gaudentius son mari, des Romains inconnus par ailleurs, emploient des idées et des formes d'art pour exprimer leur identité sociale. Après avoir présenté brièvement le texte, D. Trout analyse les références fréquentes à la vie astrale de Bassa après la mort, dans lesquelles il décèle des influences des éloges que fit Damase, évêque de Rome, aux martyrs. L'iconographie vient souligner l'importance de l'épitaphe d'ailleurs, puisque le Christ représenté à gauche guérissant les aveugles et la femme hémorragique, fait un geste de sa main vers le panneau de l'inscription. Le sarcophage de Bassa reflète les efforts des Romains moyens pour réinventer leurs vies en manipulant un vocabulaire poétique et artistique. Le but de l'étude de Jás Elsner « *Image and rhetoric in early Christian sarcophagi : reflexions on Jesus' trial* » (p. 359-386) est de démontrer la nature rhétorique des sarcophages paléochrétiens. Les sarcophages coïncident avec une période florissante pour la rhétorique, la seconde sophistique, et il est clair qu'il y a des parallèles entre les arts visuels et les arts oratoires. La polémique et l'apologie, se trouvent au cœur de la manière dont le peuple était entrainé à réfléchir et à s'exprimer et qui se reflètent peut-être dans l'art paléochrétien. Comme le souligne Origène, Jésus reste silencieux pendant son interrogatoire. Cette attitude en même temps qu'elle justifie et élève le christianisme parmi les religions antiques comme la seule vraie religion, oppose Jésus à un homme sage du monde païen qui aurait présenté une brillante apologie. Mais comment peut-on rendre visuellement le silence ? Le procès de Jésus se trouve sur une place privilégiée de la face principale des sarcophages, à l'extrémité droite, comme sur un grand nombre de ce type de matériel les scènes exprimant la polémique ou l'apologie sont placées au début ou à la fin des panneaux, tout comme dans la

rhétorique. À partir d'une analyse fine de nombreux exemples, J. Elsner montre qu'alors que la scène du procès est absente des peintures des catacombes, elle figure sur un emplacement privilégié sur les sarcophages du IV^e^ s., dans deux niches séparées par de colonnes, soit comme seule possibilité d'évoquer la Passion du Christ, accompagnée de scènes de la vie de Pierre et de Paul, soit parmi d'autres scènes de la Passion. Dans tous les cas, la douceur du Christ, évidente dans la scène, fait de lui un exemple qui contraste avec l'autorité de Pilate. Sur de nombreux exemplaires le type facial du Christ est différencié délibérément : devant Pilate Jésus est jeune et imberbe, alors qu'il est barbu et moins jeune dans la scène de sa glorification. Le sarcophage de Junius Bassus, Préfet de la ville, réunit toutes ces observations. En revanche, sur un certain nombre de sarcophages illustrant le procès de Jésus, l'auteur souligne la place importante de l'imagerie de l'eau, à travers des scènes (lavement des pieds des Apôtres, Pilate, baptêmes) qui y sont regroupées. Alors que sur un sarcophage du Vatican (Lateran 171) avec ce même thème, Jésus porte la couronne d'épines, ce qui est rare. Pour J. Elsner la scène du procès présente de manière complexe l'apologie du triomphe chrétien, ou la polémique contre l'autorité païenne impériale. Edmund Thomas dans « *'Houses of the dead' ? Columnar sarcophagi as 'micro-architecture* » (p. 387-435) analyse la volonté de donner une impression d'architecture en plaçant des figures ou des scènes dans un espace scindé par des colonnes, ce qui l'amène à penser que les sarcophages à colonnes doivent être compris comme dérivés d'un contexte architectural réel. E. Thomas éclaire par ailleurs les rapports entre les sarcophages à colonnes d'Asie et ceux produits en Italie. Après avoir présenté l'historiographie de la recherche concernant ce type des sarcophages, les différentes hypothèses sur son origine asiatique ou occidentale, et sa chronologie entre 145 (type de Torre Nova) et 260, l'auteur pense que les sarcophages à colonnes reflètent le goût des commanditaires pour l'architecture comme forme symbolique, en Italie et à l'Est de l'Empire. Souvent comparés avec un hérôon, ou un temple, les sarcophages à colonnes présentent des équivalences avec l'architecture réelle, alors que pour d'autres chercheurs ce type de sarcophage est la tombe du défunt, comme la porte qui y figure souvent peut le laisser supposer. Pourtant E. Thomas, en présentant des exemples variés, souligne que la majorité des sarcophages évoquent des bâtiments publics : théâtres, bibliothèques, fontaines et thermes, mais également des tombeaux. Il examine une série d'exemplaires datés entre 150-160 représentant les travaux d'Hercule, en soulignant qu'il y a bien un rapport entre colonnes et Hercule, qui grâce à sa force surhumaine a même soutenu le ciel de ses épaules. Le sarcophage familial bien connu de Velletri au décor très riche est particulièrement analysé. À partir de 160 apparaît une variante du type, présentant une coquille dans le haut de la niche, derrière la tête des figures qui devient très fréquente par la suite. E. Thomas perçoit un sens symbolique au premier exemplaire de la série (de Termessos), ainsi qu'aux nombreux exemplaires suivants, sur les quels apparaît la coquille. Il analyse le sarcophage de Rapolla, découvert en Lucanie, qui comporte plusieurs niches à coquilles et que l'auteur compare au bâtiment de scène du théâtre d'Aizanoi. À la fin de la période sévérienne l'ornementation devient davantage stylisée. Les colonnes ont été utilisées également pour les sarcophages paléochrétiens en Italie du nord, en Dalmatie, sous l'influence plutôt des modèles occidentaux qu'asiatiques. Les illustrations de bonne qualité et un index analytique font de cet ouvrage pédagogique, bien mené, agréable à

lire, un bon outil de travail qui rendra service à tous ceux qui désirent s'initier à l'étude des sarcophages romains. Deux études seulement sur douze évoquant des sarcophages chrétien, on s'aperçoit que malgré le but fixé au départ, il n'est pas aisé de considérer les sarcophages païens et chrétiens ensemble. L'iconographie occupe une place importante dans l'ouvrage, mais les auteurs dépassent la typologie des images pour relier ces pièces à un contexte social ou bien historique. Cependant l'ouvrage reste focalisé sur la production métropolitaine. L'évocation des sarcophages d'une des provinces de l'Empire, loin des grands centres de production, pourrait donner une image plus nuancée de ce matériel. Ce premier recueil réussi concernant les sarcophages romains dans une autre langue que l'allemand, montre néanmoins que ce domaine de recherche est une affaire internationale, tant par les institutions qui préservent les sarcophages, que par la communauté des chercheurs originaires de nombreux pays qui publient ce matériel en divers langues. Vassiliki GAGGADIS-ROBIN

Albrecht BERGER, *Konstantinopel. Geschichte, Topographie, Religion*. Stuttgart, Hiersemann, 2011. 1 vol. 14,5 x 21 cm, VIII-203 p., 8 fig., 3 plans. (STANDORTE IN ANTIKE UND CHRISTENTUM). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7772-1027-8.

Cet ouvrage s'est donné pour objectif de retracer pas moins de 14 siècles d'histoire : celle de la ville de Constantinople depuis sa fondation au VII^e^ siècle avant J.-C. jusqu'au VII^e^ siècle après J.-C., moment où elle subit un déclin qui correspond à la fin de l'Antiquité tardive. Ce livre, disons-le d'emblée, s'impose comme une synthèse substantielle pour tous les byzantinistes. La matière, énorme, a été divisée en deux grandes parties : la première, constituée de sept chapitres, présente l'histoire de la ville et de ses monuments, tandis que la seconde comporte un choix de textes traduits en allemand, enrichis de commentaires synthétiques. Le renvoi à ces textes est signalé en grasses dans les divers chapitres, ce qui permet au lecteur de compléter et de vérifier de manière très commode les informations consignées dans la première partie de l'ouvrage. Si la structure générale de ce dernier est comparable à la notice relative à la capitale de l'Empire, due au même savant, dans le *Reallexikon für Antike und Christentum* 21 (2005), p. 435-483, les informations rassemblées dans le corps du texte, de même que la bibliographie située en fin d'ouvrage, sont nettement plus fournies et actualisées. La lecture de l'ensemble est également facilitée par un index des noms de lieux et des noms propres. Le glossaire rassemblant seulement 13 mots est néanmoins utile. La première partie de l'ouvrage comporte trois chapitres ordonnés de manière chronologique dans lesquels l'auteur s'efforce notamment de reconstituer la topographie de Constantinople, conçue par Constantin comme la deuxième Rome, tout en s'interrogeant sur l'origine et l'estimation globale de sa population : « Byzantion jusqu'à la nouvelle fondation de Constantin (660 av. J.-C.-324) », « Fondation et essor de Constantinople (324-356) », « Constantinople comme capitale (depuis 356) ». Ensuite vient un chapitre dédié à l'histoire de l'Église qui montre de quelle manière Constantinople s'imposa progressivement comme métropole orthodoxe de l'Empire. Si peu de sources nous renseignent sur les Païens et les Juifs de Constantinople, l'auteur s'efforce, dans le chapitre suivant, d'offrir au lecteur les principales informations que l'on peut tirer des textes à ce sujet grâce à la critique

fine, elle situe les *Propos de Table* dans la Seconde Sophistique. Cet ouvrage savant s'achève par la Table des abréviations (dans laquelle il manque l'abréviation AC de *L'Antiquité Classique*), la bibliographie (dans laquelle je regrette de relever une dizaine d'erreurs, la plupart facilement corrigées : p. 240 lire Guthrie ; p. 253 lire Chéronée…). Mais il y a une erreur plus sournoise : à la p. 242, l'auteur attribue à Robert Joly un ouvrage dont l'auteur est Henri Joly : *Le renversement platonicien : logos, épistèmè, polis*, Paris, 1974. Cette erreur se découvre dans d'autres livres : voyez la p. 356 de la bibliographie de l'excellente *Histoire de la pensée médicale en Occident* I (sous la direction de M.D. Grmek). Un dernier mot : je regrette aussi que l'auteur cite toujours *Le Régime* d'après l'édition de Robert Joly, Paris, 1967 et qu'elle ignore l'*editio maior* réalisée par R. Joly avec ma collaboration, Berlin, *CMG* I, 2, 4, 1984-2003^2 (la deuxième édition est de ma seule responsabilité). C'est Jacques Boulogne, *Plutarque et la médecine* (in *ANRW* 37, 3, 1996, p. 2762-2792) qui se réjouira de la publication de ce beau livre, lui qui écrivait à la p. 2762 : « Jusqu'à ce jour, aucune publication, nulle part, sur le sujet : ni article, ni monographie (sur les théories médicales de Plutarque) ». Simon BYL

Cécile BOST-POUDERON, *Dion de Pruse dit Dion Chrysostome. Œuvres. Premier discours à Tarse (Or. 33). Second discours à Tarse (Or. 34). Discours à Célènes de Phrygie (Or. 35). Discours Borysthénitique (Or. 36).* Texte établi, traduit et annoté par C.B.-P. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, XXIV-241 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 53 €. ISBN 978-2-251-00564-5.

On ne peut que se réjouir de voir paraître dans la Collection des Universités de France le premier volume consacré à l'œuvre du sophiste Dion de Pruse, qui est actuellement l'objet d'un vif intérêt dans la communauté scientifique française. Ce volume comprend quatre « discours aux villes » qui ont été prononcés devant les habitants de Tarse en Cilicie, de Célènes en Phrygie et de Pruse en Bithynie. Les trois premiers discours ont déjà été édités en Italie par Cécile Bost-Pouderon (*Dion Chrysostome. Trois discours aux villes [Orr. 33-35]*, Salerno, 2006). L'histoire complexe du texte de Dion n'est pas présentée ici : elle sera contenue dans un volume introducteur à l'ensemble de l'œuvre, confié à Eugenio Amato qui a révisé le présent volume. L'éditrice donne une présentation rapide de la tradition manuscrite des discours XXXIII-XXXVI avant d'établir le stemma. Elle a pris le parti de conserver le plus petit nombre de conjonctures avancées par les précédents éditeurs, les plus importantes étant présentées dans l'apparat critique. Une liste des principales références bibliographiques est proposée, à laquelle on peut maintenant ajouter, pour Olbia/Borysthène, l'ouvrage de S. D. Kryjitski et N. A. Leïpounskaïa, *Olbia ; fouilles, histoire, culture. Un État antique sur le littoral septentrional de la Mer Noire (second quart du VI^e siècle avant notre ère – troisième quart du IV^e siècle de notre ère)*, traduit du russe par Arlette Fraysse, Nancy, 2011. Les discours sont introduits par des notices synthétiques et riches, proposant des mises au point sur la datation (discutée), les objectifs, la structure du texte et les débats littéraires et historiographiques. Le très intéressant discours borysthénitique fait l'objet d'une notice plus développée qui

analyse en détail les différents *logoi* philosophiques et mythiques. Les traductions sont précises et élégantes. Les commentaires et les notes sont remarquables par leur caractère à la fois littéraire, historique et philosophique. L'ouvrage est complété par un index des noms et par un index des passages cités. Anne GANGLOFF

Jean-Luc VIX, *L'enseignement de la rhétorique au IIe siècle ap. J.-C. à travers les discours 30-34 d'Aelius Aristide*. Turnhout, Brepols, 2010. 1 vol. 15,5 x 23 cm, 619 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 13). Prix : 90 €. ISBN 978-2-503-53287-5.

Publius Aelius Aristides Theodorus (117-180) est né en Mysie dans une famille aisée et bénéficie d'une éducation soignée consacrée aux études et à l'éloquence ; après de longs voyages autour de la Méditerranée, notamment à Rome, il tombe malade et passe le reste de sa vie soit à Smyrne et à Cyzique, soit à l'Asclépieion de Pergame. Il est surtout connu du grand public par ses *Discours sacrés* qui constituent une sorte d'autobiographie ou de « journal de cure » tenu par le rhéteur au cours de ses séjours à l'Asclépieion, séjours dus à différentes maladies mal identifiées auxquelles s'ajouta, semble-t-il, une dose certaine d'hypocondrie. Ces textes sont une source précieuse, car rarissime, sur la médecine pratiquée à Pergame. Cela explique que d'autres aspects de l'œuvre d'Aelius Aristide aient été quelque peu négligés, même en ce qui concerne les éditions et traductions. Les études modernes, pour nombreuses qu'elles soient (elles occupent les p. 575-597 du volume) se tournent le plus souvent vers des problématiques précises : la médecine évidemment, les caractéristiques de la Seconde Sophistique, la place de l'hellénisme dans l'empire romain et enfin les problèmes d'enseignement. Les éditions qui reprennent l'ensemble de l'œuvre sont rares et anciennes (Giunta 1517, Étienne 1604, Keil 1898), la plus récente est celle de Lenz-Behr 1976-1980 ; les autres sont partielles et correspondent à un choix thématique de l'auteur moderne. Le problème est le même pour les traductions : la dernière traduction complète est celle de C. A. Behr, en anglais, 1981-1986. J.-P. Vix nous présente une traduction française des discours 30-34 qui ne l'avaient jamais été ; ils posent tous des problèmes de datation exposés ici avec beaucoup d'érudition et d'acribie. Le discours 30 est un *genethliakos*, écrit et prononcé à Pergame en 147 (?) pour célébrer le quatorzième anniversaire d'Apellas, un élève d'Aristide. Le discours 31 est une oraison funèbre prononcée à Cyzique lors des funérailles d'Étonée, un autre élève d'Aristide en 161 environ et le discours 32, qui daterait de 150, est une autre oraison funèbre en l'honneur d'Alexandros, un des maîtres de notre sophiste. J.-P. Vix analyse les *topoi* de l'éloge, de la lamentation, les catégories stylistiques qui en sont caractéristiques (jeux verbaux, majesté, etc.) tout en les comparant à d'autres discours d'Aristide ou de ses collègues. Les discours 33 et 34 appartiennent à un autre genre oratoire : le discours polémique ; ils sont analysés avec la même rigueur. Ces cinq discours nous font aussi pénétrer dans le monde des professeurs de rhétorique, de leurs élèves, des cycles d'apprentissage, des réunions de travail. Évidemment, si le IIe siècle après J.-C. place toujours l'art de parler au premier rang de l'éducation, en tant qu'école de sagesse et de savoir, il n'en fait plus la condition *sine qua non* de la vie publique. Bientôt le christianisme se chargera des textes de

Magali ANNÉE, *Parménide. Fragments. Poème, précédé de Énoncer le verbe être*. Paris, Vrin, 2012. 1 vol. 11 x 18 cm, 214 p. (BIBLIOTHÈQUE DES TEXTES PHILOSOPHIQUES). Prix : 12 €. ISBN 978-2-7116-2414-0.

De quoi Parménide parle-t-il ? Les commentateurs s'accordent difficilement sur ce point, en sorte de composer des interprétations plus nombreuses que les fragments conservés. Face à ce foisonnement exégétique, M. Année entend apporter « des éléments de compréhension aux textes de ceux qu'on appelle encore "Présocratiques", sans leur appliquer d'emblée une grille conceptuelle » (p. 141). Plutôt qu'une édition ou un commentaire perpétuel, elle propose dès lors une lecture non métaphysique de la problématique de l'être, qui obéit à une perspective « résolument linguistique » et historique. Elle insiste sur l'institution du verbe *être* en tant que terme holosémantique et métamorphique, au sens où il recouvre un faisceau de significations destiné à rendre possible le *logos*. Elle développe donc une analyse à la fois grammaticale et poétique, largement fondée sur le fragment B 8 DK. D'une part, elle examine minutieusement la structure grammaticale de ce texte, qui souligne la présence exhaustive des formes du verbe *être*, interroge la composition métrique au service du propos et confère un sens au choix des temps, prépositions ou personnes. En ressort la subtilité linguistique avec laquelle Parménide opère une classification méticuleuse par la fragmentation sémantique de l'*être*, qui révèle son rôle de lien constitutif de la langue. L'omniprésence de ses formes relativise ainsi la portée de la signification qu'on a pu lui attribuer, et en particulier au participe *eon*. Il apparaît avant tout comme l'élément qui structure et organise le discours : il est lui-même le *kosmos* dont parle le poème, cet ordre que manifeste et qui se manifeste à travers le *logos*. D'autre part, M. Année ramène Parménide à son contexte littéraire – la langue archaïque et la poésie didactique : à ce titre, la polysémie appartiendrait à sa langue, donc à la nature même de son être. Ensuite, elle insiste sur le recours à la figure poétique du *boustrophédon*, dans l'idée de montrer que tout part de l'être et y revient. Pour preuve, elle invoque l'image de la sphère appliquée à l'être ou la résurgence de formules, attributs de l'être, aux limites du fragment 8 : *ateleston* (8, 4), *ouk ateleutêton* (8, 32) et *teteles-menon* (8, 42). L'être se trouve littéralement au centre du discours qui le prend pour objet. Tout se passe comme si Parménide, à l'inverse de l'usage ordinaire qui consent à son omission, voulait souligner, voire instaurer, la nécessité de l'être pour tout énoncé. Que vise dès lors une telle lecture ? À rendre l'*être* à son statut premier, celui d'entité linguistique constitutive : l'*être* appartiendrait à la langue avant d'appartenir à l'ontologie. Et Parménide aurait voulu instituer un nouvel usage du discours, mieux structuré. L'hypothèse s'avère stimulante et engendre des résultats. La démonstration pêche toutefois par quelques faiblesses, qui résultent notamment du choix de ne pas commenter l'ensemble des fragments. Consacrée davantage à examiner le rythme qu'impose l'apparition des attributs de perfection et d'achèvement, elle oublie d'en éclairer la signification, tout comme elle néglige d'analyser ce que pourrait signifier pour un tel être, linguistique, de n'avoir ni génération ni destruction (B 8, 21). Du reste, si l'*être* est lui-même *cosmos*, quelle serait la portée des fragments d'ordre physique, ces restes épars de ce qui formait probablement la partie la plus longue du poème ? Par ailleurs, si inscrire le poète dans son contexte littéraire ouvre à un autre regard, il ne faut cependant pas basculer dans l'extrême inverse et négliger la tradition

philosophique au sein de laquelle il s'inscrit. Parménide vient ainsi après Héraclite qui, s'il s'attachait également au *logos*, s'était déjà interrogé sur l'*être* compris dans son lien (ontologique) au devenir (« nous sommes et nous ne sommes pas » ; B 49a DK). De plus, si M. Année admet l'existence d'une école d'Élée (p. 41, n. 1 ; elle paraît néanmoins ignorer que son origine chez Xénophane est désormais contestée), dans le cadre de son interprétation linguistique, comment comprendre la filiation avec Zénon et Mélissos, pour qui l'être ne se limite pas à une affaire de discours mais témoigne d'une prégnance ontologique indubitable ? S'ils furent les plus proches disciples de Parménide, comment auraient-ils totalement manqué la finalité linguistique de l'être (à moins de négliger le contexte polémique et de réduire les apories de Zénon à des jeux de langage) ? Enfin, il est difficile de ne pas relever certains excès de la méthode grammaticale telle qu'elle est mise en œuvre. Son entrain à pister le *boustrophédon* mène M. Année à en déceler des traces au-delà du manifeste. Par exemple, « mais l'accusatif *erôta* nous intéresse encore par sa composition syllabique. Si l'on se concentre sur la succession des voyelles de ce mot, *e*, *ô* et *a*, on constate qu'elle décrit un parcourt (*sic*) très précis, celui de l'ordre alphabétique en sens inverse : à travers ses voyelles lues en *boustrophédon*, la forme linguistique *erôta* indique assez clairement une route, une direction, qui va de *a* à *ô*, pour aboutir à *e* […] » (p. 139-140 ; cf. p. 76). Si elle souhaite « dés-heideggerianiser » Parménide, il faut admettre que M. Année produit une exégèse qui s'avère parfois tout aussi jargonnante. Quant à la bibliographie, qui ne prétend certes pas à l'exhaustivité, le lecteur s'étonnera peut-être de l'absence de l'édition-traduction de M. Conche (*Parménide. Le poème : fragments*, Paris, 1996) ou de celle de D. O'Brien (« Le Poème de Parménide : texte et traduction », suivi de « Essai critique », dans P. Aubenque (éd.), *Études sur Parménide*, t. I, Paris, Vrin, 1987, p. 1-311). En résumé, malgré ses défauts, M. Année ouvre une authentique piste pour la recherche future consacrée à Parménide. Son hypothèse mériterait néanmoins de recevoir quelques compléments.

Marc-Antoine GAVRAY

Anne MERKER, *Une morale pour les mortels. L'éthique de Platon et d'Aristote*. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 407 p. (L'AGE D'OR). Prix : 39 €. ISBN 978-2-251-42045-5.

Dès le sous-titre, ce livre révèle sa double originalité (au moins). D'un côté, il se penche sur la philosophie morale grecque classique, un sujet devenu peu ordinaire au cours des dernières décennies dans les publications d'expression française. De l'autre côté, il propose une analyse contrastée de Platon et d'Aristote, un parallèle également rare dans des études qui excèdent la longueur de l'article et ne se concentrent pas sur un point particulier. Merker entend dégager les caractères communs aux éthiques de Platon et d'Aristote, dans l'idée que les bénéfices de la comparaison déploieront une théorie morale toujours pertinente pour le lecteur moderne. À cet égard, elle semble animée par l'intention, aussi louable que délicate, de produire un essai qui soit à la fois une enquête philosophique, une recherche scientifique et une étude accessible à un public large – d'où s'explique l'aspect sélectif de la bibliographie relative à la littérature secondaire et, au reste, le peu d'usage qui en est fait. Dans son analyse, la

philosophique au sein de laquelle il s'inscrit. Parménide vient ainsi après Héraclite qui, s'il s'attachait également au *logos*, s'était déjà interrogé sur l'*être* compris dans son lien (ontologique) au devenir (« nous sommes et nous ne sommes pas » ; B 49a DK). De plus, si M. Année admet l'existence d'une école d'Élée (p. 41, n. 1 ; elle paraît néanmoins ignorer que son origine chez Xénophane est désormais contestée), dans le cadre de son interprétation linguistique, comment comprendre la filiation avec Zénon et Mélissos, pour qui l'être ne se limite pas à une affaire de discours mais témoigne d'une prégnance ontologique indubitable ? S'ils furent les plus proches disciples de Parménide, comment auraient-ils totalement manqué la finalité linguistique de l'être (à moins de négliger le contexte polémique et de réduire les apories de Zénon à des jeux de langage) ? Enfin, il est difficile de ne pas relever certains excès de la méthode grammaticale telle qu'elle est mise en œuvre. Son entrain à pister le *boustrophédon* mène M. Année à en déceler des traces au-delà du manifeste. Par exemple, « mais l'accusatif *erôta* nous intéresse encore par sa composition syllabique. Si l'on se concentre sur la succession des voyelles de ce mot, *e*, *ô* et *a*, on constate qu'elle décrit un parcourt (*sic*) très précis, celui de l'ordre alphabétique en sens inverse : à travers ses voyelles lues en *boustrophédon*, la forme linguistique *erôta* indique assez clairement une route, une direction, qui va de *a* à *ô*, pour aboutir à *e* […] » (p. 139-140 ; cf. p. 76). Si elle souhaite « dés-heideggerianiser » Parménide, il faut admettre que M. Année produit une exégèse qui s'avère parfois tout aussi jargonnante. Quant à la bibliographie, qui ne prétend certes pas à l'exhaustivité, le lecteur s'étonnera peut-être de l'absence de l'édition-traduction de M. Conche (*Parménide. Le poème : fragments*, Paris, 1996) ou de celle de D. O'Brien (« Le Poème de Parménide : texte et traduction », suivi de « Essai critique », dans P. Aubenque (éd.), *Études sur Parménide*, t. I, Paris, Vrin, 1987, p. 1-311). En résumé, malgré ses défauts, M. Année ouvre une authentique piste pour la recherche future consacrée à Parménide. Son hypothèse mériterait néanmoins de recevoir quelques compléments.

Marc-Antoine GAVRAY

Anne MERKER, *Une morale pour les mortels. L'éthique de Platon et d'Aristote*. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 407 p. (L'AGE D'OR). Prix : 39 €. ISBN 978-2-251-42045-5.

Dès le sous-titre, ce livre révèle sa double originalité (au moins). D'un côté, il se penche sur la philosophie morale grecque classique, un sujet devenu peu ordinaire au cours des dernières décennies dans les publications d'expression française. De l'autre côté, il propose une analyse contrastée de Platon et d'Aristote, un parallèle également rare dans des études qui excèdent la longueur de l'article et ne se concentrent pas sur un point particulier. Merker entend dégager les caractères communs aux éthiques de Platon et d'Aristote, dans l'idée que les bénéfices de la comparaison déploieront une théorie morale toujours pertinente pour le lecteur moderne. À cet égard, elle semble animée par l'intention, aussi louable que délicate, de produire un essai qui soit à la fois une enquête philosophique, une recherche scientifique et une étude accessible à un public large – d'où s'explique l'aspect sélectif de la bibliographie relative à la littérature secondaire et, au reste, le peu d'usage qui en est fait. Dans son analyse, la

morale platonico-aristotélicienne ne résulte pas d'un « tu dois », d'une obligation extérieure régie par un ordre divin, mais d'un « il faut », d'une injonction liée à la condition mortelle. Par nature, l'homme est affecté d'un manque, du besoin de quelque chose qui achève son existence : le *bien*. C'est donc à comprendre la structure de ce désir et les comportements qu'il régit que s'attellent les quatre chapitres. Le premier étudie la forme du « il faut » et du besoin auquel il se rapporte. Dans ce cadre, Merker repense la théorie de la décision liée à la notion de *hairesis*. Revenant sur ce point, comme sur celui du lexique de l'obligation et du besoin, à l'étymologie, elle y décèle une *prise* plutôt qu'un choix, plaçant son intervention au terme de la chaîne causale. En effet, quand arrive le tour d'Ulysse dans le mythe d'Er, celui-ci *trouve* l'âme qu'il désire et la *prend*, plus qu'il ne la choisit, dans la mesure où elle seule demeure. Animé par un besoin (*endeia*), l'homme suit ainsi un *télos* qu'il achève, autant que possible, par la saisie de l'objet du manque, *to deon*. Le deuxième chapitre se penche sur la nature du bien. Toutefois, Merker écarte rapidement cette vision moralisante au profit du *bon* : le bien est en effet et avant tout *ce qu'il faut, ce dont il y a besoin*, à savoir l'utile – et non un bien moral difficile à définir. Cette interprétation la mène à analyser sa relation à ses avatars que sont le beau et le plaisir. Il en ressort une démultiplication des objets du désir, souvent contradictoires, qui implique une harmonisation, c'est-à-dire la prise en compte d'un objet de désir qui ne soit pas celui d'une partie mais de l'ensemble – rôle que seule la pensée peut exercer. C'est d'ailleurs l'objet du troisième chapitre, plus divisé que les précédents en raison des manières bien distinctes qu'ont Platon et Aristote de comprendre la tâche réservée à la pensée dans l'action. Dans un premier temps, Merker étudie le sens de l'utilité chez Platon, portant à cette fin l'accent sur la notion de *philautie* (même si celle-ci est absente des dialogues de Platon, point que notre auteur omet de rappeler) afin d'expliquer le désir de soi que doit éprouver l'individu en vue de se dépasser et de s'assimiler au divin, pour évacuer la part de mortalité et d'utilité. Dans un second temps, Merker examine le lien entre action et *prohairesis*. Elle trouve ici l'occasion d'approfondir le problème de l'*akrasia*, qu'elle conçoit comme « une pathologie de l'intention » (*prohairesis*) qui affecte l'hégémonie de la pensée. Enfin, plus bref, le dernier chapitre examine la morale qui se dégage de la formule « Nul n'est méchant de plein gré ». Elle se concentre surtout sur l'interprétation platonicienne de la thèse socratique, puis décortique la critique aristotélicienne pour la critiquer à son tour. Cette perspective traduit à certains égards une tendance régulière de l'ouvrage, qui apparaît souvent comme une étude sur Platon à laquelle Aristote serait venu se greffer. Du reste, le lecteur l'aura sans doute perçu au contact de cette description, ce livre présente plusieurs accents heideggériens, en dépit de l'absence du philosophe allemand. Cet écho survient d'abord dans la méthode, qui recourt volontiers à l'étymologie, à la traduction personnelle ou au néologisme (une « devenante » sert ainsi à désigner une réalité en devenir). De plus, sans parler de finitude, Merker renvoie à la dimension *mortelle* de l'homme, définie par le manque et le besoin, mais aussi par le *souci de soi*, à travers la *philautie*. Néanmoins, ce choix ne mène pas à une interprétation existentialiste de l'éthique platonico-aristotélicienne, dans la mesure où Merker maintient du début à la fin que celle-ci vise à atteindre un être au terme du devenir.

Bref, pour Platon comme pour Aristote, le désir, le manque, le besoin est toujours celui d'un achèvement, d'un *télos* qui séjourne dans le bien.

Marc-Antoine GAVRAY

Livio ROSSETTI, *Le dialogue socratique*. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 16 x 23 cm, 292 p. (ENCRE MARINE). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35088-041-9.

Il volume in esame raccoglie la traduzione francese (talora già apparsa in sede di pubblicazione originaria, talora approntata espressamente per questo *recueil*) di otto studi pubblicati tra il 1998 e il 2010 che spaziano dalla presentazione di caratteristiche 'generali' del dialogo socratico (*e.g. Le dialogue socratique en statu nascendi*, p. 23-53; *Les socratiques "premiers philosophes" et Socrate "premier philosophe"*, p. 265-277) ad analisi puntuali di passaggi appartenenti alla letteratura socratica di IV sec. a. C., in particolare senofontei o platonici (*e.g. L'Euthydème de Xénophon*, p. 55-99; *L'Euthyphron comme événement communicationnel*, p. 121-194). Prima di esaminare in maggior dettaglio le tesi sostenute da Rossetti, con le quali mi sento di concordare per gran parte, sia consentito in fase introduttiva un minimo appunto di carattere formale. Per quanto sia vero, infatti, che la raccolta in volume permetta al lettore, come Rossetti stesso afferma sulla sua homepage, "di far emergere più nitidamente che in passato il filo conduttore" dei suoi studi sulla figura e la filosofia di Socrate, sarebbe stata auspicabile un'attiva e decisa rielaborazione degli articoli allo scopo di trasformare il *recueil* in una monografia coerente e coesa: da una parte sarebbero state evitate alcune ripetizioni (cf. 42-43 con 119, oppure le p. 204-206, che rappresentano sostanzialmente una versione molto ridotta dei capp. 2, *L'Euthydème de Xénophon*, e 3, *Savoir imiter, c'est connaître, le cas de Mémorables III 8*), dall'altra il *ductus* argomentativo avrebbe acquistato in pregnanza e scorrevolezza. Questa, tuttavia, è una minuzia che quasi scompare dinanzi alla meticolosità delle argomentazioni presentate. Certo, l'A. non manca di rilevare che i dati su cui queste si basano sono sotto gli occhi di tutti: ciononostante, sono rimasti inosservati (vd. 23 e 265). La tesi principale di Rossetti è così riassumibile: diversamente da quanto supposto dalla critica a partire dagli studi di Olof Gigon, i *sokratikoì lógoi* scritti e pubblicati dai discepoli di Socrate dopo la sua morte costituiscono, considerati nel loro insieme (Rossetti quindi propone implicitamente di rivalutare e relativizzare il ruolo dei dialoghi 'giovanili' di Platone, in contrasto con una pratica assai diffusa specialmente nella *scholarship* anglosassone), un documento attendibile per la ricostruzione della sua figura e della sua attività. Più precisamente, non si tratta di ricomporre le 'dottrine' filosofiche di Socrate, ma piuttosto, cosa che i *sokratikoì lógoi* permettono appieno, di procedere alla ricostruzione del suo 'metodo'. In quest'ottica, Rossetti preferisce interpretare gli scritti dei Socratici non come opere che s'ispirano alla produzione letteraria drammatica ateniese di V sec. a. C., ma come una procedura di stilizzazione del dialogare socratico, nato per così dire, per ragioni endogene (in part. p. 41-53). A questa tesi programmatica se ne appaia un'altra, avanzata nell'ultimo dei saggi presentati nel volume (*Les socratiques "premiers philosophes" et Socrate "premier philosophe"*) e che per certi versi collima – *e contrario* – con la tesi di George B. Kerferd (*The Sophistic Movement*, Cambridge, 1981): il concetto di

l'étude. Cette première partie est consacrée aux définitions, aux concepts, à la terminologie employée, aux modèles descriptifs empruntés à la linguistique moderne, comme les concepts d'interaction, de représentation et de présentation dans l'organisation du discours et la relation entre locuteur et destinataire. On revient aussi sur le concept de modalité, en liaison avec celui de « *commitment* », relevant de l'implication du locuteur dans le discours et qui s'avère central dans l'analyse proposée. Pour chacun des points abordés, l'auteur prend soin de préciser sa position méthodologique et terminologique, notamment pour la distinction à établir entre particule et adverbe, connecteur et conjonction, particules et marqueur pragmatique, marqueur discursif. Évidemment, même en tirant le meilleur parti des modèles de la linguistique moderne, il semblerait que l'écueil principal réside dans leur application à une langue morte comme le latin et à des textes de type littéraire. L'auteur se propose toutefois d'opérer avec une série d'« indicateurs heuristique », qui permettront de déterminer la valeur de base et les fonctions de chaque particule envisagée (par exemple, dialogue, monologue du point de vue de la communication ; présence d'autres particules ; temps du verbe ; traits syntaxiques : principale, subordonnée). L'étude proprement dite des particules est organisée de façon parallèle, en reprenant pour chacune sa fréquence, l'analyse étymologique, un état de la question, les fonctions assumées, la confrontation avec d'autres particules de fonction similaire ou différente, l'aspect pragmatique, les combinaisons possibles de particules. Les résultats sont dans certains cas donnés sous forme de tableaux très clairs (et que l'on aurait voulu parfois voir plus régulièrement servir de support à une synthèse). L'un des aspects très intéressants de l'étude est de revenir sur la question de la traduction de ces *commitment-marker*, ces petits mots qui servent à caractériser l'implication du locuteur, et de leurs équivalents dans nos langues modernes (le cas de *scilicet* et *videlicet* est à cet égard exemplaire). La conclusion se veut prospective, précédée d'une comparaison avec d'autres particules comparables (*certe, fortasse, plane*...) et d'une synthèse sur les traits et les propriétés des termes latins étudiés. L'ouvrage n'est pas exempt de petits défauts, comme la répétition de certaines parties (par exemple, les caractéristiques des *commitment-marker*, ou les principes relevant de la diachronie, qui reviennent plusieurs fois sous forme de listes presque identiques). L'ouvrage comporte deux annexes l'étude, l'une consacrée aux données statistiques, l'autre aux « cartes sémantiques » des particules étudiées. Une bibliographie, un *index rerum* et un *index locorum* clôturent cette étude dense et intéressante dans les perspectives qu'elle ouvre. Sylvie VANSÉVEREN

Oliver PRIMAVESI & Katharina LUCHNER (Ed.), *The Presocratics from the Latin Middle Ages to Hermann Diels.* Akten der 9. Tagung der Karl und Gertrud Abel-Stiftung vom 5.-7. Oktober 2006 in München. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 440 p. (PHILOSOPHIE DER ANTIKE, 26). Prix : 66 €. ISBN 978-3-515-09705-5.

S'il semble désormais acquis que la catégorie « Présocratiques » résulte d'une dénomination sujette à caution (lire A. Laks, *Introduction à la « philosophie présocratique »*, Paris, P.U.F., 2006), elle possède toutefois une histoire dont l'intérêt dépasse la curiosité historiographique. En ce sens, les articles réunis dans ce volume révèlent que ce que nous nommons *philosophie présocratique* recèle un caractère non

évident qui s'est traduit, au fil des siècles, par une difficulté à cerner ce moment historique, soit dans son unité soit dans sa diversité, et, du même coup, par une multiplication des interprétations relatives aux courants et aux individus. Aussi est-ce à témoigner de ces divergences, de leur origine tout comme de leur impact, que s'attelle ce livre. En raison de son épaisseur, je devrai néanmoins me limiter à en exposer les jalons, faute de pouvoir en rendre compte dans le détail. Chacune des treize contributions se penche sur un moment charnière dans l'histoire de l'histoire de la philosophie présocratique, dont elle expose les méthodes, les sources, les présupposés, les enjeux et les conclusions : de Diogène Laërce à H. Diels (M.M. Sassi), le Moyen Âge latin (O. Primavesi, Th. Ricklin), Henri II Estienne (O. Primavesi), Thomas Stanley (C.A. Huffman), Cudworth (C. Osborne), Bayle (G. Most), de Brucker à Tennemann (G. Rechenauer), Héraclite selon Schleiermacher et Hegel (A. Laks), de Hegel à Zeller (W. Leszl), Nietzsche (Ch. Rapp), Tannery (G. Betegh) et H. Diels (J. Mansfeld). Les articles sont rédigés en allemand, en anglais et en français, tous étant précédés par un *abstract* anglais. Dans leur mouvement général, ils offrent une manière d'exercice de *déconstruction polyphonique* de la notion de « présocratique », une archéologie fondée sur une analyse historico-philologique de la tradition relative à la première philosophie grecque. Il en ressort que les catégorisations, les regroupements, le traitement des sources disponibles ou l'élection de figures majeures ont souvent résulté d'un préjugé doctrinal que, le cas échéant, l'interprétation venait alimenter et qui a régi l'ordonnancement et la sélection des fragments. Cudworth, Brucker, Tennemann, Hegel, Schleiermarcher, Zeller, Nietzsche, etc. se sont inscrits dans des débats idéologiques qui ont orienté leur lecture. En revanche, appliquant les exigences d'une philologie rigoureuse, Diels a radicalement et irrémédiablement modifié le regard porté sur ces auteurs, insistant pour la première fois sur la nécessité de soumettre ces textes à l'ecdotique, ou bien de distinguer fragments et *testimonia*. Ce faisant, il a totalement modelé notre vision de la philosophie présocratique, par sa mise en ordre et par ses divisions, et a déterminé toute les interprétations postérieures. Cependant, la lecture de ce livre invite à s'interroger. D'une part, par le passé, une connaissance moins étendue des sources a mené à former des modèles exégétiques que la découverte de matériaux nouveaux est venue invalider (pensons aux effets de la découverte, au XIX^e^ siècle, de la *Réfutation de toutes les hérésies* d'Hippolyte ou à celle, très récente, de l'Empédocle de Strasbourg par Primavesi) ; d'autre part, un philologue aussi talentueux que Diels reste animé par des considérations partiales et ancré dans des querelles idéologiques, comme le montrent les comptes rendus qu'il a donnés des études contemporaines sur les présocratiques. Dans ces conditions, nos interprétations ne demeurent-elles pas des constructions, manifestement plus probables que celles des siècles passés, mais également faillibles en droit ? Bref, le premier mérite de ce recueil consiste bien à souligner l'historicité de nos lectures, en dépit de leurs prétentions à la scientificité, de façon à maintenir le doute ou, du moins, la prudence herméneutique. Il est vraisemblable néanmoins que de telles considérations intéresseront surtout les spécialistes les plus avisés. Marc-Antoine GAVRAY

traité ici est vraiment exemplaire. Toutefois, aux p. 29-30 (e) manque une analyse psychologique moderne de la mémoire *loci* (sémantique ?...). L'article d'Alessandro Barchiesi *Exemplarity: between Practice and Text* est également de la même grande qualité. La seule chose qui me manque ici est une référence au *De Conscribendis Epistolis* d'Ėrasme où celui-ci traite à fond de la problématique des *Exempla* tant dans l'Antiquité qu'à sa propre époque. Même chose pour Pline le Jeune lorsqu'il fait entrer en scène Arria Maior (Ep. 3,16) comme un véritable *exemplum*. J'ai déjà fait l'éloge de la contribution de G. H. Tucker. Je comprends que le *topos* « être enterré ensemble sous un seul tumulus » soit certes central et que, pour ce qui est de la littérature antique, il soit impossible de concentrer tout traiter dans un seul article. Néanmoins il manque le passage célèbre d'Ovide *Met.* IV, 157 où Thisbé supplie les dieux de *componi tumulo non invideatis eodem* ensemble avec son Pyramus. Enfin, dans l'article précité de H.-J. van Dam où il décode deux grands monuments (avouons-le) de l'humanisme (Daniel Heinsius et Hugo Grotius) (p. 112), il manque sous la rubrique « Vergil's praise of natural philosophy » une mention de Lucrèce. Ma conclusion générale : une œuvre excellente ! Rudolf DE SMET

Elena THEODORAKOPOULOS, *Ancient Rome at the Cinema : Story and Spectacles in Rome and Hollywood.* Exeter, Bristol Phoenix Press, 2010. 1 vol. 13,5 x 24,5 cm, 199 p., ill. (GREECE & ROME LIVE). Prix : 15,50 €. ISBN 978-1-904675-28-0.

Spécialiste de la poésie latine aussi bien que du 7^{e} Art, Elena Theodorakopoulos enseigne à l'Université de Birmingham. L'auteur s'attache dans son livre à l'imagerie « spectaculaire » de l'Antiquité romaine véhiculée par le cinéma depuis le tournant des années 1960. Une imagerie oscillant entre le réalisme et le visionnaire, qui se dégage de six chapitres centrés chacun sur un péplum significatif et encadrés par une solide introduction méthodologique et une synthèse générale. À savoir : « 'Tale of the Christ' or 'Tale of Rome' ? » (*Ben-Hur*, W. Wyler, 1959) ; « The Politics of Story-Telling » (*Spartacus*, S. Kubrick, 1960) ; « The Filmmaker As Historian » (*La Chute de l'empire romain*, A. Mann, 1964) ; « Making It New ? » (*Gladiator*, R. Scott, 2000) ; « Rome and the Penny Arcade » (*Titus*, J. Taymor, 1999), et enfin « 'Farewell to Antiquity' or 'Daily Life in Ancient Rome' ? » (*Fellini Satyricon*, F. Fellini, 1969) – seul titre à déroger en tous points au contexte hollywoodien du corpus, et dont il eût été dommage de faire l'impasse, vu sa prégnance durable auprès de maints latinistes. Si Theodorakopoulos ne manque pas de rappeler que *Gladiator* a contribué – grâce à la révolution numérique – au *revival* d'un genre qui vit le jour dès l'époque du cinéma muet, mais fit surtout florès dans les années 1950 (quand il s'agissait de concurrencer la télévison naissante au moyen du CinémaScope et du Technicolor), les pages consacrées au *Fellini Satyricon* et à *Titus* nous engagent à une série de réflexions bien plus alléchantes sur la tentation de revisiter un certain passé, au seuil d'un âge planétaire que d'aucuns mettent volontiers en parallèle avec la parabole édifiante qui fut celle de l'empire romain. Toutefois, là où le génial cinéaste de *La dolce vita* bouleversa en profondeur la représentation des contemporains de Pétrone en privilégiant tout ce qui sépare l'homme moderne de la *Weltanschauung* d'une humanité presque aussi éloignée de la nôtre que s'il nous invitait à explorer en rêve la topographie d'une autre

planète, Julie Taymor, elle, multiplie de façon systématique les jeux de miroirs et les anachronismes entre le I^er^ et le XX^e^ siècle. Ainsi, sur la base de l'aventureuse relecture du *Titus Andronicus* de Shakespeare qu'elle avait déjà montée elle-même sur les planches, en 1994, la réalisatrice américaine n'hésite pas à faire se côtoyer à l'écran, par exemple, une garde prétorienne en bonne et due forme et une escorte de motards, ou encore des glaives et des fusils, avec en prime Anthony "Hannibal" Hopkins dans le rôle-titre, aux côtés de partenaires portant avec autant de naturel la toge ou la cuirasse que la chemise noire des *Arditi* de Mussolini. Le tout, tourné tantôt dans les vestiges mêmes de la Ville Éternelle, tantôt devant les arcatures de travertin du quartier de l'EUR, construit sous le fascisme pour l'Esposizione Universale Romana de 1942 (annulée pour cause de guerre). Un type d'approche aussi arbitraire que poétique, qui, aux yeux du grand public, ne pouvait que faire du *Satyricon* archaïsant de Fellini et de ce *Titus* post-moderne des œuvres résolument déconcertantes. Quant aux spectateurs avertis, ceux-ci en auront apprécié les qualités ou les défauts selon les goûts respectifs propres à leur créneau générationnel. Quoi qu'il en soit, la mise en exergue de ces deux péplums atypiques force immanquablement les uns et les autres à sortir des sentiers battus par les superproductions plus traditionnelles sur lesquelles portent les chapitres précédents. Il est toutefois permis de regretter que Theodorakopoulos souligne à bon droit l'apport créatif majeur du décorateur Dante Ferretti, à propos de *Titus*, sans mentionner nulle part, en revanche, les témoignages incontournables du coscénariste du *Satyricon*, Bernardino Zapponi, et du costumier-décorateur Danilo Donati (formé, comme Ferretti, sur les plateaux de Pasolini). De même, si le nom de Pierre Sorlin figure bien, pour la forme, au fin fond du volume – à la faveur d'un recueil d'essais en traduction jamais cité dans les notes –, on ne trouve aucune trace des travaux non moins fondamentaux de son collègue Marc Ferro sur le cinéma et l'histoire. Un double impair dû sans doute à l'établissement d'une bibliographie trop exclusivement anglo-saxonne pour aborder, en particulier, ce chef-d'œuvre de celluloïd venu d'Italie. Par contre, on saluera le choix du tableau *Pollice verso* (1872, Phoenix Museum of Arts) exhibé en couverture, comme en écho à la rétrospective du peintre Jean-Léon Gérôme tenue au musée d'Orsay, en 2010, tandis que l'ouvrage qui nous occupe sortait de presse outre-Atlantique. (En effet, nombre de toiles de Gérôme ont servi de modèles directs aux pionniers du péplum, dans les années 1910, mais aussi au réalisateur-vedette de *Gladiator*, Ridley Scott).

Fabien GERARD

romanisation. En outre, elle parvient, par son approche multidisciplinaire, à dresser le bilan tout en nuances des temps de la romanisation des populations indigènes d'Hispanie centrale et septentrionale, dont l'intensité et la célérité furent variables dans le temps et dans l'espace, grâce à la présence plus ou moins massive ou durable d'individus venus d'Italie. Enfin, ce travail permet également de se rendre compte du pragmatisme de Rome, qui n'intervenait finalement que lorsque la paix était troublée ou son autorité était contestée. On regrettera toutefois quelques rares coquilles, entre autres dans l'emploi des prénoms romains : ainsi Tiberius Sempronius Gracchus voit-il son *praenomen* systématiquement abrégé en T., qui correspond en fait au prénom Titus. Il en va de même pour S. (Sextus) Pompeius et S. (Servius) Sulpicius Galba, devant être abrégés respectivement en Sex. et Ser., mais cela, bien évidemment, n'enlève aucun mérite à cet ouvrage. Anthony ÁLVAREZ MELERO.

Antonio David PÉREZ ZURITA, *La edilidad y las élites locales en la Hispania romana. La proyección de una magistratura de Roma a la administración municipal.* Cordoue, Université - Séville, Université, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 623 p., ill. ISBN 978-84-9927-091-3.

Le présent ouvrage est la publication d'une thèse doctorale soutenue en 2009 à l'université de Cordoue sous la direction d'E. Melchor Gil, et s'inscrit dans la lignée des travaux de celui-ci, ou encore de J.F. Rodríguez Neila, sur l'administration municipale de l'Hispanie romaine. Son sujet pourrait sembler aventureux au premier abord : focaliser son attention sur une seule magistrature locale, l'édilité, fait courir le risque de s'enferrer dans un tunnel interprétatif pouvant aboutir à un rétrécissement du champ des recherches, en isolant cette magistrature de son contexte sociopolitique plus large. Mais la démarche se tient, tout d'abord parce qu'une synthèse existe déjà sur les magistratures locales de l'Hispanie romaine (L.A. Curchin, *The local magistrates of Roman Spain*, Toronto, 1990), mais aussi parce que l'édilité, qui occupe une position seconde derrière le duumvirat, offre néanmoins un dossier paradoxalement plus riche que ce dernier. Il n'est pas plus fourni en nombre de magistrats recensés, mais peut s'inscrire dans une perspective historique plus large, celle d'une magistrature attachée à la ville de Rome, qui trouva un nouveau terrain d'expression dans les institutions normalisées des cités de l'Occident romain. Il n'en va pas de même pour le duumvirat, dont le modèle n'est pas à proprement parler le consulat, sans doute en raison du lien très fort de ce dernier avec la notion d'*imperium*. Par ailleurs, on se souviendra également que les lois municipales nous ont conservé la description des fonctions des édiles, alors que le chapitre dévolu aux duumvirs est malheureusement presque entièrement perdu. La démarche fait donc sens, malgré l'étroitesse apparente de la thématique, et aboutit dans ces pages à ce qui s'apparente à une tentative d'épuisement du sujet. Après une assez courte introduction (p. 15-23), le livre s'ouvre sur un premier chapitre présentant un aperçu de l'histoire de l'édilité à Rome, des origines à l'Empire (p. 27-96). Nécessairement très synthétique, celui-ci survole les principaux développements de la magistrature, et présente les différentes compétences des collèges édiliciens, en reprenant la tripartition cicéronienne (*cura urbis*, *cura annonae*, *cura ludorum solemnium*), qu'il complète en s'intéressant également aux

compétences judiciaires des édiles. Le deuxième chapitre cherche à capter les modalités de diffusion de cette magistrature dans les cités italiennes, en s'appuyant sur quelques dossiers exceptionnels (p. 99-201) : la table d'Héraclée, la loi municipale de Tarente, la documentation pompéienne, et enfin l'album de Canusium, qui amène presque naturellement un excursus hors Italie, à Thamugadi. Ces documents permettent de suivre l'évolution (ou non) de la magistrature de la fin de l'époque républicaine au IV^e^ siècle de notre ère, et de mieux la situer dans les hiérarchies locales. Enfin, le troisième chapitre analyse systématiquement la position de l'édilité dans les cités hispaniques (p. 205-473) : sont présentés les premiers pas de l'édilité dans la péninsule Ibérique, notamment dans les cités pérégrines, puis la sphère de compétence des édiles locaux, fortement calquée sur celle des édiles romains. Vient ensuite une analyse de la position sociopolitique des édiles dans les sociétés locales : les conditions de recrutement, les différents cursus, sans oublier l'épineuse question de l'omission éventuelle de l'édilité, ou de son inclusion dans une appellation plus vague, comme *omnibus honoribus functus*. Enfin, le chapitre se clôt par une analyse de l'activité commémorée des édiles, de leurs ressources et de leur implantation familiale. Suivent six pages de conclusions générales, puis de très copieuses annexes : le catalogue prosopographique des édiles hispaniques (p. 485-547), la bibliographie (p. 551-586), et des *indices* très complets (figures et sources) (p. 587-622). Une fois le livre terminé, il ne fait aucun doute que celui-ci servira d'instrument de référence pour toute recherche concernant les institutions municipales d'Hispanie, mais également pour qui cherchera à comparer la situation avec d'autres régions de l'Occident romain. Il présente un traitement systématique de la documentation, bien visible à travers les très nombreux tableaux et histogrammes qui jalonnent l'ouvrage. Mais il a aussi les défauts de cette grande qualité : le lecteur a un peu de mal à trouver une idée directrice, une « thèse » à proprement parler. De très nombreuses questions sont posées à la documentation, qui se reflètent dans le plan de l'ouvrage (les huit sous-chapitres du troisième chapitre, se subdivisant eux-mêmes en 23 sections, et 16 sous-sections) : la maniabilité de ce travail comme instrument de référence s'en trouve renforcée, mais sa lecture dans la continuité est malaisée. De même, l'ouvrage fourmille de remarques très intéressantes (par exemple sur l'adoption de l'édilité dans les communautés pérégrines républicaines, sur le quattuorvirat dans la péninsule Ibérique, ou sur les carrières des édiles locaux), mais l'analyse se limite souvent à de simples constats, sans que des liens apparaissent clairement entre les différentes questions envisagées. La méthode prosopographique lisse aussi les hiérarchies civiques : la discussion rappelle souvent les différences entre les cités, en soulignant par exemple la position très privilégiée des capitales provinciales ; mais jusqu'à quel point peut-on minorer l'hétérogénéité de fait entre colonies romaines et municipes latins, et comparer dans de mêmes tableaux les édiles de communautés aussi contrastées que le municipe flavien d'Azuaga et la colonie *immunis* de Tucci ? L'auteur est conscient de ces difficultés et des limites de sa méthode, fortement dépendante d'une documentation lacunaire, ce qui explique peut-être l'absence de thèse très forte. Ce n'est sans doute pas là que se trouve l'ambition de cet ouvrage imposant, et l'on doit conclure cette recension en réaffirmant son utilité pour appréhender les hiérarchies plus ou moins implicites au sein des élites locales de l'Hispanie, voire de l'Occident romain.

Bertrand GOFFAUX

types de lampes byzantines provenant du chantier 004 (A. Ala'Eddine & R. Awarkeh). T. Waliszewski élabore une belle discussion autour de lampes ovoïdes d'origine levantine largement disséminées en Méditerranée orientale aux VI^e^ et VII^e^ siècles p.C., et dont un moule de plâtre a été retrouvé à Porphyreon (Jiyeh), entre Beyrouth et Saida. Trois dernières contributions clôturent le volume : E. Lafli traite de lampes locales conservées au musée de Tarse ; influencées par des productions italiennes, elles proviennent très vraisemblablement de contextes funéraires du Haut-Empire. D. Zhuravlev traite des importations de lampes levantines à Chersonesos Taurica ainsi que de leurs imitations locales. Enfin, H.A. Falahat signe un powerpoint qui présente une industrie de fausses lampes antiques fabriquées de nos jours dans la région de Pétra. – Si l'initiative du colloque ne peut qu'être louée, on regrettera en revanche le manque de soin apporté à l'édition d'un volume par ailleurs fort honorable : erreurs typographiques et orthographiques (y compris dans les noms des contributeurs !), laideur et médiocrité des illustrations souvent pixellisées et parfois illisibles, incohérence de la mise en page, doublons inutiles, les éditions De Boccard ont manqué à tous leurs devoirs. Espérons que la faiblesse ne soit que passagère et non le signe d'un renoncement définitif au noble métier d'éditeur, au profit – quel mot affreux ! – de celui de diffuseur, autrement moins risqué … Laurent THOLBECQ

Colette JOURDAIN-ANNEQUIN, *« Les Alpes voisines du ciel ». Quand Grecs et Romains découvraient les Alpes.* Paris, Picard, 2011. 1 vol. 22 x 27 cm, 313 p., 176 fig. Prix : 65 €. ISBN 978-2-7084-0836-4.

De cet ouvrage, on apprécie d'emblée la grande qualité des figures dont d'abondantes photographies parfois très esthétiques (p. 24-25), 18 cartes et 18 plans. On retient aussi une écriture de qualité dans un style parfois libre, proche de l'oralité, rendant la lecture très agréable. À l'exception d'un encadré intéressant sur les fortifications romaines dans les Alpes occidentales (p. 118-127), C. Jourdain est l'unique auteur de l'ouvrage qui est majoritairement une compilation revue et réargumentée d'anciens articles publiés de 2000 à 2006. L'objectif du livre était de réaliser une histoire des Alpes, principalement fondée sur les sources littéraires et non événementielle, intention louable et réussie, et donc centrée sur l'étude des populations alpines, de leur contact avec le monde romain et de l'image des Alpes chez les Anciens. L'ouvrage est divisé en trois parties. Une première s'intéresse essentiellement aux représentations des Alpes et de ses populations dans les textes antiques. Dans le chap. 1, l'auteur développe des pages intéressantes sur la construction des mythes (notamment héracléen) et leur utilité (notamment dans le rapport du monde grec ou romain avec les Alpes) (p. 22-27). On apprécie plusieurs cartes, notamment celle de la page 32 même si certaines auraient mérité un paragraphe de commentaires. Si l'on peut discuter de l'expression « idéologie coloniale » associée à Strabon, les arrière-pensées et les *topoi* des auteurs antiques sont pointés avec justesse (p. 35). Dans le chap. 2, l'auteur revient sur les hypothèses récentes pour conserver une distinction entre Ligures et Celtes, position acceptable, distinction ethnique qu'elle étend jusqu'aux modes de vie (p. 22, p. 50-59) ce qui est moins évident. Plus étonnant est de réinsister sur des migrations celtiques (généralisées) à opposer à des populations

ligures autochtones (p. 57) que contredisent les données archéologiques. L'approche, dans le chap. 3, sur la construction des récits et mythes autour de la traversée d'Hannibal est plus stimulante que la proposition d'un itinéraire ce dont l'auteur convient en précisant que « comprendre pourquoi tant d'incertitudes (…) se sont glissées dans les récits antiques (…) [était] historiquement plus intéressant » (p. 82). Le chap. 4 s'éloigne un peu trop des Alpes (p. 99-103) avant de synthétiser des sources littéraires utiles mais déjà connues, puis, plus pertinent, des thèses récentes sur l'épigraphie (N. Drouvot) ou l'archéologie. Dans la seconde partie, l'auteur dresse un portrait quasiment ethnographique, parfois trop près des textes, des populations alpines : exploitation du milieu, économie, organisation sociale et territoriale (chap. 5). Le chap. 6 s'appuie essentiellement sur des données archéologiques (parfois nouvelles : carrière de la Queyrie – p. 158-161), parfois lacunaires (aucune information sur la pierre de Seyssel pourtant plus alpine que la « pierre du midi » – p. 155) mais aussi parfois erronées (le pic de défrichement étant à situer plutôt dès l'âge du Bronze – p. 142, absence de réelles traces d'exploitation des sites de Saint-Véran et Brandes à la période romaine). On retrouve ces quelques lacunes dans le chap. 7 où on note à peine l'allusion (p. 192-195), sans références bibliographiques, à un axe de recherche sur l'agro-pastoralisme en haute montagne qui fait pourtant l'objet d'intenses recherches dans les Alpes du Sud (travaux de P. Leveau, D. Garcia, F. Mocci, K. Walsh, J. Palet-Martinez). L'évocation, certes prudente, d'une hypothèse sur de grandes transhumances entre La Crau et les Alpes (p. 188-189), aujourd'hui abandonnée, est également à regretter. On aurait aimé davantage sur le sujet intéressant intitulé « voyager dans les Alpes » (p. 181-183). On retrouve enfin dans cette partie (chap. 8) de très belles pages sur le mythe de la voie héracléenne et sa fonction en tant que « geste occidentale » préfigurant la découverte par les Grecs et les Romans de ces contrées voire en justifiant l'action (p. 200-201). Ce dernier chapitre fait la liaison avec la dernière partie consacrée à la religion alternant entre géographie divine (divinités topiques, romaines ou orientales) et discours sur la topographie sacrée et donc le rôle de la montagne dans la religion des populations antiques des Alpes. On regrette une conception, parfois vieillie, de la religion insistant ainsi sur l'idée de « panthéon national » mais surtout sur le rôle de Rome dans l'assimilation des divinités indigènes (p. 221, 227) omettant celui, principal, des élites locales et de la cité. Cette vision explique que l'auteur soutienne l'idée d'une « résistance » (p. 229, 235, 255) des cultes indigènes face à des cultes romains qu'on imposerait. Plutôt qu'un « passage d'une religion à l'autre » (p. 235, 283), il faut replacer cela dans une évolution essentiellement interne à une cité, certes sous des influences extérieures. Il convient également de ne pas voir dans le culte impérial qu'un opportunisme (p. 233) mais aussi une forme de croyance. Le chap. 10 contient des pages intéressantes sur les cultes orientaux : Zeus-Ammon, Mithra ou Cybèle pour laquelle on aurait aimé que l'auteur insiste sur le rôle civique du culte (mais l'aspect civique de la religion est totalement absent de l'ouvrage). Enfin le chap. 11 propose une géographie du sacré, soit essentiellement une distribution spatiale des cultes dans les Alpes. L'auteur insiste avec raison sur l'importance des cols et la place occupée par Hercule (p. 274-283) dans le paysage religieux de la région. Plusieurs expressions comme « montagne divinisée » (p. 274), « contact entre la religion indigène et la religion des colonisateurs » ou « résistance d'une religion indigène » (p. 278) prêtent

cependant à discussion. L'auteur omet en effet le rôle des populations locales, dont les élites indigènes, dans la constitution du panthéon public des cités. C'est sans doute la même confusion qui lui fait dire qu'au « sanctuaire primitif » du Grand-Saint-Bernard succède un temple que les « Romains érigent » (p. 279). Les quelques pages sur les « dieux pasteurs » (p. 285-289) sont particulièrement éclairantes sur l'importance de cette forme de culte dans l'espace alpin. On hésite sur l'objectif final de l'ouvrage. La compilation issue sans doute de la volonté de l'auteur de rassembler ces quinze dernières années de recherche sur les Alpes fait œuvre utile pour l'histoire des Alpes mais les traductions des textes latins sans leur version latine, les lacunes bibliographiques (on s'étonnera par exemple de l'absence de la référence aux articles de M. Tarpin en 2000, *Les sources écrites de l'histoire des Alpes dans l'antiquité*, *B.E.P.A.A.*, 11, 2000, p. 11-200- – ou encore de S. Cibu, *Graius/Hercule Graius. Qui vénérait-on au col du Petit-Saint-Bernard ?*, in L. Appolonia *et al.*, *Alpis Graia, archéologie sans frontières au col du Petit-Saint-Bernard*, Aoste, 2006, p. 225-230) et quelques visions aujourd'hui jugées dépassées sur la religion ou la romanisation sont dommageables. Ainsi l'association du terme « résistance » à l'étude de la romanisation que C. Jourdain emploie dès l'introduction (p. 12, 17) et tout le long de l'ouvrage (p. 109, 269, 278, 283-285), et surtout pour la religion, est sujet à débat parmi les historiens du monde romain. Par ailleurs, on regrettera que l'ouvrage ne s'intéresse finalement qu'aux Alpes occidentales (ce que ni le titre ni l'introduction ne laissent entendre) et à l'image de la conclusion livrant des exemples des Alpes Noriques ou Carniques, il aurait été apprécié d'établir un panorama (pas forcément exhaustif) des sources antiques sur l'arc alpin. L'ouvrage présente cependant l'avantage de réunir au sein d'une seule et même synthèse à l'interprétation récente des textes sur les Alpes occidentales. Au-delà des textes antiques, l'auteur convoque régulièrement une bibliographie en archéologie qui n'est pas toujours à jour, sans doute en partie la conséquence de la compilation d'articles plus anciens. La thèse de M. Segard (*Les Alpes occidentales romaines*, Aix-en-Provence, 2009) n'est finalement utilisée que très ponctuellement. À l'image du dossier sur l'itinéraire d'Hannibal, sujet en vogue (J.-P. Jospin, L. Dalaine, *Hannibal et les Alpes*, Grenoble, 2011, 142 p., pas cité en bibliographie), on retiendra de cet ouvrage une approche intéressante de la construction de l'imaginaire des Alpes et du mythe d'Hercule. La vision de la religion est cependant vieillie et aux références à J.-L. Brunaux, il aurait fallu ajouter celles de spécialistes (J. Scheid, W. Van Andringa) de la religion romaine, domaine fortement renouvelé.

Raphaël GOLOSETTI

Julien VIAL, *Les Volques Arécomiques et le Languedoc oriental protohistorique. Étude d'une entité ethno-politique préromaine (IX^e^-I^er^ s. av. J.-C.).* Lattes, ADAL, 2011. 1 vol. 21 x 27 cm, 282 p., 171 fig. (MONOGRAPHIES D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE, 30). ISBN 978-2-912369-23-9.

Parmi les peuples de la future province de Narbonnaise, les Volques Arécomiques occupent le territoire où sera installée la *civitas* puis colonie de Nîmes. Plutôt que d'en étudier les sites un à un dans une région qui correspond au Languedoc oriental, Julien Vial a choisi, pour sa dissertation doctorale, de traiter l'ensemble afin d'en

Rune FREDERIKSEN, *Greek City Walls of the Archaic Period 900-480 BC*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 22,5 x 28,5 cm, XXX-238 p., 114 fig., 4 cartes. (OXFORD MONOGRAPHS ON CLASSICAL ARCHAEOLOGY). Prix : 95 £. ISBN 978-0-19-957812-2.

Cette publication, dans laquelle sont réunies et analysées toutes les données actuellement connues sur les enceintes « urbaines » du début de l'âge du fer et de l'époque archaïque dans le monde grec est particulièrement bienvenue. Pendant longtemps on a considéré que ce type de construction était apparu assez tardivement, dans le courant du VI^e^ s., avec quelques exceptions au VII^e^ s., et qu'il avait fallu la menace perse à la fin du VI^e^ s. pour précipiter l'édification des enceintes urbaines dans le monde grec. Les recherches menées durant les deux dernières décennies avaient cependant permis de changer progressivement l'image traditionnelle que l'on pouvait avoir des systèmes défensifs des cités grecques. Toutefois, si l'on reconnaissait que des murailles urbaines avaient pu exister dès le VII^e^ s. dans les colonies d'Occident, et même dès le VIII^e^ s. en Asie Mineure, la Grèce propre paraissait sur ce point en retrait : voir par exemple H. Tréziny, « Les fortifications archaïques dans le monde grec colonial d'Occident », dans M. A. Viaggioli éd., *Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII^e^-VII^e^ sec. a. C.)*, 2006, p. 255-266 et, d'une manière générale, M. Chr. Hellmann, *L'architecture grecque*, t. 3, 2010, p. 299-303. R. Frederiksen, prenant en considération l'ensemble du monde grec, montre, d'après les sources littéraires, iconographiques et surtout archéologiques, que les fortifications, depuis le début de l'âge du fer jusqu'à la fin de l'archaïsme, relevaient d'une pratique bien plus répandue qu'on pouvait le penser. L'ouvrage s'articule en deux parties. Dans la première, l'auteur se livre à une étude systématique des enceintes urbaines, l'adjectif renvoyant à des établissements d'importance variable, dont le statut est difficile à préciser pour les débuts de l'âge du fer, tandis qu'à partir de la deuxième moitié du VIII^e^ s., on a le plus souvent affaire à des agglomérations qui deviendront des *poleis*, villes-capitales de territoires plus ou moins étendus. Après une énumération des différentes installations humaines pour lesquelles un système défensif a pu être mis en place (chapitre 2), l'examen des sources littéraires qui évoquent des murailles déjà connues ou encore à trouver et le rappel de quelques documents du VI^e^ s. – peinture et sculpture – qui représentent un tronçon de muraille (chapitre 3) sont suivis d'une série de remarques sur l'état de conservation des murailles enregistrées dans cet ouvrage et sur les différentes raisons qui ont entraîné leur destruction plus ou moins sévère depuis l'Antiquité (chapitre 4). Les fortifications prises dans leur ensemble sont d'abord étudiées d'un point de vue architectural (chapitre 5), puis est abordé le problème de leur datation (chapitre 6), définie soit par des fouilles stratigraphiques, soit par le style des appareils utilisés. Conscient que les informations n'ont pas la même valeur dans l'un et l'autre cas, l'auteur distingue clairement dans la suite de l'ouvrage entre les murailles datées par la stratigraphie et celles qui ne le sont que sur des critères essentiellement stylistiques. On parvient alors à ce qui constitue le cœur de l'étude. Le chapitre 7 comporte une présentation synthétique de tous les sites connus, réunis sous quatre grandes périodes (débuts de l'âge du fer ; VII^e^ s. ; première moitié du VI^e^ s. ; période 550-479 av. J.-C.) ; pour chaque période sont abordés les questions de topographie, les techniques architecturales utilisées, les aménagements

associés aux courtines (portes, tours, fossés, etc.). L'analyse de la distribution géographique de ces enceintes (pour la période antérieure à 600 av. J.-C. et pour celle comprise entre 600 et 480/79) est l'objet du chapitre 8. On constate que dès la première période (trente sites attestés, p. 104), presque toutes les régions du monde grec sont touchées (cf. la carte 1, p. 214-215) tandis que durant la seconde période (cent vingt et un sites, p. 111), les enceintes urbaines sont partout attestées, de Marseille à Chypre et de la mer Noire à la Cyrénaïque. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à un catalogue dans l'ordre alphabétique des fortifications urbaines étudiées dans la première partie ; celles-ci sont réparties en trois groupes. A : fortifications datées par l'exploration archéologique ; B : fortifications datées par l'appareil des murailles ; C : fortifications mentionnées dans les sources littéraires. Les notices, nécessairement succinctes, indiquent le lieu, les techniques de construction, les aménagements tels que les portes, les tours, les fossés etc., la date, éventuellement les parallèles ou les sources, et se terminent par des renvois bibliographiques. Des listes, des cartes et des index mettent un point final au volume. Dans cette étude approfondie et de qualité, on peut évidemment discuter certains postulats. Par exemple l'auteur restitue des tracés d'enceintes archaïques mal conservées en se fondant sur l'examen de la topographie (Abdère, Ambracie, Corinthe, Salamine de Chypre…) ou en supposant que le tracé archaïque était le même que celui de l'époque classique (par exemple à Héphaistia, Lemnos). Une affirmation suivant laquelle, sur un même site, les fortifications de sommet seraient plus anciennes que les circuits construits plus bas sur les pentes ou dans la plaine mérite d'être nuancée (cf. Thasos ou encore Érétrie, dont l'acropole ne semble pas avoir été fortifiée au VII^e^ s., comme le propose l'auteur p. 75 ; voir sur ce point S. Fachard, *L'enceinte urbaine d'Érétrie : un état de la question*, *AntKunst*, 47, 2004, p. 91-109 et notamment p. 94-99). De même, il convient de prendre avec circonspection le passage où il est dit, à la suite de Scranton, que dans une muraille où apparaissent des assises en polygonal lesbien surmontées d'assises construites en d'autres appareils, le polygonal lesbien est toujours le plus ancien (p. 66). L'exemple de Thasos où le polygonal lesbien est étroitement associé à un appareil rectangulaire contemporain, placé entre deux tronçons de polygonal ou recouvrant (et parfois encadrant) ce dernier, montre qu'il convient d'être extrêmement prudent quand on veut utiliser les appareils comme indices de datation. C'est ainsi qu'à Abai, en Phocide, le mur ancien est daté par l'auteur, à la suite de Scranton, du milieu du VI^e^ s., alors que récemment, ce même mur a été placé à la fin du VI^e^ ou au début du V^e^ s. : voir C. Typaldou-Fakiris, *Villes fortifiées de Phocide*, Aix-en-Provence, 2004, p. 123-138). À propos de Thasos, il faut signaler une confusion sur la position de la porte des Charites (deuxième moitié du VI^e^ s.), placée, fig. 108, sur le tracé du rempart du début du V^e^ s., à l'emplacement de la porte au char. Et si les vestiges trouvés au-dessus du théâtre ont été à juste titre interprétés comme les restes d'une tour, il faut dire que l'on n'a pour l'instant retrouvé aucune trace d'une enceinte du VII^e^ ou du début du VI^e^ s. Les deux traductions proposées par l'auteur de *IG* XII 8, 356 et *IG* XII 8, 390 sont fautives, notamment la première, et se doublent d'une confusion sur l'endroit où se trouve la seconde inscription, encore visible *in situ*. Ces quelques critiques ponctuelles ne doivent pas cacher l'essentiel. Ce livre est d'une lecture stimulante ; non seulement il réunit une masse d'informations dispersées, qui seront désormais facilement accessibles, mais il jette une lumière

nouvelle sur les processus d'urbanisation au haut archaïsme et sur les débuts de la Grèce des cités, en montrant que les fortifications ont joué leur partie dans ces processus. Et à cet égard, on appréciera les très intéressantes remarques présentées p. 118-119 sur les dates d'apparition respectives des temples et des enceintes urbaines, sur le nombre bien plus important de fortifications que de temples avant le VI^e^ s. et sur l'importance de cette architecture militaire, à côté d'une architecture religieuse, preuves de l'existence de communautés déjà organisées. Il faut rendre grâce à l'auteur pour ce beau travail, qu'il a su mener à bien de manière convaincante, malgré la dispersion et le caractère disparate des sources ; la perception que l'on pouvait avoir des périodes hautes de l'archaïsme grec en est renouvelée.

Yves GRANDJEAN

Jürgen FRANSSEN, *Votiv und Repräsentation. Statuarische Weihungen archaischer Zeit aus Samos und Attika*. Heidelberg, Verlag Archäologie und Geschichte, 2011. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 435 p., 19 pl. + 1 CD-Rom. (ARCHÄOLOGIE UND GESCHICHTE, 13). Prix : 66 €. ISBN 978-3-935289-36-8.

Ce gros volume est issu d'une thèse de doctorat soutenue en mai 2003 à l'Université de Heidelberg. Outre la piété individuelle et bien au-delà d'une simple valeur artistique, la statuaire archaïque constitue également, comme je l'ai montré dans mes propres travaux sur les offrandes monumentales de Samos et de Milet (notamment *Le prestige des élites*, 2006), un instrument de communication sociale par lequel le dédicant négocie sa place dans l'espace civique qu'offre le sanctuaire. L'auteur analyse ici en détail les offrandes statuaires archaïques de Samos et d'Athènes dans cette même perspective. À cet effet, tant les caractéristiques propres de la statue (et de sa base) que son emplacement dans le sanctuaire et la nature même de celui-ci au sein de la cité permettent de remettre en contexte des œuvres bien souvent considérées du seul point de vue de l'histoire des formes. L'auteur procède de manière identique pour l'Héraion de Samos puis pour l'Acropole d'Athènes : il propose tout d'abord une description minutieuse des statues (par type statuaire et ordre chronologique), des bases et de la topographie des offrandes, puis rassemble toutes les informations disponibles sur le paysage cultuel de la cité (sauf pour l'Attique, qui est traitée dans un chapitre à part), sur les dédicants et le développement du sanctuaire, comparant histoire architecturale et succession des dédicaces, avant de passer en revue les thèmes iconographiques – qui sont eux-mêmes des types statuaires – et leur signification générique, pour conclure *in fine* par des considérations historiques. À la différence de Samos, où les dédicants sont pour la plupart inconnus par ailleurs, l'ensemble documentaire athénien est bien entendu accompagné d'une série importante de bases épigraphes, qui permettent de prolonger l'enquête au cœur de la société athénienne. De ce point de vue toutefois, l'auteur se montre très (trop ?) prudent vis-à-vis de la méthode et des résultats proposés par D. Viviers dans son livre sur les ateliers de sculpteurs athéniens (1992), qui parvenait pourtant à donner une véritable dimension historique aux sculptures athéniennes à travers le concept d'atelier, structure à la fois artistique et socio-économique de rencontre entre un sculpteur et sa clientèle. Davantage même, toute analyse stylistique, qui consiste précisément à regrouper les œuvres au sein

priétés dépendaient de la position dominante de la cité et restaient donc précaires. À ces analyses générales, N. Papazarkadas a ajouté sept appendices consacrés à des questions spéciales : l'histoire et l'administration de l'Orgas sacrée située à la frontière de la Mégaride ; le statut des *moriai* vouées à la culture des oliviers sacrés et dont venait l'huile distribuée comme prix lors des Grandes Panathénées ; le sens du petit fragment *IG* II^2, 1593, trop délabré pour qu'on puisse savoir s'il énumérait des locataires de terres sacrées, des garants ou des fermiers de taxes ; la signification du nom Théodôreion porté par une terre du dème de Prasiai (*IG* II^2, 2497), dont on peut seulement dire qu'il dérivait du nom propre Théodôros ; l'identité du *génos* des Pyrrhakidai ; la date de l'archonte Phanomachos, qu'il propose de situer entre 260 et 250 ; une liste des locataires et des garants des *téménè* gérés par la cité (96 noms dont un très petit nombre peut être rattaché à des familles connues par ailleurs comme membres de la haute société). Le volume se termine par une riche bibliographie, qui ne se limite heureusement pas aux titres de langue anglaise, un index des sources et un index général. Cette étude présente donc de grandes qualités : N. Papazarkadas a scruté avec minutie les textes anciens, sans éluder aucune des nombreuses difficultés présentées par des sources souvent lacunaires, il a mis à profit toutes les études modernes et a fait le point le point avec intelligence sur la plupart des questions. Mais, pour tenter d'aller plus loin que ses prédécesseurs, il a plus d'une fois multiplié les hypothèses et les discussions sans aboutir à des conclusions nouvelles.

Léopold MIGEOTTE

Edith FOSTER, *Thucydides, Pericles, and Periclean Imperialism*. Cambridge, University Press, 2010. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XI-243 p. Prix : 50 £. ISBN 978-0-521-19266-8.

Dans son ouvrage, E. Foster développe la thèse selon laquelle il serait possible de distinguer les idées de Thucydide de celles de Périclès, l'historien athénien ayant écrit son *Histoire* en partie dans le but de montrer le prix du matérialisme et de l'impérialisme péricléen. En se concentrant sur l'étude de la guerre et du matériel de guerre (armes, navires, etc.), l'auteur entend mettre en lumière les différences de point de vue qui existent entre Thucydide et Périclès, autrement dit entre l'auteur historien et le personnage historique qu'il met en scène. Cette étude ne porte donc pas sur Périclès lui-même, mais sur le personnage de Périclès tel qu'il est présenté par Thucydide. Pour ce faire, E. Foster se concentre uniquement sur les livres 1 et 2 (jusqu'au chapitre 65) en réaction à une vision assez répandue selon laquelle cette première partie de l'œuvre diffèrerait de la suite post-Péricléenne dans laquelle Thucydide se montre beaucoup plus ouvertement pro-impérialiste. L'auteur rappelle que, lorsqu'ils ont attaqué la Sicile, les Athéniens ont, à l'évidence, succombé à la tentation impérialiste puisque cet acte n'était guidé que par l'appât du gain. Homme intelligent, leader incorruptible et totalement dévoué envers sa cité, Périclès, convaincu de la grandeur de l'empire dont il a hérité et qu'il a lui-même contribué à bâtir, serait l'exemple de cette faiblesse humaine. Cette étude analyse donc l'écart existant entre d'un côté les espoirs et la confiance que Périclès place en la capacité militaire athénienne et de l'autre l'analyse que Thucydide fait de celle-ci. Dans son premier chapitre, « War Materials and their Glory in the Archaeology » (p. 8-43), E. Foster montre que

l'*Archéologie* (1.1-23), qui relate les événements ayant précédé la Guerre du Péloponnèse, ne glorifie en rien le matériel de guerre ni la guerre en elle-même, puisque chaque phase successive de l'histoire grecque débouche sur des affrontements à visée impérialiste qui marquent l'arrêt du développement économique des belligérants. Dans l'*Archéologie*, loin de faire l'apologie de l'impérialisme, Thucydide mettrait donc en garde contre le désir de conquête prôné par Périclès, en décrivant les conséquences désastreuses des affrontements armés lorsqu'ils ne sont guidés que par la soif de pouvoir et l'appât du gain. Le chapitre 2, « Arms and Passion » (p. 44-79), offre un exemple de ce cycle de création, développement et destruction à travers une étude détaillée du récit du conflit entre Corcyre et Corinthe, deux cités alors au faîte de leur richesse et de leur puissance militaire. E. Foster montre que la possession de navires de guerre a fait naître chez les belligérants un sentiment illusoire de supériorité et une arrogance qui les a conduits à un affrontement sanglant qui aurait pu, sans cela, être résolu par des négociations. L'auteur met par ailleurs l'accent sur les conséquences de l'intervention d'Athènes dans le conflit qui débouchera sur le siège de Potidée au coût humain et matériel élevé pour la cité Attique. Dans son troisième chapitre, « The Athenian Acme in Book One of Thucydides » (p. 80-118), E. Foster s'appuie sur le récit que Thucydide livre du congrès de Sparte (1.68-88) et de la Pentécontaétie (1.89-118) pour illustrer les effets de l'accumulation de richesses et de matériels de guerre par Athènes sur ses alliés, ses ennemis, mais également les Athéniens eux-mêmes. Face aux Lacédémoniens, ces derniers, qui présentent les aspirations impérialistes comme naturelles chez tout individu, mettent en avant leur propre puissance de façon arrogante afin de les dissuader d'entreprendre toute action belliqueuse. Le résultat est contraire à l'effet escompté, puisque Sparte décide d'entrer en guerre précisément par peur du développement de la puissance athénienne et de ses aspirations impérialistes. Dans le chapitre 4, « Pericles and History » (p. 119-150), E. Foster s'intéresse plus spécifiquement au personnage de Périclès, à son histoire et à ses motivations. Elle s'appuie en particulier sur son premier discours (1.140-144), dans lequel il fait l'éloge de la force et de la richesse issues de l'empire naval athénien face à la faiblesse et à la pauvreté résultant de l'orientation résolument agricole de Sparte. L'auteur montre comment un homme intelligent et visionnaire comme Périclès, aveuglé par les promesses de gloire et de prospérité que laisse entrevoir la puissance militaire sans précédent d'Athènes, décide d'entreprendre une guerre dont il sous-estime les conséquences. Dans le chapitre suivant, « Pericles and Athens » (p. 151-182), l'auteur trace un parallèle entre le discours d'Archidamos (2.11) et celui de Périclès (2.13). Le Spartiate, malgré la puissance évidente de son armée, encourage ses concitoyens à la prudence, alors que le second, mettant l'accent sur l'argent et l'avantage matériel qui en découle, exhorte les Athéniens à entrer en guerre. E. Foster montre que le style indirect dans lequel est rapporté ce discours permet à Thucydide, par des intrusions narratives et des commentaires, de se dissocier des opinions de Périclès, en jetant le doute sur la vision résolument matérialiste des enjeux du conflit que ce dernier présente à ses concitoyens. Pour finir, dans le chapitre 6, « Thucydides and Pericles' Final Speeches » (p. 183-220), E. Foster se concentre sur les derniers discours de Périclès afin de montrer l'écart existant entre l'image idéalisée du projet impérial offerte par le leader Athénien qui fait fi de toute considération humaine au profit de la gloire et du gain

matériel, et les descriptions saisissantes que Thucydide offre des conséquences de la guerre et de l'épidémie sur les populations. Enfin, E. Foster montre que malgré les désaccords affichés entre le narrateur et son personnage concernant les visées impérialistes de ce dernier, l'éloge fait au chapitre 2.65 témoigne de l'admiration de Thucydide pour l'intelligence, à la fois politique et militaire, l'intégrité et le sens du bien commun de Périclès, qualités absentes chez ses successeurs qui conduiront Athènes à la défaite. Gauthier GROUSSET

Anne QUEYREL BOTTINEAU, *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^e^ siècle. Recherches sur la construction de l'identité athénienne.* Bordeaux, Ausonius, 2010. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 543 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 29). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-039-6.

Dans cette étude, Anne Queyrel Bottineau, maître de conférences en Histoire grecque à l'Université de Paris IV-Sorbonne, s'intéresse au problème de la trahison dans l'Athènes classique, mais également aux sens que peuvent revêtir le terme *προδοσία* et ses composés. Ceux-ci, comme on le verra, ne coïncident pas exactement avec le concept de « trahison », nettement plus vague. La première partie s'attache à la description de ce concept : outre les caractéristiques habituelles et communes à la plupart des cultures – par exemple la dissimulation ou la réprobation générale –, l'auteur souligne les traits proprement grecs, comme l'importance de l'autochtonie et la nécessité vitale de protéger les tombeaux des ancêtres et les sanctuaires des dieux. Fondamental, également, est le lien particulier qui unit les citoyens athéniens à leur patrie, leur mère nourricière. L'auteur l'affirme de manière claire à la page 43 : « c'est parce qu'il appartient à la catégorie de la population qui dirige la cité que l'acte délictueux d'un citoyen à l'égard de la communauté, terre et hommes, est considéré comme un véritable crime ». Elle aborde également le décret de 451, qui, en limitant drastiquement l'accession à la citoyenneté athénienne, a contribué au renforcement de ce lien viscéral entre les individus et leur cité. Désormais, citoyenneté, solidarité et identité forment un tout indissociable dans ce que l'auteur appelle « l'esprit athénien » (p. 97). Dans la deuxième partie de l'ouvrage, après avoir établi la différence entre *προδοσία* et *στάσις*, on en vient aux exemples. Pour la collaboration militaire active, la forme la plus extrême de *προδοσία*, ce sont Hippias, Isagoras et Alcibiade. Les deux premiers n'étonnent guère à l'extrême fin du VI^e^ siècle : dans la mentalité aristocratique de l'époque archaïque, la cité n'est pas considérée comme une communauté d'individus, mais comme un bien que les grands de ce monde possèdent en propre et qu'ils s'estiment en droit de récupérer, y compris avec l'aide d'un voisin hostile : la solidarité entre personnes d'une même classe s'oppose à la solidarité entre compatriotes. Le cas d'Alcibiade est particulièrement intéressant : s'estimant injustement lésé, il s'en va rejoindre Sparte afin de reprendre possession de la cité qu'il juge sienne, quitte à lui nuire autant que possible. Blessé dans son orgueil, il se comporte d'une manière tout à fait anachronique, proche de celle de l'époque archaïque. Aux pages 145-147, l'auteur dit qu'Alcibiade n'a pas commis à proprement parler de *προδοσία*, dans la mesure où il n'a pas agi de l'intérieur ni par dissimulation, ni n'a remis d'élément de la cité ou d'information inédite aux Lacédémoniens. Sur ce point,

d'une carte à petite échelle devient par conséquent aléatoire et sa fiabilité apparaît étroitement liée aux pratiques de la navigation ; en revanche, les cartes à grande échelle véhiculent des représentations globales et abstraites de la terre habitée et de ses parties et relèvent davantage de visées politiques que de l'art de la navigation. Une brève conclusion retrace opportunément les grandes lignes de l'analyse, selon le double point de vue de l'expérience maritime du monde et de la représentation anthropocentrique de l'espace chez les Grecs. Elle est suivie de deux annexes très utiles contenant un lexique des notions (entités spatiales et appréciations relatives aux entités spatiales) et une présentation des auteurs et ouvrages anciens cités. La bibliographie des sources et de la littérature secondaire est fournie. Enfin, un index des noms de lieux, de personnes et de notions clôt le volume. Nous avons affaire à un livre bien conçu, dont le propos est illustré de façon pédagogique par des cartes et des dessins, dont le sujet est original et dont le contenu est passionnant. Il est l'aboutissement heureux des observations et des analyses d'un auteur qui est à la fois historien de l'Antiquité et professeur à l'École Navale ; ce double point de vue nous vaut ainsi des perspectives enrichissantes sur les particularités d'un regard et d'une expérience d'un peuple de marins vis-à-vis des littoraux et des mers qu'il fréquente et sur les conséquences de celles-ci dans la représentation de la terre habitée, qu'il s'agisse de l'orbe méditerranéen ou d'une incursion dans les eaux britanniques. Après avoir lu l'ouvrage de Jean-Marie Kowalski, nous ne pouvons que souscrire avec lui à l'affirmation de Michelet : « C'est par la mer qu'il convient de commencer toute géographie ».

Monique MUND-DOPCHIE

Anne GANGLOFF (Éd.), *Médiateurs culturels et politiques dans l'Empire romain. Voyages, conflits, identités.* Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 197 p., 6 ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7018-0295-4.

Cet ouvrage est né du rassemblement d'une série de communications présentées lors de journées d'études tenues en 2009 à Paris par l'USR 710-« L'Année Épigraphique ». Ces travaux se situent dans la perspective d'une interrogation sur les « identités » en une réflexion sur la « médiation » et les « médiateurs » qui sont autant de « "passeurs de culture", ou bien des porte-paroles, représentants ou relais du pouvoir politique, ou bien encore des acteurs de la régulation sociale, politique et culturelle » (p. 6). L'éditrice souligne malgré tout le fait que ces notions ont été passées au crible de la critique et leur pertinence remise en question. Trois parties balisent l'analyse : la première, Voyages et médiations, la seconde, Médiateurs et gestion des conflits et la dernière, Les limites de la médiation. Le premier article nous conduit sur les traces de Lucien : Alain Billault (p. 11-22) nous propose de lire l'expérience de ce sophiste itinérant, Grec de Syrie vivant sous l'Empire romain, découvrant d'autres cultures dont il fait part à son lecteur dans ses quatre prologues, *De l'ambre ou des cygnes*, *Héraclès*, *Hérodote ou Aétion* et *Le Scythe ou le proxène*. Il montre que, dans ce cas, Lucien est bien lui-même un médiateur culturel, ouvert aux autres qui analyse ses propres préjugés, les confronte aux réalités étrangères qu'il découvre, et accepte d'en tirer des leçons. L'étude suivante est celle de Marie-Françoise Baslez, dont les travaux bien connus sur Paul (partic. *Saint-Paul, artisan d'un monde chrétien*, Paris,

2008) et sur les voyages lui permettent d'examiner le cas de l'apôtre en détail dans la perspective de la médiation culturelle (p. 23-35). Elle qualifie Paul de « passeur culturel », étant issu de trois cultures, juive, grecque et romaine et le justifie en montrant que c'est précisément en voyageant, au contact de la différence, qu'il a modifié profondément son point de vue et sa conception du monde, contribuant à la christianisation, et fondant sa vision propre de la fraternité des hommes dont elle considère que les origines proviennent du milieu associatif. Anne Gangloff nous propose ensuite de nous pencher sur un haut lieu du tourisme antique, celui du Colosse de Memnon (p. 37-57), que les époux Bernand avaient contribué à bien faire connaître par la remarquable publication des inscriptions (*Les inscriptions grecques et latines du Colosse de Memnon*, Le Caire, 1960), sur lequel les voyageurs avaient pris l'habitude de graver en vers leur expérience auditive (et mystique) du Colosse parlant. Parmi les plus célèbres touristes, on compte la poétesse Julia Balbilla laissant trace du passage de l'empereur Hadrien et de son épouse Sabine en novembre 130, et elle est elle-même le symbole, la représentante de cette médiation culturelle dans la pratique du pouvoir… Michel Molin s'est intéressé aux administrateurs de l'Empire au II^e^ siècle et dans la première moitié du III^e^ s. (p. 59-69). Il évalue à 200 le nombre de hauts administrateurs civils ou militaires qui étaient amenés à se déplacer (avec leur famille) pour la gestion des provinces de l'Empire et devaient être non seulement bilingues, mais également à l'écoute d'autres cultures dans une perspective de cohésion culturelle, sociale et politique globale. Onno van Nijf étudie avec précision et rigueur les associations d'athlètes et d'artistes (p. 71-79), circulant principalement dans le monde hellénophone et constituant par là même des médiateurs culturels entre le pouvoir impérial, particulièrement impliqué dans les affaires de ces associations intéressées au culte impérial, et les cités grecques dont beaucoup avaient le statut privilégié de cités libres. Édith Parmentier ouvre la seconde partie avec une série de cas pratiques d'arbitrage de conflits autour d'Hérode-le-Grand (p. 83-91). C'est l'historien Nicolas de Damas et Flavius Josèphe qui nous permettent de mieux comprendre les tensions qui pouvaient exister, sous Auguste, entre les différentes communautés considérées : les élites hellénisées d'Orient, les communautés juives, et l'administration romaine. Hérode joua lui-même le rôle de médiateur, partie prenante de chaque côté de ces versants culturels. Mais ensuite, après la mort de ce roi en 4 av. J.-C., on fit appel à Auguste pour régler les propres problèmes de sa propre succession. Ce thème de l'arbitrage est aussi développé par Cécile Bost-Pouderon, dans le cadre de l'administration romaine dans les provinces hellénophones de l'Empire au travers des écrits de Dion de Pruse, Plutarque ou encore Épictète (p. 93-101). Ces trois auteurs ont eux-mêmes été amenés à être des médiateurs politiques et culturels avec le pouvoir impérial. Bernadette Puech traite ensuite des pouvoirs de la *paideia* dans les discours de Thémistios (p. 103-112). Le recours à la tradition grecque de la *philanthropia* est un vecteur d'apaisement des tensions et de gestion des conflits dans la gestion de la peur ressentie par un certain nombre de Grecs face à l'Empire chrétien. Face aux nombreux bouleversements de la période tardive, une partie de l'héritage païen a ainsi pu être sauvé et a contribué à la naissance d'une synthèse culturelle. Ensuite, au sein du christianisme, au cœur du IV^e^ siècle, les conflits n'ont pas cessé, mais ont pris une autre teneur et d'autres formes : c'est ce que présente Francesca Prometea Barone (p. 113-120) à travers l'exemple de la médiation chez Jean

Chrysostome. Le choix du médiateur est, dans le cas d'une médiation conflictuelle, fondamental. La troisième partie permet d'apprécier les limites de la médiation. La première étude est celle d'Éric Perrin-Saminadayar sur les Romains à Athènes aux IIe et Ier siècle av. J.-C. (p. 123-139). Il conclut aux limites de compréhension mutuelle, au maintien des préjugés et à un refus obstiné des habitants de la ville de renoncer à leurs spécificités. Le cas abordé ensuite par Éric Guerber est celui de la figure du prince à travers la correspondance (livre X) entre Pline le Jeune et l'empereur Trajan à propos de l'autonomie de la colonie d'Apamée-Myrléa (p. 141-157). L'empereur y apparaît comme un empereur « décideur » et Pline, face à cette colonie dotée du *Ius Italicum*, a des difficultés dues à son statut. En effet, il fait alors figure d'exception puisqu'il agit en qualité de légat propréteur et non de proconsul. Pline apparaît comme un « pionnier » et ce mode de fonctionnement fut ensuite utilisé comme modèle particulièrement pour vérifier les comptes des cités libres. L'étude suivante, portant sur les cachets d'oculistes est présentée par Muriel Pardon-Labonnelie (p. 159-165). Ces médecins itinérants ont diffusé leur savoir et leur savoir-faire pharmacologique dans l'Empire, mais il s'est limité à leur seule corporation. Mihai Popescu propose ensuite une réflexion sur Jupiter Dolichenus, dieu dont la popularité fut importante au sein de l'armée (p. 167-181). Exerçant leur activité par trois, les prêtres de cette divinité ont développé leur savoir là où étaient stationnées des troupes. L'exemple retenu ici est celui des *sacerdotes* agissant comme « aumoniers » auprès des soldats du Danube du règne de Septime Sévère à celui de Gordien. Cette divinité censée protéger l'empereur et l'Empire principalement de la menace perse perdit sa crédibilité en 256 ap. J.-C. à la suite de la chute de Dolichè et de la destruction de son sanctuaire. Le livre permet de mettre en valeur de façon tout à fait intéressante la dimension culturelle de la médiation. Il ressort également que la notion même de médiation « était ancrée profondément et très anciennement dans la culture et la société grecques » (Anne Gangloff, conclusion, p. 184). Ce livre équilibré et bien structuré, pourvu d'*indices*, se lit avec aisance et grand intérêt car il nous offre une série de points de vue aigus et avisés sur les interactions culturelles et politiques sous la puissance romaine avec une acuité remarquable. Une belle réussite : ce livre est assurément à lire et à méditer. Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE

José Manuel IGLESIAS GIL & Alicia RUIZ GUTIERREZ (Ed.), *Viajes y cambios de residencia en el mundo romano*. Santander, Universidad de Cantabria, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 366 p., 20 fig. ISBN 978-84-8102-579-8.

Le thème de la mobilité géographique dans le monde romain, depuis l'époque républicaine jusqu'à l'Antiquité tardive, est au cœur de cet ouvrage collectif qui réunit quinze contributions, rédigées pour la plupart en espagnol, mais aussi en français et en italien, présentées lors d'un colloque qui s'est tenu à Santander les 17 et 18 février 2011 et dont les actes ont paru quelques mois plus tard. L'objectif est de s'intéresser aux déplacements temporaires et aux installations permanentes, avec une nouvelle domiciliation à la clé. De même, on cherche à distinguer les transferts individuels ou en famille des flux migratoires collectifs, qu'ils soient civils ou militaires. Pour ce faire, l'ensemble du volume est organisé autour de trois sections, faisant suite à

analyse en détail les différents *logoi* philosophiques et mythiques. Les traductions sont précises et élégantes. Les commentaires et les notes sont remarquables par leur caractère à la fois littéraire, historique et philosophique. L'ouvrage est complété par un index des noms et par un index des passages cités. Anne GANGLOFF

Jean-Luc VIX, *L'enseignement de la rhétorique au IIe siècle ap. J.-C. à travers les discours 30-34 d'Aelius Aristide*. Turnhout, Brepols, 2010. 1 vol. 15,5 x 23 cm, 619 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 13). Prix : 90 €. ISBN 978-2-503-53287-5.

Publius Aelius Aristides Theodorus (117-180) est né en Mysie dans une famille aisée et bénéficie d'une éducation soignée consacrée aux études et à l'éloquence ; après de longs voyages autour de la Méditerranée, notamment à Rome, il tombe malade et passe le reste de sa vie soit à Smyrne et à Cyzique, soit à l'Asclépieion de Pergame. Il est surtout connu du grand public par ses *Discours sacrés* qui constituent une sorte d'autobiographie ou de « journal de cure » tenu par le rhéteur au cours de ses séjours à l'Asclépieion, séjours dus à différentes maladies mal identifiées auxquelles s'ajouta, semble-t-il, une dose certaine d'hypocondrie. Ces textes sont une source précieuse, car rarissime, sur la médecine pratiquée à Pergame. Cela explique que d'autres aspects de l'œuvre d'Aelius Aristide aient été quelque peu négligés, même en ce qui concerne les éditions et traductions. Les études modernes, pour nombreuses qu'elles soient (elles occupent les p. 575-597 du volume) se tournent le plus souvent vers des problématiques précises : la médecine évidemment, les caractéristiques de la Seconde Sophistique, la place de l'hellénisme dans l'empire romain et enfin les problèmes d'enseignement. Les éditions qui reprennent l'ensemble de l'œuvre sont rares et anciennes (Giunta 1517, Étienne 1604, Keil 1898), la plus récente est celle de Lenz-Behr 1976-1980 ; les autres sont partielles et correspondent à un choix thématique de l'auteur moderne. Le problème est le même pour les traductions : la dernière traduction complète est celle de C. A. Behr, en anglais, 1981-1986. J.-P. Vix nous présente une traduction française des discours 30-34 qui ne l'avaient jamais été ; ils posent tous des problèmes de datation exposés ici avec beaucoup d'érudition et d'acribie. Le discours 30 est un *genethliakos*, écrit et prononcé à Pergame en 147 (?) pour célébrer le quatorzième anniversaire d'Apellas, un élève d'Aristide. Le discours 31 est une oraison funèbre prononcée à Cyzique lors des funérailles d'Étonée, un autre élève d'Aristide en 161 environ et le discours 32, qui daterait de 150, est une autre oraison funèbre en l'honneur d'Alexandros, un des maîtres de notre sophiste. J.-P. Vix analyse les *topoi* de l'éloge, de la lamentation, les catégories stylistiques qui en sont caractéristiques (jeux verbaux, majesté, etc.) tout en les comparant à d'autres discours d'Aristide ou de ses collègues. Les discours 33 et 34 appartiennent à un autre genre oratoire : le discours polémique ; ils sont analysés avec la même rigueur. Ces cinq discours nous font aussi pénétrer dans le monde des professeurs de rhétorique, de leurs élèves, des cycles d'apprentissage, des réunions de travail. Évidemment, si le IIe siècle après J.-C. place toujours l'art de parler au premier rang de l'éducation, en tant qu'école de sagesse et de savoir, il n'en fait plus la condition *sine qua non* de la vie publique. Bientôt le christianisme se chargera des textes de

base de l'enseignement, l'orientant peu à peu vers une pensée unique. En ce qui concerne l'édition des textes et leur traduction, J.-P. Vix nous offre le même souci de précision et d'excellence que dans les commentaires. Il donne aussi au lecteur des notes pour décrypter certaines images employées par Aristide ou pour expliquer des allusions à des faits historiques. L'ouvrage, stimulant, au-delà de l'aspect philologique, offre en outre aux pédagogues modernes de quoi nourrir leur réflexion. Enfin, soulignons que J.-P. Vix fait preuve d'une remarquable érudition.

Marie-Thérèse ISAAC

Gianluigi TOMASSI, *Luciano di Samosata*, Timone o il misantropo. *Introduzione, traduzione e commento.* Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, X-598 p. (BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSKUNDE, 290). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-024698-8.

Issue d'une thèse de doctorat, cette somme permettra de mieux lire ce célèbre et court – une vingtaine de pages dans cet ouvrage – dialogue de Lucien. Elle n'intéressera pas que les hellénistes, puisque l'auteur prend soin, dans son commentaire, de mettre entre parenthèses le mot grec correspondant au mot italien (ex. p. 379, 32.6-7), et que la traduction n'hésite pas à expliciter pour un lecteur contemporain non helléniste. Ainsi, pour prendre deux exemples, en 21, *tais galais* est traduit par *dalle gatte*, et en 10 *Anakeion* est rendu par *tempio dei Dioscuri*. Ce travail vaut, en effet, surtout pour sa longue introduction, 137 pages, qui passe en revue tout ce qui peut éclairer l'œuvre, de sa genèse à l'étude des particules et des prépositions, et par son commentaire (p. 185-540), exhaustif. La suppression de quelques renvois internes (ex. 25.12 renvoyant à 20-6.10 ; 30-7 renvoyant à 6-1 et 42-4.7) ne nuirait pas. En revanche, les pages qui introduisent chaque section du dialogue sont utiles, ainsi que les informations qui facilitent la compréhension du texte par le recours systématique à toutes les sciences de l'Antiquité (histoire, archéologie, philologie, etc.). Deux exemples : p. 374, 31.3 l'emploi de l'interjection *papai* est précisé, comme, p. 486, 51-8.9, « l'Athéna de l'Acropole », car un lecteur cultivé hésiterait entre l'Athéna *Parthenos* et l'Athéna *Promachos*. Cela dit, Tomassi ne propose pas une interprétation d'ensemble du dialogue, et c'est peut-être un tort ; mais il fournit ses connaissances, aussi vastes que sûres, s'appuyant sur une très riche bibliographie, constamment utilisée (on regrettera l'oubli de la traduction récente du *Timon* par G. Lacaze, *Lucien, Histoires vraies et autres œuvres*, Paris, 2003). Quant au texte et sa traduction, encadrés par l'introduction et le commentaire, ils occupent une place relativement réduite. Si le texte reprend celui de l'édition de J. Bompaire, *Lucien. Œuvres*, Tome III, Paris, 2003, la traduction est originale. Autant qu'on puisse en juger, elle restitue bien le style de Lucien. Mais le traducteur semble gêné par la présence de *penia* / pauvreté : faut-il la personnifier, à l'instar de *Ploutos* / Richesse, personnage du dialogue, ou considérer qu'il s'agit d'un simple concept ? En 13, il suit Bompaire et édite *penia* avec une minuscule, tout en traduisant par « alla Povertà » ; or, Zeus s'adressant à Ploutos (« Timone … avrebbe dovuto correre dietro di te, invece que alla Povertà »), il semblerait plus logique de mettre en parallèle Richesse et Pauvreté, donc de supprimer l'article ; dans un contexte comparable, en 31, *Penia* est traduit par *Penia*. Un lecteur non averti risque de s'y perdre. Parfois, à quelques lignes de distance, la

volume est soigné, bien présenté, avec une illustration dans le texte, sauf pour l'article de K. Dunbabin qui est accompagné d'un cahier en couleurs. Les photographies sont généralement de bonne qualité, bien lisibles. Une bibliographie de 29 pages, ainsi qu'une très précieuse série d'*indices* (sources, mots latins et mots grecs translittérés, personnes, peuples et divinités, lieux et fêtes) font de ce volume un point de départ commode pour des recherches sur la question des concours. Il convient donc de féliciter B. Le Guen comme le fit O. Picard, mais on peut débattre pour savoir si elle sera couronnée à titre de chorège ou d'agonothète. Anne JACQUEMIN

Olivier CURTY (Éd.), *L'huile et l'argent. Gymnasiarchie et évergétisme dans la Grèce hellénistique.* Actes du colloque tenu à Fribourg du 13 au 15 octobre 2005. Fribourg, Séminaire d'Histoire ancienne de l'Université - Paris, De Boccard, 2009. 1 vol. 14,5 x 21 cm, 320 p., 54 fig. Prix : 35 €. ISBN 978-2-8399-0555-8.

L'évergétisme a fait l'objet de nombreuses études depuis les travaux précurseurs de L. Robert et l'ouvrage de P. Veyne *Le pain et le cirque* qui, en 1976, a largement contribué à diffuser le thème hors du cercle des spécialistes en mesure d'avoir un accès direct aux sources, notamment épigraphiques de langue grecque, avant que Ph. Gauthier ne présente en 1985 sa synthèse *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, fondée sur une analyse au plus près des textes d'inscriptions honorifiques. Le gymnase, objet de la thèse de J. Delorme parue en 1960 *Gymnasion. Étude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce*, était devenu à l'époque hellénistique l'un des lieux les plus importants de la culture grecque et son fonctionnement dépendait en grande partie de la générosité des rois et des notables. Le renouvellement de la documentation, principalement épigraphique, mais aussi archéologique, explique la multiplication récente des travaux sur le sujet. Le colloque de Fribourg, dont les actes ont été dédiés à Marcel Piérart par les organisateurs qui ont été ses élèves, porte sur la question de la gymnasiarchie, la magistrature en charge du gymnase, qui a revêtu progressivement la forme d'une liturgie, au point que le verbe *gumnasiarchein* a fini par signifier « fournir l'huile du gymnase », comme le remarquait L. Robert. C'est donc la place de l'argent privé dans le fonctionnement du gymnase par le biais de l'évergétisme qui fait l'objet de ce livre. C'est là un sujet fort débattu dans les histoires de la cité grecque que le désengagement de l'État et le contrôle exercé par les notables sur tous les aspects de la vie politique par le biais de l'argent qu'ils y consacrent, plus ou moins volontairement. C'est souvent l'occasion de poser la question d'une perte de l'esprit civique. Comme le gymnase est le lieu de la formation des futurs et des jeunes citoyens et que le gymnasiarque a autorité sur ces derniers et engage donc l'avenir de la cité, on voit l'importance du sujet débattu à Fribourg. Le volume offre des mises au point synthétiques sur l'évergétisme des étrangers (B. Paarman, qui conclut à la rareté des vrais bienfaits désintéressés : l'évergète attend presque toujours quelque chose en échange), sur l'approche historiographique de la question des bienfaiteurs (C. Brélaz qui revient de façon posée, en examinant honnêtement les sources, sur un point souvent gâté par des présupposés idéologiques), sur la fourniture d'huile à l'époque hellénistique tardive, quand ce point devient quasiment la raison d'être de la fonction (P. Fröhlich, qui s'intéresse tout particulièrement à la

munificence marquée par le don d'huile parfumée de qualité supérieure et republie en annexe deux décrets pour des gymnasiarques, l'un de Priène datant de 84 av. J.-C. et l'autre de Thémision de Phrygie datant peut-être de 67/6), le rôle des souverains (A. Chankowski qui, au terme d'une analyse fouillée de documents épigraphiques essentiellement, conclut que les rois ont été en fait incapables de créer un modèle autre que celui de la cité) et des études de cas portant sur la gymnasiarchie à Athènes (E. Calasso Castaldi, qui met en lumière, par des études prosopographiques, le rôle de tremplin politique qu'a pu jouer cette fonction), sur le fonctionnement des gymnases dans le complexe athéno-délien à l'époque où l'île était « colonie athénienne » (G. Cuniberti qui relit deux notes de Polybe [XXX, 20 et XXXI, 10] en parallèle avec les inscriptions déliennes relatives à cette magistrature), sur le gymnasiarque de Délos (L. Migeotte qui part du décret athénien de 157/6 en l'honneur de Pausanias fils d'Athénagoras pour traiter entre autres du financement de l'institution), sur l'éducation des *paides* à Cos (Ph. Gauthier qui s'intéresse à leur participation attestée épigraphiquement aux concours organisés par la cité et dégage l'importance de la fonction du pédonome, magistrat annuel et unique, comme le gymnasiarque), sur la gymnasarchie en Asie mineure (D. Musti qui revient sur la question disputée de la date de Diosdoros Pasparos, en proposant un retour à la chronologie proposée par Hepding) et à Cyrène (G. Cordano qui traite de l'institution sur la longue durée pour dégager le rôle joué par le gymnase dans la structuration de la cité), mais aussi des publications de documents inédits comme un décret en l'honneur d'un gymnasiarque argien de la basse époque hellénistique, document essentiel pour saisir le passage entre magistrature et liturgie, puisque le personnage honoré a refusé d'utiliser l'argent prévu pour la fourniture d'huile qu'il a assumée à ses frais (O. Curty et M. Piérart) et les fragments d'inscriptions relatifs à des évergètes provenant du gymnase d'Érétrie (D. Knœpfler qui se révèle un maître en l'art de faire parler les débris inscrits et de redonner vie à un lieu et à ceux qui le fréquentaient). L'ensemble est particulièrement soigné que ce soit pour le texte ou pour l'illustration qui accompagne certaines études. L'hypothèse de B. Paarmann (p. 25-26), selon laquelle Eudèmos de Platées aurait donné 2 000 bœufs, soit mille attelages, rend son évergésie plus éclatante que l'interprétation traditionnelle selon laquelle il aurait payé mille journées d'attelage : à 50 drachmes l'animal – mais c'est le prix un peu plus tard d'un bœuf de sacrifice à Délos –, cela fait 16 talents 2/3, ce qui peut-être excessif. Dans le décret de Priène pour Zôsimos (p. 89 et n. 127), l'opposition *astoi*/*xénoi* et la distinction *polités*/*astos* – Zôsimos devenu citoyen par décret se comporte comme s'il l'avait été par naissance – pourrait conforter, dans un autre contexte, l'hypothèse développée par E.E. Cohen dans *The Athenian Nation* d'une acception large du terme au sens de résidents libres (citoyens et métèques) à côté d'une définition étroite (citoyens de naissance). Cet ouvrage d'une remarquable unité tout en présentant diverses approches de la question sera désormais la référence pour le fonctionnement du gymnase à l'époque hellénistique et le livre à lire avec toute étude archéologique de gymnases ou de palestres. Ce livre qui confirme la césure de *ca* 150 entre haute et basse époque hellénistique sera aussi une référence pour les travaux sur les évergètes, le fonctionnement de la cité et les rapports de ces dernières avec les rois. Anne JACQUEMIN

votifs, celui du prêtre Lacratidès d'Éleusis, connu par ailleurs, et celui d'un hiérophante inconnu d'Athènes, reliefs qu'elle prend comme exemples de la représentation des prêtres aux époques hellénistique et romaine, montrant comment, ancrés dans un passé traditionnel et légitimés par lui, ils distinguent du même coup le message symbolique présent. Dans une étude de grand intérêt complétée en annexe par un large ensemble de décrets (texte et traduction) sur la base desquels elle est menée, Stephen D. Lambert s'intéresse aux prêtres et aux prêtresses auxquels la cité d'Athènes a rendu hommage depuis le IV^e^ siècle jusqu'à l'époque augustéenne. Dans une perspective diachronique, il entend y cerner l'image d'un(e) bon(ne) prêtre(sse), ce qui différencie le prêtre de la prêtresse et, dans la relation entre prêtrise et *eugeneia*, guette l'émergence du prêtre aristocratique. Ce sont encore les décrets honorifiques athéniens qui fondent la réflexion d'Éric Perrin-Saminadayar. Entre 167 et 88 *a. C.*, la documentation témoigne d'une époque qui a vu un regain des activités religieuses athéniennes dû au retour de Délos sous contrôle athénien. Le dossier, concernant les prêtres d'Athènes et de Délos, permet de déceler une évolution selon laquelle, à partir de 130 *a. C.*, les prêtres dépassent leurs domaines d'action habituels et reçoivent des honneurs au même titre que tout détenteur d'une *archè* politique ou religieuse. Partant des différences généralement admises entre les prêtres membres d'un *genos* et exerçant un mandat à vie, et les prêtres « démocratiques » exerçant un mandat annuel, Marietta Horster étudie les corrélations entre éponymie, durée du mandat et procédure de désignation des prêtres (héritage, tirage au sort, élection), et s'interroge notamment sur un éventuel changement dans la conception du prêtre dans l'Athènes sous domination romaine. Fondée sur des sources épigraphiques et littéraires, une courte contribution d'Erkki Sironen concerne les prêtres païens en Attique dans l'Antiquité tardive, et met en évidence le tournant qui s'opère vers le milieu du III^e^ siècle de notre ère : les divinités auxquelles sont attachés les prêtres ne sont plus tant les dieux olympiens que des divinités mineures, souvent orientales. Enfin, Jan N. Bremmer offre une série de réflexions sur les prêtres civiques athéniens de l'époque classique à l'Antiquité tardive. Ces réflexions, qui font suite aux contributions de Stephen D. Lambert et d'Erkki Sironen, contribuent notamment à préciser les contours de la prêtrise grecque, et, pour terminer, pose l'intéressante question de la raison pour laquelle les prêtres païens n'ont pu résister au clergé chrétien. Au final, un ouvrage aux contributions éclairantes dans ces thématiques toujours difficiles que sont les institutions, fondé sur une abondante documentation, essentiellement épigraphique (parfois fournie en annexe), et accompagné, après chaque article, d'une importante bibliographie. On attend le second volume avec l'espoir qu'il présentera des conclusions d'ensemble sur la question.

Carine VAN LIEFFERINGE

Nadine DESHOURS, *L'été indien de la religion civique. Étude sur les cultes civiques dans le monde égéen à l'époque hellénistique tardive*. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 19,5 x 24 cm, 408 p., 13 fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 30). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-037-2.

Le mémoire inédit du dossier d'habilitation de N. Deshours qui est à l'origine de ce volume a trouvé sa source dans la thèse qu'elle avait consacrée aux cultes de

Messène et qui a donné lieu au volume intitulé *Les Mystères d'Andanie. Étude d'épigraphie et d'histoire religieuses*, paru en 2006. À la recherche de parallèles permettant d'éclairer la réforme que le rituel messénien avait connu en 91/0, N. Deshours avait découvert le corpus réuni par Ad. Wilhelm sur le renouveau des cultes civiques au IIe et Ier siècle et le dossier récemment publié de la fête d'Artémis Kindyas à Bargylia. L'enquête s'intéresse à ce moment de l'époque hellénistique où les cultes traditionnels connaissent un regain de faveur. Le titre de l'ouvrage est celui du dernier chapitre de la monographie que J.D. Mikalson a consacrée en 1998 à la religion de l'Athènes hellénistique, titre qui reprend une expression de W.C. Ferguson pour désigner la période entre la troisième guerre de Macédoine et la crise mithridatique, pendant laquelle Athènes a connu la paix et joui des avantages de ses bonnes relations avec Rome. Le livre démonte la notion d'été indien appliqué à la religion civique grecque dans son ensemble (Grèce péninsulaire, insulaire et asiatique), à l'exclusion de l'Occident (on peut s'étonner du choix pour la couverture de la splendide recréation picturale d'*Agrigente* par N. de Staël) déjà pleinement intégré au monde romain à travers un corpus de 25 exemples connus par l'épigraphie, qui sont étudiés au cours de la démonstration et pour lesquels sont fournis texte et traduction. C'est ce qui fait la singularité de l'ouvrage qui n'est ni une monographie où les documents n'existent que sous forme d'extraits traduits ou de renvois bibliographiques ni un recueil de textes commentés. L'ouvrage commence par un avant-propos de six pages serrées qui anticipe par moments l'introduction et par d'autres la conclusion et qui apparaît quelque peu comme un corps étranger à un ensemble qui a sa cohérence d'un développement en trois parties encadré par une introduction et une conclusion. La première partie porte sur « le problème de la périodisation », la deuxième pose la question de « l'exception athénienne » et la troisième s'interroge sur l'existence d'« un été indien généralisé ». Après avoir justifié l'étude de ce qu'était à l'époque hellénistique un objet apparemment aussi fixe que la religion civique dont les rituels se fondaient sur la répétition des mêmes actes, ce qui pourrait sembler exclure toute innovation et toute histoire, et montré que l'idée de son déclin face à d'autres formes de religiosité plus personnelles reposait sur des *a priori* téléologiques conscients ou non, N. Deshours fonde une périodisation de son sujet sur l'examen de la liste chronologique des principaux témoignages qu'elle présente en un tableau (p. 38-53) donnant la date, la nature de l'intervention, l'objet, la fête et/ou la divinité concernée(s), la cité et la bibliographie. Ce premier tableau est repris en trois séquences, de Chéronée à l'établissement des monarchies hellénistiques, du début du IIIe s. au milieu du IIe s., de la « restitution » de Délos aux guerres de Mithridate, où les données sont rangées cette fois selon un ordre géographique. Ces témoignages sont ensuite regroupés selon un classement typologique (p. 63-81) pour une analyse dont le résultat confirme que la périodisation entre haute et basse époque hellénistique défendue entre autres par L. Robert, Ph. Gauthier et M. Sartre vaut aussi pour la religion civique. La deuxième partie consacrée à Athènes aborde un domaine qui a été largement étudié ces quinze dernières années, que soit à travers la monographie déjà évoquée de J.D. Mikalson, la synthèse de Chr. Habicht, la thèse de É. Perrin-Samnidaqyar sur les éphèbes athéniens ou les articles de K. Karila-Cohen sur la Pythaïde (en attendant la publication de sa thèse). N. Deshours montre bien comment cette Athènes « post-macédonienne » affirme son identité dans une référence à l'Athènes du Ve siècle et développe comme

légitimation de la primauté athénienne les motifs – issus d'Isocrate plus encore que de l'oraison funèbre – qui ont été les *topoi* de la Seconde Sophistique : le salut de la Grèce pendant les Guerres médiques, les rapports privilégiés avec les dieux – tout particulièrement, outre Athéna, Déméter, Dionysos et l'Apollon de Delphes, l'éclat de sa culture dans le domaine dramatique et philosophique. Il conviendrait d'avoir une vision moins dramatique de la situation d'Athènes entre 322 et 229 : la monographie de Chr. Habicht sur Athènes hellénistique et les travaux actuels de D. Knœpfler (*Annuaire du Collège de France* 2010 et 2011) démontrent bien que « les Athéniens ne sont pas restés isolés du monde ». La troisième partie traite du reste du monde grec pour conclure que le phénomène du renouveau des cultes civiques est attesté dans la plupart des régions, selon une chronologie un peu différente de celle qu'on observe à Athènes. La documentation épigraphique découverte depuis l'étude d'Ad. Wilhelm a confirmé ses intuitions sur cette embellie qui marque la fin du IIe s. et le début du Ier s. C'est dans cette partie que s'observe la mise en œuvre du slogan proposé par N. Deshours « préserver la tradition et lui donner plus d'éclat ». On y voit le souci d'agir *kata ta patria*, qui impose parfois de faire des recherches historiques. C'est à l'époque hellénistique que les érudits locaux qui assumaient souvent un rôle sacerdotal ont rédigé des chroniques des cités et des sanctuaires, à la suite des travaux des Atthidographes de l'époque classique, mais aussi dans le sillage de toutes les entreprises de fixation des cadres chronologiques par l'élaboration de listes d'éponymes, de vainqueurs ou de prêtres. Pour donner plus de poids à ces traditions retrouvées ou inventées, les cités demandent des sanctions aux oracles et font afficher dans les sanctuaires cette sanction divine. Ce renouveau a un coût : N. Deshours s'intéresse aux « élites au service des cultes civiques » et donne divers exemples d'intervention à Pergame, Ilion, Amorgos et Histiée. Il aurait été intéressant dans la ligne des travaux de L. Migeotte de poser la question de la rentabilité comparée de la liturgie et de l'évergésie, de souligner que les souscriptions ont plus une fonction d'expression de la communauté qu'une fonction économique vitale. Une question aurait pu être abordée aussi : la période de « l'été indien » est celle où des cités qui avaient choisi au IVe-IIIe s. de vendre leurs prêtrises reviennent à des procédures d'élection ou de tirage au sort (cf. B. Dignas, *Economy of the Sacred in Hellenistic and Roman Asia Minor*, 2002). L'absence de Cos est aussi regrettable : si le volume des *Inscriptions Graecae* ne pouvait pas être utilisé, un certain nombre de grandes inscriptions relatives à des cultes de la cité ont été publiées dans la revue *Chiron* depuis vingt ans. C'est là un dossier qui renouvelle la documentation de façon plus importante encore que celui de Bargylia. L'aspect économique qui est vu – à propos des revenus qu'Athènes tirait des territoires qu'elle devait à la bienveillance romaine ou inversement à propos du renoncement à célébrer des fêtes ou de l'abandon de sanctuaires –, aurait mérité sans doute un intérêt plus prononcé. La conclusion pose bien le rôle de Rome et refuse les positions extrêmes qui sont parfois exprimées sur le sujet. Cependant la conclusion tirée du dossier de Bargylia (p. 315) « la cité en vient à demander à des métèques de financer l'élevage des victimes à offrir à Artémis Kyndias » dénature l'initiative des autorités qui agissent pour accroître l'éclat de la fête : avec l'extension de la boutrophie aux magistrats et aux métèques, c'est un sacrifice trois fois plus important qui est offert. De plus, les métèques reçoivent la même somme que les citoyens pour la nourriture des animaux. La mesure est plus proche des propositions de Xénophon

dans les *Poroi* que des mesures de détresse. L'ouvrage de N. Deshours nourrira la réflexion des historiens des religions s'intéressant à l'époque hellénistique. On lui saura gré d'avoir montré la vitalité de la religion civique traditionnelle face aux nouveaux cultes que ce soit ceux des rois, ces hommes-dieux – on pourra discuter son choix d'avoir rangé le culte de Rome dans les cultes traditionnels et de ne pas en avoir fait un équivalent des cultes royaux – ou les cultes orientaux qui viennent de faire l'objet, pour Athènes, de la thèse d'É. Matricon-Thomas. Anne JACQUEMIN

Nicolas RICHER, *La religion des Spartiates. Croyances et cultes dans l'Antiquité.* Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 806 p., 13 fig. (HISTOIRE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-38113-8.

On l'aura compris, ce volume se veut la référence en la matière, et s'est entouré de toutes les annexes nécessaires (cartes, bibliographie, indexes). L'effort de l'auteur pour en permettre la bonne utilisation est à saluer. Par ailleurs, il manquait vraiment un ouvrage récent sur cette question. Cela dit, les choix de l'auteur laissent perplexe. Certes l'érudition est partout présente et l'on découvre de nombreuses indications intéressantes, mais ce n'est pas pour rien qu'il manque une chronologie. Cette Sparte est une Sparte intemporelle où la religion du temps des guerres médiques et celle du temps de Pausanias le Périégète sont considérées comme de même nature et de même contenu. Du coup disparaissent quasiment Hélène la déesse de Sparte et son époux Ménélas, Zeus, Héraclès et les Rois « nourrissons de Zeus » qui semblent avoir été en leur temps des Grands prêtres (un petit chapitre de la page 245 à la page 252). Certes, dans cette avalanche de données ils apparaissent parfois, mais sans que leur importance soit mise en valeur. Car, bien sûr la Sparte royale n'existant plus depuis longtemps au temps du Périégète, source fondamentale sur la religion à Sparte, cette part si importante du culte lacédémonien n'apparaît plus que comme incidente au fil des chapitres. Or je suis pour ma part persuadée que la religion des Spartiates, société qui n'avait ni dogme ni livre sacré, et peu de textes pour se réaffirmer dans ses antériorités, a considérablement évolué au fil du temps. En particulier, je pense que la disparition de la royauté a profondément modifié le sujet. Cela n'enlève rien à l'érudition de l'ouvrage, mais on en retire l'impression que la religion à Sparte avait peu à voir avec ce que l'on connaît habituellement de la religion grecque. Certes celle-ci est d'abord locale. Et l'auteur se régale des spécificités lacédémoniennes. Par exemple le chapitre sur Delphes et Olympie (p 271-307), vu sous l'angle des consultations oraculaires, ne laisse pas comprendre les liens particuliers qui unissent les Spartiates à Zeus, ou Apollon et Artémis, les courotrophes qui protègent et éduquent les jeunes Lacédémoniens à travers tout le territoire. On retire donc de cet ouvrage, où l'on trouve cependant une foule de données, et souvent très intéressantes, une impression mitigée. Oui on sait où trouver des renseignements sur les cultes de concepts divinisés comme le rire ou la peur (les chapitres I, II, III), sur le dédoublement des objets du culte (chapitre V bien venu), sur les acteurs du culte (chapitre VI, masculins, chapitre VII, féminins), enfin les grandes fêtes Hyakinthia, Gymnopédies, Karneia (chapitres VIII, IX, X,) sur lesquelles nous avons quelques renseignements, mais qui étaient loin d'être les seules. Il y avait par exemple d'importantes fêtes d'Athéna la Poliouchos,

doivent accomplir dans le sanctuaire d'Artémis à certains moments de leur vie et trois formes de purification. Ce sont les deuxième et cinquième sections qui sont en écho avec le texte de Sélinonte. N. Robertson fait des *Akamantes* (les infatigables) associés aux *Tritopatores* des divinités agraires liées aux vents : le rituel prescrit l'ouverture à tous de ces cultes liés à des groupes familiaux, à deux exceptions près, celui qui est lié à Battos, le fondateur de la cité – le groupe des *Battidai* se distingue de la famille des *Battiadai* qui a exercé près de deux siècles le pouvoir à Cyrène – et celui qui est lié au Delphien Onymastos, figure énigmatique qui doit être liée à l'oracle de fondation. La partie la plus longue est consacrée à une catégorie d'habitants qui sont astreints à payer à Apollon une dîme sur leurs propriétés jusqu'à la troisième génération : ce groupe serait constitué des fils nés de citoyens et de mères libyennes, auxquels le *diagramma* de 321 a reconnu la citoyenneté. Ce groupe en voie d'intégration pourvoyait généreusement la cité en viande sacrificielle. L'étude des rituels accomplis par les jeunes femmes dans le sanctuaire d'Artémis offre à N. Robertson l'occasion de parler des ourses de Brauron et de donner une interprétation « démocratique » des vers de la *Lysistrata* d'Aristophane. Les prescriptions relatives aux suppliants ont largement retenu son attention : il propose de faire d'*hikésios* du titre de la règle finale et des trois titres de ses sous parties non point un substantif, mais un adjectif qualifiant *katharmos* sous-entendu. Le premier rituel permettrait de chasser d'une maison un esprit envoyé par un ennemi par une citation à paraître suivie éventuellement d'un repas offert à des figurines de substitution, le second consiste en la consultation d'un oracle local d'Apollon et le troisième se fonde sur un sacrifice où l'animal est tué par celui qui accomplit le rituel. Pour N. Robertson, la publication de ces règles sont le fait de l'oligarchie au pouvoir entre 335 et 324 dans un souci de conserver la stabilité et la tranquillité de la cité. Pour l'inscription de Sélinonte, on confrontera avec profit le livre de N. Robertson et l'ouvrage de C. Grotta, *Zeus Meilichios a Selinunte*, paru à Rome, également en 2010. Le livre est d'une grande richesse, d'une vaste érudition. Le lecteur lui saura gré d'avoir montré que la lecture « dramatique » de ces textes exceptionnels reposait souvent sur des *a priori* et des conclusions qu'aucun indice textuel ou matériel ne venait justifier. Si l'interprétation du texte sélinontin comme rituel agraire est séduisante et s'accorde avec la disposition si particulière des deux colonnes, le texte cyrénéen ne se prête pas à un décapage aussi radical des aspects magiques, comme le montre bien la première prescription de la dernière section.

Anne JACQUEMIN

Brigitte LE GUEN (Dir.), *L'argent dans les concours du monde grec*. Actes du colloque international Saint-Denis et Paris, 5-6 décembre 2008. Vincennes, Presses universitaires, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, 421 p., 38 fig. (THÉÂTRES DU MONDE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-84292-256-6.

Les concours qu'ils fussent gymniques et hippiques ou musicaux, étaient un élément constitutif, avec le sacrifice, de la plupart des fêtes grecques civiques, fédérales ou panhelléniques. Le colloque organisé par Brigitte Le Guen dans le cadre de ses recherches sur le théâtre antique s'attache à un aspect qui a peu retenu l'attention, celui du financement de ces manifestations, en s'intéressant autant aux infrastructures

durables (construction et entretien des théâtres, stades et hippodromes) qu'aux célébrations régulières (frais d'organisation, prix…). L'ensemble comprend douze contributions associant spécialistes confirmés et chercheurs débutants. Après une présentation justifiant le choix du thème par B. Le Guen, une première partie porte sur « l'organisation des concours : aspects financiers et institutionnels » avec trois communications sur le théâtre, celle de Peter Wilson sur les manifestations organisées par les dèmes attiques, celle d'Éric Csapo et Peter Wilson sur le passage de la chorégie à l'agonothésie à Athènes à la fin du IV^e^ siècle, celle de Daniela Summa sur la vie théâtrale en Locride, qui rappelle que le théâtre n'est pas une exclusivité athénienne, et une synthèse due à Léopold Migeotte proposant un essai de typologie du financement des concours dans les cités hellénistiques. La deuxième partie sur « le coût des édifices de concours » comprend une contribution de Jean-Charles Moretti sur les théâtres et une de Virginie Mathé, qui travaillait alors sous sa direction, sur les stades et les hippodromes, toutes deux avec des tableaux réunissant de façon commode toutes les occurrences connues de construction ou de réparation. La troisième partie s'intéresse à « l'argent des prix » et traite aussi bien des prix des vainqueurs que des rémunérations versées aux participants avec une contribution de Wolfgang Decker sur « les prix des vainqueurs avant l'invention de la monnaie », une de William Slater sur le salaire des aulètes qui accompagnent certaines prestations, une de Sylvain Perrot qui présente le point relatif aux salaires et rémunérations, extrait de sa thèse en cours sur les musiciens de Delphes, et une de Katherine M.D. Dunbabin sur la table de prix, telle qu'elle est représentée avec couronnes et bourses remplies d'argent dans le monnayage d'époque impériale, mais aussi sur d'autres supports (stèles, mosaïques, peintures…). Olivier Picard tire la conclusion de cette rencontre dont il souligne le succès. L'intérêt principal de ce volume tient à l'ancrage des communications dans le concret, à la part que tiennent les documentations épigraphique et archéologique. On voit ainsi comment une question apparemment bien connue, celle du passage de la chorégie à l'agonothésie à Athènes peut être renouvelée par la prise en compte des monuments commémorant les Dionysies. Les auteurs de la communication arrivent à une chronologie plus fine qui conduit à remettre en question des idées préconçues sur l'impact des changements politiques : voir D. Knœpfler (*Cours et travaux du Collège de France*, résumés 2010-2011, Paris, 2012, p. 438-439) qui juge fondée la datation en 318-317, mais critique certains points de l'interprétation du décret d'Acharnes par P. Wilson. On voit aussi comment une analyse serrée des inscriptions émanant des dèmes éclaire la vie des communautés villageoises d'Attique. La contribution sur la Locride illustre l'intérêt des études régionales pour une juste compréhension de la civilisation grecque. Les travaux plus synthétiques de L. Migeotte, J.-Ch. Moretti et V. Mathé, mais aussi de K. Dunbabin, sont des outils de travail qui rendront de grands services. La troisième partie est peut-être la moins originale, puisqu'elle présente une documentation plus connue. Cependant la contribution de W. Decker est bienvenue pour rappeler que les prix n'ont pas toujours été en argent monnayé et pour ouvrir sur les pratiques du monde oriental et du monde créto-mycénien. Il en est de même de celle de W. Slater qui rappelle les rôles divers des aulètes qui ne sont pas toujours en compétition et doivent alors être payés ; c'est ce que souligne aussi S. Perrot en se fondant sur la documentation delphique bien analysée par L. Robert et G. Nachtergael et qui est actuellement reprise par J.-Y. Strasser dans ses travaux sur les *Pythia*. Le

volume est soigné, bien présenté, avec une illustration dans le texte, sauf pour l'article de K. Dunbabin qui est accompagné d'un cahier en couleurs. Les photographies sont généralement de bonne qualité, bien lisibles. Une bibliographie de 29 pages, ainsi qu'une très précieuse série d'*indices* (sources, mots latins et mots grecs translittérés, personnes, peuples et divinités, lieux et fêtes) font de ce volume un point de départ commode pour des recherches sur la question des concours. Il convient donc de féliciter B. Le Guen comme le fit O. Picard, mais on peut débattre pour savoir si elle sera couronnée à titre de chorège ou d'agonothète. Anne JACQUEMIN

Olivier CURTY (Éd.), *L'huile et l'argent. Gymnasiarchie et évergétisme dans la Grèce hellénistique.* Actes du colloque tenu à Fribourg du 13 au 15 octobre 2005. Fribourg, Séminaire d'Histoire ancienne de l'Université - Paris, De Boccard, 2009. 1 vol. 14,5 x 21 cm, 320 p., 54 fig. Prix : 35 €. ISBN 978-2-8399-0555-8.

L'évergétisme a fait l'objet de nombreuses études depuis les travaux précurseurs de L. Robert et l'ouvrage de P. Veyne *Le pain et le cirque* qui, en 1976, a largement contribué à diffuser le thème hors du cercle des spécialistes en mesure d'avoir un accès direct aux sources, notamment épigraphiques de langue grecque, avant que Ph. Gauthier ne présente en 1985 sa synthèse *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, fondée sur une analyse au plus près des textes d'inscriptions honorifiques. Le gymnase, objet de la thèse de J. Delorme parue en 1960 *Gymnasion. Étude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce*, était devenu à l'époque hellénistique l'un des lieux les plus importants de la culture grecque et son fonctionnement dépendait en grande partie de la générosité des rois et des notables. Le renouvellement de la documentation, principalement épigraphique, mais aussi archéologique, explique la multiplication récente des travaux sur le sujet. Le colloque de Fribourg, dont les actes ont été dédiés à Marcel Piérart par les organisateurs qui ont été ses élèves, porte sur la question de la gymnasiarchie, la magistrature en charge du gymnase, qui a revêtu progressivement la forme d'une liturgie, au point que le verbe *gumnasiarchein* a fini par signifier « fournir l'huile du gymnase », comme le remarquait L. Robert. C'est donc la place de l'argent privé dans le fonctionnement du gymnase par le biais de l'évergétisme qui fait l'objet de ce livre. C'est là un sujet fort débattu dans les histoires de la cité grecque que le désengagement de l'État et le contrôle exercé par les notables sur tous les aspects de la vie politique par le biais de l'argent qu'ils y consacrent, plus ou moins volontairement. C'est souvent l'occasion de poser la question d'une perte de l'esprit civique. Comme le gymnase est le lieu de la formation des futurs et des jeunes citoyens et que le gymnasiarque a autorité sur ces derniers et engage donc l'avenir de la cité, on voit l'importance du sujet débattu à Fribourg. Le volume offre des mises au point synthétiques sur l'évergétisme des étrangers (B. Paarman, qui conclut à la rareté des vrais bienfaits désintéressés : l'évergète attend presque toujours quelque chose en échange), sur l'approche historiographique de la question des bienfaiteurs (C. Brélaz qui revient de façon posée, en examinant honnêtement les sources, sur un point souvent gâté par des présupposés idéologiques), sur la fourniture d'huile à l'époque hellénistique tardive, quand ce point devient quasiment la raison d'être de la fonction (P. Fröhlich, qui s'intéresse tout particulièrement à la

μένος, « âme ; vigueur ; courage » ; cf. Fr. Bechtel, *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, Halle, 1917, p. 308. Les éditeurs évoquent, dans le cas de Μένανδρος comme dans celui, moins contestable, de Ἀλέξανδρος, une influence de la diaspora macédonienne en Asie Mineure (p. XVII). Cette hypothèse ne me convainc pas, car le succès de Μέν-ανδρος ne me paraît pas pouvoir être dissocié de celui de Μενε-κράτης, bâti sur le même radical, lequel clôture mon classement, avec près de 400 occurrences : or, le vol. IV, incluant la Macédoine, réunissait à peine 35 individus sous ce nom. Faut-il conclure à une mode particulière à l'Asie Mineure, qui aurait favorisé les formes tirées du radical de μένος ? Pour ma part, j'oserais envisager, avec un brin d'audace et en dépit de l'orthographe (et de l'étymologie), que la vogue dont ont joui Μένανδρος et Μενεκράτης se fondait au moins en partie sur le succès, en Asie Mineure précisément, des noms en Μην- : ainsi, Μηνόφιλος (354) ne manque que de peu une place dans le classement des dix noms les plus populaires. Les éditeurs ont relevé le succès de ces anthroponymes, qu'ils interprètent également comme des formes théophores, en rapport avec le culte de la Lune (p. XVII, en part. n. 47 ; cf. déjà Fr. Bechtel, p. 316). Mes précédents comptes rendus se poursuivaient par une série d'*addenda* ou de *corrigenda* papyrologiques. La chasse de ce côté devient moins fructueuse, car l'équipe du *LGPN* dispose maintenant des données réunies dans l'excellent livre de C.A. La'da, *Foreign Ethnics in Hellenistic Egypt*, Louvain, 2002. Il est très aisé de repérer là les individus originaires par exemple des cités et des régions d'Asie Mineure dont les noms figurent dans des documents grecs d'Égypte, à l'époque lagide. Le vol. VA renvoie régulièrement, à côté de la référence papyrologique, au numéro d'ordre attribué par C.A. La'da. Je n'ai relevé que peu d'omissions : ajouter un Ἀρτεμίδωρος (un de plus !) pour Éphèse (La'da E586) et un Χαιρέας, lui-même fils d'un Χαιρέας, pour Pergame, – à moins que l'homme n'ait été originaire de Pergé de Pamphylie, ce qui le renverrait à un prochain volume du *LGPN* (La'da E1953 ; cf. aussi après E1957). Quittons la période hellénistique. Un papyrus du III^e^ siècle p.C., *P. Ryl.* II 93, offre une liste d'athlètes ; chaque nom est suivi d'un « ethnique », qui désigne, dans la majorité des cas, une cité d'Égypte (Alexandrie, Antinoé, Hermoupolis). Deux athlètes, tous deux nommés Ἀλέξανδρος, affichent toutefois une origine hors de la province : l'un des deux est défini comme Éphésien (l. 29). Si son « ethnique » ne résulte pas d'une citoyenneté honorifique, on ajoutera cet Ἀλέξανδρος dans le vol. VA. P.M. Fraser, concepteur du *LGPN*, est décédé en 2007, dans sa 90^e^ année. La perte est considérable, mais il n'y a pas de crainte à avoir pour la poursuite de cette belle entreprise. Signe de vitalité : les options qu'offre le site électronique <http://www.lgpn.ox.ac.uk> ne cessent de se multiplier ; on peut déjà, pour toutes les régions couvertes dans l'état d'avancement actuel du projet, se livrer à diverses interrogations, dans le genre de celles qui précèdent, sur la popularité relative des noms grecs.

Alain MARTIN

Giovanni MARGINESU, *Gli epistati dell'Acropoli. Edilizia sacra nella città di Pericle 447/6 - 433/2 a.C.* Athènes, Scuola archeologica italiana - Paestum, Pandemos, 2010. 1 vol. 22 x 28,5 cm, 216 p., 33 fig. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE ET DELL'ATTICA, 5). Prix : 55 €. ISBN 88-87744-36-1.

Les travaux de construction de l'Acropole d'Athènes ont donné lieu à un important travail administratif assuré par un collège de magistrats, créé pour l'occasion, les épistates. La gravure sur pierre de la synthèse de leurs travaux, à côté de l'enregistrement sur papyrus aux archives, a permis que d'importantes traces de leur activité parviennent jusqu'à nous. C'était d'ailleurs l'un des objectifs de la gravure que de laisser un témoignage *eis hapanta chronon*, l'autre étant d'exposer au public ce que faisaient ceux à qui le peuple remettait la gestion de l'argent de la cité. Les épistates des travaux (*erga*) de l'Acropole sont le premier collège pour lequel nous ayons une documentation relativement abondante de nature épigraphique et littéraire. L'étude de G. Marginesu n'est pas une publication commentée de l'ensemble du dossier commodément accessible dans *IG* I^3, mais une analyse du fonctionnement de ce collège. Après une présentation des sources et de l'état de la question, G. Marginesu consacre un premier chapitre aux épistates et aux sources sur la reconstruction de l'Acropole après les destructions de la seconde guerre médique : il présente les différents comptes rendus *ergon* par *ergon*, en signalant la particularité de ceux qui concernent la statue d'Athéna *Promachos* et conclut par une note sur des documents qui apportent des informations sur ces magistrats (pièces émanant du collège parallèle des épistates d'Éleusis, décret de Callias et décret sur le sanctuaire d'Athéna *Niké*). Le deuxième chapitre qui porte comme le titre le nom grec du collège s'intéresse à sa charge avant 433/2 et après cette date, aux rapports qu'il entretient avec les architectes et les chefs de travaux, au rôle de l'*épiskopo*s. Le troisième chapitre détaille les questions financières, les ressources dont les épistates (les fonds qui leur sont alloués par la cité, les dons d'individus, la vente du matériel de remploi ou des surplus) et les dépenses qui relèvent de deux catégories, les achats de matériel (*onèmata*) et ce qui est payé aux hommes (*misthomata*, terme qui comprend aussi bien les sommes versées à des entrepreneurs en fonction d'adjudication que les salaires proprement dits versés par la cité). Le dernier chapitre s'intéresse à leur image, à leur place entre idéologie civique et pouvoir réel. Ils sont le peuple dont ils gèrent l'argent et le peuple attend d'eux qu'ils comptent avec exactitude (*akribeia*). Deux appendices donnent l'un un catalogue des épistates, l'autre une liste alphabétique des individus mentionnés dans le travail avec des indications prosopographiques. Une bibliographie de 16 pages et des *indices* de 16 pages achèvent de faire de ce livre, bien présenté, agréable à lire, un outil de travail utile. En s'intéressant aux magistrats qui jouaient le rôle de maîtres d'ouvrage, l'auteur renouvelle les perspectives des études sur les travaux de l'Acropole qui se sont plus intéressés aux maîtres d'œuvre. Le travail récent de Chr. Feyel sur les artisans dans les sanctuaires grecs avait déjà changé le regard sur les hommes qui ont travaillé dans ces chantiers. En étudiant le suivi des travaux par ceux qui les gèrent au nom de la cité, G. Marginesu pose des questions qui ont un écho actuel.

Anne JACQUEMIN

Stephen MITCHELL & David FRENCH, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (*Ancyra*).* Volume I. *From Augustus to the End of the Third Century AD.* Munich, C.H. Beck, 2012. 1 vol. 21,5 x 30 cm, IX-523 p., nombr. ill. (VESTIGIA, 62). Prix : 118 €. ISBN 978-3-406-62190-1.

qu'un ouvrage rappelle ces faits, avec cependant le regret que l'auteur n'ait pas facilité la tâche du lecteur en lui fournissant la chronologie et les cartes qui devraient caractériser les livres des historiens. Jacqueline CHRISTIEN

Léopold MIGEOTTE, *Économie et finances publiques des cités grecques.* Volume 1. *Choix d'articles publiés de 1976 à 2001*. Lyon, MOM, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 525 p., 29 fig. (COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE, 44. SÉRIE ÉPIGRAPHIQUE ET HISTORIQUE, 7). Prix : 42 €. ISBN 978-2-35668-020-4.

Le choix de trente-cinq de ses articles (deux en collaboration, n° 25 avec V. Kontorini et 27 avec R. Étienne) proposé par L. Migeotte reprend sa production entre 1976 et 2001, à l'exclusion des articles de vulgarisation, des contributions à des encyclopédies, des comptes rendus développés et des articles faisant double emploi avec les deux monographies qu'il a consacrées aux souscriptions publiques (1982) et à l'emprunt public (1984). Ce choix pertinent montre la cohérence du parcours scientifique de l'auteur, mais aussi un grand respect du lecteur. Le souci du lecteur accompagne toute la démarche qui a abouti à ce volume : même si un second tome est annoncé, qui sera consacré aux publications postérieures à 2001, point n'est besoin d'attendre sa parution pour avoir l'index du tome premier ; cela peut paraître évident, mais c'est loin d'être toujours le cas. Les articles sont présentés dans leur première version, avec leur pagination d'origine, même s'il y a eu un nouveau travail éditorial réalisé par les presses de la *Maison de l'Orient et de la Méditerranée*, mais chacun est accompagné d'un post-scriptum qui donne une lecture critique de l'article par l'auteur, des compléments bibliographiques, notamment des renvois à d'autres études de ce volume. Les articles ne sont pas présentés selon l'ordre chronologique de leur parution originelle, mais une organisation thématique en sept sections qui correspondent aux grandes articulations de la recherche de L. Migeotte : l'emprunt public, les souscriptions, les revenus et les dépenses, l'approvisionnement en grain, la taxation, la gestion financière et les questions de méthode dans le domaine de l'histoire économique de la Grèce. Le lecteur s'aperçoit vite que les frontières entre les sections sont poreuses et que la division répond essentiellement à une commodité éditoriale. On pourrait aussi distinguer deux catégories d'articles : les publications (ou republications) de documents épigraphiques ou le commentaire de textes littéraires bien contextualisés (n° 1, 2, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 21, 23, 25, 26, 27, 28, 29) et les articles de synthèse qui présentent un point d'histoire (n° 5, 6, 7, 8, 17, 24) ou une question plus générale traitée à l'échelle de la Grèce du premier millénaire avant notre ère (n° 3, 4, 16, 18, 19, 20, 22, 30, 31, 32, 33, 34, 35). Cependant se voient partout le même souci de précision dans la définition des termes, la même lecture fine, au plus près du texte ancien, et la même ouverture sur l'ensemble du monde grec d'un grand érudit. L. Migeotte n'est pas l'homme du parti pris idéologique : il n'écrit rien qui ne soit fondé sur une documentation scrutée avec soin. Sa vaste connaissance des inscriptions lui permet d'échapper aux pièges tendus par les philosophes, les orateurs ou les auteurs comiques. Il échappe ainsi à la dramatisation abusive, au sensationnalisme et au moralisme. Dans les débats sur le déclin de la cité, sur l'irresponsabilité de la gestion des finances publiques, sa voix est celle de la sagesse, mais aussi de la

réalité de fonctionnement modeste de communautés politiques. Il est bon de lire à propos des finances publiques que les situations dramatiques ne sont pas la règle et que les magistrats financiers grecs avaient une gestion responsable de l'argent de la cité et des dieux, fidèles en cela à la règle exprimée par le Pseudo-Aristote (*Économique*, II, 1, 6), selon laquelle les dépenses ne doivent excéder ce qu'on a. Les trésoriers athéniens qui placèrent de façon aventureuse l'argent d'Athéna à fins d'enrichissement personnel étaient une exception. La mise en perspective de l'évergétisme et des liturgies est utile pour avoir une juste idée du fonctionnement de la cité et de la façon dont elle prévoyait ses dépenses. Les analyses minutieuses des documents relatifs aux achats de blé par les cités permettent de comprendre que le but n'était pas un traitement social de la pauvreté, mais l'affirmation en cette occasion de l'unité de la cité, comme c'était le cas lors des distributions de viande ou de vin à l'occasion des fêtes. En étudiant les inscriptions relatives aux caisses sacrées et publiques, L. Migeotte montre de façon claire que si l'assemblée du peuple devint à l'époque classique l'autorité suprême, on ne peut parler de sécularisation. Le souci du concret se manifeste aussi dans les articles qui touchent à des questions de numismatique où les opérations pratiques sont bien prises en compte avec tout ce qu'elles impliquent. Avec ce recueil, L. Migeotte fournit un riche compagnon de son excellent petit manuel sur l'économie grecque. Le titre du dernier article (« Les finances grecques au-delà du primitivisme et du modernisme ») résume la position d'un savant soucieux du document, éprouvant de la sympathie pour les Grecs du passé dont il reconstitue la vie en communautés civiques. Anne JACQUEMIN

Neville MORLEY, *Trade in Classical Antiquity*. Cambridge, University Press, 2007. 1 vol. 15 x 23 cm, XIV-118 p. (KEY THEMES IN ANCIENT HISTORY). Prix : 40 £ (relié) ; 15.99 £ (broché). ISBN 978-0-521-63279-9 ; -63416-8.

Ce petit manuel de la célèbre collection « Key Themes in Ancient History » se propose de dresser une synthèse sur la notion de commerce antique et sur les différentes manières de dépasser les préjugés que, pendant longtemps, les historiens ont développés à son propos. Loin de s'en tenir aux conceptions finleyennes, l'auteur participe de ce grand mouvement historiographique récent qui tente de donner une juste place aux transactions commerciales dans les sociétés de l'Antiquité, sans nécessairement réhabiliter les positions dépassées des modernistes. Partisan de la New Institutional Economics sans jamais néanmoins se départir d'un certain regard critique, l'auteur parvient aussi à discuter les positions de P. Horden et N. Purcell et à souligner leur richesse comme leurs limites. En indiquant combien les activités de commerce étaient impliquées dans des débats plus larges comme le débat politique, religieux ou social, N. Morley en expose la nature et l'importance en se fondant sur des concepts clefs qui structurent ses chapitres : l'écologie, la consommation, les marchés, le rapport à la morale, les institutions, enfin les limites qui ont empêché les économies antiques d'atteindre un degré de globalisation développé dans les échanges. Nanti d'un essai bibliographique en fin de parcours, ce court volume est une excellente introduction à l'histoire économique de l'Antiquité telle qu'elle se pra-

graphie à la fin de la ligne convenant au sommet d'un Δ, non d'un Θ), « dans la tombe (pluriel 'poétique'), moi, Markos, que voici, je repose, à l'intérieur ». L'emploi de la 3e personne au lieu de la 1e pourrait s'expliquer par une contamination de la tournure τύμβος ὅδ' ἐστίν …, « ceci est la tombe de … ». Pour l'amorce de la l. 2, ΟΥΓΑΜ, cf. *IG* II-III^2 7198 = *GVI* I 1821 : οὐ γάμος οὐδ' ὑμέναιος ἔμεινέ με τλήμονι μοίραι. Alain MARTIN

Noel ROBERTSON, *Religion and Reconciliation in Greek Cities. The Sacred Laws of Selinus and Cyrene*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16,5 x 24 cm, XII-414 p. (AMERICAN PHILOLOGICAL ASSOCIATION. AMERICAN CLASSICAL STUDIES, 54). Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-539400-9.

N. Robertson propose une nouvelle interprétation de deux des documents les plus énigmatiques de l'épigraphie religieuse grecque. Rangées dans la catégorie des « lois sacrées » à laquelle E. Lupu a tenté récemment de donner une définition plus rigoureuse, l'inscription gravée sur une tablette de plomb de Sélinonte, trouvée en 1993 par des fouilleurs clandestins, et la « loi cathartique » de Cyrène inscrite avec la liste des envois de grains de *ca* 330 sur un bloc trouvé en 1923 remployée dans des thermes romains ont suscité une abondante littérature. Le texte sélinontin a fait l'objet d'une *editio princeps* exemplaire (M. H. Jameson, D.R. Jordan, R.D. Kotansky, *A "lex sacra" from Selinous*, *GRBS* monographs n° 11, 1993), tandis que le texte de Cyrène a fait l'objet de plusieurs reprises depuis l'*editio princeps* de S. Ferri, celle d'Oliviero en 1933 et surtout l'édition critique de C. Dobias en 2000, faite à partir d'estampages faits en 1947, l'état de la pierre ne permettant plus les vérifications. La présence dans l'inscription de Sélinonte de termes comme *élasteros* ou *autorektas*, la mention de deux espèces de *Tritopatores*, impurs (*miaroi*) et purs (*katharoi*) a non seulement incité à comparer ce texte à celui de Cyrène, mais aussi à renforcer la tendance à voir dans les *hikésioi* de ce dernier des esprits vengeurs, comme le pensait G. Stakeley, et non des suppliants. Les deux règlements ont été compris comme des dispositions destinées à réconcilier les deux parties du corps civique divisées après une guerre civile sanglante, en apaisant les esprits des morts. L'accent a été mis sur l'aspect magique des rituels à cause du choix du plomb, et non du bronze, pour la tablette de Sélinonte et la présence de *kolossoi* (figurines de substitution), dans une des prescriptions cyrénéennes. Après une introduction qui justifie le propos de l'auteur, le livre est divisé en deux parties, consacrée chacune à l'un de ces documents, cependant le commentaire qui progresse section par section renvoie toujours à l'autre texte. La première partie traite en 16 chapitres de la « loi de Sélinonte » et la seconde analyse en sept chapitres le texte cyrénéen. Après avoir donné le texte grec et sa traduction, N. Robertson, qui n'a pas pu voir le document exposé à l'Antiquarium de Castelvetrano et reproduit pour cette raison *l'editio princeps*, décrit en détail le support, car la présence de deux colonnes tête bêche et d'un système de fixation sur une planchette pivotante donnent de la force à sa conception d'un règlement sacrificiel annuel divisé en deux saisons. À première vue, la colonne A expose les modalités de sacrifice à des divinités et la colonne B prescrit comment se purifier en cas de menace, ce qui la rapproche du texte de Cyrène. La colonne A, la plus longue

(24 lignes, dont les 6 premières, nettement séparées des autres, ont été effacées pour être remplacées par un texte plus court) fait l'objet de 13 chapitres ; la colonne B (13 lignes dont les 5 dernières sont en lettres plus grandes) est analysée en 4 chapitres. Après avoir étudié le rituel domestique modeste du début du texte (offrande de farine d'orge et de sel), N. Robertson analyse de façon précise les différents actes cultuels de la colonne A, en mettant l'accent sur les indications qui permettent de les situer dans une période de l'année, en faisant des rapprochements avec des fêtes célébrées dans le Péloponnèse, notamment à Olympie. Il dégage ainsi un arrière-plan agraire dominé par la figure divine de la Mère, maîtresse des céréales. Il redonne aux Euménides toute leur place de divinités de la nature et voit en elles un des groupes de filles de Zeus protectrices de la végétation et montre bien qu'il ne faut systématiquement chercher derrière elles les Érinyes, ce qui le conduit à s'intéresser au culte athénien des *Semnai Théai*. Il rend également à Zeus *Meilichios*, importante divinité de Sélinonte où il était honoré sous forme de pierres inscrites ou non dans le sanctuaire de Gaggera, voisin de celui de Déméter *Malophoros*, son rôle de dieu de la végétation et rapproche ses deux fêtes du début du printemps et de la fin de la moisson de rituels contemporains à Olympie. Après avoir présenté la documentation sur les *Tritopatores* et les hypothèses qui ont été faites depuis l'Antiquité à propos de ces figures mystérieuses et de leur nom, l'auteur conclut en faveur de l'interprétation de ces êtres comme vents, ce qui s'accorde à sa perspective générale de cultes agraires qui se retrouve dans son interprétation de l'épiclèse *Malophoros*, fondée sur un passage de l'*Iliade* (V, 499-502) : le grain de blé récolté a la couleur dorée de la pomme et devient blanc après vannage. La colonne B expose ce qu'il faut faire pour être délivré d'un pouvoir terrifiant appelé *élasteros*. N. Robertson rejette l'interprétation traditionnelle qui fait de cet être une sorte de fantôme, quoique les actes cultuels ne conviennent pas pour les esprits vengeurs. Pour lui, il s'agit d'un rituel d'hospitalité où l'hôte sacrifie lui-même le porcelet à Zeus, ce qui le rend *autorektas* (celui qui accomplit l'acte par excellence, le sacrifice pour lui-même, alors qu'on recourt généralement à un tiers pour tuer l'animal). Il développe le parallèle entre les deux rituels sélinontin et cyrénéen pour montrer que l'interprétation de ces actes cultuels dans une perspective magique, selon laquelle le but serait d'apaiser des revenants se heurte à des objections fondées sur la matérialité des rituels ou sur une juste compréhension des mots. L'analyse du mot *élasteros* (celui qui frappe) et son emploi comme épiclèse de Zeus (celui qui frappe avec l'éclair) le conduit à conclure à un rituel destiné à protéger les champs de la foudre. N. Robertson présente enfin la tablette dans le contexte des années 460/450-409 où elle a été exposée et consultée, dans une cité dont la prospérité était fondée sur la céréaliculture. Du début du printemps au solstice d'été, on exposait la colonne A dont les rituels aidaient à passer la période de soudure avant de célébrer dans la joie la moisson, puis on montrait la colonne B qui enseignait comment se concilier le pouvoir de la foudre, particulièrement dangereux entre août et novembre. L'inscription de Cyrène fait l'objet du même type d'étude : le texte, sa traduction et quelques remarques, avant d'en analyser les sections. Présenté comme un oracle de l'Apollon de Delphes indiquant les purifications, les cérémonies et les rituels de supplication, le règlement comprend des règles générales relatives aux sacrifices et aux cas de souillure, des dispositions relatives au culte des *Akamantes* et des *Tritopatores*, les règles relatives à la dîme, les rituels que les jeunes femmes

doivent accomplir dans le sanctuaire d'Artémis à certains moments de leur vie et trois formes de purification. Ce sont les deuxième et cinquième sections qui sont en écho avec le texte de Sélinonte. N. Robertson fait des *Akamantes* (les infatigables) associés aux *Tritopatores* des divinités agraires liées aux vents : le rituel prescrit l'ouverture à tous de ces cultes liés à des groupes familiaux, à deux exceptions près, celui qui est lié à Battos, le fondateur de la cité – le groupe des *Battidai* se distingue de la famille des *Battiadai* qui a exercé près de deux siècles le pouvoir à Cyrène – et celui qui est lié au Delphien Onymastos, figure énigmatique qui doit être liée à l'oracle de fondation. La partie la plus longue est consacrée à une catégorie d'habitants qui sont astreints à payer à Apollon une dîme sur leurs propriétés jusqu'à la troisième génération : ce groupe serait constitué des fils nés de citoyens et de mères libyennes, auxquels le *diagramma* de 321 a reconnu la citoyenneté. Ce groupe en voie d'intégration pourvoyait généreusement la cité en viande sacrificielle. L'étude des rituels accomplis par les jeunes femmes dans le sanctuaire d'Artémis offre à N. Robertson l'occasion de parler des ourses de Brauron et de donner une interprétation « démocratique » des vers de la *Lysistrata* d'Aristophane. Les prescriptions relatives aux suppliants ont largement retenu son attention : il propose de faire d'*hikésios* du titre de la règle finale et des trois titres de ses sous parties non point un substantif, mais un adjectif qualifiant *katharmos* sous-entendu. Le premier rituel permettrait de chasser d'une maison un esprit envoyé par un ennemi par une citation à paraître suivie éventuellement d'un repas offert à des figurines de substitution, le second consiste en la consultation d'un oracle local d'Apollon et le troisième se fonde sur un sacrifice où l'animal est tué par celui qui accomplit le rituel. Pour N. Robertson, la publication de ces règles sont le fait de l'oligarchie au pouvoir entre 335 et 324 dans un souci de conserver la stabilité et la tranquillité de la cité. Pour l'inscription de Sélinonte, on confrontera avec profit le livre de N. Robertson et l'ouvrage de C. Grotta, *Zeus Meilichios a Selinunte*, paru à Rome, également en 2010. Le livre est d'une grande richesse, d'une vaste érudition. Le lecteur lui saura gré d'avoir montré que la lecture « dramatique » de ces textes exceptionnels reposait souvent sur des *a priori* et des conclusions qu'aucun indice textuel ou matériel ne venait justifier. Si l'interprétation du texte sélinontin comme rituel agraire est séduisante et s'accorde avec la disposition si particulière des deux colonnes, le texte cyrénéen ne se prête pas à un décapage aussi radical des aspects magiques, comme le montre bien la première prescription de la dernière section.

Anne JACQUEMIN

Brigitte LE GUEN (Dir.), *L'argent dans les concours du monde grec*. Actes du colloque international Saint-Denis et Paris, 5-6 décembre 2008. Vincennes, Presses universitaires, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, 421 p., 38 fig. (THÉÂTRES DU MONDE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-84292-256-6.

Les concours qu'ils fussent gymniques et hippiques ou musicaux, étaient un élément constitutif, avec le sacrifice, de la plupart des fêtes grecques civiques, fédérales ou panhelléniques. Le colloque organisé par Brigitte Le Guen dans le cadre de ses recherches sur le théâtre antique s'attache à un aspect qui a peu retenu l'attention, celui du financement de ces manifestations, en s'intéressant autant aux infrastructures

contraignante dans le paysage italien ou provincial. Pour d'autres, il s'agit d'un corpus de textes plutôt difficiles, celui des *agrimensores*, un travail éditorial de longue haleine mené notamment au sein de l'Université de Franche-Comté. Et aujourd'hui, comme on le voit à la lecture de ces 660 pages, c'est encore beaucoup plus que cela. Une cinquantaine de contributions sont distribuées en quatre sections. Sous le titre « Méthodes et instruments », les intervenants tentent de dégager un protocole méthodologique, quel est le cadre d'intervention, quelles sont les sources et les méthodes de travail, de la cartographie de terrain aux techniques d'inventorisation. Derrière la réalité contingente se cachent diverses manières de s'approprier le sol, de légitimer celles-ci, et de fixer juridiquement l'occupation. Dès lors que le sol est aussi un support de production et une assiette de définition du capital, il touche directement à la position sociale et à l'accès aux ordres, outre les impositions fiscales qu'il détermine. Les aspects juridiques et textuels font l'objet de cette deuxième partie. La troisième section est consacrée à la centuriation proprement dite. Beaucoup d'études montrent à quel point la géographie naturelle d'une région a pu être modifiée par les ingénieurs et géomètres. Dans certains cas, il s'agit véritablement de la création d'un nouveau paysage. Des zones inondables ou marécageuses font l'objet de drainage, de revalidation agraire, en liaison avec la cadastration. Dans d'autres cas, les axes majeurs ou frontaliers entre des grilles autonomes, qui constituent aussi des voies de circulation, désenclavent des régions montagneuses. Le quatrième regroupement thématique concerne l'assiette foncière, qui ne concerne pas que la centuriation, mais toutes les formes de cadastrations ou de mesurages de la propriété soumise au recensement et à la fiscalisation. Un cadastre, même centurié, évolue, même si l'aspect paysager paraît parfois immuable vu du ciel. Plusieurs cadastres peuvent se succéder, mais il faut rester prudent dans l'évaluation des rotations axiales et ne pas prendre la moindre perpendiculaire entraperçue lors d'un filtrage optique pour en faire « un » cadastre nouveau ou différent. Tous ceux qui s'intéressent au sol et au paysage agraire trouveront ici de quoi nourrir leurs réflexions. On reproche parfois à ces grands colloques de « partir dans tous les sens », mais en l'occurrence je pense que c'est intéressant : on désenclave un sujet qui avait tendance à se fermer sur deux ou trois objectifs considérés comme majeurs. Georges RAEPSAET

Achim LICHTENBERGER, *Severus Pius Augustus. Studien zur sakralen Representation und Rezeption der Herrschaft des Septimius Severus und seiner Familie (193-211 n. Chr.)*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XI-478 p., 319 fig. (IMPACT OF EMPIRE, 14). Prix : 174 €. ISBN 978-90-04-20192-7.

Issu d'une thèse d'habilitation en Archéologie classique, soutenue à l'Université de Münster durant l'hiver 2007-2008, l'ouvrage est consacré à l'étude de « l'image sacrée » de Septime Sévère et des membres de sa famille. Plus précisément, A. Lichtenberger analyse dans quelle mesure l'origine provinciale, nord-africaine, de l'empereur – *a priori* susceptible d'entrer en conflit avec les valeurs traditionnelles romaines dont il est le premier représentant – influence la mise en scène du pouvoir, lorsque celui-ci est figuré en contexte religieux ou sous une forme religieuse, ou encore lorsqu'il est associé à une ou plusieurs divinité(s). Il s'interroge notamment sur

l'identité des divinités liées à la famille impériale et sur le rôle joué par les dieux orientaux. Deux points de vue distincts sont adoptés, celui de la représentation impériale et celui de sa réception locale. Les témoignages relatifs à la première catégorie sont principalement les frappes monétaires et les reliefs issus des ateliers impériaux, commandés par la *domus* du prince et par son entourage immédiat, investis d'un message politique, religieux, idéologique voulu par eux. Les documents relatifs à la réception, plus nombreux et plus hétérogènes, expriment une forme de compréhension du pouvoir (propre à une province, à une communauté ou à un particulier) et renvoient à des initiatives indépendantes du pouvoir. Après avoir relevé, dans le bilan historiographique de la question, les lectures contradictoires qui ont été faites de la politique religieuse de Septime Sévère, présenté tantôt comme un « nouvel Hannibal », tantôt comme l'héritier et le garant d'une idéologie romaine traditionnelle, A. Lichtenberger consacre plusieurs pages aux différents types d'associations liant les membres de la famille impériale et une divinité, distinguant ainsi les rapports de protection (*Schutzbeziehung*), de comparaison (*Vergleich*) et d'identification (*Gleichsetzung*). À ce titre, l'auteur affirme que lorsque l'empereur ou un membre de la *domus* est représenté muni d'attributs propres à une divinité, alors il faut considérer qu'il est identifié, assimilé à cette divinité. L'analyse proprement dite occupe les cinq chapitres suivants, l'auteur recensant systématiquement l'ensemble des sources relatives à chaque question traitée : les frappes monétaires d'abord, puis les inscriptions, les gemmes et les camées, les portraits et les reliefs, etc. Cette présentation a le mérite de présenter un catalogue quasiment exhaustif des documents étudiés, mais oblige le lecteur qui s'intéresse à tel monument ou à tel événement à consulter plusieurs chapitres différents. Les trois premiers chapitres sont consacrés aux principales divinités associées à l'image impériale tout au long du règne sévérien. En premier lieu, l'auteur examine les divinités africaines et, portant une attention particulière à Hercule et à Liber Pater, s'interroge sur le rôle joué par ces dieux d'ascendance punique, explicitement attachés à l'origine lepcitaine de l'empereur et perçus comme tels. Même s'il envisage l'éventualité que celui-ci ait cherché à soutenir un parti africain à Rome, A. Lichtenberger démontre que la promotion des deux divinités locales, notamment dans les monnaies impériales, doit être avant tout considérée, au même titre que l'adoption antonine, dans le contexte d'une politique dynastique soucieuse de mettre en avant la *pietas* de l'empereur. Parmi les autres divinités africaines évoquées, Dea Caelestis, Aesculapius-Eschmun et Sérapis, seul ce dernier paraît avoir eu une importance particulière auprès de Septime Sévère, comme en témoigne la restauration du *Serapeum* à Rome durant le règne de celui-ci ; l'auteur récuse toutefois une stricte identification de l'empereur avec le dieu. Ensuite, A. Lichtenberger étudie le rôle de deux divinités traditionnellement associées au couple impérial dans les frappes impériales depuis le début du principat, Jupiter et Junon. Sur les monnaies sévériennes, les surnoms donnés au dieu (*uictor*, *inuictus*, *conseruator*, *propugnator*) suggèrent la protection divine dont bénéficie Septime Sévère. Une fois encore, l'auteur constate l'absence d'une assimilation explicite de l'empereur au dieu, mais met en lumière l'importance particulière que revêt l'expression d'une telle protection dans le contexte spécifique des combats menés par Septime Sévère au début de son règne, contre Clodius Albinus et Pescennius Niger d'un côté, et contre les Parthes de l'autre. De semblables conclusions procèdent de l'étude

consacrée au dieu Sol, objet du quatrième chapitre. À l'issue d'un réexamen des données littéraires, numismatiques et archéologiques concernant notamment le Septizodium, ainsi que la célébration sous Septime Sévère des *Decennalia* et des jeux séculaires, A. Lichtenberger réfute une interprétation fondée uniquement sur la connotation orientale ou nord-africaine du dieu solaire et montre comment l'association du couple impérial avec Sol et Luna exprime plutôt des arguments idéologiques en accord avec la conception romaine du pouvoir, tels que la souveraineté universelle et l'*aeternitas imperii*, et participe ainsi d'une représentation de l'empereur et de sa famille à la tonalité cosmocratique. Relativement à la remarque faite par l'auteur à propos d'un *aureus*, au revers duquel serait représenté Sol sous les traits de Septime Sévère (p. 222), il faut objecter que l'illustration fournie, en raison de sa petite taille, ne permet malheureusement pas de discerner clairement les détails de l'effigie divine. À partir du chapitre 5, A. Lichtenberger aborde le problème sous un nouvel angle en examinant le programme urbanistique sévérien à Rome et les significations politico-religieuses qui s'y rattachent. L'auteur, qui considère dans cette enquête uniquement les édifices et les monuments sacrés, distingue seulement deux créations nouvelles, le temple d'Hercule et de Liber Pater, et le Septizodium, dont il a démontré précédemment le rôle dans l'expression de l'*aeternitas imperii*. Parmi les restaurations, plus nombreuses, une attention particulière est portée au sanctuaire de Vesta, au temple de Pax et à la *Forma Vrbis Marmorea*. L'auteur établit un lien entre ces restaurations et des frappes monétaires, diffusées entre 198 et la mort de Septime Sévère, dans lesquelles la légende qualifie l'empereur de *restitutor Vrbis* ; il soutient ainsi que les initiatives en faveur de ces monuments témoignent d'une appropriation spécifiquement sévérienne de la notion de *restitutor Vrbis*, qui renvoie concrètement aux interventions destinées à rétablir et à développer l'organisation urbaine de Rome, mais aussi, dans le cas de Septime Sévère et de ses fils, à la cessation de la guerre civile de 197. Dans cette perspective, A. Lichtenberger interprète la *Forma Vrbis* comme une représentation de l'*urbs sacra*, et voit dans le plan de marbre monumental l'expression publique de la légitimité de Septime Sévère à porter le titre de *restitutor Vrbis*. Enfin, le dernier chapitre s'articule autour de la notion de *domus diuina*. A. Lichtenberger y étudie les modes de représentation de la dynastie, d'une part dans le cadre du culte impérial, d'autre part à travers diverses associations établies avec des divinités. L'auteur, qui distingue à juste titre les simples hommages des manifestations proprement cultuelles adressées aux membres de la famille impériale, vivants ou défunts, examine essentiellement une documentation provinciale. Ses observations l'amènent à constater que les rares cas où est attestée une association visant à sacraliser, voire à diviniser, l'image impériale, renvoient à un contexte local, tandis que communément les groupes familiaux répondent davantage à un modèle traditionnel, propre à exalter les vertus militaires, la *pietas* et la *concordia* de la *domus*. En définitive, A. Lichtenberger donne à l'issue de son enquête une image nuancée de la politique religieuse de Septime Sévère. Il montre comment l'empereur, tout en s'inscrivant dans la tradition romaine, a importé des éléments sacrés originaires d'Afrique, sans introduire d'orientalisation excessive des modes de représentation. L'étude minutieuse des sources révèle qu'il n'y a pas eu de divinisation spécifique de la figure impériale et des membres de la *domus*. Assurément, l'étude d'A. Lichtenberger, menée avec une grande rigueur méthodologique, constitue désormais une référence

fondamentale pour qui s'intéresse à l'image du pouvoir pendant la période sévérienne ; en outre, le nombre et la qualité des documents confrontés ainsi que la richesse des références bibliographiques en font un excellent outil pour la recherche.

Gaëlle JOUVE

Werner ECK, *Monument und Inschrift. Gesammelte Aufsätze zur senatorischen Representation in der Kaiserzeit.* Herausgegeben von Walter AMELING und Johannes HEINRICHS. Berlin, W. De Gruyter, 2010. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XII-442 p., 3 fig., 1 carte. (BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSKUNDE, 288). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-024694-0.

Spécialiste reconnu de la prosopographie et de l'histoire de la Rome antique, W. Eck est l'auteur des dix-huit articles qui composent ce recueil, offrant ainsi au lecteur une synthèse commode sur le thème des modes de représentation en public et en privé des sénateurs. Ces contributions, réunies et éditées par W. Ameling et J. Heinrichs, ont été revues et complétées par le savant allemand qui en a actualisé la bibliographie. Tous ces travaux, publiés entre 1981 et 2009, et dont certains figuraient dans d'autres compilations parues entre 1995 et 1997 (cf. *AC* 66, 1997, p. 618-619 et *AC*, 67, 1998, p. 500-502), ont été rédigés en allemand, quand ils n'ont pas été retraduits à cette fin dans cette langue, hormis le dernier demeuré en anglais. À la lecture de l'ouvrage, on découvre la genèse et l'évolution, jusqu'au IV^e^ s. de notre ère, des modalités d'autoreprésentation (*Selbstdarstellung*) des sénateurs. En effet, celles-ci ont logiquement varié entre l'époque républicaine et l'Empire, car le Prince a mis un terme à la course frénétique à l'ostentation à laquelle se livraient jusqu'alors les membres du Sénat, à Rome et dans les provinces. La mise en place du Principat se révèle sur ce point un tournant majeur pour deux raisons, au moins. En effet, Auguste établit la définition juridique de l'ordre sénatorial, désormais héréditaire et clairement séparé de l'ordre équestre, ce qui renforce le sentiment d'appartenance à l'Assemblée. De même, on ne doit pas oublier le développement, sous son impulsion, de la pratique épigraphique telle qu'elle est illustrée dans le programme iconographique et idéologique matérialisé par la construction de son Forum : la présentation sous forme de « *cursus honorum* » gravés sous les figures des personnages inclus dans la galerie statuaire des *uiri illustres* de Rome, depuis Énée jusqu'à son époque, va dorénavant servir de modèle que tous vont imiter. Effectivement, à partir de ce moment-là, les sénateurs, mais aussi d'autres individus issus des *ordines* supérieurs, pour souligner leur proximité au pouvoir, feront apparaître à leur tour leur *cursus honorum* dans leur entièreté et de leur vivant, sur tous types d'inscriptions (dédicaces impériales, hommages publics, épitaphes, etc.) contrairement à ce qui était usuel dans les décennies antérieures. En effet, inspiré des *laudationes funebris*, cet usage n'était répandu que dans un contexte funéraire et l'accent était porté sur la magistrature la plus prestigieuse qui seule suffisait pour indiquer au lecteur le haut rang détenu par le défunt. À ce propos, l'auteur souligne à juste titre l'incongruité de l'emploi généralisé, presque galvaudé, de l'appellation *titulus honorarius* (« *Ehreninschrift* ») car on ne tient pas assez compte du contexte d'érection de la pierre quand seul subsiste le formulaire. En effet, il est nécessaire selon lui de dissocier les inscriptions, honorifiques au sens

poétique. La mort de Jean Irigoin a empêché ce dernier de mener à bien l'ensemble du travail entrepris pour l'édition du texte qui a été terminée par F. Maltomini ; la traduction et les commentaires par P. Laurens. Le retard de cette édition a cependant permis aux auteurs de tirer profit des travaux qui se sont multipliés sur l'épigramme. Signalons que, malgré l'avertissement liminaire, la conjonction « après que » reste encore suivie en français de l'indicatif ! Le livre X est le plus court de l'Anthologie et est très libre dans son organisation chronologique et sa tonalité. Bien des pièces de ce livre pourraient se retrouver ailleurs, mais c'est la tonalité morale et gnomique qui l'emporte avec les pièces d'un certain Lucien (qui est peut-être le rhéteur satirique de Samosate), Palladas, Agathias, Macédonios, Paul le Silentiaire, et Theaitetos. Dans son introduction, P. Laurens dresse d'abord un tableau très détaillé et très documenté de la tradition gnomologique (à laquelle se rattache le livre X) depuis Homère, Hésiode et Théognis à Ménandre et aux recueils de *gnomai* à partir de Stobée. L'importance des maximes dans la littérature grecque s'explique par leur utilisation dans le cadre scolaire, chez les rhéteurs et les philosophes. P. Laurens présente ensuite les caractères du livre X. Il montre qu'on y trouve illustrées les principales divisions rhétoriques de la sentence. La tonalité reste bien entendu conforme à la sagesse antique caractérisée par la prudence d'une part et le pessimisme d'autre part. Il souligne que la couleur particulière du livre X malgré tout tient à trois ensembles d'épigrammes : celles tirées du cycle d'Agathias, et surtout celles de Palladas (au nombre de 40) et celles de Lucien. La notice sur la tradition manuscrite, rédigée par F. Maltomini décrit, de manière fouillée et concentrée sur le livre X, l'ensemble des témoins : le *Palatinus gr. 23*, le *Marcianus gr. 481*, les sylloges mineures (avec beaucoup de précision), ainsi que les inscriptions (qui concernent 4 pièces ici) et les citations. On ne peut que souligner l'élégance de la traduction qui n'est jamais un exercice facile lorsqu'il s'agit d'épigrammes dont il faut garder la légèreté et l'énergie ramassée. L'annotation est assez abondante, précise et informée. Elle contient de nombreux parallèles toujours éclairants pour situer telle épigramme dans une tradition ou le traitement d'un lieu commun (par ex. la n. 1 p. 45-46 ou la n. 159 p. 64) ; elle se fait parfois (par ex. la n. 51 p. 50-51) de manière très utile le point sur les controverses interprétatives d'une pièce précise. Sans faire un commentaire suivi des différents poèmes, l'annotation réunit un important matériel pour guider la lecture et susciter l'interprétation. L'index des noms d'auteurs en fin de volume est en même temps un survol bibliographique appréciable pour une première approche. Ce volume est donc précieux en ce qu'il vient heureusement achever l'édition de l'*Anthologie Palatine* dans la CUF. Il vient ajouter une pierre importante dans l'édifice en construction permanente des lectures contemporaines de l'épigramme. Christophe CUSSET

Benjamin ACOSTA-HUGHES, Luigi LEHNUS & Susan STEPHENS (Ed.), *Brill's Companion to Callimachus.* Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XVIII-708 p. (BRILL'S COMPANIONS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : 184 €. ISBN 978-90-04-15673-9.

Être l'objet d'un volume des *Brill's Companions in Classical Studies* revient pour un auteur grec ou latin à une sorte de consécration, puisque c'est le signe que son œuvre suscite l'intérêt de nombreux chercheurs. Les *Brill's Companions in Classical*

Studies ne consistent de fait pas en une monographie de la plume d'un seul spécialiste, mais dans la réunion d'un grand nombre de contributions rédigées par divers chercheurs éclairant des facettes variées de l'œuvre. Tel est aussi le cas du *Brill's Companion to Callimachus*, pour lequel les trois éditeurs, Benjamin Acosta-Hughes, Luigi Lehnus et Susan Stephens, ont réuni vingt-sept articles. Le livre s'ouvre sur de brèves présentations des contributeurs, indiquant leur poste actuel, leur(s) domaine(s) de recherche et quelques publications récentes ou majeures (p. IX-XV). Quelques considérations éditoriales générales et une liste des abréviations (p. XVII-XVIII) terminent cette partie liminaire. L'introduction générale (p. 1-19), de la plume de Susan Stephens, livre un aperçu sur la poésie de Callimaque actuellement connue, sur quelques éléments touchant sa biographie, sur une comparaison entre Cyrène et Alexandrie, toutes deux très présentes dans l'œuvre du poète, et sur la structure du *Companion*. Elle se clôt par une présentation rapide des éditions de l'œuvre de Callimaque et par quelques notes éditoriales. Il est à souligner que l'introduction, comme toutes les contributions, est précédée d'un bref résumé, qui oriente heureusement le lecteur et facilite l'utilisation du *Companion*. La suite du volume est subdivisée en cinq parties. La première, « The Material Author », s'ouvre sur un article de Luigi Lehnus et traite de la redécouverte du poète à travers les papyrus (p. 23-38). Celui-ci est suivi d'une série d'articles traitant également des connaissances que les papyrus, les commentaires, les résumés et les citations livrent au sujet de l'œuvre du poète : celui de Luigi Massimilla est consacré au contenu et à la composition des *Aitia* (p. 39-62), celui d'Annette Harder considère les conséquences de la transmission fragmentaire d'une œuvre sur la connaissance que l'on peut en avoir (p. 63-80), celui de Maria Rosaria Falivene porte sur un papyrus fragmentaire qui livre un résumé de l'œuvre de Callimaque (p. 81-92) et celui de Filippomaria Pontani s'occupe de la tradition indirecte relative à Callimaque (p. 93-117). Viennent ensuite les contributions de Nita Krevans, relative aux traités en prose rédigés par Callimaque (p. 118-133), et de Peter Parsons, consacrée aux divers registres linguistiques de Callimaque (p. 134-152). La deuxième partie, « Social Contexts », étudie la place de Callimaque dans divers contextes contemporains : Markus Asper examine les allusions politiques à l'empire ptolémaïque (p. 155-177), Silvia Barbantani les éloges allusifs et érudits de rois et de la royauté (p. 178-200), Évelyne Prioux les textes relatifs à des reines (p. 201-224), Gregor Weber la cour royale de Ptolémée I et la place que Callimaque y occupe (p. 225-244), Richard Hunter les représentations du divin chez Callimaque (p. 245-263) et Ivana Petrovic, finalement, le dialogue que l'œuvre de Callimaque instaure avec des pratiques religieuses contemporaines (p. 264-285). « Sources and Models », la troisième partie, se tourne vers les liens que la poésie de Callimaque entretient avec des œuvres antérieures d'une part et avec la littérature contemporaine de l'autre : Lucia Prauscello traite de la « nouvelle musique » de la fin du cinquième siècle (p. 289-308), Allen J. Romano de théories littéraires contemporaines (p. 309-328), Andrew Morrison des Muses et des divers domaines dont elles sont les inspiratrices (p. 329-348), Giovanni Benedetto des Atthidographes (p. 349-367), Ruth Scodel de la fable (p. 368-383) et Emanuele Lelli des proverbes et expressions populaires dans l'œuvre de Callimaque (p. 384-403). Dans la quatrième partie, « Personae », il est question de divers « personnages » qui apparaissent dans l'œuvre du poète : Adele-Teresa Cozzoli parle de l'autoreprésentation du poète comme enfant

(p. 407-428), Marco Fantuzzi des voix multiples présentant des points de vue multiples (p. 429-453), Christophe Cusset des poètes antérieurs que Callimaque fait parler (p. 454-473), Yannick Durbec d'autres personnages que Callimaque fait intervenir, tels que des héros, des aristocrates et des gens du peuple ou des vainqueurs aux jeux olympiques (p. 474-492) et Mark Payne livre une analyse lacanienne de l'autoreprésentation du poète comme enfant (p. 493-507). Le « Nachleben » de Callimaque constitue le thème de la cinquième et dernière partie. Alessandro Barchiesi s'intéresse à la réception du poète à Rome (p. 511-533), Claudio De Stefani et Enrico Magnelli à l'évolution du « callimaquéisme » de l'époque hellénistique à l'époque byzantine (p. 534-565) et Mario Citroni au débat philologique sur l'originalité de la poésie latine, tel qu'il est reflété dans les ouvrages à partir de Pasquali (p. 566-586). L'épilogue, qui conclut la série des articles, est de la plume de Benjamin Acosta-Hughes. Callimaque y est présenté comme le premier poète moderne, conscient du fait qu'un poème est avant tout un texte et un chant et que dans son élaboration le travail de composition poétique tout comme les occasions de (re)présentation jouent un rôle de premier ordre ; en cela, Callimaque est comparable à un autre poète alexandrin de loin son cadet, Constantine Cavafy (p. 587-601). Le livre se clôt sur une bibliographie exhaustive (p. 603-657) et sur deux index – un index des œuvres citées (p. 660-683) et un index général (p. 684-708). Benjamin Acosta-Hughes, Luigi Lehnus et Susan Stephens ont su éviter l'écueil de l'éclatement qui menace toujours un recueil d'articles : l'homogénéité du livre est garantie notamment par le fait que toutes les contributions sont rédigées en anglais, qu'elles sont d'une longueur semblable et qu'elles sont précédées d'un résumé. On ne peut que saluer la parution de ce *Companion* qui atteste de l'intérêt toujours croissant dans toute la communauté internationale de chercheurs pour la poésie hellénistique en général et pour Callimaque en particulier, qui devient petit à petit un « classique » – quel chemin a été parcouru depuis que Rudolph Pfeiffer a publié son *Callimachus* (1949-1953) ! Antje KOLDE

Christophe CUSSET, *Cyclopodie. Édition critique et commentée de l'*Idylle VI *de Théocrite*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 222 p. (COLLECTION MOM, 46. Série littéraire et philosophique, 15). Prix : 31 €. ISBN 978-2-35668-026-6.

L'ouvrage consacré à la sixième *Idylle* de Théocrite s'ouvre sur une longue introduction (53 p.) divisée en quatre parties. Dans la première (p. 9-29), intitulée « le cadre poétique », Chr. Cusset fait tout d'abord le point sur la biographie de Théocrite et sur ses liens avec la poésie alexandrine. Puis il s'intéresse de plus près à son œuvre et au terme sous lequel la tradition l'a transmise, à savoir « idylle ». Il cherche à définir le genre ainsi désigné à l'aide de divers critères, tels que la brièveté, la thématique ou la structure, pour constater qu'aucun de ces critères n'amène à une définition satisfaisante. Rappelant que la notion même de genre littéraire ne convient pas à la poésie alexandrine de par son exploration justement au-delà des limites de genres, il insiste en premier lieu sur un point qui caractérise la poésie alexandrine en général et les *Idylles* de Théocrite en particulier : la dissonance, qui réside notamment dans le décalage généré par le traitement particulier d'un thème traditionnel ; puis il

Benjamin ACOSTA-HUGHES et Christophe CUSSET, *Euphorion. Œuvres poétiques et autres fragments*. Éditées, traduites et commentées sous la direction de B.A.-H. et C.C. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13,5 x 21 cm, XXII-365 p. (FRAGMENTS, 14). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-74213-7.

Ce quatorzième volume de la Collection Fragments constitue depuis le livre de B. A. van Groningen, *Euphorion. Les témoignages. Les fragments. Le poète et son œuvre* (Amsterdam 1977) le premier ouvrage en français consacré au poète de Chalcis. Dans l'Avant-propos (p. IX-X), tout en évoquant et en remerciant tous ceux qui ont contribué à divers titres à ce livre, B. Acosta-Hughes et Christophe Cusset rappellent qu'il s'agit là d'une collaboration entre des chercheurs confirmés et des étudiants. Cette publication de grande qualité fait en effet suite à une formation à la recherche pour les élèves et étudiants de l'ENS Lyon et constitue ainsi un bel hommage rendu à leurs premiers pas de chercheurs. L'introduction (p. XI-XXII) présente Euphorion de Chalcis. Comme celui-ci partage avec Callimaque le paradoxe que sa réception à Rome constitue pour le lecteur d'aujourd'hui le premier point de rencontre, l'introduction s'ouvre sur les trois textes latins qui l'évoquent : Virgile, *Bucolique 10*, 50-51, Cicéron, *Les Tusculanes* 3, 45 et *De divinatione* 132-133. Chacun de ces trois passages, cité en latin et en traduction française, est rapidement replacé dans son contexte et commenté ; cela permet d'en dégager le contenu réel concernant Euphorion et de montrer que ces textes dessinent du poète de Chalcis une image incohérente et donc incomplète, partielle et partiale. Après ce constat, l'introduction se tourne vers la biographie livrée par la Souda, dont elle souligne certains points qui méritent d'être relevés ; parmi ceux-ci, le fait qu'Euphorion fut à Athènes à la fois étudiant de philosophie et de poésie et qu'il bénéficia de l'appui d'Antiochos III, ce qui témoigne du désir des Séleucides de promouvoir les lettres. La suite de l'introduction est consacrée à l'œuvre d'Euphorion et met en avant de nombreux parallèles avec l'œuvre de Callimaque : tous deux sont par exemple auteurs d'ouvrages en prose et en vers. Malheureusement, l'immense majorité des textes en prose d'Euphorion, dont les titres suggèrent des intérêts intellectuels vastes et variés, est perdue. Présenté par ses citateurs comme auteur de poésie hexamétrique, Euphorion a en effet composé une œuvre riche dans ce mètre ; parfois seulement les titres, bien plus nombreux que ceux que cite la Souda, en ont subsisté, soulevant de nombreuses interrogations sur la nature de l'œuvre et son contenu ; on peut tout au moins dégager un intérêt pour le poète Hésiode, l'ancienne Attique, les histoires d'amour macabres et des formes poétiques simples et populaires telles que la poésie d'imprécation ou le mime. Les nombreux parallèles thématiques et linguistiques entre la poésie d'Euphorion et celle de Callimaque ne sont pas fortuits, mais suggèrent une lecture attentive de Callimaque par le poète de Chalcis. À propos de ces deux auteurs, il est rappelé qu'ils sont fréquemment qualifiés d' « obscurs », terme qui implique, selon Clément d'Alexandrie (*Stromates* 5, 8, 50, 3) un « discours énigmatique » et la description d'un matériel littéraire cosmopolite qui doit être expliqué. Callimaque et Euphorion partagent cette épithète avec Lycophron, les liens entre ce dernier et Euphorion demandant encore à être étudiés. Une des grandes qualités de cette introduction qui constitue une mise au point de ce qu'il est possible de dire synthétiquement du poète de Chalcis réside dans le fait que toute affirmation s'appuie sur des

témoignages antiques ou des fragments cités en note et exploités de façon détaillée dans la suite du livre. Après cette introduction viennent les textes, d'abord les témoignages antiques principaux sur Euphorion, les *testimonia* (p. 2-19), puis ce qui reste de l'œuvre, divisé en quatre parties : 1. les fragments localisés (p. 22-139), les œuvres étant classées par ordre alphabétique de leur titre, 2. les fragments de localisation incertaine (p. 142-247), 3. les fragments douteux (p. 250-291), 4. les épigrammes (p. 294-297). Les fragments des trois groupes sont numérotés en continu, ce qui permet de s'y référer plus aisément. Le texte grec est nouvellement édité et donné, comme le veut l'édition, sans apparat critique ; la traduction française et le commentaire fourni donné en note, s'attachant tant au contexte du fragment qu'aux données mythologiques, géographiques, linguistiques, littéraires et intertextuelles, ont été élaborés par les divers contributeurs nommés dans l'Avant-propos, sans qu'il soit spécifié qui a travaillé sur quel texte. La dernière section du livre s'ouvre sur une bibliographie exhaustive (p. 299-312), suivie de plusieurs tables de concordances (p. 314-352) et de trois index, regroupant les noms de personnes (p. 353-356), les noms géographiques (p. 357-362) et les sources (p. 363-365). Comme le précisent les éditeurs, le « but de cet ouvrage est de donner à lire directement le texte d'Euphorion ; […] on essaiera de chercher d'abord ce qui fait l'originalité de ce poète hellénistique ». Ce but est pleinement atteint et on ne peut que féliciter l'ensemble des contributeurs pour leur travail de qualité et espérer que d'autres auteurs hellénistiques bénéficieront prochainement d'initiatives semblables – on songera par exemple à Rhianos, à Bion de Smyrne ou encore à Moschos. Antje KOLDE

Manuela CALLIPO, *Dionisio Trace e la tradizione grammaticale*. Rome, Bonanno, 2011. 1 vol. 14 x 21 cm, 219 p. (MULTA PAUCIS, 9). Prix : 20 €. ISBN 978-88-7796-622-3.

Centré sur la *Technè Grammatikè* (ci-après *TG*) attribuée à Denys le Thrace (texte et traduction italienne en regard, p. 56-87), l'ouvrage comporte une introduction (p. 9-50) et un commentaire (p. 89-201), suivi d'une brève conclusion (p. 203-207). L'introduction, solide et bien documentée, situe dans l'histoire, ancienne et moderne, la *TG*, tant pour son contenu que pour sa transmission. S'inspirant notamment des travaux récents de S. Matthaios, Manuela Callipo met l'accent, plutôt que sur la question très débattue de l'attribution à Denys, disciple d'Aristarque, de la paternité du manuel, sur le processus évolutif de formation de la doctrine grammaticale qu'il reflète ; comme Matthaios, elle insiste sur l'importance du fondement aristotélicien de cette doctrine, sans nier pour autant les apports stoïciens. Il y a là un déplacement d'accent qui corrige heureusement une tendance, marquée dans la littérature récente, à majorer fortement l'apport stoïcien. Sans faire de Denys l'auteur du manuel dans l'état où la tradition l'a fixé, M. Callipo souligne combien la doctrine qu'il consigne doit à la réflexion des grands philologues alexandrins, Aristophane de Byzance et, surtout, Aristarque de Samothrace. Elle insiste aussi sur son élaboration continue dans le milieu intellectuel alexandrin, vivant et polymorphe, des derniers siècles de l'ère païenne. Le texte grec, fondé sur l'édition de G. Uhlig, est réexaminé de manière critique et tient compte des apports papyrologiques. La traduction est soignée, mais

chapitre V. Cette enquête permet ainsi à l'auteur d'affirmer que c'est dans cette cité et à cette époque qu'il faut situer la composition de l'*Hymne*. Il restait encore à cerner dans quelles circonstances en placer la performance. À cet égard, l'auteur envisage deux scénarios possibles. Se fondant sur des éléments internes à l'*Hymne*, elle le replace dans le contexte des Panathénées comme introduction à une récitation rhapsodique, tout en avançant la possibilité que l'*Hymne* ait pu être exécuté dans le cadre de banquets semi-officiels, forme intermédiaire de convivialité entre les grands festivals et le banquet privé. Enfin, dans un dernier chapitre, l'auteur étaye encore cette thèse d'une composition athénienne de l'*Hymne* en soulignant la fortune littéraire de celui-ci dans l'Athènes du V^e^ siècle, relevant notamment les analogies entre la figure d'Hermès et celle de Prométhée dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Au final, une étude de grand intérêt qui contribue à mieux cerner le contexte, la datation ainsi que les circonstances d'exécution d'un *Hymne* qui n'en reste pas moins ancré dans des traditions locales. On regrettera seulement l'absence de conclusions qui auraient fort utilement rappelé ce qui a permis à l'auteur d'établir le lien entre cet ancrage mythique péloponnésien et le contexte athénien de la composition de l'*Hymne*.

Carine VAN LIEFFERINGE

Zsolt ADORJÁNI, *Auge und Sehen in Pindars Dichtung*. Hildesheim, Olms, 2011. 1 vol. 15 x 21 cm, 248 p. (SPUDASMATA, 139). Prix : 39,80 €. ISBN 978-3-487-14632-4.

La préface qui ouvre le livre précise qu'il s'agit de la version allemande légèrement remaniée d'une thèse présentée en 2011 en hongrois à l'Université catholique Péter-Pázmány de Piliscsaba en Hongrie. L'introduction (p. 8-16) circonscrit le sujet – la métaphore de l'œil et de la vision dans les épinicies de Pindare – et précise la méthode. L'auteur joint ainsi à l'analyse thématique deux analyses plus traditionnelles, à savoir l'analyse textuelle vers par vers et l'analyse purement philologique et grammaticale ; cette démarche lui permet notamment d'apporter de nouveaux éléments aux débats relatifs à des passages textuels très discutés. Par-là, Adorjáni se positionne également dans la discussion portant sur la question de l'unité de l'œuvre pindarique et donc sur les liens qu'une même thématique peut tisser entre plusieurs odes. Aussi l'auteur traite-t-il essentiellement des épinicies, entièrement conservées, et seulement sporadiquement des fragments. En ce qui concerne la littérature secondaire, l'auteur ambitionne de recourir à l'ensemble non seulement des commentaires sur Pindare mais également des recherches qui traitent de son sujet, l'œil et le regard, tout comme du sujet étroitement apparenté qu'est celui de la lumière et de l'obscurité, et cela dans toute la littérature grecque. Une rapide revue critique de l'ensemble de ces recherches montre qu'un tel travail consacré à Pindare fait encore défaut, une lacune que l'auteur vise à combler. Suivent cinq chapitres thématiques. Le premier, intitulé « Le regard de la Charis » (p. 17-75), part de la quatorzième ode olympique qui, bien qu'elle chante la victoire d'Asopichos d'Orchomène, célèbre surtout les Charites. À l'analyse détaillée de cette ode succède celle d'un passage de la septième ode olympique, puis une série de réflexions sur les Charites, fondées sur ces deux analyses rigoureuses mais tenant compte également de toutes les autres occurrences

de ces déesses. Ainsi, l'auteur traite-t-il des métaphores suivantes en relation avec les Charites : floraison et croissance, désir amoureux et floraison, vision, floraison et vision, désir amoureux et vision. Le chapitre se clôt par une annexe sur les Muses chez Pindare. Le deuxième chapitre, intitulé « Poète, athlète, dieu et leur regard » (p. 76-120), s'ouvre sur des réflexions relatives à l'équilibre parfait entre soutien divin et mérite humain indispensable tant à la création poétique qu'à la victoire athlétique. Ces réflexions sont développées dans deux sous-parties traitant des sujets suivants : lumière – éloge – vision et obscurité – jalousie – calomnie. L'auteur démontre la pertinence de la symbolique de la lumière et de l'obscurité qu'il a dégagée en s'en servant comme grille de lecture pour des passages tirés des odes néméennes 7, 8 et 4. À la fin de ce chapitre, sur la base d'un passage tiré de l'ode pythique 8, il consacre de nombreuses pages au lien entre le poète et son dieu qu'expriment leurs regards respectifs. Si le deuxième chapitre distingue les deux destinataires du regard divin que sont l'athlète et le poète, le troisième chapitre, intitulé « L'œil du souverain » (p. 121-139), distingue entre deux classes de commanditaires, le souverain et le non-souverain, et se focalise sur le souverain et les mentions de son œil dans les épinicies. Les vers 56 à 58 de l'ode isthmique 5, qui donnent lieu à de nombreuses discussions parmi les philologues, constituent le point de départ du quatrième chapitre, « Le regard des espoirs » (p. 140-171). Après avoir passé en revue les interprétations proposées par divers philologues et avoir investigué les champs sémantiques de κνίζειν et d'ὄπις, l'auteur explique le concept pindarique de l'ἐλπίς et la métaphore ici employée. Le dernier chapitre thématique, « Lumière et obscurité, ode olympique 2 ou *Pindarus allegoricus* » (p. 172-196), élargit la perspective en traitant de deux phénomènes optiques étroitement liés à l'œil et à la vision, à savoir la lumière et l'obscurité. L'auteur illustre l'importance de la métaphore lumière-obscurité par une analyse détaillée de la deuxième ode olympique et surtout des vers 63 à 91, qui brossent un tableau de la destinée des âmes. Dans la septième et dernière partie, intitulée « Résultats » (p. 197-203), Adorjáni présente deux tableaux regroupant des passages de Pindare dont le texte est sujet à débats ; dans le premier se trouvent ceux pour lesquels Adorjáni propose une leçon différente de celle de Snell et Maehler à la suite des analyses développées dans les chapitres précédents et dans le second ceux dont la leçon qu'en proposent Snell et Maehler se trouve confirmée. Ces résultats très concrets au niveau du texte pindarique se trouvent complétés par un rapide résumé des analyses qui constituent le livre. Ce chapitre conclusif est suivi de la bibliographie (p. 204-235), très fouillée, et d'une annexe composée de deux parties, un index des passages cités (p. 236-244), puis un catalogue raisonné des passages pindariques mentionnant Charis. En alliant de façon exemplaire d'un côté analyses philologiques et grammaticales minutieuses et rigoureuses et de l'autre analyses littéraires et thématiques tout aussi rigoureuses, ce livre constitue une contribution importante aux recherches pindariques, en ce qu'il apporte de nombreux éclaircissement sur le texte tant au niveau des leçons qu'à celui de l'interprétation. En outre, l'ouvrage d'Adorjáni est à même de rassurer tout antiquisant sur l'avenir du latin, id est son utilité : les citations du texte grec, d'après l'édition de Snell et Maehler, sont suivies, pour le confort du lecteur, d'une traduction … non pas en allemand, comme on aurait pu l'attendre, mais en latin.

Antje KOLDE

(p. 407-428), Marco Fantuzzi des voix multiples présentant des points de vue multiples (p. 429-453), Christophe Cusset des poètes antérieurs que Callimaque fait parler (p. 454-473), Yannick Durbec d'autres personnages que Callimaque fait intervenir, tels que des héros, des aristocrates et des gens du peuple ou des vainqueurs aux jeux olympiques (p. 474-492) et Mark Payne livre une analyse lacanienne de l'autoreprésentation du poète comme enfant (p. 493-507). Le « Nachleben » de Callimaque constitue le thème de la cinquième et dernière partie. Alessandro Barchiesi s'intéresse à la réception du poète à Rome (p. 511-533), Claudio De Stefani et Enrico Magnelli à l'évolution du « callimaquéisme » de l'époque hellénistique à l'époque byzantine (p. 534-565) et Mario Citroni au débat philologique sur l'originalité de la poésie latine, tel qu'il est reflété dans les ouvrages à partir de Pasquali (p. 566-586). L'épilogue, qui conclut la série des articles, est de la plume de Benjamin Acosta-Hughes. Callimaque y est présenté comme le premier poète moderne, conscient du fait qu'un poème est avant tout un texte et un chant et que dans son élaboration le travail de composition poétique tout comme les occasions de (re)présentation jouent un rôle de premier ordre ; en cela, Callimaque est comparable à un autre poète alexandrin de loin son cadet, Constantine Cavafy (p. 587-601). Le livre se clôt sur une bibliographie exhaustive (p. 603-657) et sur deux index – un index des œuvres citées (p. 660-683) et un index général (p. 684-708). Benjamin Acosta-Hughes, Luigi Lehnus et Susan Stephens ont su éviter l'écueil de l'éclatement qui menace toujours un recueil d'articles : l'homogénéité du livre est garantie notamment par le fait que toutes les contributions sont rédigées en anglais, qu'elles sont d'une longueur semblable et qu'elles sont précédées d'un résumé. On ne peut que saluer la parution de ce *Companion* qui atteste de l'intérêt toujours croissant dans toute la communauté internationale de chercheurs pour la poésie hellénistique en général et pour Callimaque en particulier, qui devient petit à petit un « classique » – quel chemin a été parcouru depuis que Rudolph Pfeiffer a publié son *Callimachus* (1949-1953) ! Antje KOLDE

Christophe CUSSET, *Cyclopodie. Édition critique et commentée de l'*Idylle VI *de Théocrite*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 222 p. (COLLECTION MOM, 46. Série littéraire et philosophique, 15). Prix : 31 €. ISBN 978-2-35668-026-6.

L'ouvrage consacré à la sixième *Idylle* de Théocrite s'ouvre sur une longue introduction (53 p.) divisée en quatre parties. Dans la première (p. 9-29), intitulée « le cadre poétique », Chr. Cusset fait tout d'abord le point sur la biographie de Théocrite et sur ses liens avec la poésie alexandrine. Puis il s'intéresse de plus près à son œuvre et au terme sous lequel la tradition l'a transmise, à savoir « idylle ». Il cherche à définir le genre ainsi désigné à l'aide de divers critères, tels que la brièveté, la thématique ou la structure, pour constater qu'aucun de ces critères n'amène à une définition satisfaisante. Rappelant que la notion même de genre littéraire ne convient pas à la poésie alexandrine de par son exploration justement au-delà des limites de genres, il insiste en premier lieu sur un point qui caractérise la poésie alexandrine en général et les *Idylles* de Théocrite en particulier : la dissonance, qui réside notamment dans le décalage généré par le traitement particulier d'un thème traditionnel ; puis il

souligne une autre caractéristique des *Idylles* de Théocrite, la miniaturisation. Après avoir mis en évidence ces particularités de l'œuvre de Théocrite, Chr. Cusset se tourne vers la question de savoir si les *Idylles* ont dès l'origine été publiées sous forme de recueil et, si oui, dans quel ordre elles y figuraient et il présente diverses solutions qui ont été proposées ; l'une d'entre elles, qu'il expose de façon assez détaillée, insiste sur les rapports numériques qui s'établissent autant à l'intérieur de chacune des *Idylles* qu'entre elles. La deuxième partie de l'introduction, « le substrat mythologique : un Cyclope en évolution », concerne le personnage mythologique qui est le protagoniste de l'*Idylle* 6, le Cyclope Polyphème. Dans ces pages (p. 29-44), Chr. Cusset donne un aperçu détaillé des divers cyclopes que connaît la tradition littéraire grecque en adoptant la perspective de l'évolution que ce personnage a connue, d'abord des poèmes hésiodiques à l'*Odyssée*, puis chez Euripide et surtout chez les auteurs comiques, qui l'ont présenté en amoureux malheureux, et finalement chez les auteurs alexandrins. Dans le cadre de la troisième partie, « structure et unité de l'*Idylle* 6 » (p. 44-51), Chr. Cusset livre une analyse détaillée de la composition de la sixième *Idylle*, qui s'appuie sur l'examen tant de la structure formée par le récit-cadre et les poèmes insérés que de la composition annulaire, dont Théocrite fait un large usage dans cette *Idylle*. Cette analyse permet de dégager les éléments centraux du poème. Chr. Cusset termine cette partie par une analyse métrique détaillée qui livre le climat rythmique harmonieux de cette pièce, en accord avec la tranquillité du monde représenté, le monde pastoral. Quelques « brèves remarques sur la transmission du texte » (p. 51-53) viennent clore l'introduction. Puis vient le texte grec, doté d'un important apparat critique, (p. 56-57), suivi de la traduction française (p. 58-59). La majeure partie du livre (p. 61-191) est consacrée à un commentaire linéaire vaste et détaillé qui traite de points aussi divers que les choix éditoriaux, la langue de Théocrite, le mètre, le style, les scholies, la sonorité, l'intertextualité, la composition ou l'interprétation littéraire. Chacun de ces commentaires souligne la complexité du texte et la virtuosité du poète. La bibliographie très fournie (p. 193-203) est suivie de quatre index (p. 205-222) : index des noms propres, personnes et divinités, index des lieux, index thématique et index des passages cités – la longueur de ces index reflète bien la richesse du commentaire linéaire. Cet ouvrage n'est pas le premier que Chr. Cusset consacre à la poésie hellénistique, ni même à Théocrite. Il suffira de citer son édition critique des *Bacchantes* de Théocrite (Paris 2001), son édition annotée de l'*Alexandra* de Lycophron en collaboration avec C. Chauvin (Paris, 2008), son édition des fragments d'Euphorion en collaboration avec B. Acosta-Hughes (Paris, 2012) et son édition des actes du colloque *Lycophron : éclats d'obscurité* en collaboration avec E. Prioux (Saint-Étienne 2009), sans parler de ses nombreux articles. Outre la connaissance intime que l'auteur possède de la poésie hellénistique, cet ouvrage témoigne donc aussi de la vitalité que connaît actuellement l'étude de la poésie hellénistique, dans le monde francophone comme ailleurs. Sur la base du titre de l'ouvrage, « Cyclopodie », on s'attendrait à une prise en considération plus systématique et plus visible de l'*Idylle* 11, la seconde *Idylle* de Théocrite consacrée au Polyphème amoureux, par exemple dans l'introduction. Or, le lecteur reste quelque peu sur sa faim. Cela signifie-t-il qu'un autre ouvrage, consacré lui à l'*Idylle* 11, serait en préparation ?

Antje KOLDE

attention aux détails et à toutes les données concrètes, les gestes, les objets et les situations qui font se croiser Apollon et quatre ou cinq autres puissances divines. Il y a un absent : Dionysos. Ce sera là vraisemblablement l'objet d'un prochain livre dans lequel le savant expérimentera les relations entre Dionysos et Apollon. Le texte que j'ai tenté de présenter est suivi par près de cent pages de notes qui révèlent avec quel soin Detienne a mené son enquête. Le livre ne comporte pas de bibliographie systématique mais le lecteur trouvera une moisson de livres et d'articles insérée dans les notes. Rien n'a échappé à l'œil vigilant de Detienne qui, s'appuyant sur une prodigieuse connaissance de toutes les sources relatives à Apollon le couteau à la main, nous offre ce qu'il a appelé « une approche expérimentale du polythéisme grec ». L'ouvrage s'achève sur un index extrêmement précieux. Simon BYL

Michael Attyah FLOWER, *The Seer in Ancient Greece*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2008. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XVIII-305 p., 19 fig. Prix : 23.95 £. ISBN 978-0-520-25229-5.

Dans le *Chapitre I : Problems, methods, and sources*, après une mise au point sémantique et un rappel sur la différence entre les centres oraculaires et les devins « autonomes », Flower explique sa démarche : d'une part redonner sa juste place à la figure du devin dans le contexte historique et social de la Grèce antique ; montrer d'autre part quels étaient les fonctions, le rôle et les techniques de ce praticien au sein de ce qu'il appelle « le système des croyances et des savoirs » de son époque. Son étude n'est pas diachronique mais plutôt synchronique, et couvre une période qui va du VIII^e^ siècle au III^e^ siècle av. J.-C., pour des raisons qui tiennent principalement à l'état des sources conservées. Dénonçant tout positivisme consistant à affirmer que les praticiens de la divination n'étaient ni plus ni moins que des charlatans dont le seul intérêt était de manipuler les masses superstitieuses pour des intérêts pécuniaires, Flower se propose de réintégrer la figure du devin dans le cadre social et religieux de la société grecque, en faisant converger l'analyse des sources anciennes avec les données anthropologiques récentes sur les traditions africaines et asiatiques contemporaines (notamment Peek et Evans-Pritchard). Conscient des difficultés inhérentes à l'interprétation des sources anciennes (et notamment de la distorsion de la réalité historique à travers la vision de chaque auteur), Flower indique qu'il privilégiera les sources historiques tout en faisant une large part aux sources littéraires de l'épopée, de la tragédie et de la comédie. – Dans le *Chapitre II : Who is a seer ?*, Flower définit le *mantis* grec avant tout comme un homme public « doué d'une inspiration spéciale » dont la sphère de compétences était très étendue, même au début de l'époque classique (observation des présages, possession, rituels de purification, etc.). En accord avec Burkert, Flower réaffirme la possibilité de l'origine orientale de la divination grecque, et notamment de la méthode spécifique de l'extispicine, même si, remarque-t-il, il existait de grandes différences entre le Proche-Orient et la Grèce en matière de divination, surtout au niveau de la complexité des méthodes, de la spécialisation des techniques et du contrôle par le pouvoir politique, bien plus pesant en Orient qu'en Grèce. Vient ensuite la question de la famille mantique, élément essentiel pour la réputation d'un devin, en ce qu'elle conserve et légitime l'apprentissage de la divina-

tion. Une nette distinction distinguait le devin du prêtre : le premier, contrairement au second qui était élu ou désigné par le sort, n'était pas attaché à une charge publique et devait donc se distinguer par son charisme personnel pour pouvoir être « crédible » aux yeux de ses « clients ». L'auteur tente enfin de mettre au clair les confusions entre les catégories de magie et de religion, sans trop de lien avec ce qui précède. Selon lui, divination semble être synonyme de religion, ce qui ne sert pas son argumentation qui reste, au demeurant, sans conclusion probante. – Dans le *Chapitre III : The role and image of the seer*, la divination est définie comme une « tentative pour susciter de la part d'un pouvoir supérieur ou d'un être super-naturel les réponses à des questions situées en dehors du champ de compréhension humain ordinaire ». La divination grecque procurait non seulement des réponses à des questions difficiles, mais facilitait également la prise de décisions sur des problèmes d'ordre immédiat tendus vers le futur. À la suite des anthropologues, Flower remet en cause la distinction platonicienne entre divinations intuitive et inductive, arguant que le philosophe avait éludé la réalité grecque et manqué une troisième forme de divination qu'il appelle « faculté innée de la divination » ou « intuition prophétique », et qu'il distingue de la possession pure et simple. Prenant notamment la figure du devin mythique Calchas pour étayer son argumentation, il peine à convaincre en raison de la fragilité des sources qu'il utilise. En ce qui concerne l'image des devins dans la littérature, ceux-ci sont la plupart du temps dépeints à l'image des personnages de l'épopée, et il n'est, de ce point de vue, pas impossible que les devins historiques aient cherché à « imiter » les devins mythiques traditionnels. Flower démontre enfin, grâce au récit de l'*Anabase*, que le genre de question posée durant un examen d'entrailles était aussi le genre de question que l'on posait lors de consultations dans des sanctuaires oraculaires, même si dans certains cas la question et la réponse pouvaient être plus sophistiquées. – Dans le *Chapitre IV : Divination as a system of knowledge and belief*, une fois admis que la divination n'est pas pure tricherie, mais au contraire un système de croyances rationnel, cohérent et socialement utile, comment fonctionnait-elle ? Cette question, qui demeure en somme le fil rouge du présent chapitre, Flower décide d'y répondre en s'appuyant à nouveau sur les travaux d'Evans-Pritchard. La relation entre les dieux et les hommes était conçue en termes de réciprocité, et la bonne volonté des dieux pour communiquer avec les mortels à travers le rite de la divination était un des aspects de cette réciprocité. Analysant le récit de la défaite athénienne à Syracuse en 413 suite à l'interprétation erronée d'une éclipse de lune, on voit à quel point les devins pouvaient avoir une importance cruciale dans la prise de décision d'un général chargé en dernière instance de décider du bien de l'armée. On voit aussi, grâce à Plutarque, que l'explication rationnelle d'un événement (sa cause) peut se coupler à une explication religieuse (son sens). La croyance dans l'efficacité de la divination était maintenue non seulement par l'habileté des croyants à expliquer erreurs et contradictions, mais aussi par le désastre qui frappait ceux qui méprisaient les signes. Par une étude diachronique, on voit aussi, d'une part que le système démocratique athénien ne fut pas incompatible avec la croyance en la divination, et qu'à l'époque hellénistique, la divination n'avait pas été abandonnée. – Dans le *Chapitre V : Disbelief and scepticism about seers*, l'auteur montre que les Grecs formulaient de nombreuses réserves à l'égard des devins, ce qui indique assez bien l'importance et la place qu'ils prenaient dans la société. Et si l'on pouvait croire sincèrement en la divination comme

système de communication avec les dieux, rien n'empêchait cependant de douter des compétences et des qualités de certains devins. Le scepticisme envers les devins, et notamment les accusations d'avidité voire de tricherie, sont récurrents dans la tradition littéraire, dans l'épopée, la tragédie ou les écrits historiques ; mais cela ne prouve nullement l'incrédulité ambiante à l'égard du devin. Il y a toujours un retournement dans les récits littéraires, et le déroulement des événements démontre toujours, surtout dans la tragédie et l'épopée, que le devin avait vu juste. Le fait qu'Aristophane, par exemple, se moque si souvent des devins est bien la preuve que ceux-ci possédaient une grande influence : c'est bien plutôt l'absence de moquerie ou d'accusations d'avidité qui serait vraiment surprenante. Ce que les sources montrent, et c'est là une chose que l'on retrouve partout où sont pratiqués des rites divinatoires, c'est que le devin est à la fois respecté et ridiculisé, sans qu'il soit jamais totalement rejeté. – Le *Chapitre VI* : *A dangerous profession*, s'attache au rôle du devin en contexte militaire lequel était, au regard des sources accessibles, prépondérant. C'est là que les devins pouvaient réellement faire preuve de talent et démontrer leur intelligence, lors de l'examen des entrailles, sorte de performance publique engagée sous les auspices divins, et où l'habileté technique se couplait au charisme du praticien. L'interprétation du devin était fondamentale au moral de l'armée, mais également pour la prise des décisions stratégiques ; le praticien pouvait encore, suivant les occasions, être à l'origine du déclenchement même des hostilités. Il est peu probable d'ailleurs que, dans la réalité des faits, le devin et le général entraient systématiquement en conflit, contrairement à ce que l'on peut lire dans l'épopée ou la tragédie : le devin, dont la réputation dépendait de l'habileté technique mais aussi de ses relations avec le général, n'avait que peu intérêt à s'opposer aux décisions de son client, qui était son gagne-pain. De l'examen des *hiera* (principalement un examen du foie des victimes), le plus fréquent au cours d'une guerre, on passe aux *sphagia* (observation du sang des victimes sacrifiées), principalement grâce aux écrits de Xénophon, qui, il est vrai, est une des rares sources sur ces questions pratiques. Le devin était capable de mener les rites divinatoires pour obtenir les résultats voulus sans compromettre les croyances religieuses ; il n'avait pas pour objectif de prédire la victoire au général, mais seulement de lui indiquer si les signes étaient favorables ou non. Le devin et le général pouvaient entrer en désaccord mais, en règle générale, le général se risquait peu à s'opposer au verdict des devins, de peur d'être la cible d'une vengeance divine. – *VII. The art of consultation* : Hormis le fait de déclarer qu'un oracle est favorable ou défavorable, un devin devait aussi donner des conseils durant un processus de négociation, nuancé et subtil. Individualité, créativité et flexibilité se trouvaient à la base de sa propre technique, et lui permettaient de se distinguer des autres praticiens. L'art traditionnel de la divination nécessitait d'appliquer son intelligence à la situation ambiante en proposant une performance qui servirait à dévoiler ses habilités et ses capacités. Le devin emploie son intelligence pour comprendre le contexte social dans lequel il évolue : un des ressorts de la divination réside dans la découverte de la (ou des) correspondance(s) entre les problèmes immédiats du client et ce qu'il y a d'anormal ou d'inhabituel dans son environnement proche. Dans ce cas, le devin doit découvrir, expliquer et prédire la nature et la structure de cette correspondance. À l'aide d'une comparaison interculturelle avec le shamanisme, Flower tend à montrer que la divination grecque n'était pas une affaire de manipulation, mais bien un instrument de relations sociales.

– *VIII : Not just a man's profession* : En Grèce ancienne, le fait d'être prophète ou devin n'était pas réservé exclusivement aux hommes. Les femmes n'étaient pas non plus de simples instruments des dieux, et certaines maîtrisaient la divination technique. Si nous manquons de sources sur les prophétesses, cela tient au fait que beaucoup de sources concernent la guerre. La plus célèbre des prophétesses, la Pythie, est l'objet de ce chapitre, si bien qu'il semble s'agir ni plus ni moins que d'un résumé du mode de consultation de l'oracle de Delphes. Flower reprend ici toutes les théories qui ont animé les débats scientifiques depuis un siècle, notamment au sujet de la versification des oracles, de leur composition orale, et aussi de la manière dont la vierge sur le trépied était inspirée. Sur la question de l'inspiration prophétique, l'auteur estime que l'hypothèse la plus probable est celle qui consiste à dire que la Pythie entrait dans un état modifié de conscience, peut-être aidé par des émanations gazeuses souterraines (hypothèse pourtant saugrenue), et que, croyant être possédée par Apollon, elle composait des hexamètres spontanément. Pour étayer cette argumentation, Flower fait un parallèle intéressant, quoique osé, avec l'oracle tibétain toujours fonctionnel de Nechung, et l'antique oracle d'Ishtar à Arbèles. – Flower livre une synthèse qui manquait aux historiens de la religion grecque et qui, même si elle ne répond pas à toutes les interrogations au sujet des devins, a au moins le mérite de poser toutes les questions. Chaque chapitre peut être lu séparément en raison du choix d'organisation synchronique de l'auteur, choix qui entraîne de nombreuses redites. Il parvient en tout cas à montrer que la divination était une pratique qui permettait aux citoyens, généraux, ou politiciens, de déterminer ce dont ils avaient besoin et comment prendre une décision cruciale. Plusieurs cas d'études viennent ponctuer les démonstrations, et les images apportent un complément intéressant au texte. Moins qu'une image complète de la figure du devin dans l'Antiquité, Flower donne plutôt l'impression d'avoir étudié le devin en temps de guerre en prenant surtout appui sur les témoignages de Xénophon et d'Hérodote, qu'il lit (trop) souvent au pied de la lettre. Sa démonstration peine parfois à convaincre en raison d'une lecture beaucoup au premier degré, notamment de l'épopée et de la tragédie. Le dernier chapitre vient en outre couper l'élan de l'auteur et traite essentiellement de la question de Delphes et de la Pythie alors qu'on se serait attendu à davantage de données sur les prophétesses de Dodone ou encore les Sibylles. Le mérite de cet ouvrage est en tout cas de pouvoir être lu par des classicistes aussi bien que par des non-classicistes, et son approche pluridisciplinaire est plutôt réussie. On appréciera enfin la bibliographie diversifiée qui contient des titres récents ainsi que la présence d'un *index locorum* très pratique et complet si l'on s'intéresse à un auteur en particulier. Mathieu LABADIE

Emma ASTON, *Mixanthrôpoi. Animal-Human Hybrid Deities in Greek Religion*. Liège, CIERGA, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 383 p., 42 fig. (KERNOS. Suppl., 25). ISBN 978-2-9600717-8-8.

Cet ouvrage, aboutissement d'une thèse de doctorat présentée à l'Université d'Exeter en 2007, émane de la curiosité suscitée chez l'auteur par la rareté des figures divines hybrides, rareté rapidement relativisée au cours de sa recherche. Dans l'introduction, partant d'une réflexion sur la terminologie, ou plutôt l'absence d'un terme

témoignages antiques ou des fragments cités en note et exploités de façon détaillée dans la suite du livre. Après cette introduction viennent les textes, d'abord les témoignages antiques principaux sur Euphorion, les *testimonia* (p. 2-19), puis ce qui reste de l'œuvre, divisé en quatre parties : 1. les fragments localisés (p. 22-139), les œuvres étant classées par ordre alphabétique de leur titre, 2. les fragments de localisation incertaine (p. 142-247), 3. les fragments douteux (p. 250-291), 4. les épigrammes (p. 294-297). Les fragments des trois groupes sont numérotés en continu, ce qui permet de s'y référer plus aisément. Le texte grec est nouvellement édité et donné, comme le veut l'édition, sans apparat critique ; la traduction française et le commentaire fourni donné en note, s'attachant tant au contexte du fragment qu'aux données mythologiques, géographiques, linguistiques, littéraires et intertextuelles, ont été élaborés par les divers contributeurs nommés dans l'Avant-propos, sans qu'il soit spécifié qui a travaillé sur quel texte. La dernière section du livre s'ouvre sur une bibliographie exhaustive (p. 299-312), suivie de plusieurs tables de concordances (p. 314-352) et de trois index, regroupant les noms de personnes (p. 353-356), les noms géographiques (p. 357-362) et les sources (p. 363-365). Comme le précisent les éditeurs, le « but de cet ouvrage est de donner à lire directement le texte d'Euphorion ; […] on essaiera de chercher d'abord ce qui fait l'originalité de ce poète hellénistique ». Ce but est pleinement atteint et on ne peut que féliciter l'ensemble des contributeurs pour leur travail de qualité et espérer que d'autres auteurs hellénistiques bénéficieront prochainement d'initiatives semblables – on songera par exemple à Rhianos, à Bion de Smyrne ou encore à Moschos. Antje KOLDE

Manuela CALLIPO, *Dionisio Trace e la tradizione grammaticale*. Rome, Bonanno, 2011. 1 vol. 14 x 21 cm, 219 p. (MULTA PAUCIS, 9). Prix : 20 €. ISBN 978-88-7796-622-3.

Centré sur la *Technè Grammatikè* (ci-après *TG*) attribuée à Denys le Thrace (texte et traduction italienne en regard, p. 56-87), l'ouvrage comporte une introduction (p. 9-50) et un commentaire (p. 89-201), suivi d'une brève conclusion (p. 203-207). L'introduction, solide et bien documentée, situe dans l'histoire, ancienne et moderne, la *TG*, tant pour son contenu que pour sa transmission. S'inspirant notamment des travaux récents de S. Matthaios, Manuela Callipo met l'accent, plutôt que sur la question très débattue de l'attribution à Denys, disciple d'Aristarque, de la paternité du manuel, sur le processus évolutif de formation de la doctrine grammaticale qu'il reflète ; comme Matthaios, elle insiste sur l'importance du fondement aristotélicien de cette doctrine, sans nier pour autant les apports stoïciens. Il y a là un déplacement d'accent qui corrige heureusement une tendance, marquée dans la littérature récente, à majorer fortement l'apport stoïcien. Sans faire de Denys l'auteur du manuel dans l'état où la tradition l'a fixé, M. Callipo souligne combien la doctrine qu'il consigne doit à la réflexion des grands philologues alexandrins, Aristophane de Byzance et, surtout, Aristarque de Samothrace. Elle insiste aussi sur son élaboration continue dans le milieu intellectuel alexandrin, vivant et polymorphe, des derniers siècles de l'ère païenne. Le texte grec, fondé sur l'édition de G. Uhlig, est réexaminé de manière critique et tient compte des apports papyrologiques. La traduction est soignée, mais

laisse parfois le lecteur perplexe. Quelques exemples : – au § 6.1, p. 59, on lit que les lettres *sono chiamate anche elementi, in quanto disposte secundo una linea e un ordine.* Le *in quanto* n'est intelligible que si on sait que *elementi* traduit le grec στοιχεῖον et *linea*, στοῖχος, et qu'on a donc affaire à une indication étymologique. La longue (et excellente) note sur στοιχεῖον (p. 127 ss.), sauf erreur de ma part, ne parle de cette étymologie que de manière allusive (p. 129) ; – au § 6.10, p. 63, on peut se demander ce que sont les *nomi maschili non allungati*. Rien ne permet de le deviner et je ne vois pas que la chose soit expliquée p. 150 ; – au § 11, p. 65, λέξις est traduit par *espressione*, et de même ensuite aux § 15, 17, 18, 20, mais au § 13, dans le contexte rigoureusement parallèle d'une définition de partie du discours, on lit que le verbe est *una parola…* Outre le problème de cohérence entre les définitions, le choix – discutable à mes yeux – de *espressione* pour traduire λέξις aurait bien mérité une explication dans les notes : je n'en trouve nulle part ; – flottement comparable, et inexpliqué, § 12.7, p. 71, entre *essenza* et *sostanza* pour traduire οὐσία. Quant à l'ὄνομα κύριον (*ibid.*), on ne trouve aucune explication justifiant sa traduction par *nome principale*, abandonnée dans le commentaire (p. 185 s.) au profit de *nome proprio*. Ces petites faiblesses, qui font penser à un défaut de « lissage » de la traduction avant publication, ne doivent pas faire oublier l'excellent travail de commentaire qui met bien en perspective l'histoire du métalangage grammatical fixé par la *TG* – entre autres bonnes notices, celles sur προσῳδία (p. 103 ss.), στοιχεῖον (p. 127 ss.), et, dans le domaine des parties du discours, la mise au point sur l'épineuse question du σύνδεσμος (p. 198 ss.). Somme toute, le livre de Manuela Callipo constitue un précieux adjuvant pour une lecture éclairée de la *TG* et un ouvrage de référence sur les origines et les premiers développements de la grammaire occidentale. La présentation matérielle est soignée et je n'y ai trouvé que de rares coquilles (*questi era chiamato*, p. 10 l. 14 ; typographie à revoir, p. 108, l. 23 ; ἐκφώνεσις, p. 129, l. 11).

Jean LALLOT

Aude COHEN-SKALLI, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Fragments.* Tome I. *Livres VI-X*. Texte établi, traduit et commenté par A.C.-S. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CXL-420 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00571-3.

Paul GOUKOWSKI, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Fragments.* Tome III. *Livres XXVII-XXXII.* Texte établi, traduit et commenté par P.G. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, XLVIII-284 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00573-7.

On sait que la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile est une œuvre majeure composée à Rome au I^er^ siècle av. J.-C., qu'elle comptait quarante livres dont nous ne possédons plus que les I-V et XI-XX et que le reste n'est connu que par des fragments à tous égards disparates. Dans l'*AC*, 77, 2008, p. 387-388, nous avons eu l'occasion de présenter le premier tome de ces fragments, publié en 2006 par Paul Goukowsky, qui avait déjà signé dans la « Collection Budé » l'édition des livres XVII et XVIII. Nous terminions la recension en souhaitant que le public spécialisé puisse disposer le

Le calendrier romain, ou plus exactement les calendriers romains successifs, représentent un des domaines à la fois les plus archaïques et les plus modernes du fonctionnement politico-religieux de la Rome antique et de la réception quotidienne dont nous avons hérité. Les plus archaïques car ils remontent à la conception, à la perception et à l'administration abstraite des incohérences matérielles et factuelles liées à l'incompatibilité de mesure entre la longueur de la révolution annuelle du soleil, des phases de la lune et de la durée du jour, tous éléments qui structurent la vie des gens et des dieux. Les plus modernes car c'est le réaménagement grégorien du calendrier de Jules César que le monde entier, ou presque, utilise aujourd'hui comme référence. La définition exacte de toutes ses phases et réformes est extrêmement complexe car nous ne disposons que de sources différées, aux compréhensions parfois anachroniques ou déformées ; ses implications au niveau de la vie politique romaine sont plus subtiles qu'on ne le pense parfois et trop d'idées reçues circulent qui simplifient exagérément les contraintes. La documentation est souvent ambiguë : ainsi comment interpréter les fastes épigraphiques ? Comme des sources valables de notre connaissance du calendrier ou comme des re-créations tardives, produit *a posteriori* de l'annalistique ancienne ? L'ouvrage que nous propose Jörg Rüpke et qui, depuis sa version originale allemande (*Kalender und Öffentlichkeit. Die Geschichte der Representation und religiöse Qualifikation von Zeit in Rom*, Berlin, 1995), fait en général autorité, offre un tableau renouvelé de la succession des étapes, avec un point de vue original qui récuse l'état ancien à dix mois traditionnellement affirmé. L'étude est solidement charpentée, fondée sur un dossier documentaire approfondi et une analyse rigoureuse des incidences rituelles : la mise en évidence du caractère « essentiel » du calendrier dans la vie religieuse est à cet égard très convaincante. Toutefois l'intrication des problématiques de cette matière est telle que le retour aux sources dans le détail précis des événements aurait été souhaitable, plutôt que de s'en remettre à des publications aussi valables soient-elles sur des questions aussi fondamentales que les intercalations historiquement attestées. La recherche est un peu trop théorique et la reconstitution de concepts et de structures au départ des interprétations personnelles, si elle est inévitable et stimulante, devrait être plus concrètement confrontée aux événements. Il ressort nettement que l'auteur est un historien de la religion et que son point de vue se focalise sur cet aspect, les tenants et aboutissants politiques et militaires étant plutôt minorés. Que l'ouvrage constitue un pilier de nos bibliothèques, que son impact sur la compréhension du système et du calendrier religieux romain républicain soit marquant, que sa traduction anglaise qui en ouvre largement la diffusion soit une initiative excellente, constituent des qualités indéniables de ce volume. Que le livre « provides a definitive history of the Roman calendar » comme l'affirme la couverture, me semble toutefois une affirmation un peu présomptueuse. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Donald W. BARONOWSKI, *Polybius and Roman Imperialism*. Londres, Bristol Classical Press, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-242 p. Prix : 50 £. ISBN 978-07156-3942-9.

Présenté comme le fruit de quatorze années de travail (p. X), ce livre explore l'attitude de Polybe à l'égard de l'impérialisme romain. Ce sujet a fait l'objet de nombreuses études – ce que l'auteur reconnaît – mais il est vrai qu'aucune vue d'ensemble n'avait été tentée. L'ouvrage est bien construit, avec introductions et conclusions intermédiaires, une bibliographie et deux index. Après une courte préface, l'introduction, factuelle, comporte une biographie de Polybe, la chronologie des *Histoires*, un rapide excursus historiographique sur les jugements des anciens et des modernes à l'égard de l'historien grec et une trop courte présentation de la conception polybienne de l'impérialisme romain. Cette introduction pêche par défaut de problématisation. La biographie de Polybe apporte peu et ne tire pas assez les conséquences possibles des origines achéennes et des positions politiques de l'historien grec sur son appréciation de l'impérialisme romain. L'auteur y explique que Polybe ne mit jamais au point une théorie de l'impérialisme et comprenait l'ἀρχή romaine comme un pouvoir d'imposer sa volonté qui s'étendit à la majeure partie du monde habité. Or, étudier la théorie ou l'absence de théorie de Polybe suppose une discussion minimale de la notion d'impérialisme, laquelle ne fait l'objet d'aucun développement, exception faite des notes 54 et 55 de l'introduction. Le livre présente ensuite deux parties : les chapitres 1 à 3 offrent un panorama des réactions des « intellectuels » face à la domination impérialiste à l'époque hellénistique, tandis que les chapitres 4 à 9 étudient l'attitude de Polybe face à différents aspects de la domination romaine. La première partie dresse ainsi un tableau du milieu intellectuel dans lequel gravitait Polybe. D. Baronowski veut y montrer que l'impérialisme et la domination impériale étaient plutôt bien considérés par les Grecs et ne firent l'objet que de critiques circonscrites à des aspects bien précis. Partant du *De republica*, il entend prouver que la seconde moitié du IIe siècle fut marquée par des débats entre philosophes grecs autour de cette notion (toujours sans l'expliciter) dont Cicéron conserverait des échos. Il en reconstitue les différentes orientations (p. 26-27) pour conclure à l'absence d'opposition de principe à l'idée impérialiste. Cet examen se fonde toutefois sur des œuvres fragmentaires ce qui devrait inciter à la prudence. Il en va de même des textes poétiques et prophétiques : on n'y trouverait aucune critique de l'impérialisme en soi. Au contraire, certains de ces textes développeraient une vision positive des victoires romaines qui surent ramener la paix dans le monde grec. L'auteur relève bien l'existence d'œuvres hostiles (Antisthènes cité par Phlégon de Tralles ou bien les livres 3 et 4 des *Oracula Sibyllina*) mais elles n'auraient jamais conduit à une remise en cause systémique de la domination impériale. Certaines analyses s'éloignent ici un peu du sujet, notamment lorsque l'auteur se penche sur le Bahman Yasht (p. 34-35), ou sur la série des quatre grands empires dans certains textes prophétiques (p. 36-38). Enfin, si les historiens romains défendirent la politique de Rome, ce fut aussi le cas d'historiens grecs. Ces derniers, à l'époque des deux premières guerres puniques, furent souvent favorables aux Carthaginois (e.g. Philinus d'Agrigente, Sienus, Sosylus et Chaereas) mais les choses changèrent en faveur de Rome à partir du IIe siècle. Toutefois, qu'ils aient choisi Rome ou Carthage, ces historiens acceptaient en général aussi le principe d'une domination impériale (p. 60). Seul Agatharchides se singularisa sur ce point. Sur cette base, la seconde partie entend démontrer que Polybe ne se distingue guère : « he admired imperial rule in general » (p. 61, cf. p. 65, p. 73 ou p. 85). Le chapitre 4 expose ainsi que Polybe considérait l'expansion impérialiste comme un objectif noble

(p. 65) et le développement de la puissance romaine comme sans précédent : un accomplissement de l'action de la Fortune qui fut le résultat d'une conduite choisie et agressive (p. 67). D. Baronowski reprend ici une distinction depuis longtemps relevée (notamment chez Thucydide) entre prétexte (πρόφασις, i.e. raison avancée pour l'adoption d'un dessein) et cause (αἰτία, i.e. origine de l'adoption de ce dessein). Pour Polybe la cause de l'expansion romaine résidait dans une volonté impérialiste mais les Romains prirent garde à ne mobiliser que de justes prétextes. Le prétexte avait donc pour fonction d'établir une apparence de justice, chose indispensable car Polybe considérait comme injuste une guerre débutée sans cela. La combinaison d'une vision positive de la domination impériale et de cette distinction expliquerait que Polybe put porter un regard positif sur l'action de l'*Vrbs*. Le chapitre 5 revient alors sur les trois étapes de la domination impériale décelables en filigrane chez l'historien grec : les moyens d'acquisition, d'expansion et de préservation de cette domination. À ce titre, 168 apparaît comme une date clef qui sépare les deux premières phases de la troisième. Pour Polybe, de façon générale, les Romains observèrent de bons principes durant ces deux périodes (ce que D. Baronowski nomme « beneficence and moderation », cf. p. 113), particulièrement vis-à-vis des populations grecques. Cela explique aussi la vision positive de leur domination et les jugements portés sur les ennemis de Rome (chapitre 6). Polybe est en effet très sévère à leur endroit aux livres 36-39. Il y critique Carthaginois, Macédoniens et Achéens pour avoir entraîné leurs peuples dans des guerres perdues d'avance. Son jugement se fait plus nuancé aux livres 1-29 qui couvrent une période où la domination romaine pouvait paraître moins irréversible. Au travers de cette différence, resurgit l'idée que la chute du royaume de Macédoine fut un tournant : après cette date, résister n'avait plus aucun sens. Comme sa vision de la nature du régime politique romain influe aussi sur les idées de Polybe, D. Baronowski complète ce tableau en rappelant l'importance pour cet auteur de l'idée de constitution mixte, laquelle est en fait une nette préférence pour les formes tempérées d'aristocratie (chapitre 7). Elle explique son soutien à l'établissement de régimes conservateurs en Achaïe. Ce faisant, s'il appuya les ambitions de Rome, ce ne fut pas par adhésion aveugle à la cause romaine. Polybe put être critique à l'égard de Rome mais considérait l'action de l'*Vrbs* comme la meilleure des solutions parce qu'il estimait que la coopération était la seule voie possible et parce que le régime romain représentait finalement ce qui s'accordait le mieux à ses préférences politiques. L'ouvrage se clôt sur la question du futur de l'empire à partir de la fameuse scène des larmes de Scipion. Puisque les succès romains dépendaient pour Polybe de leur constitution mixte, sa décadence pouvait signifier la fin de leur empire, suivant la théorie de l'anacyclose. En outre, si Rome n'était pas corrompue à l'époque des deux premières guerres puniques, Polybe constate que l'expansion en Méditerranée orientale ne fut pas sans conséquences. Polybe n'indique toutefois pas que ce changement était imminent. Au contraire, il estimait qu'un empire se maintient par les bénéfices qu'il apporte aux populations soumises et par sa modération, toutes qualités que Rome conserva après 168 (p. 160). Mais sa disparition demeurait un horizon possible, bien que lointain. Au terme du parcours proposé, D. Baronowski n'apporte pas de vues radicalement neuves, comme en témoigne sa discussion des quatre jugements différents cités par Polybe concernant l'action des Romains contre Carthage (p. 101-106), laquelle rejoint les conclusions antérieures de J.-L. Ferrary. L'ouvrage offre un

panorama complet et à jour des vues de l'historien grec et une analyse utile de nombres de passages des *Histoires*, même si certaines discussions historiographiques auraient mérité d'être présentées ailleurs que dans les notes. Le lecteur reste cependant sur sa faim à cause d'une insuffisante problématisation lisible dès l'introduction. Cette façon de procéder se retrouve ailleurs dans l'ouvrage où domine une approche philologique – l'auteur fait grand cas du sens des mots, ce qui est positif –, mais trop descriptive et parfois très généralisante. L'avant-dernier chapitre (« Polybius, Rome, Barbarism and Fate »), trop court pour être réellement pertinent, en constitue un bon exemple. L'auteur veut y démontrer que Polybe considérait malgré tout les Romains comme des barbares dont l'invincible expansion fut guidée par une force surhumaine. Le sujet est intéressant mais les quatre pages proposées ne permettent pas de l'approfondir. Sans enlever ses qualités indéniables à ce travail, c'en est aussi la limite.

Thibaud LANFRANCHI

Brian W. BREED, Cynthia DAMON & Andreola ROSSI (Ed.), *Citizens of Discord. Rome and its Civil Wars*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-333 p. Prix : 44 £. ISBN 978-0-19-538957-9.

Ce volume propose la synthèse d'une rencontre sur les guerres civiles et leur résonance, tenue en 2007 au Amherst College. Plus que des guerres civiles proprement dites, c'est d'esthétique de la réception qu'il s'agit ici. Ce projet repose en effet sur l'idée que ces conflits sont un élément fondamental pour la compréhension du regard que les Romains portaient sur leur passé : « the patterns and cycles of Roman civil war remain effective "intertexts" far into their future via translations and appropriations » (p. 5). Cette phrase révèle l'importance de la dimension littéraire dans la mise en œuvre d'un ouvrage qui témoigne d'une appréciation non strictement négative portée sur ce type de conflits. Certains estiment ainsi que le réel accomplissement de Rome ne se fit pas, comme Auguste le prétendait, avec la fermeture des portes du temple de Janus, mais au travers de cette discorde régulière qui permit au génie romain de se réaliser. Au travers de ces communications, c'est aussi cette idée (illustrée récemment par Cl. Moatti, *Historicité et « altéronomie » : un autre regard sur la politique*, *Politica Antica*, 1, 2011, p. 107-118) que cet ouvrage collectif entend approfondir. On le voit à l'utilisation de certaines conceptions machiavéliennes (p. 13-14 par exemple). Examinant les modalités suivant lesquelles une série d'auteurs se confrontèrent au thème des guerres civiles, l'ouvrage souhaite donc réinterroger les liens entre concorde et discorde dans l'histoire de l'*Vrbs*. En cela, il s'inscrit dans un courant récent qui réévalue le potentiel créateur et positif des troubles sociaux à Rome. Ces présupposés – jamais réellement exposés – irriguent les communications réunies dans ce volume, lesquelles sont majoritairement de caractère littéraire et textuel (treize sur dix-huit). De ce point de vue, le découpage en quatre parties n'est pas toujours des plus heureux d'autant que manquent, dans l'introduction, une véritable justification de ce choix ainsi qu'une présentation de la riche bibliographie consacrée à ces questions. Cela permettrait pourtant au lecteur de mieux situer cette entreprise d'un point de vue historiographique. Les aspects historiques ne sont représentés que par quatre communications. À partir du témoignage d'auteurs

panorama complet et à jour des vues de l'historien grec et une analyse utile de nombres de passages des *Histoires*, même si certaines discussions historiographiques auraient mérité d'être présentées ailleurs que dans les notes. Le lecteur reste cependant sur sa faim à cause d'une insuffisante problématisation lisible dès l'introduction. Cette façon de procéder se retrouve ailleurs dans l'ouvrage où domine une approche philologique – l'auteur fait grand cas du sens des mots, ce qui est positif –, mais trop descriptive et parfois très généralisante. L'avant-dernier chapitre (« Polybius, Rome, Barbarism and Fate »), trop court pour être réellement pertinent, en constitue un bon exemple. L'auteur veut y démontrer que Polybe considérait malgré tout les Romains comme des barbares dont l'invincible expansion fut guidée par une force surhumaine. Le sujet est intéressant mais les quatre pages proposées ne permettent pas de l'approfondir. Sans enlever ses qualités indéniables à ce travail, c'en est aussi la limite.

Thibaud LANFRANCHI

Brian W. BREED, Cynthia DAMON & Andreola ROSSI (Ed.), *Citizens of Discord. Rome and its Civil Wars*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-333 p. Prix : 44 £. ISBN 978-0-19-538957-9.

Ce volume propose la synthèse d'une rencontre sur les guerres civiles et leur résonance, tenue en 2007 au Amherst College. Plus que des guerres civiles proprement dites, c'est d'esthétique de la réception qu'il s'agit ici. Ce projet repose en effet sur l'idée que ces conflits sont un élément fondamental pour la compréhension du regard que les Romains portaient sur leur passé : « the patterns and cycles of Roman civil war remain effective "intertexts" far into their future via translations and appropriations » (p. 5). Cette phrase révèle l'importance de la dimension littéraire dans la mise en œuvre d'un ouvrage qui témoigne d'une appréciation non strictement négative portée sur ce type de conflits. Certains estiment ainsi que le réel accomplissement de Rome ne se fit pas, comme Auguste le prétendait, avec la fermeture des portes du temple de Janus, mais au travers de cette discorde régulière qui permit au génie romain de se réaliser. Au travers de ces communications, c'est aussi cette idée (illustrée récemment par Cl. Moatti, *Historicité et « altéronomie » : un autre regard sur la politique*, *Politica Antica*, 1, 2011, p. 107-118) que cet ouvrage collectif entend approfondir. On le voit à l'utilisation de certaines conceptions machiavéliennes (p. 13-14 par exemple). Examinant les modalités suivant lesquelles une série d'auteurs se confrontèrent au thème des guerres civiles, l'ouvrage souhaite donc réinterroger les liens entre concorde et discorde dans l'histoire de l'*Vrbs*. En cela, il s'inscrit dans un courant récent qui réévalue le potentiel créateur et positif des troubles sociaux à Rome. Ces présupposés – jamais réellement exposés – irriguent les communications réunies dans ce volume, lesquelles sont majoritairement de caractère littéraire et textuel (treize sur dix-huit). De ce point de vue, le découpage en quatre parties n'est pas toujours des plus heureux d'autant que manquent, dans l'introduction, une véritable justification de ce choix ainsi qu'une présentation de la riche bibliographie consacrée à ces questions. Cela permettrait pourtant au lecteur de mieux situer cette entreprise d'un point de vue historiographique. Les aspects historiques ne sont représentés que par quatre communications. À partir du témoignage d'auteurs

contemporains des guerres civiles, T. P. Wiseman aborde les explications romaines sur l'origine de ces conflits. Varron l'attribuait ainsi aux mesures de C. Gracchus en 122 et seul Denys d'Halicarnasse faisait de même, inspiré par Varron. Pour ce dernier, la faute de C. Gracchus fut de créer les conditions de la discorde, pas la discorde en tant que telle, et T. P. Wiseman en déduit que Varron ne suivit jamais totalement l'interprétation des *optimates*, et qu'il exista des points de vue opposés sur ce sujet. De son côté, H. Flower fait de la décennie 80 avant J.-C. une période cruciale car c'est là que le gouvernement aristocratique républicain aurait prit fin. La République imaginée alors par Sylla aurait été différente parce qu'il légalisa des pans entiers de la vie politique et laissa moins de place au débat politique classique, notamment pour ce qui concerne les cours de justice. Cela la conduit à revenir sur les questions de périodisation et à mettre en avant l'importance de cette première guerre civile dans la fin de la République. D'où son idée de républiques romaines au pluriel et, donc, la fin de l'une d'entre elles en 88, qui témoigne de ce que la guerre civile marqua un tournant politique. K. A. Raaflaub s'interroge, lui, sur la conduite de César durant les guerres civiles, laquelle reposait sur une double stratégie permanente : dénoncer les torts que lui infligeaient ses ennemis, d'une part, et en appeler à tous les citoyens. Sans nier les responsabilités de César, l'auteur rappelle que, pour servir ses intérêts, César chercha à se présenter sous un jour particulier et démontra sa capacité à penser au-delà des limites politiques romaines traditionnelles. Enfin, M. Lowrie, tente d'appliquer les théories de G. Agamben à la situation romaine à partir du cas de Sp. Maelius. Comme l'histoire de ce personnage fut réinterprétée précisément au dernier siècle de la République, M. Lowrie entend montrer qu'elle offre non seulement un moyen de réfléchir sur les paradoxes du gouvernement républicain romain, mais aussi sur la conception augustéenne de la souveraineté. À côté de ces quatre articles, ceux qui privilégient une approche littéraire consistent principalement en des études de cas centrées sur un auteur en particulier. Ainsi, W. W. Batstone analyse la rhétorique et le style de Salluste à propos de la guerre civile et expose comment ces écrits furent une étape importante dans la conceptualisation romaine de la notion en y ajoutant trois éléments : la conscience que les factions continuaient à se battre avec la victoire ou la défaite ; la croyance dans le fait que la rhétorique développée par les deux camps était en elle-même dangereuse ; et, enfin, la conscience de la profondeur historique d'un problème qui remonte bien au-delà des guerres puniques (p. 66). De même, A. Rossi, se penche sur Virgile et sur la fameuse description du bouclier d'Énée, dont il propose une interprétation à partir d'une lecture de l'*Énéide* comme poème des guerres civiles. Il défend l'idée que les scènes représentées peuvent toutes offrir une clef de lecture en rapport avec la notion de guerre civile qui irrigue le poème, comme le montre le cas de M. Manlius Capitolinus (p. 149-152). Si l'*Énéide* est aussi l'objet des réflexions de D. Quint, R. Ash et C. Damon examinent le cas de Tacite, E. Fantham celui de Lucain, A. Feldherr celui d'Horace et B. W. Breed celui de Properce. D'autres articles ont une perspective plus ample. C'est le cas d'A. M. Gowing qui interroge les spécificités de l'écriture des guerres civiles durant le règne de Tibère, tandis que celui de Chr. Pelling porte sur les questions d'intertextualité entre l'œuvre de Thucydide et celles d'auteurs écrivant sur les guerres civiles romaines. Tous ces articles apportent ponctuellement des éléments novateurs, mais la cohérence de l'ensemble demeure lâche. Se dévoile ici un problème général du recueil : une réflexion insuffisante sur ce

qu'il faut entendre par le terme de « guerre civile ». De fait, les quelques éléments de réflexion sur ce point ne se trouvent pas en introduction mais dans certains articles : celui d'H. Flower (p. 76) ou celui de Chr. Pelling qui suggère une différence entre « civil conflict » et « civil war » sans l'expliciter (p. 113). En l'absence d'une telle réflexion, la présence d'un article sur les usurpations durant le règne de Gallien, à partir de l'*Histoire Auguste*, n'apparaît pas clairement justifiée, ni même l'utilisation, à quelques reprises, de la période du conflit des ordres. Il aurait pourtant été intéressant de se demander en quoi ce dernier peut ressortir de la catégorie « guerre civile ». Dans le même ordre d'idées, les deux derniers articles, qui explorent chacun à leur manière la résonance des guerres civiles romaines dans des sphères différentes (le théâtre de Shakespeare et la poésie des guerres civiles anglaise, américaine et espagnole) sont insuffisamment rattachés à la problématique générale. Enfin, les aspects matériels des guerres civiles ne sont évoqués que par le travail de B. Kellum sur certaines représentations de batailles navales. Elle estime qu'il s'agit de représentations de la bataille d'Actium et, par des rapprochements avec d'autres scènes peintes, propose d'y lire l'imprégnation et la réappropriation de l'imaginaire d'Actium par les nouvelles classes dirigeantes de l'Empire, notamment les affranchis et les femmes, pour qui cette bataille constituait une part cruciale de leur histoire. Cette communication tranche avec le reste du volume et illustre, à mon sens, le défaut de l'approche purement textuelle privilégiée. Certes, le lecteur se voit offrir une large revue de la réutilisation du thème des guerres civiles (au risque de s'y perdre s'il n'est pas familier des ouvrages étudiés), mais sans jamais qu'un certain nombre de questions historiques, pour lesquelles une approche matérielle aurait eu son sens, soient réellement posées. De la sorte, en dépit de communications de qualité, l'ouvrage laisse sur sa faim car il n'offre jamais véritablement de réflexion problématisée sur l'objet qu'il entend étudier – y compris sous l'angle du rapport entre littérature et histoire – et parce qu'il se cantonne souvent à une des dimensions du problème.

Thibaud LANFRANCHI

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, Clementia. *Recherches sur la notion de clémence à Rome, du début du I^er^ siècle a.C. à la mort d'Auguste.* Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 13,5 x 20,5 cm, 352 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 33). Prix : 18 €. ISBN 978-2-35613-044-0.

Le livre de G. Flamerie de Lachapelle peut être lu à deux niveaux : par une lecture rapide, fort agréable et enrichissante, qui prendrait en compte les 176 premières pages pour avoir les idées claires sur la *clementia* ; et par une lecture lente, qui ferait toute sa place à l'énorme masse des notes (138 pages !) et de la bibliographie ainsi qu'à l'érudition impressionnante qu'elles montrent. Dans le cadre de ce compte rendu, on essaiera de donner un aperçu des deux lectures. L'introduction, extrêmement brève, ne laisse pas présager de la richesse du corps du livre ; peu problématique, elle ne pose qu'une question, la nature individuelle et républicaine de la *clementia* ou son rapport à la monarchie. Cette question, centrale, il est vrai, sert de fil conducteur au livre, mais on trouvera beaucoup plus dans ces pages. Une première partie, *clementia populi Romani*, prend en compte l'étymologie et tente de donner une définition de la

traduction offre plus ou moins de nuances par rapport à la prose de Lucien. Prenons la première phrase du paragraphe 10 : *kata tachos* est traduit par « non è troppo tardi », et « in malo modo » semble un ajout ; en revanche, en 11, *mala plousios* est rendu par un sec « ricco ». En 12, la traduction de *kolaxi* par « corvi » semble un lapsus, car, en 10, *kolakôn* est bien traduit par « scrocconi ». Puisque nous en sommes à relever des erreurs, signalons aussi quelques coquilles, rarissimes en grec, à part à la première ligne de la p. 103, un peu plus fréquentes dans l'usage du français, notamment dans la bibliographie. Ces très légères réserves, auxquelles on pourrait ajouter la lecture acrobatique imposée par la séparation du texte, de sa traduction et de son commentaire, ne doivent pas masquer le grand intérêt de ce travail qui s'avèrera indispensable pour toute lecture du *Timon*. D'ailleurs, les index analytiques (index des noms et des choses remarquables ; index des termes grecs ; index des principaux passages cités et des passages discutés) favorisent les repérages et, par là même, une lecture plus resserrée. Patrick ROBIANO

Ian JOHNSTON & G.H.R. HORSLEY, *Galen. Method of Medicine. Books 1-4. Books 5-9. Books 10-14.* Edited and translated by I.J. and G.H.R.H. Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 2011. 3 vol. 11,5 x 17 cm, CLVII-461 ; XXIV-567; XXV-541 p. et 18 ill. (THE LOEB CLASSICAL LIBRARY, 516-517-518). Prix : 19,50 € (516) ; 24 € (517-518). ISBN 978-0-674-99652-6 ; -99680-9 ; -99679-3.

La collection Loeb, qu'il n'est plus nécessaire de présenter, nous offre avec cette livraison une contribution notable aux études classiques tant par le caractère fondamental que représente ce texte que du fait du travail considérable qu'implique sa traduction. Cette traduction deviendra en outre un outil utile puisque la traduction en langue anglaise de R. J. Hankinson (Oxford University Press, 1991) ne portait que sur les livres 1 et 2 ; il faut donc remonter à 1656 pour lire une traduction en langue anglaise de ce grand traité (P. English, Edinburgh). Le lecteur francophone dispose en revanche depuis 2009, sous le titre *Méthode de traitement*, d'une traduction intégrale par J. Boulogne, spécialiste et traducteur reconnu du médecin de Pergame (Gallimard, Paris, 2009). Dans ce contexte, toute nouvelle traduction est cependant appréciable. Si le *Methodus medendi* compte parmi les textes majeurs du corpus galénique, c'est qu'il constitue une sorte de synthèse interne à la production littéraire de l'auteur, dans laquelle ce dernier reprend et organise le contenu de traités antérieurs. Les traducteurs rappellent que, à ce titre, cette œuvre servit souvent de matériau aux *compendia* qui furent élaborés pour transmettre l'enseignement de la médecine galénique ; Oribase et Paul d'Égine lui sont ainsi fortement redevables. On peut ainsi commencer par la lecture de ce traité avant d'entrer plus avant dans le reste de l'œuvre. Les traducteurs adoptent d'ailleurs une présentation qui, par le biais d'une introduction assez fournie (157 pages) et très générale dans son propos, donne au lecteur qui aborderait Galien les éléments de contexte et de compréhension utiles. Plusieurs pages sont consacrées à résumer la biographie de Galien, en tenant compte des données les plus récentes, qui, s'appuyant notamment sur la tradition arabe, permettent de reculer désormais la mort du médecin aux années 216/7 ap. J.-C. Suit une présentation des prédécesseurs et contemporains de Galien – médecins et philosophes – dont les noms ou les références

apparaissent dans l'œuvre, accompagnée d'un exposé, lui aussi très général, sur les sectes médicales. Cette introduction présente également un exposé synthétique sur l'œuvre et la pensée de Galien, avec un résumé du contenu du traité à venir. La dernière partie, consacrée aux analyses lexicales et stylistiques, apparaît comme la partie la plus originale et la plus riche : elle regroupe en particulier plusieurs lexiques (notions générales, noms de maladies, noms de traitement). Le tout est complété par l'index des noms et l'index général proposés en fin du volume 3. Les études, nombreuses, sur le vocabulaire médical ou la langue technique dans la littérature grecque semblent toutefois avoir été peu consultées et les principales références en la matière sont absentes de la bibliographie. Concernant le texte lui-même, les traducteurs reconnaissent ne pas avoir cherché à présenter une nouvelle édition : ils reprennent le texte de Kühn en proposant ponctuellement quelques corrections et leçons tirées de trois manuscrits (British Library MS Add., XII^e^ siècle ; Parisinus Gr. 2160, XIV^e^ siècle ; Parisinus Gr. 2171, XV^e^ siècle), suivant en cela la méthode adoptée par J. Boulogne pour sa traduction. L'apparat critique est de ce fait réduit au minimum, conformément aux standards de la Collection Loeb. La première édition latine de 1546 (Thomas Linacre, G. Rovire, Lyon) a été largement consultée et sert souvent, dans les notes de bas de page, de point de comparaison voire de référence permettant de préciser la traduction ou de discuter le texte de Kühn. À défaut d'un travail d'édition fondé sur la tradition manuscrite, on note donc un intéressant travail de confrontation des différentes éditions modernes, qui sont souvent sollicitées de manière critique. Les notes accompagnant le texte sont de manière générale assez éparses et sommaires ; elles apportent cependant les éléments de contexte attendus. On doit en effet reconnaître que cette contribution, malgré la somme de travail qu'elle représente indubitablement, n'atteint pas les exigences d'un travail philologique poussé. L'introduction et sa bibliographie parlent d'elles-mêmes. Le propos n'apporte pas d'élément nouveau à la connaissance de l'auteur et de son œuvre et reprend, non sans intérêt, ce que l'on peut lire dans les principales monographies ou études consacrées à Galien ou à la médecine ancienne. La bibliographie, très sélective (moins d'une page et demie pour les sources secondaires), repose sur les travaux désormais classiques, en langue anglaise essentiellement. Les notes de bas de page sont parfois l'occasion d'ajouter des références bibliographiques, dont la hiérarchie est discutable (la grande monographie de J. Jouanna sur Hippocrate apparaît dans la note 8 de la page 367 du volume 2). Sur la médecine méthodique, largement décriée tout au long de l'œuvre de Galien, et dans ce traité en particulier, on se limite à la monographie de J. Vallance (1990), partielle et complétée depuis par de nombreux travaux. On notera que les références à des travaux en langue française sont souvent données de manière fautive – titres mal orthographiés. Au livre IX, 11, à propos du terme *epikrasis* désignant un traitement à base de vin, les traducteurs précisent qu'aucune autre référence à son usage n'est faite dans l'index de Kühn : d'autres outils sont désormais à la disposition des éditeurs ou des commentateurs pour effectuer une recherche d'occurrences et l'index de Kühn, bien qu'utile, ne saurait plus être le seul indicateur. Les références à la collection hippocratique manquent souvent de cohérence, les titres de traités étant cités tantôt en traduction anglaise tantôt en grec translittéré, ce qui ne rendra pas leur identification aisée, surtout pour le lecteur néophyte ; on voit bien que les traducteurs sont ici tributaires des traductions

anglaises disponibles. La règle académique consistant à préciser les références par rapport à l'édition de référence de Littré – au même titre que l'on renvoie à Kühn pour le corpus galénique, principe suivi par les traducteurs – s'imposait ici. Des planches ont été ajoutées, en particulier dans les parties consacrées à la chirurgie, qui sont bienvenues, ainsi au livre VI (vol. 2) pour illustrer les techniques de suture (4 pages illustrées). Leur origine n'est en revanche pas toujours précisée (les pages 210-211 du volume 2 contiennent une gravure issue d'un livre ancien de médecine, sans que la source soit mentionnée). En somme, on doit saluer l'entreprise consistant à offrir une nouvelle traduction anglaise de ce texte important. Ces trois volumes trouveront incontestablement leur lectorat ainsi que leur place dans les bibliothèques académiques mais d'autres travaux plus approfondis et plus précis pourront aisément venir les compléter. Frédéric LE BLAY

Paul GOUKOWSKI, *Appien. Histoire romaine.* Tome V. *Livre IX. Le livre illyrien.* Texte établi et traduit par P.G. avec le concours de Pierre CABANES. *Fragments du livre macédonien.* Texte établi et traduit par P.G. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, 209 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00568-3.

Much has lately been written on Appian of Alexandria, an important Greek historian of the second century AD (notably works by K. Brodersen, A. M. Gowing, C. Carsana, B. Scardigli, and many others), as well as on Illyricum and Macedonia so that it is most difficult to be *au courant* with the scholarly literature on these subjects. However, what is always most important and indispensable – when studying classical writers – are reliable editions of Latin or Greek texts. Some are notoriously confusing because they are based on a deficient manuscript tradition, as is the case, e.g., with Pliny's geographical books (nonetheless important to corroborate some of Appian's names for Illyrian peoples), but editions of many Greek and Latin writers could still be improved, which is also true of Appian, who wrote a Roman history from its beginnings to the Roman conquest of the Mediterranean. It should be emphasized that the manuscript tradition of his *Roman History* is rather complicated, hence the new edition under discussion here is most commendable. Modern opinions concerning the historical value and reliability of Appian's work are not unanimous (although recently he has been voted more confidence), and equally different are the assessments of the historian that have been transmitted to us from late antiquity. Thus Photius, one of the best Byzantine scholars and patriarch of Constantinople in the ninth century, the author of the *Library*, highly valued his *Roman History*, praising his clear and matter-of-fact style and his aspiration to historical truth. According to his judgement, Appian knew better than anyone how to interpret strategic matters and how to render his narrative vivid, often with a deep insight into human psychology. Appian's description of Octavian's Illyrian War in the years 35-33 BC (based, it is true, on Augustus' *Memoirs*), to which almost half of his Illyrian book is dedicated, certainly confirms this impression. An anonymous antiquarian in *Vaticanus graecus* 141 recommended Appian's *History* only to those who wished to become acquainted with history divided into nations, and indeed, this is the most important "innovation" of

est tantôt authentique, tantôt ironique. Bien que le sujet soit captivant et offre plusieurs possibilités d'interprétation, l'analyse n'est pas toujours poussée aussi loin qu'elle pourrait l'être et ne débouche pas toujours sur des conclusions solides. En voici un exemple caractéristique : avec la citation de Sigmund Freud (12-14) puis avec la mention d'Erwin R. Dodds sur les rêves (p. 74), s'opère une ouverture prometteuse sur le contexte psychanalytique de l'horreur dans la vie et dans la littérature. Cependant, dans la majeure partie de son étude, l'auteur se contente d'énumérer les sources littéraires, historiques ou culturelles sans avoir de regard critique et sans en profiter pour dresser le « portrait culturel » du public destinataire des romans grecs. Il me semble que la difficulté réside dans l'identification ambiguë de ce qu'est une « tranche de vie » dans le roman grec : la réalité telle qu'elle est peinte dans les romans ou le contexte socioculturel ? Le fait que les « sources » soient de natures diverses et pas seulement littéraires laisse penser que l'analyse n'écarte pas la possibilité d'une étude socioculturelle, à la manière de Bryan P. Reardon, selon lequel le roman est le produit des conflits sociaux de l'époque impériale. Cependant, la mise en relation du rapport entre le roman et le monde impérial avec la question de l'horreur n'est pas nettement articulée, bien que les lecteurs intradiégétiques soient souvent comparés aux lecteurs extradiégétiques. Au cas où la « réalité » envisagée serait strictement littéraire, la citation de « sources » aussi diverses crée plusieurs complications. Cet assortiment des genres (poésie épique, philosophie, tragédie, histoire), qui est traité sur plusieurs périodes littéraires (d'Homère à Proclos) et concerne des œuvres grecques comme latines, ne répond pas toujours à la question de leur fonction dans le roman grec. La discussion des « sources » n'illustre pas comment le roman s'est approprié les exemples cités, quel est le rôle de l'intertextualité dans la mesure où elle est évidente, et en quoi les romans ont innové vis-à-vis de leurs précurseurs ou de leurs contemporains. Parmi les analyses individuelles des romanciers grecs, c'est Achille Tatius qui reçoit le plus d'attention et qui illustre le mieux la thèse centrale du livre, suivi de Xénophon d'Éphèse et d'Héliodore. Quelquefois, l'auteur a tendance à citer brièvement les autres romans en donnant seulement le texte, la traduction et une brève description de la situation narrative. En somme, le livre donne souvent l'impression d'une thèse de doctorat hâtivement révisée en vue d'être publiée en forme de livre, et qui, malgré le thème fascinant, le matériel riche, et les analyses intéressantes, ne communique pas toujours au lecteur la position et les déductions de son auteur.

Anna LEFTERATOU

Konstantin DOULAMIS (Ed.), *Echoing Narratives : Studies of Intertextuality in Greek and Roman Prose Fiction.* Groningen, University – Barkhuis, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, XV-210 p. (ANCIENT NARRATIVE. Suppl., 13). Prix : 74,20 €. ISBN 978-90-77922-85-9.

Cette collection d'articles est le fruit d'un colloque tenu à University College (Cork, Irlande) en août 2007. L'*Introduction* par K. Doulamis (p. VII-XV) tient lieu d'un compte rendu du volume. L'éditeur tente de souligner l'unité thématique du volume, mais dès l'introduction le lecteur de K. Doulamis se trouve confronté à un

manque de cohérence et il a du mal à comprendre les divergences qualitatives entre plusieurs termes qui ne sont pas concrètement définis, e.g. « intertexte », « allusion », « thème », « motif », « écho ». K. Doulamis a raison de sous-entendre une définition inclusive de ces termes. Pourtant, l'ambiguïté des définitions dès l'*Introduction* se reflète parfois dans les autres articles du volume qui suivent soit une approche mixte, e.g. thématique (K. Doulamis), *intra*textuelle (M.E. Oikonomou), ou lexique (S. Panayotakis). L'étude de K. De Temmerman et K. Demoen – *Less than ideal paradigms in the Greek novel*, p. 1-20 – se concentre sur les modèles mythiques des héros et des héroïnes du roman idéal en tant que *exempla*. Les auteurs distinguent deux fonctions de l'*illustrans*, une dite « arbitraire » (*Eigenbedeutung*) et une autre appelée contextuelle (*Ernsbedeutung*). Les distinctions entre ces catégories conduisent à une analyse nuancée de la caractérisation des protagonistes romanesques, tantôt positif, tantôt négatif, qui transforme les personnages (autrefois considérés idéaux) du roman grec en êtres moins parfaits, mais pleins de contrastes intéressants. K. Doulamis – *Forensic oratory and rhetorical theory in Chariton book 5*, p. 21-48 – étudie l'intertextualité entre le roman du secrétaire de l'avocat Athénagoras et les ouvrages rhétoriques. La communication examine le discours de l'accusé, Denys, et celui du plaignant, Mithridatès, face au Grand Roi, et met en évidence certains mots-clés (e.g. *epeboulé* p. 26) empruntés à la rhétorique classique ainsi qu'aux manuels de rhétorique de la période impériale. La deuxième partie, qui se lit très agréablement, examine l'identité narrative des deux interlocuteurs à travers leur style (Atticisme-Grec *versus* Asianisme-Perse). M.E. Oikonomou – *The literary context of Anthia's dream in Xenophon's Ephesiaca*, p. 49-72 – montre comment le rêve d'Anthia 5.8.5ff., au rôle révélateur de l'état mental de l'héroïne, contribue au dessin narratologique des *Éphésiaques*. L'approche ici est plutôt *intra*textuelle qu'intertextuelle (cf. Shorrock-Morales, 2000, *Intratextuality*) puisque les conclusions de M.E. Oikonomou s'appuient davantage sur les données fournies par les autres rêves chez Xénophon que sur les autres analogies intertextuelles considérées, et donc les correspondances pourraient être un *écho* du *topos* des rêves plutôt que le résultat d'une *écho* textuelle. M. Paschalis – *Petronius and Virgil : contextual and intertextual readings*, p. 73-98 – mène une analyse exhaustive des parallèles virgiliens chez Pétrone, *Le Satyricon* 79-99. Même les passages inspirés d'Homère ou des tragiques sont reçus distillés par l'*Énéide*, qui figure ici comme « contexte » principal et « texte clé » et qui permet une lecture cohésive du *Satyricon*. I. Repath – *Platonic love and erotic education in Longus'* Daphnis *and* Chloe, p. 99-122 – est une autre analyse minutieuse de l'intertextualité entre Platon et Longus. Ce sujet a déjà une longue histoire académique qu'I. Repath présente méticuleusement. Son objectif est de démontrer comment l'amour chez Longus (charnel et hétérosexuel) n'est pas seulement une « déconstruction » ludique de l'amour platonique (intellectuel et homosexuel) mais pourrait aussi avoir des ramifications sérieuses. M. O'Brien – *larvale simulacrum : Platonic Socrates and the persona of Socrates in Apuleius, Metamorphoses* 1.1-19 – est un survol des influences platoniciennes chez Apulée, surtout en ce qui concerne la figure de Socrate. Plus intéressante semble être la représentation de Socrate en tant que *family man*, mais qui est en partie déjà considérée par Warren & Smith, *Tale of Aristomenes*, *ANS*, 2002, 2, p. 172-193. J.R. Morgan signe un des articles les plus intéressants de la collection – *Poets and shepherds : Philétas and Longus*, p. 139-160. L'étude se

développe comme une sonate en quatre mouvements, au fil de laquelle l'auteur explore toutes les relations intertextuelles latentes entre Longus et Philétas de Cos à travers le *corpus* de la poésie pastorale, grecque et latine. Longus s'y révèle comme le successeur du genre pastoral d'un niveau comparable à celui de Philétas et de Théocrite. Ensuite, Longus présente son art en tant que succession cyclique de ses modèles, qui comme la vie, est digérée par Éros. Mais Longus ne se perçoit pas seulement comme successeur créatif, mais critique, et on voit ici la contribution de J.R. Morgan : les intertextes de Philétas et de Théocrite sont « corrigés » par Longus qui procure une autre expression du désir et du bucolique. Il est difficile de saisir quel concept d'intertextualité est impliqué dans la communication, d'ailleurs intéressante, d'E. Koulakiotis – *The rhetoric of otherness : geography, historiography, and zoology in Alexander's Letter about India and the Alexander Romance,* p. 161-184. L'auteur analyse les oppositions binaires – à l'Aristote – dans la *Lettre*, e.g. *oikoumene versus* monde inhabité, animaux domestiques *versus* sauvages, pour en conclure qu'Alexandre le Grand, bien que représenté comme le civilisateur de l'Inde, n'y a pas réussi, puisque le pays n'a pas adhéré à la civilisation. S. Panayotakis – *The divided cloak in the Historia Apollonii Regis Tyri, further thoughts*, p. 185-199 – parcourt l'intertextualité entre un grécisme de la *Historia* (*tribunarium*) en tant que motif (celui du manteau découpé en deux), qui s'ouvre à une gamme d'intertextes tantôt romanesques, tantôt chrétiens, mais surtout philosophiques et d'une allure cynique. Ce volume, la première contribution collective sur la question de l'intertextualité chez les romanciers grecs et latins en anglais (en italien/français voir M. Fusillo, *La naissance du roman,* 1991) a plusieurs qualités, d'autant plus qu'il navigue dans les eaux turbulentes de l'intertextualité et de la réception, deux notions qui demeurent assez obscures. En outre, le volume réussit à éclairer certains cas d'intertextualité entre les textes grecs et latins (e.g. J.R. Morgan, E. Koulakiotis, et S. Panayotakis), un terrain qui reste méconnu et qui mérite plus d'attention. Nous souhaitons voir plus de contributions dans la « voie intertextuelle ». Anna LEFTERATOU

Robert SHORROCK, *The Myth of Paganism. Nonnus, Dionysus and the World of Late Antiquity*. Londres, Bristol Classical Press, 2011. 1 vol. 15,5 x 23 cm, X-181 p. (CLASSICAL LITERATURE AND SOCIETY). Prix : 19.99 £. ISBN 978-0-7156-3668-8.

La figure centrale de ce livre est Nonnus de Panopolis, poète épique du V^e^ siècle. Sous son nom est transmise une *Paraphrase de l'évangile de s. Jean*, en 21 chants, d'une part et une épopée mythologique, les *Dionysiaques*, en 48 livres, d'autre part. Une fois établi que la *Paraphrase* et les *Dionysiaques* sont l'œuvre d'un seul et même poète, on n'a pas cessé de se poser la question de savoir comment il faut expliquer le fait qu'une même personne ait pu écrire deux ouvrages aussi différents (p. 49-52). R. Shorrock veut montrer que les deux ouvrages s'appellent réciproquement (« mutual intertextuality », p. 52-53). Tout en admettant qu'il est normal de trouver des correspondances entre deux ouvrages d'un même écrivain et que Dionysos n'est pas considéré par Nonnus comme un nouveau Jésus-Christ (voir e.a. à la p. 78), R. Shorrock parle tout de même d'un diptyque provocateur et troublant (p. 12 et p. 118). – Pour bien situer cette problématique, R. Shorrock s'attarde dans les deux

Philostrate. De toute façon, il souhaite à présent le lire ou le relire. Le but de J. Pigeaud est atteint. Une réussite. Janine BALTY

Nadia SCIPPACERCOLA, *Il lato oscuro del romanzo greco.* Amsterdam, Hakkert, 2011. 1 vol. 17,5 x 25 cm, 209 p. (SUPPLEMENTI DI LEXIS, 62). Prix : 45 €. ISBN 978-90-256-1270-2.

Ce livre examine un thème très intéressant mais qui n'a pourtant pas du tout été traité : la fonction et l'usage de l'horreur dans l'ancien roman grec, et surtout dans les cinq romans grecs d'amour et d'aventure. Selon N. Scippacercola, le roman d'amour a un côté obscur, d'épouvante, qui se construit autour de trois motifs littéraires majeurs : le sacrifice humain, le monde des rêves terrifiants, et « les jeux » de vie et de mort. Les trois chapitres du livre se développent autour de ces trois axes et comprennent chacun un préambule, un récapitulatif des sources littéraires, historiques et culturelles, et une étude méticuleuse d'extraits des romans grecs. La thèse centrale défendue par l'auteur est que l'étude de l'horreur et du macabre chez les romanciers grecs révèle une prédilection narrative pour l'épouvante romanesque. L'horreur, dit-elle, représente une « tranche de vie » qui aide le lecteur à exorciser toutes ses peurs et angoisses en mettant en scène des événements plus horribles et effrayants que ceux de la vie « réelle » (au moins au niveau romanesque, p. 169-170). Le livre contient aussi un dictionnaire interprétatif des mots qui, selon l'auteur, sont utilisés pour décrire l'épouvante (p. 171-182), ainsi qu'un index des passages discutés. La première partie de l'ouvrage est consacrée au sacrifice humain. L'auteur commence par l'analyse historique des différentes catégories du sacrifice et de leur fonction rituelle, elle poursuit avec une étude du sacrifice humain et du cannibalisme, et termine en évoquant la réfutation des sacrifices sanglants par les néo-platoniciens. Les sources littéraires comprennent *grosso modo* toute la tradition grecque à partir d'Homère et d'Euripide jusqu'à Plutarque, Lollianus, et Apulée. Cette introduction est suivie de l'analyse des quatre romans individuellement – Longus est exclu de l'ensemble de la discussion (p. 8). La deuxième partie traite le thème du surnaturel, en particulier le monde des rêveries et surtout des démons et des spectres. Les sources contiennent des citations d'Artémidore, d'Homère, et d'évidence de la croyance populaire. Les rêves dans les romans sont distingués en deux catégories : les rêves terrifiants (ὄναϱ), cauchemardesques, qui ont quelquefois un côté sexuel, et les apparitions d'un fantôme qui ont lieu entre le sommeil et la réalité (ὕπαϱ). La troisième partie s'intéresse aux situations entre vie et mort, classifiées en cinq catégories : la mort réelle, la mort apparente, la mort supposée, la mort simulée et la mort substituée. À la suite de cette classification, l'auteur examine le contexte littéraire et culturel des palingénésies et des résurrections, de Platon à Celse et au Nouveau Testament, et d'Antonius Diogène à Philostrate et à Proclos. L'analyse est suivie d'une discussion du motif du « tombeau vide », mais celle-ci n'entre pas dans le débat de l'influence ou non du Christianisme sur le roman grec – l'auteur signale en passant la recherche d'Ilaria Ramelli (2001) (p. 123) mais semble ignorer Reinmer (2005). Suit une étude des quatre romans grecs, cette fois Jamblique y compris. La conclusion met en évidence que la fonction de l'horreur diffère dans chacun des romans grecs, et qu'elle

est tantôt authentique, tantôt ironique. Bien que le sujet soit captivant et offre plusieurs possibilités d'interprétation, l'analyse n'est pas toujours poussée aussi loin qu'elle pourrait l'être et ne débouche pas toujours sur des conclusions solides. En voici un exemple caractéristique : avec la citation de Sigmund Freud (12-14) puis avec la mention d'Erwin R. Dodds sur les rêves (p. 74), s'opère une ouverture prometteuse sur le contexte psychanalytique de l'horreur dans la vie et dans la littérature. Cependant, dans la majeure partie de son étude, l'auteur se contente d'énumérer les sources littéraires, historiques ou culturelles sans avoir de regard critique et sans en profiter pour dresser le « portrait culturel » du public destinataire des romans grecs. Il me semble que la difficulté réside dans l'identification ambiguë de ce qu'est une « tranche de vie » dans le roman grec : la réalité telle qu'elle est peinte dans les romans ou le contexte socioculturel ? Le fait que les « sources » soient de natures diverses et pas seulement littéraires laisse penser que l'analyse n'écarte pas la possibilité d'une étude socioculturelle, à la manière de Bryan P. Reardon, selon lequel le roman est le produit des conflits sociaux de l'époque impériale. Cependant, la mise en relation du rapport entre le roman et le monde impérial avec la question de l'horreur n'est pas nettement articulée, bien que les lecteurs intradiégétiques soient souvent comparés aux lecteurs extradiégétiques. Au cas où la « réalité » envisagée serait strictement littéraire, la citation de « sources » aussi diverses crée plusieurs complications. Cet assortiment des genres (poésie épique, philosophie, tragédie, histoire), qui est traité sur plusieurs périodes littéraires (d'Homère à Proclos) et concerne des œuvres grecques comme latines, ne répond pas toujours à la question de leur fonction dans le roman grec. La discussion des « sources » n'illustre pas comment le roman s'est approprié les exemples cités, quel est le rôle de l'intertextualité dans la mesure où elle est évidente, et en quoi les romans ont innové vis-à-vis de leurs précurseurs ou de leurs contemporains. Parmi les analyses individuelles des romanciers grecs, c'est Achille Tatius qui reçoit le plus d'attention et qui illustre le mieux la thèse centrale du livre, suivi de Xénophon d'Éphèse et d'Héliodore. Quelquefois, l'auteur a tendance à citer brièvement les autres romans en donnant seulement le texte, la traduction et une brève description de la situation narrative. En somme, le livre donne souvent l'impression d'une thèse de doctorat hâtivement révisée en vue d'être publiée en forme de livre, et qui, malgré le thème fascinant, le matériel riche, et les analyses intéressantes, ne communique pas toujours au lecteur la position et les déductions de son auteur.

Anna LEFTERATOU

Konstantin DOULAMIS (Ed.), *Echoing Narratives : Studies of Intertextuality in Greek and Roman Prose Fiction.* Groningen, University – Barkhuis, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, XV-210 p. (ANCIENT NARRATIVE. Suppl., 13). Prix : 74,20 €. ISBN 978-90-77922-85-9.

Cette collection d'articles est le fruit d'un colloque tenu à University College (Cork, Irlande) en août 2007. L'*Introduction* par K. Doulamis (p. VII-XV) tient lieu d'un compte rendu du volume. L'éditeur tente de souligner l'unité thématique du volume, mais dès l'introduction le lecteur de K. Doulamis se trouve confronté à un

difficilement obtenir de meilleurs résultats que ceux qu'elle présente. L'effort qu'elle a fourni est considérable et mérite l'admiration. Le fait qu'elle ne s'est pas tenue à la seule partie occidentale de l'Empire appelle aussi une mention toute particulière. Il est indéniable que ce livre prendra une place importante dans les études sur l'économie du monde romain. Jean A. STRAUS

Alfred Michael HIRT, *Imperial Mines and Quarries in the Roman World. Organizational Aspects 27 BC - AD 235*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-551 p., 23 fig. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 84 £. ISBN 978-0-19-957287-8.

This book is based on the author's D.Phil. thesis, read at Oxford University in 2004 and reworked and completed in late 2007. It is made up of nine chapters (Introduction, Geological Constraints and Organizational Implications, Mining and Quarrying Districts, Imperial Officials and Extractive Operations, The Roman Army and Imperial Extractive Operations, Imperial Officials and the Allocation of Responsibilities, Private Partners to Imperial Operations: *Occupatores/Coloni* and *Conductores*, The Emperor and Imperial Extractive Operations and Imperial Mining, Quarrying Administration: A Conclusion). In addition there is an appendix, a bibliography and two indexes (one of specific sources and the other a more general one). The working method is in part archaeological and in part epigraphic in that it determines the chronological period studied (from the first century AD to the rarefaction of the epigraphic habit in the Roman world, i.e. in the second quarter of the third century AD). The list of abbreviations (pp. XII-XIV) at the beginning of the book is entirely epigraphic in character while the bibliography is full with references dealing with epigraphy and archaeology (p. 446-483). The final appendix is equally valuable, and thoroughly epigraphic, dealing with the inscriptions on the *pavonazzetto* and white marble at Dokimeion (p. 370-401), those on the Upper Tembris valley (p. 401-409), Portasanta on Chios (p. 409-411), Cipollino at Karystos (p. 411-420), Giallo Antico at Simitthus (p. 420-428), Granodiorite at Mons Claudianus (p. 428-438), Carrara marble at Luna (p. 438-42), and those of Parian and other marbles (p. 442-445) The use of literary sources on the other hand is, although frequent, limited in scope owing to the paucity of available references. The same is true of numismatic sources which are alluded to but rarely. – The author is cautious in his work and careful not to drift away from the available evidence in his reasoning. This is why the book begins in the Eastern Desert of Egypt, given that "the inscriptional and archaeological evidence for districts outside Roman Egypt is far from abundant" (p. 53). In this region, the quarries seem to have been highly concentrated in small areas of operation, which was also true of other quarries such as those of Simitthus/Chemtou, Dokimeion/Bacakale, Karystos or Luna/Carrara, even taking into account the fact that sometimes, as at Luna, it is difficult to distinguish between the ancient areas of exploitation from the medieval or modern ones (p. 29). The same appears to have been the case in mining districts such as Alburnus Maior (Dacia), where operations and mining settlements seem to have been concentrated in areas as small as 5.5 square km (p. 41). As the author reveals, Roman quarries and mines were not always owned by the emperor,

and neither were they always exploited directly by him or indeed by the Roman state. It is true that the state exercised protection over Roman mines and quarries, in part through its civilian staff and in part through military personnel. There were, nevertheless, a large number of private individuals and companies who helped to exploit the mines. After exploring the mining districts which were under military control in Moesia, Dacia, Spain and Sardinia (p. 68-82), the author shows how the ownership of mines and quarries in the Roman world by private individuals, municipalities and the Roman state are shown in the epigraphic records available (p. 88-90). Following the hypothesis of Cl. Domergue, for whom the author professes great admiration (p. 5), it is suggested that the name of the emperor was used on products extracted from mines and quarries above all in relation to payable duties or *portoria*, that is, as a mark of the export of ingots and not as a mark of ownership (p. 105, p. 274-275). The Vipasca tablets from Portugal and the twenty five wooden tablets from Alburnus Maior (Dacia) appear to confirm that the purpose of the mould marks present in the stamps on the lead ingots of Carthago Nova and other mines (p. 269-280) must be viewed in the context of further markings applied to them (p. 281) by later owners or merchants (*mercatores/navicularii*) (p. 282-284). One of the most interesting features of the book is the analysis of the exact relationship between the army and the exploitation of mines and quarries (p. 168-201). The author shows how crucial the technical expertise of certain military officers was in the quarries of Mons Claudianus, Karystos, Dokimeion, the Rhine region, Numidia and Luna/Carrara (p. 168-174) – an expertise that was seen to be important over and above the officers' actual military status. The transfer of this type of technical skill on the part of the military appears to have been common in the first half of the second century AD, and seems to have been directed from Rome (p. 174). On the other hand, more than a few Roman detachments seem to have been in charge of extractive activities in Germania, Britain, Syria, Arabia and Egypt (p. 175-179), as well as in charge of the roads linking them to the rest of the empire, a fact that is well documented in the case of Egypt and North Africa (p. 179-185). In some places these detachments were not posted in the vicinity of mines or quarries, but in strategic locations (Hispania, Germania, p. 186-190). Elsewhere, in Britain for example, signs also exist that point to a certain number of Roman troops being involved with the exploitation of metals (p. 190-191), or at least suggest that this could have been the case, as in the Danubian region (p. 194-195). Roman soldiers were, however, generally reluctant to take part in this kind of activity (p. 197) and it seems clear that legionnaires were not systematically involved (but, on the other hand, "auxiliary troops may have been an answer to security problems" p. 198). The last main theme of the book is the role played in extractive operations in the Empire by imperial officials (p. 119-145). The social background of these officials, *procuratores* or *praefecti*, differed according to the province: freed men in the quarries and mines of Spain, members of the equestrian orders in the Danube provinces, or members of the *familia Caesaris* in Dacia (p. 145-155). In all cases, much use was made of a vast supply of slave labour (p. 222-225, 332-336). In relation to this, the author highlights a number of important aspects which are often neglected by the majority of historians and archaeologists, particularly that the opening of mines and quarries required the explicit approval of the emperor (p. 338-339), or that these quarries and mines could be closed for purely political rather than economic reasons. Indeed in the second

century BC, the Romans had already, for strictly political reasons, temporarily closed the mines of gold and silver in Macedonia (Livy 39.24.2; 45.18.3: 45.29.11, p. 91). At times Rome seems to have chosen to operate one quarry or mine over another for reasons of convenience (p. 340), and there was indeed a central bureau that was responsible for such decisions (p. 342-343), with particularly strong evidence of this as regards marble (p. 344-353). As the author correctly notes in his conclusion: "this elaborate organizational system remained vital to maintain Rome's power throughout the Principate" (p. 369). Hirt's work is painstaking in its research and is a mine of valuable information in which every historian or archaeologist will find useful data. Even more important than this, though, is the fact that many of the questions studied may be extrapolated to other periods and other regions, given the presence of the necessary safeguards. The exploitation and use of mines in the Late Roman and Early Byzantine Empire is the subject of much debate and this book is a valuable source of ideas about the topic. A greater focus on the issues in question would perhaps have been desirable, as a theme is often repeated in a number of different parts of the book using similar arguments. Pages 226-260 revisit the issues described above, and the relationship between *procuratores* and the exploitation of mines in north-eastern Spain is addressed on as many as fourteen different occasions (p. 76, 119, 120, 123, 162, 166, 186, 187, 188, 199, 232, 250, 340 and 360). In certain areas there are gaps, such as the lack of attention paid to coinage or to monetiform objects such as those that existed in the south of Spain between the first centuries BC and AD (A. Casariego, G. Cores, and F. Pliego, *Catálogo de plomos monetiformes de la Hispania antigua*, Madrid, 1987), the purposes of which appear similar to the Balkan token money and coin series (*nummi metallorum*) which are in fact covered in the book (p. 58, 59, 64-67, 72, 82). The essential questions regarding the organisation of mines and quarries in the Principate are, however, examined with a great deal of intelligence and flexibility, and the responses, as pertinent as the questions themselves, provide a valuable window on the organisation of the vast, diverse and complex world of quarries and mines in the Roman world. This is an important book, and one which will prove to be an essential point of reference for a considerable time.

Fernando LÓPEZ SÁNCHEZ

Marburger Beiträge zur antiken Handels-, Wirtschafts- und Sozialgeschichte. Band 28 (2010). Band 29 (2011). Rahden, Marie Leidorf, 2011-2012. 2 vol. 15,5 x 22 cm, 229 p., ill. ; 259 p., ill. Prix : 39,80 €. ISSN 1864-1415.

La livraison 2010 des *MBAH* réunit les communications d'un colloque qui s'est tenu à Winnipeg sur le thème des imitations dans la production et le commerce antiques. Dans le commerce mondialisé d'aujourd'hui, la production de fausses montres suisses, vêtements griffés, voire médicaments trafiqués constitue un phénomène majeur qui entraîne à la fois des protections juridiques de plus en plus lourdes et une répression de plus en plus impitoyable des contrefacteurs. Le monde gréco-romain lui aussi imite et vend de l'imitation. Et comme il n'existe ni brevet déposé, ni copyright, ni contrôle de l'origine, le faux se vend comme le vrai. L'intérêt pour l'historien économiste est multiple. Cela implique qu'il y a de la valeur ajoutée sur

souvent très denses, fondées sur une bibliographie abondante, ont été reclassées selon cinq axes : alors que le premier concerne les témoignages les plus anciens (« La pittura dei regni ellenistici e i suoi riflessi » ; articles de P. Moreno et de Fr.-H. Massa-Pairault, notamment), les trois suivants envisagent la peinture d'époque hellénistique de l'Occident (répartition géographique : Sicile, Apulie, Étrurie), le dernier étant réservé plus particulièrement à Rome et à la Campanie. Il est évidemment impossible, vu le nombre des participants, de détailler chacune de ces études. Notons qu'à l'exception de quelques rares exposés qui paraîtront peut-être « hors sujet » – citons le développement sur la mortalité des nouveaux-nés, les animaux d'Éthiopie, le défunt au banquet, ou l'Enfer étrusque et ses monstres –, les auteurs ont plutôt inscrit leur recherche dans la ligne de la continuité entre tradition locale ancienne et formation du « premier style » pompéien. Ainsi, certaines communications portent-elles sur les systèmes décoratifs pariétaux de la Sicile hellénistique (G. Fr. La Torre, l'un des promoteurs et éditeurs du colloque), même si les plus nombreuses sont relatives à la peinture campanienne des débuts du « premier style » (M. Torelli, Fr. Marcattili ou F. Pesando, parmi d'autres). Aucune de ces études, répétons-le, ne laissera le lecteur indifférent : le livre se présente, en effet, comme une somme incontournable (au plan bibliographique notamment) pour les chercheurs qui travaillent sur l'origine de la peinture romaine. Le volume est abondamment illustré de figures en noir et blanc et de planches en couleurs, généralement de bonne qualité. Un regret peut-être : vu la densité de certains articles, il eût été peut-être souhaitable qu'un résumé synthétique – comme il se fait parfois – souligne les points essentiels du développement.

Janine BALTY

Rolf HURSCHMANN, Corpus Vasorum Antiquorum. *Deutschland*. Fascicule 91. *Hamburg, Museum für Kunst und Gewerbe*, Band 2. *Unteritalische rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2012. 1 vol. 25 x 33 cm, 135 p., 83 pl., 28 fig., 16 annexes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-62566-4.

Dans ce volume sont présentés 138 vases, la plupart avec une décoration figurative à figures rouges, entrés au « Museum für Kunst und Gewerbe » de Hambourg à différents moments entre 1874 et 2010, provenant de différentes collections allemandes et étrangères. Le lot le plus important entra au musée en 1917 avec la collection du commerçant hambourgeois J.W.F. Reimers. Malheureusement les circonstances de trouvaille de ces vases restent inconnues mais ils semblent presque tous provenir de l'Italie du Sud. Le gros de l'ensemble – 106 vases –- est attribuable à la production céramique apulienne à figures rouges, dont pratiquement toutes les formes et tous les formats sont représentés ici. C'est aussi d'après la forme que les vases sont classés dans cet ouvrage. Pour ce qui concerne la décoration, les pionniers du style à figures rouges en Apulie – l'Apulien ancien – manquent à l'appel et ne sont présents que des peintres de l'Apulien moyen et surtout de l'Apulien récent. Parmi les œuvres de ces derniers, on peut noter entre autres quelques vases, malheureusement pas des mieux conservés, attribués au célèbre Peintre de Darius, ainsi que des vases de quelques peintres dans le sillage de celui-ci tel le Peintre de Baltimore, le Peintre

du Saccos blanc et le Groupe du canthare, qui comptent parmi les derniers représentants du style apulien. Les attributions à un peintre ou un atelier remontent pour la plupart aux travaux d'A.D. Trendall et A. Cambitoglou, et également à I. McPhee, K. Schauenburg et à l'auteur du présent ouvrage. À cet ensemble assez représentatif de la production apulienne à figures rouges sont ajoutés quelques exemplaires à figures rouges d'autres régions de l'Italie du Sud (trois vases lucaniens, neuf vases campaniens et un vase paestan), ainsi qu'une quinzaine de vases définis comme « Sondergattungen », quelque peu apparentés à la céramique à figures rouges (entre autres lécythes à décor réticulaire, canthares « Saint-Valentin », vases à peinture superposée, vases plastiques). Traditionnellement, une documentation photographique aussi complète que possible constitue la partie essentielle d'un volume du *Corpus Vasorum Antiquorum*. Il en va de même dans le présent ouvrage, mais ici aux planches photographiques, de qualité excellente, sont encore ajoutées seize annexes avec des dessins à échelle 1:1 ou 1:2 des profils de vases de petit et moyen format. À cela s'ajoute l'ampleur du texte qui a très évolué par rapport aux débuts de la série. À l'origine, dans le *Corpus Vasorum Antiquorum* le texte était limité à un fascicule de commentaire avec pour chaque vase les dimensions, quelques données techniques et morphologiques et, le cas échéant, une brève description de la décoration figurée. Ici nous trouvons pour chaque pièce une description très détaillée des aspects techniques, de la forme et des représentations figurées, comprenant même la mention du poids et de la capacité du récipient, et ensuite des références abondantes à propos du peintre ou de l'atelier et une liste, parfois interminable, de pièces de comparaisons concernant la forme, le décor et les représentations figuratives. Très digne de mention est l'attention particulière qui est prêtée à tous les détails techniques permettant de suivre les diverses étapes du travail du potier et du peintre, en particulier les traces du dessin préparatoire du décor figuratif, bien mis en évidence dans les figures. Nous trouvons là le résultat des recherches récentes effectuées par l'auteur en collaboration avec Frank Hildebrandt, et publiées dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (133/1, 2009, p. 287-344, et non l'année 2011 comme indiqué dans la bibliographie) sur les méthodes de travail des potiers et peintres de l'Italie du Sud, et cela précisément à l'aide des vases du musée de Hambourg. En fin de volume, un tableau de concordance et plusieurs indexes très utiles facilitent la consultation de l'ouvrage.

Katrien MAES

Margrethe FLORYAN, *"Wer Lebenslust fühlet ..." Bertel Thorvaldsen, der Bildhauer als Zeichner. Katalog einer Ausstellung im Winckelmann-Museum.* Mayence, Ph. Rutzen - Wiesbaden, Harrassowitz, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 120 p., 81 ill. (AUSTELLUNGSKATALOGE DER WINCKELMANN-GESELLSCHAFT). Prix : 34 €. ISBN 978-3-447-06662-4.

Trente ans, certes, séparent le départ de Rome et la mort de Winckelmann (1768) de l'arrivée dans la Ville Éternelle de Thorvaldsen (1797), qui devait y rester seize ans (1797-1819) ; mais une même passion pour les œuvres de la sculpture antique animait les deux hommes. Il s'imposait donc bien de présenter au Winckelmann-Museum de Stendal l'exposition dont cet élégant fascicule constitue le catalogue et

hommes d'autre part aux dieux, semble étrange et improbable. Cette inscription qui constitue sans doute une des meilleures clefs de compréhension de l'organisation et de la fonction de cet espace public dans toutes ses composantes et ce à haute époque, réclamera encore à l'avenir l'attention des historiens et des archéologues car elle n'a pas encore livré toutes ses ressources. – L'ensemble de ces remarques ramène à la préface de Pierre Gros qui soulignait à la fois la faiblesse réelle des éléments d'identification et leur multiplicité possible, et l'évolution des emplois, d'un champ essentiellement militaire à un espace dédié aux activités ludiques, et civiques. La connotation religieuse doit cependant y être davantage accentuée, dès les origines et non uniquement au passage au culte impérial. Une autre question, méthodologique, devrait également être posée : le *campus* a-t-il eu réellement une définition monumentale précise dans le monde romain ? Ce type d'espace public, notamment lorsqu'il est employé pour des exercices gymniques à proximité de thermes ou de piscines, était-il toujours dénommé *campus* ? ou bien, selon les usages locaux, l'appelait-on palestre ou gymnase, par exemple ? Et inversement, certaines villes ne dénommaient-elles pas autrement le lieu qui, ailleurs, se serait appelé *campus* ? Il n'y avait peut-être pas de définition canonique ? Ce qui expliquerait à la fois la variété des formes et des aménagements et la difficulté à les identifier. Comment interpréter autrement l'*area saepienda* de Narbonne (*CIL* XII, 4338) que l'on s'accorde à comprendre comme un *campus* ? Autrement dit, si ce livre intéressant et courageux procure un bon tableau d'ensemble utile comme état des connaissances, et un catalogue de référence, le *campus* est loin d'être un sujet épuisé qui, réflexion d'épigraphiste, ne pourra réellement progresser qu'en présence de textes nouveaux.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

David L. BALCH & Annette WEISSENRIEDER (Ed.), *Contested Spaces. Houses and Temples in Roman Antiquity and the New Testament.* Tübingen, Mohr Siebeck, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XII-561 p., 1 CD-Rom. (WISSENSCHAFTLICHE UNTERSUCHUNGEN ZUM NEUEN TESTAMENT, 285). Prix : 129 €. ISBN 978-3-16-151026-7.

Au premier regard jeté sur la table des matières, la ligne directrice de ce recueil d'études, publié sous un titre plutôt large, demeure floue. À la lecture de la préface, elle s'éclaircit quelque peu et s'articule autour de trois préoccupations qui sont censées entrer en écho : une étude archéologique des espaces romains typiques ; une analyse des rapports réciproques (« interrelationships », par ex. p. VII) entre organisation des espaces, valeurs sociétales, expériences sociales et religieuses ; enfin – et c'est peut-être là le plus original – un souci théologique dans la mesure où la réflexion sur ces espaces a investi le domaine de la recherche néotestamentaire. Et pour cause, ce volume fait suite à la conférence tenue à Rome en 2009 pour le centenaire du Pontificio Istituto Biblico, agrémentée par quelques contributions complémentaires. L'ouvrage est divisé en trois sections, dont la première qui, sous l'intitulé générique « Interpretive Issues », semble rassembler des études portant davantage sur la méthodologie et la théorie, ainsi que sur le support de l'image et du texte. L'importance d'une démarche rigoureuse de contextualisation de l'image est ainsi mise en évidence, que ce soit à des fins d'exploitation de représentations cultuelles (ici de l'Italie

impériale) comme documents historiques (J. R. Clarke) ou pour faire émerger les représentations romaines d'un « autre » monde, en l'occurrence de l'Égypte ancienne (I. Bragantini). L'image entre parfois en résonnance avec les mots, comme dans l'*ekphrasis*, méthode de description littéraire des peintures, en réalité un processus interprétatif complexe qu'E. Winsor Leach tente de nous expliquer, au travers de l'*Eikones* de Philostrate l'Ancien notamment. D'un lien plus lâche avec la thématique du recueil, la contribution de F. Pesando s'intéresse aux femmes de la noblesse pompéienne et à leur rôle dans la promotion du nouveau régime du Principat. Plus en phase avec l'angle d'attaque annoncé, A. Weissenrieder propose, pour le contexte corinthien et son *ekklēsia*, une stimulante analyse sur la sémantique du positionnement physique individuel et collectif, qui est créé par l'espace autant que celui-ci le crée, en exploitant la correspondance paulienne. Une correspondance qui sert aussi de cadre aux observations de L. Salah Nasrallah sur la nature chagrine qui caractérise la communauté corinthienne, transparaît dans l'espace de la cité et se voit transformée par l'espérance du baptême. Dans la deuxième rubrique, « Domestic Contested Spaces », les auteurs partagent les fruits de leurs travaux sur les structures résidentielles romaines, envisageant la question de l'architecture, des décors, de la fonction des espaces, des changements (notamment sociaux) qui expliquent les choix posés et le sens qu'on peut leur donner. Ils le font d'abord pour la *domus*, que mettent en lumière les cas des demeures pompéiennes de Ménandre (I. Varriale) et de Marcus Fabius Rufus (M. Grimaldi) ou la maison en terrasse 2 d'Éphèse (H. Thür). Tandis que D. L. Balch nous rappelle l'intérêt de mobiliser ces connaissances en art et architecture pour mener à bien une interprétation des sources pauliniennes et des assemblées qui y sont évoquées. La deuxième subdivision, consacrée aux *villae*, contient une brève analyse iconologique de la frise peinte de la célèbre Villa des Mystères (U. Pappalardo), une description de la villa attribuée à Poppée située dans l'antique *Oplontis* (R. Ciardiello), et est clôturée par une intéressante enquête sur la représentation du pouvoir et son expression par le biais des réalités spatiales. Se reposant sur des données archéologiques et textuelles, M. Bernett y explore, d'une part, l'exécution par Hérode d'un programme édilitaire comme outil pour renforcer sa légitimité et son statut (et la perception qu'en a Flavius Josèphe) et, d'autre part, le palais hérodien et son agencement (qui emprunte entre autres aux traditions résidentielles hellénistiques et romaines) en tant que lieu de pouvoir où se déroule un subtil jeu de relations hiérarchiques. Quant au troisième point, les *insulae*, il est abordé au moyen d'une étude de cas présentée par M. P. Guidobaldi (et déjà publiée ailleurs en 2006), qui offre un historique du vaste complexe domestique d'Herculanum appelé « Maison du relief de Télèphe », faisant partie de l'*Insula Orientalis I* qui n'a pas encore été totalement fouillée, et d'un travail plus synthétique de J. DeLaine qui propose un panorama de l'habitat d'Ostie du I^{er} s. av. au IV^{e} s. ap. J.-C., mettant en évidence les continuités et modèles récurrents, en termes de formes architecturales, de statut des résidents, d'intégration des fonctions commerciales et résidentielles. La troisième et dernière partie se concentre sur le plan plus strictement religieux : « Contested Sacred Spaces : Temples, the Imperial Cult, and Mithrea ». Deux études envisagent deux catégories différentes de lieux de culte de la religion romaine : d'un côté, l'espace public où se célèbre un culte officiel, au travers d'un exemple particulier amené par T. Najbjerg, celui du grand Portique d'Herculanum, lié à partir d'un

moment aux Augustales de la cité, et dont la chercheuse nous explique l'impact visuel ainsi que les fonctions et messages économiques, sociaux et religieux ; d'un autre côté, l'espace cultuel privé que constitue par exemple le *mithraeum*, examiné par L. M. White dans une enquête assez complète sur l'implantation mithriaque dans la ville d'Ostie, doublée d'une réflexion sur les éléments cérémoniels que l'on peut déduire de l'agencement de l'espace et sur les logiques qui président l'organisation et la décoration de ces *spelaea*, reflets de préoccupations mythologiques. Les trois autres contributions de cette partie illustrent à leur manière l'interaction de cette architecture religieuse avec la culture chrétienne : A. Weissenrieder disserte au sujet de la nouvelle dimension du concept de « temple », tendant à s'écarter de la notion matérielle traditionnelle, perceptible dans la pensée chrétienne et véhiculée en particulier dans l'Épître aux Corinthiens ; D. L. Balch discute du chapitre 12 de l'Apocalypse de Jean et suggère intelligemment une mise en relation avec le mythe de Léto donnant naissance à Artémis, matérialisé visuellement dans le groupe statuaire du temple d'Apollon sur le Palatin et rituellement dans des cérémonies éphésiennes annuelles ; enfin, U. Muss retrace l'occupation religieuse du site de l'*Artemision* d'Éphèse sur la longue durée, braquant plus longuement le projecteur sur la destinée du lieu au moment de l'installation du christianisme. En témoignent certains textes chrétiens, mettant par exemple en scène l'apôtre Jean détruisant les composantes païennes du site, ou les aménagements repérés lors des fouilles et liés à la transformation en église et en lieu sacré de souvenir marial. Au final, ce volume, d'une belle variété, développant une approche historiographique actuelle, dans l'ensemble bien documenté, oscillant entre descriptif et interprétatif, remplit son objectif revendiqué (p. V-VI) de multidisciplinarité internationale (chercheurs européens et américains) toujours salutaire, moins celui d'un véritable et constant dialogue entre ces méthodes et points de vue. On regrettera l'absence d'introduction ou de conclusion qui auraient pu, en partie, devenir ce lieu de liaison. On soulignera par ailleurs que certaines contributions ont été traduites en anglais, ce qui en facilite l'accès au plus grand nombre. L'insertion de trois index (sources anciennes, auteurs modernes, structures architecturales et leurs décorations) en rend la manipulation plus commode et la mise à disposition d'un cd-rom d'images (en un fichier .pdf) permet le renvoi à de très nombreuses illustrations et une consultation en haute qualité, même s'il oblige à une lecture accompagnée du matériel informatique adéquat. Vincent MAHIEU

Martin BECKMANN, *The Column of Marcus Aurelius. The Genesis and Meaning of a Roman Imperial Monument.* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, XI-248 p., 69 ill., 1 carte. Prix : 65 $. ISBN 978-0-8078-3461-9.

On the dust jacket this book is hailed as "the first treatment of the Column of Marcus Aurelius in English". Strictly speaking this is not the case: see Iain Ferris, *Hate and War. The Column of Marcus Aurelius* (2009), which presumably Beckmann and his publisher had been unable to consult. Ferris was able to use an important preliminary study by Beckmann, in *JRA*, 18, 2005, p. 303-312, while Beckmann cites Ferris's earlier monograph, *Enemies of Rome. Barbarians through Roman Eyes* (2000) (mainly on the Column of Trajan). The Introduction sketches the life and times

unité de fouille, les fragments sont décrits, examinés avec minutie et les numéros d'inventaires sont fournis lorsqu'ils existent. Les vases les plus remarquables sont accompagnés de photos en noir et blanc et la plupart des fragments importants sont dessinés dans l'appendice. L'unité graphique et la précision des dessins sont quant à eux appréciables. S'ensuit une discussion générale sur les variétés de vases et du matériel mis au jour. Bien que le site connaisse une occupation s'étalant de la période pré-apenninique (XV^e^-XIV^e^ siècles av. J.-C.) jusqu'aux alentours du III^e^ siècle avant J.-C., l'essentiel du matériel mis au jour est cantonné entre le VI^e^ et le IV^e^ siècle avant J.-C. Les comparaisons avec le matériel retrouvé sur des sites alentours (essentiellement Véies et parfois Gravisca ou Pyrgi) apportent certaines informations sur la diffusion de certains types de vases dans la région. Les liens avec les fouilles du Borgo indiquent que, si le matériel retrouvé couvre les périodes moins anciennes d'occupation (essentiellement seconde phase de construction et postérieur), il ne s'agit en rien d'une caractéristique uniquement liée aux dépôts des cavités et du puits. Enfin, bien que le catalogue soit subdivisé en catégories propres à chaque type de vase, il est à regretter qu'aucune statistique n'ait été réalisée afin de fournir un aperçu global des proportions rencontrées pour chaque type de vase (céramique commune, vases importés…). Une telle démarche aurait en effet pu fournir d'éventuelles clés interprétatives, peu nombreuses dans l'ouvrage, tant concernant le site en lui-même que concernant son insertion dans la dynamique d'occupation de la région. Une partie des conclusions finales porte sur le rôle précis des cavités présentées comme étant des citernes. En effet, bien qu'étant initialement identifiées comme telles, l'absence d'éléments caractéristiques (aucune trace de couche d'argile imperméable) ne permet pas de conclure avec certitude que telle était leur fonction. De même, à la vue du matériel dégagé et malgré l'absence de stratigraphie, l'auteur propose d'identifier dans la seconde « citerne » deux phases de remplissage, proposant donc de voir dans ces cavités, le résultat de plusieurs « nettoyages » de la zone adjacente suite, par exemple, à des rénovations. Seule la fonction du puits est certaine. Le matériel retrouvé, plus homogène et ayant probablement servi au puisage de l'eau, ainsi que la structure d'*imbrices* aboutissant au puits en lui-même, ayant sûrement eu une fonction de trop-plein, laissent penser que son remplissage est postérieur à celui des « citernes ». Ce comblement étant probablement le résultat, non pas d'un remplissage volontaire, mais d'un abandon. Jean-Christophe CAESTECKER

Johannes LIPPS, *Die Basilica Aemilia am Forum Romanum. Der kaiserzeitliche Bau und seine Ornamentik*. Wiesbaden, L. Reichert, 2011. 1 vol. 22 x 29 cm, 250 p., 154 fig. (PALILIA, 24). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-89500-870-2.

La *Basilica Aemilia*, qui délimite le forum romain sur son long côté nord, est l'une des plus vastes basiliques du monde romain, puisqu'elle fut seulement supplantée dans l'*Urbs* par la *basilica Ulpia*. Le monument a été construit par les censeurs de -179, mais c'est la phase augustéenne, consécutive à l'incendie de -14, qui constitue l'objet principal de ce livre, quelques développements étant consacrés aux interventions ponctuelles subies par le monument sous le Haut-Empire. J. Lipps souligne d'emblée que, malgré la modestie apparente des structures observables, l'édifice peut

être étudié dans le détail, en particulier grâce à d'abondants vestiges de ses élévations. Les premiers chapitres, très brefs, se penchent sur la situation topographique du monument (§ II), puis sur son histoire jusqu'à la Renaissance (§ III) ; soulignons d'ores et déjà que l'auteur (p. 19) tient pour « douteuse » l'existence d'une phase de travaux en 22 rapportée par Tacite, ce qui, on le verra, a des conséquences importantes sur la distribution chronologique du décor architectonique. Le chapitre suivant (§ IV) rappelle l'historiographie du monument, une place particulière étant accordée aux restitutions d'H. Bauer, souvent reproduites, et qui servent de point de départ à bien des développements du livre. Après ces exposés liminaires, l'auteur (§ V) présente la méthode qui le conduit à distinguer les blocs appartenant assurément au monument, ceux pour lesquels l'attribution est seulement probable et ceux enfin pour lesquels elle est incertaine. La base documentaire ainsi constituée est effectivement très étoffée (voir le récapitulatif des p. 32-33) et permet de restituer des ordres complets. C'est la démarche développée dans le chapitre VI, lequel constitue le cœur de l'ouvrage (p. 35-156). La démarche est rigoureuse et toujours identique : l'auteur distingue les deux structures que sont la basilique et le portique qui, ouvrant sur le forum, masque les *tabernae* et constitue la façade du monument ; après avoir décrit les substructions, il s'attache à la restitution des élévations. Les blocs et fragments d'architecture ne sont donc pas examinés en fonction de critères typologiques comme c'est généralement le cas, mais selon leur position dans l'édifice, des développements étant réservés aux blocs dont la localisation est incertaine. Chaque composante des ordres fait l'objet de notices fouillées, illustrées de clichés et, presque systématiquement, de relevés. La démarche est essentiellement descriptive, l'analyse comparative à des fins chronologiques étant réservée, sous une forme d'ailleurs très succincte, au chapitre VIII, consacré à la datation. C'est cet examen systématique qui constitue l'apport le plus important de l'ouvrage. Si certaines composantes des ordres avaient fait l'objet de plusieurs publications (la bibliographie est rappelée note 896, p. 161), comme les corniches modillonnaires des ordres internes, les chapiteaux corinthiens du premier niveau ou les pilastres de marbre dont la localisation reste incertaine, ce catalogue offre aux chercheurs une base documentaire remarquable. Les nouveautés suggérées par le travail de J. Lipps sont nombreuses. Partant du décor architectonique, qui constitue le socle de sa réflexion, on soulignera d'abord qu'il regroupe en une phase unique, augustéenne, des blocs qui étaient auparavant attribués à des états différents. Le fait est particulièrement notable pour les chapiteaux corinthiens, que tous les spécialistes, de W.-D. Heilmeyer à P. Pensabene, rattachaient à une intervention en 22 et dont ils faisaient l'une des meilleures illustrations des évolutions affectant l'acanthe à partir de l'époque tibérienne. Mais c'est pour les restitutions que les révisions sont les plus sensibles : alors qu'H. Bauer, superposait sur la façade de la *porticus* deux niveaux d'arcades encadrées par des colonnes engagées et un entablement horizontal, dans un dispositif dont la morphologie et l'ampleur n'étaient pas sans rappeler les édifices de spectacles, J. Lipps ne veut conserver que le premier niveau, parfaitement attesté par des dessins de la Renaissance, surmonté par un attique. Cette solution a déjà été proposée récemment par K.-S. Freyberger et C. Ertel, qui veulent en outre décorer cet attique de statues d'Orientaux disposées sur des socles ornés, au droit des colonnes du portique, statues alternant avec des *clipei* ; le schéma s'inscrit dans le droit fil de celui qui règne sur les portiques du forum d'Auguste, mais les Orientaux

remplaçant les cariatides évoquent par anticipation le forum de Trajan ; les mêmes chercheurs disposaient sur la terrasse du portique une série de pergolas, auxquelles ils attribuaient les délicats piliers de marbre ornés de rinceaux et candélabres végétaux. J. Lipps discute ces hypothèses et préfère y renoncer, jugeant plus vraisemblables les propositions d'H. Bauer rattachant les piliers à une ordonnance intermédiaire entre les deux ordres principaux (ionique et corinthien) qui ceinturent le *spatium medium* de la basilique. La discussion chronologique de cette phase augustéenne est développée, nous l'avons dit, dans le chapitre VIII. Elle s'appuie sur l'analyse des structures en place, qui atteste l'érection simultanée de la basilique et de la *porticus*, et sur le croisement des sources littéraires et épigraphiques. L'inscription dédicatoire du portique date l'achèvement des travaux entre -2 et 14 et invite à considérer cet état comme la reconstruction consécutive à l'incendie de -14, documenté par Dion Cassius. Reste à expliquer l'étonnante variété stylistique du décor architectonique, considérant que l'auteur refuse d'en appeler à une phase tibérienne en 22, mais qu'il écarte aussi l'hypothèse d'une longue pause dans les travaux, défendue par exemple par H. Bauer. La coexistence d'éléments d'architecture ressortissant à des modèles protoaugustéens (comme les chapiteaux toscans du portique ou les chapiteaux ioniques du rez-de-chaussée de la basilique, dont les balustres s'ornent d'acanthes à découpage symétrique) et d'éléments s'inscrivant dans une esthétique radicalement différente, qui « dépasse » en quelque sorte les expériences médioaugustéennes, conduit l'auteur à refuser toute valeur chronologique précise au décor architectonique, qui ne permettrait que des datations très approximatives. La proposition est de nature à remettre en cause la datation de bien des monuments, dans l'*Urbs* et dans tout l'Empire. Elle sera d'autant plus discutée qu'elle porte sur un monument érigé à une époque, le tournant de notre ère, qui a vu des évolutions esthétiques si rapides qu'elles autorisent – c'est du moins la position de la grande majorité des spécialistes – des datations très précises. Il faudrait que la constitution des équipes ait été singulièrement peu attentive aux pratiques des artisans pour qu'œuvrent sur le même chantier des *marmorarii* possédant des répertoires formels si différents. Peut-être une remise en cause aussi radicale et d'une telle portée aurait-elle mérité une discussion plus approfondie, assise sur des exemples plus nombreux. Les réfections postérieures (qu'il faut sans doute situer à la charnière des périodes julio-claudienne et flavienne) font l'objet, sur le même modèle que la phase augustéenne, de deux chapitres, l'un consacré aux fragments d'architecture (VII), l'autre à leur datation (IX). Les trois derniers chapitres proposent une réflexion intéressante sur des aspects qui font l'objet d'une attention croissante dans l'historiographie récente : les chapitres X et XI s'intéressent au déroulement des chantiers successifs, de la définition du projet à sa mise en œuvre, qui a entraîné des altérations ; le chapitre XII livre des réflexions sur la contribution du décor à la hiérarchisation et la différenciation des espaces et sur son adaptation au contexte. Sont pris en compte la nature et la couleur des matériaux, le répertoire ornemental, la luxuriance ou la sobriété du décor, autant d'éléments qui concourent à désigner, avec l'ampleur des volumes, le *spatium medium* comme le point culminant du monument. Ce bref chapitre est riche d'observations intéressantes : retenons en particulier les développements qui expliquent le caractère archaïsant, ou en tout cas rétrograde, du décor de la *porticus*, non pas seulement par une volonté de contraste

avec la basilique elle-même, mais par une adaptation au contexte monumental. Le « Theatermotiv » qui structure la façade de la *porticus* répond en tout cas à celui du *tabularium* et de la *basilica Iulia*, conférant ainsi un semblant d'unité à un espace inorganique. Yvan MALIGORNE

Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma. 109 (2008). 110 (2009). Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2009-2010. 2 vol. 21,5 x 29,5 cm, 432 p., 492 fig. ; 408 p., 476 fig., 1 plan dépliant. Prix : 245 € (109) ; 220 € (110). ISSN 0392-7636.

Avec une régularité exemplaire dont on félicitera l'équipe éditoriale, le *Bull. com. Roma* continue à nous donner, année après année, à côté d'une chronique des fouilles, trouvailles et restaurations effectuées à Rome et dans ses environs immédiats, indispensable pour quiconque travaille dans ce domaine, une série d'articles relatifs à différents monuments ou documents de l'*Urbs*. Au nombre de ceux-ci, on signalera, dans la livraison de 2008, une analyse de la céramique provenant de l'habitat du Bronze Ancien et Moyen de Radicicoli Maffei, au nord-nord-est de Rome (p. 1-56) ; la publication d'un fragment d'inscription mis au jour sur l'île Tibérine en 1900 mais demeuré inédit, où l'on verra un témoignage du culte d'Esculape vers la fin du III^e^ – début du II^e^ siècle avant notre ère (p. 57-60) ; l'intéressante suggestion de M. Papini, qui relie, plus précisément encore que ne l'avait fait M.G. Granino Cerere, le fameux relief des Muses d'Archélaos à la personnalité de Mamurra – d'où le titre de l'article qui reprend les vers du poème 105 de Catulle (p. 61-68) ; une grosse enquête sur les jardins des maisons d'Ostie et celui du Piazzale delle Corporazioni, préparée pour l'édition des *Gardens of the Roman Empire* de la regrettée W.F. Jashemski (p. 69-98) ; une révision de l'hypothèse de contreporte « en tenaille » précédemment proposée par L. Cozza à la Porta Salaria (p. 99-107) ; l'identification par Kl. Fittschen d'un portrait fragmentaire d'Élagabal, provenant d'un des fours à chaux du Tabularium (p. 109-115) ; un dossier sur la villa dite « des Gordiens », comprenant à la fois une présentation des anciennes fouilles sur la base de recherches d'archives et les résultats d'une prospection géophysique par magnétométrie conduite en 2006, ainsi qu'une analyse stratigraphique et une étude du bâti de l'Octogone (p. 117-143) ; une rapide mais solide synthèse de R. Meneghini, fruit des fouilles récentes dans toute la zone, illustrée de suggestives reconstitutions, sur les transformations successives subies par les Forums impériaux jusque dans l'Antiquité tardive (p. 145-160) ; la publication enfin d'un dépotoir – céramique et restes de faune – de la première moitié du XI^e^ siècle près du Colisée (p. 161-173). Moins diversifiée dans le temps, la livraison de 2009 n'en est pas moins riche, qui comporte quatre articles essentiels : un nouvel essai de périodisation des phases médio-républicaines du temple de Portunus par G. Del Buono, sur la base d'un réexamen critique de la documentation des fouilles anciennes – l'auteur n'hésiterait pas à dater l'énorme podium du premier temple du tout début du IV^e^ siècle avant notre ère –, plaidoyer aussi pour la reprise de sondages stratigraphiques dans toute la zone comprise entre le monument et le temple d'*Hercules Olivarius* pour laquelle demeurent tant d'incertitudes (p. 9-30) ; un réexamen systématique, consécutif aux toutes dernières fouilles et à l'aménagement

de choix justifiés, ou de dates de parution anachroniques, même si l'absence du *Nouvel Espérandieu* laisse un peu perplexe, de même que celle des recueils des inscriptions d'Avenches ou de Haute-Savoie, ou encore l'étude de L. Mihailescu-Bîrliba sur les affranchis de l'Illyricum. De toute manière personne ne vise à l'exhaustivité, aussi inaccessible qu'inutile, et chacun réagira selon ses préférences. – Un outil indispensable, une référence de base et un pilier de nos bibliothèques, qui pourrait toutefois être amélioré grâce peut-être à des collaborations supplémentaires.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nathan BADOUD (Éd.), *Philologos Dionysios. Mélanges offerts au professeur Denis Knoepfler*. Genève, Droz, 2011. 1 vol. 15 x 22 cm, XLIV-717 p., ill. (RECUEIL DE TRAVAUX PUBLIÉS PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL, 56). ISBN 978-2-600-01506-6.

D. Knoepfler a mis fin à ses activités d'enseignement à l'Université de Neuchâtel en 2009, à l'âge de 65 ans. Dans la foulée de cette étape d'une longue carrière (qui se poursuit d'ailleurs, au Collège de France, à la tête de la chaire « Épigraphie et histoire des cités grecques », héritée pour ainsi dire de L. Robert), N. Badoud a pris l'heureuse initiative d'offrir à son maître des mélanges, malicieusement intitulés *Philologos Dionysios*, – clin d'œil non seulement au prénom du jubilaire, mais aussi à la stèle à laquelle il a consacré sa première publication, en 1967 (*IG* XII, 9, 235). Sont ici réunies 24 contributions, majoritairement en langue française ; en tête, une étude s'écarte des thèmes abordés dans la suite de l'ouvrage : *Le mélange des genres. Études de l'androgynie dans la mythologie grecque* (N. Duplain Michel). Une première série d'articles relève essentiellement de l'épigraphie (subsidiairement de la numismatique ou de l'archéologie) et se rapporte à des régions où D. Knoepfler a lui-même travaillé : l'Attique (Chr. Feyel, D. Ackermann), la Mégaride (A. Robu), la Béotie et la Phocide (Cl. Grenet, Chr. Chandezon, P. Fröhlich, Ch. Doyen, Chr. Müller, I. Pernin, Y. Kalliontzis), enfin l'Eubée (F. Marchand, K. Reber, Th. Chatelain, S. Fachard, M. Spoerri Butcher). La suite du recueil est plus éclectique du point de vue géographique, mais l'apport de l'épigraphie à l'histoire en général en constitue à nouveau le fil conducteur : *Un'oligarchia concorde. Il caso di Farsalo* (M. E. De Luna) ; *Dikaia, colonie d'Érétrie en Chalcidique* (S. Psoma) ; *Les chiens en Macédoine dans l'Antiquité* (S. Le Bohec-Bouhet), avec une mise au point sur les noms des chiens (p. 501-502), qui présenteraient des traits communs avec l'onomastique servile : p. ex., Δοῦλος, sur une stèle de Béroia, au III^e^ siècle p.C., *Greek and Thracian Religious Traditions in the Greek Cities on the Western Black Sea Coast* (D. Chiekova) ; *L'intégration de la Pérée au territoire de Rhodes* (N. Badoud) ; *Notes stratonicéennes* (D. Aubriet), avec un développement sur la gladiature (p. 582-595) ; *Aelius Aristide (*Or.*, 50.72-93) et le choix des irénarques par le gouverneur. À propos d'une inscription d'Acmonia* (C. Brélaz) ; *Les courses de chars sur les intailles romaines* (S. Aubry). On trouvera en tête du volume (p. XXVII-XLIV) la bibliographie de D. Knoepfler, riche de 193 titres (sans compter les travaux en préparation). Rendant hommage à l'« esprit net » de son collègue de Neuchâtel (la formule est de L. Robert, à propos du jeune D. Knoepfler), P. Ducrey, longtemps professeur à

Lausanne, se livre, dans la préface, à une belle démonstration de courtoisie confédérale : « Professant estime et admiration pour la ville et le canton de Neuchâtel et pour leurs habitants, j'ai toujours senti chez eux un "esprit net", une rigueur de la pensée et de l'éthique, voire même de la morale, plus marqués encore que dans d'autres villes et cantons réformés de Suisse » (p. XXIV). Alain MARTIN

Peter Marshall FRASER & Elaine MATTHEWS (Ed.), *A Lexicon of Greek Personal Names.* Volume VA. *Coastal Asia Minor : Pontos to Ionia.* Edited by Thomas CORSTEN, Richard W.V. CATLING and Marijana RICL. Oxford, Clarendon Press, 2010. 1 vol. 24 x 32 cm, XXXVIII-496 p. Prix : 131 £. ISBN 978-0-19-956743-0.

Le *LGPN* poursuit son parcours systématique à travers le monde grec, entrepris en 1987 (cf. *AC*, 59, 1990, p. 412-415). Depuis mon dernier compte rendu, relatif au vol. IIIB, qui concernait la Grèce centrale (cf. *AC*, 71, 2002, p. 387-389), la Macédoine, la Thrace et les autres régions septentrionales de la Grèce ont fait l'objet du vol. IV, paru en 2005. Avec le vol. VA, dont il est question ici, le *LGPN* aborde le domaine immense de l'Asie Mineure. La côte est parcourue à partir du nord : on aborde successivement le Pont, la Bithynie, la Mysie, la Troade, l'Éolide, l'Ionie et, bien qu'il ne s'agisse plus d'une région côtière, la Lydie ; dans les notices, ces régions sont passées en revue dans l'ordre alphabétique plutôt que géographique, afin de faciliter la consultation. Au total, le vol. VA recense 51.293 individus (44.795 hommes, 6.479 femmes et 19 personnes de sexe indéterminé). Comme dans mes précédents comptes rendus, je commence en dressant le classement des dix anthroponymes les mieux représentés ; je m'appuie en partie sur les données rassemblées dans l'introduction du volume (p. XVI-XVII, en part. tabl. 1) : 1. *Ἀπολλώνιος (1.354) ; 2. *Διονύσιος (903) ; 3. *Δημήτριος (745) ; 4. Ἀρτεμίδωρος (677) ; 5. *Ἀλέξανδρος (646) ; 6. Μητρόδωρος (598) ; 7. *Ἀσκληπιάδης (576) ; 8. Μένανδρος (448) ; 9. *Ἡρακλείδης (381) ; 10. Μενεκράτης (380) (l'astérisque signe les noms déjà présents dans une ou plusieurs de mes listes antérieures ; les variantes dialectales ou les formes syncopées sont incluses dans les totaux). Pour la première fois, Διονύσιος se laisse nettement distancer par Ἀπολλώνιος, mais, si l'on additionne toutes les occurrences des volumes actuellement disponibles, Διονύσιος (3.987) continue à devancer Ἀπολλώνιος (3.136) et Δημήτριος (2.822), – le trio de tête étant sans doute ainsi définitivement établi pour l'ensemble du monde grec. Ἀρτεμίδωρος, en quatrième position, doit son rang à l'Ionie : 311 occurrences, dont 124 à Éphèse (où le nom est plus populaire que Ἀπολλώνιος ou Διονύσιος), en rapport évidemment avec la divinité tutélaire de la cité. Remarquons aussi le bon score de Μένανδρος (particulièrement marqué en Mysie, y compris à Pergame, où plus de 15 individus sur 1.000 sont ainsi nommés) ; jusqu'à présent, l'anthroponyme n'avait dépassé la centaine d'occurrences qu'à Athènes (où son succès relatif pourrait être lié au poète comique) et en Macédoine, sans atteindre le « top ten » dans aucune de ces deux régions. Je ne m'explique pas facilement sa popularité en Asie Mineure. En principe, il ne peut être question d'invoquer l'impact d'un culte bien implanté dans ce secteur (comme dans le cas du nom théophore Ἀρτεμίδωρος), puisque Μέν-ανδρος passe pour être construit, comme les nombreux noms en –μένης, sur le radical du substantif

Lausanne, se livre, dans la préface, à une belle démonstration de courtoisie confédérale : « Professant estime et admiration pour la ville et le canton de Neuchâtel et pour leurs habitants, j'ai toujours senti chez eux un "esprit net", une rigueur de la pensée et de l'éthique, voire même de la morale, plus marqués encore que dans d'autres villes et cantons réformés de Suisse » (p. XXIV). Alain MARTIN

Peter Marshall FRASER & Elaine MATTHEWS (Ed.), *A Lexicon of Greek Personal Names.* Volume VA. *Coastal Asia Minor : Pontos to Ionia.* Edited by Thomas CORSTEN, Richard W.V. CATLING and Marijana RICL. Oxford, Clarendon Press, 2010. 1 vol. 24 x 32 cm, XXXVIII-496 p. Prix : 131 £. ISBN 978-0-19-956743-0.

Le *LGPN* poursuit son parcours systématique à travers le monde grec, entrepris en 1987 (cf. *AC*, 59, 1990, p. 412-415). Depuis mon dernier compte rendu, relatif au vol. IIIB, qui concernait la Grèce centrale (cf. *AC*, 71, 2002, p. 387-389), la Macédoine, la Thrace et les autres régions septentrionales de la Grèce ont fait l'objet du vol. IV, paru en 2005. Avec le vol. VA, dont il est question ici, le *LGPN* aborde le domaine immense de l'Asie Mineure. La côte est parcourue à partir du nord : on aborde successivement le Pont, la Bithynie, la Mysie, la Troade, l'Éolide, l'Ionie et, bien qu'il ne s'agisse plus d'une région côtière, la Lydie ; dans les notices, ces régions sont passées en revue dans l'ordre alphabétique plutôt que géographique, afin de faciliter la consultation. Au total, le vol. VA recense 51.293 individus (44.795 hommes, 6.479 femmes et 19 personnes de sexe indéterminé). Comme dans mes précédents comptes rendus, je commence en dressant le classement des dix anthroponymes les mieux représentés ; je m'appuie en partie sur les données rassemblées dans l'introduction du volume (p. XVI-XVII, en part. tabl. 1) : 1. *Ἀπολλώνιος (1.354) ; 2. *Διονύσιος (903) ; 3. *Δημήτριος (745) ; 4. Ἀρτεμίδωρος (677) ; 5. *Ἀλέξανδρος (646) ; 6. Μητρόδωρος (598) ; 7. *Ἀσκληπιάδης (576) ; 8. Μένανδρος (448) ; 9. *Ἡρακλείδης (381) ; 10. Μενεκράτης (380) (l'astérisque signe les noms déjà présents dans une ou plusieurs de mes listes antérieures ; les variantes dialectales ou les formes syncopées sont incluses dans les totaux). Pour la première fois, Διονύσιος se laisse nettement distancer par Ἀπολλώνιος, mais, si l'on additionne toutes les occurrences des volumes actuellement disponibles, Διονύσιος (3.987) continue à devancer Ἀπολλώνιος (3.136) et Δημήτριος (2.822), – le trio de tête étant sans doute ainsi définitivement établi pour l'ensemble du monde grec. Ἀρτεμίδωρος, en quatrième position, doit son rang à l'Ionie : 311 occurrences, dont 124 à Éphèse (où le nom est plus populaire que Ἀπολλώνιος ou Διονύσιος), en rapport évidemment avec la divinité tutélaire de la cité. Remarquons aussi le bon score de Μένανδρος (particulièrement marqué en Mysie, y compris à Pergame, où plus de 15 individus sur 1.000 sont ainsi nommés) ; jusqu'à présent, l'anthroponyme n'avait dépassé la centaine d'occurrences qu'à Athènes (où son succès relatif pourrait être lié au poète comique) et en Macédoine, sans atteindre le « top ten » dans aucune de ces deux régions. Je ne m'explique pas facilement sa popularité en Asie Mineure. En principe, il ne peut être question d'invoquer l'impact d'un culte bien implanté dans ce secteur (comme dans le cas du nom théophore Ἀρτεμίδωρος), puisque Μέν-ανδρος passe pour être construit, comme les nombreux noms en –μένης, sur le radical du substantif

μένος, « âme ; vigueur ; courage » ; cf. Fr. Bechtel, *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, Halle, 1917, p. 308. Les éditeurs évoquent, dans le cas de Μένανδρος comme dans celui, moins contestable, de Ἀλέξανδρος, une influence de la diaspora macédonienne en Asie Mineure (p. XVII). Cette hypothèse ne me convainc pas, car le succès de Μέν-ανδρος ne me paraît pas pouvoir être dissocié de celui de Μενε-κράτης, bâti sur le même radical, lequel clôture mon classement, avec près de 400 occurrences : or, le vol. IV, incluant la Macédoine, réunissait à peine 35 individus sous ce nom. Faut-il conclure à une mode particulière à l'Asie Mineure, qui aurait favorisé les formes tirées du radical de μένος ? Pour ma part, j'oserais envisager, avec un brin d'audace et en dépit de l'orthographe (et de l'étymologie), que la vogue dont ont joui Μένανδρος et Μενεκράτης se fondait au moins en partie sur le succès, en Asie Mineure précisément, des noms en Μην- : ainsi, Μηνόφιλος (354) ne manque que de peu une place dans le classement des dix noms les plus populaires. Les éditeurs ont relevé le succès de ces anthroponymes, qu'ils interprètent également comme des formes théophores, en rapport avec le culte de la Lune (p. XVII, en part. n. 47 ; cf. déjà Fr. Bechtel, p. 316). Mes précédents comptes rendus se poursuivaient par une série d'*addenda* ou de *corrigenda* papyrologiques. La chasse de ce côté devient moins fructueuse, car l'équipe du *LGPN* dispose maintenant des données réunies dans l'excellent livre de C.A. La'da, *Foreign Ethnics in Hellenistic Egypt*, Louvain, 2002. Il est très aisé de repérer là les individus originaires par exemple des cités et des régions d'Asie Mineure dont les noms figurent dans des documents grecs d'Égypte, à l'époque lagide. Le vol. VA renvoie régulièrement, à côté de la référence papyrologique, au numéro d'ordre attribué par C.A. La'da. Je n'ai relevé que peu d'omissions : ajouter un Ἀρτεμίδωρος (un de plus !) pour Éphèse (La'da E586) et un Χαιρέας, lui-même fils d'un Χαιρέας, pour Pergame, – à moins que l'homme n'ait été originaire de Pergé de Pamphylie, ce qui le renverrait à un prochain volume du *LGPN* (La'da E1953 ; cf. aussi après E1957). Quittons la période hellénistique. Un papyrus du III^e^ siècle p.C., *P. Ryl.* II 93, offre une liste d'athlètes ; chaque nom est suivi d'un « ethnique », qui désigne, dans la majorité des cas, une cité d'Égypte (Alexandrie, Antinoé, Hermoupolis). Deux athlètes, tous deux nommés Ἀλέξανδρος, affichent toutefois une origine hors de la province : l'un des deux est défini comme Éphésien (l. 29). Si son « ethnique » ne résulte pas d'une citoyenneté honorifique, on ajoutera cet Ἀλέξανδρος dans le vol. VA. P.M. Fraser, concepteur du *LGPN*, est décédé en 2007, dans sa 90^e^ année. La perte est considérable, mais il n'y a pas de crainte à avoir pour la poursuite de cette belle entreprise. Signe de vitalité : les options qu'offre le site électronique <http://www.lgpn.ox.ac.uk> ne cessent de se multiplier ; on peut déjà, pour toutes les régions couvertes dans l'état d'avancement actuel du projet, se livrer à diverses interrogations, dans le genre de celles qui précèdent, sur la popularité relative des noms grecs.

Alain MARTIN

Giovanni MARGINESU, *Gli epistati dell'Acropoli. Edilizia sacra nella città di Pericle 447/6 - 433/2 a.C.* Athènes, Scuola archeologica italiana - Paestum, Pandemos, 2010. 1 vol. 22 x 28,5 cm, 216 p., 33 fig. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE ET DELL'ATTICA, 5). Prix : 55 €. ISBN 88-87744-36-1.

Les travaux de construction de l'Acropole d'Athènes ont donné lieu à un important travail administratif assuré par un collège de magistrats, créé pour l'occasion, les épistates. La gravure sur pierre de la synthèse de leurs travaux, à côté de l'enregistrement sur papyrus aux archives, a permis que d'importantes traces de leur activité parviennent jusqu'à nous. C'était d'ailleurs l'un des objectifs de la gravure que de laisser un témoignage *eis hapanta chronon*, l'autre étant d'exposer au public ce que faisaient ceux à qui le peuple remettait la gestion de l'argent de la cité. Les épistates des travaux (*erga*) de l'Acropole sont le premier collège pour lequel nous ayons une documentation relativement abondante de nature épigraphique et littéraire. L'étude de G. Marginesu n'est pas une publication commentée de l'ensemble du dossier commodément accessible dans *IG* I^3, mais une analyse du fonctionnement de ce collège. Après une présentation des sources et de l'état de la question, G. Marginesu consacre un premier chapitre aux épistates et aux sources sur la reconstruction de l'Acropole après les destructions de la seconde guerre médique : il présente les différents comptes rendus *ergon* par *ergon*, en signalant la particularité de ceux qui concernent la statue d'Athéna *Promachos* et conclut par une note sur des documents qui apportent des informations sur ces magistrats (pièces émanant du collège parallèle des épistates d'Éleusis, décret de Callias et décret sur le sanctuaire d'Athéna *Niké*). Le deuxième chapitre qui porte comme le titre le nom grec du collège s'intéresse à sa charge avant 433/2 et après cette date, aux rapports qu'il entretient avec les architectes et les chefs de travaux, au rôle de l'*épiskopo*s. Le troisième chapitre détaille les questions financières, les ressources dont les épistates (les fonds qui leur sont alloués par la cité, les dons d'individus, la vente du matériel de remploi ou des surplus) et les dépenses qui relèvent de deux catégories, les achats de matériel (*onèmata*) et ce qui est payé aux hommes (*misthomata*, terme qui comprend aussi bien les sommes versées à des entrepreneurs en fonction d'adjudication que les salaires proprement dits versés par la cité). Le dernier chapitre s'intéresse à leur image, à leur place entre idéologie civique et pouvoir réel. Ils sont le peuple dont ils gèrent l'argent et le peuple attend d'eux qu'ils comptent avec exactitude (*akribeia*). Deux appendices donnent l'un un catalogue des épistates, l'autre une liste alphabétique des individus mentionnés dans le travail avec des indications prosopographiques. Une bibliographie de 16 pages et des *indices* de 16 pages achèvent de faire de ce livre, bien présenté, agréable à lire, un outil de travail utile. En s'intéressant aux magistrats qui jouaient le rôle de maîtres d'ouvrage, l'auteur renouvelle les perspectives des études sur les travaux de l'Acropole qui se sont plus intéressés aux maîtres d'œuvre. Le travail récent de Chr. Feyel sur les artisans dans les sanctuaires grecs avait déjà changé le regard sur les hommes qui ont travaillé dans ces chantiers. En étudiant le suivi des travaux par ceux qui les gèrent au nom de la cité, G. Marginesu pose des questions qui ont un écho actuel.

Anne JACQUEMIN

Stephen MITCHELL & David FRENCH, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (*Ancyra*).* Volume I. *From Augustus to the End of the Third Century AD.* Munich, C.H. Beck, 2012. 1 vol. 21,5 x 30 cm, IX-523 p., nombr. ill. (VESTIGIA, 62). Prix : 118 €. ISBN 978-3-406-62190-1.

Le vol. I des *I. Ankara*, consacré aux inscriptions des trois premiers siècles de notre ère, est le résultat de plus de 40 années d'effort ; il devrait être suivi d'un vol. II (et dernier), « already in preparation », couvrant le Bas-Empire et l'époque byzantine. S. Mitchell et D. French ont réuni 314 inscriptions (245 en grec, 60 en latin, 9 bilingues), dont 31 inédits. Le corpus est précédé d'une solide introduction, où est dressé le tableau de nos connaissances sur la cité d'Ancyre ; un plan (en turc) clôture ce chapitre (p. 1-37). En annexe, est dressée la liste des visiteurs du site et des érudits qui se sont montrés attentifs à ses inscriptions ; elle commence par le diplomate Busbecq, au XVI^e^ siècle, et se termine par L. Robert et … S. Mitchell lui-même (p. 39-45). Les inscriptions sont sobrement éditées, traduites et commentées. Une photographie de bonne qualité est fournie pour la plupart d'entre elles ; pour l'examen des estampages, il est renvoyé au site de l'Institut britannique d'Ankara <http://www.biaatr.org/resources>, mais, à l'heure où je rédige ces lignes (23 décembre 2012), l'interface utilisé rend ce matériel à peu près inaccessible puisqu'il repose sur des numéros et des codes qui ne figurent pas dans les *I. Ankara*. En tête du recueil, – à tout seigneur, tout honneur, – les *Res gestae* d'Auguste (**1**, p. 66-138), dont voici, pour ce qui concerne la copie d'Ancyre, la première édition reposant sur une autopsie depuis le travail de Th. Mommsen (1883). Je ne m'attarderai pas sur ce texte phare pour me consacrer plutôt à quelques inédits particulièrement intéressants. – **61** est une dédicace latine au génie de la province d'Afrique (III^e^ siècle) ; la pierre a été découverte en 1929 dans le quartier central d'Ulus, lors des grands travaux décidés par Ataturk ; elle a heureusement pu être photographiée avant de disparaître dans le tumulte urbanistique de la nouvelle capitale. – L'architrave **214**, appartenant sans doute à une tombe (I^er^ siècle), porte l'inscription suivante : [- - - *monument ?*]*um sibi fecit.* | [*V*]*obis vai* (l. *vae*) ! «Alas for you !», traduisent les éditeurs. – Dans **240** (fin du II^e^ siècle), Domniôn honore la mémoire de son beau-frère Nikanôr. S. Mitchell et D. French supposent une faute à la l. 2, ainsi présentée : Δομνίων | Ἐδονέως, « Domnion son of Edoneus ». « The name Ἐδονεύς appears to represent the popular pronunciation of the rare name Ἐτεωνεύς, which is attested at Lampsacus and especially Cyzicus ». Sur la photographie, je lis à la l. 2 ΕΙΔΟΜΕϢC (on aimerait ici pouvoir accéder à l'estampage dont il est fait mention dans le volume). En supposant à mon tour une faute, je propose Εἰδομε<νέ>ως, soit le génitif d'une graphie possible de Ἰδομενεύς, moins rare que Ἐτεωνεύς. – Le texte de la stèle **256** (fin du II^e^ siècle) est maladroit, estiment les éditeurs. « The definite article has been omitted before … στήλην, and μνήμης χάριν inserted into the middle of the text ». La place de μνήμης χάριν est incontestable, mais, après cette expression, à la fin de la l. 5, je devine l'article τήν sur la photographie (avec une double ligature, semble-t-il), qui se rapporte à στήλην. Le nom du père de la défunte, à la l. 1, Βούσκιλος, de lecture assurée, est un *addendum onomasticis*. Il invite à corriger en *Busc*[*il*]*us* le nom d'un esclave restitué dans *CIL* X 238 sous la forme *Busc*[*in*]*us*. – **315** (II^e^/III^e^ siècles) est l'une des nouvelles épitaphes (plus ou moins) métriques du recueil. La l. 1 est complète ; le lapicide a gravé ensuite l'amorce seulement des l. 2-4 (5 lettres, 3 lettres, 3 lettres), comme s'il remettait à plus tard (ou comme s'il confiait à un assistant) le soin de graver la suite des vers, mais le texte est resté dans cet état. Il n'y a rien à redire, du point de vue métrique, à l'hexamètre de la l. 1 : τύμβοις Μάρκος ὅδ' ἐστὶν ἐγὼ κατακείμενος ἔν[θα] (plutôt ἔνδ[ον], dirais-je, la trace visible sur la photo-

graphie à la fin de la ligne convenant au sommet d'un Δ, non d'un Θ), « dans la tombe (pluriel 'poétique'), moi, Markos, que voici, je repose, à l'intérieur ». L'emploi de la 3e personne au lieu de la 1e pourrait s'expliquer par une contamination de la tournure τύμβος ὅδ' ἐστίν …, « ceci est la tombe de … ». Pour l'amorce de la l. 2, ΟΥΓΑΜ, cf. *IG* II-III^2 7198 = *GVI* I 1821 : οὐ γάμος οὐδ' ὑμέναιος ἔμεινέ με τλήμονι μοίραι. Alain MARTIN

Noel ROBERTSON, *Religion and Reconciliation in Greek Cities. The Sacred Laws of Selinus and Cyrene*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16,5 x 24 cm, XII-414 p. (AMERICAN PHILOLOGICAL ASSOCIATION. AMERICAN CLASSICAL STUDIES, 54). Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-539400-9.

N. Robertson propose une nouvelle interprétation de deux des documents les plus énigmatiques de l'épigraphie religieuse grecque. Rangées dans la catégorie des « lois sacrées » à laquelle E. Lupu a tenté récemment de donner une définition plus rigoureuse, l'inscription gravée sur une tablette de plomb de Sélinonte, trouvée en 1993 par des fouilleurs clandestins, et la « loi cathartique » de Cyrène inscrite avec la liste des envois de grains de *ca* 330 sur un bloc trouvé en 1923 remployée dans des thermes romains ont suscité une abondante littérature. Le texte sélinontin a fait l'objet d'une *editio princeps* exemplaire (M. H. Jameson, D.R. Jordan, R.D. Kotansky, *A "lex sacra" from Selinous*, *GRBS* monographs n° 11, 1993), tandis que le texte de Cyrène a fait l'objet de plusieurs reprises depuis l'*editio princeps* de S. Ferri, celle d'Oliviero en 1933 et surtout l'édition critique de C. Dobias en 2000, faite à partir d'estampages faits en 1947, l'état de la pierre ne permettant plus les vérifications. La présence dans l'inscription de Sélinonte de termes comme *élasteros* ou *autorektas*, la mention de deux espèces de *Tritopatores*, impurs (*miaroi*) et purs (*katharoi*) a non seulement incité à comparer ce texte à celui de Cyrène, mais aussi à renforcer la tendance à voir dans les *hikésioi* de ce dernier des esprits vengeurs, comme le pensait G. Stakeley, et non des suppliants. Les deux règlements ont été compris comme des dispositions destinées à réconcilier les deux parties du corps civique divisées après une guerre civile sanglante, en apaisant les esprits des morts. L'accent a été mis sur l'aspect magique des rituels à cause du choix du plomb, et non du bronze, pour la tablette de Sélinonte et la présence de *kolossoi* (figurines de substitution), dans une des prescriptions cyrénéennes. Après une introduction qui justifie le propos de l'auteur, le livre est divisé en deux parties, consacrée chacune à l'un de ces documents, cependant le commentaire qui progresse section par section renvoie toujours à l'autre texte. La première partie traite en 16 chapitres de la « loi de Sélinonte » et la seconde analyse en sept chapitres le texte cyrénéen. Après avoir donné le texte grec et sa traduction, N. Robertson, qui n'a pas pu voir le document exposé à l'Antiquarium de Castelvetrano et reproduit pour cette raison *l'editio princeps*, décrit en détail le support, car la présence de deux colonnes tête bêche et d'un système de fixation sur une planchette pivotante donnent de la force à sa conception d'un règlement sacrificiel annuel divisé en deux saisons. À première vue, la colonne A expose les modalités de sacrifice à des divinités et la colonne B prescrit comment se purifier en cas de menace, ce qui la rapproche du texte de Cyrène. La colonne A, la plus longue

diffusion des noms italiens dans toutes les provinces. En tout cas rien n'est explicité. D'autres origines sont encore plus troublantes. Que peut-on tirer d'un *cognomen* grec pour un citoyen romain, sinon qu'il s'agit sans doute d'un affranchi. Rien n'autorise à en faire un « Greek-speaker » comme affirmé par exemple (p. 84) pour Aelius Moschos, zélateur d'Esculape et d'Hygie (*IDR* III/5, 5). Quant aux « Celtes » dont on suppose qu'ils sont ainsi décrits parce qu'ils portent un nom à consonance celtique, ils pourraient être locaux, la présence d'éléments de culture celtique étant assez forte en Dacie. Globalement les origines proposées, avec ou sans point d'interrogation, ne sont pas justifiées par un raisonnement satisfaisant, et les cas d'origine avérée et indiscutable ne sont en rien différenciés : le lecteur est placé devant des listes qu'il lui appartiendra de contrôler s'il veut juger des conclusions avec esprit critique, listes dont de surcroît le classement est rien moins que clair. Or toutes les méthodes d'identification des origines dans les sources épigraphiques ne sont pas d'une validité comparable. Les arguments de nature onomastique, par exemple, sont à prendre avec la plus grande prudence et nous avons déjà eu l'occasion d'en détailler les problèmes (voir *Gnomon*, 77, 2005, p. 41-45) à propos des travaux de L. Wierschowski sur la mobilité en Gaule, travaux qui doivent avoir inspiré cette recherche. Toutefois Wierschowski (*Fremde in Gallien*, Stuttgart, 2001) a exposé de manière détaillée ses critères et ses méthodes, et ouvre ainsi la porte à la réflexion du lecteur. Ici, mis à part quelques remarques occasionnelles dans les chapitres introductifs où l'auteur explique qu'il est en désaccord avec tel ou tel historien sur l'origine de tel ou tel personnage, il est impossible d'apprécier les approches mises en œuvre et de tester leur solidité. Dès lors que valent les conclusions sur l'importance de l'immigration en Dacie, la question reste ouverte. On peut penser que la documentation ici rassemblée pourrait permettre d'y répondre, en tout cas de développer une étude prosopographique sur la population de Dacie d'après les sources épigraphiques. Mais pour savoir si les immigrants (qu'il faudrait peut-être éviter de dénommer « colonists », sauf cas explicites) venaient bien *ex toto orbe Romano*, il vaut mieux s'en tenir au témoignage d'Eutrope.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Patrick SÄNGER, *Veteranen unter den Severern und frühen Soldatenkaisern. Die Dokumentensammlungen der Veteranen Aelius Sarapammon und Aelius Syrion.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 412 p., 19 pl. (HABES, 48). Prix : 59 €. ISBN 978-3-515-09904-2.

P. Sänger s'est signalé à l'attention des papyrologues, au cours des dernières années, par une série d'articles relatifs à la présence militaire ou au maintien de l'ordre dans l'Égypte gréco-romaine. Fidèle à cette thématique, sa dissertation, défendue à Vienne en 2009, est consacrée aux papiers qui portent les noms de deux vétérans établis à Ankyrônôn (auj. el-Hibeh), en Moyenne-Égypte, dans la 1e moitié du IIIe siècle p.C. : T. Aelius Sarapammôn et Aelius Syriôn, tous deux anciens soldats de la *legio II Traiana*, mais non apparentés, – rien n'indique du reste qu'ils aient entretenu la moindre relation l'un avec l'autre (cf. p. 116). P. Sänger a récolté dans diverses collections (Alexandrie, Heidelberg, Londres et surtout Vienne) 19 documents mentionnant soit Sarapammôn, soit Syriôn, et les a ordonnés en deux séries (**1-8** pour

Sarapammôn, **9-19** pour Syriôn), réunies sous le sigle *P. Vet. Aelii*. L'auteur propose donc bien deux « Dokumentensammlungen » distinctes (comme le précise le sous-titre du volume) plutôt que deux « ensembles archivistiques » au sens que j'ai donné jadis à cette expression, impliquant une accumulation délibérée (voire un classement) dans l'Antiquité et une découverte groupée (à défaut, au moins une provenance assurément identique) ; cf. *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists*, Copenhague, 1994, p. 569-577. Dans le corps du volume, P. Sänger, préférant une définition moins stricte que la mienne (cf. p. 116, n. 1), ce qui est évidemment son droit, désigne communément comme « archives » les deux séries qu'il a constituées. À l'examen de son ouvrage, je dois avouer que je conserve ma réticence à l'égard d'une telle désignation lorsque, comme ici, elle s'applique à un ensemble constitué de nos jours, à partir de pièces éparses, qui n'ont parfois en commun qu'un rapprochement onomastique. Je suis certes disposé à identifier, avec prudence, le vétéran [ ]αραπάμμων de **4**, qui adresse un ὑπόμνημα au stratège du nome Héracléopolite, avec Αἴλιος Σαρ[ ], sans autre titre, destinataire de la lettre privée **8**, dont la provenance est inconnue. Mais je ne vois aucune raison de penser que ces deux textes aient jamais coexisté, dans l'Antiquité, au sein d'un même ensemble. En ce cas, « Dokumentensammlung » (j'empruntais jadis « dossier » à P.W. Pestman, mais l'expression de P. Sänger me convient parfaitement) me paraît préférable à « Archiv ». Plus de la moitié des *P. Vet. Aelii* sont des inédits, ce qui, au-delà du différend terminologique évoqué ci-dessus, somme toute mineur, est évidemment motif de satisfaction et de curiosité : **3**, **4**, **7-8** ; **9**, **11-12**, **14-15**, **17-19** (tous tirés de la collection de Vienne). Plusieurs pièces sont très abîmées, mais le petit corpus ainsi constitué est représentatif de la variété documentaire de la 1e moitié du IIIe siècle. L'auteur procède à d'utiles mises au point pour plusieurs types illustrés (« Spezielle Problemstellungen », p. 66-115, – tableaux détaillés à l'appui, p. 340-364). Tout cela confère une grande efficacité pédagogique à son travail. Parmi les inédits, je me permets d'attirer l'attention sur **18-19** (en vérité, un numéro unique aurait suffi). Il s'agit de trois lettres expédiées en même temps, sur le même coupon : selon l'interprétation de P. Sänger, la première, de loin la plus longue (**18**, au recto du coupon), est adressée à Aelius Syriôn et à Kyrillous (son épouse ?) par un inconnu (peut-être le père ou le frère du premier nommé) ; les deux autres (**19**, au verso du coupon), tracées par une autre main, sont adressées par leur mère commune respectivement à Syriôn et à Eudaimonis, sa sœur. On connaissait déjà des coupons portant deux lettres (cf. R.S. Bagnall – R. Cribiore, *Women's Letters from Ancient Egypt, 300 BC-AD 800*, Ann Arbor, 2006, p. 36-37 : « Dual Letters »), quelquefois même trois : par exemple, *P. Bremen* 61 (1er quart du IVe siècle p.C. ; cf. R.S. Bagnall – R. Cribiore, p. 142-143), sur lequel il vaut la peine de nous arrêter un instant. Le document a été retrouvé dans les archives (au sens plein du terme) du stratège Apollônios. Sur la même face d'un coupon, sa sœur (ou une proche), un familier du nom de Chairas et son oncle Diskas lui adressent chacun une lettre ; le destinataire de cette triple missive se trouve à bonne distance des expéditeurs. Il semble que tel soit le cas aussi dans **18-19**. P. Sänger imagine que les expéditeurs résident à Ankyrônôn, Syriôn dans la capitale du nome Héracléopolite (p. 317). La distance est peut-être plus grande : aux l. 8-9 de **18**, le rédacteur utilise, dans un contexte lacunaire, la tournure εἰς Αἴγυ[π]|το[ν]. « (Man würde) sich fragen, welche Person sich ausserhalb Ägyptens befand »,

commente P. Sänger (p. 322-323). L'hypothèse d'un séjour hors d'Égypte ne s'impose pas. En effet, l'expression εἰς Αἴγυπτον est parfois utilisée par des habitants d'Alexandrie pour désigner globalement l'intérieur du pays (cf. *P. Abinn.* 63, l. 27 et 32). Syriôn résidait-il donc dans la capitale de la province (plutôt que du nome) au moment où les trois lettres lui ont été adressées ? Le texte de ces dernières présente diverses difficultés, liées en partie à l'état du support (une large lacune centrale entrave la lecture). Je me limite à signaler ici l'anomalie que présente l'édition de la l. 41 de **18** (tracée dans la marge de la lettre, de haut en bas) : [Ἀ]λλὰ μὴ ἀμελήσῃς ὅτι ποϱθους με. Γὰϱ ἀσπαζόμεθα ὑμᾶς κατ' ὄνομα (…), d'après P. Sänger. La place que l'édition assigne à la particule γάϱ, en tête d'une nouvelle phrase, est insoutenable. La photographie (pl. XIII) montre un *vacat*, représentant la vraie pause syntaxique, entre γάϱ et ἀσπαζόμεθα. La particule appartient donc encore à l'énoncé précédent, ὅτι ποϱθους με γάϱ, où elle souligne, dans un emploi non classique, la valeur causale de la conjonction ὅτι ; on l'observe, en même contexte, dans plusieurs lettres d'époque romaine (notamment *P. Mich.* VIII 507, l. 5). Le sens de la proposition causale même fait difficulté et suppose une (sinon plusieurs) faute(s) de la part du rédacteur. P. Sänger voit dans ποϱθους une faute pour ϱοδούς, ce qui en soit est acceptable, et traduit (en supposant une allusion à une somme due, dont il a été question plus haut) : « Sei nicht nachlässig, damit ich im Vorhaus bezahle » (p. 332), solution peu séduisante, car elle implique une véritable cacophonie syntaxique (comment justifier le participe et l'accusatif ?). J'attendrais plutôt, faisant corps avec μὴ ἀμελήσῃς, un appel générique à la bienveillance, sur un ton qui vise l'apitoiement, comme dans la lettre *P. Cair. Isidor.* 134 (III^{e}/IV^{e} siècle p.C.), l. 8-10 : Ἀλλὰ μὴ ἀμελήσῃς | ὅτι καὶ ὑμῖς (l. ἡμεῖς) χϱίαν (l. χϱείαν) | ἔχομεν. Dans cet esprit, mais sur un ton plus vif, je suggère de voir dans ποϱθους une faute pour ποϱθεῖς (du verbe ποϱθέω, « je dévaste, je maltraite ») ; il faudrait comprendre : « Ne sois pas négligent, parce que, en effet, (*scil.* si tu es négligent), tu me détruis ». Si j'ai raison, la faute serait à placer dans le cadre du délabrement progressif du système des verbes contractes aux époques romaine et byzantine, en route vers la série unique et composite du grec moderne, où ne subsistent finalement que les contractions en -ῶ, en -ᾶ ou en -οῦ, selon la personne ; cf. Fr. Th. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods*, II, Milan, 1981, p. 363-365. Alain MARTIN

Rodney AST (Ed.), *Late Antique Greek Papyri in the Collection of the Friedrich-Schiller-Universität Jena (P.Jena II).* Bonn, Habelt, 2010. 1 vol. 19 x 27 cm, XXIV-179 p., 32 pl. (PAPYROLOGISCHE TEXTEN UND ABHANDLUNGEN, 45). Prix : 65 €. ISBN 978-3-7749-3651-5.

La collection de papyrus d'Iéna comprend environ 2 000 pièces dont un certain nombre ont été publiées de manière éparse puis reprises dans les différents volumes du *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*. En 1926, F. Zucker et F. Schneider éditent à Iéna quatre papyrus sous le titre *Jenäer Papyrus-Urkunden nebst den ersten Universitätsordnungen und Statuten vom Jahre 1548*, désignés par le sigle *P.Jena* I et reproduits comme *SB* III 7165-7168. Plus de quatre-vingts ans plus tard paraît un second volume de *P.Jena*. Il contient 39 textes datés de la fin du III^{e} au

denrées de base et les mesures qu'elle pouvait prendre dans ce domaine. Mais il est loin de suffire pour appréhender la « trade policy » de la cité, car celle-ci s'est traduite au IV^e^ siècle de bien d'autres manières, plus larges et plus efficaces, comme la législation sur l'importation de grain, la conclusion d'accords avec d'autres États et plusieurs achats publics, mesures auxquelles l'auteur accorde trop peu d'attention. À la place, sans doute parce qu'il est conscient des limites de son propos, il élargit son point de vue en le situant dans la problématique générale de la conception de l'économie antique. Il y consacre les trois chapitres de sa première partie (*Preliminaries*) et y revient constamment par la suite. Or, même si la position qu'il défend est saine dans l'ensemble, son entrée en matière prend trop de place (72 pages) et contient non seulement un rappel des modèles explicatifs et des controverses qu'ils ont suscitées, mais aussi un survol plutôt superflu des événements de la période. En outre et surtout, c'est à M.-I. Finley qu'il se réfère sans relâche pour contester la conception primitiviste de l'économie et le mépris général des commerçants, alors que la première édition de *L'économie antique* remonte à 1973 et que ses positions ont été largement mises en cause depuis quarante ans. On note effectivement l'absence de titres importants comme la *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* (2007) et les deux volumes d'A. Bresson, *L'économie de la Grèce des cités* (2007 et 2008). Il est vrai que les délais de sa propre publication ont pu empêcher l'auteur d'en prendre connaissance, mais sa bibliographie contient plusieurs titres de l'année 2007. Le livre a donc plusieurs mérites : bonne connaissance de la matière, soin des analyses, élégance de la présentation, présence de plusieurs index. Mais il ne renouvelle pas le sujet, son cadre d'analyse est peu adéquat et son point de vue polémique est dépassé. Léopold MIGEOTTE

Zosia H. ARCHIBALD, John K. DAVIES & Vincent GABRIELSEN (Ed.), *The Economies of Hellenistic Societies, Third to First Centuries BC.* Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, XVI-460 p., 29 fig., 2 cartes. Prix : 85 £. ISBN 978-0-19-958792-6.

L'intérêt du monde anglophone pour l'économie de la période hellénistique ne se dément pas : après *Hellenistic Economies* (2001) et *Making, Moving and Managing : the New World of Ancient Economies, 323-31 BC* (2005), voici le troisième volume consacré au sujet par les mêmes organisateurs. Il réunit dix-neuf contributions présentées lors d'un colloque tenu à Copenhague en 2006 sous le titre *Demand Creation and Economic Flows*, donc orienté vers l'étude des besoins matériels et des moyens de les satisfaire. Vaste programme, dont chaque participant fut invité à présenter un aspect défini en se fondant sur les sources, de manière à réunir un nombre suffisant d'informations permettant de dégager à l'avenir des modèles et des constantes de comportements (introduction, p. 2). Tous les auteurs ont respecté cette consigne, même si quelques-uns n'ont pas résisté à l'attrait de théories inspirées des sciences économiques ou sociales, souvent comme entrée en matière. En fait, la plupart se sont intéressés à la première moitié de la période. Les résultats, certes pleins d'intérêt, sont forcément inégaux et disparates, au point que les éditeurs ont renoncé à les classer : les contributions se succèdent dans l'ordre alphabétique des noms de leurs auteurs ! La lecture invite pourtant à distinguer entre huit articles consacrés à des questions

générales et onze à des études de cas. Dans la première catégorie, on trouve deux analyses de la mobilité des personnes : d'une part Z.H. Archibald illustre celle des militaires et des artisans en rappelant les acquis d'études antérieures (M. Launey, A. Chaniotis, Chr. Feyel) ; d'autre part G.J. Oliver observe que les membres de l'élite grecque restaient fidèles à leur cité de génération en génération, à moins d'être attirés par exemple par une carrière dans une cour royale, et prend comme exemples antithétiques la stabilité de Rhodes et les moyens mis en œuvre par plusieurs cités pour attirer de nouveaux citoyens (octroi de la citoyenneté, de la proxénie et de l'atélie, vente du droit de cité, mesures bien connues auxquelles il aurait pu ajouter les traités d'isopolitie). C'est également sans grande surprise qu'on lit plusieurs autres contributions. A. Chaniotis note que les guerres ont créé des besoins considérables en hommes, chevaux, bêtes de somme, équipement, matériaux, etc., auxquels les cités ont répondu par des moyens divers (fonds spéciaux, aides extérieures, souscriptions, dons d'évergètes, emprunts, expédients, etc.). En se fondant sur ses propres études, V. Chankowski rappelle la richesse de certains sanctuaires comme ceux de Delphes et de Délos, le rôle financier de quelques-uns d'entre eux, par des prêts aux particuliers et aux cités et par la gestion de fondations, et leurs besoins en matériaux de construction. Chr. Chandezon fait le point sur le développement des grandes propriétés foncières et le perfectionnement de leur gestion aux mains des *oikonomoi* et des *dioikètai*, en insistant sur les progrès de l'archivage et de la tenue des comptes. R. Descat observe que l'esclavage s'est développé lui aussi, moins dans l'agriculture que dans les ateliers royaux, puis surtout quand le commerce s'est inversé en direction de Rome dans la seconde moitié de la période. De façon plus originale, G. Reger revient sur la question, qui lui est chère, des échanges interrégionaux en mer Égée, plus exactement sur la définition (controversée) de la « région » : il tente de la résoudre avec souplesse en combinant des critères géographiques, ethniques et politiques, qu'il applique par exemple aux Cyclades et à la Carie, et propose un test fondé sur l'expansion de la monnaie milésienne. De son côté, en partant d'une typologie moderne, V. Gabrielsen étudie divers exemples de monopoles et d'arrangements financiers entre des États et des particuliers qu'il assimile à des sortes de monopoles : de fait, Alexandrie jouissait d'une exclusivité sur l'importation et la redistribution de produits rares, de même que Byzance a exercé, entre 255 et 220, un contrôle pratiquement absolu sur le transit maritime dans le Bosphore ; mais, dans d'autres cas, il vaudrait mieux parler, me semble-t-il, de situations privilégiées plutôt que de « monopoles naturels », dont la définition est d'ailleurs très élastique, par exemple à propos des exemptions de taxes accordées à Rhodes par plusieurs souverains, après le séisme de 227, et de celles que les cités octroyaient à des marchands en gros. Les contributions de la seconde catégorie peuvent être distribuées selon un ordre géographique et apportent un certain nombre de nouveautés. Quatre d'entre elles sont consacrées à l'Égypte lagide : progrès de la monétisation dans les campagnes même pour les paiements en nature, qui étaient évalués en monnaie (L. Criscuolo) ; interaction des réseaux sociaux, des positions hiérarchiques et des marchés, selon des théories modernes que J.G. Manning tente d'appliquer, non sans mal à mon avis, à des ventes de propriétés dans des villages et à la chasse aux éléphants au Soudan ; apport de l'élevage des moutons et des chèvres par les clérouques, en lien avec la monétisation, au bénéfice des villes qui en consommaient les produits (D.J. Thompson) ; croissance,

avec l'arrivée des Grecs, de la consommation et de la mise en marché du vin, du grain, des huiles locales et du sel (S. von Reden). Trois autres contributions portent sur la situation économique de régions soumises aux Séleucides : d'après les fouilles et les explorations de surface, la conquête d'Antiochos III a inauguré en Syrie Creuse une période de croissance en richesse matérielle et peut-être en population (L. Hannestad) ; bien qu'on sache peu de choses de la fiscalité en Judée entre 223 et 129, on y trouve des traces de taxes en argent, de corvées, de fournitures, de service armé et d'hébergement de troupes, redevances compensées par les évergésies royales (G.G. Aperghis) ; la taxation en Babylonie se faisait en argent (*silver*), ce qui veut dire que la région devait importer le métal, car elle ne possédait pas de mines (R.J. van der Spek). Le monde des cités est représenté par quatre études : les livraisons de grain par Cyrène à un grand nombre de cités grecques, au début des années 320, montrent que la production locale était considérable, grâce à de bonnes conditions pluviales, et que la série de ventes a dû passer d'abord par un achat de la cité aux producteurs (A. Bresson) ; des informations éparses, mais heureusement réunies par J.K. Davies, illustrent l'expansion économique d'Éphèse jusqu'en 133 (richesse du sanctuaire d'Artémis en biens fonciers, en troupeaux, en offrandes et en revenus divers, diversité de la production agricole et artisanale, ainsi que du commerce, expansion du territoire, neutralité de la cité) ; les nombreuses trouvailles d'amphores, surtout timbrées, montrent qu'à Rhodes l'évolution de la production et du commerce du vin a connu, au II^e^ siècle, de fortes variations d'une année à l'autre, sans doute pour des raisons climatiques, le pic des années 190-150 étant peut-être suivi d'un déclin (J. Lund) ; d'après le long décret voté vers 200 en l'honneur de Protogénès, la crise d'Olbia en mer Noire dans les dernières décennies du III^e^ siècle venait avant tout d'un manque de liquidités, provoqué ou accentué par les pressions barbares et les mauvaises récoltes (Chr. Müller). Ce bref résumé ne rend évidemment pas compte de toute la richesse du volume ni de toutes ses qualités, parmi lesquelles il faut noter l'élégance de la présentation et la présence d'un index des sources et d'un index général. En fait, me semble-t-il, son principal mérite est de mettre de nombreux acquis scientifiques à la portée de lecteurs anglophones (ou familiers avec l'anglais). En effet, toutes les contributions sont présentées dans la langue de Shakespeare, comme elles l'ont été sans doute lors du colloque. Il est pourtant peu probable qu'un tel livre soit lu ou consulté par des profanes et l'on doit se demander une fois de plus si, dans certains pays, les spécialistes de l'Antiquité sont encore capables de lire plusieurs langues internationales. Léopold MIGEOTTE

Dominique LENFANT (Dir.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'Empire achéménide*. Paris, Armand Colin, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 432 p. (COLLECTION U. HISTOIRE). Prix : 35,80 €. ISBN 978-2-200-27035-3.

Les sources grecques ont longtemps joué un rôle prépondérant dans notre connaissance de l'histoire de l'empire achéménide et continuent à y occuper une grande place, malgré la découverte et l'exploitation de sources émanant du pouvoir impérial et de documents produits et conservés dans des contrées qui furent dominées à un moment ou à un autre par les Perses. Car elles permettent de reconstituer l'histoire

tique aujourd'hui, frottée aux théories et aux débats récents, mais toujours soucieuse des sources et des conditions critiques de leur exploitation. Francis PROST

Darel Tai ENGEN, *Honor and Profit. Athenian Trade Policy and the Economy and Society of Greece, 415-307 B.C.E.* Ann Arbor, University of Michigan Press, 2010. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XI-400 p. ISBN 978-0-472-11634-8.

Sous un titre (et surtout un sous-titre) ambitieux, le propos de ce livre est en fait plutôt modeste : analyser, sur une période d'un peu plus d'un siècle, les services de nature commerciale que différentes personnes ont rendus aux Athéniens et les honneurs et privilèges que la cité leur a octroyés en retour. Dans la plupart des cas, ces hommes ont contribué à l'approvisionnement de la cité, surtout en grain, et tous ont été traités, à des degrés divers, comme des bienfaiteurs. Sauf quelques-uns d'entre eux dont l'identité nous échappe à cause du mauvais état des inscriptions, tous étaient des étrangers, parmi lesquels plusieurs rois (de Macédoine et du Bosphore Cimmérien) et le satrape de Mysie Orontès. L'auteur tient compte du fait que tous n'étaient pas des commerçants, donc que les intérêts de leurs échanges avec Athènes n'étaient pas identiques et que les privilèges qu'ils ont reçus n'avaient pas tous la même portée, mais il a tendance à mettre tout le monde sur le même pied. Il a retenu trente-quatre témoignages, littéraires et épigraphiques, dont il donne les textes avec traductions, commentaires et tableaux récapitulatifs dans des appendices très commodes, qui occupent le dernier quart du volume, et il termine en expliquant les raisons qui l'ont amené à exclure seize cas. L'étude des textes forme le cœur du livre (*Analysis*) et porte tour à tour sur les services rendus, les personnages honorés, le vocabulaire des honneurs, les honneurs eux-mêmes et les privilèges. L'auteur distingue donc entre les honneurs (éloge, proxénie et évergésie, couronne, statue, invitation au Prytanée, siège d'honneur, stèle inscrite) et les privilèges (asylie, atélie, droit de propriété, assimilation aux citoyens quant au service armé et au paiement de l'*eisphora*, droit de cité), ce qui est passablement arbitraire dans la mesure où les deux aspects étaient intimement mêlés dans la plupart des cas. Ses analyses sont approfondies et même minutieuses. Il montre une bonne connaissance des textes et des institutions qu'ils évoquent. Mais il apporte peu de nouveautés, car les témoignages sont bien connus et ont été étudiés depuis longtemps, de même que les institutions sur lesquelles il fait le point. Il considère ses trente-quatre textes comme un échantillon représentatif, alors que cette moisson n'est pas très abondante et présente deux inconvénients : les témoignages littéraires dont nous disposons, notamment les plaidoyers, sont plus nombreux au IV^e^ siècle qu'au V^e^ ; la décision de la cité de faire graver dans la pierre ce type de décrets honorifiques a évolué durant la période. Il en découle qu'un bon nombre de décisions du même genre n'ont laissé aucune trace, notamment pour le V^e^ siècle. En outre, plusieurs inscriptions sont si fragmentaires que les services rendus n'y apparaissent que par déduction ou hypothèse et que plusieurs restitutions, que l'auteur a tendance à accepter telles quelles, y sont douteuses, voire franchement contestables, par exemple dans ses n^o^ 4 (*IG* I^3^, 182, lignes 7-8) et 14 (II^2^, 423, lignes 13-14). Il est donc délicat d'en tirer des conclusions assurées. L'ensemble illustre évidemment les préoccupations de la cité pour son approvisionnement en

denrées de base et les mesures qu'elle pouvait prendre dans ce domaine. Mais il est loin de suffire pour appréhender la « trade policy » de la cité, car celle-ci s'est traduite au IV^e^ siècle de bien d'autres manières, plus larges et plus efficaces, comme la législation sur l'importation de grain, la conclusion d'accords avec d'autres États et plusieurs achats publics, mesures auxquelles l'auteur accorde trop peu d'attention. À la place, sans doute parce qu'il est conscient des limites de son propos, il élargit son point de vue en le situant dans la problématique générale de la conception de l'économie antique. Il y consacre les trois chapitres de sa première partie (*Preliminaries*) et y revient constamment par la suite. Or, même si la position qu'il défend est saine dans l'ensemble, son entrée en matière prend trop de place (72 pages) et contient non seulement un rappel des modèles explicatifs et des controverses qu'ils ont suscitées, mais aussi un survol plutôt superflu des événements de la période. En outre et surtout, c'est à M.-I. Finley qu'il se réfère sans relâche pour contester la conception primitiviste de l'économie et le mépris général des commerçants, alors que la première édition de *L'économie antique* remonte à 1973 et que ses positions ont été largement mises en cause depuis quarante ans. On note effectivement l'absence de titres importants comme la *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* (2007) et les deux volumes d'A. Bresson, *L'économie de la Grèce des cités* (2007 et 2008). Il est vrai que les délais de sa propre publication ont pu empêcher l'auteur d'en prendre connaissance, mais sa bibliographie contient plusieurs titres de l'année 2007. Le livre a donc plusieurs mérites : bonne connaissance de la matière, soin des analyses, élégance de la présentation, présence de plusieurs index. Mais il ne renouvelle pas le sujet, son cadre d'analyse est peu adéquat et son point de vue polémique est dépassé. Léopold MIGEOTTE

Zosia H. ARCHIBALD, John K. DAVIES & Vincent GABRIELSEN (Ed.), *The Economies of Hellenistic Societies, Third to First Centuries BC.* Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, XVI-460 p., 29 fig., 2 cartes. Prix : 85 £. ISBN 978-0-19-958792-6.

L'intérêt du monde anglophone pour l'économie de la période hellénistique ne se dément pas : après *Hellenistic Economies* (2001) et *Making, Moving and Managing : the New World of Ancient Economies, 323-31 BC* (2005), voici le troisième volume consacré au sujet par les mêmes organisateurs. Il réunit dix-neuf contributions présentées lors d'un colloque tenu à Copenhague en 2006 sous le titre *Demand Creation and Economic Flows*, donc orienté vers l'étude des besoins matériels et des moyens de les satisfaire. Vaste programme, dont chaque participant fut invité à présenter un aspect défini en se fondant sur les sources, de manière à réunir un nombre suffisant d'informations permettant de dégager à l'avenir des modèles et des constantes de comportements (introduction, p. 2). Tous les auteurs ont respecté cette consigne, même si quelques-uns n'ont pas résisté à l'attrait de théories inspirées des sciences économiques ou sociales, souvent comme entrée en matière. En fait, la plupart se sont intéressés à la première moitié de la période. Les résultats, certes pleins d'intérêt, sont forcément inégaux et disparates, au point que les éditeurs ont renoncé à les classer : les contributions se succèdent dans l'ordre alphabétique des noms de leurs auteurs ! La lecture invite pourtant à distinguer entre huit articles consacrés à des questions

Lagides (p. 111-139 = M.-Th. le Dinaret, éd., *L'Orient méditerranéen, de la mort d'Alexandre au I^er^ s. av. n.è.*, Nantes, 2003, p. 281-302), VII. *Continuités égyptiennes* (p. 141-177 = Mélanges Kunderewicz, Łódź, 1986, p. 11-44), VIII. *Un partage de compétences* (p. 179-192 = *Le monde grec. Hommage à Claire Préaux*, Bruxelles, 1975, p. 699-708), IX. *Une préhistoire des droits de l'homme* (p. 193-207 = *RD* 65, 1987, p. 345-356). Sept chapitres se trouvent dans la troisième partie intitulée *Délits et sanctions* : X. *L'homicide* (p. 211-231 = *Symposion 1990*, Cologne-Weimar-Vienne, 1991, p. 3-16), XI. *Le prix du sang* (p. 233-244 = *Iura* 8, 1957, p. 93-101), XII. *La délation* (p. 245-254 = *La délation* (Autrement), Paris, 1987, p. 169-175), XIII. *Le délit religieux* (p. 255-271 = *Symposion 1993*, Cologne-Weimar-Vienne, 1994, p. 201-214), XIV. *Injure verbale* (p. 273-291 = *Anthropologies juridiques. Mélanges P. Braun*, Limoges, 1998, p. 569-585), XV. *L'apostasie* (p. 293-315 = *Au-delà des frontières. Mélanges W. Wołodkiewicz*, Varsovie, 2000, p. 553-572), XVI. *L'*apotympanismos (p. 317-338 = *Symposion 2007*, Vienne, 2008, p. 229-245). Les *Actes privés* sont étudiés dans la quatrième partie qui rassemble quatre chapitres : XVII. *Le document privé : essai d'une taxonomie* (p. 341-357 = *Atti del XVII Congresso internazionale di papirologia*, Naples, 1984, p. 1173-1187), XVIII. *La famille en droit hellénistique : permanences et mutations* (p. 359-378 = Nonagesimo anno. *Mélanges J. Gaudemet*, Paris 1999, p. 261-280), *Le droit de la famille dans les lettres privées* (p. 379-406 = *JJP* 9/10, 1956, p. 339-363), XX. *Pères et fils dans l'Égypte hellénistique* (p. 407-415 = *Symposion 2009*, Vienne, 2010, p. 15-21). Quatre chapitres figurent dans la cinquième partie qui porte le titre *Continuités grecques dans le monde romain* : *Comment être Grec en Égypte sous l'Empire ?* (p. 419-444 = *Aristote et Athènes. Aristoteles and Athens*, Fribourg, 1993, p. 1-24), XXII. *La décade contre l'hebdomade* (p. 445-465 = *Symposion 2001*, Vienne, 2005, p. 247-262), XXIII. *Les titulatures impériales* (p. 467-474 = *RD* 43, 1965, p. 644-649), XXIV. *Un empire universel ?* (p. 475-496 = *Les lois des Romains*, Naples-Camerino, 1977, p. 478-490). Un appendice intitulé *Portraits de disparus* donne la nécrologie de R. Taubenschlag, Claire Préaux, Ch. Sasse, E.J. Bickerman, H.J. Wolff, H. Kupiszewski, P. Braun, J. Gaudemet (p. 499-534). On ne cachera pas la satisfaction que l'on a de disposer de manière aussi commode d'une série d'articles « rafraîchis » de J. Mélèze-Modzejewski. Jean A. STRAUS

Nikolaos PAPAZARKADAS, *Sacred and Public Land in Ancient Athens*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, XII-395 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-969400-6.

Il est heureux que N. Papazarkadas ait mis à jour et publié la thèse qu'il a soutenue à Oxford en 2004, car cette étude approfondie est désormais un outil de travail indispensable. L'introduction, qui passe en revue un grand nombre de publications depuis A. Boeckh, établit dès le départ la différence entre les terres sacrées, propriétés des dieux, et les terres publiques, qui appartenaient au *dèmos* : distinction fondamentale, qui n'a pas toujours fait l'unanimité dans le passé, mais qui rejoint celle de plusieurs publications récentes, dont les miennes. Le chapitre suivant est logiquement consacré aux terres sacrées, *téménè*, appartenant à Athéna et aux autres dieux à la fois

en Attique et dans des territoires extérieurs (du moins au V^e^ siècle). Les *téménè* de l'Attique sont connus avant tout, comme on le sait, par de nombreux baux fragmentaires de l'époque d'Euboulos et de Lycurgue, mais N. Papazarkadas ne néglige aucune des autres sources : auteurs anciens, décrets et bornes (*horoi*) notamment. Il décrit en détail les procédures de leur location à des particuliers, en reprenant le texte de la *Constitution d'Athènes* (47, 4-5), et réaffirme avec raison que ces revenus étaient affectés non seulement aux frais des sacrifices, mais aussi à diverses dépenses cultuelles comme celles des fêtes, de la construction des sanctuaires et de l'entretien des lieux sacrés. Il constate, comme plusieurs de ses devanciers, qu'en dépit de leur grand nombre ces terres ne représentaient qu'une faible partie, qu'il évalue à seulement 4 %, de la surface cultivable de l'Attique : il fixe leur valeur totale à 75 talents, ce qui veut dire qu'au taux de 8 %, qui semble le plus probable, leurs revenus de location ne devaient rapporter que six talents par an. Or, loin d'en conclure qu'une telle somme était dérisoire en comparaison, par exemple, des dix talents annuels que les fermages des seules terres sacrées de Lesbos rapportaient après les confiscations de 428/7 (Thucydide, III, 50, 2), N. Papazarkadas maintient, comme d'autres l'ont fait avant lui, que « it appears that sacred realty constituted a significant element of Athenian finance, especially of that aspect of the budget concerning religion » (p. 92). En réalité, les *téménè* de l'Attique devaient être de taille réduite et leurs revenus avaient manifestement peu de poids dans la fortune des dieux, qui atteignait plusieurs milliers de talents au milieu du V^e^ siècle (cf. entre autres Thucydide, II, 13, 2-5). Dans les deux chapitres suivants, N. Papazarkadas étudie la situation et le statut des biens-fonds appartenant d'une part à des subdivisions civiques (tribus et surtout dèmes), d'autre part à ce qu'il appelle les « non-constitutional associations » (phratries, orgéons et *génè*). Ces communautés possédaient en effet des terres et des maisons, plus ou moins nombreuses selon les cas, qui leur rapportaient des revenus locatifs. Il est impossible d'évaluer leur rendement, car leur nombre et leur superficie sont inconnus, mais c'est surtout dans les dèmes qu'un certain nombre d'inscriptions illustrent leur existence, ainsi que les procédures de leur location et de leur taxation. N. Papazarkadas analyse les textes avec soin, marquant bien la distinction entre les terres sacrées, qui procuraient aux cultes des revenus stables, et les terres qui appartenaient en propre aux communautés. Il ne manque pas de souligner qu'en Attique les biens-fonds qu'on peut qualifier de « publics » se trouvaient à ce niveau, alors que la cité elle-même n'en possédait pas. Certes, elle était propriétaire des mines du Laurion, probablement des carrières de marbre du Pentélique et de l'Hymette et sans doute de terres éloignées (*eschatiai*) servant au pâturage, ainsi que de nombreux édifices, monuments et lieux indispensables à la vie commune. Mais elle ne possédait en Attique aucune terre de culture ni aucun immeuble qu'elle offrait en location, sauf les *oikiai dèmosiai* mentionnées par Xénophon dans les *Poroi* (IV, 49). Reprenant cette question dans son dernier chapitre, N. Papazarkadas constate, après d'autres, que la cité préférait remettre aussitôt au domaine privé, par des ventes aux enchères, les biens-fonds qu'elle confisquait aux particuliers et en tirer des revenus immédiats plutôt que de les ajouter à ses biens patrimoniaux. En revanche, au V^e^ siècle, elle a pris possession de terres et de maisons dans des territoires extérieurs, situés pour la plupart en Mer Égée, et en a tiré des revenus importants en les louant à des Athéniens qui s'y établissaient comme clérouques : généralement acquises par la force, ces pro-

priétés dépendaient de la position dominante de la cité et restaient donc précaires. À ces analyses générales, N. Papazarkadas a ajouté sept appendices consacrés à des questions spéciales : l'histoire et l'administration de l'Orgas sacrée située à la frontière de la Mégaride ; le statut des *moriai* vouées à la culture des oliviers sacrés et dont venait l'huile distribuée comme prix lors des Grandes Panathénées ; le sens du petit fragment *IG* II^2, 1593, trop délabré pour qu'on puisse savoir s'il énumérait des locataires de terres sacrées, des garants ou des fermiers de taxes ; la signification du nom Théodôreion porté par une terre du dème de Prasiai (*IG* II^2, 2497), dont on peut seulement dire qu'il dérivait du nom propre Théodôros ; l'identité du *génos* des Pyrrhakidai ; la date de l'archonte Phanomachos, qu'il propose de situer entre 260 et 250 ; une liste des locataires et des garants des *téménè* gérés par la cité (96 noms dont un très petit nombre peut être rattaché à des familles connues par ailleurs comme membres de la haute société). Le volume se termine par une riche bibliographie, qui ne se limite heureusement pas aux titres de langue anglaise, un index des sources et un index général. Cette étude présente donc de grandes qualités : N. Papazarkadas a scruté avec minutie les textes anciens, sans éluder aucune des nombreuses difficultés présentées par des sources souvent lacunaires, il a mis à profit toutes les études modernes et a fait le point le point avec intelligence sur la plupart des questions. Mais, pour tenter d'aller plus loin que ses prédécesseurs, il a plus d'une fois multiplié les hypothèses et les discussions sans aboutir à des conclusions nouvelles.

Léopold MIGEOTTE

Edith FOSTER, *Thucydides, Pericles, and Periclean Imperialism*. Cambridge, University Press, 2010. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XI-243 p. Prix : 50 £. ISBN 978-0-521-19266-8.

Dans son ouvrage, E. Foster développe la thèse selon laquelle il serait possible de distinguer les idées de Thucydide de celles de Périclès, l'historien athénien ayant écrit son *Histoire* en partie dans le but de montrer le prix du matérialisme et de l'impérialisme péricléen. En se concentrant sur l'étude de la guerre et du matériel de guerre (armes, navires, etc.), l'auteur entend mettre en lumière les différences de point de vue qui existent entre Thucydide et Périclès, autrement dit entre l'auteur historien et le personnage historique qu'il met en scène. Cette étude ne porte donc pas sur Périclès lui-même, mais sur le personnage de Périclès tel qu'il est présenté par Thucydide. Pour ce faire, E. Foster se concentre uniquement sur les livres 1 et 2 (jusqu'au chapitre 65) en réaction à une vision assez répandue selon laquelle cette première partie de l'œuvre diffèrerait de la suite post-Péricléenne dans laquelle Thucydide se montre beaucoup plus ouvertement pro-impérialiste. L'auteur rappelle que, lorsqu'ils ont attaqué la Sicile, les Athéniens ont, à l'évidence, succombé à la tentation impérialiste puisque cet acte n'était guidé que par l'appât du gain. Homme intelligent, leader incorruptible et totalement dévoué envers sa cité, Périclès, convaincu de la grandeur de l'empire dont il a hérité et qu'il a lui-même contribué à bâtir, serait l'exemple de cette faiblesse humaine. Cette étude analyse donc l'écart existant entre d'un côté les espoirs et la confiance que Périclès place en la capacité militaire athénienne et de l'autre l'analyse que Thucydide fait de celle-ci. Dans son premier chapitre, « War Materials and their Glory in the Archaeology » (p. 8-43), E. Foster montre que

transactions au jour le jour, au fil des messages d'achats, de commandes, de plaintes, de supplications entre le personnel du camp, militaire ou civil, et leurs correspondants, parents, amis, négociants. Le système économique qui s'en dégage est tout sauf uniforme et stéréotypé. Il est « multilayered » en termes d'échange, de redistribution ou de réciprocité. L'argent comptant, le « cash », est de la plupart des affaires et dans *Tab. Vindol.* II 343 en particulier « money would seem to have weighed heavier than status and reputation ». Qu'il s'agisse d'un négoce de famille, d'un réseau d'amis, d'agents officiels, ou d'intermédiaires, de soldats détachés à la campagne ou de civils dans le camp, qu'il s'agisse de blé, de peaux, de matériaux de construction, de crédit ou de caution, le contexte est bien celui d'une « market economy ». À la nuance près que le partenaire principal est l'armée et les responsables du camp et que dès lors une des composantes des relations relève aussi du social et de la « moral economy ». Les négociants de toute sorte sont présents et actifs à *Vindolanda* et c'est même un civil qui s'occupe de l'approvisionnement en blé. On est vraiment loin du cliché réducteur d'une économie de prédation, taxes et impôts procédant au départ de Rome à une redistribution alimentaire fermée sur la Ville et dans les camps. La filière officielle annonaire est vraiment très discrète dans les documents, même si l'on consommait ici de l'huile de Bétique, du froment et des sigillées. La part dans l'échange et la distribution des pratiques sociales de réciprocité, de droits et devoirs liés au statut ne paraît pas dominante. Le budget du camp, la paie des hommes et une conception ouverte et rationnelle de la vie matérielle et de l'organisation des échanges génèrent une dynamique économique régionale intéressante que l'on observe de plus en plus souvent autour des camps à travers l'Empire. Les parallèles observés avec le *Mons Claudianus*, Bu Njem, Dura Europos ou *Vindonissa* sont éclairants. En somme, « the economy of Vindolanda should be perceived as being constituted by three interdependent ways of institutionalising exchange within society, and hence, the resulting economic system displays multiple, ambiguous characteristics and behaviours which cannot readily be subsumed into a single, traditional model ». Et, bien que cette économie soit « différente », « the individuals encountered in the tablets display a high degree of economic rationality ». – Voilà de la vraie histoire économique sur documents. Intelligente et qui va à l'essentiel. Georges RAEPSAET

Luisa BRECCIAROLI TABORELLI (a cura di), *Oro, pane e scrittura. Memorie di una comunità* « inter Vercellas et Eporediam ». Rome, Quasar, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 533 p., 135 pl., 213 fig., ill. (STUDI E RICERCHE SULLA GALLIA CISALPINA, 24). Prix : 45 €. ISBN 978-88-7140-446-2.

Il volume a cura di L. Brecciaroli Taborelli (che ne è anche principale autrice: suoi sono nove dei venti contributi presenti, nonché l'*Introduzione* e, in collaborazione con A. Deodato, l'ampio ed esaustivo *Catalogo* dei reperti) si propone dichiaratamente quale ideale complemento del precedente *Alle origini di Biella. La necropoli romana*, Torino 2000, già curato dalla Stessa e dedicato all'area cimiteriale emersa ai piedi del Piazzo di Biella. Nel volume in recensione vengono ora editi i materiali rinvenuti nella necropoli scavata presso la Cascina Vignazza, nel territorio del comune biellese di Cerrione, e in alcuni degli abitati stagionali identificati nella vicina area della Bessa

(il terrazzo alluvionale di circa 4,4 kmq. che si affianca all'estremità meridionale della serra morenica di Ivrea). L'importanza della documentazione presentata in entrambi i volumi appare immediatamente evidente a fronte della scarsità dei resti antichi finora noti per l'intero Biellese, il territorio *inter Vercellas et Eporediam* per cui già T. Mommsen segnalava la quasi totale assenza di iscrizioni (*CIL* V, p. 748), e, più in generale, per tutto il Piemonte nordoccidentale. Tuttavia, nel caso del comprensorio di Cerrione e della Bessa i dati archeologici appaiono di particolare interesse, in quanto documentano alcuni dei processi di antropizzazione innescati dallo sfruttamento sistematico del locale giacimento alluvionale aurifero. La prima sezione del volume è dedicata appunto ai materiali recuperati nella Bessa, dove, fra gli strati e i cumuli di ciottoli (gli scarti prodotti dalla lavorazione) che ne modellano il paesaggio, sono stati finora identificati sette nuclei abitativi, di struttura più simile a 'campi di lavoro' che a villaggi, che furono presumibilmente adibiti a ricovero della manodopera impiegata nelle attività estrattive. Le poche monete e gli scarsi resti ceramici e metallici consentono di datare la frequentazione – probabilmente stagionale – dei siti fra gli ultimi decenni del II sec. a. C. e il 30 a. C. circa, in singolare concordanza con quanto desumibile da Strabone (4, 6, 7) e da Plinio (*n.h.* 33, 78) a proposito delle *aurifodinae* controllate in origine dai Salassi e ubicate nel (o in prossimità del) territorio di *Vercellae*: cadute in mano romana dopo la campagna di Appio Claudio Pulcro del 143-140 a. C. (Liv., *per*. 53), lo sfruttamento intensivo attuatovi dalle compagnie minerarie ne avrebbe causato l'esaurimento entro l'inizio del I sec. d. C., con il conseguente abbandono a favore dei giacimenti spagnoli (si veda da ultimo C. Domergue, *Les mines antiques. La production des métaux aux époques grecque et romaine*, Paris 2008, spec. pag. 81-83). Nella seconda e più ampia sezione dell'opera sono invece editi i risultati degli scavi condotti presso la Cascina Vignazza, che hanno portato in luce 214 sepolture di cremati, 199 accompagnate da corredo e 82 da segnacoli lapidei, 60 dei quali forniti di iscrizione. L'uso continuativo della necropoli è documentato all'incirca dal 100 a. C. al 230 d. C. (un arco cronologico al cui interno L. Brecciaroli Taborelli distingue sei fasi di occupazione) e, dopo uno iato corrispondente ai decenni centrali del III secolo, dalla seconda metà del III ai primi decenni del IV secolo (fase 7). I materiali rinvenuti, classificati per tipologie, sono editi, illustrati e discussi in maniera esemplare. Contributi specifici sono dedicati: alle anfore reimpiegate come cinerari, che offrono informazioni preziose sulla provenienza e la qualità delle derrate consumate localmente (E. Quiri); al vasellame fine da mensa, dapprima di ceramica a vernice nera e in seguito di terra sigillata (A. Deodato); ai vasi potori di ceramica a pareti sottili, diffusi solo dalla seconda metà del I sec. d. C. (L. Brecciaroli Taborelli); al vasellame in ceramica comune, presente in tutte le sette fasi di frequentazione e affine a quello rinvenuto nel Vercellese e nell'Alto Novarese, in Lomellina e nel Pavese (Eadem, A. Deodato); alle statuine fittili antropomorfe e zoomorfe, attestate nel medesimo areale nordoccidentale e, soprattutto, nella necropoli di Biella (L. Brecciaroli Taborelli); alle (poche) lucerne (Eadem); al vasellame da tavola e ai contenitori in vetro (Eadem); alle fibule da abbigliamento e agli oggetti di ornamento, di quantità e qualità complessivamente scarse (A. Deodato); agli oggetti in metallo, di numero più consistente (fra cui un *pilum* romano di fine I-inizi II secolo, per il quale A. Deodato avanza la suggestiva ipotesi di un cimelio del servizio militare). Di particolare rilevanza, a fronte della generale rarità di ricerche del genere, le analisi

compiute sui resti organici e scheletrici (E. Castiglioni, M. Rottoli; C. Ravedoni), nonché specialmente sui resti del legname utilizzato per i roghi funebri e delle offerte vegetali (E. Castiglioni, M. Cottini, M. Rottoli): fra queste, risultano costantemente presenti il pane e, a partire dal 120 d. C., le castagne, talmente diffuse da indurre gli Autori a ipotizzarne una coltivazione intensiva anticipata di alcuni secoli rispetto a quanto attestato altrove. La modestia dei consumi e in generale del tenore di vita, se non l'almeno apparente marginalità culturale, della comunità che usò la necropoli di Cerrione parrebbe confermata da un lato dal numero ridotto delle monete rinvenute (37 pezzi in tutto, con uso funerario che appare affermarsi faticosamente solo dall'età augustea: F. Barello), dall'altro dall'associazione di messaggi iscritti a soltanto 60 delle 199 sepolture scavate (G. Cresci Marrone, P. Solinas). Tuttavia, le Autrici rilevano a ragione la straordinarietà di queste iscrizioni (di cui è in preparazione una più ampia edizione commentata), sia nel quadro generale dell'epigrafia piemontese, che annovera esempi di intere necropoli completamente 'mute', sia, soprattutto, per la compresenza all'interno della stessa area cimiteriale di iscrizioni in due alfabeti/lingue, latino e leponzio: così come in aree limitrofe del Piemonte prealpino (*Vercellae* o l'Alto Novarese, da cui provengono rispettivamente *SupplIt* 19, 1 e *LexLep* 21: si veda S. Giorcelli Bersani, *Il laboratorio dell'integrazione*, Torino 2002), anche qui il bilinguismo appare un tratto caratterizzante delle prime fasi del processo di romanizzazione. L'onomastica dei defunti consente una almeno parziale ricostruzione di alcuni legami familiari, come pure qualche attendibile ipotesi sullo status degli individui (di nascita libera, e probabilmente cittadini romani) che ebbero accesso al 'sapere della scrittura'. Di sicuro, gli utilizzatori della necropoli di Cerrione non erano gli abitatori più o meno saltuari delle vicine *aurifodinae* (sarebbe stata utile una carta o una veduta satellitare d'insieme delle due aree: risulta difficile orientarsi con il solo aiuto della fig. 3 di p. 28 e della fig. 38 di p. 61), bensì i membri di una ignota comunità rurale insediata in uno o più punti imprecisabili nei dintorni di Cerrione, composta di individui e famiglie di indigeni, autoctoni oppure attirati in zona dalle opportunità economiche connesse con lo sfruttamento sistematico delle miniere. Resta aperta la questione della pertinenza amministrativa dell'intera area: accanto all'ipotesi più generalmente condivisa di una sua inclusione nella pertica della vicina colonia di *Eporedia* (anziché nell'*ager Vercellensis*), potrebbe forse essere avanzata quella della persistenza di un'enclave di territorio demaniale, passata dall'*ager publicus p. R.* alla proprietà imperiale. I numerosi spunti di ricerca e di riflessione suggeriti dai lavori raccolti in questo bel volume (rari e di poco conto gli errori: a partire da p. 507, la mancata corrispondenza della numerazione effettiva delle pagine rispetto a quanto indicato nel *Sommario*; a p. 99, 'Sartunino' anziché Saturnino) contribuiscono a farne un'opera imprescindibile per lo studio della Cisalpina settentrionale. Elvira MIGLIARIO

Karin STÜBER, Thomas ZEHNDER & Ulla REMMER, *Indogermanische Frauennamen*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2009. 1 vol. 14 x 21,5 cm, 486 p. (INDOGERMANISCHE BIBLIOTHEK. 3. Reihe. UNTERSUCHUNGEN). ISBN 978-3-8253-5600-2.

mais bien une recréation à partir d'un matériau sonore qu'il exploite dans une toute nouvelle visée esthétique. Enfin, S. Leopold donne une étude avec pour titre *Orfeo. Carl Orff reprend Monteverdi*. Comme le titre l'indique, il s'agit de voir dans quelle mesure Monteverdi constitue pour Orff un pont entre l'Antiquité et lui-même. Il étudie pour ce faire différents aspects du travail d'Orff. Le premier est la dramaturgie : l'enjeu est de rendre accessible l'*Orfeo* à une scène moderne. Il reste si proche de la pièce baroque qu'il est difficile de faire la différence. En revanche, le texte est complètement retravaillé puisqu'il est donné en allemand. Orff le change pour mettre en exergue moins l'apothéose de la musique, comme Monteverdi, que la toute-puissance de l'amour, ce qui donne une place plus importante au personnage d'Eurydice. Pour ce qui est du rapport entre texte et musique, il est important pour Orff de respecter la musicalité de la langue allemande, ce qui interdit de traduire purement et simplement l'italien de Monteverdi et nécessite une toute nouvelle version. En outre, certains passages typiques du goût littéraire baroque ne peuvent rester en l'état, car ils créeraient un sentiment d'étrangeté dans le public. Ainsi en est-il du récit de la messagère (racontant la mort d'Eurydice) qui est entièrement revu. Ainsi, alors que la musique est peu ou prou conservée, le texte donne une autre dimension : Monteverdi recherche un certain raffinement, Orff privilégie la tonalité tragique fondamentale. Enfin, il reste la question de l'orchestration, qui est aussi un problème d'ordre musicologique, car il est souvent difficile de savoir où interviennent certains instruments. En outre, trois cents ans après Monteverdi, Orff doit trouver une orchestration adéquate : il choisit de recourir aux instruments en usage à l'époque baroque, ce qui s'est avéré particulièrement compliqué à mettre en œuvre. L'histoire des différentes versions montre qu'il a progressivement renoncé aux percussions, jusqu'à les éliminer radicalement. Pour conclure, S. Leopold évoque la réception du travail de Orff, qui s'est trouvée en général assez sévère à son encontre : il a clairement pâti de la comparaison avec Monteverdi, alors qu'aujourd'hui, il serait sans doute profitable d'y voir moins une adaptation de l'*Orfeo* de Monteverdi que l'*Orpheus* de Orff.

Sylvain PERROT

Hélène MÉNARD, Pierre SAUZEAU et Jean-François THOMAS (Éd.), *La Pomme d'Éris. Le conflit et sa représentation dans l'Antiquité*. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 569 p., ill. (MONDES ANCIENS). Prix : 29 €. ISBN 978-2-84269-956-7.

Cet opus, doté d'une couverture originale, figurant une pomme mise en lumière, rassemble 29 contributions (introduction et conclusion comprises). Il est le résultat d'une réflexion, au sein de l'université Montpellier III, sur la notion de conflit dans l'Antiquité et s'organise autour de quatre grands thèmes : « Des mots et des idées », « Conflits mythologiques et épiques », « Guerre et tensions entre cités » et « Les conflits dans les sociétés ». À vocation englobante, ce livre propose des contributions sur la Grèce (10), sur Rome (10), mais également sur d'autres civilisations, comme l'Égypte ou le monde indien (6). Si la table des matières, prise dans sa totalité, est un modèle d'équilibre entre hellénistes et romanistes, on peut, dans le détail, déplorer que la partie sur les conflits mythologiques et épiques accorde une place

peut-être trop importante aux articles concernant la Grèce alors que l'analyse des situations historiques des conflits souffre, *a contrario*, du poids écrasant des contributions sur Rome. Un éclairage venu du monde grec (même si le cas de Cyzique permet, il est vrai, de faire un lien utile avec cette partie du monde antique) ou du monde oriental aurait été le bienvenu. Néanmoins, la variété des angles d'approche est une des richesses de cet ouvrage, où les études philologiques côtoient les articles d'histoire politique et des contributions sur les représentations iconographiques du moment conflictuel. Toutefois, certains articles donnent parfois l'impression d'avoir peu de rapport direct avec le conflit (par exemple l'article, très intéressant par ailleurs, de N. Allen sur la trifonctionnalité dumézilienne) ou que le thème du conflit serve de prétexte à une étude de texte plus « classique », par exemple sur les personnages de l'*Iliade* (P. Wathelet). Pour en terminer avec ces quelques menues critiques, on regrettera également que les articles ne soient pas organisés dans une logique démonstrative plus ferme au sein de chaque thème. Cela est frappant dans le cas de la première partie, où le lecteur peine à comprendre l'ordre des contributions. Par exemple, l'article de J. du Bouchet sur le vocabulaire grec du conflit révèle par avance les conclusions générales de J.-F. Thomas, alors que sa contribution sur les termes latins du conflit se trouve quelques pages plus loin. Dans cette partie, il aurait ainsi pu être bienvenu d'exposer en premier lieu les multiples termes du conflit dans les différentes langues anciennes, avant d'examiner le rôle créateur du rapport conflictuel dans la sphère intellectuelle, ce qui est notamment révélé par les usages du langage. D'ailleurs, l'ouvrage entier classe les contributions selon une logique allant de la conception du conflit la plus notionnelle jusqu'à la plus historicisée, ce qui est parfois quelque peu déroutant. Ainsi, les remarques qui suivent résultent d'une légère réorganisation des contributions, tout en conservant l'architecture d'ensemble, afin d'en tirer des réflexions synthétiques sur la notion de conflit, plus large que celle de guerre (pourtant sujet principal des historiens antiques). Cette dernière pousse à concevoir la place de l'Autre, à analyser les interrelations avec l'opposant, et permet donc d'identifier une forme de socialisation qui dépasse le sujet plus restreint de la simple lutte ou même de la violence. En effet, le conflit, qu'il soit au cœur de la cité ou contre une force étrangère, qu'il soit physique ou intellectuel, est considéré par certains Anciens et Modernes comme une dialectique nécessaire à l'élaboration politique et sociale de la cité, et non pas comme un simple temps d'anéantissement des parties en présence. C'est cette idée qui constitue le fil directeur de la première partie du livre. Celle-ci peut, schématiquement, se décliner en trois thèmes. Premièrement, c'est le vocabulaire du conflit qui est analysé. En effet, si le Grec use du terme *Éris* afin de désigner globalement le conflit, il dispose de nombreux autres mots pour décrire cette réalité et ses nuances (J. du Bouchet). Le latin n'a, quant à lui, pas de vocable générique pour nommer le conflit, et recourt à différents termes, qui servent souvent à désigner un aspect précis du conflit (J.-F. Thomas). Cette multiplicité du vocabulaire met en exergue la difficulté à embrasser la notion de conflit avec un seul mot, comme l'illustre, par exemple, la difficulté à cerner la notion d'« ennemi » dans la langue égyptienne (J. Rizzo). Le deuxième axe aborde la portée créatrice du conflit. P. Sauzeau invite ainsi à dépasser l'opposition simpliste entre le bien et le mal, et à voir dans le conflit une dialectique créatrice. Ainsi, Denys d'Halicarnasse décrit la *stasis* comme un temps fécond pour

la *politeia* romaine, car elle nécessite le recours au compromis et à la négociation (M. Lévy-Makinson). Le conflit civil a donc un rôle dynamique et son dépassement crée souvent une cohésion dans le corps politique. Il en va de même pour les progrès intellectuels, qui résultent parfois de conflits (Br. Pérez-Jean). Sont enfin analysés les liens complexes entre le langage et le conflit. En effet, lors de périodes de conflits, les discours se font de plus en plus nombreux et la parole sert alors à résorber les tensions, ce qui redonne à la langue un noble rôle d'apaisement. Dans le même temps, le moment conflictuel est également une occasion pour la langue de se faire violente et l'invective contre les personnes omniprésente, comme le montre J.-L. Périllié dans son étude sur l'opposition entre Socrate et l'Académie, puis J. Dangel avec l'exemple de la guerre civile romaine. Le deuxième grand thème de l'ouvrage est celui des conflits mythologiques et épiques. Il s'agit ici de comparer la réalité conceptuelle du conflit avec ce que l'historien peut trouver dans les sources mythiques, riches et précieuses sur le sujet. Cela permet d'aborder la représentation du conflit, sa signification et sa portée symbolique. Dans les sources mythologiques, le conflit est avant tout présenté comme une opposition de personnes, comme le rappellent P. Wathelet, qui étudie l'opposition entre Achille et Agamemnon, et B. Sergent dans son article sur la femme comme objet de discorde. Toutefois, ces conflits entre protagonistes humains impliquent quasi systématiquement l'intervention des divinités. J.-M. Renaud expose ainsi le cas de l'initiation ratée de Méléagre, qui, après l'intervention d'Artémis, entra en conflit avec ses oncles et les tua. Dans cette optique, les conflits mythologiques opposent également parfois de manière directe les dieux entre eux, ce que C. Jubier-Galinier rappelle dans sa contribution sur la représentation iconographique du conflit entre Athéna et Poséidon. Cette dernière étude démontre, par ailleurs, que les conflits mythologiques donnent, souvent, lieu à des représentations figurées, comme le confirme l'article de Ph. Monbrun sur la réconciliation des frères ennemis dans l'*Hymne homérique à Hermès*. Il faut toutefois noter que ces conflits de personnalités (humaines ou divines) prennent souvent une tournure plus générale et changent d'échelle. Achille et Agamemnon sont aussi vus comme les champions d'un conflit opposant la Grèce primitive des héros à celle des rois. Dans la même logique, la critique du souverain de Babylone, dans la Bible est révélatrice d'un conflit entre nations (Ph. le Moigne). Enfin, il paraît clair que les conflits rapportés par les mythes ont une vocation pédagogique indéniable et servent à montrer aux hommes les erreurs à ne pas commettre de nouveau. Le troisième grand temps de l'ouvrage est consacré aux situations historiques de conflits. Il a notamment pour but d'identifier les nouvelles pratiques nées du temps conflictuel. Dans cette optique, les contributions insistent premièrement sur le fait que le conflit est avant tout, dans l'Histoire, une compétition politique qui prend la forme d'une négociation permanente et aboutit parfois à un affrontement armé. Cette dimension concurrentielle pousse, de surcroît, les acteurs à exprimer le conflit, à le figer dans des écrits, à en graver les enjeux, bref, à élaborer des symboles, eux-mêmes partie prenante du conflit. Ce phénomène de compétition affichée est particulièrement lisible dans le cas de Cyzique et de ses liens conflictuels avec Rome mais aussi de ses rapports avec les cités d'Asie, étudiés par Fr. Maffre. S'impose alors l'idée que le conflit est, au-delà de l'affrontement armé, une représentation. Éviter le mot consiste donc à minorer la réalité de la chose. C'est ce

que montre P.-M. Martin dans son article stimulant sur la « drôle de guerre » rapportée au livre I de la *Guerre Civile* de César, où le général dilue, par les termes choisis et dans les thèmes mis en exergue, la réalité d'un conflit meurtrier, pourtant réel. Les conflits sont donc des récits, des mises en scène, parfois mis au service d'une puissance engagée dans un conflit, comme l'exemple de Frédégaire et de sa proximité avec l'aristocratie des maires du palais semble le montrer (O. Devillers et J. Meyers). Ces récits servent, dans le même temps, à justifier des conflits dérangeants, présentés alors comme inévitables et menés au nom du bien commun (P.-M. Martin). Ainsi, les conflits sont aussi (et parfois avant tout) des discours. Le cas des insultes politiques de *latro* et *praeco* (« bandit » et « brigand »), lancées pendant les guerres civiles de Rome, semble l'illustrer clairement (L. Échalier). Derrière ces enjeux quelque peu extérieurs au conflit matériel (mais non pas au conflit dans sa globalité), le temps conflictuel semble également donner lieu à certaines pratiques précises. Celles-ci peuvent être rituelles et sont souvent anciennes, comme l'illustrent les prières d'*evocatio* et de *devotio* étudiées par Ch. Guittard dans le cas de la chute de Carthage, en 146 a.C. Cependant, ces pratiques sociales et politiques, loin d'être figées, peuvent aussi se transformer au gré du conflit, comme le rappelle le recours plus important à la prise en otage à la fin de la République romaine (D. Alvárez Pérez-Sostoa). Cette partie de l'ouvrage, plus homogène que la précédente, propose une série de réflexions stimulantes sur la réalité historique des conflits et sur leurs multiples dimensions et leurs différentes échelles. Ces articles de bonne qualité proposent au lecteur d'utiles réflexions synthétiques sur le conflit politique dans l'Antiquité, et commencent à identifier et analyser ses impacts sur la société. C'est précisément ce qui constitue l'objet de la quatrième et dernière partie de cet opus. Ce dernier temps de réflexion met en exergue le conflit comme moteur politique principal de certaines sociétés, et donc comme un temps inévitable de la vie civique. L'étude de M. V. García Quintela sur les sociétés celtiques montre, par exemple, que ces dernières ont en commun d'avoir le conflit (notamment entre classes dirigeantes, pour le pouvoir) comme force d'impulsion de la vie politique. Dans ce cas précis, les conflits sont nécessaires, constituent une dynamique politique et entraînent des innovations, notamment juridiques, afin de les endiguer ou les contrôler, comme le montre le recours aux rescrits impériaux sous le principat d'Hadrien (Y. Roman). Toutefois, ces conflits militaires et politiques (les plus nombreux) dépassent souvent ces seuls domaines et se traduisent notamment par la mise en lumière et l'instrumentalisation d'aspects sociétaux. Il en va ainsi du rôle des femmes dans la cité, discuté et critiqué en temps de conflit. En cela, la figure de la Femme constitue parfois un repoussoir moral destiné à critiquer l'opposant, comme l'article de St. Perentidis l'expose dans son étude sur la (dé)considération des femmes spartiates à Athènes au début du IV^{e} siècle a.C. De même, la représentation, mythologique ou réelle, de figures féminines peut constituer, après récupération politique, une arme de propagande importante. Par exemple, M. Galinier analyse la récupération de la figure symbolique de Médée, meurtrière de ses enfants, lors des guerres civiles entre Pompée et César. Ainsi, les conflits envahissent la totalité de la société et leur importance mène à repenser jusqu'à la mémoire des acteurs impliqués et la réalité des groupes qui s'opposent. Sur ce point, l'article de C. Courrier sur le conflit comme jalon identitaire d'une mémoire

collective (ici discutée) de la plèbe de Rome montre que le conflit crée la mémoire autant que la mémoire, instrumentalisée et recomposée à des fins partisanes, crée le conflit ou l'entretient. Cette quatrième partie constitue, à notre avis, l'acmé de ce riche volume, clos par une conclusion sous forme d'une réflexion sur le conflit comme élément en partie à l'origine de l'éclat politique du *princeps Augustus* (St. Benoist). Ces dernières pages jouent pleinement leur rôle et redonnent une cohérence essentielle à cet ouvrage de synthèse de haut niveau sur la notion de conflit, d'une importance majeure dans l'Antiquité. Pascal MONTLAHUC

Fritz MANGARTZ, *Die byzantinische Steinsäge von Ephesos. Baugefund, Rekonstruktion, Architekturteile.* Mayence, RGZM, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm, VII-113 p., 23 pl., 53 fig. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 86). Prix : 45 €. ISBN 978-3-88467-149-8.

De nombreux ateliers s'installent à l'époque byzantine sur les ruines de la ville antique d'Éphèse. Plusieurs se concentrent dans l'espace occupé par le « Hanghaus 2 », dont un artisanat de la poterie, de la métallurgie et du travail de la pierre. Les fouilles des années 1980 ont permis d'y reconnaître les restes d'une installation hydraulique entraînant une scie de découpe du marbre. La découverte et l'identification de cette technologie hydraulique particulière restent exceptionnelles même si aujourd'hui elles s'inscrivent dans le cadre d'une réévaluation des technologies productives. Les effets mécaniques et la force développée au départ des aqueducs ou biefs de rivières sont reconnues depuis les travaux remarquables de Wikander et Oleson, mais l'archéologie antique du moulin à eau et de ses multiples applications commence seulement à fournir des exemples bien identifiables sur le terrain. Les vieilles idées sur la « révolution » médiévale du moulin à eau, du collier d'épaules et du gouvernail d'étambot ont la vie dure et ont occulté les réalisations technologiques du monde gréco-romain. Ce blocage épistémologique a fait perdre beaucoup de temps et un potentiel d'identification qu'offre la fouille moderne. La consolation, c'est que les quartiers artisanaux intéressaient peu les archéologues d'autrefois. Les lieux de métier arrivent seulement à l'ordre du jour des agenda de fouilles (voir par exemple N. Monteix, *Les lieux de métier. Boutiques et ateliers d'Herculanum.* Rome, 2010 ; le même et Nicolas Tran, *Les savoirs professionnels des gens de métier*. Naples, 2011). Tout n'est donc pas perdu. Après le témoignage de la *Mosella* d'Ausone (v. 362-364), les vestiges de Hierapolis et de Gerasa, la fouille d'Éphèse vient compléter notre connaissance avec une précision telle qu'une reconstitution à échelle 1/1 a pu être réalisée et expérimentée. Le départ hydro-mécanique est classique, comme dans un moulin à farine, une amenée d'eau actionne une roue à aube. Mais au lieu du transfert d'un mouvement rotatif à un autre, il y a transformation du rotatif en alternatif, en va-et-vient, ce qui implique un arbre à cames. Le principe en était admis pour les automates d'Héron, mais les historiens des sciences émettaient de grands doutes en ce qui concerne les applications industrielles, comme pour les turbines hydrauliques. La roue de 2,80 m de diamètre entraîne le mouvement de deux lames de scies en fer, développant environ 1 kw de puissance. Un système astucieux de suspension du châssis par des poulies permet un travail souple et régulier. La lubrification des traits de scie se

scène au cours de la guerre du Péloponnèse, conclut que ces dernières, montrant, implicitement ou explicitement, les dérives de la politique hégémoniste athénienne qui peuvent conduire à la tyrannie, rappellent l'importance de l'équité comme spécificité du régime démocratique de cette cité. Pour terminer, D. Rosenbloom observe l'*Oreste* d'Euripide et les *Grenouilles* d'Aristophane, deux pièces où la démocratie est vue comme un système criminel où les πονηροί attisent les colères et les haines du peuple et où le seul moyen de salut pour la cité est la récupération du pouvoir par les χρηστοί, et démontre ainsi l'implication politique de ces pièces soutenant les arguments oligarchiques courants entre la révolution des Quatre-Cents et le coup d'État des Trente. Le principal apport de ce recueil de vingt-et-une contributions est d'ouvrir de nouveaux regards sur le sujet. Les différents aspects de la représentation théâtrale ainsi que tous les événements historiques marquants de la période concernée semblent pris en compte. En outre, les spécialistes offrent des points de vue variés sur la question qui leur avait été soumise, tant sur le message politique ou social que véhiculerait, selon eux, le théâtre par rapport aux problèmes actuels que sur la manière dont il le fait au vu des outils dont il dispose. Des notes sur les contributeurs ainsi qu'un index général complètent l'ouvrage. Nathalie DENIS

Robert BEES, *Aischylos. Interpretationen zum Verständnis seiner Theologie*. Munich, C.H. Beck, 2009. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 320 p. (ZETEMATA, 133). Prix : 68 €. ISBN 978-3-406-58804-4.

La théologie d'Eschyle, dont traite le présent ouvrage, est une question qui a déjà été largement débattue : des spécialistes éminents, tels Wilamowitz, Nestle et Reinhardt, ont posé l'existence d'une pensée religieuse structurée dans l'œuvre du dramaturge, d'autres, non moins éminents, à l'instar de Lloyd-Jones, ont considéré qu'Eschyle n'est pas original sur ce point et que sa vision de Zeus ne se distingue guère de celle qui a été véhiculée par Homère. Robert Bees nous prévient d'emblée : s'inscrivant dans la tradition allemande illustrée par les noms cités ci-dessus, il entend démontrer à son tour la place importante accordée à Zeus, qui est, selon Eschyle, un dieu fondamentalement juste, dont la loi régit le destin des hommes à travers des épreuves et des souffrances, à première vue souvent imméritées. La quasi-assimilation entre le règne de Zeus et le règne de la justice est affirmée dans trois fragments (fr. 281a R, fr. 70 R et fr. 154a R) ; elle se vérifie dans le déroulement de l'action mise en scène dans les six tragédies authentiques, Robert Bees refusant d'attribuer au plus ancien des dramaturges athéniens la paternité du *Prométhée enchaîné*, qui fait du nouveau souverain des dieux un tyran voué à tous les excès et donc foncièrement injuste. La méthode adoptée est également traditionnelle, ce qui ne signifie pas non fondée, tant s'en faut : R. Bees entend coller au texte et le suivre pas à pas pour passer au crible les sens évidents et sous-jacents des passages consacrés à Zeus. Dans cette optique, l'auteur a utilisé de nombreuses éditions et traductions antérieures, des commentaires effectués vers par vers et une ample bibliographie, qui porte sur la religion et la mythologie antiques, sur la philosophie présocratique, sur des problèmes précis d'interprétation du théâtre d'Eschyle et des deux autres Tragiques. Mais il n'a pas fourni le texte grec des passages qu'il cite tout en signalant qu'il a privilégié les

éditions de Page et de West ; en revanche, le lecteur dispose de traductions, qui sont reprises à des travaux antérieurs et que R. Bees assume ou remanie. Cette démarche, sans doute pragmatique, présente néanmoins l'inconvénient d'éloigner le texte de la source, alors que le commentaire minutieux entend tirer parti de tous les éléments qui y figurent. De même, elle ne permet pas d'envisager l'étude systématique du vocabulaire de la justice, ce qui aurait amené l'auteur d'affiner sa réflexion. D'une part, en effet, notre conception de la justice recouvre en grec deux champs lexicaux, celui de *dikè* et celui de *thémis* (moins présent dans l'opus eschyléen il est vrai) : on peut dès lors se demander si les deux termes sont devenus interchangeables dans la langue eschyléenne. D'autre part, le nom *dikè*, ses composés et dérivés, n'apparaissent pas dans la tragédie *Les Perses*, même sous la forme adverbiale *dikēn* introduisant une comparaison : cette absence – déjà notée par D. Kaufmann-Bühler (*Die Funktion der Dike in den Tragödien des Aischylos*, Heidelberg, 1951, p. 107-112) – est surprenante dans un drame qui illustre précisément le triomphe de la justice de Zeus ; peut-être est-elle due au fait que *dikè* est considérée comme un concept proprement grec, n'ayant pas sa place dans la bouche d'un souverain autocrate et de son entourage ? On regrettera également que l'auteur n'ait guère tenu compte du contexte de la représentation théâtrale, inscrite au cœur de la cité et du fonctionnement de celle-ci – exécutée dans le cadre de festival et réservant une place importante à la musique chantée et à la danse –, comme l'ont montré les travaux de Jean-Pierre Vernant, de Pierre Vidal-Naquet, de Marcel Détienne et de Florence Dupont, dont la bibliographie fournie par R. Bees ne fait pas état. Car on peut se poser les questions suivantes : le public percevait-il les enjeux d'une théologie d'Eschyle, alors que le dramaturge procédait par allusions, leitmotive et métaphores intégrés régulièrement dans des chants choraux aux rythmes complexes ; au contraire, les philologues ne risquent-ils pas en scrutant scrupuleusement le texte parvenu jusqu'à nous, irrémédiablement corrompu à certains endroits, de faire délivrer par celui-ci un message plus complexe que celui qui était voulu par son auteur ? On admettra volontiers avec Robert Bees que la figure de Zeus est le fruit d'une évolution de la pensée religieuse archaïque depuis Homère et que la justice fondée et imposée par le dieu constitue un des ressorts essentiels de la tragédie eschyléenne. À condition toutefois de ne pas attribuer au dramaturge des intentions didactiques. Si la conception eschyléenne de la justice est cohérente, les allusions attestées dans les six tragédies « authentiques » le sont beaucoup moins : le plus ancien des Tragiques athéniens juxtapose en effet des préceptes de *diké* qui sont au cœur de l'action à des règles qui n'ont rien à voir avec celle-ci et il ne se soucie pas toujours d'harmoniser ses théories d'une pièce à l'autre. De même, il cède à des préoccupations artistiques, qui rendent sa pensée impénétrable : son souci de varier l'expression de ses idées, son style allusif, la recherche de l'obscurité pour elle-même prouvent que nous avons affaire à un poète bien plus qu'à un penseur. Or des constats de ce genre ne figurent pas explicitement dans les brèves conclusions formulées à la fin de l'ouvrage. Mais ils peuvent être déduits des analyses intéressantes poursuivies tout au long d'une enquête minutieuse et stimulante dont on saura gré au chercheur qui l'a menée avec tant de soin et dont on tirera un profit évident.

Monique MUND-DOPCHIE

délits visant à transformer la configuration naturelle des organes sexuels, et plus précisément la circoncision, assimilée par les Grecs et le droit romain à la castration » et frappée d'un interdit à l'échelle de l'Empire). 16. *Père ou mère ?* 17. *Les tannaïm et la jurisprudence romaine*. 18. *« Belle apparence » et signe d'Alliance*. 19. *Circoncision et baptême*. 20. *La chasse aux castrateurs*. 21. *L'édit d'Hadrien : témoignages papyrologiques*. 22. *« Heure de la destruction » et faux prépuces*. 23. *Manipulations génitales et* « humanitas » *du prince*. 24. *Démographie et droit : du bon usage du mariage mixte*. 25. *Privilège impérial*. 26. *La déchéance du père juif*. 27. *Un nouvel équilibre*. Ceux qui connaissent l'œuvre de l'auteur reconnaîtront la plupart du temps les études anciennes sous les nouveaux titres. La cinquième partie a connu une première version, plus brève, en anglais et en hébreu. La présente version française est inédite. On accueille avec beaucoup de sympathie et d'intérêt ce livre dans lequel l'auteur fait cohabiter avec une grande maestria judaïsme, christianisme, droit et papyrologie.

Jean A. STRAUS

Daniela DUECK & Kai BRODERSEN, *Geography in Classical Antiquity*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 15 x 22,5 cm, XVI-142 p., 4 fig. (KEY THEMES IN ANCIENT HISTORY). Prix : 45 £ (relié) ; 17.99 £ (broché). ISBN 978-0-521-19788-5 ; -12025-8.

Après avoir consacré deux ouvrages à l'étude de Strabon, Daniela Dueck publie le présent livre qui en constitue en quelque sorte le prolongement. Celui-ci comporte cinq chapitres – dont le quatrième a été rédigé par Kai Brodersen –, un tableau chronologique des auteurs et/ou des œuvres citées, une bibliographie regroupant des études devenues classiques et des travaux récents, ainsi qu'un index des noms de personnes et de lieux. Le premier chapitre, qui sert d'introduction, comporte quatre sections. Daniela Dueck commence par préciser que le domaine étudié s'étend de la période archaïque à la fin de l'empire romain et que l'espace temporel délimité de la sorte est scandé par trois événements majeurs : la colonisation grecque entre le VIII^e^ siècle et le VI^e^ siècle av. J.-C., les conquêtes d'Alexandre et la consolidation de l'empire romain sous les règnes d'Auguste, de Claude et de Trajan ; elle relève également les caractéristiques qui, tantôt séparent, tantôt rapprochent la discipline élaborée par les Anciens des pratiques scientifiques d'aujourd'hui : (1) émergence de la géographie en raison d'impératifs commerciaux, militaires, administratifs plutôt que grâce à des recherches effectuées par des savants ; (2) discussions sur la forme de la terre, sur la proportion terres fermes-mers, sur les relations entre le climat et la diversité ethnologique ; (3) géographie centrée sur l'homme, habitant la terre et intégré dans une nature à laquelle il s'adapte et qu'il exploite ; (4) techniques qui ont permis aux Anciens de progresser dans leurs connaissances. La deuxième section définit les différents termes dont les Anciens se sont servis pour nommer des ouvrages consacrés de manière spécifique à la géographie et aborde la question controversée de l'existence d'une écriture propre à la prose géographique des Grecs et des Latins. La troisième section traite des relations entre la géographie et la politique. La quatrième section met en évidence les traits qui distinguent la géographie des Grecs et celle des Latins, par ailleurs proches par de nombreux aspects : la géographie grecque, fondée essen-

tiellement sur les relations commerciales, privilégie l'étude des côtes et des voies maritimes, tandis que la géographie romaine, dans un contexte de conquête de territoires, s'attache à fournir les informations utiles aux conquérants et s'intéresse davantage aux continents. Dans le deuxième chapitre, Daniela Dueck dresse le panorama de la géographie descriptive, celle qui s'attache à rendre par des mots et par des images les traits essentiels de la nature et des habitants des lieux. Une première section analyse les sources rédigées en vers : (1) la poésie archaïque, qui permet de reconstituer l'univers familier du public auquel elle est adressée, intègre en même temps des éléments fournis par des traditions antérieures et fait la place belle aux mythes, associés principalement à des espaces peu connus ou inconnus ; (2) les manuels de géographie, parvenus jusqu'à nous dans leur totalité ou à travers des fragments plus ou moins conséquents ; (3) les drames de l'époque classique, la poésie alexandrine et la poésie romaine, qui contiennent des nombreuses allusions de nature géographique, lesquelles reflètent des éléments de la réalité et des éléments mythiques et répondent à diverses intentions, selon les auteurs et les époques : ornements du style, exotisme alimenté par la mention de toponymes étranges et lointains, exaltation des puissances coloniales à travers l'énumération de pays éloignés où s'étend leur contrôle ou leur influence. Une deuxième section étudie ce que Daniela Dueck appelle la tradition historique : les sources qui y sont rassemblées ont en commun d'être « l'œil de l'histoire », car elles se proposent de dessiner et par là de comprendre le cadre dans lequel se déroulent les événements ; telle est l'*Enquête* d'Hérodote décrivant les provinces de l'empire perse avant de raconter les guerres médiques. Cette géographie « historiographique » tantôt surgit dans des digressions, qui ne sont pas pour autant gratuites, tantôt inspirent des traités qui lui sont totalement dédiés et qui accompagnent souvent des ouvrages d'histoire proprement dits. Une troisième section est consacrée, d'une part, aux récits de voyage, mythiques et réels, dont les textes ont été partiellement ou totalement conservés ou dont on connaît la teneur par des résumés ou par une tradition indirecte, d'autre part, aux recueils de merveilles, qui dressent des catalogues de phénomènes contraires à l'opinion reçue (*doxa*) : animaux et végétaux extraordinaires, cours d'eau étranges, hommes à la physiologie et/ou aux mœurs bizarres etc. Le troisième chapitre analyse, à travers trois sections, la démarche de la géographie mathématique, qui intéresse au départ des cercles particulièrement restreints, mais dont les retombées se font sentir aux différents niveaux de la géographie descriptive. La première section traite de la représentation globale de la terre – disque plat, puis sphère –, des dimensions du globe terraqué et de la répartition des terres et des mers sur la surface de celui-ci. La deuxième section aborde la géo-ethnologie des Anciens à travers l'étude de deux concepts : la théorie des climats et la dichotomie entre Grecs et non-Grecs et entre Romains et non-Romains. En ce qui concerne la théorie des climats, il convient de noter d'emblée l'ambivalence sémantique du terme, qui désigne à la fois une partie du globe contenue entre deux parallèles et les phénomènes climatiques : cette ambivalence invite certains auteurs à attribuer *a priori* le même type de conditions climatiques à une zone située entre deux parallèles ; par ailleurs, l'influence de la localisation dans une zone et des conditions climatiques qui y règnent surdétermine parfois les habitants des lieux. Quant à l'approche du barbare, elle diffère quelque peu chez les Grecs et chez les Romains. Pour les Grecs, l'opposition est essentiellement culturelle : elle n'est cependant pas toujours négative,

certains barbares pouvant être admirés pour leur sagesse et/ou pour leur force, et elle n'est pas radicale, car elle admet des stades intermédiaires entre les deux extrêmes. Les Romains apparaissent davantage ouverts à la diversité des hommes, eu égard à la diversité des régions intégrées dans leur orbe ; s'y ajoute leur conviction que des populations barbares sont capables d'assimiler les valeurs de la civilisation. La troisième section expose les difficultés qui surgissent lorsqu'il s'agit de situer avec précision les lieux sur un itinéraire ; elle passe en revue les moyens rudimentaires dont disposaient à l'origine les voyageurs et les géographes – levers et couchers du soleil et des astres, direction des vents –, les méthodes progressivement mises au point pour déterminer, avec précision, les latitudes des lieux, avec un succès très relatif eu égard aux mesures imprécises du temps, la longitude de ceux-ci. Le quatrième chapitre, dont la rédaction a été confiée à Kai Brodersen, rappelle d'abord opportunément qu'aucune carte ancienne ne nous a été transmise et que toutes celles dont nous disposons sont des reconstitutions tardives (y compris les cartes de Ptolémée) réalisées à partir des textes. Les quelques traces matérielles d'une représentation graphique de lieux qui nous ont été conservées montrent que cette dernière concerne principalement des cadastres et des listes d'étapes dans un itinéraire. Quant au service à l'État que les cartes évoquées dans la littérature sont censées rendre, – telle la carte murale d'Agrippa –, il relève surtout de la propagande. Le cinquième chapitre analyse les relations entre les pratiques de la circulation et du voyage et le développement d'un savoir géographique. Certains présupposés théoriques expliquent en effet que les explorations maritimes ont été essentiellement celles des côtes du nord-ouest de l'Europe, de l'ouest et du sud-ouest de l'Afrique, tandis que les besoins du commerce et des administrations d'empire ont encouragé la constitution de routes, le marquage des itinéraires par des jalons et les mesures de distances confiées à des corps spécialisés. Le chapitre se clôt sur une évaluation des connaissances géographiques de la masse, laquelle perçoit sans doute clairement les éléments constitutifs de son environnement familier, mais ignore les éléments transmis à propos d'un lointain, demeuré inaccessible et révélé uniquement par des noms exotiques et oniriques. Tel qu'il a été conçu et mené, le nouveau livre de Daniela Dueck respecte parfaitement les exigences de la collection dans laquelle il est intégré : il constitue en effet une synthèse complète, concise et originale d'un domaine vaste et complexe et met en évidence la signification et le rôle de la géographie aux yeux des Anciens, les modes d'appréhension de son objet, les avancées et les lacunes des connaissances. Le lecteur est introduit d'une main sûre dans les particularités de cette part de la science antique, dont il pourra découvrir des aspects moins souvent abordés : on songe par exemple à la confection des cartes, une fois mises entre parenthèses les reconstitutions postérieures auxquelles on est parfois tenté de conférer une autorité que celles-ci ne possèdent pas ; ou encore à l'étendue du savoir géographique de la masse, qui ne peut être confondue avec celle des scientifiques et des lettrés, dont l'influence se mesure par la transmission de leurs œuvres au cours des siècles plutôt que par la diffusion de celles-ci dans toutes les sphères de la société antique. Il aura enfin le plaisir d'être confronté à des éléments, auxquels le développement de la géographie moderne ne l'a pas accoutumé : tels sont notamment le concept de la « terre habitée » et les conséquences parfois étranges de la théorie des climats. Le spécialiste de la matière de l'une ou l'autre section trouvera peut-être que certains points ont été parfois abordés de façon

trop tranchée : ainsi, contrairement à ce qui est affirmé, le récit de voyage d'Euthymène le Massaliote ne peut être daté à coup sûr : il semble avoir été composé au VI^e^ siècle av. J.-C. (p. 52), mais aucun élément irréfutable ne confirme cette assertion ; de même, la date de la « traduction grecque » du récit de voyage d'Hannon est sans doute plus tardive que celle du IV^e^ siècle av. J.-C., l'authenticité du texte est loin d'être établie et l'itinéraire décrit se laisse difficilement situer sur une carte (p. 54-55). Mais ce sont là des peccadilles, inévitables quand on dépend d'une littérature secondaire qu'un auteur de synthèse ne peut prétendre contrôler dans les moindres détails ni étendre à l'infini. Elles sont en tout cas de peu de poids face aux qualités de cette introduction précise et toute en finesse à la géographie antique, dont les étudiants, les chercheurs et le public cultivé tireront le plus grand profit.

Monique MUND-DOPCHIE

Francesco PRONTERA, *Geografia e storia nella Grecia antica*. Florence, Olschki, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 270 p., 54 fig. (BIBLIOTECA DI GEOGRAPHIA ANTIQUA, 4). Prix : 28 €. ISBN 978-88-222-6085-7.

Francesco Prontera nous offre aujourd'hui un volume de *Variorum reprints*, comprenant 18 articles publiés entre 1993 et 2010 et répartis en deux grandes rubriques, où ils sont repris dans l'ordre chronologique de leur rédaction. Comme l'indique la brève introduction, une répartition entre « textes » et « cartes » a été choisie pour orienter le lecteur et n'est d'aucune façon péremptoire, ne serait-ce que parce nous n'avons pas conservé de carte antique, dont seule la tradition littéraire s'est fait l'écho. De même, les articles retenus n'ont pas été fondamentalement modifiés : l'auteur y a uniquement introduit quelques nouvelles références bibliographiques et des renvois à la pagination du livre, lorsque les articles qui y figurent faisaient déjà mention de l'un ou l'autre d'entre eux dans la publication initiale ; ces ajouts sont identifiables par les crochets droits […] qui les délimitent. La reprise intégrale de ces différents textes comporte dès lors inévitablement des redites et des répétitions : pour ne fournir qu'un seul exemple emprunté aux ensembles de cartes qui accompagnent – très utilement – la plupart des contributions, on observe que la mappemonde d'Ératosthène dessinée par Germaine Aujac apparaît au moins une dizaine de fois. La première rubrique regroupe sous l'intitulé « Textes » 10 contributions abordant respectivement : (1) l'exégèse hellénistique de la géographie homérique ; (2) la question de l'identité ethnique, des confins et des frontières dans le monde grec ; (3) l'Italie dans l'œcoumène des Grecs ; (4) la fonction de l'Halys et du Taurus dans la description de l'Asie-Mineure chez Strabon ; (5) la place de la tradition et de l'innovation dans la géographie de Polybe ; (6) les représentations mythiques de la géographie grecque ; (7) des réflexions sur le lexique de la cartographie antique à travers les emplois des termes « géographie » et « chorographie » ; (9) la place de Marcien d'Héraclée dans la géographie antique ; (10) des notes sur la géopolitique du V^e^ siècle av. J.-C. à travers les concepts « Asia », « Hellas » utilisés par Hérodote, « Sikelia » et « Italia » utilisés par Antiochos de Syracuse et Thucydide. La seconde rubrique regroupe sous l'intitulé « Cartes » 7 contributions relatives à : (1) la géographie nautique et la représentation des littoraux en ce qui concerne la

duites avant la sienne : ce faisant, il n'a pas voulu s'attarder sur les différences de graphies, dont son apparat critique ne tient pas compte, sauf lorsqu'il s'agit de noms géographiques, et il n'a pas prétendu donner un sens là où les sources transmettaient des vers incompréhensibles. Par ailleurs, il a traduit pour la première fois la *Descriptio orbis terrae* en italien. De même, il a joint au texte latin et à sa version italienne des notes consacrées aux problèmes textuels et à des points non traités par l'introduction et par son ouvrage consacré à la *Périégèse* de Denys, dans lequel de nombreuses questions de géographie, de chorographie et de toponymes ont déjà été discutées. Enfin, une liste d'abréviations explicite les sigles qui sont mentionnés dans l'apparat critique et qui désignent les sources primaires et les éditions successives du texte de la *Descriptio*. On regrettera à ce propos que les références aux humanistes ne mentionnent que leurs noms ; on eût aimé connaître, sans avoir à consulter les travaux antérieurs de N.E. Lemaire, A. Holder et P. Van de Woestijne, les titres des ouvrages qui ont fourni ces corrections et interprétations ; pour ne citer qu'un seul exemple, le lecteur peut légitimement se demander dans quelle œuvre d'Ortelius figurent les variantes qui lui sont attribuées. De plus, la liste n'est pas totalement exhaustive, puisque n'y figure pas l'abréviation « Mü » attestée à propos du v. 630, dont on peut supposer qu'elle désigne un ouvrage du géographe Sebastian Münster. Quelles que soient ces remarques, mineures au demeurant, le travail minutieux du nouvel éditeur débouche sur la production d'un texte grec de nature composite, les *variae lectione*s et conjectures étant examinées au cas par cas, comme en témoigne l'apparat critique, présenté sous une forme claire et exempte de surcharges. La traduction italienne produite en vis-à-vis reproduit la succession des vers et renonce dès lors aux tentatives de rendre la forme poétique de l'original par des équivalents stylistiques, lesquelles se feraient immanquablement aux dépens d'une restitution méticuleuse du sens. Quant aux notes, tantôt elles justifient les choix éditoriaux, tantôt elles fournissent de brèves informations sur les toponymes en situant les lieux introduits par Avienus sur une carte moderne, tantôt encore elles signalent des effets de style, notamment les *hapax*. Le livre s'achève sur une bibliographie de 12 pages, qui reflète tout à la fois la compétence technique et la vaste culture historique et géographique de son auteur. On saura donc gré à Amedeo A. Raschieri de fournir aux spécialistes un précieux outil de travail, qu'aurait pu améliorer encore l'adjonction d'un index des noms et d'une carte visualisant l'image du monde d'Avienus. On se réjouira tout autant de voir offrir aux amateurs éclairés de l'Antiquité une ouverture sur la poésie didactique en général et sur la représentation de l'œcoumène sous l'empire romain en particulier : l'introduction, nourrie par une vaste érudition, qui n'est jamais indigeste, est à cet égard un modèle du genre, dont on recommandera la lecture, quelles que soient les attentes du public à l'égard d'un poète, qui ne figure pas parmi les phares de la littérature latine.

Monique MUND-DOPCHIE

Fabrizio FERACO, *Ammiano geografo. Nuovi studi*. Naples, Loffredo, 2011. 1 vol. 14,5 x 21 cm, 452 p. (STUDI LATINI, 76). Prix : 35,90 €. ISBN 978-88-7564-503-8.

Les *Nuovi studi* de Fabrizio Feraco constituent la suite d'un livre publié à Naples en 2004, qui traitait de la digression sur la Perse introduite par Ammien Marcellin

dans ses *Res gestae* (23, 6). L'auteur y traduit et y analyse cette fois les autres digressions de l'historien latin : (1) les provinces d'Orient (XIV, vii, 21 et viii) ; (2) le Rhin et le lac de Constance (XV, iv, 1-6) ; (3) la Gaule (XV, ix-xii) ; (4) la cité d'Amida (XVIII, ix, 1-2) ; (5) le défilé de Succi (XXI, x, 2-4) ; (6) le Pont-Euxin (XXII, viii, 1-48) ; (7) l'Égypte (XXII, xv-xvi) ; (8) les provinces de la Thrace (XXVII, iv). Le texte latin qui sert de support au travail est celui de l'édition de W. Seyfarth (Leipzig, 1978) ; F. Feraco y a introduit toutefois quelques modifications (variantes et corrections antérieures ou personnelles), dont il fournit la liste en début de volume et dont il tient évidemment compte dans sa traduction. Le commentaire des huit digressions est ample et bien documenté, comme l'atteste par ailleurs la bibliographie figurant à la fin de l'ouvrage. Il consacre ainsi une large part à l'établissement du texte : les divergences sont chaque fois situées dans le contexte de la transmission, F. Feraco tenant compte non seulement des leçons manuscrites mais aussi des réactions des divers éditeurs d'Ammien Marcellin depuis la Renaissance. De même, les mots utilisés par l'historien latin sont soigneusement pesés dans une confrontation avec d'autres emplois dans les *Res gestae* et chez d'autres auteurs. Enfin, la quête des sources occupe une large place, qu'il s'agisse d'informations d'ordre géographique ou de modèles littéraires. La démarche rigoureuse de l'auteur débouche sur des conclusions intéressantes et utiles, qui intègrent les résultats des analyses effectuées dans le livre de 2004 et dans le présent ouvrage. Ces conclusions sont présentées en quatre rubriques. La première traite de la fonction des digressions géographiques et de leur rapport avec la narration historique : F. Feraco s'inscrit en faux contre l'affirmation selon laquelle celles-ci servent essentiellement à promouvoir l'érudition remarquable d'Ammien Marcellin et la vocation encyclopédique des *Res gestae* ; pour lui, comme pour d'autres, les digressions géographiques ont également une vocation didactique, moralisatrice (recherche de la *veritas*) et artistique (souci de la *brevitas*) : elles sont véritablement « l'œil de l'histoire », dans la mesure où elles fixent le cadre dans lequel les faits historiques se sont produits et en déterminent en quelque sorte la portée. La deuxième rubrique porte sur la structure des digressions géographiques : s'il est excessif de parler d'un schéma préétabli de façon rigoureuse, il est non moins manifeste que des renseignements sont régulièrement fournis à propos de l'activité économique de la région considérée, des cours d'eau, de la fondation et du nom des cités, de l'histoire de la conquête romaine ; mais ceux-ci sont d'importance variable selon les digressions et n'y sont pas classés de manière uniforme, ce qui a l'avantage d'éviter la monotonie. La troisième rubrique aborde la question des sources, qui pose problème dans la mesure où Ammien Marcellin est particulièrement discret à cet égard : en effet, les rares mentions de géographes antérieurs n'impliquent pas nécessairement que ceux-ci ont été lus et utilisés ; les auteurs véritablement utilisés sont le plus souvent désignés par des expressions vagues du type « *veteres*, *scriptores antiqui* » ; de plus, bon nombre d'ouvrages géographiques, qui ont pu alimenter l'information véhiculée par Ammien Marcellin ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; enfin, là où la confrontation est possible, il apparaît que l'historien latin a modifié et amplifié le texte initial au point de le rendre presque méconnaissable ; il ne reste donc plus que l'analyse interne qui puisse projeter quelque lumière sur ce point. La quatrième rubrique s'intéresse à la langue et au style d'Ammien Marcellin, l'historien latin associant dans ses digressions répétitions et variations, images plus ou moins

originales et recours aux lieux communs. Le nouveau livre de Fabrizio Feraco constitue dès lors, à l'instar du premier, un ouvrage de référence pour les spécialistes d'Ammien Marcellin et une contribution significative pour ceux qui étudient l'histoire de la géographie ancienne. Les premiers regretteront peut-être que le texte latin ne leur ait pas été fourni en même temps que la traduction et le commentaire, les seconds, l'absence d'un index des noms propres (auteurs et lieux mentionnés). Mais les uns et les autres reconnaîtront que ces lacunes sont peu de chose face à la richesse du travail accompli. Monique MUND-DOPCHIE

Anita DI STEFANO (a cura di), *Arusiani Messi Exempla elocutionum. Introduzione, testo critico e note.* Hildesheim, Weidmann, 2011. 1 vol. 14,5 x 21 cm, XCVIII-203 p. (BIBLIOTHECA WEIDMANNIANA, VI. COLLECTANEA GRAMMATICA LATINA [CGL], 6). Prix : 49,80 €. ISBN 978-3-615-00381-9.

La collection *Collectanea Grammatica Latina* (*CGL*), dirigée par G. Morelli et M. De Nonno, propose de nouvelles éditions critiques de textes grammaticaux, qu'ils figurent ou non dans le recueil de Keil. Voici le petit traité d'Arusianus Messius, *Exempla elocutionum*, dédié aux consuls de 395, Olybrius et Probinus. Il s'agit d'une liste alphabétique brute, sans préface ni conclusion, composée essentiellement de verbes admettant plus d'une construction et accompagnée d'exemples repris à quatre auteurs, Virgile, Salluste, Térence et Cicéron, auteurs qui constituaient, dans l'enseignement scholastique, la *quadriga* – c'est ainsi que Cassiodore désigne le traité, qu'il considérait comme un instrument de grande valeur. Il s'agit d'une œuvre rhétorico-grammaticale très intéressante pour reconstituer les tendances culturelles et linguistiques de la fin du IV^e^ s., qu'il faut toutefois aborder avec méfiance, car, au fil du temps, copistes et commentateurs sont intervenus et ont dénaturé le texte originel par des couches successives d'ajouts. La redécouverte de l'opuscule à l'époque moderne date de 1493, lorsque l'humaniste Giorgio Galbiate le retrouva à Bobbio parmi d'autres manuscrits d'auteurs classiques. C'est Galbiate lui-même qui recopia le texte d'Arusianus, avec la collaboration de Tristan Calco, en même temps que d'autres œuvres grammaticales, dans un codex, aujourd'hui conservé à Naples, qui joue le rôle d'archétype pour la transmission des *Exempla*. Publié plusieurs fois au cours du XIX^e^ s., sur base tantôt d'un témoin, tantôt d'un autre, l'opuscule connut une *constitutio textus* plus sûre lorsque H. Keil l'inséra dans le volume VII des *Grammatici Latini* (449-514). En 1977, A. Della Cassa procura une édition dotée d'apparats critiques et d'un commentaire exégétique qui marqua certainement un progrès, même si elle restait attachée à l'organisation textuelle définie par Keil. Le travail que voici constitue sans aucun doute une nouvelle avancée, car il repose sur la découverte de nouveaux témoins du texte et sur la révision des éditions précédentes. Le but de cette édition est de retrouver le système de lecture et le *modus operandi* d'un rhéteur du IV^e^ s. en retournant au manuscrit de Naples *Napoletanus* IV A 11, copie directe de l'exemplaire perdu de Bobbio, et en débarrassant le texte des corrections et ajouts dont l'avaient encombré des générations d'érudits, décontenancés par les idiomatismes d'Arusianus, lequel n'était pas un grammairien professionnel. Certains lecteurs ont de fait été déroutés par le caractère chaotique du traité, l'absence de plan, le

Markus A. GRUBER, *Der Chor in den Tragödien des Aischylos. Affekt und Reaktion.* Tübingen, Gunter Narr, 2009. 1 vol. 15,5 x 23 cm, XIII-570 p. (DRAMA. NS, 7). Prix : 78 €. ISBN 978-3-8233-6484-9.

Même si certains sujets ont été abondamment traités, l'intérêt qu'ils continuent à susciter atteste leur ampleur et leur complexité, qu'une seule étude, si aboutie soit-elle, ne parvient pas à épuiser. C'est le cas des chœurs des tragédies conservées d'Eschyle, auxquels Markus Gruber a consacré sa thèse de doctorat. La monographie qui résulte de son enquête est divisée en trois parties. La première, d'ordre méthodologique, établit les bases sur lesquelles se fonde l'analyse du chercheur. Il importe en effet de démontrer comment les chœurs eschyléens concilient deux aspects, la représentation rituelle à travers le chant et la danse, très présents dans la culture grecque, et la performance d'un acteur à part entière du drame. Pour justifier le prisme de ses interprétations, Markus Gruber étudie avec minutie les travaux antérieurs sur le sujet et les antécédents du chant choral tragique dans la littérature grecque. La deuxième partie établit avec finesse, de façon argumentée et solidement documentée, comment le chœur dans chaque tragédie influence, voire conditionne les sentiments et la sympathie du public en permettant à celui-ci de s'identifier à lui et en jouant sur les émotions engendrées par le chant et la danse à travers lesquels il s'exprime. Le chœur des *Perses* est exemplaire à cet égard : bien qu'il soit constitué de femmes ennemies, il incarne la loi du *pathei mathos*, dont le public, lui-même et le personnage de Xerxès, contre toute vraisemblance historique, vérifient la pertinence. Les jeunes filles affolées du chœur des *Sept contre Thèbes* n'adoptent assurément pas un comportement recommandable, mais elles soulignent la fragilité de l'ordre civique, ce qu'un citoyen athénien peut parfaitement comprendre. Le chœur des *Suppliantes* se laisse en revanche moins facilement cerner du point de vue des rapports privilégiés qu'il est censé entretenir avec le public ; il est vrai qu'il intervient dans le premier drame d'une trilogie, ce qui expliquerait son impact moindre. Le chœur de l'*Agamemnon* est l'objet d'une analyse particulièrement importante de la part de Markus Gruber, car il est manifestement chargé par le dramaturge de comprendre le passé et le présent – en étant à la fois participant à l'action et herméneute de cette dernière – et de guider le public dans un horizon où alternent espérance et désespoir. Les esclaves captives des *Choéphores* ne sont pas étrangères aux spectateurs dans la mesure où elles manifestent et imposent une focalisation affective sur Oreste. Quant au chœur des *Euménides*, il est tout aussi difficile à appréhender du point de vue de Markus Gruber que celui des *Suppliantes* ; sans doute le point de rencontre entre les choreutes et le public réside-t-il dans leur aspiration commune à la restauration de l'ordre et au triomphe de la modération (*sôphronein*). La troisième partie reprend et met en perspective les résultats des analyses des précédentes. Elle insiste sur l'intégration de l'aspect rituel du rôle du chœur dans le contexte global d'une pratique des chants choraux qui est porteuse de sens *a priori* ; elle souligne en même temps le potentiel émotif de la présence du chœur dans les drames et tente de repérer les réactions de type affectif suscitée par celle-ci chez le public. C'est dans ce dernier domaine que la prudence s'impose, car on dispose de peu de témoignages sur les attentes et les sensibilités des spectateurs réunis dans le cadre de célébrations politico-religieuses telles que les Grandes Dionysies et on en est réduit à proposer des grilles de lecture, qui reflètent

inévitablement une part de subjectivité de leur auteur. Si la réponse ne peut se prétendre définitive, les analyses fines et minutieuses de Markus Grüber alimentent la réflexion et invitent à nuancer le propos. Signalons enfin que le livre comporte deux annexes, l'une consacrée au chœur du *Prométhée enchaîné*, l'autre à la présentation de l'ensemble des renseignements dont on dispose sur l'identité du chœur dans les autres tragédies, connues à travers des fragments et des citations indirectes. Il se termine par une bibliographie abondante et par un index des concepts, choses et par une liste des passages cités. Bref, nous nous trouvons devant un ouvrage solide et remarquablement érudit, qui apporte une contribution intéressante à l'interprétation inépuisable de l'opus eschyléen. Monique MUND-DOPCHIE

Marcos MARTÍNEZ-HERNÁNDEZ, *Sófocles. Erotismo, Soledad, Tradición*. Madrid, Ediciones Clásicas, 2011. 1 vol. 13,5 x 20 cm, 240 p., 9 ill. Prix : 20 €. ISBN 84-7882-716-1.

Qu'ils soient rassemblés par des collègues et amis ou par l'auteur lui-même, les *variorum reprints* présentent toujours l'avantage d'offrir aux spécialistes et/ou au public cultivé des articles dispersés dans des revues et actes dans lesquels on ne les attendrait pas nécessairement et d'en dégager un parcours scientifique et une cohérence de la pensée. C'est le cas du livre publié par Marcos Martínez, qui met en évidence l'intérêt porté par le professeur à Sophocle tout au long de sa carrière, tandis que le chercheur consacrait une grande partie de sa vie à l'histoire ancienne des Canaries et à l'imaginaire des îles. Le présent ouvrage comporte trois parties et des *varia*. La première rassemble trois contributions sur l'érotisme sophocléen, lequel est entendu dans son sens le plus large, sexe et sentiment, sujets et histoires d'amour, vocabulaire des relations amoureuses etc. Celles-ci traitent respectivement : (1) de l'expérience amoureuse du dramaturge telle qu'on peut la reconstituer à travers les différentes biographies anciennes, dans lesquelles figurent en bonne place les allusions d'Ovide (*Tristes*, II, 361-412) et d'Athénée (*Deipnosophistes*, XIII, 601) ; (2) de la présence de l'érotisme dans les fragments – en particulier les fragments des drames satiriques – (place d'Aphrodite et d'Éros, différents thèmes relevant de l'amour, sentences et proverbes relatifs à celui-ci, vocabulaire « spécialisé ») ; (3) de la présence de l'amour dans les tragédies complètes, évaluée à travers la présence des dieux de l'amour, l'importance de la couche matrimoniale, la diversité des relations amoureuses entre humains (virginité, inceste, adultère, homosexualité, concubinage, bâtardise), le recours à des exemples divins, les évocations du statut de la femme, l'abondance du vocabulaire « érotique » et d'autres faits encore. La deuxième partie regroupe sous la thématique de la solitude deux articles consacrés à Philoctète. Il s'agit d'une part d'établir l'importance du héros dans la littérature gréco-latine, d'autre part de faire de la tragédie sophocléenne un antécédent du genre de la robinsonnade, dont les caractéristiques sont définies à partir de l'œuvre de Daniel Defoe. La troisième partie, consacrée à la réception de Sophocle, comporte une seule contribution, analysant comment Plutarque a perçu l'opus sophocléen, quelle vision de celui-ci le moraliste a contribué à répandre et, de manière plus générale, quelle diffusion il lui a assurée. Viennent ensuite, sous le titre *Varia*, deux petits textes évoquant,

tance sur la tension, attestée chez le grand géographe alexandrin, mais également chez ses contemporains et ses successeurs, tel Strabon, entre les schémas géométriques fondés sur des études astronomiques plus poussées et la réélaboration de données empiriques, obtenues dans le cadre de la colonisation progressive de la Méditerranée et dans celui de l'histoire politico-militaire des grands États. On pourrait poursuivre longtemps l'énumération des richesses contenues dans ces *Variorum Reprints*, mais celle-ci dépasserait le cadre d'un compte rendu ; j'espère toutefois en avoir dit assez pour assurer les lecteurs qu'ils seront passionnés par le contenu du livre et qu'ils tireront un grand profit de ses analyses pénétrantes et subtiles.

Monique MUND-DOPCHIE

Jean-Marie KOWALSKI, *Navigation et géographie dans l'Antiquité gréco-romaine. La terre vue de la mer*. Paris, Picard, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 256 p., 46 fig. (ANTIQUITÉ / SYNTHÈSE, 14). Prix : 38 €. ISBN 978-2-7084-0916-3.

Les études récentes sur la représentation de la mer dans l'Antiquité grecque se sont multipliées depuis l'ouvrage fondamental qu'Albin Lesky a consacré à l'histoire de la relation des Grecs avec la mer jusqu'à l'époque hellénistique (*Thalatta : Der Weg der Griechen zur Meer*, Vienne, 1947). Mais la plupart d'entre elles concernent essentiellement les échanges commerciaux, le développement des entreprises coloniales, les techniques et les routes de navigation. Il en est, certes, quelques-unes qui traitent davantage de la représentation de la mer, mais elles le font dans le cadre plus global de travaux sur la religion et les mythes grecs. En tout état de cause, la question de l'existence et des modalités d'une représentation des espaces maritimes liée à la pratique grecque de la navigation et de la mer, eu égard à l'absence des outils techniques utilisés par la plupart des marins actuels, n'a guère été envisagée jusqu'à présent, alors qu'elle exerce une influence indiscutable sur les représentations anciennes de la terre habitée. C'est ce vide que Jean-Marie Kowalski a entrepris de combler aujourd'hui dans un ouvrage dense, dont les lignes de force se laissent plus aisément résumer que la somme d'informations multiples offertes par l'auteur au fil des pages. Un premier chapitre est consacré aux caractéristiques des sources sur lesquelles se fonde le travail de recherche. Kowalski en souligne d'abord l'hétérogénéité : la représentation des espaces maritimes ne se limite pas aux écrits « périplographiques », au contraire, elle transcende les genres littéraires ; de même, le vocabulaire n'y est pas spécifique, il relève plutôt de ce qu'on qualifie de « langage naturel », c'est-à-dire un langage parlé et écrit au quotidien par oppositions aux langages formels et techniques (définition fournie p. 10). J.-M. Kowalski souligne ensuite l'importance de la transmission orale dans l'art de la navigation et de la manœuvre : comme en témoigne la réaction du pharaon face à l'invention de l'écriture par Teuth (cf. Platon, *Phèdre*, 274c-275b), les savoirs vivants – dont celui des marins – n'ont guère besoin de la médiation d'un écrit pour être transmis, mais s'acquièrent plutôt en passant de maîtres à élèves ou apprentis. Il rappelle enfin que l'ensemble de la littérature géographique qui nous a été conservée, y compris les textes des « Périples » n'a pas pour objectif principal d'aider les navigateurs de façon concrète. Ils considèrent surtout les espaces maritimes comme des lieux d'activités

humaines ; de là le faible niveau de détails présents dans les descriptions de ceux-ci. Le deuxième chapitre entreprend de déterminer le rôle de l'expérience maritime dans la représentation de la terre habitée. J.-M. Kowalski commence par expliquer la diversité et le flou attestés dans le lexique géographique des descriptions (par exemple *akrōtērio*n, qui peut désigner n'importe quelle avancée de terre dans la mer) : il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'un manque de catégorisation, mais d'une attitude spécifique face à l'environnement, l'*affordance* – néologisme forgé par J.J. Gibson –, qui envisage celui-ci en fonction des attentes et des actions des êtres vivants ; l'*affordance* englobe tout ce que l'environnement offre aux êtres vivants en bien comme en mal ; c'est pourquoi les *affordances* sont aussi nombreuses que les actions entreprises par ceux-ci à l'intérieur de leur environnement, selon qu'ils cherchent à se nourrir, à se déplacer, à fabriquer des objets etc. (p. 66-67). Ainsi, chez les Grecs, les caps et pointes balisent à l'évidence l'itinéraire des navigateurs parce qu'ils s'imposent à leur vue, mais ils se présentent en même temps comme des lieux offrant aux marins une protection contre les tempêtes et un accostage à l'abri des vents dominants ; par ailleurs, ils ne sont pas uniquement bénéfiques : caps et pointes sont souvent entourés de roches à demi immergées (cf. la mythique Scylla) et peuvent provoquer des tourbillons et/ou des changements de vents. De telles *affordances* pèsent en général plus lourdement que la description physique de ces *akrōtēria*. Kowalski analyse ensuite les conséquences de ce type d'approche pour la représentation du monde. L'importance de la navigation côtière permet en effet d'établir assez aisément la frontière entre la terre et la mer ; en revanche, elle rend incertaine la délimitation des mers entre elles. De même, la vision inhérente au périple se révèle unidimensionnelle et temporelle : car l'information porte davantage sur la longueur que sur la largeur des régions littorales et les lieux sont mentionnés en fonction de leur succession dans un itinéraire maritime entre un point de départ et un point d'arrivée. L'orientation de ces derniers dépend également des routes maritimes, ce qui explique des distorsions par rapport à la réalité. Quant aux amers naturels, ils sont souvent complétés par des amers artificiels, constitués par des constructions humaines : tombes (qui n'ont rien à voir avec la navigation), tours (destinées à fournir des repères pour la navigation), dont le célèbre phare d'Alexandrie. Enfin, les nombreuses îles, grandes et petites, dont la Méditerranée est parsemée, posent des problèmes particuliers : car elles introduisent une digression dans la linéarité du parcours côtier et deviennent invisibles dès que les conditions météorologiques sont défavorables. De plus, elles sont difficilement situables en raison de leur distance par rapport à la « terre ferme » ; en outre, elles peuvent, contrairement à cette dernière, émerger ou s'immerger de façon assez brutale ou encore être arrachées à la côte du fait de l'érosion. Le troisième chapitre traite des rapports entre l'expérience des espaces maritimes et la représentation cartographique. Rappelant très opportunément que nous ne disposons pas de cartes grecques (à l'exception peut-être des cartes attribuées à Ptolémée), Jean-Marie Kowalski s'interroge sur l'utilisation pratique de celles-ci. L'étude des textes qui en font mention tend en effet à prouver que le discours sur la carte réunit des renseignements hétérogènes, à la fois quantitatifs et qualitatifs, visuels, raisonnés et culturels, ainsi que des entités aux frontières partielles, voire mal définies. Les estimations de distance variant selon les points de vue adoptés (baie traversée ou baie dont les contours sont l'objet d'un cabotage), selon l'intensité du vent et selon la vitesse des navires, l'établissement

d'une carte à petite échelle devient par conséquent aléatoire et sa fiabilité apparaît étroitement liée aux pratiques de la navigation ; en revanche, les cartes à grande échelle véhiculent des représentations globales et abstraites de la terre habitée et de ses parties et relèvent davantage de visées politiques que de l'art de la navigation. Une brève conclusion retrace opportunément les grandes lignes de l'analyse, selon le double point de vue de l'expérience maritime du monde et de la représentation anthropocentrique de l'espace chez les Grecs. Elle est suivie de deux annexes très utiles contenant un lexique des notions (entités spatiales et appréciations relatives aux entités spatiales) et une présentation des auteurs et ouvrages anciens cités. La bibliographie des sources et de la littérature secondaire est fournie. Enfin, un index des noms de lieux, de personnes et de notions clôt le volume. Nous avons affaire à un livre bien conçu, dont le propos est illustré de façon pédagogique par des cartes et des dessins, dont le sujet est original et dont le contenu est passionnant. Il est l'aboutissement heureux des observations et des analyses d'un auteur qui est à la fois historien de l'Antiquité et professeur à l'École Navale ; ce double point de vue nous vaut ainsi des perspectives enrichissantes sur les particularités d'un regard et d'une expérience d'un peuple de marins vis-à-vis des littoraux et des mers qu'il fréquente et sur les conséquences de celles-ci dans la représentation de la terre habitée, qu'il s'agisse de l'orbe méditerranéen ou d'une incursion dans les eaux britanniques. Après avoir lu l'ouvrage de Jean-Marie Kowalski, nous ne pouvons que souscrire avec lui à l'affirmation de Michelet : « C'est par la mer qu'il convient de commencer toute géographie ».

Monique MUND-DOPCHIE

Anne GANGLOFF (Éd.), *Médiateurs culturels et politiques dans l'Empire romain. Voyages, conflits, identités.* Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 197 p., 6 ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7018-0295-4.

Cet ouvrage est né du rassemblement d'une série de communications présentées lors de journées d'études tenues en 2009 à Paris par l'USR 710-« L'Année Épigraphique ». Ces travaux se situent dans la perspective d'une interrogation sur les « identités » en une réflexion sur la « médiation » et les « médiateurs » qui sont autant de « "passeurs de culture", ou bien des porte-paroles, représentants ou relais du pouvoir politique, ou bien encore des acteurs de la régulation sociale, politique et culturelle » (p. 6). L'éditrice souligne malgré tout le fait que ces notions ont été passées au crible de la critique et leur pertinence remise en question. Trois parties balisent l'analyse : la première, Voyages et médiations, la seconde, Médiateurs et gestion des conflits et la dernière, Les limites de la médiation. Le premier article nous conduit sur les traces de Lucien : Alain Billault (p. 11-22) nous propose de lire l'expérience de ce sophiste itinérant, Grec de Syrie vivant sous l'Empire romain, découvrant d'autres cultures dont il fait part à son lecteur dans ses quatre prologues, *De l'ambre ou des cygnes*, *Héraclès*, *Hérodote ou Aétion* et *Le Scythe ou le proxène*. Il montre que, dans ce cas, Lucien est bien lui-même un médiateur culturel, ouvert aux autres qui analyse ses propres préjugés, les confronte aux réalités étrangères qu'il découvre, et accepte d'en tirer des leçons. L'étude suivante est celle de Marie-Françoise Baslez, dont les travaux bien connus sur Paul (partic. *Saint-Paul, artisan d'un monde chrétien*, Paris,

avec l'arrivée des Grecs, de la consommation et de la mise en marché du vin, du grain, des huiles locales et du sel (S. von Reden). Trois autres contributions portent sur la situation économique de régions soumises aux Séleucides : d'après les fouilles et les explorations de surface, la conquête d'Antiochos III a inauguré en Syrie Creuse une période de croissance en richesse matérielle et peut-être en population (L. Hannestad) ; bien qu'on sache peu de choses de la fiscalité en Judée entre 223 et 129, on y trouve des traces de taxes en argent, de corvées, de fournitures, de service armé et d'hébergement de troupes, redevances compensées par les évergésies royales (G.G. Aperghis) ; la taxation en Babylonie se faisait en argent (*silver*), ce qui veut dire que la région devait importer le métal, car elle ne possédait pas de mines (R.J. van der Spek). Le monde des cités est représenté par quatre études : les livraisons de grain par Cyrène à un grand nombre de cités grecques, au début des années 320, montrent que la production locale était considérable, grâce à de bonnes conditions pluviales, et que la série de ventes a dû passer d'abord par un achat de la cité aux producteurs (A. Bresson) ; des informations éparses, mais heureusement réunies par J.K. Davies, illustrent l'expansion économique d'Éphèse jusqu'en 133 (richesse du sanctuaire d'Artémis en biens fonciers, en troupeaux, en offrandes et en revenus divers, diversité de la production agricole et artisanale, ainsi que du commerce, expansion du territoire, neutralité de la cité) ; les nombreuses trouvailles d'amphores, surtout timbrées, montrent qu'à Rhodes l'évolution de la production et du commerce du vin a connu, au II^e^ siècle, de fortes variations d'une année à l'autre, sans doute pour des raisons climatiques, le pic des années 190-150 étant peut-être suivi d'un déclin (J. Lund) ; d'après le long décret voté vers 200 en l'honneur de Protogénès, la crise d'Olbia en mer Noire dans les dernières décennies du III^e^ siècle venait avant tout d'un manque de liquidités, provoqué ou accentué par les pressions barbares et les mauvaises récoltes (Chr. Müller). Ce bref résumé ne rend évidemment pas compte de toute la richesse du volume ni de toutes ses qualités, parmi lesquelles il faut noter l'élégance de la présentation et la présence d'un index des sources et d'un index général. En fait, me semble-t-il, son principal mérite est de mettre de nombreux acquis scientifiques à la portée de lecteurs anglophones (ou familiers avec l'anglais). En effet, toutes les contributions sont présentées dans la langue de Shakespeare, comme elles l'ont été sans doute lors du colloque. Il est pourtant peu probable qu'un tel livre soit lu ou consulté par des profanes et l'on doit se demander une fois de plus si, dans certains pays, les spécialistes de l'Antiquité sont encore capables de lire plusieurs langues internationales. Léopold MIGEOTTE

Dominique LENFANT (Dir.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'Empire achéménide*. Paris, Armand Colin, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 432 p. (COLLECTION U. HISTOIRE). Prix : 35,80 €. ISBN 978-2-200-27035-3.

Les sources grecques ont longtemps joué un rôle prépondérant dans notre connaissance de l'histoire de l'empire achéménide et continuent à y occuper une grande place, malgré la découverte et l'exploitation de sources émanant du pouvoir impérial et de documents produits et conservés dans des contrées qui furent dominées à un moment ou à un autre par les Perses. Car elles permettent de reconstituer l'histoire

politique de l'empire dans ses grandes lignes – contrairement aux productions « autochtones » – et demeurent uniques en leur genre tant par leur nature que par les sujets auxquelles elles se sont intéressées. Mais elles ne peuvent être exploitées valablement si on ne tient pas compte des grilles d'interprétation spécifiquement helléniques auxquels elles ont été soumises, du contexte historique, politique et social dans lequel elles ont émergé et du genre littéraire dont elles relèvent : les informations précises et fiables y coexistent en effet avec des généralisations abusives, des conventions et des stéréotypes répétitifs, qu'il s'agisse de louer certains traits perses, comme l'éducation réservée à Cyrus, selon Xénophon, ou de critiquer la démesure et le courage des sujets de l'empire achéménide, comme dans la tragédie *Les Perses*. C'est pourquoi Dominique Lenfant, forte de l'expérience acquise grâce à ses excellentes éditions de Ctésias de Cnide (2004, c.r. dans *AC*, 77, 2008, p. 364-366) et de Dinon et d'Héraclide (2009, c.r. dans *AC*, 79, 2010, p. 387-389), a entrepris, dans le cadre d'une équipe de recherche de l'Université de Strasbourg, de publier un outil de consultation qui fournit le minimum indispensable de renseignements destinés à éclairer la démarche des auteurs et/ou des ouvrages grecs qui ont traité en tout ou en partie de l'histoire perse. Le livre qui résulte de ce travail en commun comporte 45 notices – de taille diverse selon l'importance de leur objet – rédigées selon un schéma identique. On présente d'abord le travail de l'auteur connu ou anonyme en mettant en évidence les éléments intéressants du point de vue de l'histoire perse : milieu dont l'écrivain est issu ; chronologie de ses œuvres ; origine de la connaissance de la Perse ; place de l'empire dans l'(les) écrit(s) ; principaux apports dans le domaine de l'histoire de l'empire ; relevé des allusions essentielles dans les ouvrages où la matière perse est dispersée. On rassemble ensuite une bibliographie succincte, consacrée (1) au texte (éditions et traductions), (2) à la littérature secondaire (commentaires linéaires, études d'ensemble d'un auteur ou d'une œuvre, analyses spécifiques du rapport entre les sources grecques et la matière perse), (3) aux instruments de recherche (lexiques, index et concordances). Pour des raisons de commodité, l'ordre des notices est alphabétique, mais les inévitables inconvénients d'un tel choix sont palliés par l'insertion d'un tableau chronologique des auteurs dans l'introduction (p. 15-16) et, à la suite des notices, par une synthèse chronologique des événements perses et gréco-perses depuis le règne de Cyrus le Grand jusqu'à la conquête d'Alexandre. Signalons encore la présence d'un tableau alphabétique des auteurs, qui contient, à l'instar du tableau chronologique, des informations sur le genre littéraire dans lequel s'inscrit l'œuvre, l'époque où cette dernière a vu le jour et l'état de sa conservation. Un index des noms clôt le volume. Le livre réalise donc pleinement le but que Dominique Lenfant et son équipe se sont fixé : bien conçu, bien documenté et mené de façon claire et didactique, il servira utilement de base de départ pour les chercheurs concernés par le domaine et ouvrira des perspectives aux étudiants qui poursuivent une formation en histoire de l'Antiquité. Mais il s'adresse également à ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Perse et à l'imaginaire de la rencontre de l'autre. C'est pourquoi on lui souhaite une large diffusion.

Monique MUND-DOPCHIE

inévitablement une part de subjectivité de leur auteur. Si la réponse ne peut se prétendre définitive, les analyses fines et minutieuses de Markus Grüber alimentent la réflexion et invitent à nuancer le propos. Signalons enfin que le livre comporte deux annexes, l'une consacrée au chœur du *Prométhée enchaîné*, l'autre à la présentation de l'ensemble des renseignements dont on dispose sur l'identité du chœur dans les autres tragédies, connues à travers des fragments et des citations indirectes. Il se termine par une bibliographie abondante et par un index des concepts, choses et par une liste des passages cités. Bref, nous nous trouvons devant un ouvrage solide et remarquablement érudit, qui apporte une contribution intéressante à l'interprétation inépuisable de l'opus eschyléen. Monique MUND-DOPCHIE

Marcos MARTÍNEZ-HERNÁNDEZ, *Sófocles. Erotismo, Soledad, Tradición*. Madrid, Ediciones Clásicas, 2011. 1 vol. 13,5 x 20 cm, 240 p., 9 ill. Prix : 20 €. ISBN 84-7882-716-1.

Qu'ils soient rassemblés par des collègues et amis ou par l'auteur lui-même, les *variorum reprints* présentent toujours l'avantage d'offrir aux spécialistes et/ou au public cultivé des articles dispersés dans des revues et actes dans lesquels on ne les attendrait pas nécessairement et d'en dégager un parcours scientifique et une cohérence de la pensée. C'est le cas du livre publié par Marcos Martínez, qui met en évidence l'intérêt porté par le professeur à Sophocle tout au long de sa carrière, tandis que le chercheur consacrait une grande partie de sa vie à l'histoire ancienne des Canaries et à l'imaginaire des îles. Le présent ouvrage comporte trois parties et des *varia*. La première rassemble trois contributions sur l'érotisme sophocléen, lequel est entendu dans son sens le plus large, sexe et sentiment, sujets et histoires d'amour, vocabulaire des relations amoureuses etc. Celles-ci traitent respectivement : (1) de l'expérience amoureuse du dramaturge telle qu'on peut la reconstituer à travers les différentes biographies anciennes, dans lesquelles figurent en bonne place les allusions d'Ovide (*Tristes*, II, 361-412) et d'Athénée (*Deipnosophistes*, XIII, 601) ; (2) de la présence de l'érotisme dans les fragments – en particulier les fragments des drames satiriques – (place d'Aphrodite et d'Éros, différents thèmes relevant de l'amour, sentences et proverbes relatifs à celui-ci, vocabulaire « spécialisé ») ; (3) de la présence de l'amour dans les tragédies complètes, évaluée à travers la présence des dieux de l'amour, l'importance de la couche matrimoniale, la diversité des relations amoureuses entre humains (virginité, inceste, adultère, homosexualité, concubinage, bâtardise), le recours à des exemples divins, les évocations du statut de la femme, l'abondance du vocabulaire « érotique » et d'autres faits encore. La deuxième partie regroupe sous la thématique de la solitude deux articles consacrés à Philoctète. Il s'agit d'une part d'établir l'importance du héros dans la littérature gréco-latine, d'autre part de faire de la tragédie sophocléenne un antécédent du genre de la robinsonnade, dont les caractéristiques sont définies à partir de l'œuvre de Daniel Defoe. La troisième partie, consacrée à la réception de Sophocle, comporte une seule contribution, analysant comment Plutarque a perçu l'opus sophocléen, quelle vision de celui-ci le moraliste a contribué à répandre et, de manière plus générale, quelle diffusion il lui a assurée. Viennent ensuite, sous le titre *Varia*, deux petits textes évoquant,

l'un, la survie de Sophocle depuis les 2500 années qui nous séparent de la production de ses tragédies, l'autre, un congrès organisé à La Laguna (Ténérife) en décembre 2003 et consacré à Sophocle ; s'y ajoutent une analyse fouillée, élogieuse sans être complaisante, du livre fondamental de Jacques Jouanna (*Sophocle*, Paris, Fayard, 2007) et une recension de l'édition bilingue établie par L. Gil Fernández de la tragédie *Électre* (2010), publiée pour la première fois. À l'exception d'articles mineurs – textes de circonstance destinés à tracer les grandes lignes de l'œuvre de Sophocle et sa survie en Occident –, les contributions de Marcos Martínez se fondent sur une remarquable connaissance de la bibliographie récente, qu'atteste la liste des ouvrages consultés figurant à la fin du volume. Cette érudition bien connue de l'auteur lui permet de choisir à bon escient la perspective dans laquelle il inscrit son approche méthodologique et ses différentes analyses, dont les questionnements et les résultats sont présentés de façon claire et synthétique. Mais ces contributions constituent des premiers pas dans l'exploration de chemins nouveaux ou reconfigurés du domaine sophocléen plutôt que l'aboutissement de celle-ci. Espérons par conséquent que Marcos Martínez puisse combler dans les années à venir, avec la passion qui le caractérise, le besoin de nourritures solides et raffinées attisé par la mise en bouche que constitue le présent volume. Monique MUND-DOPCHIE

Cécile CORBEL-MORANA, *Le bestiaire d'Aristophane*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 350 p. (COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES. Série grecque, 144). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-32680-1.

Publié en 2012 par la Société d'édition Les Belles Lettres, cet ouvrage est la version retravaillée de la thèse de Doctorat de Cécile Corbel-Morana défendue à Paris X-Nanterre le 14 décembre 2002. Il se présente comme la première étude de synthèse d'un sujet déjà beaucoup traité ponctuellement dans la littérature scientifique, à savoir les animaux chez Aristophane. Dans sa brève introduction (p. 9-12), Cécile Corbel-Morana présente l'intérêt de l'objet de recherches, les grandes orientations du travail avec leurs principes méthodologiques et le choix du titre. La recherche est ensuite construite sur deux axes principaux : « Bestiaire et politique » (p. 15-208) et « Bestiaire et poétique » (p. 209-304) comme proposés par Jean Taillardat dans *Les images d'Aristophane. Études de langues et de style*, 1965. La première partie a pour but d'étudier les rapports entre mise en scène des animaux et mise en scène de l'image de la *polis*. Quatre chapitres balisent ainsi le traitement en profondeur opéré par l'auteur sur différents aspects de ces liens entre représentation de l'animal et de la cité. Dans le premier, « L'animal dans l'utopie pacifiste » (p. 17-56), C. Corbel-Morana examine les scènes où apparaissent des animaux comestibles et des allusions érotiques par la métaphore animale dans les œuvres chantant la paix, les *Acharniens*, la *Paix* et *Lysistrata*. La deuxième section, « La cuisine politique » (p. 57-82), s'intéresse par contre au traitement littéraire des dérives du régime démocratique athénien au moyen d'allégories culinaires et de symboliques alimentaires principalement dans les *Cavaliers*, l'*Assemblée des femmes* et les *Guêpes*. S'ensuit « L'animal politique » (p. 83-170), consacré à l'étude des comparaisons avec le monde animal pour décrire les sociétés humaines. Il débute par un bref rappel de ces usages avant

trop tranchée : ainsi, contrairement à ce qui est affirmé, le récit de voyage d'Euthymène le Massaliote ne peut être daté à coup sûr : il semble avoir été composé au VI^e^ siècle av. J.-C. (p. 52), mais aucun élément irréfutable ne confirme cette assertion ; de même, la date de la « traduction grecque » du récit de voyage d'Hannon est sans doute plus tardive que celle du IV^e^ siècle av. J.-C., l'authenticité du texte est loin d'être établie et l'itinéraire décrit se laisse difficilement situer sur une carte (p. 54-55). Mais ce sont là des peccadilles, inévitables quand on dépend d'une littérature secondaire qu'un auteur de synthèse ne peut prétendre contrôler dans les moindres détails ni étendre à l'infini. Elles sont en tout cas de peu de poids face aux qualités de cette introduction précise et toute en finesse à la géographie antique, dont les étudiants, les chercheurs et le public cultivé tireront le plus grand profit.

Monique MUND-DOPCHIE

Francesco PRONTERA, *Geografia e storia nella Grecia antica*. Florence, Olschki, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 270 p., 54 fig. (BIBLIOTECA DI GEOGRAPHIA ANTIQUA, 4). Prix : 28 €. ISBN 978-88-222-6085-7.

Francesco Prontera nous offre aujourd'hui un volume de *Variorum reprints*, comprenant 18 articles publiés entre 1993 et 2010 et répartis en deux grandes rubriques, où ils sont repris dans l'ordre chronologique de leur rédaction. Comme l'indique la brève introduction, une répartition entre « textes » et « cartes » a été choisie pour orienter le lecteur et n'est d'aucune façon péremptoire, ne serait-ce que parce nous n'avons pas conservé de carte antique, dont seule la tradition littéraire s'est fait l'écho. De même, les articles retenus n'ont pas été fondamentalement modifiés : l'auteur y a uniquement introduit quelques nouvelles références bibliographiques et des renvois à la pagination du livre, lorsque les articles qui y figurent faisaient déjà mention de l'un ou l'autre d'entre eux dans la publication initiale ; ces ajouts sont identifiables par les crochets droits […] qui les délimitent. La reprise intégrale de ces différents textes comporte dès lors inévitablement des redites et des répétitions : pour ne fournir qu'un seul exemple emprunté aux ensembles de cartes qui accompagnent – très utilement – la plupart des contributions, on observe que la mappemonde d'Ératosthène dessinée par Germaine Aujac apparaît au moins une dizaine de fois. La première rubrique regroupe sous l'intitulé « Textes » 10 contributions abordant respectivement : (1) l'exégèse hellénistique de la géographie homérique ; (2) la question de l'identité ethnique, des confins et des frontières dans le monde grec ; (3) l'Italie dans l'œcoumène des Grecs ; (4) la fonction de l'Halys et du Taurus dans la description de l'Asie-Mineure chez Strabon ; (5) la place de la tradition et de l'innovation dans la géographie de Polybe ; (6) les représentations mythiques de la géographie grecque ; (7) des réflexions sur le lexique de la cartographie antique à travers les emplois des termes « géographie » et « chorographie » ; (9) la place de Marcien d'Héraclée dans la géographie antique ; (10) des notes sur la géopolitique du V^e^ siècle av. J.-C. à travers les concepts « Asia », « Hellas » utilisés par Hérodote, « Sikelia » et « Italia » utilisés par Antiochos de Syracuse et Thucydide. La seconde rubrique regroupe sous l'intitulé « Cartes » 7 contributions relatives à : (1) la géographie nautique et la représentation des littoraux en ce qui concerne la

Grande-Grèce ; (2) les fondements empiriques de la cartographie grecque ; (3) la question du centre et de la périphérie dans les « mappemondes » grecques ; (4) la péninsule ibérique dans la cartographie hellénistique ; (5) l'Asie Mineure sur la carte de Strabon ; (6) l'attitude de Strabon face à la tradition de la géographie hellénistique ; (7) la Sicile dans la cartographie antique ; (8) le rapport entre la carte et le texte dans la géographie antique. Un index sélectif des noms et des choses dignes de mention et un index des passages discutés sont présentés à la fin de l'ouvrage. Signalons d'emblée que l'ensemble ainsi constitué intéressera les spécialistes de la géographie ancienne, les chercheurs et les étudiants de deuxième cycle, voire un public d'amateurs d'histoire de la pensée scientifique et d'histoire des mentalités. Car Francesco Prontera y montre non seulement son érudition éblouissante, mais aussi sa préoccupation constante d'intégrer les évolutions et les pesanteurs de la géographie grecque dans leur cadre culturel et dans la géopolitique du monde hellénique. Des grands axes de réflexion, produits par une longue fréquentation des textes, traversent en effet les différentes contributions et leur confèrent une indiscutable unité. Faute d'indications précises, qui auraient pu être avantageusement fournies par l'introduction, le lecteur est obligé de reconstituer par lui-même les fondements de ce que Francesco Prontera qualifie de « vision unitaire, déjà largement présente dans la conscience antique » (p. 1). Je me contenterai donc de signaler quelques éléments qui m'apparaissent particulièrement importants en espérant que mes réflexions rejoignent l'intention de l'auteur. Ainsi, il importe de rappeler que l'exégèse de la littérature épique de l'époque archaïque a été l'occasion pour les Grecs de se donner une perspective historique sur les phases les plus anciennes de leur propre civilisation ; en particulier, les mythes anciens ont pesé durablement sur leur géographie par la critique de leur message et par la quête des éléments véridiques qu'ils peuvent contenir ; de là une cohabitation récurrente entre données anciennes et récentes dans les textes géographiques. Il convient également de souligner l'influence exercée par deux facteurs historiques dans l'évolution de la démarche géographique, à savoir : (1) les colonisations phénicienne et grecque qui ont permis aux Grecs de la mer Égée de (mieux) connaître les côtes de l'ensemble de la Méditerranée et du Pont-Euxin ; (2) l'attention portée par les Grecs aux civilisations du Proche-Orient et à l'expansion de l'empire achéménide, avec lequel ils entretiennent des relations complexes avant qu'Alexandre le Grand ne bouleverse la donne. Ces deux expériences marquent profondément la représentation hellénique de la terre habitée : la mer Égée, puis l'ensemble méditerranéen, sont conçus comme le centre à partir duquel se définissent l'identité et l'altérité, centre qui, par ailleurs, est pour longtemps un univers de littoraux découverts par des colons, au-delà desquels les territoires intérieurs demeurent longtemps mal connus ; le Proche-Orient, pour sa part, fournit l'antique représentation d'un fleuve Océan cosmique qui relie et enserre toutes choses et qui devient par la suite la mer Extérieure dont une partie est parcourue par les navigateurs, une fois franchies les colonnes d'Héraclès ; quant aux rencontres et heurts entre Grecs et Perses, ils induisent une association durable entre l'Asie, partie du monde opposée à l'Europe, et l'empire achéménide, dont l'immensité, au maximum de sa puissance, paraît rejoindre celle d'un continent. Enfin, Francesco Prontera analyse à plusieurs reprises le rôle fondamental d'Ératosthène dans le développement d'une géographie scientifique, fondée sur des données astronomiques et des expériences de terrain ; il revient avec insis-

tance sur la tension, attestée chez le grand géographe alexandrin, mais également chez ses contemporains et ses successeurs, tel Strabon, entre les schémas géométriques fondés sur des études astronomiques plus poussées et la réélaboration de données empiriques, obtenues dans le cadre de la colonisation progressive de la Méditerranée et dans celui de l'histoire politico-militaire des grands États. On pourrait poursuivre longtemps l'énumération des richesses contenues dans ces *Variorum Reprints*, mais celle-ci dépasserait le cadre d'un compte rendu ; j'espère toutefois en avoir dit assez pour assurer les lecteurs qu'ils seront passionnés par le contenu du livre et qu'ils tireront un grand profit de ses analyses pénétrantes et subtiles.

Monique MUND-DOPCHIE

Jean-Marie KOWALSKI, *Navigation et géographie dans l'Antiquité gréco-romaine. La terre vue de la mer*. Paris, Picard, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 256 p., 46 fig. (ANTIQUITÉ / SYNTHÈSE, 14). Prix : 38 €. ISBN 978-2-7084-0916-3.

Les études récentes sur la représentation de la mer dans l'Antiquité grecque se sont multipliées depuis l'ouvrage fondamental qu'Albin Lesky a consacré à l'histoire de la relation des Grecs avec la mer jusqu'à l'époque hellénistique (*Thalatta : Der Weg der Griechen zur Meer*, Vienne, 1947). Mais la plupart d'entre elles concernent essentiellement les échanges commerciaux, le développement des entreprises coloniales, les techniques et les routes de navigation. Il en est, certes, quelques-unes qui traitent davantage de la représentation de la mer, mais elles le font dans le cadre plus global de travaux sur la religion et les mythes grecs. En tout état de cause, la question de l'existence et des modalités d'une représentation des espaces maritimes liée à la pratique grecque de la navigation et de la mer, eu égard à l'absence des outils techniques utilisés par la plupart des marins actuels, n'a guère été envisagée jusqu'à présent, alors qu'elle exerce une influence indiscutable sur les représentations anciennes de la terre habitée. C'est ce vide que Jean-Marie Kowalski a entrepris de combler aujourd'hui dans un ouvrage dense, dont les lignes de force se laissent plus aisément résumer que la somme d'informations multiples offertes par l'auteur au fil des pages. Un premier chapitre est consacré aux caractéristiques des sources sur lesquelles se fonde le travail de recherche. Kowalski en souligne d'abord l'hétérogénéité : la représentation des espaces maritimes ne se limite pas aux écrits « périplographiques », au contraire, elle transcende les genres littéraires ; de même, le vocabulaire n'y est pas spécifique, il relève plutôt de ce qu'on qualifie de « langage naturel », c'est-à-dire un langage parlé et écrit au quotidien par oppositions aux langages formels et techniques (définition fournie p. 10). J.-M. Kowalski souligne ensuite l'importance de la transmission orale dans l'art de la navigation et de la manœuvre : comme en témoigne la réaction du pharaon face à l'invention de l'écriture par Teuth (cf. Platon, *Phèdre*, 274c-275b), les savoirs vivants – dont celui des marins – n'ont guère besoin de la médiation d'un écrit pour être transmis, mais s'acquièrent plutôt en passant de maîtres à élèves ou apprentis. Il rappelle enfin que l'ensemble de la littérature géographique qui nous a été conservée, y compris les textes des « Périples » n'a pas pour objectif principal d'aider les navigateurs de façon concrète. Ils considèrent surtout les espaces maritimes comme des lieux d'activités

*PIR*² sont intégrés). On dispose, pour les lettres de Pline, d'un *Onomasticon*, dû à A.R. Birley, auquel le présent index ne veut pas se substituer. Bruno ROCHETTE

Amedeo A. RASCHIERI, *L'*Orbis Terrae *di Avieno*. Rome, Bonanno, 2010. 1 vol. 14 x 21 cm, 222 p. (MULTA PAUCIS, 8). Prix : 20 €. ISBN 978-88-7796-623-0.

Après avoir publié une édition du texte grec de la *Description de la terre habitée* de Denys d'Alexandrie, accompagnée d'une traduction italienne et de notes explicatives, Amedeo A. Raschieri ne pouvait manquer de s'intéresser à l'influence exercée durant les siècles suivants par cet important manuel de géographie antique. On accueillera donc sans surprise la sortie de presse d'un nouvel ouvrage, consacré cette fois au poème didactique *Descriptio orbis terrae* de Rufus Festus Avienus, habituellement considéré comme une version latine de l'*opus* du géographe alexandrin. M. Raschieri commence par fournir une ample introduction, érudite à souhait, qui rassemble tous les éléments d'information disponibles sur l'auteur et sur ses œuvres. Il s'efforce d'abord de préciser les dates de la rédaction des poèmes et s'intéresse dans la foulée à la nature et aux attentes du public ciblé par la *Descriptio* (syncrétisme religieux, organisation de la représentation du monde, cohabitation de l'imaginaire et de la réalité). Il envisage ensuite les rapports que la *Description* entretient avec son modèle principal, la *Périégèse* de Denys, relevant à cette occasion le recours ponctuel à d'autres sources et notant les écarts et différences entre le poème d'Avienus et celui de Denys (qu'il s'agisse de la forme attribuée à l'œcoumène, de l'importance accordée à la partie septentrionale de l'empire romain, au cours de certains fleuves et à l'Extrême-Occident, pour ne parler que des développements les plus importants). Cette confrontation permet à M. Raschieri de conclure, preuves à l'appui, que le texte latin n'est pas une simple traduction de la source grecque ; il en est plutôt une adaptation, qui enrichit la vision du monde élaborée par Denys et qui a son style propre. La troisième partie de l'introduction traite de la redécouverte d'Avienus par des humanistes italiens. Avant même que paraisse l'*editio princeps* de 1488, on observe en effet, notamment à travers les correspondances échangées, que les œuvres d'Avienus sont l'objet de discussion entre lettrés et que ceux-ci se livrent à une quête passionnée de manuscrits. Les résultats ne sont toutefois pas à la hauteur des espérances, puisque nous ne nous disposons à ce jour que de trois documents nous ayant conservé les œuvres majeures d'Avienus : le ms. Vindobonensis Palat. 107 (X^e^ siècle), qui contient les *Aratea*, le ms. Ambrosianus D52 inf. copié par l'humaniste Bonino Mombritio en 1477, qui contient notamment les *Aratea*, l'*Orbis terrae* et l'*Ora maritima*, et l'*editio princeps*, qui reprend les mêmes œuvres en leur adjoignant une lettre en vers adressée par Avienus à un Flavianus Myrmeicus, inconnu par ailleurs. Amedeo A. Raschieri reprend à son compte l'établissement du stemma fait par Jean Soubiran : le ms. Ambrosianus dériverait du ms. Vindobonensis, à l'époque où celui-ci contenait l'ensemble de l'œuvre d'Avienus, tandis que l'*editio princeps* serait fondée sur un manuscrit, perdu aujourd'hui, qui aurait le même ancêtre que le ms. Ambrosianus. La fin de l'introduction précise l'apport original de M. Raschieri. Ce dernier a révisé le texte en se fondant non seulement sur le ms. Ambrosianus et sur l'édition de 1488, mais aussi sur les différentes éditions imprimées qui ont été pro-

duites avant la sienne : ce faisant, il n'a pas voulu s'attarder sur les différences de graphies, dont son apparat critique ne tient pas compte, sauf lorsqu'il s'agit de noms géographiques, et il n'a pas prétendu donner un sens là où les sources transmettaient des vers incompréhensibles. Par ailleurs, il a traduit pour la première fois la *Descriptio orbis terrae* en italien. De même, il a joint au texte latin et à sa version italienne des notes consacrées aux problèmes textuels et à des points non traités par l'introduction et par son ouvrage consacré à la *Périégèse* de Denys, dans lequel de nombreuses questions de géographie, de chorographie et de toponymes ont déjà été discutées. Enfin, une liste d'abréviations explicite les sigles qui sont mentionnés dans l'apparat critique et qui désignent les sources primaires et les éditions successives du texte de la *Descriptio*. On regrettera à ce propos que les références aux humanistes ne mentionnent que leurs noms ; on eût aimé connaître, sans avoir à consulter les travaux antérieurs de N.E. Lemaire, A. Holder et P. Van de Woestijne, les titres des ouvrages qui ont fourni ces corrections et interprétations ; pour ne citer qu'un seul exemple, le lecteur peut légitimement se demander dans quelle œuvre d'Ortelius figurent les variantes qui lui sont attribuées. De plus, la liste n'est pas totalement exhaustive, puisque n'y figure pas l'abréviation « Mü » attestée à propos du v. 630, dont on peut supposer qu'elle désigne un ouvrage du géographe Sebastian Münster. Quelles que soient ces remarques, mineures au demeurant, le travail minutieux du nouvel éditeur débouche sur la production d'un texte grec de nature composite, les *variae lectione*s et conjectures étant examinées au cas par cas, comme en témoigne l'apparat critique, présenté sous une forme claire et exempte de surcharges. La traduction italienne produite en vis-à-vis reproduit la succession des vers et renonce dès lors aux tentatives de rendre la forme poétique de l'original par des équivalents stylistiques, lesquelles se feraient immanquablement aux dépens d'une restitution méticuleuse du sens. Quant aux notes, tantôt elles justifient les choix éditoriaux, tantôt elles fournissent de brèves informations sur les toponymes en situant les lieux introduits par Avienus sur une carte moderne, tantôt encore elles signalent des effets de style, notamment les *hapax*. Le livre s'achève sur une bibliographie de 12 pages, qui reflète tout à la fois la compétence technique et la vaste culture historique et géographique de son auteur. On saura donc gré à Amedeo A. Raschieri de fournir aux spécialistes un précieux outil de travail, qu'aurait pu améliorer encore l'adjonction d'un index des noms et d'une carte visualisant l'image du monde d'Avienus. On se réjouira tout autant de voir offrir aux amateurs éclairés de l'Antiquité une ouverture sur la poésie didactique en général et sur la représentation de l'œcoumène sous l'empire romain en particulier : l'introduction, nourrie par une vaste érudition, qui n'est jamais indigeste, est à cet égard un modèle du genre, dont on recommandera la lecture, quelles que soient les attentes du public à l'égard d'un poète, qui ne figure pas parmi les phares de la littérature latine.

Monique MUND-DOPCHIE

Fabrizio FERACO, *Ammiano geografo. Nuovi studi*. Naples, Loffredo, 2011. 1 vol. 14,5 x 21 cm, 452 p. (STUDI LATINI, 76). Prix : 35,90 €. ISBN 978-88-7564-503-8.

Les *Nuovi studi* de Fabrizio Feraco constituent la suite d'un livre publié à Naples en 2004, qui traitait de la digression sur la Perse introduite par Ammien Marcellin

morphose n'est pas une résurrection (*contra* p. 98-100). Si on peut comprendre que R. Shorrock contribue à la réhabilitation de Nonnus, il est moins évident qu'il appuie celle du centon ! Selon moi on pourrait tirer plus d'avantage des recherches de R. Shorrock pour l'étude d'Ausone, de Dracontius et d'Ennode que pour l'étude du centon *De ecclesia*. – Au total : un livre véritablement attrayant ! Le fait que Nonnus a écrit d'une part une *Paraphrase de l'évangile de s. Jean*, d'autre part les *Dionysiaques* et que ces deux ouvrages s'appellent mutuellement, même si l'auteur lui-même ne l'a pas toujours voulu, incite le lecteur en effet à s'interroger encore une fois sur les relations entre les religions païennes et le christianisme et entre la culture classique et la culture chrétienne et à examiner leur vérité et leur valeur du point de vue de l'autre parti (voir e.a. à la p. 121 ; cp. la p. 77 : « a small but significant window of communication »). Willy EVENEPOEL

Graham SHIPLEY, *Pseudo-Skylax's Periplous. The Circumnavigation of the Inhabited World. Text, Translation and Commentary.* Exeter, Bristol Phoenix Press, 2011. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, XII-244 p., 20 cartes. Prix : 45 £ (relié) ; 16 £ (broché). ISBN 978-1-904675-82-2 ; 83-9.

Le *Périple de la terre habitée* du pseudo-Scylax n'a guère eu d'influence sur la postérité : peu utilisé durant l'Antiquité, à en juger par les rares références qui y sont faites, édité pour la première fois par D. Hoeschel en 1600, il est intégré par C.W.L. Müller dans les *Geographi Graeci Minores* en 1839 et réédité par B. Fabricius en 1878 ; depuis, il n'a plus été l'objet d'une édition complète. Graham Shipley a dès lors voulu offrir à un large public anglophone (philologues classiques, historiens de l'Antiquité et tous ceux qui s'intéressent à la géographie et à l'histoire maritime anciennes) une nouvelle édition revue de la totalité du texte grec, une traduction anglaise complète – la première dans l'histoire de cette œuvre – et un commentaire solidement documenté. L'introduction, concise et claire, établit le dossier des informations dont on dispose à propos du *Périple de la terre habitée*, tout en mettant en évidence les lacunes de notre savoir. En ce qui concerne l'original grec, G. Shipley rappelle que celui-ci ne nous est fourni que par un seul manuscrit de la fin du XIII^e^ siècle (Parisinus supplément grec 443), qui a suscité trois copies sans intérêt du point de vue d'un éditeur ; ce manuscrit est le reflet d'une sélection de textes géographiques opérée par Marcien d'Héraclée au VI^e^ siècle de notre ère. Le texte du pseudo-Scylax lui-même nous a été transmis dans un état corrompu, caractérisé par de nombreuses fautes de copie, des corrections inappropriées et des erreurs qui figurent déjà dans le modèle ; par ailleurs, la note introductive fournie par le manuscrit parisien est, elle aussi erronée : elle affirme qu'il s'agit d'une circumnavigation de la terre habitée effectuée et racontée par Scylax de Caryanda (fin du VI^e^ siècle av. J.-C.), ce qui est contredit par les faits et par l'analyse interne de l'œuvre. L'existence de Scylax de Caryanda ne peut certes pas être mise en cause, comme l'attestent des témoignages convergents sur son exploration de l'Inde sous le règne de Darius. Or le texte transmis par le manuscrit parisien ne contient aucune mention de l'océan Indien. Par ailleurs, l'analyse interne démontre que le *Périple de la terre habitée* a été composé entre 338-335 et qu'il envisage la description des régions du point de vue d'un Athénien, plutôt

que d'un Carien. Enfin, le *Périple* évoque uniquement l'orbe méditerranéen (en ce compris le Pont-Euxin) et la côte de l'Afrique au-delà du détroit de Gibraltar ; nous sommes donc loin de disposer d'une description de la totalité de la terre habitée. Le contenu de ce texte transmis par un auteur anonyme communément appelé pseudo-Scylax, soulève, lui aussi, plusieurs questions. On constate ainsi que les mesures des distances sont incohérentes, l'auteur s'exprimant tantôt en jours (et en nuits) de navigation, tantôt en stades ; il est vrai que cette absence de standardisation n'a rien d'exceptionnel dans le monde grec. Le propos de l'œuvre n'est pas davantage évident : nonobstant le titre, il ne s'agit pas d'un récit de voyage rapporté par celui qui l'a fait ni d'un manuel de pilote ni d'un texte destiné à un commanditaire d'expéditions lointaines ; nous nous trouvons plutôt face à une compilation intelligente de renseignements de provenance multiple, dont le but pourrait être d'évoquer pour les Grecs, l'ensemble des régions qui leur sont accessibles. Du point de vue strictement géographique, on notera encore que l'auteur a réparti sa matière en fonction des peuples qui occupent les différents territoires, qu'il ne fournit aucune indication de latitude et qu'il dépend de sources variées, dont certaines sont identifiables : Hérodote, Philéas d'Athènes, le *Périple d'Hannon*, Éphore de Cumes ; par ailleurs, le pseudo-Scylax se révèle sensible aux courants philosophico-littéraires de l'Athènes du milieu du IV^e^ siècle, en particulier aux études de la nature réalisées dans le cadre des écoles de Platon et d'Aristote. La rédaction du *Périple de la terre habitée* reflète enfin la « poétique » de ce type d'œuvre : utilisation de formules, qui scandent le texte, force de la narration qui fixe l'attention du lecteur, recours à l'autorité du témoin ou de l'auteur à travers le « je ». Elle n'induit pas moins, de l'aveu même de G. Shipley, un certain ennui, ce qui explique la faible diffusion évoquée au début de ce compte rendu. Le texte grec édité aujourd'hui reflète la version unique fournie par le manuscrit parisien, sans dissimuler ses insuffisances ; il comporte dès lors un minimum de corrections : dans cette perspective, il conserve les variations entre la prononciation attique et la prononciation non attique, la présence ou l'absence d'élision, la présence ou l'absence du « nu » euphonique etc. En revanche, les iotas souscrits superflus ne sont pas notés ; les accents ont été régularisés ; les abréviations et les ligatures attestées sous des formes différentes ont été supprimées au profit des termes complets. Dans le même esprit, la traduction entend refléter sa source, y compris dans ses faiblesses ; c'est pourquoi on y trouve la variation dans le choix du vocabulaire, même si celle-ci est inutile, et la concision voulue par le pseudo-Scylax, alors que celle-ci obscurcit le sens du texte. Le commentaire qui accompagne le texte et sa traduction rassemble les éléments et les arguments qui permettent de constituer les cartes mentales des régions et parties de la terre évoquées dans le *Périple de la terre habitée* : pour chaque donnée d'ordre géographique (noms propres, mesures de distances, réalités du terrain (tourbillons, récifs, caps, golfes etc.), Graham Shipley recoupe l'information avec les témoignages d'autres sources, avec les données archéologiques et avec les analyses de savants prédécesseurs. L'enquête minutieuse met ainsi en avant les certitudes, mais aussi les questions insolubles du *Périple de la terre habitée*, qu'illustrent de façon exemplaire les 20 cartes dessinées par l'auteur et consacrées aux différentes côtes envisagées par le pseudo-Scylax. Une bibliographie des ouvrages anciens et modernes cités et un index sélectif de noms et de *realia* figurent à la fin du volume. Les philologues, les historiens de l'Antiquité en général et

de la géographie ancienne en particulier se réjouiront assurément de disposer d'un pseudo-Scylax, fidèlement restitué, traduit et commenté. Nul ne peut par contre prévoir les réactions d'un public plus large à l'égard du contenu d'une œuvre qui, malgré le talent et les efforts de G. Shipley, n'en mérite pas moins l'épithète « dull », que le remarquable A. Diller lui avait autrefois accolée ; en tout état de cause les amateurs de culture trouveront dans l'introduction un aliment de choix pour leur curiosité. On souhaite dès lors à ce nouveau livre sur le *Périple de la terre habitée* un succès à la hauteur de la recherche minutieuse dont il est l'aboutissement.

Monique MUND-DOPCHIE

W. Martin BLOOMER, *The School of Rome. Latin Studies and the Origins of Liberal Education.* Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VIII-281 p. Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-25576-0.

À la suite des livres essentiels de Henri-Irénée Marrou, Stanley Bonner et, plus récemment, Teresa Morgan (entre autres), chaque ouvrage qui propose une contribution à la connaissance de l'évolution historique de l'éducation dans l'Antiquité grecque et romaine consiste en une démarche considérable, située à la marge de recherches bien établies et d'un progrès important dans l'exégèse textuelle et dans l'approche des textes anciens. En outre, il s'agit d'une approche double, puisque les domaines du philologue classique et de l'historien de l'éducation y sont parallèles et complémentaires. Dans cette perspective, l'ouvrage de M. Bloomer propose une étude d'ensemble de thématiques relatives à l'éducation à Rome. Le sous-titre présente les arguments-clés de sa recherche, centrée sur l'étude du latin et des sources de la « Liberal Education ». Bloomer éclaire ce concept de « libéral » – qui pourrait donner au lecteur l'impression d'une perspective anachronique : il s'agit de la formation humaniste, dans laquelle l'école a le rôle de promouvoir le sens de l'identité chez les élèves. Dans l'*Introduction. Three Vignettes* (p. 1-8), la structure de l'ouvrage est tracée : Bloomer étudie comment les anciens réfléchissaient sur la possibilité de « mouler » les élèves et comment cette éducation s'est réalisée dans un milieu comme celui de Rome où l'héritage des Grecs, d'un côté, et celui des Étrusques, de l'autre, ont été marquants, tout en maintenant toujours ses caractéristiques. Les premiers chapitres sont consacrés aux idées implicites dans la tradition scolaire romaine. Les derniers, en revanche, montrent les relations entre ces idées et les étudiants. Ce qui émerge est que l'objectif de l'éducation est orienté par une culture rhétorique typique de l'homme romain en tant que citoyen libre, digne de paroles et d'enseignements respectueux, par des leçons de morale et par un savoir-faire intellectuel. Le premier chapitre, *In Search of the Roman School* (p. 9-21), étudie la valeur de l'école soit comme espace physique, soit comme milieu de formation culturelle (sans être nécessairement un espace physique dans la conception moderne du terme). Le deuxième, *First Stories of School* (p. 22-36), présente les sources relatives aux environnements de l'éducation et les différentes dispositions autour de la démarche éducative dans le cours du temps, avec une attention particulière portée au caractère romain des liaisons entre fils et maîtres et une comparaison avec ce que l'on peut lire chez les comiques latins. Le troisième chapitre, *The School of Impudence* (p. 37-52), se concentre sur la

entre autres, du temps, des lieux et des personnages du roman mais aussi et surtout la manière et la chronologie dont le roman s'est développé grâce à un ensemble de facteurs : déploiement de la légende, compétition entre les cités de culture grecque, travail des poètes et des historiens… Ensuite, dans la dernière partie, « Au-delà du roman », le spécialiste propose une série d'hypothèses pertinentes sur base d'observations pointues de sa documentation. Il décrit la rivalité entre Homère et d'autres poètes, dont Hésiode, qui se dégage du roman mais aussi l'image de la poésie véhiculée par ce dernier. Il revient alors plus en détails sur les multiples origines familiales d'Homère et après, il analyse la légitimité que les *Vies* ont tenté de donner aux œuvres conservées sous le nom du poète ionien. Finalement, sont envisagés certains aspects de la réalité qu'éclaire la fiction homérique comme la prise de conscience collective d'une identité ionienne à partir du VI^e^ siècle av. J.-C. Pour terminer, G. Lambin synthétise avec talent l'ensemble des apports de son ouvrage dans la conclusion (p. 191-199). Ainsi, ce travail confirme également l'intérêt d'une nouvelle grille d'analyse pour la recherche dans un domaine déjà largement étudié. Notons encore le précieux outil mis à la disposition du lecteur en fin d'ouvrage en plus de la bibliographie très bien documentée : les traductions suivies des *Vies d'Homère I-X*. Elles offrent en effet une continuité à ces sources préalablement divisées pour les besoins de l'analyse. Marc VANDERSMISSEN

Heinz WARNECKE, *Homers Wilder Westen. Die historisch-geographische Wiedergeburt der Odyssee*. Stuttgart, F. Steiner, 2008. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 341 p., 13 fig. Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-09164-0.

À travers le présent ouvrage, Heinz Warnecke a tenté de réaliser la prouesse jugée irréalisable par Ératosthène : être en quelque sorte l'ouvrier corroyeur qui a cousu l'outre des vents remise à Ulysse et se trouver dès lors en mesure d'intégrer le théâtre des errances d'Ulysse dans le monde réel (Strabon, I, ii, 15). Sa démarche s'opère en deux temps. La première partie du livre est consacrée au royaume d'Ulysse. S'inscrivant dans le sillage de Robert Bittlestone, James Diggle et John Underhill (*Odysseus Unbound. The Search of Ithaca*, Cambridge, 2005 ; traduction grecque du texte revu, Athènes, 2007), Heinz Warnecke identifie Ithaque à l'ensemble de l'actuelle Céphalonie et non à son seul territoire occidental, comme le faisaient ses devanciers. Il fonde sa démonstration, qui en séduira plus d'un, sur une remarquable connaissance de la géographie et de l'histoire de l'île, dont il est devenu par la suite citoyen d'honneur. La seconde partie traite des errances d'Ulysse depuis la tempête du cap Malée jusqu'au départ de Phéacie. Notre auteur tente d'y démontrer avec la même force de conviction que cet itinéraire peut être fixé sur une carte réelle, laquelle englobe l'Égypte, la Cyrénaïque, le détroit de Messine et la côte occidentale de la mer Adriatique, avec ses îles. Mais il est obligé de tenir compte d'un mode de description différent, qui n'impose pas d'emblée une identification irréfutable des étapes d'Ulysse ; il y voit un discours intentionnellement cryptique, qui contraint à démasquer ce qui a été délibérément dissimulé. Encore faudrait-il expliquer, – ce qui n'est pas fait –, pourquoi Homère change de registre, une fois que son héros navigue dans des eaux inconnues de lui et enrobe de mystère des contrées parfaitement

identifiables pour son public. On pourrait en effet recourir à l'interprétation inverse : l'aède aurait évoqué des lieux imaginaires, issus de mythes et de récits folkloriques, qu'il aurait parés de traits réels pour les rendre vrais ou vraisemblables. Les deux thèses ont été amplement discutées depuis l'émergence de la « question homérique » ; dans le zèle déployé pour imposer sa thèse, Heinz Warnecke n'envisage pas le second point de vue, comme en témoignent, du reste, certaines absences significatives dans sa bibliographie, notamment celles des travaux de Gabriel Germain et d'Alain Ballabriga, qui présentent des visions différentes et tout aussi séduisantes de la géographie odysséenne. Si on n'adopte donc pas nécessairement la grille d'interprétation qui sous-tend cet ouvrage et qui, à la manière de Strabon, fait d'Homère un historien-géographe, on tirera néanmoins un grand profit de sa lecture stimulante eu égard à l'érudition de son auteur et à l'ampleur et à l'intérêt des interrogations auxquelles celui-ci s'efforce de répondre. On regrettera cependant que Heinz Warnecke n'ait pas jugé bon de fournir des index, alors qu'il a soigneusement illustré ses analyses par des cartes et des plans topographiques. C'eût été un atout de plus dans un livre, sinon totalement convaincant, du moins très passionnant. Monique MUND-DOPCHIE

Andrew FAULKNER (Ed.), *The Homeric Hymns. Interpretative Essays*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14 x 22 cm, XV-400 p. Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-958903-6.

Cet ouvrage émane de la volonté de l'éditeur de compenser le faible intérêt qu'ont suscité jusqu'il y a peu les *Hymnes homériques* et répond au double objectif de consacrer une étude particulière à chacun des grands hymnes et d'envisager l'ensemble du *corpus* comme un tout. Aussi est-il divisé en deux parties correspondant à ces deux axes. Ces deux parties sont précédées d'une introduction dans laquelle Andrew Faulkner reprend l'historique de ces trente-deux pièces en hexamètres, de leurs éditions et de l'intérêt porté à la collection et de la question de leur performance. Il y met notamment l'accent sur les questions de langue et de datation, invitant à la prudence : les *Hymnes* ne sont pas systématiquement des œuvres post-homériques ou post-hésiodiques, et la question de leur datation a des implications sur celle des œuvres d'Homère et d'Hésiode. La première étude particulière est celle consacrée par Martin L. West au premier *Hymne* à Dionysos : il y souligne les relations avec les poèmes homériques et les influences sur la postérité. Nicholas Richardson revisite ensuite l'*Hymne* à Déméter : il y passe en revue les différentes interprétations tant du point de vue de la langue, que du contenu et de la cohérence. Il y relève l'importante place des femmes, l'association du féminin à la souffrance et du masculin à l'action, considérant pour conclure que cet hymne peut être considéré comme un *agalma* offert aux deux déesses. La contribution de Mike Chappell reprend, sans y ajouter rien de bien neuf, la question de l'unité de l'*Hymne* à Apollon, constitué d'une partie « délienne » et d'une partie « pythienne » ; il revoit les différentes théories, trouvant les arguments en faveur de la division plus convaincants. Athanassios Vergados consacre son étude à l'*Hymne* à Hermès, différent des autres par le traitement humoristique du dieu. L'humour, associé à Hermès dès Homère, est présenté ici comme une marque de l'épiphanie du dieu qui n'est pas pleinement montrée dans le poème.

Frakes est clair, dense, bien structuré. Est-il pour autant totalement convaincant ? Sur le sujet existe une immense littérature que l'auteur connaît bien, même s'il n'en discute pas ici en détail tous les aspects. Sans entrer dans ces débats, il convient de noter que l'un des aspects les plus déconcertants de l'œuvre, – et sur lequel Robert M. Frakes ne revient que de façon brève (p. 58) –, est l'étrange absence, sauf exception, dans les sources de droit romain, de la quasi-totalité de la législation impériale émise à partir du règne de Constantin. Et comment expliquer que, de toute la législation du IV^e^ siècle, seule la loi de Théodose de 390 soit mentionnée ? Ce constat avait amené certains savants à dater la compilation de l'époque de Dioclétien, dans un contexte fort différent, ce qui pouvait impliquer des hypothèses tout autres sur l'identité de l'auteur (une telle proposition nécessitant d'expliquer la présence de la loi de 390 par une interpolation ultérieure). Et si l'on admet que la *Collatio* date de la fin du IV^e^ siècle, s'agit-il, pour cette législation-là, d'une ignorance délibérée, d'une absence d'intérêt ou plus simplement d'une incapacité à trouver les sources ? L'auteur semble pencher pour cette dernière explication ; on pourrait ajouter, dans le même sens, que pour atteindre son objectif (montrer les similitudes entre les préceptes bibliques et le droit romain), il pouvait lui paraître suffisant de s'en remettre à ce qui lui était le plus aisé à trouver, sans souci d'exhaustivité : des compilations et des recueils de juristes. À quoi bon, dans ces conditions, se livrer à des recherches fastidieuses, qui, sur le fond et pour sa démonstration, n'auraient rien apporté de plus ? Mais une telle hypothèse ne plaide guère pour qu'on qualifie le *Collator* de véritable juriste ; ou bien ce serait plutôt une sorte de demi-savant frotté de droit, particulièrement intéressé par les questions sexuelles et tout heureux de faire profiter son lectorat d'une loi sur un tel sujet, dont il aurait aperçu le texte affiché lors d'un séjour à Rome, seule loi pénale qu'il aurait connue de toute la littérature juridique d'origine impériale émise au IV^e^ siècle. Assurément les discussions ne sont pas closes. Alain CHAUVOT

Nancy H. DEMAND, *The Mediterranean Context of Early Greek History*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2011. 1 vol. 18 x 25,5 cm, XVI-353 p., 2 fig., 29 cartes. Prix : 74.99 £. ISBN 978-1-4051-5551-9.

L'ouvrage de N. Demand est une étrange machine à remonter le temps et à parcourir l'espace méditerranéens dont le point d'attache, et donc le point focal qui organise le questionnement, est la naissance de la *polis* en Grèce. La thèse proposée, qui n'est pas originale, est simple : la *polis*, contrairement au modèle longtemps défendu par M. Hansen, n'est pas née du seul génie grec ; elle a au contraire vu le jour dans le « chaudron » méditerranéen (J.-P. Morel), au gré des contacts et des mélanges avec d'autres peuples et d'autres cultures. La *polis* est bien fille de la Méditerranée, selon un processus de *mediterraneanization* (I. Morris) que n'aurait pas renié F. Braudel. Mais la comparaison avec l'œuvre du biographe de Philippe II s'arrête là. Certes, l'espace envisagé est tout aussi important, ne se limitant pas à la Méditerranée orientale et allant jusqu'à Sumer pour agréger la Mésopotamie proto-urbaine au propos ; la période considérée est également particulièrement ample, puisque la réflexion s'ouvre sur les « premiers » navigateurs du mésolithique (chapitre 1, *Seafaring in the Mesolithic Mediterranean*), pour se clore à l'aube de la naissance de

la *polis*, à la fin des âges obscurs (chapitre 9, *Recovery and Expansion, 1050-850 BC)*. Entre ces deux termes distants de plus de dix millénaires, on trouve tout d'abord un chapitre consacré aux transformations du Néolithique (chapitre 2, *The Neolithic Revolution/Transition*). Si le matériau syro-levantin n'y est guère différent de celui qui supporte les analyses désormais classiques sur lesquelles l'auteur s'appuie par ailleurs (par ex. J. Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, 1994), les néolithisations anatolienne et surtout chypriote sont abordées à l'aide des développements les plus récents d'une recherche dernièrement très féconde. Malgré cela, le propos est limité à quelques sujets (agriculture, domestication animale, architecture), et essentiellement motivé par la question de la circulation des idées et des hommes, ne pouvant ainsi prétendre à une présentation complète de la période et de ses problèmes : un classique comme la « tour » PPNA de Jéricho est ainsi à peine évoqué. C'est qu'en réalité c'est bien le creuset méditerranéen qui retient l'attention de l'auteur, plus à l'aise et prolixe lorsqu'elle affronte les problématiques d'échanges, de circulation ou de diffusion (chapitre 3, *The Neolithic Diaspora*). Le quatrième chapitre (*Urbanization in Mesopotamia*), procède de manière similaire aux précédents : au lieu de livrer une présentation analytique du sujet, l'auteur y développe essentiellement les mêmes thèmes que précédemment comme pour montrer que les conditions de l'émergence de la *polis* dans la Grèce des IX^e^ et VIII^e^ s. n'étaient pas contingentes et constituaient l'essence même d'une Méditerranée orientale conçue au sens large. Certaines données concernant l'urbanisation sont certes offertes, mais par le moyen de fiches qui présentent quelques sites, essentiellement ceux que les recherches récentes ont mis au jour ou dont les problèmes ont été réévalués il y a peu. On note par ailleurs çà et là quelques toponymes écorchés ainsi que des paragraphes interpolés (p. 67, quelques lignes sur l'Abu Hureyra néolithique dans un paragraphe consacré à la « colonie » urukéenne d'Habuba Kabira), contribuant au sentiment général que procure la lecture de l'ouvrage, et qui nous font douter autant de la question posée que des moyens mobilisés pour sa résolution. Le cinquième chapitre est consacré au III^e^ millénaire (*The Third Millenium*) et ne diffère pas des précédents tant en ce qui concerne les sujets de prédilection de l'auteur (circulation, échanges, contacts, et identité ethnique, auxquels on doit désormais adjoindre la métallurgie à laquelle est donnée une place de choix), que sur la forme adoptée : des fiches consacrées à quelques sites et qui laissent de côté des pans entiers de l'archéologie méditerranéenne du Bronze Ancien ; c'est notamment patent en ce qui concerne la Crète. Par ailleurs, des hypothèses peu fondées donnent çà et là naissance à des scénarios très imaginatifs qui ne restituent qu'un point de vue partiel de la recherche : le cas de Lerne et de la destruction de la Maison des Tuiles p. 100 par exemple, ou encore p. 105 la prééminence symbolique du mont Jouktas chez les Minoens. Le sixième chapitre place le Bronze Moyen sous le signe de la renaissance (*The Middle Bronze Age: Recoveries*), et la part belle est donnée à la Crète minoenne. S'agissant d'un domaine que l'auteur de ces lignes prétend bien connaître, le sentiment de malaise qu'occasionnait jusqu'ici la lecture de l'ouvrage se mue désormais en franc désaccord. Précédent l'inévitable exposé des relations maritimes, N. Demand explore la question palatiale de manière particulièrement confuse et non sans erreurs. Ainsi réfute-t-elle, peut-être à juste titre, l'appellation de palais à l'édifice central protopalatial d'Archanès au prétexte que celui-ci est trop proche de Knossos (p. 135),

tandis que celui de Kommos est à la page suivante qualifié de « Protopalace », malgré sa proximité encore plus importante avec le palais de Phaistos. Au titre des erreurs, on relève notamment la mention d'une phase néopalatiale au quartier Mu de Malia, alors que celui-ci fut détruit définitivement à la fin de la phase précédente. Ce ne sont là que deux exemples qui trahissent un défaut de maîtrise d'une documentation qui n'est du reste pas puisée aux sources : beaucoup de références sont constituées par des sites Internet ou des travaux, qui pour avoir été rédigés par des spécialistes, n'en sont pas moins déjà des synthèses de vulgarisation. Nous rentrons enfin au cœur du propos de l'auteur avec le septième chapitre (*Late Bronze Age Maritime Networks*), où devraient se retrouver à l'œuvre les processus de *mediterraneanization* et de brassage dans le grand chaudron méditerranéen. Mais, là encore, l'approche qui privilégie le fractionnement géographique par dossiers régionaux nuit à l'entreprise. Le huitième chapitre (*The Late Bronze Age Collapse and its Aftermath*) se veut une synthèse des données dont nous disposons aujourd'hui pour rendre compte des troubles que connaît l'ensemble de la Méditerranée orientale à la fin de l'Âge du Bronze. Les différentes régions sont traitées les unes après les autres, de manière très synthétique. Trop certainement, puisqu'il y est écrit que le site messénien de Nichoria possédait un palais mycénien, sous la dépendance toutefois de celui de Thèbes en Béotie. Ce genre de confusion est peu pardonnable à une helléniste, quand bien même spécialiste des périodes plus récentes, et augure très mal du reste du contenu. Le dernier chapitre enfin (*Recovery and Expansion*: 1050-850 *BC*), fait la part belle comme il se doit aux Phéniciens, et se termine selon une écriture de l'histoire qui ne laisse pas d'étonner. N. Demand, abordant la question de l'émergence de la cité-État, avec en arrière pensée celle de la *polis* grecque, commence par rejeter la validité du modèle du « Big Man » énoncé il y a déjà longtemps par M. Sahlins (1963), alors que les plus récents travaux sur la formation de l'État sont déjà largement revenus sur la question (un ouvrage fondamental, pourtant absent d'une bibliographie par ailleurs pléthorique : N. Yoffee, *Myths of the Archaic State*, Cambridge, 2005). La réflexion s'achève par la convocation de l'exemple de l'édification de l'État à l'époque minoenne, sans que l'on sache finalement si l'auteur y voit l'origine de la cité-État ou s'il s'agit seulement d'un *exemplum* aux vertus didactiques. Voilà donc un manuel qui, s'il représente un réel tour de force par le travail qu'il a nécessité (la bibliographie compte 92 pages !) et par la condensation d'une masse conséquente d'analyses et d'interprétations, dont on doit parfois regretter comme sur la Crète minoenne qu'elles soient reprises sans distance critique, n'apporte pas d'éléments nouveaux à une question qui du reste n'a pas de réelle consistance. Est-il nécessaire de remonter dans l'espace et dans le temps jusqu'à Sumer, voire jusqu'aux hippopotames nains d'Aetokremnos à Chypre, pour expliquer l'origine de la cité-État qui s'épanouit en Grèce au VIII^e^ s. avant J.-C. ? À l'heure des comptes, le « contexte méditerranéen » plurimillénaire aura certes été présenté – et encore de façon tronquée –, mais on s'interrogera sur l'intérêt d'y porter un regard à l'hellénisme tant revendiqué, avec le sentiment persistant que ce contexte est avant tout prétexte à promenade bibliographique. Raphaël ORGEOLET

Gaétan LE CLOIREC, *Carhaix antique. La* domus *du Centre hospitalier. Contribution à l'histoire de Vorgium, chef-lieu de la cité des Osismes.* Rennes, Presses universitaires, 2008. 1 vol. 21,5 x 28 cm, 263 p., 8 pl., 204 fig. (DOCUMENTS ARCHÉOLOGIQUES, 2). Prix : 25 €. ISBN 978-2-7535-0671-8.

De 1995 à 1997, l'A.F.A.N., devenue aujourd'hui l'INRAP, a mené une fouille à Carhaix (département du Finistère, Bretagne) dans le cadre de la rénovation d'un centre hospitalier. Ces recherches ont permis la découverte d'un quartier urbain gallo-romain situé dans la partie sud-ouest du chef-lieu des Osismes, jusqu'alors quasiment méconnu. Quatre phases ont été identifiées au sein du secteur fouillé. Dès le I^er^ siècle de notre ère, on remarque une division parcellaire, l'aménagement de voiries et l'installation des premiers bâtiments. Ceux-ci évoluent au cours des deux phases suivantes (fin I^er^-III siècles) pour enfin laisser place à une luxueuse *domus* de plus de 2000 m^2 dans la seconde moitié du III^e^ siècle ; cette dernière se compose d'une cour-jardin, d'une galerie à péristyle, d'espaces privés, de pièces de service, d'un espace de réception, de salles thermales et d'autres pièces sur hypocauste. L'impact de la *domus* dans l'urbanisme est indéniable eu égard à sa superficie (la totalité d'un îlot) et la mise en valeur de sa façade. L'étude architecturale, très complète, de la maison, replacée dans le contexte urbain environnant, a permis en outre de mesurer l'importance de certaines composantes, comme cet important espace de réception : ce dernier, de plan cruciforme, était doté d'hypocaustes et d'un pavement en *opus sectile* à *emblema* central. D'autres indices, comme la gestion de l'eau, la présence de grands bains et d'une salle d'audience montrent que l'on favorisait l'autarcie au sein des demeures privées à l'époque tardo-romaine. Le prestige du propriétaire se reflétait par les volumes architecturaux, l'apparat des bâtiments et une véritable scénographie au sein de la circulation interne. L'abandon du bâtiment – et, semble-t-il, du quartier – est à situer vers 350 de notre ère. Des remembrements (regroupement de deux îlots pour former la grande *domus*), des différences de taille et d'équipement des maisons (maisons moyennes d'une part et *domus* aristocratique) indiquent que les grandes étapes du développement urbain du « quartier de l'hôpital » de *Vorgium* ne sont peut-être pas similaires aux trois îlots fouillés. On remarque toutefois, au fil des périodes, un respect de l'espace public. En fin d'ouvrage, un répertoire exhaustif des découvertes archéologiques mentionnées sur le territoire de Carhaix-Plouguer permet un essai de reconstitution de l'agglomération : la répartition des nécropoles, rues, égouts, grands monuments et fragments architecturaux, ainsi que l'étude du cadastre moderne restituent une trame urbaine de 90 ha. Les critères d'implantation de la ville ainsi que ses antécédents sont également évoqués. Une synthèse replace *Vorgium* au sein de l'évolution la Cité des Osismes durant la période romaine. Le mobilier céramique est présenté par unité stratigraphique, dans le texte. Quelques autres catégories de matériel bénéficient d'une attention particulière, comme un ensemble de vaisselle de luxe en verre du IV^e^ siècle, des éléments de construction et des seaux en bois, ainsi que des éléments de fabrication de chaussures en cuir. Plus de 200 figures (plans, photographies, restitutions 3D, planches de mobilier) illustrent soigneusement les différents chapitres. Les fouilles récentes permettent enfin de reconnaître les composantes d'un chef-lieu de Gaule (trame urbaine, architecture privée…) à Carhaix-Plouguer. Le

dynamisme et le développement urbains semblent comparables aux autres cités de Lyonnaise. Par ailleurs, la présence d'une riche demeure aristocratique constantinienne ouvre un débat sur l'état et le statut de l'agglomération au IV^e^ siècle.

Nicolas PARIDAENS

Nico ROYMANS & Ton DERKS (Ed.), *Villa Landscapes in the Roman North. Economy, Culture and Lifestyles.* Amsterdam, University Press, 2011. 1 vol. 21,5 x 30 cm, X-332 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 17). Prix : 55 €. ISBN 978-90-8964-348-3.

La villa gallo-romaine reste un secteur de recherche très actif. Toute une série de méthodes novatrices, techniques et interdisciplinaires, mais aussi des mises en perspective originales ont renouvelé le thème, l'ont élargi et donné lieu récemment à de multiples colloques, monographies et travaux universitaires. Des associations comme AGER en France ont joué un rôle moteur dans les nouveaux concepts épistémologiques mis en œuvre et la précision quasi chirurgicale du travail de terrain ces vingt dernières années a bouleversé nos connaissances en bien des points. Mais il faut rendre à César ce qui lui appartient et à Guy De Boe le mérite d'avoir, dès sa thèse défendue en 1971 (*De Romeinse villas in Gallie en Germanie*), bousculé nos idées en montrant le rôle de l'habitat et de l'occupation protohistoriques souvent sous-jacents, la complexité des états et de la périodisation, la définition première de la villa comme unité de production, le nombre des constructions techniques et fonctionnelles annexes, la persistance des fermes indigènes, mais aussi la construction d'établissements ruraux en pieux et matériaux dits « légers », la densité de l'occupation du sol, ... thématiques toujours d'actualité et développées dans le présent volume. Les objectifs : comprendre l'émergence du « Roman villa landscape » dans le Nord de la Gaule ; tenter de constituer une structure conceptuelle cohérente autour des fonctionnements social, économique et culturel de la villa ; mettre en place une recherche comparative confrontant le paysage de la villa et celui de la région ; créer de nouveaux réseaux de classification en utilisant notamment les nouvelles technologies cartographiques, notamment le SIG. Nico Roymans, Ton Derks et les chercheurs de l'Université d'Amsterdam proposent régulièrement ces dernières années des travaux d'archéologie régionale d'excellente tenue avec des thématiques innovantes et une constante volonté de porter les opérations archéologiques locales ou les analyses les plus pointues sur le terrain historique. Ici encore, quarante pages de synthèse ouvrent le volume en dégageant l'essentiel de ce qui est développé ponctuellement dans la quinzaine de contributions qui suivent. Les historiens apprécieront à leur juste valeur cette mise en contexte. J'épingle quelques points, notamment le rapport dialectique entre le développement de la villa et l'économie de marché monétarisée, le puissant incitant économique et culturel que constitue l'armée du Rhin, l'attrait des loess pour l'installation des villas les plus romanisées, l'éclatement typologique, la dynamique ville-campagne, la réflexion sur la « société » de la villa, la symbolique culturelle de la représentation des élites, mais aussi ses variantes régionales, comme les architectures funéraires de Trévirie ou les *tumuli* de Moyenne Tongrie. Je suis moins convaincu que Nico Roymans du poids des vétérans dans le processus, sauf peut-être

duction destinée à des lecteurs qui souhaiteraient se familiariser avec le sujet. L'objectif était davantage de poser des problèmes essentiels pour une telle étude et de donner à penser à des lecteurs déjà bien avertis. R. Parker atteint son but avec beaucoup de *maestria* dans cet ouvrage, qui fait preuve d'une excellente connaissance de la religion grecque, à la fois des témoignages anciens mais également de l'historiographie, à laquelle il recourt abondamment. Pour nourrir sa réflexion, l'auteur fait systématiquement écho aux diverses interprétations des problématiques abordées, en donnant ainsi de l'ampleur à son exposé. Toutes ces qualités font de *On Greek Religion* une lecture indispensable pour les spécialistes de la religion grecque ancienne, qui y trouveront abondante matière à réflexion. Stéphanie PAUL

Matthew HAYSOM & Jenny WALLENSTEN (Ed.), *Current Approaches to Religion in Ancient Greece*. Papers presented at a Symposium at the Swedish Institute at Athens, 17-19 April 2008. Stockholm, Swedish Institute, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 315 p., ill. (ACTA INSTITUTI ATHENIENSIS REGNI SUECIAE, Series in 8°, 21). ISBN 978-91-7916-059-3.

Cet ouvrage présente les actes d'un colloque tenu à l'Institut suédois d'Athènes en avril 2008, s'inscrivant dans la longue tradition des conférences organisées sous l'égide de Robin Hägg et publiées, pour la plupart, dans la même collection des *Acta Instituti Atheniensis Regni Sueciae*. Là où les précédents volumes se concentraient tantôt sur une problématique précise (les cultes héroïques, la catégorisation « olympien/chthonien »), tantôt sur un type de source particulier (épigraphique, archéologique, iconographique), le présent ouvrage a pour but de présenter différentes tendances au cœur de la recherche actuelle, en privilégiant particulièrement les travaux des jeunes chercheurs. Cette démarche comporte le risque de perdre toute cohérence thématique, ce que les éditeurs admettent d'emblée dans leur courte introduction (p. 9-10). Ainsi, même si quelques axes thématiques apparaissent au fil du volume, c'est davantage pour l'intérêt de l'une ou l'autre contribution particulière que pour l'ensemble que l'on consultera cet ouvrage. La figure d'Apollon est au centre des quatre premières contributions, qui l'abordent sous autant de points de vue. M. Konaris traite de la figure du dieu et de ses origines dans l'historiographie du XIX^e^ siècle, où il a occupé une place prépondérante, notamment à la suite de l'œuvre de K.O. Müller (*Die Dorier*, 1824). Ce dernier a été le premier à supposer une origine grecque du dieu, et plus particulièrement dorienne, en opposition à l'origine « orientale » qui était communément acceptée avant lui, mais sa thèse ne sera guère poursuivie dans la réception de son œuvre. La contribution de J. Wallensten s'inscrit au cœur du fonctionnement du polythéisme, et s'interroge sur les liens familiaux qui unissent Apollon et Artémis dans les récits mythiques, et sur leur pertinence dans le culte, tout particulièrement dans les dédicaces (dont elle fournit les occurrences en annexe). L'auteur émet l'hypothèse que l'association des dieux jumeaux symboliserait un idéal d'entente fraternelle. De manière intéressante, les épiclèses qui les qualifient, lorsqu'elles sont exprimées, auraient tendance à distinguer les champs d'action de ces divinités, au contraire d'autres paires divines comme Hermès/Héraclès ou Hermès/Aphrodite, dont l'association seule permet d'en définir la portée. Par

l'étude du culte d'Apollon Kerdoos en Thessalie, M. Mili aborde la problématique de l'étude des divinités au niveau local et au niveau panhellénique. Pour comprendre la signification de ce culte, uniquement attesté dans cette région, et principalement par des dédicaces, il s'avère nécessaire de le replacer dans son contexte local. Ainsi, l'auteur fait l'hypothèse que le culte n'est pas à mettre en relation avec le commerce, comme pourrait le suggérer l'épiclèse, mais plutôt avec l'Apollon de Delphes et avec la classe aristocratique de la société thessalienne. Enfin, A. Herda, reprenant ses recherches publiées par ailleurs, revient sur le culte d'Apollon Delphinios à Milet et sur le décret des Molpes, tout en mettant en évidence les interactions entre le politique et le religieux dans la pratique de ce culte. De particularismes locaux, il est encore question dans la contribution de M. Haysom, intitulée *The Strangeness of Crete*, une région qui est généralement considérée comme étant à part dans l'étude de la religion grecque. L'auteur y pose la problématique des continuités et ruptures dans les traditions religieuses à travers les diverses périodes. L'article de P. Pakkanen aborde deux tendances beaucoup débattues dans la recherche actuelle sur la religion grecque : le modèle théorique de la *polis* religion, d'une part, et la distinction entre privé et public d'autre part. L'auteur illustre ses réflexions sur ces deux thématiques par l'exemple du sanctuaire de Poséidon à Kalaureia, Poros, en considérant deux aspects : l'asylie du sanctuaire, et les vestiges de banquet rituel. A. Kavoulaki propose une étude du vocabulaire de la procession en Grèce, particulièrement des termes *prosodos* et *pompè*. Tandis que le premier terme insiste davantage sur la direction à suivre, le second comporte une notion d'accompagnement, d'escorte, une distinction qui s'avère importante dans l'interprétation de certains témoignages. En guise de conclusion, l'auteur analyse la procession qui tient lieu d'*exodos* dans les *Euménides* d'Eschyle. O. Pilz revoit le rituel des Oschophories d'Athènes à la lumière de la « performance theory », encore peu appliquée aux études sur la Grèce ancienne, et met en évidence l'importance de la parole dans le rituel, largement sous-estimée. C'est la musique qui est au centre de l'étude de K. Kolotourou, et plus particulièrement les percussions dont elle analyse la place, l'importance et la signification dans le rituel. Chr. Mitsopoulou propose une interprétation du vase cultuel éleusinien dit *plemochoè*, qui aurait eu un usage double, lors de la procession vers Éleusis d'une part, et le dernier jour du rituel des *Plemochoai* d'autre part. Elle se fonde pour ce faire sur des représentations de ces vases dans l'iconographie éleusinienne, dont de récentes photographies ou reproductions ont permis de remarquer quelques particularités qui n'étaient pas perceptibles auparavant. Cl. Prêtre démontre la nécessité de l'association de l'étude des sources textuelles et archéologiques dans l'élucidation de la mention d'une offrande d'un bouclier crétois dans les inventaires de Délos. L'auteur parvient ainsi à déterminer la particularité de la forme et de l'emblème de ce bouclier, un Éros à queue de scorpion, illustré par ailleurs sur des sceaux découverts dans l'île. Les inventaires d'offrandes sont encore au centre de l'article de M. Scott, qui, en se fondant sur les exemples d'Athènes, de Délos et de Lindos, réévalue la portée de ces inscriptions, qui peuvent être considérées comme des représentations du sanctuaire, voire de la cité. Enfin, les deux dernières contributions mettent au centre du débat la question du visuel dans la religion grecque ancienne. Tandis que N. Papalexandrou aborde la question d'un point de vue théorique, J. Mylonopoulos s'interroge sur un cas concret : les statues de culte placées derrière une barrière. Il

propose de les interpréter en relation avec l'accessibilité ou non des sanctuaires. Les barrières représenteraient ainsi une limite, réelle et psychologique, qui interdiraient d'approcher une statue dans un temple dont l'accès n'est pas soumis à une restriction. Le volume se referme sur d'utiles index des sources littéraires et épigraphiques, topographique et général. Stéphanie PAUL

Henk S. VERSNEL, *Coping with the Gods. Wayward Readings in Greek Theology*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XIII-593 p., ill. (RELIGIONS IN THE GRAECO-ROMAN WORLD, 173). Prix : 195 €. ISBN 978-90-04-20490-4.

Cet ouvrage est le fruit, longtemps mûri, des *Sather Lectures* que l'auteur a délivrées à l'Université de Berkeley en 1999. Il s'agit d'un livre important, qui interroge la manière dont les Grecs anciens s'y sont pris face à leurs dieux, et qui mobilise à cette fin une masse impressionnante de données documentaires et bibliographiques. Cet examen de la pensée religieuse hellénique s'articule en six chapitres, dont les trois premiers, dans les intentions de l'auteur, portent sur la « syntaxe » du monde divin et les suivants s'intéressent à la tension, qui serait inhérente à la nature même des dieux, entre qualités divines et humaines (p. 6). Dans le chap. I (« Many Gods : Complications of Polytheism »), l'auteur dessine le cadre problématique de son enquête en se positionnant par rapport aux interprétations opposées que Jean-Pierre Vernant et Walter Burkert ont offertes du polythéisme grec, le premier privilégiant l'image d'un monde divin structuré et cohérent, le second celle d'un panthéon potentiellement chaotique. Entre l'ordre et le chaos, l'auteur choisit une autre voie, qui consiste à mettre en évidence les « inconsistencies » et à considérer les contradictions et les incohérences comme partie intégrante de la pensée religieuse ancienne, sans renoncer pour autant à essayer de comprendre les stratégies mises en œuvre par les Grecs pour composer avec cette complexité. C'est la même voie que l'auteur avait suivie dans ses ouvrages de 1990 et 1993 (*Inconsistencies in Greek and Roman Religion* I et II) et qu'il reprend dans ce troisième volet de son enquête pour l'appliquer cette fois-ci à une vue d'ensemble de la religion grecque. Le chap. II (« The Gods : Divine Justice or Divine Arbitrariness ? ») interroge les sources anciennes (Solon et Hérodote surtout) quant à la relation de l'action divine avec les vicissitudes de la vie humaine : à ce propos l'auteur souligne la coexistence, parfois à l'intérieur d'un même contexte, de visions diamétralement opposées, faisant appel tantôt à la justice des dieux, tantôt aux aléas du sort ou à des choix arbitraires de la divinité. C'est l'analyse des tendances mono/hénothéistes, conduite dans le sillage des enquêtes précédentes, qui est au cœur du chap. III (« One God : Three Experiments in Oneness ») : le dieu de Xénophane, la collectivité anonyme des dieux (*hoi theoi*, mais également *ho theos*, *to theion*) et la déesse Isis sont présentées comme autant d'exemples des conceptions diverses que les Grecs ont élaborées pour se représenter le divin et interagir avec lui : ces perspectives unitaires, que l'auteur prend bien soin de distinguer entre elles, loin d'entrer en conflit avec le polythéisme, témoigneraient au contraire de la pluralité inhérente à la pensée religieuse des Grecs (ouverte sur tous les possibles en fonction des contextes, et suivant la perspective adoptée). Pour le chap. IV (« A God. Why is Hermes Hungry ? »), l'auteur choisit de concentrer l'analyse sur une divinité précise,

l'annexe (p. 385-400) donne 142 références avec chaque fois l'occurrence de εὐφημία, δυσφημία ou βλασφημία (et les adjectifs, adverbes et verbes qui s'y rapportent) dans un micro-contexte pour les auteurs étudiés et quelques auteurs contemporains de ou postérieurs à Platon. Ce relevé est évidemment loin d'être exhaustif et s'arrête délibérément avec Apollonios de Rhodes. S. Gödde ouvre parfois la réflexion à des auteurs postérieurs aussi divers que Pausanias et Plutarque, et il serait intéressant d'étudier l'évolution du concept dans la seconde sophistique (Lucien et Aelius Aristide offrent une belle matière à cet égard), mais cela dépasse le but que cet ouvrage s'est proposé. Car l'objectif est de comprendre comment, aux époques archaïque et classique, le discours pouvait manipuler et construire la réalité, notamment dans un contexte rituel. À cet égard, le sous-titre de la thèse d'habilitation (Freie Universität Berlin, 2006), *Konstruktionen des Guten in Kult und Literatur der griechischen Antike*, manifeste peut-être plus exactement les enjeux de la εὐφημία, cette « parole de bon augure » qui ne s'identifie pas avec le « silence religieux » que la tradition a surtout reconnu dans le concept de εὐφημία. Sans nier cette interprétation, S. Gödde montre dans ses analyses toujours respectueuses du contexte qu'elle est secondaire et que εὐφημία représente avant tout ce que le terme dit étymologiquement, à savoir la bonne parole. L'auteur s'attache à mettre en avant le rapport délicat entre la parole et le silence ainsi que la force performative du discours religieux mais aussi du silence. La méthodologie s'apparente ainsi aux courants pragmatiques et interactionnistes de la linguistique pour proposer des lectures nouvelles de passages d'auteurs qui font saisir un aspect important de la civilisation et de la religion grecques : la gestion émotionnelle de questions vitales pour les Grecs, comme la pureté, la souillure, la mort et le sacrifice. Les analyses proposées par l'auteur montrent bien comment la « bonne parole » pouvait aider à venir à bout de situations extrêmes dans la vie, jusqu'à la maîtrise de la peur qu'inspirait la mort. La rédaction parfois un peu lourde dont souffre ce livre n'enlève rien à son fond innovant et à ses implications culturelles assez profondes. Les erreurs et coquilles sont peu nombreuses, que ce soit en matière d'orthographe (ainsi, l'orthographe hypercorrecte de *beeinflußen* à la p. 20, alors que même avant la réforme de 1996 on écrivait déjà *beeinflussen*), de syntaxe (« für die das Gebet einleitenden *euphêmia* », p. 357), de fautes de frappe (« teilgenommmen », p. 358) ou de présentation d'extraits grecs (un fragment de Démocrite, 68 B 177 DK est présenté comme des vers, p. 382). La documentation bibliographique est complète. Koen VANHAEGENDOREN

Robert PARKER, *On Greek Religion*. Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XV-309 p., 9 fig. (CORNELL STUDIES IN CLASSICAL PHILOLOGY. TOWNSEND LECTURES, 60). Prix : 75 $ (relié) ; 29.95 $ (broché). ISBN 978-0-8014-4948-2 ; 7735-5.

Cet ouvrage, qui dérive d'une série de conférences données par l'auteur à l'Université de Cornell en 2008, offre une discussion sur une série de questions centrales dans le domaine de la religion grecque. L'exposé s'articule autour de sept chapitres, auxquels s'ajoutent cinq annexes, où l'auteur prolonge certaines réflexions abordées

au fil du texte. Le volume se referme sur une bibliographie et un index général. Longtemps, la recherche a abordé la religion grecque en référence, voire même en opposition, aux religions monothéistes, tout particulièrement le Christianisme. C'est donc une amorce « en négatif » qu'adoptent les deux premiers chapitres, définissant la religion grecque par ce qu'elle « n'est pas ». Ainsi, le premier chapitre, *Why Believe without Revelation? The Evidences of Greek Religion* l'oppose aux religions « révélées » et pose la question de la croyance en l'absence de révélation divine. L'absence de livre de référence est, quant à elle, palliée par le poids de la tradition et les usages, ainsi que par l'existence des mythes, dont l'auteur envisage le rôle en relation aux rituels et à la religion au sens large. Le second chapitre, *Religion without a Church. Religious Authority in Greece*, traite de la question générale de l'autorité en matière religieuse. En l'absence de clergé tel qu'on le connaît dans d'autres religions, c'est l'assemblée de la cité qui est souveraine en cette matière. L'auteur revient en outre sur le rôle des prêtres et prêtresses, et fait le point sur la théorie de la *polis* religion, et les critiques qui lui ont été récemment opposées. Deux annexes prolongent ce chapitre, sur la consultation des oracles et l'introduction de nouvelles divinités. R. Parker se départit ensuite de cette référence explicite au Christianisme pour entrer au cœur des conceptions et des pratiques rituelles des Grecs anciens. Le troisième chapitre, *Analyzing Greek Gods*, pose remarquablement la problématique du fonctionnement du polythéisme grec. L'une des questions principales porte sur les limites dans lesquelles s'opère la différentiation entre les diverses divinités. Ainsi, il existe une tension entre une conception très générale du divin (*theoi* ou *theion*) et l'individualisation des divinités. La portée des épiclèses est également envisagée de ce point de vue. Ces qualifications relèvent-elles de la mise en évidence d'un aspect particulier d'une divinité ou bien étaient-elles conçues comme autant de divinités distinctes ? À cette pluralité de dénomination répondent les variations des panthéons au niveau local, qui résultent d'une adaptation de la conception panhellénique aux contingences historiques. L'auteur aborde en outre des thématiques telles que l'importance des personnifications de notions abstraites ou d'éléments naturels dans l'analyse de la conception grecque du divin, de même que celle du phénomène de la divinisation des souverains hellénistiques (l'annexe 3 résume les apports de la recherche moderne sur ce dernier point) ; la pertinence de la catégorisation « olympien/chthonien » (poursuivie dans l'annexe 4). La cohérence du système polythéiste grec est ensuite envisagée. Une notion essentielle de ce point de vue, omniprésente dans la littérature, est celle des « honneurs » (*timai*) des divinités, à savoir les prérogatives qu'elles se partagent. Sur le thème des relations entre les divinités, l'auteur fait rapidement le point sur la question de la divinité principale ou tutélaire, observable dans beaucoup de cités. Enfin, le structuralisme a apporté une contribution fondamentale dans l'analyse d'un panthéon, en définissant la place d'un élément en rapport aux autres au sein d'un ensemble, et en distinguant, à la suite de G. Dumézil, les modes d'actions et les champs d'actions d'une divinité. R. Parker reconnaît que cette méthode fournit encore et toujours le meilleur modèle de réflexion, malgré ses difficultés et ses limites. En filigrane de ce chapitre, c'est la question de l'unité de la figure divine à travers ses diverses appellations, prérogatives, ou les diversités panthéoniques locales, qui est omniprésente. Le chapitre quatre, *The Power and Nature of Heroes*, explore une autre catégorie du monde supra-humain après les dieux, celle des héros. L'argumentation

principale de cette partie consiste en l'existence d'une catégorie intrinsèque et unitaire, quoique flexible, des héros qui se distinguent des dieux dans leur nature, mais s'en rapprochent dans leurs fonctions, agissant à l'instar de divinités mineures. La réflexion est poursuivie dans l'annexe 5 qui traite de l'origine des héros. Le cinquième chapitre, intitulé *Killing, Dining, Communicating*, est consacré aux pratiques sacrificielles, en prenant pour point de départ de la discussion les théories de K. Meuli, W. Burkert (*Homo Necans*, 1972), et J.-P. Vernant, M. Detienne et l'École de Paris (*La Cuisine du Sacrifice*, 1979). L'auteur souligne principalement la complémentarité des deux aspects du sacrifice : d'une part la consommation de viande sous la forme d'un banquet, lieu de rassemblement social, qui suit le sacrifice, et d'autre part, la communication avec les dieux, via l'animal sacrificiel comme médiateur. L'un ne va pas sans l'autre, et l'hypothèse qui considère trop strictement le sacrifice comme un moyen de légitimation rituelle de l'abattage des animaux pour se nourrir n'est donc pas suffisante. La portée du mythe de Prométhée dans l'interprétation du sacrifice est également remise en question. Le reste du chapitre se concentre sur les différentes variations dans les procédures sacrificielles, holocaustes, divers types de libations, *sphagia*, sur l'importance de la communauté sacrifiante dans la procédure, et enfin sur le problème de l'unité du concept de sacrifice. Le sixième chapitre, *The Experience of Festivals*, offre un panorama rapide des fêtes célébrées en Grèce ancienne. L'auteur en souligne l'absence de signification unique, mais les considère davantage comme des « aimants qui auraient tendance à tout attirer vers eux » (p. 179). Il met ainsi en évidence, au moyen de nombre d'exemples, divers motifs perceptibles dans ces célébrations, distinguant en premier lieu ce qui relève de l'ordre de l'imaginaire, à savoir le rôle supposé de la divinité, et ce qui relève du factuel, à savoir les rites posés par les humains. Le premier cas comporte les thèmes de la venue de la divinité, de sa disparition ou de son mariage. Dans la seconde perspective sont considérés des thèmes tels que le renouveau et les saisons, le rapport au passé, l'autocélébration et la jeunesse, le renversement social, etc. L'auteur conclut ce parcours par quelques considérations sur l'évolution historique du tableau, tout en nuançant quelque peu l'hypothèse de changements radicaux qui seraient survenus à la période hellénistique en cette matière, en observant que certaines caractéristiques (comme la création de fêtes pour commémorer des événements historiques) étaient déjà présentes aux périodes antérieures. Le chapitre sept, final, ouvre quelque peu l'exposé en abordant la diversité des expériences religieuses, qui dépendent de la situation de l'individu (géographique, sociale), d'une part, et, d'autre part, des diverses options disponibles pour établir une relation avec le divin (notamment mystères, orphisme et associations religieuses). L'auteur souligne d'emblée, à travers plusieurs exemples, les difficultés à mettre en évidence de réelles particularités sur le plan local, en raison du caractère lacunaire de la documentation qui peut fausser le tableau. Quelques réflexions sont ensuite proposées sur la vie religieuse des femmes, des esclaves et des métèques. En ce qui concerne le deuxième point, R. Parker relativise, là encore, une opinion bien établie qui voudrait attribuer ces expériences à une nécessité de combler un manque de la religion civique, en arguant que c'est là sous-estimer la diversité inhérente au polythéisme grec, qui offre déjà beaucoup de possibilités au sein des cultes réglementés par la cité. Comme l'auteur l'a précisé d'emblée en préface, ce livre n'est pas un manuel de religion grecque, et ne constitue donc en rien une intro-

duction destinée à des lecteurs qui souhaiteraient se familiariser avec le sujet. L'objectif était davantage de poser des problèmes essentiels pour une telle étude et de donner à penser à des lecteurs déjà bien avertis. R. Parker atteint son but avec beaucoup de *maestria* dans cet ouvrage, qui fait preuve d'une excellente connaissance de la religion grecque, à la fois des témoignages anciens mais également de l'historiographie, à laquelle il recourt abondamment. Pour nourrir sa réflexion, l'auteur fait systématiquement écho aux diverses interprétations des problématiques abordées, en donnant ainsi de l'ampleur à son exposé. Toutes ces qualités font de *On Greek Religion* une lecture indispensable pour les spécialistes de la religion grecque ancienne, qui y trouveront abondante matière à réflexion. Stéphanie PAUL

Matthew HAYSOM & Jenny WALLENSTEN (Ed.), *Current Approaches to Religion in Ancient Greece*. Papers presented at a Symposium at the Swedish Institute at Athens, 17-19 April 2008. Stockholm, Swedish Institute, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 315 p., ill. (ACTA INSTITUTI ATHENIENSIS REGNI SUECIAE, Series in 8°, 21). ISBN 978-91-7916-059-3.

Cet ouvrage présente les actes d'un colloque tenu à l'Institut suédois d'Athènes en avril 2008, s'inscrivant dans la longue tradition des conférences organisées sous l'égide de Robin Hägg et publiées, pour la plupart, dans la même collection des *Acta Instituti Atheniensis Regni Sueciae*. Là où les précédents volumes se concentraient tantôt sur une problématique précise (les cultes héroïques, la catégorisation « olympien/chthonien »), tantôt sur un type de source particulier (épigraphique, archéologique, iconographique), le présent ouvrage a pour but de présenter différentes tendances au cœur de la recherche actuelle, en privilégiant particulièrement les travaux des jeunes chercheurs. Cette démarche comporte le risque de perdre toute cohérence thématique, ce que les éditeurs admettent d'emblée dans leur courte introduction (p. 9-10). Ainsi, même si quelques axes thématiques apparaissent au fil du volume, c'est davantage pour l'intérêt de l'une ou l'autre contribution particulière que pour l'ensemble que l'on consultera cet ouvrage. La figure d'Apollon est au centre des quatre premières contributions, qui l'abordent sous autant de points de vue. M. Konaris traite de la figure du dieu et de ses origines dans l'historiographie du XIX^e^ siècle, où il a occupé une place prépondérante, notamment à la suite de l'œuvre de K.O. Müller (*Die Dorier*, 1824). Ce dernier a été le premier à supposer une origine grecque du dieu, et plus particulièrement dorienne, en opposition à l'origine « orientale » qui était communément acceptée avant lui, mais sa thèse ne sera guère poursuivie dans la réception de son œuvre. La contribution de J. Wallensten s'inscrit au cœur du fonctionnement du polythéisme, et s'interroge sur les liens familiaux qui unissent Apollon et Artémis dans les récits mythiques, et sur leur pertinence dans le culte, tout particulièrement dans les dédicaces (dont elle fournit les occurrences en annexe). L'auteur émet l'hypothèse que l'association des dieux jumeaux symboliserait un idéal d'entente fraternelle. De manière intéressante, les épiclèses qui les qualifient, lorsqu'elles sont exprimées, auraient tendance à distinguer les champs d'action de ces divinités, au contraire d'autres paires divines comme Hermès/Héraclès ou Hermès/Aphrodite, dont l'association seule permet d'en définir la portée. Par

Lucia ATHANASSAKI & Ewen BOWIE (Ed.), *Archaic and Classical Choral Song. Performance, Politics and Dissemination.* Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VIII-562 p. (TRENDS IN CLASSICS. Suppl. Vol., 10). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-025401-3.

Le présent recueil publie les actes d'un colloque qui s'est tenu à Rethymnon (Université de Crète) en 2007. Dans l'introduction, les deux éditeurs expliquent qu'ils ont voulu apporter de nouveaux éclairages sur les conditions d'exécution et de diffusion de la poésie chorale archaïque, ce qui en somme est un objectif rempli par ce copieux volume, qui souvent aurait pu être plus synthétique, mais dont l'abondante bibliographie constitue un outil de référence dans ce domaine. La première contribution, due à N. Richardson, est consacrée aux évocations de chœurs dans la poésie archaïque en hexamètres. Il s'agit surtout d'un catalogue d'extraits où sont décrits des hymnes choraux, *kômoi*, thrènes et péans. L'*Hymne à Hermès* marquerait la fin d'une époque, car les prestations solistes y dominent. L'analyse fouillée qu'E. Bowie propose du premier *Parthénée* d'Alcman reprend et discute l'interprétation de C. Calame qui y reconnaissait l'expression d'un rite de passage. L'auteur souligne le combat que les jeunes femmes disent mener, en rappelant les mythes d'enlèvement : ces jeunes vierges tâcheraient d'échapper à la menace de Sirènes-harpyes, en invoquant Artémis Orthia. Les protagonistes, Agido et Hagésichora, appartiendraient à de nobles familles de Sparte, dont descendent les rois aux noms proches Agis et Agésilas. La longue réflexion de T. Power sur les *Keledones* du *Péan* 8 Maehler de Pindare introduit la notion de « cyberchorus », car ces figures féminines mystérieuses auraient un caractère virtuel et artificiel. Il les met en perspective avec les caryatides des trésors archaïques, auxquelles il prête une « identité chorale virtuelle, immanente » (p. 75), et avec les célèbres automates d'Héphaistos décrits par Homère. Pindare se serait inspiré de ce chœur à la mécanique parfaite pour imaginer le chœur infatigable des *Keledones*, modèle pour le chœur réel des hommes. L'auteur suppose un troisième terme pour faire le lien entre ces deux chœurs : celui des Delphiennes (cf. *Péans* 2 et 6 Maehler). C. Calame analyse dans les *Épinicies* de Bacchylide les marqueurs d'énonciation et les références à la prestation en cours. Si la dimension chorale n'est pas prégnante, il est à noter que le poète affectionne la *sphragis*, la signature de son autorité en fin de poème. Certaines épinicies montrent un jeu de références énonciatives à une prestation chorale : Bacchylide y délègue sa voix à différents chanteurs. Aussi l'auteur propose-t-il de parler d'un « ego mélique polyphonique » (p. 137). R. Rawles s'interroge sur la place d'Éros dans la poésie lyrique archaïque, où le mélange des voix rend ambigu le sujet du désir amoureux, individu ou collectif. Les poèmes de Sappho, où l'expérience amoureuse semble bien être celle de la poétesse, ne doivent pas infléchir notre lecture d'Alcman, où la voix est bien plutôt celle d'une communauté. Les fragments d'Ibykos S166 et S257a montrent aussi une fusion des voix du chœur et du poète, qui s'adresse à la fierté collective de la cité. Mais cette explication générale ne rend pas compte de toute la poésie encomiastique de Pindare : si un contenu érotique est rarement marqué, les épinicies parlant de Thrasybule (*Pyth.* VI et *Isthm.* II) semblent supposer d'autres facteurs. À partir de poèmes d'Alcman, Corinne, Pindare et même Catulle, A. Lardinois entend démontrer que les chœurs féminins archaïques disposaient d'une *parrhesia*, leur permettant

d'exprimer des sentiments propres à de jeunes vierges juste avant leurs noces. Cette liberté de parole reste toutefois toute relative, car les femmes ne sauraient y exprimer plus que des valeurs communes. G. Nagy met la *mimesis* au centre de sa lecture de l'*Ode* 13 de Bacchylide. Sa démonstration, reprise d'articles antérieurs, appuie l'idée que les jeunes gens, chantant un prestigieux lignage, incarnent les Éacides de l'âge héroïque, mais aussi, d'une certaine manière, un chœur de jeunes filles. Dans son commentaire linéaire du texte, l'auteur insiste sur deux éléments qui lient intimement la prestation à un acte rituel : les évocations de la couronne de la victoire et du cri rituel. D. Fearn examine comment les Céens concevaient leur poésie chorale, en particulier celle de Bacchylide. Analysant la place d'Athènes dans l'*Ode* 17, il se demande si l'on peut déceler une poétique fédéraliste dans laquelle se reconnaîtrait toute l'île. Les concours panhelléniques seraient l'occasion de réfléchir à cette identité, mise à mal par les tensions politiques et même ethniques entre les cités qui nécessitent une constante négociation (p. 234). À quoi s'ajoute le souhait de s'allier à Athènes dont le *Péan* 4 Maehler de Pindare pourrait se faire l'écho. Selon L. Athanassaki, la septième *Pythique* de Pindare aurait été composée pour réagir à l'ostracisme qui avait frappé l'Alcméonide qu'elle honore, Mégaklès. Pindare y traite l'ostracisé différemment des autres exilés, en taisant tout ce qui relève d'un mode de vie ostentatoire, pour attirer l'attention des Athéniens sur une des grandes réalisations des Alcméonides : le cinquième temple d'Apollon à Delphes. Proposant de voir dans les chevaux de l'ode ceux du quadrige figurant sur le fronton oriental, elle suggère que, comme le prologue des *Euménides*, le point de vue est athénocentrique. Quant à l'exécution de l'ode, la première aurait eu lieu à Delphes, sous le regard d'Apollon, et aurait pu être redonnée dans les banquets des Alcméonides, qui caressaient l'espoir du retour de Mégaklès. Dans les différentes possibilités de financer un chœur, B. Currie souligne le cas le plus complexe, celui où un individu commande une ode pour une interprétation publique. Le moment privilégié serait le sacrifice et le banquet commun d'un festival panhellénique, souvent pris en charge par un individu, grâce au système des magistratures. Jouant un rôle officiel dans la fête, le particulier peut ainsi payer une ode. Pour A. Morrison, la notion de *patra*, récurrente dans les épinicies de Pindare consacrées aux vainqueurs éginètes, excède clairement celle d'*oikos*, mais ne saurait recevoir de définition sûre. Ces *patrai* ont pu être commanditaires mais aussi accueillir des reprises d'odes, où la mise en rapport des textes les uns avec les autres pouvait renforcer une identité aristocratique éginète. Mais ce sont là pures hypothèses, ce dont l'auteur a pleinement conscience. J. Strauss Clay part du constat que la première Olympique rompt avec l'organisation que les Alexandrins ont donnée aux recueils d'épinicies de Pindare en fonction des épreuves sportives. Elle aurait été placée en tête pour faire un « triptyque sicilien » (p. 344), dont l'unité est formée par le motif de l'eau qui ouvre la première Olympique et clôt la troisième. Th. Hubbard, qui avait proposé dans un précédent article que des copies écrites des épinicies de Pindare circulaient, se demande si le même schéma s'applique aux autres odes de Pindare, dont le principal agent de diffusion serait le commanditaire, puisque le succès de l'œuvre rejaillit sur lui. Toutefois, il n'y aucune preuve d'une telle pratique, comme l'auteur le reconnaît lui-même. La *parodos* anapestique des *Suppliantes* d'Eschyle montre, selon A. Kavoulaki, un lien mimétique fort entre le rituel de la supplication et l'action dramatique. Soulignant le terme *stasiarchos*, employé pour désigner Danaos,

elle propose de comprendre *stasis* en regard de *stasimon*, dans une acception chorale. Danaos serait donc l'« organisateur de la formation », dont l'autorité est limitée aux jeunes femmes dans le cadre du rituel. Mais le sens d'« organisateur de faction », au sens politique, n'est pas exclu. L. Swift étudie les rapports entre les mondes de l'épinicie et de la tragédie dans les *Trachiniennes*. Le héros de Sophocle est aussi un héros des épinicies, comme fondateur des concours olympiques. Le tragique semble jouer sur cet héritage lyrique dans le premier *stasimon*, pour suggérer la possible apothéose du héros civilisateur, la tragédie montrant la créature souffrante. À la fin de la *Lysistrata* d'Aristophane, A. Bierl croit reconnaître un grand nombre de références aux *Parthénées* d'Alcman, peut-être trop, même si Alcman était sans doute connu des cercles athéniens. Mais il faut lui savoir gré d'avoir proposé, au-delà de l'idée de Wilamowitz qu'Aristophane se moquait d'une naïveté supposée d'Alcman, qu'il imitait un rituel de jeunes filles spartiates. C. Carey, envisageant la réception du texte d'Alcman à l'époque hellénistique, constate dans les éditions alexandrines une transformation de l'original en fonction des particularités dialectales hellénistiques, une sorte d'« hyper-laconisme » (p. 440). Connue des comiques athéniens, comme le montre la liste d'occurrences que l'auteur propose en annexe, la poésie d'Alcman le fut davantage encore grâce à l'effort des Péripatéticiens de rassembler les textes lyriques et à la possible conservation du texte dans les archives des cités, notamment Sparte. Ainsi les Alexandrins disposaient-ils sans doute de recueils entiers.

Sylvain PERROT

Marie-Hélène DELAVAUD-ROUX (Dir.), *Musiques et danses dans l'Antiquité*. Actes du colloque international de Brest 29-30 septembre 2006. Rennes, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 324 p., ill. (« HISTOIRE »). Prix : 18 €. ISBN 978-2-7535-1281-8.

Cet ouvrage collectif, dirigé par M.-H. Delavaud-Roux, est la publication des actes d'un colloque qui s'est tenu à Brest à l'automne 2006. Le titre choisi ne rend pas totalement grâce à l'entreprise des organisateurs. En effet si les musiques et les danses de l'Antiquité forment le cœur de l'essentiel des contributions, elles ne les épuisent pas. La rythmique, la poétique, l'esthétique sont autant d'objets également abordés. C'est la notion de *mousikē*, plus globale, qui semble la mieux adaptée pour définir le sujet de cet ouvrage, comme le rappelle F. Naerebout (p. 247). L'un des objectifs du colloque était donc de décloisonner des études trop souvent juxtaposées, entre spécialistes de la musique, de la danse, ou de la poésie, dans la lignée d'une série d'autres rencontres thématiques (rappelées p. 13-14). La diversité disciplinaire des intervenants en est une belle illustration puisque les historiens côtoient des linguistes, des musicologues, des philosophes ou encore des chercheurs spécialistes de la danse. Les contributions sont organisées en trois temps. Elles abordent d'abord les questions des rapports entre musique, mouvement et émotion. A. Bélis interroge de manière très concrète les sources iconographiques grecques, à la recherche des mouvements des musiciens en situation de jeu. La gestuelle des musiciens de concours, codifiée, sobre et appropriée, était un élément important pour le verdict final. S. Emerit confronte de manière très convaincante l'iconographie et la langue afin de prouver la porosité de la

La première est dotée de bonnes qualités, qui rendent, par comparaison, Gallien d'autant plus infâme ; la seconde, opposée au valeureux Aurélien, voit ses bonnes qualités devenir des défauts, *cf.* notamment *Aur.*, XXVII et *T. V, 1e partie*, p. 147. C'est qu'on n'est pas là dans le domaine historique mais dans celui de l'exercice rhétorique. F. Paschoud procure là au chercheur un ouvrage promis à de fréquentes et fructueuses consultations et qui ne quittera guère sa table de travail.

Alain CHAUVOT

Jean-Baptiste GUILLAUMIN, *Martianus Capella. Les Noces de Philologie et de Mercure.* Tome IX. *Livre IX. L'harmonie*. Texte établi et traduit par J.-B.G. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, CXXVIII-307 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 63 €. ISBN 978-2-251-01461-6.

J.-B. Guillaumin ajoute à la publication de l'œuvre de Martianus Capella dans la *CUF* un excellent quatrième volume, qui est en réalité le dernier des *Noces de Philologie et Mercure*, ouvrage encyclopédique mêlant le mètre à la prose. Consacré pour beaucoup à la science musicale, aussi bien l'harmonique que la rythmique, il rejoint ainsi les livres IV (La dialectique), VI (La géométrie) et VII (L'arithmétique). Ce volume est la publication de la thèse que J.-B. Guillaumin avait brillamment soutenue en 2008 : c'était déjà un gage de qualité et le lecteur ne saurait être déçu par un tel travail. Pour arriver à ce beau résultat, il fallait avoir une double compétence que l'auteur a acquise par sa formation : d'une part une très bonne connaissance de la langue et de la littérature de l'Antiquité tardive et d'autre part une aisance dans les questions techniques relatives aux théories musicales antiques. J.-B. Guillaumin est passé maître dans ces deux domaines, comme il le montre bien dans son introduction qui situe Martianus Capella dans ces deux champs. L'auteur commence par présenter au regard des précédents le livre IX, qui, puisqu'il est la conclusion de l'ensemble, il peut en donner des clefs de lecture générales : l'esthétique de la satire ménippée, le jeu sur l'énonciation, la portée didactique et la lecture allégorique que l'on peut faire de l'œuvre, selon les termes de J.-B. Guillaumin. Le deuxième temps de l'introduction est une synthèse des théories musicales antiques, étape nécessaire pour bien comprendre ce qu'en dit Martianus Capella lui-même. L'exercice de la synthèse nécessite certes des raccourcis, mais il faut savoir gré à l'auteur d'avoir centré son propos sur les principales problématiques en jeu, et notamment la querelle entre les Pythagoriciens et les Aristoxéniens. Les pages les plus utiles sont assurément celles qui sont consacrées aux ouvrages en latin, généralement moins connus que les traités grecs. Signalons qu'aux pages LIX-LXII, l'auteur fournit un tableau synoptique dont l'intérêt est évident puisqu'il rassemble les écrits musicaux antiques connus. La troisième partie de l'introduction souligne ce que le discours théorique de Martianus Capella a de spécifique. C'est tout d'abord un fervent lecteur des textes grecs, qu'il traduit en latin, s'inscrivant ainsi dans une tradition d'érudits latins soucieux du lexique grec ; J.-B. Guillaumin a eu l'excellente idée de donner un glossaire gréco-latin raisonné des termes techniques. L'auteur examine ensuite, en en montrant aussi les limites, la méthode d'exposition de Martianus Capella, qui poursuit un but didactique, comme on le voit aux effets de reprise et d'annonce et au souci de classifier.

Suit un développement sur les sources très diverses de Martianus Capella, où figure en bonne part Aristide Quintilien, quoiqu'il ne faille pas négliger les autres auteurs sur lesquels il s'appuie. Cette recension permet à J.-B. Guillaumin de voir enfin dans quelle mesure Martianus Capella incarne dans cette longue histoire une certaine nouveauté dont il met en évidence trois aspects : la manière dont il structure le traité, sa théorie des « pentacordes », alors que le tétracorde est habituellement l'unité fondamentale, et l'influence de la grammaire de la langue dans la théorie du rythme. En conclusion, J.-B. Guillaumin donne quelques éléments sur la réception du texte de Martianus Capella, en montrant qu'il a été à l'origine avec celui de Boèce du fameux contre-sens fait par les modernes sur la notion de « mode ». L'introduction expose pour finir les principes d'édition, dont le sérieux est incontestable : la méthode que J.-B. Guillaumin a suivie pour la collation des manuscrits, développée dans le cadre de sa thèse, à la fois minutieuse et innovante en ce qu'elle recourt aux ressources de l'outil informatique, lui permet de proposer un *stemma* certes hypothétique, mais extrêmement convaincant. L'édition du texte est donc remarquable et la traduction est à la fois précise et élégante. C'est d'autant plus méritoire qu'il faut constamment passer de la prose à la poésie, et inversement. La présentation adoptée par J.-B. Guillaumin permet de bien se rendre compte du contenu narratif du livre IX, que l'on peut résumer brièvement. Alors que les dieux sont rassemblés pour le mariage de Philologie et Mercure, plusieurs d'entre eux prennent la parole, et notamment Jupiter qui fait l'éloge d'Harmonie, avant que ne retentisse le chant d'hyménée, à la fin duquel Harmonie arrive avec son cortège. Après avoir brossé son portrait, le narrateur s'efface pour laisser entendre la voix de la déesse, qui loue Jupiter et entonne le chant nuptial. Elle rappelle ensuite son rôle dans l'organisation de l'univers, les bienfaits qu'elle a apportés aux dieux comme aux hommes et les effets que la musique a sur les êtres animés comme inanimés. Toute la suite ou presque du livre est dévolue à l'exposé de la théorie de la musique, d'une part l'harmonique et d'autre part la rythmique. Chacune est divisée en sept parties. La narration se clôt sur Harmonie chantant l'épithalame. Quelques vers enfin achèvent l'ensemble des neuf livres de Martianus Capella, avec une ultime adresse à son fils : « pardonne mes balivernes en me lisant avec soin ». Il n'y a pas à douter que J.-B. Guillaumin ait fait sienne cette injonction. L'appareil de notes est considérable (216 p.), mais il n'y pas à le déplorer, car il faut bien reconnaître qu'aucune n'est superflue, tant le texte est riche dès qu'on l'examine de près. Les explications fines de J.-B. Guillaumin sont régulièrement éclairées par des tableaux de signes musicaux ou des exemples transcrits en notation musicale moderne. En somme, il n'y a guère de critique qu'on puisse formuler à l'encontre de cet ouvrage qui ne peut que devenir l'édition de référence. J.-B. Guillaumin a fourni aussi bien aux spécialistes de l'Antiquité tardive qu'aux historiens de la musique antique une contribution exceptionnelle. Il n'y a plus qu'à espérer qu'elle ouvre la voie aux éditions des autres musicographes latins et qu'elles suivront un tel modèle, qui a été récompensé en 2012 par le Prix du Budget décerné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ce n'est que justice. Sylvain PERROT

danseurs. Un recueil aussi dense devrait trouver un large public : il a su combiner avec bonheur des approches méthodologiques complémentaires et rigoureuses, appliquées à un vaste matériau. Il ne reste plus qu'à souhaiter que la collection de l'Archive of Performances of Greek and Roman Drama s'élargisse rapidement d'autres ouvrages de la même qualité. Alexandre VINCENT

Jürgen LEONHARDT, Silke LEOPOLD & Mischa MEIER, *Wege, Umwege und Abwege. Antike und Oper in der 1. Hälfte des 20. Jahrhunderts.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 15,5 x 23 cm, 127 p., ill. Prix : 32 €. ISBN 978-3-515-09928-8.

Cet ouvrage rassemble trois études portant sur l'Antiquité dans l'opéra allemand de la première moitié du XX^e^ siècle. La première contribution, écrite par M. Meier, s'intitule *Adieu au* Gesamtkunstwerk *– émancipation de l'Antiquité : le théâtre musical en langue allemande à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle*. L'auteur y examine l'importance que R. Wagner a eue sur ses successeurs, que ce soit comme modèle ou comme repoussoir. La production de l'opéra allemand de la première moitié du XX^e^ siècle ne peut se comprendre sans le rapport qu'elle a entretenue avec le maître de Bayreuth, car il a été non seulement un compositeur au génie reconnu, mais aussi un théoricien qui expliqué sa démarche de renouvellement des genres pour arriver au célèbre concept d'« œuvre d'art totale ». L'histoire de l'opéra allemand après la mort de Wagner consiste donc à se positionner par rapport à la « musique du futur » conceptualisée par Wagner, que ce soit consciemment ou inconsciemment. M. Meier repère six domaines différents où s'exprime une filiation ou au contraire un détournement. Il s'agit d'abord d'une attention toute particulière à la psychologie dans l'action scénique, dont R. Strauss est sans doute le meilleur représentant, particulièrement dans ses opéras en un acte, où tout est concentré, ainsi *Elektra* et *Salome*. L'*Elektra* notamment marque un tournant, et c'est le moment où la psychanalyse se constitue comme science : il vaut la peine de remarquer que c'est avec un opéra inspiré de la pièce de Sophocle que cette révolution se fait. La réflexion est poursuivie par A. Schönberg et A. Berg. Le deuxième point est la conception du mythe héritée de Wagner, c'est à-dire un miroir de la conscience populaire : en puisant dans le fonds des contes et légendes germaniques, Wagner a induit toute une réflexion sur les légendes issues non d'une culture scolaire mais d'une mémoire plus orale. C'est ici E. Humperdinck qui a le mieux illustré cette problématique dans son œuvre, en particulier avec son *Hänsel und Gretel* et ses *Königskinder*. R. Strauss a lui aussi construit un Moyen Âge fantasmé dans son *Guntram*. À cette problématique de reconstitution du passé appartient enfin la *Frau ohne Schatten* de E. W. Korngold. Troisièmement, Wagner a été sensible à l'organisation de la trame narrative, centrée autour de la catastrophe et du dénouement, ce qui permet d'introduire un climat tragique. H. Pfizner l'a suivi en cela, notamment dans son *Palestrina* et son *Armer Heinrich*. Une quatrième caractéristique de l'œuvre de Wagner est le rapport qu'entretiennent entre eux l'art, la religion et la politique : c'est encore le *Palestrina* d'H. Pfizner qui joue un rôle majeur dans la poursuite de cette problématique. Le cinquième élément sur lequel Wagner a beaucoup travaillé est l'« ivresse de l'expérience esthético-émotionnelle » (p. 49), dont les meilleurs représentants ensuite sont F. Schreker,

A. von Zemlinsky et E. W. Korngold. M. Meier développe en particulier le cas des opéras suivants : pour le premier, *Der ferne Klang* et *Die Gezeichneten*, pour le deuxième, *Florentinische Tragödie* et pour le dernier *Violanta* et *Heliane*. M. Meier les décrit comme des « orgies de son musicales » (p. 56). De ce point de vue, E. W. Korngold est le plus subtil. Enfin, c'est bien sûr la volonté de Wagner de réaliser une « œuvre d'art totale » qui a marqué l'opéra de son temps. Ce dernier a théorisé le *Gesamtkunstwerk* à partir de la tragédie grecque du V^e^ siècle avant notre ère. Il faut remarquer que les auteurs qui veulent s'émanciper de l'influence wagnérienne s'éloignent aussi de l'antique. Il y a des exceptions : certains s'inspirent tout de même de l'antique, mais dans ce cas c'était résolument contre l'esthétique wagnérienne. Le résultat en est la formation d'un tout nouveau rapport à l'antique, incarné essentiellement par C. Orff et dans une moindre mesure par H.-W. Henze et A. Reimann. Ensuite, J. Leonhardt consacre son article au sujet *Traitement de la langue et poésie antique dans l'œuvre de Carl Orff*. Si ce compositeur est très connu pour sa mise en musique des *Carmina Burana*, l'ensemble de son œuvre montre un intérêt plus large pour l'Antiquité. Ses *Catulli carmina*, en latin, paraissent en 1943, son *Trionfo di Afrodite* en 1953, son *Antigonae* en 1949, en 1959 son *Ödipus der Tyrann* avec le texte de Sophocle dans la traduction de F. Hölderlin, et enfin en 1968 son *Prométhée* avec le texte grec d'Eschyle. Orff est un grand ami du musicologue grec T. Georgiades, qui publie en 1949 ses thèses dans *Der griechische Rhythmus*. Attentif aussi bien à la prosodie du grec antique qu'à celle du grec moderne, il considère qu'il y a deux théories possibles du rythme. Dans un cas, il s'agit de rythme fondé sur les temps forts, sur la mesure, c'est-à-dire sur la répétition d'un même schéma rythmique fondamental. Dans l'autre, il s'agit du rythme que donne la longueur des syllabes, c'est donc un rythme fondé sur les quantités et il peut être asymétrique, car il n'y a pas nécessairement de carrure fixe. Alors que la première conception caractérise toute l'histoire de la musique occidentale, c'est la seconde qui s'applique à la musique antique. Une problématique intéressante est alors de savoir si les compositeurs conservant la langue originelle en respectent le rythme inhérent ou s'ils recréent un rythme moderne. L'auteur donne l'exemple de la strophe sapphique qui ne peut rentrer dans une mesure moderne qu'au prix de l'allongement de certaines longues. Partant de cette tension, l'auteur examine les choix opérés par Orff. Il prend pour cas d'étude l'*Antigone*, et plus particulièrement le passage où Créon interdit à Antigone d'enterrer son frère, qui manifeste son soin pour la musicalité de la langue. Ce morceau présente trois grandes caractéristiques : il est isolé musicalement du reste de la pièce, par un motif récurrent ; certains mots sont particulièrement soulignés par des mélismes, notamment chromatiques ; le rythme est dans l'ensemble conventionnel et suit la déclamation. Ses *Catulli carmina* montrent aussi combien Orff est attentif au texte latin, ce qui l'a conduit à le réécrire pour retenir des schémas rythmiques qui lui sont familiers, et notamment des mesures à trois temps, recréant ainsi des vers qu'il veut riches en rimes internes. Par ailleurs, il fait preuve d'une nette tendance à abréger les syllabes normalement longues en latin. C'est donc proprement une sélection du matériau linguistique, qu'il retravaille pour obtenir un nouvel effet musical. Enfin, dans son *Prométhée* où il conserve le texte grec d'Eschyle, à la surprise des philologues, il abolit la différence entre les longues et les brèves en choisissant le récitatif. La démarche d'Orff n'est donc pas celle d'une reconstitution de la rythmique antique,

mais bien une recréation à partir d'un matériau sonore qu'il exploite dans une toute nouvelle visée esthétique. Enfin, S. Leopold donne une étude avec pour titre *Orfeo. Carl Orff reprend Monteverdi*. Comme le titre l'indique, il s'agit de voir dans quelle mesure Monteverdi constitue pour Orff un pont entre l'Antiquité et lui-même. Il étudie pour ce faire différents aspects du travail d'Orff. Le premier est la dramaturgie : l'enjeu est de rendre accessible l'*Orfeo* à une scène moderne. Il reste si proche de la pièce baroque qu'il est difficile de faire la différence. En revanche, le texte est complètement retravaillé puisqu'il est donné en allemand. Orff le change pour mettre en exergue moins l'apothéose de la musique, comme Monteverdi, que la toute-puissance de l'amour, ce qui donne une place plus importante au personnage d'Eurydice. Pour ce qui est du rapport entre texte et musique, il est important pour Orff de respecter la musicalité de la langue allemande, ce qui interdit de traduire purement et simplement l'italien de Monteverdi et nécessite une toute nouvelle version. En outre, certains passages typiques du goût littéraire baroque ne peuvent rester en l'état, car ils créeraient un sentiment d'étrangeté dans le public. Ainsi en est-il du récit de la messagère (racontant la mort d'Eurydice) qui est entièrement revu. Ainsi, alors que la musique est peu ou prou conservée, le texte donne une autre dimension : Monteverdi recherche un certain raffinement, Orff privilégie la tonalité tragique fondamentale. Enfin, il reste la question de l'orchestration, qui est aussi un problème d'ordre musicologique, car il est souvent difficile de savoir où interviennent certains instruments. En outre, trois cents ans après Monteverdi, Orff doit trouver une orchestration adéquate : il choisit de recourir aux instruments en usage à l'époque baroque, ce qui s'est avéré particulièrement compliqué à mettre en œuvre. L'histoire des différentes versions montre qu'il a progressivement renoncé aux percussions, jusqu'à les éliminer radicalement. Pour conclure, S. Leopold évoque la réception du travail de Orff, qui s'est trouvée en général assez sévère à son encontre : il a clairement pâti de la comparaison avec Monteverdi, alors qu'aujourd'hui, il serait sans doute profitable d'y voir moins une adaptation de l'*Orfeo* de Monteverdi que l'*Orpheus* de Orff.

Sylvain PERROT

Hélène MÉNARD, Pierre SAUZEAU et Jean-François THOMAS (Éd.), *La Pomme d'Éris. Le conflit et sa représentation dans l'Antiquité*. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 569 p., ill. (MONDES ANCIENS). Prix : 29 €. ISBN 978-2-84269-956-7.

Cet opus, doté d'une couverture originale, figurant une pomme mise en lumière, rassemble 29 contributions (introduction et conclusion comprises). Il est le résultat d'une réflexion, au sein de l'université Montpellier III, sur la notion de conflit dans l'Antiquité et s'organise autour de quatre grands thèmes : « Des mots et des idées », « Conflits mythologiques et épiques », « Guerre et tensions entre cités » et « Les conflits dans les sociétés ». À vocation englobante, ce livre propose des contributions sur la Grèce (10), sur Rome (10), mais également sur d'autres civilisations, comme l'Égypte ou le monde indien (6). Si la table des matières, prise dans sa totalité, est un modèle d'équilibre entre hellénistes et romanistes, on peut, dans le détail, déplorer que la partie sur les conflits mythologiques et épiques accorde une place

propose de les interpréter en relation avec l'accessibilité ou non des sanctuaires. Les barrières représenteraient ainsi une limite, réelle et psychologique, qui interdiraient d'approcher une statue dans un temple dont l'accès n'est pas soumis à une restriction. Le volume se referme sur d'utiles index des sources littéraires et épigraphiques, topographique et général. Stéphanie PAUL

Henk S. VERSNEL, *Coping with the Gods. Wayward Readings in Greek Theology*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XIII-593 p., ill. (RELIGIONS IN THE GRAECO-ROMAN WORLD, 173). Prix : 195 €. ISBN 978-90-04-20490-4.

Cet ouvrage est le fruit, longtemps mûri, des *Sather Lectures* que l'auteur a délivrées à l'Université de Berkeley en 1999. Il s'agit d'un livre important, qui interroge la manière dont les Grecs anciens s'y sont pris face à leurs dieux, et qui mobilise à cette fin une masse impressionnante de données documentaires et bibliographiques. Cet examen de la pensée religieuse hellénique s'articule en six chapitres, dont les trois premiers, dans les intentions de l'auteur, portent sur la « syntaxe » du monde divin et les suivants s'intéressent à la tension, qui serait inhérente à la nature même des dieux, entre qualités divines et humaines (p. 6). Dans le chap. I (« Many Gods : Complications of Polytheism »), l'auteur dessine le cadre problématique de son enquête en se positionnant par rapport aux interprétations opposées que Jean-Pierre Vernant et Walter Burkert ont offertes du polythéisme grec, le premier privilégiant l'image d'un monde divin structuré et cohérent, le second celle d'un panthéon potentiellement chaotique. Entre l'ordre et le chaos, l'auteur choisit une autre voie, qui consiste à mettre en évidence les « inconsistencies » et à considérer les contradictions et les incohérences comme partie intégrante de la pensée religieuse ancienne, sans renoncer pour autant à essayer de comprendre les stratégies mises en œuvre par les Grecs pour composer avec cette complexité. C'est la même voie que l'auteur avait suivie dans ses ouvrages de 1990 et 1993 (*Inconsistencies in Greek and Roman Religion* I et II) et qu'il reprend dans ce troisième volet de son enquête pour l'appliquer cette fois-ci à une vue d'ensemble de la religion grecque. Le chap. II (« The Gods : Divine Justice or Divine Arbitrariness ? ») interroge les sources anciennes (Solon et Hérodote surtout) quant à la relation de l'action divine avec les vicissitudes de la vie humaine : à ce propos l'auteur souligne la coexistence, parfois à l'intérieur d'un même contexte, de visions diamétralement opposées, faisant appel tantôt à la justice des dieux, tantôt aux aléas du sort ou à des choix arbitraires de la divinité. C'est l'analyse des tendances mono/hénothéistes, conduite dans le sillage des enquêtes précédentes, qui est au cœur du chap. III (« One God : Three Experiments in Oneness ») : le dieu de Xénophane, la collectivité anonyme des dieux (*hoi theoi*, mais également *ho theos*, *to theion*) et la déesse Isis sont présentées comme autant d'exemples des conceptions diverses que les Grecs ont élaborées pour se représenter le divin et interagir avec lui : ces perspectives unitaires, que l'auteur prend bien soin de distinguer entre elles, loin d'entrer en conflit avec le polythéisme, témoigneraient au contraire de la pluralité inhérente à la pensée religieuse des Grecs (ouverte sur tous les possibles en fonction des contextes, et suivant la perspective adoptée). Pour le chap. IV (« A God. Why is Hermes Hungry ? »), l'auteur choisit de concentrer l'analyse sur une divinité précise,

Hermès, dont il suit les traces aussi bien dans les récits (surtout l'*Hymne homérique* IV, mais aussi la comédie athénienne et les fables) que dans les sources iconographiques ; c'est la thématique sacrificielle et culinaire qui est appelée à la barre pour détecter certains traits spécifiques à la personnalité du dieu : cet Hermès qui, tout en étant un immortel, est pris de l'envie de goûter à la viande se situerait à mi-chemin entre les dieux et les hommes, et sa nature même serait marquée par une forte composante humaine. Dans le chapitre suivant (« God. The question of Divine Omnipotence »), c'est la nature ambiguë d'Asclépios que l'auteur met en évidence, en montrant la coexistence entre des sources qui attribuent à cette figure des compétences strictement médicales et d'autres qui exaltent la toute-puissance du dieu sauveur. S'inscrivant en faux contre l'opinion répandue selon laquelle la notion de toute-puissance divine serait étrangère au polythéisme hellénique, l'auteur revient sur plusieurs témoignages anciens afin de montrer que, à partir de l'époque archaïque déjà, un dieu peut bien être reconnu comme tout-puissant et qu'il se voit exalté comme tel, si le contexte le demande. C'est vers une autre forme d'ambigüité que l'auteur se tourne dans le dernier chapitre, qui est consacré au culte des souverains (« Playing [the] God : did [the] Greeks believe in the Divinity of their Rulers ? »), en explorant la nature ambiguë de ces hommes qui se voient attribuer des qualités divines. L'attitude des Grecs à l'égard des souverains honorés comme des dieux n'est pas réductible, selon l'auteur, à de la simple flatterie. Elle nécessite d'être repensée à la lumière de la faculté propre aux hommes de fabriquer le divin et même de construire à l'occasion un dieu « à très courte durée », grâce à la performativité du rituel et aux virtualités représentationnelles du « as if ». Certaines des thématiques que l'auteur a examinées dans le volume sont ultérieurement développées dans quatre Appendices qui portent notamment sur : les groupements divins, par exemple les Douze Dieux ; le débat moderne autour de la nature unitaire ou multiple des dieux grecs ; les différentes lectures du discours de Solon à Crésus chez Hérodote ; la question de la « croyance », l'auteur plaidant pour une réintroduction de la notion de « belief/believe », mais dans un sens de « low intensity » (p. 559), au sein des études sur la religion grecque. L'ouvrage se complète par un index et une bibliographie, qui ne sont toutefois pas exhaustifs, ce qui est compréhensible, étant donné la richesse des sujets et des thématiques abordés, et l'œuvre titanesque qui se déploie dans les notes de bas de pages entre la mise à jour bibliographique et la discussion des études plus récentes. Ainsi, ce livre est appelé à devenir une véritable mine d'informations et de suggestions pour tous ceux qui s'intéressent aux religions anciennes, même s'il n'a pas nécessairement vocation à offrir une vision synthétique du polythéisme grec qui serait pleinement accessible aux lecteurs moins spécialisés. Ces derniers auront tout de même beaucoup à apprendre grâce à des développements importants, comme par exemple sur les tendances mono/hénothéistes au sein de la religion grecque, dont l'auteur analyse les stratégies multiples, ou sur le culte des souverains et la fabrique du divin (« theopoetics »). L'attention constante qui est portée à la mise en contexte de chaque document et la volonté obstinée de renoncer à toute interprétation globalisante pour aborder la culture grecque sous l'angle de la complexité sont parmi les traits méthodologiques marquants de cette enquête, qui se rallie sur ces points à bon nombre d'autres études plus ou moins récentes. Une certaine *vis polemica*, parfois excessive, caractérise l'argumentation de l'auteur au cœur des différents chapitres,

mais elle finit par s'émousser dans les conclusions, de sorte qu'il est difficile de contester à l'auteur ses propos les plus tranchés vu qu'il sait les nuancer habilement lui-même. L'auteur choisit comme principale cible polémique Jean-Pierre Vernant qu'il considère, à tort, comme le champion d'une vision rigidement structurée du panthéon grec, et dont les propos, sortis de leur contexte, sont présentés comme autant de dogmes caractérisant non seulement la prétendue « école de Paris », mais aussi la « French connection » (p. 12) internationale qui s'y rattacherait. Certes, la critique est parfois justifiée et les précisions de l'auteur sont précieuses : c'est notamment le cas de la toute-puissance, qu'il faut réintégrer, sous certaines conditions, parmi les qualités que les Grecs ont prêtées à leurs dieux (cf. surtout p. 436-438). Quant à la nature éminemment plurielle de chaque dieu, le même Vernant n'avait pas manqué de la souligner. C'est ce que fait également l'auteur mais, comme il est persuadé que l'esprit humain n'est pas capable de penser simultanément l'un et le multiple, et que les Grecs ont conçu leurs dieux comme des « personnes » plutôt que comme des « puissances divines », il finit par fragmenter la nature plurielle d'un même dieu en une série de « personnes » divines indépendantes et parfois même incohérentes l'une par rapport à l'autre. D'autre part, non sans quelque paradoxe, l'auteur n'hésite pas à s'attacher à l'analyse du « psycogram » (p. 318) ou « sociogram » (p. 328) d'une divinité en particulier, à savoir Hermès, dont il suit les « recurrents traits » (p. 329) dans plusieurs types de sources, en postulant d'une certaine façon une « coherence » (p. 335) relative dans les représentations diverses du dieu. Enfin, l'auteur néglige l'un des apports les plus significatifs de Vernant à la compréhension du panthéon hellénique, à savoir le fait que les dieux ne sont pas des unités isolées et que les relations entre les puissances divines constituent le propre du polythéisme. En effet, ce sont les divinités isolées plutôt que les configurations divines que son analyse privilégie, mettant en évidence les rapports personnels de type hénothéiste entre un fidèle et une personne divine plutôt que les manières diverses dont les Grecs ont mis en forme, dans leurs cités ainsi que dans leurs récits, un réseau de puissances divines interconnectées entre elles. Un exemple de cette différence de point de vue se situe vers la fin de l'ouvrage, quand l'auteur mentionne un vœu que la cité de Mytilène avait adressé à une série de divinités : « les Douze Dieux, Zeus *Heraios* et (Zeus) Roi et (Zeus) de la Concorde, et Concorde et Justice et Accomplissement (*Epiteleia*) des Biens ». S'interrogeant sur la présence de Zeus alors qu'il devrait être déjà compris dans les Douze Dieux, sur la nature à la fois une et multiple du dieu qui est invoqué dans un même contexte sous trois épiclèses différentes, et sur le dédoublement entre son épiclèse d'*Homonoios* et la déesse *Homonoia* mentionnée juste après, il conclut : « All these "curiosa" however are not our present concern » (p. 510). C'est à ce point précis que d'autres analystes du polythéisme grec auront un avis différent car de tels "curiosa" peuvent *a contrario* être considérés comme des éléments essentiels pour cerner, dans sa complexité, dans sa nature plurielle et dans ses articulations internes, ce que l'auteur appelle la « Greek theology ». Gabriella PIRONTI

Marcel DETIENNE, *Apollon le couteau à la main*. Paris, Gallimard, 2e éd., 2009. 1 vol. 12 x 18,5 cm, XII-353 p. (TEL, 365). Prix : 9,90 €. ISBN 978-2-07-039887-4.

C'est par un avant-propos inédit, intitulé *Les ruses d'Apollon,* que s'ouvre ce prodigieux livre de Marcel Detienne. L'auteur y évoque d'abord la méthode de Georges Dumézil fondée sur une analyse structurelle des ensembles polythéistes et il rappelle que Dumézil a publié en 1982 un *Apollon sonore et autres essais,* Paris, Gallimard. Pendant que Dumézil travaillait à l'élaboration de ce livre, Detienne suivait à la trace Apollon dans une approche expérimentale du polythéisme grec, en soulignant qu'« Apollon… est un dieu complexe ». C'est en s'appuyant sur une analyse de l'*Hymne Homérique à Hermès* qu'il « montre que le chant en l'honneur d'Hermès jaillit comme un écho à l'éloge de son frère aîné, dieu de Délos et de Delphes ». Le savant montre que tout différencie les deux frères : le pas d'Apollon est puissant tandis que celui d'Hermès est léger et vif. Tous deux sont rusés, ce qui permet à Detienne d'écrire que la « polytropie » d'Apollon, sa *mètis,* fait écho à la polytropie d'Hermès. Apollon va concéder à son frère un oracle mineur, celui de trois Vierges sœurs, *Moirai* ou *Semnai,* et Hermès se trouvera ainsi dupé par son aîné qui est seul à posséder les oracles qu'il tient de Zeus. Dans une digression d'une dizaine de pages qu'il intitule *Apollon, pourquoi pas ?* Marcel Detienne explique les raisons pour lesquelles il a pris Apollon comme objet d'expérimentation dans le champ polythéiste et il rappelle les jalons d'un cheminement qui a profité de la réflexion comparative sur les pratiques des polythéismes conduite avec des indianistes, des japonisants, des africanistes et des historiens du monde gréco-romain. Le chapitre I a été intitulé *J'ai l'intention de bâtir ici un temple magnifique* ; ce titre reproduit le v. 286 de l'*Hymne à Apollon.* Detienne narre la naissance du dieu, non sans évoquer les difficultés de Léto pour trouver une terre qui accepterait de l'accueillir. Seule l'île de Délos lui offre l'hospitalité. Le nouveau-né réclame immédiatement sa lyre et son arc et il ajoute qu'il va révéler aux hommes dans ses oracles les desseins infaillibles de Zeus. Lorsqu'il arrive à l'Olympe, il apparaît avec un arc bandé. À Délos, lors d'une première épiphanie, le dieu à l'arc devient l'Apollon à la cithare. Apollon se met en route et il traverse de vastes étendues sauvages ; il foule enfin la terre de Telphousa et déclare : « J'ai l'intention de bâtir un temple magnifique ». Mais Telphousa révèle les nuisances cachées du lieu et elle vante à Apollon bâtisseur les qualités d'un endroit tout proche, aux pieds des gorges du Parnasse, Crisa. Le sanctuaire de Delphes est fondé. Apollon est son propre architecte. Le seuil est la plus grosse pierre de l'édifice ; c'est la partie du sanctuaire la plus souvent évoquée. Apollon, dans sa route, construit des autels tels que celui qu'il élève à Telphousa. Une fois le temple bâti, les autels sont là irrigués par le sang des hécatombes. Des Crétois, partis de Cnossos, seront les ministres du culte. Le dieu leur est apparu sous la forme d'un dauphin ; il initiera les étrangers et leur demande de le prier sous le nom de Delphinien. Apollon leur donne un nouveau mot d'ordre : « Que chacun de vous brandisse son coutelas, sa *mákhaira* de la main droite et qu'il n'arrête pas de faire jaillir le sang de la gorge des moutons ». Le dieu promet à ses ministres d'avoir toujours dans la main droite le couteau à égorger. Detienne a intitulé le chapitre II *Une fête pure, et du sang sur la table.* Il étudie Apollon dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; il fait remarquer que le nom d'Apollon résonne cent trente fois dans l'*Iliade.* Au chant I de l'*Iliade,* le dieu de l'arc est en colère car Agamemnon refuse de rendre la fille du prêtre d'Apollon à son père. Dans l'*Odyssée,* Ulysse est d'une grande piété envers Apollon. Le dieu se manifeste sous le masque d'un hôte embarqué sur le navire de Télémaque. Théoclymène, un devin

laisse parfois le lecteur perplexe. Quelques exemples : – au § 6.1, p. 59, on lit que les lettres *sono chiamate anche elementi, in quanto disposte secundo una linea e un ordine.* Le *in quanto* n'est intelligible que si on sait que *elementi* traduit le grec στοιχεῖον et *linea*, στοῖχος, et qu'on a donc affaire à une indication étymologique. La longue (et excellente) note sur στοιχεῖον (p. 127 ss.), sauf erreur de ma part, ne parle de cette étymologie que de manière allusive (p. 129) ; – au § 6.10, p. 63, on peut se demander ce que sont les *nomi maschili non allungati*. Rien ne permet de le deviner et je ne vois pas que la chose soit expliquée p. 150 ; – au § 11, p. 65, λέξις est traduit par *espressione*, et de même ensuite aux § 15, 17, 18, 20, mais au § 13, dans le contexte rigoureusement parallèle d'une définition de partie du discours, on lit que le verbe est *una parola…* Outre le problème de cohérence entre les définitions, le choix – discutable à mes yeux – de *espressione* pour traduire λέξις aurait bien mérité une explication dans les notes : je n'en trouve nulle part ; – flottement comparable, et inexpliqué, § 12.7, p. 71, entre *essenza* et *sostanza* pour traduire οὐσία. Quant à l'ὄνομα κύριον (*ibid.*), on ne trouve aucune explication justifiant sa traduction par *nome principale*, abandonnée dans le commentaire (p. 185 s.) au profit de *nome proprio*. Ces petites faiblesses, qui font penser à un défaut de « lissage » de la traduction avant publication, ne doivent pas faire oublier l'excellent travail de commentaire qui met bien en perspective l'histoire du métalangage grammatical fixé par la *TG* – entre autres bonnes notices, celles sur προσῳδία (p. 103 ss.), στοιχεῖον (p. 127 ss.), et, dans le domaine des parties du discours, la mise au point sur l'épineuse question du σύνδεσμος (p. 198 ss.). Somme toute, le livre de Manuela Callipo constitue un précieux adjuvant pour une lecture éclairée de la *TG* et un ouvrage de référence sur les origines et les premiers développements de la grammaire occidentale. La présentation matérielle est soignée et je n'y ai trouvé que de rares coquilles (*questi era chiamato*, p. 10 l. 14 ; typographie à revoir, p. 108, l. 23 ; ἐκφώνεσις, p. 129, l. 11).

Jean LALLOT

Aude COHEN-SKALLI, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Fragments.* Tome I. *Livres VI-X*. Texte établi, traduit et commenté par A.C.-S. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CXL-420 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00571-3.

Paul GOUKOWSKI, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Fragments.* Tome III. *Livres XXVII-XXXII.* Texte établi, traduit et commenté par P.G. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, XLVIII-284 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00573-7.

On sait que la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile est une œuvre majeure composée à Rome au I^er^ siècle av. J.-C., qu'elle comptait quarante livres dont nous ne possédons plus que les I-V et XI-XX et que le reste n'est connu que par des fragments à tous égards disparates. Dans l'*AC*, 77, 2008, p. 387-388, nous avons eu l'occasion de présenter le premier tome de ces fragments, publié en 2006 par Paul Goukowsky, qui avait déjà signé dans la « Collection Budé » l'édition des livres XVII et XVIII. Nous terminions la recension en souhaitant que le public spécialisé puisse disposer le

plus rapidement possible de la suite. – C'est donc un plaisir pour nous de signaler la publication presque simultanée (2012) de deux autres volumes de ces précieux fragments. Le tome II, avec les fragments des livres VI à X, est dû à Aude Cohen-Skalli, qui en avait fait le sujet de sa thèse de doctorat, soutenue en novembre 2009, et le tome III, contenant ceux des livres XXVII-XXXII, est l'œuvre de Paul Goukowsky. – Il ne peut être question d'entrer dans une présentation de détail, mais on soulignera quand même la richesse et l'abondance des notes de commentaires. Dans le tome II, par exemple, les notes dites complémentaires s'étendent sur près de 200 pages. S'ajoutant aux nombreuses notes de bas de page dispersées dans le volume, cet ensemble pourrait former un véritable livre de commentaire. Et il en est de même pour le tome III. – Mais restons-en là. Tous ceux qu'intéresse Diodore de Sicile accueilleront avec reconnaissance cette nouveauté, et formeront des vœux pour la publication rapide des fragments restants. Jacques POUCET

Maria VAMVOURI RUFFY, *Les vertus thérapeutiques du banquet. Médecine et idéologie dans les Propos de Table de Plutarque.* Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 300 p. (COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES. Série grecque, 146). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-32683-2.

Le livre que nous offre Maria Vamvouri Ruffy, chargée de cours à l'Université de Lausanne, intéressera autant les hippocratisants que les lecteurs de Plutarque. Le premier des quatre chapitres que comporte cet ouvrage s'intitule *Le président du banquet : un médecin du corps et de l'âme des convives.* L'auteur démontre que ce sont les similitudes de vocabulaire entre le président du banquet et le médecin, les comparaisons et les métaphores qui permettent d'assimiler le premier au deuxième. Se fondant sur des traités hippocratiques tardifs (*Médecine, Préceptes, Bienséance, Loi*) et sur un petit traité du I^er^ siècle p.C. *Quel doit être le disciple en médecine,* elle souligne que dans tous ces textes, on évoque ce que doit être le bon thérapeute ; elle met ensuite en évidence les indices qui permettent de voir dans la description d'un bon président le portrait d'un bon médecin. Tous les deux doivent avoir une attitude modérée (cf. *Propos de Table,* 633 B) ; ils sont l'un et l'autre des maîtres de l'harmonie (cf. le traité du *Régime* I, 8) ; comme le médecin, le président du banquet doit connaître en détail les habitudes de ceux qu'il a en face de lui ; comme lui, il doit être attentif aux changements (*métabolè*), doit veiller aux proportions adéquates (le médecin, dans le dosage des médicaments, le président, dans le dosage du vin) ; tous deux doivent « être utiles et ne pas nuire » ; ils doivent avoir les mêmes compétences que le pilote (cf. 622 A-B et *VM* 9, 4-5) ; ils doivent aussi bannir la colère (cf. 622 B et *A.E.L.* 16), l'un, celle des convives, l'autre, celle de ses patients. L'auteur, qui n'est pas une hippocratisante, cite deux fois de façon incorrecte le traité *A.E.L.* (cf. p. 43 ; p. 57) dans ce premier chapitre qui rapproche l'univers du banquet de celui de la médecine. Le chapitre II s'intitule *Les effets préventifs et thérapeutiques de la philosophie au banquet.* L'auteur s'efforce de montrer que la philosophie est susceptible d'agir sur le banquet au même titre que la médecine agit sur le corps ; usant des adjectifs *glischros* et *hugros,* l'auteur fait dire aux textes de Plutarque que les conversations philosophiques au banquet ne doivent pas être visqueuses, c'est-à-dire

qu'Anne-Marie Boxus et le signataire de la présente note ont entrepris sur la Toile depuis 1998 un travail un peu analogue à celui d'Anne et de Peter Wiseman et dont le succès montre l'utilité ? Le public d'aujourd'hui a besoin de ce type d'ouvrage. Ces traductions francophones annotées concernent l'*Énéide* de Virgile (1998-2001), et, pour Ovide, les *Fastes* (2003-2004) et les *Métamorphoses* (2005-2009). En voici les adresses respectives : <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/Virg/VirgIntro.html> ;
<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FASTAM/F0-Intro.html>;
<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/METAM/Met00-Intro.html>.

Jacques POUCET

Dennis PAUSCH, *Livius und der Leser. Narrative Strukturen in* ab urbe condita. Munich, C.H. Beck, 2011. 1 vol. 15,5 x 23 cm, IX-310 p. (ZETEMATA, 140). Prix : 78 €. ISBN 978-3-406-62188-8.

Dennis Pausch n'étudie ici ni les sources de Tite-Live, ni son rapport à l'histoire, ni sa langue. À l'aide des outils de la narratologie, il soumet l'œuvre ancienne à un tout autre type de questionnement : quels sont les rapports entre l'historien et ses lecteurs (*Livius und der Leser*) ? quelles techniques narratives (*Narrative Strukturen*) utilise-t-il pour accrocher son lectorat et maintenir son intérêt ? – Dans un chapitre d'introduction assez court (*Einleitung*, p. 1-16), D. Pausch présente la structure de son livre, sa méthode et ses buts ; il explique aussi le sens et l'intérêt d'une approche narratologique de l'historiographie antique. – Le chapitre deux (*Kontexte und Transformationen : Leser und Historiker im 1. Jh. v. Chr.*, p. 17-74) est consacré à une analyse approfondie du contexte social et culturel de l'historiographie de la seconde moitié du I^er^ siècle avant Jésus-Christ, qu'il s'agisse de sa production ou de sa réception. Il montre notamment les transformations amenées dans ce secteur par le passage de la République à l'Empire et la modification du système politique. – Le troisième chapitre (*Die Struktur der Geschichte*, p. 75-123) aborde plus particulièrement le schéma annalistique, sous l'angle du Temps et de la Narration (*Zeit und Erzählung im annalistichen Schema*). Il creuse l'influence que ce schéma exerce dans la présentation du passé et l'effet qu'il peut avoir sur le lecteur. La linéarité est la norme, mais certaines options (le rythme, les divisions en livres par exemple) permettent au besoin de jouer sur les buts à atteindre. – Le chapitre quatre (p. 125-190) soumet à l'analyse la perspective même de l'historien, souvent vue par les Modernes comme relevant d'un patriotisme monolithique. En fait une recherche plus précise portant sur la technique littéraire montre que ce n'est pas toujours le cas et que Tite-Live la nuance en bien des endroits par l'introduction d'autres points de vue (par exemple ceux des adversaires, grâce notamment aux discours qui leur sont attribués) ; d'où le titre (*Polyphone Geschichtsschreibung : Fokalisierung und Multiperspektivität*). – Le chapitre cinq (p. 191-250) analyse les différentes stratégies utilisées par l'historien pour produire et soutenir l'attention et l'intérêt du lecteur (*Der involvierte Leser : Spannung als historiographische Strategie*) : l'auteur peut par exemple provoquer l'empathie de son lecteur pour un personnage, ou le faire patienter, ou encore l'accrocher par des anticipations. – Le dernier chapitre (*Fazit*, p. 251-254) présente le bilan du travail. – Une bibliographie détaillée de plus de quarante pages (p. 257-301)

et deux types d'index (*Allgemeines Register* et *Stellenregister*) terminent cet essai dont nous n'avons pu donner ci-dessus, faute de place, qu'un pâle résumé, très réducteur. Dennis Pausch a déjà publié un certain nombre d'articles, mais ce volume, issu de sa thèse d'habilitation soutenue dans l'été 2010, est son premier livre : il est bien structuré, très soigné, fort intéressant et constamment illustré d'exemples. C'est une réussite et, à notre connaissance en tout cas, la première fois qu'est appliquée à l'œuvre de Tite-Live une approche narratologique d'une pareille ampleur.

Jacques POUCET

Gregory A. STALEY, *Seneca and the Idea of Tragedy*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 15,5 x 24 cm, XII-185 p. Prix : 45 £. ISBN 978-0-19-538743-8.

Cet ouvrage a été écrit après une longue réflexion entreprise dès la thèse de l'auteur, qui, au fil du temps et des interrogations, a pu approfondir son sujet et ses hypothèses, notamment sur le lien entre les tragédies de Sénèque et leur analyse à la lumière des théories d'Aristote. Il nous livre ici ses conclusions de manière claire et précise. Dans l'introduction, Staley oppose l'antipathie de Platon envers la poésie à la défense qu'en fait Aristote. Tout son livre tente d'ailleurs de situer Sénèque par rapport à Aristote, mais aussi par rapport à son influence sur « l'idée », c'est-à-dire la théorie de la tragédie à la Renaissance. Tout le premier chapitre, « Theorizing Tragedy », tourne autour de ce terme d'« idée ». Staley essaie de montrer que Sénèque avait cette « idée » théorétique en tête lors de la rédaction de ses tragédies. Ce terme a aussi été choisi, car il définit bien la fonction mimétique des tragédies de Sénèque, lesquelles sont marquées par une tradition stoïcienne, mais aussi influencées par la pensée aristotélicienne, et tentent, selon Staley, de donner une image vivante de l'âme humaine. Le chapitre deux, « The Very Ends of Poesy », explore les commentaires mêmes de Sénèque sur sa conception de la poésie ainsi que sur les interprétations postérieures qui en ont découlé. Les tragédies de Sénèque sont vues tour à tour comme enseignant une morale, comme les écrits d'un aristocrate et comme des expérimentations platoniciennes sur le sublime. Dans le troisième chapitre, « A Just and Lively Image », l'auteur se tourne vers la fonction épistémiologique stoïcienne des tragédies de Sénèque. À la suite de Sidney, auteur de la Renaissance, et d'autres penseurs, il se tourne vers le concept stoïcien d'image, de *phantasia*, mais aussi vers celui d'*enargeia*, qui permet une description vivante. Le quatrième chapitre, « The soul of tragedy », comme son titre l'indique, fait référence au contenu dans cette image qu'est la tragédie. Avant tout, Staley part du concept stoïcien selon lequel la tragédie serait une incarnation de l'âme humaine. Puis, il utilise la notion de *catharsis* définie par Aristote, afin d'approfondir ce concept et en conclure que Sénèque pourrait avoir conçu ses tragédies comme affectant les émotions du spectateur. Selon les conclusions de Staley, les spectateurs voient se produire, lors de la représentation d'une tragédie, un procès et passent par les différents stades épistémiologiques stoïciens : l'impression, le jugement, la passion et, finalement, « the souls of tragedy's audiences replicate in their responses the same process of judgment with the potential for a different conclusion ». Le cinquième et dernier chapitre est consacré aux *monstra*, terme qui désigne les « monstres » des mythes et de la divination. Ces

volume, formellement très soigné (hormis quelques incohérences dans la présentation des pentamètres, par ex. p. 293, 352, ou des vers tronqués, p. 310) est complété d'appendices statistiques, doté d'une bibliographie très à jour pour les domaines germanophone et anglophone, et équipé de deux index (des passages et thématique). Cet ouvrage cohérent et exigeant, dont on pourra regretter qu'il ne livre que très peu de traductions qui clarifieraient les notions plus techniques et faciliteraient la lecture, nous invite à relire la poésie augustéenne avec des nouveaux outils, en élargit notre perception en la connectant à plus étroitement au contexte historique et culturel de sa production dans une société si fortement marquée par le droit.

Laure CHAPPUIS SANDOZ

R. ALDEN SMITH, *Vergil. Dichter der Römer*. Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 15 x 22,5 cm, 232 p., 4 ill. Prix : 24,99 €. ISBN 978-3-8053-4463-0.

Ce beau volume relié offre au lecteur germanophone la traduction de l'original en langue anglaise paru l'année précédente. L'ensemble offre certes une excellent introduction à Virgile, qui aidera grandement les étudiants et intéressera le « grand public cultivé », mais il y a plus : mieux qu'un survol, de l'érudition. L'auteur choisit un mot-emblème pour chacune des œuvres : si les *Bucoliques* sont étiquetées « Dialogues», les *Géorgiques* procèdent de la sagesse tandis que l'*Énéide* narre une mission mais est aussi un *telos*. Des huit chapitres, celui dédié à la tradition manuscrite reflète l'amour du détail et la recherche de l'exactitude même dans les passages les plus difficiles. Une série de confusions dans les caractères d'imprimerie exige du lecteur une attention soutenue (p. 172-179). Une bibliographie (p. 201-213), des notes hélas rejetées en fin de livre (p. 205-227) et un précieux index (p. 228-232) terminent ce livre intéressant.

Pol TORDEUR

Philip THIBODEAU, *Playing the Farmer. Representations of Rural Life in Vergil's Georgics.* Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, 326 p. (THE JOAN PALEVSKY IMPRINT IN CLASSICAL LITERATURE). Prix : 14.95 £. ISBN 978-0-520-26832-6.

Qu'est-ce en définitive que les *Géorgiques* ? Sénèque déjà (*Ep.*, 86, 15) s'était posé la question et y voyait l'œuvre d'un poète « qui ne s'attachait pas à la stricte vérité, mais à la grâce parfaite du détail et se proposait non d'instruire les cultivateurs, mais de divertir son lecteur » (trad. H. Noblot). En 2009, les réflexions de L.J. Kronenberg (*Allegories of Farming from Greece and Rome*, Cambridge, 236 p.) accordaient une grande place au poème de Virgile, aux côtés de l'*Économique* de Xénophon et du *De re rustica* de Varron. Deux ans plus tard, c'est un livre entier de 326 pages que Philip Thibodeau consacre au sujet. Il le développe en six chapitres. Le premier (« *Agricolae* », p. 17-37) s'interroge sur les dimensions historiques et sociales de ce terme : dans quel sens Virgile et ses lecteurs pouvaient-ils être perçus comme des *agricolae* ? – Le second (« *Playing the Farmer* », p. 38-73) étudie les distorsions systématiques qui se manifestent dans les *Géorgiques* et à propos desquelles l'auteur

utilise le terme anglais de *fantasy*. Deux exemples seulement : dans le monde que crée Virgile, le *vilicus* n'est pas présent et l'argent ne joue pratiquement aucun rôle. – Le chapitre trois (« *Nobility in Rustication* », p. 74-115) cherche à comprendre comment la représentation virgilienne de la *vita rustica* pourrait avoir reflété l'expérience d'un certain nombre de lecteurs faisant partie de l'élite romaine et qui, dans le contexte des guerres civiles des années 40 et 30, ont été obligés ou ont trouvé sage d'abandonner la vie publique pour se retirer dans leurs propriétés de la campagne. On est en présence d'une sorte de « lecture politique » des *Géorgiques*. – Dans le chapitre quatre (« *A Protreptic to Agronomy* », p. 116-151), l'auteur, qui connaît bien les autres traités antiques sur l'agriculture, souligne la « sélectivité » virgilienne, c'est-à-dire l'omission de beaucoup de sujets que les autres ouvrages considéraient comme indispensables, ce qui rend les *Géorgiques* inutilisables en tant que manuel d'agriculture. L'auteur voit dans cette sélectivité une incitation qui devrait pousser les lecteurs à souhaiter en apprendre davantage. – Le chapitre cinq (« *To Enchant Readers* », p. 152-201) explore la dernière partie du jugement de Sénèque (*legentes delectare*). L'auteur recherche les procédés utilisés par Virgile pour susciter l'émotion de son lecteur (exemple, notamment, des guerres civiles et de l'épyllion d'Aristée). – Le chapitre six (« *The Reception of the* Georgics *in Early Imperial Rome* », p. 202-243) offre une vue synthétique de la manière dont l'œuvre a été reçue et utilisée au début de l'Empire. On la complétera avec les données de l'appendice deux (« *Early Readership of the* Georgics », p. 248-256), qui fournit une liste de 77 personnes (certaines anonymes) entre 30 a.C. et 110 p.C. qui passent pour avoir été en contact avec l'œuvre de Virgile. L'appendice un (p. 245-247) traite du *Vergil's Economic Status*. – Les notes, rassemblées en fin de volume, sont suivies de la bibliographie (p. 291-304) et de deux index (*General Index* et *Index Locorum*). – En parcourant la bibliographie et le peu de titres français, il semblerait que les *Géorgiques* n'aient guère intéressé les chercheurs francophones. La lecture de l'ouvrage de Philip Thibodeau, écrit en un anglais très agréable à lire, pourrait se révéler fort utile à des lecteurs francophones intéressés par cette œuvre. Jacques POUCET

Bruna PIERI, Intacti saltus. *Studi sul III libro delle Georgiche*. Bologne, Pàtron, 2011. 1 vol. 15 x 21 cm, 211 p. (TESTI E MANUALI PER L'INSEGNAMENTO UNIVERSITARIO DEL LATINO, NS 123). Prix : 18 €. ISBN 978-88-555-3154-2.

Des cinq essais qui nous sont proposés, les quatre premiers ont déjà été publiés et bénéficient ici d'une harmonisation typographique ainsi que de quelques compléments ; le quatrième chapitre constitue en outre la synthèse de deux autres articles précédents. La philosophie de l'ensemble est claire : elle repose sur une interprétation globale qui se veut bipartite. L'élevage des chevaux et des bovidés (le gros bétail) occupe une première moitié du livre III, repose sur une idée plus épique et annonce l'*Énéide* tandis que la seconde moitié, dédiée aux chèvres et aux brebis (le petit bétail), rappelle les *Bucoliques*. Cette *Géorgique* constituerait dès lors une transition dans la vie de Virgile : telle est la thèse sous-jacente, qui sous-tend l'argumentation globale. Le cinquième chapitre, *Intacti saltus : Virgilio e la bucolica didascalica* (p. 127-165), donne son nom à la publication. C'est essentiellement un commentaire à

de l'empereur (voir par ex. à la p. 296). – Il est moins évident que l'expérience qu'a le poète dans le domaine de l'amour soit le fondement de son autorité dans d'autres domaines de la vie. Peut-on dire que l'expérience du poète *in rebus eroticis* est une légitimation suffisante de son rôle de conseiller politique (voir par ex. les p. 229, 260, 263 et 326) ? Mais je suis d'accord avec l'auteur que la sagesse dont fait preuve le poète dans le domaine érotique joue un rôle. Je crois qu'il faut en tout cas tenir compte des considérations suivantes : 1) On ne peut pas attribuer à l'amour plus de poids que le poète lui-même ; l'amour joue un rôle important à côté d'autres expériences essentielles de la vie. 2) Le rôle d'Horace comme conseiller politique n'est pas seulement justifié par la sagesse qui est celle du poète dans la vie érotique mais aussi par la tradition du genre littéraire ; on peut renvoyer au portrait que le poète lui-même offre de son prédécesseur Alcée dans *Carm*. II, 13, 26-28. 3) On ne peut pas perdre de vue que la légitimation qu'Horace offre de son rôle de conseiller moral et politique n'est pas exempte d'humour. Le poète ne cache pas le fait que ses sauvetages divins étaient en réalité moins spectaculaires et moins miraculeux que dans sa présentation poétique ; Horace utilise les faits concernés pour souligner que le poète lyrique est un protégé reconnaissant des dieux ; en outre, la gratitude du poète prémunit le conseiller de toute impression d'arrogance. – Enfin nous souhaiterions faire remarquer encore ce point-ci : en soulignant la fonctionnalité du thème et du discours érotique d'une façon excessive, aux p. 321-324, M. Eicks passe à côté de son but, obscurcissant le fait que dans les *Carmina* l'amour est un élément irremplaçable d'une vie complète et de la poésie lyrique. Je considère ces pages comme un faux pas, qui d'ailleurs n'hypothèque pas la valeur du livre. – À la p. 207 (avec la note 498) M. Eicks aurait pu utiliser l'étude *"Lydia, Glycera, Chloe" : analyse d'une triade féminine dans les "Odes" d'Horace* de Charles Doyen (*LEC*, 72, 2004, p. 313-332).

Willy EVENEPOEL

Anne & Peter WISEMAN, *Ovid : Times and Reasons.* A new translation of *Fasti* by A. & P.W. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14 x 22 cm, XXXVII-185 p. Prix : 55 £. ISBN 978-0-19-814974-3.

C'est avec beaucoup d'intérêt certainement que les lecteurs anglophones accueilleront cette nouvelle traduction des *Fastes* d'Ovide, due à deux latinistes distingués de l'Université d'Exeter. Celle de J.G. Frazer dans la Loeb Classical Library (1931) avait beaucoup vieilli. Quant aux traductions modernes récentes (B.R. Nagle en 1995, et A.J. Boyle & R.D. Woodard en 2000), elles adoptaient une forme versifiée. L'actuel travail vise à rendre le texte très accessible en utilisant une prose anglaise contemporaine. – Un francophone n'étant guère qualifié pour juger de la réussite de pareil projet, on lui permettra de reprendre la formule du recenseur américain de la *BMCR* 2012.04.36 (Daniel Barber) qualifiant cette traduction de « a breath of fresh air ». – Une solide introduction (p. IX-XXXVII) situe les *Fastes* et son auteur, en fournissant une bibliographie choisie et en précisant l'origine du texte latin suivi (celui de la *Bibliotheca Teubneriana*, 3e éd. 1988). Les 126 pages de traduction sont suivies de notes explicatives (p. 127-148), d'un petit glossaire de termes latins (p. 149-150) et d'un Index des Noms (p. 151-185). – Aux personnes intéressées, peut-on signaler

qu'Anne-Marie Boxus et le signataire de la présente note ont entrepris sur la Toile depuis 1998 un travail un peu analogue à celui d'Anne et de Peter Wiseman et dont le succès montre l'utilité ? Le public d'aujourd'hui a besoin de ce type d'ouvrage. Ces traductions francophones annotées concernent l'*Énéide* de Virgile (1998-2001), et, pour Ovide, les *Fastes* (2003-2004) et les *Métamorphoses* (2005-2009). En voici les adresses respectives : <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/Virg/VirgIntro.html> ;
<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FASTAM/F0-Intro.html>;
<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/METAM/Met00-Intro.html>.

Jacques POUCET

Dennis PAUSCH, *Livius und der Leser. Narrative Strukturen in* ab urbe condita. Munich, C.H. Beck, 2011. 1 vol. 15,5 x 23 cm, IX-310 p. (ZETEMATA, 140). Prix : 78 €. ISBN 978-3-406-62188-8.

Dennis Pausch n'étudie ici ni les sources de Tite-Live, ni son rapport à l'histoire, ni sa langue. À l'aide des outils de la narratologie, il soumet l'œuvre ancienne à un tout autre type de questionnement : quels sont les rapports entre l'historien et ses lecteurs (*Livius und der Leser*) ? quelles techniques narratives (*Narrative Strukturen*) utilise-t-il pour accrocher son lectorat et maintenir son intérêt ? – Dans un chapitre d'introduction assez court (*Einleitung*, p. 1-16), D. Pausch présente la structure de son livre, sa méthode et ses buts ; il explique aussi le sens et l'intérêt d'une approche narratologique de l'historiographie antique. – Le chapitre deux (*Kontexte und Transformationen : Leser und Historiker im 1. Jh. v. Chr.*, p. 17-74) est consacré à une analyse approfondie du contexte social et culturel de l'historiographie de la seconde moitié du I^er^ siècle avant Jésus-Christ, qu'il s'agisse de sa production ou de sa réception. Il montre notamment les transformations amenées dans ce secteur par le passage de la République à l'Empire et la modification du système politique. – Le troisième chapitre (*Die Struktur der Geschichte*, p. 75-123) aborde plus particulièrement le schéma annalistique, sous l'angle du Temps et de la Narration (*Zeit und Erzählung im annalistichen Schema*). Il creuse l'influence que ce schéma exerce dans la présentation du passé et l'effet qu'il peut avoir sur le lecteur. La linéarité est la norme, mais certaines options (le rythme, les divisions en livres par exemple) permettent au besoin de jouer sur les buts à atteindre. – Le chapitre quatre (p. 125-190) soumet à l'analyse la perspective même de l'historien, souvent vue par les Modernes comme relevant d'un patriotisme monolithique. En fait une recherche plus précise portant sur la technique littéraire montre que ce n'est pas toujours le cas et que Tite-Live la nuance en bien des endroits par l'introduction d'autres points de vue (par exemple ceux des adversaires, grâce notamment aux discours qui leur sont attribués) ; d'où le titre (*Polyphone Geschichtsschreibung : Fokalisierung und Multiperspektivität*). – Le chapitre cinq (p. 191-250) analyse les différentes stratégies utilisées par l'historien pour produire et soutenir l'attention et l'intérêt du lecteur (*Der involvierte Leser : Spannung als historiographische Strategie*) : l'auteur peut par exemple provoquer l'empathie de son lecteur pour un personnage, ou le faire patienter, ou encore l'accrocher par des anticipations. – Le dernier chapitre (*Fazit*, p. 251-254) présente le bilan du travail. – Une bibliographie détaillée de plus de quarante pages (p. 257-301)

objets liés au culte (E. Winter à Priène). Des études ponctuelles complètent le volume ; elles portent sur la fenêtre dans la maison grecque (B. Tsakirgis), la façade ouverte de l'andrôn (K. Reber), un vivier à Éphèse (A. Galik *et al.*) et du mobilier, lit à Délos (D. Andrianou) ou pieds de tables figurés en Asie Mineure (St. Feuser). Trois contributions articulent une analyse spatiale aux résultats de prospections géomagnétiques (Chr. Benech à Doura-Europos), parfois heureusement confortées par la fouille (I. Uytterhoeven *et al*. à Sagalassos, G.A. Plattner & A. Schmidt-Colinet à Palmyre). Quelques contributions échappent aux limites du colloque : l'une analyse le développement urbain de la colonie sicilienne de Himera aux époques archaïque et classique (A. Harms), trois autres traitent de l'habitat suburbain de Pergame (A. Wirsching) et de villas suburbaines romaines, à Tivoli (M. Tombrägel) et en Campanie (M. Zarmakoupi). Enfin, trois des contributions sont complétées par des études de matériel ponctuelles (M. Schätzschock, S. Ladstätter et Chr. Rogl). Ces actes constituent en définitive un livre foisonnant qui, s'il manque peut-être de cohérence tant il explore de voies, témoigne d'un renouvellement des perspectives d'une recherche qui déborde aujourd'hui largement les limites étriquées d'un concept d'acculturation réducteur, au profit des infinies variantes dans lesquelles il s'exprime.

Laurent THOLBECQ

Ralf BIERING *et al.* (Ed.), *Maiandros. Festschrift für Volkmar von Graeve*. Munich, Biering & Brinkmann, 2006. 1 vol. 22,5 x 24,5 cm, 291 p., nombr. ill. ISBN 3-930609-52-5.

Ce volume élégant rassemble les mélanges en l'honneur de V. von Graeve, qui aura, entre autres mérites, assuré la direction des fouilles de l'Institut allemand sur le site de Milet pendant quelque vingt années. Les deux grands centres d'intérêt qui ont fait la carrière de ce savant occupent les thèmes principaux des papiers présentement réunis, à savoir la peinture antique et les recherches milésiennes. Courts, très ponctuels dans leur objectif, très bien illustrés, ces papiers abordent des aspects anecdotiques à propos de documents plus ou moins connus. Même si les différentes contributions ne sont pas organisées thématiquement, mais disposées à la suite les unes des autres selon l'ordre alphabétique des auteurs, on peut dégager tout d'abord un ensemble d'études portant sur la peinture pariétale, abordant aussi bien l'intérêt d'un panneau figuré d'Alexandrie que celui des portiques peints d'Asie Mineure, ou encore des peintures de la tombe de Philippe ou de la notion de *phantasia* dans les sources de la tradition manuscrite portant sur la grande peinture. On peut mentionner encore plusieurs études sur la céramique micrasiatique, comme le style de Fikellura ou la coupe ionienne. Un deuxième ensemble de contributions traite de matériels archéologiques découverts à Milet, comme le célèbre torse du Louvre, mais aussi une amulette ou un modèle de table en plomb. À ces publications de matériel, il convient d'adjoindre plusieurs études sur le cadre social et politique de Milet, par exemple sur la communauté carienne dans la cité, sur le manque de documentation historique pour reconstituer la trame chronologique de son évolution, ou encore sur quelques textes épigraphiques d'importance pour la localisation de sanctuaires (sanctuaire des Nymphes par exemple). Ces évocations n'ont pas pour prétention l'exhaustivité :

plusieurs contributions échappent à ces deux grandes thématiques et proposent, entre autres, des points spécifiques sur un chapiteau ionique du Panionion, sur le mors ionien, ou encore sur la datation des épopées homériques. On l'aura compris : si ce volume d'hommages réunit quelques grands noms de la recherche archéologique européenne, il ne brille pas par sa composition et par l'ampleur des synthèses. Très disparate dans les sujets, les lieux et le matériel abordés, il fait courir le risque à plusieurs contributions intéressantes de passer totalement inaperçues – d'autant que le lecteur n'est aidé par aucun index, une introduction réduite au minimum et aucune conclusion. Francis PROST

Sabine FOURRIER et Antoine HERMARY, *Amathonte* VI. *Le sanctuaire d'Aphrodite des origines au début de l'époque impériale.* Athènes, École française, 2006. 1 vol. 21 x 30 cm, 222 p., 50 pl., 508 fig., 1 plan hors-texte. (ÉTUDES CHYPRIOTES, 17). Prix : 100 €. ISBN 2-86958-220-X.

Ce volume constitue la première publication de fouilles de la mission de l'École française d'Athènes à Amathonte (Chypre), conduite entre 1976 et 1995. Il présente une certaine importance historiographique, puisque, pour la première fois, un sanctuaire d'Aphrodite est publié presque *in extenso* : seuls le temple monumental, édifié dans le dernier quart du I^er^ siècle ap. J.-C., et la chapelle qui lui est contiguë seront publiés dans un autre volume. En revanche, les différents états du sanctuaire, depuis sa fondation au VIII^e^ siècle av. J.-C. jusqu'à l'époque impériale, sont ainsi étudiés : la publication dresse en fait un bilan sur la pratique du culte de la déesse d'après les *testimonia* archéologiques – offrandes, sacrifices, banquets rituels. Certes, les différents auteurs des contributions du volume soulignent à plusieurs reprises combien la tâche est rude : les conditions pour une bonne étude stratigraphique ne sont pas offertes par le site ; l'usage conjoint à l'époque archaïque du phénicien et de l'étéochypriote ne simplifie pas l'interprétation du culte. Pourtant, les documents archéologiques apportent une lumière inédite sur l'histoire et les rites d'un des sanctuaires chypriotes les plus importants. En particulier, l'étude exhaustive de deux grands dépôts de céramique d'époque archaïque a permis de réaliser la première étude à grande échelle d'un ensemble de vases en contexte religieux : ce matériel découvert, pour le premier lot, dans un *bothros*, et, pour le second, dans une grotte, permet non seulement d'établir un répertoire amathousien et un contexte artisanal tout à fait intéressants, mais aussi de dresser une typologie des offrandes à la déesse. En outre, les découvertes autorisent toute une série d'hypothèses sur la place de l'eau dans le culte, sur le rôle des petits objets dans les pratiques religieuses du sanctuaire, sur le long terme, ou encore sur les sacrifices pratiqués – le site a révélé par exemple des anneaux pour attacher les bœufs et vient donc prendre place parmi les quelques sanctuaires, comme Claros ou Dion, qui ont livré ce type de dispositif. On trouve encore un chapitre sur les vestiges de la faune exhumés, et si, depuis la fondation du sanctuaire, on sacrifiait des bœufs, des moutons et des chèvres, en revanche le porc a toujours été interdit. Les aménagements architecturaux de la basse époque hellénistiques et de l'empire, comme par exemple les portiques doriques du II^e^ siècle, ne font que monumentaliser un espace sacré sans en modifier les rites essentiels. On ne peut

(n. 603), que l'Athéna de type Ostie-Cherchel puisse n'être qu'une œuvre classicisante d'époque hellénistique (p. 106-107 : « alternative Datierung ? ») et non une création de la deuxième moitié du IV^e^ siècle ? voire que l'Athéna Rospigliosi elle-même ne date également que du II^e^ siècle (p. 82-86 et n. 1359) ? En fin de volume, un catalogue (p. 265-340) décrit les différentes répliques de ces différents types, en fournit la bibliographie complète et précise leur état de conservation et leurs restaurations. Une illustration bienvenue reproduit la plupart de ces œuvres, généralement en plusieurs figures ; il est donc aisé de contrôler, au fil de la lecture, les listes de répliques proposées pour chacun de ces types. Un des mérites – et non des moindres – de cette dissertation est notamment d'avoir identifié dans une réplique de Berlin le vrai visage de l'Athéna Rospigliosi (la tête de la réplique des Offices, jusque-là considérée comme appartenant à la statue, n'est assurément pas la sienne ; c'est un des nombreux exemplaires qui nous ont été conservés de l'Athéna Vescovali). Un article d'I. Altripp, *Arch. Anz.*, 1996, 83-94, a aussitôt attiré l'attention sur cette erreur et conduit W. Schürmann à reprendre pour *Antike Plastik*, 27, 2001, l'étude des différents exemplaires de l'Athéna Vescovali. Les listes de répliques à présent rétablie pour ces deux types s'est enrichie depuis lors ; elle est, bien sûr, également réexaminée dans ce volume. Revenant plus particulièrement sur cette Athéna Vescovali, on fera volontiers sienne cette conclusion de l'auteur : « der Athenatypus Vescovali scheint der letzte echte Athenatypus im alten Sinne zu sein und überliefert somit wohl die letzte bekannte, öffentlich aufgestellte und in Kopien erhaltene Athenastatue » (p. 249). Une véritable césure est, en effet, perceptible à la fin du IV^e^ siècle : un changement se fait jour, dont I. Altripp se demande s'il correspond à un phénomène analogue dans l'histoire du culte de la déesse. Ce ne pouvait être le lieu d'aborder le problème ; il suffisait ici de poser correctement la question. Jean Ch. BALTY

Sheila DILLON, *Ancient Greek Portrait Sculpture. Contexts, Subjects, and Styles*. Cambridge, University Press, 2006. 1 vol. 22 x 28,5 cm, XX-217 p., 171 fig. Prix : 60 £. ISBN 0-521-85498-9.

Ce petit livre renouvelle de manière passionnante l'étude du portait antique de tradition grecque. Sur la base de deux constats documentaires, l'un que l'archéologue contemporain dispose d'un nombre bien plus important de portraits connus par les copies romaines que par les originaux grecs, et l'autre que le nombre de portraits anonymes est largement supérieur à celui des portraits identifiés, elle élabore une approche assez inédite du phénomène de la portraiture, en commençant par délaisser toutes les tentatives de reconstituer les prétendus « originaux grecs » selon la méthode de la *Kopienforschung*. Elle tente au contraire de remonter à la source grecque en étudiant le contexte romain dans lequel s'insèrent pour nous autres, Modernes, la plupart des portraits grecs : de manière convaincante, elle analyse la réception de ces images dans l'environnement public de Rome ou dans les villas des notables et veut voir en elles un excellent moyen pour l'élite romaine d'helléniser cet environnement. Paradoxalement, c'est en s'attachant à mettre au jour le goût romain qu'elle dévoile combien ces images ressortissent d'une tradition proprement grecque, conservée et entretenue comme telle puisqu'elle devenait un marqueur culturel et social au sein de

la société romaine. L'auteur soutient qu'il n'y a aucun obstacle intellectuel à se confronter aux portraits grecs copiés à l'époque romaine : à condition d'être bien contextualisées, ces images offrent en définitive un excellent témoignage de la culture grecque. Mais l'auteur ne s'arrête pas seulement à ce point décisif : elle propose de replacer ces portraits dans leur environnement d'origine, c'est-à-dire la société des cités grecques. Et, plutôt que de se focaliser sur les quelques rares portraits dûment identifiés, elle décide d'affronter directement les portraits anonymes qui, d'ordinaire, dans les études de sculpture, sont au mieux relégués dans les notes de bas de page ou les dérivations de seconde zone. L'auteur met en particulier un coup de projecteur sur la mise en place de la portraiture à Athènes au IV^e^ siècle, lieu où s'élaborent les grandes catégories – portraits militaires, portraits de philosophes ou de poètes, portraits honorifiques, etc. À ce propos, elle met à contribution les stèles funéraires attiques et montre comment, entre les figures de ces stèles et les portraits, s'établissent des interactions décisives – mais elle souligne aussi combien les catégories sont loin d'être étanches les unes des autres et combien, chacune à leur manière, elles participent de l'idéal du bon citoyen exalté par les cités. Toute la culture hellénistique du portrait s'est précisément construite à partir de ces interactions entre ces grandes catégories. Les analyses de S. Dillon ont l'immense avantage d'obliger non pas seulement à contextualiser les portraits dans les sociétés qui les produisent ou les utilisent, mais en outre d'éviter les écueils des problématiques traditionnelles, fondées surtout sur le degré de ressemblance ou de réalisme : ainsi ce livre parvient à mieux concentrer l'attention de l'historien sur la fonction, le rôle social et l'impact culturel de ces images d'un genre si particulier. Organisé en trois grandes sections où sont tour à tour scrutés le problème de l'anonymat, celui du contexte romain et enfin celui de la tradition grecque, cet ouvrage constitue une réflexion particulièrement stimulante et un essai réussi pour renouveler l'interrogation sur un type d'images que l'on croyait pourtant amplement analysé et compris. Si l'on ajoute que bien des développements de détail sont fort intéressants et que plusieurs dossiers pourtant connus font l'objet d'hypothèses nouvelles – comme celui de l'origine des portraits de stratèges à Athènes, ou encore celui des conventions visuelles à l'épreuve du réalisme classique –, ce livre est appelé à devenir une référence dans l'histoire de la sculpture grecque.

Francis PROST

Vinzenz BRINKMANN *et al.*, *Die Artemis von Pompeji und die Entdeckung der Farbigkeit griechischer Plastik.* Katalog einer Ausstellung im Winckelmann-Museum. Mayence, Ph. Rutzen – Wiesbaden, Harrassowitz, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 96 p., 80 fig. (AUSTELLUNGSKATALOGE DER WINCKELMANN-GESELLSCHAFT). Prix : 28 €. ISBN 978-3-447-06664-4.

En marge d'expositions plus développées consacrées à la polychromie de la statuaire antique (cf. *AC*, 80, 2011, 573-574), l'idée était excellente de présenter à Stendal, au Winckelmann-Museum, l'Artémis mise au jour le 19 juillet 1760 à Pompéi. N'avait-elle pas immédiatement attiré l'attention du « père de l'archéologie classique » qui, informé de la découverte dans la semaine, la signalait à son tour à von Stosch dès le 26 juillet (« Zu Pompeji hat man [...] eine gantz bemahlte Diana von

plusieurs contributions échappent à ces deux grandes thématiques et proposent, entre autres, des points spécifiques sur un chapiteau ionique du Panionion, sur le mors ionien, ou encore sur la datation des épopées homériques. On l'aura compris : si ce volume d'hommages réunit quelques grands noms de la recherche archéologique européenne, il ne brille pas par sa composition et par l'ampleur des synthèses. Très disparate dans les sujets, les lieux et le matériel abordés, il fait courir le risque à plusieurs contributions intéressantes de passer totalement inaperçues – d'autant que le lecteur n'est aidé par aucun index, une introduction réduite au minimum et aucune conclusion. Francis PROST

Sabine FOURRIER et Antoine HERMARY, *Amathonte* VI. *Le sanctuaire d'Aphrodite des origines au début de l'époque impériale.* Athènes, École française, 2006. 1 vol. 21 x 30 cm, 222 p., 50 pl., 508 fig., 1 plan hors-texte. (ÉTUDES CHYPRIOTES, 17). Prix : 100 €. ISBN 2-86958-220-X.

Ce volume constitue la première publication de fouilles de la mission de l'École française d'Athènes à Amathonte (Chypre), conduite entre 1976 et 1995. Il présente une certaine importance historiographique, puisque, pour la première fois, un sanctuaire d'Aphrodite est publié presque *in extenso* : seuls le temple monumental, édifié dans le dernier quart du I^er^ siècle ap. J.-C., et la chapelle qui lui est contiguë seront publiés dans un autre volume. En revanche, les différents états du sanctuaire, depuis sa fondation au VIII^e^ siècle av. J.-C. jusqu'à l'époque impériale, sont ainsi étudiés : la publication dresse en fait un bilan sur la pratique du culte de la déesse d'après les *testimonia* archéologiques – offrandes, sacrifices, banquets rituels. Certes, les différents auteurs des contributions du volume soulignent à plusieurs reprises combien la tâche est rude : les conditions pour une bonne étude stratigraphique ne sont pas offertes par le site ; l'usage conjoint à l'époque archaïque du phénicien et de l'étéochypriote ne simplifie pas l'interprétation du culte. Pourtant, les documents archéologiques apportent une lumière inédite sur l'histoire et les rites d'un des sanctuaires chypriotes les plus importants. En particulier, l'étude exhaustive de deux grands dépôts de céramique d'époque archaïque a permis de réaliser la première étude à grande échelle d'un ensemble de vases en contexte religieux : ce matériel découvert, pour le premier lot, dans un *bothros*, et, pour le second, dans une grotte, permet non seulement d'établir un répertoire amathousien et un contexte artisanal tout à fait intéressants, mais aussi de dresser une typologie des offrandes à la déesse. En outre, les découvertes autorisent toute une série d'hypothèses sur la place de l'eau dans le culte, sur le rôle des petits objets dans les pratiques religieuses du sanctuaire, sur le long terme, ou encore sur les sacrifices pratiqués – le site a révélé par exemple des anneaux pour attacher les bœufs et vient donc prendre place parmi les quelques sanctuaires, comme Claros ou Dion, qui ont livré ce type de dispositif. On trouve encore un chapitre sur les vestiges de la faune exhumés, et si, depuis la fondation du sanctuaire, on sacrifiait des bœufs, des moutons et des chèvres, en revanche le porc a toujours été interdit. Les aménagements architecturaux de la basse époque hellénistiques et de l'empire, comme par exemple les portiques doriques du II^e^ siècle, ne font que monumentaliser un espace sacré sans en modifier les rites essentiels. On ne peut

que saluer la parution de toutes ces données : si elles sont étroitement liées au culte spécifique de l'Aphrodite chypriote, elles n'en constituent pas moins de précieuses et rigoureuses informations sur un grand culte du paganisme et sur ses permanences durant toute l'Antiquité. Francis PROST

Christopher RATTÉ, *Lydian Architecture. Ashlar Masonry. Structures at Sardis*. Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 2011. 1 vol. 23 x 31 cm, XVII-292 p., 286 fig. (ARCHAEOLOGICAL EXPLORATION OF SARDIS, 5). Prix : 62.95 £. ISBN 978-0-674-06060-9.

Le livre de Chr. Ratté conclut des décennies de recherches sur l'architecture lydienne et fournit sur cette question la synthèse espérée, patiemment mûrie et appuyée sur un catalogue détaillé et une documentation iconographique complète. L'ouvrage porte sur l'architecture de la période Mermnade et des premières générations de la période perse, qualifiée « d'apogée de la culture indigène d'Anatolie », expression qui annonce d'emblée la conclusion à laquelle aboutira non sans nuance l'auteur. Le premier chapitre est consacré à une étude systématique des monuments, dans l'ordre chronologique. Leur nombre est relativement faible, du fait même de la rareté de l'architecture de pierre à l'époque considérée, utilisée seulement dans les tombes et les « monuments civils » (rempart de Sardes, murs de soutènements de l'acropole). Chr. Ratté les décrit en commençant par les vestiges contenus par le tumulus d'Alyatte (mur de péribole et chambre funéraire, vers 560). Les sources littéraires et épigraphiques, elles, ne permettent pas d'identifier de façon sûre le moindre édifice religieux plus ancien que l'époque hellénistique. Cette première phase de l'étude se conclut par l'analyse des fragments architecturaux décorés incluant les terres cuites architecturales, tous ayant appartenu à des édifices de petites dimensions. La construction de colonnes n'est pas attestée avant le V^e^ s. Le deuxième chapitre traite des matériaux en s'appuyant sur une analyse géologique (annexe). Il s'agit de matériaux locaux, avec une réserve pour le marbre qui provient soit d'une origine indéterminée soit d'une carrière locale épuisée. Le troisième chapitre est consacré aux techniques de construction. C'est l'un des plus riches de l'ouvrage par l'acuité de l'analyse. Les dimensions des blocs utilisés par les architectes lydiens ne sont qu'occasionnellement exceptionnelles (linteau de la chambre funéraire d'Alyatte) et l'apparence des murs semble à première vue analogue aux constructions grecques contemporaines (appareil isodome, anathyroses, parement des blocs, procédés de liaison). Or l'étude de détail révèle une réalité bien différente : les blocs présentent des anathyroses moins nettement travaillées et moins spacieuses que dans l'architecture grecque, les joints ne sont pas parfaitement verticaux de sorte que chaque bloc devait être terminé lors de sa pose pour que sa face de joint s'adapte au bloc préexistant, enfin le recours aux scellements est parcimonieux (quant aux goujons il n'y en a pas). L'apparence même des blocs (panneau encadrant un bossage rustique) n'est pas exactement conforme à l'usage grec bien que la différence ne saute pas aux yeux ; on y trouve, de plus, un emploi très discret de biseaux sur les joints que l'auteur analyse avec beaucoup de finesse, ce qui lui permet de reconstituer le sens et l'ordre de mise en place des blocs. Après un bref chapitre consacré à la chronologie qui

réalité de fonctionnement modeste de communautés politiques. Il est bon de lire à propos des finances publiques que les situations dramatiques ne sont pas la règle et que les magistrats financiers grecs avaient une gestion responsable de l'argent de la cité et des dieux, fidèles en cela à la règle exprimée par le Pseudo-Aristote (*Économique*, II, 1, 6), selon laquelle les dépenses ne doivent excéder ce qu'on a. Les trésoriers athéniens qui placèrent de façon aventureuse l'argent d'Athéna à fins d'enrichissement personnel étaient une exception. La mise en perspective de l'évergétisme et des liturgies est utile pour avoir une juste idée du fonctionnement de la cité et de la façon dont elle prévoyait ses dépenses. Les analyses minutieuses des documents relatifs aux achats de blé par les cités permettent de comprendre que le but n'était pas un traitement social de la pauvreté, mais l'affirmation en cette occasion de l'unité de la cité, comme c'était le cas lors des distributions de viande ou de vin à l'occasion des fêtes. En étudiant les inscriptions relatives aux caisses sacrées et publiques, L. Migeotte montre de façon claire que si l'assemblée du peuple devint à l'époque classique l'autorité suprême, on ne peut parler de sécularisation. Le souci du concret se manifeste aussi dans les articles qui touchent à des questions de numismatique où les opérations pratiques sont bien prises en compte avec tout ce qu'elles impliquent. Avec ce recueil, L. Migeotte fournit un riche compagnon de son excellent petit manuel sur l'économie grecque. Le titre du dernier article (« Les finances grecques au-delà du primitivisme et du modernisme ») résume la position d'un savant soucieux du document, éprouvant de la sympathie pour les Grecs du passé dont il reconstitue la vie en communautés civiques. Anne JACQUEMIN

Neville MORLEY, *Trade in Classical Antiquity*. Cambridge, University Press, 2007. 1 vol. 15 x 23 cm, XIV-118 p. (KEY THEMES IN ANCIENT HISTORY). Prix : 40 £ (relié) ; 15.99 £ (broché). ISBN 978-0-521-63279-9 ; -63416-8.

Ce petit manuel de la célèbre collection « Key Themes in Ancient History » se propose de dresser une synthèse sur la notion de commerce antique et sur les différentes manières de dépasser les préjugés que, pendant longtemps, les historiens ont développés à son propos. Loin de s'en tenir aux conceptions finleyennes, l'auteur participe de ce grand mouvement historiographique récent qui tente de donner une juste place aux transactions commerciales dans les sociétés de l'Antiquité, sans nécessairement réhabiliter les positions dépassées des modernistes. Partisan de la New Institutional Economics sans jamais néanmoins se départir d'un certain regard critique, l'auteur parvient aussi à discuter les positions de P. Horden et N. Purcell et à souligner leur richesse comme leurs limites. En indiquant combien les activités de commerce étaient impliquées dans des débats plus larges comme le débat politique, religieux ou social, N. Morley en expose la nature et l'importance en se fondant sur des concepts clefs qui structurent ses chapitres : l'écologie, la consommation, les marchés, le rapport à la morale, les institutions, enfin les limites qui ont empêché les économies antiques d'atteindre un degré de globalisation développé dans les échanges. Nanti d'un essai bibliographique en fin de parcours, ce court volume est une excellente introduction à l'histoire économique de l'Antiquité telle qu'elle se pra-

tique aujourd'hui, frottée aux théories et aux débats récents, mais toujours soucieuse des sources et des conditions critiques de leur exploitation. Francis PROST

Darel Tai ENGEN, *Honor and Profit. Athenian Trade Policy and the Economy and Society of Greece, 415-307 B.C.E.* Ann Arbor, University of Michigan Press, 2010. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XI-400 p. ISBN 978-0-472-11634-8.

Sous un titre (et surtout un sous-titre) ambitieux, le propos de ce livre est en fait plutôt modeste : analyser, sur une période d'un peu plus d'un siècle, les services de nature commerciale que différentes personnes ont rendus aux Athéniens et les honneurs et privilèges que la cité leur a octroyés en retour. Dans la plupart des cas, ces hommes ont contribué à l'approvisionnement de la cité, surtout en grain, et tous ont été traités, à des degrés divers, comme des bienfaiteurs. Sauf quelques-uns d'entre eux dont l'identité nous échappe à cause du mauvais état des inscriptions, tous étaient des étrangers, parmi lesquels plusieurs rois (de Macédoine et du Bosphore Cimmérien) et le satrape de Mysie Orontès. L'auteur tient compte du fait que tous n'étaient pas des commerçants, donc que les intérêts de leurs échanges avec Athènes n'étaient pas identiques et que les privilèges qu'ils ont reçus n'avaient pas tous la même portée, mais il a tendance à mettre tout le monde sur le même pied. Il a retenu trente-quatre témoignages, littéraires et épigraphiques, dont il donne les textes avec traductions, commentaires et tableaux récapitulatifs dans des appendices très commodes, qui occupent le dernier quart du volume, et il termine en expliquant les raisons qui l'ont amené à exclure seize cas. L'étude des textes forme le cœur du livre (*Analysis*) et porte tour à tour sur les services rendus, les personnages honorés, le vocabulaire des honneurs, les honneurs eux-mêmes et les privilèges. L'auteur distingue donc entre les honneurs (éloge, proxénie et évergésie, couronne, statue, invitation au Prytanée, siège d'honneur, stèle inscrite) et les privilèges (asylie, atélie, droit de propriété, assimilation aux citoyens quant au service armé et au paiement de l'*eisphora*, droit de cité), ce qui est passablement arbitraire dans la mesure où les deux aspects étaient intimement mêlés dans la plupart des cas. Ses analyses sont approfondies et même minutieuses. Il montre une bonne connaissance des textes et des institutions qu'ils évoquent. Mais il apporte peu de nouveautés, car les témoignages sont bien connus et ont été étudiés depuis longtemps, de même que les institutions sur lesquelles il fait le point. Il considère ses trente-quatre textes comme un échantillon représentatif, alors que cette moisson n'est pas très abondante et présente deux inconvénients : les témoignages littéraires dont nous disposons, notamment les plaidoyers, sont plus nombreux au IV^e^ siècle qu'au V^e^ ; la décision de la cité de faire graver dans la pierre ce type de décrets honorifiques a évolué durant la période. Il en découle qu'un bon nombre de décisions du même genre n'ont laissé aucune trace, notamment pour le V^e^ siècle. En outre, plusieurs inscriptions sont si fragmentaires que les services rendus n'y apparaissent que par déduction ou hypothèse et que plusieurs restitutions, que l'auteur a tendance à accepter telles quelles, y sont douteuses, voire franchement contestables, par exemple dans ses n^o^ 4 (*IG* I^3^, 182, lignes 7-8) et 14 (II^2^, 423, lignes 13-14). Il est donc délicat d'en tirer des conclusions assurées. L'ensemble illustre évidemment les préoccupations de la cité pour son approvisionnement en

liques, H. Born perce au jour les secrets et les mystères du fils d'Héphaïstos, le forgeron. Isabelle WARIN

Silvia NOLTE, *Steinbruch – Werkstatt – Skulptur. Untersuchungen zu Aufbau und Organisation griechischer Bildhauerwerkstätten*. Göttingen, Ruprecht, 2006. 1 vol. 21 x 28,5 cm, 320 p., 118 pl. (BEIHEFTE ZUM GÖTTINGER FORUM FÜR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 18). Prix : 99 €. ISBN 978-3-89744-247-4.

Issu d'une thèse de doctorat, ce gros volume se propose de moderniser les études anciennes sur les outils et les techniques de la sculpture du marbre en Grèce ancienne, telles que le livre de S. Adam ou de K. Blümel : il vise à rassembler non pas seulement les œuvres inachevées qui permettent de reconstituer les étapes de la taille d'une œuvre et de comprendre la phase de finition, mais aussi les témoignages textuels et archéologiques sur l'organisation des ateliers et la répartition du travail. L'auteur dénonce une histoire de la sculpture de pierre trop longtemps focalisée sur les styles et les produits finis, alors qu'elle souligne à juste titre combien le processus de création et les conditions matérielles ont été négligés. L'ouvrage est construit en trois grandes parties d'inégale longueur. La première dresse un catalogue des inachevés qui ont été retrouvés sur les sites du monde grec : il s'agit d'un choix qui rassemble les pièces les plus célèbres, en ronde bosse ou en relief. La deuxième partie s'attache à étudier quelques aspects du travail de finition de la statue, en particulier les différentes phases de la taille, l'usage des outils ou encore le recours au modèle. La troisième partie répertorie et étudie les différents lieux où sont produites les statues et ceux où se déroulent les étapes de finition. L'auteur livre une synthèse sur les principales carrières antiques de Grèce qui fournissent des informations sur le dégagement des blocs de marbre ; elle reconstitue, même si les sources sont plus maigres sur ce point, les modalités du transport de ces blocs ; enfin elle dresse un panorama des ateliers de sculpteurs qui ont été exhumés par l'archéologie, notamment les ateliers à Athènes, et les ateliers de Délos. Si l'organisation au sein de l'atelier reste encore problématique à reconstituer, faute de données claires et homogènes, en revanche le travail du carrier ou la phase du transport sont mieux connus. Si plusieurs dossiers décisifs comme celui des inachevés de Délos, en grande partie encore inédits mais datés principalement de l'époque hellénistique, ou certaines découvertes récentes à Paros manquent malheureusement dans une telle enquête, cet ouvrage offre un corpus tout à fait intéressant, bien mis en perspective et discuté avec minutie. Il s'agit d'une synthèse bien informée et nourrie par les documents actuellement publiés, qui vient réactualiser les données des ouvrages classiques sur la question, comme celui de S. Adam. Francis PROST

Ina ALTRIPP, *Athenastatuen der Spätklassik und des Hellenismus*. Cologne-Weimar-Vienne, Böhlau, 2010. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, IX-346 p., 86 pl. (ARBEITEN ZUR ARCHÄOLOGIE). Prix : 64,90 €. ISBN 978-3-412-18306-6.

particulier. De même, les méthodes de fouilles de la fin du XIX^e^ siècle et du XX^e^ siècle expliquent le nombre réduit d'ostraca découverts à Oxyrhynchus et dans d'autres sites. Les préférences des éditeurs modernes pour un genre documentaire plutôt qu'un autre, ou pour un type de support, ou encore pour une langue, peuvent expliquer la surreprésentation d'une partie de la documentation. Enfin, des modifications dans les pratiques administratives d'une cité ou d'un village, ou dans la conservation des documents, peuvent aussi jouer un rôle. De lecture agréable et richement illustré, l'ouvrage de R.S. Bagnall constitue une véritable leçon de méthodologie sur la manière d'interpréter les sources historiques, et sera utile à tous ceux qui s'intéressent à l'écrit, ainsi qu'à sa fonction, dans les sociétés antiques. Il démontre une fois de plus que, d'Alexandre le Grand à la conquête arabe, l'Égypte ne peut être étudiée séparément du reste de la Méditerranée orientale. Antonio RICCIARDETTO

Jennifer A. BAIRD & Claire TAYLOR (Ed.), *Ancient Graffiti in Context*. Londres, Routledge, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XIV-243 p., 7 pl., 25 fig. (ROUTLEDGE STUDIES IN ANCIENT HISTORY, 2). Prix : 70 £. ISBN 978-0-415-87889-0.

Un regain d'intérêt pour les graffiti et l'instrumentum se traduit par de nombreux colloques et études et on n'hésite plus à publier des listes de graffiti sur matériel dans les rapports archéologiques, même si on ne peut pas les lire, et encore moins les interpréter correctement. Que l'on n'y voie pas de ma part une réticence. Les graffiti avant ou après cuisson et les dipinti sur poterie constituent des documents de première importance en histoire économique. Dans le présent workshop organisé par l'Université de Leicester en 2008, il est peu question d'instrumentum, mais des graffiti au sens le plus large du terme. Il s'agit de « compare different types of graffiti on a variety of surfaces from a range of sites across the ancient mediterranean et to explore the usefulness of modern parallels ». C'est en « contextualising this material that we see its value as evidence for the ancient world ». Donc un point de vue comparatif très large, très ouvert dans l'espace, le temps et les supports, agrémenté de nombreuses interrogations épistémologiques et historiographiques sur la définition même du graffito, son statut par rapport aux autres formes d'expression écrite. Le fonctionnement du graffito est totalement différent sur un mur de maison close de Pompéi et dans un sanctuaire, sur une paroi de carrière de pierre et sous le pied d'un lécythe, à tel point qu'on pourrait se demander si l'objectif est bien cohérent et pertinent. C'est le contexte qui crée l'intérêt, pas le fait d'une cursive rapide gravée sur un support inhabituel. Ce qui explique sans doute que les intervenants s'intéressent beaucoup à l'acte et à l'auteur du texte, au potentiel socio-psychologique sous-jacent. De l'acte de dévotion au cri de défi ou au signe de reconnaissance, il y a place en effet pour beaucoup de questionnements, sur le moi et le sens de l'interpellation, qu'il ne faut pas voir comme une opposition à un ordre établi mais plus souvent comme une adhésion, ni non plus comme une transgression. Les contributions sont des *case studies* où les éditeurs tentent de percevoir, dans une intéressante introduction, un fil conducteur, ou des éléments de convergence. Sont proposés les graffiti de la Casa dei Quattro Stili comme modes de communication ; le réexamen du corpus de Dura Europos très varié avec une dominante militaire et cultuelle, mais peut-on vraiment parler de graffito

quand il s'agit d'une belle écriture normalisée et calibrée sur une surface rocheuse préparée en *tabula ansata* ; la recherche de paramètres d'identification d'enfants en Campanie sur la base d'éléments cognitifs, mais la naïveté et la maladresse sont-elles nécessairement le fait de l'enfant ? ; les marques de carrières comme forme de diffusion de la culture épigraphique en Attique ; le graffito politique sous le Principat ; une longue analyse de deux lettres gravées sous le pied d'un lécythe, mais est-ce vraiment autre chose qu'une marque de propriété ? ; les dévotions et bien d'autres choses dans le temple d'El Kanais ; la catégorisation des graffiti à Rome et en Campanie, où l'on trouverait un « coherent narrative sens » lié à la mémoire et à l'histoire de l'individu ; et Aphrodisias, où le corpus important et varié est révélateur de quelque chose qui est commun aux graffiti, et différent des autres catégories documentaires, « the thougths and fellings of people, about whom the literary sources are often silent ». Le potentiel de l'étude des graffiti est considérable, mais « their study is difficult and challenging ». Georges RAEPSAET

Mireille CORBIER et Jean-Pierre GUILHEMBET (Éd.), *L'écriture dans la maison romaine*. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 426 p., nombr. ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7018-0314-2.

Le point de vue développé dans cet ouvrage collectif est un peu différent que celui auquel on penserait d'abord : l'écriture dans la maison romaine, ce sont toutes les formes que peut prendre l'écrit, aussi bien dans les activités officielles et publiques, que dans le quotidien de la vie privée. Ce dernier aspect, en fait, est même le moins représenté, un seul article (de M. Cullin et S. Dardaine) plutôt sommaire et à la bibliographie minimale traitant des graffitis, des marques de propriété, des pesons, des bagues alors que R. Frei-Stolba s'attache plus en détail aux étiquettes en plomb à l'intérêt commercial étonnant. Ce n'est donc pas pour les menues inscriptions qui sont aujourd'hui au cœur de nombreuses recherches et qui ont été montrées comme des indices importants du juridisme qui préside aux activités économiques, qu'il faut ouvrir le volume. D'autres usages de l'écriture, plus monumentaux, sont ici valorisés, d'abord les méthodes d'identification des propriétaires des *domus* urbaines de Rome, principalement les inscriptions honorifiques et dédicaces religieuses, par un des éditeurs, J.-P. Guilhembet. J'y aurais attendu les fistules de la distribution d'eau, malgré la polémique sur leur signification, ou les « bolli laterizi » si riches d'informations en tout genre. Dans la suite logique, on lira la courte étude de M.T. Boatwright sur les *elogia* des *Volusi Saturnini* dans leur grande demeure de *Lucus Feroniae*. Toujours dans le domaine de la pierre, F. Pesando décrit les différentes marques des carriers et constructeurs sur les maisons des cités du Vésuve. Modifiant complètement l'angle d'attaque, I. Fauduet répertorie brièvement les différentes catégories d'écrits qui, dans une maison, peuvent être associés aux divinités et à la religion, autels mais aussi laraires, peintures, mosaïques et graffitis muraux. Dans la foulée R.S.O. Tomlin envisage les tablettes magiques de Grande-Bretagne tandis que S. Follet étudie de manière critique la sphère « magique » d'Athènes (*IG* II^2 2787) qui a déjà suscité beaucoup d'attention tout en demeurant fort mystérieuse. L'éclairage suivant est celui de la maison en tant que « lieu de mémoire » où tout d'abord C. Badel et P. Le Roux

Guy BARRUOL, Jean-Luc FICHES et Pierre GARMY (Dir.), *Les ponts routiers en Gaule romaine*. Actes du colloque tenu au Pont du Gard du 8 au 11 octobre 2008. Montpellier-Lattes, Éditions de l'Association de la Revue archéologique de Narbonnaise, 2011. 1 vol. 23 x 28 cm, 687 p., 32 pl., nombr. ill. (RAN. Supplément, 41). Prix : 50 €. ISBN 978-2-9528491-6-6.

Un colloque bien organisé et préparé peut devenir un ouvrage de référence pour longtemps, un instrument de travail. Ce sera le cas pour ce qui est bien plus que le bilan d'une rencontre sous les arches du Pont du Gard en 2008. L'imposant volume issu d'une collaboration fructueuse entre plusieurs services archéologiques et unités de recherche universitaires et du CNRS, tient à la fois de l'inventaire raisonné des structures de franchissement en Gaule romaine, de l'analyse technique et architecturale des ouvrages d'art, de la typologie des ponts, mais encore des méthodes d'investigation et d'identification sur le terrain, de la protection et de la valorisation patrimoniale. La partie I est constituée d'un atlas important qui identifie sur des bases rigoureuses les « vrais » ponts romains de la Gaule, finalement une quarantaine. Un travail de démystification nécessaire et salutaire. Des ponts dits romains deviennent médiévaux et de nouveaux ponts sont identifiés parfois sur de petites rivières et des routes secondaires. L'intérêt n'en est pas moins grand dans les deux cas. Les ouvrages de pierre sont observés principalement dans le Sud de la Gaule, en Narbonnaise, aussi dans les Alpes et en Aquitaine. Dans le Nord on a affaire plutôt à des constructions à tablier de bois sur piles de pierre. Les notices, classées par ordre alphabétique, sont très complètes, bien illustrées, cartographiées, et accompagnées d'une bibliographie bien à jour. La « fortune » de l'ouvrage est souvent intéressante à suivre et montre que même à date récente la protection d'un ouvrage ancien est loin d'être assurée. À cet égard, la solidité des enquêtes et la riche illustration devrait interpeller tous les acteurs de la protection patrimoniale. Les études thématiques qui constituent la deuxième partie ne sont pas moins intéressantes. Elles concernent la relation entre ouvrages d'art et route, entre autres sur l'itinéraire de la *Domitia*, les contraintes de la dynamique fluviale et des rivières à crues torrentielles, les sources écrites, épigraphiques, juridiques et toponymiques, la technologie de la construction, l'intégration dans les programmes urbanistiques, les ponts de bois et les passages à gué, les problèmes de conservation-restauration. Dans tous les cas, la référence au pont de Trèves aurait été bienvenue, et la confrontation avec les données rassemblées dans l'ouvrage fondateur de Heinz Cüppers (Mayence, 1969), attendue. Cet extraordinaire ouvrage d'art, le plus septentrional si l'on excepte Cologne, n'a cependant droit qu'à quelques lignes perdues au milieu de la contribution par ailleurs fort intéressante d'Annie Dumont et Louis Bonnamour. C'est dommage car *Augusta Treverorum* est le chef-lieu de la *civitas* la plus importante économiquement de la Gaule Belgique et le pont, dont les piles impressionnantes sont parfaitement conservées, est intéressant aussi par les remaniements chronologiquement datés par dendrochronologie et par la reconnaissance archéologique précise des caissons de construction. Ausone n'aurait pas apprécié cette relégation. Un bel album photo complète les documents techniques nombreux et font redécouvrir dans la lumière de Provence le pont Flavien à Saint-Chamas, Vaison, l'élégance des arches d'Apt, la solidité de l'ouvrage de Boisseron,

Ambrussum, Sommières, et encore Fréjus, Viviers, Montbrison, Béziers, Saint-Thibery... Georges RAEPSAET

Robert BEDON (Éd.), Macellum, taberna, portus. *Les structures matérielles de l'économie en Gaule romaine et dans les régions voisines.* Limoges, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 440 p., nombr. ill. (CAESARODUNUM, 43-44). Prix : 38 €. ISBN 978-2-84287-541-1.

Les lieux économiques intéressent de plus en plus de monde, et comme l'économique est partout, qu'il soit considéré comme primitif ou développé, il est utile de tenter d'en définir les types, les structures et d'en identifier les vestiges. Mais la Gaule n'est pas Pompéi et l'identification n'y est pas aisée, donc l'inventaire des biens reconnus souvent hasardeux. Tantôt on connaît la dénomination épigraphique ou littéraire sans vestiges avérés, parfois une structure architecturale originale sans fonction assurée, souvent des vestiges archéologiques ou du matériel qui renvoient à un métier ou une production, mais sans structure typologiquement identifiable. Que peut-on dire dans l'état actuel de la documentation ? C'est le propos et l'objectif du volume qui réunit, à l'appel de Robert Bedon, une série de spécialistes de la Gaule qui apportent, chacun dans son domaine, des éléments de réponse et surtout des réflexions. À partir du moment où l'on accepte l'idée que l'économie productive est partout, en ville, à la campagne, sur les routes et les rivières, dans les camps et les *canabae*, que la production est commerciale et le réseau connecté du producteur au consommateur, on ouvre la boîte de Pandore et on ne sait plus où donner de la tête. À défaut d'être intelligent, le primitivisme finleyen avait au moins la vertu de la tranquillité intellectuelle. Voici donc quelques repères dans ce domaine difficile mais actif : la recherche des *macella*, l'un d'entre eux possible dans le grand sanctuaire de Vieil Évreux, les maisons-ateliers du modèle pompéien aux petites maisons en profondeur de Bliesbrück auxquelles on pourrait ajouter celles de Mamer, Braives, Liberchies, Arlon, et bien d'autres encore, les librairies pour l'instant très abstraites, les relais routiers nombreux sur les Itinéraires, moins nombreux sur les chemins, et les étables et écuries bien présentes dans les textes mais qu'on commence aussi à bien reconnaître sur le terrain comme dans les Wohnstallhäuser de Tongres. Qui dit ports dit entrepôts-*horrea* et installations techniques, abordés en interdisciplinaire pour les lacs de Suisse, plutôt d'un point de vue topographique pour la Basse-Seine, au niveau maritime dans le cas de Dyrrhachium. Les lieux de travail en ville, cela ne manque plus désormais, identifiés et bien étudiés en l'occurrence pour Norba, Mariana et Haïdra. Le point de vue est plus large, tantôt sur le plan de l'approche critique du thème, tantôt sur celui de l'espace géographique pris en compte, en ce qui concerne la boucherie, de l'abattoir au détail, la terminologie épigraphique des lieux économiques par le biais des évergésies, *horreum*, *macellum*, *taberna*, *portus* (très ambigu dans la mesure où il peut ne concerner qu'un lieu de douane ou de taxation), *fabrica* (trop général), *figlina*, *campus* éventuellement, puis les structures et infrastructures en Corse, en Tyrrhénienne et en Dacie. Il est trop tôt pour parler de « synthèse », mais tous les enjeux apparaissent, c'est un progrès. Georges RAEPSAET

Ambrussum, Sommières, et encore Fréjus, Viviers, Montbrison, Béziers, Saint-Thibery... Georges RAEPSAET

Robert BEDON (Éd.), Macellum, taberna, portus. *Les structures matérielles de l'économie en Gaule romaine et dans les régions voisines.* Limoges, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 440 p., nombr. ill. (CAESARODUNUM, 43-44). Prix : 38 €. ISBN 978-2-84287-541-1.

Les lieux économiques intéressent de plus en plus de monde, et comme l'économique est partout, qu'il soit considéré comme primitif ou développé, il est utile de tenter d'en définir les types, les structures et d'en identifier les vestiges. Mais la Gaule n'est pas Pompéi et l'identification n'y est pas aisée, donc l'inventaire des biens reconnus souvent hasardeux. Tantôt on connaît la dénomination épigraphique ou littéraire sans vestiges avérés, parfois une structure architecturale originale sans fonction assurée, souvent des vestiges archéologiques ou du matériel qui renvoient à un métier ou une production, mais sans structure typologiquement identifiable. Que peut-on dire dans l'état actuel de la documentation ? C'est le propos et l'objectif du volume qui réunit, à l'appel de Robert Bedon, une série de spécialistes de la Gaule qui apportent, chacun dans son domaine, des éléments de réponse et surtout des réflexions. À partir du moment où l'on accepte l'idée que l'économie productive est partout, en ville, à la campagne, sur les routes et les rivières, dans les camps et les *canabae*, que la production est commerciale et le réseau connecté du producteur au consommateur, on ouvre la boîte de Pandore et on ne sait plus où donner de la tête. À défaut d'être intelligent, le primitivisme finleyen avait au moins la vertu de la tranquillité intellectuelle. Voici donc quelques repères dans ce domaine difficile mais actif : la recherche des *macella*, l'un d'entre eux possible dans le grand sanctuaire de Vieil Évreux, les maisons-ateliers du modèle pompéien aux petites maisons en profondeur de Bliesbrück auxquelles on pourrait ajouter celles de Mamer, Braives, Liberchies, Arlon, et bien d'autres encore, les librairies pour l'instant très abstraites, les relais routiers nombreux sur les Itinéraires, moins nombreux sur les chemins, et les étables et écuries bien présentes dans les textes mais qu'on commence aussi à bien reconnaître sur le terrain comme dans les Wohnstallhäuser de Tongres. Qui dit ports dit entrepôts-*horrea* et installations techniques, abordés en interdisciplinaire pour les lacs de Suisse, plutôt d'un point de vue topographique pour la Basse-Seine, au niveau maritime dans le cas de Dyrrhachium. Les lieux de travail en ville, cela ne manque plus désormais, identifiés et bien étudiés en l'occurrence pour Norba, Mariana et Haïdra. Le point de vue est plus large, tantôt sur le plan de l'approche critique du thème, tantôt sur celui de l'espace géographique pris en compte, en ce qui concerne la boucherie, de l'abattoir au détail, la terminologie épigraphique des lieux économiques par le biais des évergésies, *horreum*, *macellum*, *taberna*, *portus* (très ambigu dans la mesure où il peut ne concerner qu'un lieu de douane ou de taxation), *fabrica* (trop général), *figlina*, *campus* éventuellement, puis les structures et infrastructures en Corse, en Tyrrhénienne et en Dacie. Il est trop tôt pour parler de « synthèse », mais tous les enjeux apparaissent, c'est un progrès. Georges RAEPSAET

François BÉRARD *et al*., *Guide de l'épigraphiste. Bibliographie choisie des épigraphies antiques et médiévales.* Paris, Éditions Rue d'Ulm, 4e éd., 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 448 p., ill. Prix : 30 €. ISBN 978-2-7288-0443-6.

Remontant déjà à 2010, la nouvelle mouture du *Guide de l'épigraphiste* vient de nous parvenir. Cette quatrième édition est en tout point conforme aux précédentes, avec les qualités que l'on a déjà soulignées, mais aussi avec ses défauts qui n'ont pas été atténués. Les mérites de l'ouvrage sont multiples : ouverture aux mondes périphériques, présentation claire des aspects techniques et parfois obscurs de la matière ou des astuces des *corpora*, collaboration de spécialistes pour les marges de la discipline, richesse de l'information, clarté des classements aux renvois multiples, sélectivité dans le choix des titres, indexes détaillés, répertoire de sigles, de revues, de collections et de *scripta varia*, constituent assurément des points forts qui ont fait la réputation du *Guide* et qui le rendent indispensable non seulement aux étudiants auxquels il est prioritairement destiné mais aussi aux épigraphistes chevronnés qui y puisent des nouveautés méconnues ou des références sur des sujets moins familiers. Les inconvénients du répertoire se répètent aussi, peut-être difficiles à éviter, qui ne sont sans doute perceptibles que par les spécialistes mais qui peuvent, sinon induire en erreur, du moins égarer quelque peu les débutants. Le principal est l'absence de critique des références. La bibliographie est certes « choisie » mais tous les titres retenus ne se valent pas. Nous savons tous, dans le cercle des épigraphistes, que tel ou tel recueil d'inscriptions est mal fait, que les lectures sont douteuses ou les commentaires indigents. Souvent malheureusement ces volumes sont incontournables car uniques et, malgré leurs défauts patents, sont utilisés faute de mieux. Qu'ils soient répertoriés dans le *Guide* est en effet indispensable mais il serait plus qu'utile d'attirer l'attention du lecteur sur la prudence critique nécessaire à leur consultation. Évidemment il est plus simple de faire l'impasse sur toute forme de commentaire autre que technique. Le résultat est que tout est présenté sur un pied d'égalité, le meilleur comme le pire, et c'est à l'utilisateur de faire le tri. Une autre remarque importante porte sur le conservatisme des vieilles références et des références vieillies qui ne sont pas suffisamment évacuées pour faire place à des travaux récents. C'est particulièrement le cas en onomastique où tous les titres relatifs au monde gallo-germanique sont anciens malgré le renouvellement de la recherche ; manquent ainsi, *exempli gratia*, les répertoires d'A. Kakoschke dont le nom ne figure nulle part, ni pour ses *Personennamen* ni pour ses « Germains hors de Germanie ». Globalement certains aspects de la discipline sont minorés et l'onomastique figure au nombre, puisque même l'ouvrage collectif dirigé par P. Poccetti sur *L'Onomastica dell'Italia antica* (EFR, 2009) est absent. La religion (romaine en particulier) est également réduite à la portion congrue. Par exemple, l'ensemble de la réflexion contemporaine sur la relation entre territoire, statut et sanctuaire où l'épigraphie représente la base documentaire et fournit une des clefs de compréhension est passée sous silence et les volumes de la collection « Religion in den römischen Provinzen » (Tübingen) ne sont pas mentionnés. Des volets très importants de la technique épigraphique sont également peu développés, comme les questions de chronologie, de datation, de formulaire, si difficiles à traiter sans initiation, qui ne sont ici qu'abordées incidemment avec un nombre d'entrées insuffisant. Il n'est guère utile de s'attarder sur diverses autres lacunes qui relèvent peut-être

de choix justifiés, ou de dates de parution anachroniques, même si l'absence du *Nouvel Espérandieu* laisse un peu perplexe, de même que celle des recueils des inscriptions d'Avenches ou de Haute-Savoie, ou encore l'étude de L. Mihailescu-Bîrliba sur les affranchis de l'Illyricum. De toute manière personne ne vise à l'exhaustivité, aussi inaccessible qu'inutile, et chacun réagira selon ses préférences. – Un outil indispensable, une référence de base et un pilier de nos bibliothèques, qui pourrait toutefois être amélioré grâce peut-être à des collaborations supplémentaires.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nathan BADOUD (Éd.), *Philologos Dionysios. Mélanges offerts au professeur Denis Knoepfler*. Genève, Droz, 2011. 1 vol. 15 x 22 cm, XLIV-717 p., ill. (RECUEIL DE TRAVAUX PUBLIÉS PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL, 56). ISBN 978-2-600-01506-6.

D. Knoepfler a mis fin à ses activités d'enseignement à l'Université de Neuchâtel en 2009, à l'âge de 65 ans. Dans la foulée de cette étape d'une longue carrière (qui se poursuit d'ailleurs, au Collège de France, à la tête de la chaire « Épigraphie et histoire des cités grecques », héritée pour ainsi dire de L. Robert), N. Badoud a pris l'heureuse initiative d'offrir à son maître des mélanges, malicieusement intitulés *Philologos Dionysios*, – clin d'œil non seulement au prénom du jubilaire, mais aussi à la stèle à laquelle il a consacré sa première publication, en 1967 (*IG* XII, 9, 235). Sont ici réunies 24 contributions, majoritairement en langue française ; en tête, une étude s'écarte des thèmes abordés dans la suite de l'ouvrage : *Le mélange des genres. Études de l'androgynie dans la mythologie grecque* (N. Duplain Michel). Une première série d'articles relève essentiellement de l'épigraphie (subsidiairement de la numismatique ou de l'archéologie) et se rapporte à des régions où D. Knoepfler a lui-même travaillé : l'Attique (Chr. Feyel, D. Ackermann), la Mégaride (A. Robu), la Béotie et la Phocide (Cl. Grenet, Chr. Chandezon, P. Fröhlich, Ch. Doyen, Chr. Müller, I. Pernin, Y. Kalliontzis), enfin l'Eubée (F. Marchand, K. Reber, Th. Chatelain, S. Fachard, M. Spoerri Butcher). La suite du recueil est plus éclectique du point de vue géographique, mais l'apport de l'épigraphie à l'histoire en général en constitue à nouveau le fil conducteur : *Un'oligarchia concorde. Il caso di Farsalo* (M. E. De Luna) ; *Dikaia, colonie d'Érétrie en Chalcidique* (S. Psoma) ; *Les chiens en Macédoine dans l'Antiquité* (S. Le Bohec-Bouhet), avec une mise au point sur les noms des chiens (p. 501-502), qui présenteraient des traits communs avec l'onomastique servile : p. ex., Δοῦλος, sur une stèle de Béroia, au III^e^ siècle p.C., *Greek and Thracian Religious Traditions in the Greek Cities on the Western Black Sea Coast* (D. Chiekova) ; *L'intégration de la Pérée au territoire de Rhodes* (N. Badoud) ; *Notes stratonicéennes* (D. Aubriet), avec un développement sur la gladiature (p. 582-595) ; *Aelius Aristide (*Or.*, 50.72-93) et le choix des irénarques par le gouverneur. À propos d'une inscription d'Acmonia* (C. Brélaz) ; *Les courses de chars sur les intailles romaines* (S. Aubry). On trouvera en tête du volume (p. XXVII-XLIV) la bibliographie de D. Knoepfler, riche de 193 titres (sans compter les travaux en préparation). Rendant hommage à l'« esprit net » de son collègue de Neuchâtel (la formule est de L. Robert, à propos du jeune D. Knoepfler), P. Ducrey, longtemps professeur à

est dédiée à la production céramique, en Italie centro-méridionale et en Provence. Quelques contributions concernent une Table Ronde organisée au Centre Jean Bérard en 2000 – « La céramique apulienne, bilan et perspectives » – et plus précisément les aspects économiques tels que la fabrication, la diffusion et les relations entre potiers et clients. D'autres présentent des données archéologiques concrètes sur les outils de production céramique : un four de potier archaïque découvert près de Treglia en Campanie, en usage, d'après le matériel des dépotoirs adjacents, au VI^e^ siècle av. J.-C., et les vestiges de fours de potiers mis au jour dans deux secteurs de la ville lucanienne occupant aux IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C. le site de Laos en Calabre. Les articles traitant des produits finis de l'artisanat céramique sont consacrés ou bien à une catégorie déterminée de poterie, comme les céramiques communes de Provence du II^e^ siècle avant au I^er^ siècle après J.-C., ou bien à une œuvre particulière, en l'occurrence les problèmes d'attribution et de restauration d'un cratère à colonnettes attique à figures noires du VI^e^ siècle av. J.-C. considéré comme une œuvre du "Peintre de Rycroft" et le célèbre "Vase des Perses", produit monumental de l'"Apulien récent", abordé ici pour démontrer les liens du "Peintre de Darius" avec le milieu thébain. En bien des endroits de l'Italie, la production céramique est restée vivace après l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne et, pour conclure, le volume l'auteur de l'article final nous propose une visite à l'atelier du dernier potier de Vetralla, marquant la fin d'une tradition céramique dans la Tuscia viterbaise, en Étrurie méridionale.

Frank VAN WONTERGHEM

Magali CULLIN-MINGAUD, *La vannerie dans l'antiquité romaine. Les ateliers de vanniers et les vanneries de Pompéi, Herculanum et Oplontis*. Naples, Centre Jean Bérard, 2010. 1 vol. 22 x 27,5 cm, 298 p., 278 fig. (COLLECTION DU CENTRE JEAN BÉRARD, 35). Prix : 50 €. ISBN 978-2-918887-02-7.

Sous l'impulsion de Jean-Pierre Brun, le Centre Jean Bérard à Naples s'est investi ces dernières années dans l'étude des artisanats. Certains laissent, en particulier à Pompéi et Herculanum ou à Ostie, des vestiges importants comme les potiers ou les foulons, les vignerons ou les presseurs d'olives, mais il est des métiers dont on soupçonne l'importance comme la qualité des savoir-faire, mais dont la visibilité échappe largement. Car le produit fini est en matière périssable et l'archéologie la plus performante d'aujourd'hui ne peut pas encore ressusciter le panier en vannerie ou les vêtements en tissus. Ce qui ne veut pas dire que l'archéologie de terrain est inopérante. Les techniques actuelles de prélèvement, de conservation et de restauration notamment en milieux très humide ou très sec donnent d'excellents résultats. Pour aborder la vannerie romaine, Madame Cullin-Mingaud croise toutes les sources disponibles. Pompéi, Herculanum et en particulier la villa A d'Oplontis offrent des documents exceptionnels à l'analyse desquels l'auteur s'attache avec rigueur et précision. Textes littéraires, inscriptions lapidaires, instrumentum, iconographie, moulages d'objets en négatif, objets calcinés conservés, archéologie des ateliers sont convoqués pour tenter une synthèse des activités de la vannerie. S'y ajoute, et ce n'est pas le moindre apport de l'ouvrage, une enquête sur les savoir-faire actuels car, comme pour de nombreuses techniques artisanales traditionnelles, les choses n'ont

pas beaucoup changé dans le temps, ni l'art, ni les outils, ni même les objets fabriqués. La qualité de la recherche documentaire a permis la réalisation expérimentale par Guy Barbier, vannier Meilleur Ouvrier de France, de nombreux objets, dont le calathos et la superbe corbeille à figues d'Oplontis. On découvre l'infinie variété des usages. À côté des classiques paniers sous de multiples formes, on découvre des berceaux, des récipients et protections pour tous les métiers, muselières, vans, claies, caisses de chariots, ruches, couvre-amphores, petits bateaux... qui font des artisans de la vannerie des acteurs importants de l'économie « de proximité ». J'ai beaucoup apprécié aussi le chapitre sur la botanique de la matière première et sa préparation, croisant ici aussi les textes anciens, les agronomes en particulier, aves les connaissances et les pratiques modernes. *Vitor*, *viminarius*, *tegetarius* sont-ils des métiers à part entière ? Un *collegium vitorum* existe en tout cas à Préneste (*CIL* I^2 3071), mais l'activité est sans doute saisonnière. Elle peut aussi faire partie des petits artisanats domestiques au sein de la maison ou du domaine et incontestablement elle constitue une occupation pour les bergers et bouviers surveillant leur troupeaux. Cela dépend sans doute aussi du niveau de complexité de la confection. Pour faciliter la prise de contact et permettre l'approfondissement de la matière, l'auteur nous propose un inventaire-dictionnaire des concepts et de la terminologie de cet artisanat particulier mais qui couvre un champ considérable de la vie quotidienne. Petite remarque, je pense que la benne tronconique en osier d'Arlon ESP 5, 4031 présente un renflement vers l'extérieur, et non vers l'intérieur comme présenté ici (p. 199).

Georges RAEPSAET

Bernard ANDREAE, *Antike Bildmosaiken*. Mayence, Ph. von Zabern, 2e éd. revue et augmentée, 2012. 1 vol. 24 x 30 cm, 319 p., 321 fig. Prix : 49,99 €. ISBN 978-3-8053-4470-8.

Le très beau livre de B. Andreae, paru en 2003, reçoit aujourd'hui une 2e édition (2. durchgesehene und mit einer erweiterten Bibliografie versehene Auflage). En fait, très peu de modifications sont intervenues : une image a été changée dans l'illustration de la mosaïque de Palestrina, p. 89 ; et trois titres ont été ajoutés dans la bibliographie générale (on aurait également pu tenir compte de : Michael Donderer, *Die Mosaizisten der Antike* II. *Epigraphische Quellen – Neufunde und Nachträge*, Erlangen, 2008). Soucieux de rendre perceptible au lecteur la spécificité de la mosaïque, B. Andreae a volontairement limité son choix aux œuvres les plus significatives au plan de la qualité technique. On y retrouve quatre mosaïques de galets présentées comme les différents stades de l'évolution stylistique entre 330 et 310 ; ensuite un long commentaire porte sur les premières créations en *tessellatum* et *vermiculatum* à Alexandrie, Pergame et Délos. Puis l'option thématique s'impose : la mosaïque d'Alexandre, le paysage nilotique (mosaïque de Palestrina surtout), les *emblemata* représentant poissons, oiseaux, chats et *xenia*, scènes de théâtre (Dioscoride) et masques, scènes de vie quotidienne, images mythologiques. Les deux derniers chapitres sont centrés chacun sur un site précis : la Villa Hadriana et la villa de Géta à Baccano. Le livre ne constitue donc pas une histoire de la mosaïque (ce n'était d'ailleurs pas son but) mais il ne manque cependant pas d'unité : par une

III^e^ et II^e^ siècles est d'une grande limpidité militaire, une conquête « impérialiste » vigoureuse, qui a des conséquences immédiates et considérables : apport massif en terres, en main-d'œuvre servile, en butin et en prélèvements divers sur les populations conquises, l'ensemble générant une dynamique économique sans précédent, une urbanisation imposante et une démographie en croissance qui provoquent une demande considérable de produits agricoles, donc un investissement dans la productivité. La privatisation massive de l'*ager publicus* serait aussi une réponse à un besoin de productivité accrue. Mais qui ne profiterait qu'à ceux qui ont les moyens de répondre efficacement à une demande commerciale, et non à ceux qui travaillent en quasi-autarcie ou pour le petit marché local. Donc un enrichissement des riches et un appauvrissement et une aliénation des petits propriétaires. Apparemment en tout cas. Mais qui est responsable en définitive de la prolétarisation dans les campagnes ? Et qui en définitive est prolétarisé ? Il n'y a pas un scénario unique ni de réponse simple et l'intérêt du travail de Saskia Roselaar est de montrer la complexité du problème et d'éviter de prendre les causes pour les conséquences... et inversement. La valeur des biens fonciers a dû croître fortement et à défaut d'une rentabilisation par la productivité agricole sur de petits biens, la valeur vénale du bien a pu constituer un apport de capital intéressant pour le petit propriétaire-vendeur. Il n'y a pas que l'endettement en jeu. Saskia Roselaar met en avant aussi une certaine flexibilité dans l'utilisation de l'*ager publicus*, non seulement dans l'instrumentalisation qu'en fait le pouvoir dans les jeux d'alliance ou de « sécurisation » des traités avec les alliés, mais aussi dans la variété juridique des concessions, voire dans le respect d'anciennes propriétés, les *veteres possessores*. La réserve en terres d'*ager publicus* dans le Nord et le Sud de l'Italie a permis aux Gracques de résoudre momentanément la question immédiate de la crise agraire, mais l'expropriation de terres « alliées » a créé d'autres problèmes qui ne se résoudront pas pacifiquement. Il apparaît en tout cas bien clairement que la crise de 133 n'est pas un événement ponctuel. L'*ager publicus* cristallise tout un ensemble d'éléments politiques, militaires, sociaux, démographiques, économiques, que l'auteur analyse avec prudence et intelligence, sur la durée de la République. Il n'est qu'un élément de la crise agraire, mais des plus révélateurs. Georges RAEPSAET

Pier Luigi DALL'AGLIO e Guido ROSADA (a cura di), *Sistemi centuriali e opere di assetto agrario tra età romana e primo Medioevo. Aspetti metodologici, ricostruttivi e interpretativi.* Atti del Convegno. Borgoricco (Padova) - Lugo (Ravenna) 10-12 settembre 2009. Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2010-2011. 2 vol. 18 x 24,5 cm, 345 p., ill. et 341 p., ill. (AGRI CENTURIATI, 6, 2009 ; 7, 2010). Prix : 225 € (le vol.). ISBN 978-88-6227-405-0.

Après cinq années prometteuses, les *Agri Centuriati* « an International Journal of Landscape Archaeology » proposent un double numéro spécial. Il s'agit des Actes d'un imposant colloque qui s'est tenu à Borgoricco et à Ravenne en 2009 et qui avait pour objet un bilan relatif aux systèmes centuriés et plus largement aux procédés de fixation de l'assiette foncière. C'est une bonne idée. Pour beaucoup, la centuriation, ce sont de spectaculaires photographies aériennes ou extraits de cartes d'état-major montrant un paysage agraire structuré par une grille orthogonale toujours présente et

contraignante dans le paysage italien ou provincial. Pour d'autres, il s'agit d'un corpus de textes plutôt difficiles, celui des *agrimensores*, un travail éditorial de longue haleine mené notamment au sein de l'Université de Franche-Comté. Et aujourd'hui, comme on le voit à la lecture de ces 660 pages, c'est encore beaucoup plus que cela. Une cinquantaine de contributions sont distribuées en quatre sections. Sous le titre « Méthodes et instruments », les intervenants tentent de dégager un protocole méthodologique, quel est le cadre d'intervention, quelles sont les sources et les méthodes de travail, de la cartographie de terrain aux techniques d'inventorisation. Derrière la réalité contingente se cachent diverses manières de s'approprier le sol, de légitimer celles-ci, et de fixer juridiquement l'occupation. Dès lors que le sol est aussi un support de production et une assiette de définition du capital, il touche directement à la position sociale et à l'accès aux ordres, outre les impositions fiscales qu'il détermine. Les aspects juridiques et textuels font l'objet de cette deuxième partie. La troisième section est consacrée à la centuriation proprement dite. Beaucoup d'études montrent à quel point la géographie naturelle d'une région a pu être modifiée par les ingénieurs et géomètres. Dans certains cas, il s'agit véritablement de la création d'un nouveau paysage. Des zones inondables ou marécageuses font l'objet de drainage, de revalidation agraire, en liaison avec la cadastration. Dans d'autres cas, les axes majeurs ou frontaliers entre des grilles autonomes, qui constituent aussi des voies de circulation, désenclavent des régions montagneuses. Le quatrième regroupement thématique concerne l'assiette foncière, qui ne concerne pas que la centuriation, mais toutes les formes de cadastrations ou de mesurages de la propriété soumise au recensement et à la fiscalisation. Un cadastre, même centurié, évolue, même si l'aspect paysager paraît parfois immuable vu du ciel. Plusieurs cadastres peuvent se succéder, mais il faut rester prudent dans l'évaluation des rotations axiales et ne pas prendre la moindre perpendiculaire entraperçue lors d'un filtrage optique pour en faire « un » cadastre nouveau ou différent. Tous ceux qui s'intéressent au sol et au paysage agraire trouveront ici de quoi nourrir leurs réflexions. On reproche parfois à ces grands colloques de « partir dans tous les sens », mais en l'occurrence je pense que c'est intéressant : on désenclave un sujet qui avait tendance à se fermer sur deux ou trois objectifs considérés comme majeurs. Georges RAEPSAET

Achim LICHTENBERGER, *Severus Pius Augustus. Studien zur sakralen Representation und Rezeption der Herrschaft des Septimius Severus und seiner Familie (193-211 n. Chr.)*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XI-478 p., 319 fig. (IMPACT OF EMPIRE, 14). Prix : 174 €. ISBN 978-90-04-20192-7.

Issu d'une thèse d'habilitation en Archéologie classique, soutenue à l'Université de Münster durant l'hiver 2007-2008, l'ouvrage est consacré à l'étude de « l'image sacrée » de Septime Sévère et des membres de sa famille. Plus précisément, A. Lichtenberger analyse dans quelle mesure l'origine provinciale, nord-africaine, de l'empereur – *a priori* susceptible d'entrer en conflit avec les valeurs traditionnelles romaines dont il est le premier représentant – influence la mise en scène du pouvoir, lorsque celui-ci est figuré en contexte religieux ou sous une forme religieuse, ou encore lorsqu'il est associé à une ou plusieurs divinité(s). Il s'interroge notamment sur

a Roman religious frontier", p. 149-156; L. Dirven, "Religious frontiers in the Syrian-Mesopotamian desert", p. 157-173; A. Evers, "A fine line? Catholics and Donatists in Roman North Africa", p. 175-198. Muñiz Grijalvo discusses first Herodotus on Greeks and others, then concentrates on Strabo, concluding that his *Geography* was "devised to explain the world to the Romans... a perfect chance to build a religious frontier for the empire, which placed their Greek subjects at the center of the Roman universe." At p. 143, on definitions of "Greekness", she could usefully have cited the passage from Galen referred to above. Lozano's attempt to make his brief discussion of emperor-worship relevant to a "religious frontier" is rather forced, and his revival of the notion that it was important in persecution of the Christians does not convince the reviewer. Dirven's fine study of two frontier cities and their cults may be thoroughly recommended, as may, likewise, Evers' detailed account of the Donatist schism, although in his case the term "frontier" is stretched rather far. Of the remaining papers, that by T. Ñaco del Hoyo, B. Antela-Bernárdez, I. Arrayás-Morales, S. Busquets-Artigas, "The 'ultimate frontier': war, terror and the Greek *poleis* between Mithridates and Rome", p. 291-304, in spite of their title, is not really a frontiers study. The same applies to K. Verboven, "Resident aliens and translocal merchant *collegia* in the Roman Empire", p. 335-348 and L. Foubert, "The impact of women's travels on military imagery in the Julio-Claudian period", p. 349-361, both interesting enough. Verboven in particular discusses a mass of not very well-known epigraphic evidence (at p. 339, "Diodoros' proposal..." should read "The proposal by Philokles, son of Diodoros..."). F.J. Vervaet, "Reducing senatorial control over provincial commanders: a forgotten Gabinian law of 67 B.C.E.", p. 265-290, with massively detailed annotation, surely belongs in a standard journal, where those interested in the late Republic would be more likely to find it. P. Cosme, "Les Bataves au centre et à la périphérie de l'Empire: quelques hypothèses sur les origines de la révolte de 69-70", p. 305-320, suggests that Civilis' contact with the Batavian former *corpore custodes* dismissed by Galba may have led him to mount his revolt. However this may be, the reviewer is not convinced by Cosme's rejection of the idea, mistakenly attributed, at 318, to Brunt and Strobel – it comes from G. Alföldy's classic monograph on the *auxilia* of Germania inferior, *Epigr. Stud.* 5, 1968 – that there was a further cohort of Batavians, commanded by Civilis, as well as the eight referred to by Tacitus, *Hist.* 1,59, a total of 4,500 men. Alföldy thus explained the numbering and total strength of the reconstituted cohorts after the revolt: four milliary, I-III and IX, and one quingenary. Finally, J. Nicols, "The practice of *hospitium* on the Roman frontier", p. 321-333, is a useful discussion of this phenomemon, with an appendix of six *tesserae hospitales*. There is a brief index, p. 363-378. Misprints or misspellings are rather frequent but none seem seriously misleading: "metal defectors" (p. 321) is an amusing one. All told, the volume contains much of great interest and any archaeologists who mistake it for a *Limes* Congress publication would benefit from consulting it. Anthony R. BIRLEY

Francesco DE ANGELIS (Ed.), *Spaces of Justice in the Roman World*. Leyde, Brill, 2010. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XII-434 p., ill. (COLUMBIA STUDIES IN THE CLASSICAL TRADITION, 35). Prix : 140 €. ISBN 978-90-04-18925-6.

« The space of *ius* was of very peculiar kind; it originated from the presence of the magistrate and was not defined *a priori* in architectural or topographical terms. In principle, *ius* had no fixed place. It was the magistrate's jurisdictional activity that called judicial space into being ». Il s'agit d'une enquête très ouverte qu'introduit Francesco de Angelis en réunissant au Columbia's Center for the Ancient Mediterranean, en novembre 2007, un panel de savants de la plus haute compétence. S'il n'existe pas de tribunal ou de « palais de justice » attitré dans le monde romain, où s'exerce la justice ? Cela n'implique aucunement qu'il y a peu de droit à appliquer, de justice à exercer ou de sentence à proclamer, ni que la discrétion y soit de mise, mais la procédure, l'apparat comme les signes extérieurs peuvent exister en des lieux divers. À Rome, dans le gouvernement d'une province ou le chef-lieu de la *civitas*, la décision de justice devait s'entourer d'une certaine *maiestas*, d'un minimum de solennité. Comme celle-ci s'exerce à tous les niveaux, dans un forum impérial comme dans un lointain local décurional, et concerne toute personne vivant dans l'espace romain, du sénateur au pérégrin, c'est tout le rapport du pouvoir à l'individu qui se reflète dans l'exercice et la pratique judiciaires et juridiques : « Rome's *ius* provides an excellent test case for examining how authority and power relationships manifest themselves in space, both shaping it – ideally and concretely – and being affected by it ». Le lieu de justice est un endroit ouvert, comme par excellence le forum, lieu d'assemblées, qui par définition induit une certaine sacralité, où les éléments naturels, intempéries, vent, signes du ciel peuvent encadrer ou modifier la tenue d'un procès ou la prise de décision. Je cite à nouveau Francesco de Angelis dont le sens de la synthèse et de la formule méritent d'être soulignés : « the openess of judical spaces was not just a matter of religious prescriptions, but a defining feature of the realm in Rome ». Il faut aussi éviter de parler de « basilique judiciaire ». La basilique est et restera de tous usages, à commencer par les affaires, même dans le cas de la *Basilica Iulia* ; la basilique ne sera jamais séparée de la vie publique. C'est sans doute pour cela qu'il n'existe pas d'iconographie spécifique développée. Même au niveau des *iudicia privata*, il n'existe pas d'espace de la *domus* qui leur soit exclusivement lié. Et le problème n'est sans doute pas différent dans les provinces où l'exercice du *ius* est la manifestation première de l'*imperium* de Rome, mais les documents sont moins explicites qu'à Rome même ou dans les grandes cités d'Italie, et autorisent rarement une approche concrète, topographique et architecturale. Il semble en tout cas que bien des endroits du *praetorium* aient pu servir pour la justice du gouverneur. La douzaine de contributions à ce volume sont toutes solides et très documentées. C'est avant tout un travail d'historiens et d'historiens du droit mais qui aura des incidences directes sur toute interprétation topographique et archéologique des lieux de pouvoir dans les espaces urbains. En glanes de lecture, une approche très vivante et concrète du cheminement d'une plainte, aussi procédurier qu'aujourd'hui, les lieux où travaillent magistrats et avocats, la place du droit dans la vie des gens et du pouvoir, le siège du préteur urbain, le lieu de la justice de l'empereur à Rome et en Italie, la distribution des espaces judiciaires dans le forum d'Auguste, les fonctions du *Forum Iulium*, autant représentation monarchique de César que siège d'arbitrage en matière fiscale, une analyse assez précise du Kriterion, Dikasterion, *praetorium* du préfet à Alexandrie qu'autorise la documentation papyrologique, et les mises en situation de procès dans les textes, théâtre ou fiction romanesque.

Georges RAEPSAET

Julien FOURNIER, *Entre tutelle romaine et autonomie civique. L'administration judiciaire dans les provinces hellénophones de l'empire romain (129 av. J.-C. - 235 ap. J.-C.).* Athènes, École française, 2010. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 693 p., 2 cartes. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 341). Prix : 70 €. ISBN 978-2-86958-212-5.

L'administration judiciaire provinciale n'est pas la moindre tâche du gouvernement des territoires assujettis à l'autorité romaine. Cicéron considérait même que l'administration de la justice, dans une province pacifiée du I^er^ siècle av. n.è., était essentielle dans la fonction et l'activité du gouverneur. Si les rapports entre l'autorité suprême de Rome et les communautés locales ont varié et évolué dans l'espace et dans le temps, dans aucun cas la tutelle institutionnelle et judiciaire ne s'est appliquée sur la base d'une oblitération des systèmes existants. Bien au contraire, et en particulier dans les cas de cités libres ou alliées, la justice la plus proche du citoyen s'exerce dans la cité conformément aux règles en vigueur avant la conquête. L'analyse des situations nouvelles générées par le passage progressif sous l'autorité romaine de toute la Méditerranée et d'une grande partie de l'Europe se révèle d'un intérêt prodigieux, mais d'une complexité infinie dans la mesure où chaque cité exerce son droit d'une manière indépendante, et le fonde sur des règles et une jurisprudence autonome qui peut remonter à plusieurs siècles. Le gouverneur en tant que plénipotentaire du pouvoir central se trouve donc face à une double mission : faire en sorte que la présence romaine et les citoyens romains dans le territoire conquis et la province instituée soient juridiquement protégés ; et définir le partage des compétences avec les communautés locales. La souplesse de la législation par rescrit permet de concilier le droit officiel et les coutumes locales. Le Principat prolonge ces processus d'intégration : « les tribunaux civiques devinrent la base d'un appareil judiciaire pyramidal dont le gouverneur occupait un étage intermédiaire et l'empereur le sommet ». L'imposante thèse de Julien Fournier tente de répondre à cette double interrogation, dans le cadre de la Grèce continentale, en particulier l'Achaïe, et l'Asie mineure, et de la Troade à la Carie, c'est-à-dire à la province proconsulaire d'Asie, en prenant appui sur les cas ciblés de cités dont la richesse documentaire autorise un approfondissement adéquat : de quelle manière et dans quels cas s'exerce l'autonomie judiciaire d'une cité, et comment évolue-t-elle ; comment s'articulent les différents niveaux de l'exercice du pouvoir romain par rapport aux droits existants et comment concilier ce respect de l'autonomie civique avec le besoin d'uniformité d'un droit universel normatif, de type fédérateur. La première partie du travail analyse les formes de l'administration judiciaire dans les provinces au niveau de l'institution et du personnel. À l'échelon provincial, le rôle des *conventus iuridici*, district et cour de justice, est essentiel. Au niveau local, Julien Fournier envisage les cas d'Athènes, de Sparte, de Mylasa et de Rhodes dont les sources abondantes permettent de définir à la fois les catégories d'interventions et les juridictions actives, ainsi que leur évolution dans le sens d'une restriction de la participation populaire et d'une importance accrue du Conseil et d'organes plus élitaires dans l'administration judiciaire. C'est le partage des compétences qui est envisagé dans la deuxième partie, distinguant la répartition des tâches dans les cités provinciales, et les cités libres, en dehors de la *formula provinciae*. Le pragmatisme du pouvoir romain sous le Principat y est à l'œuvre

efficacement. La troisième partie est consacrée aux pratiques de recours, montrant comment le citoyen joue sur les prérogatives respectives des cours civiques et des pouvoirs provinciaux pour faire valoir ses droits. Muni de multiples index, articulé avec intelligence, croisant avec aisance toutes les sources disponibles, rédigé dans une langue claire, l'ouvrage constitue non seulement une somme indispensable à la connaissance des fonctionnements juridiques et institutionnels des territoires conquis par Rome, il est tout simplement passionnant. Georges RAEPSAET

Julien DUBOULOZ, *La propriété immobilière à Rome et en Italie (Ier-Ve siècles). Organisation et transmission des* praedia urbana. Rome, École française, 2011. 1 vol. 16 x 24,5 cm, 735 p. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 343). Prix : 96 €. ISBN 978-2-7283-0877-4.

L'ouvrage offre une analyse fort pénétrante de la propriété immobilière urbaine (*domus, insulae*) à Rome et en Italie dans les cinq premiers siècles de l'Empire. Traditionnellement la question des *praedia urbana* est appréhendée à travers l'archéologie ou l'architecture. J. Dubouloz propose une analyse fort pertinente fondée sur une étude juridique, économique et familiale de la propriété immobilière dont la vocation est de compléter, voire enrichir, l'interprétation architecturale des bâtiments urbains. L'intérêt du droit romain étant de saisir le phénomène immobilier dans la durée notamment en tenant compte des modes et stratégies de transmission entre vifs ou à cause de mort du patrimoine immobilier urbain. En outre, la nature éminemment casuistique des sources juridiques romaines sollicitées (*responsa* des juristes, rescrits du Prince) permet de déceler aisément le cas concret soumis par les particuliers et fonctionnaires impériaux aux juristes ou au Prince. L'ouvrage se décline en 3 parties suivies en annexe d'un *corpus* de sources juridiques illustrant les caractéristiques essentielles des *praedia urbana*. La première partie a trait à l'organisation matérielle, humaine et économique des domaines urbains. L'auteur prend pour point de départ l'analyse par la *iurisprudentia* classique des clauses successorales relatives aux *fundus, instrumentum fundi, familia rustica* et à l'autonomie économique du domaine agricole. Il note que la nature et l'unité patrimoniale d'un domaine résultent davantage de la volonté du disposant que de la destination géographique ou économique du *fundus*. Cette grille de lecture, ensuite appliquée aux *praedia urbana*, permet à J. Dubouloz de dépasser les complexités géographiques et économiques entourant les *domus* et *insulae* et de cerner le problème de l'unité des domaines urbains. Ce n'est pas l'identité architecturale qui confère aux *praedia urbana* leur unité domaniale, mais l'*animus* de leur propriétaire que l'on perçoit nettement à travers les *verba* des clauses du testament. Plus qu'un simple type architectural, les domaines urbains sont aussi des constructions juridiques façonnées par la *voluntas testatoris*, laquelle transcende la distinction *domus*/*insulae*. À ce titre, l'auteur met en relief l'importance d'un fragment de Papinien (*7 Resp.* D. 32.1.91) dans lequel le juriste laisse entrevoir le large spectre du terme *domus*. Elle peut-être tout à fois *aedes*, *domicilium* du *pater familias* (lequel peut en être le propriétaire ou simplement l'usufruitier, voire le locataire), mais aussi un complexe immobilier et un espace d'activités économiques. Sur le plan personnel, les *praedia urbana* sont aussi un cadre humain : celui de la *familia*

s'intéressent aux tables de patronat qui auraient pu figurer en complément de la première étude, ces inscriptions étant également de bons marqueurs de propriété. En phase avec le thème, la synthèse de G. Camodeca, dont on ne compte plus les éditions de tablettes de cire et autres *papyri* documentaires des villas de Campanie, propose un excellent aperçu des trouvailles d'archives, que recèlent les maisons de Pompéi et d'Herculanum, et l'histoire de leur conservation. Dans la même optique A. Bérenger parcourt des exemples d'archives privées découvertes dans des milieux divers, occasion de rappeler les mises en garde d'Alain Martin sur la notion d'« ensemble archivistique » qui ne peut être fortuit mais exige une accumulation et un classement délibérés. Autre volet de la mémoire, les *imagines* et les *tituli* familiaux et généalogiques qu'évoque M. Corbier. La troisième partie allie texte et image, et propose un examen des mosaïques espagnoles en tant que témoin de la culture littéraire des élites (J. Lancha), ou que support de textes plus ou moins consistants (J. Gómez Pallarès) ; en Afrique, d'autres exemples que décrit R. Hanoune, faisant remarquer qu'il n'y a pas nécessairement de cohérence entre les pratiques d'une maison à l'autre, même si les thèmes illustrés sont proches. Plus abstraite, plus littéraire aussi, la réflexion de R. Brethes sur les descriptions d'images dans les œuvres de Lucien ou de Longus, sur l'éducation au regard qui, selon lui, participait pleinement à la formation de l'homme cultivé et qui était particulièrement mise à l'épreuve dans le contexte privé des maisons en tant que lieux d'exposition d'œuvres d'art. Très différente, la perspective d'A. Beschaouch axée sur les sodalités africo-romaines, en particulier leur représentation emblématique et leur rivalité dans les espaces domestiques sur le thème des *ludi* et *munera* qu'elles produisaient. – Toutes ces contributions sont brèves et synthétiques, parfois un peu rapides aussi, sur un thème à chaque fois riche et foisonnant, dont l'ouvrage offre un aperçu qui ne peut qu'encourager à développer la lecture et l'intérêt, tant d'aspects de la vie privée et publique des Romains étant accessibles par cette approche. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Kasper GRØNLUND EVERS, *The Vindolanda Tablets and the Ancient Economy*. Oxford, Archaeopress, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 77 p., 4 fig. (BAR. BRITISH SERIES, 544). Prix : 27 £. ISBN 978-1-4073-0842-5.

Le contenu très concret des tablettes de *Vindolanda* en terme de vente, d'achat et d'échange de marchandises et de services devait susciter un jour ou l'autre une évaluation économique globale et mesurée à l'aune à la fois des théories économiques passées et actuelles et des documents et données dont nous disposons par ailleurs pour le monde romain. C'est désormais chose faite. Arriver, pour un jeune chercheur formé à l'Université de Copenhagen en 2006, dans une dissertation de master soutenue à l'Université de Lancaster en 2009, à dégager avec une telle maîtrise les mécanismes de fonctionnement de l'économie de et autour de *Vindolanda* et à en comprendre avec une telle maturité la structure et la signification dans le cadre de l'économie antique, est remarquable. En 70 pages denses mais lisibles, accompagnées régulièrement de tableaux et de récapitulatifs bienvenus, Grønlund Evers rentre dans les documents les plus significatifs pour en saisir l'essentiel. Loin des schémas conceptuels multipliés à l'envi par les économistes en chambre depuis plus d'un siècle, ici on vit le concret des

transactions au jour le jour, au fil des messages d'achats, de commandes, de plaintes, de supplications entre le personnel du camp, militaire ou civil, et leurs correspondants, parents, amis, négociants. Le système économique qui s'en dégage est tout sauf uniforme et stéréotypé. Il est « multilayered » en termes d'échange, de redistribution ou de réciprocité. L'argent comptant, le « cash », est de la plupart des affaires et dans *Tab. Vindol.* II 343 en particulier « money would seem to have weighed heavier than status and reputation ». Qu'il s'agisse d'un négoce de famille, d'un réseau d'amis, d'agents officiels, ou d'intermédiaires, de soldats détachés à la campagne ou de civils dans le camp, qu'il s'agisse de blé, de peaux, de matériaux de construction, de crédit ou de caution, le contexte est bien celui d'une « market economy ». À la nuance près que le partenaire principal est l'armée et les responsables du camp et que dès lors une des composantes des relations relève aussi du social et de la « moral economy ». Les négociants de toute sorte sont présents et actifs à *Vindolanda* et c'est même un civil qui s'occupe de l'approvisionnement en blé. On est vraiment loin du cliché réducteur d'une économie de prédation, taxes et impôts procédant au départ de Rome à une redistribution alimentaire fermée sur la Ville et dans les camps. La filière officielle annonaire est vraiment très discrète dans les documents, même si l'on consommait ici de l'huile de Bétique, du froment et des sigillées. La part dans l'échange et la distribution des pratiques sociales de réciprocité, de droits et devoirs liés au statut ne paraît pas dominante. Le budget du camp, la paie des hommes et une conception ouverte et rationnelle de la vie matérielle et de l'organisation des échanges génèrent une dynamique économique régionale intéressante que l'on observe de plus en plus souvent autour des camps à travers l'Empire. Les parallèles observés avec le *Mons Claudianus*, Bu Njem, Dura Europos ou *Vindonissa* sont éclairants. En somme, « the economy of Vindolanda should be perceived as being constituted by three interdependent ways of institutionalising exchange within society, and hence, the resulting economic system displays multiple, ambiguous characteristics and behaviours which cannot readily be subsumed into a single, traditional model ». Et, bien que cette économie soit « différente », « the individuals encountered in the tablets display a high degree of economic rationality ». – Voilà de la vraie histoire économique sur documents. Intelligente et qui va à l'essentiel. Georges RAEPSAET

Luisa BRECCIAROLI TABORELLI (a cura di), *Oro, pane e scrittura. Memorie di una comunità* « inter Vercellas et Eporediam ». Rome, Quasar, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 533 p., 135 pl., 213 fig., ill. (STUDI E RICERCHE SULLA GALLIA CISALPINA, 24). Prix : 45 €. ISBN 978-88-7140-446-2.

Il volume a cura di L. Brecciaroli Taborelli (che ne è anche principale autrice: suoi sono nove dei venti contributi presenti, nonché l'*Introduzione* e, in collaborazione con A. Deodato, l'ampio ed esaustivo *Catalogo* dei reperti) si propone dichiaratamente quale ideale complemento del precedente *Alle origini di Biella. La necropoli romana*, Torino 2000, già curato dalla Stessa e dedicato all'area cimiteriale emersa ai piedi del Piazzo di Biella. Nel volume in recensione vengono ora editi i materiali rinvenuti nella necropoli scavata presso la Cascina Vignazza, nel territorio del comune biellese di Cerrione, e in alcuni degli abitati stagionali identificati nella vicina area della Bessa

signatures italiques du site de la future *Colonia Ulpia Traiana*, qui amène vers 5 av.n.è. les débuts du site civil, donc en décalage par rapport à *Vetera* I et à Oberaden. Ce qui est, somme toute, logique. Comme l'est la fixation vers 12 av.n.è. de l'installation du camp d'*Asciburgium*, lié lui à l'offensive de Drusus. L'histoire de la marque P.FLOS est tout à fait intéressante. Elle est liée aux camps de la Lippe, particulièrement à Haltern et à Anreppen, une des bases militaires les plus orientales de la rive droite du Rhin. M. Petronius Flosclus est un producteur négociant identifié par ailleurs qui fabrique et vend des italo-gauloises et leurs variantes gallo-belges sur le marché rhénan à l'époque d'Auguste. Il est fournisseur aux armées et fait partie manifestement de ces hommes d'affaires actifs à Cologne à un moment où Auguste lui-même et sa famille développent une politique expansionniste à la fois dans la gestion de la nouvelle province de Germanie et dans l'urbanisation de sa capitale. Bel ensemble aussi, une cargaison coulée dans le port de Cologne. Tout un service de 15/17 et de 18 avec les meilleures signatures du moment, Vitalis, Calvus et Censor qui sont de gros exportateurs, omniprésents dans toutes les provinces occidentales, ce qui pour l'instant masque la structure de leur réseau. Je relève aussi un autre ensemble original à Nimègue. Ici il s'agit de la sigillée en usage dans des *canabae* sur une courte période, à peine 35 ans, qui autorise une comparaison directe avec le matériel du camp légionnaire voisin. On attendait un niveau qualitatif et quantitatif inférieur. Ce n'est pas le cas. Le pouvoir d'achat et les goûts sont les mêmes. Retour aux producteurs avec une belle étude sur le premier Atelier de Metz et le groupe de Lossa. Proche des Argonnais, de Haute Yutz et de La Madeleine, le répertoire décoré est désormais constitué et fonctionne autour du 3^{e} quart du II^{e} siècle. Voilà un outil de travail désormais indispensable pour les analyses des produits dits de l'Est. Je note encore les estampilles d'une *mansio* de la *CUT*, une grosse étude sur la céramique des années 150-190 retrouvée à Arentsburg, avec un lot impressionnant de sigillées de La Madeleine et de Trèves, la localisation, par l'étude du matériel, d'un marchand dans le *vicus* proche du camp d'Ober-Florstadt, et un lot de graffiti de Rheinzabern, dont plusieurs d'Attianus. Georges RAEPSAET

Gustav Adolf LEHMANN, *Imperium und Barbaricum. Neue Befunde und Erkenntnisse zu den römisch-germanischen Auseinandersetzungen im nordwestdeutschen Raum – von der augusteischen Okkupationsphase bis zum Germanien-Zug des Maximinus Thrax (235 n. Chr.).* Vienne, Verlag der ÖAW, 2011. 1 vol. 15 x 22,5 cm, 135 p., ill. (ÖSTERREICHISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN. PHIL.-HIST. KL. SITZUNGSBERICHTE, 821. Band). Prix : 29 €. ISBN 978-3-7001-7093-8.

Depuis les célébrations en grande pompe du désastre de Varus en 9 d.n.è., l'intérêt pour la présence romaine sur la rive droite du Rhin, en Germania Magna, n'a pas faibli. Les découvertes se sont multipliées ces dernières années et tous les documents archéologiques et historiques confirment la constatation établie par Werner Eck et synthétisée dans son remarquable ouvrage *Köln in der Römischer Zeit* (Cologne, 2004) : de 9 av. n.è. à 9 de n.è., une province de *Germania* fonctionne institutionnellement au même titre que les Trois Gaules, créées en 12, et dans leur foulée. Mais de courte durée. Le massacre des légions de Varus fut effectivement un désastre dont on

ne mesurera jamais assez les conséquences. La longue tradition historiographique allemande qui minimise la présence romaine sur la rive droite du Rhin à l'époque d'Auguste et aime à souligner l'échec de la conquête n'est cependant pas près de s'éteindre. Le petit ouvrage de Gustav Adolf Lehmann entend faire le point sur les découvertes et les recherches récentes en ce qui concerne les rapports entre Rome et la Germanie dans le « nordwestdeutschen Raum », d'Auguste à Maximin le Thrace. Les points d'ancrage de la discussion sont les lieux du massacre autour de Kalkriese et du Teutoburger Wald, le site civil de Waldgirmes, Zentralplatz romaine sur la Lahn, le camp de Drusus à Hedemünden sur la Weser-Werra, et les guerres marcomannes de Maximin. L'accent est plutôt mis sur les épisodes militaires, bien documentés et mis en contexte. Lehmann entend aussi atténuer l'institutionnalisation de la Germanie par Auguste et contredire la thèse de Werner Eck. Sur le plan institutionnel où il tente de se convaincre qu'il s'agit plutôt d'un projet non abouti, et en négligeant à peu près totalement l'investissement économique et commercial immédiat de la famille impériale et du secteur privé, autant pour les matières premières (carrières, gisements plombifères) que pour les produits fabriqués (poterie). Autant dire que la position de Werner Eck, qui était déjà celle de Thomasson trente ans plus tôt, n'en est pas ébranlée. Georges RAEPSAET

Sven STRAUMANN, *Die Nordwestecke der Insula 50 von Augusta Raurica. Die Entwicklung eines multifunktional genutzten Handwerkerquartiers.* Augst, Augusta Raurica, 2011. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 255 p., 33 pl., 119 fig. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 47). Prix : 100 FS. ISBN 978-3-7151-0047-0.

Le volume 47 de la collection Forschungen in Augst est dédié à la publication des fouilles de sauvetage menées en 1981-1982 sur la façade ouest de l'*insula* 50 d'*Augusta Raurica*. L'îlot se situe au sud-est du quadrillage urbain du chef-lieu et borde la rue qui mène à l'est et à l'ouest aux axes routiers quittant l'espace urbain via les deux accès monumentalisés de la ville. La position de ce quartier, à l'écart du centre monumental, explique sans doute que l'on y pratiquait des activités artisanales diversifiées (métallurgie, tissage, etc.). Occupés depuis les années 10 après J.-C., les bâtiments de bois et les aires non bâties associées, destinées au parcage pour le bétail, seront progressivement remplacées par des maisons de type Streifenhaus. Les états de construction ultérieurs permettent de suivre l'édification, à l'issue d'un regroupement parcellaire, d'un atelier de 252 m^2 dans lequel des artisans pratiquaient aussi bien la post-réduction liée au travail du fer que le traitement des métaux non-ferreux. En plus des activités métallurgiques déjà évoquées, l'*insula* accueillera ensuite un atelier de faux-monnayeurs dont l'existence était déjà connue. La répartition spatiale des découvertes trahit la nature des productions, depuis le stockage des matières premières jusqu'à un espace de vente, démontrant que la distribution commerciale des produits finis était assurée aussi sur place. Les derniers témoins d'occupation coïncident avec la période des invasions, les indices d'une présence sur le site au Bas-Empire pouvant être rattachés à une simple fréquentation des lieux transformés en gisement de matériaux jusqu'à la fin du Bas-Empire. Les données recueillies par T. Tomasevic Buck durant l'opération de fouilles réalisée dans les années 1980 ont été traitées dans

dentale), c'est l'objectif déclaré d'Allard Mees, devenu ces dernières années un des acteurs les plus actifs en matière d'applications informatiques, dites EDV (Electronische-Daten-Verarbeitung), des données céramologiques. En croisant les données, à savoir les lieux de production, les sites-clients chronologiquement fermés, l'identification des ateliers et signatures (plus de 20 000 signatures encodées et plus de 3 000 décors signés), et le contexte historique, à l'aide d'analyses de correspondance, sur un support cartographique adéquat, Mees nous livre un atlas de près de 200 cartes in 4° avec toutes les combinatoires possibles. C'est impressionnant ! Au départ d'Arezzo, de Pise, de Lyon et de La Graufesenque, nous suivons la marchandise d'un potier, voire même d'une phase de production avec une périodisation à 5 ans, à travers les provinces occidentales de l'Empire romain. Une mine pour les historiens économistes. Les apports sont innombrables et ne se mesureront qu'avec le temps. Notons déjà la variabilité du marché entre -20 et le changement d'ère en terme de distribution géographique, ou l'absence de globalisation commerciale des produits au sein d'un même atelier, ou le ciblage d'une clientèle militaire ou civile, ou l'opportunisme des producteurs-négociants, ou le rôle des succursales pour affaiblir le coût-marché du produit, ou les déplacements des marchés en fonction de la stabilisation politique ou de l'accroissement du pouvoir d'achat... Je suis généralement très prudent en matière d'appréciation « modernisante » de l'économie antique, mais il faut bien avouer que les mécanismes de la production commercialisée des sigillées à partir d'Auguste, et quelque part à cause d'Auguste, sont proches d'un marketing moderne. Et le client qui achète son petit service plat et tasse Ha 2 et Ha 8 du Service II de Haltern est un deuxième classe qui n'a rien d'une élite urbaine privilégiée. Un regret p. 7, la province augustéenne de Gaule Belgique ne va pas jusqu'au Rhin et la Germanie des deux rives du Rhin constitue bien une province à part entière. Sur ce point très historique, la bibliographie proposée est complètement dépassée.

Georges RAEPSAET

Bernd LIESEN (Ed.), *Terra Sigillata in den germanischen Provinzen*. Kolloquium Xanten, 13.-14. November 2008. Mayence, Ph. von Zabern, 2011. 1 vol. 22 x 28 cm, VII-352 p., nombr. ill. (XANTENER BERICHTE, 20). ISBN 978-3-8053-4345-9.

Toujours aussi luxueusement publiée, voici la dernière livraison des *Xantener Berichte*, consacrée à la terre sigillée dans les provinces germaniques. Un archéologue des provinces romaines pourrait-il vivre sans sigillée ? Non assurément. Et la passion dure, intacte, depuis le milieu du XIX^e^ siècle. La matière est immense et inépuisable. Dans la seule petite zone de 30 ares fouillée en 2005 et présentée dans ce volume, au sud d'Arentsburg-*Forum Hadriani*, les archéologues recueillent 26 167 fragments de poterie, dont 3 654 sigillées. Les céramologues n'ont pas attendu la récente ouverture modernisante de l'économie antique pour découvrir l'industrie de masse et le grand marché interconnecté. Et en plus ils parviennent encore à faire du travail original, novateur, toujours plus approfondi en faisant fond sur les ensembles fonctionnels cohérents, les assemblages et les dépôts, sur la définition des ateliers et des liens entre potiers, sur celle des catégories de clientèle, sur les usages. Sans déroger à nos habituels devoirs de périodisation, comme le montre, en premier bilan, l'analyse des

signatures italiques du site de la future *Colonia Ulpia Traiana*, qui amène vers 5 av.n.è. les débuts du site civil, donc en décalage par rapport à *Vetera* I et à Oberaden. Ce qui est, somme toute, logique. Comme l'est la fixation vers 12 av.n.è. de l'installation du camp d'*Asciburgium*, lié lui à l'offensive de Drusus. L'histoire de la marque P.FLOS est tout à fait intéressante. Elle est liée aux camps de la Lippe, particulièrement à Haltern et à Anreppen, une des bases militaires les plus orientales de la rive droite du Rhin. M. Petronius Flosclus est un producteur négociant identifié par ailleurs qui fabrique et vend des italo-gauloises et leurs variantes gallo-belges sur le marché rhénan à l'époque d'Auguste. Il est fournisseur aux armées et fait partie manifestement de ces hommes d'affaires actifs à Cologne à un moment où Auguste lui-même et sa famille développent une politique expansionniste à la fois dans la gestion de la nouvelle province de Germanie et dans l'urbanisation de sa capitale. Bel ensemble aussi, une cargaison coulée dans le port de Cologne. Tout un service de 15/17 et de 18 avec les meilleures signatures du moment, Vitalis, Calvus et Censor qui sont de gros exportateurs, omniprésents dans toutes les provinces occidentales, ce qui pour l'instant masque la structure de leur réseau. Je relève aussi un autre ensemble original à Nimègue. Ici il s'agit de la sigillée en usage dans des *canabae* sur une courte période, à peine 35 ans, qui autorise une comparaison directe avec le matériel du camp légionnaire voisin. On attendait un niveau qualitatif et quantitatif inférieur. Ce n'est pas le cas. Le pouvoir d'achat et les goûts sont les mêmes. Retour aux producteurs avec une belle étude sur le premier Atelier de Metz et le groupe de Lossa. Proche des Argonnais, de Haute Yutz et de La Madeleine, le répertoire décoré est désormais constitué et fonctionne autour du 3^{e} quart du II^{e} siècle. Voilà un outil de travail désormais indispensable pour les analyses des produits dits de l'Est. Je note encore les estampilles d'une *mansio* de la *CUT*, une grosse étude sur la céramique des années 150-190 retrouvée à Arentsburg, avec un lot impressionnant de sigillées de La Madeleine et de Trèves, la localisation, par l'étude du matériel, d'un marchand dans le *vicus* proche du camp d'Ober-Florstadt, et un lot de graffiti de Rheinzabern, dont plusieurs d'Attianus. Georges RAEPSAET

Gustav Adolf LEHMANN, *Imperium und Barbaricum. Neue Befunde und Erkenntnisse zu den römisch-germanischen Auseinandersetzungen im nordwestdeutschen Raum – von der augusteischen Okkupationsphase bis zum Germanien-Zug des Maximinus Thrax (235 n. Chr.).* Vienne, Verlag der ÖAW, 2011. 1 vol. 15 x 22,5 cm, 135 p., ill. (ÖSTERREICHISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN. PHIL.-HIST. KL. SITZUNGSBERICHTE, 821. Band). Prix : 29 €. ISBN 978-3-7001-7093-8.

Depuis les célébrations en grande pompe du désastre de Varus en 9 d.n.è., l'intérêt pour la présence romaine sur la rive droite du Rhin, en Germania Magna, n'a pas faibli. Les découvertes se sont multipliées ces dernières années et tous les documents archéologiques et historiques confirment la constatation établie par Werner Eck et synthétisée dans son remarquable ouvrage *Köln in der Römischer Zeit* (Cologne, 2004) : de 9 av. n.è. à 9 de n.è., une province de *Germania* fonctionne institutionnellement au même titre que les Trois Gaules, créées en 12, et dans leur foulée. Mais de courte durée. Le massacre des légions de Varus fut effectivement un désastre dont on

temps à autres. Comme il fallait s'y attendre, ces hommes n'y vivaient pas seuls mais en compagnie de leurs épouses et de leurs enfants dont l'épigraphie a conservé la trace. Ensuite, ce sont les ambassadeurs romains d'époque républicaine qui retiennent l'attention d'E. Torregaray Pagola (p. 319-334). Elle rappelle que les sénateurs étaient amenés, en fonction de leur connaissance de la région à visiter, à représenter dignement Rome, parfois au péril de leur vie, au cours de « tournées », dont les objectifs, la durée et la distance ont varié au cours de la République. Enfin, c'est aux voyages nuptiaux dans le cadre des relations entre les royaumes francs et leur homologue wisigoth, aux VI^e^ et VII^e^ s. de notre ère, que s'intéresse R. Valverde Castro (p. 335-366). De manière assez surprenante, les déplacements des femmes de cette dynastie germanique sont davantage documentés que ceux des souverains, en dépit du fait que ces dames ne jouaient de rôle politique qu'à l'intérieur des murs du palais royal. L'auteur présente ainsi des périples, dont certains avortés ou hauts en couleur, de princesses wisigothes telles que Galswinthe ; sa sœur cadette, la célèbre Brunehilde (ou Brunehaut) ou encore Ermenberge, un temps fiancée au petit-fils de la précédente. Pour leur part, d'autres nobles franques firent le trajet en sens inverse : Rigonde, belle-fille de Galswinthe ; Ingonde, fille de Brunehilde et Clodosinde. Tous ces mouvements, destinés à nouer des alliances entre Francs et Wisigoths, confirment dans le même temps l'importance des femmes au cœur des stratégies matrimoniales. Pour conclure, on peut affirmer que l'ouvrage, malgré de sporadiques fautes d'orthographe, offre d'intéressantes présentations sur des thèmes que l'historiographie avait pour le moins délaissés. L'amplitude des thématiques abordées et rassemblées dans ce livre permet en effet d'entrevoir de multiples perspectives de recherche, parfois insoupçonnées, qui méritent d'être approfondies. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Bernd LÖHBERG, *Das* "Itinerarium provinciarum Antonini Augusti". *Ein kaiserzeitliches Strassenverzeichnis des Römischen Reiches. Überlieferung, Strecken, Kommentare, Karten.* Berlin, Frank & Thimme, 2^e^ éd. augm., 2010. 2 vol. 21 x 29,5 cm, IV-422 p., 40 p. annexes, 87 cartes, 2 cartes dépliantes. Prix : 178 €. ISBN 978-3-86596-283-6.

On connaît relativement bien la *Tabula Peutingeriana*, spectaculaire à souhait comme représentation emblématique de la route romaine sillonnant l'Empire, de la Bretagne insulaire à l'Euphrate. L'*Itinerarium Antonini Augusti* ne relève pas de la cartographie, mais propose une liste de stations, relais, bourgades et villes ponctuant les voies majeures et définissant par tronçons les itinéraires et les distances. Il s'agit d'un document essentiel à la connaissance de la topographie de l'Empire, malgré les lacunes, imprécisions voire erreurs de localisation ou de dénomination. Celles-ci ne sont pas nécessairement dues à l'auteur premier ou à la chancellerie d'origine, peut-être sous Caracalla, ou même sous Marc-Aurèle, mais à l'état des connaissances lors des multiples transcriptions manuscrites. L'organisation des trajets suit un principe territorial, à l'intérieur de 17 contrées au sein des frontières de l'Empire. L'édition de référence est celle d'Otto Cuntz, en 1929 (réed. 1990) dans la Teubneriana. Nous n'avons pas affaire ici à une nouvelle édition. Malgré une attention particulière portée à la tradition manuscrite, la valeur des *codices* n'est pas répercutée dans un apparat

digne de ce nom. C'est dommage car plusieurs *codices* remontent aux meilleurs ateliers des VII^e^ et VIII^e^ siècles, démontrant clairement que l'It. Ant., comme l'*Itinerarium Maritimum* qui lui est souvent associé, sert toujours dans l'Espagne visigothique comme dans l'Empire carolingien. Il s'agit plutôt ici, dirait-on, de faciliter une prise de connaissance générale de l'It. Ant. sous diverses formes accessibles à un public large. Tableaux, listes, inventaires, *indices* sont multipliés pour accéder à l'information recherchée. Les itinéraires sont présentés sous forme de tableaux à colonnes multiples comprenant le nom de la station dans la forme retenue par Cuntz, ce que l'auteur appelle la Grundform, c'est-à-dire le nom « officiel » connu ou reconstitué, le nom équivalent dans la carte de Peutinger ou dans la Cosmographie de Ravenne, le nom actuel, les distances, les éventuels milliaires associés. L'ensemble des données rassemblées est cartographié dans un deuxième volume. Les tracés des itinéraires apparaissent alors dessinés en rouge sur le fond de carte procuré par l'atlas Barrington, *sine varietur*, c'est-à-dire avec de trop nombreuses erreurs. Si l'on fait l'exercice pour un itinéraire que l'on connaît un peu, on est déçu d'une part par les tableaux de Löhberg où l'information est sommaire, non référencée et parfois erronée, d'autre part par la carte en annexe qui n'est représentative de l'It. Ant. que par le surlignage rouge des tracés du Barrington. En A4, tronçon dit de *Castellum* à *Colonia*, on ne voit trop ce qui a décidé de la Grundform *Geminiacus vicus*, ou de *Aduatuca Tungrorum*. La leçon meilleure *Geminiacum* du Vindobonensis (L) n'est pas retenue. Quant à la localisation actuelle, elle renvoie à Gembloux, identification abandonnée depuis longtemps au profit incontesté de Liberchies. Pour *Perniciacum*, il s'agit de Braives et non de Branchon. Et pour Cologne, il n'y a guère de doute pour le nom officiel, *Colonia Claudia Ara Agrippinensis* et non *Colonia Agrippina*. L'idée de mentionner les milliaires est en soi excellente, encore faut-il les inventorier au plus près de la bibliographie actuelle et non dans l'état le plus ancien du *CIL*. En B.1c, entre *Epoisso vicus* et *Orolauno vico*, a été trouvé un remarquable milliaire de l'époque de Claude (*ILB* 136 *bis* = *CIL* XVII/2, 549). Il n'est pas mentionné, ni celui entre Waudrez et Liberchies non plus. Plusieurs inexactitudes et erreurs sont liées à une bibliographie périmée. Pour les routes de la Belgique, renvoyer à un article de Jacques (*sic*) Mertens de 1957 est décevant. Le même Joseph Mertens avait dressé deux superbes cartes en 1965, complétées depuis par de multiples travaux. On est un peu étonné aussi de voir mélangés dans la même bibliographie les éditions anciennes comme celle de Gronovius de 1696 ou la Teubneriana de Cunz, et les ouvrages d'érudition ou les atlas. Il y a de bonnes idées dans ce projet de cartographie appliquée de l'It. Ant., mais trop d'imprécisions et d'erreurs dans la réalisation. On ne peut se fier aveuglément ni aux tableaux de l'It. Ant. ici présentés, ni au Barrington.

Georges RAEPSAET

Edmund HOPPE, *Mathematik und Astronomie im klassischen Altertum*. Herausgegeben und eingeleitet von Jürgen Paul SCHWINDT. Nachdruck der Originalauflage 1911. Band I. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2012. 1 vol. 10,5 x 16 cm, 314 p. Prix : 24 €. ISBN 978-3-8253-2011-9.

collective (ici discutée) de la plèbe de Rome montre que le conflit crée la mémoire autant que la mémoire, instrumentalisée et recomposée à des fins partisanes, crée le conflit ou l'entretient. Cette quatrième partie constitue, à notre avis, l'acmé de ce riche volume, clos par une conclusion sous forme d'une réflexion sur le conflit comme élément en partie à l'origine de l'éclat politique du *princeps Augustus* (St. Benoist). Ces dernières pages jouent pleinement leur rôle et redonnent une cohérence essentielle à cet ouvrage de synthèse de haut niveau sur la notion de conflit, d'une importance majeure dans l'Antiquité. Pascal MONTLAHUC

Fritz MANGARTZ, *Die byzantinische Steinsäge von Ephesos. Baugefund, Rekonstruktion, Architekturteile.* Mayence, RGZM, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm, VII-113 p., 23 pl., 53 fig. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 86). Prix : 45 €. ISBN 978-3-88467-149-8.

De nombreux ateliers s'installent à l'époque byzantine sur les ruines de la ville antique d'Éphèse. Plusieurs se concentrent dans l'espace occupé par le « Hanghaus 2 », dont un artisanat de la poterie, de la métallurgie et du travail de la pierre. Les fouilles des années 1980 ont permis d'y reconnaître les restes d'une installation hydraulique entraînant une scie de découpe du marbre. La découverte et l'identification de cette technologie hydraulique particulière restent exceptionnelles même si aujourd'hui elles s'inscrivent dans le cadre d'une réévaluation des technologies productives. Les effets mécaniques et la force développée au départ des aqueducs ou biefs de rivières sont reconnues depuis les travaux remarquables de Wikander et Oleson, mais l'archéologie antique du moulin à eau et de ses multiples applications commence seulement à fournir des exemples bien identifiables sur le terrain. Les vieilles idées sur la « révolution » médiévale du moulin à eau, du collier d'épaules et du gouvernail d'étambot ont la vie dure et ont occulté les réalisations technologiques du monde gréco-romain. Ce blocage épistémologique a fait perdre beaucoup de temps et un potentiel d'identification qu'offre la fouille moderne. La consolation, c'est que les quartiers artisanaux intéressaient peu les archéologues d'autrefois. Les lieux de métier arrivent seulement à l'ordre du jour des agenda de fouilles (voir par exemple N. Monteix, *Les lieux de métier. Boutiques et ateliers d'Herculanum.* Rome, 2010 ; le même et Nicolas Tran, *Les savoirs professionnels des gens de métier*. Naples, 2011). Tout n'est donc pas perdu. Après le témoignage de la *Mosella* d'Ausone (v. 362-364), les vestiges de Hierapolis et de Gerasa, la fouille d'Éphèse vient compléter notre connaissance avec une précision telle qu'une reconstitution à échelle 1/1 a pu être réalisée et expérimentée. Le départ hydro-mécanique est classique, comme dans un moulin à farine, une amenée d'eau actionne une roue à aube. Mais au lieu du transfert d'un mouvement rotatif à un autre, il y a transformation du rotatif en alternatif, en va-et-vient, ce qui implique un arbre à cames. Le principe en était admis pour les automates d'Héron, mais les historiens des sciences émettaient de grands doutes en ce qui concerne les applications industrielles, comme pour les turbines hydrauliques. La roue de 2,80 m de diamètre entraîne le mouvement de deux lames de scies en fer, développant environ 1 kw de puissance. Un système astucieux de suspension du châssis par des poulies permet un travail souple et régulier. La lubrification des traits de scie se

fait au mélange de sable quartzique et d'eau. Totalement encadrée et mesurée, l'expérimentation autorise des résultats validés et démontre l'intérêt de la technologie utilisée, avec un rendement global de près de 10 fois supérieur à la scie à main. Les deux scies parallèles dégagent, au départ de blocs récupérés, des plaques de marbres qui seront utilisées en placage sur des bâtiments publics et religieux. Je ne sais pas si le bruit de la scie hydraulique d'Éphèse est aussi poétique que celui de la Moselle, mais son chant fera tinter plus d'une oreille d'historiens des techniques.

Georges RAEPSAET

Yves DUHOUX & Anna MORPURGO DAVIES (Ed.), *A Companion to Linear B. Mycenaean Greek Texts and their World.* Volume II. Louvain, Peeters, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-343 p., ill. (BIBLIOTHÈQUE DES CAHIERS DE L'INSTITUT DE LINGUISTIQUE DE LOUVAIN, 127). Prix : 55 €. ISBN 978-90-429-2403-1.

Il s'agit du second volume d'un manuel excellent, le premier ayant paru en 2008 (v. *AC*, 79, 2010, p. 309-324), et le troisième probablement à la fin de l'année. Y. Duhoux (« Interpreting the Linear B records: some guidelines », p. 1-32) offre une propédeutique très claire pour l'analyse des documents rédigés en linéaire B. Après avoir posé les principaux problèmes de cet objectif (ambiguïté de l'écriture ; contexte « technique » et « laconique », et la langue elle-même), il indique, non sans raison, que le « bon sens » ainsi qu'une méthodologie appropriée seront les instruments nécessaires pour parvenir à une interprétation correcte. Les principaux points méthodologiques qu'il propose sont les suivants : le respect des faits épigraphiques et de l'orthographe. Il met également l'accent sur divers conseils et réflexions concernant certains aspects pertinents, notamment ceux relatifs à l'analyse du lexique, à l'importance du contexte et au besoin d'éviter les *a priori*, comme c'est le cas de l'interprétation religieuse. Tout cela peut être résumé par le principe de l'économie : la meilleure interprétation est celle qui nécessite le moins d'hypothèses. Le chapitre de T. G. Palaima (« Scribes, scribal hands and palaeography », p. 33-136) est distribué en deux parties. Dans la première partie (p. 34-83), il résume l'histoire de l'épigraphie mycénienne, avant et après le déchiffrement, et il conclut en citant trois ouvrages modernes sur la paléographie mycénienne (de Palaima, concernant la paléographie des nodules inscrits pyliens et thébains ; un autre de C. Varias, en cours de publication, sur les documents découverts dans les « maisons » de Mycènes et, finalement, une étude de paléographie diachronique, avec application de la méthode statistique « phylogénétique » de C. Skelton). Il ajoute également deux exemples d'ouvrages traitant de documents rédigés en linéaire B et de leur chronologie (il s'agit d'un ouvrage de J.-P. Olivier sur l'attribution à la « main » 115 de Cnossos de la paternité de KH Ar 4 et Gq 5, et des études de J. M. Driessen, surtout, *The Scribes of the Room of the Chariot Tablets at Knossos. Interdisciplinary Approach to the Study of a Linear B Deposit*, Salamanca, 2000, où est résolu le problème de la chronologie des tablettes Cnossiennes). Dans la seconde partie (p. 95-126), il expose une étude très complète sur les aspects concernant les scribes ou, disons plutôt, les « tablet-writers » (leur identification paléographique, la typologie et la manufacture des documents, leurs instruments d'écriture, les sujets sur lesquels ils écrivaient, leur apprentissage et leur

century BC, the Romans had already, for strictly political reasons, temporarily closed the mines of gold and silver in Macedonia (Livy 39.24.2; 45.18.3: 45.29.11, p. 91). At times Rome seems to have chosen to operate one quarry or mine over another for reasons of convenience (p. 340), and there was indeed a central bureau that was responsible for such decisions (p. 342-343), with particularly strong evidence of this as regards marble (p. 344-353). As the author correctly notes in his conclusion: "this elaborate organizational system remained vital to maintain Rome's power throughout the Principate" (p. 369). Hirt's work is painstaking in its research and is a mine of valuable information in which every historian or archaeologist will find useful data. Even more important than this, though, is the fact that many of the questions studied may be extrapolated to other periods and other regions, given the presence of the necessary safeguards. The exploitation and use of mines in the Late Roman and Early Byzantine Empire is the subject of much debate and this book is a valuable source of ideas about the topic. A greater focus on the issues in question would perhaps have been desirable, as a theme is often repeated in a number of different parts of the book using similar arguments. Pages 226-260 revisit the issues described above, and the relationship between *procuratores* and the exploitation of mines in north-eastern Spain is addressed on as many as fourteen different occasions (p. 76, 119, 120, 123, 162, 166, 186, 187, 188, 199, 232, 250, 340 and 360). In certain areas there are gaps, such as the lack of attention paid to coinage or to monetiform objects such as those that existed in the south of Spain between the first centuries BC and AD (A. Casariego, G. Cores, and F. Pliego, *Catálogo de plomos monetiformes de la Hispania antigua*, Madrid, 1987), the purposes of which appear similar to the Balkan token money and coin series (*nummi metallorum*) which are in fact covered in the book (p. 58, 59, 64-67, 72, 82). The essential questions regarding the organisation of mines and quarries in the Principate are, however, examined with a great deal of intelligence and flexibility, and the responses, as pertinent as the questions themselves, provide a valuable window on the organisation of the vast, diverse and complex world of quarries and mines in the Roman world. This is an important book, and one which will prove to be an essential point of reference for a considerable time.

Fernando LÓPEZ SÁNCHEZ

Marburger Beiträge zur antiken Handels-, Wirtschafts- und Sozialgeschichte. Band 28 (2010). Band 29 (2011). Rahden, Marie Leidorf, 2011-2012. 2 vol. 15,5 x 22 cm, 229 p., ill. ; 259 p., ill. Prix : 39,80 €. ISSN 1864-1415.

La livraison 2010 des *MBAH* réunit les communications d'un colloque qui s'est tenu à Winnipeg sur le thème des imitations dans la production et le commerce antiques. Dans le commerce mondialisé d'aujourd'hui, la production de fausses montres suisses, vêtements griffés, voire médicaments trafiqués constitue un phénomène majeur qui entraîne à la fois des protections juridiques de plus en plus lourdes et une répression de plus en plus impitoyable des contrefacteurs. Le monde gréco-romain lui aussi imite et vend de l'imitation. Et comme il n'existe ni brevet déposé, ni copyright, ni contrôle de l'origine, le faux se vend comme le vrai. L'intérêt pour l'historien économiste est multiple. Cela implique qu'il y a de la valeur ajoutée sur

des produits commerciaux liés à une qualité reconnue et qu'il y a des producteurs qui en tirent du bénéfice. La deuxième réflexion est celle du céramologue qui a l'habitude dans ses nomenclatures et typologies de trouver la catégorie « imitations » qui est souvent intéressante parce que technologiquement elle est généralement facile à identifier et qu'elle est significative de déplacement de marché, d'investissements régionaux et d'évolution de clientèle. Le concept d'imitation n'est pourtant pas si simple à définir. La *rubra* si fréquente sous Auguste et Tibère dans les camps rhénans est considérée au départ comme une « imitation » des sigillées italo-gauloises. Le produit est plutôt de bonne facture. Au III^e^ siècle, certains ateliers argonnais commercialisent de la sigillée « d'appellation » très médiocre en regard des sigillées comtemporaines de Rheinzabern, et *a fortiori* des meilleures lédoziennes. En l'occurrence, la partition entre le vrai et le faux paraît un peu arbitraire et plutôt embrouillée. Sont ici soumis aux enquêteurs les parfums, un classique de l'imitation lié à l'immense plus-value du produit, la fausse monnaie bien évidemment, les amphores dont les formes typées tentent de faire prendre de la piquette pour du premier cru de Cos, les jetons, avec une interrogation aussi sur les régulations et contrôles de type sociaux affectant les produits. Le volume de 2011 est dédié à Thomas Pekary, figure importante de la numismatique et de l'archéologie gréco-romaine, décédé en 2010. Les thèmes des contributions sont variés autour de l'économique et du commerce, avec une prédilection pour les inépuisables documents papyrologiques. Il y est question de la fonction économique des basiliques de forum, de la production du bleu d'Égypte, du coût des transactions administratives, du passage structuré entre atelier et marché, du rôle des *phylakes* en Égypte, des *ptochoi* chez Homère et de la frappe monétaire chez les Pères de l'Église. – Soulignons la vitalité de cette revue d'histoire économique qui fut et reste un des premiers et des meilleurs vecteurs de la prise en compte historique du phénomène commercial dans l'Antiquité. Georges RAEPSAET

Thomas SCHMIDTS, *Akteure und Organisation der Handelsschifffahrt in den nordwestlichen Provinzen des römischen Reiches.* Mayence, RGZM, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, VII-166 p., 53 fig. et cartes. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 97). Prix : 45 €. ISBN 978-3-88467-185-6.

Thomas Schmidts propose ici une synthèse sur la navigation et les acteurs de la navigation commerciale en Gaule et dans les provinces occidentales de l'Empire romain, en privilégiant la documentation épigraphique. Il s'agit donc plutôt de gestion et de définition du personnel navigant que d'archéologie de la batellerie. Après avoir montré après d'autres que les Gaulois de l'Indépendance utilisaient leurs rivières et leurs mers, l'auteur fait l'inventaire des fonctions à l'époque romaine : *navicularii* surtout présents à Narbonne et à Arles ; *nautae* à Lyon, sur le Rhône et les rivières d'Occident ; *caudicarii* en Italie ; *ratiarii* un peu partout ; *proreta* rare et subalterne ; *utricularii* sur les plans d'eau intérieurs ; un *moritex* un peu énigmatique ; plus un *actor navis* et un *vilicus navis*. C'est un bon inventaire documentaire agrémenté d'une bibliographie presque à jour, à défaut d'être toujours utilisée ou bien comprise. Mais il faut reconnaître qu'on travaille sur des petits nombres et la prudence interprétative doit être de mise. Je ne suis pas convaincu que les naviculaires soient de condition

chez les Bataves. Un glaive dans un *tumulus* ne suffit pas à faire un vétéran. Le problème de la main-d'œuvre servile reste difficile à apprécier. Le *servus* ne se reconnaît pas facilement dans la masse des dépendants que Nico Roymans tendrait à considérer comme « most probably slaves ». Les mêmes entraves servent aussi pour les bovidés et les équidés. La prudence doit être aussi de mise pour la « nouvelle » organisation sociale de la production, avec gros patrons et main-d'œuvre dépendante investissant dans une agriculture commerciale et petits fermiers contrôlés par l'élite. Et entre les deux, une « middle-class group » de « free farmers with their own land » ? Pourquoi pas, mais sur quels critères ? Ton Derks réétudie les tablettes de bronze de la villa de Valkenburg-Ravensbos (Finke 306-308), qui figurent au nombre des tout rares témoignages documentaires du rang et des fonctions de propriétaires de villas, et formule d'intéressantes remarques sur le décurionat entre ville et campagne, mais en sous-estimant la nécessité pour les membres de l'ordre décurional de justifier d'une base et de revenus fonciers très importants. Il est toujours souhaitable et louable de porter les données archéologiques au meilleur niveau de l'interprétation historique. Comme hypothèses de travail, ni plus ni moins. Georges RAEPSAET

Allard W. MEES, *Die Verbreitung von Terra sigillata aus den Manufakturen von Arezzo, Pisa, Lyon und La Graufesenque. Die Transformation der italischen Sigillata-Herstellung in Gallien.* Mayence, RGZM, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, VII-298 p., 237 fig. + 1 CD-Rom. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 93). Prix : 60 €. ISBN 978-3-88467-173-3.

La diffusion précoce des sigillées italiques et gallo-romaines à l'époque augustéenne et préflavienne constitue un phénomène commercial hors norme qui a toujours fasciné les historiens et les archéologues depuis Dragendorff, Déchelette ou Knorr, il y a plus d'un siècle. Des dizaines de publications chaque année, des dizaines de milliers d'artefacts issus des sites militaires occupés dès l'époque augustéenne, avec la particularité de disposer de sites fermés à occupation très courte, quelques années à peine pour les camps de la Lippe, entre Haltern et Anreppen, de -12, date de l'offensive de Drusus en Germanie, à 9 d.n.è., la défaite de Varus et l'abandon de la rive droite du Rhin. L'intérêt historique est multiple. Cette céramique qu'on appelle communément arrétine pour la première phase de production en Italie est de très bonne facture, d'une riche iconographie dans ses versions décorées, souvent signées, accompagnée d'une commercialisation intense liée à la politique de conquête d'Auguste, et objet de concurrences et d'opérations économiques très efficaces. Après le Conspectus d'Ettlinger (1990), le Corpus de Dannell e.a. (2003), l'Oxe-Comfort-Kenrick (2000), les Indices d'Hartley e.a. (2008-2009), le corpus on line du Römisch-Germanisches Zentralmuseum Mainz, et la Nottingham Database, que pouvait-on encore faire ? sinon mettre en œuvre ce stock impressionnant de données actualisées avec des logiciels performants de sériation, d'analyses statistiques et d'infocartographie. En l'ouvrant aux sigillées précoces du Sud de la Gaule, en particulier La Graufesenque, dont les débuts de la production paraissent directement liés à Arezzo, Mees démontre une continuité avérée là où on avait tendance naguère à dissocier deux phénomènes. Analyser la distribution des TS précoces en Europe (surtout occi-

dentale), c'est l'objectif déclaré d'Allard Mees, devenu ces dernières années un des acteurs les plus actifs en matière d'applications informatiques, dites EDV (Electronische-Daten-Verarbeitung), des données céramologiques. En croisant les données, à savoir les lieux de production, les sites-clients chronologiquement fermés, l'identification des ateliers et signatures (plus de 20 000 signatures encodées et plus de 3 000 décors signés), et le contexte historique, à l'aide d'analyses de correspondance, sur un support cartographique adéquat, Mees nous livre un atlas de près de 200 cartes in 4° avec toutes les combinatoires possibles. C'est impressionnant ! Au départ d'Arezzo, de Pise, de Lyon et de La Graufesenque, nous suivons la marchandise d'un potier, voire même d'une phase de production avec une périodisation à 5 ans, à travers les provinces occidentales de l'Empire romain. Une mine pour les historiens économistes. Les apports sont innombrables et ne se mesureront qu'avec le temps. Notons déjà la variabilité du marché entre -20 et le changement d'ère en terme de distribution géographique, ou l'absence de globalisation commerciale des produits au sein d'un même atelier, ou le ciblage d'une clientèle militaire ou civile, ou l'opportunisme des producteurs-négociants, ou le rôle des succursales pour affaiblir le coût-marché du produit, ou les déplacements des marchés en fonction de la stabilisation politique ou de l'accroissement du pouvoir d'achat... Je suis généralement très prudent en matière d'appréciation « modernisante » de l'économie antique, mais il faut bien avouer que les mécanismes de la production commercialisée des sigillées à partir d'Auguste, et quelque part à cause d'Auguste, sont proches d'un marketing moderne. Et le client qui achète son petit service plat et tasse Ha 2 et Ha 8 du Service II de Haltern est un deuxième classe qui n'a rien d'une élite urbaine privilégiée. Un regret p. 7, la province augustéenne de Gaule Belgique ne va pas jusqu'au Rhin et la Germanie des deux rives du Rhin constitue bien une province à part entière. Sur ce point très historique, la bibliographie proposée est complètement dépassée.

Georges RAEPSAET

Bernd LIESEN (Ed.), *Terra Sigillata in den germanischen Provinzen*. Kolloquium Xanten, 13.-14. November 2008. Mayence, Ph. von Zabern, 2011. 1 vol. 22 x 28 cm, VII-352 p., nombr. ill. (XANTENER BERICHTE, 20). ISBN 978-3-8053-4345-9.

Toujours aussi luxueusement publiée, voici la dernière livraison des *Xantener Berichte*, consacrée à la terre sigillée dans les provinces germaniques. Un archéologue des provinces romaines pourrait-il vivre sans sigillée ? Non assurément. Et la passion dure, intacte, depuis le milieu du XIX^e^ siècle. La matière est immense et inépuisable. Dans la seule petite zone de 30 ares fouillée en 2005 et présentée dans ce volume, au sud d'Arentsburg-*Forum Hadriani*, les archéologues recueillent 26 167 fragments de poterie, dont 3 654 sigillées. Les céramologues n'ont pas attendu la récente ouverture modernisante de l'économie antique pour découvrir l'industrie de masse et le grand marché interconnecté. Et en plus ils parviennent encore à faire du travail original, novateur, toujours plus approfondi en faisant fond sur les ensembles fonctionnels cohérents, les assemblages et les dépôts, sur la définition des ateliers et des liens entre potiers, sur celle des catégories de clientèle, sur les usages. Sans déroger à nos habituels devoirs de périodisation, comme le montre, en premier bilan, l'analyse des

lentes, précises, complètes et la thèse est parfaitement construite, convaincante. Le regret de l'historien c'est que la démarche n'ait pas été poursuivie, au moins quelques années de plus, pour conduire l'ethnogenèse jusque dans sa situation du début de l'époque romaine. Et à cet égard, le laboratoire nîmois aurait été d'un grand intérêt grâce à cette situation particulière de l'attribution des agglomérations du territoire environnant, comme Michel Christol l'a bien mis en évidence. Sans doute une perception incorrecte du régime romain est-elle à l'origine d'un certain nombre de malentendus : quand la conclusion qui traite de la situation à partir de la conquête du IIe siècle affirme « S'instaure de fait un rapport de domination politique directe – de type colonial – qui fige le processus de structuration politique des populations indigènes de cette région », on comprend que l'auteur pourrait bien confondre la colonie romaine et la colonie française. Dès lors qu'il n'admet aucune nuance entre la rupture brutale d'une déduction coloniale de droit romain, et l'octroi du droit latin, il ne voit pas que la vie des entités municipales va se poursuivre pendant plus d'un siècle selon des évolutions qui seront propres à chacune, au moins jusqu'à la fameuse attribution. Ensuite ce sera à la communauté entière des Volques Arécomiques de se réorganiser et d'évoluer au sein des structures provinciales romaines avec des accents qui resteront longtemps originaux. Ne pas avoir mené l'enquête jusque-là, c'est un peu une occasion manquée. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Gérard MOITRIEUX, *Toul et la cité des Leuques*. Paris, AIBL, 2010. 1 vol. 22 x 28 cm, XXI-420 p., 214 pl. (NOUVEL ESPÉRANDIEU, III). Prix : 152 €. ISBN 978-2-87754-224-1.

Le Nouvel Espérandieu, publié sous l'égide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sous la direction avisée de Henri Lavagne, en est à sa troisième livraison. Ce recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule est amené à remplacer progressivement la collection éditée de 1907 à 1937, puis de 1945 à 1965, et pour le dernier tome, par Paul-Marie Duval, en 1981. Après les volumes consacrés à Vienne (2003) et à Lyon (2006), dont nous avions souligné l'intérêt (*AC*, 77, 2008, p. 838-839), voici un tout autre aspect de la sculpture gallo-romaine proposé dans le cadre d'une cité située plus au nord sur le sillon Rhône-Saône-Moselle, celle des Leuques, autour de son chef-lieu Toul. Nous changeons de province. La *civitas Leucorum* est la plus méridionale de la *Gallia Belgica*. Le contraste est étonnant et la confrontation entre ces deux faciès de la romanité en Gaule est extrêmement intéressant et nourrira assurément les réflexions de ceux qui tentent de définir une culture gallo-romaine. J'avais attiré l'attention dans ma précédente recension sur le caractère original et proche des deux colonies rhodaniennes dont l'histoire comme la parure culturelle remontent à la fin de l'époque républicaine et la romanité, très méditerranéenne, se dissociait nettement du caractère « provincial » des villes et cités des Trois Gaules. En voici la confirmation, dans une région proche géographiquement et sur le même axe majeur de la circulation vers le nord et le Rhin. Surprenant aussi, les cités encore plus au nord, celle des Médiomatriques, autour de Metz, et celle des Trévires autour de Trèves, produisent une sculpture beaucoup plus riche et élaborée que celle des Leuques. Que de variétés d'approches, de techniques, de modelés et de choix

imagiers d'Arles à Trèves. De quoi donner le tournis aux diffusionnistes linéaires ! Il y a évidemment le traditionnel contraste ville-campagne qui peut jouer, mais en l'occurrence le corpus lapidaire de Toul, anormalement faible pour un *caput civitatis*, ne provoque pas de véritable saut qualitatif, plus perceptible par contre dans les grands sanctuaires comme Deneuvre (130 notices) ou Grand (245 pièces). Comme le souligne très justement Henri Lavagne, on trouve rassemblée ici toute la sculpture représentative d'une *civitas* provinciale, avec ses villes, sanctuaires, villages, relais, villas, nécropoles. Qui plus est, dans l'ethnogenèse des cités des Trois Gaules, une cité qui se fonde sur un peuplement celtique préalable et des habitudes culturelles communes. Ce qui en fait un bon laboratoire de la sculpture provinciale. Je ne sais pas si la répartition de l'inventaire en deux zones à l'est ou à l'ouest de la voie Pompierre-Scarponne est bien pertinente et si la fracture grès à l'est et calcaire à l'ouest constitue le meilleur critère discriminant, mais dans tous les cas, le corpus de 1119 pièces sculptées permet de nombreuses constatations sur les ateliers et styles de production, dans certains cas itinérants, et sur l'iconographie et les usages cultuels, où Hercule joue un rôle prépondérant. À la différence des métropoles méridionales, on trouve ici plusieurs témoignages iconographiques des métiers et artisans au travail, forgerons, bouchers, cordonniers, peut-être scieurs de long (n° 216) malgré tout... Les Leuques sont désormais privilégiés dans l'archéologie de la Gaule, car outre ce riche corpus, trois volumes de la Carte archéologique de la Gaule (n° 54, 55 et 88), tous récents et bien faits, leur sont consacrés. De quoi faire des jaloux. Quelques remarques. Je ne suis toujours pas convaincu que l'on puisse laisser de côté systématiquement la sculpture non figurée, architectonique et décorative qui peut apporter dans certains cas de parenté ou de proximité un complément typologique, iconographique, chronologique utile. Mais c'est un principe de départ retenu par l'AIBL. Certaines notices sont trop longues et redondantes. Cela n'ajoute pas grand-chose à la description objective du document. On préférerait souvent plus de bonnes prises de vue photographiques sous des angles différents. Le niveau interprétatif ou chronologique, lui, est souvent rapide. Un exemple, pour la stèle 098 : le style qualifié de « populaire » conduirait vers une datation au début du III^e^ siècle. Ce qui serait confirmé par un *DM* absent mais supposé par le génitif de l'anthroponyme. Le *DM* est effectivement absent car le lapicide n'en a pas gravé. Le génitif n'en a pas besoin. Ce qui remonterait la chronologie vers le début du II^e^ siècle. Le long commentaire consacré à cette petite stèle somme toute assez commune contraste avec la brièveté du n° 97, même pas une colonne entière, pour un superbe torse, hors norme dans la stylistique leuque, et qui renvoie à d'autres canons esthétiques et iconographiques. Ici comme ailleurs dans les commentaires, il n'est pas nécessaire de recourir au IV^e^ siècle grec (n° 711) ou à un courant hellénistique dans l'heuristique comparative. L'art romain ambiant suffit à tous les coups. Dans le cas du personnage n° 711, je n'y vois pas d'enfant, mais un personnage adulte de facture très fruste, assez peu gallo-romain. Trouvé dans un cimetière du Haut Moyen Age, on pourrait se poser la question de sa chronologie.

Georges RAEPSAET

Nicolas MONTEIX et Nicolas TRAN (Dir.), *Les savoirs professionnels des gens de métier. Études sur le monde du travail dans les sociétés urbaines de l'empire romain*. Naples, Centre Jean Bérard, 2011. 1 vol. 22 x 27,5 cm, 172 p., 71 fig. (COLLECTION DU CENTRE JEAN BÉRARD, 37. ARCHÉOLOGIE DE L'ARTISANAT ANTIQUE, 5). Prix : 30 €. ISBN 978-2-918887-09-6.

Il faudra s'interroger un jour sur la ronde et les éclipses du savoir à travers ce XX^e^ siècle pas si lointain. Après une longue phase de marginalisation, l'économie dans ses applications les plus concrètes, l'atelier, le métier, l'artisanat, les savoir-faire reviennent en force dans notre époque du Roi-Virtuel. Juste retour des choses car enfin, bien avant l'explosion archéologique, Charles Daremberg, Edmond Saglio, Edmond Pottier, Georges Lafaye et bien d'autres nous proposaient, avant la Première Guerre mondiale, dans un magnifique *Dictionnaire des Antiquités*, sous les titres 8, 9, 11, 12, 14, 15, 16, 17, un éventail d'une incroyable richesse touchant aux arts et métiers, et à tous les aspects même les plus techniques voire triviaux de la vie quotidienne. La réhabilitation actuelle est bienvenue et il y aura beaucoup à faire pour rendre à l'économie les fondements techniques de la production et aux artisans la propriété de leur savoir-faire et la reconnaissance de leur compétence. Nicolas Monteix et Nicolas Tran s'y attellent en se fixant un objectif limité mais essentiel, la définition des savoirs professionnels et la manière dont ils se transmettaient. Pour le concept et les réalités sémantiques ou pratiques, on pourra en discuter longtemps ; pour la transmission des compétences, la dominante relève de l'apprentissage en atelier. Il en est ainsi depuis toujours de par le monde et c'est peut-être le défaut de ce bel ouvrage, de ne pas avoir ouvert la formation aux pratiques artisanales à la longue durée de l'investigation. Riesener et Oeben étaient à l'établi à douze ans chez un patron du Faubourg. Les sept contributions demandées spécifiquement à des spécialistes répondent chacune à leur manière et dans le domaine d'application choisi aux questions posées. Le lecteur croisera les approches avec l'aide appréciée des éditeurs et les commentaires d'un observateur « extérieur » pour en tirer le maximum de profit. Ce sont des grilles de réflexion que propose Nicolas Monteix autour des notions d'« artisanat », métier », « savoir-faire », « technique », confrontant et mesurant la terminologie à l'aune d'un atelier de foulon à Pompéi. Avec l'Égypte romaine, nous vivons un cas d'exception, rentrer dans la vie d'un apprenti ou d'un patron par les contrats d'apprentissage en bonne et due forme, les *didaskalida*. On a peu de détails sur la technique du métier, mais tout le tissu social entourant ce mode essentiel de la vie économique y transparaît constamment. C'est par contre au pied du mur qu'Hélène Dessales attend le maçon pompéien et elle y trouve une compétence assurée qui allie le matériau à l'objectif de la construction. Les *structores* pompéiens développent un savoir-faire original et une capacité d'observation et d'adaptation remarquable. Les peintres et muralistes sont envisagés ici d'un autre regard que celui de l'historien de l'art préoccupé par les périodisations de Mau. C'est toute une chaîne opératoire qu'un atelier de fresquistes, avec des niveaux de compétence très variés, comme dans une *fullonica* ou chez un bronzier. Quant à la position sociale de l'artisan, elle est à évaluer au coup par coup. Certains maîtres-patrons acquièrent une visibilité municipale appréciable et, dans tous les cas où la représentation de la qualification s'affiche, c'est dans le sens d'une valorisation du métier et de la compétence

acquise. Est-ce que cela modifie la morgue des aristocraties vis-à-vis du monde du travail, et la vision classique d'une société duale ? Je ne crois pas qu'il faille attendre de l'aristocratie sénatoriale ni plus ni moins de conscience et de distance de classe que celles de l'aristocratie de l'Ancien Régime. Mais il y a le donner à voir d'une élite et d'un pouvoir qui entendent étaler et prolonger leurs privilèges, et la réalité des investisseurs discrets qui cherchent à diversifier leur capital et à compléter la rente foncière par la valeur ajoutée d'un produit artisanal adéquatement commercialisé. Et puis il y a élite et élite. Et dans l'ordre décurional, il devait y avoir un certain nombre de patrons-artisans, voire de ruraux développant sur le domaine un artisanat de qualité. Le sujet est bien (ré)ouvert ; il est bien balisé. L'intelligent croisement des disciplines, ici à l'œuvre, dessine de belles perspectives. Georges RAEPSAET

Julia HOFFMANN-SALZ, *Die wirtschaftlichen Auswirkungen der römischen Eroberung. Vergleichende Untersuchungen der Provinzen Hispania Tarraconensis, Africa Proconsularis und Syria.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 561 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 218). Prix : 84 €. ISBN 978-3-515-09847-2.

Ce gros ouvrage est bâti de manière très systématique. Après un chapitre d'introduction (ch. I, p. 11-28), un second chapitre (ch. II, p. 29-440) est consacré aux trois provinces que l'auteure a choisi d'étudier. Chaque province se voit traitée dans un sous-chapitre dont le plan est identique. Le procédé est intéressant, car il permet une comparaison aisée entre les provinces et leurs régions. Celle-ci est faite dans un chapitre propre, le troisième (p. 441-498). Pour chaque région de chaque province, les sujets suivants sont traités : structure de l'habitat et du peuplement, espace naturel et organisation du sol, activités économiques, organisation du travail, résumé. Le chapitre se termine par les conclusions sur les conséquences économiques de la conquête romaine dans la province en question. Les provinces et régions étudiées sont les suivantes. Ch. II A (p. 29-153). *Hispania Tarraconensis* (le Nord-Est de la péninsule ibérique connue sous le nom de *regio Cessetania* ; la côte sud-est méditerranéenne appelée *regio Contestania* ; le Nord-Ouest de la péninsule ibérique ou *regio Asturia augustana*). – Ch. II B (p. 154-293). *Africa Proconsularis* (le Nord soit la *pertica* de Carthage ; la côte ou Byzacium ; l'hinterland fait des Hautes Steppes). – Ch. II C (p. 294-440). La province de Syrie (Nord-Ouest c'est-à-dire la Tétrapole ; la côte ou la Phénicie ; le désert soit la région de Palmyre). – Comme écrit plus haut, dans le chapitre III, l'auteure se livre à une *recherche comparative sur les conséquences de la conquête romaine sur la structure économique régionale dans les provinces prises en exemple*. Elle y étudie les continuités et les changements dans l'accès aux ressources que sont l'eau, le sol et les matières premières (des travaux facilitent leur accès), dans le poids des différentes activités agricoles, artisanales et commerciales (les quantités semblent accrues) et dans l'organisation du travail. Elle analyse les mécanismes d'intégration dans l'économie du monde romain en mettant l'accent sur l'urbanisation, le rôle économique des villes, l'implication des élites et l'influence de l'État. Restait à répondre à la question : après la conquête, croissance ou déclin économique ? L'auteure penche pour une croissance, mais avec de prudentes réserves. En l'absence de données statistiques, Julia Hoffmann-Salz pouvait

aboutissants. Ceci explique que bon nombre d'ouvrages antérieurs sur les frontières ont accordé une place tellement importante à la fonction militaire, bien des historiens n'étant pas suffisamment familiarisés avec les réalités archéologiques. De leur côté, les archéologues peinent parfois à recontextualiser plus largement leurs découvertes à l'échelle de l'Empire, et les rapports de fouilles ne donnent pas toujours lieu à des synthèses accessibles. Cet ouvrage a, en ce sens, toute sa place dans l'historiographie des fortifications du *limes*. La première partie (p. 1-51) est consacrée à l'étude des sources, avec une certaine importance consacrée aux infrastructures militaires. La deuxième partie (p. 53-163), la plus développée, concerne les frontières elles-mêmes : les différentes infrastructures, en fonction des types de terrain, ainsi que les évolutions chronologiques et régionales. Cours d'eau, déserts, montagnes, mers, forêts et terres en friche sont passés en revue et mises en lien avec la « Grande stratégie » de défense de l'Empire. Une attention particulière est consacrée au Rhin, aux deux murs bretons ainsi qu'à l'Afrique du Nord. La troisième et dernière partie (p. 165- 208) est consacrée à l'interprétation rendue possible par l'exploitation des traces archéologiques et historiques à disposition. Il est dommage de constater que l'ouvrage se limite essentiellement aux fonctions militaires des frontières, alors que l'auteur admet lui-même qu'il ne s'agit que d'une vision très fragmentaire de la réalité ; il annonce d'ailleurs honnêtement en introduction qu'il ne traitera pas de tout ce qui concerne l'intendance, l'équipement ainsi que la vie des hommes dans les villes et villages bordant les fortifications. Et concernant les infrastructures militaires elles-mêmes, l'auteur explique également la raison de l'importance de la place accordée à l'Europe, par rapport au *limes* situé sur les deux autres continents : les fouilles plus systématiques et la densité plus forte des constructions en Bretagne, Germanie et le long du Danube, par rapport aux régions désertiques d'Arabie et d'Afrique. David J. Breeze cite abondamment les résultats des recherches récentes sur le sujet et maîtrise bien les sources. Ces connaissances appropriées lui permettent au fil de l'ouvrage d'entrer régulièrement en dialogue avec les auteurs modernes sur les questions actuelles. Le lecteur appréciera de se trouver associé à ces échanges, tout comme il sera certainement satisfait de bénéficier d'une bonne bibliographie thématique de première orientation, de nombreuses photos couleurs, ainsi que d'un index surtout intéressant pour les noms propres et quelques notions latines. Une liste de sites archéologiques à visiter, à travers une vingtaine de pays, permettra aux plus voyageurs des lecteurs d'envisager de satisfaire leur curiosité *in situ*.

David COLLING

Günther MOOSBAUER & Rainer WIEGELS (Ed.), Fines imperii – Imperium sine fine ? *Römische Okkupations- und Grenzpolitik im frühen Prinzipat.* Beiträge zum Kongress in Osnabrück vom 14. bis 18. September 2009. Rahden, Marie Leidorf, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 338 p., 99 fig. (OSNABRÜCKER FORSCHUNGEN ZU ALTERTUM UND ANTIKE-REZEPTION, 14). Prix : 45 €. ISBN 978-3-89646-735-5.

Que se passe-t-il aux confins de l'Empire romain ? Car les frontières ne sont pas des *agri deserti*. Le *limes* s'est fixé généralement dans un contexte militaire de conquête, de prise de possession brutale d'un sol étranger, et d'un rapport aux populations indigènes dont les clauses ne sont pas nécessairement empreintes d'*amicitia* et

de *clementia*. Les modalités de l'occupation des zones frontalières, la présence militaire, la relation avec les peuples conquis, la structuration institutionnelle des espaces et les responsabilités afférentes, et l'évolution du tout car celui-ci est mobile dans le temps long de l'Empire, et même dans le seul temps court du début du Principat, font l'objet de recherches attentives depuis fort longtemps et sont abordées régulièrement, notamment dans les Congrès quinquennaux du *Limes*. Les nouvelles impulsions de la recherche sont liées à des facteurs circonstanciels et pas toujours idéologiquement neutres comme les célébrations fastueuses des massacres du Teutoburger Wald en 9 de n.è., mais heureusement aussi grâce à des évolutions méthodologiques intéressantes et à une pluridisciplinarité de plus en plus efficace et de mieux en mieux corrélée entre les diverses approches archéologiques et historiques qui intègrent désormais de manière plus assurée les apports de la culture matérielle. En cherchant sur le terrain, région par région, comment s'opère la rencontre entre les populations locales et le pouvoir romain conquérant, comment le conflit souvent d'une brutalité peu commune se transforme en un paysage politique et institutionnel cohérent intégrant les mêmes élites naguère combattues, le sujet a progressé sensiblement. La recherche fonctionne souvent comme un accordéon, de l'éclatement à la recomposition synthétique, et ainsi de suite. Il y a quarante ans, au X^{e} Limes Kongress, consacré au Rhin inférieur et moyen, c'est le camp et l'occupation militaire qui primaient, liés à des objectifs stratégiques majeurs. Aujourd'hui, dans la même thématique globale, on peut évoquer les paysans de l'arrière-pays de Nimègue qui reconvertissent leur production d'ovins en cheptel de chevaux destiné à la vente aux troupes stationnées à proximité. On mesure l'évolution et les ouvertures et je suis de ceux qui s'en réjouissent. On peut donc dans une recension mettre en évidence la philosophie du travail, mais difficilement rendre compte de chacune des 21 contributions, la plupart solides et documentées. Mentionnons quelques thèmes : le rôle structurant et dynamisant de l'armée en Cantabrie, accélérateur du processus de romanisation ; le contrôle des circulations alpestres et des *gentes alpinae*, indispensable à toute progression au départ de l'Italie vers les régions rhénanes et danubiennes ; les *militaria* et les garnisons territoriales comme nouvelle approche de la genèse de la municipalisation ; et différents cas de figures de stratégies frontalières envisagés pour la Germanie, la Bretagne, les provinces danubiennes, l'Illyrie, l'Égypte et la Judée. Propriété du sol, découpage parcellaire, centuriation, mise en valeur, production sont envisagés ici pour le Languedoc, la Germanie, le Rhin et la Meuse inférieurs. Ces approches très fructueuses mériteraient de connaître de nouveaux développements. Les raisons pour lesquelles les élites indigènes frontalières offrent si peu de visibilité malgré leur rôle civique et leur attachement à la romanité interpellent à bien des égards. Romanisation et cultes régionaux font l'objet de nombreuses recherches ces dernières années et il est rappelé, car c'est nécessaire, que le cadre de la cité est aussi celui des cultes, que les systèmes religieux indigènes sont restructurés, « municipalisés », aussi que le culte à l'Empereur constitue un marquage d'adhésion collective, civique, à des valeurs communes. Beaucoup d'interventions touchent peu ou prou à la politique d'intégration des élites, de manière « interne » par le fonctionnement de la *civitas*, mais souvent est mis en avant aujourd'hui le rôle des camps comme facteur de romanisation. Non pas par une contrainte sur les personnes ou un contrôle sur le territoire, mais

souvent dans le cadre tout simple mais combien efficace du petit marché quotidien dont les tablettes de *Vindolanda* constituent un témoignage exceptionnel.

Georges RAEPSAET

Olivier HEKSTER & Ted KAIZER (Ed.), *Frontiers in the Roman World*. Proceedings of the Ninth Workshop of the International Network Impact of Empire (Durham, 16-19 April 2009). Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XI-378 p., 7 fig. (IMPACT OF EMPIRE, 13). Prix : 130 €. ISBN 978-90-04-20119-4.

The latest "Impact of Empire" Workshop to be published took place at Durham four months before the 21st Congress of Roman Frontier Studies some 25 kilometres further north in Newcastle upon Tyne. Some co-ordination might have been expected, not least as the Frontier Studies or *Limes* Congresses were launched from Durham University in 1949. But that was clearly not the case. The first Frontiers Congress, at King's College, Newcastle, then still part of Durham University, was a small-scale affair, with fewer participants than the Impact Workshops, and had a principally archaeological approach, as has been the case with subsequent Frontiers Congresses. They also have ever larger numbers attending: the 21st Congress in August had over 300 participants, with four parallel sessions of papers, several excursions during the Congress and pre- and post-Congress tours. Its Proceeedings have not yet appeared, although they may be ready before the 22nd Congress in Bulgaria (September 2012). This by way of preamble, to obviate any confusion. In the Preface to the volume under review the editors explain that "the vast and heterogeneous Roman world knew many different types of frontiers", their licence to include some papers which hardly refer to any kind of frontiers; still, others could well have been on the programme in Newcastle. J. Richardson, "*Fines provinciae*", p. 1-11, summarises his own earlier contributions on the Republican and early Augustan period. J.W. Drijvers, "The limits of empire in the *Res Gestae* of Ammianus Marcellinus", p. 13-29, is a welcome corrective by an Ammianus specialist to the still widely believed claim by B. Isaac, *JRS* 78, 1988, p. 125-147 and elsewhere, that *limes* meant an administrative district, not an actual fortified line. But Drijvers ignores earlier papers that corrected Isaac, e.g. two by E.L. Wheeler and one by C. Zuckerman, *Historia* 47, 1998, p. 108-128. St. Benoist, "Penser la limite: de la cité au territoire imperial", p. 31-47, ranges from the late Republic to the fifth and even sixth centuries in a largely philological discussion, with an appendix of quite lengthy (untranslated) Latin texts, from Augustine, Livy, A. Gellius and Cicero. His concluding remarks, without references, suggest that he was not much impressed by Drijvers' dismissal of the Isaac doctrine: "du pomérium au *limes*, la figure des limites correspond beaucoup plus à une zone, un entre-deux, qu'à une ligne." The next two papers, K. da Costa, "Drawing the line: an archaeological methodology for detecting Roman provincial borders", p. 49-60, and D. Nappo and A. Zerbini, "On the fringe: trade and taxation in the Egyptian eastern desert", p. 61-77, analysing respectively differences in pottery finds between the provinces of Arabia and Palaestina Secunda (with a map and four charts), and ostraka from Berenike, would fit admirably in a Limes Congress. So too, no doubt, would the next three: R. Hingley and R. Hartis, "Contextualizing Hadrian's Wall: the Wall as

référence… La bibliographie est très bien informée, discutée ou utilisée avec discernement ; les notes apportent des éléments supplémentaires et ne sont pas simplement des références ; les textes latins et grecs sont traduits sous le texte (on appréciera ce choix des normes Ausonius, naguère plus sévères), dans de bonnes traductions personnelles. Enfin, la qualité typographique proche de la perfection, l'art des transitions, la netteté du style et la clarté des conclusions en cours de cheminement contribuent à faire de ce livre un plaisir autant qu'une nécessité. Isabelle COGITORE

Saskia T. ROSELAAR, *Public Land in the Roman Republic. A Social and Economic History of* ager publicus *in Italy, 396-89 BC*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, X-360 p., 23 fig. (OXFORD STUDIES IN ROMAN SOCIETY AND LAW). Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-957723-1.

Peut-on encore espérer écrire quelque chose de neuf sur l'*ager publicus* et les lois agraires ? Deux siècles d'une historiographie on ne peut plus dense se sont intéressés à la propriété du sol sous la République et au rôle moteur de l'*ager publicus* et de ses modalités d'occupation et d'allotement, de la *lex Licinia* de 367 aux mesures gracchiennes de 133 et au remaniement de 111. Rome s'est bâti sur la conquête territoriale et la possession du sol conquis donne lieu dès le IV^e^ siècle à un cadre légal structurant la conversion des terres publiques en biens privés. Comme cela concerne l'Italie jusqu'à la guerre sociale, cela implique que la construction même de la République est intimement liée, y compris dans ses soubresauts les plus dramatiques, à la propriété du sol militairement conquis, à sa réaffectation, au problème général des terres. Les textes comme les documents sont peu nombreux, et l'écriture de l'histoire, souvent engagée aujourd'hui comme hier, de Caton, Cicéron ou Appien à Carcopino ou Nicolet. Saskia Roselaar, dans sa thèse défendue à Leyde en 2009, privilégie le point de vue économique et démographique dans un objectif plus large puisqu'il s'agit de donner « a comprehensive overview of the history of ager publicus in the Roman Republic ». Seule l'Italie est envisagée car l'auteur considère que les conquêtes hors de la Péninsule ne sont pas impliquées dans les mêmes processus de privatisation. On connaît les grandes questions : toute terre conquise entre-t-elle dans la *possessio* de la République ? quelles sont les modalités de la reconversion et leur évolution ? quelle est la définition juridique de la terre réattribuée ? l'allotement individuel est-il définitif ? que devient l'*ager arcifinius* ? quel rôle jouent les *agrimensores* ? quelle est la part de réattribution des terres conquises à leur ancien propriétaire ? Et plus largement, à qui profite la cession des biens fonciers ? L'accaparement de l'*ager publicus* par les riches, dans un contexte de croissance économique, démographique, et d'approvisionnement massif en main-d'œuvre servile, génère-t-il au II^e^ siècle la villa latifundiaire esclavagiste, l'aliénation progressive de toute une catégorie de petits agriculteurs propriétaires, et est-il responsable *in fine* de la crise agraire ? Les lois agraires des Gracques tendent en tout cas de limiter cette appropriation et fixe un processus de redistribution des parcelles récupérées ainsi que le caractère inaliénable de leur privatisation. Saskia Roselaar pose toutes les questions de manière très ouverte, même si elles ne sont pas toujours aussi originales qu'elle le laisse entendre, mais elle le fait avec le moins d'*a priori* possible. Ce qui se passe aux

III^e^ et II^e^ siècles est d'une grande limpidité militaire, une conquête « impérialiste » vigoureuse, qui a des conséquences immédiates et considérables : apport massif en terres, en main-d'œuvre servile, en butin et en prélèvements divers sur les populations conquises, l'ensemble générant une dynamique économique sans précédent, une urbanisation imposante et une démographie en croissance qui provoquent une demande considérable de produits agricoles, donc un investissement dans la productivité. La privatisation massive de l'*ager publicus* serait aussi une réponse à un besoin de productivité accrue. Mais qui ne profiterait qu'à ceux qui ont les moyens de répondre efficacement à une demande commerciale, et non à ceux qui travaillent en quasi-autarcie ou pour le petit marché local. Donc un enrichissement des riches et un appauvrissement et une aliénation des petits propriétaires. Apparemment en tout cas. Mais qui est responsable en définitive de la prolétarisation dans les campagnes ? Et qui en définitive est prolétarisé ? Il n'y a pas un scénario unique ni de réponse simple et l'intérêt du travail de Saskia Roselaar est de montrer la complexité du problème et d'éviter de prendre les causes pour les conséquences... et inversement. La valeur des biens fonciers a dû croître fortement et à défaut d'une rentabilisation par la productivité agricole sur de petits biens, la valeur vénale du bien a pu constituer un apport de capital intéressant pour le petit propriétaire-vendeur. Il n'y a pas que l'endettement en jeu. Saskia Roselaar met en avant aussi une certaine flexibilité dans l'utilisation de l'*ager publicus*, non seulement dans l'instrumentalisation qu'en fait le pouvoir dans les jeux d'alliance ou de « sécurisation » des traités avec les alliés, mais aussi dans la variété juridique des concessions, voire dans le respect d'anciennes propriétés, les *veteres possessores*. La réserve en terres d'*ager publicus* dans le Nord et le Sud de l'Italie a permis aux Gracques de résoudre momentanément la question immédiate de la crise agraire, mais l'expropriation de terres « alliées » a créé d'autres problèmes qui ne se résoudront pas pacifiquement. Il apparaît en tout cas bien clairement que la crise de 133 n'est pas un événement ponctuel. L'*ager publicus* cristallise tout un ensemble d'éléments politiques, militaires, sociaux, démographiques, économiques, que l'auteur analyse avec prudence et intelligence, sur la durée de la République. Il n'est qu'un élément de la crise agraire, mais des plus révélateurs. Georges RAEPSAET

Pier Luigi DALL'AGLIO e Guido ROSADA (a cura di), *Sistemi centuriali e opere di assetto agrario tra età romana e primo Medioevo. Aspetti metodologici, ricostruttivi e interpretativi.* Atti del Convegno. Borgoricco (Padova) - Lugo (Ravenna) 10-12 settembre 2009. Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2010-2011. 2 vol. 18 x 24,5 cm, 345 p., ill. et 341 p., ill. (AGRI CENTURIATI, 6, 2009 ; 7, 2010). Prix : 225 € (le vol.). ISBN 978-88-6227-405-0.

Après cinq années prometteuses, les *Agri Centuriati* « an International Journal of Landscape Archaeology » proposent un double numéro spécial. Il s'agit des Actes d'un imposant colloque qui s'est tenu à Borgoricco et à Ravenne en 2009 et qui avait pour objet un bilan relatif aux systèmes centuriés et plus largement aux procédés de fixation de l'assiette foncière. C'est une bonne idée. Pour beaucoup, la centuriation, ce sont de spectaculaires photographies aériennes ou extraits de cartes d'état-major montrant un paysage agraire structuré par une grille orthogonale toujours présente et

dynamisme et le développement urbains semblent comparables aux autres cités de Lyonnaise. Par ailleurs, la présence d'une riche demeure aristocratique constantinienne ouvre un débat sur l'état et le statut de l'agglomération au IV^e^ siècle.

Nicolas PARIDAENS

Nico ROYMANS & Ton DERKS (Ed.), *Villa Landscapes in the Roman North. Economy, Culture and Lifestyles.* Amsterdam, University Press, 2011. 1 vol. 21,5 x 30 cm, X-332 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 17). Prix : 55 €. ISBN 978-90-8964-348-3.

La villa gallo-romaine reste un secteur de recherche très actif. Toute une série de méthodes novatrices, techniques et interdisciplinaires, mais aussi des mises en perspective originales ont renouvelé le thème, l'ont élargi et donné lieu récemment à de multiples colloques, monographies et travaux universitaires. Des associations comme AGER en France ont joué un rôle moteur dans les nouveaux concepts épistémologiques mis en œuvre et la précision quasi chirurgicale du travail de terrain ces vingt dernières années a bouleversé nos connaissances en bien des points. Mais il faut rendre à César ce qui lui appartient et à Guy De Boe le mérite d'avoir, dès sa thèse défendue en 1971 (*De Romeinse villas in Gallie en Germanie*), bousculé nos idées en montrant le rôle de l'habitat et de l'occupation protohistoriques souvent sous-jacents, la complexité des états et de la périodisation, la définition première de la villa comme unité de production, le nombre des constructions techniques et fonctionnelles annexes, la persistance des fermes indigènes, mais aussi la construction d'établissements ruraux en pieux et matériaux dits « légers », la densité de l'occupation du sol, ... thématiques toujours d'actualité et développées dans le présent volume. Les objectifs : comprendre l'émergence du « Roman villa landscape » dans le Nord de la Gaule ; tenter de constituer une structure conceptuelle cohérente autour des fonctionnements social, économique et culturel de la villa ; mettre en place une recherche comparative confrontant le paysage de la villa et celui de la région ; créer de nouveaux réseaux de classification en utilisant notamment les nouvelles technologies cartographiques, notamment le SIG. Nico Roymans, Ton Derks et les chercheurs de l'Université d'Amsterdam proposent régulièrement ces dernières années des travaux d'archéologie régionale d'excellente tenue avec des thématiques innovantes et une constante volonté de porter les opérations archéologiques locales ou les analyses les plus pointues sur le terrain historique. Ici encore, quarante pages de synthèse ouvrent le volume en dégageant l'essentiel de ce qui est développé ponctuellement dans la quinzaine de contributions qui suivent. Les historiens apprécieront à leur juste valeur cette mise en contexte. J'épingle quelques points, notamment le rapport dialectique entre le développement de la villa et l'économie de marché monétarisée, le puissant incitant économique et culturel que constitue l'armée du Rhin, l'attrait des loess pour l'installation des villas les plus romanisées, l'éclatement typologique, la dynamique ville-campagne, la réflexion sur la « société » de la villa, la symbolique culturelle de la représentation des élites, mais aussi ses variantes régionales, comme les architectures funéraires de Trévirie ou les *tumuli* de Moyenne Tongrie. Je suis moins convaincu que Nico Roymans du poids des vétérans dans le processus, sauf peut-être

chez les Bataves. Un glaive dans un *tumulus* ne suffit pas à faire un vétéran. Le problème de la main-d'œuvre servile reste difficile à apprécier. Le *servus* ne se reconnaît pas facilement dans la masse des dépendants que Nico Roymans tendrait à considérer comme « most probably slaves ». Les mêmes entraves servent aussi pour les bovidés et les équidés. La prudence doit être aussi de mise pour la « nouvelle » organisation sociale de la production, avec gros patrons et main-d'œuvre dépendante investissant dans une agriculture commerciale et petits fermiers contrôlés par l'élite. Et entre les deux, une « middle-class group » de « free farmers with their own land » ? Pourquoi pas, mais sur quels critères ? Ton Derks réétudie les tablettes de bronze de la villa de Valkenburg-Ravensbos (Finke 306-308), qui figurent au nombre des tout rares témoignages documentaires du rang et des fonctions de propriétaires de villas, et formule d'intéressantes remarques sur le décurionat entre ville et campagne, mais en sous-estimant la nécessité pour les membres de l'ordre décurional de justifier d'une base et de revenus fonciers très importants. Il est toujours souhaitable et louable de porter les données archéologiques au meilleur niveau de l'interprétation historique. Comme hypothèses de travail, ni plus ni moins. Georges RAEPSAET

Allard W. MEES, *Die Verbreitung von Terra sigillata aus den Manufakturen von Arezzo, Pisa, Lyon und La Graufesenque. Die Transformation der italischen Sigillata-Herstellung in Gallien.* Mayence, RGZM, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, VII-298 p., 237 fig. + 1 CD-Rom. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 93). Prix : 60 €. ISBN 978-3-88467-173-3.

La diffusion précoce des sigillées italiques et gallo-romaines à l'époque augustéenne et préflavienne constitue un phénomène commercial hors norme qui a toujours fasciné les historiens et les archéologues depuis Dragendorff, Déchelette ou Knorr, il y a plus d'un siècle. Des dizaines de publications chaque année, des dizaines de milliers d'artefacts issus des sites militaires occupés dès l'époque augustéenne, avec la particularité de disposer de sites fermés à occupation très courte, quelques années à peine pour les camps de la Lippe, entre Haltern et Anreppen, de -12, date de l'offensive de Drusus en Germanie, à 9 d.n.è., la défaite de Varus et l'abandon de la rive droite du Rhin. L'intérêt historique est multiple. Cette céramique qu'on appelle communément arrétine pour la première phase de production en Italie est de très bonne facture, d'une riche iconographie dans ses versions décorées, souvent signées, accompagnée d'une commercialisation intense liée à la politique de conquête d'Auguste, et objet de concurrences et d'opérations économiques très efficaces. Après le Conspectus d'Ettlinger (1990), le Corpus de Dannell e.a. (2003), l'Oxe-Comfort-Kenrick (2000), les Indices d'Hartley e.a. (2008-2009), le corpus on line du Römisch-Germanisches Zentralmuseum Mainz, et la Nottingham Database, que pouvait-on encore faire ? sinon mettre en œuvre ce stock impressionnant de données actualisées avec des logiciels performants de sériation, d'analyses statistiques et d'infocartographie. En l'ouvrant aux sigillées précoces du Sud de la Gaule, en particulier La Graufesenque, dont les débuts de la production paraissent directement liés à Arezzo, Mees démontre une continuité avérée là où on avait tendance naguère à dissocier deux phénomènes. Analyser la distribution des TS précoces en Europe (surtout occi-

des produits commerciaux liés à une qualité reconnue et qu'il y a des producteurs qui en tirent du bénéfice. La deuxième réflexion est celle du céramologue qui a l'habitude dans ses nomenclatures et typologies de trouver la catégorie « imitations » qui est souvent intéressante parce que technologiquement elle est généralement facile à identifier et qu'elle est significative de déplacement de marché, d'investissements régionaux et d'évolution de clientèle. Le concept d'imitation n'est pourtant pas si simple à définir. La *rubra* si fréquente sous Auguste et Tibère dans les camps rhénans est considérée au départ comme une « imitation » des sigillées italo-gauloises. Le produit est plutôt de bonne facture. Au III^e^ siècle, certains ateliers argonnais commercialisent de la sigillée « d'appellation » très médiocre en regard des sigillées comtemporaines de Rheinzabern, et *a fortiori* des meilleures lédoziennes. En l'occurrence, la partition entre le vrai et le faux paraît un peu arbitraire et plutôt embrouillée. Sont ici soumis aux enquêteurs les parfums, un classique de l'imitation lié à l'immense plus-value du produit, la fausse monnaie bien évidemment, les amphores dont les formes typées tentent de faire prendre de la piquette pour du premier cru de Cos, les jetons, avec une interrogation aussi sur les régulations et contrôles de type sociaux affectant les produits. Le volume de 2011 est dédié à Thomas Pekary, figure importante de la numismatique et de l'archéologie gréco-romaine, décédé en 2010. Les thèmes des contributions sont variés autour de l'économique et du commerce, avec une prédilection pour les inépuisables documents papyrologiques. Il y est question de la fonction économique des basiliques de forum, de la production du bleu d'Égypte, du coût des transactions administratives, du passage structuré entre atelier et marché, du rôle des *phylakes* en Égypte, des *ptochoi* chez Homère et de la frappe monétaire chez les Pères de l'Église. – Soulignons la vitalité de cette revue d'histoire économique qui fut et reste un des premiers et des meilleurs vecteurs de la prise en compte historique du phénomène commercial dans l'Antiquité. Georges RAEPSAET

Thomas SCHMIDTS, *Akteure und Organisation der Handelsschifffahrt in den nordwestlichen Provinzen des römischen Reiches.* Mayence, RGZM, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, VII-166 p., 53 fig. et cartes. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 97). Prix : 45 €. ISBN 978-3-88467-185-6.

Thomas Schmidts propose ici une synthèse sur la navigation et les acteurs de la navigation commerciale en Gaule et dans les provinces occidentales de l'Empire romain, en privilégiant la documentation épigraphique. Il s'agit donc plutôt de gestion et de définition du personnel navigant que d'archéologie de la batellerie. Après avoir montré après d'autres que les Gaulois de l'Indépendance utilisaient leurs rivières et leurs mers, l'auteur fait l'inventaire des fonctions à l'époque romaine : *navicularii* surtout présents à Narbonne et à Arles ; *nautae* à Lyon, sur le Rhône et les rivières d'Occident ; *caudicarii* en Italie ; *ratiarii* un peu partout ; *proreta* rare et subalterne ; *utricularii* sur les plans d'eau intérieurs ; un *moritex* un peu énigmatique ; plus un *actor navis* et un *vilicus navis*. C'est un bon inventaire documentaire agrémenté d'une bibliographie presque à jour, à défaut d'être toujours utilisée ou bien comprise. Mais il faut reconnaître qu'on travaille sur des petits nombres et la prudence interprétative doit être de mise. Je ne suis pas convaincu que les naviculaires soient de condition

modeste en regard des nautes. Je ne suis pas sûr qu'un naute en vaille un autre et que le riche patron lyonnais de corporations et collèges soit représentatif de toute la profession. L'accès à l'augustalité implique-t-elle une position sociale assez élevée ? Le *proreta* semble être lié une fonction technique sur le bateau, mais est-il subalterne, comparé à un ratiaire ou à un utriculaire ? Pour les utriculaires, Schmidts discute longuement d'idées périmées. Pourquoi revenir sur la soi-disant relation avec les dendrophores, *fabri*, *centonarii* et les brigades de combattants du feu, amalgame par ailleurs non pertinent. Albert Deman (cité en bibliographie), à la suite de Kneissl, a montré depuis longtemps qu'il s'agit d'un muletier qui transporte de tout dans ses outres. Ce n'est pas un navigant ! Pour le rapport à l'annone, je ne suis plus convaincu que la structure annonaire soit une dominante dans le transport en Gaule. Passe encore sous Auguste où les Trois Gaules sont sur pied de guerre, mais tous nos documents sont postérieurs. Admettons que le transport oliaire au départ de l'Espagne lie les naviculaires de Narbonne à l'annone, mais je ne crois pas que les *nautae* des II^e^ et III^e^ siècles soient impliqués de la même manière. À cause du blé gaulois nécessaire à l'approvisionnement de Rome ? Cela reste à prouver et l'armée du Rhin semble recourir aux *frumentarii* et au marché local. Faut-il relativiser le poids de l'axe fluvial Rhône-Saône-Moselle dans la fourniture aux armées du *limes* rhéno-danubien ? Pas nécessairement, mais on ne peut aborder le sujet qu'en travaillant sur les produits identifiés. C'est un autre travail. Voir dans le *moritex* une tradition celtique lié à la navigation vers la Bretagne insulaire n'est plus vraiment d'actualité. Nous nous trouvons plutôt dans un cadre civique de représentation d'un groupe d'intérêt, entre proxénie et collégialité (cf. M. Dondin-Payre et X. Loriot, *AC*, 77, 2008, p. 127-169). Nul doute, comme le souligne l'auteur, qu'une bonne connaissance de la navigation en Gaule soit utile à l'histoire des techniques et à l'histoire économique et c'est assurément une excellente idée de la part du Römisch-Germanisches Museum d'en avoir fait un programme de recherche. Puis-je rappeler que beaucoup avait déjà été fait sur cette thématique dès 1987 et 1988 par mes soins et ceux de Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier dans les *Münstersche Beiträge zur Antiken Handelsgeschichte*. Ces travaux ne sont pas connus de l'auteur. Il reste beaucoup à faire, indéniablement.

Georges RAEPSAET

Steven E. SIDEBOTHAM, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 18 x 26 cm, XVII-434 p., 49 fig. (THE CALIFORNIA WORLD HISTORY LIBRARY, 18). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-24430-6.

Notre monde gréco-romain est méditerranéo-centriste. Toute l'historiographie antique, mais aussi médiévale et moderne, y insiste lourdement et non sans raison. Et pourtant cette économie antique qu'on nous présente volontiers aujourd'hui comme globale et interconnectée ne se limite pas à une toile quadrillant le *mare nostrum* de l'Empire romain. La mythique route terrestre de la soie fait l'objet de longue date d'études importantes surtout pour les grandes cités caravanières du Proche-Orient, Palmyre ou Pétra, qui contrôlent et rassemblent les arrivées occidentales de marchandises orientales avant de les disperser vers la côte, d'Antioche à Alexandrie, ou encore

modeste en regard des nautes. Je ne suis pas sûr qu'un naute en vaille un autre et que le riche patron lyonnais de corporations et collèges soit représentatif de toute la profession. L'accès à l'augustalité implique-t-elle une position sociale assez élevée ? Le *proreta* semble être lié une fonction technique sur le bateau, mais est-il subalterne, comparé à un ratiaire ou à un utriculaire ? Pour les utriculaires, Schmidts discute longuement d'idées périmées. Pourquoi revenir sur la soi-disant relation avec les dendrophores, *fabri*, *centonarii* et les brigades de combattants du feu, amalgame par ailleurs non pertinent. Albert Deman (cité en bibliographie), à la suite de Kneissl, a montré depuis longtemps qu'il s'agit d'un muletier qui transporte de tout dans ses outres. Ce n'est pas un navigant ! Pour le rapport à l'annone, je ne suis plus convaincu que la structure annonaire soit une dominante dans le transport en Gaule. Passe encore sous Auguste où les Trois Gaules sont sur pied de guerre, mais tous nos documents sont postérieurs. Admettons que le transport oliaire au départ de l'Espagne lie les naviculaires de Narbonne à l'annone, mais je ne crois pas que les *nautae* des II^e^ et III^e^ siècles soient impliqués de la même manière. À cause du blé gaulois nécessaire à l'approvisionnement de Rome ? Cela reste à prouver et l'armée du Rhin semble recourir aux *frumentarii* et au marché local. Faut-il relativiser le poids de l'axe fluvial Rhône-Saône-Moselle dans la fourniture aux armées du *limes* rhéno-danubien ? Pas nécessairement, mais on ne peut aborder le sujet qu'en travaillant sur les produits identifiés. C'est un autre travail. Voir dans le *moritex* une tradition celtique lié à la navigation vers la Bretagne insulaire n'est plus vraiment d'actualité. Nous nous trouvons plutôt dans un cadre civique de représentation d'un groupe d'intérêt, entre proxénie et collégialité (cf. M. Dondin-Payre et X. Loriot, *AC*, 77, 2008, p. 127-169). Nul doute, comme le souligne l'auteur, qu'une bonne connaissance de la navigation en Gaule soit utile à l'histoire des techniques et à l'histoire économique et c'est assurément une excellente idée de la part du Römisch-Germanisches Museum d'en avoir fait un programme de recherche. Puis-je rappeler que beaucoup avait déjà été fait sur cette thématique dès 1987 et 1988 par mes soins et ceux de Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier dans les *Münstersche Beiträge zur Antiken Handelsgeschichte*. Ces travaux ne sont pas connus de l'auteur. Il reste beaucoup à faire, indéniablement.

Georges RAEPSAET

Steven E. SIDEBOTHAM, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 18 x 26 cm, XVII-434 p., 49 fig. (THE CALIFORNIA WORLD HISTORY LIBRARY, 18). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-24430-6.

Notre monde gréco-romain est méditerranéo-centriste. Toute l'historiographie antique, mais aussi médiévale et moderne, y insiste lourdement et non sans raison. Et pourtant cette économie antique qu'on nous présente volontiers aujourd'hui comme globale et interconnectée ne se limite pas à une toile quadrillant le *mare nostrum* de l'Empire romain. La mythique route terrestre de la soie fait l'objet de longue date d'études importantes surtout pour les grandes cités caravanières du Proche-Orient, Palmyre ou Pétra, qui contrôlent et rassemblent les arrivées occidentales de marchandises orientales avant de les disperser vers la côte, d'Antioche à Alexandrie, ou encore

Laodicée, Tyr, Sidon ou Caesarea Maritima. Mais il existe une autre route, maritime celle-là, moins connue, qui dès l'époque ptolémaique connaît une activité commerciale régulière entre l'océan Indien et le golfe du Bengale d'une part, et les ports du golfe Persique et de la mer Rouge d'autre part. À la lecture du bel ouvrage de Steven Sidebotham, on découvre tout un volet du commerce antique adossé à des dizaines d'installations portuaires, de bases commerciales et d'emporia qui n'ont parfois laissé d'autres traces que leur nom dans les Itinéraires ou chez les géographes anciens. Sauf Bérénikè, à 825 km au sud de Suez et à 260 km à l'est d'Aswan, dont les fouilles archéologiques ont commencé à révéler l'importance. Il s'agit d'une escale majeure sur la rive égyptienne de la mer Rouge. Mais contrairement à ce que l'on pourrait penser quand on parcourt aujourd'hui le désert oriental, entre Nil et mer, vers Edfou-Apollonopolis Magna ou Quft-Koptos, Bérénikè n'est pas un ilôt côtier isolé dans un environnement inhospitalier. Les cartes de Sidebotham issues de nombreuses prospections et de leur confrontation avec les témoignages des géographes nous montrent un paysage ponctué de routes, de fortins, de villages, de relais routiers, de citernes et points d'eau aménagés qui complètent les informations récemment recueillies dans le cadre des fouilles du *Mons Claudianus* et du *Mons Porphyretes*. Du pain sur la planche des archéologues car tout est à faire, même pour Bérénikè, où de l'aveu du fouilleur, au terme d'une dizaine d'années de présence sur le terrain, seule une infime partie des vestiges en surface et en profondeur, a été relevée. Suffisamment en tout cas pour révéler un pan de la recherche presque inédit et appelé à connaître des développements considérables. D'Arabie, des Indes, voire de Chine, de Corée et d'Asie du Sud-Est viennent toutes sortes de produits, épices dont plusieurs sortes de poivres, aromates, animaux exotiques, textiles dont la soie, pierres précieuses et semi-précieuses, bois divers dont le teck et le bambou. Il faut remarquer que cette économie de la mer Rouge, ou du golfe Persique, n'est pas réservée à la seule filière du grand luxe et au seul profit de Rome. C'est une économie structurée d'échanges autour de la péninsule arabique. Ce qui n'est pas le moindre intérêt de ce travail remarquable et désormais indispensable à la connaissance de l'économie du monde antique.

Georges RAEPSAET

Nathalie BARRANDON, *De la pacification à l'intégration des Hispaniques (133-27 a.C.). Les mutations des sociétés indigènes d'Hispanie centrale et septentrionale sous domination romaine*. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 19,5 x 24 cm, 468 p., 177 fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 35). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-046-4.

L'auteur de cet ouvrage, version remaniée et mise à jour de sa thèse de doctorat dirigée par J.-M. Roddaz, rédacteur de la préface, se propose d'étudier l'impact de la présence de Rome en Hispanie centrale et septentrionale (nord-est de la péninsule), comprenant les aires peuplées par les Ibères et une partie des tribus celtibères : le bassin de l'Èbre, avec les territoires qui lui sont liés tels que la haute vallée du Douro, la région d'Ampurias-Emporion et le nord de l'actuelle région de Valence (la limite étant établie au sud du Turia). Il s'agit, plus concrètement, de s'intéresser aux mutations qu'ont subies les populations indigènes entre la chute de Numance en 133 avant notre ère, qui marque une césure fondamentale car elle contribue à la pacification de

qu'il serait trop long de développer ici. Le modèle de la « *polis* religion » repose sur des bases solides que les critiques de l'auteur et d'autres ne me paraissent pas ébranler (voir J. Scheid, *La cité, l'individu, la religion* http://www.college-de-france.fr/media/john-scheid/UPL11021_scheid_res0809.pdf). Une série d'autres régions de l'Empire sont envisagées dans les contributions suivantes. L. Allason-Jones examine les prêtres et prêtresses de la Bretagne romaine ; Bertrand Goffaux, les prêtres, *conventus* et organisation provinciale en Hispania Citerior ; V. Gaspar, le statut du sacerdoce de Cérès dans l'Afrique romaine ; J. Reynolds, les fonctions des prêtres dans la Cyrénaïque romaine ; L. Capponi, les prêtres de l'Égypte romaine ; S. Dmitriev, les *neokoriae* d'Éphèse et les rivalités entre cités dans l'Asie mineure romaine ; B. Rossignol, les prêtres municipaux et provinciaux des provinces danubiennes, tandis que S. B. Aleshire et St. D. Lambert s'attachent à la question des *genè* attiques et de la réforme religieuse athénienne de 21 av. n.è. – La variété des thèmes abordés n'a pas permis aux éditeurs de proposer des conclusions générales mais celle-ci témoigne bien de la complexité des interactions entre prêtres et État dans le monde romain. – *Index locorum* et index général. Françoise VAN HAEPEREN

Maddalena BASSANI & Francesca GHEDINI (a cura di), Religionem significare. *Aspetti storico-religiosi, strutturali, iconografici e materiali dei sacra privata.* Atti dell'Incontro di Studi (Padova, 8-9 giugno 2009). Rome, Quasar, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 263 p., ill. (ANTENOR QUADERNI, 19). Prix : 72 €. ISBN 978-88-7140-453-0.

La religion romaine est surtout perceptible par ses aspects publics. Qu'en est-il des pratiques privées ? Pour approfondir la recherche, et la diversifier, la rencontre scientifique de Padoue en 2009 proposa une approche des *sacra privata* au travers d'une série de sources archéologiques et épigraphiques, italiennes pour la plupart, afin d'en mieux comprendre le fonctionnement et la place structurelle. Toutefois un questionnement préalable était indispensable : qu'est la religion privée des Romains, par rapport aux cultes publics ? Cette interrogation essentielle, au sens précis de l'adjectif, a été posée en termes épistémologiques par John Scheid sous le titre « de l'ambiguïté de la notion de religion privée » qui en tente donc une définition objective. Cette réflexion s'appuie sur un parcours historiographique qui retrace de manière critique l'opposition qui s'est faite jour, à la fin du XX^e^ siècle, contre la notion de religion publique ou « polis-model » en tant que pivot de compréhension de la religion des Anciens sur la base d'une approche anthropologique et historique débarrassée de l'impact de la pensée chrétienne. Cet article déterminant en matière méthodologique mérite toute l'attention de ceux qui étudient les phénomènes religieux antiques dans leur altérité car il procure une analyse précise et claire des argumentations qui se développent ces dernières années en faveur d'un retour vers une religiosité intérieure qui serait « véritable et originelle » et qui se manifesterait dans les actes privés. Toute la mécanique développée notamment par R. Gordon, G. Woolf, A. Bendlin afin de nier le dynamisme des cultes publics, d'incriminer leur caractère supposé artificiel et dominant dans le but de mettre en évidence le sentiment et l'émotion individuels, est ainsi démontée avec compétence et lucidité, mettant au jour le romantisme chrétien sous-jacent ou les définitions personnelles de la Religion (avec une majuscule). Ces auteurs

ignorent ou affectent d'ignorer la composante communautaire de la religion privée exercée dans les faits dans toutes sortes de réseaux, dans la famille, la corporation et le quartier, les obligations de chacun dépassant largement les cultes civiques ; ces *sacra privata* extrêmement vivants ne remplacent pas, n'oblitèrent pas et ne relèguent pas la religion publique dans une catégorie réservée aux seuls politiques dans leur culture d'élites, à un niveau « inférieur » de religiosité. Résumons : « le modèle civique n'est pas une sorte de vestige isolé de pratiques anciennes et délaissées, il participe d'un modèle collectif de vie religieuse qui dépasse de loin la communauté des citoyens ; tous les habitants de l'empire étaient impliqués dans des communautés publiques et privées et ce n'était généralement pas en vertu d'une décision religieuse individuelle et notamment d'une conversion que l'on adoptait les obligations religieuses d'une de ces communautés », mais par la naissance, l'adoption, l'affranchissement et toutes formes de contrainte sociale. Cette mise au point fondamentale qu'il faut lire et méditer pour la profondeur de sa réflexion est un peu inattendue dans ce volume d'actes consacrés à quelques exemples précis, rappelons donc aussi que ce fut le thème du cours du Collège de France en 2008-2009 dont on peut trouver un résumé dans l'*Annuaire* de l'institution, et en ligne. – Passons au contenu de la rencontre. Pompéi est au cœur de plusieurs communications, la première de F. Pesando proposant quelques notes sur les petits édicules de culte domestique, les *sacraria*, dont on rappellera qu'ils ont fait récemment l'objet d'un volume de la même collection, dû à une des organisatrices, M. Bassani, en 2008. L. Anniboletti quant à elle compare les *compita vicinalia* de Délos et de Pompéi et cherche, notamment dans les représentations figurées, les liens possibles entre les célébrations de la famille et celles du quartier. Culte domestique par excellence les Lares retiennent l'attention de M. Torelli qui en étudie les formes archaïques et « préhistoriques » italiennes, tandis que F. Giacobello s'intéresse au développement du culte au travers des textes et des images plus spécialement dans la région vésuvienne, rejetant la distinction habituellement établie entre deux cultes domestiques distincts qui concerneraient les libres et les non-libres. W. Van Andringa qui a consacré il y a peu une étude remarquée au *Quotidien des hommes et des dieux* à Pompéi, revient brièvement sur l'organisation de la maison pompéienne sous l'angle des pratiques rituelles. Nous quittons la région pour la Cisalpine où M. Bassani examine les structures architectoniques à usage religieux dans le cadre de la *domus*, *sacelli*, *sacraria*, et souligne la « committenza di rango » des contextes et des pratiques avec celles de la bonne société romaine, au centre du pouvoir. Dans la même aire géographique, E. Pettenò décrit les objets de la religion au travers des collections du musée de Concordia, petits bronzes en particulier, tandis que E. Di Filippo Balestrazzi analyse et décrit la topographie urbaine et domestique des statues et reliefs de nature religieuse mis au jour dans la même colonie. La contribution suivante est fort différente, axée sur une comparaison entre les *sacra privata*, les structures de culte et la topographie religieuse de Pompéi d'une part, de deux agglomérations mosellanes d'autre part (Bliesbruck et Schwarzenacker), en se concentrant sur les quartiers artisanaux. La proximité des résultats est frappante et conduit les auteurs, J.-P. Petit, S. Santoro et E. Mastrobattista, à des considérations de large importance historique « sia in ambito strettamente domestico, che in quello corporativo, la forma architettonica e iconografica in cui si esprime [la] religiosità è, tanto a Pompei quanto in Gallia Belgica, tipicamente romana, a significare quanto

profondamente questa classe sociale degli artigiani commercianti fosse stata coinvolta dalla romanizzazione e dall'appartenenza all'impero ». Le regard se porte ensuite sur la Grèce à l'époque romaine, P. Bonini recherchant les traces des pratiques religieuses privées dans une série de maisons réparties dans plusieurs provinces grecques, jusqu'à l'époque chrétienne. Pour cette période tardive, qui voit le passage de la villa à l'église, en maints endroits des campagnes, on lira une brève communication d'A. Chavarría Arnau. Enfin G. Gorini consacre quelques pages à une problématique de grande importance dans les sanctuaires de l'Antiquité, le don monétaire, ici esquissée dans la version de don privé également attesté en contexte domestique. Les conclusions de la plume de D. Scargliarini invitent à poursuivre l'enquête en précisant combien les recherches démontrent, et besoin en est !, que la religion privée et domestique n'est en rien une religion « populaire » mais une forme de culte capable d'évolution et d'adaptation, révélatrice de la société et de ses transformations.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE, *Aberglauben oder Individualität ? Religiöse Abweichung im römischen Reich.* Tübingen, Mohr Siebeck, 2011. 1 vol. 11 x 18 cm, X-185 p. Prix : 24 €. ISBN 978-3-16-150745-8.

Ce petit livre, basé sur des leçons données au Collège de France en 2010, est consacré à la thématique de la déviance religieuse dans le monde romain : faut-il y voir une forme de superstition ou l'émergence d'une nouvelle dimension de l'individualité. La perspective mise sur la déviance ou la violation des normes vise un double objectif. D'une part, en identifiant les variations du comportement religieux, il est possible d'évaluer dans quelle mesure pouvait s'exprimer une individualité dans le domaine religieux. D'autre part, en prenant en considération les discours normatifs qui délimitent ou autorisent des variations, il s'agit d'identifier les auteurs de telles positions et de comprendre comment elles étaient appliquées. La religiosité individuelle s'exprimant dans une société et un cadre qui évoluent, l'auteur choisit d'étudier ces questions dans la longue durée. Il part en outre du principe que les textes normatifs ne permettent pas seulement un accès à la distinction et aux polémiques intellectuelles et des hautes couches sociales mais aussi à l'adaptation dont de telles normes font l'objet par des individus qui les transforment ou les renforcent et les font circuler. Le premier chapitre s'attache à la notion même de *superstitio* et aux conceptions de la déviance religieuse à Rome. Le chapitre suivant est consacré à la production de normes religieuses à la fin de la République. Dans le chapitre 3, l'auteur examine les expériences religieuses qu'il vaut mieux ne pas faire dans des temples. Il s'intéresse ensuite au discours normatif de l'Antiquité tardive, avant d'envisager la question de l'individu dans un monde de normes religieuses. Le dernier chapitre, diachronique, synthétise la problématique de départ : déviance et individuation, de Cicéron à Théodose. – Destiné à un public germanophone assez large, son apparat critique est cependant consistant ; les textes anciens commentés sont donnés en latin et en traduction. Bibliographie et index.

Françoise VAN HAEPEREN

Pierre-Henri BILLY, *Dictionnaire des noms de lieux de la France (DNLF)*. Paris, Errance, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 639 p. (COLLECTION LES HESPÉRIDES). Prix : 39 €. ISBN 978-2-87772-449-4.

Xavier DELAMARRE, *Noms de lieux celtiques de l'Europe ancienne (-500/+500). Dictionnaire.* Arles, Errance, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 383 p. (COLLECTION LES HESPÉRIDES). Prix : 36 €. ISBN 978-2-87772-483-8.

Deux ouvrages de toponymie viennent de paraître chez Errance. Le premier ne s'intéresse ouvertement qu'à la France, dans une perspective moderniste si je puis dire. Toutes sortes de noms géographiques, y compris la « région Nord-Pas-de-Calais » ont une entrée qui explique brièvement leur origine dans une notice qui fait apparaître le cas échéant le nom antique (éventuellement très différent du nom moderne) et les formes médiévales qui conduisent au toponyme contemporain. Toutefois, il ne faut pas imaginer un répertoire complet : si le Soissonnais figure à côté de Soissons, Aix-les-Bains n'a pas d'entrée. Pour le lecteur intéressé par l'Antiquité, l'ouvrage est de peu d'utilité eu égard aux nombreuses erreurs, lacunes et approximations qu'il contient. Quand on lit (p. 50), pour Aime (en Tarentaise) qu'il a existé une forme **Foroclaudium* attestée par le nom de ses habitants les *Foroclaudienses*, on se demande si l'auteur connaît le latin et surtout s'il a lu la moindre étude sur les toponymes en *Forum* + génitif qui abondent en Italie. Il lit correctement *Forum Juli* pourtant. Les sources épigraphiques sont très peu exploitées et pour Bavay, par exemple, l'auteur ignore le toponyme mentionné sur un milliaire d'Antonin le Pieux. On sait que les toponymes conservés par Ptolémée sont souvent altérés. L'auteur écrit cependant à chaque fois que la ville (par exemple Le Mans ou Soissons) a porté *deux* noms antiques, le nom grec altéré par Ptolémée ou son copiste et le nom latin correct. De nombreux toponymes aux origines antiques avérées manquent à l'appel, signalons Vertault, Fismes, Ambérieu etc. Et l'étymologie d'Étaples qui passe par le bas-néerlandais pour éviter *stabulum* laisse perplexe. Tout nom composé avec l'élément Julius est ramené à César en parfaite ignorance du gentilice d'Auguste ou de Tibère. Type de confusion répétée pour plusieurs villes, Aix-en-Provence, *Aquae Sextiae*, ne s'est pas appelée *Aquae Juliae* mais la colonie portait le nom officiel de *colonia Iulia Aquae Sextiae*. H. Billy ignore les règles romaines, confond toponyme et statut et propose un livre inintéressant pour les antiquisants. – Le second ouvrage est nettement plus utile, mais incomplet. X. Delamarre qui s'est illustré ces dernières années par son *Dictionnaire de la langue gauloise* (2e éd. 2003) et par son catalogue des noms celtiques connus par l'épigraphie (2007), livre aujourd'hui une sorte de dictionnaire toponymique. Organisé au départ d'entrées celtiques constituant des étymologies, couvrant un domaine géographique plus européen, l'ouvrage est heureusement doté d'index qui facilitent la recherche. En effet, généralement, c'est l'étymologie que l'on cherche et on part d'un nom moderne. Cette conception est un peu déroutante, mais elle permet de traiter un très grand nombre de toponymes dont les étymologies sont semblables. Le principal défaut est d'être insuffisamment doté de références qui autoriseraient des justifications, des évolutions, des comparaisons. Pour tous les sites interprétés comme « le domaine d'Orgios, de Coios... », il faudra chercher dans un autre ouvrage l'étymologie du nom du propriétaire, voire même la

preuve de l'existence d'un tel nom. Beaucoup d'étymologies qui ne peuvent s'appuyer sur aucune forme médiévale claire relèvent de la pure spéculation. Et quand la forme antique existe, elle n'est pas toujours complètement attribuée : ainsi *Ricciacon* est mis en relation formelle avec Ritzing en Lorraine, mais rien n'indique que ce toponyme celtique existe explicitement et qu'il correspond à un *vicus* des Trévires, dont le nom moderne n'a pas gardé la trace. Le choix des exemples n'est pas davantage justifié et, si Vervoz est proposé comme nom d'origine celtique (dont la forme antique n'est pourtant pas connue), on s'étonnera de l'absence d'Arlon (*Orolaunum*). Le nombre de toponymes retenus pour la Belgique est d'ailleurs particulièrement faible et ne comprend comme noms antiques avérés que Courtrai, Waudrez et le Condroz. On ne s'étonnera pas que le milliaire mentionnant le nom antique de Bavay ne soit pas davantage connu que dans le précédent ouvrage, l'épigraphie étant globalement sous-exploitée, ce qui limite très fortement la moisson hors de France, malgré le titre. En conclusion, un dictionnaire qui rendra assurément des services mais qu'une recherche plus approfondie et plus complète aurait pu largement améliorer. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lucreţiu MIHAILESCU-BÎRLIBA, Ex Toto Orbe Romano : *Immigration into Roman Dacia. With Prosopographical Observations on the Population of Dacia.* Louvain, Peeters, 2011. 1 vol. 16 x 24,5 cm, XIII-166 p. (COLLOQUIA ANTIQUA, 5). Prix : 65 €. ISBN 978-90-429-2400-0.

Les questions de démographie et de volume de l'immigration dans l'Empire romain sont parmi les plus difficiles à étudier. Si l'on regarde la bibliographie parue à ce propos, on constate les plus grandes divergences, que ce soit pour Rome et l'Italie ou pour les provinces. Il faut reconnaître que la documentation fait gravement défaut et que les estimations relèvent davantage des convictions que de la démonstration. Le dernier livre de L. Mihailescu-Bîrliba ne fait pas exception à la règle. Se fondant sur des tableaux apparemment très abondants en données, il cherche à vérifier l'affirmation d'Eutrope comme quoi la Dacie avait été après la conquête de Trajan largement le champ d'une immigration provenant de toutes les régions du monde romain. L'auteur s'est donc livré à une enquête prosopographique complète de toute la population épigraphiquement attestée, classée en tableaux divers, de l'élite et des classes inférieures, avec des précisions bienvenues sur les liens familiaux, les villes et sites d'attestation, les fonctions ou métiers, le tout accompagné des références idoines. Ces tableaux présentent en eux-mêmes un intérêt considérable car ils permettent de mesurer toutes sortes de paramètres, de disposer de listes onomastiques, de relevé des activités tant administratives que politiques ou économiques. Le problème qui reste mal résolu, et qui constitue pourtant la clef de l'interrogation première qui fonde l'ouvrage, c'est celui de la définition des origines. Tous les tableaux proposent des origines pour un grand nombre de personnes, mais aucune justification n'est procurée. Prenons un exemple au hasard : C. Aesernius [–] vétéran attesté à *Apulum* (*IDR* III/5, 491) : il est indiqué sans le moindre point d'interrogation comme originaire d'Italie (p. 85). Pourquoi ? Rien dans l'inscription fragmentaire ne le précise. Serait-ce parce que ce gentilice est bien attesté en Italie ? Ce serait un argument spécieux vu la

Aldo BORLENGHI, *Il campus. Organizzazione e funzione di uno spazio pubblico in età romana. Le testimonianze in Italia e nelle province occidentali.* Rome, Quasar, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 379 p., 151 fig., 2 cartes. (THIASOS, 1). Prix : 50 €. ISBN 978-88-7140-454-7.

S'il est un terme à la définition lâche, s'il est une installation urbanistique imprécise, c'est bien le « *campus* ». Varron (*LL* 5, 36) en donnait une identification alliant le champ sémantique de la campagne à celui de la ville, *ager planus*, et les destinations que cet espace peut recevoir sont multiples, du marché aux bestiaux au site d'exploits sportifs, d'exercices militaires ou de cérémonies religieuses. Les études les plus importantes de cet aménagement urbain large et non bâti, objet de dédicaces évergétiques et lieu d'activités des sodalités de *iuvenes*, étaient jusqu'à présent celles de collègues belges, Frank Van Wonterghem et le regretté Hubert Devijver, inspirés notamment par la mise au jour de ce type de monument (terme bien impropre mais difficile à remplacer, « site » relevant davantage encore de l'approximation) dans les fouilles d'Alba Fucens ou d'Herdonia. Dans ce volume, Aldo Borlenghi se propose de reprendre la problématique en une monographie aussi complète que possible, à la fois sur le plan de la définition, de l'interprétation, de la chronologie et du catalogue, archéologique et épigraphique. Il établit ainsi une base documentaire de plus de soixante numéros, témoignant de l'enrichissement progressif de nos connaissances, tout en s'appuyant sur une sélection sévère qui en a écarté plusieurs, restitutions improbables ou identifications trop fragiles, comme la Palestra d'Herculanum. C'est en effet par rapport aux installations gymniques telles que palestre ou gymnasium que la distinction est une des plus délicates à établir, les confusions étant d'autant plus faciles à commettre que plusieurs dédicaces de *campus* l'associent à une *piscina* (Metz, peut-être à Narbonne) ou à un *balineum* comme à Albens. Dans un nombre important de cas considérés ici sans trop d'hésitation, l'installation connexe des thermes, comme à Cologne, conduit toutefois à s'interroger sur la pertinence des critères, en l'absence de toute précision épigraphique, vis-à-vis des installations sportives, thermales, ou encore des *scholae*. Les localisations *intra muros* suscitent à cet égard quelque doute comme pour la Maison au Buste d'Argent à Vaison. Au final, ce sont encore les inscriptions italiennes qui rendent le mieux compte de la structure, avec de nombreuses implications de magistrats dans les investissements, peut-être parce que les espaces ont pu connaître une phase où ces lieux servaient, comme à Rome le Champ de Mars (*locus consecratus, sanctus, auspicatus* comme en témoigne Cicéron à plusieurs reprises), de site d'élections et d'activités de nature rituelle. On songera tout particulièrement à la bilingue de Verceil (*Suppl. It.* 19, Vercellae, n° 1) et à sa difficile interprétation. Les récents commentaires qui en ont été établis sont loin d'emporter l'adhésion immédiate, sinon à mettre l'accent sur la connotation religieuse de l'aménagement ; le jeu subtil des philologues celtisants entre nouvelle lecture de la version celtique et traduction du texte latin, assurément précaire, devra être jugé avec prudence : il ne donne pas nécessairement « una visione sicuramente piu corretta del significato dell'iscrizione » et ne remet pas d'office en cause le caractère du *campus* en tant que *communem deis et hominibus*, expression qui ne se rapporterait qu'à la *finis*, la borne, et non à la nature du lieu. Qu'un cippe qui délimite le *campus* soit défini comme *communis* parce qu'il sépare ce qui appartiendrait d'une part aux

hommes d'autre part aux dieux, semble étrange et improbable. Cette inscription qui constitue sans doute une des meilleures clefs de compréhension de l'organisation et de la fonction de cet espace public dans toutes ses composantes et ce à haute époque, réclamera encore à l'avenir l'attention des historiens et des archéologues car elle n'a pas encore livré toutes ses ressources. – L'ensemble de ces remarques ramène à la préface de Pierre Gros qui soulignait à la fois la faiblesse réelle des éléments d'identification et leur multiplicité possible, et l'évolution des emplois, d'un champ essentiellement militaire à un espace dédié aux activités ludiques, et civiques. La connotation religieuse doit cependant y être davantage accentuée, dès les origines et non uniquement au passage au culte impérial. Une autre question, méthodologique, devrait également être posée : le *campus* a-t-il eu réellement une définition monumentale précise dans le monde romain ? Ce type d'espace public, notamment lorsqu'il est employé pour des exercices gymniques à proximité de thermes ou de piscines, était-il toujours dénommé *campus* ? ou bien, selon les usages locaux, l'appelait-on palestre ou gymnase, par exemple ? Et inversement, certaines villes ne dénommaient-elles pas autrement le lieu qui, ailleurs, se serait appelé *campus* ? Il n'y avait peut-être pas de définition canonique ? Ce qui expliquerait à la fois la variété des formes et des aménagements et la difficulté à les identifier. Comment interpréter autrement l'*area saepienda* de Narbonne (*CIL* XII, 4338) que l'on s'accorde à comprendre comme un *campus* ? Autrement dit, si ce livre intéressant et courageux procure un bon tableau d'ensemble utile comme état des connaissances, et un catalogue de référence, le *campus* est loin d'être un sujet épuisé qui, réflexion d'épigraphiste, ne pourra réellement progresser qu'en présence de textes nouveaux.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

David L. BALCH & Annette WEISSENRIEDER (Ed.), *Contested Spaces. Houses and Temples in Roman Antiquity and the New Testament.* Tübingen, Mohr Siebeck, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XII-561 p., 1 CD-Rom. (WISSENSCHAFTLICHE UNTERSUCHUNGEN ZUM NEUEN TESTAMENT, 285). Prix : 129 €. ISBN 978-3-16-151026-7.

Au premier regard jeté sur la table des matières, la ligne directrice de ce recueil d'études, publié sous un titre plutôt large, demeure floue. À la lecture de la préface, elle s'éclaircit quelque peu et s'articule autour de trois préoccupations qui sont censées entrer en écho : une étude archéologique des espaces romains typiques ; une analyse des rapports réciproques (« interrelationships », par ex. p. VII) entre organisation des espaces, valeurs sociétales, expériences sociales et religieuses ; enfin – et c'est peut-être là le plus original – un souci théologique dans la mesure où la réflexion sur ces espaces a investi le domaine de la recherche néotestamentaire. Et pour cause, ce volume fait suite à la conférence tenue à Rome en 2009 pour le centenaire du Pontificio Istituto Biblico, agrémentée par quelques contributions complémentaires. L'ouvrage est divisé en trois sections, dont la première qui, sous l'intitulé générique « Interpretive Issues », semble rassembler des études portant davantage sur la méthodologie et la théorie, ainsi que sur le support de l'image et du texte. L'importance d'une démarche rigoureuse de contextualisation de l'image est ainsi mise en évidence, que ce soit à des fins d'exploitation de représentations cultuelles (ici de l'Italie

privés, et une contribution de G. Tallet, *Isis, the crocodiles and the mysteries of the Nile floods*, qui interprète une scène de l'Égypte romaine exposée au musée égyptien du Caire. C'est ensuite Vesta qui est à l'honneur dans deux articles, l'un de S. Baschirotto, sur Vesta et les Vestales, protectrices de Rome, et l'autre de J. Rüpke intitulé *Flamines, Salii, and the priestesses of Vesta : Individual decision and differences of social order in late republican Roman priesthoods*. Cybèle – qu'il est préférable d'appeler Magna Mater, du moins dans les contextes romains – fait l'objet des quatre derniers articles. R. Gordon s'attache à quelques textes de malédiction récemment découverts, dans lesquels Magna Mater et Attis sont implorés comme vengeurs. Ch. Guittard s'intéresse au nom de Cybèle dans la poésie et la littérature latine. F. Marco Simón propose un article complexe intitué *On bulls and stars : sacrifice and allegoric pluralism in Julian's times*. R. Turcan boucle l'ouvrage en reprenant la question du circuit rituel de la *lauatio*, procession du mois de mars où la statue de la déesse était baignée dans l'Almo, un affluent du Tibre. – Si l'on peut regretter l'absence d'index, on soulignera par contre l'intérêt des intertitres, également présents dans la table des matières et permettant de se faire d'emblée une idée du contenu des articles.

Françoise VAN HAEPEREN

Bernadette CABOURET et Marie-Odile CHARLES-LAFORGE (Éd.), *La norme religieuse dans l'antiquité*. Colloque organisé les 14 et 15 décembre 2007 par les Universités Lyon 2 et Lyon 3. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 336 p., ill. (COLLECTION DU CENTRE D'ÉTUDE ET DE RECHERCHE SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 35). Prix : 39 €. ISBN 978-2-904974-37-3.

La religion romaine étant sans dogme et sans révélation, ne connaissait ni orthodoxie ni hérésie. Une « orthopraxie » des rites était cependant requise, selon une norme qu'il n'est pas aisé de traquer ni de comprendre. C'est à cette recherche qu'a été consacré le colloque réuni à Lyon en 2007, dont les actes viennent de paraître. L'introduction due à John Scheid en définit les cadres : la *norma*, le *mos maiorum* et la *consuetudo*, la première faisant référence à cet instrument de l'architecte qu'est l'équerre, qui définit les angles de manière intangible. Ce n'est pas dans cet ordre de rigidité qu'il faut inscrire la norme religieuse, davantage un principe fondamental que l'on peut et doit réformer selon l'évolution du temps, des mœurs et de la société. Double regard qui établit des règles de base et des coutumes locales qui peuvent varier. On voit immédiatement ces réflexions, émises avec l'appui de la philosophie cicéronienne entre autres, mises à l'épreuve des faits historiques avec la première contribution qui illustre le propos du colloque dans un cas concret, non spéculatif. Annie Dubourdieu examine en détail l'affaire des Bacchanales, où précisément un culte qui relevait de la tradition s'est brusquement développé au point d'être jugé dévoyé, perçu comme un danger public et interdit. Cette répression brutale donne une image assez explicite de la norme religieuse telle qu'elle était conçue en 186 : le culte avait des couleurs étrangères, ses rites comportaient des éléments difficilement contrôlables comme la perte de la maîtrise de soi, mais surtout ce culte privé qui rassemblait un grand nombre de fidèles ne se pratiquait pas sous l'autorité publique des magistrats alors que la conception même de la religion romaine impliquait l'imbrica-

tion du politique et du religieux : ainsi on pouvait craindre que le culte ne constitue un ciment d'*alter populus* qui menaçait l'ordre établi. On était clairement passé d'une situation « normale » à une situation « anormale ». Et en ce qui concerne les comportements de transgression, on lira les pages de C. Wolff relatives aux déviances des brigands, des voleurs et des magiciens. Une autre communication montre un aspect différent mais tout aussi caractéristique des mentalités religieuses romaines : la question des rites et des interdictions relatifs aux flamines. Dans un article à deux volets dont seul le premier correspond au titre (*Norme « fossilisée »*), M.-K. Lhommé nous propose d'abord un aperçu des notations antiquaires à la recherche des traces des normes dans leur expression écrite ; elle relève ainsi les définitions de Festus sur les termes *mos*, *religiosus*, *municipalia sacra*, *peregrina sacra* ou les explicitations de certains rites, dont le catalogue est intéressant mais un peu disparate. (Sur ces points de terminologie interprétative et évolutive, on lira aussi l'article de M. de Souza). Dans la seconde partie, qui traite des interdits frappant les flamines, on peut trouver une parfaite démonstration du double mouvement romain : conservation *versus* adaptation. Le poids des rites encadrant la vie du flamine de Jupiter était devenu tel que la fonction n'avait plus été remplie et, quand elle fut réactualisée, il se posa des problèmes pratiques. L'auteur se limite au cas de l'absence de Rome et au refus de Tibère, en tant que grand pontife, de donner suite à la demande de Cornelius Lentulus Maluginensis qui, *flamen Dialis*, voulait partir en province pour un proconsulat. L'empereur se référa explicitement à des archives et des exemples historiques (Tacite, *Annales*, III, 58-59). Toutefois il aurait été intéressant de poursuivre la lecture de Tacite jusqu'en IV, 16. En effet, un peu plus tard, à la mort de Maluginensis, il fallut le remplacer et pour cela le même Tibère n'hésita pas à changer la législation (*nova lege*). Plus aucun mariage n'était célébré selon le rite trop contraignant de la *confarreatio* en raison notamment des implications d'un mariage *cum manu*. Quelle solution ? « *Igitur tractatis religionibus placitum instituto flaminum nihil demutari ; sed lata lex qua flaminica Dialis sacrorum causa in potestate uiri, cetera promisco feminarum iure ageret* ». On ne modifie pas les « normes » traditionnelles malgré leur caractère d'*antiquitas horrida*, mais on les plie *ad praesentem usum*. Ce dossier des flamines et flaminiques illustre de manière paradigmatique le double concept qui affirme d'un côté qu'on ne peut rien changer aux coutumes ancestrales mais que dans la pratique il faut parfois réformer. On peut aussi manipuler, comme Domitien à propos des jeux séculaires, un autre exemple évoqué dans l'article. Au chapitre des glissements, la recherche de B. Cabouret sur l'Antiquité tardive confrontée au christianisme montre comment Julien sut intégrer les notions de *philanthropia*, en tant que valeur fondamentale de la civilisation grecque, dans les devoirs de l'empereur et des prêtres, faisant évoluer la tradition païenne au contact de la charité chrétienne. Il y a encore bien d'autres matières passionnantes dans ce volume, qui concernent des études de cas, notamment provinciaux. Ainsi on relèvera l'établissement d'une chronologie des titres et des fonctions des sévirs d'après la documentation lyonnaise (F. Bérard) ; l'introduction du culte impérial dans la sphère privée, et dans le cadre des carrefours à Pompéi (M.-O. Charles-Laforge) ; les spécificités locales du culte de Zeus Stratios à Amaseia du Pont où il joue un rôle de premier plan dans la vie civique et contribue à la définition de sa fierté et de son identité (J. Dalaison). L'Afrique du nord romaine est au centre de plusieurs communications : A. Vigourt étudie des cas

particuliers d'interdits explicites tels qu'ils apparaissent dans la pratique privée, d'après un dossier épigraphique de Mactar et de Thuburbo Maius ; E. Smadja recherche la place de l'empereur dans le système religieux des cités, insistant sur son caractère relativement modeste dans un contexte strictement cultuel, sinon à être associé par le biais de la formule *pro salute* ; A. Groslambert s'attache à Saturne africain, qui présente des spécificités fortes sinon des codifications strictes ; on regrettera qu'elle ait fait place, même entre guillemets, à « l'impossible romanisation des âmes », qui demanderait tout d'abord à définir ce qu'elle, ou celui qu'elle cite, entendait par « âme » dans le contexte païen de l'Antiquité ; M. Sebaï enfin analyse l'apport de plusieurs reliefs de Numidie, en particulier celui de Béja, dont le texte donne une liste de dieux ancestraux entre lesquels on s'est généralement efforcé de déterminer quel était le dieu principal, dans une évolution qui devrait nécessairement aboutir à la suprématie d'un dieu tout-puissant et unique. La perspective est ici polythéiste et ne recherche pas des substrats indigènes qui seraient fondamentaux, mais met en évidence un « processus d'élaboration d'une nouvelle culture qui puise, et sélectionne volontairement en les repensant et en les redéfinissant, de nombreuses variables qui ont appartenu aux différentes cultures qui se sont succédé dans le temps » soulignant que l'image est traitée selon une forme romaine respectueuse certes de l'enracinement local mais directement ouverte sur les standards romains. On mesure ici toute la distance méthodologique qui sépare cette étude historique, du romantisme de la communication précédente qui concluait au renforcement du particularisme africain. Dans la conclusion, qui précède une bibliographie et de bons index, John Scheid revient sur l'importance de la composante religieuse dans la compréhension du fonctionnement du monde romain, dans une perspective centrifuge certes mais fortement centripète, et ramène les analyses partielles au questionnement général sur les normes romaines et les normes locales avec toutes les difficultés méthodologiques inhérentes à une documentation ambiguë et incomplète. – Un ouvrage d'une richesse remarquable, qui donne à réfléchir avec esprit critique.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Anna J. CLARK, *Divine Qualities. Cult and Community in Republican Rome*. Oxford, University Press, 2007. 1 vol. 14 x 22,5 cm, XIV-376 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 69 £. ISBN 978-0-19-922682-5.

Ce livre constitue d'ores et déjà une référence. D'autres en ont vanté les mérites et présenté ses grandes articulations (voir par ex. M. Perfigli, *CR*, 60, 2010, p. 208-210 ; F. Santangelo in http://bmcr.brynmawr.edu/2008/2008-04-18.html). Je me limiterai à quelques observations. Ce volume, issu d'une thèse de doctorat, devra désormais être consulté par tout chercheur intéressé par ces divinités que les francophones ont longtemps appelées « abstractions divinisées » (telles *Virtus*, *Fides*, *Honos*, *Concordia* etc.). A. Clark choisit, pour les qualifier, la formule « divine qualities » ; ce raccourci permet de décrire un groupe de divinités partageant leur nom avec des qualités, tout en évitant le besoin anachronique de vouloir différencier ces réalités (dieu ou qualité) dénommées par un même vocable. Ce choix méthodologique est rendu par la typographie adoptée : chaque « qualité divine » est évoquée par de petites majuscules

quand il s'agit d'une belle écriture normalisée et calibrée sur une surface rocheuse préparée en *tabula ansata* ; la recherche de paramètres d'identification d'enfants en Campanie sur la base d'éléments cognitifs, mais la naïveté et la maladresse sont-elles nécessairement le fait de l'enfant ? ; les marques de carrières comme forme de diffusion de la culture épigraphique en Attique ; le graffito politique sous le Principat ; une longue analyse de deux lettres gravées sous le pied d'un lécythe, mais est-ce vraiment autre chose qu'une marque de propriété ? ; les dévotions et bien d'autres choses dans le temple d'El Kanais ; la catégorisation des graffiti à Rome et en Campanie, où l'on trouverait un « coherent narrative sens » lié à la mémoire et à l'histoire de l'individu ; et Aphrodisias, où le corpus important et varié est révélateur de quelque chose qui est commun aux graffiti, et différent des autres catégories documentaires, « the thougths and fellings of people, about whom the literary sources are often silent ». Le potentiel de l'étude des graffiti est considérable, mais « their study is difficult and challenging ». Georges RAEPSAET

Mireille CORBIER et Jean-Pierre GUILHEMBET (Éd.), *L'écriture dans la maison romaine*. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 426 p., nombr. ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7018-0314-2.

Le point de vue développé dans cet ouvrage collectif est un peu différent que celui auquel on penserait d'abord : l'écriture dans la maison romaine, ce sont toutes les formes que peut prendre l'écrit, aussi bien dans les activités officielles et publiques, que dans le quotidien de la vie privée. Ce dernier aspect, en fait, est même le moins représenté, un seul article (de M. Cullin et S. Dardaine) plutôt sommaire et à la bibliographie minimale traitant des graffitis, des marques de propriété, des pesons, des bagues alors que R. Frei-Stolba s'attache plus en détail aux étiquettes en plomb à l'intérêt commercial étonnant. Ce n'est donc pas pour les menues inscriptions qui sont aujourd'hui au cœur de nombreuses recherches et qui ont été montrées comme des indices importants du juridisme qui préside aux activités économiques, qu'il faut ouvrir le volume. D'autres usages de l'écriture, plus monumentaux, sont ici valorisés, d'abord les méthodes d'identification des propriétaires des *domus* urbaines de Rome, principalement les inscriptions honorifiques et dédicaces religieuses, par un des éditeurs, J.-P. Guilhembet. J'y aurais attendu les fistules de la distribution d'eau, malgré la polémique sur leur signification, ou les « bolli laterizi » si riches d'informations en tout genre. Dans la suite logique, on lira la courte étude de M.T. Boatwright sur les *elogia* des *Volusi Saturnini* dans leur grande demeure de *Lucus Feroniae*. Toujours dans le domaine de la pierre, F. Pesando décrit les différentes marques des carriers et constructeurs sur les maisons des cités du Vésuve. Modifiant complètement l'angle d'attaque, I. Fauduet répertorie brièvement les différentes catégories d'écrits qui, dans une maison, peuvent être associés aux divinités et à la religion, autels mais aussi laraires, peintures, mosaïques et graffitis muraux. Dans la foulée R.S.O. Tomlin envisage les tablettes magiques de Grande-Bretagne tandis que S. Follet étudie de manière critique la sphère « magique » d'Athènes (*IG* II^2 2787) qui a déjà suscité beaucoup d'attention tout en demeurant fort mystérieuse. L'éclairage suivant est celui de la maison en tant que « lieu de mémoire » où tout d'abord C. Badel et P. Le Roux

s'intéressent aux tables de patronat qui auraient pu figurer en complément de la première étude, ces inscriptions étant également de bons marqueurs de propriété. En phase avec le thème, la synthèse de G. Camodeca, dont on ne compte plus les éditions de tablettes de cire et autres *papyri* documentaires des villas de Campanie, propose un excellent aperçu des trouvailles d'archives, que recèlent les maisons de Pompéi et d'Herculanum, et l'histoire de leur conservation. Dans la même optique A. Bérenger parcourt des exemples d'archives privées découvertes dans des milieux divers, occasion de rappeler les mises en garde d'Alain Martin sur la notion d'« ensemble archivistique » qui ne peut être fortuit mais exige une accumulation et un classement délibérés. Autre volet de la mémoire, les *imagines* et les *tituli* familiaux et généalogiques qu'évoque M. Corbier. La troisième partie allie texte et image, et propose un examen des mosaïques espagnoles en tant que témoin de la culture littéraire des élites (J. Lancha), ou que support de textes plus ou moins consistants (J. Gómez Pallarès) ; en Afrique, d'autres exemples que décrit R. Hanoune, faisant remarquer qu'il n'y a pas nécessairement de cohérence entre les pratiques d'une maison à l'autre, même si les thèmes illustrés sont proches. Plus abstraite, plus littéraire aussi, la réflexion de R. Brethes sur les descriptions d'images dans les œuvres de Lucien ou de Longus, sur l'éducation au regard qui, selon lui, participait pleinement à la formation de l'homme cultivé et qui était particulièrement mise à l'épreuve dans le contexte privé des maisons en tant que lieux d'exposition d'œuvres d'art. Très différente, la perspective d'A. Beschaouch axée sur les sodalités africo-romaines, en particulier leur représentation emblématique et leur rivalité dans les espaces domestiques sur le thème des *ludi* et *munera* qu'elles produisaient. – Toutes ces contributions sont brèves et synthétiques, parfois un peu rapides aussi, sur un thème à chaque fois riche et foisonnant, dont l'ouvrage offre un aperçu qui ne peut qu'encourager à développer la lecture et l'intérêt, tant d'aspects de la vie privée et publique des Romains étant accessibles par cette approche. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Kasper GRØNLUND EVERS, *The Vindolanda Tablets and the Ancient Economy*. Oxford, Archaeopress, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 77 p., 4 fig. (BAR. BRITISH SERIES, 544). Prix : 27 £. ISBN 978-1-4073-0842-5.

Le contenu très concret des tablettes de *Vindolanda* en terme de vente, d'achat et d'échange de marchandises et de services devait susciter un jour ou l'autre une évaluation économique globale et mesurée à l'aune à la fois des théories économiques passées et actuelles et des documents et données dont nous disposons par ailleurs pour le monde romain. C'est désormais chose faite. Arriver, pour un jeune chercheur formé à l'Université de Copenhagen en 2006, dans une dissertation de master soutenue à l'Université de Lancaster en 2009, à dégager avec une telle maîtrise les mécanismes de fonctionnement de l'économie de et autour de *Vindolanda* et à en comprendre avec une telle maturité la structure et la signification dans le cadre de l'économie antique, est remarquable. En 70 pages denses mais lisibles, accompagnées régulièrement de tableaux et de récapitulatifs bienvenus, Grønlund Evers rentre dans les documents les plus significatifs pour en saisir l'essentiel. Loin des schémas conceptuels multipliés à l'envi par les économistes en chambre depuis plus d'un siècle, ici on vit le concret des

Andrea Binsfeld et Stephan Busch nous invitent pour leur part à découvrir leur analyse philologique et iconographique d'une inscription en provenance de Segobriga découverte pendant des fouilles (2004-2008) de la nécropole située dans la partie nord en dehors des murs de la ville : la stèle de Iucunda, p. 203-230 (*AE* 2007, 805) comparée avec un monument de Mayence (*CIL* XIII 7113). (Rosa simul floriuit et statim periit. *Sklavenkinder in römischen Grabepigrammen. Ein Neufund : die Stele der Iucunda aus Segobriga*). Une fois le document inscrit dans son contexte historique et archéologique, l'analyse de l'épitaphe, qui se présente en effet comme un grand témoignage sur les rapports complexes d'affinités et de dépendances entre les enfants esclaves, les membre non libres de leur *familia* et leur maître, fait l'objet d'une étude minutieuse. Le volet sur le monde romain se clôt par un article de Richard Gamauf sur l'histoire du droit (*Sklavenkinder in den Rechtsquellen*, p. 231-260), qui s'inscrit dans la continuité du *Corpus der römischen Rechtsquellen zur antiken Sklaverei*. R. Gamauf interroge à travers les documents juridiques romains les questions relatives à l'histoire sociale et économique de Rome. L'article évoque principalement le travail des jeunes esclaves, la formation, l'usage de la force, le travail physique, l'exploitation sexuelle, tout en tenant également compte dans cette analyse des questions sociétale telles que l'éducation, l'entretien et les liens d'affectivité. Il convient de mentionner aussi les deux articles d'Erdmute Albert et d'Anja Wieber sur la société moderne et contemporaine. Le premier évoque la traite des enfants en Afrique de l'Ouest, l'initiative nationale de la protection de l'enfance et les problèmes de travail des jeunes filles dans le nord du Bénin (*Kinderhandel in Westafrika ? Nationale Kinderschutz initiativen und die Problematik der Mädchenarbeit in Nordbenin*, p. 43-62). Une recherche empirique est menée sur la question de l'immigration et le commerce des femmes et des enfants. La seconde communication, qui clôt le volume, est pour sa part intitulée : *Eine Schwarze Kindheit und Jugend – autobiographisches Schrifttum von Sklavinnen im 19. Jahrhunder im Vergleich zu Lebens-bedingungen antiker Sklavinnen* (p. 261-283). L'auteur évoque d'emblée la rareté de la documentation concernant les sources antiques pour pourvoir apprécier une lecture autobiographique des enfants esclaves, même s'il existe des documents très précieux, tels que le texte de *Callirhoé* ou l'inscription datée du IV^e^ siècle et découverte à l'agora d'Athènes (Agora inv. IL 1702), où un incertain, probablement un esclave, se plaint à sa mère de sa maltraitance par son maître, qui semblent dessiner la « schwarze Kindheit » des enfants esclaves. Les écrits autobiographies du XIX^e^ siècle plus précisément ceux des esclaves afro-américains offrent une autre dimension de l'expérience et sont riches d'informations, mais il faut sans doute être plus réservé dans la tentative de comparatisme avec le monde antique. La richesse des contributions permet de souligner l'intérêt de l'ouvrage, qui tient autant à son projet qu'à la diversité des analyses qui le composent dans une étude qui, dans l'ensemble, jette un éclairage neuf sur la recherche en matière d'esclavage.

Bassir AMIRI

Alexandra DARDENAY, *Les mythes fondateurs de Rome. Images et politique dans l'Occident romain.* Paris, Picard, 2010. 1 vol. 22 x 28 cm, 237 p., 24 pl., 115 fig., 1 carte. (ANTIQUA). Prix : 44 €. ISBN 978-2-7084-0866-1.

Qu'il s'agisse d'Énée, ou de la louve, la représentation des mythes de la fondation de Rome n'est jamais anodine. En établir l'historique et la chronologie, le cadre des emplois, les formes et les lieux, de l'Italie aux provinces constitue une démarche intéressante pour qui veut exploiter les ressources de l'art et de l'image comme expressions de la politique. Repartant – mais aussi se démarquant – de la thèse de C. Dulière sur la *Lupa Romana* (Bruxelles, 1979), Alexandra Dardenay nous propose un parcours dans la longue durée et dans l'espace pour analyser ces images et leur attribuer des fonctions interprétatives au fil de l'évolution de l'empire. Évitant à juste titre le piège de la « validité » historique des mythes, l'auteur se cantonne dans la perspective décrite par Tite-Live au début de son œuvre, à savoir l'acceptation de l'origine divine de la puissance romaine à la fois comme source de leur force et comme justification de la reddition des peuples conquis. Elle s'interroge donc tout d'abord sur les formes originelles de l'usage politique des mythes fondateurs, à l'époque républicaine, et tout particulièrement dans l'imagerie monétaire : où la louve symbole de Rome apparaît notamment dans les figurations positives et négatives de la guerre sociale, mais aussi où les *gentes* plébéiennes diffusent l'iconographie de ces mythes en particulier sur des monnaies qui illustrent et alimentent leurs revendications généalogiques. La fin du I^er^ siècle se révèle une période charnière qu'exprime spécialement la frise de la basilique Émilienne : le pieux Romulus s'y distingue du pieux Énée. Il est non pas le gardien des traditions ancestrales mais celui qui fonde une nouvelle cité et qui donne naissance à de nouvelles fêtes religieuses. César fera ainsi progressivement participer Romulus à la construction de son personnage après avoir surtout insisté sur son ascendance troyenne : cette addition des figures d'Énée, des rois albains et de Romulus correspond à son accumulation des pouvoirs, militaires, civils et religieux ; il reste toutefois très modéré dans ces images qui pourtant contribueront à soutenir les critiques monarchiques. C'est Auguste qui fera la synthèse dans une perspective cette fois clairement dynastique. Ensuite on peut suivre une évolution des emblèmes selon les règnes et les besoins de légitimité, avec une accentuation particulière dans la crise du III^e^ siècle. A. Dardenay nous procure ici une description très intéressante des transformations des images dans l'évolution des idéologies qu'elles véhiculent. La seconde partie du volume est consacrée à la diffusion et à la réception des programmes ornementaux en Italie et dans les provinces. Rapidement, on quitte le cadre monumental public pour celui de l'évergétisme ou pour les décors funéraires. L'analyse compétente et attentive des reliefs et des effigies monétaires doit dès lors s'accompagner d'une étude épigraphique des dédicants et des dédicataires et la recherche montre des faiblesses. Les textes ne sont pas notés avec suffisamment de rigueur, les traductions comportent des erreurs, les interprétations sont quelquefois fautives et cela entraîne des commentaires inadaptés. Ainsi, par exemple, plusieurs indices sont relevés comme preuve que les commanditaires sont de nouveaux citoyens réagissant comme des « parvenus ». Dans le cas de C. Cornelius Caeso (et non Caesus) d'Obulco, il est impossible de proposer cette hypothèse car le personnage, qui multiplie les magistratures et les sacerdoces, est doté d'une double filiation citoyenne (père et grand-père) (p. 151). Par ailleurs les affranchis qui portent des surnoms grecs (cités p. 150 et 163) ne sont pas des « étrangers » récemment introduits dans la société romaine. Il doit bien y avoir 40 ans que cette pratique onomastique des maîtres vis-à-vis des esclaves, sans aucun rapport avec leur origine géographique, a été mise en évidence. Quant à

traduire, dans une manifestation d'évergétisme d'un duumvir, *inlata rei p(ublicae) IIviratus honoraria summa*, par « après avoir engagé l'argent accordé par l'État à la fonction duumvirale », cela conduit l'auteur à une interprétation confuse des processus de financement des dons. La bibliographie n'est pas toujours complète : pour Igel, par exemple, le colloque de Nancy et Trèves en 2000 (*Annales de l'Est*, 51, 2001) aurait dû être exploité pour l'interprétation sociale du monument ; et l'article de J. Scheid (*AC*, 72, 2003, p. 113-140) aurait permis de faire apparaître qu'il est d'autres explications que politiques à la représentation de Mars et Rhéa Silvia sur un relief funéraire. Ce dernier point n'est pas sans importance méthodologique : si les usages politiques des mythes fondateurs de Rome sont à l'évidence porteurs d'idéologie impériale dans le cadre de monuments publics, officiels, il ne faut pas en oublier pour autant les significations religieuses propres que ces images peuvent apporter dans des contextes différents. L'examen des sarcophages et autres monuments funéraires conduit d'ailleurs à percevoir des hypothèses multiples dont on peut se demander légitimement si elles ont quelque chose à voir avec la dimension politique : Énée image de la *pietas*, Romulus image de la *virtus*, mais images privées. Doit-on comprendre cette iconographie comme représentative des vertus essentielles valorisées par le pouvoir et revendiquées dès lors par le défunt pour apparaître comme un citoyen exemplaire ? Plus encore comme un témoignage de loyauté impériale ? Et lorsque la conclusion du dernier chapitre décrit les emplois domestiques des thèmes comme « une expression populaire du culte impérial » par imitation des images publiques dans la sphère privée, n'est-ce pas surinterpréter ? Au total il est intéressant de constater que la louve nourricière comme figure de Rome toute-puissante s'accordait bien à l'idée que les provinciaux pouvaient se faire de la capitale de l'empire, et de capter les variations politiques des images selon les dynasties. Mais une certaine prudence doit s'imposer lorsqu'il s'agit de globaliser, en un seul type de regard, l'ensemble des représentations des mythes fondateurs de Rome dans les multiples usages qui nous en sont conservés. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Maria R.-ALFÖLDI, Edilberto FORMIGLI & Johannes FRIED, *Die römische Wölfin. Ein antikes Monument stürzt von seinem Sockel.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 162 p., ill. (SITZUNGSBERICHTE DER WISSENSCHAFTLICHEN GESELLSCHAFT AN DER JOHANN WOLFGANG GOETHE-UNIVERSITÄT FRANKFURT-AM-MAIN, 49, 1). ISBN 978-3-515-09876-2.

Depuis la restauration, en 1997-2000, de la Lupa Capitolina, une importante controverse agite les savants. Les analyses archéométriques ont en effet abouti à une datation extrêmement basse de la célèbre statue en bronze, non plus à l'époque étrusque comme on le croyait, mais au Moyen Âge, entre 900 et 1250. À cet argument scientifique s'ajoute l'observation qu'au-delà d'un style qui avait toujours déconcerté et que l'on attribuait jusqu'alors à sa grande ancienneté, les techniques de fabrication de la statue – corps coulé d'une pièce, mâchoire rattachée de manière mécanique – se distinguent de celles que l'on peut observer sur des œuvres assurément antiques – pratique de la soudure depuis le VI^e^ s. av. J.-C. – mais trouvent des parallèles à l'époque médiévale, comme le démontre Edilberto Formigli dans le premier article du

Carl DEROUX (Éd.), Corolla epigraphica. *Hommages au professeur Yves Burnand*. Bruxelles, Latomus, 2011. 2 vol. 16 x 24 cm, VIII-743 p., 54 pl., ill. (COLLECTION LATOMUS, 331). Prix : 115 €. ISBN 978-2-87031-272-8.

Fidèle à sa tradition, la collection Latomus honore de Mélanges un de ses auteurs. Dans le cas présent, il s'agit d'Yves Burnand, récemment décédé, qui avait y publié tardivement sa thèse de doctorat sur les élites sénatoriales et équestres des Gaules. Les deux volumes qui lui rendent hommage sont répartis en fonction de cette spécificité, le premier étant consacré à l'épigraphie gallo-romaine, le second à des sujets variés qui en font un ensemble assez disparate. Assez hétérogène aussi est le bilan des contributeurs, comprenant quelques tout grands noms de la discipline, ainsi que contrasté l'apport des articles qui proposent des notules fort modestes à côté de synthèses intéressantes ou de progrès significatifs. Relevons quelques-unes de ces publications innovantes sans ambitionner toutefois d'en établir une liste exhaustive. Ainsi l'état de la question prosopographique établi par Fr. Bérard, sur le légat sénatorial attesté à Allonnes, honoré par la cité des Aulerques, dont de nouveaux fragments complètent le cursus, quoique toujours lacunaire et anonyme (*ILTG* 347 ; *AE* 2004, 930). M. Christol nous livre une étude sur la formation en plusieurs phases de l'élite de la cité de Nîmes, avant la colonie, après le droit latin et avec le redéploiement des *oppida ignobilia* au fil du temps. L'onomastique apporte beaucoup dans cette démarche. R. Frei-Stolba s'interroge sur les doubles cursus locaux entre Genève (colonie de Vienne) et Nyon (*colonia Equestris*) dont elle cherche des parallèles : les exemples en sont rares et les parentés s'appuient sans doute sur des situations exceptionnelles remontant à l'époque de l'indépendance. Y. Maligorne se penche sur la documentation épigraphique du Bourbonne chez les Lingons et la met en relation avec sa parure monumentale et le statut probable du sanctuaire dans la cité. P.-Y. Lambert développe une recension de l'ouvrage de J.N. Adams sur le bilinguisme (Cambridge, 2003) en appliquant son commentaire au cas des graffites de La Graufesenque. H. Lavagne fait le point des connaissances sur les *cervesarii*, peu connus alors que leur métier devait être bien répandu. Insuffisamment valorisé peut-être ? En complément, on repérera dans le second volume une excellente étude de P. Simelon sur l'application de la constitution de Caracalla dans l'onomastique des Germanies, qui aurait trouvé une place bien plus adéquate dans le premier. Parmi les bilans épigraphiques locaux qui ne manquent pas d'utilité même si leur mise en œuvre est souvent un peu courte et la bibliographie incomplète, on citera aussi plusieurs études épigraphiques de sanctuaires : B. Rémy pour La Bâtie Montsaléon chez les Voconces, D. Billoin pour St-Vit dans le Doubs et P. Fetet pour Vioménil des Vosges ; mais aussi les remarques F. Blanchard sur la documentation du *vicus* d'Hermes chez les Bellovaques et G. Moitrieux à propos d'une nouvelle dédicace d'un site vénète supposé *vicus* ; J.-N. Castorio traite des épitaphes de la cité des Leuques ; Cl. Lefebvre, d'un milliaire qui lui permet de s'interroger sur la question du développement de la cité d'Alba ; A. Daubigney cherche à mesurer l'élément celtique chez les Séquanes ; A. Pelletier publie une nouvelle inscription de Lyon, épitaphe ou dédicace à un personnage dont il affirme un peu légèrement l'origine viennoise ; L. Lamoine examine l'inscription au génie arverne (*CIL* XIII 1462 add) sans s'interroger sur sa formulation inhabituelle ; J.-P. Petit récole les estampilles sur sigillée de

Bliesbruck, une liste utile mais une exploitation limitée. Le deuxième volume offre un panel de textes extrêmement variés, de l'Afrique (J.-M. Lassère, X. Dupuis, N. Ferchiou, Fr. Bertrandy, Y. Le Bohec) à la Dacie (M. Reddé), en passant par Halicarnasse (D. Engels) et l'Italie (G. Camodeca, M. Cébeillac, M. Tarpin), s'intéressant à des questions de tribus, de fonction municipale, de curies électorales, de cultes locaux, de dédicaces triomphales, d'onomastique, de troupes auxiliaires, de légendes monétaires. Ici aussi des notes brèves succèdent à des questions importantes rendant bien compte de la notion de « mélanges » avec tous les aléas du genre, toutefois réunis sous l'enseigne de l'épigraphie, essentiellement latine.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Joaquín L. GÓMEZ-PANTOJA, *Epigrafia anfiteatrale dell'Occidente romano.* VII. *Baetica, Tarraconensis, Lusitania*. Rome, Quasar, 2009. 1 vol. 21,5 x 28 cm, 313 p., 40 pl., 1 carte. (VETERA, 17). Prix : 47 €. ISBN 978-88-7140-377-9.

Dans ce volume consacré aux provinces hispaniques, J. Gómez-Pantoja, aidé dans la rédaction de certains chapitres par J. Garrido, nous offre l'édition des 148 inscriptions relatives aux amphithéâtres et aux spectacles s'y déroulant, conformément aux prescriptions de la regrettée P. Sabbatini Tumolesi qui a inauguré cette série dont le présent ouvrage constitue la septième livraison. Depuis sa parution est venue la compléter un huitième titre regroupant les textes campaniens, à l'exception de ceux de Pompéi, par les soins de S. Evangelisti. L'ouvrage s'organise en deux grandes parties dont la première regroupe le corpus épigraphique (p. 19-201). En guise d'introduction à celui-ci, à l'instar des autres tomes de la série, l'auteur fournit d'abord une liste des inscriptions qu'il écarte de son catalogue sur la base de critères stricts, dès lors qu'il n'est pas possible d'établir un rapport avéré avec le monde de la gladiature en général (épigraphes à l'authenticité douteuse ou bien dont le formulaire est sujet à des interprétations discutables, p. ex.) (p. 19-34). Ensuite, la section I, sur l'administration des *munera*, rassemble des textes gravés sur bronze, si abondants en Bétique (*Lex coloniae Genetiuae Iuliae* d'Urso, la *Lex Flavia municipalis* d'Irni et le *S.C. de re gladiatoria* d'Italica – au titre indéterminé – régulant les coûts des combats de gladiateurs), et des inscriptions relatives à des procurateurs et à des subordonnés (p. 35-72). La section II (p. 73-88) contient les épigraphes concernant les organisateurs de combats de gladiateurs, les collèges de *iuueni* et les jeux auxquels prennent part ces derniers. Les arbitres, médecins et combattants dans l'arène (*essedarii, hoplomachi, murmillones, retiarii, samnites, secutores, thraeces* et *uenatores*), souvent d'origine extérieure à la péninsule ibérique et dont les témoignages sont presque tous concentrés à Corduba, se retrouvent quant à eux dans la troisième section que complète une annexe réunissant quelques fragments de coupes mis au jour à Calagurris ou dans sa région comportant des représentations figurées de gladiateurs dont les noms sont aussi gravés (p. 89-126). Enfin, la dernière section présente les dédicaces des amphithéâtres d'Augusta Emerita, Tarraco et Segobriga ; les inscriptions gravées sur gradins d'Augusta Emerita, Hispalis, Italica et Tarraco ; les plaques commémorant leur édification suite à un acte d'évergétisme de la part de notables d'Aurgi et Siarum puis les épigraphes provenant de lieux de culte sis dans les amphithéâtres cités plus haut, à

ce que d'autres sites terrestres nous ont déjà conservé, mais surtout un « trésor pharmaceutique » composé de fioles et même de cachets dont on a pu déterminer la composition. – Le propos de Danielle Gourevitch est de combiner les approches afin de mettre en évidence tout ce que l'archéologie peut apporter à l'histoire de la médecine romaine. Aidée de quelques spécialistes pour des annexes et des encarts, l'auteur a construit son ouvrage sur neuf thématiques : la culture médicale écrite, sorte de compendium des textes grecs et romains, y compris un aperçu sur les grands noms de la médecine du temps ; lieux pathogènes et archéologie du paysage, avec les sites méphitiques – au sens propre – et tous les grands marais ; conditions de travail, accidents et maladies où précisément les recherches archéologiques récentes ont bien montré les périls des ateliers ou des mines grâce aux études ostéologiques des squelettes des ouvriers ; hygiène, santé et parasites qui s'attache aux grains charançonnés, au pain frelaté, au lait pollué, toutes informations neuves issues d'analyses environnementales modernes ; bains et thermes avec tous les accidents possibles ; deux chapitres ensuite se préoccupent des contextes de travail du médecin romain, par exemple les hôpitaux militaires, ou les instruments et spécialités ; on passe alors aux remèdes connus et leurs contenants, non pas en tant que science livresque mais tels que nous pouvons les manipuler aujourd'hui, avec la célèbre boîte à onguent de Londres. Avant la conclusion qui souligne la volonté d'ouvrir le sujet et le parti-pris d'écarter certains aspects, comme la médecine magique ou la médecine religieuse, il restait à découvrir quels succès ou quels échecs les pratiques médicales avaient obtenus, tels que des analyses ou des inscriptions nous le donnent parfois à voir ou à lire. Une bibliographie riche, un glossaire bienvenu et un index précis clôturent le livre qui comprend aussi un joli catalogue illustré en couleurs des plantes médicales et toxiques. Quand on referme ce petit ouvrage, le sentiment est un peu ambigu : on a beaucoup appris car il est très intéressant de réunir ainsi les deux aspects de la connaissance médicale et aussi de rassembler des informations archéologiques ponctuelles, disséminées et parcellisées dans des rapports de fouille que l'on ne consulte généralement pas pour ces détails techniques et dont on ne perçoit pas nécessairement d'ailleurs l'intérêt au niveau général du progrès des connaissances. L'aspect synthétique du propos ouvre réellement des portes au lecteur qui généralement ne soupçonnait pas la précision ou l'ampleur de nos connaissances et de nos avancées, y compris dans des domaines très historiques, comme l'acculturation des modes d'alimentation sous l'effet d'une garnison. Mais par ailleurs la lecture laisse un peu sur sa faim en raison de nombreuses approximations, sur les identifications archéologiques des contextes, par exemple, ou sur les dénominations des médecins, ou encore l'explicitation épigraphique des cachets d'oculiste ou des épitaphes, qui contrastent avec l'extrême précision et la compétence savante des analyses et des descriptions de pathologies diverses, de conséquences du travail, d'effets du langeage des nourrissons, des maladies générées par une alimentation malsaine ou la fréquentation de bains insuffisamment hygiéniques. C'est dans ces domaines proprement médicaux que l'apport est substantiel et c'est dans le concept même d'une archéologie de la médecine qu'il faut souligner l'originalité du volume qui enrichira notablement nos lectures des textes et notre perception de la réalité quotidienne des habitats d'époque romaine. Et qui met en exergue, une fois encore, la vitalité et l'importance des avancées archéologiques en histoire.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lucia ATHANASSAKI & Ewen BOWIE (Ed.), *Archaic and Classical Choral Song. Performance, Politics and Dissemination.* Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VIII-562 p. (TRENDS IN CLASSICS. Suppl. Vol., 10). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-025401-3.

Le présent recueil publie les actes d'un colloque qui s'est tenu à Rethymnon (Université de Crète) en 2007. Dans l'introduction, les deux éditeurs expliquent qu'ils ont voulu apporter de nouveaux éclairages sur les conditions d'exécution et de diffusion de la poésie chorale archaïque, ce qui en somme est un objectif rempli par ce copieux volume, qui souvent aurait pu être plus synthétique, mais dont l'abondante bibliographie constitue un outil de référence dans ce domaine. La première contribution, due à N. Richardson, est consacrée aux évocations de chœurs dans la poésie archaïque en hexamètres. Il s'agit surtout d'un catalogue d'extraits où sont décrits des hymnes choraux, *kômoi*, thrènes et péans. L'*Hymne à Hermès* marquerait la fin d'une époque, car les prestations solistes y dominent. L'analyse fouillée qu'E. Bowie propose du premier *Parthénée* d'Alcman reprend et discute l'interprétation de C. Calame qui y reconnaissait l'expression d'un rite de passage. L'auteur souligne le combat que les jeunes femmes disent mener, en rappelant les mythes d'enlèvement : ces jeunes vierges tâcheraient d'échapper à la menace de Sirènes-harpyes, en invoquant Artémis Orthia. Les protagonistes, Agido et Hagésichora, appartiendraient à de nobles familles de Sparte, dont descendent les rois aux noms proches Agis et Agésilas. La longue réflexion de T. Power sur les *Keledones* du *Péan* 8 Maehler de Pindare introduit la notion de « cyberchorus », car ces figures féminines mystérieuses auraient un caractère virtuel et artificiel. Il les met en perspective avec les caryatides des trésors archaïques, auxquelles il prête une « identité chorale virtuelle, immanente » (p. 75), et avec les célèbres automates d'Héphaistos décrits par Homère. Pindare se serait inspiré de ce chœur à la mécanique parfaite pour imaginer le chœur infatigable des *Keledones*, modèle pour le chœur réel des hommes. L'auteur suppose un troisième terme pour faire le lien entre ces deux chœurs : celui des Delphiennes (cf. *Péans* 2 et 6 Maehler). C. Calame analyse dans les *Épinicies* de Bacchylide les marqueurs d'énonciation et les références à la prestation en cours. Si la dimension chorale n'est pas prégnante, il est à noter que le poète affectionne la *sphragis*, la signature de son autorité en fin de poème. Certaines épinicies montrent un jeu de références énonciatives à une prestation chorale : Bacchylide y délègue sa voix à différents chanteurs. Aussi l'auteur propose-t-il de parler d'un « ego mélique polyphonique » (p. 137). R. Rawles s'interroge sur la place d'Éros dans la poésie lyrique archaïque, où le mélange des voix rend ambigu le sujet du désir amoureux, individu ou collectif. Les poèmes de Sappho, où l'expérience amoureuse semble bien être celle de la poétesse, ne doivent pas infléchir notre lecture d'Alcman, où la voix est bien plutôt celle d'une communauté. Les fragments d'Ibykos S166 et S257a montrent aussi une fusion des voix du chœur et du poète, qui s'adresse à la fierté collective de la cité. Mais cette explication générale ne rend pas compte de toute la poésie encomiastique de Pindare : si un contenu érotique est rarement marqué, les épinicies parlant de Thrasybule (*Pyth.* VI et *Isthm.* II) semblent supposer d'autres facteurs. À partir de poèmes d'Alcman, Corinne, Pindare et même Catulle, A. Lardinois entend démontrer que les chœurs féminins archaïques disposaient d'une *parrhesia*, leur permettant

Grand spécialiste de la diffusion des cultes égyptiens en dehors de l'Égypte, en particulier des cultes isiaques, Michel Malaise nous offre ici un petit livre qui constitue une synthèse sur l'histoire et l'iconographie du dieu Harpocrate, sur l'essor de son culte, et sur la diffusion de son image à travers le bassin méditerranéen. La majeure partie du livre se concentre sur l'historiographie d'Harpocrate durant ces soixante dernières années, mais l'auteur ne manque pas de retracer l'intérêt que les auteurs de l'Antiquité, de la Renaissance, des XVIII^e^ et XIX^e^ s. ainsi que du début du XX^e^ s. ont manifesté à l'égard du petit dieu égyptien. Il est assez difficile de résumer un ouvrage en lui-même très synthétique, on s'en tiendra donc à en souligner les qualités. Nos remarques se concentreront sur la forme. Le choix de présentation des informations (chronologique), le style fluide de l'auteur et le tout cohérent que forme son propos rendent ce petit livre (il fait environ 130 pages hors index et bibliographie) agréable à lire pour un ouvrage aussi riche en informations. Introduction et conclusion comprises, le livre se divise en neufs chapitres, qui, comme le titre l'indique, dévoilent à travers les découvertes archéologiques et les progrès effectués dans le domaine des études isiaques les caractéristiques du dieu-enfant Harpocrate : son iconographie, l'évolution de celle-ci et les diverses interprétations auxquelles elle a donné lieu, l'essor et la diffusion de son culte, son historiographie. Allant directement à l'essentiel, l'auteur souligne les découvertes archéologiques importantes ainsi que les étapes-clés qui ont permis d'améliorer nos connaissances en matière de diffusion des cultes égyptiens. En dehors du propos même de l'auteur, on appréciera aussi l'index situé en fin d'ouvrage, qui est particulièrement développé : on y trouve non seulement des mots-clés, mais également le nom des auteurs dont M. Malaise résume l'œuvre ou la pensée. La présence de cet index fait de ce livre un outil de référence en matière d'études isiaques. La bibliographie, fort exhaustive, contient plus de 300 références. Ce livre constituera un outil fort utile pour tout qui s'intéresse à la diffusion des cultes égyptiens en dehors de l'Égypte. Nathalie SOJIC

Laurent BRICAULT et Richard VEYMIERS (Dir.), *Bibliotheca Isiaca* II. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 486 p., nombr. ill. Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-053-2.

Après un premier volume paru en 2008 (voir *AC*, 79, 2010, p. 546), la *Bibliotheca Isiaca* s'enrichit d'une nouvelle publication imposante, témoignant de la vitalité des études en ce domaine. La première section regroupe les actes d'une partie du IV^e^ colloque international sur les études isiaques, consacré aux nouveautés relatives à ces cultes en Grèce. Les contributions portent aussi bien sur des sanctuaires de dieux égyptiens (I. Dekoulakou, sur le sanctuaire à Marathon ; Ch. Fantaoutsaki sur la fouille du sanctuaire de Rhodes), que sur le matériel qu'ils ont livré (P. Christodoulou, sur les reliefs votifs du sanctuaire à Dion ; P. Fotiadi, sur les lampes rituelles du sanctuaire de Marathon ; L. Siskou, sur les statues égyptisantes du sanctuaire de Marathon) ou les cultes isiaques à Messène (P. Themelis), et à Argos (R. Veymiers). – Dans la deuxième partie du volume, *Noua Isiaca*, sont présentés des documents inédits (une statuette d'Hermanubis pour Arès et des poids de Byblos par L. Bricault ; des statues en pierre de Sarapis par le même et J.-L. Podvin ; des petits

volume. Les références aux inscriptions latines documentant des noms celtiques sont claires, renvoyant le plus souvent au *CIL*, véritable *édition* de consultation aisée, bien que l'identification du contenu des tomes soit étrange (p. 245). Par contre, pour les noms germaniques conservés de la même manière, l'auteur du chapitre concerné, U. Remmer, s'est conformée à un usage très fréquent chez les linguistes, le renvoi en seconde main à des ouvrages de linguistique. Le recours doit donc être double, ce qui est gênant pour les autres utilisateurs, mais surtout ce qui démultiplie le risque d'erreur puisque aucune vérification réelle n'a été opérée. Le nom Chlevvia, par exemple, est en réalité écrit Clhevvia sur l'inscription de Lyon (*CIL* XIII 1882). Le passage par Reichert le normalise et il devient extrêmement difficile de retrouver le document. Buccula est de lecture douteuse, Hariso semble plutôt un nom masculin. – Au total cet ouvrage rendra des services si l'on se place à un niveau de généralités introductives. Dans le détail de chaque groupe de langue, le recours aux études spécialisées demeurera toutefois indispensable à celui qui souhaite un approfondissement ou un éclairage plus ciblé. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Andreas KAKOSCHKE, *Die Personennamen im römischen Britannien*. Hildesheim, Olms-Weidmann, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 671 p., 1 fig., 2 cartes. (ALPHA-OMEGA, REIHE A, 259). Prix : 248 €. ISBN 978-3-487-14628-7.

Après les Germanies, la Rhétie et la Belgique, la Bretagne. À bon rythme (trop bon rythme ?) paraissent les répertoires onomastiques provinciaux d'A. Kakoschke. Ces ouvrages procurent incontestablement des listes fort utiles et très complètes de tous les noms et éléments de noms attestés dans une province romaine donnée, y compris ceux portés par des étrangers avérés (ce qui constitue en soi un intérêt incontestable) et offrent ainsi un instrument de travail commode, beaucoup plus détaillé que les volumes de l'Onomasticon (*OPEL*) établi par B. Lörincz à la suite des travaux d'A. Mócsy, qui autorise ainsi des approfondissements et des comparaisons. Mais à l'usage il s'est révélé que ces publications qui additionnent souvent sans critique des informations pêchées ici et là, dans des ouvrages de valeur variable, ont leurs limites. Il ne convient pas d'y rechercher des interprétations linguistiques propres ou des arguments originaux, mais un catalogue des propositions existantes. De là, par exemple, l'hypothèse sans état d'âme que Indus, si clairement celtique, soit éventuellement l'indication d'une « Person aus Indien » (p. 404), ce qui laisse rêveur, ou que le nom Miccio, bien implanté en Trévirie, puisse être d'origine grecque (p. 471). Les défauts techniques que nous avons déjà soulignés précédemment (par exemple *AC*, 79, 2010, p. 601-602) subsistent : la solution de facilité qui dénomme *cognomen* le nom unique des pérégrins, alors que ce terme latin implique par nature l'association à un *nomen* ; l'obstination à décrire les gentilices de formation patronymique comme des « pseudo-gentilices », dénaturant délibérément des noms qui sont simplement de construction provinciale sans aucune dépréciation par rapport aux noms construits en Italie ; le manque de signalement clair des étrangers à la province qui peut induire en erreur un lecteur occasionnel ; le silence quasi complet sur les balancements linguistiques, comme l'homophonie ou la traduction, qui conduit à ne pas mettre en évidence des parentés, signifiantes sur le plan culturel : ainsi (p. 255)

Audagus est dit celtique, Audax, latin, et rien ne permet d'aller vers le germanique. Les rapprochements entre variantes orthographiques sont insuffisants (Ibliomarus et Illiomarus, par exemple), ce qui réduit la carte de répartition ; des créations patronymiques avérées sont signalées comme de simples hypothèses (Saenius et Saenus de *RIB* 685). À ces aspects que certains jugeront mineurs et de simple convention descriptive, il faut ajouter des identifications linguistiques parfois imprudentes : pourquoi, par exemple, Aruconius (p. 54) serait-il « sicher ein Italiker » ? Le nom est rarissime, connu uniquement – et en une seule occurrence – à Rome, lieu de toutes les rencontres provinciales possibles ; le nom Aruca, celtique, est connu en Lyonnaise (*CIL* XIII 1642) et une communauté espagnole porte un nom apparenté. Pourrait-on penser que cette interprétation italienne découle d'un *a priori*, à savoir que l'adjudicataire d'un gisement de plomb est nécessairement un Italien ? Si c'est le cas, on se trouve devant le raisonnement circulaire parfait car l'historien de la production risque fort de prendre pour argent comptant cette affirmation péremptoire qui nourrira ainsi des présupposés aux implications politiques et économiques fortes. Le dernier volume consacré à la *Britannia* pose enfin des problèmes supplémentaires, liés à la gravure maladroite de nombreuses inscriptions et au nombre particulièrement élevé de graffitis, défixions et tablettes publiés dans la province : les déchiffrements peuvent en être difficiles et une grande prudence doit prévaloir quand les noms que l'on a cru lire se révèlent des « *unica* ». Or ces noms sont ici reproduits en nombre improbable. Les travaux d'H. Solin sur l'épigraphie italienne, rassemblés dans ses *Analecta epigraphica* de la revue *Arctos*, ont montré à suffisance qu'une forte proportion de ces *unica* est en réalité le fruit de lectures fautives, et qu'ils n'existent tout simplement pas. Il est évident à lire certains anthroponymes, pourtant répertoriés sans le moindre signe de prudence, qu'il s'agit, à tout le moins, de noms douteux ou mal coupés. Je ne souscrirais pas aisément au nom Tamesubugus. Et, comme on l'a déjà proposé, Mertucus (p. 469) est assurément une lecture fausse ou incomplète pour Smertucus, bien que le lecteur ne puisse en être informé par une seconde entrée corrigée. Plus d'un nom présenté dans les éditions comme hypothétique figure ici sans suffisamment de précautions (comme Tretius). Un dernier exemple problématique, *exempli gratia* : la marque de carrière *RIB* 1005 où l'on lit la mention de la légion (*leg XX V V*) suivie du mot Condrausisius. Dans le répertoire cela devient le *cognomen* d'un soldat de la légion dont le gentilice ne serait pas mentionné. Est-on certain qu'il s'agit d'un nom et de surcroît d'un surnom ? Ne serait-ce pas un ethnique d'un détachement travaillant dans la carrière ? – Répétons donc : les listes compilées par A. Kakoschke constituent un instrument de travail riche et commode qui livre accès au contenu de nombreuses publications parfois confidentielles ; elles rendront incontestablement de grands services mais il ne faut pas en attendre davantage que ce qu'elles peuvent apporter, soit une documentation relativement brute de seconde main. Il faut donc éviter de s'y référer autrement que comme à une base de données. Dans le volume présent, on ajoutera que les données elles-mêmes doivent être prises en compte avec prudence et que la moisson n'est pas avérée dans tous les cas. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Guy LACHENAUD et Marianne COUDRY, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 38, 39 et 40.* Texte établi par G.L. traduit et commenté par G.L. et M.C. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, CV-234 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 53 €. ISBN 978-2-251-00567-6.

Ce nouveau volume de la Collection des Universités de France nous apporte un texte particulièrement important qui n'était jusqu'à présent disponible que dans des collections anciennes ou simplifiées. Les trois livres 38 à 40 de Dion Cassius constituent une mine irremplaçable de renseignements et de données sur une période clef de notre histoire, la période césarienne (59-50), et plus particulièrement la guerre des Gaules. Trop souvent, et ce en raison même de cette difficulté d'accès que nous venons d'évoquer, les *Commentarii* de César sont utilisés en source unique pour ces campagnes. Dès lors, malgré toutes les réserves que les historiens et psychologues ont pu émettre sur les processus de manipulation césariens, c'est le seul point de vue qui se trouve généralement exposé pour juger à la fois de la capacité stratégique du chef de guerre et des compétences et organisations militaires des « barbares ». En outre ces livres de l'Histoire romaine représentent une source incomparable, voire unique, pour notre connaissance de nombreux événements romains, aussi importants que les lois césariennes ou l'épisode de Clodius, quoi que l'on puisse penser de Cicéron. Aussi cette édition qui présente toutes les qualités d'ecdotique et de traduction que l'on attend d'un volume de cette collection, procure également un ouvrage d'histoire critique de très haut niveau vu l'ampleur de la mise en œuvre et l'excellence des commentaires dus aux meilleurs spécialistes. Les travaux de Marianne Coudry sur les pratiques et les techniques du Sénat républicain ont établi ses compétences d'institutionnaliste rigoureuse qui complètent utilement celles de Guy Lachenaud en matière d'historiographie antique. L'introduction offre en particulier, au-delà des descriptions et structures de nature littéraire également bienvenues, une analyse détaillée extrêmement précise des comparaisons entre Dion Cassius et ses sources, mettant en parallèle pointu toutes les variantes et contradictions, ce qui, pour ne prendre qu'un exemple, donne une coloration différente au démarrage de la conquête chez les Helvètes, à la fois sur le plan des opérations et sur celui des motivations de César. Il apparaît ainsi que l'historien de Nicée a compilé avec esprit critique des ouvrages aujourd'hui disparus dont il préserve quelque peu le contenu, lequel n'était pas toujours en accord avec les opinions dominantes. Dans de nombreux cas, les divergences relevées entre Dion Cassius et César sont résolues au bénéfice unilatéral de César, même lorsque Plutarque rejoint Dion dans sa version. On peut quelquefois s'interroger sur le bien-fondé de ce parti pris qui minimise peut-être les problèmes rencontrés ou les erreurs commises par le conquérant (ex. p. 198 n. 12). D'autre part, reprenant l'étude du regretté François Hinard revalorisant la compétence institutionnelle de Dion Cassius, très généralement sous-estimée, les commentateurs insistent sur les apports substantiels de ces livres en matière d'organisation des élections par exemple, de modalités de la loi agraire de César, des procédures législatives, des rituels politico-religieux, tous détails apportés non pas à titre gratuit ou pédant mais insérés dans la démarche narrative en tant qu'indices de la dégradation des institutions. Le regard et l'éclairage des événements dans la lutte des triumvirs sont ainsi focalisés sur les procédures de fonctionnement des organes politiques du temps, les uns cherchant à les contourner,

les autres à les utiliser à leur profit, avant que l'ensemble ne bascule en faveur d'un détournement augustéen. S'il est un domaine où le lecteur reste sur sa faim c'est au niveau des commentaires de nature géographique ou ethnique relatifs à la conquête des Gaules. Là les auteurs se limitent généralement à renvoyer au texte plus ou moins parallèle de César sans réelle recherche. Le commentaire littéraire est approfondi, les notations historiques et politiques également, mais ce qui a trait au terrain reste assez flou et ne tient pas compte des travaux récents et nombreux sur cette période, en matière archéologique et numismatique. Les localisations des peuples protohistoriques et la morphologie de la région des embouchures auraient demandé un regard renouvelé. – Une note critique de traduction : à propos de la Bretagne, la traduction indique « le proconsul Agricola » (p. 113). En réalité Dion Cassius (39, 50, 4) emploie « ἀντιστράτηγος » ce qui n'est autre que la précision du terme *legatus*, « πρεσβευτής », et n'implique en rien un proconsul (de province sénatoriale) que le sénateur consulaire Dion Cassius n'aurait pas manqué de noter « ἀνθύπατος », mais il n'ignorait certes pas le titre exact d'un gouverneur de province impériale. Moins de familiarité des éditeurs avec l'empire sans doute ? – Une édition de qualité pour un texte important, une belle avancée de la collection.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jackie PIGEAUD, *Les Loges de Philostrate*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 12,5 x 19 cm, 110 p. (L'YMAGIER, 1). Prix : 17,50 €. ISBN 978-2-251-39801-3.

Les loges de Philostrate ? Les loges de ce portique de Naples où étaient exposés les célèbres tableaux commentés par Philostrate ou « l'éloge de Philostrate » par Jackie Pigeaud ? … C'est sous la forme d'un dialogue (entre « Je » et « l'Autre ») que l'auteur invite le lecteur à retourner au plaisir, toujours renouvelé, qu'apporte le rhéteur du III^e^ siècle de notre ère, au fil de ses *Imagines* (*Eikones*). Mais si la manière de présenter Philostrate est ici ludique, ou mieux poétique, toutes les questions fondamentales que pose l'œuvre sont néanmoins abordées au cours de cet échange imaginaire avec l'interlocuteur faussement naïf, voire provocateur, qu'est l'Autre : la question de la présence véritable du tableau derrière la description (ou s'agissait-il d'une pure fiction ?), la question de l'importance du regard intérieur du peintre ou du poète (*ut pictura poesis*), de la place d'honneur occupée par la *symmetria*, du rôle majeur de la *phantasia* – vision et sujet du tableau (puisque la *phantasia* fabrique même ce qu'elle ne voit pas) – mais aussi de la *sophia* (le savoir-faire) qui permet à l'artiste de rendre vraie l'illusion, cette *sophia* qui « dérobe le passage d'une nature à l'autre » (p. 78) et survole ainsi la jointure, efface la limite. Au hasard de l'exposé sont évoqués les différents tableaux décrits par Philostrate : le Scamandre, le siège de Thèbes, le Bosphore, les Bacchantes, Dionysos et les pirates, Héraclès furieux, une chasse au sanglier, Pélops, et beaucoup d'autres. À travers les exemples, on surprend le rhéteur à l'œuvre ; en fait, c'est lui le peintre, c'est lui qui crée la réalité de la peinture : et finalement, peu importe que le tableau, en tant qu'objet, ait ou non existé ! Un livre comme celui-ci ne se résume évidemment pas, on le comprendra : il doit se lire et le lecteur, saisi d'étonnement, en vient à se demander s'il a vraiment lu

preuve de l'existence d'un tel nom. Beaucoup d'étymologies qui ne peuvent s'appuyer sur aucune forme médiévale claire relèvent de la pure spéculation. Et quand la forme antique existe, elle n'est pas toujours complètement attribuée : ainsi *Ricciacon* est mis en relation formelle avec Ritzing en Lorraine, mais rien n'indique que ce toponyme celtique existe explicitement et qu'il correspond à un *vicus* des Trévires, dont le nom moderne n'a pas gardé la trace. Le choix des exemples n'est pas davantage justifié et, si Vervoz est proposé comme nom d'origine celtique (dont la forme antique n'est pourtant pas connue), on s'étonnera de l'absence d'Arlon (*Orolaunum*). Le nombre de toponymes retenus pour la Belgique est d'ailleurs particulièrement faible et ne comprend comme noms antiques avérés que Courtrai, Waudrez et le Condroz. On ne s'étonnera pas que le milliaire mentionnant le nom antique de Bavay ne soit pas davantage connu que dans le précédent ouvrage, l'épigraphie étant globalement sous-exploitée, ce qui limite très fortement la moisson hors de France, malgré le titre. En conclusion, un dictionnaire qui rendra assurément des services mais qu'une recherche plus approfondie et plus complète aurait pu largement améliorer. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lucreţiu MIHAILESCU-BÎRLIBA, Ex Toto Orbe Romano : *Immigration into Roman Dacia. With Prosopographical Observations on the Population of Dacia.* Louvain, Peeters, 2011. 1 vol. 16 x 24,5 cm, XIII-166 p. (COLLOQUIA ANTIQUA, 5). Prix : 65 €. ISBN 978-90-429-2400-0.

Les questions de démographie et de volume de l'immigration dans l'Empire romain sont parmi les plus difficiles à étudier. Si l'on regarde la bibliographie parue à ce propos, on constate les plus grandes divergences, que ce soit pour Rome et l'Italie ou pour les provinces. Il faut reconnaître que la documentation fait gravement défaut et que les estimations relèvent davantage des convictions que de la démonstration. Le dernier livre de L. Mihailescu-Bîrliba ne fait pas exception à la règle. Se fondant sur des tableaux apparemment très abondants en données, il cherche à vérifier l'affirmation d'Eutrope comme quoi la Dacie avait été après la conquête de Trajan largement le champ d'une immigration provenant de toutes les régions du monde romain. L'auteur s'est donc livré à une enquête prosopographique complète de toute la population épigraphiquement attestée, classée en tableaux divers, de l'élite et des classes inférieures, avec des précisions bienvenues sur les liens familiaux, les villes et sites d'attestation, les fonctions ou métiers, le tout accompagné des références idoines. Ces tableaux présentent en eux-mêmes un intérêt considérable car ils permettent de mesurer toutes sortes de paramètres, de disposer de listes onomastiques, de relevé des activités tant administratives que politiques ou économiques. Le problème qui reste mal résolu, et qui constitue pourtant la clef de l'interrogation première qui fonde l'ouvrage, c'est celui de la définition des origines. Tous les tableaux proposent des origines pour un grand nombre de personnes, mais aucune justification n'est procurée. Prenons un exemple au hasard : C. Aesernius [–] vétéran attesté à *Apulum* (*IDR* III/5, 491) : il est indiqué sans le moindre point d'interrogation comme originaire d'Italie (p. 85). Pourquoi ? Rien dans l'inscription fragmentaire ne le précise. Serait-ce parce que ce gentilice est bien attesté en Italie ? Ce serait un argument spécieux vu la

diffusion des noms italiens dans toutes les provinces. En tout cas rien n'est explicité. D'autres origines sont encore plus troublantes. Que peut-on tirer d'un *cognomen* grec pour un citoyen romain, sinon qu'il s'agit sans doute d'un affranchi. Rien n'autorise à en faire un « Greek-speaker » comme affirmé par exemple (p. 84) pour Aelius Moschos, zélateur d'Esculape et d'Hygie (*IDR* III/5, 5). Quant aux « Celtes » dont on suppose qu'ils sont ainsi décrits parce qu'ils portent un nom à consonance celtique, ils pourraient être locaux, la présence d'éléments de culture celtique étant assez forte en Dacie. Globalement les origines proposées, avec ou sans point d'interrogation, ne sont pas justifiées par un raisonnement satisfaisant, et les cas d'origine avérée et indiscutable ne sont en rien différenciés : le lecteur est placé devant des listes qu'il lui appartiendra de contrôler s'il veut juger des conclusions avec esprit critique, listes dont de surcroît le classement est rien moins que clair. Or toutes les méthodes d'identification des origines dans les sources épigraphiques ne sont pas d'une validité comparable. Les arguments de nature onomastique, par exemple, sont à prendre avec la plus grande prudence et nous avons déjà eu l'occasion d'en détailler les problèmes (voir *Gnomon*, 77, 2005, p. 41-45) à propos des travaux de L. Wierschowski sur la mobilité en Gaule, travaux qui doivent avoir inspiré cette recherche. Toutefois Wierschowski (*Fremde in Gallien*, Stuttgart, 2001) a exposé de manière détaillée ses critères et ses méthodes, et ouvre ainsi la porte à la réflexion du lecteur. Ici, mis à part quelques remarques occasionnelles dans les chapitres introductifs où l'auteur explique qu'il est en désaccord avec tel ou tel historien sur l'origine de tel ou tel personnage, il est impossible d'apprécier les approches mises en œuvre et de tester leur solidité. Dès lors que valent les conclusions sur l'importance de l'immigration en Dacie, la question reste ouverte. On peut penser que la documentation ici rassemblée pourrait permettre d'y répondre, en tout cas de développer une étude prosopographique sur la population de Dacie d'après les sources épigraphiques. Mais pour savoir si les immigrants (qu'il faudrait peut-être éviter de dénommer « colonists », sauf cas explicites) venaient bien *ex toto orbe Romano*, il vaut mieux s'en tenir au témoignage d'Eutrope.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Patrick SÄNGER, *Veteranen unter den Severern und frühen Soldatenkaisern. Die Dokumentensammlungen der Veteranen Aelius Sarapammon und Aelius Syrion.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 412 p., 19 pl. (HABES, 48). Prix : 59 €. ISBN 978-3-515-09904-2.

P. Sänger s'est signalé à l'attention des papyrologues, au cours des dernières années, par une série d'articles relatifs à la présence militaire ou au maintien de l'ordre dans l'Égypte gréco-romaine. Fidèle à cette thématique, sa dissertation, défendue à Vienne en 2009, est consacrée aux papiers qui portent les noms de deux vétérans établis à Ankyrônôn (auj. el-Hibeh), en Moyenne-Égypte, dans la 1e moitié du IIIe siècle p.C. : T. Aelius Sarapammôn et Aelius Syriôn, tous deux anciens soldats de la *legio II Traiana*, mais non apparentés, – rien n'indique du reste qu'ils aient entretenu la moindre relation l'un avec l'autre (cf. p. 116). P. Sänger a récolté dans diverses collections (Alexandrie, Heidelberg, Londres et surtout Vienne) 19 documents mentionnant soit Sarapammôn, soit Syriôn, et les a ordonnés en deux séries (**1-8** pour

gestio par le Sénat comme instrument servant à maintenir ininterrompue la transmission du pouvoir. S'arrêtant sur la période royale, B. Poletti donne un chapitre sur la sépulture de Romulus, en rappelant d'abord le rôle normalement dévolu à l'*heres* lors des rites funéraires ; dans le cas de Romulus, ce furent les sénateurs qui agirent en héritiers de Romulus, créant un interrègne qui serait ainsi à rapprocher de l'*usucapio pro herede.* Le résultat obtenu par le Sénat serait alors d'avoir été reconnu comme le titulaire légitime des *auspicia* en cas de vacance du pouvoir. La réflexion de B. Poletti passe ensuite à la question de l'hérédité des Tarquins et des origines de la République : la démonstration, prudente, permet d'insister sur la continuité entre la monarchie et la république, dans un mouvement qui vient légitimer les institutions républicaines ; elle avance l'hypothèse que les premiers consuls, liés par leur origine familiale aux rois, ne reçurent aucune investiture par les auspices pour la bonne raison que, étant les descendants des rois, ils en étaient détenteurs naturels (p. 45). Ainsi, le premier couple consulaire aurait été inséré par la tradition pour régler la difficulté que posait la transmission des pouvoirs royaux aux magistrats républicains. De même la figure de Tarquinia aurait été introduite pour expliquer la transmission du pouvoir, à la fin de la période royale, par l'intermédiaire des femmes. Brutus, appartenant à la *gens Tarquinia* par son ascendance maternelle, était héritier naturel du pouvoir, Collatin étant l'héritier du *nomen* de la *gens*. A. Mastrocinque développe ensuite la réflexion pour la période républicaine, avec une étude de l'héritage politique de Marius afin de démontrer que le Pseudo-Marius revendiquait non un héritage matériel, mais une dignité politique ; le même schéma est proposé pour l'héritage de César, puis, dans le chapitre suivant pour la période des Sévères avec les mêmes points de réflexion : la *pro herede gestio*, hériter la *dignitas*, le rôle des femmes. Ce dernier point fait l'objet d'un chapitre entier, toujours par A. Mastrocinque : « le Auguste e la trasmissione del potere ». Le dernier chapitre est de S. Marastoni et porte sur la *patria potestas* dans ses liens avec la citoyenneté ; ainsi les adoptions sont examinées, pour préciser le fonctionnement des familles républicaines. Cela peut sembler un retour en arrière, ce qui est le cas chronologiquement, mais cela sert à conclure le livre sur l'affirmation centrale : le paradigme de la famille était capital pour tout citoyen, y compris dans le cadre politique. Les chapitres des trois auteurs se répondent efficacement, sans redondance, et la démonstration y est cohérente, appuyée sur de nombreuses sources citées ou traduites et sur de nombreuses références bibliographiques citées en note ; il n'y a hélas pas de bibliographie unitaire ni d'index, ce qui peut nuire à une consultation rapide. Mais ce livre est d'une lecture aisée et ses positions renouvellent considérablement certaines approches ; le refus de séparer royauté, république et empire, permet une ample réflexion, parfois rapide (le saut de César aux Sévères par exemple…) mais stimulante. Une bonne lecture, commune aux historiens et aux juristes. Isabelle COGITORE

Jörg RÜPKE, *The Roman Calendar from Numa to Constantine. Time, History, and the Fasti*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2011. 1 vol. 17,5 x 25,5 cm, XII-226 p., 1 carte. Prix : 90 £. ISBN 978-0-4706-5508-5.

Le calendrier romain, ou plus exactement les calendriers romains successifs, représentent un des domaines à la fois les plus archaïques et les plus modernes du fonctionnement politico-religieux de la Rome antique et de la réception quotidienne dont nous avons hérité. Les plus archaïques car ils remontent à la conception, à la perception et à l'administration abstraite des incohérences matérielles et factuelles liées à l'incompatibilité de mesure entre la longueur de la révolution annuelle du soleil, des phases de la lune et de la durée du jour, tous éléments qui structurent la vie des gens et des dieux. Les plus modernes car c'est le réaménagement grégorien du calendrier de Jules César que le monde entier, ou presque, utilise aujourd'hui comme référence. La définition exacte de toutes ses phases et réformes est extrêmement complexe car nous ne disposons que de sources différées, aux compréhensions parfois anachroniques ou déformées ; ses implications au niveau de la vie politique romaine sont plus subtiles qu'on ne le pense parfois et trop d'idées reçues circulent qui simplifient exagérément les contraintes. La documentation est souvent ambiguë : ainsi comment interpréter les fastes épigraphiques ? Comme des sources valables de notre connaissance du calendrier ou comme des re-créations tardives, produit *a posteriori* de l'annalistique ancienne ? L'ouvrage que nous propose Jörg Rüpke et qui, depuis sa version originale allemande (*Kalender und Öffentlichkeit. Die Geschichte der Representation und religiöse Qualifikation von Zeit in Rom*, Berlin, 1995), fait en général autorité, offre un tableau renouvelé de la succession des étapes, avec un point de vue original qui récuse l'état ancien à dix mois traditionnellement affirmé. L'étude est solidement charpentée, fondée sur un dossier documentaire approfondi et une analyse rigoureuse des incidences rituelles : la mise en évidence du caractère « essentiel » du calendrier dans la vie religieuse est à cet égard très convaincante. Toutefois l'intrication des problématiques de cette matière est telle que le retour aux sources dans le détail précis des événements aurait été souhaitable, plutôt que de s'en remettre à des publications aussi valables soient-elles sur des questions aussi fondamentales que les intercalations historiquement attestées. La recherche est un peu trop théorique et la reconstitution de concepts et de structures au départ des interprétations personnelles, si elle est inévitable et stimulante, devrait être plus concrètement confrontée aux événements. Il ressort nettement que l'auteur est un historien de la religion et que son point de vue se focalise sur cet aspect, les tenants et aboutissants politiques et militaires étant plutôt minorés. Que l'ouvrage constitue un pilier de nos bibliothèques, que son impact sur la compréhension du système et du calendrier religieux romain républicain soit marquant, que sa traduction anglaise qui en ouvre largement la diffusion soit une initiative excellente, constituent des qualités indéniables de ce volume. Que le livre « provides a definitive history of the Roman calendar » comme l'affirme la couverture, me semble toutefois une affirmation un peu présomptueuse. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Donald W. BARONOWSKI, *Polybius and Roman Imperialism*. Londres, Bristol Classical Press, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-242 p. Prix : 50 £. ISBN 978-07156-3942-9.

compiute sui resti organici e scheletrici (E. Castiglioni, M. Rottoli; C. Ravedoni), nonché specialmente sui resti del legname utilizzato per i roghi funebri e delle offerte vegetali (E. Castiglioni, M. Cottini, M. Rottoli): fra queste, risultano costantemente presenti il pane e, a partire dal 120 d. C., le castagne, talmente diffuse da indurre gli Autori a ipotizzarne una coltivazione intensiva anticipata di alcuni secoli rispetto a quanto attestato altrove. La modestia dei consumi e in generale del tenore di vita, se non l'almeno apparente marginalità culturale, della comunità che usò la necropoli di Cerrione parrebbe confermata da un lato dal numero ridotto delle monete rinvenute (37 pezzi in tutto, con uso funerario che appare affermarsi faticosamente solo dall'età augustea: F. Barello), dall'altro dall'associazione di messaggi iscritti a soltanto 60 delle 199 sepolture scavate (G. Cresci Marrone, P. Solinas). Tuttavia, le Autrici rilevano a ragione la straordinarietà di queste iscrizioni (di cui è in preparazione una più ampia edizione commentata), sia nel quadro generale dell'epigrafia piemontese, che annovera esempi di intere necropoli completamente 'mute', sia, soprattutto, per la compresenza all'interno della stessa area cimiteriale di iscrizioni in due alfabeti/lingue, latino e leponzio: così come in aree limitrofe del Piemonte prealpino (*Vercellae* o l'Alto Novarese, da cui provengono rispettivamente *SupplIt* 19, 1 e *LexLep* 21: si veda S. Giorcelli Bersani, *Il laboratorio dell'integrazione*, Torino 2002), anche qui il bilinguismo appare un tratto caratterizzante delle prime fasi del processo di romanizzazione. L'onomastica dei defunti consente una almeno parziale ricostruzione di alcuni legami familiari, come pure qualche attendibile ipotesi sullo status degli individui (di nascita libera, e probabilmente cittadini romani) che ebbero accesso al 'sapere della scrittura'. Di sicuro, gli utilizzatori della necropoli di Cerrione non erano gli abitatori più o meno saltuari delle vicine *aurifodinae* (sarebbe stata utile una carta o una veduta satellitare d'insieme delle due aree: risulta difficile orientarsi con il solo aiuto della fig. 3 di p. 28 e della fig. 38 di p. 61), bensì i membri di una ignota comunità rurale insediata in uno o più punti imprecisabili nei dintorni di Cerrione, composta di individui e famiglie di indigeni, autoctoni oppure attirati in zona dalle opportunità economiche connesse con lo sfruttamento sistematico delle miniere. Resta aperta la questione della pertinenza amministrativa dell'intera area: accanto all'ipotesi più generalmente condivisa di una sua inclusione nella pertica della vicina colonia di *Eporedia* (anziché nell'*ager Vercellensis*), potrebbe forse essere avanzata quella della persistenza di un'enclave di territorio demaniale, passata dall'*ager publicus p. R.* alla proprietà imperiale. I numerosi spunti di ricerca e di riflessione suggeriti dai lavori raccolti in questo bel volume (rari e di poco conto gli errori: a partire da p. 507, la mancata corrispondenza della numerazione effettiva delle pagine rispetto a quanto indicato nel *Sommario*; a p. 99, 'Sartunino' anziché Saturnino) contribuiscono a farne un'opera imprescindibile per lo studio della Cisalpina settentrionale. Elvira MIGLIARIO

Karin STÜBER, Thomas ZEHNDER & Ulla REMMER, *Indogermanische Frauennamen*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2009. 1 vol. 14 x 21,5 cm, 486 p. (INDOGERMANISCHE BIBLIOTHEK. 3. Reihe. UNTERSUCHUNGEN). ISBN 978-3-8253-5600-2.

Les questions morphologiques et linguistiques de la dénomination des personnes dans l'Antiquité sont nombreuses et variées et touchent à plusieurs aspects de la perception des conquêtes et du degré d'intégration qu'elles génèrent. L'onomastique a été au centre de nombreuses études au cours des dernières années, la plupart du temps en ordre dispersé. Proposer en un seul volume un tableau de toutes les formes des anthroponymes dans l'espace indo-européen constitue donc un projet intéressant pour, d'une part, mettre les choses au point dans chacun des domaines linguistiques concernés, d'autre part, autoriser des comparaisons claires et structurées. C'est à ce projet – limité aux seuls noms féminins – que se sont attelés Karin Stüber, Thomas Zehnder et Ulla Remmer qui nous offrent aujourd'hui un volume compact et utile. Malgré un haut niveau de compétence et de technicité, le contenu exposé avec clarté peut être exploité efficacement par tous les épigraphistes et spécialistes d'onomastique (qui ne sont pas nécessairement des linguistes chevronnés) ce qui signifie, dans nos disciplines, que les volets italien, grec, celtique et germanique seront sans doute les plus recherchés. Pour chaque domaine linguistique (également anatolien, indien, iranien, slave, balte, tokharien, arménien, albanais), l'auteur propose – une courte introduction aux usages propres à la région / langue en matière de constructions des noms et de pratiques onomastiques, avec éventuellement un résumé des interprétations divergentes, ou une évolution des usages, – une description morphologique des noms attestés (noms simples, noms composés, hypocoristiques, flexion, gémination, etc.), – et un bref tableau de la sémantique des noms illustré d'exemples concrets (noms fondés sur l'âge, la position sociale, la famille, le caractère, les plantes, les animaux, la guerre et la paix, les noms théophores, etc.) avec des variantes avérées. Quelques remarques à propos des noms gallo-romains traités dans le chapitre Keltisch par K. Stüber. Les noms féminins en *-o(n)* et le datif dit celtique en *-o* auraient mérité un développement plus détaillé (p. 244) car c'est une particularité originale dont l'épigraphiste recherche l'explicitation. La gémination expressive, frappante dans les hypocoristiques, également. L'adoption par une indigène d'une forme romaine de nom (à *duo nomina*) aurait dû être plus correctement présentée, non pas comme un usage, mais comme un devoir légal au moment de l'accès à la citoyenneté. Par voie de conséquence, l'inversion du surnom et du gentilice ne peut être considérée comme une transformation du *cognomen* en prénom (p. 249). Certaines interprétations de suite de noms sont dès lors fautives : *Severae Troucilli f.* est suivie de *Lituccae Sabini f.* (*CIL* V 7287), deux personnes différentes, et Litucca n'est en rien le *cognomen* de Severa qui est une pérégrine évidemment sans gentilice. Les exemples décrits ne sont pas toujours bien choisis, car certains sont douteux (Vitubena, Litullina, Diorata, Comerta), d'autres curieusement définis : que le nom Giamilla dans une inscription d'Arlon soit considéré (p. 272) comme « altbrit(isch) » est pour le moins surprenant, et Melissa pour une affranchie pourrait bien être un nom grec (*CIL* XII 5932). Dans certains cas, il faut s'interroger sur l'adéquation de la définition des éléments de noms : Marcia, Tancia, Minia, par exemple, ont toutes les chances d'être des gentilices plutôt que des prénoms ou des hypocoristiques ; comme la place dans la nomenclature n'est pas précisée, au lecteur de trancher. Tant qu'à s'intéresser aux pratiques onomastiques des provinces utilisant des langues locales, les créations de gentilices sur des noms ou des racines indigènes, et les balancements par assonance ou traduction auraient pu être évoqués car ils relèvent très précisément de la matière du

volume. Les références aux inscriptions latines documentant des noms celtiques sont claires, renvoyant le plus souvent au *CIL*, véritable *édition* de consultation aisée, bien que l'identification du contenu des tomes soit étrange (p. 245). Par contre, pour les noms germaniques conservés de la même manière, l'auteur du chapitre concerné, U. Remmer, s'est conformée à un usage très fréquent chez les linguistes, le renvoi en seconde main à des ouvrages de linguistique. Le recours doit donc être double, ce qui est gênant pour les autres utilisateurs, mais surtout ce qui démultiplie le risque d'erreur puisque aucune vérification réelle n'a été opérée. Le nom Chlevvia, par exemple, est en réalité écrit Clhevvia sur l'inscription de Lyon (*CIL* XIII 1882). Le passage par Reichert le normalise et il devient extrêmement difficile de retrouver le document. Buccula est de lecture douteuse, Hariso semble plutôt un nom masculin. – Au total cet ouvrage rendra des services si l'on se place à un niveau de généralités introductives. Dans le détail de chaque groupe de langue, le recours aux études spécialisées demeurera toutefois indispensable à celui qui souhaite un approfondissement ou un éclairage plus ciblé. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Andreas KAKOSCHKE, *Die Personennamen im römischen Britannien*. Hildesheim, Olms-Weidmann, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 671 p., 1 fig., 2 cartes. (ALPHA-OMEGA, REIHE A, 259). Prix : 248 €. ISBN 978-3-487-14628-7.

Après les Germanies, la Rhétie et la Belgique, la Bretagne. À bon rythme (trop bon rythme ?) paraissent les répertoires onomastiques provinciaux d'A. Kakoschke. Ces ouvrages procurent incontestablement des listes fort utiles et très complètes de tous les noms et éléments de noms attestés dans une province romaine donnée, y compris ceux portés par des étrangers avérés (ce qui constitue en soi un intérêt incontestable) et offrent ainsi un instrument de travail commode, beaucoup plus détaillé que les volumes de l'Onomasticon (*OPEL*) établi par B. Lörincz à la suite des travaux d'A. Mócsy, qui autorise ainsi des approfondissements et des comparaisons. Mais à l'usage il s'est révélé que ces publications qui additionnent souvent sans critique des informations pêchées ici et là, dans des ouvrages de valeur variable, ont leurs limites. Il ne convient pas d'y rechercher des interprétations linguistiques propres ou des arguments originaux, mais un catalogue des propositions existantes. De là, par exemple, l'hypothèse sans état d'âme que Indus, si clairement celtique, soit éventuellement l'indication d'une « Person aus Indien » (p. 404), ce qui laisse rêveur, ou que le nom Miccio, bien implanté en Trévirie, puisse être d'origine grecque (p. 471). Les défauts techniques que nous avons déjà soulignés précédemment (par exemple *AC*, 79, 2010, p. 601-602) subsistent : la solution de facilité qui dénomme *cognomen* le nom unique des pérégrins, alors que ce terme latin implique par nature l'association à un *nomen* ; l'obstination à décrire les gentilices de formation patronymique comme des « pseudo-gentilices », dénaturant délibérément des noms qui sont simplement de construction provinciale sans aucune dépréciation par rapport aux noms construits en Italie ; le manque de signalement clair des étrangers à la province qui peut induire en erreur un lecteur occasionnel ; le silence quasi complet sur les balancements linguistiques, comme l'homophonie ou la traduction, qui conduit à ne pas mettre en évidence des parentés, signifiantes sur le plan culturel : ainsi (p. 255)

gerium (*Der « Ort der Erfrischung »*. Refrigerium *in der frühchristlichen Literatur und Grabkultur*). Tertullien est évidemment fondamental. Certes, le mot désigne un état intermédiaire, mais on doit distinguer deux lieux souterrains, l'un pour les pécheurs et l'autre pour les justes, mais il existe aussi un *refrigerium* éternel. Nonobstant la belle étude de Joseph Verheyden (*When Heaven turns into Hell : the* Vision of Dorotheus *and the Strange World of Human Imagination*), l'Ὅρασις Δωροθέου continuera sans doute à garder une bonne part de mystère. La moins surprenant des caractéristiques n'est pas de présenter Dorothéos montant la garde dans un lieu céleste qui a tout l'air d'un palais organisé comme une caserne et où Jésus n'hésite pas à faire infliger au soldat fautif un cruel châtiment. Sans doute le supplice est-il un procédé pédagogique, et le héros qui l'a subi se transforme après coup en un homme tout autre : étrange récit d'une crise et d'une conversion personnelles. À propos du poème 19 d'Ausone (*Cupido cruciatur*), qui est un *epyllion* descriptif glissé dans une lettre adressée par le poète à son fils, Meinolf Vielberg (Cupido cruciatus. *Jenseitsvorstellungen des antiken Epos im Spiegel von Auson. XIX*) offre une analyse textuelle méritant d'être citée comme un modèle du genre. Les deux dernières communications roulent sur des textes philosophiques. Anja Heilmann (*Der "Jenseits"-Mythos im Phaidon und dessen Neuplatonische Kommentierung*) aborde le mythe géographique de la destinée des âmes (107 d-114 c) dans le dialogue et l'interprétation qu'il a reçue jusqu'au commentaire de Damascios ; la dernière partie de l'article porte principalement sur cette œuvre, notamment la doctrine des trois corps, visible, pneumatique et astral. L'étude de Rainer Thiel (*Zur Duplizität des Todes im neuplatonischen Denken*) se fonde sur la doctrine de l'âme qu'a héritée le néoplatonisme du traité *De anima*, non pas de l'âme immortelle de Platon, mais de celle d'Aristote, qui comporte trois niveaux ou fonctions, seule étant en cause la plus élevée évidemment. L'article vise à expliquer le cadre conceptuel dans lequel s'insère la *Sentence* 9 de Porphyre (ὁ θάναθος διπλοῦς). Il établit une distinction entre un corps qui se sépare de son âme et une âme qui se sépare de son corps. Il se clôture par des réflexions intéressantes sur l'ascétisme néoplatonicien, qui va à l'opposé de certains mouvements extrêmes de l'érémitisme chrétien. L'âme gagne à pouvoir disposer d'un corps en bon état, fondement nécessaire du bonheur humain et par conséquent de toute rationalité. Le recueil est intéressant et riche. La réalisation typographique mérite tous les éloges. On regrettera qu'il soit au total peu utilisable, car l'éditeur n'a pas jugé bon de le munir ni d'une bibliographie générale ni d'index.

Jacques SCHAMP

Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA). VI. *Stages and Circumstances of Life. Work-Hunting-Travel and Addendum to Volume II. Music*. Los Angeles, The J. Paul Getty Museum - Bâle, Fondation pour le LIMC, 2011. 1 vol. 19,5 x 28 cm, XXIV-570 p., 126 pl., ill. Prix : 250 $. ISBN 978-1-60606-073-5.

Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA). VII. *Festivals and Contests*. Los Angeles, The J. Paul Getty Museum - Bâle, Fondation pour le LIMC, 2011. 1 vol. 19,5 x 28 cm, XVIII-319 p., 35 pl., ill. Prix : 250 $. ISBN 978-1-60606-074-2.

En 2007, en rendant compte des tomes IV et V du *Thesaurus* des rites et des cultes (*ThesCRA*), nous avions pensé que la collection était terminée. Un volume d'index, fort court – et nous l'avions regretté – était paru ensuite et semblait clôturer l'entreprise. En réalité il n'en était rien et deux volumes viennent encore de sortir de presse qui couvrent des domaines très importants des religions antiques, à savoir les contextes, privés et publics, des pratiques cultuelles. Le tome VI « Stages and Circumstances of Life – Work, Hunting, Travel » propose un parcours très complet des occasions que créent toutes les péripéties de l'activité humaine pour susciter des activités de nature religieuse, dans le monde grec et dans le monde romain. On y retrouve la naissance et l'enfance, la croissance et la puberté, le mariage, la vieillesse et la mort, mais aussi la santé et la maladie, la chance (?), le travail sous toutes ses formes (agriculture, artisanat, commerce), la chasse, la pêche et le voyage. C'est en réalité un immense sujet qui connaît de nombreux développements et chacun des chapitres pourrait donner lieu à un livre. Il faut donc s'attendre ici pour chaque thème à une introduction, bien documentée, mettant l'accent sur l'essentiel, un guide qui ouvre des portes et conduit vers une bibliographie étoffée, avec des variantes très nettes dans le volume accordé : si huit pages traitent de la naissance et de la petite enfance dans le monde grec, quatre seulement sont dédiées au monde romain, ce qui peut paraître un peu court. Par contre les questions très riches de l'adolescence reçoivent un traitement plus substantiel, en raison notamment de la participation des jeunes classes d'âge à des cultes publics, ces derniers se taillant la part du lion pour Rome sous la plume d'Annie Dubourdieu. Les données de nature visuelle et artistique ne sont pas négligées pour autant et E. Simon nous en propose une description intéressante. Un peu surprenant, les pages relatives au mariage sont relativement peu approfondies, plutôt bref aperçu que synthèse novatrice. Quant à la vieillesse, elle se contentera de quatre pages pour toute l'Antiquité. Quels sont donc les thèmes qui ont retenu l'attention des auteurs avec des chapitres consistants ? Tout d'abord la mort et les rites funéraires. Il faut reconnaître que ce sont des domaines qui ont connu de très importants développements au cours des dernières années, grâce notamment à l'affinement des techniques archéologiques, mais ces aspects ne sont pas les seuls traités ici en détail : tout l'apport des textes littéraires est décrypté ainsi que la matière à trouver dans l'épigraphie. Ensuite « santé, maladie et médecine » qui occupe une place déterminante, pour les régions grecques sous la houlette de Jacques Jouanna et celle de Danielle Gourevitch pour les romaines, et qui recoupe un certain nombre de rubriques traitées ailleurs, comme la question des sanctuaires « guérisseurs », la magie, les offrandes par exemple. Si l'on passe ensuite des contextes du corps à ceux des activités de la personne, l'agriculture ouvre la rubrique, avec une introduction méthodologique brève mais bienvenue sur la nécessité de se prémunir contre la tentation, qui connaît encore des rémanences, de voir dans la fertilité du sol et la fécondité des êtres vivants la base de toute action religieuse qui serait agraire par principe. M. Brunet traite du monde grec, avec une perspective méditerranéenne large, à la lumière de sa compétence archéologique précise ; M.-K. Lhommé et V. Huet envisagent fort brièvement le cadre romain limité à Rome et un peu à l'Italie, pour les calendriers, les fêtes et les prêtrises à connotation agraire, rien du métier d'agriculteur, rien des provinces, quatre lignes consacrées aux lieux de culte des territoires qui ne sont pas « *forcément* des sanctuaires pour les campagnards ». Il y a encore du grain à

moudre pour faire comprendre certaines données de la religion hors de la ville, et pour sortir de l'italo-centrisme. Artisanat et commerce n'ont pas l'aura de la médecine. Quelques pages, bien documentées certes, nous replacent dans une perspective de courte introduction critique, par Ph. Jockey d'une part et N. Tran d'autre part. La chasse puis la pêche connaissent un traitement d'ampleur comparable, puis encore les voyages avec les notions de proxénie, de pèlerinage, d'*hospitium*. Une annexe en tant qu'*addendum* au volume II.4.c traite de la musique dans la religion grecque. Un tiers du volume est enfin consacré aux planches. – Le tome VII est tout entier consacré aux fêtes, festivals, jeux. On y retrouve sous d'autres plumes et avec d'autres éclairages, plus synthétiques et plus localisés, des thèmes qui ont reçu un traitement plus technique dans d'autres volumes : les processions, la musique, le banquet, la danse, les rites de sacrifice et de libation, mais aussi la divination, les temples et lieux de culte, les instruments et les desservants. La perspective est différente, axée sur l'histoire des fêtes, l'importance relative et la chronologie, l'organisation et l'administration, la composante politique, ainsi que la dimension agonistique et la documentation figurée. Pour le monde grec, le regard a été vaste d'une ampleur qui touche à la Grande-Grèce, et traite autant de Dodone et de Corinthe, de Pergame et d'Argos que d'Athènes et de Brauron. Pour le monde romain, la matière a été parcellisée en chapitres autonomes et précis, approfondis, confiés à de multiples spécialistes. On repérera plus d'un recoupement, pour les Lupercales, par exemple, qui ont été traitées dans la rubrique des « jeunes gens » (volume VI), mais on ne boudera pas le plaisir de lire en français des descriptions claires de notions difficiles notamment de vocabulaire (*dies festus*, *feriae*, *ludi*, ...), de mythes, de calendriers, et de déroulements complexes, à propos des jeux séculaires ou du *sacrum Bonae Deae*, ou des fêtes de la *domus Augusta*. Toutes ces brèves synthèses, très intéressantes au demeurant, sont fortement axées sur Rome-capitale, mais la diffusion dans l'empire n'est pas négligée, quoique parfois restreinte à la région que connaît l'auteur (l'Afrique ainsi est favorisée). Les pratiques religieuses dans les provinces auraient dû cependant connaître davantage de développements, notamment archéologiques et épigraphiques, donnant ainsi une meilleure image du double mouvement de cohésion globale et d'identité locale. Les aspects sportifs et évergétiques sont relativement peu retenus. Pour clore le volume, remarquons que la partie documentaire illustrée en est assez réduite. – Le *ThesCRA* reste donc fidèle à lui-même alliant, un peu selon les choix et les préférences des responsables de rubrique, offrant des aperçus introductifs, des pages méthodologiques, des synthèses rapides et des notices approfondies et originales. Un volume VIII va suivre cette année encore qui envisagera d'autres contextes, avec assurément des chevauchements et des rencontres. Renouvelons l'espoir qu'un véritable index sera ensuite enfin compilé qui permette une exploitation complète d'une matière aussi foisonnante dont les critères de classement et d'organisation sont aussi complexes. Répétons : c'est le seul souhait que l'on peut émettre devant un instrument de travail aussi utile et aussi intéressant.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

cependant à discussion. L'auteur omet en effet le rôle des populations locales, dont les élites indigènes, dans la constitution du panthéon public des cités. C'est sans doute la même confusion qui lui fait dire qu'au « sanctuaire primitif » du Grand-Saint-Bernard succède un temple que les « Romains érigent » (p. 279). Les quelques pages sur les « dieux pasteurs » (p. 285-289) sont particulièrement éclairantes sur l'importance de cette forme de culte dans l'espace alpin. On hésite sur l'objectif final de l'ouvrage. La compilation issue sans doute de la volonté de l'auteur de rassembler ces quinze dernières années de recherche sur les Alpes fait œuvre utile pour l'histoire des Alpes mais les traductions des textes latins sans leur version latine, les lacunes bibliographiques (on s'étonnera par exemple de l'absence de la référence aux articles de M. Tarpin en 2000, *Les sources écrites de l'histoire des Alpes dans l'antiquité*, *B.E.P.A.A.*, 11, 2000, p. 11-200- – ou encore de S. Cibu, *Graius/Hercule Graius. Qui vénérait-on au col du Petit-Saint-Bernard ?*, in L. Appolonia *et al.*, *Alpis Graia, archéologie sans frontières au col du Petit-Saint-Bernard*, Aoste, 2006, p. 225-230) et quelques visions aujourd'hui jugées dépassées sur la religion ou la romanisation sont dommageables. Ainsi l'association du terme « résistance » à l'étude de la romanisation que C. Jourdain emploie dès l'introduction (p. 12, 17) et tout le long de l'ouvrage (p. 109, 269, 278, 283-285), et surtout pour la religion, est sujet à débat parmi les historiens du monde romain. Par ailleurs, on regrettera que l'ouvrage ne s'intéresse finalement qu'aux Alpes occidentales (ce que ni le titre ni l'introduction ne laissent entendre) et à l'image de la conclusion livrant des exemples des Alpes Noriques ou Carniques, il aurait été apprécié d'établir un panorama (pas forcément exhaustif) des sources antiques sur l'arc alpin. L'ouvrage présente cependant l'avantage de réunir au sein d'une seule et même synthèse à l'interprétation récente des textes sur les Alpes occidentales. Au-delà des textes antiques, l'auteur convoque régulièrement une bibliographie en archéologie qui n'est pas toujours à jour, sans doute en partie la conséquence de la compilation d'articles plus anciens. La thèse de M. Segard (*Les Alpes occidentales romaines*, Aix-en-Provence, 2009) n'est finalement utilisée que très ponctuellement. À l'image du dossier sur l'itinéraire d'Hannibal, sujet en vogue (J.-P. Jospin, L. Dalaine, *Hannibal et les Alpes*, Grenoble, 2011, 142 p., pas cité en bibliographie), on retiendra de cet ouvrage une approche intéressante de la construction de l'imaginaire des Alpes et du mythe d'Hercule. La vision de la religion est cependant vieillie et aux références à J.-L. Brunaux, il aurait fallu ajouter celles de spécialistes (J. Scheid, W. Van Andringa) de la religion romaine, domaine fortement renouvelé.

Raphaël GOLOSETTI

Julien VIAL, *Les Volques Arécomiques et le Languedoc oriental protohistorique. Étude d'une entité ethno-politique préromaine (IX^e^-I^er^ s. av. J.-C.).* Lattes, ADAL, 2011. 1 vol. 21 x 27 cm, 282 p., 171 fig. (MONOGRAPHIES D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE, 30). ISBN 978-2-912369-23-9.

Parmi les peuples de la future province de Narbonnaise, les Volques Arécomiques occupent le territoire où sera installée la *civitas* puis colonie de Nîmes. Plutôt que d'en étudier les sites un à un dans une région qui correspond au Languedoc oriental, Julien Vial a choisi, pour sa dissertation doctorale, de traiter l'ensemble afin d'en

déterminer les caractéristiques identitaires et les évolutions communes. Le propos est intéressant et, d'une analyse pointue de toute une série de traits communs et distinctifs, l'approche permet de faire apparaître une ethnie, un peuple au sens strict, une entité ethno-politique issue d'un processus de structuration identitaire propre au monde indigène protohistorique, constitué au fil du temps entre le Bronze final et la conquête romaine. Cette démarche aboutit donc à une conclusion originale, à une vision structurée des sociétés du passé protohistorique, une perception renouvelée de l'histoire de la région dans un continuum de fonctionnement politique, économique et culturel auxquelles une simple analyse archéologique traditionnelle – même du plus haut niveau – n'aurait pas donné accès avec autant de consistance. Les phénomènes d'ethnogenèse sont au cœur des recherches archéologiques et historiques ces dernières années. Plutôt que d'aller chercher ses modèles en Afrique lointaine, l'auteur aurait pu trouver, dans les travaux de Nico Roymans sur les Bataves, des exemples finalement assez comparables qui montrent combien ces évolutions sont conditionnées par les contextes environnants et en particulier l'influence des voisins importants, politiquement et militairement. Ainsi l'impact de Marseille dont il souligne fortement le caractère extérieur, s'impose en fin de compte comme élément de renforcement du sentiment d'identité commune qui génère le développement de la structuration politique des populations languedociennes, alors même que l'économie indigène souffrait du monopole – ou en tout cas de la vigueur – du négoce massaliète. Ainsi aussi ensuite il aurait fallu montrer l'influence de la conquête romaine et non pas écrire que celle-ci « vient interrompre le processus de structuration ethnique et politique des communautés » indigènes. Certes « les Volques Arécomiques ne peuvent être considérés comme une simple création artificielle de Rome », ce serait une idée réductrice orientée vers un romano-centrisme inadéquat : est-elle encore défendue aujourd'hui d'ailleurs ? Mais Rome a joué un rôle, ne fût-ce qu'à titre de repoussoir, de résistance dans la première phase. Les Volques en tant que population indigène se sont d'abord constitués contre Rome, puis avec Rome en exploitant les ressources de la politique d'intégration impériale. La question des vingt-quatre *oppida Latina* qui ont été attribués par Rome à la colonie *latine* de *Nemausus*, si elle est évoquée avec esprit critique vis-à-vis d'hypothèses peu crédibles qui multiplient les *civitates* dans la région, n'est pas suffisamment approfondie. Quels sont les sites qui « font très probablement partie de ces *oppida* » et qui ne sont pas détaillés ? Que la liste soit difficile à établir entièrement n'aurait pas dû empêcher de s'interroger plus avant par exemple sur les magistrats de Murviel, non cités d'ailleurs. S'ils relèvent de la période d'émiettement politique entre César et Auguste, ce qui est probable, ils attestent clairement d'une situation de confédération avec une vie politique autonome jusqu'à la fameuse attribution augustéenne. Et donc d'un processus de vie politique indigène au-delà de la simple conquête militaire. Sur le plan des « institutions municipales » propres à la région et à la période, la documentation étudiée est insuffisante et la bibliographie trop ancienne, qui n'a pas été complétée depuis la soutenance. Qu'en est-il du fameux *praetor Volcarum* de Beaucaire ? C'est une fonction essentielle à comprendre pour la situation précoloniale, une époque négligée dans l'ensemble. – Entendons-nous bien. Ce livre est très stimulant dans une perspective de recherche révélatrice des interrogations du moment sur les transformations propres des peuples conquis. Ses recherches archéologiques sur la période protohistorique sont excel-

lentes, précises, complètes et la thèse est parfaitement construite, convaincante. Le regret de l'historien c'est que la démarche n'ait pas été poursuivie, au moins quelques années de plus, pour conduire l'ethnogenèse jusque dans sa situation du début de l'époque romaine. Et à cet égard, le laboratoire nîmois aurait été d'un grand intérêt grâce à cette situation particulière de l'attribution des agglomérations du territoire environnant, comme Michel Christol l'a bien mis en évidence. Sans doute une perception incorrecte du régime romain est-elle à l'origine d'un certain nombre de malentendus : quand la conclusion qui traite de la situation à partir de la conquête du IIe siècle affirme « S'instaure de fait un rapport de domination politique directe – de type colonial – qui fige le processus de structuration politique des populations indigènes de cette région », on comprend que l'auteur pourrait bien confondre la colonie romaine et la colonie française. Dès lors qu'il n'admet aucune nuance entre la rupture brutale d'une déduction coloniale de droit romain, et l'octroi du droit latin, il ne voit pas que la vie des entités municipales va se poursuivre pendant plus d'un siècle selon des évolutions qui seront propres à chacune, au moins jusqu'à la fameuse attribution. Ensuite ce sera à la communauté entière des Volques Arécomiques de se réorganiser et d'évoluer au sein des structures provinciales romaines avec des accents qui resteront longtemps originaux. Ne pas avoir mené l'enquête jusque-là, c'est un peu une occasion manquée. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Gérard MOITRIEUX, *Toul et la cité des Leuques*. Paris, AIBL, 2010. 1 vol. 22 x 28 cm, XXI-420 p., 214 pl. (NOUVEL ESPÉRANDIEU, III). Prix : 152 €. ISBN 978-2-87754-224-1.

Le Nouvel Espérandieu, publié sous l'égide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sous la direction avisée de Henri Lavagne, en est à sa troisième livraison. Ce recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule est amené à remplacer progressivement la collection éditée de 1907 à 1937, puis de 1945 à 1965, et pour le dernier tome, par Paul-Marie Duval, en 1981. Après les volumes consacrés à Vienne (2003) et à Lyon (2006), dont nous avions souligné l'intérêt (*AC*, 77, 2008, p. 838-839), voici un tout autre aspect de la sculpture gallo-romaine proposé dans le cadre d'une cité située plus au nord sur le sillon Rhône-Saône-Moselle, celle des Leuques, autour de son chef-lieu Toul. Nous changeons de province. La *civitas Leucorum* est la plus méridionale de la *Gallia Belgica*. Le contraste est étonnant et la confrontation entre ces deux faciès de la romanité en Gaule est extrêmement intéressant et nourrira assurément les réflexions de ceux qui tentent de définir une culture gallo-romaine. J'avais attiré l'attention dans ma précédente recension sur le caractère original et proche des deux colonies rhodaniennes dont l'histoire comme la parure culturelle remontent à la fin de l'époque républicaine et la romanité, très méditerranéenne, se dissociait nettement du caractère « provincial » des villes et cités des Trois Gaules. En voici la confirmation, dans une région proche géographiquement et sur le même axe majeur de la circulation vers le nord et le Rhin. Surprenant aussi, les cités encore plus au nord, celle des Médiomatriques, autour de Metz, et celle des Trévires autour de Trèves, produisent une sculpture beaucoup plus riche et élaborée que celle des Leuques. Que de variétés d'approches, de techniques, de modelés et de choix

analyse l'existence d'une élite supralocale qui va finir par franchir le pas de la promotion à l'ordre équestre et entrer ainsi dans les *ordines* supérieurs (p. 267-300). En conclusion, il n'est guère possible d'apporter une réponse claire aux questions posées en introduction de l'ouvrage. En effet, chercher à déceler l'apparition d'une identité surgie d'entités de création relativement récente, au tournant de l'ère chrétienne, comme le furent les provinces ou les *conuentus*, nous fait prendre conscience des différences entre chacune des trois provinces péninsulaires, par exemple lorsqu'on confronte la Bétique avec ses voisines ou bien quand on songe au poids plus prégnant des *conuentus* du Nord-ouest de la Citérieure. D'ailleurs, la comparaison avec le Norique, abordée dans l'exposé de M. Hainzmann (p. 321-336), apporte un autre éclairage, puisque la conscience nationale y semblait plus manifeste qu'en Hispanie. En général, l'identité provinciale n'a jamais su se départir de la « concurrence » du sentiment d'appartenance à la *ciuitas* ou à Rome en tant que citoyen romain, soit les deux *patriae* revendiquées par Cicéron (*Leg*. 2, 2). Malgré tout, lorsque la province parviendra à faire émerger une identification propre, celle-ci se développera toujours dans le cadre romain et exprimera toujours, en parallèle, la pleine romanité de ses porte-drapeaux, au premier chef les élites, à la différence des mouvements contemporains qui fondent leur légitimité sur le rejet de l'autre et c'est cela, sans doute, l'une des idées maîtresses qui ressort à la lecture de ce beau volume.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Joseph Georg WOLF, *Die Lex Irnitana. Ein römisches Stadtrecht aus Spanien. Lateinisch und Deutsch.* Herausgegeben, eingeleitet und übersetzt von J.G.W. Darmstadt, WBG, 2011. 1 vol. 17 x 24,5 cm, 159 p. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 101). Prix : 39,90 €. ISBN 978-3-534-24597-0.

Ce que l'on appelle d'une manière commode mais un peu simplificatrice la *Lex Flavia municipalis* constitue un ensemble de documents d'une valeur inestimable pour le droit public d'époque impériale et la politique d'intégration provinciale en particulier. Plusieurs des versions propres à un des municipes espagnols nous ont été conservées qui montrent, et ce n'est pas un des moindres apports, que le fondement institutionnel de l'octroi du rang municipal et du droit latin participait d'une forme unique qui nous autorise à supposer une grande uniformité de principe entre les procédures à travers les provinces, et notamment celles où la documentation épigraphique n'est pas aussi riche que la Bétique. Parmi ces lois épigraphiques, celle découverte à Irni en 1981 et publiée dans le *JRS* en 1986 par J. González avec une traduction anglaise de M. Crawford, a constitué une étape essentielle qui complétait presque entièrement les fragments déjà substantiels de la *lex Malacitana* connue de plus longue date. Après quelques éditions (espagnoles ou italienne) et études ponctuelles, J.G. Wolf nous propose une édition allemande de la *lex Irnitana* fondée sur une nouvelle autopsie des tables de bronze. Toutefois l'apparat critique se limite à comparer des variantes internes d'expression d'une rubrique à l'autre, sans discussion des lectures précédemment publiées avec lesquelles des différences, parfois minimes mais réelles, apparaissent pourtant. En matière d'ecdotique, d'autres éditions sont nettement plus complètes qui assurent la comparaison avec les passages parallèles des

autres lois, ainsi que les lectures et corrections qui leur ont été procurées, déjà par Mommsen par exemple. La présentation du texte, en lecture diplomatique avec ses fautes et ses coquilles, est également quelque peu surprenante avec des U et des V, ce qui ne correspond pas à la graphie de l'original. À cet égard les rares planches reproduites sont de très faible utilité, peu claires et à échelle illisible. À la différence de l'*editio princeps* qui demeure à cet égard fondamentale, les éditions suivantes ne reproduisent pas systématiquement les passages de la loi de Malaga et procurent donc un texte partiel que l'utilisateur, principalement l'historien qui examine les clauses d'un point de vue interprétatif général, se devra de compléter par des recherches parallèles. On aurait aimé que ce nouveau volume comble cette lacune et il n'en est rien. Cette édition, bien que dotée d'une introduction, ne comporte aucun véritable commentaire qui en expliciterait la portée. En outre les autres moutures de la même loi (*Salpensa*, *Hispalis*, *Villo*, par exemple) sont à peine évoquées, ce qui est regrettable car c'est l'ensemble des éléments de la législation que l'on aimerait enfin avoir en mains d'un seul tenant. À ce propos la monographie de D. Kremer sur le *ius Latinum* (Paris, 2006) constitue un outil indispensable qui analyse dans le détail tous les textes et en assure l'exégèse et l'exploitation tant juridique qu'historique. Cet ouvrage essentiel n'est pas référencé dans la bibliographie, qui se révèle largement lacunaire : dans les deux pages consacrées aux « Éditions et Traductions », on cherchera ainsi en vain la traduction proposée par André Chastagnol et Patrick Le Roux dans l'*Année épigraphique* 1986 (n° 333), laquelle émane pourtant de spécialistes reconnus et figure dans une collection de grande diffusion. La traduction espagnole de J. González ne figure d'ailleurs pas davantage. Au total donc une traduction allemande commode que nos collègues d'Outre-Rhin apprécieront, sans plus.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Robert TURCAN, *Ouranopolis. La vocation universaliste de Rome. Contributions aux Séminaires internationaux « Da Roma alla Terza Roma »*. Rome, CNR, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 196 p., 7 fig. (DE ROME À LA TROISIÈME ROME. ÉTUDES, 1). Prix : 34 €. ISBN 978-88-8080-122-1.

Premier volume d'une collection d'études publiées dans le cadre du séminaire international *Da Roma alla Terza Roma*, l'ouvrage réunit 10 contributions réalisées par l'auteur entre 1981 – date du premier séminaire – et 2007. La plupart d'entre elles ayant déjà été publiées dans les volumes de *Studi* ou *Rendiconti* dudit séminaire, il ne s'agit pas à proprement parler d'une découverte. L'ouvrage manque-t-il pour autant d'intérêt ? Tout dépend de ce que l'on y cherche. Une première remarque s'impose : s'agissant de contributions, relativement brèves, il ne faut point s'attendre à des développements exhaustifs ni au traitement intégral du corpus antique comme de la bibliographie – cependant mise à jour pour la publication. Il s'agit en effet plutôt de mises au point, de lignes de force ou de schémas généraux, sur des sujets souvent traités par la tradition mais placés parfois dans de nouvelles perspectives. Deuxième remarque : on peut regretter que les textes, réalisés à des époques différentes, n'aient pas été fondus dans un seul canevas pour la publication ; les citations, notamment, sont tantôt données dans le corps de texte, tantôt en paragraphes isolés, tantôt traduites, tantôt en

leur place : la fierté manifestée par certains défunts d'avoir bien profité de la vie, acquis un bien foncier ou de s'être enrichis, et si le bonheur conjugal était un *topos*, l'affection entre époux n'était pas que convenue. A. Fraïsse, *Typologie des renseignements fournis sur le défunt dans les* carmina, p. 336-348, étudie la présence du nom et son absence, les différentes formules pour indiquer l'âge, le métier, la mention d'une activité, de déplacements ou l'exercice de magistratures locales. Elle s'intéresse également à la notion du destin qui inscrit la mort dans l'ordre du monde ou qui le bouleverse, ainsi qu'à la conception même de la mort : sur ces points, les textes chrétiens ne se distinguent guère de leurs homologues qualifiés de païens. Faire parler les morts, telle est la perspective adoptée par L. Échalier, p. 349-363, qui a compté quarante-neuf textes où le mort s'adresse soit à ses proches soit, plus souvent, à l'humanité selon des formes variées. Tantôt ils consolent et présentent la mort comme un apaisement, tantôt ils donnent des conseils ; certains font l'éloge des survivants, telles ces épouses qui louent leur mari, stratégie qui s'apparente à une forme de *captatio benevolentiae*. Dans quelques épitaphes, surtout lorsque le défunt laisse des orphelins derrière lui, il faut voir dans le discours une sorte de testament destiné à les garantir contre un avenir incertain, consignes que le vivant doit respecter puisque offertes à la vue de tous, peut-être aussi une affirmation de la part du vivant de sa propre légitimité. Pour finir, J.-N. Michaud, p. 364-376, s'attache à quatre textes, n° 70, 38, 136 et 108, qui témoignent d'une autonomie poétique du *carmen* et diffèrent de l'épitaphe-souvenir dans l'expression du moment, d'un instant fixé pour l'éternité, dans la mesure où le lecteur y joue un rôle mineur. Une bibliographie, des *indice*s, un *incipit* et des planches complètent l'ouvrage. Il faut féliciter les auteurs d'avoir offert aux lecteurs, à travers l'étude d'un matériau jusque-là négligé et désormais savamment exploité, une belle leçon d'histoire et de poésie.

Claude BRIAND-PONSART

Roger S. BAGNALL, *Everyday Writing in the Graeco-Roman East*. Berkeley, University of California Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, XIV-196 p., 9 pl., 50 fig. (SATHER CLASSICAL LECTURES, 69). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-26702-2.

Professeur à la Columbia University, puis à la New York University, où il est également directeur de l'Institute for the Study of Ancient World, Roger S. Bagnall est un spécialiste de l'histoire économique et sociale de l'Égypte ptolémaïque, romaine et byzantine. Le présent ouvrage contient la version remaniée de six conférences, – correspondant aux six chapitres de l'ouvrage –, qui ont été prononcées dans le cadre des *Sather Classical Lectures* de l'University of California, sur le thème de l'utilisation de l'écrit au quotidien, dans l'Orient gréco-romain, de l'époque hellénistique à la conquête arabe. Dans le premier chapitre, R.S. Bagnall présente une typologie générale des nombreux graffiti grecs découverts en 2003 sur les murs en partie plâtrés du sous-sol de la basilique située sur l'agora de Smyrne ; il se demande qui en étaient les auteurs, et quel emploi les Anciens faisaient de ce type de bâtiment. Dans le deuxième chapitre, l'auteur montre la circonspection avec laquelle il faut se servir de la documentation qui nous est parvenue d'Égypte ptolémaïque (spécialement l'archive de Zénon, qui contient surtout de la correspondance en grec), et la nécessité de l'intégrer dans

l'ensemble du monde hellénistique, où l'écrit, officiel ou privé, ainsi que sa conservation, sous forme d'archives, a partout joué un grand rôle. Le papyrologue poursuit sa réflexion dans le troisième chapitre, où il met en évidence les conséquences du caractère inégal et disparate de notre documentation, qui déforme notre connaissance d'événements historiques ou du fonctionnement des institutions antiques, en prenant l'exemple de l'esclavage. Avec la même question sous-jacente, – dans quelle mesure notre documentation reflète-t-elle les réalités d'une société –, le quatrième chapitre est consacré à la place des langues copte et grecque dans l'Égypte tardive, l'une étant majoritairement employée dans la vie domestique, l'autre, dans le monde officiel. Comme pour le chapitre précédent, les données numériques obtenues à partir des bases de données de papyrus documentaires vont éclairer les propos de l'auteur. Dans le cinquième chapitre, R.S. Bagnall s'intéresse aux rapports entre le grec et le syriaque : si, au Proche-Orient hellénistique et romain, le grec est la langue dominante de l'administration, d'autres langues, comme le syriaque, se développent dans cette région, et ont servi à écrire des documents, parfois officiels : ainsi, sous l'Empire, on trouve des contrats en syriaque, mais en tous points conformes aux normes légales romaines. L'auteur complète sa réflexion par une digression sur le bactrien, cette langue médio-iranienne tracée avec des caractères grecs, dont on a récemment découvert environ 150 textes sur parchemin, provenant d'Afghanistan, qui ont de nombreuses similitudes avec les documents grecs d'Égypte. Le sixième chapitre est consacré aux ostraca : pourquoi trouve-t-on tant de ces morceaux de poterie dans les dépotoirs des forts romains du désert oriental, récemment fouillés, alors que les sites « classiques » de découverte de papyrus (notamment Oxyrhynchus) en ont livré si peu ? À quoi servaient-ils, et pourquoi les Anciens les ont-ils parfois préférés à d'autres supports d'écriture ? C'est à ces questions que l'auteur tente de répondre, en soulignant les conséquences des méthodes de fouilles de la seconde moitié du XIX^e^ siècle et du XX^e^ siècle, sur la découverte d'ostraca, et en montrant la part importante qui sera celle des documents écrits sur ce type de support dans les recherches futures sur la société de l'Égypte hellénistique, romaine et byzantine. Par ces six contributions, qui conduisent le lecteur de l'Afrique du Nord à l'Afghanistan, le petit ouvrage de R.S. Bagnall propose une réflexion stimulante sur l'utilisation de l'écrit au quotidien dans l'Orient méditerranéen : en effet, qu'il soit officiel ou privé, celui-ci a joué un rôle considérable, et présentait partout une typologie similaire ; en somme, la « paperasserie » de l'Égypte (notamment sous les règnes des Ptolémée) ne constituait nullement une exception dans le monde antique, comme on l'a longtemps pensé. En outre, l'écrit n'était pas limité à une élite restreinte, même si on ne peut pas toujours préciser la classe sociale de son auteur, comme c'est souvent le cas pour les graffiti de Smyrne. Le grec était la langue dominante, surtout dans la vie officielle, mais d'autres langues, comme le syriaque ou le copte, ont émergé plus tard, spécialement pour un usage oral et dans des textes informels. L'étude du support est également essentielle lorsqu'on réfléchit à la place accordée à l'écrit dans le monde antique, comme le rappelle le chapitre sur les ostraca. R.S. Bagnall insiste enfin sur la prudence avec laquelle l'historien ou le papyrologue doit reconstruire l'histoire d'une époque ou le fonctionnement d'une institution au moyen de la documentation papyrologique, déformée par une foule de facteurs liés aux prospections archéologiques, aux choix éditoriaux, ainsi qu'à l'histoire des pratiques administratives. Ainsi, la découverte d'une archive peut fortement peser sur le nombre de documents appartenant à un genre

particulier. De même, les méthodes de fouilles de la fin du XIX^e^ siècle et du XX^e^ siècle expliquent le nombre réduit d'ostraca découverts à Oxyrhynchus et dans d'autres sites. Les préférences des éditeurs modernes pour un genre documentaire plutôt qu'un autre, ou pour un type de support, ou encore pour une langue, peuvent expliquer la surreprésentation d'une partie de la documentation. Enfin, des modifications dans les pratiques administratives d'une cité ou d'un village, ou dans la conservation des documents, peuvent aussi jouer un rôle. De lecture agréable et richement illustré, l'ouvrage de R.S. Bagnall constitue une véritable leçon de méthodologie sur la manière d'interpréter les sources historiques, et sera utile à tous ceux qui s'intéressent à l'écrit, ainsi qu'à sa fonction, dans les sociétés antiques. Il démontre une fois de plus que, d'Alexandre le Grand à la conquête arabe, l'Égypte ne peut être étudiée séparément du reste de la Méditerranée orientale. Antonio RICCIARDETTO

Jennifer A. BAIRD & Claire TAYLOR (Ed.), *Ancient Graffiti in Context*. Londres, Routledge, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XIV-243 p., 7 pl., 25 fig. (ROUTLEDGE STUDIES IN ANCIENT HISTORY, 2). Prix : 70 £. ISBN 978-0-415-87889-0.

Un regain d'intérêt pour les graffiti et l'instrumentum se traduit par de nombreux colloques et études et on n'hésite plus à publier des listes de graffiti sur matériel dans les rapports archéologiques, même si on ne peut pas les lire, et encore moins les interpréter correctement. Que l'on n'y voie pas de ma part une réticence. Les graffiti avant ou après cuisson et les dipinti sur poterie constituent des documents de première importance en histoire économique. Dans le présent workshop organisé par l'Université de Leicester en 2008, il est peu question d'instrumentum, mais des graffiti au sens le plus large du terme. Il s'agit de « compare different types of graffiti on a variety of surfaces from a range of sites across the ancient mediterranean et to explore the usefulness of modern parallels ». C'est en « contextualising this material that we see its value as evidence for the ancient world ». Donc un point de vue comparatif très large, très ouvert dans l'espace, le temps et les supports, agrémenté de nombreuses interrogations épistémologiques et historiographiques sur la définition même du graffito, son statut par rapport aux autres formes d'expression écrite. Le fonctionnement du graffito est totalement différent sur un mur de maison close de Pompéi et dans un sanctuaire, sur une paroi de carrière de pierre et sous le pied d'un lécythe, à tel point qu'on pourrait se demander si l'objectif est bien cohérent et pertinent. C'est le contexte qui crée l'intérêt, pas le fait d'une cursive rapide gravée sur un support inhabituel. Ce qui explique sans doute que les intervenants s'intéressent beaucoup à l'acte et à l'auteur du texte, au potentiel socio-psychologique sous-jacent. De l'acte de dévotion au cri de défi ou au signe de reconnaissance, il y a place en effet pour beaucoup de questionnements, sur le moi et le sens de l'interpellation, qu'il ne faut pas voir comme une opposition à un ordre établi mais plus souvent comme une adhésion, ni non plus comme une transgression. Les contributions sont des *case studies* où les éditeurs tentent de percevoir, dans une intéressante introduction, un fil conducteur, ou des éléments de convergence. Sont proposés les graffiti de la Casa dei Quattro Stili comme modes de communication ; le réexamen du corpus de Dura Europos très varié avec une dominante militaire et cultuelle, mais peut-on vraiment parler de graffito

base de l'enseignement, l'orientant peu à peu vers une pensée unique. En ce qui concerne l'édition des textes et leur traduction, J.-P. Vix nous offre le même souci de précision et d'excellence que dans les commentaires. Il donne aussi au lecteur des notes pour décrypter certaines images employées par Aristide ou pour expliquer des allusions à des faits historiques. L'ouvrage, stimulant, au-delà de l'aspect philologique, offre en outre aux pédagogues modernes de quoi nourrir leur réflexion. Enfin, soulignons que J.-P. Vix fait preuve d'une remarquable érudition.

Marie-Thérèse ISAAC

Gianluigi TOMASSI, *Luciano di Samosata*, Timone o il misantropo. *Introduzione, traduzione e commento.* Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, X-598 p. (BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSKUNDE, 290). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-024698-8.

Issue d'une thèse de doctorat, cette somme permettra de mieux lire ce célèbre et court – une vingtaine de pages dans cet ouvrage – dialogue de Lucien. Elle n'intéressera pas que les hellénistes, puisque l'auteur prend soin, dans son commentaire, de mettre entre parenthèses le mot grec correspondant au mot italien (ex. p. 379, 32.6-7), et que la traduction n'hésite pas à expliciter pour un lecteur contemporain non helléniste. Ainsi, pour prendre deux exemples, en 21, *tais galais* est traduit par *dalle gatte*, et en 10 *Anakeion* est rendu par *tempio dei Dioscuri*. Ce travail vaut, en effet, surtout pour sa longue introduction, 137 pages, qui passe en revue tout ce qui peut éclairer l'œuvre, de sa genèse à l'étude des particules et des prépositions, et par son commentaire (p. 185-540), exhaustif. La suppression de quelques renvois internes (ex. 25.12 renvoyant à 20-6.10 ; 30-7 renvoyant à 6-1 et 42-4.7) ne nuirait pas. En revanche, les pages qui introduisent chaque section du dialogue sont utiles, ainsi que les informations qui facilitent la compréhension du texte par le recours systématique à toutes les sciences de l'Antiquité (histoire, archéologie, philologie, etc.). Deux exemples : p. 374, 31.3 l'emploi de l'interjection *papai* est précisé, comme, p. 486, 51-8.9, « l'Athéna de l'Acropole », car un lecteur cultivé hésiterait entre l'Athéna *Parthenos* et l'Athéna *Promachos*. Cela dit, Tomassi ne propose pas une interprétation d'ensemble du dialogue, et c'est peut-être un tort ; mais il fournit ses connaissances, aussi vastes que sûres, s'appuyant sur une très riche bibliographie, constamment utilisée (on regrettera l'oubli de la traduction récente du *Timon* par G. Lacaze, *Lucien, Histoires vraies et autres œuvres*, Paris, 2003). Quant au texte et sa traduction, encadrés par l'introduction et le commentaire, ils occupent une place relativement réduite. Si le texte reprend celui de l'édition de J. Bompaire, *Lucien. Œuvres*, Tome III, Paris, 2003, la traduction est originale. Autant qu'on puisse en juger, elle restitue bien le style de Lucien. Mais le traducteur semble gêné par la présence de *penia* / pauvreté : faut-il la personnifier, à l'instar de *Ploutos* / Richesse, personnage du dialogue, ou considérer qu'il s'agit d'un simple concept ? En 13, il suit Bompaire et édite *penia* avec une minuscule, tout en traduisant par « alla Povertà » ; or, Zeus s'adressant à Ploutos (« Timone … avrebbe dovuto correre dietro di te, invece que alla Povertà »), il semblerait plus logique de mettre en parallèle Richesse et Pauvreté, donc de supprimer l'article ; dans un contexte comparable, en 31, *Penia* est traduit par *Penia*. Un lecteur non averti risque de s'y perdre. Parfois, à quelques lignes de distance, la

traduction offre plus ou moins de nuances par rapport à la prose de Lucien. Prenons la première phrase du paragraphe 10 : *kata tachos* est traduit par « non è troppo tardi », et « in malo modo » semble un ajout ; en revanche, en 11, *mala plousios* est rendu par un sec « ricco ». En 12, la traduction de *kolaxi* par « corvi » semble un lapsus, car, en 10, *kolakôn* est bien traduit par « scrocconi ». Puisque nous en sommes à relever des erreurs, signalons aussi quelques coquilles, rarissimes en grec, à part à la première ligne de la p. 103, un peu plus fréquentes dans l'usage du français, notamment dans la bibliographie. Ces très légères réserves, auxquelles on pourrait ajouter la lecture acrobatique imposée par la séparation du texte, de sa traduction et de son commentaire, ne doivent pas masquer le grand intérêt de ce travail qui s'avèrera indispensable pour toute lecture du *Timon*. D'ailleurs, les index analytiques (index des noms et des choses remarquables ; index des termes grecs ; index des principaux passages cités et des passages discutés) favorisent les repérages et, par là même, une lecture plus resserrée. Patrick ROBIANO

Ian JOHNSTON & G.H.R. HORSLEY, *Galen. Method of Medicine. Books 1-4. Books 5-9. Books 10-14.* Edited and translated by I.J. and G.H.R.H. Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 2011. 3 vol. 11,5 x 17 cm, CLVII-461 ; XXIV-567; XXV-541 p. et 18 ill. (THE LOEB CLASSICAL LIBRARY, 516-517-518). Prix : 19,50 € (516) ; 24 € (517-518). ISBN 978-0-674-99652-6 ; -99680-9 ; -99679-3.

La collection Loeb, qu'il n'est plus nécessaire de présenter, nous offre avec cette livraison une contribution notable aux études classiques tant par le caractère fondamental que représente ce texte que du fait du travail considérable qu'implique sa traduction. Cette traduction deviendra en outre un outil utile puisque la traduction en langue anglaise de R. J. Hankinson (Oxford University Press, 1991) ne portait que sur les livres 1 et 2 ; il faut donc remonter à 1656 pour lire une traduction en langue anglaise de ce grand traité (P. English, Edinburgh). Le lecteur francophone dispose en revanche depuis 2009, sous le titre *Méthode de traitement*, d'une traduction intégrale par J. Boulogne, spécialiste et traducteur reconnu du médecin de Pergame (Gallimard, Paris, 2009). Dans ce contexte, toute nouvelle traduction est cependant appréciable. Si le *Methodus medendi* compte parmi les textes majeurs du corpus galénique, c'est qu'il constitue une sorte de synthèse interne à la production littéraire de l'auteur, dans laquelle ce dernier reprend et organise le contenu de traités antérieurs. Les traducteurs rappellent que, à ce titre, cette œuvre servit souvent de matériau aux *compendia* qui furent élaborés pour transmettre l'enseignement de la médecine galénique ; Oribase et Paul d'Égine lui sont ainsi fortement redevables. On peut ainsi commencer par la lecture de ce traité avant d'entrer plus avant dans le reste de l'œuvre. Les traducteurs adoptent d'ailleurs une présentation qui, par le biais d'une introduction assez fournie (157 pages) et très générale dans son propos, donne au lecteur qui aborderait Galien les éléments de contexte et de compréhension utiles. Plusieurs pages sont consacrées à résumer la biographie de Galien, en tenant compte des données les plus récentes, qui, s'appuyant notamment sur la tradition arabe, permettent de reculer désormais la mort du médecin aux années 216/7 ap. J.-C. Suit une présentation des prédécesseurs et contemporains de Galien – médecins et philosophes – dont les noms ou les références

qui est un trait hautement énigmatique de l'ordre des mots en grec, affirme l'auteur (p. 136). Celui-ci dégage trois mécanismes en action dans l'ordre des mots, décelables aux niveaux morphosyntactique, prosodique et pragmatique. La seconde partie (p. 175-270) teste ce que F. Scheppers nomme « l'hypothèse colon », en rappelant, p. 121, qu'Aristote avait étudié la période et défini le *colon* comme une de ses parties (*Rhétorique* 1409-1410). La segmentation des textes de Lysias et de Platon en *cola* occupe une large place dans la démonstration, dont la compréhension est facilitée par de nombreux tableaux. Différentes types de *colon* sont postulés, qui ne sont pas sans rappeler l'analyse logique pratiquée anciennement et dont la pertinence est bien manifeste dans le présent travail. La conclusion qui s'en dégage insiste sur l'approche *orale* de ces textes, ce qui n'est pas en soi une constatation originale, reconnaît l'auteur, insistant surtout sur les conséquences de cette approche dans le traitement des textes grecs (p. 270). Ceux-ci doivent être lus dans une perspective pluraliste, incluant un certain nombre de paramètres, au premier rang desquels les unités d'intonation. La troisième partie, la plus étendue (p. 271-429), a pour objectif de proposer une approche pragmatique des textes grecs. Des considérations théoriques préliminaires, agrémentées de plusieurs grands schémas, permettent au lecteur d'aborder assez aisément la thématique de l'auteur (p. 273-318). Dans les discours judiciaires de Lysias, dont l'étude requiert plusieurs dizaines de pages (p. 319-372), et les dialogues de Platon (p. 373-399), F. Scheppers perçoit des structures en arbres. Il esquisse plusieurs pistes de recherche, dont un questionnement sur l'opposition entre langage spontané, quotidien, et rhétorique classique (p. 372) ; de même dans un dialogue platonicien, le statut social des interlocuteurs ne doit-il pas être pris en considération (p. 383) ? La structure en arbres est dépendante de la forme linguistique, dont la complexité est fonction de différents éléments, comme les particules, l'aspect verbal (p. 401-422). Dans la conclusion générale (p. 431-445), l'auteur, récapitulant, comme il se doit, ses hypothèses, souhaite qu'elles puissent aboutir à une approche cognitive des textes du grec ancien soi-disant « oraux » et renouveler ainsi les études sur l'ordre des mots. C'est dire la richesse du thème abordé, comme en témoignent également les divers index (p. 449-4472), qui permettent au lecteur voulant élucider un point particulier de circuler facilement dans ce livre, et la bibliographie exhaustive (p. 473-484). Sans nul doute ce livre, qui avance des hypothèses nombreuses et originales, appelle des commentaires et des propositions de la part des hellénistes mais aussi des spécialistes de linguistique générale. En outre ce travail devrait être poursuivi et complété par l'auteur selon d'autres points de vue, de nature philosophique essentiellement (p. 445, note 443). L'ordre des mots est, en effet, un sujet qui peut être abordé sous différents angles théoriques et dont l'étude est propre à divers renouvellements, comme le démontre bien ce livre. Monique BILE

André CHEYNS, *Cahier de vocabulaire grec. Pour un apprentissage en lien avec le français*. Louvain-la-Neuve, Université, 2011. 1 vol. 20,5 x 29 cm, XIII-149 p.

En 1998, André Cheyns publiait un *Vocabulaire grec pour la lecture des auteurs* (LII-322 p.) qui rencontrait une nécessité évidente : permettre l'étude en langue originale des textes grecs. C'est à une autre nécessité que répond ce *Cahier de vocabulaire*

grec, un peu moins ambitieux peut-être, mais tout aussi estimable : guider les premiers pas de l'étudiant dans la maîtrise du lexique grec. Ce travail est donc destiné à tous les débutants en grec ancien, ceux de l'enseignement secondaire et ceux des universités. C'est bien évidemment la maîtrise du lexique qui peut conduire à la compréhension des textes. Étudier le vocabulaire de façon progressive est donc fondamental. C'est un aspect que souligne d'emblée l'auteur en évoquant l'allégorie de la caverne chez Platon. Le plan de l'ouvrage est très méthodique. Il comprend dix sections. Les mots grecs sont rangés selon les classes morpho-syntaxiques et les déclinaisons : substantifs des trois déclinaisons (1-3), adjectifs (4-6), nombres cardinaux et ordinaux (7), pronoms et adjectifs-pronoms (8), verbes (dans l'ordre alphabétique) (9), adverbes, prépositions, conjonctions et particules (10). Une liste des temps primitifs des verbes inclus dans le noyau lexical est donnée en annexe (p. 119-129). Des liens avec le français sont établis aussi souvent que possible comme moyen mnémotechnique, mais aussi pour montrer que le grec ancien a fourni au français plus de mots qu'on le pense généralement, même en dehors du vocabulaire scientifique. Les trois étapes qui ont conduit à l'élaboration du vocabulaire sont clairement expliquées dans l'introduction : (1) sélection des mots (environ 1200 [1283 exactement, repris dans l'index des mots grecs, p. 131-141], ce qui est moins que les vocabulaires de base les plus répandus : le *Vocabulaire grec* de P. Collin, 4^{e} éd., Liège, 1963 en compte 3320, y compris des mots homériques et poétiques, le *Vocabulaire grec de base* de S. Byl, 11^{e} éd., Bruxelles, 2008, 1700 et le *Vocabulaire de base du grec, alphabétique, fréquentiel, étymologique* de G. Cauquil – J.-Y. Guillaumin, Besançon, 1985, 1600), (2) choix des traductions, (3) présentation des notices. (1) La sélection des mots s'est faite en trois étapes. D'abord, il faut partir de Xénophon, qui, ayant écrit sur des sujets divers, a employé un vocabulaire varié. Certains mots, d'un usage plus restreint, ont toutefois été supprimés. Pour compléter le vocabulaire avec les termes juridiques et institutionnels importants, le second auteur de référence est Lysias. Ce dépouillement a conduit à constituer un ensemble de 3000 mots environ, dont il convenait d'extraire les 1200 termes les plus utiles aux débutants. La réduction a été opérée en se fondant sur l'expérience personnelle et sur le *Vocabulaire de base du grec* de Cauquil-Guillaumin ainsi que les *Tables fréquentielles du grec classique d'après Antiphon, Andocide, Démosthène, Euripide, Isocrate, Lysias, Xénophon* réalisées sous la direction de Jean-Claude Carrière (Paris, 1985). Des ajustements ont toutefois encore été nécessaires. Au terme de la troisième étape un noyau lexical de 642 mots (repris à la fin du cahier, p. 143-148) a été délimité. Dans le lexique, les mots de ce noyau sont marqués par un losange après le carré qui précède chacun des lemmes repris dans le vocabulaire. (2) En ce qui concerne les traductions, il n'est pas utile, dans un vocabulaire destiné à l'étude, de citer un grand nombre de traductions. Seules doivent être mentionnées celles qui évoquent le mieux le sens des mots. La polysémie est toutefois une réalité en grec, même pour les débutants. Que l'on pense à l'adjectif δεινός ou au verbe ἔχω. Dans ces cas, il est nécessaire de fournir toutes les traductions utiles. Tout aussi nécessaires sont les précisions morphologiques et syntaxiques. Pour les verbes, il faut distinguer l'actif et le moyen. Il est aussi utile de signaler le cas des compléments de certains verbes ou adjectifs. (3) Les notices se présentent sur trois colonnes. La colonne de gauche contient les mots grecs avec les précisions habituelles : l'article pour les substantifs, le génitif singulier pour les

substantifs de la troisième déclinaison, les formes du féminin distinctes de celles du masculin et les formes du neutre pour les adjectifs, les pronoms relatifs et les adjectifs-pronoms. La colonne centrale présente les informations suivantes : pour les adjectifs, les degrés de comparaisons en (ι)ων, -ιστος, pour les verbes, l'aoriste actif et/ou moyen, les traductions françaises avec, si nécessaire, une brève explication, des mots français, le cas échéant, reliés par leur étymologie au mot grec (deux séries : mots français connus accompagnés d'une définition et mots français apparentés, mais sans définition). Dans la colonne de droite apparaissent des mots grecs pourvus du même radical. En outre, un nombre limité d'expressions courantes est mentionné. Cette présentation très claire, qui distingue bien toutes les informations, permet une étude aisée. On ne peut que se réjouir de disposer d'un *Cahier de vocabulaire grec* soigné et clair qui, tout en maintenant les exigences, s'adapte à la réalité de l'enseignement du grec. Bruno ROCHETTE

Christine MAUDUIT et Pascale PARÉ-REY (Éd.), *Les maximes théâtrales en Grèce et à Rome : transferts, réécritures, remplois.* Actes du colloque organisé les 11-13 juin 2009 par l'Université Lyon 3 et l'ENS de Lyon. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 465 p. (COLLECTION DU CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 37). Prix : 45 €. ISBN 978-2-904974-41-0.

Cet ouvrage, issu d'un colloque organisé à l'Université Lyon 3 et à l'École Normale Supérieure de Lyon (11-13 juin 2009), contient vingt-deux communications, réparties presque à parité entre le grec et le latin. Dix contributions couvrent la littérature grecque, d'Eschyle au lexique byzantin de la Souda, les autres la littérature latine, d'Ennius à saint Jérôme. La répartition des études en deux parties est toutefois fondée sur un autre principe, plus pertinent que celui de la langue de l'auteur citateur : l'*intragénéricité* et l'*intergénéricité*. C'est ainsi que la première partie est consacrée aux modes d'intégration des maximes dans les genres dramatique, comique et tragique, tandis que la seconde s'efforce de dégager les fonctions de ces opérations de remploi : fonction rhétorique, fonction polémique / apologétique, fonction pédagogique / protreptique à la philosophie, fonction éthopoiétique, fonction esthétique et littéraire. Une introduction substantielle et claire propose d'utiles réflexions méthodologiques sur la problématique envisagée ainsi qu'un aperçu du contenu de l'ouvrage, qui souligne le fil conducteur d'une contribution à l'autre. Il est d'abord question de la terminologie. Il s'agit de préciser le sens des termes retenus dans le titre du colloque, à commencer par le mot « maxime », en grec γνώμη, en latin *sententia*. Les traités de rhétorique de l'Antiquité fournissent des définitions de ces termes qui permettent de dégager les caractéristiques essentielles de ce que l'on appelle une maxime : brièveté et concision, contenu relatif à la vie humaine, pensée générale exprimée au moyen de mots de sens plein (verbes, substantifs, adjectifs). Les trois mots « transfert », « réécriture », « remploi », qui sont le fil rouge du colloque et qui déterminent l'axe de réflexion, doivent aussi être précisés. Le « transfert » désigne le déplacement du texte sentencieux d'un contexte vers un autre, la « réécriture » concerne la transformation plus profonde affectant soit le contenu soit la forme, souvent avec une intention parodique, le « remploi », enfin, est relatif, comme en architecture (« matériaux

reprend les maximes utilisées par Eschine dans un but parodique, Lycurgue exploite la maxime tragique comme une sagesse intemporelle en vue d'une restauration des fondements moraux d'Athènes. Dans *Les sectes à l'encan* (9-10), Lucien cite un vers de l'*Hippolyte* d'Euripide (612 : « la langue a juré mais l'esprit n'a pas juré ») passé en proverbe. Chez Galien, les maximes dramatiques, citations de seconde main, issues des lexiques ou extraites de textes philosophiques, apparaissent dans trois types de contexte : général, lexical et médical. La Souda comporte un grand nombre de citations de Sophocle, gnomiques ou non, qui ne sont jamais signalées comme telles. Les scholies anciennes de Sophocle ont joué un rôle important dans la rédaction de ces citations. De plus, les lexicographes de la Souda connaissaient par cœur les *gnômai* sophocléennes et accordaient beaucoup d'attention au potentiel gnomique des énoncés tragiques. Le volume, fort soigné, dans un format toutefois inhabituel qui le rend un peu difficile à manier, se termine par les résumés en français et en anglais des contributions (p. 385-404), un *index locorum* très étoffé (p. 405-425), un *index rerum* fort utile (p. 427-430) et, enfin, une importante bibliographie (p. 431-456). Cet ouvrage savant sur l'usage fait par les auteurs grecs et latins des maximes théâtrales est le reflet d'un courant neuf de la recherche, très stimulant et très prometteur.

Bruno ROCHETTE

Sandrine COIN-LONGERAY (Éd.), *L'amour et la haine. Études littéraires et lexicales*. Paris, Chemins de traverse, 2011. 1 vol. 15 x 21 cm, 434 p. (TRABOULES). Prix : 38 €. ISBN 978-2-313-00310-7.

Ce volume réunit les contributions présentées lors du colloque *Eris Eros, l'amour et la haine : l'expression des sentiments* qui s'est tenu à Saint-Étienne en janvier 2009. Le grec et le latin sont représentés à parité, puisque sept contributions d'ordre sémantique ou lexical portent sur l'une et sept sur l'autre langue. Elles s'intéressent à l'expression et à l'utilisation littéraire de ces sentiments : les mots utilisés, les nuances apportées par chaque auteur ou genre, comme l'élégie romaine, la place des sentiments dans la construction des œuvres poétiques, la façon dont se structure ce champ sémantique et la manière dont il est utilisé selon le genre littéraire et les auteurs. Pour commencer, B. Mezzadri s'intéresse à Arès, le plus haï des dieux. La pensée polythéiste utilise les sentiments de haine et d'amour, d'attirance et de répulsion, pour exprimer les relations entre les domaines incarnés par les puissances divines. Arès offre un point d'accès privilégié aux modes de structuration du panthéon grec et à l'usage théologique des sentiments. L'*Hymne homérique à Déméter*, qui raconte le mythe de l'enlèvement de Perséphone par Hadès, étudié par N. Le Meur-Weissman, met en scène deux des principales formes d'amour entre êtres humains ou divins, l'amour maternel et l'amour conjugal. Vient ensuite Homère. S. Coin-Longeray tente de déterminer la signification exacte de l'ἔρις homérique, qui connaît dans l'*Iliade* un emploi spécifique (« l'*eris* de guerre ») faisant entrer le terme dans le champ sémantique de l'affectif. M. Briand montre l'importance des sentiments d'affection et de rejet dans l'épinicie lyrique en étudiant φίλος, ἐχθρός, ἐρατός chez Pindare. Dans la tragédie, amour et haine ont une fonction dramatique évidente, puisque le genre est fondé sur la passion et ses ravages. M. Fartzoff étudie des exemples caractéristiques

de la fonction dramatique de l'amour et de la haine chez Euripide : amour-passion, amour bafoué, amour conjugal. La poésie hellénistique fait une place importante au thème de l'amour. Théocrite est le poète de l'amour par excellence à la période hellénistique. B. Daniel-Muller met en lumière le jeu des sentiments que construit Théocrite, entre humanité et divinité, à travers les figures de Simaitha (*Idylle* II), jeune femme d'origine humble qui tente, par des rites magiques nocturnes, de ramener à elle son amant Delphis, et du Cyclope Polyphème (*Idylle* XI), qui s'efforce de séduire, en jeune premier, la Nymphe Galatée. Le roman grec ne pouvait être en reste. Chr. Cusset montre comment Longus use des termes φιλεῖν et ἐρᾶν pour reproduire l'évolution sensuelle et sentimentale de ses héros. La partie latine s'ouvre par une étude générale, due à J.-F. Thomas, sur les relations lexicales entre *amor* et *odium*, deux mots antithétiques, et sur des termes proches : *diligere, carus-caritas* et la place d'*inuidia* dans le champ lexical de l'amour et de la haine. Amour et haine sont des notions présentes dans les discours de Cicéron. Th. Guard montre l'importance politique et sociale que ces sentiments peuvent revêtir dans les discours d'actions de grâces qui ont suivi le retour d'exil de l'Arpinate, en 57. Amour et haine sont deux sentiments qui se retrouvent dans les tragédies de Sénèque, notamment dans *Agamemnon* et *Médée*. Cl. Brunet relève les termes qui expriment ces sentiments et étudie l'organisation du champ sémantique dans le texte tragique. L'analyse fait apparaître une organisation complexe des termes à travers les relations d'antonymie et de synonymie. R. Glinatsis montre comment Horace, dans l'*Épître aux Pisons*, intègre à son propos les notions d'amour, de haine, de honte, de colère, étrangères en principe au domaine traditionnel de la théorie, mais qui apparaissent néanmoins dans un texte où Horace n'hésite pas à parler de poésie en termes de sentiment humain. Et. Wolff se penche sur le lexique de l'amour et de la haine chez Martial qui tient une assez grande place dans l'œuvre de l'épigrammatiste. En réalité, la haine s'y manifeste plus souvent que l'amour. D. Vallat étudie le sentiment d'*amicitia* sous les Flaviens : *amicus* et *amicitia* chez Martial et Stace. Il montre les ambiguïtés du mot *amicus*, mais aussi les choix des poètes. Le volume se termine par une étude de Br. Bureau sur *amatorie, amatorius* dans le commentaire de Donat aux comédies de Térence qui montre la cohérence des propos tenus par le commentateur sur le sujet de l'amour. Bibliographie finale et index des mots grecs et latins. Bruno ROCHETTE

Martti LEIWO, Hilla HALLA-AHO & Marja VIERROS (Ed.), *Variation and Change in Greek and Latin*. Helsinki, Finnish Institute in Athens, 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, III-177 p., ill. (PAPERS AND MONOGRAPHS OF THE FINNISH INSTITUTE AT ATHENS, 17). ISBN 978-952-67211-4-9.

Toutes les langues évoluent au cours du temps. Le thème « Variation and Change » est devenu un objet autonome d'étude, à tel point qu'il existe une revue, publiée par la *Cambridge University Press*, consacrée exclusivement à ce phénomène linguistique. Ce processus peut être observé avec beaucoup de finesse dans le cas du grec et du latin, car les documents écrits dans ces deux langues s'échelonnent sur une très longue période. Les contributions réunies dans ce volume très dense, issues d'un séminaire tenu à l'Institut finlandais d'Athènes en septembre 2009, proposent une

originales et recours aux lieux communs. Le nouveau livre de Fabrizio Feraco constitue dès lors, à l'instar du premier, un ouvrage de référence pour les spécialistes d'Ammien Marcellin et une contribution significative pour ceux qui étudient l'histoire de la géographie ancienne. Les premiers regretteront peut-être que le texte latin ne leur ait pas été fourni en même temps que la traduction et le commentaire, les seconds, l'absence d'un index des noms propres (auteurs et lieux mentionnés). Mais les uns et les autres reconnaîtront que ces lacunes sont peu de chose face à la richesse du travail accompli. Monique MUND-DOPCHIE

Anita DI STEFANO (a cura di), *Arusiani Messi Exempla elocutionum. Introduzione, testo critico e note.* Hildesheim, Weidmann, 2011. 1 vol. 14,5 x 21 cm, XCVIII-203 p. (BIBLIOTHECA WEIDMANNIANA, VI. COLLECTANEA GRAMMATICA LATINA [CGL], 6). Prix : 49,80 €. ISBN 978-3-615-00381-9.

La collection *Collectanea Grammatica Latina* (*CGL*), dirigée par G. Morelli et M. De Nonno, propose de nouvelles éditions critiques de textes grammaticaux, qu'ils figurent ou non dans le recueil de Keil. Voici le petit traité d'Arusianus Messius, *Exempla elocutionum*, dédié aux consuls de 395, Olybrius et Probinus. Il s'agit d'une liste alphabétique brute, sans préface ni conclusion, composée essentiellement de verbes admettant plus d'une construction et accompagnée d'exemples repris à quatre auteurs, Virgile, Salluste, Térence et Cicéron, auteurs qui constituaient, dans l'enseignement scholastique, la *quadriga* – c'est ainsi que Cassiodore désigne le traité, qu'il considérait comme un instrument de grande valeur. Il s'agit d'une œuvre rhétorico-grammaticale très intéressante pour reconstituer les tendances culturelles et linguistiques de la fin du IV^e^ s., qu'il faut toutefois aborder avec méfiance, car, au fil du temps, copistes et commentateurs sont intervenus et ont dénaturé le texte originel par des couches successives d'ajouts. La redécouverte de l'opuscule à l'époque moderne date de 1493, lorsque l'humaniste Giorgio Galbiate le retrouva à Bobbio parmi d'autres manuscrits d'auteurs classiques. C'est Galbiate lui-même qui recopia le texte d'Arusianus, avec la collaboration de Tristan Calco, en même temps que d'autres œuvres grammaticales, dans un codex, aujourd'hui conservé à Naples, qui joue le rôle d'archétype pour la transmission des *Exempla*. Publié plusieurs fois au cours du XIX^e^ s., sur base tantôt d'un témoin, tantôt d'un autre, l'opuscule connut une *constitutio textus* plus sûre lorsque H. Keil l'inséra dans le volume VII des *Grammatici Latini* (449-514). En 1977, A. Della Cassa procura une édition dotée d'apparats critiques et d'un commentaire exégétique qui marqua certainement un progrès, même si elle restait attachée à l'organisation textuelle définie par Keil. Le travail que voici constitue sans aucun doute une nouvelle avancée, car il repose sur la découverte de nouveaux témoins du texte et sur la révision des éditions précédentes. Le but de cette édition est de retrouver le système de lecture et le *modus operandi* d'un rhéteur du IV^e^ s. en retournant au manuscrit de Naples *Napoletanus* IV A 11, copie directe de l'exemplaire perdu de Bobbio, et en débarrassant le texte des corrections et ajouts dont l'avaient encombré des générations d'érudits, décontenancés par les idiomatismes d'Arusianus, lequel n'était pas un grammairien professionnel. Certains lecteurs ont de fait été déroutés par le caractère chaotique du traité, l'absence de plan, le

classement des lemmes parfois peu logique, à tel point qu'ils ont parfois considéré l'œuvre comme inachevée ou mutilée et qu'ils sont intervenus pour la faire correspondre aux normes de la grammaire antique, auxquelles elle ne prétend nullement être soumise. Arusianus ne représente pas la doctrine scolaire, mais l'autorité du goût et de la mode. Si le traité a connu un grand succès, il n'est pas sûr que ce soit dû au conservatisme scrupuleux, ni à la volonté d'offrir un support en vue d'une approche concrète du latin classique, comme le dit l'auteur (p. XXXIII). Arusianus ne cherche pas la règle, mais constate et classe. Il s'attache au contraire à l'irrégularité et n'envisage que l'exception. Il est attentif aux usages prépositionnels et aux constructions transitives indirectes non prépositionnelles. La présente édition, qui est excellente, se compose d'une longue introduction divisée en quatre points : la figure d'Arusianus Messius (présenté comme un collectionneur cultivé, un peu comme Nonius [cf. p. LXX]), les *Exempla elocutionum*, l'histoire du texte, les critères éditoriaux. Le texte est doté de deux apparats critiques : sources et variantes textuelles. On trouve ensuite des notes exégétiques – à l'apparat critique plutôt qu'au texte lui-même – très bien documentées qui offrent les explications indispensables à la bonne intelligence du texte. L'édition est pourvue de deux index : index des lemmes et index des passages cités. Bruno ROCHETTE

Gernot Michael MÜLLER, « Lectiones Claudianeae ». *Studien zu Poetik und Funktion der politisch-zeitgeschichtlichen Dichtungen Claudians.* Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 495 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, NF, 2. Reihe, 133). Prix : 58 €. ISBN 978-3-8253-5817-4.

Ce livre est issu d'un mémoire d'habilitation présenté à l'Université d'Augsbourg en 2008. Il est consacré à une question qui a fait couler beaucoup d'encre, le genre littéraire dans les poèmes politiques de Claudien ; son sous-titre indique son orientation, qui entend lier les notions de poétique et de fonction. Il est divisé en trois parties : dans la première, l'auteur fait un état de la question et expose sa problématique ; dans la deuxième, il analyse les quatorze œuvres prises en compte, entre 395 et 404 ; dans la troisième, il propose ses conclusions. À quel(s) genre(s) littéraire(s) rattacher des poèmes dont la structure est hétérogène ? Comment rendre compte de la présence de la part épidictique et de la part épique, alors que ces deux aspects sont présents, dans des proportions variables, dans les œuvres analysées ? Une solution volontiers adoptée a été de considérer qu'il y avait toujours, dans ce mélange des genres, une dominante ; telle était la position de Jean-Louis Charlet, dans son édition des Belles Lettres en 2000 : ce serait le genre épidictique, sauf pour les épopées politiques, *Gild*., *Get*., *Ruf. 2* et *Eutr. 2* (p. XL). D'autres ont préféré parler, ainsi Heinz Hofmann (*Philologus*, 132, 1988) d'un genre spécifique et nouveau, l'*epos* panégyrique. Dans quelle mesure le travail de G. M. Müller apporte-t-il des vues nouvelles et originales ? Il reçoit indéniablement l'influence d'H. Hofmann, tout comme d'ailleurs le livre de Claudia Schindler, *Per carmina laudes*…, Berlin-New York, 2009, dont les perspectives sont plus larges et dont l'auteur a pu prendre connaissance entre sa soutenance et la publication. G. M. Müller déplace le champ de

double sens. L'auteur se penche sur les ambiguïtés des mots à double sens : le premier anodin et le second caché, à caractère souvent cru, d'ailleurs souvent tiré de la langue grecque. Ce chapitre analyse les jeux de mots les plus sordides de Plaute. L'auteur montre que le langage de Plaute est bien plus riche que ne le laissent paraître les textes au premier abord. En conclusion, il apparaît que le vocabulaire de Plaute n'est pas choisi au hasard et que Plaute camoufle tellement ses jeux de mots que le lecteur passe souvent à côté. L'auteur tente de démontrer également que Plaute cherche parfois davantage à faire des jeux de mots, notamment sur les noms de ses personnages, qu'à maintenir une cohérence dans ses pièces. Fontaine détermine l'importance dans la comédie latine des jeux de mots et d'autres calembours et souligne le fait que, sans le grec, un grand nombre de jeux de mots ne peuvent être compris. Il est peut-être dommageable, comme le dit l'auteur lui-même, qu'il ne puisse travailler que sur une quantité de textes dérisoire, selon les choix qu'il a dû opérer, en comparaison de l'étendue du corpus de Plaute. De même, certaines analyses peuvent difficilement être prouvées, quelque solidement étayées qu'elles soient. Ce livre apporte néanmoins un regard neuf sur le texte de l'auteur antique par des analyses poussées et complètes.

Luc DEMOULIN

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, *Publilius Syrus. Sentences*. Introduction, traductions et notes par G.F.L. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13,5 x 21 cm, XLIII-159 p. (FRAGMENTS). Prix : 25 €. ISBN 978-2-251-74212-0.

Le grand public ne connaît guère les quelque 730 *Sentences* de Publilius Syrus (85-43), qui, selon une notice de Pline l'Ancien (XXXV, 199), serait arrivé à Rome sur le même bateau que l'astronome Manilius. Même les érudits ne semblent guère s'intéresser à cet auteur, qui fut pourtant très en vogue durant le Moyen Âge et la Renaissance et que Sénèque déjà appréciait beaucoup. Durant le XX^{e} s., c'est dans notre pays, semble-t-il, que le mimographe fut le moins ignoré, puisque deux de nos compatriotes, Guillaume Stégen et Pierre Hamblenne, lui ont consacré quelques travaux savants. On accueillera donc avec reconnaissance cette édition bilingue, qui ne peut que contribuer à la redécouverte de la morale populaire contenue dans ces aphorismes. Les *Sentences* n'ont plus été traduites en français depuis P. Constant, 1937. Le volume se compose d'une introduction : données biographiques, le mime à Rome, les *Sentences*, fortune littéraire de Publilius, transmission et établissement du texte des *Sentences*. L'introduction est complétée par une note sur les principes suivis pour le texte, la traduction et les notes. Le texte, qui, selon les principes de la collection *Fragments*, n'est pas pourvu d'un apparat critique, est celui de l'édition de W. Meyer (Leipzig, 1880), laquelle, malgré son âge, fait toujours autorité. À la fin du volume se trouve un appendice donnant une liste des variations par rapport à cette édition. Les *Sentences* sont regroupées selon la lettre par laquelle elles commencent. La numérotation recommence à chaque lettre de l'alphabet. On a donc des références du type A35, C45, etc. Une bibliographe termine l'introduction : éditions et traductions, depuis Érasme, 1514, jusqu'à Panayotakis, 1998, études modernes. Les notes exégétiques, qui contiennent des remarques critiques et littéraires fort utiles, sont redevables

de l'érudition d'Érasme, de Gruter, d'Orelli, de Friedrich et de Giancotti. Un index des thèmes contenus dans les *Sentences* vient parachever le travail.

Bruno ROCHETTE

Yelena BARAZ, *A Written Republic. Cicero's Philosophical Politics*. Princeton, University Press, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XII-252 p. Prix : 45 $. ISBN 978-0-691-15332-2.

Dans ce livre issu d'une thèse de doctorat, Y. Baraz a pour projet d'examiner l'impact des circonstances culturelles et historiques sur la production du corpus philosophique de Cicéron (p. 4). En six chapitres elle explore quelques-unes des préfaces des œuvres rédigées entre 46 et 44 pour réaffirmer les grandes lignes du projet de Cicéron : faire accepter la philosophie à Rome (1), montrer la permanence de ses motivations (2), mettre en évidence les enjeux politiques de ses livres de philosophie (3), inscrire son projet dans la tradition de Rome (4), en assurer la bonne réception auprès de ses lecteurs-amis (5). Le dernier chapitre tente de déceler une évolution dans les préfaces rédigées après la mort de César et conclut à l'échec de l'entreprise, Cicéron n'ayant pu ni stabiliser les valeurs romaines ni venir à bout de la « résistance des Romains à la philosophie » (p. 222). On peut s'étonner qu'une étude centrée sur le corpus des préfaces aux œuvres philosophiques s'achève sur des jugements de valeur formulés sans justification théorique : à supposer qu'il soit pertinent d'apprécier le projet d'un philosophe d'après son efficacité sur un ensemble de valeurs collectives non autrement définies, encore faut-il assumer clairement cette orientation pragmatique, qui rend nécessaire d'expliquer pourquoi sont écartées toutes les réflexions que Cicéron lui-même a élaborées, dans ses dialogues et dans leurs mises en scène, pour rendre compte des rapports entre son activité politique et son corpus philosophique. Mais la cohérence philosophique du projet cicéronien, depuis longtemps mise en relief à partir des œuvres matrices que sont le *De oratore* et le *De re publica*, est passée sous silence par Y. Baraz qui se limite à la cohérence matérielle et circonstancielle d'un « volume de préfaces », dont on ne sait ce qu'il contenait exactement. Si on accepte de lire les préfaces en dehors des œuvres et des problématiques philosophiques qu'elles introduisent, comme le propose Y. Baraz, autant privilégier une interprétation fondée sur des bases historiques et rhétoriques solides ; or, malgré le souci plusieurs fois réaffirmé de mettre au jour les « stratégies rhétoriques » de Cicéron, Y. Baraz néglige de prendre en compte les codes qui régissent l'adresse au lecteur ou la riposte aux ennemis – plus fictifs que réels comme le suggère souvent la mise en scène du projet d'écriture –, en un mot tout ce qui nécessite une approche littéraire et des comparaisons empruntées à d'autres genres qu'aux seules préfaces de Salluste et de la *Rhétorique à Herennius.* Mais surtout l'horizon de ces préfaces n'est jamais défini : on ne saura pas quels sont les lecteurs d'un tel corpus qualifiés de « public indéterminé » (p. 95) au mépris des nombreux travaux de prosopographie et d'histoire qui ont mis en évidence le nombre restreint de lecteurs et leurs compétences philosophiques. On ne saura pas non plus dans quel contexte de production philosophique s'insère l'œuvre de Cicéron : si Brutus et Caton sont mentionnés, le rôle de Varron n'est pas approfondi (pas plus que n'est étudiée la préface

la cinquantaine de vers qui inaugure le livre III, ainsi qu'aux v. 284-294, charnière centrale. Cette fois, c'est Lucrèce qui sert de point de référence au premier chef, alors que, par exemple, Properce était très présent dans le premier chapitre. Car ce recueil d'essais n'isole pas Virgile de son contexte littéraire : Horace intervient plus d'une fois tout comme Théocrite évidemment, et j'en passe, des grecs comme des latins. Une abondante bibliographie (p. 167-191) et un précieux index des citations (p. 193-211) reflètent l'érudition de l'auteure. Pol TORDEUR

Emmanuelle JEUNET-MANCY, *Servius. Commentaire sur l'Énéide de Virgile. Livre VI*. Texte établi, traduit et commenté par E.J.-M. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CXLIV-307 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 79 €. ISBN 978-2-251-01463-0.

De Servius, nous ne savons presque rien. Ce *grammaticus* aurait officié à Rome, probablement au début du V^e^ s., comme *Magister urbis Romae*. Il est présent au banquet des *Saturnales* imaginé par Macrobe, où il défend, en spécialiste de Virgile, la culture classique traditionnelle, soutenue par les membres des cercles de païens lettrés qu'il fréquentait, comme Symmaque ou Prétextat, contre ses adversaires, les chrétiens d'un côté et les barbares de l'autre. Destinée avant tout à un public scolaire, l'œuvre de Servius est moins ambitieuse que celle de Macrobe ou celles d'auteurs plus tardifs comme Martianus Capella, Cassiodore et Isidore de Séville. Versé dans les domaines les plus variés, le commentaire de Servius aborde des questions touchant tant le fond que la forme. Les scholies serviennes, qui suivent l'ordre du texte, qu'elles expliquent parfois mot à mot, ont donc un caractère hétérogène, voire éclectique. C'est sans doute ce qui explique pourquoi l'œuvre de Servius a bénéficié d'une grande popularité à la fin de l'Antiquité et a été utilisée dans les écoles de grammaire de communautés latinophones à l'extérieur de Rome. Le commentaire a même été adopté, malgré son orientation païenne, dans des écoles qui assuraient la formation de prêtres et de moines. Durant le Moyen Âge, certains professeurs l'ont abrégé, tandis que d'autres l'ont complété en compilant des ouvrages plus anciens. On n'avait plus, pour finir, le commentaire de Servius, mais une sorte de commentaire perpétuel sur Virgile qu'accroissait chaque génération d'apports nouveaux. L'édition de la CUF commence par le commentaire au chant VI de l'*Énéide*, dont l'importance dans l'économie du poème est bien connue : nourri de théories philosophico-religieuses, il est la clé de voûte de l'ensemble de l'œuvre. Après une présentation de Servius (identité et datation, profession, contexte historique et postérité) et du *Servius Danielis*, un *commentum uariorum* d'époque tardive sans véritable unité, l'introduction décrit longuement (p. XXVII-CXXVIII) les spécificités du commentaire sur le livre VI de l'*Énéide*, représentatif de l'orientation de l'ensemble du commentaire de Servius. Il s'agit d'un travail essentiellement pratique et pédagogique dont le but est d'enrichir les connaissances d'un public scolaire ou cultivé et de lui permettre de mieux interpréter l'œuvre de Virgile. Sur le plan formel, Servius explique le texte virgilien de manière brève et précise en employant un langage efficace. L'emploi sporadique du grec renforce également le caractère technique de l'ouvrage. Le recours à l'étymologie est un signe d'érudition, même si la valeur scientifique des rapprochements

proposés est souvent douteuse. L'unité de l'œuvre est prouvée par les renvois internes du type *ut supra diximus*. Servius a jalonné son commentaire de signets qui renforcent la cohérence de l'exégèse. Il n'est pas sans intérêt de noter que cet usage est parallèle à l'apparition, au IV^e^ s., du codex, appelé à remplacer le *uolumen*. Le commentaire de Servius se présente matériellement sous la forme de notre livre moderne et peut donc être facilement consulté par le lecteur, qui peut y rechercher le renseignement qui l'intéresse. La civilisation romaine est très présente dans le commentaire, spécialement la religion (les dieux, les rites funéraires) et la mythologie, mais aussi l'histoire et le droit (organisation du temps, lois et châtiments). Exemplatif est le commentaire au vers VI, 136, où Servius raconte comment est né le *rex nemorensis* dans le sanctuaire de Diane à Aricie, puis présente le rameau d'or qu'Énée doit offrir à Proserpine comme la représentation concrète du *bivium* pythagoricien. La géographie n'est pas en reste : mers, océans, zones terrestres, sphéricité de la terre et surtout géographie souterraine : les Enfers. L'astronomie occupe aussi une place importante dans le commentaire servien. Sur ce point, une comparaison est possible avec le *Commentaire au Songe de Scipion* de Macrobe. Servius va moins loin que son contemporain. Il se borne à énoncer les faits sans les expliquer. On le constate à propos de la position de la terre dans l'univers. Servius la dit *omnium circulorum infima* (VI, 127). L'exégète simplifie le contenu scientifique de ses remarques et morcelle l'information, que l'on retrouve éparse dans des scholies différentes. Macrobe, en revanche, consacre à cette question tout un développement (I, 22, 1-7). Servius exploite aussi abondamment le texte de Virgile à des fins philosophiques. On perçoit l'influence du courant néoplatonicien sur le grammairien, ce qui est certainement un fil conducteur de l'ouvrage. Certains vers ont servi de prétexte à des digressions néoplatonisantes. Dans son commentaire au vers VI, 725, Servius reprend la théorie Platon : le caractère divin et éternel de l'âme par opposition au corps, lieu d'emprisonnement et de corruption. Ainsi s'explique la nécessaire purification de l'âme après la mort du corps qui aspire à retrouver son lieu originel, la sphère divine, au-delà de la sphère des fixes. Certains commentaires de Servius peuvent être rapprochés de ceux de Porphyre, connus de première main ou à travers des textes comme les *Quaestiones Vergilianae* de Marius Victorinus. Le commentaire au vers VI, 439, où il est question des neufs cercles formés par le Styx, est empreint de doctrine néoplatonicienne. Servius assimile les neuf replis du Styx aux neuf cercles qui entourent la terre, à savoir les cercles des sept planètes et deux autres qu'il ne nomme pas, mais dans lesquels on peut reconnaître la sphère des fixes et le Premier Mobile. La troisième partie de l'introduction est consacrée à la tradition éditoriale et manuscrite. Éditer Servius n'est pas une mince affaire. L'édition de Servius pose des problèmes techniques, véritable casse-tête pour les typographes. En effet, vers la fin du XVI^e^ s., un érudit orléanais, bailli de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, Pierre Daniel (1531-1604), a trouvé un manuscrit de Servius – un manuscrit de Fleury du IX^e^ s. – qui contenait une augmentation. En 1600, Daniel publie une nouvelle édition, appelée *Servius auctus* ou *Servius Danielis*. On a longtemps considéré que l'on avait deux versions de Servius, l'une *breuior*, l'autre *plenior*. Il a fallu attendre, à la fin du XIX^e^ s., les travaux G. Thilo et ceux d'E. Thomas pour que les ajouts anonymes à Servius soient réellement considérés comme distincts du commentaire servien et acquièrent un statut propre (je signale que le numéro 4, 2012, de la revue électronique *Eruditio antiqua* sera consa-

cré au *Servius Danielis* : bilan et perspectives). Dans les éditions modernes, il a donc fallu faire une place aux deux versions. Parue entre 1881 et 1887 [réimpr. Hildesheim, 1961], l'édition en trois volumes de G. Thilo [et H. Hagen], pour qui les notes additionnelles n'étaient pas de la main du véritable Servius, mais l'œuvre d'un moine irlandais du VII^e^ ou du VIII^e^ s., imprimait en caractères romains l'original et en italiques le supplément. En 1915, E.K. Rand, professeur de latin à Harvard, conçut le projet de remplacer l'édition de Thilo (cf. E.K. Rand, *Une nouvelle édition de Servius*, *CRAI*, 1938, p. 311-324). Il voyait, de façon un peu téméraire, dans le commentaire élargi un texte ayant servi de source au grammairien et qui serait le commentaire perdu de son prédécesseur, Donat, abrégé ensuite par son élève. Dans l'*editio Harvardiana*, dont seuls deux volumes ont paru (1946 [*Aen.* I-II] et 1965 [*Aen.* III-V]), les passages communs sont imprimés tout le long de la page. Les notes du *Servius Danielis* sont placées à gauche dans une colonne de trois quarts de la page, tandis que celles de Servius prennent place à droite dans une colonne semblable. Cette vision unitaire n'a guère retenu l'attention et a même été sévèrement critiquée par E. Fraenkel (*JRS*, 38, 1948, p. 131-143 et 39, 1949, p. 145-154 = *Kleine Beiträge*, II, p. 339-390). Publiant le commentaire aux chants IX (1996) et VII (2003), G. Ramires, loin de suivre l'hypothèse d'E.K. Rand, renoue avec la méthodologie ancienne (cf. G. Ramires, *Per una nuova edizione di Servio*, *RFIC*, 124, 1996, p. 318-329). Il publie un texte unique où le *Servius Danielis* apparaît non plus en italiques, mais en grasses. On admet aujourd'hui que le *Servius Danielis* ne peut être considéré comme le *Ur-Servius* et que Servius ne peut être l'auteur des scholies supplémentaires. Dans la présente édition, le texte de Servius est prépondérant et est donc édité à gauche, le *Servius Danielis* dans la colonne de droite. La vulgate, qui offre un texte relativement homogène transmis par des manuscrits des IX^e^-X^e^ s., apparaît sur toute la largeur de la page. Le texte est accompagné d'un double apparat critique. Le premier correspond au texte trouvé dans les manuscrits de la vulgate, le second au texte trouvé dans les manuscrits donnant le commentaire élargi. La traduction vise à conserver au texte sa technicité et sa concision. Cette édition fera découvrir la richesse du commentaire de Servius, esprit ouvert et curieux. Loin d'être un bric-à-brac composé d'éléments hétéroclites, les notes serviennes se présentent comme une véritable propédeutique cohérente préparant à des études plus approfondies. Le volume est pourvu de notes complémentaires utiles (p. 203-268). Six annexes : renvois faits par Servius aux œuvres de Virgile, revois faits par le *Servius Danielis* aux œuvres de Virgile, auteurs et œuvres cités par Servius et le *Servius Danielis*, les fragments conservés par Servius et le *Servius Danielis*, les mythes, l'âme. *Index nominum, index geographicus, index verborum notabilium, index Graecus*. Bruno ROCHETTE

Mathias EICKS, *Liebe und Lyrik. Zur Funktion des erotischen Diskurses in Horazens erster Odensammlung*. Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, X-376 p. (BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSKUNDE, 291). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-023894-5.

Le livre dont nous faisons la critique est une version légèrement adaptée d'une dissertation préparée sous la direction du Prof. Helmut Krasser et soutenue à l'université de Giessen. Contrairement à beaucoup de savants, parmi lesquels en premier

de la fonction dramatique de l'amour et de la haine chez Euripide : amour-passion, amour bafoué, amour conjugal. La poésie hellénistique fait une place importante au thème de l'amour. Théocrite est le poète de l'amour par excellence à la période hellénistique. B. Daniel-Muller met en lumière le jeu des sentiments que construit Théocrite, entre humanité et divinité, à travers les figures de Simaitha (*Idylle* II), jeune femme d'origine humble qui tente, par des rites magiques nocturnes, de ramener à elle son amant Delphis, et du Cyclope Polyphème (*Idylle* XI), qui s'efforce de séduire, en jeune premier, la Nymphe Galatée. Le roman grec ne pouvait être en reste. Chr. Cusset montre comment Longus use des termes φιλεῖν et ἐρᾶν pour reproduire l'évolution sensuelle et sentimentale de ses héros. La partie latine s'ouvre par une étude générale, due à J.-F. Thomas, sur les relations lexicales entre *amor* et *odium*, deux mots antithétiques, et sur des termes proches : *diligere, carus-caritas* et la place d'*inuidia* dans le champ lexical de l'amour et de la haine. Amour et haine sont des notions présentes dans les discours de Cicéron. Th. Guard montre l'importance politique et sociale que ces sentiments peuvent revêtir dans les discours d'actions de grâces qui ont suivi le retour d'exil de l'Arpinate, en 57. Amour et haine sont deux sentiments qui se retrouvent dans les tragédies de Sénèque, notamment dans *Agamemnon* et *Médée*. Cl. Brunet relève les termes qui expriment ces sentiments et étudie l'organisation du champ sémantique dans le texte tragique. L'analyse fait apparaître une organisation complexe des termes à travers les relations d'antonymie et de synonymie. R. Glinatsis montre comment Horace, dans l'*Épître aux Pisons*, intègre à son propos les notions d'amour, de haine, de honte, de colère, étrangères en principe au domaine traditionnel de la théorie, mais qui apparaissent néanmoins dans un texte où Horace n'hésite pas à parler de poésie en termes de sentiment humain. Et. Wolff se penche sur le lexique de l'amour et de la haine chez Martial qui tient une assez grande place dans l'œuvre de l'épigrammatiste. En réalité, la haine s'y manifeste plus souvent que l'amour. D. Vallat étudie le sentiment d'*amicitia* sous les Flaviens : *amicus* et *amicitia* chez Martial et Stace. Il montre les ambiguïtés du mot *amicus*, mais aussi les choix des poètes. Le volume se termine par une étude de Br. Bureau sur *amatorie, amatorius* dans le commentaire de Donat aux comédies de Térence qui montre la cohérence des propos tenus par le commentateur sur le sujet de l'amour. Bibliographie finale et index des mots grecs et latins. Bruno ROCHETTE

Martti LEIWO, Hilla HALLA-AHO & Marja VIERROS (Ed.), *Variation and Change in Greek and Latin*. Helsinki, Finnish Institute in Athens, 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, III-177 p., ill. (PAPERS AND MONOGRAPHS OF THE FINNISH INSTITUTE AT ATHENS, 17). ISBN 978-952-67211-4-9.

Toutes les langues évoluent au cours du temps. Le thème « Variation and Change » est devenu un objet autonome d'étude, à tel point qu'il existe une revue, publiée par la *Cambridge University Press*, consacrée exclusivement à ce phénomène linguistique. Ce processus peut être observé avec beaucoup de finesse dans le cas du grec et du latin, car les documents écrits dans ces deux langues s'échelonnent sur une très longue période. Les contributions réunies dans ce volume très dense, issues d'un séminaire tenu à l'Institut finlandais d'Athènes en septembre 2009, proposent une

réflexion stimulante sur ce champ d'étude large et difficile. Plusieurs questions peuvent être posées à propos des variations que l'on observe à travers l'étude de langues anciennes : de quelle sorte de variation s'agit-il ? Est-ce une variation synchronique ? Quels sont les facteurs qui déterminent telle ou telle variation ? La variation est-elle le symptôme d'un changement en cours dans le système linguistique qui se fait jour parfois dans des endroits inattendus ? Les deux aspects, variation et changement en cours, sont étroitement liés. La variation est une condition nécessaire pour qu'il y ait un changement linguistique, et il arrive que le résultat final soit perceptible seulement plusieurs siècles plus tard. Comme plusieurs contributions de ce volume le montrent, le contact linguistique se trouve souvent au cœur de la variation et du changement. Cet ouvrage propose l'étude d'un large éventail de faits linguistiques, du IV^e^ s. av. J.-C. au VI^e^ s. ap. J.-C., et met en œuvre plusieurs types de sources : papyrus, inscriptions, graffiti et textes transmis par les manuscrits. Le volume s'ouvre par deux contributions méthodologiques. M. Leiwo, d'abord, décrit les différentes facettes de la variation linguistique, qui est caractéristique d'une langue dans son ensemble, dans tous ses aspects, et replace les contributions du volume dans le contexte de la recherche dans ce domaine, qui a commencé à se développer à partir des années 1960. H. Halla-Aho propose ensuite des remarques de méthode à propos de l'appellation, très discutée, « latin vulgaire ». Son approche est double. D'abord, elle examine en détail trois faits linguistiques, habituellement présentés comme caractéristiques du latin vulgaire (*ae* > *e*, faiblesse du *-m* final, orthographe de *i* bref), et s'interroge sur les raisons de cette catégorisation. Ensuite, elle analyse les définitions traditionnelles du terme (Väänänen, Herman, Kiesler). Ces considérations permettent de s'interroger sur ce que nous entendons réellement lorsque nous parlons de « latin ». Sous l'étiquette « latin vulgaire » on a placé pêle-mêle des variations qui touchent tant l'utilisateur que l'utilisation de la langue, ce qui conduit à une impasse. Les spécialistes en sont bien conscients. L'étude d'une variation en latin n'a en réalité pas besoin de cette appellation, qui continue toutefois à être employée par commodité et par tradition. La langue des papyri et ostraca pose un problème spécifique dans la mesure où la plus grande partie des documents ont été écrits par des scribes, dont l'influence sur la langue est difficile à déterminer. Certains documents ont été rédigés sous la dictée, d'autres ont été composés à partir de modèles. T.V. Evans étudie la variation linguistique dans les archives de Zénon. Il compare le grec de Philinos, ami et associé de l'homme d'affaires grec, celui de Pétosiris, qui adresse un mémorandum à Zénon, et celui de Jason, un agent de l'intendant du domaine d'Apollonios. Le grec de Philinos est une langue standard, tandis que celui de Pétosiris est très mauvais. Quant au grec de Jason, on remarque que, des six documents appartenant à ce correspondant de Zénon, quatre (et un total de 101 lignes de texte écrites par la même main) contiennent 39 particularités orthographiques non-standard, tandis que les 30 lignes écrites par d'autres mains présentent seulement deux caractéristiques d'orthographe non-standard. La variation a souvent de multiples causes et le même fait linguistique peut avoir des origines différentes, selon le lieu géographique ou le milieu social dans lequel il se développe. On peut comprendre cette réalité si l'on compare les faits linguistiques non-standard dans les archives de Zénon, trouvées près du village de Philadelphie dans le Fayoum, avec les contrats agoranomiques provenant de Pathyris en Haute-Égypte, endroit qui ne fut jamais très hellénisé. En revanche, les notaires

étaient bilingues. M. Vierros, qui a étudié le bilinguisme des notaires en Égypte hellénistique, montre que le transfert de leur langue maternelle, l'égyptien, vers le grec a causé une variation issue du contact entre les deux langues. E. Dickey s'intéresse aux emprunts latins en grec et analyse la méthodologie propre aux études antérieures pour proposer une méthode spécifique en vue d'une recherche plus solide. P. Poccetti montre que des noms courants de la mythologie ou de la religion (Artémis et Déméter, Apollon, Ulysse, Hercule, Ajax) dans les anciennes langues de l'Italie sont issus de différentes sources dialectales grecques. H. Solin étudie l'utilisation du grec et du latin en Campanie, en particulier l'usage du grec à Pompéi, et s'attache à l'interprétation des inscriptions grecques découvertes en petit nombre dans cette ville (environ 200 pour un corpus de 8300 graffiti). Il y ajoute dix graffiti en grec de Capoue encore inédits, découverts lors des fouilles de Santa Maria Capua Vetere en 1977. Ces textes ont pour auteurs des gens de basse extraction, originaires pour la plupart d'Asie Mineure et de Syrie. R. Ferri illustre la variation dans les actes illocutoires. Les différentes stratégies du discours forment en effet une part importante de la variation linguistique. Il étudie les différentes manières de dire « non » en latin au moyen d'exemples empruntés principalement à la comédie romaine, aux lettres de Cicéron et aux grammairiens latins. Il met en évidence les stratégies discursives employées par les latinophones pour ne pas blesser l'interlocuteur en cas de réponse négative. G. Galdi analyse l'utilisation du morphème *–as* pour *–ae* du nominatif pluriel des noms de la première déclinaison et suggère que cet usage serait dû non seulement à sa popularité dans le discours, mais aussi à sa plus large transparence dans le langage idiomatique des inscriptions funéraires. Pour finir, G. Haverling met en évidence les grandes différences entre les écrivains latins tardifs. Certains sont enracinés dans le latin écrit traditionnel, tandis que d'autres sont à l'aise avec la variation et la langue de leur temps. Vu la richesse et la densité de la matière, des index auraient été utiles. Bruno ROCHETTE

Josine SCHRICKX, *Lateinische Modalpartikeln.* Nempe, quippe, scilicet, videlicet *und* nimirum. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16 x 24,5 cm, XIII-304 p. (AMSTERDAM STUDIES IN CLASSICAL PHILOLOGY, 19). Prix : 108 €. ISBN 978-90-04-20275-7.

L'auteur, qui contribue au *Thesaurus Linguae Latinae,* présente ici la version remaniée de sa thèse de doctorat consacrée aux particules modales en latin, un champ de recherches relativement récent dans les études latines. Il s'agit pour l'auteur de s'inscrire à la fois dans les perspectives propres au latin, mais aussi de tirer parti des recherches en linguistique moderne, axées sur les langues vivantes. L'ouvrage est centré sur les cinq particules *nempe, quippe, scilicet, videlicet* et *nimirum*, mais s'ouvre ensuite en une perspective plus large à d'autres termes comparables (*certe, fortasse, plane, sane, vero*...). Ces particules sont étudiées de façon exhaustive dans les textes allant de 200 av. J.-C. jusqu'à 200 ap. J.-C., tant en prose qu'en poésie. Une des difficultés majeures de ce type d'étude réside dans l'approche méthodologique et conceptuelle avec laquelle la recherche opère, la terminologie étant effectivement complexe et variable d'un modèle à l'autre. L'ouvrage s'ouvre ainsi sur une longue introduction méthodologique, organisée en huit chapitres occupant un petit quart de

substantifs de la troisième déclinaison, les formes du féminin distinctes de celles du masculin et les formes du neutre pour les adjectifs, les pronoms relatifs et les adjectifs-pronoms. La colonne centrale présente les informations suivantes : pour les adjectifs, les degrés de comparaisons en (ι)ων, -ιστος, pour les verbes, l'aoriste actif et/ou moyen, les traductions françaises avec, si nécessaire, une brève explication, des mots français, le cas échéant, reliés par leur étymologie au mot grec (deux séries : mots français connus accompagnés d'une définition et mots français apparentés, mais sans définition). Dans la colonne de droite apparaissent des mots grecs pourvus du même radical. En outre, un nombre limité d'expressions courantes est mentionné. Cette présentation très claire, qui distingue bien toutes les informations, permet une étude aisée. On ne peut que se réjouir de disposer d'un *Cahier de vocabulaire grec* soigné et clair qui, tout en maintenant les exigences, s'adapte à la réalité de l'enseignement du grec. Bruno ROCHETTE

Christine MAUDUIT et Pascale PARÉ-REY (Éd.), *Les maximes théâtrales en Grèce et à Rome : transferts, réécritures, remplois.* Actes du colloque organisé les 11-13 juin 2009 par l'Université Lyon 3 et l'ENS de Lyon. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 465 p. (COLLECTION DU CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 37). Prix : 45 €. ISBN 978-2-904974-41-0.

Cet ouvrage, issu d'un colloque organisé à l'Université Lyon 3 et à l'École Normale Supérieure de Lyon (11-13 juin 2009), contient vingt-deux communications, réparties presque à parité entre le grec et le latin. Dix contributions couvrent la littérature grecque, d'Eschyle au lexique byzantin de la Souda, les autres la littérature latine, d'Ennius à saint Jérôme. La répartition des études en deux parties est toutefois fondée sur un autre principe, plus pertinent que celui de la langue de l'auteur citateur : l'*intragénéricité* et l'*intergénéricité*. C'est ainsi que la première partie est consacrée aux modes d'intégration des maximes dans les genres dramatique, comique et tragique, tandis que la seconde s'efforce de dégager les fonctions de ces opérations de remploi : fonction rhétorique, fonction polémique / apologétique, fonction pédagogique / protreptique à la philosophie, fonction éthopoiétique, fonction esthétique et littéraire. Une introduction substantielle et claire propose d'utiles réflexions méthodologiques sur la problématique envisagée ainsi qu'un aperçu du contenu de l'ouvrage, qui souligne le fil conducteur d'une contribution à l'autre. Il est d'abord question de la terminologie. Il s'agit de préciser le sens des termes retenus dans le titre du colloque, à commencer par le mot « maxime », en grec γνώμη, en latin *sententia*. Les traités de rhétorique de l'Antiquité fournissent des définitions de ces termes qui permettent de dégager les caractéristiques essentielles de ce que l'on appelle une maxime : brièveté et concision, contenu relatif à la vie humaine, pensée générale exprimée au moyen de mots de sens plein (verbes, substantifs, adjectifs). Les trois mots « transfert », « réécriture », « remploi », qui sont le fil rouge du colloque et qui déterminent l'axe de réflexion, doivent aussi être précisés. Le « transfert » désigne le déplacement du texte sentencieux d'un contexte vers un autre, la « réécriture » concerne la transformation plus profonde affectant soit le contenu soit la forme, souvent avec une intention parodique, le « remploi », enfin, est relatif, comme en architecture (« matériaux

de remploi »), à la place et la fonction de l'élément transféré dans un nouvel ensemble textuel, une nouvelle architecture. Viennent, pour finir, des remarques sur le contexte dramatique du texte source et les manipulations opérées par les auteurs citateurs. Dans la première partie, quatre études portent sur la tragédie : les sentences religieuses ou morales dans l'*Orestie* d'Eschyle, en particulier l'*Agamemnon* (M. Fartzoff), la réécriture par Sophocle de sentences d'auteurs antérieurs, en particulier Homère, et leur transfert, remploi ou réécriture dans le florilège de Stobée, chez Plutarque, Athénée, Clément d'Alexandrie et Aulu-Gelle (D. Cuny), l'évolution de la maxime tragique dans les fragments tragiques d'époque républicaine (Livius Andronicus, Ennius, Pacuvius, Accius) et dans les tragédies de Sénèque (J. Dangel), les sentences qui caractérisent Hippolyte dans la *Phèdre* de Sénèque, qui accorde une attention particulière à la beauté du personnage (Sénèque, *Phèdre*, 761 : *anceps forma bonum*…) (A. Casamento). Viennent six études sur la comédie : le lien de la maxime avec la philosophie présocratique et pythagoricienne ainsi que l'association du premier représentant de la Comédie ancienne, Épicharme, avec Pythagore, dont il aurait été le disciple (A. de Cremoux), les modes de réécriture des maximes tragiques chez Aristophane, « forgeur de sentences » (Chr. Mauduit), la dimension métathéâtrale des formes gnomiques dans les trois comédies les mieux conservées de Ménandre, le *Bourru*, la *Samienne* et le *Bouclier* (Chr. Cusset et N. Lhostis), les *Menandri Sententiae*, recueil de sentences monostiches – classées par ordre alphabétique donné par la première lettre de chaque énoncé – connu par des témoins papyrologiques datés entre le I^er^ et le III^e^ s. ap. J.-C. (C. Pernigotti), la réécriture des maximes tragiques dans l'*Amphitryon* et les *Captifs* de Plaute avec une comparaison avec leur usage dans le *Rudens* et le *Miles Gloriosus* (B. Delignon), une classification des proverbes remployés par les *lenae* plautiniennes, entremetteuses et nourrices (Chr. Filoche). La contribution de Br. Bureau propose un prolongement en présentant un exemple de commentateur ancien, le commentaire d'Aélius Donat (IV^e^ s.) sur les sentences de Térence, qui donne à la sentence térentienne une position complexe et ambiguë. La seconde partie du volume est tout aussi riche. Nous y trouvons une étude sur le transfert et le remploi des sentences de Publilius Syrus dans la prose de Sénèque (P. Paré-Rey) ainsi qu'un travail sur la place des énoncés gnomiques dans les fragments de mime (en particulier Labérius) d'Aulu-Gelle et Fronton à Macrobe et saint Augustin en passant par les grammairiens (M.-H. Garelli). Cicéron est bien représenté. Trois études lui sont consacrées : la fonction de la maxime théâtrale dans le *Pro Caelio* et le *Pro Sestio* (G. Moretti), l'exploitation (morale et politique) des sentences issues d'Euripide (notamment les *Phéniciennes*) et d'Ennius (en particulier la *Medea exsul*) dans les lettres et les ouvrages philosophiques, entre 54 et 43 (M. Ledentu), les modalités de l'insertion dans l'œuvre philosophique des maximes de Térence – en particulier le célèbre vers de l'*Heautontimoroumenos* (77) : *Homo sum, humani nil a me alienum puto*, cité par Cicéron à deux reprises (L. Hermand). Le domaine latin est encore représenté par l'étude d'A. Bonandini sur l'emploi de deux maximes théâtrales dans l'*Apocolokyntose* de Sénèque (le *Cresphonte* d'Euripide et l'*Iphigénie* d'Ennius) et par la contribution de R. Courtnay sur le mode de prélèvement et de remploi des *sententiae* dramatiques (vingt-cinq au total) chez saint Jérôme. Pour le versant grec, on trouve les orateurs attiques (S. Gotteland), Lucien (V. Visa-Ondarçuhu), Galien (I. Boehm) et, *last but not least*, la Souda (V. Fromentin). Tandis que Démosthène

reprend les maximes utilisées par Eschine dans un but parodique, Lycurgue exploite la maxime tragique comme une sagesse intemporelle en vue d'une restauration des fondements moraux d'Athènes. Dans *Les sectes à l'encan* (9-10), Lucien cite un vers de l'*Hippolyte* d'Euripide (612 : « la langue a juré mais l'esprit n'a pas juré ») passé en proverbe. Chez Galien, les maximes dramatiques, citations de seconde main, issues des lexiques ou extraites de textes philosophiques, apparaissent dans trois types de contexte : général, lexical et médical. La Souda comporte un grand nombre de citations de Sophocle, gnomiques ou non, qui ne sont jamais signalées comme telles. Les scholies anciennes de Sophocle ont joué un rôle important dans la rédaction de ces citations. De plus, les lexicographes de la Souda connaissaient par cœur les *gnômai* sophocléennes et accordaient beaucoup d'attention au potentiel gnomique des énoncés tragiques. Le volume, fort soigné, dans un format toutefois inhabituel qui le rend un peu difficile à manier, se termine par les résumés en français et en anglais des contributions (p. 385-404), un *index locorum* très étoffé (p. 405-425), un *index rerum* fort utile (p. 427-430) et, enfin, une importante bibliographie (p. 431-456). Cet ouvrage savant sur l'usage fait par les auteurs grecs et latins des maximes théâtrales est le reflet d'un courant neuf de la recherche, très stimulant et très prometteur.

Bruno ROCHETTE

Sandrine COIN-LONGERAY (Éd.), *L'amour et la haine. Études littéraires et lexicales*. Paris, Chemins de traverse, 2011. 1 vol. 15 x 21 cm, 434 p. (TRABOULES). Prix : 38 €. ISBN 978-2-313-00310-7.

Ce volume réunit les contributions présentées lors du colloque *Eris Eros, l'amour et la haine : l'expression des sentiments* qui s'est tenu à Saint-Étienne en janvier 2009. Le grec et le latin sont représentés à parité, puisque sept contributions d'ordre sémantique ou lexical portent sur l'une et sept sur l'autre langue. Elles s'intéressent à l'expression et à l'utilisation littéraire de ces sentiments : les mots utilisés, les nuances apportées par chaque auteur ou genre, comme l'élégie romaine, la place des sentiments dans la construction des œuvres poétiques, la façon dont se structure ce champ sémantique et la manière dont il est utilisé selon le genre littéraire et les auteurs. Pour commencer, B. Mezzadri s'intéresse à Arès, le plus haï des dieux. La pensée polythéiste utilise les sentiments de haine et d'amour, d'attirance et de répulsion, pour exprimer les relations entre les domaines incarnés par les puissances divines. Arès offre un point d'accès privilégié aux modes de structuration du panthéon grec et à l'usage théologique des sentiments. L'*Hymne homérique à Déméter*, qui raconte le mythe de l'enlèvement de Perséphone par Hadès, étudié par N. Le Meur-Weissman, met en scène deux des principales formes d'amour entre êtres humains ou divins, l'amour maternel et l'amour conjugal. Vient ensuite Homère. S. Coin-Longeray tente de déterminer la signification exacte de l'ἔρις homérique, qui connaît dans l'*Iliade* un emploi spécifique (« l'*eris* de guerre ») faisant entrer le terme dans le champ sémantique de l'affectif. M. Briand montre l'importance des sentiments d'affection et de rejet dans l'épinicie lyrique en étudiant φίλος, ἐχθρός, ἐρατός chez Pindare. Dans la tragédie, amour et haine ont une fonction dramatique évidente, puisque le genre est fondé sur la passion et ses ravages. M. Fartzoff étudie des exemples caractéristiques

S. Douglas OLSON, *Athenaeus. The Learned Banqueters. Book 15. Indexes.* Edited and translated by S.D.O. Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 2012. 1 vol. 11,5 x 17 cm, XII-380 p. (THE LOEB CLASSICAL LIBRARY, 519). Prix : 21,60 €. ISBN 978-0-674-99676-2.

La nouvelle édition d'Athénée de la *Loeb Classical Library*, en huit volumes, est arrivée à son terme. Il aura donc fallu seulement six ans à S. Douglas Olson pour mener à bien cette entreprise d'envergure, qui avait pris à son prédécesseur, Charles Burton Gulick, quatorze années. Les sept volumes de l'Athénée de Gulick ont paru entre 1927 et 1941. Ce huitième volume comporte le dernier livre des *Deipnosophistes*, le livre XV, consacré aux couronnes et parfums, ainsi que les index. Pour ce qui est de l'édition elle-même, j'en ai décrit, dans mes comptes rendus précédents (cf. en dernier lieu *AC*, 81, 2012, p. 224-225), les caractéristiques et ai mis en évidence quelques points faibles. Je fais une simple remarque concernant la note 285, p. 208. À propos de la phrase de Cynulcus (XV 701 B) ἐμοὶ δέ […] ἀσσαρίου κανδήλας ῥίω, il faut noter que, contrairement à ἀσσάριον (*assarius*) « as » (monnaie) qui est utilisé de façon banale dans les textes grecs de la période romaine comme un emprunt au latin, κανδῆλα [κανδήλη]/*candela* est un mot typiquement latin (cf. *TLL*, III, 232, *s.v.*) que l'on ne trouve en grec que dans des textes byzantins et des lexiques. Il est clair que cette phrase, adressée à un esclave par Cynulcus, est une provocation de ce dernier envers Ulpien, qui fait preuve d'un purisme linguistique exagéré. En ce qui concerne les index, une comparaison avec l'édition Gulick s'impose. En plus de l'index des noms propres à la fin de chaque volume, l'ancienne édition comportait deux index dans le dernier volume : un index grec (50 pages) et un index anglais (252 pages). L'index grec répertorie, de façon sélective, les mots grecs qui présentent un intérêt particulier, tandis que l'index anglais reprend les noms propres. Ces deux index pourront encore rendre des services, surtout le premier, qui n'a pas été remplacé dans l'édition Olson parce que les outils informatisés comme le *TLG* peuvent facilement y suppléer, et de façon exhaustive. Comme je le disais en terminant l'un des comptes rendus des volumes précédents, « il faut espérer que le dernier volume sera pourvu d'un index général, lequel rendrait de grands services aux philologues ». Mon vœu a été exaucé. Ce dernier volume comporte en effet un index des auteurs, des textes et des personnes (140 pages) qui remplace les index de chacun des sept volumes précédents. Il s'agit d'un instrument particulièrement utile pour rechercher et localiser les fragments cités par Athénée. Chaque nom d'auteur est accompagné d'une brève identification, suivie des numéros de fragments avec indication de la ou des éditions de référence (exemple : Alexander, *comic poet*, Kassel-Austin eds). Les personnages historiques sont identifiés et accompagnés d'un renvoi à une ou plusieurs prosopographies (exemple : Alexander I, *son of Pyrrhus, king of Molossia*, Berve I #38). En outre, on trouve un second index, consacré aux noms de lieux et de peuples (20 pages). Nous ne pouvons que nous réjouir de disposer à présent d'un Athénée complet dans une édition facilement accessible et très maniable.

Bruno ROCHETTE

graphie), écrive aux p. 128-129 que Lucain a utilisé indifféremment *fatum* et *fortuna*, sans dire un mot sur la communication de Christine Walde qui a montré que *Fortuna* occupe une place très spécifique dans l'épopée de Lucain ; p. 130, il se trompe d'ailleurs en ne distinguant pas *fors* et *fatum*. Mais globalement nous pouvons conclure en disant qu'il s'agit d'un recueil solide et important. Willy EVENEPOEL

Simona Manuela MANZELLA (a cura di), *Decimo Giunio Giovenale. Satira III. Traduzione e commento.* Naples, Liguori, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 471 p. (FORME MATERIALI E IDEOLOGIE DEL MONDO ANTICO, 42). Prix : 34,99 €. ISBN 978-88-207-5502-7.

Le texte choisi est celui de W. Clausen (1992²), à deux variantes près ; on ajoutera trois écarts de ponctuation et cinq dans l'emploi des majuscules. Le titre est donc correct : l'apport concernant les 322 vers consiste en une traduction disposée en regard du texte (p. 12-29) suivie d'un épais commentaire de plus de quatre cents pages (p. 31-422). On sait que la métrique de Juvénal soutient plus d'une fois la comparaison avec le style épique : le poète a ici rédigé un bel essai rhétorique assimilé à un συνταχτικόν mais, satire oblige, l'éloge de la patrie se mue en une *uituperatio* (p. 5). Il n'est jamais aisé de traduire un poème : la traduction est présentée en vers libres de manière à suivre le mieux possible l'original – c'est sans doute le mieux que l'on pouvait faire. Le commentaire est fouillé à l'extrême ; l'exégèse même ainsi que les renvois croisés au texte original alternent avec les références à l'érudition moderne. Souvent long car précis, le débat n'est pas lassant. Ainsi, aux v. 94-95 (p. 173-4), la correction de *nullo* en *pullo* est bien argumentée. Certes, la pensée obéit parfois à des réflexes modernes : au v. 315 (p. 414), *poteram* est qualifié de « falso condizionale », concept que Juvénal n'a sans doute pas eu à l'esprit, mais le but d'un commentaire n'est-il pas d'aider à comprendre ? Le censeur se doit de manifester quelques réticences : v. 317 (p. 415), *iamdudum* est certes unique chez notre poète mais comme rien que dans cette satire, *iam* apparaît huit fois et *dudum* une (v. 129), je me demande dans quelle mesure Juvénal pensait *iamdudum* comme étant un seul mot. D'où l'éternelle question : notre représentation et notre perception de ce qui était une littérature destinée à être lue à voix haute, sont-elles correctes ? Ainsi au v. 114 (p. 197), le jeu des césures est correctement indiqué mais le lecteur de service le faisait-il sentir ? En revanche, le renvoi à Cicéron ne souffre aucun doute : Juvénal connaît la rhétorique. Au v. 25 (p. 75), *fatigatas* comme épitrite 1er précède certes la penthémimère mais faut-il y voir de l'emphase ? *Metri causa*, le poète n'avait pas vraiment le choix. Restons-en là : ce livre très bien fait se termine par une bibliographie (p. 423-459) dont la richesse reflète celle du commentaire, et par un index sélectif (p. 461-471). Pol TORDEUR

Hubert ZEHNACKER et Nicole MÉTHY, *Pline le Jeune. Lettres.* Tome III. *Livres VII-IX*. Texte établi et commenté par H.Z. Traduit par N.M. Paris, Les Belles Lettres, nouvelle édition, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, X-212 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-01464-7.

Le premier volume (l. I-III) de cette nouvelle édition des *Lettres* de Pline le Jeune de la *Collection des Universités de France* a paru en 2009. En 2011 est arrivé le deuxième tome (l. IV-VI), dont j'ai décrit les principales caractéristiques (*AC*, 81, 2012, p. 276-278). Voici à présent, un an plus tard, le troisième et dernier volume, lequel termine l'édition des neuf livres de *Lettres*, le dixième ayant un statut particulier, puisqu'il contient les missives que Pline, gouverneur de Pont-Bithynie, adressa à Trajan et les réponses de l'empereur. En complément à ce que j'ai dit dans ma recension précédente, je voudrais faire une remarque sur une question délicate qui se pose pour quantité d'auteurs latins, celle des mots grecs et de la graphie que doit adopter l'éditeur (cf. G. Nieschmidt, *Quatenus in scriptura Romani litteris Graecis usi sint*, diss., Marbourg, 1913, p. 36-39, qui traite de l'usage de l'alphabet grec dans les lettres de Cicéron). Il s'agit de savoir à partir de quel moment il est légitime de considérer les emprunts au grec comme acclimatés en latin et donc de renoncer à utiliser la graphie grecque. Trois critères peuvent être pris en considération : la diffusion du mot dans la langue latine, l'époque de l'importation et l'usage du terme grec (langue technique *vs*. langage courant). Selon l'état de nos connaissances, Pline est le premier à utiliser un certain nombre d'emprunts au grec. Beaucoup d'entre eux apparaissent dans la lettre II, 17, qui décrit la villa de Laurentes, et appartiennent au domaine de l'architecture. On trouve aussi des mots relevant des institutions politiques et de pratiques propres au monde grec ainsi que des termes de rhétorique. Je voudrais faire une remarque à propos de *hyperbaton*, qui apparaît en VIII, 7, 2 : *Num potui longius* ὑπέρβατον *facere,...* Aucun éditeur ne propose la graphie grecque, mais je crois que l'on peut l'adopter ici. Chez Quintilien, la graphie est incertaine. Le mot est écrit en lettres grecques en deux endroits, I, 5, 40 et IX, 1, 3 (cf. J. Cousin, *Études sur Quintilien*, II, Paris, 1936 [Amsterdam, 1967], p. 143), mais Radermacher (Teubner) la retient aussi en VIII, 2, 14, passage du reste assez obscur. On peut comparer ce cas avec παράβολα en IX, 26, 34, lettre à Lupercus *: Sunt enim maxime mirabilia quae maxime insperata, maxime periculosa utque Graeci magis exprimunt*, παράβολα. Ici, l'incise *utque Graeci*… oblige à utiliser la graphie grecque. Dans un autre domaine, celui des citations d'auteurs grecs, on remarque qu'en IX, 1, 3, lettre à Maximus, Pline cite l'*Odyssée* (XXII, 412) (*Et simul uitabis illud* οὐχ ὁσίη φθιμένοισι) en suivant Cicéron (*Att.*, IV, 7, 2). Comme son prédécesseur, Pline a substitué à l'homérique κταμένοισι (« tués ») φθιμένοισι (« morts »). Du point de vue de la langue de Pline, il est intéressant de noter les éléments relevant du langage familier qui apparaissent dans ses lettres. Étudiés par G. Melzani, *Elementi della lingua d'uso nelle lettere di Plinio il Giovane*, dans P.V. Cova *et al.*, *Letteratura latina dell'Italia settentrionale. Cinque studi*, Milan, 1992, p. 197-244, ces traits pourraient permettre de prendre position dans la controverse relative à la nature et à l'authenticité des lettres de Pline. Les éléments du *sermo cottidianus* font pencher pour l'authenticité sinon de toutes les lettres, du moins d'une bonne partie d'entre elles. Pline lui-même se montre conscient du ton particulier de la lettre lorsqu'il écrit à Tacite : *tu potissima excerpes ; aliud est enim epistulam aliud historiam, aliud amico aliud omnibus scribere* (VI, 16, 22). L'édition d'A.-M. Guillemin comportait un index des noms propres. Le présent travail contient un index des noms de personnes et un index des noms géographiques, mythologiques et religieux. Pour les noms de personnes, des progrès importants ont été réalisés par la prosopographie (des renvois à

*PIR*² sont intégrés). On dispose, pour les lettres de Pline, d'un *Onomasticon*, dû à A.R. Birley, auquel le présent index ne veut pas se substituer. Bruno ROCHETTE

Amedeo A. RASCHIERI, *L'*Orbis Terrae *di Avieno*. Rome, Bonanno, 2010. 1 vol. 14 x 21 cm, 222 p. (MULTA PAUCIS, 8). Prix : 20 €. ISBN 978-88-7796-623-0.

Après avoir publié une édition du texte grec de la *Description de la terre habitée* de Denys d'Alexandrie, accompagnée d'une traduction italienne et de notes explicatives, Amedeo A. Raschieri ne pouvait manquer de s'intéresser à l'influence exercée durant les siècles suivants par cet important manuel de géographie antique. On accueillera donc sans surprise la sortie de presse d'un nouvel ouvrage, consacré cette fois au poème didactique *Descriptio orbis terrae* de Rufus Festus Avienus, habituellement considéré comme une version latine de l'*opus* du géographe alexandrin. M. Raschieri commence par fournir une ample introduction, érudite à souhait, qui rassemble tous les éléments d'information disponibles sur l'auteur et sur ses œuvres. Il s'efforce d'abord de préciser les dates de la rédaction des poèmes et s'intéresse dans la foulée à la nature et aux attentes du public ciblé par la *Descriptio* (syncrétisme religieux, organisation de la représentation du monde, cohabitation de l'imaginaire et de la réalité). Il envisage ensuite les rapports que la *Description* entretient avec son modèle principal, la *Périégèse* de Denys, relevant à cette occasion le recours ponctuel à d'autres sources et notant les écarts et différences entre le poème d'Avienus et celui de Denys (qu'il s'agisse de la forme attribuée à l'œcoumène, de l'importance accordée à la partie septentrionale de l'empire romain, au cours de certains fleuves et à l'Extrême-Occident, pour ne parler que des développements les plus importants). Cette confrontation permet à M. Raschieri de conclure, preuves à l'appui, que le texte latin n'est pas une simple traduction de la source grecque ; il en est plutôt une adaptation, qui enrichit la vision du monde élaborée par Denys et qui a son style propre. La troisième partie de l'introduction traite de la redécouverte d'Avienus par des humanistes italiens. Avant même que paraisse l'*editio princeps* de 1488, on observe en effet, notamment à travers les correspondances échangées, que les œuvres d'Avienus sont l'objet de discussion entre lettrés et que ceux-ci se livrent à une quête passionnée de manuscrits. Les résultats ne sont toutefois pas à la hauteur des espérances, puisque nous ne nous disposons à ce jour que de trois documents nous ayant conservé les œuvres majeures d'Avienus : le ms. Vindobonensis Palat. 107 (X^e^ siècle), qui contient les *Aratea*, le ms. Ambrosianus D52 inf. copié par l'humaniste Bonino Mombritio en 1477, qui contient notamment les *Aratea*, l'*Orbis terrae* et l'*Ora maritima*, et l'*editio princeps*, qui reprend les mêmes œuvres en leur adjoignant une lettre en vers adressée par Avienus à un Flavianus Myrmeicus, inconnu par ailleurs. Amedeo A. Raschieri reprend à son compte l'établissement du stemma fait par Jean Soubiran : le ms. Ambrosianus dériverait du ms. Vindobonensis, à l'époque où celui-ci contenait l'ensemble de l'œuvre d'Avienus, tandis que l'*editio princeps* serait fondée sur un manuscrit, perdu aujourd'hui, qui aurait le même ancêtre que le ms. Ambrosianus. La fin de l'introduction précise l'apport original de M. Raschieri. Ce dernier a révisé le texte en se fondant non seulement sur le ms. Ambrosianus et sur l'édition de 1488, mais aussi sur les différentes éditions imprimées qui ont été pro-

anglaises disponibles. La règle académique consistant à préciser les références par rapport à l'édition de référence de Littré – au même titre que l'on renvoie à Kühn pour le corpus galénique, principe suivi par les traducteurs – s'imposait ici. Des planches ont été ajoutées, en particulier dans les parties consacrées à la chirurgie, qui sont bienvenues, ainsi au livre VI (vol. 2) pour illustrer les techniques de suture (4 pages illustrées). Leur origine n'est en revanche pas toujours précisée (les pages 210-211 du volume 2 contiennent une gravure issue d'un livre ancien de médecine, sans que la source soit mentionnée). En somme, on doit saluer l'entreprise consistant à offrir une nouvelle traduction anglaise de ce texte important. Ces trois volumes trouveront incontestablement leur lectorat ainsi que leur place dans les bibliothèques académiques mais d'autres travaux plus approfondis et plus précis pourront aisément venir les compléter. Frédéric LE BLAY

Paul GOUKOWSKI, *Appien. Histoire romaine.* Tome V. *Livre IX. Le livre illyrien.* Texte établi et traduit par P.G. avec le concours de Pierre CABANES. *Fragments du livre macédonien.* Texte établi et traduit par P.G. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13 x 20 cm, 209 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00568-3.

Much has lately been written on Appian of Alexandria, an important Greek historian of the second century AD (notably works by K. Brodersen, A. M. Gowing, C. Carsana, B. Scardigli, and many others), as well as on Illyricum and Macedonia so that it is most difficult to be *au courant* with the scholarly literature on these subjects. However, what is always most important and indispensable – when studying classical writers – are reliable editions of Latin or Greek texts. Some are notoriously confusing because they are based on a deficient manuscript tradition, as is the case, e.g., with Pliny's geographical books (nonetheless important to corroborate some of Appian's names for Illyrian peoples), but editions of many Greek and Latin writers could still be improved, which is also true of Appian, who wrote a Roman history from its beginnings to the Roman conquest of the Mediterranean. It should be emphasized that the manuscript tradition of his *Roman History* is rather complicated, hence the new edition under discussion here is most commendable. Modern opinions concerning the historical value and reliability of Appian's work are not unanimous (although recently he has been voted more confidence), and equally different are the assessments of the historian that have been transmitted to us from late antiquity. Thus Photius, one of the best Byzantine scholars and patriarch of Constantinople in the ninth century, the author of the *Library*, highly valued his *Roman History*, praising his clear and matter-of-fact style and his aspiration to historical truth. According to his judgement, Appian knew better than anyone how to interpret strategic matters and how to render his narrative vivid, often with a deep insight into human psychology. Appian's description of Octavian's Illyrian War in the years 35-33 BC (based, it is true, on Augustus' *Memoirs*), to which almost half of his Illyrian book is dedicated, certainly confirms this impression. An anonymous antiquarian in *Vaticanus graecus* 141 recommended Appian's *History* only to those who wished to become acquainted with history divided into nations, and indeed, this is the most important "innovation" of

Appian, since in addition to the five books on the *Civil Wars* he also wrote histories of the peoples subjugated to the Roman state, the ninth being dedicated to Macedonia and Illyria. Apart from the five books of the *Bellum civile*, books 6-8 are preserved, while unfortunately only fragments are extant of the ninth book, the *Macedonian History* (*Makedonike*), mainly from Byzantine compilations composed by the order of the Emperor Constantine VII Porphyrogenitus about AD 950. On the other hand, the *Illyrian History* (*Illyrike*), which actually was only an appendix to the *Macedonian History*, has been preserved in its entirety, due to the fact that Appian discussed the need to compose it at the very end of the fifth book of the *Civil Wars*, to which it was later attached, although Appian himself appended it to his *Macedonian History*. Greek was never widely read, neither in the Middle Ages nor in the modern era, therefore Appian was translated into Latin by Pier Candido Decembrio; his translation was printed in 1477, but was severely criticised by Henri Estienne in his edition of Appian in 1557. Many centuries of various editions and translations have passed since these early publications, the new French one is now the latest. As a curiosity it may be mentioned that the philosopher Karl Marx, who was impressed and influenced by Appian's *History*, did not read it in translation, but in the original Greek. Nowadays this could only be expected from a few scholars, therefore the French translation by Paul Goukowsky is not merely welcome but indispensable. The Illyrian booklet including the fragments of the lost Macedonian book is one of the eight published in the series "Collection des Universités de France", in which Goukowsky also edited the books on Spain, Mithridates, Syria, and Africa, as well as books I and III of the *Civil Wars*. Appian's Illyrian book is the only Illyrian history preserved from antiquity. The region was poorly known (and still is!), but was historically and strategically highly important, since the First Illyrian War in 229 BC against the Illyrian kingdom of Agron and Teuta marked the first Roman intervention in the Eastern Mediterranean. Macedonian history, on the contrary, even if only preserved in fragments of Appian's work, is also rather well known from other classical sources, since the conquest of the powerful Macedonian kingdom following the Roman victory over Perseus represented a much more important milestone in the Roman conquest of the East than did the defeat of the last Illyrian king Genthius, which occurred almost at the same time. Goukowsky's Greek edition of the *Illyrian History* has superseded the until now standard Viereck-Roos edition of the book (*Appiani Historia Romana*, vol. I: eds. P. Viereck et A. G. Roos. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, Lipsiae 1962; editio stereotypa correctior, addenda et corrigenda adiecit E. Gabba). It brings some new readings, since Goukowsky carefully compared the extant manuscripts. Of these changes the most significant is probably the one in paragraph 57 of the *Illyrike*, where he proposed new identifications of Octavian's commanders. During the siege of the capital of the Iapodes, Metulum, Octavian's army was not successful at first. The Romans built two ramparts against the town wall and from them erected four bridges onto the top of the wall. The barbarians fought them off and eventually three bridges collapsed. This caused panic among the Romans and none attempted to step on the fourth until Octavian leapt down from the tower and dashed onto the bridge at a run. The crucial sentence has previously read: "His two commanders, Agrippa and Hiero, ran with him, as well as his bodyguard Lutus, and Volas..." The emended sentence now proposes a new reading: "Parmi les

généraux, il y eut Agrippa et Cicéron qui s'élancèrent avec lui, et en outre Lupus le garde du corps, ainsi qu'Aviola...". Cicero here would have been M. Tullius Cicero, Cicero's son of the same name, whose distinguished career may have partly been due to Octavian's repentance for his father's murder. The introductory "Notice", providing the context within which to place Appian's narrative, in places overlaps with the commentary that gives short necessary explanations to names and events mentioned in the Greek text. An essential bibliography and four maps complete the book. The entire French text contains no diacritical signs on Slavic letters, which seems unusual for a philological publication. For anyone who would want more information on historical matters, it will be necessary to consult books cited in the bibliography, particularly because both historical introductions are mainly based on data from other classical writers, and partly on old publications, which may still be fundamental on some questions but on some may be obsolete, whereas more recent works are often inadequately cited. True, some of them do indeed "traitent généralement de questions sans incidence sur la compréhension des textes anciens" (p. 130, n. 35, concerning the Second Macedonian War), but some, on the contrary, are important new contributions, which have greatly advanced the previous knowledge. Additional citations of modern scholarly literature would be welcome for several important issues concerning the regions in question, and there are some inexact statements, as for example that the Romans would have discovered the sources of the Danube during the war against the Istri (p. 7). But the book certainly has fulfilled the main task for which it was published: to provide a reliable Greek text and translation, as well as a short commentary that can guide the reader to use additional literature.

Marjeta ŠAŠEL KOS

Julien DU BOUCHET et Christophe CHANDEZON (Dir.), *Études sur Artémidore et l'interprétation des rêves.* I. Paris, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2012. 1 vol. 15 x 21 cm, 243 p., 17 ill. Prix : 25 €. ISBN 978-2-84016-080-9.

J'ai toujours considéré que l'étude des rêves, dont regorge la littérature grecque, était d'une importance capitale pour la connaissance de la pensée et de la mentalité helléniques. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai proposé, il y a plus de trente ans, une étude thématique du rêve dans la littérature grecque dans un article paru dans *Les Études Classiques*, 47, 1979 et intitulé *Quelques idées grecques sur le rêve, d'Homère à Artémidore* (p. 107-123). C'est donc avec un grand plaisir que j'ai appris par l'*avant-propos* de ce très récent livre qu'un groupe de chercheurs se réunissait régulièrement depuis le 14 septembre 2007 dans les locaux de l'Université Paul-Valéry de Montpellier avec comme projet de commencer une nouvelle traduction des *Oneirokritika* d'Artémidore. Si le présent volume ne procure pas encore cette traduction qui nous est promise, il offre les résultats de la réunion du lundi 30 mars 2009. Les huit chercheurs qui nous présentent ici le fruit de leur travail se servent de la traduction souvent modifiée d'A. J. Festugière, *Artémidore, La clef des songes*, Paris, Vrin, 1975 et du texte grec établi par Roger Pack, *Artemidori Daldiani libri V*, Leipzig, Bibliotheca Teubneriana, 1963. Les deux directeurs du volume, à qui l'on doit déjà l'*avant-propos*, Christophe Chandezon et Julien du Bouchet, évoquent dans

jeune Augustin qui avait quitté sa famille pour étudier les lettres et la rhétorique dans la ville de Madaure, fut rappelé auprès de ses parents, pour des raisons financières. C'est alors que son père, aux bains, s'aperçut que la pilosité de son fils devenait celle d'un adulte. Le moment où il pouvait espérer avoir des petits enfants semblait donc s'approcher. Augustin évoque l'épisode avec une délicatesse un peu précieuse : *ubi me ille pater uidit pubescentem et inquieta indutum adulescentia.* Patrice a donc vu que son fils devenait pubère et se trouvait déjà « revêtu d'une inquiète adolescence ». Dans la traduction qui nous est ici proposée (p. 134 n. 38), la poétique métonymie de l'adolescence-vêtement disparaît au profit des *Regungen der Jugend*, des « mouvements de la jeunesse ». Quels mouvements ? L'érection, comme nous le lisons dans l'analyse du texte par Schultheiß ? Mais Augustin ne dit rien de tel, et l'inexactitude de la traduction fait malencontreusement disparaître le thème de l'inquiétude, si important dans les *Confessions*. Deux index terminent le volume. On trouve dans le premier les noms de personnes ou de notions et les termes latins, et, dans le second, les passages cités, y compris ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Hervé SAVON

Rubén FLORIO, *Transformaciones del héroe y el viaje heroico en el* Peristephanon *de Prudencio.* Bahia Blanca, Editorial de la Universidad nacional del Sur, 2011. 1 vol. 18 x 24 cm, 267 p. ISBN 978-987-1620-56-2.

C'est une seconde édition, avec quelques corrections et quelques additions, d'un ouvrage de Rubén Florio paru d'abord en 2001. L'auteur y étudie cette réincarnation du héros antique qu'est le martyr chrétien. Il s'intéresse tout particulièrement au thème du voyage héroïque et à son profond renouvellement dans le *Peristephanon* de Prudence.

Hervé SAVON

Frank SCHEPPERS, *The Colon Hypothesis. Word Order, Discourse Segmentation and Discourse Coherence in Ancient Greek.* Bruxelles, VUB Press, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, XVIII-484 p. ISBN 978-90-5487-944-2.

Dans cet ouvrage, qui, outre une préface généreuse explicitant la démarche appliquée (IX-XVII), comprend l'introduction, trois parties, la conclusion, plusieurs index et la bibliographie, l'auteur se propose de réexaminer, après bien d'autres linguistes, le problème de ce qu'il est convenu d'appeler « l'ordre des mots » en grec ancien. L'introduction (p. 3-50), soulignant que la « loi de Wackernagel », selon laquelle les enclitiques ont tendance à occuper la seconde position dans la phrase, comporte de nombreuses exceptions, débouche sur une notion dégagée par E. Fraenkel, celle de *colon*. Ce terme grec de rhétorique, explicité ultérieurement, amène à postuler des « unités d'intonation ». Les trois parties du livre développent ce schéma d'ensemble. La première partie (p. 51-174) traite de l'ordre des mots à partir d'un corpus comprenant les textes judiciaires de Lysias et quatre dialogues de Platon, qui relèvent d'un même style proche de l'oralité. Les difficultés ne sont pas esquivées, comme la polyptose, qui consiste à utiliser dans une phrase plusieurs formes d'un même mot et

mériterait une diffusion plus large, si les notes étaient mises à jour dans le sens indiqué (p. 27, n. 7 ; 31, n. 12 ; 43, n. 32 ; 53, n. 50 ; 55, n. 53 ; 97, n. 168 ; 107, n. 186). Des travaux fort méritoires ont été publiés récemment sur les *Loci communes* du Ps.-Maxime le Confesseur. Or M. Coco s'en tient à l'édition de *PG* 91, col. 721-1017. P. 51, n. 46, il cite un certain Chariclès (« Caricle ») que je n'ai pu identifier, voir la belle édition de Sibylle Ihm (*Ps.-Maximus Confessor. Erste kritische Edition einer Redaktion des sacro-profanen Florilegiums* Loci communes, Stuttgart, 2001). Par exemple, 100 = 7, 12./10 Ihm. Photios a ajouté, de son cru probablement, les mots : τοσούτους ἀδικεῖς, ὅσοις παρέχειν ἐδύνω. Par bonheur, pour tout le recueil, texte et traduction sont juxtaposés et bénéficient d'une annotation séparée, encore que l'on ne décèle pas toujours les motifs du partage. L'ouvrage est muni de quelques répertoires, insuffisants à mes yeux : index scripturaire et analytique (mots italiens). Un index des mots grecs eût rendu davantage de services. Jacques SCHAMP

Jochen SCHULTHEIß, *Generationenbeziehungen in den* Confessiones *des Augustinus. Theologie und literarische Form in der Spätantike.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 317 p. (HERMES EINZELSCHRIFTEN, 104). ISBN 978-3-515-09721-5.

À la parution d'un nouveau livre sur les *Confessions* d'Augustin, après tant d'autres, certains reprendraient volontiers la constatation mélancolique de La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard. » Schultheiß relève le défi, et il entend bien nous apporter, sinon du révolutionnaire, au moins du nouveau, une nouvelle approche, de nouvelles questions, de nouvelles façons d'y répondre. L'objet qu'il s'est proposé, ce sont les « relations intergénérationnelles » – *Generationen-beziehungen*. Il ne s'agit pas ici de sociologie, ni même proprement d'histoire. Les relations dont il est question ne concernent pas des groupes, mais des personnes. Comment Augustin présente-t-il dans ses *Confessions* ses relations avec ses parents ? Quelles leçons veut-il en tirer pour ses lecteurs ? – voilà les questions initiales de cette étude. Ses parents, avons-nous dit, et déjà sur ce point Schultheiß entend se distinguer du gros de la troupe des interprètes. Ceux-ci portent toute leur attention sur Monique, tandis que Patrice, le père, apparaît chez eux comme un comparse peu doué et peu sympathique, comme un petit bourgeois tout juste propre à faire valoir par son étroitesse d'esprit les qualités de cœur de son épouse. Pour Schultheiß, au contraire, ce père a une réelle importance parce qu'il incarne, aux yeux d'Augustin, l'attitude du commun des hommes, fasciné par le terrestre jusqu'à l'oubli du créateur. Il reste que les pages que Schultheiß consacre à Patrice sont peu de chose à côté de l'omni-présence de Monique. Et l'auteur ne fait ainsi que reprendre à son compte l'attitude d'Augustin lui-même, qui s'applique à marquer son manque de reconnaissance à ce père qui avait fait bien des sacrifices pour assurer à son fils une éducation soignée et un avenir brillant. Monique et Augustin, cette relation entre la mère et le fils tant de fois scrutée par les historiens, voilà ce qui est au cœur du présent ouvrage. Mais Schultheiß procède ici à l'inverse de ce qu'ont fait les historiographes classiques. Ce que ceux-ci ont inlassablement étudié, c'est l'influence de Monique sur Augustin. On en a fait l'histoire ; on en a décrypté les soubassements psychologiques ou psychanalytiques. Schultheiß renverse la perspective. Il ne se demande pas ce que Monique a

contribué à faire d'Augustin, mais ce qu'Augustin a fait de Monique. L'objet de son étude, c'est la création progressive d'une figure de Monique par l'art littéraire d'Augustin. Il ne s'agit évidemment pas d'une création *ex nihilo.* Monique reste une personnalité réelle, historique, mais la façon dont Augustin la met en scène et l'interprète est entièrement subordonnée à la finalité protreptique des *Confessions.* C'est ce que montre Schultheiß, qui opère ainsi, comme il le souligne lui-même, dans une région intermédiaire entre la création littéraire et les références aux événements. Monique devient alors une médiatrice, un personnage qui peut devenir familier aux lecteurs, qui les rassure, et qui permet à Augustin de leur inculquer une foi pure et une conduite conforme à l'Évangile. – Après une brève introduction, Schultheiß s'applique à situer son ouvrage dans le contexte de la recherche actuelle (chapitre II). Il insiste sur l'intertextualité, les techniques de la « narratologie », le rôle fondamental de la métaphore dans la réflexion théologique de l'Église ancienne. Il reprend à son compte l'idée de « protreptique chrétien », proposée par Erich Feldmann pour caractériser les *Confessions* (p. 26-29). En revanche, il montre combien les interprétations psychanalytiques d'un Eric Robertson Dodds (p. 49) ou d'un Kurt Flasch (cf. p. 139) reposent sur une méconnaissance du texte. L'auteur parcourt ensuite les différentes étapes de cette histoire d'une âme : la petite enfance et les premières années ; les bouillonnements de l'adolescence et l'entrée dans une carrière répondant aux souhaits des parents ; la correction progressive d'Augustin, accompagnée par les prières et les larmes de Monique ; la conversion, entraînant une nouvelle forme de relations, interpersonnelles où sont abolies les barrières qui séparent les générations : la fraternité de tous les enfants de Dieu. C'est enfin l'accomplissement, qui fait l'objet du livre IX, avec une biographie de Monique, où Schultheiß voit une *laudatio funebris,* avec l'extase d'Ostie réunissant la mère et le fils, ce qui la distingue essentiellement des extases néoplatoniciennes (p. 259-261), avec enfin les funérailles de Monique, où le souvenir des larmes versées durant sa vie par sa mère inspirent à Augustin l'idée d'un deuil chrétien qui échappe à l'*apatheia* stoïcienne (p. 266-268 ; mais il est excessif de parler, comme le fait ici Schultheiß, à la suite de Johannes Brachtendorf, de « réhabilitation des affects » : Augustin est ici parfaitement dans la ligne du *De excessu fratris* d'Ambroise). – Ce qui unit toutes les étapes de ce devenir, c'est la présence active de Monique, la mère par définition, celle qui transmet la vie et veille sur sa croissance. Mais, pour Augustin, la vie dans sa réalité concrète, matérielle, renvoie à une vie plus réelle, une vie transcendante, celle que l'homme doit trouver dans l'union avec Dieu à laquelle il aspire, sans toujours le savoir. Parler de Monique c'est, quelques années avant l'affrontement avec Pélage, parler de la grâce. On voit que, dans les *Confessions*, les événements évoqués, les circonstances et les acteurs renvoient à des réalités dont ils ne sont, au fond, que des reflets ou des images. Du point de vue littéraire, qui est celui de Schultheiß, c'est le domaine de la métaphore : l'union de la narration et de la métaphore caractérise à ses yeux les *Confessions.* Mais chacune de ces métaphores ne saurait être traitée isolément. Ce qui compte, ce sont les groupes qu'elles forment, les événements qui les font naître et les textes d'Écriture auxquels elles renvoient. Que l'on prenne, par exemple, la métaphore de l'eau qui revient souvent dans les *Confessions*. Schultheiß est amené à l'évoquer à plusieurs reprises et lui consacre quelques pages denses et complexes (p. 178-180) L'eau apparaît ici sous de multiples formes : la mer que traverse Augustin pour gagner l'Italie et ses promesses trom-

peuses, mais aussi les larmes de deuil que répand Monique devant la mort spirituelle de son fils. Ainsi l'eau peut tantôt évoquer la navigation vers le superficiel et l'oubli de soi, tantôt traduire l'émergence de ce qu'il y a de plus profond et de plus secret dans l'être humain. Et l'intertextualité ne doit pas être négligée. Schultheiß rappelle que pour le néoplatonisme l'eau symbolise la matière où l'âme se trouve plongée. Plus décisifs sont les parallèles bibliques et néotestamentaires. C'est, par exemple, la piscine de Bethesda, qui est périodiquement agitée par un ange (Io 5, 2-9), ce qui signifie, précise Schultheiß, le trouble des Juifs devant l'apparition et la passion du Seigneur (pour ce dernier exemple, une référence serait la bienvenue). – Certaines de ces images jouent un rôle déterminant dans l'architecture des *Confession*s. Ainsi la *regula* vue en rêve par Monique. Elle se tient seule sur cette *regula* et pleure l'absence de son fils. Alors apparaît un personnage qui lui assure que ce fils se tiendra un jour avec elle sur cette même *regula* (conf. III, 11, 19). Le rêve est évoqué à nouveau lorsque, après la scène du jardin de Milan, Augustin vient annoncer sa conversion à sa mère. Il commente l'épisode, en s'adressant à Dieu : « j'étais debout sur la règle de la foi comme tu le lui avais révélé tant d'années auparavant » (conf. VIII, 12, 30). Ce rappel consacre l'unité de l'ensemble des événements qui forment le cœur du récit, du livre III au livre VIII (p. 191). – Mais cette unité se trouve elle-même intégrée à un ensemble plus vaste, qui donne son sens ultime au devenir spirituel d'Augustin. Dès le livre premier, une figure néotestamentaire intervient, celle du « fils prodigue » ou, plus exactement, du « fils perdu » (conf. I, 18-28 ; Lc 15, 12-32). C'est l'histoire d'un retour, le retour d'un fils qui abandonne la demeure paternelle, et qui, après avoir dilapidé sa part d'héritage dans les dissipations de la chair et du monde, se voit réduit à se nourrir des glands jetés aux porcs. Alors sonne pour lui l'heure du retour, d'un long retour, d'un pèlerinage au terme duquel son père lui ouvre les bras. Cette *peregrinatio*, ce retour qui va devenir la figure majeure des *Confessions* est associé dès sa première évocation à l'idée d'une parenté métaphysique, plus réelle que la parenté charnelle (p. 118). Schultheiß montre comment le thème réapparait tout au long des livres I-IX des *Confessions* et comment la substitution pressentie dès le départ se réalise à la fin du livre IX (c'est-à-dire au terme de la partie autobiographique des *Confessions*), lorsque Monique a rejoint son époux dans la tombe. Ce qui compte désormais pour Augustin et ses compagnons, c'est la fraternité qu'ils forment désormais « en toi notre Père et en l'Église catholique notre Mère » (p. 271-272 ; conf. IX, 13, 37). – En associant la théorie du récit, récemment recréée, avec une analyse précise des métaphores et des figures, étroitement liées à la démarche théologique d'Augustin, Schultheiß a bien montré comment une œuvre majeure comme les *Confessions* pouvaient bénéficier d'un nouvel éclairage et de nouvelles techniques d'interprétation, dans une synthèse à la fois novatrice et prudente. – Des notes abondantes et très documentées permettent au lecteur de replacer les analyses qui lui sont proposées dans le cadre des recherches récentes. On y trouve aussi la traduction allemande des textes latins abondamment cités dans le cours de l'exposé. Cette précaution sera sans doute utile à bien des lecteurs. Nous avons donc, dans les notes, une traduction partielle des *Confessions* d'Augustin. Schultheiß (p. 17) déclare s'être inspiré de celle qu'ont publiée en 2003 Kurt Flasch et Burkhardt Mojsich. Le résultat n'est pas entièrement convaincant. Ainsi la traduction d'un passage très significatif du livre II (3,6) semble avoir été faite beaucoup trop vite. Le

jeune Augustin qui avait quitté sa famille pour étudier les lettres et la rhétorique dans la ville de Madaure, fut rappelé auprès de ses parents, pour des raisons financières. C'est alors que son père, aux bains, s'aperçut que la pilosité de son fils devenait celle d'un adulte. Le moment où il pouvait espérer avoir des petits enfants semblait donc s'approcher. Augustin évoque l'épisode avec une délicatesse un peu précieuse : *ubi me ille pater uidit pubescentem et inquieta indutum adulescentia.* Patrice a donc vu que son fils devenait pubère et se trouvait déjà « revêtu d'une inquiète adolescence ». Dans la traduction qui nous est ici proposée (p. 134 n. 38), la poétique métonymie de l'adolescence-vêtement disparaît au profit des *Regungen der Jugend*, des « mouvements de la jeunesse ». Quels mouvements ? L'érection, comme nous le lisons dans l'analyse du texte par Schultheiß ? Mais Augustin ne dit rien de tel, et l'inexactitude de la traduction fait malencontreusement disparaître le thème de l'inquiétude, si important dans les *Confessions*. Deux index terminent le volume. On trouve dans le premier les noms de personnes ou de notions et les termes latins, et, dans le second, les passages cités, y compris ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Hervé SAVON

Rubén FLORIO, *Transformaciones del héroe y el viaje heroico en el* Peristephanon *de Prudencio.* Bahia Blanca, Editorial de la Universidad nacional del Sur, 2011. 1 vol. 18 x 24 cm, 267 p. ISBN 978-987-1620-56-2.

C'est une seconde édition, avec quelques corrections et quelques additions, d'un ouvrage de Rubén Florio paru d'abord en 2001. L'auteur y étudie cette réincarnation du héros antique qu'est le martyr chrétien. Il s'intéresse tout particulièrement au thème du voyage héroïque et à son profond renouvellement dans le *Peristephanon* de Prudence.

Hervé SAVON

Frank SCHEPPERS, *The Colon Hypothesis. Word Order, Discourse Segmentation and Discourse Coherence in Ancient Greek.* Bruxelles, VUB Press, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, XVIII-484 p. ISBN 978-90-5487-944-2.

Dans cet ouvrage, qui, outre une préface généreuse explicitant la démarche appliquée (IX-XVII), comprend l'introduction, trois parties, la conclusion, plusieurs index et la bibliographie, l'auteur se propose de réexaminer, après bien d'autres linguistes, le problème de ce qu'il est convenu d'appeler « l'ordre des mots » en grec ancien. L'introduction (p. 3-50), soulignant que la « loi de Wackernagel », selon laquelle les enclitiques ont tendance à occuper la seconde position dans la phrase, comporte de nombreuses exceptions, débouche sur une notion dégagée par E. Fraenkel, celle de *colon*. Ce terme grec de rhétorique, explicité ultérieurement, amène à postuler des « unités d'intonation ». Les trois parties du livre développent ce schéma d'ensemble. La première partie (p. 51-174) traite de l'ordre des mots à partir d'un corpus comprenant les textes judiciaires de Lysias et quatre dialogues de Platon, qui relèvent d'un même style proche de l'oralité. Les difficultés ne sont pas esquivées, comme la polyptose, qui consiste à utiliser dans une phrase plusieurs formes d'un même mot et

de la géographie ancienne en particulier se réjouiront assurément de disposer d'un pseudo-Scylax, fidèlement restitué, traduit et commenté. Nul ne peut par contre prévoir les réactions d'un public plus large à l'égard du contenu d'une œuvre qui, malgré le talent et les efforts de G. Shipley, n'en mérite pas moins l'épithète « dull », que le remarquable A. Diller lui avait autrefois accolée ; en tout état de cause les amateurs de culture trouveront dans l'introduction un aliment de choix pour leur curiosité. On souhaite dès lors à ce nouveau livre sur le *Périple de la terre habitée* un succès à la hauteur de la recherche minutieuse dont il est l'aboutissement.

Monique MUND-DOPCHIE

W. Martin BLOOMER, *The School of Rome. Latin Studies and the Origins of Liberal Education.* Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VIII-281 p. Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-25576-0.

À la suite des livres essentiels de Henri-Irénée Marrou, Stanley Bonner et, plus récemment, Teresa Morgan (entre autres), chaque ouvrage qui propose une contribution à la connaissance de l'évolution historique de l'éducation dans l'Antiquité grecque et romaine consiste en une démarche considérable, située à la marge de recherches bien établies et d'un progrès important dans l'exégèse textuelle et dans l'approche des textes anciens. En outre, il s'agit d'une approche double, puisque les domaines du philologue classique et de l'historien de l'éducation y sont parallèles et complémentaires. Dans cette perspective, l'ouvrage de M. Bloomer propose une étude d'ensemble de thématiques relatives à l'éducation à Rome. Le sous-titre présente les arguments-clés de sa recherche, centrée sur l'étude du latin et des sources de la « Liberal Education ». Bloomer éclaire ce concept de « libéral » – qui pourrait donner au lecteur l'impression d'une perspective anachronique : il s'agit de la formation humaniste, dans laquelle l'école a le rôle de promouvoir le sens de l'identité chez les élèves. Dans l'*Introduction. Three Vignettes* (p. 1-8), la structure de l'ouvrage est tracée : Bloomer étudie comment les anciens réfléchissaient sur la possibilité de « mouler » les élèves et comment cette éducation s'est réalisée dans un milieu comme celui de Rome où l'héritage des Grecs, d'un côté, et celui des Étrusques, de l'autre, ont été marquants, tout en maintenant toujours ses caractéristiques. Les premiers chapitres sont consacrés aux idées implicites dans la tradition scolaire romaine. Les derniers, en revanche, montrent les relations entre ces idées et les étudiants. Ce qui émerge est que l'objectif de l'éducation est orienté par une culture rhétorique typique de l'homme romain en tant que citoyen libre, digne de paroles et d'enseignements respectueux, par des leçons de morale et par un savoir-faire intellectuel. Le premier chapitre, *In Search of the Roman School* (p. 9-21), étudie la valeur de l'école soit comme espace physique, soit comme milieu de formation culturelle (sans être nécessairement un espace physique dans la conception moderne du terme). Le deuxième, *First Stories of School* (p. 22-36), présente les sources relatives aux environnements de l'éducation et les différentes dispositions autour de la démarche éducative dans le cours du temps, avec une attention particulière portée au caractère romain des liaisons entre fils et maîtres et une comparaison avec ce que l'on peut lire chez les comiques latins. Le troisième chapitre, *The School of Impudence* (p. 37-52), se concentre sur la

figure du *censor* et de Plotius Gallus du *De oratore* cicéronien. Le quatrième, *The Manual and the Child* (53-80), est relatif au concept de *paideia*, notamment dans le *De liberis educandis* du Pseudo-Plutarque et dans l'*Institutio Oratoria* de Quintilien, ouvrage sur lequel se fonde l'argumentation de Bloomer. Le cinquième chapitre, *The Child an Open Book* (p. 81-110), est consacré au *puer scribendus* chez Quintilien (p. 85-92). Le sixième, qui ouvre la deuxième partie du livre, s'intitule *Grammar and the Unity of Curriculum* (p. 111-138). L'auteur y étudie comment la grammaire peut avoir une « valeur diachronique » et comment des *progymnasmata* et des fables peuvent contenir des exemples édifiants. Les *Disticha* de Caton sont le point central du septième chapitre, *The Moral Sentence* (p. 139-169). Enfin, le huitième chapitre, *Rhetorical Habitus* (p. 170-191), aborde la déclamation, qui était le couronnement de la pratique scolaire romaine, entre les *suasoriae* et les *controversiae* et, parallèlement entre les *hermeneumata* et les *colloquia*. Les *Notes* (p. 201-246), une riche *Bibliography* (p. 247-265) et un *Index* général (267-281) concluent l'ouvrage. Un lecteur qui cherche à tracer un parallèle entre l'école de Caton ou de Quintilien et les (sept) arts libéraux (carolingiens), que l'on peut anticiper en lisant le sous-titre du livre, peut constater une absence : M. Bloomer ne propose guère d'analyse de la dimension scolaire dans l'Antiquité tardive, qui a produit de nombreuses *Artes grammaticae* (mentionnées de façon sporadique par l'auteur). Dans les *Artes*, on ne trouve pas seulement les déclinaisons ou les règles grammaticales fixes, mais aussi des éléments très significatifs sur la dimension « pédagogique » et, en même temps, « politique » de l'ouvrage de Bloomer, c'est-à-dire la formation morale et individuelle du citoyen romain. Dans la *Conclusion*, p. 193-199, par exemple, on lit : « a liberal education, on an ancient and a modern understanding, promises freedom from want, from ignorance, and perhaps from convention, although this last claim especially merits strict questioning. » (p. 193). D'un autre point de vue, l'absence d'une perspective plus « matérielle » est évidente : il serait ici suffisant de mentionner les cahiers d'écolier du *P. Bouriant* 1 et du *P. Cair.* Inv. JE 65445, pour le grec, ou le *codex miscellaneus* de papyrus de l'abbaye de *Montserrat* et le *codex Chester Beatty* AC 1499, pour le latin, qui auraient pu enrichir la discussion sur les « manuels » dans le quatrième chapitre.

Maria Chiara SCAPPATICCIO

Michael FONTAINE, *Funny Words in Plautine Comedy*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24,5 cm, XVI-311 p. Prix : 45 £. ISBN 978-0-19-534144-7.

Cet ouvrage étudie en détail les jeux de mots dans les comédies de Plaute. L'auteur passe en revue, en cinq chapitres, les différents types de jeux de mots qu'il a découverts et les analyse au cas par cas sur un ton aussi léger que celui de Plaute. Chaque chapitre s'ouvre par une explication théorique avant d'entreprendre l'étude sur le corpus de Plaute, toujours appuyée par des exemples. Chaque chapitre est divisé en plusieurs sous-chapitres traitant plus précisément les multiples facettes du sujet. Les jeux de mots étudiés sont inédits. Le but de l'ouvrage est de démontrer que de nombreux jeux de mots chez Plaute échappent encore à la connaissance. M. Fontaine remet en cause les problèmes liés à l'édition du texte de Plaute comme les retranscriptions de termes grecs en latin, ainsi que les changements orthographiques. Ces ana-

peuvent être énoncées, l'une, formelle, les deux autres, de fond. Le livre présente tout d'abord de nombreuses répétitions et redites, qui, même si elles présentent une vertu pédagogique, devraient être réduites dans le cadre d'une synthèse comme celle-ci, car elles gênent parfois la lecture. Par ailleurs, l'ouvrage nous plonge directement dans la matière de l'agathologie. Une introduction historique et philologique sur le *Philèbe* eût ici, à mon avis, été la bienvenue. On aurait aussi souhaité une présentation de la réception du *Philèbe* chez les philosophes anciens, médiévaux et de la Renaissance. Ces quelques points n'enlèvent rien à la valeur d'un ouvrage destiné devenir une référence en la matière. Naim VANTHIEGHEM

Walter AMELING (Ed.), *Topographie des Jenseits. Studien zur Geschichte des Todes in Kaiserzeit und Spätantike.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 193 p., ill. (ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHES KOLLOQUIUM, 21). Prix : 38 €. ISBN 978-3-515-09882-3.

Le point de départ du recueil constitué par W. Ameling a été une série de séances de travail (26-27 février 2009) qui avaient pour cadre la Friedrich Schiller-Universität d'Iéna. Les dix études ici groupées portent sur des œuvres qui vont de l'apocalypse d'Hénoch à Ausone. Dans certains cas, elles sont d'un abord malaisé car la tradition textuelle a été fort tortueuse et appelait une mise au point idoine. On ne pouvait rêver plus savoureuse mise en bouche que celle de Jan N. Bremmer (*Tours of Hell : Greek, Jewish, Roman and Early Christian*) qui convoque les trois descentes aux Enfers d'Héraclès, d'Ulysse et d'Orphée. Il cherche à monter en épingle l'influence exercée par l'apocalyptique de 1 Hénoch *via* des lettrés juifs que Virgile, par exemple, a dû croiser à Rome. T. Niklas (*« Insider » und « Outsider » : Überlegungen zum historischen Kontext der Darstellung « Jenseitiger Orte » in der* Offenbarung des Petrus) cherche à reconstituer le milieu dans lequel a vu le jour l'*Apocalypse de Pierre*, document particulièrement problématique. Ce dernier montre un groupe de Juifs chrétiens menacés par la persécution. On y a décelé des allusions aux exactions lancées à l'initiative de Bar-Kochba (132-135), et il pourrait avoir été produit à Alexandrie. Apocryphe juif de haute époque, la *Vie grecque d'Adam et Ève*, où toutefois affleurent des notions païennes comme l'Achéron et l'Élysée, bénéficie d'un examen minutieux sous la plume de K.-W. Niebuhr (*Auf der Suche nach dem Paradies. Zur Topographie des Jenseits im griechischen* Leben Adams und Evas) ; la démonstration répond rigoureusement au propos annoncé dans le titre du recueil. Walter Ameling (*Das Jenseits der Märtyrer*) rappelle à juste titre que les expériences vécues conditionnent les représentations de l'au-delà, même chez les martyrs. On ne s'étonnera donc pas que beaucoup d'entre elles fassent appel à des jardins, souvenirs de villas (Xénophon avait enseigné déjà que le παράδεισος, mot d'origine iranienne, est un parc clos avec des bêtes sauvages) ou des palais. Toute répandue qu'elle est, l'expression *in sinu Abraham*, qui apparaît déjà dans les synoptiques, a un sens qui demeure un peu énigmatique. Andreas Merkt s'est donné pour tâche de l'éclairer (*Abrahams Schoss. Ursprung und Sinngehalt eines antiken christlichen Jenseitstopos*) à partir des multiples occurrences jusqu'à Augustin et Paulin de Nole. La communication de Dagmar Hofmann fait dialoguer la littérature et les arts figurés à propos du *refri-*

gerium (*Der « Ort der Erfrischung »*. Refrigerium *in der frühchristlichen Literatur und Grabkultur*). Tertullien est évidemment fondamental. Certes, le mot désigne un état intermédiaire, mais on doit distinguer deux lieux souterrains, l'un pour les pécheurs et l'autre pour les justes, mais il existe aussi un *refrigerium* éternel. Nonobstant la belle étude de Joseph Verheyden (*When Heaven turns into Hell : the* Vision of Dorotheus *and the Strange World of Human Imagination*), l'Ὅρασις Δωροθέου continuera sans doute à garder une bonne part de mystère. La moins surprenant des caractéristiques n'est pas de présenter Dorothéos montant la garde dans un lieu céleste qui a tout l'air d'un palais organisé comme une caserne et où Jésus n'hésite pas à faire infliger au soldat fautif un cruel châtiment. Sans doute le supplice est-il un procédé pédagogique, et le héros qui l'a subi se transforme après coup en un homme tout autre : étrange récit d'une crise et d'une conversion personnelles. À propos du poème 19 d'Ausone (*Cupido cruciatur*), qui est un *epyllion* descriptif glissé dans une lettre adressée par le poète à son fils, Meinolf Vielberg (Cupido cruciatus. *Jenseitsvorstellungen des antiken Epos im Spiegel von Auson. XIX*) offre une analyse textuelle méritant d'être citée comme un modèle du genre. Les deux dernières communications roulent sur des textes philosophiques. Anja Heilmann (*Der "Jenseits"-Mythos im Phaidon und dessen Neuplatonische Kommentierung*) aborde le mythe géographique de la destinée des âmes (107 d-114 c) dans le dialogue et l'interprétation qu'il a reçue jusqu'au commentaire de Damascios ; la dernière partie de l'article porte principalement sur cette œuvre, notamment la doctrine des trois corps, visible, pneumatique et astral. L'étude de Rainer Thiel (*Zur Duplizität des Todes im neuplatonischen Denken*) se fonde sur la doctrine de l'âme qu'a héritée le néoplatonisme du traité *De anima*, non pas de l'âme immortelle de Platon, mais de celle d'Aristote, qui comporte trois niveaux ou fonctions, seule étant en cause la plus élevée évidemment. L'article vise à expliquer le cadre conceptuel dans lequel s'insère la *Sentence* 9 de Porphyre (ὁ θάναθος διπλοῦς). Il établit une distinction entre un corps qui se sépare de son âme et une âme qui se sépare de son corps. Il se clôture par des réflexions intéressantes sur l'ascétisme néoplatonicien, qui va à l'opposé de certains mouvements extrêmes de l'érémitisme chrétien. L'âme gagne à pouvoir disposer d'un corps en bon état, fondement nécessaire du bonheur humain et par conséquent de toute rationalité. Le recueil est intéressant et riche. La réalisation typographique mérite tous les éloges. On regrettera qu'il soit au total peu utilisable, car l'éditeur n'a pas jugé bon de le munir ni d'une bibliographie générale ni d'index.

Jacques SCHAMP

Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA). VI. *Stages and Circumstances of Life. Work-Hunting-Travel and Addendum to Volume II. Music*. Los Angeles, The J. Paul Getty Museum - Bâle, Fondation pour le LIMC, 2011. 1 vol. 19,5 x 28 cm, XXIV-570 p., 126 pl., ill. Prix : 250 $. ISBN 978-1-60606-073-5.

Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA). VII. *Festivals and Contests*. Los Angeles, The J. Paul Getty Museum - Bâle, Fondation pour le LIMC, 2011. 1 vol. 19,5 x 28 cm, XVIII-319 p., 35 pl., ill. Prix : 250 $. ISBN 978-1-60606-074-2.

théurgie. La présentation matérielle du livre est pratiquement irréprochable, même si le corps des caractères est un peu grand à mon goût. Les textes sont donnés en un bloc, que suit la traduction, comme pour Synésios, par exemple, puis le commentaire. L'inconvénient, c'est de rendre la lecture et la vérification malaisées. La bibliographie est imposante. L'auteur a bien fait d'ajouter de commodes index pour les personnes et pour les « Sachbegriffe ». Au total, elle a réussi un très bon ouvrage que liront avec profit tous les spécialistes de l'Antiquité tardive. Jacques SCHAMP

Lucio COCO, *Fozio. Sentenze morali*. Introduzione, traduzione e note a cura di L.C. Florence, Olschki, 2011. 1 vol. 12 x 17 cm, 113 p. Prix : 12 €. ISBN 978-88-222-6106-9.

C'était assurément une bonne idée que d'offrir à nouveau au public le texte grec des Γνῶμαι de Photios et d'y joindre une version en langue vernaculaire. L'introduction rappelle en quelques traits sommaires la trajectoire biographique du savant byzantin, avant d'en arriver à l'œuvre publiée d'abord par le Cardinal J. Hergenröther en 1869, puis par l'helléniste de Cracovie Léon Sternbach en 1893. Cette dernière s'inscrit dans le courant millénaire de la littérature sapientielle grecque qui remonte en dernière analyse à Hésiode, mais du côté chrétien s'est développée à partir d'Évagre le Pontique, dont pour survivre les recueils eurent souvent à se cacher sous le masque de Nil d'Ancyre. M. Coco rappelle utilement les diverses formes sous lesquelles se transmirent les travaux du genre. Parmi les *Sentences* de Photios, il en a repéré 30 d'origine païenne, 24 respectivement d'origine patristique et biblique. Rien là d'étonnant : Photios fut toujours un fervent de lectures spirituelles de toute provenance. Fréquemment, la tradition de la littérature de ce type a été quelque peu aventureuse ; le petit recueil de Photios ne fait pas exception à la règle. Hergenröther avait fondé son édition sur un apographe vénitien du manuscrit V (*Vaticanus graecus* 742, un papier du XIV^e^ s.) et du *Monacensis* 429 du XIV^e^ s. ; plus avantagé, Sternbach avait pu travailler directement sur V qu'il avait collationné avec M (*Parisinus graecus* 690, un parchemin du XII^e^ s.). Les divers manuscrits ne sont pas d'un contenu rigoureusement identique : M renferme 39 sentences manquantes dans V, qui lui-même en contient 54 absentes de M. Logiquement, l'édition de Sternbach est plus riche que celle de Hergenröther (252 sentences contre 218). La bibliographie de M. Coco est sommaire, notamment pour ce qui a trait à Photios, où la production scientifique en langue française est tout à fait oubliée. En outre, il semble ne pas connaître les éditions récentes des *Lettres* de Photios, souvent rappelées dans les notes, comme il était naturel, et il continue à renvoyer à la *Patrologie grecque,* plus exactement à la fameuse lettre de Photios à Michel de Bulgarie (voir aujourd'hui B. LAOURDAS et L.G. WESTERINK, *Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphilochia* vol. 1 *Epistularum pars prima*, Leipzig, Teubner, 1983, p. 1-39 ; il s'agit de la lettre 1). Ainsi, pour la sentence 72 Ἑνὸς ἀνδρὸς σοφοῦ συμβουλὴ πολλῶν χρημάτων δυνατωτέρα, καὶ γνώμη μία κατὰ καιρὸν εἰσαγομένη πολλῶν ἀνδρείων χειρῶν πολλάκις ὤφθη ἐπικρατεστέρα rappelle *Lettres* 1, p. 27, 826-827 Laourdas-Westerink ἅπερ χεῖρες πολλῶν καὶ πολλάκις οὐκ εἰργάσαντο, ταῦτα βουλὴ μία καὶ ἐφάπαξ κατεπράξατο· δι' ὃ εὐβουλίαν προτίμα πολυχειρίας. L'ouvrage de M. Coco

mériterait une diffusion plus large, si les notes étaient mises à jour dans le sens indiqué (p. 27, n. 7 ; 31, n. 12 ; 43, n. 32 ; 53, n. 50 ; 55, n. 53 ; 97, n. 168 ; 107, n. 186). Des travaux fort méritoires ont été publiés récemment sur les *Loci communes* du Ps.-Maxime le Confesseur. Or M. Coco s'en tient à l'édition de *PG* 91, col. 721-1017. P. 51, n. 46, il cite un certain Chariclès (« Caricle ») que je n'ai pu identifier, voir la belle édition de Sibylle Ihm (*Ps.-Maximus Confessor. Erste kritische Edition einer Redaktion des sacro-profanen Florilegiums* Loci communes, Stuttgart, 2001). Par exemple, 100 = 7, 12./10 Ihm. Photios a ajouté, de son cru probablement, les mots : τοσούτους ἀδικεῖς, ὅσοις παρέχειν ἐδύνω. Par bonheur, pour tout le recueil, texte et traduction sont juxtaposés et bénéficient d'une annotation séparée, encore que l'on ne décèle pas toujours les motifs du partage. L'ouvrage est muni de quelques répertoires, insuffisants à mes yeux : index scripturaire et analytique (mots italiens). Un index des mots grecs eût rendu davantage de services. Jacques SCHAMP

Jochen SCHULTHEIß, *Generationenbeziehungen in den* Confessiones *des Augustinus. Theologie und literarische Form in der Spätantike.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 317 p. (HERMES EINZELSCHRIFTEN, 104). ISBN 978-3-515-09721-5.

À la parution d'un nouveau livre sur les *Confessions* d'Augustin, après tant d'autres, certains reprendraient volontiers la constatation mélancolique de La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard. » Schultheiß relève le défi, et il entend bien nous apporter, sinon du révolutionnaire, au moins du nouveau, une nouvelle approche, de nouvelles questions, de nouvelles façons d'y répondre. L'objet qu'il s'est proposé, ce sont les « relations intergénérationnelles » – *Generationen-beziehungen*. Il ne s'agit pas ici de sociologie, ni même proprement d'histoire. Les relations dont il est question ne concernent pas des groupes, mais des personnes. Comment Augustin présente-t-il dans ses *Confessions* ses relations avec ses parents ? Quelles leçons veut-il en tirer pour ses lecteurs ? – voilà les questions initiales de cette étude. Ses parents, avons-nous dit, et déjà sur ce point Schultheiß entend se distinguer du gros de la troupe des interprètes. Ceux-ci portent toute leur attention sur Monique, tandis que Patrice, le père, apparaît chez eux comme un comparse peu doué et peu sympathique, comme un petit bourgeois tout juste propre à faire valoir par son étroitesse d'esprit les qualités de cœur de son épouse. Pour Schultheiß, au contraire, ce père a une réelle importance parce qu'il incarne, aux yeux d'Augustin, l'attitude du commun des hommes, fasciné par le terrestre jusqu'à l'oubli du créateur. Il reste que les pages que Schultheiß consacre à Patrice sont peu de chose à côté de l'omni-présence de Monique. Et l'auteur ne fait ainsi que reprendre à son compte l'attitude d'Augustin lui-même, qui s'applique à marquer son manque de reconnaissance à ce père qui avait fait bien des sacrifices pour assurer à son fils une éducation soignée et un avenir brillant. Monique et Augustin, cette relation entre la mère et le fils tant de fois scrutée par les historiens, voilà ce qui est au cœur du présent ouvrage. Mais Schultheiß procède ici à l'inverse de ce qu'ont fait les historiographes classiques. Ce que ceux-ci ont inlassablement étudié, c'est l'influence de Monique sur Augustin. On en a fait l'histoire ; on en a décrypté les soubassements psychologiques ou psychanalytiques. Schultheiß renverse la perspective. Il ne se demande pas ce que Monique a

de Dieu. Souvent, on a établi un lien de cause à effet entre les relations difficiles de Jean avec l'impératrice Eudoxie et sa chute finale. La reconstruction des événements fournie par Liebeschuetz ne va pas nécessairement dans ce sens. Certes, le fameux sermon sur la danse d'Hérodiade (novembre 404 probablement) déplut en très haut lieu. Jean n'eut certes jamais le caractère accommodant, et on ne voit pas qu'il tâchât d'entrer en contact avec Arcadius. En revanche, ce dernier soutint longtemps son évêque, et il ne lui retira son appui que lorsque, conformément au droit canon, Jean refusa d'instruire le procès de Théophile, le patriarche d'Alexandrie. À la fin de 404, Arcadius fit savoir que ni l'impératrice ni lui ne prendraient part à Sainte-Sophie aux fêtes de la Noël : ils ne pourraient pas communier avec lui avant qu'un synode d'évêques ne l'eût formellement autorisé, après l'affaire du Chêne, à reprendre ses fonctions et responsabilités d'évêque. Confiné chez lui, Jean ne pouvait empêcher ses partisans et adversaires de se disputer, dût le sang couler, la maîtrise des rues. Eudoxie elle-même se chargea-t-elle d'essayer de le convaincre de partir de son plein gré ? L'appel à l'aide de l'ouest resta de toute façon sans effet. Outre qu'il n'avait ni la formation ni l'habileté diplomatique d'Ambroise, dont il avait peut-être lu des écrits et certainement médité l'exemple, l'évêque de Constantinople se heurtait à un pouvoir politique bien mieux assis qu'en Occident. La démonstration sur Jean Chrysostome se fonde en particulier sur une étude minutieuse de la chronologie des œuvres composées à Antioche ou dans les environs. La bibliographie est extrêmement riche et très à jour. On y notera seulement des erreurs de graphie dans les noms français, si fréquentes, inexpliquablement, sous la plume des anglophones en particulier (p. ex. « Pashoud » pour « Paschoud »). L'index porte aussi sur les notions principales abordées dans l'ouvrage. On l'a vu, il y avait matière à dresser un bilan comparatif de l'action littéraire, théologique et politique des deux personnages. Liebeschuetz l'a établi à travers un beau livre passionnant et fort joliment présenté.

Jacques SCHAMP

Henriette HARICH-SCHWARZBAUER, *Hypatia. Die spätantiken Quellen*. Eingeleitet, kommentiert und interpretiert. Berne, P. Lang, 2011. 1 vol. 15 x 23 cm, XII-385 p. (SAPHENEIA, 16). Prix : 60 €. ISBN 978-3-0343-0699-7.

Qui ne connaît Hypatie, figure emblématique de la fin de l'Antiquité ? Elle a fait lever une vaste littérature où, depuis le XVIII^e^ siècle, l'érudition la plus solide dispute la palme à l'imagination pure. On verra une preuve de ce succès dans le fait que le beau petit livre de Marie Dzielska, dont l'original en polonais date de 1993, a reçu les honneurs d'une traduction française (*Hypatie d'Alexandrie*, Paris, 2010, Antoinette Fouque, coll. Des femmes). Philosophe néoplatonicienne, astronome d'Alexandrie, elle fut assassinée par des moines d'Alexandrie en 415 ou 416. Professeur de philologie latine à l'Université de Bâle, H. Harich-Schwarzbauer a eu l'excellente idée de publier sa thèse d'habilitation (Graz, 1997) qui forme la base du présent volume. Pouvait-on écrire une sorte de biographie de la savante alexandrine ? En fait, les sources grecques et latines aujourd'hui disponibles, dont H. Harich fournit aussi une traduction, se ramènent à un ensemble de huit textes de longueurs et d'importances variables, des *Lettres* de Synésios de Cyrène, des extraits des histoires ecclésiastiques

(Socrate, Cassiodore, Philostorge et Malalas), de la *Vie d'Isidore* de Damascios, un article d'Hésychios et une épigramme de Palladas. Telles sont donc aussi les têtes de chapitre de l'ouvrage. Il fallait quelque audace pour entreprendre sur ces différentes sources une étude philologique et un commentaire approfondis. On déplorera en effet, que H. Harich ait fait volontairement l'impasse (voir p. 267) sur un passage relativement célèbre de la *Chronique* de Jean de Nikiou (84, 87). L'œuvre, écrite à l'origine en grec, mais traduite en éthiopien en 1602 d'après une précédente version perdue en arabe, est, il est vrai, d'accès difficile : certes, la traduction (Paris, 1883) de H. Zotenberg n'est pas au-dessus de toute critique, mais l'adaptation anglaise de R.H. Charles (Londres, 1916), munie de notes notamment correctives (voir, par exemple, p. v-xi), permet au moins d'atteindre le contenu de façon assez satisfaisante. Celui avec qui Hypatie fut en relation de la façon la plus constante est Synésios, qui dans ses *Lettres* parle d'elle ou lui écrit directement comme à sa maîtresse en matière de philosophie. Même si l'essentiel de sa production littéraire est conservée, la personnalité même de l'élève est à peu près aussi énigmatique que celle de sa correspondante. Force était par conséquent de dresser un état des questions restées pendantes pour ces échanges. Naturellement, la traduction obligeait à des essais d'identification, qui ne vont pas toujours sans risques. Par exemple, pour la lettre 46, en fait un simple billet, H. Harich propose d'identifier « l'admirable Alexandre » qui s'y trouve cité avec Alexandre d'Aphrodise (p. 83-85). Pourtant, la lettre 150 mentionne un Alexandre, oncle de Synésios, donné comme philosophe et grand voyageur, dont le fils remet du courrier à l'occasion. La savante bâloise n'a pas éprouvé le besoin de discuter la note de D. Roques (A.-D.-R. Garzya, *Synésios de Cyrène.* II *Correspondance*, Paris, 2000, p. 153, n. 4). Le propos du livre obligeait à offrir pour chacun des auteurs une présentation générale. Cette partie du travail est extrêmement soignée et détaillée. Le document le moins difficile n'est sûrement pas la fameuse *Vie d'Isidore* de Damascios. On montera en épingle l'explication (p. 268-269) pour un passage corrompu tiré de la *Souda* (Υ 166, s.v. Ὑπατία = fr. 102 Zintzen, p. 77), où pour ramener à la raison un de ses disciples amoureux d'elle, la philosophe aurait brandi en le tirant des plis de son vêtement un linge destiné à éponger le flux menstruel : αὐτὴν δὲ προενεγκαμένην τι τῶν γυναικείων ῥακῶν †αὐτοῦ βαλομένην†. En se référant à Homère (ζ 178), on devrait lire ῥακῶν ἀμφιβαλομένην : toute allusion inconvenante disparaît ; Hypatie montre simplement à son jeune interlocuteur un objet banal, peut-être une effigie féminine. On s'étonnera pourtant que le texte et la traduction retenus par la commentatrice (p. 247) n'ait pas bénéficié de l'émendation. D'autre part, dans le même ordre d'idée, le fr. 103 Zintzen (= *Ep. Photiana*, 52, dans *Bibl., cod.* 242, 338 b 25-26, que je donne dans la traduction de R. Henry : « Les Alexandrins appelaient "préservatifs" les linges destinés à essuyer les souillures des femmes ») aurait mérité au moins une discussion, voir aussi Polymnia Athanassiadi, *Damascius. The Philosophical History*, Athènes, 1999, p. 128-129. Pour la présentation d'Hésychios de Milet, on complétera par les pages de J. Schamp, *Photios historien des lettres …*, Paris, 1987, p. 53-67. Curieusement, l'étude de H. Harich montre que les lettres de Synésios n'ont jamais servi d'hypotexte ; devant la postérité, Hypatie a souffert de la rivalité entre Athènes et l'Égypte, en sorte que les sources trahissent quelques accents critiques ; quoiqu'elle ne soit évoquée nulle part comme une représentante de la sagesse égyptienne, Damascios donne à entendre qu'elle avait été contaminée par la

théurgie. La présentation matérielle du livre est pratiquement irréprochable, même si le corps des caractères est un peu grand à mon goût. Les textes sont donnés en un bloc, que suit la traduction, comme pour Synésios, par exemple, puis le commentaire. L'inconvénient, c'est de rendre la lecture et la vérification malaisées. La bibliographie est imposante. L'auteur a bien fait d'ajouter de commodes index pour les personnes et pour les « Sachbegriffe ». Au total, elle a réussi un très bon ouvrage que liront avec profit tous les spécialistes de l'Antiquité tardive. Jacques SCHAMP

Lucio COCO, *Fozio. Sentenze morali*. Introduzione, traduzione e note a cura di L.C. Florence, Olschki, 2011. 1 vol. 12 x 17 cm, 113 p. Prix : 12 €. ISBN 978-88-222-6106-9.

C'était assurément une bonne idée que d'offrir à nouveau au public le texte grec des Γνῶμαι de Photios et d'y joindre une version en langue vernaculaire. L'introduction rappelle en quelques traits sommaires la trajectoire biographique du savant byzantin, avant d'en arriver à l'œuvre publiée d'abord par le Cardinal J. Hergenröther en 1869, puis par l'helléniste de Cracovie Léon Sternbach en 1893. Cette dernière s'inscrit dans le courant millénaire de la littérature sapientielle grecque qui remonte en dernière analyse à Hésiode, mais du côté chrétien s'est développée à partir d'Évagre le Pontique, dont pour survivre les recueils eurent souvent à se cacher sous le masque de Nil d'Ancyre. M. Coco rappelle utilement les diverses formes sous lesquelles se transmirent les travaux du genre. Parmi les *Sentences* de Photios, il en a repéré 30 d'origine païenne, 24 respectivement d'origine patristique et biblique. Rien là d'étonnant : Photios fut toujours un fervent de lectures spirituelles de toute provenance. Fréquemment, la tradition de la littérature de ce type a été quelque peu aventureuse ; le petit recueil de Photios ne fait pas exception à la règle. Hergenröther avait fondé son édition sur un apographe vénitien du manuscrit V (*Vaticanus graecus* 742, un papier du XIV^e^ s.) et du *Monacensis* 429 du XIV^e^ s. ; plus avantagé, Sternbach avait pu travailler directement sur V qu'il avait collationné avec M (*Parisinus graecus* 690, un parchemin du XII^e^ s.). Les divers manuscrits ne sont pas d'un contenu rigoureusement identique : M renferme 39 sentences manquantes dans V, qui lui-même en contient 54 absentes de M. Logiquement, l'édition de Sternbach est plus riche que celle de Hergenröther (252 sentences contre 218). La bibliographie de M. Coco est sommaire, notamment pour ce qui a trait à Photios, où la production scientifique en langue française est tout à fait oubliée. En outre, il semble ne pas connaître les éditions récentes des *Lettres* de Photios, souvent rappelées dans les notes, comme il était naturel, et il continue à renvoyer à la *Patrologie grecque,* plus exactement à la fameuse lettre de Photios à Michel de Bulgarie (voir aujourd'hui B. LAOURDAS et L.G. WESTERINK, *Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphilochia* vol. 1 *Epistularum pars prima*, Leipzig, Teubner, 1983, p. 1-39 ; il s'agit de la lettre 1). Ainsi, pour la sentence 72 Ἑνὸς ἀνδρὸς σοφοῦ συμβουλὴ πολλῶν χρημάτων δυνατωτέρα, καὶ γνώμη μία κατὰ καιρὸν εἰσαγομένη πολλῶν ἀνδρείων χειρῶν πολλάκις ὤφθη ἐπικρατεστέρα rappelle *Lettres* 1, p. 27, 826-827 Laourdas-Westerink ἅπερ χεῖρες πολλῶν καὶ πολλάκις οὐκ εἰργάσαντο, ταῦτα βουλὴ μία καὶ ἐφάπαξ κατεπράξατο· δι' ὃ εὐβουλίαν προτίμα πολυχειρίας. L'ouvrage de M. Coco

dans son intégralité comme une seule puissance, une seule volonté d'amour, une intellection unique, soit toute la déité participée. Quant à la doctrine de la grâce, elle n'a jamais été discutée dans l'Orient chrétien. Prometteuse de l'Enfer pour ceux qu'un Dieu avaricieux n'a pas élu, la prédestination n'y a jamais eu droit de cité. Quoique vulnérable, l'image, propriété de l'essence humaine, est invulnérable, car elle se fonde sur un principe garantissant une certaine ressemblance, le Saint-Esprit qui habitant le *noûs* rend l'âme déiforme. La grâce en somme se présente comme vivifiante et génératrice d'innombrables charismes. L'Esprit-Saint est l'agent de la résurrection humaine. Experte en théologie orthodoxe, spécialiste de la littérature française du Moyen Âge, M. Lot-Borodine maîtrise une érudition tout à fait exceptionnelle qui lui permet de faire ressortir les éléments saillants d'une tradition millénaire, aussi bien dans les mondes grec et russe de toutes les époques que dans celui du Moyen Âge ou du protestantisme. Emporté par une sorte de lyrisme mystique, le livre embrasse une foule de notions parfois un peu énigmatiques. La n. 16 de la p. 82 contient un texte latin (sans référence) pris à la *Vita* athanasienne. Ce choix d'une version latine est surprenant, alors que l'original d'Athanase est transmis par plus de 165 manuscrits (G.J.M. Bartelink, *Athanase d'Alexandrie. Vie d'Antoine*, Paris, SC 400, 2004, p. 77). P. 204 Il est dommage que l'auteur n'ait pas davantage visé à simplifier son style : la parenthèse « le *spiraculum* de Grégoire de Nazianze et d'Eckhardt » n'explique évidemment rien et prête même à sourire. On voit bien que ces pages ne sont pas nécessairement d'accès facile. On relèvera les néologismes toujours expressifs certes, mais en nombre tel qu'ils finissent par fatiguer le lecteur. On peut supposer qu'ils tiennent à la familiarité de l'auteur avec des langues comme le russe ou le grec, où ils sont facilement admis. Assez importante, la bibliographie offre des titres d'études publiées avant 1970, ainsi que des éditions de la collection des Sources chrétiennes et la traduction des *Moines d'Orient* par le P. Festugière. On ne voit pas que l'éditeur se soit efforcé de la rajeunir depuis lors, malgré quelques compléments de l'éditeur (*e. g.* p. 129, n. 55 ; p. 150, n. 76). On le regrettera, car nombre de travaux portant sur des auteurs fréquemment cités ici eussent mérité au moins une mention. Qu'il suffise de citer, par exemple, pour Nicolas Cabasilas, *La vie en Christ* I-II par Marie-Hélène Congourdeau, Paris, 1989-1990 (SC 355-361). En revanche, elle ne reprend pas normalement ceux qui figurent dans les notes, ce qui est regrettable. Personne n'attendait d'un livre comme celui-ci une suite de démonstrations en bonne et due forme ; les références, par exemple, y sont fréquemment approximatives. Néanmoins, il renferme une foule de pages marquantes propres à faire naître des réflexions fécondes. Incontestablement une lecture vivifiante et éclairante à recommander à toute personne qu'intéresse l'histoire de la spiritualité. Jacques SCHAMP

J.H.W.G. LIEBESCHUETZ, *Ambrose and John Chrysostom. Clerics between Desert and Empire*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XII-303 p. Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-959664-5.

Bénéficiaires d'une excellente formation rhétorique, dotés d'un caractère bien trempé, Ambroise et Jean Chrysostome eurent à lutter durement tous deux contre le pouvoir impérial, mais le combat, à une bonne dizaine d'années d'intervalle, se solda

par un beau succès pour l'un († 4 avril 397), par un échec, l'exil et la mort pour l'autre († 14 septembre 407). Auteur de livres célèbres sur Antioche et sur s. Ambroise, J.H.W.G. Liebeschuetz devait fatalement être tenté par une étude comparative de deux des vedettes du christianisme à la fin du IV^e^ s. et au début du V^e^. Elle repose sur d'intéressantes considérations à propos du développement des tendances ascétiques durant les derniers siècles de l'Antiquité classique, jusqu'au moment où en écrivant sa vie, Athanase réussit à ériger Antoine en modèle. Durant ces décennies décisives, l'ascétisme devint, à partir de l'Orient, l'Égypte d'abord, mais aussi la Syrie, une sorte de « mouvement de masse » et tendit même à se créer des institutions appropriées. Devant les souverains, Ambroise et Chrysostome n'hésitèrent jamais à exprimer en toute franchise leur conception des rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir politique. Sur le plan religieux, le souverain n'a pas le droit d'imposer son autorité à celui qui a reçu sa loi de Dieu même. La παρρησία dont ils usèrent tous deux peut revendiquer comme précédents des stoïciens du Haut Empire, comme Thraséa et C. Helvidius Priscus, ou des cyniques, mais aussi les martyrs dans les *Actes* authentiques. On pourrait presque se demander si les dates suggèrent une sorte de passage de témoin : Ambroise était à peine au tombeau que Jean était appelé à Constantinople et intronisé comme évêque, le 26 février 398. Ambroise était promis à une carrière au plus haut niveau dans les organes de l'Empire d'Occident : fils d'Ambrosius, qui fut préfet du prétoire des Gaules sous Constantin II, avocat à la cour du préfet du prétoire d'Illyricum et *assessor* de Petronius Probus, il était gouverneur d'Émilie et de Ligurie quand, de rang sénatorial, il fut élevé à l'épiscopat en 374. Les attaches de Jean Chrysostome avec la *pars* occidentale sont-elles aussi avérées que l'affirme J.H.W.G. Liebeschuetz ? Son père s'appelait Σεκοῦνδος (Socr., *HE*., VI, 3, 1) ; on lui connaît une tante paternelle, une διακόνισσα nommée Sabiniana (J. Chrys., *L. à Olympias*, 6, 4, p. 130 Malingrey ; Palladios, *Histoire lausiaque*, 41, 4 p. 210-212 ; la référence de Liebeschuetz, p. 126, n. 12 est à corriger) ; bien que sa mère, Anthousa, fût une hellénophone de haut lignage, Jean maîtrisait le latin, au point d'oser s'exprimer en public dans cette langue (Ps.-Martyrios, 50). Dans ce cas, la conclusion de Baur, Chr. (*John Chrysostom and His Time* I, Antioch, Londres-Glasgow, trad. Sœur M. Gonzaga, 1959) « Chrysostom never understood any other language » (sc. than Greek) serait erronée. Comme Ambroise, il perdit son père quand il était encore tout enfant. Rêvait-on aussi pour lui d'une carrière officielle ? La suggestion vient elle aussi de Socrate (VI, 3, 2) : « ayant l'intention de se destiner au barreau ». Ainsi s'expliquerait l'inscription dans les classes de Libanios. Toujours est-il que s'il renonça au tribunal, ce fut à l'instigation d'un autre Antiochéen, le fils de Pompeianus, Évagrios, un parfait bilingue, lui aussi élève de Libanios et du philosophe Andragathios (?) (Socr., VI, 3, 2). Jean aurait donc des relations régulières avec la partie occidentale de l'empire. Le savant historien consacre des chapitres longs et minutieux à l'évolution spirituelle de Jean Chrysostome, à qui sont consacrés à peu près les deux tiers du livre : moine d'abord, le Saint refusa longtemps d'endosser la prêtrise, chargée de responsabilités trop lourdes. Défenseur dans son *Adversus oppugnatores vitae monasticae* de la vie monastique et auteur de nombreux écrits ascétiques, il se résolut à proclamer la supériorité de la vie du prêtre, à ses yeux bien plus exigeante que celle du moine. Méfiant à l'endroit des femmes, Jean prônait l'ascétisme pour tous ; le résultat fut la création d'une nouvelle identité, conforme au plan

de Dieu. Souvent, on a établi un lien de cause à effet entre les relations difficiles de Jean avec l'impératrice Eudoxie et sa chute finale. La reconstruction des événements fournie par Liebeschuetz ne va pas nécessairement dans ce sens. Certes, le fameux sermon sur la danse d'Hérodiade (novembre 404 probablement) déplut en très haut lieu. Jean n'eut certes jamais le caractère accommodant, et on ne voit pas qu'il tâchât d'entrer en contact avec Arcadius. En revanche, ce dernier soutint longtemps son évêque, et il ne lui retira son appui que lorsque, conformément au droit canon, Jean refusa d'instruire le procès de Théophile, le patriarche d'Alexandrie. À la fin de 404, Arcadius fit savoir que ni l'impératrice ni lui ne prendraient part à Sainte-Sophie aux fêtes de la Noël : ils ne pourraient pas communier avec lui avant qu'un synode d'évêques ne l'eût formellement autorisé, après l'affaire du Chêne, à reprendre ses fonctions et responsabilités d'évêque. Confiné chez lui, Jean ne pouvait empêcher ses partisans et adversaires de se disputer, dût le sang couler, la maîtrise des rues. Eudoxie elle-même se chargea-t-elle d'essayer de le convaincre de partir de son plein gré ? L'appel à l'aide de l'ouest resta de toute façon sans effet. Outre qu'il n'avait ni la formation ni l'habileté diplomatique d'Ambroise, dont il avait peut-être lu des écrits et certainement médité l'exemple, l'évêque de Constantinople se heurtait à un pouvoir politique bien mieux assis qu'en Occident. La démonstration sur Jean Chrysostome se fonde en particulier sur une étude minutieuse de la chronologie des œuvres composées à Antioche ou dans les environs. La bibliographie est extrêmement riche et très à jour. On y notera seulement des erreurs de graphie dans les noms français, si fréquentes, inexpliquablement, sous la plume des anglophones en particulier (p. ex. « Pashoud » pour « Paschoud »). L'index porte aussi sur les notions principales abordées dans l'ouvrage. On l'a vu, il y avait matière à dresser un bilan comparatif de l'action littéraire, théologique et politique des deux personnages. Liebeschuetz l'a établi à travers un beau livre passionnant et fort joliment présenté.

Jacques SCHAMP

Henriette HARICH-SCHWARZBAUER, *Hypatia. Die spätantiken Quellen*. Eingeleitet, kommentiert und interpretiert. Berne, P. Lang, 2011. 1 vol. 15 x 23 cm, XII-385 p. (SAPHENEIA, 16). Prix : 60 €. ISBN 978-3-0343-0699-7.

Qui ne connaît Hypatie, figure emblématique de la fin de l'Antiquité ? Elle a fait lever une vaste littérature où, depuis le XVIII^e^ siècle, l'érudition la plus solide dispute la palme à l'imagination pure. On verra une preuve de ce succès dans le fait que le beau petit livre de Marie Dzielska, dont l'original en polonais date de 1993, a reçu les honneurs d'une traduction française (*Hypatie d'Alexandrie*, Paris, 2010, Antoinette Fouque, coll. Des femmes). Philosophe néoplatonicienne, astronome d'Alexandrie, elle fut assassinée par des moines d'Alexandrie en 415 ou 416. Professeur de philologie latine à l'Université de Bâle, H. Harich-Schwarzbauer a eu l'excellente idée de publier sa thèse d'habilitation (Graz, 1997) qui forme la base du présent volume. Pouvait-on écrire une sorte de biographie de la savante alexandrine ? En fait, les sources grecques et latines aujourd'hui disponibles, dont H. Harich fournit aussi une traduction, se ramènent à un ensemble de huit textes de longueurs et d'importances variables, des *Lettres* de Synésios de Cyrène, des extraits des histoires ecclésiastiques

fication qui n'a le plus souvent qu'un rapport assez lointain avec la lettre de l'original. Un seul exemple suffira. Lors de sa prédication à Athènes (Ac 17, 34), Paul réussit à opérer la conversion du fameux Denys l'Aréopagite ainsi que d'une femme nommée Δάμαρις, dans laquelle chacun a reconnu Marie la mère de Jésus (p. 299) ! On ajoutera que le *Pasteur* fait l'objet lui aussi d'une très longue étude au cours de laquelle sont fournies d'importantes portions du texte en traduction. On s'étonne de ne point voir citée dans la bibliographie la savante et pénétrante édition de R. Joly (*Hermas. Le Pasteur*, Paris, 1958, SC 53). Manifestement, le livre de J. Schmidt, illustré de treize croquis ou photographies, cherche à fournir une caution littéraire aux découvertes archéologiques de M. Guarducci (1958 et 1975). Emportera-t-il pour autant la conviction ? Pas celle du recenseur en tout cas. La gématrie dont il fait ici un usage presque constant est-elle davantage qu'un pur jeu intellectuel ou obéit-elle à des règles précises ? On échappe difficilement à l'impression que l'ouvrage est constitué d'une série d'articles réunis afin d'établir une thèse. En outre, on a du mal à en dresser un plan clair. Enfin, les redites y sont légion. L'excès de recherche dans le détail finit par nuire à la démonstration. Fort bien présenté au demeurant, le livre est muni d'une riche série d'appendices et de tous les répertoires d'usage, mais, curieusement, point d'un chapitre conclusif. Jacques SCHAMP

Myrrha LOT-BORODINE, *La déification de l'homme selon la doctrine des Pères grecs.* Paris, Le Cerf, 1970 [2011]. 1 vol. 13,5 x 19,5 cm, 290 p. (ORTHODOXIE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-204-09028-5.

Le présent livre bénéficie d'une manière de célébrité qui lui vaut d'être publié une deuxième fois après quelque quarante ans (1e édition, 1970). Il est composé de trois articles déjà anciens (respectivement de 1932-1933, 1939 et 1950) et de dimensions variables intitulés dans l'ordre « La doctrine de la "déification" dans l'Église grecque jusqu'au XIe siècle » (p. 19-183), « La doctrine de la grâce et de la liberté dans l'orthodoxie gréco-orientale » (p. 185-235) et « La béatitude dans l'Orient chrétien. *Mysterium spei* » (p. 237-278). À l'époque où elles furent rédigées, ces pages inspirées ont contribué à la découverte de la mystique byzantine en Occident, comme le rappelle le Cardinal Jean Daniélou, qui, dans la préface, en dégage le contenu. On retiendra ici seulement quelques points forts des doctrines formulées par les théologiens orientaux, dans l'interprétation de M. Lot-Borodine. Au Paradis terrestre, le surnaturel aurait été la nature véritable de l'homme qui forme le lien entre le Logos et la matière. Frappé à l'effigie de Dieu, l'homme est un miroir que la déchéance a déformé. La patristique grecque voulut restituer au miroir sa pureté originelle et par conséquent mener à bonne fin l'œuvre divine interrompue avant même d'être commencée. Soucieuse de retrouver un héritage perdu, la sainteté orthodoxe n'a jamais connu les délices et les folies de la Croix, mais bien des signes précurseurs de la chair divine, luminosité, lévitation notamment. L'Orient grec a toujours ignoré le culte de la douleur. Le mal réside dans l'usage déraisonnable et abusif des choses ; il est par conséquent consentement au plaisir et ablation des désirs dirigés vers Dieu, car la spiritualité orientale est entièrement vouée à la contemplation. Amour et connaissance y vont de pair. Quand l'âme est unifiée à sa pointe, la monade trine se révèle

dans son intégralité comme une seule puissance, une seule volonté d'amour, une intellection unique, soit toute la déité participée. Quant à la doctrine de la grâce, elle n'a jamais été discutée dans l'Orient chrétien. Prometteuse de l'Enfer pour ceux qu'un Dieu avaricieux n'a pas élu, la prédestination n'y a jamais eu droit de cité. Quoique vulnérable, l'image, propriété de l'essence humaine, est invulnérable, car elle se fonde sur un principe garantissant une certaine ressemblance, le Saint-Esprit qui habitant le *noûs* rend l'âme déiforme. La grâce en somme se présente comme vivifiante et génératrice d'innombrables charismes. L'Esprit-Saint est l'agent de la résurrection humaine. Experte en théologie orthodoxe, spécialiste de la littérature française du Moyen Âge, M. Lot-Borodine maîtrise une érudition tout à fait exceptionnelle qui lui permet de faire ressortir les éléments saillants d'une tradition millénaire, aussi bien dans les mondes grec et russe de toutes les époques que dans celui du Moyen Âge ou du protestantisme. Emporté par une sorte de lyrisme mystique, le livre embrasse une foule de notions parfois un peu énigmatiques. La n. 16 de la p. 82 contient un texte latin (sans référence) pris à la *Vita* athanasienne. Ce choix d'une version latine est surprenant, alors que l'original d'Athanase est transmis par plus de 165 manuscrits (G.J.M. Bartelink, *Athanase d'Alexandrie. Vie d'Antoine*, Paris, SC 400, 2004, p. 77). P. 204 Il est dommage que l'auteur n'ait pas davantage visé à simplifier son style : la parenthèse « le *spiraculum* de Grégoire de Nazianze et d'Eckhardt » n'explique évidemment rien et prête même à sourire. On voit bien que ces pages ne sont pas nécessairement d'accès facile. On relèvera les néologismes toujours expressifs certes, mais en nombre tel qu'ils finissent par fatiguer le lecteur. On peut supposer qu'ils tiennent à la familiarité de l'auteur avec des langues comme le russe ou le grec, où ils sont facilement admis. Assez importante, la bibliographie offre des titres d'études publiées avant 1970, ainsi que des éditions de la collection des Sources chrétiennes et la traduction des *Moines d'Orient* par le P. Festugière. On ne voit pas que l'éditeur se soit efforcé de la rajeunir depuis lors, malgré quelques compléments de l'éditeur (*e. g.* p. 129, n. 55 ; p. 150, n. 76). On le regrettera, car nombre de travaux portant sur des auteurs fréquemment cités ici eussent mérité au moins une mention. Qu'il suffise de citer, par exemple, pour Nicolas Cabasilas, *La vie en Christ* I-II par Marie-Hélène Congourdeau, Paris, 1989-1990 (SC 355-361). En revanche, elle ne reprend pas normalement ceux qui figurent dans les notes, ce qui est regrettable. Personne n'attendait d'un livre comme celui-ci une suite de démonstrations en bonne et due forme ; les références, par exemple, y sont fréquemment approximatives. Néanmoins, il renferme une foule de pages marquantes propres à faire naître des réflexions fécondes. Incontestablement une lecture vivifiante et éclairante à recommander à toute personne qu'intéresse l'histoire de la spiritualité. Jacques SCHAMP

J.H.W.G. LIEBESCHUETZ, *Ambrose and John Chrysostom. Clerics between Desert and Empire*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XII-303 p. Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-959664-5.

Bénéficiaires d'une excellente formation rhétorique, dotés d'un caractère bien trempé, Ambroise et Jean Chrysostome eurent à lutter durement tous deux contre le pouvoir impérial, mais le combat, à une bonne dizaine d'années d'intervalle, se solda

Stephen MITCHELL & Peter VAN NUFFELEN (Ed.), *Monotheism between Pagans and Christians in Late Antiquity*. Louvain, Peeters, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, VI-225 p. (INTERDISCIPLINARY STUDIES IN ANCIENT CULTURE AND RELIGION, 12). Prix : 48 €. ISBN 978-90-429-2242-6.

L'« Antiquité tardive » sur laquelle porte le présent recueil, qui groupe neuf études composées à l'occasion d'un cycle de conférences tenu à l'Université d'Exeter (17-20 juillet 2006), correspond aux années 350-450 environ. Des païens éclairés, comme Maximus de Madaure, proclamaient la réalité d'un unique Dieu suprême dans une lettre adressée à Augustin, bien avant l'élévation à l'épiscopat d'Hippone. Naturellement, sur ce point, les vues des intellectuels imbus de philosophie étaient fort différentes de la mentalité populaire, et le conflit religieux entre paganisme (ἑλληνισμός, dans la partie orientale de l'empire) et christianisme se doublait d'une profonde opposition culturelle. En effet les contrastes étaient multiples, ce qui a expliqué pour une bonne part l'âpreté des débats déchirant les sociétés de l'époque. La communication de Maria V. Cerutti, traduite par les éditeurs (*Pagan Monotheism"? Towards a Historical Typology*) rappelle que l'on doit distinguer divers schémas d'organisation du monde divin, de type vertical ou de type syncrétiste, comme pour les dieux Isis et Osiris. C'est le premier qui est mis en œuvre à partir du moyen platonisme, alors qu'une tendance à la compartimentation se marque dès Homère et Hésiode. Toutefois, un dévot d'Asclépios comme Aelius Aristide, ne craint pas d'affirmer l'unicité de son dieu de prédilection, tout en se réservant d'implorer à l'occasion l'Apollon de Claros. On mesure les difficultés qui ne peuvent être levées que si on élabore des notions complémentaires. Le Zeus des Orphiques, par exemple, envahit tout le *cosmos* ; en d'autres termes, il est, si l'on peut écrire, « théopantistique » ; pas question ici par conséquent de « panthéisme », dans lequel le monde serait divin dans son intégralité. Semblablement, le concept d'« hénothéisme », créé voici longtemps par Max Müller, s'avère fort utile, sous sa forme tant hiérarchique, comme chez les néoplatoniciens, qu'inclussive ou syncrétiste. Traduite elle aussi, la communication de Giulia Sfameni Gasparro (*One God and Divine Unity. Late Antique Theologies between Exclusivism and Inclusiveness*) analyse les prises de position de Lucien dans l'*Icaroménippe* et des Apologistes. Face à son adversaire juif en particulier, Justin reconnaît l'absolue transcendance de Dieu ; le contact avec la réalité humaine ne peut dès lors se nouer que par l'intercession d'un démiurge ou d'un dieu faible, Jésus-Christ. Malgré le masque du monothéisme, on est tout proche de l'hénothéisme de type hiérarchique professé par le platonicien Celse, l'adversaire d'Origène. L'article de B. Selter (Eadem spectamus astra. *Immortality as Common Ground between Pagan and Christian Monotheism*) roule sur des poèmes épigraphiques conçus par et pour des membres de l'aristocratie païenne. Ils expriment l'adhésion à des conceptions religieuses et philosophiques qualifiées de « monothéistes ». Aucun des bénéficiaires évoqués ici, Prétextat, le poète Aviénus et Sextus Petronius Probus, baptisé, il est vrai, sur son lit de mort, n'a éprouvé le besoin d'écrire le moindre mot trahissant la polémique. Des tendances au monothéisme se décèlent aussi dans d'autres documents produits pendant un millénaire (V^e^ s. aCn - V^e^ s. pCn) qu'étudie Miguel Herrero de Jáuregui (*Orphic God(s) : Theogonies and Hymns as Vehicles of Monotheism*). On opposera le schéma hiérarchique des théogonies au syncrétisme propre aux *Hymnes*,

mais tous deux n'offrent rien de semblable au Zeus complètement dépersonnalisé que révèrent les *Orphica* juifs. Qu'en fut-il de deux des plus grands écrivains païens de l'époque, Libanios et Thémistios ? En rappelant que *volens nolens* l'un et l'autre, surtout le second, prirent la livrée du panégyriste, Isabella Sandwell (*Pagan Conceptions of Monotheism in the Fourth Century : the Example of Libanius and Themistius*) montre qu'ils entonnèrent l'antienne imposée depuis Eusèbe de Césarée sur l'empereur imitateur de Dieu et par conséquent recoururent à un langage conçu pour ne heurter dans le public ni païens ni chrétiens. Alors que Thémistios rejette tout déterminisme fataliste, Libanios lit dans le succès de Julien la réalisation d'un plan divin. Selon N. Siniossoglou (*From Philosophic Monotheism to Imperial Henotheism : Esoteric and Popular Religion in Late Antique Platonism*), le monothéisme philosophique, évidemment ésotérique, est peu conciliable avec la religion de l'empire qui, pour être à la portée du peuple dans sa pratique quotidienne, devait être exotérique. Dans le concret, la rhétorique officielle dut mettre au point en recourant à la métaphore une terminologie qui multiplia les divinités subordonnées. Ainsi le monothéisme prenait l'aspect et la forme d'un hénothéisme accueillant. En critiquant avec pertinence la notion de « monothéisme inclusif », Crystal Addey (*Monotheism, Henotheism and Polytheism in Porphyry's* Philosophy from Oracles) fait observer que l'hénothéisme est le fondement de beaucoup des oracles produits par l'auteur. Porphyre reproche aux chrétiens d'avoir fait fi des intermédiaires et d'avoir à propos de Jésus commis une confusion de niveaux. Maijastina Kahlos (*Refuting and Reclaiming Monotheism : Monotheism in the Debate between « Pagans » and Christians in 380-430*) attire l'attention sur les stratégies argumentatives employées par Orose et surtout par saint Augustin pour vaincre le paganisme. Sans Augustin, nous posséderions fort peu de textes de Varron, dont le destin fut paradoxal : monothéiste, le plus savant des Romains a fourni aussi l'aperçu le plus riche sur les conceptions religieuses les plus primitives de l'ancienne Rome. Il atteste de la difficulté qu'il y avait à concilier les idées de la partie la plus éclairée de la société avec le polythéisme traditionnel qui était une donnée culturelle. De façon générale, la production scientifique en langue française, où la graphie des noms propres est fréquemment martyrisée, est négligée, à de trop rares exceptions près. Ainsi, à la p. 103, où il est question du discours sur le trentième anniversaire de règne de Constantin, on s'étonne de ne point trouver P. Maraval, *Eusèbe de Césarée. La théologie politique de l'Empire chrétien. Louanges de Constantin*, Paris, 2001 et D. O'Meara-J. Schamp (éd.), *Miroirs de prince de l'Empire romain au IV^e siècle*, Fribourg (Suisse)-Paris, 2006. P. 137-138 à propos du rapport entre monarchie et polyarchie illustré par Hadrien dans un passage de l'*Apocriticus* de Macarios de Magnésie, on utilisera désormais R. Goulet, *Macarios de Magnésie. Le Monogénès*, I-II, Paris, 2003. La référence est à IV, 20, 1-2 (II, p. 309). On gagnera aussi à lire l'important commentaire des p. 422-424. Le recueil de MM. Mitchell et Van Nuffelen est muni d'une riche bibliographie et d'un index précieux. Au total, un excellent livre où la mise au point conceptuelle de la première contribution en particulier mérite d'être montée en épingle.

Jacques SCHAMP

Josef SCHMIDT, *Petrus und sein Grab in Rom. Gemeindegründung, Martyrium und Petrusnachfolge in der Offenbarung des Johannes und im Hirt des Hermas*. Hildesheim, Olms, 2010. 1 vol. 15 x 21 cm, 535 p., 13 fig. (THEOLOGISCHE TEXTE UND STUDIEN, 16). Prix : 68 €. ISBN 978-3-487-14483-2.

La pauvreté des renseignements laissés par la tradition sur l'action de Pierre à Rome devait logiquement inciter les spécialistes à essayer d'en savoir davantage et par conséquent à interroger les sources disponibles avec des moyens spéciaux, notamment l'archéologie, à la faveur des fouilles de M. Guarducci, ou des langages nouveaux, notamment grâce à une technique de cryptage héritée en partie du grec, comme le montre l'étymologie, la gématrie. L'action de Pierre et partant le développement de la première communauté chrétienne à Rome seraient contemporains de Claude, Néron et Vespasien. Les deux premiers s'étaient efforcés d'implanter le culte impérial dans la capitale. Selon J. Schmidt, l'auteur de l'*Apocalypse* (l'Ômega), en réalité un certain Ioannes Marcus, qui n'avait rien à voir avec le Saint de Patmos, avait travaillé, non pas en Asie Mineure, comme l'affirme la tradition érudite, mais à Rome. En effet, il avait une connaissance extrêmement précise des tombes de Pierre et de Paul, et il aurait contribué à orchestrer le message du premier. D'ailleurs, dans Ap 2, 9 on devrait chercher dans le Ἰουδ-ΑΙΟΥΣ du texte une référence, non pas au peuple de Jésus, mais aux Romains (Ρομ-ΑΙΟΥΣ). On devrait établir un autre rapprochement. L'*Épître aux Romains* (16, 14) cite un certain Hermas exerçant dans la communauté des fonctions déterminées ; on devrait reconnaître en lui le bénéficiaire, baptisé par Pierre lui-même, de la révélation du *Pasteur*. Relevant tous deux du même genre littéraire, l'*Apocalypse* et le *Pasteur d'Hermas* useraient d'un langage crypté semblable pour dissimuler l'enseignement de Pierre, puis l'endroit où reposaient ses restes et enfin les structures théologiques de l'Église primitive. Certes, on doit créditer J. Schmidt d'une érudition prodigieuse et d'une parfaite connaissance du Nouveau Testament, qui se doublent d'une imagination débordante. Elles lui permettent une reconstitution étonnante, pour ne point écrire romanesque, de l'histoire de l'Écriture et des premières décennies de l'évangélisation. Auteur du premier évangile (l'Alpha) Ioannes Marcus aurait, par l'intermédiaire du gardien de la mémoire de Pierre, Hermas, répercuté son message. Originaire de Rome, Hermas fut invité chez la compagne de jeux de sa lointaine enfance, Rhode ; dans sa villa d'Anagni, il fit la connaissance de Pierre et il eut l'occasion de découvrir l'Évangile de Marc, encore inachevé, qu'il contribua à diffuser. De son nom complet, Rhode Valeria Messala Messalina était d'ailleurs apparentée à celle qui fut la troisième épouse de l'empereur Claude, aux débordements légendaires. Hors les Évangiles, les Actes et les récits apocryphes, la Vierge Marie, comme personnage historique, n'a guère laissé de trace utilisable à des fins biographiques. On nous apprend qu'elle vécut au moins jusqu'au moment où Néron monta sur le trône (p. 216), et qu'elle serait morte pratiquement octogénaire. L'hémorroïsse de Mc 5, 25-34 serait en réalité la mère de Jésus elle-même, à laquelle le Messie s'adressa en l'appelant « ma fille ». Que sa gématrie joue à la fois sur le grec et le latin (voir, par exemple, p. 103 ; 203 ; 403 ; 448), voire sur les trois langues sacrées ne paraît pas gêner, sur le plan de la logique, le savant exégète : les premiers chrétiens étaient décidément bien plus savants qu'on ne le croyait jusqu'ici. On aura compris qu'examinée de la sorte l'Écriture prend une signi-

fication qui n'a le plus souvent qu'un rapport assez lointain avec la lettre de l'original. Un seul exemple suffira. Lors de sa prédication à Athènes (Ac 17, 34), Paul réussit à opérer la conversion du fameux Denys l'Aréopagite ainsi que d'une femme nommée Δάμαρις, dans laquelle chacun a reconnu Marie la mère de Jésus (p. 299) ! On ajoutera que le *Pasteur* fait l'objet lui aussi d'une très longue étude au cours de laquelle sont fournies d'importantes portions du texte en traduction. On s'étonne de ne point voir citée dans la bibliographie la savante et pénétrante édition de R. Joly (*Hermas. Le Pasteur*, Paris, 1958, SC 53). Manifestement, le livre de J. Schmidt, illustré de treize croquis ou photographies, cherche à fournir une caution littéraire aux découvertes archéologiques de M. Guarducci (1958 et 1975). Emportera-t-il pour autant la conviction ? Pas celle du recenseur en tout cas. La gématrie dont il fait ici un usage presque constant est-elle davantage qu'un pur jeu intellectuel ou obéit-elle à des règles précises ? On échappe difficilement à l'impression que l'ouvrage est constitué d'une série d'articles réunis afin d'établir une thèse. En outre, on a du mal à en dresser un plan clair. Enfin, les redites y sont légion. L'excès de recherche dans le détail finit par nuire à la démonstration. Fort bien présenté au demeurant, le livre est muni d'une riche série d'appendices et de tous les répertoires d'usage, mais, curieusement, point d'un chapitre conclusif. Jacques SCHAMP

Myrrha LOT-BORODINE, *La déification de l'homme selon la doctrine des Pères grecs.* Paris, Le Cerf, 1970 [2011]. 1 vol. 13,5 x 19,5 cm, 290 p. (ORTHODOXIE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-204-09028-5.

Le présent livre bénéficie d'une manière de célébrité qui lui vaut d'être publié une deuxième fois après quelque quarante ans (1e édition, 1970). Il est composé de trois articles déjà anciens (respectivement de 1932-1933, 1939 et 1950) et de dimensions variables intitulés dans l'ordre « La doctrine de la "déification" dans l'Église grecque jusqu'au XIe siècle » (p. 19-183), « La doctrine de la grâce et de la liberté dans l'orthodoxie gréco-orientale » (p. 185-235) et « La béatitude dans l'Orient chrétien. *Mysterium spei* » (p. 237-278). À l'époque où elles furent rédigées, ces pages inspirées ont contribué à la découverte de la mystique byzantine en Occident, comme le rappelle le Cardinal Jean Daniélou, qui, dans la préface, en dégage le contenu. On retiendra ici seulement quelques points forts des doctrines formulées par les théologiens orientaux, dans l'interprétation de M. Lot-Borodine. Au Paradis terrestre, le surnaturel aurait été la nature véritable de l'homme qui forme le lien entre le Logos et la matière. Frappé à l'effigie de Dieu, l'homme est un miroir que la déchéance a déformé. La patristique grecque voulut restituer au miroir sa pureté originelle et par conséquent mener à bonne fin l'œuvre divine interrompue avant même d'être commencée. Soucieuse de retrouver un héritage perdu, la sainteté orthodoxe n'a jamais connu les délices et les folies de la Croix, mais bien des signes précurseurs de la chair divine, luminosité, lévitation notamment. L'Orient grec a toujours ignoré le culte de la douleur. Le mal réside dans l'usage déraisonnable et abusif des choses ; il est par conséquent consentement au plaisir et ablation des désirs dirigés vers Dieu, car la spiritualité orientale est entièrement vouée à la contemplation. Amour et connaissance y vont de pair. Quand l'âme est unifiée à sa pointe, la monade trine se révèle

Andreas HOFENEDER, *Die Religion der Kelten in den antiken literarischen Zeugnissen. Sammlung, Übersetzung und Kommentierung.* Band III. *Von Arrianos bis zum Ausklang der Antike*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 641 p. (MITTEILUNGEN DER PRÄHISTORISCHEN KOMMISSION, 75). Prix : 91 €. ISBN 978-3-7001-6997-0.

Troisième et dernier volet du monumental corpus de textes littéraires classiques (et humanistes) apportant des informations sur les pratiques religieuses provinciales, cet épais volume, fort de plus de cent entrées, complète de manière utile nos connaissances sur un nombre considérable de points, importants ou mineurs, souvent méconnus, des cultes en territoires de culture celtique. Pensée et composée selon le modèle explicité en tome I, c'est-à-dire très accueillant, cette anthologie adhère au concept de « la » religion celtique et son choix bibliographique reflète le plus souvent ce parti-pris globalisant – à mon sens anachronique et clairement influencé par l'idéalisation du monothéisme chrétien – unifiant et lissant toutes les différences dans une vision des cultes qui serait permanente au travers des siècles. Par ailleurs le caractère extrêmement large de la récolte conduit à y rassembler des textes inattendus, comme les toponymes de Ptolémée ou de l'Itinéraire d'Antonin, mais aussi des extraits relatifs à des aspects non proprement « celtiques » des religions antiques de ces provinces, comme le culte impérial (par exemple Dion Cassius sur l'inauguration par Drusus de l'Autel de Lyon). On peut s'interroger sur les critères de sélection parfois car il ne semble pas que tous les toponymes reflétant (éventuellement) des éléments religieux ou des théonymes soient retenus (pourquoi ne pas étudier *Nemausus* ?). L'ampleur des commentaires est parfois particulièrement étoffée, comme ce long développement, à la fois linguistique, géographique et interprétatif, sur Apollon Grannus au départ d'une simple mention du dieu à propos des interrogations médico-religieuses de Caracalla. Remarque anodine peut-être, l'examen de la répartition du culte s'attache aux pays modernes et non aux contextes antiques, ce qui altère la cohérence provinciale des occurrences. Au total ces ouvrages constituent une source riche et maniable de textes peu connus, qui vont jusqu'au XVI^e^ siècle avec Natalis Comes, et peuvent ainsi nourrir de nombreuses réflexions grâce à des *indices* détaillés mais, comme nous l'avons déjà souligné précédemment (*AC*, 81, 2012, p. 357-9), s'inscrivent dans une perspective de recherche qui ne tient pas suffisamment compte des structures romaines et de la re-compostion des panthéons dans le cadre de la municipalisation. L'exemple des commentaires sur la *dea Vienna* (p. 479-481) est à cet égard très représentatif d'une mise en contexte qui n'intègre pas les notions de « *genius* », mais on pourrait multiplier les illustrations du problème. Un instrument de travail appréciable, une mine d'informations diverses, une ressource bibliothécaire notable, mais une conception discutable. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel MALAISE, *À la découverte d'Harpocrate à travers son historiographie*. Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2011. 1 vol. 16 x 24,5 cm, 167 p. (MÉMOIRE DE LA CLASSE DES LETTRES. COLL. IN 8°, 57). Prix : 20 €. ISBN 978-2-8031-0285-3.

Grand spécialiste de la diffusion des cultes égyptiens en dehors de l'Égypte, en particulier des cultes isiaques, Michel Malaise nous offre ici un petit livre qui constitue une synthèse sur l'histoire et l'iconographie du dieu Harpocrate, sur l'essor de son culte, et sur la diffusion de son image à travers le bassin méditerranéen. La majeure partie du livre se concentre sur l'historiographie d'Harpocrate durant ces soixante dernières années, mais l'auteur ne manque pas de retracer l'intérêt que les auteurs de l'Antiquité, de la Renaissance, des XVIII^e^ et XIX^e^ s. ainsi que du début du XX^e^ s. ont manifesté à l'égard du petit dieu égyptien. Il est assez difficile de résumer un ouvrage en lui-même très synthétique, on s'en tiendra donc à en souligner les qualités. Nos remarques se concentreront sur la forme. Le choix de présentation des informations (chronologique), le style fluide de l'auteur et le tout cohérent que forme son propos rendent ce petit livre (il fait environ 130 pages hors index et bibliographie) agréable à lire pour un ouvrage aussi riche en informations. Introduction et conclusion comprises, le livre se divise en neufs chapitres, qui, comme le titre l'indique, dévoilent à travers les découvertes archéologiques et les progrès effectués dans le domaine des études isiaques les caractéristiques du dieu-enfant Harpocrate : son iconographie, l'évolution de celle-ci et les diverses interprétations auxquelles elle a donné lieu, l'essor et la diffusion de son culte, son historiographie. Allant directement à l'essentiel, l'auteur souligne les découvertes archéologiques importantes ainsi que les étapes-clés qui ont permis d'améliorer nos connaissances en matière de diffusion des cultes égyptiens. En dehors du propos même de l'auteur, on appréciera aussi l'index situé en fin d'ouvrage, qui est particulièrement développé : on y trouve non seulement des mots-clés, mais également le nom des auteurs dont M. Malaise résume l'œuvre ou la pensée. La présence de cet index fait de ce livre un outil de référence en matière d'études isiaques. La bibliographie, fort exhaustive, contient plus de 300 références. Ce livre constituera un outil fort utile pour tout qui s'intéresse à la diffusion des cultes égyptiens en dehors de l'Égypte. Nathalie SOJIC

Laurent BRICAULT et Richard VEYMIERS (Dir.), *Bibliotheca Isiaca* II. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 486 p., nombr. ill. Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-053-2.

Après un premier volume paru en 2008 (voir *AC*, 79, 2010, p. 546), la *Bibliotheca Isiaca* s'enrichit d'une nouvelle publication imposante, témoignant de la vitalité des études en ce domaine. La première section regroupe les actes d'une partie du IV^e^ colloque international sur les études isiaques, consacré aux nouveautés relatives à ces cultes en Grèce. Les contributions portent aussi bien sur des sanctuaires de dieux égyptiens (I. Dekoulakou, sur le sanctuaire à Marathon ; Ch. Fantaoutsaki sur la fouille du sanctuaire de Rhodes), que sur le matériel qu'ils ont livré (P. Christodoulou, sur les reliefs votifs du sanctuaire à Dion ; P. Fotiadi, sur les lampes rituelles du sanctuaire de Marathon ; L. Siskou, sur les statues égyptisantes du sanctuaire de Marathon) ou les cultes isiaques à Messène (P. Themelis), et à Argos (R. Veymiers). – Dans la deuxième partie du volume, *Noua Isiaca*, sont présentés des documents inédits (une statuette d'Hermanubis pour Arès et des poids de Byblos par L. Bricault ; des statues en pierre de Sarapis par le même et J.-L. Podvin ; des petits

Richard ALSTON, Edith HALL & Laura PROFFITT (Ed.), *Reading Ancient Slavery*. Londres, Bristol Classical Press, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, X-235 p., ill. Prix : 25 £. ISBN 978-07156-3868-2.

La quatrième de couverture éclaire les intentions des éditeurs du volume : les études sur l'esclavage antique ont eu tendance à s'appuyer sur des types particuliers de sources – inscriptions, sources légales et exposés historiques – tandis que les représentations littéraires de l'esclavage ont été relativement sous-exploitées. Pourtant ces dernières éclairent les idéologies qui ont permis à l'esclavage d'être pratiqué tout au long de l'Antiquité pour ainsi dire sans opposition et permettent de comprendre comment et pourquoi l'esclavage fut débattu et, dans une certaine mesure, expérimenté par les Grecs et les Romains. Les onze contributions rassemblées dans cet ouvrage proviennent d'un colloque qui s'est tenu en décembre 2007 au Royal Holloway College de l'Université de Londres et à la British Library à l'occasion du bicentenaire de la promulgation de l'acte parlementaire abolissant le commerce des esclaves dans les colonies britanniques. Dans une première contribution, R. Alston rappelle comment on a généralement étudié l'esclavage au XX^{e} s., le plus souvent en référence à la tradition marxiste, ce qui amène à traiter des sujets suivants : les esclaves constituent-ils une classe ? existe-t-il un mode de production esclavagiste ? qu'est-ce qu'une société esclavagiste ? etc. Il présente les buts poursuivis et les méthodes utilisées par les participants au colloque : en gros, retour aux sources littéraires en utilisant les méthodes les plus modernes pour les interpréter afin de retrouver l'impact psychologique et social de l'esclavage ancien depuis Homère, Aristote, la tragédie grecque, la poésie romaine et l'interprétation des rêves dans la Rome impériale (*Rereading Ancient Slavery*, p. 1-33). Voici le titre des autres contributions. P. Rankine, *Odysseus as Slave : The Ritual of Domination and Social Death in Homeric Society*, p. 34-50 ; Leanne Hunnings, *The Paradigms of Execution : Managing Slave Death from Homer to Virginia*, p. 51-71 ; B. Nikolsky, *Slavery and Freedom in Euripides' Cyclops*, p. 121-132 ; S. Sara Monoson, *Navigating Race, Class, Polls and Empire : The Place of Empirical Analysis in Aristotle's Account of Natural Slavery*, p. 133-151 ; L. Proffitt, *Family, Slavery and Subversion in Menander's Epitrepontes*, p. 152-174 ; W. Fitzgerald, *The Slave as Minimal Addition in Latin Literature*, p. 175-191(does the study of slavery through Latin literature constitue a step backwards, confirming that it is the experience of the slave-owner that is interesting and significant ?) ; Deborah Kamen, *Slave Agency and Resistance in Martial*, p. 192-203 ; E. Hall, *Playing Ball with Zeus : Strategies in Reading Ancient Slavery through Dreams*, p. 204-228 (utilisation des *Oneirocritica* d'Artémidore). Deux intervenants au colloque ont analysé les représentations figurées d'esclaves dans le monde grec : W. G. Thalmann, *Some Ancient Greek Images of Slavery*, p. 72-96 et Kelly L. Wrenhaven, *Greek Representations of the Slave Body : A Conflict of Ideas ?*, p. 97-120. Je ne suis pas certain que les sources littéraires aient été vraiment négligées dans l'étude de l'esclavage antique. Mais la manière dont elles sont utilisées dans ce recueil d'études est particulièrement intéressante et fructueuse.

Jean A. STRAUS

réseau se révèle fragilisé et divisé et n'aura vécu qu'un temps. D'un livre aussi riche, on pourrait faire plusieurs usages. L'un d'entre eux, le plus raisonnable peut-être, le moins risqué sans doute, serait de le verser au dossier de l'étude de la figure de l'évêque tardo-antique, dans la mesure où bien des passages peuvent servir à définir la place de celui-ci dans la cité, son rôle dans l'Église, les divers aspects de sa fonction de patron. L'autre, plus audacieux, serait de l'interroger sur ce qui constitue le cœur de sa démonstration et qui vaut d'abord pour Théodoret : dans quelle mesure y a-t-il cohérence entre sa christologie et son action ? Et, s'il y a une « resonance » (en anglais) entre ses conceptions et cette action, ne devrait-on pas trouver phénomène analogue ailleurs ? À bon droit, Adam M. Schor s'est posé la question à propos du grand adversaire de Théodoret, Cyrille, et dans trois pages (p. 194-196), trop brèves mais suggestives, il a tenté d'apporter une réponse : selon lui, il y a bien un parallèle entre la théologie de l'Alexandrin pour lequel, dans le Christ, c'est bien la part divine qui est seule « directrice », et son action comme primat, qui montre un « fort déploiement » (« stark display ») d'autorité ; encore que comme à regret, l'auteur écrive, avec prudence, « again, this sort of analysis is speculative ». C'est à cette formule finale que l'on peut choisir de s'en tenir, du moins à titre provisoire, car ce débat-là est sans doute loin d'être clos. Alain CHAUVOT

Ory AMITAY, *From Alexander to Jesus*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2010. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XII-246 p. (THE JOAN PALEVSKY IMPRINT IN CLASSICAL LITERATURE. HELLENISTIC CULTURE AND SOCIETY, 52). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-26636-0.

Héraclès, Alexandre, Jésus. Cherchez le lien entre les trois. Des savants, il est vrai, ont depuis longtemps reconnu ce que le christianisme devait à plusieurs histoires sur la vie d'Alexandre qui se proclamait fils d'un dieu, Zeus. Mais, selon O. Amitay, jusqu'à présent, aucune étude suffisamment large et sérieuse n'a été faite pour relier la vie et la carrière mythiques d'Alexandre aux histoires sur Jésus et à la plus ancienne théologie des églises chrétiennes naissantes. Il a donc entrepris la recherche. Pour ce faire, il utilise un grand nombre de sources grecques, latines et hébraïques pour dresser le portrait d'Alexandre en tant que figure mythologique depuis sa relation à son ancêtre et rival, Héraclès, jusqu'à l'idée de sa divinité comme le fils d'un dieu. Comme O. Amitay le dit très bien, « l'influence d'Alexandre sur le monde du mythe et de la religion ne dépendait pas seulement de ce qu'il avait fait, mais aussi de ce que d'autres personnes pensaient, racontaient et écrivaient à son sujet. » Alexandre *mythicus* est aussi important qu'Alexandre *historicus*. Il l'est d'autant plus quand, comme l'auteur, on veut « suggérer au lecteur un lien possible reliant la vie, la carrière et la réputation posthume d'Alexandre le Grand à celles de Jésus-Christ ». L'analyse des sources lui permet de mettre en lumière les liens d'Alexandre avec Héraclès et deux idées importantes en faveur d'un rapprochement entre Alexandre et Jésus : celle de la filiation divine et celle de la réconciliation entre les peuples. Il démontre avec force que l'attente juive d'un Messie peut être combinée avec le mythe d'Alexandre pour préparer l'arrière-plan théologique de l'arrivée du Christ. Certains prenaient Héraclès comme modèle pour la « mythographie » chrétienne. O. Amitay

croit plutôt que le personnage d'Alexandre fait de chair et de sang a brisé la barrière entre humanité et divinité et convient mieux comme précurseur du Christ. L'ouvrage est intéressant, mais, comme l'écrivent sur la jaquette deux éminents savants, il l'est surtout parce qu'O. Amitay « thoroughly and convincingly traces the idea of Alexander the Great as the son of (a) god » (R. Stoneman) et « traces the relationship between Alexander and the Greek hero Herakles, the heroic ancestor of the Argead dynasty. This has never been done before and represents a significant contribution to Alexander scholarship » (S. Burstein). Aucune appréciation sur le lien entre Alexandre et Jésus. N'est-ce pas parce la vie, la pensée et le mythe du Christ s'expliquent mieux dans un contexte juif même si, dès Paul, une partie en a été hellénisée ? Jean A. STRAUS

Joseph MÉLÈZE MODRZEJEWSKI, *Un peuple de philosophes. Aux origines de la condition juive.* Paris, Fayard, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 462 p. (LES QUARANTE PILIERS). Prix : 26,40 €. ISBN 978-2-213-66187-2.

Après trois volumes dans lesquels sont rééditées des études mises à jour sur les droits antiques, plus particulièrement dans l'Égypte gréco-romaine (*Droit impérial et traditions locales dans l'Égypte romaine, Statut personnel et liens de famille dans les droits de l'Antiquité*, Aldershot, 1990 et 1993 ; *Droit et justice dans le monde grec et hellénistique*, Varsovie, 2011, cf. *infra*), J. Mélèze-Modzejewski livre ici un recueil d'études sur les Juifs et le judaïsme retravaillées afin d'en faire un livre savant, mais agréable à lire. La matière se répartit en vingt-sept chapitres regroupés en cinq parties. Première partie : *Confrontation. Juifs et Grecs, la rencontre*. 1. *L'image du Juif dans la pensée grecque vers 300 avant notre ère*. 2. *Philiskos de Milet et le jugement de Salomon : la première référence grecque à la Bible*. 3. *« Citoyens » et « autres » : aux sources de l'antisémitisme païen*. 4. *« Faisons alliance avec les nations » : une crise d'identité juive au II^e siècle avant notre ère* (la crise maccabéenne). – Deuxième partie : *L'expérience d'un judaïsme non rabbinique*. 5. *Préjugé et illusion : l'origine de l'entité judéo-chrétienne*. 6. *Le judaïsme alexandrin : l'invention de la diaspora*. 7. *Philon d'Alexandrie : la primauté du législateur*. 8. *Jonathas le migrant : la diaspora au singulier* (commentaire d'un testament ptolémaïque, *P.Petrie*^{2} 14 , dans lequel apparaît un Juif débiteur). – Troisième partie : *Loi du Seigneur et « loi du royaume »*. 9. *Tora et* nomos : *comment la Tora est devenue une « loi civique » pour les Juifs d'Égypte*. 10. *Un drame judiciaire judéo-alexandrin* (*3 Maccabées* : les Juifs persécutés dans l'hippodrome d'Alexandrie). 11. *La fiancée adultère* (« un homme peut-il porter l'accusation d'adultère, en vertu du droit qui est reconnu au mari (*iure mariti)*, contre la jeune fille qui, alors qu'elle était sa fiancée, fut donnée par son père en mariage à un autre ? »). 12. *Un divorce à l'alexandrine* (commentaire du *BGU* IV 1102, accord conclu par des époux juifs à l'occasion de leur divorce). – Quatrième partie : *Les Fractures*. 13. *Génocide et fiscalité. La fin de la communauté juive d'Égypte* (à la lumière des papyrus). 14. *Juif, Grec et Romain : les tourments de Paul de Tarse*. 15. *Une pensée juive du christianisme*. – Cinquième partie : « Mutilare genitalia ». *Les fondements de la matrilinéarité juive* (comment est-on passé du principe de la filiation patrilinéaire à celui de la filiation matrilinéaire ? ainsi que « les

commente P. Sänger (p. 322-323). L'hypothèse d'un séjour hors d'Égypte ne s'impose pas. En effet, l'expression εἰς Αἴγυπτον est parfois utilisée par des habitants d'Alexandrie pour désigner globalement l'intérieur du pays (cf. *P. Abinn.* 63, l. 27 et 32). Syriôn résidait-il donc dans la capitale de la province (plutôt que du nome) au moment où les trois lettres lui ont été adressées ? Le texte de ces dernières présente diverses difficultés, liées en partie à l'état du support (une large lacune centrale entrave la lecture). Je me limite à signaler ici l'anomalie que présente l'édition de la l. 41 de **18** (tracée dans la marge de la lettre, de haut en bas) : [Ἀ]λλὰ μὴ ἀμελήσῃς ὅτι ποϱθους με. Γὰϱ ἀσπαζόμεθα ὑμᾶς κατ' ὄνομα (…), d'après P. Sänger. La place que l'édition assigne à la particule γάϱ, en tête d'une nouvelle phrase, est insoutenable. La photographie (pl. XIII) montre un *vacat*, représentant la vraie pause syntaxique, entre γάϱ et ἀσπαζόμεθα. La particule appartient donc encore à l'énoncé précédent, ὅτι ποϱθους με γάϱ, où elle souligne, dans un emploi non classique, la valeur causale de la conjonction ὅτι ; on l'observe, en même contexte, dans plusieurs lettres d'époque romaine (notamment *P. Mich.* VIII 507, l. 5). Le sens de la proposition causale même fait difficulté et suppose une (sinon plusieurs) faute(s) de la part du rédacteur. P. Sänger voit dans ποϱθους une faute pour ϱοδούς, ce qui en soit est acceptable, et traduit (en supposant une allusion à une somme due, dont il a été question plus haut) : « Sei nicht nachlässig, damit ich im Vorhaus bezahle » (p. 332), solution peu séduisante, car elle implique une véritable cacophonie syntaxique (comment justifier le participe et l'accusatif ?). J'attendrais plutôt, faisant corps avec μὴ ἀμελήσῃς, un appel générique à la bienveillance, sur un ton qui vise l'apitoiement, comme dans la lettre *P. Cair. Isidor.* 134 (III^{e}/IV^{e} siècle p.C.), l. 8-10 : Ἀλλὰ μὴ ἀμελήσῃς | ὅτι καὶ ὑμῖς (l. ἡμεῖς) χϱίαν (l. χϱείαν) | ἔχομεν. Dans cet esprit, mais sur un ton plus vif, je suggère de voir dans ποϱθους une faute pour ποϱθεῖς (du verbe ποϱθέω, « je dévaste, je maltraite ») ; il faudrait comprendre : « Ne sois pas négligent, parce que, en effet, (*scil.* si tu es négligent), tu me détruis ». Si j'ai raison, la faute serait à placer dans le cadre du délabrement progressif du système des verbes contractes aux époques romaine et byzantine, en route vers la série unique et composite du grec moderne, où ne subsistent finalement que les contractions en -ῶ, en -ᾶ ou en -οῦ, selon la personne ; cf. Fr. Th. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods*, II, Milan, 1981, p. 363-365. Alain MARTIN

Rodney AST (Ed.), *Late Antique Greek Papyri in the Collection of the Friedrich-Schiller-Universität Jena (P.Jena II).* Bonn, Habelt, 2010. 1 vol. 19 x 27 cm, XXIV-179 p., 32 pl. (PAPYROLOGISCHE TEXTEN UND ABHANDLUNGEN, 45). Prix : 65 €. ISBN 978-3-7749-3651-5.

La collection de papyrus d'Iéna comprend environ 2 000 pièces dont un certain nombre ont été publiées de manière éparse puis reprises dans les différents volumes du *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*. En 1926, F. Zucker et F. Schneider éditent à Iéna quatre papyrus sous le titre *Jenäer Papyrus-Urkunden nebst den ersten Universitätsordnungen und Statuten vom Jahre 1548*, désignés par le sigle *P.Jena* I et reproduits comme *SB* III 7165-7168. Plus de quatre-vingts ans plus tard paraît un second volume de *P.Jena*. Il contient 39 textes datés de la fin du III^{e} au

VI^e s. Plusieurs peuvent être regroupés en petits dossiers. Les n^os **8-13** (Hermoupolis, V^e/VI^e s. ?) sont des reçus attestant le chargement sur des bateaux de céréales destinées à l'*annona ciuica*. Ils sont délivrés à un certain Macarios, fils de Pabion, soldat, par des capitaines travaillant pour différents propriétaires. Les n^os **23-27** (Hermoupolis, V^e/VI^e s.) sont des ordres de paiement en argent et en nature donnés par un propriétaire foncier du nom de Phoibammon à son intendant qui porte le même nom. Selon l'éditeur, les n^os **30-34** (Hermoupolis, fin V^e/VI^e s. ?) constituent les meilleures sources à notre disposition pour comprendre les procédés comptables employés par les gestionnaires des domaines quand il s'agit des vendanges annuelles. L'éditeur a pu mettre aussi en relation trois comptes **37-39** (prov. inc., VI^e s.). Les n^os **18-20** (prov. inc., V^e/VI^e s. ?) sont des documents dans lesquels est enregistrée la composition de divers biens fonciers. Parmi les documents épars, on relève différents comptes (**21**, prov. inc., **33-36**, Hermoupolis, tous du V^e/VI^e s. ?), un contrat impliquant des esclaves (**1**, Ptolémaïs Euergétis, 298/299), un reçu de dot (**2**, Arsinoïte, 306 ?), un contrat de location d'orge (**3**, prov. inc., 337), le reçu du remboursement d'un prêt (**4**, Hermoupolis ou Apollinopolis Magna, 396), une date consulaire (**5a**, Hermoupolis, 1-2-472), une liste de noms ? (**5b**, Hermoupolis, 472), un contrat de location d'une ferme (**6**, Hermoupolis, 4-10-477), le début d'un contrat (**7**, Arsinoïte, 482-484), un *entagion* délivré par Asephis le Garde (**14**, Hermoupolis, V^e/VI^e s. ?), un document que l'éditeur intitule *Geographica ?*, mais qui pose bien des problèmes d'identification (**15**, Fayoum ?, V^e/VI^e s. ?), un reçu de l'*annona militaris* et *canonica* (**16**, Hermoupolis, 2^e moitié du V^e s. ?), une reconnaissance de dette (**17**, Hermoupolis, 515 ou après ?), un reçu de grain délivré par un sitologue (**22**, Hermoupolis, V^e/VI^e s. ?), un ordre donné par un propriétaire foncier (**29**, Hermoupolis ?, V^e/VI^e s.). Déchiffrement, traduction et commentaires sont très bons. Tous les papyrus sont reproduits sur d'excellentes planches. R. Ast nous donne là un bien beau travail. Jean A. STRAUS

Charles DOYEN, *Études de métrologie grecque.* Volume II. *Étalons de l'argent et du bronze en Grèce hellénistique.* Louvain-la-Neuve, Association Professeur Marcel Hoc, 2012. 1 vol. 16 x 22,5 cm, 209 p., 87 fig. (UCL. ÉTUDES NUMISMATIQUES, 4). Prix : 30 €. ISBN 978-2-930449-15-9.

Le volume I des *Études de métrologie grecque* mettait en évidence le lien d'équivalence unissant les monnaies grecques aux étalons de valeur pré-monétaires en bronze (talent et statère) et en fer (obole et drachme) dont elles étaient issues, ainsi que l'unité créée autour de la mine de 435 g, adoptée comme étalon de valeur en argent peu avant la naissance des monnayages. La métrologie monétaire grecque s'explique dès lors essentiellement en fonction d'un rapport de valeur entre l'argent et le bronze, l'argent étant représenté par la monnaie, et le bronze par les systèmes pondéraux – ce qui explique notamment les fluctuations bien connues de la norme pondérale attique – puis aussi par la monnaie. L'étude se clôturait sur les problèmes de change entre monnaies attiques et éginétiques, sur une première solution qui consista à amener le rapport argent – bronze attique de 100 à 105 :1 à la fin du V^e s., en alourdissant de 5 % les mesures pondérales (mine de 456,75 g), pour le faire correspondre à celui qui s'appliquait en système éginétique, et sur la définition d'un chalque

8. G. Salmeri, *Reconstructing the political life and culture of the Greek cities of the Roman Empire*, p. 197-214 ; 9. O. M. van Nijf, *Public space and the political culture of Roman Termessos*, p. 215-242 ; 10. L. E. Tacoma, *The councillor's dilemma. Political culture in third-century Roman Egypt*, p. 243-261 ; 11. Roberta Mazza, *Households as communities ?* Oikoi *and* poleis *in Late Antique and Byzantine Egypt*, p. 263-286 ; 12. J. Tuck, *The* oikoi *and civic government in Egypt in the fifth and sixth centuries*, p. 287-303. L'*Épilogue : Post-politics and the ancient Greek city* (p. 307-336) est dû à R. Alston (e.g. « we need to re-engage the history and political thought of the Hellenistic and Roman periods with contemporary political thought in order to better understand the developments in the *poleis* after the Classical period », « the institutions of the *polis* remained, but it is only extreme legalistic or constitutionalist interpretation that locate the heart of politics in institutional arrangements. The perceived change between the periods was dynamic »). Chaque contribution est accompagnée d'une bibliographie qui lui est propre (on peut maintenant ajouter çà et là Susanne Carlsson, *Hellenistic Democracies. Freedom, Independence and Political Procedure in Some East Greek City-States*, Stuttgart, 2010). Les index des sources et des sujets valorisent encore l'ouvrage. Si tous les articles de ce bon livre méritent d'être lus, l'introduction et l'épilogue ont droit à une mention particulière parce qu'ils présentent le sujet et donnent une vue d'ensemble de manière claire et complète.

Jean A. STRAUS

Andrzej S. CHANKOWSKI, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie mineure.* Paris, De Boccard, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 621 p., 2 cartes. (CULTURE ET CITÉ, 4). Prix : 85 €. ISBN 2-7018-0305-0.

Dès l'Antiquité, le gymnase et les éphèbes qui le fréquentent sont considérés comme des marques d'hellénisme par excellence. La présence du gymnase et de l'éphébie permettrait même de décider si l'on a affaire ou non à une *polis*. Une étude sur l'éphébie présente donc toujours de l'intérêt surtout quand elle prend en considération d'autres cités qu'Athènes. C'est le cas de la thèse qu'Andrzej Chankowski a présentée en polonais à Varsovie en 1996 et a revue depuis lors. Le premier chapitre – *Le terme* éphèbos *et la question des origines de l'éphébie* (p. 45-142) – est consacré à l'analyse du vocabulaire. L'auteur étudie soigneusement le terme *éphèbos/éphèboi* par rapport à d'autres termes relatifs aux classes d'âge et aux groupes de jeunes. Sont ainsi passés en revue le vocabulaire de la majorité légale et la terminologie des classes d'âges dans différents contextes. Comme le terme *éphèbos* et l'institution de l'éphébie apparaissent pour la première fois à Athènes, l'auteur a fait une mise au point sur l'éphébie athénienne bien qu'elle ne fasse pas l'objet de sa recherche. Dans le second chapitre, A. Chankowski discute *les premiers cas d'éphébie hors d'Athènes (avant la deuxième moitié du IIIe siècle)* (p. 143-233). Selon lui, « les institutions éphébiques dont nous observons l'apparition dans différents endroits du monde grec doivent … être considérées comme une reprise du modèle athénien » (p. 433). Dans le troisième chapitre consacré au *statut des éphèbes dans le gymnase* (p. 235-317), l'auteur essaie de saisir la spécificité du groupe des éphèbes par rapport à d'autres classes d'âges

s'exerçant dans le gymnase (*paides, néoi, néaniskoi, néôteroi, aleiphomenoi*). Le but premier de l'éphébie est de préparer des jeunes gens au rôle de citoyens adultes, notamment dans le domaine militaire. Les éphèbes reçoivent, le plus souvent à l'intérieur du gymnase, une éducation civique à caractère militaire prononcé. Ainsi participent-ils à des actions de types militaire et policier. L'auteur traite le sujet dans le quatrième chapitre : *le rôle militaire de l'éphébie* (p. 319-382). Dans le cinquième et dernier chapitre intitulé *Les éphèbes dans les processions et dans les cérémonies d'accueil* (p. 383-432), A. Chankowski étudie la participation de la jeunesse à la vie de la cité. N'étant pas des citoyens adultes, les éphèbes prennent toutefois part à la vie publique notamment lors des fêtes et des solennités communautaires. A. Chankowski a volontairement omis de traiter deux sujets importants ayant trait à l'éphébie et au gymnase : les cultes du gymnase et le lien entre l'institution du gymnase et l'hellénisation. Le premier a déjà été étudié par Édouard Chiricat dans une thèse de doctorat restée inédite (*Les cultes du gymnase en Asie Mineure et dans les îles de l'Égée*, Paris, ÉPHÉ, 2000). Le second demande d'étendre l'enquête à des régions que ne couvre pas l'ouvrage recensé et d'étudier le gymnase et l'éphébie en dehors du cadre de la cité (c'est le cas dans les métropoles des nomes égyptiens, par exemple). Or, l'auteur a choisi de limiter son étude à l'éphébie dans le cadre de la cité. Cette étude dans laquelle il met en lumière le caractère uniforme de l'éphébie dans le monde grec, lui permet de confirmer la vivacité de la vie civique dans les cités de l'époque hellénistique (*Conclusions générales*, p. 433-440). En fin de volume (p. 441-543), on relève un très utile catalogue dans lequel sont présentées 444 sources épigraphiques, numismatiques et littéraires. Ce livre dont l'auteur utilise l'épigraphie et l'anthropologie historique avec une grande maîtrise devient un incontournable dans l'étude de l'éphébie. Jean A. STRAUS

Jean-Christophe COUVENHES, Sandrine CROUZET et Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (Dir.), *Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen. Hellenistic Warfare* 3. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 423 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 38). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-058-7.

Cet ouvrage contient les actes d'un colloque qui s'est tenu à Tours en mars 2007. Comme l'indique clairement le titre, l'ambition des organisateurs de ce colloque était de « réfléchir à l'intérêt des concepts de pratiques et d'identités culturelles dans le cadre de l'histoire militaire méditerranéenne de l'époque hellénistique. » Chemin faisant, la notion de transfert culturel est apparue nécessaire à la compréhension des phénomènes à traiter. Le livre se divise donc en trois parties : identités, pratiques et transferts. Dans une *Introduction* (p. 9-16), J.-Chr. Couvenhes, S. Crouzet et S. Péré-Noguès explicitent le sujet et présentent les différentes communications. La réflexion sur le sujet partait du monde grec et oriental. L'époque hellénistique s'imposait, car un peu moins traitée que l'époque classique, mais riche en diversité (les armées sont royales, civiques, composées de sujets, d'alliés, de citoyens ou de mercenaires). Il apparut rapidement qu'il fallait étendre la réflexion plus à l'ouest, dans la Méditerranée occidentale d'où venait Rome et où résidaient Gaulois, Ibères et Numides. En effet, l'étude de troupes grecques, mais aussi non grecques offre un point vue

s'exerçant dans le gymnase (*paides, néoi, néaniskoi, néôteroi, aleiphomenoi*). Le but premier de l'éphébie est de préparer des jeunes gens au rôle de citoyens adultes, notamment dans le domaine militaire. Les éphèbes reçoivent, le plus souvent à l'intérieur du gymnase, une éducation civique à caractère militaire prononcé. Ainsi participent-ils à des actions de types militaire et policier. L'auteur traite le sujet dans le quatrième chapitre : *le rôle militaire de l'éphébie* (p. 319-382). Dans le cinquième et dernier chapitre intitulé *Les éphèbes dans les processions et dans les cérémonies d'accueil* (p. 383-432), A. Chankowski étudie la participation de la jeunesse à la vie de la cité. N'étant pas des citoyens adultes, les éphèbes prennent toutefois part à la vie publique notamment lors des fêtes et des solennités communautaires. A. Chankowski a volontairement omis de traiter deux sujets importants ayant trait à l'éphébie et au gymnase : les cultes du gymnase et le lien entre l'institution du gymnase et l'hellénisation. Le premier a déjà été étudié par Édouard Chiricat dans une thèse de doctorat restée inédite (*Les cultes du gymnase en Asie Mineure et dans les îles de l'Égée*, Paris, ÉPHÉ, 2000). Le second demande d'étendre l'enquête à des régions que ne couvre pas l'ouvrage recensé et d'étudier le gymnase et l'éphébie en dehors du cadre de la cité (c'est le cas dans les métropoles des nomes égyptiens, par exemple). Or, l'auteur a choisi de limiter son étude à l'éphébie dans le cadre de la cité. Cette étude dans laquelle il met en lumière le caractère uniforme de l'éphébie dans le monde grec, lui permet de confirmer la vivacité de la vie civique dans les cités de l'époque hellénistique (*Conclusions générales*, p. 433-440). En fin de volume (p. 441-543), on relève un très utile catalogue dans lequel sont présentées 444 sources épigraphiques, numismatiques et littéraires. Ce livre dont l'auteur utilise l'épigraphie et l'anthropologie historique avec une grande maîtrise devient un incontournable dans l'étude de l'éphébie. Jean A. STRAUS

Jean-Christophe COUVENHES, Sandrine CROUZET et Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (Dir.), *Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen. Hellenistic Warfare* 3. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 423 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 38). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-058-7.

Cet ouvrage contient les actes d'un colloque qui s'est tenu à Tours en mars 2007. Comme l'indique clairement le titre, l'ambition des organisateurs de ce colloque était de « réfléchir à l'intérêt des concepts de pratiques et d'identités culturelles dans le cadre de l'histoire militaire méditerranéenne de l'époque hellénistique. » Chemin faisant, la notion de transfert culturel est apparue nécessaire à la compréhension des phénomènes à traiter. Le livre se divise donc en trois parties : identités, pratiques et transferts. Dans une *Introduction* (p. 9-16), J.-Chr. Couvenhes, S. Crouzet et S. Péré-Noguès explicitent le sujet et présentent les différentes communications. La réflexion sur le sujet partait du monde grec et oriental. L'époque hellénistique s'imposait, car un peu moins traitée que l'époque classique, mais riche en diversité (les armées sont royales, civiques, composées de sujets, d'alliés, de citoyens ou de mercenaires). Il apparut rapidement qu'il fallait étendre la réflexion plus à l'ouest, dans la Méditerranée occidentale d'où venait Rome et où résidaient Gaulois, Ibères et Numides. En effet, l'étude de troupes grecques, mais aussi non grecques offre un point vue

comparatif très intéressant. Enfin, les organisateurs ont voulu étudier ce qui constitue l'identité de ces armées hellénistiques en privilégiant trois axes de recherche : affirmations identitaires dans des armées multi-ethniques, pratiques militaires qui témoignent ou révèlent des identités ethniques ou culturelles, enfin, transferts, emprunts, passages dont l'armée est un lieu privilégié. Les différentes communications s'efforcent de répondre aux attentes des organisateurs. Affirmations identitaires dans des armées multi-ethniques : S. Bourdin, *« Le rôdeur devant le seuil ». L'installation de garnisons étrangères sur le territoire des cités d'Italie républicaine (IV^e^-II^e^ siècles a. C.)*, p. 19-34 ; D. Viviers, *Une cité crétoise à l'épreuve d'une garnison lagide : l'exemple d'Itanos*, p. 35-64 ; J. Rzepka, *The Local Self-Defense in a Greek Federal State : Observations on Military Clauses of the Sympoliteia Treaty between Myania and Hypnia in West Lokris*, p. 65-73 ; N. Sekunda, *Neocretans*, p. 75-85 ; D. Dana, *Les Thraces dans les armées hellénistiques : essai d'« histoire par les noms »*, p. 87-115 ; Anne-Marie Adam et S. Fichtl, *Les Celtes dans les guerres hellénistiques : le cas de la Méditerranée orientale*, p. 117-128 ; Anna Chiara Fariselli, *Cartagine e i* misthophoroi *: riflessione sulla gestione delle armate puniche dalle guerre di Sicilia all'età di Annibale*, p. 129-146 ; S. Péré-Noguès, *Réflexions sur le mercenariat en Sicile et dans le monde grec occidental (du milieu du IV^e^ siècle au début du III^e^ siècle a. C.) : « entre textes et témoignages monétaires »*, p. 147-163. – Quand les pratiques militaires témoignent des identités ethniques ou culturelles. A. Nefedkin, *The* lonchophoroi *horsemen in the Hellenistic period*, p. 167-175 ; P. Juhel et D. Temelkoski, *Découverte de nouveaux « boucliers macédoniens » en Pélagonie (République de Macédoine). Aspects archéologiques et réflexions historiques*, p. 177-191 ; A. Noguera Borel, *Mercenaires galates d'Antigonos Gonatas : problèmes de numismatique et de démographie*, p. 193-202 ; B. Legras, *La carrière militaire d'Apollonios fils de Glaukias (*UPZ *I, 14-16)*, p. 203-211 ; Th. Boulay, *La mémoire des faits d'armes dans les cités d'Asie Mineure à l'époque hellénistique : un* polyandrion *à Milet et Lichas fils d'Hermophantos*, p. 213-225 ; Anna Heller, *Des Grecs au service des* imperatores *romains, ou comment rester Grec tout en devenant Romain*, p. 227-244 ; Y. Le Bohec, *L'armée romaine des Gaules en 52 a. C. Et de la nudité des Gauloises*, p. 245-265. – L'armée, lieu privilégié de transferts culturels. Isabelle Warin, *L'armement défensif en fer dans les régions de la Grèce, de la Macédoine et de la Thrace : identités et techniques de fabrication*, p. 269-283 ; G. Bugh, *The Tarantine cavalry in the Hellenistic period : Ethnic or Technic ?*, p. 285-294 ; J.-Chr. Couvenhes, Péripoloi, kryptoi *et* hypaithroi *de la cité athénienne*, p. 295-306 ; Michèle Coltelloni-Trannoy, *Guerre et circulation des savoirs : le cas des armées numides*, p. 307-335 ; S. Crouzet, *L'incendie du camp de Syphax ou comment la ruse vint aux Romains*, p. 337-356 ; Olivier de Cazanove, *Pratiques et rites de la guerre en Italie, entre Romains et Samnites : le passage sous le joug, la légion de lin samnite*, p. 357-370. On attire l'attention du lecteur sur le fait que, pour certains titres, des différences, parfois considérables, existent entre la version donnée dans la table des matières et celle en tête de la contribution. Bibliographie, index des sources et index des noms clôturent un ouvrage appelé à rendre d'immenses services.

Jean A. STRAUS

ou de Déméter, et encore de Poséïdon, qui apparaissent çà et là mais pas clairement. De façon très suggestive le long chapitre XI est consacré à un texte de Pausanias, considéré comme valable pour l'époque classique. Or je ne puis croire à la permanence à l'identique des croyances et des rites, car ceux-ci sont constamment soumis à la nécessité de s'adapter aux changements de société, et la disparition de la royauté d'une part et de l'État lacédémonien, l'arrivée des Romains d'autre part, sont des changements considérables auxquels il a fallu plier l'univers politique et religieux. Par exemple, à l'époque classique, l'espace lacédémonien était structuré autour d'Artémis et surtout d'Apollon le dieu des jeunes hommes. Le dieu avait des sanctuaires en son honneur, sous des épiclèses diverses, partout, et les jeunes gens couraient lors de ses fêtes d'un bout à l'autre du territoire. Ces fêtes étaient sans doute le creuset de l'armée lacédémonienne et les grandes fêtes présentées dans l'ouvrage n'étaient qu'une partie du culte d'Apollon. Mais entre la Sparte classique et celle de Plutarque et de Pausanias le territoire a rétréci, des sanctuaires ont disparu, la formation de la jeunesse ne répond plus aux mêmes besoins, elle est devenue largement folklorique, et nous sommes dans un univers de réinvention de la tradition. Au total donc, un ouvrage intéressant et documenté, qui va prendre place parmi les ouvrages de base sur Sparte, mais qui laisse la stricte historienne que je suis un peu dans la douleur de voir la spécificité de sa discipline, le temps et son corollaire le contexte historique, disparaître derrière l'érudition et sa tendance à l'intemporel.

Jacqueline CHRISTIEN

Denver GRANINGER, *Cult and Koinon in Hellenistic Thessaly*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, X-210 p., 1 carte. (BRILL STUDIES IN GREEK AND ROMAN EPIGRAPHY). Prix : 95 €. ISBN 978-90-04-20710-3.

Ce livre examine la religion d'État de la ligue thessalienne d'environ 196 (réorganisation de la ligue par T. Quinctius Flamininus) à 27 (incorporation de la ligue dans la province romaine d'Achaïe). Il s'agit de décennies de transformation politique et de prospérité économique au cours desquelles on perçoit un déploiement des activités cultuelles dans toute la région. L'auteur met l'accent sur les cultes d'État. Il défend la thèse qu'ils ont joué un rôle central dans le développement heureux de l'identité politique régionale qui fut vitale pour la ligue thessalienne durant ces années d'expansion et de consolidation territoriale. Mais il démontre aussi que les traditions religieuses anciennes des *ethnè* membres de la ligue se maintinrent dans les territoires « nouvellement » thessaliens. Dans certains cas, ces traditions prirent une nouvelle signification en encourageant la persistance d'une identité cultuelle locale à côté d'un idéal politique régional. Dans le premier chapitre (p. 7-42), D. Graninger rappelle l'histoire de la Thessalie depuis l'époque archaïque jusqu'en 27 av. J.-C. Dans le second chapitre (p. 86), il étudie en détail les deux cultes thessaliens – ceux d'Athéna Itonia et de Zeus Eleutherios – et leur relation avec le développement d'une identité thessalienne régionale durant la période hellénistique. Le chapitre III (p. 87-114) est consacré à l'étude des calendriers thessaliens. Les membres de la ligue finissent par mettre au point et adopter un calendrier thessalien commun. Dans le chapitre IV (p. 115-151), l'auteur analyse l'expression cultuelle de l'identité politique à l'étranger. Une pre-

mière partie traite de la signification idéologique de la qualité de membre dans l'amphictionie de Delphes et retrace l'histoire de l'institution. La seconde partie étudie la participation de la Thessalie aux fêtes internationales des époques classique et hellénistique. Un appendice épigraphique (p. 159-182) donne une nouvelle édition de sept listes de vainqueurs à Éleuthérie et d'une liste de vainqueurs à un concours dramatique à Larisa. Cet ouvrage intéressant se termine par une bibliographie, un *index locorum* et un index des sujets. Jean A. STRAUS

Panagiotis P. IOSSIF, Andrzej S. CHANKOWSKI & Catharine C. LORBER (Ed.), *More than Men, Less than Gods. Studies on Royal Cult and Imperial Worship*. Proceedings of the International Colloquium organized by the Belgian School at Athens (November 1-2, 2007). Louvain, Peeters, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, XII-735 p., ill. (STUDIA HELLENISTICA, 51). Prix : 97 €. ISBN 978-90-429-2470-3.

Pendant les deux dernières décennies, la divinisation des souverains, en particulier à l'époque hellénistique et romaine, a fait l'objet d'une attention renouvelée et d'une étude plus féconde concernant son statut aussi bien politique que religieux dans les sociétés qui connurent le phénomène. Une grande avancée théorique avait déjà été marquée grâce au travail classique de Ch. Habicht, qui expliquait les cultes des souverains hellénistiques par le modèle grec des honneurs attribués aux bienfaiteurs des cités : une lecture adaptée ensuite par S. Price au culte impérial romain et récemment mise à jour par J. Ma par rapport aux hiérarchies administratives et religieuses du royaume séleucide. Il manquait pourtant dans ce cadre une tentative de reconsidération générale de deux aspects cruciaux : d'une part la dimension proprement cultuelle des honneurs divins pour les souverains, de l'autre les interactions qui, tout en n'expliquant pas l'origine des cultes royaux hellénistiques, sont pourtant suggérées dans certains cas par les sources anciennes, entre le modèle grec de l'évergétisme et les pratiques orientales d'association entre pouvoir monarchique et sphère divine. On trouve ici une première raison d'accueillir avec intérêt le livre édité par P. Iossif, A. Chankowski et C. Lorber, qui se sont donnés le but louable de relancer la discussion sur le rapport entre souverains et divinités en élargissant le domaine de recherche au Proche-Orient, des États préclassiques à l'empire arsacide, et en remettant en question, à la lumière des regards interdisciplinaires adoptés, quelques points de vue consolidés concernant les axes continuité-rupture, politique-religion, spontanéité-imposition, occidental-oriental, divin-humain. Sur le plan du choix des sources, une importance bien justifiée est finalement reconnue à l'apport de la numismatique, dont l'émanation directe du pouvoir central et la diffusion massive dans la société rendent possibles des études combinant la statistique et l'analyse sémantique pour la compréhension de l'autoreprésentation du pouvoir monarchique par rapport au monde divin (voir surtout H. Gitler ; O. Hoover ; P. Iossif ; C. Lorber ; Z. Sawaya). Un fil rouge se signale aussi dans l'engagement des auteurs à surmonter une dichotomie théorique trop rigide entre humain et divin pour se concentrer plutôt sur les espaces où se déroulent les pratiques cultuelles et s'insèrent les représentations discursives et iconographiques du pouvoir (voir M. B. Garrison ; C. Baurain ; A. Chaniotis ; H. Hauben ; M. Kajava). Il en ressort que les cultes pour les rois ne sont plus envi-

acquise. Est-ce que cela modifie la morgue des aristocraties vis-à-vis du monde du travail, et la vision classique d'une société duale ? Je ne crois pas qu'il faille attendre de l'aristocratie sénatoriale ni plus ni moins de conscience et de distance de classe que celles de l'aristocratie de l'Ancien Régime. Mais il y a le donner à voir d'une élite et d'un pouvoir qui entendent étaler et prolonger leurs privilèges, et la réalité des investisseurs discrets qui cherchent à diversifier leur capital et à compléter la rente foncière par la valeur ajoutée d'un produit artisanal adéquatement commercialisé. Et puis il y a élite et élite. Et dans l'ordre décurional, il devait y avoir un certain nombre de patrons-artisans, voire de ruraux développant sur le domaine un artisanat de qualité. Le sujet est bien (ré)ouvert ; il est bien balisé. L'intelligent croisement des disciplines, ici à l'œuvre, dessine de belles perspectives. Georges RAEPSAET

Julia HOFFMANN-SALZ, *Die wirtschaftlichen Auswirkungen der römischen Eroberung. Vergleichende Untersuchungen der Provinzen Hispania Tarraconensis, Africa Proconsularis und Syria.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 561 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 218). Prix : 84 €. ISBN 978-3-515-09847-2.

Ce gros ouvrage est bâti de manière très systématique. Après un chapitre d'introduction (ch. I, p. 11-28), un second chapitre (ch. II, p. 29-440) est consacré aux trois provinces que l'auteure a choisi d'étudier. Chaque province se voit traitée dans un sous-chapitre dont le plan est identique. Le procédé est intéressant, car il permet une comparaison aisée entre les provinces et leurs régions. Celle-ci est faite dans un chapitre propre, le troisième (p. 441-498). Pour chaque région de chaque province, les sujets suivants sont traités : structure de l'habitat et du peuplement, espace naturel et organisation du sol, activités économiques, organisation du travail, résumé. Le chapitre se termine par les conclusions sur les conséquences économiques de la conquête romaine dans la province en question. Les provinces et régions étudiées sont les suivantes. Ch. II A (p. 29-153). *Hispania Tarraconensis* (le Nord-Est de la péninsule ibérique connue sous le nom de *regio Cessetania* ; la côte sud-est méditerranéenne appelée *regio Contestania* ; le Nord-Ouest de la péninsule ibérique ou *regio Asturia augustana*). – Ch. II B (p. 154-293). *Africa Proconsularis* (le Nord soit la *pertica* de Carthage ; la côte ou Byzacium ; l'hinterland fait des Hautes Steppes). – Ch. II C (p. 294-440). La province de Syrie (Nord-Ouest c'est-à-dire la Tétrapole ; la côte ou la Phénicie ; le désert soit la région de Palmyre). – Comme écrit plus haut, dans le chapitre III, l'auteure se livre à une *recherche comparative sur les conséquences de la conquête romaine sur la structure économique régionale dans les provinces prises en exemple*. Elle y étudie les continuités et les changements dans l'accès aux ressources que sont l'eau, le sol et les matières premières (des travaux facilitent leur accès), dans le poids des différentes activités agricoles, artisanales et commerciales (les quantités semblent accrues) et dans l'organisation du travail. Elle analyse les mécanismes d'intégration dans l'économie du monde romain en mettant l'accent sur l'urbanisation, le rôle économique des villes, l'implication des élites et l'influence de l'État. Restait à répondre à la question : après la conquête, croissance ou déclin économique ? L'auteure penche pour une croissance, mais avec de prudentes réserves. En l'absence de données statistiques, Julia Hoffmann-Salz pouvait

difficilement obtenir de meilleurs résultats que ceux qu'elle présente. L'effort qu'elle a fourni est considérable et mérite l'admiration. Le fait qu'elle ne s'est pas tenue à la seule partie occidentale de l'Empire appelle aussi une mention toute particulière. Il est indéniable que ce livre prendra une place importante dans les études sur l'économie du monde romain. Jean A. STRAUS

Alfred Michael HIRT, *Imperial Mines and Quarries in the Roman World. Organizational Aspects 27 BC - AD 235*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-551 p., 23 fig. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 84 £. ISBN 978-0-19-957287-8.

This book is based on the author's D.Phil. thesis, read at Oxford University in 2004 and reworked and completed in late 2007. It is made up of nine chapters (Introduction, Geological Constraints and Organizational Implications, Mining and Quarrying Districts, Imperial Officials and Extractive Operations, The Roman Army and Imperial Extractive Operations, Imperial Officials and the Allocation of Responsibilities, Private Partners to Imperial Operations: *Occupatores/Coloni* and *Conductores*, The Emperor and Imperial Extractive Operations and Imperial Mining, Quarrying Administration: A Conclusion). In addition there is an appendix, a bibliography and two indexes (one of specific sources and the other a more general one). The working method is in part archaeological and in part epigraphic in that it determines the chronological period studied (from the first century AD to the rarefaction of the epigraphic habit in the Roman world, i.e. in the second quarter of the third century AD). The list of abbreviations (pp. XII-XIV) at the beginning of the book is entirely epigraphic in character while the bibliography is full with references dealing with epigraphy and archaeology (p. 446-483). The final appendix is equally valuable, and thoroughly epigraphic, dealing with the inscriptions on the *pavonazzetto* and white marble at Dokimeion (p. 370-401), those on the Upper Tembris valley (p. 401-409), Portasanta on Chios (p. 409-411), Cipollino at Karystos (p. 411-420), Giallo Antico at Simitthus (p. 420-428), Granodiorite at Mons Claudianus (p. 428-438), Carrara marble at Luna (p. 438-42), and those of Parian and other marbles (p. 442-445) The use of literary sources on the other hand is, although frequent, limited in scope owing to the paucity of available references. The same is true of numismatic sources which are alluded to but rarely. – The author is cautious in his work and careful not to drift away from the available evidence in his reasoning. This is why the book begins in the Eastern Desert of Egypt, given that "the inscriptional and archaeological evidence for districts outside Roman Egypt is far from abundant" (p. 53). In this region, the quarries seem to have been highly concentrated in small areas of operation, which was also true of other quarries such as those of Simitthus/Chemtou, Dokimeion/Bacakale, Karystos or Luna/Carrara, even taking into account the fact that sometimes, as at Luna, it is difficult to distinguish between the ancient areas of exploitation from the medieval or modern ones (p. 29). The same appears to have been the case in mining districts such as Alburnus Maior (Dacia), where operations and mining settlements seem to have been concentrated in areas as small as 5.5 square km (p. 41). As the author reveals, Roman quarries and mines were not always owned by the emperor,

l'objet d'études régulières, mais est suffisamment complexe pour demander des mises à jour périodiques. Celles présentées dans ce recueil sont de très bonne qualité. Dans l'*Introduction* (p. 15-42), les deux éditeurs abordent les problèmes de définition afin de mieux cerner ce que sont les *reges socii et amici populi romani*, les « rois, alliés et amis du peuple romain. » Le terme « roi-client » n'apparaît pas dans les sources antiques. Il y est question d'*amicitia* plutôt que de *clientelia*. Mais, par commodité, on continuera à parler de rois-clients. Les deux auteurs précisent que les études reprises dans le livre sont consacrées aux relations amicales que Rome a entretenues avec les nombreux rois et princes du Proche-Orient en étendant l'espace géographique au Pont et à l'Égypte. Ils regrettent à peine l'absence d'une étude sur les royaumes d'Hérode et des Nabatéens, car ces deux États ont fait l'objet de colloques ou de travaux récents. Dans la partie intitulée *Outlook*, deux études présentent le sujet du point de vue romain (O. Hekster, *Trophy Kings and Roman power : a Roman perspective on client kingdoms*, p. 45-55 ; l'« exhibition » de rois à Rome, vaincus ou bénéficiaires d'une éducation romaine digne de la classe supérieure, contribue à la mise en place de l'idéologie impériale) et du point de vue parthe (R. Fowler, *King, Bigger King, King of Kings : structuring power in the Parthian world*, p. 57-77 ; l'histoire d'Izatès, roi d'Adiabène – Josèphe, *Ant.* 20, 17-96 – comme étude de cas d'une royauté cliente dans le « Near West » parthe). Sous le titre *Themes*, la seconde partie rassemble des études thématiques dans lesquelles sont traités la diffusion de la citoyenneté romaine parmi les rois et princes du Proche-Orient sous la République et le début de l'Empire (A. Raggi, *The first Roman citizens among Eastern dynasts and Kings*, p. 81-97), le monnayage des rois-clients (K. Dahmen, *With Rome in mind ? Case studies in the coinage of client Kings*, p. 99-112), l'idéologie religieuse royale (T. Kaizer, *Kings and Gods : some thoughts on religious patterns in Oriental principalities*, p. 113-124) et les relations amicales entre Rome et les royaumes-clients dans la poésie latine (L. Morgan, *Bithynia : poets, provinces and clients*, p. 125-135). Dans la partie *Case studies* se trouvent des études de cas consacrées à l'Égypte, au Pont, à la Commagène, à Émèse et à l'Osrhoène : R. Strootman, *Queen of Kings : Cleopatra VII and the Donations of Alexandria*, p. 139-157, A. Primo, *The client kingdom of Pontus between Mithridatism and philoromanism*, p. 159-179, Margherita Facella, *Advantages and disadvantages of an allied kingdom : the case of Commagene*, p. 181-197, A. Kropp, *Earrings*, nefesh *and* opus reticulatum : *self-representation of the royal house of Emesa in the first century AD*, p. 199-216, M. Sommer, *Modelling Rome's Eastern frontier : the case of Osrhoene*, p. 217-226. Deux contributions trouvent place dans la partie intitulée *Variations & alternatives*. L'absence de royauté à Palmyre avant Odénath et Zénobie est considérée comme une « variation » de la royauté cliente (Jean-Baptiste Yon, *Kings and princes at Palmyra*, p. 229-240), le monde des confédérations nomades, comme une « alternative » (Ulf Scharrer, *The problem of nomadic allies in the Roman Near East*, p. 241-335). Outre la qualité des études, on relève une abondante bibliographie et de copieux index qui rendent désormais cet ouvrage « incontournable » pour tous ceux qui s'intéressent au sujet.

Jean A. STRAUS

Richard ALSTON, Edith HALL & Laura PROFFITT (Ed.), *Reading Ancient Slavery*. Londres, Bristol Classical Press, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, X-235 p., ill. Prix : 25 £. ISBN 978-07156-3868-2.

La quatrième de couverture éclaire les intentions des éditeurs du volume : les études sur l'esclavage antique ont eu tendance à s'appuyer sur des types particuliers de sources – inscriptions, sources légales et exposés historiques – tandis que les représentations littéraires de l'esclavage ont été relativement sous-exploitées. Pourtant ces dernières éclairent les idéologies qui ont permis à l'esclavage d'être pratiqué tout au long de l'Antiquité pour ainsi dire sans opposition et permettent de comprendre comment et pourquoi l'esclavage fut débattu et, dans une certaine mesure, expérimenté par les Grecs et les Romains. Les onze contributions rassemblées dans cet ouvrage proviennent d'un colloque qui s'est tenu en décembre 2007 au Royal Holloway College de l'Université de Londres et à la British Library à l'occasion du bicentenaire de la promulgation de l'acte parlementaire abolissant le commerce des esclaves dans les colonies britanniques. Dans une première contribution, R. Alston rappelle comment on a généralement étudié l'esclavage au XX^{e} s., le plus souvent en référence à la tradition marxiste, ce qui amène à traiter des sujets suivants : les esclaves constituent-ils une classe ? existe-t-il un mode de production esclavagiste ? qu'est-ce qu'une société esclavagiste ? etc. Il présente les buts poursuivis et les méthodes utilisées par les participants au colloque : en gros, retour aux sources littéraires en utilisant les méthodes les plus modernes pour les interpréter afin de retrouver l'impact psychologique et social de l'esclavage ancien depuis Homère, Aristote, la tragédie grecque, la poésie romaine et l'interprétation des rêves dans la Rome impériale (*Rereading Ancient Slavery*, p. 1-33). Voici le titre des autres contributions. P. Rankine, *Odysseus as Slave : The Ritual of Domination and Social Death in Homeric Society*, p. 34-50 ; Leanne Hunnings, *The Paradigms of Execution : Managing Slave Death from Homer to Virginia*, p. 51-71 ; B. Nikolsky, *Slavery and Freedom in Euripides' Cyclops*, p. 121-132 ; S. Sara Monoson, *Navigating Race, Class, Polls and Empire : The Place of Empirical Analysis in Aristotle's Account of Natural Slavery*, p. 133-151 ; L. Proffitt, *Family, Slavery and Subversion in Menander's Epitrepontes*, p. 152-174 ; W. Fitzgerald, *The Slave as Minimal Addition in Latin Literature*, p. 175-191(does the study of slavery through Latin literature constitue a step backwards, confirming that it is the experience of the slave-owner that is interesting and significant ?) ; Deborah Kamen, *Slave Agency and Resistance in Martial*, p. 192-203 ; E. Hall, *Playing Ball with Zeus : Strategies in Reading Ancient Slavery through Dreams*, p. 204-228 (utilisation des *Oneirocritica* d'Artémidore). Deux intervenants au colloque ont analysé les représentations figurées d'esclaves dans le monde grec : W. G. Thalmann, *Some Ancient Greek Images of Slavery*, p. 72-96 et Kelly L. Wrenhaven, *Greek Representations of the Slave Body : A Conflict of Ideas ?*, p. 97-120. Je ne suis pas certain que les sources littéraires aient été vraiment négligées dans l'étude de l'esclavage antique. Mais la manière dont elles sont utilisées dans ce recueil d'études est particulièrement intéressante et fructueuse.

Jean A. STRAUS

croit plutôt que le personnage d'Alexandre fait de chair et de sang a brisé la barrière entre humanité et divinité et convient mieux comme précurseur du Christ. L'ouvrage est intéressant, mais, comme l'écrivent sur la jaquette deux éminents savants, il l'est surtout parce qu'O. Amitay « thoroughly and convincingly traces the idea of Alexander the Great as the son of (a) god » (R. Stoneman) et « traces the relationship between Alexander and the Greek hero Herakles, the heroic ancestor of the Argead dynasty. This has never been done before and represents a significant contribution to Alexander scholarship » (S. Burstein). Aucune appréciation sur le lien entre Alexandre et Jésus. N'est-ce pas parce la vie, la pensée et le mythe du Christ s'expliquent mieux dans un contexte juif même si, dès Paul, une partie en a été hellénisée ? Jean A. STRAUS

Joseph MÉLÈZE MODRZEJEWSKI, *Un peuple de philosophes. Aux origines de la condition juive.* Paris, Fayard, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 462 p. (LES QUARANTE PILIERS). Prix : 26,40 €. ISBN 978-2-213-66187-2.

Après trois volumes dans lesquels sont rééditées des études mises à jour sur les droits antiques, plus particulièrement dans l'Égypte gréco-romaine (*Droit impérial et traditions locales dans l'Égypte romaine, Statut personnel et liens de famille dans les droits de l'Antiquité*, Aldershot, 1990 et 1993 ; *Droit et justice dans le monde grec et hellénistique*, Varsovie, 2011, cf. *infra*), J. Mélèze-Modzejewski livre ici un recueil d'études sur les Juifs et le judaïsme retravaillées afin d'en faire un livre savant, mais agréable à lire. La matière se répartit en vingt-sept chapitres regroupés en cinq parties. Première partie : *Confrontation. Juifs et Grecs, la rencontre*. 1. *L'image du Juif dans la pensée grecque vers 300 avant notre ère*. 2. *Philiskos de Milet et le jugement de Salomon : la première référence grecque à la Bible*. 3. *« Citoyens » et « autres » : aux sources de l'antisémitisme païen*. 4. *« Faisons alliance avec les nations » : une crise d'identité juive au II^e siècle avant notre ère* (la crise maccabéenne). – Deuxième partie : *L'expérience d'un judaïsme non rabbinique*. 5. *Préjugé et illusion : l'origine de l'entité judéo-chrétienne*. 6. *Le judaïsme alexandrin : l'invention de la diaspora*. 7. *Philon d'Alexandrie : la primauté du législateur*. 8. *Jonathas le migrant : la diaspora au singulier* (commentaire d'un testament ptolémaïque, *P.Petrie*^{2} 14 , dans lequel apparaît un Juif débiteur). – Troisième partie : *Loi du Seigneur et « loi du royaume »*. 9. *Tora et* nomos : *comment la Tora est devenue une « loi civique » pour les Juifs d'Égypte*. 10. *Un drame judiciaire judéo-alexandrin* (*3 Maccabées* : les Juifs persécutés dans l'hippodrome d'Alexandrie). 11. *La fiancée adultère* (« un homme peut-il porter l'accusation d'adultère, en vertu du droit qui est reconnu au mari (*iure mariti)*, contre la jeune fille qui, alors qu'elle était sa fiancée, fut donnée par son père en mariage à un autre ? »). 12. *Un divorce à l'alexandrine* (commentaire du *BGU* IV 1102, accord conclu par des époux juifs à l'occasion de leur divorce). – Quatrième partie : *Les Fractures*. 13. *Génocide et fiscalité. La fin de la communauté juive d'Égypte* (à la lumière des papyrus). 14. *Juif, Grec et Romain : les tourments de Paul de Tarse*. 15. *Une pensée juive du christianisme*. – Cinquième partie : « Mutilare genitalia ». *Les fondements de la matrilinéarité juive* (comment est-on passé du principe de la filiation patrilinéaire à celui de la filiation matrilinéaire ? ainsi que « les

délits visant à transformer la configuration naturelle des organes sexuels, et plus précisément la circoncision, assimilée par les Grecs et le droit romain à la castration » et frappée d'un interdit à l'échelle de l'Empire). 16. *Père ou mère ?* 17. *Les tannaïm et la jurisprudence romaine*. 18. *« Belle apparence » et signe d'Alliance*. 19. *Circoncision et baptême*. 20. *La chasse aux castrateurs*. 21. *L'édit d'Hadrien : témoignages papyrologiques*. 22. *« Heure de la destruction » et faux prépuces*. 23. *Manipulations génitales et* « humanitas » *du prince*. 24. *Démographie et droit : du bon usage du mariage mixte*. 25. *Privilège impérial*. 26. *La déchéance du père juif*. 27. *Un nouvel équilibre*. Ceux qui connaissent l'œuvre de l'auteur reconnaîtront la plupart du temps les études anciennes sous les nouveaux titres. La cinquième partie a connu une première version, plus brève, en anglais et en hébreu. La présente version française est inédite. On accueille avec beaucoup de sympathie et d'intérêt ce livre dans lequel l'auteur fait cohabiter avec une grande maestria judaïsme, christianisme, droit et papyrologie.

Jean A. STRAUS

Daniela DUECK & Kai BRODERSEN, *Geography in Classical Antiquity*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 15 x 22,5 cm, XVI-142 p., 4 fig. (KEY THEMES IN ANCIENT HISTORY). Prix : 45 £ (relié) ; 17.99 £ (broché). ISBN 978-0-521-19788-5 ; -12025-8.

Après avoir consacré deux ouvrages à l'étude de Strabon, Daniela Dueck publie le présent livre qui en constitue en quelque sorte le prolongement. Celui-ci comporte cinq chapitres – dont le quatrième a été rédigé par Kai Brodersen –, un tableau chronologique des auteurs et/ou des œuvres citées, une bibliographie regroupant des études devenues classiques et des travaux récents, ainsi qu'un index des noms de personnes et de lieux. Le premier chapitre, qui sert d'introduction, comporte quatre sections. Daniela Dueck commence par préciser que le domaine étudié s'étend de la période archaïque à la fin de l'empire romain et que l'espace temporel délimité de la sorte est scandé par trois événements majeurs : la colonisation grecque entre le VIII^e^ siècle et le VI^e^ siècle av. J.-C., les conquêtes d'Alexandre et la consolidation de l'empire romain sous les règnes d'Auguste, de Claude et de Trajan ; elle relève également les caractéristiques qui, tantôt séparent, tantôt rapprochent la discipline élaborée par les Anciens des pratiques scientifiques d'aujourd'hui : (1) émergence de la géographie en raison d'impératifs commerciaux, militaires, administratifs plutôt que grâce à des recherches effectuées par des savants ; (2) discussions sur la forme de la terre, sur la proportion terres fermes-mers, sur les relations entre le climat et la diversité ethnologique ; (3) géographie centrée sur l'homme, habitant la terre et intégré dans une nature à laquelle il s'adapte et qu'il exploite ; (4) techniques qui ont permis aux Anciens de progresser dans leurs connaissances. La deuxième section définit les différents termes dont les Anciens se sont servis pour nommer des ouvrages consacrés de manière spécifique à la géographie et aborde la question controversée de l'existence d'une écriture propre à la prose géographique des Grecs et des Latins. La troisième section traite des relations entre la géographie et la politique. La quatrième section met en évidence les traits qui distinguent la géographie des Grecs et celle des Latins, par ailleurs proches par de nombreux aspects : la géographie grecque, fondée essen-

Adrienne MAYOR, *The Poison King. The Life and Legend of Mithradates. Rome's Deadliest Enemy.* Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XXII-448 p., 10 pl., 75 fig., 9 cartes. Prix : 20.95 £. ISBN 978-0-691-12683-8.

Voici sans doute la biographie la plus complète de Mithridate (je conserve cette orthographe du nom plus traditionnelle que celle adoptée par l'auteure) qui nous conduit de 134, date probable de sa naissance, jusqu'à 63, année de son suicide. En quinze chapitres et deux appendices, A. Mayor nous dit tout ce que l'on peut savoir sur le « roi empoisonné ». Le récit se déroule selon la chronologie, si ce n'est que dans le premier chapitre, l'auteure dramatise les choses, en décrivant d'emblée le massacre des Romains et des Italiens perpétré par Mithridate en Anatolie et dans les îles de l'Égée en 88. L'auteure utilise toutes les sources disponibles avec beaucoup d'à-propos. Quand les sources en disent trop peu à son goût, elle n'hésite pas à reconstituer des faits et des situations. « Sauf pour quelques détails significatifs, nous sommes laissés dans l'obscurité au sujet du retour à la maison de Mithridate. Voici une reconstruction de la manière dont les choses peuvent s'être passées, fondée sur les faits enregistrés par Justin » (p. 123). La reconstitution peut se faire en se servant de parallèles. Ainsi en est-il, par exemple, de l'enfance et de l'adolescence de Mithridate que l'auteure reconstruit par endroit en utilisant ce que l'on sait de l'éducation des princes de l'époque. Le procédé ne se défend qu'employé avec une extrême prudence. L'illustration aussi suggère plus qu'elle ne prouve. Deux exemples suffiront. La statue de bronze datée des environs de 150-125 qui représente un jeune garçon chevauchant un étalon ne représente pas le jeune Mithridate à cheval, mais peut donner au lecteur l'idée de ce qu'était l'éducation équestre du prince (fig. 3.1). De même, la peinture d'André Castaigne de 1895 qui représente deux jeunes enfants apprenant la lutte dans un stade antique peut servir à illustrer l'éducation physique du jeune Mithridate (fig. 3.3). On se trouve parfois en présence de suppositions, A. Mayor ne s'en cache pas. « Les sources anciennes disent seulement que Mithradate retourna à Sinope et reprit son trône, nous laissant imaginer comment ces événements se passèrent en fait » (p. 97). « Supposons qu'il y avait … » (p. 123). « Imaginons l'un de ces banquets » (p. 237). Cette façon de faire a le mérite de rendre le récit très concret et vivant même si les plus stricts des savants l'accepteront avec un rien de réticence. A. Mayor est particulièrement à l'aise quand elle aborde les aspects scientifiques de la biographie de Mithridate : phénomènes célestes et, surtout, tout ce qui touche aux poisons. Il est vrai qu'elle est l'auteure d'un livre sur la guerre biologique et chimique dans l'Antiquité, *Greek Fire, Poison Arrows, and Scorpion Bombs : Biological and Chemical Warfare in the Ancient World* (Londres, Duckworth, 2003). Cette biographie savante se lit comme un roman. Jean A. STRAUS

Ted KAIZER & Margherita FACELLA (Ed.), *Kingdoms and Principalities in the Roman Near East.* Stuttgart, F. Steiner, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, 440 p., 22 fig. (ORIENS ET OCCIDENS, 19). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-09715-4.

Comme l'indique le titre, les contributions rassemblées dans ce volume ont trait aux royautés et principautés du Proche-Orient clientes de Rome. Le sujet, énorme, fait

typologique articulée en trois périodes. Sous l'impulsion d'Hadrien, les émissions de la première période se caractérisent par une grande abondance de sujets renvoyant au patrimoine culturel et monumental de la cité – chacun est illustré, examiné, mis en contexte et largement discuté. À partir du règne de Septime Sévère, le monnayage argien sert d'appoint à la production impériale et devient de ce fait beaucoup plus romanisé et banalisé, partageant de nombreux types avec d'autres cités (types « coordonnés »), ce qui le rend moins intéressant pour une étude proprement argienne. Enfin, d'Alexandre Sévère à Gallien, la typologie très pauvre laisse souvent la place à de simples marques de valeur, qui se révèleront néanmoins précieuses pour l'étude des dévaluations du IIIe siècle. L'aspect métrologique du monnayage argien est, en effet, abordé dans une troisième partie, et confronté, lorsque les échantillons sont comparables, aux données recueillies pour d'autres monnayages péloponnésiens, sensés partager un même système monétaire. Il apparaît ainsi que les réductions pondérales constatées à Argos ne correspondent pas toujours à celles qui avaient été relevées à Sparte par S. Grunauer et que l'on croyait généralisées. Par ailleurs, le manque de cohérence de la métrologie monétaire péloponnésienne sous Septime Sévère, époque d'abondantes frappes, trouve peut-être une explication dans la division, observée à Argos, de la production en deux réseaux visiblement distincts, qui se seraient référés à deux systèmes métrologiques différents. Pour la période la plus tardive, jalonnée d'une série de dévaluations, l'usage de marques de valeur sous Gordien et ses successeurs aide à fixer les étapes de l'allègement de l'as. L'étude se termine par un aperçu comparé de la circulation des monnaies argiennes et péloponnésiennes dans le Péloponnèse, à Argos et, ce qui est plus inattendu, à Doura-Europos ! Véronique VAN DRIESSCHE

Joseph MÉLÈZE MODRZEJEWSKI, *Droit et justice dans le monde grec et hellénistique.* Varsovie, University, 2011. 1 vol. 17 x 23,5 cm, XX-565 p. (THE JOURNAL OF JURISTIC PAPYROLOGY. Suppl., 10). Prix : 76,85 €. ISBN 978-83-918250-9-9.

En plus d'un inédit – *La loi dans l'Antiquité* (p. 3-15) –, ce volume rassemble vingt-trois travaux de l'auteur concernant le droit grec et hellénistique, travaux qui restaient dispersés à travers des périodiques, des volumes de mélanges ou des actes de congrès et qui s'étalent sur une cinquantaine d'années. On n'a toutefois pas affaire à une simple réimpression. La forme des contributions a été améliorée et les principales références bibliographiques complétées. Leur titre est la plupart du temps modifié par rapport à celui de l'édition originale afin de devenir le titre de chapitres. Une préface d'Eva Cantarella présente *Joseph Mélèze Modrzejewski et les études de droit grec* (p. XIII-XVIII). Un index des sources, un index des personnages et une bibliographie sommaire explicitant les abréviations utilisées dans les notes clôturent l'ouvrage (p. 535-565). Celui-ci se compose de cinq parties. La première, *Sources du droit*, est faite de quatre chapitres : I. la contribution inédite citée ci-dessus, II. *Droit ptolémaïque* (p. 17-42 = *Iura* 15, 1964, p. 32-56), III. Prostagmata *et* diagrammata (p. 43-61 = *Mélanges W. Seston*, Paris, 1974, p. 365-380), IV. *L'« ordonnance sur les cultures »* (p. 63-87 = *RD* 72, 1994, p. 1-20). La seconde, *Justice à l'œuvre*, comprend cinq chapitres : V. Adikia (p. 91-110 = *Iura* 10, 1959, p. 67-85), VI. *La justice des*

Lagides (p. 111-139 = M.-Th. le Dinaret, éd., *L'Orient méditerranéen, de la mort d'Alexandre au I^er^ s. av. n.è.*, Nantes, 2003, p. 281-302), VII. *Continuités égyptiennes* (p. 141-177 = Mélanges Kunderewicz, Łódź, 1986, p. 11-44), VIII. *Un partage de compétences* (p. 179-192 = *Le monde grec. Hommage à Claire Préaux*, Bruxelles, 1975, p. 699-708), IX. *Une préhistoire des droits de l'homme* (p. 193-207 = *RD* 65, 1987, p. 345-356). Sept chapitres se trouvent dans la troisième partie intitulée *Délits et sanctions* : X. *L'homicide* (p. 211-231 = *Symposion 1990*, Cologne-Weimar-Vienne, 1991, p. 3-16), XI. *Le prix du sang* (p. 233-244 = *Iura* 8, 1957, p. 93-101), XII. *La délation* (p. 245-254 = *La délation* (Autrement), Paris, 1987, p. 169-175), XIII. *Le délit religieux* (p. 255-271 = *Symposion 1993*, Cologne-Weimar-Vienne, 1994, p. 201-214), XIV. *Injure verbale* (p. 273-291 = *Anthropologies juridiques. Mélanges P. Braun*, Limoges, 1998, p. 569-585), XV. *L'apostasie* (p. 293-315 = *Au-delà des frontières. Mélanges W. Wołodkiewicz*, Varsovie, 2000, p. 553-572), XVI. *L'*apotympanismos (p. 317-338 = *Symposion 2007*, Vienne, 2008, p. 229-245). Les *Actes privés* sont étudiés dans la quatrième partie qui rassemble quatre chapitres : XVII. *Le document privé : essai d'une taxonomie* (p. 341-357 = *Atti del XVII Congresso internazionale di papirologia*, Naples, 1984, p. 1173-1187), XVIII. *La famille en droit hellénistique : permanences et mutations* (p. 359-378 = Nonagesimo anno. *Mélanges J. Gaudemet*, Paris 1999, p. 261-280), *Le droit de la famille dans les lettres privées* (p. 379-406 = *JJP* 9/10, 1956, p. 339-363), XX. *Pères et fils dans l'Égypte hellénistique* (p. 407-415 = *Symposion 2009*, Vienne, 2010, p. 15-21). Quatre chapitres figurent dans la cinquième partie qui porte le titre *Continuités grecques dans le monde romain* : *Comment être Grec en Égypte sous l'Empire ?* (p. 419-444 = *Aristote et Athènes. Aristoteles and Athens*, Fribourg, 1993, p. 1-24), XXII. *La décade contre l'hebdomade* (p. 445-465 = *Symposion 2001*, Vienne, 2005, p. 247-262), XXIII. *Les titulatures impériales* (p. 467-474 = *RD* 43, 1965, p. 644-649), XXIV. *Un empire universel ?* (p. 475-496 = *Les lois des Romains*, Naples-Camerino, 1977, p. 478-490). Un appendice intitulé *Portraits de disparus* donne la nécrologie de R. Taubenschlag, Claire Préaux, Ch. Sasse, E.J. Bickerman, H.J. Wolff, H. Kupiszewski, P. Braun, J. Gaudemet (p. 499-534). On ne cachera pas la satisfaction que l'on a de disposer de manière aussi commode d'une série d'articles « rafraîchis » de J. Mélèze-Modzejewski. Jean A. STRAUS

Nikolaos PAPAZARKADAS, *Sacred and Public Land in Ancient Athens*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, XII-395 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-969400-6.

Il est heureux que N. Papazarkadas ait mis à jour et publié la thèse qu'il a soutenue à Oxford en 2004, car cette étude approfondie est désormais un outil de travail indispensable. L'introduction, qui passe en revue un grand nombre de publications depuis A. Boeckh, établit dès le départ la différence entre les terres sacrées, propriétés des dieux, et les terres publiques, qui appartenaient au *dèmos* : distinction fondamentale, qui n'a pas toujours fait l'unanimité dans le passé, mais qui rejoint celle de plusieurs publications récentes, dont les miennes. Le chapitre suivant est logiquement consacré aux terres sacrées, *téménè*, appartenant à Athéna et aux autres dieux à la fois

Melina TAMIOLAKI, *Liberté et esclavage chez les historiens grecs classiques*. Paris, PUPS, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 503 p. (HELLENICA). Prix : 28 €. ISBN 978-2-84050-688-1.

L'interdépendance de la liberté et de l'esclavage est une réalité incontestable de la civilisation grecque. Toutefois, selon M. Tamiolaki, il n'existe aucune étude systématique qui combine également les deux perspectives. Les travaux sur la liberté sont bien distincts de ceux sur l'esclavage : ils mettent l'accent sur le caractère politique de la notion de liberté, sur sa liaison avec les guerres médiques et la démocratie athénienne. En revanche, les travaux sur l'esclavage insistent souvent sur le caractère social du problème de l'esclavage, sur son importance pour la cité grecque et la démocratie, mais ils ne s'interrogent pas sur sa relation avec la notion de liberté. Même les études qui traitent des deux perspectives maintiennent cette façon d'envisager les problèmes. En effet, les experts de l'esclavage sont susceptibles de minimiser l'importance de la notion de liberté politique et les experts de la liberté de défendre l'idée que cette notion constitue un facteur de la civilisation grecque plus déterminant que la présence des esclaves. M. Tamiolaki traite le sujet en se fondant sur la pensée des trois historiens grecs majeurs des V^e^ et IV^e^ siècles, Hérodote, Thucydide, Xénophon, car toutes les sortes de liberté et d'esclavage apparaissent dans leur corpus (liberté politique, individuelle, philosophique, esclavage individuel et métaphorique). Parmi les questions auxquelles elle souhaite apporter une réponse, on relève en particulier : si la liberté et l'esclavage ont vraiment marché de pair, de quelle manière cette coexistence a-t-elle été effectuée ? De quelle sorte de liberté parle-t-on et de quelle sorte d'esclavage ? Peut-on parler d'une pensée homogène sur la liberté et l'esclavage ou y a-t-il des nuances et des accentuations selon l'auteur, l'époque, etc. ? Le travail est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteure examine la question de la liberté et de l'esclavage dans les relations entre les cités ou les peuples. Elle consacre un chapitre à chacun des trois historiens. Dans la deuxième partie, l'auteure traite la question de la liberté et de l'esclavage à l'intérieur de la cité. Ici aussi, elle consacre un chapitre respectivement à Hérodote, Thucydide et Xénophon. Ce dernier permet un traitement plus approfondi de la question de la tyrannie et du rôle des esclaves. Dans la troisième partie, l'auteure analyse la question de la liberté et de l'esclavage en dehors de la cité en se fondant sur la pensée de Xénophon. Elle consacre un chapitre à l'étude des ambiguïtés et des limites de la soumission volontaire au chef charismatique telle qu'elle se présente dans l'Empire (*Cyropédie*), dans l'*oikos* (*Économique*) et dans l'armée (*Anabase*). Dans un second chapitre, elle examine d'une part le cas de Socrate comme chef exceptionnel, d'autre part la réflexion sur la liberté du monde intérieur. L'ouvrage comprend encore deux appendices (App. I. *Thuc. 1.101.2. Traduction et interprétation* ; App. II. *La conspiration de Cinadon, la crainte des hilotes et la présentation de Xénophon*) et un tableau qui présente les mots les plus importants relatifs à la liberté et à l'esclavage chez les trois historiens. Il se termine par dix pages de conclusions. Liberté, esclavage, méthode historique d'Hérodote, Thucydide et Xénophon sont les principaux sujets que traite M. Tamiolaki. Ce faisant, elle est amenée à aborder aussi une multitude d'autres points moins centraux, mais toujours intéressants (*e.g.* la notion d'*eunoia*). Tous ceux que l'histoire grecque des V^e^ et IV^e^ s. intéresse tireront grand profit de la lecture de ce livre très riche. Jean A. STRAUS

Onno M. VAN NIJF & Richard ALSTON (Ed.), *Political Culture in the Greek City after the Classical Age.* Louvain, Peeters, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XI-349 p., 23 fig. (GRONINGEN-ROYAL HOLLOWAY STUDIES ON THE GREEK CITY AFTER THE CLASSICAL AGE). Prix : 75 €. ISBN 978-90-429-2319-5.

Le Collège Royal Holloway de l'Université de Londres et le département d'histoire de l'Université de l'État à Groningue ont mené ensemble un projet scientifique international intitulé *The Greek City after the Classical Age*. Cinq ateliers se sont tenus de 2003 à 2006 dont plusieurs travaux sont ou seront publiés dans les *Groningen-Royal Holloway Studies on the Greek City after the Classical Age*. Un premier volume rassemble les études sur *Feeding the ancient Greek city* (Louvain, 2008). Le second fait l'objet de ce compte rendu. Un troisième est sous presse et porte sur la religion, les cultes et les fêtes : *Cults, Creeds and Identities in the Greek City after the Classical Age*. Le volume recensé reprend des travaux du premier atelier sur la culture politique et du troisième sur les communautés dans la cité. En effet, il est apparu qu'il y avait une grande convergence dans le traitement de ces deux sujets par les différents auteurs. Dans l'introduction, O. M. van Nijf et R. Alston font l'historique de la manière dont les spécialistes ont considéré l'état de la cité grecque et, par conséquent, la façon de mener la politique de l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive : la cité n'est pas morte en 338 av. n. è. à Chéronée, elle se porte bien à l'époque hellénistique et atteint même son *acmè* sous l'Empire, mais sous des aspects différents de ceux de l'époque classique. Par exemple, dans les assemblées, les Romains auront tendance à abandonner le principe d'égalité entre citoyens (*isonomia*) au profit du rang et de la hiérarchie en favorisant l'action des notables (sur ce point, voir aussi Chr. Mann & P. Scholz, éd., *"Demokratie" im Hellenismus : Von der Herrschaft des Volkes zur Herrschaft der Honoratioren ? = Die hellenistische Polis als Lebensform*, t. 2, Berlin, 2011). D'un point de vue méthodologique, tous les auteurs dont les contributions figurent dans ce volume partagent l'idée que la politique ne se limite pas aux institutions politiques traditionnelles : assemblées, magistrats, etc. Un trait marquant de la cité grecque tardive est la politisation d'aspects de la vie civique comme l'organisation de l'espace public, la haute culture littéraire, les pratiques funéraires, etc. Comme le titre de l'ouvrage l'indique clairement, ces auteurs s'intéressent donc à la culture politique (*Political culture in the Greek city after the classical age : introduction and preview*, p. 1-26). Douze chapitres aux titres explicites abordent d'une manière ou d'une autre le thème de la *vibrant urban political culture*. 1. I. Arnaoutoglou, « Ils étaient dans la ville, mais tout à fait en dehors de la cité ». *Status and identity in private religious associations in Hellenistic Athens*, p. 27-48 ; 2. Monika Trümper, *Where the Non-Delians met in Delos. The meeting-places of foreign associations and ethnic communities in Late Hellenistic Delos*, p. 49-100 ; 3. Dorothy J. Thompson, *Ethnic minorities in Hellenistic Egypt*, p. 101-118 ; Kaja Harter-Uibopuu, *Money for the* polis*. Public administration of private donations in Hellenistic Greece*, p. 119-139 ; 5. R. Strootman, *Kings and cities in the Hellenistic Age*, p. 141-153 ; 6. E. Ch. L. van der Vliet, *Pride and participation. Political practice, euergetism, and oligarchisation in the Hellenistic* polis, p. 155-184 ; 7. A. Zuiderhoek, *Oligarchs and benefactors. Elite demography and euergetism in the Greek east of the Roman Empire*, p. 185-195 ;

8. G. Salmeri, *Reconstructing the political life and culture of the Greek cities of the Roman Empire*, p. 197-214 ; 9. O. M. van Nijf, *Public space and the political culture of Roman Termessos*, p. 215-242 ; 10. L. E. Tacoma, *The councillor's dilemma. Political culture in third-century Roman Egypt*, p. 243-261 ; 11. Roberta Mazza, *Households as communities ?* Oikoi *and* poleis *in Late Antique and Byzantine Egypt*, p. 263-286 ; 12. J. Tuck, *The* oikoi *and civic government in Egypt in the fifth and sixth centuries*, p. 287-303. L'*Épilogue : Post-politics and the ancient Greek city* (p. 307-336) est dû à R. Alston (e.g. « we need to re-engage the history and political thought of the Hellenistic and Roman periods with contemporary political thought in order to better understand the developments in the *poleis* after the Classical period », « the institutions of the *polis* remained, but it is only extreme legalistic or constitutionalist interpretation that locate the heart of politics in institutional arrangements. The perceived change between the periods was dynamic »). Chaque contribution est accompagnée d'une bibliographie qui lui est propre (on peut maintenant ajouter çà et là Susanne Carlsson, *Hellenistic Democracies. Freedom, Independence and Political Procedure in Some East Greek City-States*, Stuttgart, 2010). Les index des sources et des sujets valorisent encore l'ouvrage. Si tous les articles de ce bon livre méritent d'être lus, l'introduction et l'épilogue ont droit à une mention particulière parce qu'ils présentent le sujet et donnent une vue d'ensemble de manière claire et complète.

Jean A. STRAUS

Andrzej S. CHANKOWSKI, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie mineure.* Paris, De Boccard, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 621 p., 2 cartes. (CULTURE ET CITÉ, 4). Prix : 85 €. ISBN 2-7018-0305-0.

Dès l'Antiquité, le gymnase et les éphèbes qui le fréquentent sont considérés comme des marques d'hellénisme par excellence. La présence du gymnase et de l'éphébie permettrait même de décider si l'on a affaire ou non à une *polis*. Une étude sur l'éphébie présente donc toujours de l'intérêt surtout quand elle prend en considération d'autres cités qu'Athènes. C'est le cas de la thèse qu'Andrzej Chankowski a présentée en polonais à Varsovie en 1996 et a revue depuis lors. Le premier chapitre – *Le terme* éphèbos *et la question des origines de l'éphébie* (p. 45-142) – est consacré à l'analyse du vocabulaire. L'auteur étudie soigneusement le terme *éphèbos/éphèboi* par rapport à d'autres termes relatifs aux classes d'âge et aux groupes de jeunes. Sont ainsi passés en revue le vocabulaire de la majorité légale et la terminologie des classes d'âges dans différents contextes. Comme le terme *éphèbos* et l'institution de l'éphébie apparaissent pour la première fois à Athènes, l'auteur a fait une mise au point sur l'éphébie athénienne bien qu'elle ne fasse pas l'objet de sa recherche. Dans le second chapitre, A. Chankowski discute *les premiers cas d'éphébie hors d'Athènes (avant la deuxième moitié du IIIe siècle)* (p. 143-233). Selon lui, « les institutions éphébiques dont nous observons l'apparition dans différents endroits du monde grec doivent … être considérées comme une reprise du modèle athénien » (p. 433). Dans le troisième chapitre consacré au *statut des éphèbes dans le gymnase* (p. 235-317), l'auteur essaie de saisir la spécificité du groupe des éphèbes par rapport à d'autres classes d'âges

ateliers, Bruxelles, 1994, où la tête de Milet figure sous le n° 65 p. 131-132). Devant semblable réalisation, il serait assurément malvenu de s'attarder sur certains déséquilibres, de s'étonner de certaines prises de position ou de rarissimes manques. On ne peut s'empêcher, cependant, de regretter que la thèse de C. Schneider, *Die Musengruppe von Milet* ait paru séparément comme premier fascicule des *Milesische Forschungen*, Mayence, 1999, certes plus de dix ans avant ce volume collectif, et que celui-ci ne comporte dès lors qu'une page et demi de rappel de ces œuvres au catalogue (p. 88-89) et une illustration de petit format regroupée sur la pl. 32 a-g ; la dissertation devait, on le sait, être légalement publiée sans retard mais n'eût-il pas fallu trouver pour ce *corpus* une solution un peu moins minimaliste ? Dans un tout autre ordre de choses, on sera surpris par la datation basse du « Partherdenkmal » d'Éphèse adoptée, sans guère d'états d'âme, par S. Frede (p. 91), C. Schneider (p. 100 et n. 676) et S.F. Meynersen (p. 111 : « das fest datierte Partherdenkmal ») alors même que le colloque de Vienne des 27-28 avril 2003 (*Das Partherdenkmal von Ephesos*, éd. W. Seipel, Vienne-Milan, 2006) a clairement fait entendre des voix divergentes (cf. l'essentielle contribution de Kl. Fittschen, p. 71-87). Enfin, il me paraît quelque peu aventureux d'identifier, comme le fait G. Breitner (p. 94), le portrait VI.10, remployé dans la maçonnerie d'un mur tardif de la salle et datable certes de la fin du III^e^ siècle, comme celui de ce Makarios qui, après les destructions dues au raid des Goths en 263, restaura la « Musensaal » ; il est sans doute plus téméraire encore, la tête ayant été retaillée dans une œuvre plus ancienne, de supposer que cette dernière ait pu figurer Ménandre, qui, à l'époque de Faustine la Jeune, se chargea du décor sculpté de la salle. L'illustration, souvent expressément réalisée pour ce volume dans les musées de Smyrne, est d'excellente qualité et rend parfaitement compte de la qualité de plusieurs œuvres (la position de certaines d'entre elles contre des murs et leur poids ont malheureusement empêché d'en procurer des photographies de dos). Une fois encore, une réalisation exemplaire du « Deutsches archäologisches Institut » et un beau livre du Verlag Walter de Gruyter. Jean Ch. BALTY

Dina FRANGIÉ et Jean-François SALLES (Éd.), *Lampes antiques du Bilad es Sham. Jordanie, Syrie, Liban, Palestine*. Actes du colloque de Petra-Amman (6-13 novembre 2005). Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 435 p., nombr. ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). ISBN 978-2-7018-0294-7.

Ce volume, qui réunit vingt contributions, constitue les actes d'un colloque portant sur la lampe en Orient, de l'Âge du Bronze à l'époque omeyyade. Comme le souligne R. Étienne dans son mot d'introduction, l'initiative permet de dresser un bilan des connaissances accumulées depuis le colloque de Th. Oziol et R. Rebuffat (éd.), *Les lampes en terre cuite, des origines à Justinien* (TMO 13), Lyon, 1987, qui avait réuni divers spécialistes de la question à Lyon en 1981. Dans l'intervalle était créée l'ALI (Association Lychnologique Internationale) à l'initiative de quatre congrès organisés entre 2003 (Nyon) et 2012 (Ptuj). C'est dire si les lampes connaissent un regain d'intérêt depuis une décennie. La présente initiative favorise une approche régionale et vise autant que possible à exploiter le matériel issu de fouilles récentes stratifiées. Les quatre premières communications traitent de l'espace nabatéen en débutant,

noblesse oblige, par Pétra dont les maisons d'az-Zantûr ont livré une séquence complète, de la fin du IIe s. a.C. au début du Ve s. p.C. (art. de Matthias Grawehr, dont la thèse a été publiée en 2006 dans le volume Zantur III). V.E. Holmqvist signe une étude de matériel provenant du Jabal Harûn, complexe monastique chrétien occupé à l'époque byzantine et omeyyade. Suivent une étude de C. Durand portant sur les lampes romaines de Kh. edh-Dharih, sanctuaire païen occupé entre le Ier et la IVe s. p.C., et une présentation par D.G. Barrett des lampes romaines et byzantines retrouvées en 1937 par N. Glueck à Kh. at-Tannûr, haut lieu aménagé dépendant du sanctuaire précédent. Ces quatre contributions établissent une typo-chronologie des trouvailles pétréennes et posent la question de leur diffusion et de leurs imitations dans la proche région de Pétra. Le segment nabatéen se clôture par une analyse chimique de résidus de corps gras retrouvés dans des lampes provenant de la « Chapelle d'Obodas » (Pétra) ; elle permet de préciser dans un certain nombre de cas la nature du combustible utilisé, en l'occurrence de l'huile de sésame pure (N. Garnier *et al.*). Les six contributions suivantes traitent de matériel retrouvé en Décapole et en Ammanitide. I. Kehrberg propose une réflexion approfondie et stimulante confrontant des moules découverts dans les ateliers de l'hippodrome de Gérasa (entre le IIIe et le VIe s. p.C.) à des lampes appartenant à des assemblages céramiques plus anciens. Elle s'interroge par conséquent sur la validité d'un certain nombre de propositions typo-chronologiques et suggère une utilisation très prolongée des moules ou de leurs imitations, en dépit des modes ou en raison même de contextes d'utilisations particuliers qui nécessitaient dans certaines circonstances du matériel « archaïsant ». A.I. Abu Shmais présente pour sa part d'intéressants candélabres à pied des IIIe et IVe s. p.C., retrouvés en contextes funéraires dans la région de Philadelphia (Amman). S. Mansour étudie un rare lot de lampes d'époque hellénistique retrouvé dans des structures (militaires ?) fouillées par le Département des Antiquités de Jordanie sur la terrasse inférieure de la citadelle d'Amman ; l'occasion est saisie pour publier aussi quelques lampes romaines et byzantines provenant d'autres secteurs de la citadelle. F. Zayadine présente de son côté un second lot de lampes hellénistiques retrouvé sur la terrasse supérieure de la citadelle d'Amman cette fois ainsi que du mobilier provenant du Wâdî Kufrayn (Ammanitide). Ce chapitre se termine par deux contributions de J. Mlynarczyk qui traitent de matériel d'éclairage d'époque byzantino-omeyyade de terre cuite et de bronze provenant principalement de l'église nord-ouest de Hippos (Susita), sur la rive orientale du lac de Galilée. La Syrie est également présente dans une contribution de D. Lorand qui étudie un intéressant petit atelier byzantin de production de lampes, situé à l'intérieur des murs d'Apamée de Syrie et fouillé dans les années 1970 ; son matériel (moules et lampes) est daté du premier quart du VIe s. p.C. Cinq communications traitent de lampes produites ou retrouvées au Liban, dans une fourchette chronologique élargie aux cinq derniers millénaires. H. Charaf présente un aperçu général des productions libanaises, des âges du Bronze et du Fer. J.-Fr. Salles tente, avec succès, de tirer le meilleur parti possible des publications et notes prises à Byblos par M. Dunand, pour ressusciter le contexte de découverte d'un certain nombre de lampes recueillies alors. Suit un catalogue des lampes de Byblos, locales et importées, de l'époque perse au Haut-Empire romain, réalisé par D. Frangié. Les deux communications suivantes portent sur Beyrouth : y sont traitées les lampes hellénistiques des chantiers 002 et 026 (D. Frangié) et par ailleurs deux

types de lampes byzantines provenant du chantier 004 (A. Ala'Eddine & R. Awarkeh). T. Waliszewski élabore une belle discussion autour de lampes ovoïdes d'origine levantine largement disséminées en Méditerranée orientale aux VI^e^ et VII^e^ siècles p.C., et dont un moule de plâtre a été retrouvé à Porphyreon (Jiyeh), entre Beyrouth et Saida. Trois dernières contributions clôturent le volume : E. Lafli traite de lampes locales conservées au musée de Tarse ; influencées par des productions italiennes, elles proviennent très vraisemblablement de contextes funéraires du Haut-Empire. D. Zhuravlev traite des importations de lampes levantines à Chersonesos Taurica ainsi que de leurs imitations locales. Enfin, H.A. Falahat signe un powerpoint qui présente une industrie de fausses lampes antiques fabriquées de nos jours dans la région de Pétra. – Si l'initiative du colloque ne peut qu'être louée, on regrettera en revanche le manque de soin apporté à l'édition d'un volume par ailleurs fort honorable : erreurs typographiques et orthographiques (y compris dans les noms des contributeurs !), laideur et médiocrité des illustrations souvent pixellisées et parfois illisibles, incohérence de la mise en page, doublons inutiles, les éditions De Boccard ont manqué à tous leurs devoirs. Espérons que la faiblesse ne soit que passagère et non le signe d'un renoncement définitif au noble métier d'éditeur, au profit – quel mot affreux ! – de celui de diffuseur, autrement moins risqué … Laurent THOLBECQ

Colette JOURDAIN-ANNEQUIN, *« Les Alpes voisines du ciel ». Quand Grecs et Romains découvraient les Alpes.* Paris, Picard, 2011. 1 vol. 22 x 27 cm, 313 p., 176 fig. Prix : 65 €. ISBN 978-2-7084-0836-4.

De cet ouvrage, on apprécie d'emblée la grande qualité des figures dont d'abondantes photographies parfois très esthétiques (p. 24-25), 18 cartes et 18 plans. On retient aussi une écriture de qualité dans un style parfois libre, proche de l'oralité, rendant la lecture très agréable. À l'exception d'un encadré intéressant sur les fortifications romaines dans les Alpes occidentales (p. 118-127), C. Jourdain est l'unique auteur de l'ouvrage qui est majoritairement une compilation revue et réargumentée d'anciens articles publiés de 2000 à 2006. L'objectif du livre était de réaliser une histoire des Alpes, principalement fondée sur les sources littéraires et non événementielle, intention louable et réussie, et donc centrée sur l'étude des populations alpines, de leur contact avec le monde romain et de l'image des Alpes chez les Anciens. L'ouvrage est divisé en trois parties. Une première s'intéresse essentiellement aux représentations des Alpes et de ses populations dans les textes antiques. Dans le chap. 1, l'auteur développe des pages intéressantes sur la construction des mythes (notamment héracléen) et leur utilité (notamment dans le rapport du monde grec ou romain avec les Alpes) (p. 22-27). On apprécie plusieurs cartes, notamment celle de la page 32 même si certaines auraient mérité un paragraphe de commentaires. Si l'on peut discuter de l'expression « idéologie coloniale » associée à Strabon, les arrière-pensées et les *topoi* des auteurs antiques sont pointés avec justesse (p. 35). Dans le chap. 2, l'auteur revient sur les hypothèses récentes pour conserver une distinction entre Ligures et Celtes, position acceptable, distinction ethnique qu'elle étend jusqu'aux modes de vie (p. 22, p. 50-59) ce qui est moins évident. Plus étonnant est de réinsister sur des migrations celtiques (généralisées) à opposer à des populations

rouge de grande qualité, en la replaçant dans le contexte historique, politique et artistique de l'époque. Après une introduction consacrée à l'historique des recherches sur le Peintre de Codrus et aux éléments permettant de dater sa carrière entre 440 et 420/410 av. J.-C. avec un pic d'activité en 430, l'ouvrage s'ouvre sur un chapitre qui est en soi un modèle du genre définissant le style du peintre et de son cercle avec à l'appui de nombreuses illustrations de détails particulièrement utiles, même si certaines sont malheureusement floues et peu lisibles. On peut regretter l'absence d'une étude détaillée des formes qui aurait peut-être pu aider dans l'attribution des vases des peintres proches du Peintre de Codrus et de cerner plus précisément les limites de l'atelier. Dans le chapitre suivant, l'auteur examine une série de vases problématiques et reconsidère leur attribution de manière tout à fait convaincante. L'ouvrage se poursuit par un examen des formes employées par le peintre et son cercle et par la présentation de l'évolution du style du peintre selon trois phases chronologiques. Les peintres proches du Peintre de Codrus sont également présentés dans cette section. Un chapitre est dédié aux relations du Peintre de Codrus avec les peintres attiques contemporains. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée plus spécifiquement aux thèmes qui décorent les coupes. Dans ces différents chapitres, les vases sont décrits de manière minutieuse et accompagnés d'interprétations fines et judicieuses. Les sujets choisis par le peintre et son cercle reflètent la situation historique et politique de son époque et dans la première phase de son travail, précédant la Guerre du Péloponnèse, ses coupes sont décorées de motifs mythologiques exaltant les héros athéniens et l'idéal d'autochtonie, et montrant de nombreuses scènes de départ de guerriers. L'auteur analyse également la distribution des vases produits dans l'atelier du Peintre de Codrus. Ceux-ci sont principalement exportés en Étrurie et une section de l'ouvrage se penche sur la perception des décors de ces vases par la clientèle étrusque. Un chapitre particulièrement intéressant explore par ailleurs les relations du Peintre de Codrus avec les œuvres sculptées de son époque. Ainsi, le début de sa carrière coïncide avec la construction du Parthénon et surtout au travail de Phidias. L'influence des œuvres de ce dernier sur les coupes du peintre est particulièrement visible. Un court appendice analyse les inscriptions et *kalos names* peints sur les vases et un catalogue complet répertorie les œuvres présentées et attribuées aussi bien au Peintre de Codrus qu'aux peintres de son cercle. L'ouvrage s'avère particulièrement riche et comprend de nombreuses observations et analyses pertinentes. En remettant le travail du Peintre de Codrus dans son contexte historique et culturel, il aide à mieux cerner la production de coupes à figure rouge de la seconde moitié du V^e^ s. av. J.-C. Isabelle ALGRAIN

Sabine LADSTÄTTER & Veronika SCHEIBELREITER (Ed.), *Städtisches Wohnen im östlichen Mittelmeerraum 4. Jh. v. Chr. – 1. Jh. n. Chr.* Akten des internationalen Kolloquiums vom 24.-27. Oktober 2007. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 674 p., nombr. ill. (ÖAW. ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 18). Prix : 136 €. ISBN 978-3-7001-6682-5.

Ce volume rassemble les actes du colloque « Habitat urbain en Méditerranée orientale, IV^e^ s. a.C. – I^er^ s. p.C. » qui réunit à l'Académie des Sciences de Vienne et

pour quatre journées une quarantaine de chercheurs. Limitant le cadre de l'étude aux agglomérations urbaines, les initiatrices du projet excluaient d'emblée de leur réflexion l'habitat rural, de plaisance ou de production, et incitaient les contributeurs à réfléchir aux transitions typologiques et culturelles identifiables entre les architectures domestiques urbaines gréco-hellénistiques et celles qui lui succédèrent, dans des provinces passant progressivement sous domination romaine. Si la réflexion est naturellement centrée sur Éphèse et l'Asie Mineure qui – école autrichienne oblige – se taillent la part du lion, le cadre géographique fut élargi à l'ensemble du bassin oriental de la Méditerranée, dans un souci comparatif, de la Sicile à l'Euphrate, de la Crimée à la Haute-Égypte, au risque de rencontrer des problématiques différentes et, partant, de s'éloigner de la question initiale. Les contributions traitent donc successivement de la Grèce (six articles), de l'Asie Mineure (douze articles), de la Grande Grèce (trois articles) et de la périphérie du monde hellénistique (six articles). S'y ajoutent douze communications réunies en fin de volume, qui portent sur l'organisation spatiale de l'habitat urbain, les décors peints et mosaïqués, et des études de mobilier, en incluant cette fois quelques villas suburbaines. Les textes sont rédigés en allemand et en anglais. On ne peut rendre compte de la richesse de l'ouvrage dans une brève recension et rendre justice à chacune des communications présentes dans ce volume. Les ambitions sont variées, de la présentation de cas particuliers – Délos, Delphes, Lousoi (Arcadie), Nissi-Eleutherna (Crète), Pergame (trois articles), Éphèse (cinq articles), Priène, Sagalassos, Himera, Paestum, Vardarski Rid, Chersonèse, Dura-Europos, Palmyre et Assouan (deux articles) – à des études générales portant sur une région, tantôt limitée – Thessalie centrale, Sicile hellénistique – tantôt élargie – Égée et Asie Mineure hellénistiques ou Grèce romaine. On se limitera à signaler ici quelques thématiques récurrentes témoignant de l'évolution des approches en cours. Ainsi, la nécessité de dépasser une analyse typologique exclusive au profit d'une étude intégrant tous les aspects du bâti (contexte, circulations) est soulignée par plusieurs contributeurs (L. Özgenel) ; les lectures fonctionnelles ne peuvent plus se concevoir sans étude approfondie des assemblages mobiliers, et particulièrement céramiques, et c'est là un champ de recherche particulièrement fécond et le lieu d'un renouvellement des problématiques (H. Wurmser, N. Cahill, Fr. Rumscheid, M.J. Haagsma, N. Tsatsaki). De même, l'étude des décors peints, stuqués et mosaïqués, ne se conçoit plus qu'en corrélation avec l'environnement architectural dans lequel ils s'insèrent (R. Westgate, B. Tober, B. Tang). D'autres contributions tentent d'identifier des transferts formels et de les interpréter, en particulier autour des deux grands types d'habitat urbain reconnus, la maison dotée d'une cour à péristyle (H.P. Isler en Sicile), dont les origines sont parfois recherchées dans un dispositif palatial (T. Zimmer à Pergame), ou la diffusion du type à *atrium*/*impluvium* caractéristiquement romain (M. Papaioannou en province d'Achaïe, E. Rathmayr à Éphèse, R. Robert *et al.* à Paestum). Quelques contributions focalisent sur l'évolution du bâti, à travers ses techniques à l'échelle d'une demeure (M. Bachmann à Pergame, D. Boulasikis à Éphèse), d'un complexe (H. Thür à Éphèse, W. Müller à Syène) ou d'un site (S. Blaževska & E. Slamkov à Vardarski Rid, A.B. Biernacki & E. Klenina à Chersonesus Taurica). La place de l'eau (V. Mitsopoulos-Leon à Lousoi, M. Trümper pour l'époque hellénistique) et de la religion sont explorées, qu'il s'agisse d'habitat lié à un sanctuaire (A. Jacquemin à Delphes) ou de pièces de l'habitat présentant des

objets liés au culte (E. Winter à Priène). Des études ponctuelles complètent le volume ; elles portent sur la fenêtre dans la maison grecque (B. Tsakirgis), la façade ouverte de l'andrôn (K. Reber), un vivier à Éphèse (A. Galik *et al.*) et du mobilier, lit à Délos (D. Andrianou) ou pieds de tables figurés en Asie Mineure (St. Feuser). Trois contributions articulent une analyse spatiale aux résultats de prospections géomagnétiques (Chr. Benech à Doura-Europos), parfois heureusement confortées par la fouille (I. Uytterhoeven *et al*. à Sagalassos, G.A. Plattner & A. Schmidt-Colinet à Palmyre). Quelques contributions échappent aux limites du colloque : l'une analyse le développement urbain de la colonie sicilienne de Himera aux époques archaïque et classique (A. Harms), trois autres traitent de l'habitat suburbain de Pergame (A. Wirsching) et de villas suburbaines romaines, à Tivoli (M. Tombrägel) et en Campanie (M. Zarmakoupi). Enfin, trois des contributions sont complétées par des études de matériel ponctuelles (M. Schätzschock, S. Ladstätter et Chr. Rogl). Ces actes constituent en définitive un livre foisonnant qui, s'il manque peut-être de cohérence tant il explore de voies, témoigne d'un renouvellement des perspectives d'une recherche qui déborde aujourd'hui largement les limites étriquées d'un concept d'acculturation réducteur, au profit des infinies variantes dans lesquelles il s'exprime.

Laurent THOLBECQ

Ralf BIERING *et al.* (Ed.), *Maiandros. Festschrift für Volkmar von Graeve*. Munich, Biering & Brinkmann, 2006. 1 vol. 22,5 x 24,5 cm, 291 p., nombr. ill. ISBN 3-930609-52-5.

Ce volume élégant rassemble les mélanges en l'honneur de V. von Graeve, qui aura, entre autres mérites, assuré la direction des fouilles de l'Institut allemand sur le site de Milet pendant quelque vingt années. Les deux grands centres d'intérêt qui ont fait la carrière de ce savant occupent les thèmes principaux des papiers présentement réunis, à savoir la peinture antique et les recherches milésiennes. Courts, très ponctuels dans leur objectif, très bien illustrés, ces papiers abordent des aspects anecdotiques à propos de documents plus ou moins connus. Même si les différentes contributions ne sont pas organisées thématiquement, mais disposées à la suite les unes des autres selon l'ordre alphabétique des auteurs, on peut dégager tout d'abord un ensemble d'études portant sur la peinture pariétale, abordant aussi bien l'intérêt d'un panneau figuré d'Alexandrie que celui des portiques peints d'Asie Mineure, ou encore des peintures de la tombe de Philippe ou de la notion de *phantasia* dans les sources de la tradition manuscrite portant sur la grande peinture. On peut mentionner encore plusieurs études sur la céramique micrasiatique, comme le style de Fikellura ou la coupe ionienne. Un deuxième ensemble de contributions traite de matériels archéologiques découverts à Milet, comme le célèbre torse du Louvre, mais aussi une amulette ou un modèle de table en plomb. À ces publications de matériel, il convient d'adjoindre plusieurs études sur le cadre social et politique de Milet, par exemple sur la communauté carienne dans la cité, sur le manque de documentation historique pour reconstituer la trame chronologique de son évolution, ou encore sur quelques textes épigraphiques d'importance pour la localisation de sanctuaires (sanctuaire des Nymphes par exemple). Ces évocations n'ont pas pour prétention l'exhaustivité :

précisera toutefois que l'œuvre, connue depuis longtemps, a été souvent commentée déjà (citons surtout l'important article de M. Spiro, *An early Byzantine mosaic pavement at Arapaj*, *The Medieval Albanians*, 1998, p. 131-168, que les auteurs ne semblent pas connaître). La nouvelle étude de la mosaïque proposée dans le présent livre est précise et scrupuleuse ; au plan de l'interprétation thématique, elle ne convainc cependant pas, H. et S. Hidri s'étant trop attachés à chercher un lien entre l'iconographie (scène bucolique assez banale) et la présence des deux personnages inhumés dans la chambre sépulcrale. La bibliographie antérieure garde donc ici toute sa valeur. La deuxième phase d'occupation de l'église (détruite par l'invasion normande de 1081) ne manque pas d'intérêt non plus : reconstruite seulement en partie (dans la zone des absides et du *presbyterium*), celle-ci a été réoccupée pour le reste, au niveau de l'atrium et du bas-côté nord, entre le XI^e^ et le XIV^e^ siècle, par 59 tombes villageoises ; de surcroît, une série de 50 monnaies (provenant pour un tiers de l'annexe sépulcrale) témoigne du passage fréquent des pèlerins sur les lieux. Pour les deux phases, toutes les trouvailles archéologiques sont soigneusement enregistrées, décrites et illustrées. Trois résumés (en allemand, albanais et anglais) complètent l'étude. Une série de 52 planches (plans, dessins, photographies) illustre le livre et l'on trouvera en appendice un catalogue descriptif des tombes et un choix de monnaies. Janine BALTY

Sabine LADSTÄTTER (Ed.), *Neue Forschungen zur Kuretenstrasse von Ephesos*. Akten des Symposiums für Hilke Thür vom 13. Dezember 2006. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2009. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 315 p., nombr. ill. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 15). Prix : 88 €. ISBN 978-3-7001-6526-2.

L'importance de la rue des Courètes dans l'histoire religieuse et civile d'Éphèse et les nombreuses recherches menées dans ce secteur de la ville justifient la publication des onze contributions de ce recueil, sept d'entre elles constituant des communications présentées lors d'une table ronde réunissant différents chercheurs le 13 décembre 2006 à Vienne, à l'occasion du 65^e^ anniversaire de Hilke Thür. Lui revient l'honneur d'ouvrir le volume par une communication établissant l'historique des fouilles et des restaurations menées sur les monuments qui bordent la rue. Hilke Thür y synthétise nos connaissances, en particulier pour les états pré-byzantins de la rue, et y réaffirme la date tardo-hellénistique du fameux Mausolée octogonal et de l'Hérôon du segment nord-ouest de la rue. Sur base des rapports de fouille, des archives photographiques et des bases inscrites, Johanna Auinger étudie la mise en scène de la statuaire urbaine de l'Antiquité tardive, principalement constituée de portraits de hauts dignitaires (marbre) et de quelques bronzes. Daniel Iro, Helmut Schwaiger et Alice Waldner font état des résultats de la fouille en 2005 et 2006 des portiques du segment oriental de la rue. Si la cohérence de l'architecture témoigne d'un programme de construction unique, sa datation n'est pas fermement établie ; les témoignages remontant à l'époque tardo-hellénistique et au haut-empire sont ténus, les occupations identifiées couvrant essentiellement les V^e^ et VI^e^ siècles. Sabine Ladstätter et Martin Steskal cosignent la publication d'un sondage ouvert en 1999 dans l'angle nord-ouest

du Portique des Alytarques en vue d'en déterminer la datation. Celle-ci reste imprécise, le matériel orientant là encore vers les Ve et VIe siècles. Georg Plattner propose une analyse du décor architectural du Mausolée octogonal et en défend sur cette base une datation augustéenne, à placer dans les deux dernières décennies du Ier siècle a.C. Ursula Quatember, Veronika Scheibreiter et Alexander Sokolicek présentent une étude fouillée du « Portique des Alytarques » (architecture, décor architectural, mosaïque, fonction et parallèles) dont l'état visible aujourd'hui remonte au début du Ve s. Charlotte Roueché étudie la représentation du pouvoir impérial dans l'antiquité tardive sur l'axe constitué par la Rue des Courètes et la Rue de marbre, son prolongement nord, à travers dix dédicaces de statues. Une base inédite, découverte en 1911 et honorant Constantius II, est ainsi publiée. Nikolaus Schindel publie une étude et un catalogue des monnaies de fouilles recueillies durant les travaux menés sur la rue en 2005 et 2006. Elle se termine sur une longue mise au point relative à l'invasion perse de 616 p.C. et à l'histoire d'Éphèse au début du VIIe s. Volker Michael Strocka revient sur la bibliothèque de Celsus comme monument mémoriel, ses antécédents et parallèles en Asie Mineure et en Grèce. Barbara Thuswaldner présente un travail en cours en 2009, destiné à restituer le Mausolée octogonal en privilégiant une approche photogrammétrique des vestiges conservés *in situ* et au Musée de Vienne. Enfin, Alice Waldner publie le matériel céramique provenant de trois sondages effectués en 1989 et 1999 au pied de l'Hérôon et du Mausolée octogonal. Sur cette base, elle propose de dater la construction de l'Hérôon du deuxième quart du Ier s. a.C. et celle du Mausolée octogonal de l'époque augustéenne. Le volume, soigneusement édité, constitue un beau travail d'étape, préalable à une publication synthétique de l'histoire de la rue et de ses monuments. Laurent THOLBECQ

Renate BOL *et al.*, *Marmorskulpturen der römischen Kaiserzeit aus Milet. Aufstellungskontext und programmatische Aussage.* Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 25,5 x 35 cm, XX-215 p., 112 pl., 65 fig. (DAI. FUNDE AUS MILET. Band V, 2). Prix : 149,95 €. ISBN 978-3-11-025184-5.

La publication des sculptures mises au jour lors de la fouille d'un grand site a toujours une réelle importance : les œuvres y ont une origine, un contexte, qui leur donne un intérêt supplémentaire en regard de celles trop souvent isolées des musées. C'est bien ce qui ressort, une fois encore, de ce magnifique volume, 190 des 276 numéros ici catalogués – soit plus des deux-tiers (68,85 %) – provenant de neuf monuments, qui sont successivement pris ici en compte : « Großes Hafenmonument », autel (?) ou hérôon (?) dans la cour du *bouleuterion*, nymphée, porte du marché, hérôon au sud-ouest du théâtre, thermes de Faustine, théâtre, Sérapeion, maison romaine au pied du théâtre. Les pièces sans provenance précise sont regroupées en fin de catalogue et reclassées par type de sculpture (portraits, statues drapées, cuirassées ou nues, têtes de sculptures idéales, hermès et pieds de tables, statuettes, reliefs, varia). Responsable de l'ensemble du projet, R. Bol a mené à bien l'entreprise avec plusieurs collaborateurs qui signent chacun leur contribution. P. Schollmeyer s'est plus particulièrement chargé du « grand monument du port », de celui de la cour du *bouleuterion* et du Sérapeion, S. Frede du nymphée, H. Heres de la maison

volume, formellement très soigné (hormis quelques incohérences dans la présentation des pentamètres, par ex. p. 293, 352, ou des vers tronqués, p. 310) est complété d'appendices statistiques, doté d'une bibliographie très à jour pour les domaines germanophone et anglophone, et équipé de deux index (des passages et thématique). Cet ouvrage cohérent et exigeant, dont on pourra regretter qu'il ne livre que très peu de traductions qui clarifieraient les notions plus techniques et faciliteraient la lecture, nous invite à relire la poésie augustéenne avec des nouveaux outils, en élargit notre perception en la connectant à plus étroitement au contexte historique et culturel de sa production dans une société si fortement marquée par le droit.

Laure CHAPPUIS SANDOZ

R. ALDEN SMITH, *Vergil. Dichter der Römer*. Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 15 x 22,5 cm, 232 p., 4 ill. Prix : 24,99 €. ISBN 978-3-8053-4463-0.

Ce beau volume relié offre au lecteur germanophone la traduction de l'original en langue anglaise paru l'année précédente. L'ensemble offre certes une excellent introduction à Virgile, qui aidera grandement les étudiants et intéressera le « grand public cultivé », mais il y a plus : mieux qu'un survol, de l'érudition. L'auteur choisit un mot-emblème pour chacune des œuvres : si les *Bucoliques* sont étiquetées « Dialogues», les *Géorgiques* procèdent de la sagesse tandis que l'*Énéide* narre une mission mais est aussi un *telos*. Des huit chapitres, celui dédié à la tradition manuscrite reflète l'amour du détail et la recherche de l'exactitude même dans les passages les plus difficiles. Une série de confusions dans les caractères d'imprimerie exige du lecteur une attention soutenue (p. 172-179). Une bibliographie (p. 201-213), des notes hélas rejetées en fin de livre (p. 205-227) et un précieux index (p. 228-232) terminent ce livre intéressant.

Pol TORDEUR

Philip THIBODEAU, *Playing the Farmer. Representations of Rural Life in Vergil's Georgics.* Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, 326 p. (THE JOAN PALEVSKY IMPRINT IN CLASSICAL LITERATURE). Prix : 14.95 £. ISBN 978-0-520-26832-6.

Qu'est-ce en définitive que les *Géorgiques* ? Sénèque déjà (*Ep.*, 86, 15) s'était posé la question et y voyait l'œuvre d'un poète « qui ne s'attachait pas à la stricte vérité, mais à la grâce parfaite du détail et se proposait non d'instruire les cultivateurs, mais de divertir son lecteur » (trad. H. Noblot). En 2009, les réflexions de L.J. Kronenberg (*Allegories of Farming from Greece and Rome*, Cambridge, 236 p.) accordaient une grande place au poème de Virgile, aux côtés de l'*Économique* de Xénophon et du *De re rustica* de Varron. Deux ans plus tard, c'est un livre entier de 326 pages que Philip Thibodeau consacre au sujet. Il le développe en six chapitres. Le premier (« *Agricolae* », p. 17-37) s'interroge sur les dimensions historiques et sociales de ce terme : dans quel sens Virgile et ses lecteurs pouvaient-ils être perçus comme des *agricolae* ? – Le second (« *Playing the Farmer* », p. 38-73) étudie les distorsions systématiques qui se manifestent dans les *Géorgiques* et à propos desquelles l'auteur

graphie), écrive aux p. 128-129 que Lucain a utilisé indifféremment *fatum* et *fortuna*, sans dire un mot sur la communication de Christine Walde qui a montré que *Fortuna* occupe une place très spécifique dans l'épopée de Lucain ; p. 130, il se trompe d'ailleurs en ne distinguant pas *fors* et *fatum*. Mais globalement nous pouvons conclure en disant qu'il s'agit d'un recueil solide et important. Willy EVENEPOEL

Simona Manuela MANZELLA (a cura di), *Decimo Giunio Giovenale. Satira III. Traduzione e commento.* Naples, Liguori, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 471 p. (FORME MATERIALI E IDEOLOGIE DEL MONDO ANTICO, 42). Prix : 34,99 €. ISBN 978-88-207-5502-7.

Le texte choisi est celui de W. Clausen (1992²), à deux variantes près ; on ajoutera trois écarts de ponctuation et cinq dans l'emploi des majuscules. Le titre est donc correct : l'apport concernant les 322 vers consiste en une traduction disposée en regard du texte (p. 12-29) suivie d'un épais commentaire de plus de quatre cents pages (p. 31-422). On sait que la métrique de Juvénal soutient plus d'une fois la comparaison avec le style épique : le poète a ici rédigé un bel essai rhétorique assimilé à un συνταχτικόν mais, satire oblige, l'éloge de la patrie se mue en une *uituperatio* (p. 5). Il n'est jamais aisé de traduire un poème : la traduction est présentée en vers libres de manière à suivre le mieux possible l'original – c'est sans doute le mieux que l'on pouvait faire. Le commentaire est fouillé à l'extrême ; l'exégèse même ainsi que les renvois croisés au texte original alternent avec les références à l'érudition moderne. Souvent long car précis, le débat n'est pas lassant. Ainsi, aux v. 94-95 (p. 173-4), la correction de *nullo* en *pullo* est bien argumentée. Certes, la pensée obéit parfois à des réflexes modernes : au v. 315 (p. 414), *poteram* est qualifié de « falso condizionale », concept que Juvénal n'a sans doute pas eu à l'esprit, mais le but d'un commentaire n'est-il pas d'aider à comprendre ? Le censeur se doit de manifester quelques réticences : v. 317 (p. 415), *iamdudum* est certes unique chez notre poète mais comme rien que dans cette satire, *iam* apparaît huit fois et *dudum* une (v. 129), je me demande dans quelle mesure Juvénal pensait *iamdudum* comme étant un seul mot. D'où l'éternelle question : notre représentation et notre perception de ce qui était une littérature destinée à être lue à voix haute, sont-elles correctes ? Ainsi au v. 114 (p. 197), le jeu des césures est correctement indiqué mais le lecteur de service le faisait-il sentir ? En revanche, le renvoi à Cicéron ne souffre aucun doute : Juvénal connaît la rhétorique. Au v. 25 (p. 75), *fatigatas* comme épitrite 1er précède certes la penthémimère mais faut-il y voir de l'emphase ? *Metri causa*, le poète n'avait pas vraiment le choix. Restons-en là : ce livre très bien fait se termine par une bibliographie (p. 423-459) dont la richesse reflète celle du commentaire, et par un index sélectif (p. 461-471). Pol TORDEUR

Hubert ZEHNACKER et Nicole MÉTHY, *Pline le Jeune. Lettres.* Tome III. *Livres VII-IX*. Texte établi et commenté par H.Z. Traduit par N.M. Paris, Les Belles Lettres, nouvelle édition, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, X-212 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-01464-7.

utilise le terme anglais de *fantasy*. Deux exemples seulement : dans le monde que crée Virgile, le *vilicus* n'est pas présent et l'argent ne joue pratiquement aucun rôle. – Le chapitre trois (« *Nobility in Rustication* », p. 74-115) cherche à comprendre comment la représentation virgilienne de la *vita rustica* pourrait avoir reflété l'expérience d'un certain nombre de lecteurs faisant partie de l'élite romaine et qui, dans le contexte des guerres civiles des années 40 et 30, ont été obligés ou ont trouvé sage d'abandonner la vie publique pour se retirer dans leurs propriétés de la campagne. On est en présence d'une sorte de « lecture politique » des *Géorgiques*. – Dans le chapitre quatre (« *A Protreptic to Agronomy* », p. 116-151), l'auteur, qui connaît bien les autres traités antiques sur l'agriculture, souligne la « sélectivité » virgilienne, c'est-à-dire l'omission de beaucoup de sujets que les autres ouvrages considéraient comme indispensables, ce qui rend les *Géorgiques* inutilisables en tant que manuel d'agriculture. L'auteur voit dans cette sélectivité une incitation qui devrait pousser les lecteurs à souhaiter en apprendre davantage. – Le chapitre cinq (« *To Enchant Readers* », p. 152-201) explore la dernière partie du jugement de Sénèque (*legentes delectare*). L'auteur recherche les procédés utilisés par Virgile pour susciter l'émotion de son lecteur (exemple, notamment, des guerres civiles et de l'épyllion d'Aristée). – Le chapitre six (« *The Reception of the* Georgics *in Early Imperial Rome* », p. 202-243) offre une vue synthétique de la manière dont l'œuvre a été reçue et utilisée au début de l'Empire. On la complétera avec les données de l'appendice deux (« *Early Readership of the* Georgics », p. 248-256), qui fournit une liste de 77 personnes (certaines anonymes) entre 30 a.C. et 110 p.C. qui passent pour avoir été en contact avec l'œuvre de Virgile. L'appendice un (p. 245-247) traite du *Vergil's Economic Status*. – Les notes, rassemblées en fin de volume, sont suivies de la bibliographie (p. 291-304) et de deux index (*General Index* et *Index Locorum*). – En parcourant la bibliographie et le peu de titres français, il semblerait que les *Géorgiques* n'aient guère intéressé les chercheurs francophones. La lecture de l'ouvrage de Philip Thibodeau, écrit en un anglais très agréable à lire, pourrait se révéler fort utile à des lecteurs francophones intéressés par cette œuvre. Jacques POUCET

Bruna PIERI, Intacti saltus. *Studi sul III libro delle Georgiche*. Bologne, Pàtron, 2011. 1 vol. 15 x 21 cm, 211 p. (TESTI E MANUALI PER L'INSEGNAMENTO UNIVERSITARIO DEL LATINO, NS 123). Prix : 18 €. ISBN 978-88-555-3154-2.

Des cinq essais qui nous sont proposés, les quatre premiers ont déjà été publiés et bénéficient ici d'une harmonisation typographique ainsi que de quelques compléments ; le quatrième chapitre constitue en outre la synthèse de deux autres articles précédents. La philosophie de l'ensemble est claire : elle repose sur une interprétation globale qui se veut bipartite. L'élevage des chevaux et des bovidés (le gros bétail) occupe une première moitié du livre III, repose sur une idée plus épique et annonce l'*Énéide* tandis que la seconde moitié, dédiée aux chèvres et aux brebis (le petit bétail), rappelle les *Bucoliques*. Cette *Géorgique* constituerait dès lors une transition dans la vie de Virgile : telle est la thèse sous-jacente, qui sous-tend l'argumentation globale. Le cinquième chapitre, *Intacti saltus : Virgilio e la bucolica didascalica* (p. 127-165), donne son nom à la publication. C'est essentiellement un commentaire à

la cinquantaine de vers qui inaugure le livre III, ainsi qu'aux v. 284-294, charnière centrale. Cette fois, c'est Lucrèce qui sert de point de référence au premier chef, alors que, par exemple, Properce était très présent dans le premier chapitre. Car ce recueil d'essais n'isole pas Virgile de son contexte littéraire : Horace intervient plus d'une fois tout comme Théocrite évidemment, et j'en passe, des grecs comme des latins. Une abondante bibliographie (p. 167-191) et un précieux index des citations (p. 193-211) reflètent l'érudition de l'auteure. Pol TORDEUR

Emmanuelle JEUNET-MANCY, *Servius. Commentaire sur l'Énéide de Virgile. Livre VI*. Texte établi, traduit et commenté par E.J.-M. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CXLIV-307 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 79 €. ISBN 978-2-251-01463-0.

De Servius, nous ne savons presque rien. Ce *grammaticus* aurait officié à Rome, probablement au début du V^e^ s., comme *Magister urbis Romae*. Il est présent au banquet des *Saturnales* imaginé par Macrobe, où il défend, en spécialiste de Virgile, la culture classique traditionnelle, soutenue par les membres des cercles de païens lettrés qu'il fréquentait, comme Symmaque ou Prétextat, contre ses adversaires, les chrétiens d'un côté et les barbares de l'autre. Destinée avant tout à un public scolaire, l'œuvre de Servius est moins ambitieuse que celle de Macrobe ou celles d'auteurs plus tardifs comme Martianus Capella, Cassiodore et Isidore de Séville. Versé dans les domaines les plus variés, le commentaire de Servius aborde des questions touchant tant le fond que la forme. Les scholies serviennes, qui suivent l'ordre du texte, qu'elles expliquent parfois mot à mot, ont donc un caractère hétérogène, voire éclectique. C'est sans doute ce qui explique pourquoi l'œuvre de Servius a bénéficié d'une grande popularité à la fin de l'Antiquité et a été utilisée dans les écoles de grammaire de communautés latinophones à l'extérieur de Rome. Le commentaire a même été adopté, malgré son orientation païenne, dans des écoles qui assuraient la formation de prêtres et de moines. Durant le Moyen Âge, certains professeurs l'ont abrégé, tandis que d'autres l'ont complété en compilant des ouvrages plus anciens. On n'avait plus, pour finir, le commentaire de Servius, mais une sorte de commentaire perpétuel sur Virgile qu'accroissait chaque génération d'apports nouveaux. L'édition de la CUF commence par le commentaire au chant VI de l'*Énéide*, dont l'importance dans l'économie du poème est bien connue : nourri de théories philosophico-religieuses, il est la clé de voûte de l'ensemble de l'œuvre. Après une présentation de Servius (identité et datation, profession, contexte historique et postérité) et du *Servius Danielis*, un *commentum uariorum* d'époque tardive sans véritable unité, l'introduction décrit longuement (p. XXVII-CXXVIII) les spécificités du commentaire sur le livre VI de l'*Énéide*, représentatif de l'orientation de l'ensemble du commentaire de Servius. Il s'agit d'un travail essentiellement pratique et pédagogique dont le but est d'enrichir les connaissances d'un public scolaire ou cultivé et de lui permettre de mieux interpréter l'œuvre de Virgile. Sur le plan formel, Servius explique le texte virgilien de manière brève et précise en employant un langage efficace. L'emploi sporadique du grec renforce également le caractère technique de l'ouvrage. Le recours à l'étymologie est un signe d'érudition, même si la valeur scientifique des rapprochements

lire, un bon outil de travail qui rendra service à tous ceux qui désirent s'initier à l'étude des sarcophages romains. Deux études seulement sur douze évoquant des sarcophages chrétien, on s'aperçoit que malgré le but fixé au départ, il n'est pas aisé de considérer les sarcophages païens et chrétiens ensemble. L'iconographie occupe une place importante dans l'ouvrage, mais les auteurs dépassent la typologie des images pour relier ces pièces à un contexte social ou bien historique. Cependant l'ouvrage reste focalisé sur la production métropolitaine. L'évocation des sarcophages d'une des provinces de l'Empire, loin des grands centres de production, pourrait donner une image plus nuancée de ce matériel. Ce premier recueil réussi concernant les sarcophages romains dans une autre langue que l'allemand, montre néanmoins que ce domaine de recherche est une affaire internationale, tant par les institutions qui préservent les sarcophages, que par la communauté des chercheurs originaires de nombreux pays qui publient ce matériel en divers langues. Vassiliki GAGGADIS-ROBIN

Albrecht BERGER, *Konstantinopel. Geschichte, Topographie, Religion*. Stuttgart, Hiersemann, 2011. 1 vol. 14,5 x 21 cm, VIII-203 p., 8 fig., 3 plans. (STANDORTE IN ANTIKE UND CHRISTENTUM). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7772-1027-8.

Cet ouvrage s'est donné pour objectif de retracer pas moins de 14 siècles d'histoire : celle de la ville de Constantinople depuis sa fondation au VII^e^ siècle avant J.-C. jusqu'au VII^e^ siècle après J.-C., moment où elle subit un déclin qui correspond à la fin de l'Antiquité tardive. Ce livre, disons-le d'emblée, s'impose comme une synthèse substantielle pour tous les byzantinistes. La matière, énorme, a été divisée en deux grandes parties : la première, constituée de sept chapitres, présente l'histoire de la ville et de ses monuments, tandis que la seconde comporte un choix de textes traduits en allemand, enrichis de commentaires synthétiques. Le renvoi à ces textes est signalé en grasses dans les divers chapitres, ce qui permet au lecteur de compléter et de vérifier de manière très commode les informations consignées dans la première partie de l'ouvrage. Si la structure générale de ce dernier est comparable à la notice relative à la capitale de l'Empire, due au même savant, dans le *Reallexikon für Antike und Christentum* 21 (2005), p. 435-483, les informations rassemblées dans le corps du texte, de même que la bibliographie située en fin d'ouvrage, sont nettement plus fournies et actualisées. La lecture de l'ensemble est également facilitée par un index des noms de lieux et des noms propres. Le glossaire rassemblant seulement 13 mots est néanmoins utile. La première partie de l'ouvrage comporte trois chapitres ordonnés de manière chronologique dans lesquels l'auteur s'efforce notamment de reconstituer la topographie de Constantinople, conçue par Constantin comme la deuxième Rome, tout en s'interrogeant sur l'origine et l'estimation globale de sa population : « Byzantion jusqu'à la nouvelle fondation de Constantin (660 av. J.-C.-324) », « Fondation et essor de Constantinople (324-356) », « Constantinople comme capitale (depuis 356) ». Ensuite vient un chapitre dédié à l'histoire de l'Église qui montre de quelle manière Constantinople s'imposa progressivement comme métropole orthodoxe de l'Empire. Si peu de sources nous renseignent sur les Païens et les Juifs de Constantinople, l'auteur s'efforce, dans le chapitre suivant, d'offrir au lecteur les principales informations que l'on peut tirer des textes à ce sujet grâce à la critique

historique. Le sixième chapitre esquisse en deux pages les grandes étapes de l'histoire de la ville jusqu'à nos jours. Le septième chapitre, le plus fourni (p. 58-97), intitulé « guide de Constantinople », est conçu comme un guide touristique au sens moderne du terme. Cette présentation originale aide le lecteur d'aujourd'hui à percevoir concrètement l'aspect de la ville protobyzantine en lui permettant de se comporter comme un voyageur de l'époque byzantine auquel six promenades sont proposées : « le centre-ville », « Le long de la Mese », « Autour de l'Acropole », « Au-delà de la porte dorée », « Le Sud de la ville », « Le quartier de Sykai ». Les édifices et les ensembles urbanistiques décrits dans ces parcours sont signalés en grasses, ce qui facilite grandement leur repérage dans le corps du texte. Deux plans de Constantinople et un plan du palais impérial, accompagnés de numéros renvoyant à des légendes, aident à comprendre la localisation des édifices mentionnés. Néanmoins, il eût été plus commode d'insérer ces numéros dans le corps du texte, ce qui aurait épargné au lecteur des va-et-vient constants entre le texte, les légendes et les plans. Sept photos en noir et blanc illustrant les reconstitutions de certains édifices évoqués, aident le lecteur dans sa représentation mentale des ensembles architecturaux disparus. La deuxième partie offre un corpus de textes variés qui, comme le signale A. Berger, donne directement la parole aux habitants de Constantinople protobyzantine. Chaque texte est précédé d'une courte et précieuse introduction sur sa date, son contexte de rédaction, son/ses auteur(s) présumés, et ses éventuelles sources d'information. Ces extraits abordent plusieurs thèmes, tel l'aspect légendaire des récits sur l'antique Byzance et sur la fondation de la ville par l'empereur Constantin. Les difficultés que traverse la ville – les soulèvements populaires, les incendies et la grande peste de 542 – sont aussi évoquées à travers divers témoignages écrits contemporains. La *Notitia urbis Constantinopolitanae*, qui constitue la plus importante source topographique conservée pour cette période, est également reproduite intégralement. D'autres textes ont trait aux cérémonies de la cour impériale ou à des histoires légendaires. Ces dernières montrent à quel point les habitants de Constantinople croyaient à l'intervention des forces célestes dans leur quotidien et au destin sacré de leur cité. Le dernier texte de ce corpus est particulièrement intéressant car il constitue le plus ancien récit d'un voyageur étranger conservé, écrit par un Chinois en visite à Constantinople au VII^e^ siècle. Il faut sans réserve saluer le travail gigantesque accompli par A. Berger pour aboutir à cette admirable synthèse qui a trait non seulement à l'histoire politique et religieuse de Constantinople protobyzantine, mais aussi à l'évolution de son paysage urbain. En croisant les textes, l'histoire et l'archéologie, il parvient à donner, avec un souci didactique remarquable, une image très complète de cette ville en constante mutation au cours de l'Antiquité tardive.

Catherine VANDERHEYDE

Yanick MAES, Jan PAPY & Wim VERBAAL (Ed.), Latinitas Perennis. Volume II. *Appropriation and Latin Literature.* Leyde, Brill, 2009. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, VII-248 p. (BRILL'S STUDIES IN INTELLECTUAL HISTORY, 178). Prix : 107 €. ISBN 978-90-04-17683-6.

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

Benjamin ACOSTA-HUGHES, Christophe CUSSET, Yannick DURBEC et Didier PRALON (Éd.), *Homère revisité : parodie et humour dans les réécritures homériques.* Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2011. 1 vol. 16 x 22 cm, 219 p. Prix : 21 €. ISBN 978-2-84867-346-2.

Réunissant les actes du colloque international, *Homère revisité*, organisé par l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité de l'Université de Franche-Comté (Aix-en-Provence, 30-31 octobre 2008), cet ouvrage collectif fut publié par les soins de Benjamin Acosta-Hughes, Christophe Cusset, Yannick Durbec et Didier Pralon. Le présent volume débute avec l'avant-propos (p. 7-13) de Benjamin Acosta-Hughes qui introduit brièvement la thématique, encore peu étudiée, de cette conférence ainsi que les sujets abordés par les spécialistes. Plutôt inhabituellement, les douze communications sont ensuite disposées par ordre alphabétique avec, en premier lieu, celle de Michel Casevitz, *Homère en prose : Plutarque et la réutilisation de l'*Odyssée *dans le traité* Sur le fait que les animaux se servent de raison (p. 15-25). Le chercheur parisien y examine la manière dont Plutarque a remis en cause la supériorité de l'humanité grecque sur le reste du monde par l'intermédiaire d'un traitement ironique du héros, Ulysse. En deuxième place, Jean-Louis Charrière, *Les références homériques dans* Charon *de Lucien de Samosate* (p. 27-49), compare les fonctions satiriques et créatrices des références parodiques à Homère avec le rôle d'érudition joué par celles qui ne le sont pas. C'est dans l'œuvre de Théocrite que Christophe Cusset et Fanny Levin, *Aspects parodiques et humoristiques de la figure de Ménélas dans l'*Épithalame d'Hélène *de Théocrite* (p. 51-63), ont cherché à démontrer que l'humour tenait lieu de procédé d'invention poétique – parmi d'autres – chez l'auteur grec. Claudio De Stefani s'intéresse quant à lui à Nonnos chez qui il analyse le processus même de la parodie homérique, *Homeric Parody in Nonnus* (p. 65-79). L'intervention suivante de Yannick Durbec, *Manger, boire, batailler et mourir : humour et parodies homériques…* (p. 81-93), a pour but de présenter succinctement les résultats d'une recherche en cours sur le catalogue des retours dans l'*Alexandra*. Hélène Frangoulis avec *Réécritures parodiques et humoristiques d'Homère chez Nonnos de Panopolis* (p. 95-106), s'attache également à l'étude de Nonnos en se concentrant essentiellement sur l'épisode de l'*Aréos Apatè* (*Dion*., 29) comme caractéristique de la *poikilia* nonnienne. Dans *La* Batrachomyomachie *: un texte polyphonique* (p. 107-121), Romain Garnier utilise l'approche de la réécriture homérique pour mieux comprendre un texte encore mal évalué comme ce poème dont on ignore l'auteur. Pour sa part, Valeria Gigante Lanzara, *Il gioco dei contrari* (p. 123-132), s'interroge sur la définition même de la parodie sur base d'exemples choisis chez Nonnos et chez Lycophron. Dans sa communication, *Margitès* (p. 133-158), Didier Pralon tente d'esquisser les origines de la parodie homérique en détaillant avec minutie les fragments de ce

curieux poème pré-hellénistique (1-11 Gostoli, abrégé en AG). D'un point de vue iconographique, *Parodie, humour et subversion dans les images inspirées de la vie… d'Homère* (p. 159-177), Évelyne Prioux dégage un discours esthétique derrière l'intention humoristique des représentations examinées par elle. Quatre épigrammes de Lucilius (*AP* 9.572 ; *AP* 11.279 ; *AP* 11.191 ; *AP* 11.77) se moquant d'Homère sont ensuite décrites avec critique par Alexander Sens dans ses *Notes on Homeric Humor in Lucilius* (p. 179-191). Finalement, Evina Sistakou clôture ce recueil original à plus d'un titre avec une recherche plus générale sur les épigrammes parodiques dans l'*Anthologie grecque* : *Mock Epic in the* Greek Anthology (p. 193-209).

Marc VANDERSMISSEN

Gérard LAMBIN, *Le roman d'Homère. Comment naît un poète.* Rennes, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 15,5 x 21 cm, 246 p. (INTERFÉRENCES). Prix : 18 €. ISBN 978-2-7535-1440-9.

Également l'auteur d'*Homère le Compagnon* (1995) et de *L'épopée. Genèse d'un genre littéraire en Grèce* (1999), Gérard Lambin s'intéresse dans cet ouvrage, non plus au personnage historique, ni à l'œuvre du poète grec en eux-mêmes, mais bien aux différents témoignages conservés sur sa vie. C'est au long de quatre parties principales – « Préliminaires » (p. 45-90), « La vie d'un poète » (p. 91-134), « La genèse d'un roman » (p. 135-164) et « Au-delà du roman » (p. 165-190) – que le philologue entreprend d'étudier les *Vies d'Homère* (les *Vies* I à X : *Vita Herodotea* ; *Certamen* ; *Sur Homère I* et *II* ; *Chrestomathie* de Proclos ; *Lexique* d'Hésychios ; *Vita Romana*, *Vita Scorialensis I* et *II* ; Jean Tzetzès, *Chiliades*, XIII, 626-665) enrichies ponctuellement mais judicieusement d'autres sources littéraires. L'auteur se distingue de ses nombreux prédécesseurs en proposant une approche originale des textes grecs sur Homère puisqu'il ne tente pas de dégager quelle serait la *Vie d'Homère* la plus authentique ou la plus proche de la réalité historique. Le but de ce travail, clairement exposé dans l'introduction (p. 7-43) avec les documents anciens utilisés, est d'examiner l'ensemble de ces témoignages comme une unité cohérente qu'il appelle le roman d'Homère. Il ne s'agit donc pas de prouver qu'un élément ou un autre de la vie du poète est réel mais bien de chercher à comprendre comment et pourquoi une telle tradition s'est construite autour de ce personnage considéré comme le père de la littérature grecque. L'auteur fonde sa réflexion sur de solides définitions (M. Robert, 1972 ; F. Létoublon, 1993 ; G. Genette, 2004) qui servent de cadre théorique pour son développement. Il aborde ainsi les concepts de roman, d'auteur et de légende avant de présenter la recherche elle-même dans la suite de l'ouvrage. Ainsi dans les « Préliminaires » et « La vie d'un poète », G. Lambin compare et confronte rigoureusement ses sources découpées par unité narrative afin de déterminer les points communs ou les différences entre elles sur des éléments de l'environnement (origine, parenté, noms…) et de la vie (jeunesse, voyages, mort) d'Homère. Ces deux premiers chapitres riches en informations sur la représentation du poète dans les *Vies d'Homère* permettent également au lecteur d'appréhender ces œuvres très différentes comme un seul ensemble, le « roman d'Homère », dont les caractéristiques sont définies dans la partie suivante, « La genèse du roman ». Y sont traitées avec succès les questions,

l'un, la survie de Sophocle depuis les 2500 années qui nous séparent de la production de ses tragédies, l'autre, un congrès organisé à La Laguna (Ténérife) en décembre 2003 et consacré à Sophocle ; s'y ajoutent une analyse fouillée, élogieuse sans être complaisante, du livre fondamental de Jacques Jouanna (*Sophocle*, Paris, Fayard, 2007) et une recension de l'édition bilingue établie par L. Gil Fernández de la tragédie *Électre* (2010), publiée pour la première fois. À l'exception d'articles mineurs – textes de circonstance destinés à tracer les grandes lignes de l'œuvre de Sophocle et sa survie en Occident –, les contributions de Marcos Martínez se fondent sur une remarquable connaissance de la bibliographie récente, qu'atteste la liste des ouvrages consultés figurant à la fin du volume. Cette érudition bien connue de l'auteur lui permet de choisir à bon escient la perspective dans laquelle il inscrit son approche méthodologique et ses différentes analyses, dont les questionnements et les résultats sont présentés de façon claire et synthétique. Mais ces contributions constituent des premiers pas dans l'exploration de chemins nouveaux ou reconfigurés du domaine sophocléen plutôt que l'aboutissement de celle-ci. Espérons par conséquent que Marcos Martínez puisse combler dans les années à venir, avec la passion qui le caractérise, le besoin de nourritures solides et raffinées attisé par la mise en bouche que constitue le présent volume. Monique MUND-DOPCHIE

Cécile CORBEL-MORANA, *Le bestiaire d'Aristophane*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 350 p. (COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES. Série grecque, 144). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-32680-1.

Publié en 2012 par la Société d'édition Les Belles Lettres, cet ouvrage est la version retravaillée de la thèse de Doctorat de Cécile Corbel-Morana défendue à Paris X-Nanterre le 14 décembre 2002. Il se présente comme la première étude de synthèse d'un sujet déjà beaucoup traité ponctuellement dans la littérature scientifique, à savoir les animaux chez Aristophane. Dans sa brève introduction (p. 9-12), Cécile Corbel-Morana présente l'intérêt de l'objet de recherches, les grandes orientations du travail avec leurs principes méthodologiques et le choix du titre. La recherche est ensuite construite sur deux axes principaux : « Bestiaire et politique » (p. 15-208) et « Bestiaire et poétique » (p. 209-304) comme proposés par Jean Taillardat dans *Les images d'Aristophane. Études de langues et de style*, 1965. La première partie a pour but d'étudier les rapports entre mise en scène des animaux et mise en scène de l'image de la *polis*. Quatre chapitres balisent ainsi le traitement en profondeur opéré par l'auteur sur différents aspects de ces liens entre représentation de l'animal et de la cité. Dans le premier, « L'animal dans l'utopie pacifiste » (p. 17-56), C. Corbel-Morana examine les scènes où apparaissent des animaux comestibles et des allusions érotiques par la métaphore animale dans les œuvres chantant la paix, les *Acharniens*, la *Paix* et *Lysistrata*. La deuxième section, « La cuisine politique » (p. 57-82), s'intéresse par contre au traitement littéraire des dérives du régime démocratique athénien au moyen d'allégories culinaires et de symboliques alimentaires principalement dans les *Cavaliers*, l'*Assemblée des femmes* et les *Guêpes*. S'ensuit « L'animal politique » (p. 83-170), consacré à l'étude des comparaisons avec le monde animal pour décrire les sociétés humaines. Il débute par un bref rappel de ces usages avant

Aristophane (Homère, Hésiode, poésie lyrique archaïque, Ésope) et passe ensuite en revue les figures du lion, du loup et du renard chez l'Athénien. Le deuxième thème abordé est l'utilisation satirique de ces images avec un intérêt particulier pour les *Guêpes* dont le symbole du chien et la construction du chœur sont finement détaillés. Le quatrième chapitre, « Le sauvage et la Cité dans les *Oiseaux* » (p. 171-208), s'interroge sur les différences d'une part, entre l'animal et l'être humain et d'autre part, entre la nature et la civilisation chez Aristophane grâce à l'analyse pointue de la représentation des uns et des autres dans les *Oiseaux*. La deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse en deux volets aux procédés de création ou de recréation littéraire utilisés par Aristophane au moyen du thème animalier. En premier lieu, dans « Le burlesque : du carnaval à la critique littéraire » (p. 211-248), C. Corbel-Morana cherche à déterminer le rôle joué par les figures animales dans le procédé parodique du burlesque. Elle se penche d'abord sur cette stratégie littéraire dans plusieurs passages précis (la parabase des *Acharniens* ; le prologue de la *Paix* ; la finale des *Guêpes*) et ensuite sur son application à la critique littéraire dans les *Grenouilles*. Y sont étudiées la construction des portraits d'Eschyle et d'Euripide au travers des images animales associées à l'un et à l'autre poète et la représentation du chœur de grenouilles de la pièce. En second lieu, dans « Le poète et l'oiseau » (p. 249-304), c'est la comédie des *Oiseaux* qui est au centre des observations de la philologue. Le caractère parodique du monde de l'espèce volatile est évoqué avant l'examen du lyrisme d'Aristophane spécifiquement dans les vers 209-262, le chant de la Huppe. Enfin, l'auteur consacre la dernière section à des considérations sur des éléments plus concrets de la mise en scène du spectacle des *Oiseaux* comme le décor, la *parodos* ou encore l'entrée du chœur. De solides conclusions (p. 305-310) clôturent cette recherche de qualité et richement documentée comme en témoignent la bibliographie (p. 311-336) et l'index des passages commentés (p. 337-341) présents en fin de livre. On pourrait peut-être regretter un léger manque d'unité et de liens entre les différentes parties de l'ouvrage mais on ne peut douter que celui-ci deviendra un outil incontournable dans l'étude des éléments repris du monde animal dans l'œuvre d'Aristophane mais aussi dans l'étude de la perception que les Grecs avaient de cet univers, deux champs de recherche aux nombreuses frontières encore inexplorées. Marc VANDERSMISSEN

Joel E. MANN, *Hippocrates, On the Art of Medicine*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, X-279 p. (STUDIES IN ANCIENT MEDICINE, 39). Prix : 110 €. ISBN 978-90-04-22413-1.

Joel E. Mann est Ph. D. depuis 2005 de l'Université du Texas à Austin. Il nous offre une fort longue étude sur l'un des plus courts traités du *Corpus* hippocratique, le *de Arte*. L'*Introduction* va de la page 1 à la page 49 ; elle comprend cinq sections : 1. Technê and Medicine in Ancient Greece (1-7) ; 2. *De Arte* as Rhetorical Epideixis (8-20) ; 3. *De Arte* as Philosophical Tract (20-30) ; 4. *De Arte* as Medical Treatise (30-39) ; 5. The Text and its Questions (39-49). Il va de soi qu'un chercheur étudiant le traité de l'*Art* se devait de consacrer les premières pages de son livre à la notion de τέχνη, d'abord parce que l'auteur va montrer que la médecine est une τέχνη, ensuite parce que ce mot a une fréquence très élevée ; on relève 34 occurrences de ce mot

curieux poème pré-hellénistique (1-11 Gostoli, abrégé en AG). D'un point de vue iconographique, *Parodie, humour et subversion dans les images inspirées de la vie… d'Homère* (p. 159-177), Évelyne Prioux dégage un discours esthétique derrière l'intention humoristique des représentations examinées par elle. Quatre épigrammes de Lucilius (*AP* 9.572 ; *AP* 11.279 ; *AP* 11.191 ; *AP* 11.77) se moquant d'Homère sont ensuite décrites avec critique par Alexander Sens dans ses *Notes on Homeric Humor in Lucilius* (p. 179-191). Finalement, Evina Sistakou clôture ce recueil original à plus d'un titre avec une recherche plus générale sur les épigrammes parodiques dans l'*Anthologie grecque* : *Mock Epic in the* Greek Anthology (p. 193-209).

Marc VANDERSMISSEN

Gérard LAMBIN, *Le roman d'Homère. Comment naît un poète.* Rennes, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 15,5 x 21 cm, 246 p. (INTERFÉRENCES). Prix : 18 €. ISBN 978-2-7535-1440-9.

Également l'auteur d'*Homère le Compagnon* (1995) et de *L'épopée. Genèse d'un genre littéraire en Grèce* (1999), Gérard Lambin s'intéresse dans cet ouvrage, non plus au personnage historique, ni à l'œuvre du poète grec en eux-mêmes, mais bien aux différents témoignages conservés sur sa vie. C'est au long de quatre parties principales – « Préliminaires » (p. 45-90), « La vie d'un poète » (p. 91-134), « La genèse d'un roman » (p. 135-164) et « Au-delà du roman » (p. 165-190) – que le philologue entreprend d'étudier les *Vies d'Homère* (les *Vies* I à X : *Vita Herodotea* ; *Certamen* ; *Sur Homère I* et *II* ; *Chrestomathie* de Proclos ; *Lexique* d'Hésychios ; *Vita Romana*, *Vita Scorialensis I* et *II* ; Jean Tzetzès, *Chiliades*, XIII, 626-665) enrichies ponctuellement mais judicieusement d'autres sources littéraires. L'auteur se distingue de ses nombreux prédécesseurs en proposant une approche originale des textes grecs sur Homère puisqu'il ne tente pas de dégager quelle serait la *Vie d'Homère* la plus authentique ou la plus proche de la réalité historique. Le but de ce travail, clairement exposé dans l'introduction (p. 7-43) avec les documents anciens utilisés, est d'examiner l'ensemble de ces témoignages comme une unité cohérente qu'il appelle le roman d'Homère. Il ne s'agit donc pas de prouver qu'un élément ou un autre de la vie du poète est réel mais bien de chercher à comprendre comment et pourquoi une telle tradition s'est construite autour de ce personnage considéré comme le père de la littérature grecque. L'auteur fonde sa réflexion sur de solides définitions (M. Robert, 1972 ; F. Létoublon, 1993 ; G. Genette, 2004) qui servent de cadre théorique pour son développement. Il aborde ainsi les concepts de roman, d'auteur et de légende avant de présenter la recherche elle-même dans la suite de l'ouvrage. Ainsi dans les « Préliminaires » et « La vie d'un poète », G. Lambin compare et confronte rigoureusement ses sources découpées par unité narrative afin de déterminer les points communs ou les différences entre elles sur des éléments de l'environnement (origine, parenté, noms…) et de la vie (jeunesse, voyages, mort) d'Homère. Ces deux premiers chapitres riches en informations sur la représentation du poète dans les *Vies d'Homère* permettent également au lecteur d'appréhender ces œuvres très différentes comme un seul ensemble, le « roman d'Homère », dont les caractéristiques sont définies dans la partie suivante, « La genèse du roman ». Y sont traitées avec succès les questions,

entre autres, du temps, des lieux et des personnages du roman mais aussi et surtout la manière et la chronologie dont le roman s'est développé grâce à un ensemble de facteurs : déploiement de la légende, compétition entre les cités de culture grecque, travail des poètes et des historiens… Ensuite, dans la dernière partie, « Au-delà du roman », le spécialiste propose une série d'hypothèses pertinentes sur base d'observations pointues de sa documentation. Il décrit la rivalité entre Homère et d'autres poètes, dont Hésiode, qui se dégage du roman mais aussi l'image de la poésie véhiculée par ce dernier. Il revient alors plus en détails sur les multiples origines familiales d'Homère et après, il analyse la légitimité que les *Vies* ont tenté de donner aux œuvres conservées sous le nom du poète ionien. Finalement, sont envisagés certains aspects de la réalité qu'éclaire la fiction homérique comme la prise de conscience collective d'une identité ionienne à partir du VI^e^ siècle av. J.-C. Pour terminer, G. Lambin synthétise avec talent l'ensemble des apports de son ouvrage dans la conclusion (p. 191-199). Ainsi, ce travail confirme également l'intérêt d'une nouvelle grille d'analyse pour la recherche dans un domaine déjà largement étudié. Notons encore le précieux outil mis à la disposition du lecteur en fin d'ouvrage en plus de la bibliographie très bien documentée : les traductions suivies des *Vies d'Homère I-X*. Elles offrent en effet une continuité à ces sources préalablement divisées pour les besoins de l'analyse. Marc VANDERSMISSEN

Heinz WARNECKE, *Homers Wilder Westen. Die historisch-geographische Wiedergeburt der Odyssee*. Stuttgart, F. Steiner, 2008. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 341 p., 13 fig. Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-09164-0.

À travers le présent ouvrage, Heinz Warnecke a tenté de réaliser la prouesse jugée irréalisable par Ératosthène : être en quelque sorte l'ouvrier corroyeur qui a cousu l'outre des vents remise à Ulysse et se trouver dès lors en mesure d'intégrer le théâtre des errances d'Ulysse dans le monde réel (Strabon, I, ii, 15). Sa démarche s'opère en deux temps. La première partie du livre est consacrée au royaume d'Ulysse. S'inscrivant dans le sillage de Robert Bittlestone, James Diggle et John Underhill (*Odysseus Unbound. The Search of Ithaca*, Cambridge, 2005 ; traduction grecque du texte revu, Athènes, 2007), Heinz Warnecke identifie Ithaque à l'ensemble de l'actuelle Céphalonie et non à son seul territoire occidental, comme le faisaient ses devanciers. Il fonde sa démonstration, qui en séduira plus d'un, sur une remarquable connaissance de la géographie et de l'histoire de l'île, dont il est devenu par la suite citoyen d'honneur. La seconde partie traite des errances d'Ulysse depuis la tempête du cap Malée jusqu'au départ de Phéacie. Notre auteur tente d'y démontrer avec la même force de conviction que cet itinéraire peut être fixé sur une carte réelle, laquelle englobe l'Égypte, la Cyrénaïque, le détroit de Messine et la côte occidentale de la mer Adriatique, avec ses îles. Mais il est obligé de tenir compte d'un mode de description différent, qui n'impose pas d'emblée une identification irréfutable des étapes d'Ulysse ; il y voit un discours intentionnellement cryptique, qui contraint à démasquer ce qui a été délibérément dissimulé. Encore faudrait-il expliquer, – ce qui n'est pas fait –, pourquoi Homère change de registre, une fois que son héros navigue dans des eaux inconnues de lui et enrobe de mystère des contrées parfaitement

traduire, dans une manifestation d'évergétisme d'un duumvir, *inlata rei p(ublicae) IIviratus honoraria summa*, par « après avoir engagé l'argent accordé par l'État à la fonction duumvirale », cela conduit l'auteur à une interprétation confuse des processus de financement des dons. La bibliographie n'est pas toujours complète : pour Igel, par exemple, le colloque de Nancy et Trèves en 2000 (*Annales de l'Est*, 51, 2001) aurait dû être exploité pour l'interprétation sociale du monument ; et l'article de J. Scheid (*AC*, 72, 2003, p. 113-140) aurait permis de faire apparaître qu'il est d'autres explications que politiques à la représentation de Mars et Rhéa Silvia sur un relief funéraire. Ce dernier point n'est pas sans importance méthodologique : si les usages politiques des mythes fondateurs de Rome sont à l'évidence porteurs d'idéologie impériale dans le cadre de monuments publics, officiels, il ne faut pas en oublier pour autant les significations religieuses propres que ces images peuvent apporter dans des contextes différents. L'examen des sarcophages et autres monuments funéraires conduit d'ailleurs à percevoir des hypothèses multiples dont on peut se demander légitimement si elles ont quelque chose à voir avec la dimension politique : Énée image de la *pietas*, Romulus image de la *virtus*, mais images privées. Doit-on comprendre cette iconographie comme représentative des vertus essentielles valorisées par le pouvoir et revendiquées dès lors par le défunt pour apparaître comme un citoyen exemplaire ? Plus encore comme un témoignage de loyauté impériale ? Et lorsque la conclusion du dernier chapitre décrit les emplois domestiques des thèmes comme « une expression populaire du culte impérial » par imitation des images publiques dans la sphère privée, n'est-ce pas surinterpréter ? Au total il est intéressant de constater que la louve nourricière comme figure de Rome toute-puissante s'accordait bien à l'idée que les provinciaux pouvaient se faire de la capitale de l'empire, et de capter les variations politiques des images selon les dynasties. Mais une certaine prudence doit s'imposer lorsqu'il s'agit de globaliser, en un seul type de regard, l'ensemble des représentations des mythes fondateurs de Rome dans les multiples usages qui nous en sont conservés. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Maria R.-ALFÖLDI, Edilberto FORMIGLI & Johannes FRIED, *Die römische Wölfin. Ein antikes Monument stürzt von seinem Sockel.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 162 p., ill. (SITZUNGSBERICHTE DER WISSENSCHAFTLICHEN GESELLSCHAFT AN DER JOHANN WOLFGANG GOETHE-UNIVERSITÄT FRANKFURT-AM-MAIN, 49, 1). ISBN 978-3-515-09876-2.

Depuis la restauration, en 1997-2000, de la Lupa Capitolina, une importante controverse agite les savants. Les analyses archéométriques ont en effet abouti à une datation extrêmement basse de la célèbre statue en bronze, non plus à l'époque étrusque comme on le croyait, mais au Moyen Âge, entre 900 et 1250. À cet argument scientifique s'ajoute l'observation qu'au-delà d'un style qui avait toujours déconcerté et que l'on attribuait jusqu'alors à sa grande ancienneté, les techniques de fabrication de la statue – corps coulé d'une pièce, mâchoire rattachée de manière mécanique – se distinguent de celles que l'on peut observer sur des œuvres assurément antiques – pratique de la soudure depuis le VI^e^ s. av. J.-C. – mais trouvent des parallèles à l'époque médiévale, comme le démontre Edilberto Formigli dans le premier article du

présent ouvrage (chaque article est publié en allemand, puis en anglais). Il faut donc distinguer deux Lupae Romanae, l'une antique, disparue, l'autre médiévale, conservée. Sur ces bases, M. R.-Alföldi s'efforce de reconstituer, textes et contextes historiques à l'appui, l'histoire de la statue antique, la voyant apparaître vers 300 av. J.-C., commandée par les édiles curules G. et Q. Ogulnii, avoir plusieurs copies à Rome même, servir de modèle à des types monétaires pour symboliser la Rome divine et éternelle, quitter la cité, le plus vraisemblablement lors de l'attaque des Vandales en 455, qui l'auraient emmenée à Carthage avec un imposant butin, puis avoir été récupérée par Justinien lors de la reconquête de l'Afrique du Nord en 553. Exposée à l'hippodrome de Constantinople, elle aurait été fondue au lendemain de la chute de la cité, en 1204. J. Fried s'intéresse quant à lui au destin de la statue médiévale, faisant le tri entre les témoignages pertinents ou non, et la localisant en premier dans le portique de la résidence papale, où elle avait été vue, l'air menaçant et sans les jumeaux, par Magister Gregorius, auteur d'une description de Rome, vers 1230-1240 et par Dante en 1301, puis sur la tour des Annibaldi, et enfin définitivement installée au Capitole, à l'entrée du palais des Conservateurs, en 1471, les jumeaux étant ajoutés un peu plus tard. Il cherche par ailleurs une raison à la création de ce monument et propose, à titre d'hypothèse, qu'il ait, au XII^e^ siècle, servi d'emblème à une importante famille romaine, les comtes de Tusculum, qui se disaient descendants du fondateur de Rome et renvoyaient, à travers cette louve, à leur généalogie aristocratique.

Véronique VAN DRIESSCHE

Matthias STEINHART, *Bilder der virtus. Tafelsilber der Kaiserzeit und die grossen Vorbilder Roms : die Lanx von Stráze.* Stuttgart, F. Steiner, 2009. 1 vol. 17 x 24 cm, 113 p., 7 pl., 7 fig. (COLLEGIUM BEATUS RHENANUS, 2). Prix : 32 €. ISBN 978-3-515-09631-7.

Il piatto d'argento (*lanx* in latino, ovvero, patera monumentale) oggetto della dissertazione, fu rinvenuto nel 1939 a Stráže, nel nord della Slovacchia, antico territorio dei Quadi, durante lavori agricoli: la tomba da cui proveniva, in parte danneggiata già all'epoca del rinvenimento, restituì comunque un prezioso set di vasellame d'argento. Il piatto, propriamente una λάγκλη, è lavorato con tecniche diverse: inciso è il medaglione interno, con dettagli dorati, mentre il fregio che corre lungo il bordo e l'ansa superstite sono decorati a rilievo, con parti dorate (vesti, architetture). Inusuale è la doppia tecnica nel pezzo che, sulla base dei confronti stilistici, è datato dall'autore alla metà del II sec. d.C., periodo in cui non sembra troppo diffuso il vasellame d'argento lavorato. La dissertazione ha un'impostazione rigorosa e schematica. All'introduzione fa seguito, infatti, una breve descrizione delle singole scene rappresentate sull'orlo e nel medaglione interno, necessario preludio alla parte destinata all'esegesi delle rappresentazioni stesse. Nel medaglione è una scena di sacrificio dallo spiccato carattere sacrale, che trova tra l'altro corrispondenze, seppur non puntuali, in coni monetali di età repubblicana. Per l'interpretazione l'autore riprende la lettura già data da C. Wölfel e Erika Simon, che riconoscevano nella scena il sacrificio di Lucio Giunio Bruto e Publio Valerio Poplicola dopo la cacciata dei Tarquini (Plutarco, *Vita Poplicolae* 2). Sull'ansa è invece la rappresentazione della pacifi-

VI^e s. Plusieurs peuvent être regroupés en petits dossiers. Les n^os **8-13** (Hermoupolis, V^e/VI^e s. ?) sont des reçus attestant le chargement sur des bateaux de céréales destinées à l'*annona ciuica*. Ils sont délivrés à un certain Macarios, fils de Pabion, soldat, par des capitaines travaillant pour différents propriétaires. Les n^os **23-27** (Hermoupolis, V^e/VI^e s.) sont des ordres de paiement en argent et en nature donnés par un propriétaire foncier du nom de Phoibammon à son intendant qui porte le même nom. Selon l'éditeur, les n^os **30-34** (Hermoupolis, fin V^e/VI^e s. ?) constituent les meilleures sources à notre disposition pour comprendre les procédés comptables employés par les gestionnaires des domaines quand il s'agit des vendanges annuelles. L'éditeur a pu mettre aussi en relation trois comptes **37-39** (prov. inc., VI^e s.). Les n^os **18-20** (prov. inc., V^e/VI^e s. ?) sont des documents dans lesquels est enregistrée la composition de divers biens fonciers. Parmi les documents épars, on relève différents comptes (**21**, prov. inc., **33-36**, Hermoupolis, tous du V^e/VI^e s. ?), un contrat impliquant des esclaves (**1**, Ptolémaïs Euergétis, 298/299), un reçu de dot (**2**, Arsinoïte, 306 ?), un contrat de location d'orge (**3**, prov. inc., 337), le reçu du remboursement d'un prêt (**4**, Hermoupolis ou Apollinopolis Magna, 396), une date consulaire (**5a**, Hermoupolis, 1-2-472), une liste de noms ? (**5b**, Hermoupolis, 472), un contrat de location d'une ferme (**6**, Hermoupolis, 4-10-477), le début d'un contrat (**7**, Arsinoïte, 482-484), un *entagion* délivré par Asephis le Garde (**14**, Hermoupolis, V^e/VI^e s. ?), un document que l'éditeur intitule *Geographica ?*, mais qui pose bien des problèmes d'identification (**15**, Fayoum ?, V^e/VI^e s. ?), un reçu de l'*annona militaris* et *canonica* (**16**, Hermoupolis, 2^e moitié du V^e s. ?), une reconnaissance de dette (**17**, Hermoupolis, 515 ou après ?), un reçu de grain délivré par un sitologue (**22**, Hermoupolis, V^e/VI^e s. ?), un ordre donné par un propriétaire foncier (**29**, Hermoupolis ?, V^e/VI^e s.). Déchiffrement, traduction et commentaires sont très bons. Tous les papyrus sont reproduits sur d'excellentes planches. R. Ast nous donne là un bien beau travail. Jean A. STRAUS

Charles DOYEN, *Études de métrologie grecque.* Volume II. *Étalons de l'argent et du bronze en Grèce hellénistique.* Louvain-la-Neuve, Association Professeur Marcel Hoc, 2012. 1 vol. 16 x 22,5 cm, 209 p., 87 fig. (UCL. ÉTUDES NUMISMATIQUES, 4). Prix : 30 €. ISBN 978-2-930449-15-9.

Le volume I des *Études de métrologie grecque* mettait en évidence le lien d'équivalence unissant les monnaies grecques aux étalons de valeur pré-monétaires en bronze (talent et statère) et en fer (obole et drachme) dont elles étaient issues, ainsi que l'unité créée autour de la mine de 435 g, adoptée comme étalon de valeur en argent peu avant la naissance des monnayages. La métrologie monétaire grecque s'explique dès lors essentiellement en fonction d'un rapport de valeur entre l'argent et le bronze, l'argent étant représenté par la monnaie, et le bronze par les systèmes pondéraux – ce qui explique notamment les fluctuations bien connues de la norme pondérale attique – puis aussi par la monnaie. L'étude se clôturait sur les problèmes de change entre monnaies attiques et éginétiques, sur une première solution qui consista à amener le rapport argent – bronze attique de 100 à 105 :1 à la fin du V^e s., en alourdissant de 5 % les mesures pondérales (mine de 456,75 g), pour le faire correspondre à celui qui s'appliquait en système éginétique, et sur la définition d'un chalque

« lourd » (9,0625 g), à pleine valeur, trait d'union entre les différents systèmes monétaires grecs. Poursuivant et affinant cette thèse dans le second volume de la série, Charles Doyen a revu et réinterprété des documents-clés, monnayages et textes, de l'histoire monétaire hellénistique, les replaçant dans un scénario de développement dont ils sont à la fois l'indice et l'illustration. Son étude s'articule en trois parties. La première, partant de la réforme de réévaluation des taux de change (*épikatallagè*) au printemps 335, qui faisait immédiatement suite à la tentative avortée d'émettre un monnayage amphictionique de bon poids éginétique, pose les principes de fonctionnement des systèmes monétaires grecs à l'époque hellénistique. Ainsi, par une nouvelle modification du rapport argent – bronze, amené à 112,5 :1, les monnayages attico-corinthiens et éginétiques en argent furent rendus directement compatibles, la drachme éginétique se voyant allégée au poids de deux drachmes corinthiennes ou d'un octobole attique (5,80 g), tandis que les mesures pondérales athéniennes étaient proportionnellement alourdies (mine de 489,375 g). Cette double manière de concrétiser les changements de ratio, par un allègement des monnaies en argent ou par un alourdissement des mesures pondérales liées au bronze, entraîna l'instauration, à l'époque hellénistique, de la distinction entre un étalon « du bronze » – désignant des monnaies en argent allégées pour se rapporter à un équivalent en bronze immuable – et un étalon « de l'argent » – désignant des monnaies en argent immuables, la modification se reportant sur les équivalents en bronze –, qui pouvaient se rapporter à un même système monétaire. On en retrouve des mentions dans les textes (*pros argurion*, *pros chalkon*, etc.), mais elles sont habituellement (mal) interprétées comme renvoyant d'une part à des monnaies en bronze et d'autre part à des monnaies en argent. Les jalons chronologiques et métrologiques des modifications ultérieures du rapport argent – bronze sont rappelés : 125 ? (milieu du III^e^ s.), puis 137,5 (170-160 au plus tard) et 150 :1 (fin du II^e^ s.), d'après les informations écrites et archéologiques. La deuxième partie est consacrée aux monnayages hellénistiques de système attique. La confrontation des formules comptables et des réalités monétaires fait apparaître qu'aux côtés des frappes « de l'argent » (drachme de 4,35 g) représentées par les monnayages au nom d'Alexandre et de ses successeurs ainsi que par le monnayage athénien, des frappes « du bronze » se développèrent, notamment en Eubée et dans les Cyclades, à Byzance et Chalcédoine, à Pergame, à Rhodes ou en Thessalie, qui se replacent parfaitement dans le schéma d'évolution du rapport argent – bronze, suivant pour la drachme une norme de 3,87 g, puis de 3,48 ? g, 3,16 g et finalement 2,90 g. On ne doit donc plus s'étonner de la cohabitation de monnaies de poids normal et de monnaies plus légères, et certainement pas justifier ces dernières par un quelconque cours forcé : il s'agissait simplement des versions « de l'argent » et « du bronze » du même système attique, l'une d'usage international, l'autre d'usage plus local, dont les Anciens connaissaient parfaitement les valeurs respectives. Ce schéma permet par ailleurs de remettre de l'ordre dans les équivalences entre l'argent grec de la fin de l'époque hellénistique et le denier romain, à travers le rapport au tétradrachme cistophore et au statère thessalien. La troisième partie démontre comment le système éginétique, dans sa forme légère post-*épikatallagè*, et le système corinthien – qui survécurent modestement après 335, face à un système attique dominant – fusionnèrent pour donner naissance, vers 215 au plus tard, à un étalon dit « symmachique », lié surtout aux monnayages des ligues, qui utilisait comme l'éginétique le compte

septuagésimal, mais se fondait comme le corinthien sur une drachme de 2,90 g en argent, valant 326,25 g de bronze. Ce nouvel étalon se déclina lui aussi en une version « de l'argent » (drachme fixe de 2,90 g) et une version « du bronze » (drachme allégée à 2,61 puis 2,36 g), révélées par les comptes béotiens notamment, dont le fameux compte de l'hipparque Pompidas, et par les monnaies elles-mêmes. À nouveau, le change avec le système monétaire romain, illustré par l'équation de Polybe (un semis = un quart d'obole), trouve son meilleur éclairage. Le système symmachique fusionna à son tour avec le système attique, la version « de l'argent » du premier devenant la version « du bronze » du second, lorsque le rapport argent – bronze passa à 150 :1, vers la fin du II^e^ s. La remise en contexte de plusieurs documents de cette époque permet de comprendre que l'adoption de ce nouveau rapport fut vraisemblablement décidée, avec l'aval de Rome, pour mettre fin aux fraudes jouant sur la coexistence de deux systèmes monétaires aux grandeurs homonymes, et donne enfin tout son sens au décret amphictionique relatif au tétradrachme de quatre drachmes (« de l'argent »). Au total, ce volume démontre la cohérence des systèmes monétaires grecs de l'époque hellénistique, révélant un mode de fonctionnement commun – étalon « de l'argent » et/ou « du bronze » – et un rapport de valeur entre l'argent et le bronze évoluant unilatéralement – 112,5 ; 125 ? ; 137,5 ; 150 –. Cette reconstruction nouvelle, simple et logique, des règles de la métrologie monétaire, se fonde sur une lecture au plus juste des pratiques comptables et des informations pondérales. Elle fournit un cadre et une incontestable base de travail pour les recherches métrologiques à venir. Véronique VAN DRIESSCHE

Christophe FLAMENT et Patrick MARCHETTI, *Le monnayage argien d'époque romaine (d'Hadrien à Gallien).* Athènes, École française - Paris, Diff. De Boccard, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 135 p., 14 pl., 81 fig. (ÉTUDES PÉLOPONNÉSIENNES, 14). Prix : 50 €. ISBN 978-2-86958-234-7.

Voici le très attendu corpus du monnayage argien d'époque impériale, incluant les monnaies des fouilles de l'École française d'Athènes à Argos. La période couverte va de *c.* 130 (sous Hadrien), quand la cité récupéra son droit de frapper monnaie, au règne de Gallien (253-268). Le catalogue réunit près de sept cent cinquante monnaies en bronze, classées par empereur, dénomination et coins de droit et revers, dont à chaque fois le type et la légende sont soigneusement décrits. La présentation des monnaies (provenance, éventuelle publication, poids, orientation des coins) est suivie d'un commentaire relatif à l'organisation des frappes – ampleur, chronologie relative, réseaux différents – sous chaque empereur. Vient ensuite la partie consacrée à l'identification des types, où l'on trouve une importante mise à jour, pour Argos, de l'ancienne étude produite par F. Imhoof-Blumer & P. Gardner, qui confrontait les images monétaires aux descriptions de Pausanias. D'un point de vue général, concernant la valeur indicative des représentations de monuments sur les monnaies, les auteurs défendent avec raison l'idée que les graveurs monétaires ne se montraient pas extrêmement précis (absence de détails, variantes), d'autant qu'un même atelier travaillait généralement pour plusieurs émetteurs, ce qui justifie les recherches de parallèles dans des monnayages voisins. Ils observent par ailleurs une évolution

septuagésimal, mais se fondait comme le corinthien sur une drachme de 2,90 g en argent, valant 326,25 g de bronze. Ce nouvel étalon se déclina lui aussi en une version « de l'argent » (drachme fixe de 2,90 g) et une version « du bronze » (drachme allégée à 2,61 puis 2,36 g), révélées par les comptes béotiens notamment, dont le fameux compte de l'hipparque Pompidas, et par les monnaies elles-mêmes. À nouveau, le change avec le système monétaire romain, illustré par l'équation de Polybe (un semis = un quart d'obole), trouve son meilleur éclairage. Le système symmachique fusionna à son tour avec le système attique, la version « de l'argent » du premier devenant la version « du bronze » du second, lorsque le rapport argent – bronze passa à 150 :1, vers la fin du II^e^ s. La remise en contexte de plusieurs documents de cette époque permet de comprendre que l'adoption de ce nouveau rapport fut vraisemblablement décidée, avec l'aval de Rome, pour mettre fin aux fraudes jouant sur la coexistence de deux systèmes monétaires aux grandeurs homonymes, et donne enfin tout son sens au décret amphictionique relatif au tétradrachme de quatre drachmes (« de l'argent »). Au total, ce volume démontre la cohérence des systèmes monétaires grecs de l'époque hellénistique, révélant un mode de fonctionnement commun – étalon « de l'argent » et/ou « du bronze » – et un rapport de valeur entre l'argent et le bronze évoluant unilatéralement – 112,5 ; 125 ? ; 137,5 ; 150 –. Cette reconstruction nouvelle, simple et logique, des règles de la métrologie monétaire, se fonde sur une lecture au plus juste des pratiques comptables et des informations pondérales. Elle fournit un cadre et une incontestable base de travail pour les recherches métrologiques à venir. Véronique VAN DRIESSCHE

Christophe FLAMENT et Patrick MARCHETTI, *Le monnayage argien d'époque romaine (d'Hadrien à Gallien).* Athènes, École française - Paris, Diff. De Boccard, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 135 p., 14 pl., 81 fig. (ÉTUDES PÉLOPONNÉSIENNES, 14). Prix : 50 €. ISBN 978-2-86958-234-7.

Voici le très attendu corpus du monnayage argien d'époque impériale, incluant les monnaies des fouilles de l'École française d'Athènes à Argos. La période couverte va de *c.* 130 (sous Hadrien), quand la cité récupéra son droit de frapper monnaie, au règne de Gallien (253-268). Le catalogue réunit près de sept cent cinquante monnaies en bronze, classées par empereur, dénomination et coins de droit et revers, dont à chaque fois le type et la légende sont soigneusement décrits. La présentation des monnaies (provenance, éventuelle publication, poids, orientation des coins) est suivie d'un commentaire relatif à l'organisation des frappes – ampleur, chronologie relative, réseaux différents – sous chaque empereur. Vient ensuite la partie consacrée à l'identification des types, où l'on trouve une importante mise à jour, pour Argos, de l'ancienne étude produite par F. Imhoof-Blumer & P. Gardner, qui confrontait les images monétaires aux descriptions de Pausanias. D'un point de vue général, concernant la valeur indicative des représentations de monuments sur les monnaies, les auteurs défendent avec raison l'idée que les graveurs monétaires ne se montraient pas extrêmement précis (absence de détails, variantes), d'autant qu'un même atelier travaillait généralement pour plusieurs émetteurs, ce qui justifie les recherches de parallèles dans des monnayages voisins. Ils observent par ailleurs une évolution

typologique articulée en trois périodes. Sous l'impulsion d'Hadrien, les émissions de la première période se caractérisent par une grande abondance de sujets renvoyant au patrimoine culturel et monumental de la cité – chacun est illustré, examiné, mis en contexte et largement discuté. À partir du règne de Septime Sévère, le monnayage argien sert d'appoint à la production impériale et devient de ce fait beaucoup plus romanisé et banalisé, partageant de nombreux types avec d'autres cités (types « coordonnés »), ce qui le rend moins intéressant pour une étude proprement argienne. Enfin, d'Alexandre Sévère à Gallien, la typologie très pauvre laisse souvent la place à de simples marques de valeur, qui se révèleront néanmoins précieuses pour l'étude des dévaluations du IIIe siècle. L'aspect métrologique du monnayage argien est, en effet, abordé dans une troisième partie, et confronté, lorsque les échantillons sont comparables, aux données recueillies pour d'autres monnayages péloponnésiens, sensés partager un même système monétaire. Il apparaît ainsi que les réductions pondérales constatées à Argos ne correspondent pas toujours à celles qui avaient été relevées à Sparte par S. Grunauer et que l'on croyait généralisées. Par ailleurs, le manque de cohérence de la métrologie monétaire péloponnésienne sous Septime Sévère, époque d'abondantes frappes, trouve peut-être une explication dans la division, observée à Argos, de la production en deux réseaux visiblement distincts, qui se seraient référés à deux systèmes métrologiques différents. Pour la période la plus tardive, jalonnée d'une série de dévaluations, l'usage de marques de valeur sous Gordien et ses successeurs aide à fixer les étapes de l'allègement de l'as. L'étude se termine par un aperçu comparé de la circulation des monnaies argiennes et péloponnésiennes dans le Péloponnèse, à Argos et, ce qui est plus inattendu, à Doura-Europos ! Véronique VAN DRIESSCHE

Joseph MÉLÈZE MODRZEJEWSKI, *Droit et justice dans le monde grec et hellénistique.* Varsovie, University, 2011. 1 vol. 17 x 23,5 cm, XX-565 p. (THE JOURNAL OF JURISTIC PAPYROLOGY. Suppl., 10). Prix : 76,85 €. ISBN 978-83-918250-9-9.

En plus d'un inédit – *La loi dans l'Antiquité* (p. 3-15) –, ce volume rassemble vingt-trois travaux de l'auteur concernant le droit grec et hellénistique, travaux qui restaient dispersés à travers des périodiques, des volumes de mélanges ou des actes de congrès et qui s'étalent sur une cinquantaine d'années. On n'a toutefois pas affaire à une simple réimpression. La forme des contributions a été améliorée et les principales références bibliographiques complétées. Leur titre est la plupart du temps modifié par rapport à celui de l'édition originale afin de devenir le titre de chapitres. Une préface d'Eva Cantarella présente *Joseph Mélèze Modrzejewski et les études de droit grec* (p. XIII-XVIII). Un index des sources, un index des personnages et une bibliographie sommaire explicitant les abréviations utilisées dans les notes clôturent l'ouvrage (p. 535-565). Celui-ci se compose de cinq parties. La première, *Sources du droit*, est faite de quatre chapitres : I. la contribution inédite citée ci-dessus, II. *Droit ptolémaïque* (p. 17-42 = *Iura* 15, 1964, p. 32-56), III. Prostagmata *et* diagrammata (p. 43-61 = *Mélanges W. Seston*, Paris, 1974, p. 365-380), IV. *L'« ordonnance sur les cultures »* (p. 63-87 = *RD* 72, 1994, p. 1-20). La seconde, *Justice à l'œuvre*, comprend cinq chapitres : V. Adikia (p. 91-110 = *Iura* 10, 1959, p. 67-85), VI. *La justice des*

d'interlocuteurs imaginaires, contre-arguments). J. Morrison contraste, dans les *Actes des apôtres*, les figures de Pierre, le pêcheur illettré et apôtre de Jésus, et Paul, le Pharisien lettré qui ne s'est converti au christianisme qu'après avoir persécuté les Chrétiens. Malgré leurs différences, les deux hommes sont tous deux entrés en contact avec Dieu par l'intermédiaire d'un message divin oral, ce qui légitime leur rôle dans la diffusion du christianisme. L'auteur examine en outre quelques références littéraires classiques utilisées par Luc. V. Hunink étudie la dimension orale du *Psaume contre les Donatistes* de saint Augustin. Sur la base de critères formels, il avance qu'il ne s'agit pas d'un poème (*carmen*) mais d'un psaume chanté. Il est précisé dans l'introduction de l'ouvrage que son fil conducteur est de remettre en cause l'idée que l'écrit serait l'apanage d'une religion privée, voire marginale, face à des pratiques religieuses publiques qui reposeraient avant tout sur l'oralité (p. 2). Au final, si le lien entre cette question et certaines contributions est assez ténu, les articulations entre oralité et support écrit sont constamment étudiées. Il n'est pas toujours possible d'établir des rapports étroits entre les différents articles de chaque catégorie, à l'exception de la partie consacrée au droit grec, qui est la plus cohérente. Néanmoins, la qualité des contributions, ainsi que plusieurs questions récurrentes (par exemple, les discussions sur les statuts ou l'originalité de certains textes) en font un ouvrage très intéressant.

Aurian DELLI PIZZI

Susanne GÖDDE, *euphêmia. Die gute Rede in Kult und Literatur der griechischen Antike*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, X-439 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, NF, 2. Reihe, 120). Prix : 55 €. ISBN 978-3-8253-5314-8.

Issue d'une thèse d'habilitation, cette monographie parcourt la littérature grecque d'Homère à Platon pour étudier le champ sémantique de εὐφημία et de ses dérivés et antonymes. Le choix de ce sujet est parfaitement approprié aux orientations scientifiques de Susanne Gödde, helléniste actuellement rattachée à la Ludwig-Maximilians-Universität München, mais aussi spécialiste de la religion grecque et intéressée par des questions de rhétorique depuis au moins sa thèse doctorale (*Das Drama der Hikesie. Ritual und Rhetorik in Aischylos' Hiketiden*, publiée en 2000). En continuité avec sa thèse, le présent ouvrage s'appuie largement sur la tragédie (près de deux cents pages sont des analyses textuelles de passages d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide). Les autres textes étudiés proviennent essentiellement d'Homère (*Il.* 1 et 9), d'Hésiode (*Travaux et Jours* 735-764), Pindare (*Néméennes* 8 et *Pythiques* 10), Aristophane (*Paix*) – nous restons dans le drame – et Platon (passages du *Phédon*, du *Phèdre* et des *Lois*) – avec une excursion dans l'iconographie étudiée en rapport étroit avec les témoignages littéraires (p. 343-350). On le voit, les prosateurs sont peu représentés dans cette étude, malgré l'évocation de quelques passages en prose que l'on trouve à divers endroits de l'ouvrage, notamment dans les notes en bas de page. On peut regretter cette restriction, car l'étude des orateurs, par exemple, aurait certainement illustré l'usage varié des termes liés à εὐφημία au-delà du contexte religieux (S. Gödde est consciente de la problématique, p. 10), mais l'auteur a dû faire un choix, et l'on doit reconnaître que le corpus ainsi retenu est cohérent. D'ailleurs,

l'annexe (p. 385-400) donne 142 références avec chaque fois l'occurrence de εὐφημία, δυσφημία ou βλασφημία (et les adjectifs, adverbes et verbes qui s'y rapportent) dans un micro-contexte pour les auteurs étudiés et quelques auteurs contemporains de ou postérieurs à Platon. Ce relevé est évidemment loin d'être exhaustif et s'arrête délibérément avec Apollonios de Rhodes. S. Gödde ouvre parfois la réflexion à des auteurs postérieurs aussi divers que Pausanias et Plutarque, et il serait intéressant d'étudier l'évolution du concept dans la seconde sophistique (Lucien et Aelius Aristide offrent une belle matière à cet égard), mais cela dépasse le but que cet ouvrage s'est proposé. Car l'objectif est de comprendre comment, aux époques archaïque et classique, le discours pouvait manipuler et construire la réalité, notamment dans un contexte rituel. À cet égard, le sous-titre de la thèse d'habilitation (Freie Universität Berlin, 2006), *Konstruktionen des Guten in Kult und Literatur der griechischen Antike*, manifeste peut-être plus exactement les enjeux de la εὐφημία, cette « parole de bon augure » qui ne s'identifie pas avec le « silence religieux » que la tradition a surtout reconnu dans le concept de εὐφημία. Sans nier cette interprétation, S. Gödde montre dans ses analyses toujours respectueuses du contexte qu'elle est secondaire et que εὐφημία représente avant tout ce que le terme dit étymologiquement, à savoir la bonne parole. L'auteur s'attache à mettre en avant le rapport délicat entre la parole et le silence ainsi que la force performative du discours religieux mais aussi du silence. La méthodologie s'apparente ainsi aux courants pragmatiques et interactionnistes de la linguistique pour proposer des lectures nouvelles de passages d'auteurs qui font saisir un aspect important de la civilisation et de la religion grecques : la gestion émotionnelle de questions vitales pour les Grecs, comme la pureté, la souillure, la mort et le sacrifice. Les analyses proposées par l'auteur montrent bien comment la « bonne parole » pouvait aider à venir à bout de situations extrêmes dans la vie, jusqu'à la maîtrise de la peur qu'inspirait la mort. La rédaction parfois un peu lourde dont souffre ce livre n'enlève rien à son fond innovant et à ses implications culturelles assez profondes. Les erreurs et coquilles sont peu nombreuses, que ce soit en matière d'orthographe (ainsi, l'orthographe hypercorrecte de *beeinflußen* à la p. 20, alors que même avant la réforme de 1996 on écrivait déjà *beeinflussen*), de syntaxe (« für die das Gebet einleitenden *euphêmia* », p. 357), de fautes de frappe (« teilgenommmen », p. 358) ou de présentation d'extraits grecs (un fragment de Démocrite, 68 B 177 DK est présenté comme des vers, p. 382). La documentation bibliographique est complète. Koen VANHAEGENDOREN

Robert PARKER, *On Greek Religion*. Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XV-309 p., 9 fig. (CORNELL STUDIES IN CLASSICAL PHILOLOGY. TOWNSEND LECTURES, 60). Prix : 75 $ (relié) ; 29.95 $ (broché). ISBN 978-0-8014-4948-2 ; 7735-5.

Cet ouvrage, qui dérive d'une série de conférences données par l'auteur à l'Université de Cornell en 2008, offre une discussion sur une série de questions centrales dans le domaine de la religion grecque. L'exposé s'articule autour de sept chapitres, auxquels s'ajoutent cinq annexes, où l'auteur prolonge certaines réflexions abordées

Arimanius (p. 281). Une seule inscription est reprise sous la rubrique « inscriptions de Portus » (p. 304), alors qu'une série de textes épigraphiques relatifs à des divinités y ont été retrouvés (dont notamment plusieurs inscriptions relatives au culte isiaque ou *CIL* XIV, 4328 qui est reprise p. 294, sous les inscriptions d'Ostie relatives à Silvanus, bien qu'il soit précisé qu'elle ait été retrouvée à Portus). Il est paradoxal de voir commencer le point consacré aux sanctuaires attestés archéologiquement par le temple de Vulcain qui n'a pas encore été retrouvé ou identifié. Les sanctuaires d'époque impériale ne sont, pour la plupart, pas mentionnés, tels le Capitole, le temple d'Auguste et de Rome, le temple de la Place des Corporations, le Temple rond etc. (alors que la très grande majorité des inscriptions fournies dans le point précédent datent de l'époque impériale). Par contre, le temple récemment découvert à proximité du port, identifié à celui de Castor et Pollux, fait l'objet d'une notice, alors que son état le plus ancien remonte, semble-t-il, à l'époque de Tibère. Quant au sanctuaire de Magna Mater, qui a livré de nombreuses inscriptions (dont certaines – mais pas toutes – figurent dans la partie « inscriptions »), il n'est pas repris dans la rubrique « sanctuaires attestés archéologiquement ». – L'ampleur de la tâche pour qui s'attelle aux cultes et sanctuaires d'Ostie pourrait expliquer ces graves problèmes, qui ne se rencontrent peut-être pas avec autant d'acuité pour les autres cités présentées. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage est entaché de grandes faiblesses méthodologiques qui nuisent fortement à son contenu. – Nombreux index (des divinités ; des lieux ; des choses remarquables ; des inscriptions). Françoise VAN HAEPEREN

Marion BOOS, *Heiligtümer römischer Bürgerkolonien. Archäologische Untersuchungen zur sakralen Ausstattung republikanischer* coloniae civium Romanorum. Rahden, Marie Leidorf, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 277 p., 16 pl., 11 fig. (INTERNATIONALE ARCHÄOLOGIE, 119). Prix : 64,80 €. ISBN 978-3-89646-494-1.

Cet ouvrage consacré aux sanctuaires des colonies de citoyens romains est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2010 à la Ruprecht-Karls-Universität Heidelberg. Quelle était l'influence effective de Rome sur la topographie religieuse et sur les prescriptions sacrales, lors de la fondation d'une colonie romaine mais aussi au cours du temps ? Quelles étaient les caractéristiques de l'architecture et de l'équipement des sanctuaires de ces colonies ? Quelles étaient les divinités honorées au sein des panthéons locaux, comment ceux-ci évoluèrent-ils entre le IV^e^ et le I^er^ s. av. n.è. ? Ces questions qui sous-tendent le travail sont principalement traitées sur la base des sources archéologiques et épigraphiques. L'auteur accorde une attention particulière à la situation et au plan des *Capitolia* mais aussi aux lieux de culte des divinités poliades et aux sanctuaires extra-urbains de ces colonies. Par ce biais, il est possible d'appréhender l'attitude des colons romains face aux sanctuaires indigènes des régions annexées mais aussi de comprendre quels ont été les dieux romains importés dans les nouveaux établissements. Parmi la trentaine de colonies romaines fondées par Rome sur le sol italien sous la République, M. Boos choisit d'envisager celles qui ont livré au moins un grand sanctuaire (Ostia, Tarracina, Minturnae, Puteoli, Liternum, Pisaurum, Potentia et Luna). – L'ouvrage s'ouvre par un chapitre introductif un rien scolaire sur la colonisation grecque et romaine en Italie. Suit un chapitre

sur les sanctuaires romains et les possibilités et limites d'attribution d'un lieu de culte à une divinité sur la base du matériel archéologique. Sont ensuite présentés les dieux et sanctuaires des colonies romaines retenues, selon le plan suivant : aperçu historique de la colonie ; état de la question ; territoire de la cité ; divinités présentes ; sanctuaires ; résumé. La distinction faite entre « divinités » et « sanctuaires » permet certes à l'auteur de rappeler les caractéristiques des diverses divinités honorées dans une colonie mais entraîne des répétitions entre ces deux sous-sections. Afin de faciliter la comparaison, l'auteur propose ensuite un chapitre sur les sanctuaires de trois colonies latines (Cora, Signia et Cosa). Un chapitre conclusif reprend les principales caractéristiques qui émergent de l'enquête sur les sanctuaires des colonies romaines, au niveau de l'architecture, de l'environnement urbain, des constructeurs, des divinités (Jupiter et le Capitole ; les divinités poliades ; les sanctuaires extra-urbains ; les divinités des colonies de citoyens romains [Hercule, Apollon, Vénus]) ; les offrandes). Il apparaît ainsi que Jupiter et la triade capitoline reçoivent un lieu de culte très rapidement après la fondation d'une colonie romaine, occupant le plus souvent une position centrale sur l'axe principal du centre urbain : il s'agit généralement d'un temple sur podium élevé, à pronaos profond et cella tripartite. Par contre, les colonies latines ne semblent pas avoir été dotées d'un Capitole avant la guerre sociale. À part la triade capitoline, les colons romains n'importent pas un panthéon préétabli de divinités romaines dans leur nouvel établissement, comme le montre la diversité des situations locales. Dans les colonies fondées sur le site d'un établissement italique ou grec antérieur, les divinités déjà présentes peuvent continuer à être vénérées, en tant que divinité poliade. Ceci témoigne, selon l'auteur, du pragmatisme des Romains, conscients de la nécessité d'intégrer les populations locales mais sans doute aussi, ajouterais-je, soucieux de se concilier les divinités locales. Les panthéons des colonies romaines évoluent au fil du temps, en intégrant de nouvelles divinités, tel Sérapis à Pouzzoles, bien avant que ce dieu ne soit reconnu officiellement à Rome. Ce qui témoigne d'une autonomie certaine des colonies vis-à-vis de Rome dans l'introduction de nouveaux dieux dans leur panthéon (à condition bien sûr qu'ils ne menacent pas les intérêts ou l'ordre romains). Après la guerre sociale, observe M. Boos, les Romains changent d'attitude, en introduisant de nouvelles divinités tutélaires afin de réprimer les dieux locaux. Ainsi, quand Sylla installe une colonie à Pompéi en 80, il remplace l'ancienne divinité poliade, Apollon, par sa propre divinité protectrice, Vénus. Sur ce point, il convient cependant de nuancer fortement le propos, à la suite de W. Van Andringa (*Quotidien des dieux et des hommes. La vie religieuse dans les cités du Vésuve à l'époque romaine*, Rome, 2009, p. 34-40) : Apollon est resté une divinité tutélaire de la cité ; Vénus était déjà honorée auparavant par les Pompéiens, mais elle s'est vu doter d'un nouveau statut avec l'installation de la colonie. – Certaines conclusions pourront sembler hâtives (on vient d'en mentionner un exemple) ou un rien naïves (« il n'y a pas de signes d'éradication de dieux locaux pour les remplacer par des divinités romaines poliades » p. 253 : est-ce vraiment une surprise pour qui connaît les caractéristiques de la religion romaine ?). Il n'en reste pas moins que la présentation systématique et soignée des lieux de culte des colonies romaines envisagées pourra rendre de précieux services.

Françoise VAN HAEPEREN

Grand spécialiste de la diffusion des cultes égyptiens en dehors de l'Égypte, en particulier des cultes isiaques, Michel Malaise nous offre ici un petit livre qui constitue une synthèse sur l'histoire et l'iconographie du dieu Harpocrate, sur l'essor de son culte, et sur la diffusion de son image à travers le bassin méditerranéen. La majeure partie du livre se concentre sur l'historiographie d'Harpocrate durant ces soixante dernières années, mais l'auteur ne manque pas de retracer l'intérêt que les auteurs de l'Antiquité, de la Renaissance, des XVIII^e^ et XIX^e^ s. ainsi que du début du XX^e^ s. ont manifesté à l'égard du petit dieu égyptien. Il est assez difficile de résumer un ouvrage en lui-même très synthétique, on s'en tiendra donc à en souligner les qualités. Nos remarques se concentreront sur la forme. Le choix de présentation des informations (chronologique), le style fluide de l'auteur et le tout cohérent que forme son propos rendent ce petit livre (il fait environ 130 pages hors index et bibliographie) agréable à lire pour un ouvrage aussi riche en informations. Introduction et conclusion comprises, le livre se divise en neufs chapitres, qui, comme le titre l'indique, dévoilent à travers les découvertes archéologiques et les progrès effectués dans le domaine des études isiaques les caractéristiques du dieu-enfant Harpocrate : son iconographie, l'évolution de celle-ci et les diverses interprétations auxquelles elle a donné lieu, l'essor et la diffusion de son culte, son historiographie. Allant directement à l'essentiel, l'auteur souligne les découvertes archéologiques importantes ainsi que les étapes-clés qui ont permis d'améliorer nos connaissances en matière de diffusion des cultes égyptiens. En dehors du propos même de l'auteur, on appréciera aussi l'index situé en fin d'ouvrage, qui est particulièrement développé : on y trouve non seulement des mots-clés, mais également le nom des auteurs dont M. Malaise résume l'œuvre ou la pensée. La présence de cet index fait de ce livre un outil de référence en matière d'études isiaques. La bibliographie, fort exhaustive, contient plus de 300 références. Ce livre constituera un outil fort utile pour tout qui s'intéresse à la diffusion des cultes égyptiens en dehors de l'Égypte. Nathalie SOJIC

Laurent BRICAULT et Richard VEYMIERS (Dir.), *Bibliotheca Isiaca* II. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 486 p., nombr. ill. Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-053-2.

Après un premier volume paru en 2008 (voir *AC*, 79, 2010, p. 546), la *Bibliotheca Isiaca* s'enrichit d'une nouvelle publication imposante, témoignant de la vitalité des études en ce domaine. La première section regroupe les actes d'une partie du IV^e^ colloque international sur les études isiaques, consacré aux nouveautés relatives à ces cultes en Grèce. Les contributions portent aussi bien sur des sanctuaires de dieux égyptiens (I. Dekoulakou, sur le sanctuaire à Marathon ; Ch. Fantaoutsaki sur la fouille du sanctuaire de Rhodes), que sur le matériel qu'ils ont livré (P. Christodoulou, sur les reliefs votifs du sanctuaire à Dion ; P. Fotiadi, sur les lampes rituelles du sanctuaire de Marathon ; L. Siskou, sur les statues égyptisantes du sanctuaire de Marathon) ou les cultes isiaques à Messène (P. Themelis), et à Argos (R. Veymiers). – Dans la deuxième partie du volume, *Noua Isiaca*, sont présentés des documents inédits (une statuette d'Hermanubis pour Arès et des poids de Byblos par L. Bricault ; des statues en pierre de Sarapis par le même et J.-L. Podvin ; des petits

bronzes d'Égypte gréco-romaine par M.-Ch. Budischovsky ; des gemmes et bijoux antiques par R. Veymiers) ainsi que quelques études originales (parmi lesquelles des observations sur des témoignages en copte sur Isis, Sérapis et la magie par E. Sanzi ; un article sur Octavien et les cultes isiaques à Rome en 28 par M. Malaise). – La troisième partie constitue le deuxième supplément au *RICIS* (*Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques*) : elle comporte des compléments aux inscriptions déjà publiées et 32 inscriptions nouvelles (déjà éditées ailleurs) ; on apprécie la qualité des reproductions photographiques. – La dernière partie correspond à la *Chronique bibliographique* des années 2005-2008, à un supplément pour les années 2000-2004 et à une bibliographie générale (basée sur les références des articles publiés dans cette *Bibliotheca Isiaca II*). Déjà fort fournie, celle-ci pourra désormais servir de point de départ pour toute recherche sur les cultes isiaques. – Un index général clôt le volume.

Françoise VAN HAEPEREN

Nicoletta BROCCA, *Lattanzio, Agostino e la Sibylla Maga. Ricerche sulla fortuna degli* Oracula Sibyllina *nell' Occidente latino*. Rome, Herder, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 437 p. (STUDI E TESTI TARDOANTICHI, 11). Prix : 50 €. ISBN 978-88-89670-65-1.

Les milieux juifs et chrétiens ont fait circuler du II^e^ siècle av. n. ère au VII^e^ siècle ap. n. ère des vers oraculaires répartis en douze livres et imputés à la Sibylle. La Sibylle y est présentée, au même titre qu'Orphée, comme prophétesse de Dieu et, par la suite, annonciatrice du Christ. Cet ouvrage propose une analyse détaillée des extraits des *Oracles Sibyllins* cités par Lactance et Augustin. La première partie du livre concerne la christianisation de la figure Sibylle païenne à travers les différents auteurs chrétiens, grecs et latins, qui l'ont évoquée, depuis le Pasteur d'Hermas (70-150) jusqu'à saint Augustin. Ensuite, l'auteur retrace l'histoire des différentes collections qui ont transmis les Oracles sibyllins. L'analyse approfondie des fragments cités par les auteurs chrétiens commence à la p. 102. On y trouve une analyse philologique méticuleuse de tous les vers, avec une comparaison systématique de toutes les variantes connues. L'analyse des cinquante-quatre extraits de Lactance est particulièrement développée (p. 128-180). L'auteur y étudie chaque attestation des Oracles sibyllins et notamment les variantes textuelles conservées par la *Théosophie*, une collection anonyme chrétienne d'oracles datant du VI^e^ s. La troisième partie est consacrée aux fragments transmis par saint Augustin, et tout d'abord à l'acrostiche christologique de la Sibylle d'Érythrée tel que le rapporte en traduction latine l'évêque d'Hippone dans la *Cité de Dieu*. Il s'agit de trente-quatre vers dont les initiales formaient les vingt-sept lettres des mots Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς σωτήρ ("Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur") ainsi que les sept lettres du mot σταυρός ("croix"). L'extrait proviendrait de l'ouvrage (faussement) attribué à Constantin intitulé *Oratio Constantini ad sanctorum coetum*. L'auteur analyse également les diverses versions latines de cette prophétie. La dernière partie du livre traite du centon *In manus iniquas infidelium postea veniet* et des *Dicta Sibyllae magae*, qu'Augustin reproduit en traduction latine et sans le commenter. Des appendices reproduisent les différentes versions des principaux textes analysés et sont suivis d'une bibliographie très fournie ainsi que d'index. Il s'agit là d'une étude très sérieuse d'un matériel parfois méconnu

cation à ce colloque (p. 375-382). On voit assez, une fois encore, la richesse et l'importance de cette revue si vivante et de parution si régulière. Jean Ch. BALTY

Letizia CECCARELLI & Elisa MARRONI, *Repertorio dei santuari del Lazio*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, XII-629 p., nombr. ill. (ARCHAEOLOGICA, 164. ARCHAEOLOGIA PERUSINA, 19). Prix : 170 €. ISBN 978-88-7689-247-9.

Voici un ouvrage étrange, dépourvu d'introduction (et de conclusion) : il n'est dès lors pas simple de comprendre les principes qui ont guidé son élaboration. Les sanctuaires du Latium sont présentés par cité, dans l'ordre alphabétique de celles-ci. Mais aucune définition n'est donnée de la notion même de sanctuaire. L'arc chronologique pris en considération n'est pas explicité, même s'il apparaît clairement, au fil des pages, que l'époque républicaine a été fortement privilégiée sans pour autant que l'époque impériale ne soit bannie du répertoire. Aucune précision n'est fournie non plus quant au plan adopté ou à l'exhaustivité (ou non) de la démarche. Pour chaque cité est d'abord présenté un cadre historico-topographique auquel succèdent, le cas échéant, les rubriques suivantes, d'abord pour le centre urbain ensuite pour son territoire : cultes attestés par les sources (à la lecture, il faut comprendre par les sources littéraires) ; cultes attestés épigraphiquement ; sanctuaires attestés archéologiquement. La distinction entre « cultes » et « sanctuaires » que semblent révéler ces notices n'est pas davantage explicitée. Cette distinction présente un désavantage notoire : les diverses sources relatives à un même lieu de culte sont éclatées entre les différentes rubriques (ainsi par ex. pour le sanctuaire de la Fortuna Primigenia de Préneste, p. 363s, ou le culte de Vulcain à Ostie). Aucune différence n'est faite entre culte public et culte privé. Il serait en outre imprudent de faire une confiance aveugle dans l'exhaustivité du répertoire. – L'exemple d'Ostie permettra d'illustrer quelques-uns des nombreux problèmes qui se posent. Certaines inscriptions ne semblent pas pertinentes dans la rubrique où elles figurent (par ex. p. 282, sous le titre Bona Dea sont repris la référence et le texte d'*AE* 1948, 24, qui ne contient aucune mention de Bona Dea ; aucun commentaire ne justifie ce choix que je ne comprends pas). Deux longues inscriptions, mentionnant plusieurs sanctuaires (*CIL* XIV, 375 et 376) sont reprises chaque fois intégralement sous les notices relatives aux diverses divinités concernées, contribuant à augmenter le volume déjà considérable du livre. Des erreurs de transcriptions sont présentes (p. 289 : *taurobulium* pour *taurobolium*) ; les références ne sont pas toujours complètes (p. 289 : seule est donnée la référence à *AE* 1917/1918, 116, sans mention de l'édition plus complète et plus précise dans le *CIL* [XIV 4303] ou dans le *Corpus Cultus Cybelae Attidisque* de Vermaseren [III, 417]). Les seize mithrées d'Ostie ne sont pas repris (alors qu'ils sont commodément réunis dans l'ouvrage majeur de G. Becatti [*I mitrei*, Rome 1954 (Scavi di Ostia, 2)] ou sur le site de J.-Th. Bakker [http://www.ostia-antica.org/]), pas plus que le sanctuaire de Sérapis ou les inscriptions isiaques, sans que l'on ne comprenne, une fois de plus, les raisons de ces choix. Pourtant d'autres divinités honorées, comme Mithra, au sein d'entrepôts, d'ateliers ou d'*insulae* figurent dans l'inventaire de la cité portuaire, tel Silvanus. Pourtant, d'autres divinités, traditionnellement étiquetées comme orientales, sont répertoriées, comme Magna Mater et Attis (p. 289-290), Jupiter Sabazius (p. 288) ou

Arimanius (p. 281). Une seule inscription est reprise sous la rubrique « inscriptions de Portus » (p. 304), alors qu'une série de textes épigraphiques relatifs à des divinités y ont été retrouvés (dont notamment plusieurs inscriptions relatives au culte isiaque ou *CIL* XIV, 4328 qui est reprise p. 294, sous les inscriptions d'Ostie relatives à Silvanus, bien qu'il soit précisé qu'elle ait été retrouvée à Portus). Il est paradoxal de voir commencer le point consacré aux sanctuaires attestés archéologiquement par le temple de Vulcain qui n'a pas encore été retrouvé ou identifié. Les sanctuaires d'époque impériale ne sont, pour la plupart, pas mentionnés, tels le Capitole, le temple d'Auguste et de Rome, le temple de la Place des Corporations, le Temple rond etc. (alors que la très grande majorité des inscriptions fournies dans le point précédent datent de l'époque impériale). Par contre, le temple récemment découvert à proximité du port, identifié à celui de Castor et Pollux, fait l'objet d'une notice, alors que son état le plus ancien remonte, semble-t-il, à l'époque de Tibère. Quant au sanctuaire de Magna Mater, qui a livré de nombreuses inscriptions (dont certaines – mais pas toutes – figurent dans la partie « inscriptions »), il n'est pas repris dans la rubrique « sanctuaires attestés archéologiquement ». – L'ampleur de la tâche pour qui s'attelle aux cultes et sanctuaires d'Ostie pourrait expliquer ces graves problèmes, qui ne se rencontrent peut-être pas avec autant d'acuité pour les autres cités présentées. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage est entaché de grandes faiblesses méthodologiques qui nuisent fortement à son contenu. – Nombreux index (des divinités ; des lieux ; des choses remarquables ; des inscriptions). Françoise VAN HAEPEREN

Marion BOOS, *Heiligtümer römischer Bürgerkolonien. Archäologische Untersuchungen zur sakralen Ausstattung republikanischer* coloniae civium Romanorum. Rahden, Marie Leidorf, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 277 p., 16 pl., 11 fig. (INTERNATIONALE ARCHÄOLOGIE, 119). Prix : 64,80 €. ISBN 978-3-89646-494-1.

Cet ouvrage consacré aux sanctuaires des colonies de citoyens romains est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2010 à la Ruprecht-Karls-Universität Heidelberg. Quelle était l'influence effective de Rome sur la topographie religieuse et sur les prescriptions sacrales, lors de la fondation d'une colonie romaine mais aussi au cours du temps ? Quelles étaient les caractéristiques de l'architecture et de l'équipement des sanctuaires de ces colonies ? Quelles étaient les divinités honorées au sein des panthéons locaux, comment ceux-ci évoluèrent-ils entre le IV^e^ et le I^er^ s. av. n.è. ? Ces questions qui sous-tendent le travail sont principalement traitées sur la base des sources archéologiques et épigraphiques. L'auteur accorde une attention particulière à la situation et au plan des *Capitolia* mais aussi aux lieux de culte des divinités poliades et aux sanctuaires extra-urbains de ces colonies. Par ce biais, il est possible d'appréhender l'attitude des colons romains face aux sanctuaires indigènes des régions annexées mais aussi de comprendre quels ont été les dieux romains importés dans les nouveaux établissements. Parmi la trentaine de colonies romaines fondées par Rome sur le sol italien sous la République, M. Boos choisit d'envisager celles qui ont livré au moins un grand sanctuaire (Ostia, Tarracina, Minturnae, Puteoli, Liternum, Pisaurum, Potentia et Luna). – L'ouvrage s'ouvre par un chapitre introductif un rien scolaire sur la colonisation grecque et romaine en Italie. Suit un chapitre

particuliers d'interdits explicites tels qu'ils apparaissent dans la pratique privée, d'après un dossier épigraphique de Mactar et de Thuburbo Maius ; E. Smadja recherche la place de l'empereur dans le système religieux des cités, insistant sur son caractère relativement modeste dans un contexte strictement cultuel, sinon à être associé par le biais de la formule *pro salute* ; A. Groslambert s'attache à Saturne africain, qui présente des spécificités fortes sinon des codifications strictes ; on regrettera qu'elle ait fait place, même entre guillemets, à « l'impossible romanisation des âmes », qui demanderait tout d'abord à définir ce qu'elle, ou celui qu'elle cite, entendait par « âme » dans le contexte païen de l'Antiquité ; M. Sebaï enfin analyse l'apport de plusieurs reliefs de Numidie, en particulier celui de Béja, dont le texte donne une liste de dieux ancestraux entre lesquels on s'est généralement efforcé de déterminer quel était le dieu principal, dans une évolution qui devrait nécessairement aboutir à la suprématie d'un dieu tout-puissant et unique. La perspective est ici polythéiste et ne recherche pas des substrats indigènes qui seraient fondamentaux, mais met en évidence un « processus d'élaboration d'une nouvelle culture qui puise, et sélectionne volontairement en les repensant et en les redéfinissant, de nombreuses variables qui ont appartenu aux différentes cultures qui se sont succédé dans le temps » soulignant que l'image est traitée selon une forme romaine respectueuse certes de l'enracinement local mais directement ouverte sur les standards romains. On mesure ici toute la distance méthodologique qui sépare cette étude historique, du romantisme de la communication précédente qui concluait au renforcement du particularisme africain. Dans la conclusion, qui précède une bibliographie et de bons index, John Scheid revient sur l'importance de la composante religieuse dans la compréhension du fonctionnement du monde romain, dans une perspective centrifuge certes mais fortement centripète, et ramène les analyses partielles au questionnement général sur les normes romaines et les normes locales avec toutes les difficultés méthodologiques inhérentes à une documentation ambiguë et incomplète. – Un ouvrage d'une richesse remarquable, qui donne à réfléchir avec esprit critique.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Anna J. CLARK, *Divine Qualities. Cult and Community in Republican Rome*. Oxford, University Press, 2007. 1 vol. 14 x 22,5 cm, XIV-376 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 69 £. ISBN 978-0-19-922682-5.

Ce livre constitue d'ores et déjà une référence. D'autres en ont vanté les mérites et présenté ses grandes articulations (voir par ex. M. Perfigli, *CR*, 60, 2010, p. 208-210 ; F. Santangelo in http://bmcr.brynmawr.edu/2008/2008-04-18.html). Je me limiterai à quelques observations. Ce volume, issu d'une thèse de doctorat, devra désormais être consulté par tout chercheur intéressé par ces divinités que les francophones ont longtemps appelées « abstractions divinisées » (telles *Virtus*, *Fides*, *Honos*, *Concordia* etc.). A. Clark choisit, pour les qualifier, la formule « divine qualities » ; ce raccourci permet de décrire un groupe de divinités partageant leur nom avec des qualités, tout en évitant le besoin anachronique de vouloir différencier ces réalités (dieu ou qualité) dénommées par un même vocable. Ce choix méthodologique est rendu par la typographie adoptée : chaque « qualité divine » est évoquée par de petites majuscules

– « it helps to remind us that we are indeed dealing with a spectrum and not two separable categories » (p. 21). C'est sous l'angle de l'identité, de la perception que les Romains avaient d'eux-mêmes, que sont examinées ces « qualités divines », durant les trois derniers siècles de la République. Dans quelle mesure ces qualités étaient-elles revendiquées ou associées à des groupes spécifiques, à des individus ou à la communauté entière ? Cette enquête sur les « qualités divines » porte donc aussi sur l'identité culturelle romaine ou plutôt sur les identités romaines : quelles ont été les interactions entre telle qualité divine et tel ou tel groupe social ? Un des mérites de l'auteur est en effet d'avoir pris en considération toutes les couches de la population, y compris les esclaves, qui pouvaient avoir un rapport avec ces « qualités divines », qu'il se soit exprimé à travers des discours, des représentations théâtrales, l'iconographie monétaire, des graffitis ou des dédicaces d'offrandes modestes ou de temples, des fêtes etc. Ces « qualités divines » appartiennent à la sphère de la religion, marquent le rythme de l'année civique et le paysage tout en permettant aux Romains de représenter leur histoire et leurs valeurs, celles-ci pouvant d'ailleurs être revêtues de diverses significations selon les époques ou les divers participants. Elles sont donc également situées dans un éventail plus large de qualités associées avec les Romains. – Signalons en passant qu'un article récent de F. Coarelli permettrait de compléter le chapitre 4 intitulé « Capitolizing on divine qualities » (*Substructio* e *tabularium*, *PBSR*, 78, 2010, p. 107-132) : aux temples dédiés à des qualités divines à la fin du II^e^ et au début du I^er^ s. av. n.è. par plusieurs généraux (temple de la Concorde par Opimius en 121 ou d'*Honos* et *Virtus* par Marius par ex.) s'ajouterait, si l'on suit l'hypothèse du savant italien, un triple temple dédié par Sylla à *Venus Victrix*, au *Genius publicus populi Romani* et à *Fausta Felicitas*, qui aurait pris place sur les *substructio* du tabularium. – Index des sources ; index général.

Françoise VAN HAEPEREN

Eric M. ORLIN, *Foreign Cults in Rome. Creating a Roman Empire*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XII-248 p., ill. Prix : 45 £. ISBN 978-0-19-973155-8.

Le titre principal de ce livre cache partiellement ses ambitions : il ne s'agit pas seulement, pour E. Orlin, d'étudier les cultes étrangers à Rome (sous la République et le principat d'Auguste) mais aussi et surtout de comprendre en quoi ces cultes insérés progressivement au sein du système religieux romain contribuèrent à transformer la notion même de romanité ou, pour le dire autrement, modifièrent la « Roman self-definition ». Dans la mesure où les Romains eux-mêmes se présentaient comme le plus religieux des peuples, il est particulièrement intéressant de choisir le champ de la religion pour explorer le développement de l'identité romaine. Se basant sur des modèles issus de l'anthropologie, l'auteur entend ainsi démontrer que les activités religieuses romaines, depuis le début du III^e^ s. av. n.è., ont contribué à la redéfinition des frontières de la romanité, au fil de l'expansion et de l'intégration de nouveaux territoires et de peuples au sein de l'empire. E. Orlin regroupe sous l'étiquette « cultes étrangers », tous les cas où les sources archéologiques ou littéraires indiquent une provenance « hors de Rome ». – Les deux premiers chapitres sont consacrés à l'intro-

Stella GEORGOUDI, Renée KOCH PIETTRE et Francis SCHMIDT (Dir.), *La Raison des signes. Présages, rites, destin dans les sociétés de la Méditerranée ancienne.* Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XVIII-626 p., 19 fig. (RELIGIONS IN THE GRAECO-ROMAN WORLD, 174). Prix : 177 €. ISBN 978-90-04-20945-9.

Ce recueil contient 21 articles sur la thématique des « signes, rites et destin » dans diverses sociétés polythéistes ou monothéistes de la Méditerranée ancienne, de la Mésopotamie et l'Égypte, aux mondes grec et romain, au judaïsme et au christianisme ou à l'islam. Le regroupement en quatre sections facilite la comparaison des questionnements et pratiques diverses qui se nouent autour de l'interprétation de signes. – La première partie est consacrée à « la construction rituelle des signes au sein des institutions divinatoires » : y sont abordées des pratiques suscitant l'expression de la volonté divine, à travers des cadres clairement délimités et contrôlés (J.-J. Glassner, *La fabrique des présages en Mésopotamie : la sémiologie des devins* ; St. Georgoudi, *Des sons, des signes et des paroles : la divination à l'œuvre dans l'oracle de Dodone* ; D. Jaillard, *Hermès et la mantique grecque* ; J. Scheid, *Le rite des auspices à Rome : quelle évolution ? Réflexions sur la transformation de la divination publique des Romains entre le III^e^ et le I^er^ s. av. n.è.*). – Dans la seconde partie sont abordés des phénomènes naturels apparaissant de manière spontanée et interprétés comme des signes ou présages, pouvant, dans certains cas, provoquer des discussions (E. Jambon, *Les signes de la nature dans l'Égypte pharaonique* ; M. Patera, *Le corbeau : un signe dans le monde grec* ; R. Koch Piettre, *Atome ou Providence ?* La vie de Timoléon *de Plutarque, ou comment faire de l'Histoire avec des atomes* ; I. Chirassi Colombo, Tereas *ou les modalités du prodige dans le discours divinatoire grec : une perspective comparatiste* ; Fr. Schmidt, *Signes et prodiges chez Flavius Josèphe et Tacie (Guerre des Juifs* VI, 288-315 ; *Histoires* V, 13). – La troisième partie traite de « l'intentionnalité manifestée à travers l'intervention divine dans l'histoire des peuples ou dans les vies singulières », et donc des fonctions de légitimation ou d'élection que revêtent les signes, éventuellement interprétés *a posteriori* en ce sens (L. Bernadet, *Les signes divins au service du pouvoir sacerdotal en Anatolie hellénistique et romaine* ; N. Belayche, *« Un châtiment en adviendra ». Le malheur comme signe des dieux dans l'Anatolie impériale* ; G. Tallet, *Interpréter les signes du dieu : une apparition de Mandoulis au temple de Kalabchah* ; Fr. Bovon, *Les premiers chrétiens et les signes du ciel* ; Chr. Batsch, *Bar Kochba et les signes du Messie dans la littérature rabbinique* ; Chr. J. Robin, *Les signes de la prophétie en Arabie à l'époque de Muhammad*). – Dans la dernière partie enfin sont envisagées « des questions d'épistémologie des signes » et présentées des réflexions philosophiques ou théologiques les concernant (J. Rüpke, *Divination romaine et rationalité grecque dans la Rome du II^e^ s. av. n.è.* ; M. Vârtejanu-Joubert, *Fonction épistémologique du signe chez les Tannaïm et les Amoraïm* ; M. H. Benkheira, *Du tirage au sort dans la loi islamique* ; A. Mastrocinque, *Les* charaktêres*, formes des dieux d'après les papyri et les gemmes magiques* ; S. Crippa, *Entre la nature et le rite : réflexions sur le statut des signes-voix divinatoires* ; J.-B. Gourinat, *Les signes du futur dans le stoïcisme : problèmes logiques et philosophiques*). Soulignons la grande cohérence de ce volume qui consti-

tuera un point de passage important pour les chercheurs intéressés par les signes divins dans l'Antiquité. – *Indices* (*rerum*, *nominum*, *locorum*).

Françoise VAN HAEPEREN

A.P.M.H. LARDINOIS, J.H. BLOK & M.G.M. VAN DER POEL (Ed.), *Sacred Words : Orality, Literacy and Religion.* Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XIV-415 p. (MNEMOSYNE. Suppl., 332 - ORALITY AND LITERACY IN THE ANCIENT WORLD, 8). Prix : 140 €. ISBN 978-90-04-19412-0.

Cet ouvrage a pour origine le huitième colloque biennal sur les rapports entre l'oralité et l'écrit, organisé en juillet 2008 par les universités de Nimègue et d'Utrecht. Précisément, c'est sur la religion que se focalisent les vingt contributions de cette publication. Les articles sont répartis en cinq domaines généraux. 1. Littérature grecque. En analysant le discours des dieux chez Homère, E. Minchin met en évidence les différences de registres entre discours humains et discours divins. Non seulement certains modes d'expression ne sont pas attestés, ou très peu, chez les dieux (sarcasme, lamentation, etc.), mais les propos divins sont également moins empreints de majesté que les paroles humaines. Le banquet est étudié dans l'article de F. Hobden, à travers des sources littéraires et iconographiques (dont on regrettera l'absence de reproduction). Selon elle, la création d'un espace à part, avec ses codes particuliers, la récitation d'hymnes, les libations, les liens avec Dionysos, etc., font du banquet un « phénomène religieux ». Elle reconnaît judicieusement que le banquet réel et ses représentations ne doivent pas être confondus. Les rapports entre passé mythique et présent dans l'œuvre de Pindare font l'objet de l'article de M. Pavlou. Dans ses péans et ses dithyrambes, Pindare ne se contente pas d'évoquer le passé mythique, mais fait en sorte qu'il soit vécu par le public. Dans ses épinicies, cependant, il contraste davantage passé et présent dans la mesure où il s'agit avant tout d'honorer un vainqueur. R. Scodel compare les idées présentes dans le papyrus de Derveni et dans les tragédies d'Euripide, ainsi que les modes d'expression et les audiences de ces textes respectifs. Elle souligne l'originalité d'Euripide, dans la mesure où celui-ci combine différentes idées de son temps. 2. Droit grec. M. Gagarin étudie les raisons qui ont poussé des communautés à mettre par écrit et à afficher des « lois sacrées », notamment les calendriers sacrificiels, à la charnière des VII^e^ et VI^e^ siècles. Tout en affirmant que l'affichage des « lois sacrées » s'inscrit dans la même logique que la mise par écrit de tout type de loi, il avance l'hypothèse que l'accroissement des différentes communautés a conduit celles-ci à développer l'affichage de ces textes. S. Hitch s'intéresse aux références à l'oralité dans les textes de lois et défend l'idée que les paroles rituelles n'étaient généralement pas mises par écrit afin que les prêtres en conservent l'exclusivité. Il faut nuancer son affirmation que le fait qu'une infraction individuelle puisse contaminer une communauté entière, ainsi que les procès pour impiété, ne seraient attestés qu'à Athènes (p. 128). L'atimie est au cœur de l'article d'E. Van't Wout. Selon elle, la formule *atimos estô* n'était pas conçue comme une sanction, mais comme un acte de langage destiné à manifester l'accord de toute la communauté. Néanmoins, les sources épigraphiques citées dans cet article invitent à considérer son argumentation avec prudence : l'atimie apparaît parfois en

tions mésopotamiennes et iraniennes. Du côté égyptien, C. Lorber reconnaît des traces importantes de la tradition pharaonique d'Horus dans la mise en forme de la royauté ptolémaïque. Même si personne ne peut plus refuser, sur un plan général, l'existence de contacts et d'emprunts entre la royauté gréco-macédonienne et égyptienne dans l'Égypte hellénistique, une influence directe entre les prémisses iconographiques égyptiennes proposées par C. Lorber et l'élaboration du type d'Alexandre *Aigiochos* reste peu convaincante, dans la mesure où les traits évoqués semblent plutôt renvoyer à des parallèles culturels qu'à des emprunts : voir par exemple la fonction protectrice du serpent, que l'*aigis* exprime de manière tout à fait claire par rapport à la tradition grecque, que les Macédoniens se sont appropriée, sans qu'il soit nécessaire de postuler un emprunt de l'uraeus égyptien. Il vaudra donc mieux, pour le type d'Alexandre *Aigiochos*, retourner à l'attitude plus nuancée de L. Koenen, qui suggérait que des éléments grecs avaient pu communiquer des messages compréhensibles aux yeux des Égyptiens et *vice versa*. Pour finir, l'analyse de la glyptique et de la sculpture ptolémaïques fait l'objet de la contribution de D. Plantzos, qui analyse soigneusement les rapports et les influences réciproques entre les images isiaques et les portraits des reines hellénistiques. En conclusion, le volume se signale comme un véritable avancement dans le domaine de la recherche sur le rapport entre pouvoir monarchique et divinisation autour de la Méditerranée antique, dans la mesure où il combine l'élargissement des perspectives géographiques et chronologiques avec une analyse soigneuse de sources variées. On peut parier que ce volume restera pour longtemps une référence dans la discussion des contenus spécifiques aussi bien que des méthodes employées. Stefano G. CANEVA

Attilio MASTROCINQUE & Concetta GIUFFRÈ SCIBONA (Ed.), *Demeter, Isis, Vesta, and Cybele. Studies in Greek and Roman Religion in honour of Giulia Sfameni Gasparro.* Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 248 p., ill. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 36). Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-10075-5.

Ce livre est publié en l'honneur de G. Sfameni Gasparro, à l'occasion de son accès à l'éméritat. Savante fameuse en histoire des religions, elle se verra également dédier un autre volume (annoncé chez Quasar), qui reprendra son imposante bibliographie et contiendra des contributions « libres », liées à l'histoire des religions. Le présent ouvrage est axé sur l'un des champs de recherches de G. Sfameni Gasparro, les divinités féminines Déméter, Isis, Cybèle et Vesta, qui – au moins pour les trois premières – ont été des vecteurs et des révélateurs d'interactions culturelles entre mondes romain, grec, égyptien ou oriental. Les quatre sections du volume sont chacune consacrées à l'une de ces divinités. La première contient quatre contributions en rapport avec Déméter (A. Bernabé sur l'Hadès orphique en tant qu'utopie ; J. Bremmer sur Déméter à Mégare ; L. Bruit Zaidman, sur « Koré-Perséphone entre Déméter et Hadès » ; C. Giuffré Scibona sur les caractéristiques de Déméter et Athéna à Géla). La deuxième partie se rapporte principalement à Isis, avec une intéressante communication de L. Bricault sur les associations isiaques d'Occident. On y trouve aussi des articles d'A. Mastrocinque sur Neotera et son iconographie, de C. Sfameni sur Isis, Cybèle et d'autres dieux orientaux à Rome durant l'Antiquité tardive, en contextes

privés, et une contribution de G. Tallet, *Isis, the crocodiles and the mysteries of the Nile floods*, qui interprète une scène de l'Égypte romaine exposée au musée égyptien du Caire. C'est ensuite Vesta qui est à l'honneur dans deux articles, l'un de S. Baschirotto, sur Vesta et les Vestales, protectrices de Rome, et l'autre de J. Rüpke intitulé *Flamines, Salii, and the priestesses of Vesta : Individual decision and differences of social order in late republican Roman priesthoods*. Cybèle – qu'il est préférable d'appeler Magna Mater, du moins dans les contextes romains – fait l'objet des quatre derniers articles. R. Gordon s'attache à quelques textes de malédiction récemment découverts, dans lesquels Magna Mater et Attis sont implorés comme vengeurs. Ch. Guittard s'intéresse au nom de Cybèle dans la poésie et la littérature latine. F. Marco Simón propose un article complexe intitué *On bulls and stars : sacrifice and allegoric pluralism in Julian's times*. R. Turcan boucle l'ouvrage en reprenant la question du circuit rituel de la *lauatio*, procession du mois de mars où la statue de la déesse était baignée dans l'Almo, un affluent du Tibre. – Si l'on peut regretter l'absence d'index, on soulignera par contre l'intérêt des intertitres, également présents dans la table des matières et permettant de se faire d'emblée une idée du contenu des articles.

Françoise VAN HAEPEREN

Bernadette CABOURET et Marie-Odile CHARLES-LAFORGE (Éd.), *La norme religieuse dans l'antiquité*. Colloque organisé les 14 et 15 décembre 2007 par les Universités Lyon 2 et Lyon 3. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 336 p., ill. (COLLECTION DU CENTRE D'ÉTUDE ET DE RECHERCHE SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 35). Prix : 39 €. ISBN 978-2-904974-37-3.

La religion romaine étant sans dogme et sans révélation, ne connaissait ni orthodoxie ni hérésie. Une « orthopraxie » des rites était cependant requise, selon une norme qu'il n'est pas aisé de traquer ni de comprendre. C'est à cette recherche qu'a été consacré le colloque réuni à Lyon en 2007, dont les actes viennent de paraître. L'introduction due à John Scheid en définit les cadres : la *norma*, le *mos maiorum* et la *consuetudo*, la première faisant référence à cet instrument de l'architecte qu'est l'équerre, qui définit les angles de manière intangible. Ce n'est pas dans cet ordre de rigidité qu'il faut inscrire la norme religieuse, davantage un principe fondamental que l'on peut et doit réformer selon l'évolution du temps, des mœurs et de la société. Double regard qui établit des règles de base et des coutumes locales qui peuvent varier. On voit immédiatement ces réflexions, émises avec l'appui de la philosophie cicéronienne entre autres, mises à l'épreuve des faits historiques avec la première contribution qui illustre le propos du colloque dans un cas concret, non spéculatif. Annie Dubourdieu examine en détail l'affaire des Bacchanales, où précisément un culte qui relevait de la tradition s'est brusquement développé au point d'être jugé dévoyé, perçu comme un danger public et interdit. Cette répression brutale donne une image assez explicite de la norme religieuse telle qu'elle était conçue en 186 : le culte avait des couleurs étrangères, ses rites comportaient des éléments difficilement contrôlables comme la perte de la maîtrise de soi, mais surtout ce culte privé qui rassemblait un grand nombre de fidèles ne se pratiquait pas sous l'autorité publique des magistrats alors que la conception même de la religion romaine impliquait l'imbrica-

– « it helps to remind us that we are indeed dealing with a spectrum and not two separable categories » (p. 21). C'est sous l'angle de l'identité, de la perception que les Romains avaient d'eux-mêmes, que sont examinées ces « qualités divines », durant les trois derniers siècles de la République. Dans quelle mesure ces qualités étaient-elles revendiquées ou associées à des groupes spécifiques, à des individus ou à la communauté entière ? Cette enquête sur les « qualités divines » porte donc aussi sur l'identité culturelle romaine ou plutôt sur les identités romaines : quelles ont été les interactions entre telle qualité divine et tel ou tel groupe social ? Un des mérites de l'auteur est en effet d'avoir pris en considération toutes les couches de la population, y compris les esclaves, qui pouvaient avoir un rapport avec ces « qualités divines », qu'il se soit exprimé à travers des discours, des représentations théâtrales, l'iconographie monétaire, des graffitis ou des dédicaces d'offrandes modestes ou de temples, des fêtes etc. Ces « qualités divines » appartiennent à la sphère de la religion, marquent le rythme de l'année civique et le paysage tout en permettant aux Romains de représenter leur histoire et leurs valeurs, celles-ci pouvant d'ailleurs être revêtues de diverses significations selon les époques ou les divers participants. Elles sont donc également situées dans un éventail plus large de qualités associées avec les Romains. – Signalons en passant qu'un article récent de F. Coarelli permettrait de compléter le chapitre 4 intitulé « Capitolizing on divine qualities » (*Substructio* e *tabularium*, *PBSR*, 78, 2010, p. 107-132) : aux temples dédiés à des qualités divines à la fin du II^e^ et au début du I^er^ s. av. n.è. par plusieurs généraux (temple de la Concorde par Opimius en 121 ou d'*Honos* et *Virtus* par Marius par ex.) s'ajouterait, si l'on suit l'hypothèse du savant italien, un triple temple dédié par Sylla à *Venus Victrix*, au *Genius publicus populi Romani* et à *Fausta Felicitas*, qui aurait pris place sur les *substructio* du tabularium. – Index des sources ; index général.

Françoise VAN HAEPEREN

Eric M. ORLIN, *Foreign Cults in Rome. Creating a Roman Empire*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XII-248 p., ill. Prix : 45 £. ISBN 978-0-19-973155-8.

Le titre principal de ce livre cache partiellement ses ambitions : il ne s'agit pas seulement, pour E. Orlin, d'étudier les cultes étrangers à Rome (sous la République et le principat d'Auguste) mais aussi et surtout de comprendre en quoi ces cultes insérés progressivement au sein du système religieux romain contribuèrent à transformer la notion même de romanité ou, pour le dire autrement, modifièrent la « Roman self-definition ». Dans la mesure où les Romains eux-mêmes se présentaient comme le plus religieux des peuples, il est particulièrement intéressant de choisir le champ de la religion pour explorer le développement de l'identité romaine. Se basant sur des modèles issus de l'anthropologie, l'auteur entend ainsi démontrer que les activités religieuses romaines, depuis le début du III^e^ s. av. n.è., ont contribué à la redéfinition des frontières de la romanité, au fil de l'expansion et de l'intégration de nouveaux territoires et de peuples au sein de l'empire. E. Orlin regroupe sous l'étiquette « cultes étrangers », tous les cas où les sources archéologiques ou littéraires indiquent une provenance « hors de Rome ». – Les deux premiers chapitres sont consacrés à l'intro-

duction de cultes étrangers à Rome, aux Ve et IVe s. d'abord (avec notamment le cas de Junon Regina de Véies, en 396), entre 338 et 201 ensuite, à une époque où, par leurs conquêtes, les Romains entrent en contact croissant avec les cités grecques d'Italie du sud et de Sicile mais aussi d'Orient (avec le culte d'Esculape, les *ludi Tarentini*, consacrés à Dis et Proserpine et Magna Mater). En intégrant ainsi de nouvelles divinités, les Romains continuent à tisser des liens avec les peuples soumis à leur contrôle. L'introduction du culte de Magna Mater à Rome et la présence d'un culte romain autour des *ludi Megalenses* et d'un culte phrygien n'attestent pas seulement l'ouverture de la religion romaine, mais aussi la volonté de distinguer pratiques romaines et non romaines. Ce ne sont pas seulement des cultes qui sont incorporés mais aussi des prêtres, argumente Orlin dans le troisième chapitre où il envisage l'adoption par les Romains, au service de leur religion, d'haruspices étrusques, de prêtresses célébrant le culte grec de Cérès et de *galli* de Magna Mater. Plusieurs points de ce chapitre mériteraient une discussion approfondie ; limitons-nous à l'essentiel. Les haruspices étrusques agissant au service de Rome ne peuvent pas être qualifiés de prêtres (ils ne semblent d'ailleurs jamais appelés *sacerdotes* dans les sources). Il aurait été utile à l'auteur de consulter les travaux de M.-L. Haack sur ces spécialistes de la *disciplina etrusca* liée à la divination. Celle-ci a bien montré (*Les haruspices dans le monde romain*, Paris, 2003, p. 11-12) que le recours aux haruspices par les autorités romaines ne s'explique pas tant par une ouverture ou une tolérance à l'étranger que par un souci d'efficacité rituelle, notamment en situation de crise. Quant aux *galli* de Magna Mater, ces dévots qui offraient leur virilité à la déesse, ils ne sont pas plus qualifiés de prêtres dans nos sources et ont été soigneusement tenus à l'écart du culte public de la déesse, seules de rares exceptions étant tolérées pour leurs apparitions publiques, lors des quêtes et de la procession de la *lauatio*. Par contre, un prêtre et une prêtresse, tous deux d'origine phrygienne, non-Romains de naissance, desservaient le culte phrygien de la déesse à Rome : de ceux-ci Orlin ne parle presque pas, alors qu'un commentaire approfondi du passage de Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.*, 2, 19) les évoquant aurait été très utile (sur les acteurs du culte de Magna Mater, je me permets de renvoyer à mon étude *Les acteurs du culte de* Magna Mater *à Rome et dans les provinces occidentales de l'Empire*, in St. Benoist, A. Daguet-Gagey, Chr. Hoët-van Cauwenberghe (éd.), *Figures d'Empire, fragments de mémoire. Pouvoirs et identités dans le monde romain impérial (IIe s. av. n.è.-VIe s. de n.è.)*, Lille, 2011, p. 467-484). – Dans le chapitre 4 sont examinés les prodiges et leur expiation par l'État romain, en vue de restaurer la *pax deorum*, avec une attention particulière pour les prodiges survenus sur le territoire des alliés italiens. Ces expiations contribuaient, selon l'auteur, à démontrer l'unité de Rome et de l'Italie en termes religieux par le culte des mêmes divinités et la fréquentation des mêmes sanctuaires, y compris à l'extérieur de Rome. Ces observations sont fort intéressantes, même s'il faut reconnaître avec Y. Berthelet (*Gouverner par les signes divins : recherches sur la divination publique à Rome*, Paris, 2012, p. 539-554 – thèse inédite ; voir aussi *supra*, p. 91-110) que la plupart de ces expiations n'ont pas eu lieu sur un sol étranger, mais sur des territoires de statut juridique romain (colonies ou municipes). Celles-ci n'en jouaient pas moins le rôle de cohésion bien mis en lumière par l'auteur. – Le chapitre 5 s'attache au développement des jeux au IIIe s. av. n.è. : cette pratique ancienne est réinvestie et des cultes étrangers (Apollon, Magna Mater)

ou qui avaient reçu des additions de type grec (Cérès, Flora) se voient dotés de jeux. – Dans le chapitre 6, l'auteur examine deux épisodes fameux (l'affaire des Bacchanalia en 186 et la « redécouverte » des livres de Numa en 181) qui ont contribué à « déplacer les frontières » et à redessiner l'identité religieuse romaine, dans ses rapports avec la culture grecque et avec la péninsule italique. – Dans le dernier chapitre est envisagée la question de cette identité religieuse et de son évolution dans le contexte des guerres civiles du I^er^ s. av. n.è. ; les frontières entre ce qui est romain et ce qui ne l'est pas sont alors estompées, avant d'être rétablies par Auguste. – Index.

Françoise VAN HAEPEREN

James H. RICHARDSON & Federico SANTANGELO (Ed.), *Priests and State in the Roman World.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 643 p., ill. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 33). Prix : 88 €. ISBN 978-3-515-09817-5.

Ce volume, qui rassemble 24 articles, pour la plupart issus d'un colloque tenu à Lampeter en 2008, a pour thème les relations entre prêtres et État dans le monde romain. La diversité des sujets abordés et des approches ainsi que l'ampleur de l'arc chronologique (de la République jusqu'à l'Antiquité tardive) constituent une richesse de l'ouvrage mais en rendent difficile une présentation raisonnée. Les contributions ont été rangées en deux vastes sections. La première se rapporte à l'État romain et aux prêtres de Rome, la seconde aux diverses provinces de l'Empire et aux prêtres qui y officiaient. – La première section contient des articles abordant des questions liées aux collèges sacerdotaux de Rome, qu'il s'agisse de réflexions sur la présence simultanée d'un grand nombre de collèges (J. Rüpke), du mode d'accès à ceux-ci (J. North sur la *lex Domitia*), de leurs fonctions (F. Glinister sur les saliens et les *saliae* ; F. Santangelo sur les pontifes et la *pax deorum* ; J. Rich, sur les *fetiales* et les relations internationales), d'Auguste et des sacerdoces romains selon Suétone (D. Wardle), du traitement du châtiment des vestales coupables dans les *Annales maximi* (J. Richardson), des *haruspices* de l'empereur (M. Torelli). D'autres contributions traitent de rites fondamentaux dans l'État romain (Chr. Kvium sur le thème de l'inauguration et de la fondation ; A. Dalla Rosa sur Auguste, les proconsuls et les auspices). Les deux derniers articles de la première partie portent d'une part sur l'empereur et les évêques chrétiens sous Constantin (D. Hung), d'autre part sur les prêtres juifs et les responsables des synagogues durant l'Antiquité tardive (D. Noy). – La deuxième partie est consacrée aux prêtres dans des contextes régionaux. Elle s'ouvre par une réflexion stimulante d'A. Raggi sur la « religion » dans les lois municipales. Les autres contributions portent pour la plupart sur une aire géographique limitée. A. Clark s'intéresse aux responsables (*magistri* et *ministri*) d'associations en rapport avec une/des divinité(s) en Italie, en faisant le choix méthodologique d'éviter l'usage de la catégorie « religion » et en montrant en quoi les dieux contribuaient à l'autoreprésentation de ces hommes et femmes. E. Isayev propose une synthèse intéressante sur le caractère « étranger » des prêtresses grecques de Cérès à Rome qui se voyaient octroyer la citoyenneté romaine pour exercer leur sacerdoce. R. Haeussler entend dépasser le modèle traditionnel de la « *polis* religion » à partir du cas des *sacerdotes publici* dans le sud de la Gaule. Son argumentation laisse perplexe sur bien des points

ou qui avaient reçu des additions de type grec (Cérès, Flora) se voient dotés de jeux. – Dans le chapitre 6, l'auteur examine deux épisodes fameux (l'affaire des Bacchanalia en 186 et la « redécouverte » des livres de Numa en 181) qui ont contribué à « déplacer les frontières » et à redessiner l'identité religieuse romaine, dans ses rapports avec la culture grecque et avec la péninsule italique. – Dans le dernier chapitre est envisagée la question de cette identité religieuse et de son évolution dans le contexte des guerres civiles du I^er^ s. av. n.è. ; les frontières entre ce qui est romain et ce qui ne l'est pas sont alors estompées, avant d'être rétablies par Auguste. – Index.

Françoise VAN HAEPEREN

James H. RICHARDSON & Federico SANTANGELO (Ed.), *Priests and State in the Roman World.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 643 p., ill. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 33). Prix : 88 €. ISBN 978-3-515-09817-5.

Ce volume, qui rassemble 24 articles, pour la plupart issus d'un colloque tenu à Lampeter en 2008, a pour thème les relations entre prêtres et État dans le monde romain. La diversité des sujets abordés et des approches ainsi que l'ampleur de l'arc chronologique (de la République jusqu'à l'Antiquité tardive) constituent une richesse de l'ouvrage mais en rendent difficile une présentation raisonnée. Les contributions ont été rangées en deux vastes sections. La première se rapporte à l'État romain et aux prêtres de Rome, la seconde aux diverses provinces de l'Empire et aux prêtres qui y officiaient. – La première section contient des articles abordant des questions liées aux collèges sacerdotaux de Rome, qu'il s'agisse de réflexions sur la présence simultanée d'un grand nombre de collèges (J. Rüpke), du mode d'accès à ceux-ci (J. North sur la *lex Domitia*), de leurs fonctions (F. Glinister sur les saliens et les *saliae* ; F. Santangelo sur les pontifes et la *pax deorum* ; J. Rich, sur les *fetiales* et les relations internationales), d'Auguste et des sacerdoces romains selon Suétone (D. Wardle), du traitement du châtiment des vestales coupables dans les *Annales maximi* (J. Richardson), des *haruspices* de l'empereur (M. Torelli). D'autres contributions traitent de rites fondamentaux dans l'État romain (Chr. Kvium sur le thème de l'inauguration et de la fondation ; A. Dalla Rosa sur Auguste, les proconsuls et les auspices). Les deux derniers articles de la première partie portent d'une part sur l'empereur et les évêques chrétiens sous Constantin (D. Hung), d'autre part sur les prêtres juifs et les responsables des synagogues durant l'Antiquité tardive (D. Noy). – La deuxième partie est consacrée aux prêtres dans des contextes régionaux. Elle s'ouvre par une réflexion stimulante d'A. Raggi sur la « religion » dans les lois municipales. Les autres contributions portent pour la plupart sur une aire géographique limitée. A. Clark s'intéresse aux responsables (*magistri* et *ministri*) d'associations en rapport avec une/des divinité(s) en Italie, en faisant le choix méthodologique d'éviter l'usage de la catégorie « religion » et en montrant en quoi les dieux contribuaient à l'autoreprésentation de ces hommes et femmes. E. Isayev propose une synthèse intéressante sur le caractère « étranger » des prêtresses grecques de Cérès à Rome qui se voyaient octroyer la citoyenneté romaine pour exercer leur sacerdoce. R. Haeussler entend dépasser le modèle traditionnel de la « *polis* religion » à partir du cas des *sacerdotes publici* dans le sud de la Gaule. Son argumentation laisse perplexe sur bien des points

qu'il serait trop long de développer ici. Le modèle de la « *polis* religion » repose sur des bases solides que les critiques de l'auteur et d'autres ne me paraissent pas ébranler (voir J. Scheid, *La cité, l'individu, la religion* http://www.college-de-france.fr/media/john-scheid/UPL11021_scheid_res0809.pdf). Une série d'autres régions de l'Empire sont envisagées dans les contributions suivantes. L. Allason-Jones examine les prêtres et prêtresses de la Bretagne romaine ; Bertrand Goffaux, les prêtres, *conventus* et organisation provinciale en Hispania Citerior ; V. Gaspar, le statut du sacerdoce de Cérès dans l'Afrique romaine ; J. Reynolds, les fonctions des prêtres dans la Cyrénaïque romaine ; L. Capponi, les prêtres de l'Égypte romaine ; S. Dmitriev, les *neokoriae* d'Éphèse et les rivalités entre cités dans l'Asie mineure romaine ; B. Rossignol, les prêtres municipaux et provinciaux des provinces danubiennes, tandis que S. B. Aleshire et St. D. Lambert s'attachent à la question des *genè* attiques et de la réforme religieuse athénienne de 21 av. n.è. – La variété des thèmes abordés n'a pas permis aux éditeurs de proposer des conclusions générales mais celle-ci témoigne bien de la complexité des interactions entre prêtres et État dans le monde romain. – *Index locorum* et index général. Françoise VAN HAEPEREN

Maddalena BASSANI & Francesca GHEDINI (a cura di), Religionem significare. *Aspetti storico-religiosi, strutturali, iconografici e materiali dei sacra privata.* Atti dell'Incontro di Studi (Padova, 8-9 giugno 2009). Rome, Quasar, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 263 p., ill. (ANTENOR QUADERNI, 19). Prix : 72 €. ISBN 978-88-7140-453-0.

La religion romaine est surtout perceptible par ses aspects publics. Qu'en est-il des pratiques privées ? Pour approfondir la recherche, et la diversifier, la rencontre scientifique de Padoue en 2009 proposa une approche des *sacra privata* au travers d'une série de sources archéologiques et épigraphiques, italiennes pour la plupart, afin d'en mieux comprendre le fonctionnement et la place structurelle. Toutefois un questionnement préalable était indispensable : qu'est la religion privée des Romains, par rapport aux cultes publics ? Cette interrogation essentielle, au sens précis de l'adjectif, a été posée en termes épistémologiques par John Scheid sous le titre « de l'ambiguïté de la notion de religion privée » qui en tente donc une définition objective. Cette réflexion s'appuie sur un parcours historiographique qui retrace de manière critique l'opposition qui s'est faite jour, à la fin du XX^e^ siècle, contre la notion de religion publique ou « polis-model » en tant que pivot de compréhension de la religion des Anciens sur la base d'une approche anthropologique et historique débarrassée de l'impact de la pensée chrétienne. Cet article déterminant en matière méthodologique mérite toute l'attention de ceux qui étudient les phénomènes religieux antiques dans leur altérité car il procure une analyse précise et claire des argumentations qui se développent ces dernières années en faveur d'un retour vers une religiosité intérieure qui serait « véritable et originelle » et qui se manifesterait dans les actes privés. Toute la mécanique développée notamment par R. Gordon, G. Woolf, A. Bendlin afin de nier le dynamisme des cultes publics, d'incriminer leur caractère supposé artificiel et dominant dans le but de mettre en évidence le sentiment et l'émotion individuels, est ainsi démontée avec compétence et lucidité, mettant au jour le romantisme chrétien sous-jacent ou les définitions personnelles de la Religion (avec une majuscule). Ces auteurs

profondamente questa classe sociale degli artigiani commercianti fosse stata coinvolta dalla romanizzazione e dall'appartenenza all'impero ». Le regard se porte ensuite sur la Grèce à l'époque romaine, P. Bonini recherchant les traces des pratiques religieuses privées dans une série de maisons réparties dans plusieurs provinces grecques, jusqu'à l'époque chrétienne. Pour cette période tardive, qui voit le passage de la villa à l'église, en maints endroits des campagnes, on lira une brève communication d'A. Chavarría Arnau. Enfin G. Gorini consacre quelques pages à une problématique de grande importance dans les sanctuaires de l'Antiquité, le don monétaire, ici esquissée dans la version de don privé également attesté en contexte domestique. Les conclusions de la plume de D. Scargliarini invitent à poursuivre l'enquête en précisant combien les recherches démontrent, et besoin en est !, que la religion privée et domestique n'est en rien une religion « populaire » mais une forme de culte capable d'évolution et d'adaptation, révélatrice de la société et de ses transformations.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE, *Aberglauben oder Individualität ? Religiöse Abweichung im römischen Reich.* Tübingen, Mohr Siebeck, 2011. 1 vol. 11 x 18 cm, X-185 p. Prix : 24 €. ISBN 978-3-16-150745-8.

Ce petit livre, basé sur des leçons données au Collège de France en 2010, est consacré à la thématique de la déviance religieuse dans le monde romain : faut-il y voir une forme de superstition ou l'émergence d'une nouvelle dimension de l'individualité. La perspective mise sur la déviance ou la violation des normes vise un double objectif. D'une part, en identifiant les variations du comportement religieux, il est possible d'évaluer dans quelle mesure pouvait s'exprimer une individualité dans le domaine religieux. D'autre part, en prenant en considération les discours normatifs qui délimitent ou autorisent des variations, il s'agit d'identifier les auteurs de telles positions et de comprendre comment elles étaient appliquées. La religiosité individuelle s'exprimant dans une société et un cadre qui évoluent, l'auteur choisit d'étudier ces questions dans la longue durée. Il part en outre du principe que les textes normatifs ne permettent pas seulement un accès à la distinction et aux polémiques intellectuelles et des hautes couches sociales mais aussi à l'adaptation dont de telles normes font l'objet par des individus qui les transforment ou les renforcent et les font circuler. Le premier chapitre s'attache à la notion même de *superstitio* et aux conceptions de la déviance religieuse à Rome. Le chapitre suivant est consacré à la production de normes religieuses à la fin de la République. Dans le chapitre 3, l'auteur examine les expériences religieuses qu'il vaut mieux ne pas faire dans des temples. Il s'intéresse ensuite au discours normatif de l'Antiquité tardive, avant d'envisager la question de l'individu dans un monde de normes religieuses. Le dernier chapitre, diachronique, synthétise la problématique de départ : déviance et individuation, de Cicéron à Théodose. – Destiné à un public germanophone assez large, son apparat critique est cependant consistant ; les textes anciens commentés sont donnés en latin et en traduction. Bibliographie et index.

Françoise VAN HAEPEREN

– *VIII : Not just a man's profession* : En Grèce ancienne, le fait d'être prophète ou devin n'était pas réservé exclusivement aux hommes. Les femmes n'étaient pas non plus de simples instruments des dieux, et certaines maîtrisaient la divination technique. Si nous manquons de sources sur les prophétesses, cela tient au fait que beaucoup de sources concernent la guerre. La plus célèbre des prophétesses, la Pythie, est l'objet de ce chapitre, si bien qu'il semble s'agir ni plus ni moins que d'un résumé du mode de consultation de l'oracle de Delphes. Flower reprend ici toutes les théories qui ont animé les débats scientifiques depuis un siècle, notamment au sujet de la versification des oracles, de leur composition orale, et aussi de la manière dont la vierge sur le trépied était inspirée. Sur la question de l'inspiration prophétique, l'auteur estime que l'hypothèse la plus probable est celle qui consiste à dire que la Pythie entrait dans un état modifié de conscience, peut-être aidé par des émanations gazeuses souterraines (hypothèse pourtant saugrenue), et que, croyant être possédée par Apollon, elle composait des hexamètres spontanément. Pour étayer cette argumentation, Flower fait un parallèle intéressant, quoique osé, avec l'oracle tibétain toujours fonctionnel de Nechung, et l'antique oracle d'Ishtar à Arbèles. – Flower livre une synthèse qui manquait aux historiens de la religion grecque et qui, même si elle ne répond pas à toutes les interrogations au sujet des devins, a au moins le mérite de poser toutes les questions. Chaque chapitre peut être lu séparément en raison du choix d'organisation synchronique de l'auteur, choix qui entraîne de nombreuses redites. Il parvient en tout cas à montrer que la divination était une pratique qui permettait aux citoyens, généraux, ou politiciens, de déterminer ce dont ils avaient besoin et comment prendre une décision cruciale. Plusieurs cas d'études viennent ponctuer les démonstrations, et les images apportent un complément intéressant au texte. Moins qu'une image complète de la figure du devin dans l'Antiquité, Flower donne plutôt l'impression d'avoir étudié le devin en temps de guerre en prenant surtout appui sur les témoignages de Xénophon et d'Hérodote, qu'il lit (trop) souvent au pied de la lettre. Sa démonstration peine parfois à convaincre en raison d'une lecture beaucoup au premier degré, notamment de l'épopée et de la tragédie. Le dernier chapitre vient en outre couper l'élan de l'auteur et traite essentiellement de la question de Delphes et de la Pythie alors qu'on se serait attendu à davantage de données sur les prophétesses de Dodone ou encore les Sibylles. Le mérite de cet ouvrage est en tout cas de pouvoir être lu par des classicistes aussi bien que par des non-classicistes, et son approche pluridisciplinaire est plutôt réussie. On appréciera enfin la bibliographie diversifiée qui contient des titres récents ainsi que la présence d'un *index locorum* très pratique et complet si l'on s'intéresse à un auteur en particulier. Mathieu LABADIE

Emma ASTON, *Mixanthrôpoi. Animal-Human Hybrid Deities in Greek Religion*. Liège, CIERGA, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 383 p., 42 fig. (KERNOS. Suppl., 25). ISBN 978-2-9600717-8-8.

Cet ouvrage, aboutissement d'une thèse de doctorat présentée à l'Université d'Exeter en 2007, émane de la curiosité suscitée chez l'auteur par la rareté des figures divines hybrides, rareté rapidement relativisée au cours de sa recherche. Dans l'introduction, partant d'une réflexion sur la terminologie, ou plutôt l'absence d'un terme

spécifique sous lequel on pourrait ranger les êtres présentant une forme mi-humaine, mi-animale, l'auteur cerne préalablement l'attitude du Grec vis-à-vis de l'animal, replace la « mixanthropie » dans le contexte d'autres cultures anciennes (l'Égypte et le Proche-Orient) avant de revenir à la Grèce dans les sources iconographiques puis littéraires. L'ouvrage est ensuite divisé en trois sections. La première d'entre elles cerne, en trois chapitres, les divinités grecques hybrides de la mer et des rivières, de la terre, et celles de forme humaine dotées d'ailes ou de cornes. Du matériel collecté dans les sources littéraires et iconographiques, l'auteur tire des conclusions d'une part sur le culte, plus particulièrement sur sa localisation (dans la cité et/ou hors de la cité, dans les grottes), le contexte oraculaire et le lien avec la mort et le monde chthonien, d'autre part sur la composition de ces figures et la combinaison des éléments humains et animaux. Dans la seconde section, l'auteur part de la question de savoir si, comme pour les êtres hybrides non divins, la relation des divinités hybrides avec le monde humain se manifeste dans les mythes et dans le culte en termes d'opposition. Son étude montre que si, comme les monstres hybrides, les divinités « mixanthropes » subissent elles aussi une mise à l'écart ou une expulsion, tant spatiale que temporelle, cet éloignement présente des différences dues à leur ambivalence, en ceci notamment que leur absence est conçue en termes de regret, de perte ou d'anxiété, et que leur éloignement est bien souvent volontaire. La comparaison entre ces divinités et les monstres se prolonge dans le chapitre suivant qui traite de leur caractérisation dans l'espace et dans le temps : comment expliquer que, reléguées dans l'espace et dans le temps, elles soient pourtant au cœur de la religion grecque ? À cet égard, l'auteur rappelle que, pour de nombreux spécialistes, la réponse se trouve dans une survivance d'éléments proto-grecs ou préhelléniques. La question est posée pour l'Arcadie, exemple frappant de cette dualité, qui fait l'objet du chapitre suivant et clôture cette section. Dans la troisième et dernière section, l'auteur étudie la représentation figurée des créatures hybrides : une créature « mixanthrope » et, plus particulièrement, une divinité « mixanthrope » provient d'un processus de métamorphose, ce qui différencie le monstre de la divinité hybride, comme c'est le cas pour Chiron qui se distingue en cela des autres centaures. Le chapitre suivant s'intéresse à un élément récurrent dans l'iconographie de ces divinités : le masque. Métamorphose et masque seraient tous deux représentatifs d'un caractère propre aux divinités « mixanthropes », à savoir la tendance à la mobilité et à l'absence. Est ensuite relevée une autre particularité de ces divinités : leur pluralité, qui a pour conséquence d'effacer toute identité individuelle. Tel est le cas des Satyres et des Silènes qui font partie du thiase dionysiaque. Le dernier chapitre de cette section se présente comme une intéressante réflexion sur la représentation du dieu par les Grecs, les conventions iconographiques, les relations entre l'homme et le dieu qu'implique cette représentation, et de là, le rôle que joue l'image dans le rituel. En relation avec les caractéristiques relevées dans les chapitres précédents, l'auteur pose notamment la question de savoir comment concilier la présence du divin dans le rite et la tendance à l'absence des dieux « mixanthropes ». Tout en reprenant des données déjà mises en lumière dans les conclusions intermédiaires, la conclusion générale entend répondre à la question qui taraude le lecteur : pourquoi les Grecs ont-ils conçu des divinités « mixanthropes » ? Une belle réflexion donc, sur

un sujet original, qui, menée dans une perspective religieuse, apporte des éclairages inédits sur les représentations et les pratiques cultuelles des Grecs.

Carine VAN LIEFFERINGE

Nancy EVANS, *Civic Rites. Democracy and Religion in Ancient Athens*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2010. 1 vol. 15 x 23 cm, XVI-273 p., 12 fig., 3 cartes. Prix : 16.95 £. ISBN 978-0-520-26203-4.

À travers ce petit livre destiné aux étudiants et à un public de non-spécialistes, l'auteur souhaite offrir une présentation globale de la religion athénienne en l'inscrivant dans son contexte historique. Plus exactement, elle souhaite montrer à quel point les croyances et pratiques religieuses des Athéniens de l'époque classique ne renvoient pas à quelque sentiment superstitieux d'ordre individuel, mais sont profondément inscrites dans la vie de la cité démocratique athénienne, dans sa culture et dans ses institutions. L'auteur se concentre sur quelques personnages ou épisodes clés (Clisthène, Périclès, Alcibiade, Socrate), à travers lesquels se révèle l'histoire athénienne, mais aussi sur trois divinités (Athéna, Déméter et Dionysos) et leurs cultes, mêlant ainsi description religieuse et historique. L'auteur cherche à faire comprendre au citoyen d'aujourd'hui, habitué à une séparation stricte entre l'Église et l'État, entre les croyances personnelles et les affaires publiques, que la cité grecque était aussi réglée en fonction d'une série de rituels religieux. L'argument s'inscrit dans une riche tradition historiographique désormais bien balisée, qui unit religion et politique ; il est traité ici avec pédagogie et sans autre prétention que d'éclairer un lecteur contemporain (en particulier américain) sur ce monde lointain, à la fois si proche et si différent de nous, qu'est la Grèce antique. L'ouvrage est complété par un glossaire des termes grecs, ainsi qu'une bibliographie d'orientation (exclusivement anglophone) pour chaque chapitre.

Alain DUPLOUY

Marietta HORSTER & Anja KLÖCKNER (Ed.), *Civic Priests. Cult Personnel in Athens from the Hellenistic Period to Late Antiquity*. Berlin, De Gruyter, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, 249 p., 8 fig. (RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, 58). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-025807-3.

La plupart des contributions qui composent cet ouvrage proviennent d'un atelier de discussions sur les prêtres athéniens qui s'est tenu à Berlin en mars 2010. Le fil conducteur en est l'étude des interactions entre un système social, culturel et politique, et les acteurs religieux, en l'occurrence les prêtres et les prêtresses, relations qu'il est possible de suivre clairement après l'époque classique. Ce premier volume cerne une aire géographique centrée sur Athènes et Délos sous autorité athénienne, un second volume – annoncé – s'intéressera au monde de la mer Égée et de l'Asie Mineure. Marietta Horster inaugure les sept contributions par un exposé de l'état de la recherche et de la connaissance sur la place et l'intégration des fonctionnaires religieux dans les *poleis*, exposé fondé sur une abondante bibliographie et complété par quelques pistes de recherche. Anja Klöckner focalise son étude sur deux bas-reliefs

identifiables pour son public. On pourrait en effet recourir à l'interprétation inverse : l'aède aurait évoqué des lieux imaginaires, issus de mythes et de récits folkloriques, qu'il aurait parés de traits réels pour les rendre vrais ou vraisemblables. Les deux thèses ont été amplement discutées depuis l'émergence de la « question homérique » ; dans le zèle déployé pour imposer sa thèse, Heinz Warnecke n'envisage pas le second point de vue, comme en témoignent, du reste, certaines absences significatives dans sa bibliographie, notamment celles des travaux de Gabriel Germain et d'Alain Ballabriga, qui présentent des visions différentes et tout aussi séduisantes de la géographie odysséenne. Si on n'adopte donc pas nécessairement la grille d'interprétation qui sous-tend cet ouvrage et qui, à la manière de Strabon, fait d'Homère un historien-géographe, on tirera néanmoins un grand profit de sa lecture stimulante eu égard à l'érudition de son auteur et à l'ampleur et à l'intérêt des interrogations auxquelles celui-ci s'efforce de répondre. On regrettera cependant que Heinz Warnecke n'ait pas jugé bon de fournir des index, alors qu'il a soigneusement illustré ses analyses par des cartes et des plans topographiques. C'eût été un atout de plus dans un livre, sinon totalement convaincant, du moins très passionnant. Monique MUND-DOPCHIE

Andrew FAULKNER (Ed.), *The Homeric Hymns. Interpretative Essays*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14 x 22 cm, XV-400 p. Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-958903-6.

Cet ouvrage émane de la volonté de l'éditeur de compenser le faible intérêt qu'ont suscité jusqu'il y a peu les *Hymnes homériques* et répond au double objectif de consacrer une étude particulière à chacun des grands hymnes et d'envisager l'ensemble du *corpus* comme un tout. Aussi est-il divisé en deux parties correspondant à ces deux axes. Ces deux parties sont précédées d'une introduction dans laquelle Andrew Faulkner reprend l'historique de ces trente-deux pièces en hexamètres, de leurs éditions et de l'intérêt porté à la collection et de la question de leur performance. Il y met notamment l'accent sur les questions de langue et de datation, invitant à la prudence : les *Hymnes* ne sont pas systématiquement des œuvres post-homériques ou post-hésiodiques, et la question de leur datation a des implications sur celle des œuvres d'Homère et d'Hésiode. La première étude particulière est celle consacrée par Martin L. West au premier *Hymne* à Dionysos : il y souligne les relations avec les poèmes homériques et les influences sur la postérité. Nicholas Richardson revisite ensuite l'*Hymne* à Déméter : il y passe en revue les différentes interprétations tant du point de vue de la langue, que du contenu et de la cohérence. Il y relève l'importante place des femmes, l'association du féminin à la souffrance et du masculin à l'action, considérant pour conclure que cet hymne peut être considéré comme un *agalma* offert aux deux déesses. La contribution de Mike Chappell reprend, sans y ajouter rien de bien neuf, la question de l'unité de l'*Hymne* à Apollon, constitué d'une partie « délienne » et d'une partie « pythienne » ; il revoit les différentes théories, trouvant les arguments en faveur de la division plus convaincants. Athanassios Vergados consacre son étude à l'*Hymne* à Hermès, différent des autres par le traitement humoristique du dieu. L'humour, associé à Hermès dès Homère, est présenté ici comme une marque de l'épiphanie du dieu qui n'est pas pleinement montrée dans le poème.

Dans l'*Hymne* à Aphrodite, c'est le dialogue entre ce récit de la séduction d'Anchise par la déesse et la tradition iliadique de l'*aristeia* d'Achille que met en évidence Pascale Brillet-Dubois. Dominique Jaillard analyse le septième *Hymne* à Dionysos, hymne court comparé aux quatre grands hymnes à Hermès, Apollon, Déméter et Aphrodite, à la narration éclipsée au profit de la représentation de l'épiphanie du dieu. Pièce courte encore est l'*Hymne* à Pan, analysé par Oliver Thomas qui souligne d'emblée une différence par rapport aux autres pièces, à savoir l'absence du nom du dieu dans le premier vers de l'hymne au profit de celui d'Hermès. Outre que cet hymne contribue à notre connaissance de Pan et, à travers ce « nouveau dieu », de la représentation des espaces en marge de la cité, c'est par ce rapport à Hermès que l'auteur reconstruit la phase tardive de la transmission des *Hymnes*. La seconde partie de l'ouvrage traite de questions d'ensemble. Andrew Faulkner retrace l'histoire de la transmission, de la réception et du statut des *Hymnes* depuis le VII^e^ siècle jusqu'au III^e^ siècle avant notre ère, dans une étude fouillée où aucun hymne n'est laissé de côté et où les influences, relevées tant chez les poètes que chez Thucydide, permettent de suivre le parcours de la collection jusqu'à Callimaque. Quant à William D. Furley, il entreprend une comparaison entre les *Hymnes homériques* et d'autres types d'hymnes en hexamètres de la même époque, à savoir les hymnes contenus dans la *Théogonie* d'Hésiode, le poème expliqué par le commentateur de la théogonie orphique dans le papyrus de Derveni et la théogonie chantée par les oiseaux dans la comédie du même nom d'Aristophane. Jenny S. Clay pose ensuite la question du « genre » de ces hymnes qui offrent une telle diversité de date, de contenu et de contexte de performance. Elle dégage une évolution fondée sur la distinction entre les grands hymnes manifestement panhelléniques et ceux, plus tardifs et plus courts, attachés à des circonstances ou un culte particuliers. Les conflits de génération dans les généalogies divines retiennent l'attention de Nancy Felson : dressant un schéma à partir de la *Théogonie* d'Hésiode des événements qui entourent les tensions père-fils, elle le confronte aux rapports entre Zeus et deux de ses enfants, Athéna (*Hymne* 28) et Apollon (*Hymne* 3). On retrouve dans la contribution de Grégory Nagy les notions qu'il a déjà mises en lumière pour les poèmes homériques et hésiodiques, à savoir les quatre aspects de la poésie orale : composition, performance, réception et transmission. Il entend notamment montrer ici qu'il en est de même pour les *Hymnes homériques*, particulièrement dans leur réception. Pour ce faire, il prend comme exemple l'*Hymne* à Apollon dont Thucydide rapporte la performance aux fêtes en l'honneur du dieu à Délos et la replace dans un contexte athénocentrique. Enfin, Claude Calame retrouve dans chaque *Hymne homérique* la structure tripartite caractéristique de l'hymne et son aspect pragmatique : *evocatio, epica laus, preces*, soulignant par là l'acte cultuel que constitue sa récitation et mettant en lumière la manière poétique dont les *Hymnes homériques* établissent et maintiennent la relation avec la divinité. Cette contribution, suivie de la bibliographie des ouvrages cités et d'*indices*, clôture un ouvrage au contenu riche et varié qui atteint assurément l'objectif fixé par son éditeur.

Carine VAN LIEFFERINGE

un sujet original, qui, menée dans une perspective religieuse, apporte des éclairages inédits sur les représentations et les pratiques cultuelles des Grecs.

Carine VAN LIEFFERINGE

Nancy EVANS, *Civic Rites. Democracy and Religion in Ancient Athens*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2010. 1 vol. 15 x 23 cm, XVI-273 p., 12 fig., 3 cartes. Prix : 16.95 £. ISBN 978-0-520-26203-4.

À travers ce petit livre destiné aux étudiants et à un public de non-spécialistes, l'auteur souhaite offrir une présentation globale de la religion athénienne en l'inscrivant dans son contexte historique. Plus exactement, elle souhaite montrer à quel point les croyances et pratiques religieuses des Athéniens de l'époque classique ne renvoient pas à quelque sentiment superstitieux d'ordre individuel, mais sont profondément inscrites dans la vie de la cité démocratique athénienne, dans sa culture et dans ses institutions. L'auteur se concentre sur quelques personnages ou épisodes clés (Clisthène, Périclès, Alcibiade, Socrate), à travers lesquels se révèle l'histoire athénienne, mais aussi sur trois divinités (Athéna, Déméter et Dionysos) et leurs cultes, mêlant ainsi description religieuse et historique. L'auteur cherche à faire comprendre au citoyen d'aujourd'hui, habitué à une séparation stricte entre l'Église et l'État, entre les croyances personnelles et les affaires publiques, que la cité grecque était aussi réglée en fonction d'une série de rituels religieux. L'argument s'inscrit dans une riche tradition historiographique désormais bien balisée, qui unit religion et politique ; il est traité ici avec pédagogie et sans autre prétention que d'éclairer un lecteur contemporain (en particulier américain) sur ce monde lointain, à la fois si proche et si différent de nous, qu'est la Grèce antique. L'ouvrage est complété par un glossaire des termes grecs, ainsi qu'une bibliographie d'orientation (exclusivement anglophone) pour chaque chapitre.

Alain DUPLOUY

Marietta HORSTER & Anja KLÖCKNER (Ed.), *Civic Priests. Cult Personnel in Athens from the Hellenistic Period to Late Antiquity*. Berlin, De Gruyter, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, 249 p., 8 fig. (RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, 58). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-025807-3.

La plupart des contributions qui composent cet ouvrage proviennent d'un atelier de discussions sur les prêtres athéniens qui s'est tenu à Berlin en mars 2010. Le fil conducteur en est l'étude des interactions entre un système social, culturel et politique, et les acteurs religieux, en l'occurrence les prêtres et les prêtresses, relations qu'il est possible de suivre clairement après l'époque classique. Ce premier volume cerne une aire géographique centrée sur Athènes et Délos sous autorité athénienne, un second volume – annoncé – s'intéressera au monde de la mer Égée et de l'Asie Mineure. Marietta Horster inaugure les sept contributions par un exposé de l'état de la recherche et de la connaissance sur la place et l'intégration des fonctionnaires religieux dans les *poleis*, exposé fondé sur une abondante bibliographie et complété par quelques pistes de recherche. Anja Klöckner focalise son étude sur deux bas-reliefs

votifs, celui du prêtre Lacratidès d'Éleusis, connu par ailleurs, et celui d'un hiérophante inconnu d'Athènes, reliefs qu'elle prend comme exemples de la représentation des prêtres aux époques hellénistique et romaine, montrant comment, ancrés dans un passé traditionnel et légitimés par lui, ils distinguent du même coup le message symbolique présent. Dans une étude de grand intérêt complétée en annexe par un large ensemble de décrets (texte et traduction) sur la base desquels elle est menée, Stephen D. Lambert s'intéresse aux prêtres et aux prêtresses auxquels la cité d'Athènes a rendu hommage depuis le IV^e^ siècle jusqu'à l'époque augustéenne. Dans une perspective diachronique, il entend y cerner l'image d'un(e) bon(ne) prêtre(sse), ce qui différencie le prêtre de la prêtresse et, dans la relation entre prêtrise et *eugeneia*, guette l'émergence du prêtre aristocratique. Ce sont encore les décrets honorifiques athéniens qui fondent la réflexion d'Éric Perrin-Saminadayar. Entre 167 et 88 *a. C.*, la documentation témoigne d'une époque qui a vu un regain des activités religieuses athéniennes dû au retour de Délos sous contrôle athénien. Le dossier, concernant les prêtres d'Athènes et de Délos, permet de déceler une évolution selon laquelle, à partir de 130 *a. C.*, les prêtres dépassent leurs domaines d'action habituels et reçoivent des honneurs au même titre que tout détenteur d'une *archè* politique ou religieuse. Partant des différences généralement admises entre les prêtres membres d'un *genos* et exerçant un mandat à vie, et les prêtres « démocratiques » exerçant un mandat annuel, Marietta Horster étudie les corrélations entre éponymie, durée du mandat et procédure de désignation des prêtres (héritage, tirage au sort, élection), et s'interroge notamment sur un éventuel changement dans la conception du prêtre dans l'Athènes sous domination romaine. Fondée sur des sources épigraphiques et littéraires, une courte contribution d'Erkki Sironen concerne les prêtres païens en Attique dans l'Antiquité tardive, et met en évidence le tournant qui s'opère vers le milieu du III^e^ siècle de notre ère : les divinités auxquelles sont attachés les prêtres ne sont plus tant les dieux olympiens que des divinités mineures, souvent orientales. Enfin, Jan N. Bremmer offre une série de réflexions sur les prêtres civiques athéniens de l'époque classique à l'Antiquité tardive. Ces réflexions, qui font suite aux contributions de Stephen D. Lambert et d'Erkki Sironen, contribuent notamment à préciser les contours de la prêtrise grecque, et, pour terminer, pose l'intéressante question de la raison pour laquelle les prêtres païens n'ont pu résister au clergé chrétien. Au final, un ouvrage aux contributions éclairantes dans ces thématiques toujours difficiles que sont les institutions, fondé sur une abondante documentation, essentiellement épigraphique (parfois fournie en annexe), et accompagné, après chaque article, d'une importante bibliographie. On attend le second volume avec l'espoir qu'il présentera des conclusions d'ensemble sur la question.

Carine VAN LIEFFERINGE

Nadine DESHOURS, *L'été indien de la religion civique. Étude sur les cultes civiques dans le monde égéen à l'époque hellénistique tardive*. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 19,5 x 24 cm, 408 p., 13 fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 30). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-037-2.

Le mémoire inédit du dossier d'habilitation de N. Deshours qui est à l'origine de ce volume a trouvé sa source dans la thèse qu'elle avait consacrée aux cultes de

Cecilia NOBILI, *L'« Inno omerico a Ermes » e le tradizioni locali.* Milan, LED, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, 260 p. (IL FILARETE, 275). Prix : 31,50 €. ISBN 978-88-7916-504-4.

Remaniement d'une thèse présentée à l'Université de Milan pendant l'année académique 2008/2009, cet ouvrage commence par une introduction qui rappelle l'intérêt suscité relativement récemment par les *Hymnes homériques* auprès des historiens de la religion grecque, particulièrement dans l'étude de la formation du panthéon et la répartition des *timai* entre les dieux. Cette étude aborde un autre point de vue et entend se concentrer sur les rapports existant entre les *Hymnes homériques* et les traditions locales, nuançant ainsi la thèse selon laquelle ces poèmes émanent d'une volonté des poètes archaïques grecs de classer l'univers divin dans une perspective panhellénique. Le débat sur la panhellénisation des traditions locales contenues dans l'*Hymne à Hermès* est lié à la question de sa datation et de sa localisation géographique. L'auteur refait le point sur la question. C'est précisément le lieu qui organise la suite de l'ouvrage en deux parties : Hermès à Pylos et Hermès à Athènes. Le premier chapitre de la partie « Hermès à Pylos » a pour point de départ l'épisode central de l'*Hymne* que constitue le vol des vaches d'Apollon par Hermès encore tout petit enfant. Il apparaît que ce thème du vol de bétail s'inscrit dans une veine poétique ancrée dans le Péloponnèse, comme l'atteste toute une série d'épisodes mythiques, parmi lesquels les travaux d'Héraclès. Le second chapitre entend déterminer si l'*Hymne à Hermès* s'intègre dans la même sphère et comment. Pour ce faire, quelques épisodes-clefs de l'*Hymne* sont mis en perspective avec d'autres récits issus de la poésie épique : pour n'en citer que deux exemples, le désir de viande d'Hermès est mis en parallèle avec l'épisode des troupeaux du Soleil dans l'*Odyssée*, ou encore le sacrifice qu'accomplit Hermès au bord de l'Alphée invite à souligner les profondes analogies entre la figure d'Hermès et celle de Prométhée telle qu'elle apparaît dans l'œuvre d'Hésiode. De l'avis de l'auteur, le poète a donc trouvé facilement un matériau lui permettant de rapporter des traditions typiquement péloponnésiennes liées au culte d'Hermès à une réalité plus connue. La seconde partie de l'ouvrage, « Hermès à Athènes », pose ensuite la question de savoir comment cette relation entre l'*Hymne* et le Péloponnèse permet de déterminer les circonstances et le lieu dans lesquels il a été composé et interprété. Il semblerait aller de soi que cet ancrage dans le Péloponnèse situe la composition de l'*Hymne* à Olympie ou dans une autre cité du Péloponnèse liée à des cultes hermétiques. Mais l'*Hymne*, qui peut être daté de la fin du VI^e^ siècle, devait connaître le motif du vol de bétail qu'il a amplifié, motif par conséquent antérieur au VI^e^ siècle. C'est précisément cette réflexion sur le passage du mythe à l'*Hymne* qui, par la confrontation avec d'autres témoignages littéraires (le poème d'Alcée et les *Megalai Heoiai* d'Hésiode) et figurés (la céramique attique), amène l'auteur à démontrer que l'assemblage des épisodes de l'enfance d'Hermès – le vol des vaches, la fabrication de la lyre et la joute verbale avec Apollon – constitue une nouveauté à imputer à l'auteur de l'*Hymne*. En outre, l'ensemble des témoignages prouve que le mythe péloponnésien a été diffusé à Athènes. Il apparaît encore que de nombreux éléments de l'*Hymne* reflètent l'expérience religieuse athénienne, et plus particulièrement le culte d'Hermès à Athènes à la fin du VI^e^ siècle et au V^e^ siècle avant notre ère, culte dont l'introduction à Athènes, la localisation et les fêtes font l'objet du

chapitre V. Cette enquête permet ainsi à l'auteur d'affirmer que c'est dans cette cité et à cette époque qu'il faut situer la composition de l'*Hymne*. Il restait encore à cerner dans quelles circonstances en placer la performance. À cet égard, l'auteur envisage deux scénarios possibles. Se fondant sur des éléments internes à l'*Hymne*, elle le replace dans le contexte des Panathénées comme introduction à une récitation rhapsodique, tout en avançant la possibilité que l'*Hymne* ait pu être exécuté dans le cadre de banquets semi-officiels, forme intermédiaire de convivialité entre les grands festivals et le banquet privé. Enfin, dans un dernier chapitre, l'auteur étaye encore cette thèse d'une composition athénienne de l'*Hymne* en soulignant la fortune littéraire de celui-ci dans l'Athènes du V^e^ siècle, relevant notamment les analogies entre la figure d'Hermès et celle de Prométhée dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Au final, une étude de grand intérêt qui contribue à mieux cerner le contexte, la datation ainsi que les circonstances d'exécution d'un *Hymne* qui n'en reste pas moins ancré dans des traditions locales. On regrettera seulement l'absence de conclusions qui auraient fort utilement rappelé ce qui a permis à l'auteur d'établir le lien entre cet ancrage mythique péloponnésien et le contexte athénien de la composition de l'*Hymne*.

Carine VAN LIEFFERINGE

Zsolt ADORJÁNI, *Auge und Sehen in Pindars Dichtung*. Hildesheim, Olms, 2011. 1 vol. 15 x 21 cm, 248 p. (SPUDASMATA, 139). Prix : 39,80 €. ISBN 978-3-487-14632-4.

La préface qui ouvre le livre précise qu'il s'agit de la version allemande légèrement remaniée d'une thèse présentée en 2011 en hongrois à l'Université catholique Péter-Pázmány de Piliscsaba en Hongrie. L'introduction (p. 8-16) circonscrit le sujet – la métaphore de l'œil et de la vision dans les épinicies de Pindare – et précise la méthode. L'auteur joint ainsi à l'analyse thématique deux analyses plus traditionnelles, à savoir l'analyse textuelle vers par vers et l'analyse purement philologique et grammaticale ; cette démarche lui permet notamment d'apporter de nouveaux éléments aux débats relatifs à des passages textuels très discutés. Par-là, Adorjáni se positionne également dans la discussion portant sur la question de l'unité de l'œuvre pindarique et donc sur les liens qu'une même thématique peut tisser entre plusieurs odes. Aussi l'auteur traite-t-il essentiellement des épinicies, entièrement conservées, et seulement sporadiquement des fragments. En ce qui concerne la littérature secondaire, l'auteur ambitionne de recourir à l'ensemble non seulement des commentaires sur Pindare mais également des recherches qui traitent de son sujet, l'œil et le regard, tout comme du sujet étroitement apparenté qu'est celui de la lumière et de l'obscurité, et cela dans toute la littérature grecque. Une rapide revue critique de l'ensemble de ces recherches montre qu'un tel travail consacré à Pindare fait encore défaut, une lacune que l'auteur vise à combler. Suivent cinq chapitres thématiques. Le premier, intitulé « Le regard de la Charis » (p. 17-75), part de la quatorzième ode olympique qui, bien qu'elle chante la victoire d'Asopichos d'Orchomène, célèbre surtout les Charites. À l'analyse détaillée de cette ode succède celle d'un passage de la septième ode olympique, puis une série de réflexions sur les Charites, fondées sur ces deux analyses rigoureuses mais tenant compte également de toutes les autres occurrences

étaient bilingues. M. Vierros, qui a étudié le bilinguisme des notaires en Égypte hellénistique, montre que le transfert de leur langue maternelle, l'égyptien, vers le grec a causé une variation issue du contact entre les deux langues. E. Dickey s'intéresse aux emprunts latins en grec et analyse la méthodologie propre aux études antérieures pour proposer une méthode spécifique en vue d'une recherche plus solide. P. Poccetti montre que des noms courants de la mythologie ou de la religion (Artémis et Déméter, Apollon, Ulysse, Hercule, Ajax) dans les anciennes langues de l'Italie sont issus de différentes sources dialectales grecques. H. Solin étudie l'utilisation du grec et du latin en Campanie, en particulier l'usage du grec à Pompéi, et s'attache à l'interprétation des inscriptions grecques découvertes en petit nombre dans cette ville (environ 200 pour un corpus de 8300 graffiti). Il y ajoute dix graffiti en grec de Capoue encore inédits, découverts lors des fouilles de Santa Maria Capua Vetere en 1977. Ces textes ont pour auteurs des gens de basse extraction, originaires pour la plupart d'Asie Mineure et de Syrie. R. Ferri illustre la variation dans les actes illocutoires. Les différentes stratégies du discours forment en effet une part importante de la variation linguistique. Il étudie les différentes manières de dire « non » en latin au moyen d'exemples empruntés principalement à la comédie romaine, aux lettres de Cicéron et aux grammairiens latins. Il met en évidence les stratégies discursives employées par les latinophones pour ne pas blesser l'interlocuteur en cas de réponse négative. G. Galdi analyse l'utilisation du morphème *–as* pour *–ae* du nominatif pluriel des noms de la première déclinaison et suggère que cet usage serait dû non seulement à sa popularité dans le discours, mais aussi à sa plus large transparence dans le langage idiomatique des inscriptions funéraires. Pour finir, G. Haverling met en évidence les grandes différences entre les écrivains latins tardifs. Certains sont enracinés dans le latin écrit traditionnel, tandis que d'autres sont à l'aise avec la variation et la langue de leur temps. Vu la richesse et la densité de la matière, des index auraient été utiles. Bruno ROCHETTE

Josine SCHRICKX, *Lateinische Modalpartikeln.* Nempe, quippe, scilicet, videlicet *und* nimirum. Leyde, Brill, 2011. 1 vol. 16 x 24,5 cm, XIII-304 p. (AMSTERDAM STUDIES IN CLASSICAL PHILOLOGY, 19). Prix : 108 €. ISBN 978-90-04-20275-7.

L'auteur, qui contribue au *Thesaurus Linguae Latinae,* présente ici la version remaniée de sa thèse de doctorat consacrée aux particules modales en latin, un champ de recherches relativement récent dans les études latines. Il s'agit pour l'auteur de s'inscrire à la fois dans les perspectives propres au latin, mais aussi de tirer parti des recherches en linguistique moderne, axées sur les langues vivantes. L'ouvrage est centré sur les cinq particules *nempe, quippe, scilicet, videlicet* et *nimirum*, mais s'ouvre ensuite en une perspective plus large à d'autres termes comparables (*certe, fortasse, plane, sane, vero*...). Ces particules sont étudiées de façon exhaustive dans les textes allant de 200 av. J.-C. jusqu'à 200 ap. J.-C., tant en prose qu'en poésie. Une des difficultés majeures de ce type d'étude réside dans l'approche méthodologique et conceptuelle avec laquelle la recherche opère, la terminologie étant effectivement complexe et variable d'un modèle à l'autre. L'ouvrage s'ouvre ainsi sur une longue introduction méthodologique, organisée en huit chapitres occupant un petit quart de

l'étude. Cette première partie est consacrée aux définitions, aux concepts, à la terminologie employée, aux modèles descriptifs empruntés à la linguistique moderne, comme les concepts d'interaction, de représentation et de présentation dans l'organisation du discours et la relation entre locuteur et destinataire. On revient aussi sur le concept de modalité, en liaison avec celui de « *commitment* », relevant de l'implication du locuteur dans le discours et qui s'avère central dans l'analyse proposée. Pour chacun des points abordés, l'auteur prend soin de préciser sa position méthodologique et terminologique, notamment pour la distinction à établir entre particule et adverbe, connecteur et conjonction, particules et marqueur pragmatique, marqueur discursif. Évidemment, même en tirant le meilleur parti des modèles de la linguistique moderne, il semblerait que l'écueil principal réside dans leur application à une langue morte comme le latin et à des textes de type littéraire. L'auteur se propose toutefois d'opérer avec une série d'« indicateurs heuristique », qui permettront de déterminer la valeur de base et les fonctions de chaque particule envisagée (par exemple, dialogue, monologue du point de vue de la communication ; présence d'autres particules ; temps du verbe ; traits syntaxiques : principale, subordonnée). L'étude proprement dite des particules est organisée de façon parallèle, en reprenant pour chacune sa fréquence, l'analyse étymologique, un état de la question, les fonctions assumées, la confrontation avec d'autres particules de fonction similaire ou différente, l'aspect pragmatique, les combinaisons possibles de particules. Les résultats sont dans certains cas donnés sous forme de tableaux très clairs (et que l'on aurait voulu parfois voir plus régulièrement servir de support à une synthèse). L'un des aspects très intéressants de l'étude est de revenir sur la question de la traduction de ces *commitment-marker*, ces petits mots qui servent à caractériser l'implication du locuteur, et de leurs équivalents dans nos langues modernes (le cas de *scilicet* et *videlicet* est à cet égard exemplaire). La conclusion se veut prospective, précédée d'une comparaison avec d'autres particules comparables (*certe, fortasse, plane*...) et d'une synthèse sur les traits et les propriétés des termes latins étudiés. L'ouvrage n'est pas exempt de petits défauts, comme la répétition de certaines parties (par exemple, les caractéristiques des *commitment-marker*, ou les principes relevant de la diachronie, qui reviennent plusieurs fois sous forme de listes presque identiques). L'ouvrage comporte deux annexes l'étude, l'une consacrée aux données statistiques, l'autre aux « cartes sémantiques » des particules étudiées. Une bibliographie, un *index rerum* et un *index locorum* clôturent cette étude dense et intéressante dans les perspectives qu'elle ouvre. Sylvie VANSÉVEREN

Oliver PRIMAVESI & Katharina LUCHNER (Ed.), *The Presocratics from the Latin Middle Ages to Hermann Diels.* Akten der 9. Tagung der Karl und Gertrud Abel-Stiftung vom 5.-7. Oktober 2006 in München. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 440 p. (PHILOSOPHIE DER ANTIKE, 26). Prix : 66 €. ISBN 978-3-515-09705-5.

S'il semble désormais acquis que la catégorie « Présocratiques » résulte d'une dénomination sujette à caution (lire A. Laks, *Introduction à la « philosophie présocratique »*, Paris, P.U.F., 2006), elle possède toutefois une histoire dont l'intérêt dépasse la curiosité historiographique. En ce sens, les articles réunis dans ce volume révèlent que ce que nous nommons *philosophie présocratique* recèle un caractère non

via (*e.g.* frequentazione di retori o – più semplicemente – di tribunali)? Sono da segnalare alcuni refusi editoriali – poco perdonabili a una casa editrice così prestigiosa – specie nella citazione di passaggi in greco (cf. 42: ἐλέγχειν τὸν Σωκρατην(!), ὥσπερ αὐτὸς υπ'(!) ἐκείνου; 47: ἀμφισβετεῖν(!); 253: εἰς ἐμητέραν(!) δύναμιν; ἀντθρώπῳ), come nella bibliografia (dove il celeberrimo volume di O. Gigon è citato con il titolo: *Sokrates. Sein Bildung* (sic!) *in Dichtung und Geschichte*). Nonostante gli appunti sopra esposti e queste minime imprecisioni, *Le dialogue socratique* rimane un libro stimolante e piacevole da leggere, capace di portare una ventata di freschezza nel panorama degli studi socratici. Il volume chiude con un'ampia bibliografia e un indice dei nomi. Un'ultima notazione. I lavori di Rossetti sul dialogo socratico sono parte integrante della rinascita degli studi socratici che si sta verificando dalla fine degli anni Novanta del secolo scorso (cf. negli ultimi anni *e.g.* il già citato volume di Gabriel Danzig, ma anche le nuova edizione critica per i tipi di *Les Belles Lettres* dei *Memorabili* senofontei curata da Louis-André Dorion e Michele Bandini (Paris 2000/2011), la nuova traduzione italiana della stessa opera a cura di Fiorenza Bevilaqua (Torino, 2011), il *Cambridge Companion to Socrates* edito da Donald R. Morrison (Cambridge, 2011) e il volume introduttivo alla filosofia socratica di Sarah Abel-Rappe nella serie delle edizioni Continuum *A Guide for the Perplexed*, London/New York 2009). Non solo: essi costituiscono uno degli stimoli degli incontri intitolati "Socratica", organizzati da Rossetti stesso con la collaborazione di Alessandro Stavru la cui terza edizione ha avuto luogo a Trento nel febbraio del 2012 (in questa edizione è stata cooptata anche Fulvia de Luise). Proprio in quell'occasione è stato fatto il punto, attraverso una discussione plenaria, sulla situazione degli studi socratici e su nuove prospettive di ricerca da seguire negli anni a venire: in particolare, gli interventi di Franco Trabattoni e Fulvia de Luise hanno risposto in maniera criticamente costruttiva alle tesi di Rossetti e avanzato proposte di analisi dei contenuti della filosofia socratica in linea con quanto sopra esposto. Diego DE BRASI

Sylvain DELCOMMINETTE, *Le Philèbe de Platon. Introduction à l'agathologie platonicienne*. Leyde, Brill, 2006. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XVI-680 p. (PHILOSOPHIA ANTIQUA, 100). Prix : 149 €. ISBN 90-04-15026-9.

Le présent ouvrage est une version remaniée d'une thèse présentée en 2003 à l'Université libre de Bruxelles. L'auteur y étudie un dialogue platonicien dont l'objet et la structure sont restés particulièrement difficiles à comprendre pour les spécialistes du domaine : le *Philèbe*. Malgré les synthèses et études récentes qui y ont été consacrées ces dernières années, notamment par P. Schmidt-Wiborg, *Dialektik in Platons Philebos*, Tübingen, 2005, le texte n'a pas encore livré tous ses secrets. S. Delcomminette propose une nouvelle approche du texte : il montre que cette œuvre est en fait parfaitement cohérente et a été conçue par Platon pour guider pas à pas le lecteur sur la route de la recherche du bien. Cette recherche platonicienne du bien n'est pas seulement, aux yeux du chercheur, une manière de vivre, mais une véritable science, à laquelle il donne le nom « d'agathologie ». La dissertation doctorale de S. Delcomminette est remarquable tant par sa clarté que par sa profondeur. Le texte grec y est examiné en détail avec une précision toute philologique. Trois remarques

peuvent être énoncées, l'une, formelle, les deux autres, de fond. Le livre présente tout d'abord de nombreuses répétitions et redites, qui, même si elles présentent une vertu pédagogique, devraient être réduites dans le cadre d'une synthèse comme celle-ci, car elles gênent parfois la lecture. Par ailleurs, l'ouvrage nous plonge directement dans la matière de l'agathologie. Une introduction historique et philologique sur le *Philèbe* eût ici, à mon avis, été la bienvenue. On aurait aussi souhaité une présentation de la réception du *Philèbe* chez les philosophes anciens, médiévaux et de la Renaissance. Ces quelques points n'enlèvent rien à la valeur d'un ouvrage destiné devenir une référence en la matière. Naim VANTHIEGHEM

Walter AMELING (Ed.), *Topographie des Jenseits. Studien zur Geschichte des Todes in Kaiserzeit und Spätantike.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 193 p., ill. (ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHES KOLLOQUIUM, 21). Prix : 38 €. ISBN 978-3-515-09882-3.

Le point de départ du recueil constitué par W. Ameling a été une série de séances de travail (26-27 février 2009) qui avaient pour cadre la Friedrich Schiller-Universität d'Iéna. Les dix études ici groupées portent sur des œuvres qui vont de l'apocalypse d'Hénoch à Ausone. Dans certains cas, elles sont d'un abord malaisé car la tradition textuelle a été fort tortueuse et appelait une mise au point idoine. On ne pouvait rêver plus savoureuse mise en bouche que celle de Jan N. Bremmer (*Tours of Hell : Greek, Jewish, Roman and Early Christian*) qui convoque les trois descentes aux Enfers d'Héraclès, d'Ulysse et d'Orphée. Il cherche à monter en épingle l'influence exercée par l'apocalyptique de 1 Hénoch *via* des lettrés juifs que Virgile, par exemple, a dû croiser à Rome. T. Niklas (*« Insider » und « Outsider » : Überlegungen zum historischen Kontext der Darstellung « Jenseitiger Orte » in der* Offenbarung des Petrus) cherche à reconstituer le milieu dans lequel a vu le jour l'*Apocalypse de Pierre*, document particulièrement problématique. Ce dernier montre un groupe de Juifs chrétiens menacés par la persécution. On y a décelé des allusions aux exactions lancées à l'initiative de Bar-Kochba (132-135), et il pourrait avoir été produit à Alexandrie. Apocryphe juif de haute époque, la *Vie grecque d'Adam et Ève*, où toutefois affleurent des notions païennes comme l'Achéron et l'Élysée, bénéficie d'un examen minutieux sous la plume de K.-W. Niebuhr (*Auf der Suche nach dem Paradies. Zur Topographie des Jenseits im griechischen* Leben Adams und Evas) ; la démonstration répond rigoureusement au propos annoncé dans le titre du recueil. Walter Ameling (*Das Jenseits der Märtyrer*) rappelle à juste titre que les expériences vécues conditionnent les représentations de l'au-delà, même chez les martyrs. On ne s'étonnera donc pas que beaucoup d'entre elles fassent appel à des jardins, souvenirs de villas (Xénophon avait enseigné déjà que le παράδεισος, mot d'origine iranienne, est un parc clos avec des bêtes sauvages) ou des palais. Toute répandue qu'elle est, l'expression *in sinu Abraham*, qui apparaît déjà dans les synoptiques, a un sens qui demeure un peu énigmatique. Andreas Merkt s'est donné pour tâche de l'éclairer (*Abrahams Schoss. Ursprung und Sinngehalt eines antiken christlichen Jenseitstopos*) à partir des multiples occurrences jusqu'à Augustin et Paulin de Nole. La communication de Dagmar Hofmann fait dialoguer la littérature et les arts figurés à propos du *refri-*

La maison Winter a fêté le centenaire de la naissance de la fameuse série *Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften*, fondée en 1911 par le philologue J. Geffcken, en rééditant le premier ouvrage de cette collection, le livre du physicien et philologue E. Hoppe sur les mathématiques et l'astronomie dans l'Antiquité classique. Pour l'instant, seule la première partie de l'ouvrage a vu le jour : reproduisant les 206 premières pages de l'ouvrage de Hoppe, elle est consacrée à la science préhellénique et aux débuts de la science grecque jusqu'à Aristote et Théophraste. L'intérêt de cette réédition est double. D'abord, elle offre un ouvrage certes dépassé, mais qui fut représentatif d'une certaine façon classique d'entendre l'histoire des sciences. Ensuite, le texte de Hoppe est introduit par un essai de J.P. Schwindt qui replace la philologie du début du XX^e^ s. dans son contexte historique, politique et culturel ; on y lira notamment une excellente analyse d'un récit de voyage à Florence en 1911 raconté par Wilamowitz dans ses *Erinnerungen 1848-1914* ; à la fin du volume, on trouvera un ensemble de remarques succinctes mais précieuses de M. Asper sur les conceptions actuelles de l'histoire des sciences exactes dans l'Antiquité, sur les rapports de la science préhellénique et de la science grecque, de la philosophie et des mathématiques dans l'Antiquité, etc., avec la traduction des passages que Hoppe avait imprimés en grec et une bibliographie récente. À noter enfin que l'ouvrage se présente sous un commode format de poche. Michel FEDERSPIEL

Anthony LO BELLO, *The Commentary of al-Nayrizi on Books II-IV of Euclid's Elements of Geometry*. Leyde, Brill, 2009. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XXVIII-215 p., ill. (ANCIENT MEDITERRANEAN AND MEDIEVAL TEXTS AND CONTEXTS, 8). Prix : 93 €. ISBN 978-90-04-17389-7.

A. Lo Bello est un spécialiste confirmé de la réception faite au Moyen Âge par les Arabes et les Européens de l'œuvre d'Euclide. Il a en particulier étudié l'œuvre de l'un des commentateurs arabes d'Euclide, al-Nayrīzī, un irakien du X^e^ s. qui étudia l'œuvre du mathématicien grec sur base d'une traduction arabe faite par al-Ḥaǧǧāǧ ibn Yūsuf ibn Maṭar. De ce commentaire, nous ne conservons aujourd'hui qu'une partie de la version arabe (*Éléments* I-VI), et une version complète en latin (*Éléments* I-X), que l'on doit au traducteur médiéval Gérard de Crémone. En 2003, l'auteur a livré, chez le même éditeur, une traduction du commentaire d'al-Nayrīzī au livre I des *Éléments* d'Euclide. Le livre que je recense est la suite de cette entreprise de traduction. On y trouve une petite introduction qui présente les avancées des six dernières années en matière de réception arabe des *Éléments*. A. Lo Bello donne ensuite, en complément à son ouvrage de 2003, la traduction d'une version inédite du commentaire al-Nayrīzī au livre I des *Éléments*, publiée en 2002 par R. Arnzen. Suit une traduction des commentaires aux livres II-IV de la géométrie d'Euclide. Les traductions sont très fidèles au texte original et sont accompagnées de quelques notes. Cependant, l'ouvrage présente plusieurs inconvénients ou faiblesses du point de vue de la forme et du fond. Je trouve tout d'abord dérangeant de ne trouver dans la traduction aucune référence claire (par exemple une numérotation) à l'édition arabe utilisée. Par ailleurs, s'il est bon de donner accès aux hellénistes aux épigones arabes d'Euclide en les traduisant, il me semble tout aussi important de donner au lecteur profane et désireux

d'en apprendre plus une introduction et des notes claires et développées. En l'état, les parties de commentaires données par A. Lo Bello me paraissent fort embrouillées et peu accessibles à un helléniste qui ne connaît pas l'arabe. Ce livre, certes utile, ne pourra être exploité, à mon avis, que de manière réduite par les hellénistes.

Naim VANTHIEGHEM

Anne TIHON, *Ptolemaiou Procheiroi Kanones. Les Tables faciles de Ptolémée.* Volume 1a. *Tables A1-A2.* Louvain-la-Neuve, Peeters, 2011. 1 vol. 17,5 x 26,5 cm, VI-210 p., ill. (PUBLICATIONS DE L'INSTITUT ORIENTALISTE DE LOUVAIN, 59a). ISBN 978-90-429-2429-1.

Raymond MERCIER, *Ptolemaiou Procheiroi Kanones. Ptolemy's Handy Tables.* Volume 1b. *Tables A1-A2. Transcription and Commentary.* Louvain-la-Neuve, Peeters, 2011. 1 vol. 17,5 x 26,5 cm, VI-219 p., tableaux. (PUBLICATIONS DE L'INSTITUT ORIENTALISTE DE LOUVAIN, 59b). ISBN 978-90-429-2436-9.

Dans la suite de ses travaux sur l'astronomie grecque et byzantine, et tout particulièrement sur les *Commentaires* de Théon d'Alexandrie aux *Tables faciles* de Ptolémée (1978, 1985, 1991, 1999), A. Tihon (avec R. Mercier pour la traduction et le commentaire) vient de donner le premier des six volumes qui seront consacrés à l'édition et au commentaire des *Tables faciles* (appelées jadis *Tables manuelles*). Cette compilation de données astronomiques permettait de déterminer les positions du soleil, de la lune et des planètes. Très répandues dans diverses aires de civilisations, elles ont servi notamment en astronomie (éclipses du soleil et de la lune), en astrologie (établissement d'un horoscope), ainsi que pour le comput de la date de Pâques. La publication d'A. Tihon est la première édition critique de l'œuvre ; c'est dire son importance. Le traité de Ptolémée qui précédait les *Tables* ptoléméennes et était destiné à en expliquer l'usage avait suivi une autre tradition manuscrite et fait l'objet d'une édition critique par Heiberg, *Claudii Ptolemaei opera quae extant omnia*, vol. II, *Opera astronomica minora*, Leipzig, 1907, 157-183, sous le titre de Προχείρων κανόνων διάταξις καὶ ψηφοφορία (ouvrage consultable sur *Google Books*) ; cet ouvrage de Ptolémée sera traduit et commenté dans le vol. V de l'édition présentée ici. Quant aux *Tables faciles* proprement dites, on disposait jusqu'à présent d'une édition non critique, fondée sur des manuscrits très tardifs et publiée par l'abbé Halma en trois parties et deux volumes (comprenant le traité précité de Ptolémée et les tables) sous le titre de *Commentaire de Théon d'Alexandrie sur le livre III de l'Almageste de Ptolémée. Tables manuelles des mouvements des astres*, Paris, 1822-1825 (réimpression en un volume chez A. Blanchard, Paris, 1990) ; dans son *Annexe IV* (p. 76-83), A. Tihon donne une précieuse table analytique de la matière très touffue de cette édition. À ma connaissance, sont accessibles actuellement sous forme numérique les deuxième et troisième parties de l'édition Halma (*Google Books* ; taper respectivement 'Suite commentaire Théon 1823' et 'Suite Théon 1825'). – L'*Introduction* du premier volume vaut pour tout le programme de publication ; elle comporte des notices sur les éditions du traité introductif de Ptolémée et des tables, la nomenclature des tables, la distinction entre les tables originales et les tables

Vienne (Isère) n'est pas à l'ONO de Paris (carte des p. 126-127) ; Ward-Perkins 1984 (et non 1964) et 2005 sont des livres de Bryan, non de J.B. Ward-Perkins, son père (p. 175). On écrira « Gallienic », non « Gallienian » (p. 61) ; et, plus volontiers, à propos de sarcophages, « Dionysiac » que « Dionysian » (p. 119). Plusieurs erreurs affectent aussi les renvois aux numéros du catalogue ou aux figures de l'illustration ; mais ce ne sont que broutilles en regard des réserves qui s'appliquent aux conclusions de ce livre pour ce qui est de l'histoire de l'art de l'Antiquité tardive.

Jean Ch. BALTY

Jean-Pierre BRUN (Éd.), *Artisanats antiques d'Italie et de Gaule. Mélanges offerts à Maria Francesca Buonaiuto.* Naples, Centre Jean Bérard, 2009. 1 vol. 22,5 x 28 cm, 309 p., nombr. ill. (COLLECTION DU CENTRE JEAN BÉRARD, 32. ARCHÉOLOGIE DE L'ARTISANAT ANTIQUE, 2). Prix : 40 €. ISBN 978-2-918887-01-0.

Le monde du travail dans l'Antiquité, qui constitue le thème central de ces mélanges offerts à Maria Francesca Buonaiuto, a depuis toujours été au centre des préoccupations de recherche du Centre Jean Bérard de Naples, au bon fonctionnement duquel contribua grandement la personne honorée – dans les coulisses en toute discrétion – et cela depuis les premières années de l'existence de celui-ci. Après quelques témoignages élogieux d'anciens et moins anciens membres évoquant l'ambiance familiale et l'esprit d'équipe au sein de ce centre de recherches historiques et archéologiques en Italie du Sud, les vingt-trois contributions concernant l'artisanat antique rassemblées dans ce volume sont groupées selon leur point de vue en quatre sections plus ou moins thématiques. Tout d'abord, nous trouvons deux contributions concernant la position sociale et économique de l'artisan dans le monde hellénique et dans la société romaine. Ensuite trois articles concernent quelques aspects de la production artisanale à caractère religieux, tels que des formes céramiques reliées aux pratiques rituelles, des ex-voto en forme de demi-tête retrouvés dans nombreux sanctuaires de l'Italie centrale, ainsi que l'usage de gemmes comme objets votifs dans le monde grec, étrusco-italique et romain. Dans les dix articles de la troisième section – « artisanats urbains, artisanats ruraux » – ce sont surtout différentes catégories de productions artisanales urbaines qui sont à l'ordre du jour, de l'époque archaïque à l'époque romaine, en Sicile, en Italie du Sud et en Gaule méridionale. Tantôt sont pris en considération plusieurs activités artisanales rencontrées dans un site : l'évolution des artisanats locaux à Lipari entre la fin du VI^e^ et le III^e^ siècle av. J.-C. à la lumière des données fournies par la nécropole ; les installations artisanales de l'époque archaïque à l'époque romaine rencontrées dans la ville siciliote de Mégara Hyblaea ; le travail des métaux, de la céramique et de la coroplastique à Roccagloriosa en Calabre entre le IV^e^ et le II^e^ siècle av. J.-C. ; les différents types d'ateliers rencontrés dans l'îlot VI d'Olbia de Provence. Tantôt il s'agit d'une production artisanale particulière, tel que la fabrication de parfums à Herculanum, Pompéi et Paestum, le travail du fer à Pompéi, la fabrication de bleu égyptien à Cumes, la fabrication de sandales à Naples et l'artisanat textile à Fréjus. Dans un cas, le champ d'intérêt est élargi jusqu'au Moyen Âge pour quelques réflexions sur la production verrière à l'abbaye de S. Vincenzo al Volturno dans le Molise au IX^e^ siècle. La quatrième et dernière section

est dédiée à la production céramique, en Italie centro-méridionale et en Provence. Quelques contributions concernent une Table Ronde organisée au Centre Jean Bérard en 2000 – « La céramique apulienne, bilan et perspectives » – et plus précisément les aspects économiques tels que la fabrication, la diffusion et les relations entre potiers et clients. D'autres présentent des données archéologiques concrètes sur les outils de production céramique : un four de potier archaïque découvert près de Treglia en Campanie, en usage, d'après le matériel des dépotoirs adjacents, au VI^e^ siècle av. J.-C., et les vestiges de fours de potiers mis au jour dans deux secteurs de la ville lucanienne occupant aux IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C. le site de Laos en Calabre. Les articles traitant des produits finis de l'artisanat céramique sont consacrés ou bien à une catégorie déterminée de poterie, comme les céramiques communes de Provence du II^e^ siècle avant au I^er^ siècle après J.-C., ou bien à une œuvre particulière, en l'occurrence les problèmes d'attribution et de restauration d'un cratère à colonnettes attique à figures noires du VI^e^ siècle av. J.-C. considéré comme une œuvre du "Peintre de Rycroft" et le célèbre "Vase des Perses", produit monumental de l'"Apulien récent", abordé ici pour démontrer les liens du "Peintre de Darius" avec le milieu thébain. En bien des endroits de l'Italie, la production céramique est restée vivace après l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne et, pour conclure, le volume l'auteur de l'article final nous propose une visite à l'atelier du dernier potier de Vetralla, marquant la fin d'une tradition céramique dans la Tuscia viterbaise, en Étrurie méridionale.

Frank VAN WONTERGHEM

Magali CULLIN-MINGAUD, *La vannerie dans l'antiquité romaine. Les ateliers de vanniers et les vanneries de Pompéi, Herculanum et Oplontis*. Naples, Centre Jean Bérard, 2010. 1 vol. 22 x 27,5 cm, 298 p., 278 fig. (COLLECTION DU CENTRE JEAN BÉRARD, 35). Prix : 50 €. ISBN 978-2-918887-02-7.

Sous l'impulsion de Jean-Pierre Brun, le Centre Jean Bérard à Naples s'est investi ces dernières années dans l'étude des artisanats. Certains laissent, en particulier à Pompéi et Herculanum ou à Ostie, des vestiges importants comme les potiers ou les foulons, les vignerons ou les presseurs d'olives, mais il est des métiers dont on soupçonne l'importance comme la qualité des savoir-faire, mais dont la visibilité échappe largement. Car le produit fini est en matière périssable et l'archéologie la plus performante d'aujourd'hui ne peut pas encore ressusciter le panier en vannerie ou les vêtements en tissus. Ce qui ne veut pas dire que l'archéologie de terrain est inopérante. Les techniques actuelles de prélèvement, de conservation et de restauration notamment en milieux très humide ou très sec donnent d'excellents résultats. Pour aborder la vannerie romaine, Madame Cullin-Mingaud croise toutes les sources disponibles. Pompéi, Herculanum et en particulier la villa A d'Oplontis offrent des documents exceptionnels à l'analyse desquels l'auteur s'attache avec rigueur et précision. Textes littéraires, inscriptions lapidaires, instrumentum, iconographie, moulages d'objets en négatif, objets calcinés conservés, archéologie des ateliers sont convoqués pour tenter une synthèse des activités de la vannerie. S'y ajoute, et ce n'est pas le moindre apport de l'ouvrage, une enquête sur les savoir-faire actuels car, comme pour de nombreuses techniques artisanales traditionnelles, les choses n'ont

et dans son arrière-pays, autour du Golfe de Policastro sur la côte tyrrhénienne. Massimo Osanna présente deux exemples choisis à l'intérieur de la Lucanie permettant également de suivre les changements perceptibles à la même époque dans le paysage agraire et dans la forme de l'habitat : Torre di Satriano près de Potenza, exploré depuis près d'un demi-siècle, et Cersosimo aux abords de la Calabre où au cours de fouilles récentes furent entre autres mis au jour les restes d'une impressionnante maison à péristyle. La situation dans quelques villes italiotes est également abordée. Roberto Spadea examine l'activité édilitaire et le développement urbanistique à Crotone aux IV^e^ et III^e^ siècles av. J.-C., après la conquête par Denys de Syracuse, qui montrent une ville encore très prospère, et Enzo Lippolis tente de trouver dans la documentation archéologique de Tarente au IV^e^ siècle av. J.-C., essentiellement à caractère funéraire, une confirmation des données historiques concernant cette époque florissante de la ville, culminant avec le règne d'Archytas. En Sicile, le IV^e^ et le III^e^ siècle av. J.-C. sont surtout marqués par la rivalité et les conflits entre Grecs et Carthaginois qui aboutissent finalement à la conquête par les Romains. À l'aide des données fournies par ses recherches à Pizzo Don Pietro / Castello della Pietra, dans l'arrière-pays de Sélinonte, Andreas Thomsen suit le processus de centralisation et d'urbanisation des centres indigènes élymiens. Stefano Vassallo examine les transformations dans les habitats de la côte et de l'arrière-pays du secteur central de la Sicile du nord après le débarquement des Carthaginois à la fin du V^e^ siècle av. J.-C., et profite de l'occasion pour présenter un rapport préliminaire sur les fouilles d'un théâtre datant du début de l'époque hellénistique à Montagna dei Cavalli, identifié avec *Hippana*, dans l'arrière-pays d'Himère. Hans Peter Isler présente le cas de l'habitat sur le Monte Iato (*Iaitas*) au sud-ouest de Palerme, objet de recherches systématiques depuis 1971 par l'Institut archéologique de l'Université de Zürich. Autour de 300 av. J.-C. *Iaitas* fut entièrement reconstruite comme une ville de type hellénistique. Sophie Helas examine les revendications politiques des Carthaginois en Sicile occidentale au cours des IV^e^ et III^e^ siècles av. J.-C. : leurs actions diplomatiques, entreprises militaires et implantations militaires et coloniales. Le volume se termine de façon bucolique avec l'article de Malcolm Bell, qui part de l'Idylle 16 de Théocrite pour aborder les mesures prises par Hiéron II de Syracuse en réponse à la crise agraire en Sicile orientale au III^e^ siècle av. J.-C. et passer ensuite à quelques réflexions sur des œuvres d'art à sujet « pastoral » de Syracuse, réalisées apparemment à la même époque. Frank VAN WONTERGHEM

Nadin BURKHARDT, *Apulien. Der archäologische Führer*. Herausgegeben von Holger SONNABEND und Christian WINCKLE. Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 13 x 21 cm, 167 p., 62 ill., 13 plans. Prix : 19,99 €. ISBN 978-3-8053-4458-6.

Pendant longtemps l'archéologie apulienne était limitée essentiellement à la récupération de mobiliers funéraires, destinés à remplir musées et collections publiques et privées, et laissant peu de traces tangibles sur le terrain. Heureusement au cours du dernier demi-siècle l'attention s'est tournée également, et de plus en plus, vers les habitats, fouillés de façon plus ou moins systématique et souvent aménagés par après en « parc archéologique ». Ainsi l'extrémité sud-orientale de la péninsule

italienne, autrefois à l'écart du circuit « classique » de la Grande Grèce, faute de restes monumentaux de l'Antiquité, est devenu maintenant une destination de voyage plus en vogue. Apparemment un « guide archéologique » pour le voyageur allemand voulant se rendre dans les Pouilles faisait encore défaut. Ce petit livre veut combler cette lacune et offre à la fois une introduction à la préhistoire et à l'histoire de la région jusqu'à l'Antiquité tardive et un guide pratique pour la visite des sites et monuments. Outre quelques périples à partir de Bari, Tarente et Brindes, l'auteur propose quatre itinéraires thématiques. Les deux premiers, concernant l'époque pré-romaine, ont comme fil conducteur les éléments fournis par les nombreuses nécropoles, en l'occurrence les tombes à chambres plus ou moins monumentales, qui constituent l'aspect le plus voyant, et les mobiliers funéraires souvent très abondants, conservés dans les nombreux grands et petits musées de la région, qui permettent de distinguer culturellement les habitants pré-romains de la région : Dauniens, Peucétiens et Messapiens. Pour l'époque romaine sont proposés deux itinéraires, un premier suivant les traces de la *Via Traiana*, variante de la voie appienne pour se rendre à Brindes et épine dorsale de l'Apulie romaine, et un autre touchant les principales villes romaines de la région. L'information concrète sur les sites mêmes est présentée sous la forme d'un catalogue alphabétique, qui constitue le gros de l'ouvrage et qui est suivi d'une liste de données pratiques pour la visite des sites et musées. Ce petit guide est agréable à lire et facile à consulter. Un nombre de photos bien choisies invite au voyage, mais un peu plus de plans et cartes auraient peut-être été plus utiles encore. Frank VAN WONTERGHEM

Giacchino Francesco LA TORRE & Mario TORELLI (a cura di), *Pittura ellenistica in Italia e in Sicilia. Linguaggi e tradizioni.* Atti del Convegno di Studi (Messina, 24-25 settembre 2009). Rome, Giorgio Bretschneider, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, XIII-603 p., 42 pl., 185 fig. (ARCHAEOLOGICA, 163). Prix : 189 €. ISBN 978-88-7689-254-7.

On sait l'importance accordée à la peinture dans le monde grec. C'était l'« arte-guida », selon l'expression de R. Bianchi Bandinelli, que rappellent, dans leur introduction, les éditeurs de la présente synthèse. Car c'est bien d'une synthèse qu'il s'agit ici, réunissant une très riche documentation, tant sur les traditions artisanales locales d'Italie et de Sicile (peinture des tombes et décor de vases) que sur la décoration pariétale d'édifices publics ou privés d'époque républicaine, si fortement influencée par la grande peinture hellénistique. Grâce aux apports de deux catégories artistiques aujourd'hui mieux connues – la mosaïque de pavement à thèmes figurés et les premiers systèmes de décors pariétaux en stuc peint – s'éclaire l'évolution qui conduira à la peinture hellénistico-romaine des grands centres campaniens. Le moment-clé de cette évolution se situerait au mieux, selon les spécialistes, entre la fin du III^e^ siècle et la première moitié du II^e^ avant J.-C., quand le langage hellénistique vient se mêler intimement, ou parfois se superposer, à la tradition locale enracinée depuis des siècles. C'est dans le cadre du Progetto Nazionale di Ricerca PRIN 2006 – projet porté par les universités de Pérouse, Bari, Rome 3, Pavie et Messine –, que fut organisé ce colloque, qui réunissait une bonne quarantaine de spécialistes de peinture murale, de mosaïque de pavement et de décor de vases. Les communications,

tardivement dans ces parages, y compris dans les colonies fondées par Milet, comme le montre Alla Bujskich même – et ce qui est également confirmé sur la côte occidentale de la mer Noire (voir, pour Histria, l'ouvrage cité *supra*) –, Chersonèse, une *apoikia* manifestement plus récente que les autres et dont les débuts ne remontent qu'à la fin du Ve siècle av. J.-C., aurait été touchée, au moment où elle érigea, au IVe siècle, ses premiers édifices monumentaux en pierre, par la diffusion spectaculaire du dorique, un phénomène, on l'a vu, caractéristique du Pont tout entier, plutôt qu'influencée par un dorique supposé dominer sa métropole, Héraclée du Pont. Jusqu'à la preuve contraire, l'architecture de cette région semble peu à voir avec les origines milésiennes ou doriennes de telle ou telle *apoikia*. Mais il s'agit là d'une discussion qui est décidément plus complexe : n'oublions surtout pas que les restes d'édifices monumentaux conservés *in situ* sont assez peu nombreux (en voir quelques exemples commentés à la p. 111) et que, par conséquent, il n'est pas aisé de se prononcer sur l'appartenance de tel ou tel membre à un monument déjà révélé par les fouilles. Contentons-nous pour l'instant de saluer la parution de cet ouvrage désormais indispensable non seulement pour les architectes et les historiens de l'art mais pour tous les exégètes des antiquités pontiques. Alexandru AVRAM

Richard NEUDECKER (Ed.), *Krise und Wandel. Süditalien im 4. und 3. Jahrhundert v. Chr.* Internationaler Kongress anlässig des 65. Geburtstages von Dieter Mertens, Rom 26. bis 28. Juni 2006. Wiesbaden, L. Reichert, 2011. 1 vol. 22 x 29 cm, 210 p., nombr. ill. (PALILIA, 23). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-89500-865-8.

Dans ce volume sont rassemblés une douzaine d'articles choisis qui furent présentés à un congrès organisé par l'Institut archéologique allemand de Rome en 2006, à l'initiative de Dieter Mertens, et consacré aux crises et transformations dans les sociétés de l'Italie méridionale et de la Sicile au IVe et au IIIe siècle av. J.-C. Tout d'abord Richard Neudecker expose le thème de la rencontre et parcourt les contributions des différents auteurs, qui abordent chacun la problématique d'après leur propre domaine d'études, parfois en partant des données fournies par des recherches récentes dans un site ou un territoire déterminé. À première vue un peu en marge du thème, Alessandro Naso présente quelques résultats de ses recherches sur la présence d'objets, la plupart éléments d'armes ou d'armures, provenant du monde italique et arrivés dans un des grands sanctuaires de la Grèce. Très fréquent de la fin de l'Âge du Bronze jusqu'à la moitié du Ve siècle av.J.-C., ce genre de trouvailles se raréfie par après, mais l'auteur a toutefois découvert parmi les dizaines de milliers d'objets de bronze retrouvés dans le sanctuaire d'Olympie une agrafe de ceinturon samnite et une paragnathide de casque de « type Montefortino », tous deux provenant de panoplies militaires italiques du IVe siècle av. J.-C. Parmi les autres contributions, une moitié concerne l'Italie du Sud, l'autre moitié la Sicile. Pier Giovanni Guzzo retrace les vicissitudes des Brettii, une peuplade indigène de l'extrémité méridionale de la péninsule, particulièrement impliqués dans les événements, car ils sont souvent considérés, avec les Samnites et les Lucaniens, comme responsables de la crise par leurs attaques sur les villes italiotes. Maurizio Gualtieri aborde les transformations du IVe et du IIIe siècle av. J.-C. à partir de ses explorations dans l'*oppidum* lucanien de Roccagloriosa

et dans son arrière-pays, autour du Golfe de Policastro sur la côte tyrrhénienne. Massimo Osanna présente deux exemples choisis à l'intérieur de la Lucanie permettant également de suivre les changements perceptibles à la même époque dans le paysage agraire et dans la forme de l'habitat : Torre di Satriano près de Potenza, exploré depuis près d'un demi-siècle, et Cersosimo aux abords de la Calabre où au cours de fouilles récentes furent entre autres mis au jour les restes d'une impressionnante maison à péristyle. La situation dans quelques villes italiotes est également abordée. Roberto Spadea examine l'activité édilitaire et le développement urbanistique à Crotone aux IV^e^ et III^e^ siècles av. J.-C., après la conquête par Denys de Syracuse, qui montrent une ville encore très prospère, et Enzo Lippolis tente de trouver dans la documentation archéologique de Tarente au IV^e^ siècle av. J.-C., essentiellement à caractère funéraire, une confirmation des données historiques concernant cette époque florissante de la ville, culminant avec le règne d'Archytas. En Sicile, le IV^e^ et le III^e^ siècle av. J.-C. sont surtout marqués par la rivalité et les conflits entre Grecs et Carthaginois qui aboutissent finalement à la conquête par les Romains. À l'aide des données fournies par ses recherches à Pizzo Don Pietro / Castello della Pietra, dans l'arrière-pays de Sélinonte, Andreas Thomsen suit le processus de centralisation et d'urbanisation des centres indigènes élymiens. Stefano Vassallo examine les transformations dans les habitats de la côte et de l'arrière-pays du secteur central de la Sicile du nord après le débarquement des Carthaginois à la fin du V^e^ siècle av. J.-C., et profite de l'occasion pour présenter un rapport préliminaire sur les fouilles d'un théâtre datant du début de l'époque hellénistique à Montagna dei Cavalli, identifié avec *Hippana*, dans l'arrière-pays d'Himère. Hans Peter Isler présente le cas de l'habitat sur le Monte Iato (*Iaitas*) au sud-ouest de Palerme, objet de recherches systématiques depuis 1971 par l'Institut archéologique de l'Université de Zürich. Autour de 300 av. J.-C. *Iaitas* fut entièrement reconstruite comme une ville de type hellénistique. Sophie Helas examine les revendications politiques des Carthaginois en Sicile occidentale au cours des IV^e^ et III^e^ siècles av. J.-C. : leurs actions diplomatiques, entreprises militaires et implantations militaires et coloniales. Le volume se termine de façon bucolique avec l'article de Malcolm Bell, qui part de l'Idylle 16 de Théocrite pour aborder les mesures prises par Hiéron II de Syracuse en réponse à la crise agraire en Sicile orientale au III^e^ siècle av. J.-C. et passer ensuite à quelques réflexions sur des œuvres d'art à sujet « pastoral » de Syracuse, réalisées apparemment à la même époque. Frank VAN WONTERGHEM

Nadin BURKHARDT, *Apulien. Der archäologische Führer*. Herausgegeben von Holger SONNABEND und Christian WINCKLE. Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 13 x 21 cm, 167 p., 62 ill., 13 plans. Prix : 19,99 €. ISBN 978-3-8053-4458-6.

Pendant longtemps l'archéologie apulienne était limitée essentiellement à la récupération de mobiliers funéraires, destinés à remplir musées et collections publiques et privées, et laissant peu de traces tangibles sur le terrain. Heureusement au cours du dernier demi-siècle l'attention s'est tournée également, et de plus en plus, vers les habitats, fouillés de façon plus ou moins systématique et souvent aménagés par après en « parc archéologique ». Ainsi l'extrémité sud-orientale de la péninsule

elle propose de comprendre *stasis* en regard de *stasimon*, dans une acception chorale. Danaos serait donc l'« organisateur de la formation », dont l'autorité est limitée aux jeunes femmes dans le cadre du rituel. Mais le sens d'« organisateur de faction », au sens politique, n'est pas exclu. L. Swift étudie les rapports entre les mondes de l'épinicie et de la tragédie dans les *Trachiniennes*. Le héros de Sophocle est aussi un héros des épinicies, comme fondateur des concours olympiques. Le tragique semble jouer sur cet héritage lyrique dans le premier *stasimon*, pour suggérer la possible apothéose du héros civilisateur, la tragédie montrant la créature souffrante. À la fin de la *Lysistrata* d'Aristophane, A. Bierl croit reconnaître un grand nombre de références aux *Parthénées* d'Alcman, peut-être trop, même si Alcman était sans doute connu des cercles athéniens. Mais il faut lui savoir gré d'avoir proposé, au-delà de l'idée de Wilamowitz qu'Aristophane se moquait d'une naïveté supposée d'Alcman, qu'il imitait un rituel de jeunes filles spartiates. C. Carey, envisageant la réception du texte d'Alcman à l'époque hellénistique, constate dans les éditions alexandrines une transformation de l'original en fonction des particularités dialectales hellénistiques, une sorte d'« hyper-laconisme » (p. 440). Connue des comiques athéniens, comme le montre la liste d'occurrences que l'auteur propose en annexe, la poésie d'Alcman le fut davantage encore grâce à l'effort des Péripatéticiens de rassembler les textes lyriques et à la possible conservation du texte dans les archives des cités, notamment Sparte. Ainsi les Alexandrins disposaient-ils sans doute de recueils entiers.

Sylvain PERROT

Marie-Hélène DELAVAUD-ROUX (Dir.), *Musiques et danses dans l'Antiquité*. Actes du colloque international de Brest 29-30 septembre 2006. Rennes, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 324 p., ill. (« HISTOIRE »). Prix : 18 €. ISBN 978-2-7535-1281-8.

Cet ouvrage collectif, dirigé par M.-H. Delavaud-Roux, est la publication des actes d'un colloque qui s'est tenu à Brest à l'automne 2006. Le titre choisi ne rend pas totalement grâce à l'entreprise des organisateurs. En effet si les musiques et les danses de l'Antiquité forment le cœur de l'essentiel des contributions, elles ne les épuisent pas. La rythmique, la poétique, l'esthétique sont autant d'objets également abordés. C'est la notion de *mousikē*, plus globale, qui semble la mieux adaptée pour définir le sujet de cet ouvrage, comme le rappelle F. Naerebout (p. 247). L'un des objectifs du colloque était donc de décloisonner des études trop souvent juxtaposées, entre spécialistes de la musique, de la danse, ou de la poésie, dans la lignée d'une série d'autres rencontres thématiques (rappelées p. 13-14). La diversité disciplinaire des intervenants en est une belle illustration puisque les historiens côtoient des linguistes, des musicologues, des philosophes ou encore des chercheurs spécialistes de la danse. Les contributions sont organisées en trois temps. Elles abordent d'abord les questions des rapports entre musique, mouvement et émotion. A. Bélis interroge de manière très concrète les sources iconographiques grecques, à la recherche des mouvements des musiciens en situation de jeu. La gestuelle des musiciens de concours, codifiée, sobre et appropriée, était un élément important pour le verdict final. S. Emerit confronte de manière très convaincante l'iconographie et la langue afin de prouver la porosité de la

distinction entre musiciens de danseurs dans l'Égypte ancienne. Les musiciens, rythmiciens mais aussi joueurs d'instruments à cordes et à vent, étaient des artistes polyvalents qui pouvaient parfaitement danser lors de leurs prestations. Les deux contributions suivantes, d'I. Tsimbidaros et de P. Otaola, se penchent sur la question de l'*ethos* musical : là où le premier tente une définition de l'harmonie « austère » chez Platon, à partir d'Aristide Quintilien et du Pseudo-Plutarque, la seconde réhabilite l'*ethos* du rythme dans la théorie musicale grecque, bien moins étudiée que celle des harmonies. Les raisons de ce déséquilibre résident essentiellement dans la perte de certains textes qui y étaient consacrés (Aristote, *Politique*, VIII, par exemple), mais aussi dans le moindre intérêt des auteurs anciens, répercuté et amplifié par ceux de la Renaissance. L'*ethos* des harmonies est aussi en jeu dans l'article de B. Sabattini, avec toutefois une perspective plus concrète : elle analyse les rapports entre la sauvagerie des Kynaithéens et les pratiques musicales en Arcadie, selon Polybe, *Histoires*, IV, 17-20. Enfin, B. Lançon conclut cette section par une réflexion sur le rôle du chant dans la constitution et la défense des communautés de chrétiens dans l'Antiquité tardive. Ses quelques pages démontrent la fertilité de l'enquête et feront certainement l'objet d'un heureux approfondissement. La deuxième partie de l'ouvrage est plus proprement linguistique : elle est consacrée aux notions de musique et de rythme dans la langue grecque ancienne, nécessaire support aux mélodies anciennes souvent disparues. M. Steinrück et E. Lascoux offrent les contributions les plus techniques. Le premier suggère que la mélodie commune entre strophe et antistrophe, acquise à la fin du V^e^ s., dérive d'une évolution à partir d'une accentuation libre à l'époque archaïque et classique. Les accents de contour auraient permis une différenciation de la mélodie entre strophe et antistrophe, avec toutefois des éléments communs aux moments importants du texte. Le second propose quant à lui une nouvelle théorie du phrasé du grec ancien, par l'analyse des rapports rythmiques entre temps forts et temps faibles. Trois autres articles prennent pour point de départ un auteur précis. J. Päll se penche sur les odes monostrophiques de Pindare. Une comparaison lexicale et statistique avec les odes triadiques, dont on sait qu'elles étaient dansées, permet de supposer que les odes monostrophiques l'étaient sans doute aussi. A.-G. Wersinger insiste sur la notion platonicienne de pudeur (*aidôs*) dans un passage des *Lois* consacré à la danse. Une étude philosophique et stylistique permet à l'auteur de présenter l'*aidôs* dans la danse, concentration des vertus morales de la cité platonicienne, comme étant une affaire de métrique et de rythme. E. Salm étudie les rapports entre rhétorique et musique chez Denys d'Halicarnasse (*La composition stylistique*, 11, 6-14). Aucun auteur ancien ne semble avoir autant rapproché les deux disciplines, qualifiées de « sciences sœurs ». Denys va ainsi jusqu'à fonder une nouvelle doctrine esthétique, celle des « harmonies du discours ». Enfin, le dernier temps de l'ouvrage laisse éclater les différences méthodologiques dans les manières d'aborder musiques et danses antiques. M.-H. Delavaud-Roux et A. Lazou partagent une volonté de reconstitution des danses anciennes, héritière des travaux de Maurice Emmanuel. La première applique aux *Grenouilles* d'Aristophane une méthode originale, combinant biologie et stylistique, afin d'émettre l'hypothèse d'une nouvelle chorégraphie des vers 209 à 220. Les batraciens censés aidés Dionysos dans son apprentissage de la rame seraient ainsi de l'espèce des grenouilles rieuses, bien attestée en Grèce. La seconde fait appel au matériau artistique grec contemporain dans son

travail avec l'ensemble artistique et expérimental grec *Dryos Topoi*. Lors des représentations données par la troupe, les textes anciens sont enrichis des danses folkloriques helléniques, à la recherche d'une permanence du caractère dionysiaque, une idée qui ne va pas sans poser problème. Avec N. Yioutsos, on quitte la performance pour une analyse plus conventionnelle de l'iconographie des grottes sacrées représentant les danses circulaires des nymphes. On s'étonne que la très longue citation placée au début de la conclusion ne fasse l'objet d'aucune identification. F. Naerebout, quant à lui, livre un véritable plaidoyer pour l'utilisation de l'épigraphie dans l'étude de la danse antique. Inscriptions à l'appui, il démontre parfaitement l'utilité de ces textes pour l'approfondissement de la connaissance, pratique plus que théorique, de la *mousikē* en tant qu'objet d'histoire sociale. Enfin A. Le Coz clôt l'ouvrage en interrogeant les sources littéraires byzantines à propos des danseurs *emmaloi*, qu'il définit comme des jeunes hommes chevelus interprétant alternativement des rôles masculins et féminins. Ils auraient progressivement été remplacés par des jeunes filles au début du VI^e^ s., lors d'une tentative impériale de calmer les violences au théâtre. En refermant cet ouvrage, on ne peut que louer la volonté, réussie, de décloisonnement des disciplines. Les textes se répondent et contribuent à enrichir la perspective sur un objet complexe. Le résultat n'est évidemment pas parfait : on regrette notamment que la part des études réservées au monde romain relève de la portion congrue – aucune contribution à proprement parler, pour un ouvrage qui se dit porter sur l'Antiquité dans son ensemble ; absence révélatrice de travaux tels que ceux de Ch. Vendries dans la bibliographie générale… Ce faisant, l'organisatrice du colloque prolonge une tradition historiographique sur laquelle il conviendrait désormais de revenir. Il est évident toutefois que l'on ne peut rénover tous les cadres de la pensée en une seule tentative : cet ouvrage contient sa part de militantisme. La dernière partie, ouverte à la diversité méthodologique, est en ce sens particulièrement appréciable en ce qu'elle ne masque pas les divergences scientifiques. Elle dresse un état de la recherche plein de promesses pour la connaissance future des musiques et danses anciennes.

Alexandre VINCENT

Fiona MACINTOSH (Ed.), *The Ancient Dancer in the Modern World. Responses to Greek and Roman Dance*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XXII-510 p., 50 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-954810-1.

Fiona Macintosh rassemble dans ce bel ouvrage vingt-deux contributions consacrées à la question de la réception de la danse antique, essentiellement à l'époque contemporaine. Cette publication fait suite aux travaux menés dans le cadre de l'Archive of Performances of Greek and Roman Drama de l'université d'Oxford, dans la lignée du livre coordonné par E. Hall et R. Wyles, *New Directions in Ancient Pantomime*, Oxford, 2008. Une recension ne peut rendre compte dans le détail de chacun de ces articles aux méthodes très diverses : si la danse est bien le thème commun, le lecteur ressent parfois l'impression de faire un grand écart sans échauffement en passant de l'étude sociale du statut des danseurs dans l'Angleterre et la France du XVIII^e^ siècle (J. Thorp) à l'alphabet secret des gestes de Staniewski (Y. Zarifi). Globalement toutefois, le plan choisi par l'éditrice correspond à une pro-

travail avec l'ensemble artistique et expérimental grec *Dryos Topoi*. Lors des représentations données par la troupe, les textes anciens sont enrichis des danses folkloriques helléniques, à la recherche d'une permanence du caractère dionysiaque, une idée qui ne va pas sans poser problème. Avec N. Yioutsos, on quitte la performance pour une analyse plus conventionnelle de l'iconographie des grottes sacrées représentant les danses circulaires des nymphes. On s'étonne que la très longue citation placée au début de la conclusion ne fasse l'objet d'aucune identification. F. Naerebout, quant à lui, livre un véritable plaidoyer pour l'utilisation de l'épigraphie dans l'étude de la danse antique. Inscriptions à l'appui, il démontre parfaitement l'utilité de ces textes pour l'approfondissement de la connaissance, pratique plus que théorique, de la *mousikē* en tant qu'objet d'histoire sociale. Enfin A. Le Coz clôt l'ouvrage en interrogeant les sources littéraires byzantines à propos des danseurs *emmaloi*, qu'il définit comme des jeunes hommes chevelus interprétant alternativement des rôles masculins et féminins. Ils auraient progressivement été remplacés par des jeunes filles au début du VI^e^ s., lors d'une tentative impériale de calmer les violences au théâtre. En refermant cet ouvrage, on ne peut que louer la volonté, réussie, de décloisonnement des disciplines. Les textes se répondent et contribuent à enrichir la perspective sur un objet complexe. Le résultat n'est évidemment pas parfait : on regrette notamment que la part des études réservées au monde romain relève de la portion congrue – aucune contribution à proprement parler, pour un ouvrage qui se dit porter sur l'Antiquité dans son ensemble ; absence révélatrice de travaux tels que ceux de Ch. Vendries dans la bibliographie générale… Ce faisant, l'organisatrice du colloque prolonge une tradition historiographique sur laquelle il conviendrait désormais de revenir. Il est évident toutefois que l'on ne peut rénover tous les cadres de la pensée en une seule tentative : cet ouvrage contient sa part de militantisme. La dernière partie, ouverte à la diversité méthodologique, est en ce sens particulièrement appréciable en ce qu'elle ne masque pas les divergences scientifiques. Elle dresse un état de la recherche plein de promesses pour la connaissance future des musiques et danses anciennes.

Alexandre VINCENT

Fiona MACINTOSH (Ed.), *The Ancient Dancer in the Modern World. Responses to Greek and Roman Dance*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XXII-510 p., 50 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-954810-1.

Fiona Macintosh rassemble dans ce bel ouvrage vingt-deux contributions consacrées à la question de la réception de la danse antique, essentiellement à l'époque contemporaine. Cette publication fait suite aux travaux menés dans le cadre de l'Archive of Performances of Greek and Roman Drama de l'université d'Oxford, dans la lignée du livre coordonné par E. Hall et R. Wyles, *New Directions in Ancient Pantomime*, Oxford, 2008. Une recension ne peut rendre compte dans le détail de chacun de ces articles aux méthodes très diverses : si la danse est bien le thème commun, le lecteur ressent parfois l'impression de faire un grand écart sans échauffement en passant de l'étude sociale du statut des danseurs dans l'Angleterre et la France du XVIII^e^ siècle (J. Thorp) à l'alphabet secret des gestes de Staniewski (Y. Zarifi). Globalement toutefois, le plan choisi par l'éditrice correspond à une pro-

gression dans la chronologie. Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage d'histoire moderne et contemporaine, les matériaux antiques sont très largement présents dans les contributions. Lucien et son *De saltatione* tirent à l'évidence leur épingle du jeu car la pantomime est un des genres les plus fréquemment convoqué. Les figurines de Tanagra sont un autre fil rouge de ces études, particulièrement de celles consacrées à la vogue de l'hellénisme parcourant l'Europe et les États-Unis au début du XX^e^ siècle. Les documents anciens sont le plus régulièrement utilisés dans la première partie de l'ouvrage, « Dances and the ancient sources ». La seconde est intitulée « Dance and decadence », la troisième est consacrée aux rapports entre « Dance and myth ». La quatrième interroge la place de la danse ancienne dans les conceptions contemporaines (« Ancient dance an the modern mind ») quand la dernière est consacrée au matériau le plus contemporain : « The ancient chorus in contemporary performance ». De grandes figures ressortent de ce panorama de la danse contemporaine, comme celle d'Isadora Duncan, cherchant à transcrire dans sa danse les mouvements observés avec passion sur les vases et coupes grecs. Les contributions de F. Naerebout, A. Cooper Albright, T. J. Smith et A. Zanobi la mettent au cœur de l'étude, n'évitant parfois pas la répétition, même si l'on comprend la délectation que l'on peut avoir à retracer la tentative de vie à la grecque des Duncan à Athènes, s'achevant sans grande gloire le jour où ils se rendirent compte que la maison avec vue sur l'Acropole qu'ils s'étaient faite construire n'était pas habitable, faute de raccordement à un point d'eau… Ce rapport d'I. Duncan à la Grèce prend un relief tout particulier dans l'étude d'A. Cooper Albright, qui la compare à trois autres de ses contemporaines, Colette, Eva Palmer et Loïe Fuller mettant en relief la part de fantasme d'une Grèce classique retrouvée. D'autres figures de danseuses et chorégraphes plus contemporaines sont aussi convoquées, telles Pina Bausch et Martha Graham, dont l'article d'H. Bannerman souligne la grécité intrinsèque. Même lorsque le propos de ses créations ne concerne aucunement l'Antiquité, comme ce fut le cas en 1937 avec *Immediate tragedy*, pièce consacrée à la guerre civile espagnole, M. Graham reste profondément influencée par son rapport à l'esthétique de la danse grecque antique et au mythe. La contribution de K. Riley offre un agréable détour par des formes moins académiques de la danse moderne en proposant de voir en Fred Astaire le Pylades du XX^e^ siècle. Au nom d'une théorie de la réception des textes classiques qui ne s'appuierait pas nécessairement sur leur lecture mais plutôt sur une forme d'héritage inconscient, l'auteur propose un parallèle entre la technique de Fred Astaire et la pantomime classique. L'ouvrage est riche d'un grand nombre de réflexions méthodologiques, en questionnant notamment la portée de l'œuvre de Maurice Emmanuel qui, à la toute fin du XIX^e^ siècle, fit avancer les études sur la danse grecque en combinant l'analyse des sources antiques et les apports des nouvelles technologies du temps, comme la photographie. Elle donne à F. Naerebout l'occasion de produire un brillant plaidoyer contre la persistance, particulièrement en France, de l'idée selon laquelle les sources anciennes pourraient permettre de reconstituer à l'identique la danse grecque. Ce texte fait écho à celui de T.J. Smith sur les rapports entre la danse et l'iconographie. Ce dernier montre combien les danseurs et chorégraphes soucieux d'une « exactitude historique » ne se servirent que d'une sélection de vases, écartant particulièrement tous ceux qui représentaient des scènes dansées de retour de banquet, la bienséance contemporaine ne s'accordant que peu avec la décence très relative des

danseurs. Un recueil aussi dense devrait trouver un large public : il a su combiner avec bonheur des approches méthodologiques complémentaires et rigoureuses, appliquées à un vaste matériau. Il ne reste plus qu'à souhaiter que la collection de l'Archive of Performances of Greek and Roman Drama s'élargisse rapidement d'autres ouvrages de la même qualité. Alexandre VINCENT

Jürgen LEONHARDT, Silke LEOPOLD & Mischa MEIER, *Wege, Umwege und Abwege. Antike und Oper in der 1. Hälfte des 20. Jahrhunderts.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 15,5 x 23 cm, 127 p., ill. Prix : 32 €. ISBN 978-3-515-09928-8.

Cet ouvrage rassemble trois études portant sur l'Antiquité dans l'opéra allemand de la première moitié du XX^e^ siècle. La première contribution, écrite par M. Meier, s'intitule *Adieu au* Gesamtkunstwerk *– émancipation de l'Antiquité : le théâtre musical en langue allemande à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle*. L'auteur y examine l'importance que R. Wagner a eue sur ses successeurs, que ce soit comme modèle ou comme repoussoir. La production de l'opéra allemand de la première moitié du XX^e^ siècle ne peut se comprendre sans le rapport qu'elle a entretenue avec le maître de Bayreuth, car il a été non seulement un compositeur au génie reconnu, mais aussi un théoricien qui expliqué sa démarche de renouvellement des genres pour arriver au célèbre concept d'« œuvre d'art totale ». L'histoire de l'opéra allemand après la mort de Wagner consiste donc à se positionner par rapport à la « musique du futur » conceptualisée par Wagner, que ce soit consciemment ou inconsciemment. M. Meier repère six domaines différents où s'exprime une filiation ou au contraire un détournement. Il s'agit d'abord d'une attention toute particulière à la psychologie dans l'action scénique, dont R. Strauss est sans doute le meilleur représentant, particulièrement dans ses opéras en un acte, où tout est concentré, ainsi *Elektra* et *Salome*. L'*Elektra* notamment marque un tournant, et c'est le moment où la psychanalyse se constitue comme science : il vaut la peine de remarquer que c'est avec un opéra inspiré de la pièce de Sophocle que cette révolution se fait. La réflexion est poursuivie par A. Schönberg et A. Berg. Le deuxième point est la conception du mythe héritée de Wagner, c'est à-dire un miroir de la conscience populaire : en puisant dans le fonds des contes et légendes germaniques, Wagner a induit toute une réflexion sur les légendes issues non d'une culture scolaire mais d'une mémoire plus orale. C'est ici E. Humperdinck qui a le mieux illustré cette problématique dans son œuvre, en particulier avec son *Hänsel und Gretel* et ses *Königskinder*. R. Strauss a lui aussi construit un Moyen Âge fantasmé dans son *Guntram*. À cette problématique de reconstitution du passé appartient enfin la *Frau ohne Schatten* de E. W. Korngold. Troisièmement, Wagner a été sensible à l'organisation de la trame narrative, centrée autour de la catastrophe et du dénouement, ce qui permet d'introduire un climat tragique. H. Pfizner l'a suivi en cela, notamment dans son *Palestrina* et son *Armer Heinrich*. Une quatrième caractéristique de l'œuvre de Wagner est le rapport qu'entretiennent entre eux l'art, la religion et la politique : c'est encore le *Palestrina* d'H. Pfizner qui joue un rôle majeur dans la poursuite de cette problématique. Le cinquième élément sur lequel Wagner a beaucoup travaillé est l'« ivresse de l'expérience esthético-émotionnelle » (p. 49), dont les meilleurs représentants ensuite sont F. Schreker,

dès le Xe s. av. J.-C., il faut attendre le VIIIe s. pour observer le déploiement des offrandes métalliques et le dernier tiers du VIIIe s. av. J.-C. pour guetter l'apparition des armes dans les sanctuaires. Dès le deuxième quart du Ve s. av. J.-C., les offrandes d'armes diminuent pourtant brutalement dans les sanctuaires de Grèce (p. 230-232), tandis que les monuments financés par le revenu de la dîme connaissent un accroissement brutal. Les sources historiques mentionnent pourtant des offrandes d'armes dans les sanctuaires grecs jusqu'au IIe s. av. J.-C. Après le sac de Corinthe, le général Mummius offre ainsi vingt et un boucliers qui ornent le temple de Zeus à Olympie. Plusieurs raisons ont été invoquées pour expliquer ce changement des pratiques cultuelles. Le caractère agonistique de l'armement serait ainsi contraire au développement de l'esprit panhellénique. Les guerres entre Grecs auraient d'ailleurs entraîné une interdiction d'offrir les armes des vaincus dans ces sanctuaires. Cette disparition des offrandes d'armes pourrait également être expliquée par un certain déclin du sanctuaire d'Olympie et de son oracle. Cet imposant volume des *Olympische Forschungen* impressionne non seulement par la variété des problématiques, mais aussi sa démarche archéologique aboutie et l'appareil épistémologique déployé. Ce n'est plus un catalogue des casques découverts dans le sanctuaire de Zeus à Olympie, mais une véritable recherche sur les offrandes d'armes et sur les pratiques cultuelles. Cette publication est désormais une référence qui apportera autant de points de réflexion historique que des ancrages chronologiques et typologiques. Cet ouvrage à la lecture agréable offre un outil précieux et très utile. Il éclaire d'un jour nouveau des objets en apparence déjà bien connus, mais qui sont loin d'avoir livrés à ce jour tous leurs secrets. Deux ouvrages essentiels à la connaissance des casques en Grèce antique ont été ainsi publiés : l'un évoquant le processus et les techniques de fabrication et d'ornementation des casques, l'autre étant une contribution archéologique à un corpus cohérent. Leur intérêt scientifique mérite que ces deux publications soient présentes conjointement dans les bibliothèques d'archéologie. Devant l'imposant volume livré par H. Frielinghaus, on se réjouit que les auteurs n'aient pas jugé bon d'inclure les études d'H. Born dans la publication des *Olympische Forschungen* comme ce fut le cas pour l'ouvrage de H. Philipp-Koenigs, mais un travail d'habilitation doit être impérativement publié sous un seul nom. Les conclusions d'H. Born auraient pu apporter un meilleur éclairage aux considérations techniques d'H. Frielinghaus et surtout une illustration plus originale, tandis que le contenu archéologique et historique de l'ouvrage d'H. Frielinghaus aurait donné une plus grande profondeur à celui d'H. Born. Nous pouvons seulement regretter que les deux auteurs n'aient pas pu vraiment se nourrir mutuellement pour des raisons de calendrier éditorial.

Isabelle WARIN

Hermann BORN, *Die Helme des Hephaistos. Handwerk und Technik griechischer Bronzen in Olympia*. Munich, Minerva, 2009. 1 vol. 22 x 30cm, 139 p., 80 ill. Prix : 35 €. ISBN 978-3-938832-48-6.

Hermann Born, restaurateur en chef du Musée de la Préhistoire et de la Protohistoire de Berlin, nous offre un ouvrage remarquable qui bénéficie d'une illustration de très belle qualité. L'éditeur Minerva a été ainsi soucieux de favoriser la qualité des

reproductions des radiographies de casques. Cependant, en dépit du soin extrême apporté aux illustrations, une image est floue (fig. 60). Depuis de nombreuses années, l'auteur allemand contribue de belle manière aux études archéométriques qui visent à mieux connaître les techniques de fabrication antiques. Il a ainsi étudié la collection A. Guttmann qui comprenait 174 casques, mais aussi les casques des collections du musée de la Préhistoire et de la Protohistoire de Berlin. Dans une introduction (p. 11-19), Reinhard Senff, directeur adjoint du département d'Athènes du *Deutsches Archäologisches Institut*, évoque le paysage historique et archéologique du sanctuaire d'Olympie. Il brosse un rapide historique des fouilles tout en insistant sur les nombreuses offrandes métalliques : à peu près 30 000 objets ont été découverts dans le sanctuaire. Depuis les Jeux Olympiques d'Athènes organisés en 2004, l'exposition permanente du nouveau musée d'Olympie réserve une juste place aux armes défensives. C'est dans ce contexte que l'auteur a débuté son étude sur les casques, dont le corpus regroupe à peu près 850 objets. Ce singulier projet est le fruit d'une rencontre entre une collection archéologique et des moyens techniques adéquats. Il s'agissait d'éprouver à la fois un protocole archéométrique et de réaliser des essais expérimentaux. H. Born insiste d'emblée sur la rareté des études à la fois systématiques et à grande échelle sur des corpus cohérents liés à un contexte archéologique (p. 120). Sans compter les destructions partielles que ces pratiques génèrent, H. Born reconnaît leur caractère dispendieux et chronophage. Depuis quelques années, la série des *Olympischen Forschungen* inclut désormais en annexe des études archéométriques (cf. H. Philipp, *Archaische Silhouettenbleche und Schildzeichen in Olympia*, *OF* 30, Berlin, 2004). Cette publication constitue dès lors un nécessaire complément à l'ouvrage rédigé par H. Frielinghaus (*Die Helme von Olympia. Ein Beitrag zu Waffenweihungen in griechischen Heiligtümern*, *OF* XXXIII, Berlin, 2011 ; cf. *supra*). Dans une première partie, H. Born revient sur les collections de casques conservées à Berlin et à Olympie (p. 21-45), évoquant tour à tour les conditions de conservation, de restauration et les différentes méthodes issues des sciences naturelles appliquées à l'archéométrie. Ces méthodes sont destinées à mieux comprendre la démarche des artisans grecs antiques. L'auteur présente alors les divers moyens utilisés (p. 27-45) : le microscope électronique à balayage, la radiographie à rayons X, la radiographie gamma, la tomographie, le rayonnement synchrotron, la métallographie, etc. Il indique pour chacun la finalité, les avantages, mais aussi les contraintes. Ainsi le microscope électronique à balayage est employé pour rendre compte aussi bien des traitements de surface que de la structure de l'alliage. Cette multiplication des méthodes et des instruments est justifiée par la complexité des matériaux et la diversité des techniques mises en œuvre par les métallurgistes antiques pour la confection et l'ornementation des armes (p. 27). Dans une deuxième partie, H. Born égrène les étapes successives du processus de fabrication des casques (p. 47-119) : il démarre de la fonte jusqu'au martelage final qui permet la mise en forme de l'objet. Ses conclusions reposent sur l'étude d'une centaine d'objets, datés entre la deuxième moitié du VIII^e^ s. et le milieu du V^e^ s. av. J.-C., parmi lesquels les casques corinthiens constituent le noyau de l'étude. Les alliages à base cuivre employés présentent une composition standard, qui comprend 9 parts de cuivre pour 1 part d'étain, avec une quantité restreinte de plomb et de rares éléments traces (p. 33-44). Le casque est dès lors confectionné à l'aide d'une préforme coulée à partir d'un modèle en cire,

puis martelée par le biais de marteaux de tailles et de formes différentes jusqu'à obtenir un casque, dont la tôle est extrêmement fine (p. 74-75). Ces tôles présentent des degrés de dureté et de flexibilité divers qui répondent peut-être à des changements tactiques (p. 72) ou bien à des pratiques d'ateliers, dont le nombre devait être restreint (p. 47). Les caractéristiques et les similitudes techniques des *Kegelhelme* suggèrent une première production en série (p. 56). L'auteur poursuit en mentionnant une « Massenproduktion » dès la fin du VII^e^ s. av. J.-C. (p. 61). Cette position est évidemment très discutable au regard des sources antiques. Il est ainsi à regretter un arrière-plan historique défaillant, mais là n'était pas le propos de cette étude d'archéométrie. Devant les apports de cette recherche, ce défaut est de faible importance. L'auteur aborde successivement les diverses techniques de travail à froid destinées d'une part à la finition du casque (polissage, découpage, astiquage), d'autre part à l'ornementation. Les techniques d'ornementation concernent d'abord les procédés physiques (réparation, ciselure, gravure, chevrons, etc.), ensuite les traitements de surface chimiques (polychromie, étamage, etc.) et enfin les ajouts d'éléments rapportés (os, ivoire, tissu, etc.). Ces opérations de finition sont représentées dans un intéressant corpus de vases attiques à figures rouges, dont l'iconographie est parfois interprétée à tort (p. 68). Nous retiendrons ici quelques résultats de cette étude. Grâce aux macrophotographies, l'auteur évoque les traces visibles d'un polissage qui s'effectue à partir de matériaux organiques et non organiques (p. 81), ou bien les techniques de ciselure et de gravure (p. 87-92). Ces deux techniques, que l'œil nu ne distingue guère, diffèrent dans leur procédé et dans leur résultat : la gravure consiste à inciser l'objet en ôtant de la matière, tandis que la ciselure repousse la matière. Les études archéométriques menées ces dernières années par H. Born ont également révélé l'usage d'un procédé mécanique destiné à percer les tôles des casques : dès l'époque géométrique, les *Kegelhelme* présentent des perforations effectuées à l'aide d'une machine (p. 105-106). Un autre aspect concerne ensuite l'étamage qui semble avoir été mis au point en Grèce pour la vaisselle en bronze, puis pour les armes au cours de la deuxième moitié du VIII^e^ s. av. J.-C. L'étamage offre la possibilité d'une polychromie proche de l'argent tout en présentant des avantages certains : l'étamage plus épais est plus résistant que l'argent et ne se ternit pas. L'important corpus de casques corinthiens (environ 80 pièces) présente également des spécificités intéressantes. Les casques sont d'abord fabriqués à partir de deux pièces métalliques rivetées ensemble, puis à l'aide d'une seule tôle métallique. Entre la deuxième moitié du VIII^e^ s. av. J.-C. et le milieu du V^e^ s. av. J.-C., le poids des casques, la dureté et la flexibilité de la tôle et son aspect couvrant sont autant de facteurs qui répondent à des changements tactiques, mais peut-être aussi à des pratiques d'ateliers. Ainsi des techniques innovantes apparaissent à la fin du VI^e^ s. et au début du V^e^ s. av. J.-C. Les tôles s'affinent et les casques deviennent plus flexibles. Les casques couvrants sont d'ailleurs abandonnés au V^e^ s. av. J.-C. avant que la mode ne soit reprise aux époques hellénistique et romaine. H. Born nous offre ici une belle publication consacrée aux casques découverts à Olympie. Son format et la qualité de l'illustration en font un volume agréable à manier et très agréable à consulter. On regrettera que les conclusions de l'auteur ne soient pas reprises *in extenso* dans la synthèse finale. Grâce à cette étude approfondie du processus et des techniques de fabrication et d'ornementation des casques métal-

liques, H. Born perce au jour les secrets et les mystères du fils d'Héphaïstos, le forgeron. Isabelle WARIN

Silvia NOLTE, *Steinbruch – Werkstatt – Skulptur. Untersuchungen zu Aufbau und Organisation griechischer Bildhauerwerkstätten*. Göttingen, Ruprecht, 2006. 1 vol. 21 x 28,5 cm, 320 p., 118 pl. (BEIHEFTE ZUM GÖTTINGER FORUM FÜR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 18). Prix : 99 €. ISBN 978-3-89744-247-4.

Issu d'une thèse de doctorat, ce gros volume se propose de moderniser les études anciennes sur les outils et les techniques de la sculpture du marbre en Grèce ancienne, telles que le livre de S. Adam ou de K. Blümel : il vise à rassembler non pas seulement les œuvres inachevées qui permettent de reconstituer les étapes de la taille d'une œuvre et de comprendre la phase de finition, mais aussi les témoignages textuels et archéologiques sur l'organisation des ateliers et la répartition du travail. L'auteur dénonce une histoire de la sculpture de pierre trop longtemps focalisée sur les styles et les produits finis, alors qu'elle souligne à juste titre combien le processus de création et les conditions matérielles ont été négligés. L'ouvrage est construit en trois grandes parties d'inégale longueur. La première dresse un catalogue des inachevés qui ont été retrouvés sur les sites du monde grec : il s'agit d'un choix qui rassemble les pièces les plus célèbres, en ronde bosse ou en relief. La deuxième partie s'attache à étudier quelques aspects du travail de finition de la statue, en particulier les différentes phases de la taille, l'usage des outils ou encore le recours au modèle. La troisième partie répertorie et étudie les différents lieux où sont produites les statues et ceux où se déroulent les étapes de finition. L'auteur livre une synthèse sur les principales carrières antiques de Grèce qui fournissent des informations sur le dégagement des blocs de marbre ; elle reconstitue, même si les sources sont plus maigres sur ce point, les modalités du transport de ces blocs ; enfin elle dresse un panorama des ateliers de sculpteurs qui ont été exhumés par l'archéologie, notamment les ateliers à Athènes, et les ateliers de Délos. Si l'organisation au sein de l'atelier reste encore problématique à reconstituer, faute de données claires et homogènes, en revanche le travail du carrier ou la phase du transport sont mieux connus. Si plusieurs dossiers décisifs comme celui des inachevés de Délos, en grande partie encore inédits mais datés principalement de l'époque hellénistique, ou certaines découvertes récentes à Paros manquent malheureusement dans une telle enquête, cet ouvrage offre un corpus tout à fait intéressant, bien mis en perspective et discuté avec minutie. Il s'agit d'une synthèse bien informée et nourrie par les documents actuellement publiés, qui vient réactualiser les données des ouvrages classiques sur la question, comme celui de S. Adam. Francis PROST

Ina ALTRIPP, *Athenastatuen der Spätklassik und des Hellenismus*. Cologne-Weimar-Vienne, Böhlau, 2010. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, IX-346 p., 86 pl. (ARBEITEN ZUR ARCHÄOLOGIE). Prix : 64,90 €. ISBN 978-3-412-18306-6.

d'écoles ou d'ateliers de sculpteurs, est pour l'essentiel absente : la distinction entre sculptures locales et importées ou entre les multiples facettes de la production athénienne n'est que rarement mise en valeur dans l'analyse des statues. Les planches sont d'ailleurs trop peu nombreuses pour inviter à une quelconque réflexion par l'image. Pour l'auteur, l'analyse stylistique semble en fait renvoyer à une approche ancienne de la sculpture archaïque ; il ne perçoit pas qu'il y a bien là, à travers ces distinctions de styles ou de formes, un outil heuristique qui fait sens pour l'analyse globale des œuvres dans leur contexte historique. Certes, Franssen tâche de mettre en parallèle la statuaire archaïque avec l'histoire politique et institutionnelle de Samos et d'Athènes. Mais, autant le dire d'emblée, le résultat ne me paraît pas très convaincant. L'auteur se contente bien souvent d'inscrire la statuaire dans une présentation habituelle de l'histoire et de la société archaïques, sans que le matériel vienne en quelque manière la nuancer ou apporter un éclairage différent. En l'occurrence, il me paraît stérile d'inscrire l'offrande de ces statues dans un schéma d'opposition simple entre aristocratie et *dèmos*, qui doit sans doute plus à l'historiographie contemporaine qu'à la réalité des luttes pour le prestige, des processus de légitimation de la richesse et de promotion du statut social des individus entreprenants, autant que de participation à la construction de la cité. Je ne suis pas davantage convaincu que la fréquence accrue au fil du temps des korés au détriment des kouroi tant à Samos qu'à Milet renvoie à une aristocratie qui, à travers ses filles à marier, s'ouvre progressivement sur les autres et s'intègre à la cité, au lieu d'imposer avec arrogance sa domination au *dèmos*. Quant à la réduction de la taille des œuvres samiennes, je ne crois pas non plus qu'elle puisse être imputée, comme le suppose l'auteur, à un quelconque assèchement des capacités financières de l'aristocratie locale, pas plus que l'absence de kouroi colossaux sur l'Acropole d'Athènes n'indique une quelconque retenue de l'aristocratie dans un sanctuaire éminemment civique. Il y a là, me semble-t-il, une vision chargée de multiples *a priori* historiographiques. Quoi qu'il en soit de ces divergences interprétatives sur la cité grecque archaïque, l'auteur maîtrise incontestablement une bibliographie considérable ; de ce point de vue, l'ouvrage constitue assurément une mine de renseignements à jour, qui pourra rendre de multiples services. Mais si l'appareil de notes est extrêmement développé, il n'en existe pas moins des omissions, dont la plus inquiétante est assurément les *Protomés féminines archaïques* (1983) de Francis Croissant, ouvrage fondamental pour l'analyse de toute la plastique archaïque (y compris de marbre). Enfin, le plan de l'ouvrage reste très académique : au-delà de la description minutieuse des œuvres, on aurait préféré une organisation thématique de la matière, mettant en évidence les multiples fonctions de ces offrandes monumentales dans les sociétés samienne et athénienne. Le volume, de très belle facture et écrit dans une langue à la fois élégante et accessible, est complété par un CD-ROM, qui contient plus de cent pages de catalogue. N'aurait-on pu y ajouter, sans coût supplémentaire, une bibliographie complète ? Alain DUPLOUY

Thomas BRISART, *Un art citoyen. Recherches sur l'orientalisation des artisanats en Grèce proto-archaïque*. Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 352 p., 20 fig. (MÉMOIRE DE LA CLASSE DES LETTRES. Coll. in 8°, 3e série, 54). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8031-0278-5.

Cet ouvrage est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue au mois de mai 2009 à l'Université libre de Bruxelles. Dans un court préambule (p. 13-19), l'auteur justifie l'originalité de son travail. Sa recherche favorise une lecture contextuelle de la production artistique de la Grèce et de la Crète au cours du VII^e^ siècle av. J.-C. Il envisage dès lors la culture matérielle dans une histoire sociale de l'art grec (p. 17). Dans un volet consacré à sa méthodologie et à ses sources, Th. Brisart évoque le problème de la chronologie qui paraît à la fois inéluctable et insurmontable (p. 67-70), mais aussi l'obstacle que constituent des sources historiques lacunaires et des contextes archéologiques trop peu souvent connus (p. 83). À partir d'une étude croisée des sources historiques et archéologiques, Th. Brisart tente à la fois de définir l'art orientalisant et d'expliquer les raisons de l'« orientalisation de l'art grec » par l'émergence d'une nouvelle forme d'organisation sociale : la *polis* (p. 18). Les membres de l'élite utiliseraient les productions orientalisantes comme signes d'une reconnaissance sociale, qui se manifesterait lors des banquets, des compétitions sportives, ou bien dans les contextes de nécropoles et de sanctuaires. L'ouvrage est divisé en trois parties intitulées « technê », « âgon » et « polis », selon les trois perspectives envisagées par l'auteur. Cette division, parfois superficielle, masque la pertinence de certaines approches et entraîne d'inévitables répétitions. L'auteur serpente alors dans les méandres d'une somme bibliographique importante dont il réalise une brillante synthèse. Le lecteur trouvera une sélection bibliographique (p. 329-343), qui recense pas moins de 250 ouvrages. On regrettera par ailleurs une iconographie succincte qui répond peut-être à un choix éditorial : seulement vingt illustrations reproduisent des objets bien connus de l'art orientalisant. Dans une première partie (p. 23-86), l'auteur revient sur l'orientalisation progressive de l'artisanat grec, qui se caractérise à la fois par l'introduction de nouveaux motifs et de nouvelles techniques. Th. Brisart aborde d'emblée l'histoire des contacts entre la Grèce et le Proche-Orient (p. 26-43). Dès l'Âge du Bronze, les Grecs s'emparent d'inventions venues du Proche-Orient (motifs, formes ou techniques), pour constituer un vocabulaire iconographique et formel original. Ce phénomène de l'orientalisation connaît son apogée au VII^e^ s. av. J.-C, justifiant de nommer le siècle, « époque orientalisante ». Le terme « orientalisant » est d'ailleurs employé pour la première fois par A. Conze en 1870 pour désigner des objets hybrides qui possèdent à la fois des caractéristiques grecques et orientales. La Grèce reçoit ainsi des apports venus de régions culturellement très différentes, désignées sous l'appellation générique de « Proche-Orient », qui produit des arts tout aussi différents que l'art phénicien, l'art chypriote ou encore l'art mésopotamien (p. 70-72). L'auteur tente de formuler dès lors une définition de l'art orientalisant (p. 58-65) : « L'expression "art orientalisant", nous l'avons vu, sert à désigner les objets de production grecque, principalement d'époque proto-archaïque, dont la technique et/ou l'iconographie s'apparentent à des prototypes orientaux ». Les artefacts orientalisants vont de l'objet de prestige à une production en série d'apparence modeste : les chaudrons en bronze à protomés, les pièces d'armure ciselées, les céramiques peintes ornementales, les grands *pithoi* à relief, les terres cuites réalisées au moule, et les amulettes en faïence égyptisante (p. 60). Cette production artistique est hétérogène (p. 64-65) : les productions orientalisantes côtoient en effet des productions de style géométrique qui perdurent. Les rencontres, les échanges et les voies de transmission entre la Grèce et le « Proche-Orient » sont brossés à grands traits (p. 43-

65) : il est vrai que chaque question pourrait faire l'objet de plusieurs thèses. Il est à espérer que Th. Brisart puisse reprendre son étude afin d'approfondir la question. L'auteur rebondit alors sur les récentes contributions de N. Purcell et d'A. Gunther qui chacun à leur manière essaient de définir l'espace de la Méditerranée et le phénomène orientalisant (p. 54-55). Dans une deuxième partie (p. 87-204), Th. Brisart évoque l'ambivalence des Grecs face à l'art oriental dont ils apprécient le luxe et le prestige tout en dénonçant l'*habrosyné* (p. 90). L'auteur essaie à la fois de saisir la signification de l'art orientalisant pour les Grecs et de cerner le bipolarisme qui confronte systématiquement la Grèce au Proche-Orient. De ce contexte découlerait un antagonisme défini par I. Morris (*The Art of Citizenship*, dans S. Langdon (éd.), *New Light on a Dark Age : Exploring the Culture of Geometric Greece*, Columbia-Londres, 1997, p. 9-43). L'auteur américain découpe les sociétés grecques contemporaines en deux catégories sur lesquelles s'appuie dès lors Th. Brisart pour formuler son hypothèse de travail : la société dite « middling » qui défend un idéal égalitaire de la *polis*, et la société dite « elistist » qui défend l'idée d'un groupe aristocratique coupé du reste de la société (p. 90). Les sociétés ouvertes utiliseraient les productions orientalisantes comme un signe de reconnaissance sociale dans des contextes à forte valeur sociale. L'auteur puise par ailleurs dans l'ouvrage d'A. Duplouy (*Le prestige des élites*, Paris, 2006) pour définir un groupe social aux frontières mobiles et aux comportements individuels. La *polis* du VII^e^ s. av. J.-C. serait remarquable par la mobilité des critères sociaux à une période où la société définit et érige les structures politiques, mentales, sociales de son nouveau cadre de vie. À l'aune de l'émergence de cette nouvelle unité sociale et politique, le dynamisme de la concurrence sociale serait un vecteur déterminant dans le développement de l'art orientalisant. Ces objets seraient à la fois un « ciment social pour les nouvelles communautés » (p. 82), mais aussi un « vecteur de compétition entre les individus » (p. 82). L'orientalisation de l'artisanat ne serait donc pas un processus inévitable engendré par la multiplication des contacts et des échanges selon l'*opinio communis* : la colonisation jouerait en ce sens un rôle moins important que nous le supposons à l'ordinaire (p. 75-76). L'auteur redonne *in fine* aux Grecs l'initiative dans le phénomène orientalisant. Th. Brisart poursuit sa démonstration en s'appuyant sur la difficile et incertaine définition de la cité par M. Hansen (p. 74-75). Ces objets orientalisants seraient d'une part le moyen de maintenir un ordre social menacé et de renforcer la cohésion du cercle des citoyens (exemple, la Crète). Ils pourraient d'autre part servir à souligner une reconnaissance individuelle dans le cas d'une perte d'une hégémonie de l'ancienne élite dans le cas d'une citoyenneté étendue (exemple, la « Grèce continentale », qui inclut l'Attique, les Cyclades, le nord-est du Péloponnèse et la Grèce de l'Est, selon la définition d'I. Morris) (p. 80-81). L'auteur suppose une émergence de la citoyenneté dès la période du Géométrique Final qui aurait eu pour conséquence le développement d'une reconnaissance sociale centrée sur les modes de vie et les richesses. Les individus n'auraient plus ainsi à revendiquer une hégémonie politique et militaire (p. 108). L'argument *a silentio* est la naissance de la phalange (p. 108-113) : si nous convenons du lien indéfectible entre le développement de la *polis* et celui de la phalange, nous ne sommes en revanche moins séduits par l'idée d'une similitude de l'équipement qui serait un moyen de fondre dans la multitude (p. 108-110). L'équipement demeure *a priori* un facteur de reconnaissance sociale au sens où son acquisition demeure le fait

de l'individu et non de la collectivité au VII^e s. av. J.-C. La troisième partie (p. 205-314) est consacrée au cas singulier de la Crète, dont les échanges avec le monde oriental sont précoces dès la deuxième moitié du IX^e s. av. J.-C. L'auteur insiste d'emblée sur la spécificité de la Crète où les productions orientalisantes permettraient d'entretenir un statut envié au sein de la *polis* et où l'usage de l'écrit joue un rôle indéniable (p. 219-223). Les membres de l'élite formeraient le corps des citoyens, constituant un système rigide ne permettant guère de mobilité sociale. La compétition entre individus occuperait alors une place restreinte ne remettant jamais en cause l'égalité citoyenne (p. 231). La Crète offre une alternative pertinente à l'hypothèse de départ. L'auteur confronte les *andreia*, ou *syssities*, aux « banquets aristocratiques » : les uns peuvent se comprendre comme un lieu de commensalité pour les citoyens, tandis que les autres seraient un lieu de réunion et de partage pour un groupe d'individus qui partagent un certain nombre de signes distinctifs (p. 215-216). La cité d'Aphrati offre une occasion de réfléchir au statut social de l'art orientalisant en raison de la riche densité des objets orientalisants et de la diversité des contextes archéologiques. L'auteur évoque autant les *pithoi* à relief, mais aussi la céramique peinte découverte en contexte funéraire ou encore les armures métalliques découvertes dans l'*andreion* (p. 264-268). Cet ensemble archéologique pose un certain nombre de questions difficiles auxquelles l'auteur tente de répondre. Ainsi, nous explique-t-il, l'absence de jambières ou de boucliers s'expliquerait par une confection en matériaux périssables (p. 267), ce qui nous laisse sceptique d'autant plus que la panoplie est en alliage à base de cuivre. L'auteur poursuit son argumentation *a silentio* autour du combat en phalange hoplitique, mais ce mode de combat n'est pas attesté en Crète au VII^e s. av. J.-C. Th. Brisart consacre ensuite un important volet sur la question de la sculpture dédalique (p. 294-310). L'auteur réussit à brosser une belle synthèse de la littérature existante, en soulignant les avancées récentes sur les interprétations archéologiques novatrices conduites ces dernières années. Cette brillante synthèse, qui bénéficie d'une belle écriture, rend aux Grecs l'initiative d'une orientalisation de l'artisanat du VII^e s. av. J.-C. Cet ouvrage montre par ailleurs la dynamique sociale des *poleis* à l'époque proto-archaïque selon deux approches distinctes qui envisagent non plus un modèle, mais plusieurs modèles interprétatifs. Th. Brisart procède à une relecture novatrice de sources, qui paraissaient définitivement acquises. Ses conclusions ne manqueront pas de susciter des réactions et des discussions, mais il est indiscutable qu'elles constituent d'ores et déjà une contribution majeure à la connaissance de la Méditerranée orientale. Isabelle WARIN

Heide FRIELINGHAUS, *Die Helme von Olympia. Ein Beitrag zu Waffenweihungen in griechischen Heiligtümern.* Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 21 x 28,5 cm, XV-600 p., 131 pl., 22 fig. (OLYMPISCHE FORSCHUNGEN, 33). Prix : 128 €. ISBN 978-3-11-024596-7.

Initiée par H. Kyreileis, cette publication est le résultat d'un remarquable travail d'habilitation, dont le manuscrit a été déposé en février 2008. Il aura fallu quatre années à l'Institut archéologique allemand pour faire paraître cet ouvrage considérable d'abord par son ampleur, mais aussi par sa méthodologie et surtout ses résultats.

de l'individu et non de la collectivité au VII^e s. av. J.-C. La troisième partie (p. 205-314) est consacrée au cas singulier de la Crète, dont les échanges avec le monde oriental sont précoces dès la deuxième moitié du IX^e s. av. J.-C. L'auteur insiste d'emblée sur la spécificité de la Crète où les productions orientalisantes permettraient d'entretenir un statut envié au sein de la *polis* et où l'usage de l'écrit joue un rôle indéniable (p. 219-223). Les membres de l'élite formeraient le corps des citoyens, constituant un système rigide ne permettant guère de mobilité sociale. La compétition entre individus occuperait alors une place restreinte ne remettant jamais en cause l'égalité citoyenne (p. 231). La Crète offre une alternative pertinente à l'hypothèse de départ. L'auteur confronte les *andreia*, ou *syssities*, aux « banquets aristocratiques » : les uns peuvent se comprendre comme un lieu de commensalité pour les citoyens, tandis que les autres seraient un lieu de réunion et de partage pour un groupe d'individus qui partagent un certain nombre de signes distinctifs (p. 215-216). La cité d'Aphrati offre une occasion de réfléchir au statut social de l'art orientalisant en raison de la riche densité des objets orientalisants et de la diversité des contextes archéologiques. L'auteur évoque autant les *pithoi* à relief, mais aussi la céramique peinte découverte en contexte funéraire ou encore les armures métalliques découvertes dans l'*andreion* (p. 264-268). Cet ensemble archéologique pose un certain nombre de questions difficiles auxquelles l'auteur tente de répondre. Ainsi, nous explique-t-il, l'absence de jambières ou de boucliers s'expliquerait par une confection en matériaux périssables (p. 267), ce qui nous laisse sceptique d'autant plus que la panoplie est en alliage à base de cuivre. L'auteur poursuit son argumentation *a silentio* autour du combat en phalange hoplitique, mais ce mode de combat n'est pas attesté en Crète au VII^e s. av. J.-C. Th. Brisart consacre ensuite un important volet sur la question de la sculpture dédalique (p. 294-310). L'auteur réussit à brosser une belle synthèse de la littérature existante, en soulignant les avancées récentes sur les interprétations archéologiques novatrices conduites ces dernières années. Cette brillante synthèse, qui bénéficie d'une belle écriture, rend aux Grecs l'initiative d'une orientalisation de l'artisanat du VII^e s. av. J.-C. Cet ouvrage montre par ailleurs la dynamique sociale des *poleis* à l'époque proto-archaïque selon deux approches distinctes qui envisagent non plus un modèle, mais plusieurs modèles interprétatifs. Th. Brisart procède à une relecture novatrice de sources, qui paraissaient définitivement acquises. Ses conclusions ne manqueront pas de susciter des réactions et des discussions, mais il est indiscutable qu'elles constituent d'ores et déjà une contribution majeure à la connaissance de la Méditerranée orientale. Isabelle WARIN

Heide FRIELINGHAUS, *Die Helme von Olympia. Ein Beitrag zu Waffenweihungen in griechischen Heiligtümern.* Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 21 x 28,5 cm, XV-600 p., 131 pl., 22 fig. (OLYMPISCHE FORSCHUNGEN, 33). Prix : 128 €. ISBN 978-3-11-024596-7.

Initiée par H. Kyreileis, cette publication est le résultat d'un remarquable travail d'habilitation, dont le manuscrit a été déposé en février 2008. Il aura fallu quatre années à l'Institut archéologique allemand pour faire paraître cet ouvrage considérable d'abord par son ampleur, mais aussi par sa méthodologie et surtout ses résultats.

La véritable force de cette publication est son incontestable dimension archéologique, qui caractérise la série des *Olympischen Forschungen*, portée ici à son apogée. L'auteur fournit un important appareil épistémologique composé de tableaux, de graphiques et d'appendices très utiles. À partir d'une étude approfondie des journaux de fouilles, une annexe recense non seulement les armes, mais aussi l'ensemble du mobilier découvert dans les 96 puits du sanctuaire d'Olympie (Appendice III A, p. 554-567). Un tel ouvrage impressionne par ailleurs par son imposant catalogue qui comprend pas moins de 200 pages et de 1000 entrées. Ce qui rend le volume très peu maniable (environ 3 kg). C'est le pire défaut de cette publication. Peut-être aurait-il fallu envisager de publier le catalogue sous une autre forme qui aurait alors permis de présenter les clichés photographiques non publiés, mais dont les références sont données par l'auteur. Ces clichés sont visibles sur le site *Arachne* accessible en ligne gratuitement. Un regret s'impose : les photographies sont parfois sombres (par exemple, pl. 82-83), des dessins auraient peut-être pu pallier ce problème. C'est le moindre défaut de ce volume. Cet ouvrage est consacré aux casques découverts dans le sanctuaire de Zeus à Olympie. Un tiers du corpus seulement avait été publié dans de partielles publications. Il manquait à ce jour une synthèse que cette somme vient combler. Cinq parties en structurent la matière. La première partie porte sur la typologie, la chronologie et le dénombrement des casques (p. 1-92). Une deuxième partie concerne les donateurs, les dédicants, les bénéficiaires et les motifs (p. 93-129). Une troisième partie est consacrée à la conservation, aux dépôts et à l'exposition des armes dans le sanctuaire (p. 130-184). Une quatrième partie aborde les destructions volontaires et les réutilisations des armes (p. 185-209). Une cinquième partie évoque enfin les pratiques votives et l'offrande des armes dans le sanctuaire d'Olympie et dans les autres sanctuaires de Grèce (p. 210-232). H. Frielinghaus aborde tout d'abord la typologie du mobilier archéologique qu'elle associe à la chronologie dans une synthèse précise et fort utile (p. 1-81). L'auteur, qui connaît fort bien la bibliographie, s'appuie sur les travaux précédents (H. Pflug, éd., *Antike Helme*, 1988) en réactualisant ce qui doit l'être. Les notices détaillées du mobilier archéologique sont renvoyées dans un catalogue réalisé avec une acribie redoutable (p. 233-463). La présentation en est claire et les descriptions précises. Plus de 850 casques ont été ainsi mis au jour dans le sanctuaire de Zeus à Olympie (p. 82-85), dont plus des deux tiers appartiennent au type corinthien. Ce qui confirme, si besoin en était, le succès antique de ce casque. Ce chiffre pourrait s'élever à plus de mille en incluant les cimiers et les panaches isolés. Cette catégorie d'armes est la mieux représentée à Olympie. Viennent ensuite les boucliers, qui comptent environ 200 pièces *a minima*, 1000 *a maxima*. Puis les jambières, au nombre de 200, et les cuirasses, environ 40 fragments (p. 85-92). Les autres éléments de la panoplie défensive sont très peu présents. L'auteur insiste sur le caractère hypothétique de telles restitutions chiffrées, soulignant d'ailleurs l'absence à Olympie d'un important corpus épigraphique (p. 85-88, fig. 10-11). H. Frielinghaus poursuit sur une chronologie comparée des offrandes à Olympie. Les plus anciens vestiges de casques conservés sont datés de la deuxième moitié du VIII^e^ s. av. J.-C. Ces offrandes connaissent leur apogée entre le milieu du VI^e^ s. av. J.-C et le premier quart du V^e^ s. av. J.-C. (p. 88-92). L'auteur souligne l'existence d'un décalage avec les autres types d'armes. Ainsi les jambières apparaissent plus tardivement : elles sont présentes en plus grand nombre entre le dernier quart du

VII^e^ s. et la fin du VI^e^ s. av. J.-C. Les armes votives sont souvent envisagées comme des armes de destination produites dans le seul but d'être offertes à la divinité. Grâce à l'examen approfondi des objets (p. 93-119), l'auteur recense néanmoins pas moins de 80 casques qui présentent des traces de réparation, d'utilisation ou bien de combat, soit un dixième du corpus. Les casques consacrés étaient ainsi déjà utilisés. La découverte de vestiges d'ateliers dans l'enceinte du sanctuaire, d'objets non achevés ou bien de fragments de moules sont autant de preuves qui conduisent à supposer une possible production locale (p. 116-117). L'auteur, qui insiste sur la rareté des armes inscrites (Appendice II, p. 546-555), mène ensuite une étude approfondie portant sur l'emplacement des inscriptions, les formules utilisées, etc. (p. 119-129). Ainsi les dédicants proviennent de Grande Grèce, mais aussi de Grèce continentale et de la région illyrienne. L'*opinio communis* accorde par ailleurs aux Spartiates un rôle déterminant à Olympie en raison de la dédicace d'un bouclier d'or pris sur le butin de leur victoire de Tanagra sur les Athéniens (Appendice 2, n° 43, p. 549 ; p. 123). Pausanias indique que ce bouclier aurait été disposé comme acrotère faîtier. Si les inscriptions mentionnent la provenance des dédicants, elles indiquent également le destinataire des offrandes : il s'agit de Zeus, divinité tutélaire de ce sanctuaire, mais aussi dieu oraculaire invoqué pour tout ce qui touche à la guerre. Mais elles ne permettent guère de rebondir sur les motifs de ces offrandes (objets votifs ou dédicaces, butin de guerre, dépôt d'armes, etc.) (p. 123-128). Nous savons tout au plus que les armes sont d'abord offertes par la *polis*, puis par les individus à partir de la fin de la période archaïque, peut-être en quête de reconnaissance sociale. Après avoir souligné les difficultés à distinguer les dégâts intentionnels des dommages consécutifs à l'enfouissement (p. 130-184), l'auteur examine les perforations des casques afin de formuler des hypothèses quant aux modes et aux durées d'exposition. Des trous de fixation attestent ainsi leur mode d'exposition sous la forme de « trophée », mais les armes pouvaient également être exposées de manière isolée. La problématique novatrice des durées d'exposition retient ici toute notre attention. Conscient des difficultés herméneutiques liées à cette question, l'auteur croise à la fois les données typologiques aux contextes archéologiques des dépôts. La durée d'exposition serait brève, peut-être quelques années (p. 170-184), avant que les armes soient déplacées de leur lieu d'exposition vers leur emplacement d'enfouissement. Ainsi, dès le début du VII^e^ s. av. J.-C., les casques sont déposés dans des puits situés dans le sud-est du sanctuaire, dans les fondations du stade, ou bien dans le secteur de l'Alphée à partir du deuxième quart du V^e^ s. av. J.-C. Ces zones de dépôts sont utilisées, en continu, entre le milieu du VII^e^ s. av. J.-C. et le milieu du VI^e^ s. av. J.-C. L'auteur s'intéresse ensuite aux destructions volontaires (p. 185-205), dont la pratique apparaît dès la deuxième moitié du VIII^e^ s. av. J.-C. Sur 450 casques susceptibles de répondre à la question, seule la moitié présente des traces de destructions volontaires qui consistent à perforer le casque, ou bien à retourner les protège-nez et les paragnathides. Ce phénomène répond à divers modèles d'explication qui concernent non seulement la pratique cultuelle, mais aussi le pillage ou bien les modes de rangement ou d'exposition. H. Frielinghaus s'interroge également sur le recyclage des armes (p. 206-209). Si plusieurs dépôts destinés à la fonte ont été découverts à proximité de l'atelier de Phidias, rien ne paraît vraiment pertinent. L'auteur consacre enfin une dernière partie aux offrandes d'armes dans les sanctuaires. Si les premières offrandes apparaissent

dès le Xe s. av. J.-C., il faut attendre le VIIIe s. pour observer le déploiement des offrandes métalliques et le dernier tiers du VIIIe s. av. J.-C. pour guetter l'apparition des armes dans les sanctuaires. Dès le deuxième quart du Ve s. av. J.-C., les offrandes d'armes diminuent pourtant brutalement dans les sanctuaires de Grèce (p. 230-232), tandis que les monuments financés par le revenu de la dîme connaissent un accroissement brutal. Les sources historiques mentionnent pourtant des offrandes d'armes dans les sanctuaires grecs jusqu'au IIe s. av. J.-C. Après le sac de Corinthe, le général Mummius offre ainsi vingt et un boucliers qui ornent le temple de Zeus à Olympie. Plusieurs raisons ont été invoquées pour expliquer ce changement des pratiques cultuelles. Le caractère agonistique de l'armement serait ainsi contraire au développement de l'esprit panhellénique. Les guerres entre Grecs auraient d'ailleurs entraîné une interdiction d'offrir les armes des vaincus dans ces sanctuaires. Cette disparition des offrandes d'armes pourrait également être expliquée par un certain déclin du sanctuaire d'Olympie et de son oracle. Cet imposant volume des *Olympische Forschungen* impressionne non seulement par la variété des problématiques, mais aussi sa démarche archéologique aboutie et l'appareil épistémologique déployé. Ce n'est plus un catalogue des casques découverts dans le sanctuaire de Zeus à Olympie, mais une véritable recherche sur les offrandes d'armes et sur les pratiques cultuelles. Cette publication est désormais une référence qui apportera autant de points de réflexion historique que des ancrages chronologiques et typologiques. Cet ouvrage à la lecture agréable offre un outil précieux et très utile. Il éclaire d'un jour nouveau des objets en apparence déjà bien connus, mais qui sont loin d'avoir livrés à ce jour tous leurs secrets. Deux ouvrages essentiels à la connaissance des casques en Grèce antique ont été ainsi publiés : l'un évoquant le processus et les techniques de fabrication et d'ornementation des casques, l'autre étant une contribution archéologique à un corpus cohérent. Leur intérêt scientifique mérite que ces deux publications soient présentes conjointement dans les bibliothèques d'archéologie. Devant l'imposant volume livré par H. Frielinghaus, on se réjouit que les auteurs n'aient pas jugé bon d'inclure les études d'H. Born dans la publication des *Olympische Forschungen* comme ce fut le cas pour l'ouvrage de H. Philipp-Koenigs, mais un travail d'habilitation doit être impérativement publié sous un seul nom. Les conclusions d'H. Born auraient pu apporter un meilleur éclairage aux considérations techniques d'H. Frielinghaus et surtout une illustration plus originale, tandis que le contenu archéologique et historique de l'ouvrage d'H. Frielinghaus aurait donné une plus grande profondeur à celui d'H. Born. Nous pouvons seulement regretter que les deux auteurs n'aient pas pu vraiment se nourrir mutuellement pour des raisons de calendrier éditorial.

Isabelle WARIN

Hermann BORN, *Die Helme des Hephaistos. Handwerk und Technik griechischer Bronzen in Olympia*. Munich, Minerva, 2009. 1 vol. 22 x 30cm, 139 p., 80 ill. Prix : 35 €. ISBN 978-3-938832-48-6.

Hermann Born, restaurateur en chef du Musée de la Préhistoire et de la Protohistoire de Berlin, nous offre un ouvrage remarquable qui bénéficie d'une illustration de très belle qualité. L'éditeur Minerva a été ainsi soucieux de favoriser la qualité des